
SEMINARIUM QUEBECENCE

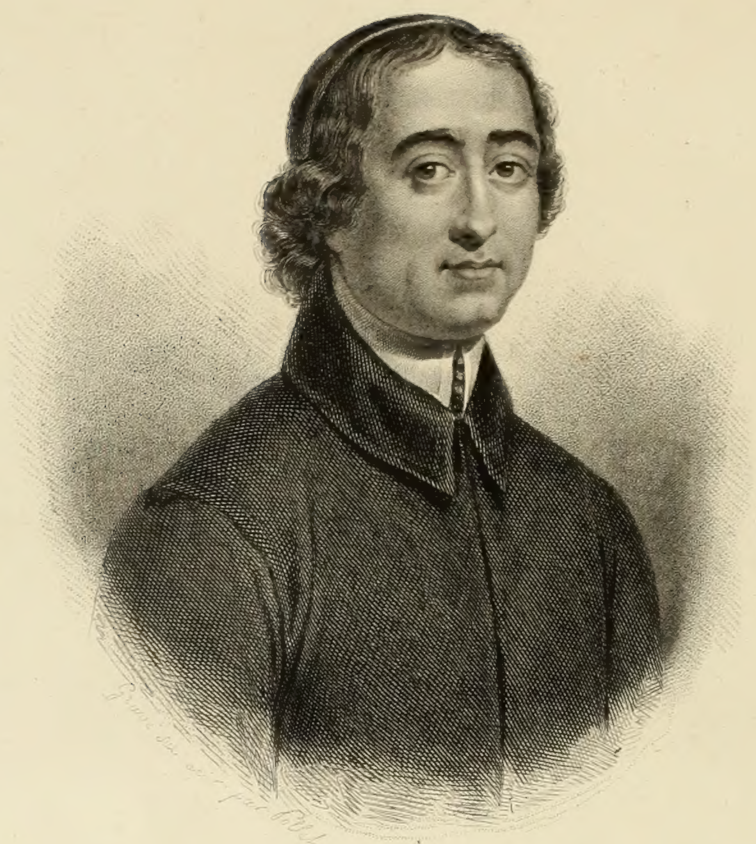


ŒUVRES

DE MASSILLON

TOME I

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).



MASSILLON.

ŒUVRES

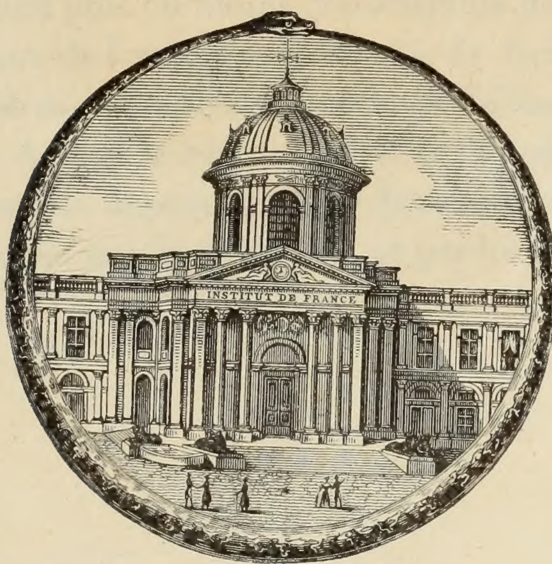
DE

MASSILLON

ÉVÊQUE DE CLERMONT

TOME PREMIER

AVENT. — CARÊME. — PETIT CARÊME. — ORAISONS FUNÈBRES



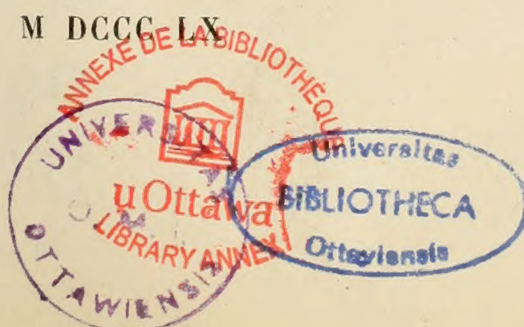
PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie., LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LX



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous offrons au public la reproduction fidèle des Œuvres complètes de Massillon, publiées en 1745 sur les manuscrits de l'Auteur, et par les soins de son neveu. Nous avons adopté jusqu'à la ponctuation, qui indique très-bien les mouvements et les repos nécessaires à l'orateur. Cette ponctuation, qui serait trop forte pour un livre destiné seulement à être lu, est un véritable modèle pour tous les ouvrages destinés à être prononcés; c'est-à-dire qui appartiennent à la chaire, à l'académie et au barreau.

Quelques éditeurs ont cru pouvoir refondre le volume de Pensées détachées qui termine les œuvres. Avec plus de réflexion, ils se seraient épargné un travail inutile. Ce volume fut composé avec soin par le neveu du père Massillon, non pour présenter un recueil plus ou moins considérable de pages brillantes qui se retrouvent dans le cours de l'ouvrage; mais afin de faciliter des études toutes spéciales, et peu familières aux éditeurs modernes. Telles sont les considérations qui nous ont engagé à donner le texte primitif de ce volume. Ainsi sera reproduite, pour la première fois depuis 1745, et dans toute son intégrité, cette édition également recherchée par les étudiants et par les amateurs.

Lefèvre.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1745.

Les Sermons de Massillon [1] ont été prêchés vingt ans de suite, à Paris ou à la cour, avec un succès toujours égal. C'est le préjugé le moins équivoque et le plus décisif en faveur de ce genre d'ouvrages. Un talent médiocre a quelquefois la vogue; et tant qu'il ne sera pas effacé par un talent supérieur, on le verra s'attirer, et se conserver même pour un temps l'estime et les applaudissements du public. Mais, réunir en sa faveur et fixer constamment les suffrages d'une multitude libre et indépendante, toujours prête à se retirer dès qu'on cesse de l'attacher et de lui plaire, c'est ce qui n'est donné qu'aux génies du premier ordre. Il n'appartient qu'aux Bossuet, aux Bourdaloue et à ceux qui leur ressemblent, d'exercer un empire perpétuel sur les esprits et sur les cœurs.

Nous pouvons donc nous dispenser de faire ici l'éloge des Sermons de Massillon. Qu'ajouterions-nous à l'approbation constante et unanime de toute la France? D'ailleurs le public s'apercevra bientôt que les Sermons que nous lui présentons sont dans le vrai goût de la chaire; c'est au cœur que parle Massillon; c'est le cœur qu'il affecte et qu'il intéresse; or, quiconque a le secret d'aller au cœur, soit qu'on l'écoute, soit qu'on le lise, est sûr de plaire, et de plaire toujours.

Ce pathétique qui fait la principale force de l'éloquence et le caractère propre de notre orateur, manquait presque entièrement à la chaire, lorsque le ministère de la parole lui fut confié. On en avait heureusement banni tous ces traits entassés d'une érudition déplacée, assemblage bizarre du sacré et du profane, propre à imposer au vulgaire ignorant, plus propre encore à révolter l'homme sensé. Mais le commun des prédicateurs ignorait l'art d'intéresser par le sentiment, quoique de là dépende tout le succès du discours; et combien d'autres défauts n'avait-on pas encore à leur reprocher? Aussi, lorsque Massillon arriva de la province, le révérend père de la Tour, général de l'Oratoire, lui demandant ce qu'il pensait des prédicateurs les plus suivis : *Je leur trouve,* répondit-il, *bien de l'esprit et des talents; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole : il prêcha, et s'ouvrit une route toute nouvelle.

Qu'on ne le soupçonne pas néanmoins d'avoir confondu Bourdaloue avec les autres orateurs de son temps. Pouvait-il ne pas applaudir à ce grand homme, duquel il est vrai de dire, comme Quintilien le disait de Cicéron : *Qu'il faut juger du progrès que l'on a fait dans l'éloquence, par le goût que l'on trouve à la lecture de ses ouvrages.* Trop connaisseur pour s'y méprendre, à peine eut-il entendu Bourdaloue, qu'il l'admira; et s'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son talent le portait vers un autre genre d'éloquence. Or, il était fortement persuadé que pour réussir en quelque genre que ce soit, l'on doit étudier son talent et le suivre; en un mot, travailler de génie; que s'attacher servilement à copier la manière d'un autre, quelque parfait qu'il soit, à moins que sa manière ne se trouve assortie aux dispositions que la nature a mises en nous, c'est s'exposer à ne jamais rien faire qui ait un certain feu, et ce tour original qui fait le mérite des bons ouvrages.

Pour la plupart des autres prédicateurs, outre ce défaut d'onction et de sentiment, Massillon leur reprochait d'entrer dans un trop grand détail sur les conditions et sur les mœurs extérieures; moyen infaillible pour ennuyer les trois quarts de son auditoire, toujours composé de personnes qui diffèrent toutes entre elles, ou par l'âge, ou par l'état, ou par la condition. Tandis que vous instruisez le magistrat sur les devoirs de sa charge, devez-vous vous flatter d'attirer l'attention de tout ce qui n'exerce point les fonctions de la magistrature? Et tous ceux qui ne sont point engagés dans le commerce seront-ils curieux d'entendre des vérités qui n'attaquent que les fraudes et l'avarice des négociants? Non, sans doute : l'intérêt que nous avons à ce que l'on dit, peut seul nous y rendre attentifs. Cela étant, toutes les vérités que le prédicateur annonce, et que nous ne pou-

[1] Massillon (Jean-Baptiste), né à Hyères en Provence, le 24 juin 1663, fit ses études au collége de l'Oratoire de sa ville natale; entra, en 1681, dans cette congrégation; fut ordonné prêtre; signala son talent dès son début dans la chaire, et alla néanmoins s'enfermer dans le monastère de Sept-Fonds, dont il prit l'habit, résolu d'échapper ainsi aux séductions de l'amour-propre que sa piété lui faisait redouter.

Rendu cependant à la congrégation de l'Oratoire par l'autorité du cardinal de Noailles, Massillon professa successivement les belles-lettres et la théologie à Pézenas, à Montbrison et à Vienne; fut ensuite, en 1691, appelé à Paris pour y diriger le séminaire de Saint-Magloire; alla deux ans après prêcher le carême à Montpellier, et y excita une telle admiration, qu'il lui devint désormais impossible de fuir sa renommée.

Rappelé immédiatement dans la capitale, il y prêcha le Carême de 1699; fut nommé prédicateur à la cour pour l'Avent de la même année, et y produisit une si profonde impression que Louis XIV, dont il était destiné à faire l'éloge funèbre, témoigna plusieurs fois le désir de l'entendre. Ce ne fut néanmoins qu'après la mort de ce prince que Massillon reçut la récompense due à son talent. Promu, en 1717, à l'évêché de Clermont, il prononça l'année suivante devant Louis XV, alors âgé de neuf ans, ses discours si connus sous le nom de *Petit Carême;* fut reçu en 1719 à l'Académie française, et partit ensuite pour son diocèse, où il mourut le 18 septembre 1742.

L'*Éloge* de cet illustre orateur, par d'Alembert, a été lu à l'Académie française en 1771, et sa ville natale lui a élevé une statue.

vons pas nous appliquer personnellement, ne nous intéressant point, ce n'est plus qu'avec ennui et avec dégoût que nous les écoutons; et nous soupirons après la fin d'un discours qui ne s'adresse point à nous.

Le prédicateur doit donc être sobre et réservé dans la peinture des mœurs extérieures et des conditions, s'il désire être écouté attentivement. Veut-il attacher tout son auditoire? Qu'il attaque les passions, qui sont les mêmes dans tous les hommes, malgré la différence des objets vers lesquels elles se portent. En peignant d'après nature les mouvements, les ruses, la souplesse des passions, rien de ce que l'on dit ne peut être étranger pour aucun de ceux qui écoutent.

Enfin Massillon n'approuvait pas que l'on s'arrêtât si longtemps à établir des vérités que personne n'ignore, des maximes générales dont tout le monde convient; il voulait que l'on s'appliquât principalement à découvrir ces malheureux prétextes que l'amour-propre trop ingénieux ne manque jamais de suggérer pour secouer le joug de la loi; et qu'après les avoir découverts, l'on en fit sentir avec force toute l'illusion.

Il se fit donc une manière de composer, qu'il ne dut qu'à lui-même; et sans autre guide que son propre génie et ce talent original qu'il avait reçu de la nature, il sut se garantir des défauts qu'il avait cru remarquer dans les autres. Chez lui, rien d'inutile et de superflu. Dès la première phrase, supposant les principes, ou les établissant en deux mots, il cherche les raisons sur lesquelles chacun en particulier, sans contester l'existence de la loi, ni la nécessité de lui obéir, se met dans le cas de la dispense; il cherche ces raisons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à ces passions, dont les intérêts nous sont malheureusement plus chers que notre salut; passions auxquelles nous voudrions bien ne pas renoncer, sans être forcés cependant de nous regarder comme infracteurs de la loi. C'est là qu'il découvre la source intarissable de tous ces frivoles prétextes et de ces tempéraments que l'homme imagine pour allier Dieu et le monde, Jésus-Christ et Bélial. Nous sommes tentés d'accorder à nos passions tout ce qu'elles désirent; mais nous voudrions en même temps nous mettre à l'abri des remords qui viennent empoisonner nos plaisirs; car pour peu qu'il reste de sentiment de religion dans une âme, le remords est inséparable du vice; et pour calmer les alarmes d'une conscience qui n'est pas encore endurcie, il faut lui persuader qu'elle n'est pas coupable. Que faisons-nous donc? Nous avons recours à mille subtilités, à des subterfuges, à des exceptions, à des modifications qui, laissant subsister le précepte en lui-même, anéantissent totalement pour chacun de nous en particulier l'obligation de l'accomplir. Ainsi la conscience est rassurée contre les terreurs de la loi; elle apprend à ne plus redouter ses menaces. Que craindrait-elle en effet? La loi ne punit que les prévaricateurs; or, où la loi cesse d'obliger, il n'y a point de prévarication.

Que fait Massillon? Afin de dissiper ces ténèbres, qui pour être volontaires n'en sont pas moins épaisses, il vous met votre propre cœur sous les yeux, selon l'expression du prophète; il vous force de vous y voir tel que vous êtes et tout autre que vous ne croyez être, c'est-à-dire le jouet déplorable de mille passions qui obscurcissent les lumières de votre esprit, et corrompent la droiture de votre cœur; il vous force de reconnaître que ce n'est pas de ce fonds de lumière et de droiture naturelle que Dieu a mis en vous, encore moins des lumières de l'Évangile, que vous tirez les raisons par lesquelles vous prétendez être dispensé de la loi; que le langage que vous tenez est le langage des passions, et qu'elles seules vous inspirent. Cessez donc d'être vicieux, et vous cesserez bientôt d'alléguer ces prétextes comme des raisons décisives. Et c'est ici surtout que triomphe l'éloquence de Massillon. Lorsqu'après avoir démasqué les ruses et les artifices de l'amour-propre, il en montre dans tout leur jour la misère et la fausseté, avec quelle force et quelle véhémence ne les combat-il pas!

C'est un torrent impétueux qui renverse tout ce qu'il rencontre; c'est pour ainsi dire un déluge de raisons toutes convaincantes, toutes intéressantes, qui, à l'appui les unes des autres, viennent coup sur coup confondre et accabler le pécheur. Cependant le pécheur, accablé et confondu, n'ayant rien à répliquer, voit avec étonnement que le prédicateur, loin d'être épuisé, a mille traits encore dont il pourrait le percer. Et ce qui forme le caractère distinctif de l'éloquence de Massillon, c'est que tous ses traits portent droit au cœur : c'est de ce côté-là qu'il dirige toujours ses coups; ce qui est simplement raison et preuve dans les autres, prend dans sa bouche la teinture du sentiment; non-seulement il convainc, mais il touche, il remue, il attendrit; il ne se contente pas de vous prouver que le parti de la vertu est le plus raisonnable et le plus digne de l'homme; dans ses discours la vertu vous paraît souverainement aimable; vous n'y trouvez que des douceurs et des consolations; vous voudriez déjà être en possession d'un bien sans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Il ne se borne pas à faire sentir l'injustice et la déraison du vice, il le fait trouver difforme, haïssable; vous ne pouvez plus vous souffrir sous l'empire de ce cruel tyran; vous ne l'envisagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité. En trant dans une sainte indignation contre vous-même, vous vous trouvez si aveugle, si injuste, si malheureux, que vous ne voyez d'autre ressource que de vous jeter entre les bras de la vertu.

Des Sermons composés dans ce goût ne pouvaient manquer d'être écoutés avec une extrême attention. Chacun se reconnaît dans ces tableaux vifs et naturels où le prédicateur peint le cœur humain, et montre les ressorts qui le font mouvoir; chacun s'imagine que c'est à lui que le discours s'adresse, que l'orateur n'en veut qu'à lui; de là l'effet prodigieux de ses instructions. Après l'avoir entendu, on ne s'arrêtait point à faire l'éloge ou la critique du Sermon; l'auditeur se retirait dans un morne silence, l'air pensif, les yeux baissés, le recueillement sur le visage, emportant l'aiguillon que l'orateur chrétien lui avait laissé dans le cœur. Ces suffrages muets valent bien les plus grands applaudissements : ceux-ci flattent le ministre, et lui prouvent qu'il a su plaire; ceux-là le consolent, et l'assurent qu'il a touché. Aussi, lorsque Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : *Mon père, j'ai entendu plusieurs grands*

orateurs dans ma chapelle; j'en ai été fort content : pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. Éloge parfait, qui honore également le goût et la piété du monarque, et le talent du prédicateur.

Le style de Massillon, quoique noble et digne de la majesté de la chaire, n'en est pas moins simple et à la portée du peuple. La vivacité de son imagination ne prête à ses expressions que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui ressent l'affectation dans le style, il l'était encore plus de ces pensées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuser l'esprit et le détourner de l'attention qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. Massillon n'offre partout que des idées grandes et sublimes qui élèvent l'âme, qui montrent la religion sous ce caractère de noblesse et de majesté qui lui est propre, et qu'elle semble perdre quelquefois, parce qu'on l'a confiée à des mains qui, loin de l'embellir, ne peuvent que la défigurer.

On croira sans doute que des discours si éloquents, dans lesquels il y a d'autant plus d'art qu'il n'y paraît rien que de naturel, étaient le fruit d'un travail long et pénible, et que cette belle et noble simplicité, qui se refuse souvent aux efforts mêmes des plus grands hommes, n'est pas venue se présenter à lui, sans qu'il l'ait longtemps recherchée : point du tout. Ces Sermons ont été composés avec une facilité qui tient du prodige : pas un seul qui ait coûté plus de dix à douze jours. Combien de gens, même du métier, trouveraient que ce temps suffirait à peine pour en former et pour en bien digérer le plan! En 1704, il parut pour la seconde fois à la cour. Louis XIV, après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux son extrême satisfaction, ajouta : *Et je veux, mon père, vous entendre désormais tous les deux ans.* Sur-le-champ Massillon forma le dessein de ne revenir à Versailles qu'avec des sermons nouveaux. Il est fâcheux qu'un tel projet n'ait point eu de suite. A n'en juger que par cette abondance, cette richesse, cette variété qui règne dans tout ce qui est sorti de sa plume, on sent qu'il était parfaitement en état de l'exécuter.

En 1718, déjà nommé à l'évêché de Clermont, il fut chargé de prêcher le Carême devant le roi, qui entrait alors dans cet âge où la raison commence à se développer. Il crut qu'en cette occasion il devait prêcher pour le prince lui-même, et pour l'instruire des devoirs de la royauté. Mais pour cela il fallait des sermons tout différents de ceux qu'il avait prêchés jusqu'alors, lesquels, et pour le fond des choses et pour la manière, ne pouvaient convenir à un jeune prince de neuf ans. Il inventa donc, pour ainsi dire, un nouveau genre d'éloquence; le style, l'instruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune monarque. Dans le style, il répandit plus de vivacité, plus d'agréments, plus de fleurs, et même quelque chose d'académique. Les instructions, dépouillées de la sécheresse du raisonnement, furent des maximes sur les devoirs des princes, exprimées en peu de mots, mais présentées de manière à faire une vive impression sur l'esprit et sur le cœur. Ce style et cette façon d'instruire était quelque chose de tout nouveau pour Massillon; cependant six semaines suffirent pour composer ces dix sermons si admirés, si vantés, qui renferment en abrégé tout ce qui peut former un prince chéri de Dieu et des hommes, et qui furent souvent interrompus, ou par des applaudissements, ou par les larmes de son auguste auditoire.

A l'égard de l'action, cette partie si essentielle à l'orateur, ce ne fut pas d'abord par cet endroit qu'il se fit admirer. Le goût du temps n'était pas le sien. Il ne pouvait souffrir qu'au lieu de cet air naturel qui porte avec soi la conviction, l'on prît un certain air emprunté, et un ton de déclamateur, qui faisant regarder les ministres de Jésus-Christ comme des gens qui ne montent en chaire que pour jouer un personnage, ôte presque toute la force et toute croyance à leurs discours. Il fallait donc s'attendre que l'auditeur, gâté par ce goût de déclamation presque généralement répandu, se révolterait d'abord contre la manière de dire de Massillon, dans laquelle aucune des règles qu'on s'était faites, ne paraissait observée. Mais comme il faisait néanmoins une impression extraordinaire sur les esprits, on se rendit bientôt à l'expérience : on ne s'embarrassa plus de ces prétendues règles que l'orateur paraissait négliger; et le public s'élevant au-dessus des préjugés, conclut avec raison qu'il fallait sans doute que sa manière de dire fût bonne, et qu'elle fût même la meilleure, puisque nul autre prédicateur ne faisait, à beaucoup près, une impression aussi vive.

Au reste, il serait fort difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point entendu, ce que c'était que son action. Elle lui était tellement propre, qu'on peut assurer que comme il n'eut point de modèle à suivre, il n'a point formé d'élève qui l'ait imité.

On le voyait arriver dans la chaire comme un homme qui vient de méditer profondément un sujet. Dès qu'il paraît, son air recueilli et pénétré annonce déjà la grandeur et l'importance des vérités dont il va vous entretenir. Il n'a pas ouvert la bouche, et l'auditoire est saisi. Il parle enfin, mais ce n'est pas comme un orateur qui vient débiter avec art un discours dont il a chargé sa mémoire. Tout coule de source. Il parle de l'abondance du cœur, ne pouvant contenir au dedans de lui les vérités dont il est plein. Un feu intérieur le dévore; il faut qu'il lui ouvre une issue, et qu'il le laisse éclater au dehors. Aussi rien en lui qui ne soit animé; tout parle, tout persuade, tout remue, tout attendrit, tout porte dans l'âme la conviction et le sentiment; et cela n'était point du tout un effet de l'art dans Massillon; c'était un talent naturel qui lui faisait exprimer et dire les choses avec force et vivacité, parce qu'il les sentait de même.

Il faisait donc proprement consister tout le mérite de l'action, à paraître bien pénétré lui-même des vérités dont il voulait convaincre ses auditeurs. Jamais personne n'a porté ce talent plus loin que Massillon : c'est le témoignage que le public en a rendu, et l'éloge qu'en ont fait toutes les personnes de goût. Serait-il permis de rapporter à ce sujet un trait remarquable par sa singularité, et qui nous

échappe? L'acteur le plus parfait qu'ait eu le théâtre français voulut l'entendre : il fut frappé du vrai qu'il trouva dans sa manière de prononcer, et dit à un autre acteur qui l'avait accompagné : *Mon ami, voilà un orateur, et nous, nous ne sommes que des comédiens.*

Il n'est pas besoin d'avertir le public que c'est ici la première édition des Sermons de Massillon. Il est vrai qu'on imprima sous son nom, il y a près de quarante ans, quatre ou cinq petits volumes; mais plus de la moitié des sermons que renferme ce recueil, sont de différents prédicateurs, dont quelques-uns même ont revendiqué publiquement ce qui leur appartenait, entre autres, feu M. Poncet de la Rivière, évêque d'Angers : l'éditeur du père Bretonneau, qui vient d'en réclamer trois qu'il a, dit-il, trouvés dans le manuscrit de ce prédicateur, et que nous ne trouvons point en effet dans celui de Massillon. Pour les autres dont les auteurs ne nous sont point connus, en attendant que quelqu'un veuille les adopter, ils ne jouiront pas sans doute plus longtemps de la réputation que leur donnait une origine supposée.

A l'égard d'une vingtaine de sermons que l'on pourrait appeler avec un peu plus de fondement, *Sermons de Massillon*, qu'on prenne la peine de les confronter avec l'original que nous donnons aujourd'hui; la différence est palpable; si l'on y trouve quelques traits de ressemblance, c'est celle qui peut se trouver entre un squelette, et un corps vivant plein de suc et d'embonpoint; entre un original de Michel-Ange, et la copie de ce même tableau faite par quelque apprenti sans talent.

On trouve dans ces pièces informes des lambeaux de Massillon, et même dans quelques-unes d'assez longs morceaux de ses véritables sermons. Mais quelle comparaison entre un mauvais assortiment de lambeaux cousus ensemble par un copiste, qui d'ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'est pas un homme du métier, et un discours tel qu'il sort des mains d'un si grand maître!

D'ailleurs, notre édition contient près de cent sermons, dont plusieurs même n'ont jamais été prononcés. On y trouve un Avent et un Carême complet, sans compter le Petit Carême, qu'il composa pour le roi en 1718. Nous donnons aussi plusieurs Oraisons funèbres, plusieurs Discours et Panégyriques qui n'ont jamais vu le jour; les Conférences ecclésiastiques qu'il fit dans le séminaire Saint-Magloire en arrivant à Paris, celles qu'il a faites à ses curés pendant son épiscopat; les Discours qu'il prononçait à la tête des synodes qu'il assemblait tous les ans : nous donnons enfin un ouvrage auquel il a consacré pendant quelques années toutes les heures de loisir que lui laissaient les fonctions épiscopales; ce sont des paraphrases sur une partie des Psaumes. Ce qu'on peut dire de ces différentes pièces, c'est qu'elles sont toutes frappées au coin de l'auteur. Le même goût règne partout. Toujours même élévation et même noblesse, soit dans le style, soit dans les pensées; toujours ce pathétique qui enlève; toujours ces peintures du cœur humain si vraies et si intéressantes. La cour se souvient encore des applaudissements qu'elle donna au Petit Carême. Les Conférences ecclésiastiques commencèrent à faire sa réputation : ses Sermons la portèrent à ce haut degré dans lequel elle s'est soutenue jusqu'à la fin : ses Oraisons synodales ont plus d'une fois attendri ses curés jusques aux larmes : et nous ne craignons point d'assurer que le public regrettera qu'il n'ait pas achevé ce qu'il avait commencé sur les Psaumes : il n'est peut-être point d'ouvrage où soient mieux développés les mouvements d'un cœur qui gémit sur ses égarements passés, et qui, désabusé du monde et des faux biens, reconnaît enfin que, n'ayant été créé que pour Dieu, il ne peut trouver qu'en Dieu sa consolation et son bonheur.

Voici donc un recueil exact et fidèle des ouvrages de Massillon, tels qu'il avait pris la peine de les revoir, de les corriger, et de les copier une seconde fois de sa propre main. Que nous reste-t-il à désirer, sinon que le cœur s'ouvre aux saintes vérités si dignement établies dans ces Discours, et qu'ils opèrent sur ceux qui les liront, les mêmes effets de grâce et de conversion qu'ont souvent ressentis ceux qui les entendaient?

MASSILLON.

AVENT.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. (MATTH. V, 5.)

SIRE,

Si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à VOTRE MAJESTÉ le même langage.

Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix glorieuse; et qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire!

Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité; et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède!

Ainsi parlerait le monde; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe; parce que le royaume du ciel est à lui : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (MATT. V, 3.)

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même; parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* (MATT. V, 5).

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* (MATT. V, 4.)

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien, sur le trône même, digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice; parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* (MATT. V, 6.)

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux; parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (MATT. V, 7.)

Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* (MATT. V, 9.)

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux; et l'Évangile ne connaît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heu-

reux des rois; c'est par là qu'il est grand, mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne saurait faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes frères, que l'Église borne aujourd'hui tout le fruit de la solennité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des saints a été triste et désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter; l'Église, en renouvelant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre, *Beati, etc.;* et que celui qui porte l'iniquité dans son sein y porte toujours le trouble et la frayeur; et que la destinée des gens de bien est mille fois plus douce et plus tranquille, en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des justes en cette vie? Il consiste premièrement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde; secondement dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde, dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères : c'est mon premier point : dans les douceurs de la grâce, qui calment toutes les passions, et qui, refusées à un cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même, c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, et les exemples des saints utiles. Mais avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs; et nous ne sommes malheureux, dit un père, que parce que nous jugeons mal des biens et des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est.* (SAINT AMB.) Les justes, qui sont des enfants de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières qui corrigent leurs jugements, adoucissent leurs peines; et la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux les mêmes événements où les âmes livrées aux passions trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et, pour vous faire entrer, mes frères, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que, soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé, et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une âme qui vit dans le désordre, et qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes. Car, en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présents ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténèbres qu'il a consacrés à la dissolution n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparaissent en certains moments à son souvenir : images importunes qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de temps en temps de son assoupissement, en lui montrant, comme réunis en un point de vue, cet amas monstrueux de crimes qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des grâces toujours méprisées, des inspirations toujours rejetées, un usage indigne d'un naturel heureux, et formé, ce semble, pour la vertu; des faiblesses dont il rougit; des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux, s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent; et, pour être heureux, il faut qu'il ne pense point; qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents; et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie; et que, pour être heureux, il faut peu penser. O homme! était-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avait donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être serait-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? et ne te distinguerait-elle si glorieusement de la bête que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes frères, telle est la destinée d'une âme infidèle. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison, qu'il la rend heureuse; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès

que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes.

Mais que le sort d'une âme qui marche dans vos voies est différent, ô mon Dieu, et que le monde qui ne vous connaît pas est à plaindre! En effet, mes frères, les plus douces pensées d'une âme juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve, à la vérité, cette partie de sa vie que le monde et les passions ont toute occupée : ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, et lui arrache des larmes de componction et de tristesse; mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes et dans sa douleur!

Car, mes frères, une âme revenue à Dieu ne saurait rappeler toute la suite de ses égarements passés sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle; les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite, comme par degrés, au moment heureux de sa conversion; tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrâce, de pertes, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction, toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes; ces attentions particulières que Dieu avait sur elle, lors même qu'elle suivait encore des routes injustes; ces dégoûts que sa bonté lui ménageait au milieu même des plaisirs, ces invitations secrètes qui la rappelaient sans cesse au devoir et à la vertu; cette voix intérieure qui la suivait partout, et qui ne cessait de lui dire, comme autrefois à Augustin : Insensé! jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux? Quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes? Que faudrait-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis et de ton propre malheur en le servant? Essaye s'il n'est pas plus doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à l'âme qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une âme touchée : elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu aux égarements du monde et des passions; et elle seule, choisie, séparée, appelée à la connaissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes frères, remplit une âme fidèle de paix et de consolation! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu! s'écrie-t-elle avec le Prophète : vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère; vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, et manifester la sévérité de vos jugements et de votre justice? O mon Dieu! que vos œuvres sont admirables! et que mon âme connaît bien ce qu'elle vous doit, et ce que vous avez fait pour elle! *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.* (Ps. CXXXVIII 14.) Premier avantage des âmes justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais, en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde ne console pas moins leur piété. Et ici, mes frères, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie; et comment le même monde qui forme les passions, et par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux et le plus consolant exercice de la foi des justes.

En effet, mes frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment; qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs même portent avec eux leurs épines et leur amertume : le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues, et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps; et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes frères; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la cour, c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères. Voilà le monde, et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la res-

semblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connaissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie. C'est là qu'ils voudraient pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels, et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes, et de permettre que, ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis et de ses cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les justes, qui le regardent comme un exil et une terre étrangère.

Car, premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'âme fidèle. Rien ne lui paraît constant ni durable sur la terre, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes, en les élevant les uns sur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étaient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampaient, il n'y a qu'un moment, devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle si brillant en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures; toujours attentifs ou à surprendre, ou à éviter d'être surpris; toujours empressés, habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir; jamais tranquilles; travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

O homme! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une âme fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes frères, paraissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines! Ainsi les Israélites, autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Égypte encore à la merci des flots, goûtaient le plaisir de leur sûreté, trouvaient les voies arides du désert douces et agréables, ne sentaient plus les incommodités du chemin, et, comparant leur destinée à celle des Égyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantaient avec Moïse ce cantique divin de louanges et d'actions de grâces, où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde, si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des grâces, sacrifiés à des concurrents indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes pour une âme qui le méprise et qui ne craint que le Seigneur. Car quelle ressource pour un pécheur, lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissements pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avait méritées, et qu'il croyait déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avait pas même crus dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? Mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir et trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? Mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres! Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie et dans la force de son esprit? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté; on peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infâmes voluptés? Mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions? Une con-

science criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille : on peut ne plus sentir ses disgrâces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, mes frères, le pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le juste apprend à mépriser le monde dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu; qui ne voit en nous que ce qui y est en effet; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, et avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience; qu'ainsi on est heureux de le servir; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude; que tout ce qu'on fait pour lui est compté; que, loin de dissimuler ou d'oublier nos peines et nos services, il nous tient même compte de nos désirs; et que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui. Or, dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une âme fidèle! Que le monde dans ce point de vue, avec tous ses rebuts et tous ses mauvais traitements pour elle, est peu capable de la toucher! C'est alors que, se jetant dans le sein de Dieu, et regardant avec des yeux chrétiens le néant et la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ses inquiétudes inséparables de la nature se changer en une douce paix, un rayon de lumière luire dans son âme, et y rétablir la sérénité, un trait de consolation pénétrer son cœur, et en adoucir toute l'amertume. Ah! mes frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu! et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste et désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, et en adoucir toutes les peines?

Enfin les jugements du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achèvent encore de consoler une âme fidèle. Car le supplice des amateurs du monde c'est d'être sans cesse exposés aux jugements, c'est-à-dire à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes, on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres, l'élévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude; et l'on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne devait attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics, les mépris sont d'autant plus piquants qu'ils sont moins communs et plus rares. On a beau se venger de ces censures par des censures plus vives et plus mordantes, la vengeance suppose toujours le ressentiment et la douleur; et d'ailleurs, on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin, dès que vous ne vivez que pour le monde, et que vos plaisirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugements du monde ne sauraient vous être indifférents.

Cependant c'est au milieu de ces contradictions qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naissance, vos talents, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres; si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté; si vous réussissez, on en fait honneur au hasard, ou au mérite de vos subalternes; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés; si vous avez tous les talents pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage, et que vous avez trop plu; si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient nous désunissent : l'envie noircit nos qualités les plus louables; et nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une âme fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris; comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu, qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, et qui la console en même temps des jugements des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice; et, sans faire même attention à ses jugements, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes frères, le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent et le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable juste je ne sais quelle dignité, je ne sais quoi de divin qui lui attire la vénération et presque le culte des âmes mondaines : il semble que son union intime avec Jésus-Christ fait rejaillir sur lui, comme au-

trefois sur les trois disciples dans la montagne sainte, une partie de cet éclat céleste que le Père répandit sur son Fils bien-aimé, et qui ne laisse pas la liberté de lui refuser des hommages. C'est un droit inaliénable que la vertu a sur le cœur des hommes; et, par une bizarrerie déplorable, le monde méprise les passions qu'il inspire, et il respecte la vertu qu'il combat. Ce n'est pas que l'estime d'un monde si digne lui-même d'être méprisé soit une grande consolation pour l'âme fidèle. Mais ce qui la console, c'est de voir le monde condamné par le monde même, les plaisirs décriés par ceux qui les poursuivent, les pécheurs devenus les apologistes de la vertu, et la vie du monde se passer tristement à faire ce que l'on condamne, et à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le siècle présent devient une source de réflexions consolantes pour une âme chrétienne; mais elle trouve encore dans la pensée de l'avenir des consolations qui se changent en des terreurs secrètes et continuelles pour le pécheur : dernier avantage que les justes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ses promesses les soutient et les console. Ils attendent la bienheureuse espérance, et ce moment heureux où ils seront associés à l'Église du ciel, réunis à leurs frères qu'ils avaient perdus sur la terre, reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés dans cette assemblée immortelle des élus de Dieu, où la charité sera la loi qui les unira; la vérité, la lumière qui les éclairera; l'éternité, la mesure qui bornera leur félicité.

Ces pensées sont d'autant plus consolantes pour les gens de bien, qu'elles sont fondées sur la vérité de Dieu même. Ils savent qu'en sacrifiant le présent, ils ne sacrifient rien; que dans un clin d'œil tout sera passé; que tout ce qui doit finir ne saurait être long; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare; et que la rapidité des choses présentes ne mérite pas même que l'on compte les années et les siècles.

Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles, et qu'on perd tous les jours la grâce sanctifiante, sans perdre la soumission sincère aux vérités que l'esprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, si consolante pour l'âme juste, n'est plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuisable de troubles secrets et de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paraissent certaines, à vous qui portez sur la conscience les abîmes d'une vie entière de désordre, plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous doivent vous paraître inévitables; plus votre malheur vous paraît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi réveillent en vous de nouvelles alarmes. Ces lumières, divine source de toute consolation pour les âmes fidèles, sont au dedans de vous des lumières vengeresses, qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent, qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas, si j'ose le dire, votre enfer; et plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, et de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une âme criminelle ne devrait pas être si affreuse pour le siècle à venir, voyez si, dès ce monde même, elle vous paraît fort digne d'envie : ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans consolation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé et sur l'avenir sombres et funestes; sa foi fait toute sa peine; ses lumières son désespoir. Quelle situation; quelle triste destinée; que de changements affreux un seul péché fait au dedans et au dehors de l'homme! qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde et des passions est encore plus pénible que celle de l'Évangile; et que le royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel! O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme! O homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur! Vous perdez toutes les consolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des justes; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grâce, qui achèvent de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

SECONDE PARTIE.

Quand on promet aux âmes mondaines, dit saint Augustin, des consolations et des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu; et comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce Père : Comment voulez-vous

que nous vous persuadions? nous ne pouvons pas vous dire : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (Ps. XXXIII, 9), puisqu'un cœur malade et déréglé ne saurait goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime : et il sentira tout ce que nous disons.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrètes de la grâce dans le cœur des justes, que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici-bas à la triste destinée des pécheurs, et, par ce parallèle, achever de confondre le vice et d'encourager la vertu. Or je dis que la grâce ménage ici-bas aux gens de bien deux sortes de consolations : les unes intérieures et secrètes, les autres extérieures et sensibles; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie que nul plaisir sur la terre ne saurait jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, et de la réconcilier avec elle-même; car, mes frères, nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir, et qu'au fond, des penchants que la nature a mis en nous, et que chacun trouve en soi, ne sauraient être des crimes : cette persuasion étrangère ne saurait jamais rassurer l'âme criminelle. C'est un désir, car on voudrait bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paraître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi, nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchants; qui mêle à nos passions les plus emportées les idées importunes du devoir; et qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure et souillée. Le pécheur est l'accusateur secret et continuel de lui-même : il traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ses penchants déréglés : plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa faiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet : il se reproche le plaisir injuste, dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il? Combattra-t-il ses lumières pour apaiser sa conscience? doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes? mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance! croire que les forfaits les plus abominables et les vertus les plus pures ne sont que des noms! regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait mouvoir et parler sur un théâtre comique, et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard, et la possession éternelle du néant! ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste que l'âme ne peut envisager sans horreur; et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché. Que fera-t-il donc? Obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs leur vide et leur insuffisance : il n'en est aucun dont il n'essaie. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes les créatures; tous les objets de ses passions lui répondent, dit saint Augustin : Ne t'abuse point en nous aimant; nous ne sommes pas la félicité que tu cherches, nous ne saurions te rendre heureux : élève-toi au-dessus des créatures, et va chercher dans le ciel si celui qui nous a formés n'est pas plus grand et plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur âme. Au dedans règnent toujours un calme profond, cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle qui commence dès cette vie même la félicité des âmes innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, et qui n'est pas fait pour vous? Première consolation de la grâce : la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux justes les rigueurs de la loi, et change, selon la promesse de Jésus-Christ, son joug, qui paraît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car une âme fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement, qu'elle n'avait aimé le monde et les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même

le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une âme éprise de son Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse : car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs . sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde plus son orgueil est blessé d'une préférence; plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond; plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires, et, comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs; et avec tous ses amusements, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des âmes mondaines. Je sais que le monde paraît avoir sa félicité, et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance, et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paraissent les heureux de la terre; et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Écoutez-les dans ces moments sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, et ne paraît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connaissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien, qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connaître; et qu'il n'y a d'heureux icibas que ceux qui savent s'en passer, et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable : les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien; tous souhaitent de le devenir; tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la faiblesse qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent, ils s'en plaignent, ils en conviennent, et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent, et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

Vous-même qui m'écoutez, mon cher auditeur, depuis tant d'années que vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours et tous les moments agréables que vous y avez passés; et de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées; et voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains moments de plaisir, d'excès, de fureur : Il fait bon ici, *Bonum est nos hic esse* (MATT. XVII, 4); mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, et dont l'instant qui a suivi vous a découvert l'illusion et vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille? Ne manque-t-il rien à votre bonheur? ne craignez-vous rien? ne souhaitez-vous rien? ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous? voudriez-vous vivre et mourir tel que vous êtes? êtes-vous content du monde? êtes-vous infidèle à l'auteur de votre être sans remords? Il y a douze heures dans le jour; vous sont-elles toutes également agréables? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime?

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, et que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son Prophète, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre, où vous vous étiez jeté pour l'éviter; et n'y avez-vous pas senti la morsure secrète du ver dévorant? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos.* (AMOS, IX, 3.) N'est-il pas vrai que les jours que vous avez con-

sacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; et que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, et que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le Prophète avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu trompeur ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore; et nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes : *Non enim est Deus noster ut dii eorum, et inimici nostri sunt judices.* (Deut. xxxii, 31.)

Grand Dieu! qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, et de l'aimer; de connaître son véritable bonheur, et de le fuir! Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, et qui comprendra la profondeur de ses voies et l'éternelle contradiction de ses égarements?

Mais que ne puis-je, mes frères, achever ce que je m'étais proposé, et vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété; le soutien des sacrements, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse; les exemples des saints et l'histoire de leurs merveilles que l'Église nous met sans cesse devant les yeux, et dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation; les mystères adorables, offerts tous les jours sur nos autels, et qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence; les cantiques saints et les prières de l'Église qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; et enfin, la consolation des divines Écritures, où il ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

Quel délassement en effet, mes frères, pour une âme fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événements de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le gouvernement; enfin où, terrestre, on n'a parlé que de la terre : quel délassement au sortir de là, lorsque pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une âme fidèle prend le livre de la loi entre les mains, et qu'elle y trouve partout : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérants; que le ciel et la terre passeront; que les royaumes du monde et toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher! Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette âme avec le Prophète! mais qu'elles sont différentes de votre loi! (Ps. cxviii, 85.)

Et certes, mes frères, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints! que de motifs puissants de vertu! que d'heureuses précautions contre le vice! que d'événements instructifs! que de traits heureux qui blessent l'âme! quelles idées de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme! quelle peinture de la laideur du péché et de la fausse félicité des pécheurs! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivaient autrefois Jonathas et tout le peuple juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les livres saints qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* (I Mach. xii, 9.)

Et savez-vous, mes frères, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte? ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errants dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens et de leurs fortunes, chassés de Jérusalem et du temple, où l'abomination des idoles avait succédé au sacrifice du Dieu saint, et, à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres saints : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'arche d'Israël, ni le tabernacle saint; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui était le salut du peuple et la terreur des incirconcis, ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfants; eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux frères, ou aux embûches de leurs ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler et pour les défendre; et ils croient pouvoir se passer d'un secours qu'une ancienne alliance leur donnait droit d'implorer : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes frères, si les premiers disciples de l'Évangile oubliaient dans la consolation des Écritures toute la fureur des persécutions, et si, n'ayant pu se résoudre à perdre

de vue durant leur vie ce livre divin, ils voulaient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermait l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres de l'immortalité qu'il leur avait promise, et pour le présenter, ce semble, à Jésus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnait droit aux biens célestes et aux promesses faites aux justes.

Telles sont les consolations des âmes fidèles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes frères, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché! toujours aux prises avec soi-même; sans aucune joie véritable dans le cœur; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu; odieux aux hommes pour la bassesse de nos passions; insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos désirs; détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience : sans la douceur des sacrements, puisque nos crimes nous en éloignent; sans la consolation des livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathèmes et des menaces; sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en fait perdre l'usage! Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel et de la terre?

Aussi, mes frères, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, et qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés; et le monde où nous avions passé de si doux moments, n'est plus; la durée de nos plaisirs a imité celle des songes; notre bonheur a fini, et nos supplices vont commencer. Vous vous trompez, ce ne sera pas là leur langage. Écoutez comme ils parlent dans la Sagesse, et comme l'esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour : Nous n'avions jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils; nous y avions toujours marché par des voies tristes et difficiles; hélas! et ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs et de nos peines; *Ambulavimus vias difficiles* (Sap. v, 7); nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité; nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austères; et il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût coûté pour nous sauver, et mériter de monter aujourd'hui avec les élus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in viâ iniquitatis et perditionis* (Sap. v, 7); insensés, d'avoir acheté par une vie triste et malheureuse, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati!* (Sap. v, 4.)

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher auditeur? vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs; ils ne guériront pas ce fond d'ennui et de tristesse que vous traînez partout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien comme une destinée triste et désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence; mais vous ne voyez pas l'onction de la grâce qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes et austères; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'arche d'Israël dans le désert; elle ne paraissait revêtue que de peaux d'animaux; les apparences en sont viles ou rebutantes : c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin, que de nouvelles merveilles s'y offriraient à vos yeux! Vous le trouveriez revêtu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums et la ferveur des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel; ce silence, cette paix, cette majesté qui y règnent; et le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour et qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation! Il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaisirs; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence? Établissez enfin une paix solide dans votre cœur; commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi; car ce n'est pas vivre que de ne pouvoir vivre en paix avec soi. Revenez à votre Dieu, qui vous rappelle et qui vous attend; bannissez l'iniquité de votre âme : vous en bannirez la source de vos peines; vous jouirez de la paix de l'innocence, vous vivrez heureux sur la terre; et ce bonheur temporel ne sera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR,

ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. (APOC. XIV, 13.)

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs passions les attachent à la vie : et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sant cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir. Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes; ils l'espèrent, ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les passions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante; et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion); mais, puisque la mort du juste vous paraît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle; afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire : dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde des yeux d'un pécheur qui va mourir : et qu'il vous paraîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paraît aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu des yeux du juste qui expire : et qu'elle vous paraîtra grande et estimable! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une âme qui a vécu dans l'oubli de Dieu; dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent, et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparaître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* (II REG. XIV, 14.)

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien, que la vie est un songe, et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment; ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères; vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succédera plus; et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur : malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose

le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel, endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment, plein de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes et le chagrin de voir finir des jours qu'il avait crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent la terrible nouvelle que tout est fini pour lui! Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles; des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant; des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles: toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe, pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu, pour des amis qu'il perd, pour des maîtres qui vont l'oublier, pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel, de s'être toujours cru trop faible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité et d'un monde qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur, accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise, ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a tout occupée; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu; c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu: Je n'ai donc vécu que pour la vanité! que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! fallait-il tant d'agitations et de peines pour se perdre? Que ne recevais-je du moins ma consolation en ce monde! j'aurais du moins joui du présent, de cet instant qui méchappe, et je n'aurais pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver; et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme une vie triste et insoutenable; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu que je ne l'aie fait au centuple pour le monde, qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles... erravimus à via veritatis.* (Sap. v, 6, 7.)

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'État, les places que vous avez occupées, les actions où vous vous êtes distingués, les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur, le nombre de vos campagnes, la distinction de vos commandements; tout cela vous paraît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent, les récompenses qui le suivent, la renommée qui le publie, les distinctions qui y sont attachées; tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par les mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ces objets se dissipera; vous verrez tout au naturel; et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien: *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet.* (Job, xxvii, 19.) Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité: et un verre d'eau froide donné

au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui; tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant! il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas! la vie lui avait paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu; il n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites; il regardait les années qui étaient encore devant lui comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avait toujours suspendu tous ses bons désirs, et il attendait, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avait paru si long n'a duré qu'un moment; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour; et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer daus le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe; mais lui, qui s'en était fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion : tant d'emportements honteux, tant de faiblesse et d'abandonnement! Lui qui s'était piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu! il se trouve alors le plus faible, le plus méprisable de tous les pécheurs! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre! une vie que le succès avait peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse! Enfin des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins, qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie, qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : Voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux; et il n'a eu de tranquille dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt torquentes cor meum* (JOB, XVII, 11); et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions, et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ!* (JOB, XIII, 26.)

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé; que sais-je? Peut-être encore les déréglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous paraît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos : il ne sait par où s'y prendre pour commencer à l'éclaircir; il lui faudrait une vie entière, hélas! et le temps passe; et à peine reste-t-il quelques moments; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourrait à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours; la justice de Dieu, qui l'avait livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés. des enfants qu'il a négligés, une

épouse qu'il a contristée par des passions étrangères, des ministres de l'Église qu'il a méprisés, les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs, les biens dont il a abusé, le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversùs eum.* (Job, xx, 27.)

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises! Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point. Tout ce qu'on disait là-dessus dans la chaire chrétienne ne l'avait pas empêché de se promettre qu'il mettrait ordre à sa conscience avant ce dernier moment; et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu; l'y voilà arrivé : il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises! Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit, qu'il était parvenu à certaines places qu'il avait jusque-là vivement désirées, et que, semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortait son âme à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit en un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises! Il va mourir; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent, ses amis le laissent s'abuser; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie; on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent, que le pécheur soit surpris, dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises! Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir; il se flatte, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encor qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvait se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises! Il voit alors que le monde l'a toujours trompé, qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les était promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante, qu'il ait pu s'obstiner, durant tant d'années à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses, et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource, c'est qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenait au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer; autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent; autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'était obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avait refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne, de l'orgueil de ses édifices, où il croyait s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avait toujours vécu! Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais,

où il aurait dû toujours se regarder de même; comme un inconnu qui ne possède plus rien, comme un infortumé qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent, où il était parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avait joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas! il se contenterait en ce dernier moment de la plus vile des conditions; il accepterait comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant si l'on voulait prolonger ses jours; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre : il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avait toujours vécu, avec lequel il avait contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions! Il sent que cette maison de boue s'écroule; il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre!

Séparation du monde, où il occupait tant de places, où il s'était établi, agrandi, étendu, comme si c'avait dû être le lieu de sa demeure éternelle; du monde sans lequel il n'avait jamais pu vivre, dont il avait toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avait eu tant de part, où il avait paru avec tant d'agréments et tant de talents pour lui plaire! Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore; le monde meurt pour lui, mais lui-même en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures! Tout est anéanti autour de lui; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore, et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* (Ps. LXXV, 6.)

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible que, le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seule ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour Dieu qu'on ne voyait point, et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait et qui occupaient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul, l'invisible sera visible pour lui : ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui, et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avaient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné, et ces changements font avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité! Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde et sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo.* (JOB, XX, 26.)

Changement dans l'estime publique dont il avait été si flatté, si enivré! Hélas! le monde, qui l'avait tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais, ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir, que le vide sera bientôt rempli, qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde, et que les gens de bien tout seuls, qui l'avaient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissements

que lui attirait sa puissance? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi est?* (Job, xx, 7.)

Changement dans son corps! Cette chair qu'il avait tant flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avait attiré tant de regards et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avait allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirais autrefois tous les regards! se dit-elle avec Job; mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher, et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches. *Servum meum vocavi, et non respondit.... Halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei.* (Job, xix, 16, 17.)

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne serait pas si malheureux s'il pouvait borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir : cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience! cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare! cet avenir, cet abîme immense où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée! cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres! cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil! cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paraître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes! Ah! tandis qu'il ne voyait cet avenir terrible que de loin, il se faisait une gloire affreuse de ne pas le craindre; il demandait sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu? Il se moquait des frayeurs vulgaires et se piquait là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu, dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avait paru si rassuré : ah! il devient alors, ou faible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la faiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'était toujours endormi dans ses désordres, toujours flatté qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne; en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité; en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentiments d'un roi pénitent; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance lui reproche tout bas ses ingratitudes et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche, le prêtre tâche de soutenir, par les prières des mourants, ce reste de vie qui l'anime encore. *Partez, âme chrétienne*, lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie, les monuments publics pou-

vaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisait aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana :* PARTEZ, AME CHRÉTIENNE. Hélas! elle avait vécu comme si le corps eût été tout son être; elle avait même tâché de se persuader que son âme n'était rien, que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps qui n'était rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paraître devant le tribunal redoutable. *Partez, âme chrétienne :* vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'était qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir; l'Église croyait vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre; hélas! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, âme chrétienne :* PROFICISCERE, ANIMA CHRISTIANA ; âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : *Partez, âme chrétienne;* allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste qui devrait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours; ni aux créatures, qui lui échappent; ni au monde, qui s'évanouit; ni aux hommes, qui ne sauraient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite, pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements, où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son corps frémit, et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur : vivez de la vie des justes, et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation : c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Les jugements de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux les fautes les plus légères; enfin la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse toujours à la mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes mêmes, comme dit saint Paul, voudraient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en est pas moins vrai cependant que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; et que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *Requies de labore,* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une

nouveauté qui les remplit d'une joie sainte, *Gaudium de novitate*, dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *Securitas de æternitate*: de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant deviennent alors une source abondante de consolation pour l'âme fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, mes frères, représentez-vous au lit de la mort une âme fidèle, qui depuis longtemps se préparait à ce dernier moment, amassait par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paraître vide devant son juge, et vivait de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure qu'elle n'avait jamais perdue de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore.*

Oui, mes frères, il vous paraît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige vous paraissent accablantes; un jeûne seul vous abat et vous rebute; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais, au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant et dont il ne lui resterait alors que la confusion et la honte; c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu pour elle dans ce dernier moment; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus, au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux : mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré; et l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme fidèle au lit de la mort : des violences, des afflictions qui ont peu duré et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé, les attaques que le monde livrait à sa foi, enfin terminées; les périls où son innocence avait couru tant de risques, enfin disparus; les occasions où sa vertu avait été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels qu'elle avait eus à soutenir du côté de ses passions, finis enfin; les obstacles que la chair et le sang avaient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres! *Requies de labore.* Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau : *Ascende in montem et morere* (Deut. XXXII, 49); lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve des périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, les embûches de Madian, les murmures et les calomnies de ses frères, les rochers brisés, les difficultés des chemins surmontées, les dangers de l'Égypte évités, les eaux de la mer Rouge franchies, la faim, la soif, la lassitude, combattues; et, touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces; meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course : *Requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes; mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence; des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion et ses chutes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de ten-

dresse; les larmes que ce souvenir lui arrache encore ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avait outragé et qu'il fallait apaiser; mais comme un père de miséricordes et un Dieu de toute consolation qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, âme fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu : *Elevare, consurge, Jerusalem.* (Is. LI, 17.) Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées : *Quæ bibisti calicem usque ad fundum.* (Is. LI, 17.) Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultrà.* (Is. LI, 22.) Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse dont vous avez été jusqu'ici environnée; laissez là les tristes dépouilles de votre mortalité, revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence, entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti.* (Is. LII, 1.) Brisez enfin les liens de votre captivité, sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si longtemps des rigueurs et de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* (Is. LII, 2.) Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous, les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi; il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient, que je rentre dans mon héritage; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, et qui n'était pas digne de vous; et que je vous réunisse à l'Église du ciel, dont vous étiez une portion pure et immortelle : *Non adjiciet ultrà ut pertranseat per te incircumcisus et immundus.* (Is. LII, 1.)

Première consolation de l'âme juste au lit de la mort, le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux : le monde, qui s'enfuit; toutes les créatures, qui disparaissent; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements; et voilà précisément toute la consolation de l'âme fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend, elle ne se sépare de rien, rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendait, elle le désirait. Le pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste Juge allait lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, préparant sans cesse son âme à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur, ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avait toujours vue; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mourait chaque jour ; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avait mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'âme fidèle, en ce dernier moment, ah! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé du monde comme il en fallait juger; de n'avoir pas pris le change, de ne s'être pas attachée à ce qui devait lui échapper en un instant, et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une âme fidèle de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avais bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devait me rester que lui seul! On regardait mon choix comme une folie, le monde s'en moquait, et on trouvait bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avait raison, ou le mondain ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire une âme juste au lit de la mort. Ainsi, lorsque les ministres de l'Église viennent l'entretenir des discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa

plus douce occupation : elle les médite, elle les goûte, elle les tire du fond de son cœur, où elles avaient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que le ministre de Jésus-Christ lui parle : c'est le langage de son cœur, ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé, des biens éternels qu'elle a toujours désirés, du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré, du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu ! que de lumière ! que de paix ! que de transports heureux ! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâce, se passent alors dans cette âme fidèle ! Sa foi se renouvelle, son amour s'enflamme, sa ferveur s'excite, sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle : semblable à une flamme pure qui s'élève et paraît plus éclatante à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenait, et que le corps où elle était attachée se consume et se dissipe.

Ah ! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigrissent ses maux, sa tête en souffre, son repos en est altéré. Il faut ménager sa faiblesse, en ne coulant que quelques mots à propos ; prendre des précautions, de peur que la longueur n'importune ; choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque, pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Église n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables ; on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent ; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avaient occupé durant sa vie. Grand Dieu ! et vous permettez que cet infortuné porte jusques à la mort le dégoût de la vérité, que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment, et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connaître.

Mais ne perdons pas de vue l'âme fidèle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer, qui lui coûtât encore des regrets et des larmes ? Du monde ? Hélas ! d'un monde où elle avait toujours vécu comme étrangère, où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui affligeaient sa foi, des écueils qui faisaient trembler son innocence, des bienséances qui la gênaient, des assujettissements qui la partageaient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses ? Hélas ! son trésor était dans le ciel, ses biens avaient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas, elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités ? Hélas ! c'est un joug qu'elle secoue ; le seul titre qui lui fût cher était celui qu'elle avait reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis ? Hélas ! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment ; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avait unis sur la terre ; et que, réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Église et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants ? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation ; et, comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du Dieu de ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum.* (I Paral. XXIX, 19.) De son corps ? Hélas ! de son corps qu'elle avait toujours châtié, crucifié ; qu'elle regardait comme son ennemi, qui la faisait encore dépendre des sens et de la chair, qui l'accablait sous le poids de tant de nécessités humiliantes : de cette maison de boue qui la retenait captive, qui prolongeait les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchait de s'aller réunir à Jésus-Christ : ah ! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse, c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre et en état de prendre son essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai ; mais depuis longtemps elle l'avait

captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis longtemps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis longtemps elle y avait mis une garde de circonspection, et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même; et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux et ne voyait pas, des oreilles et n'entendait pas, un odorat et ne s'en servait pas, un goût et ne goûtait plus que les choses du ciel. Enfin les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis longtemps toute sa beauté était au dedans, et elle n'était occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit, toutes les créatures s'évanouissent, la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant, et au milieu de tous ces changements elle seule ne change pas, elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes! c'est alors que le fidèle paraît maître du monde et de toutes les créatures; c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, est élevée au-dessus de tout : dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvements que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *Elle est libre parmi les morts!* (Ps. LXXXVII, 6.) elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment dans l'âme fidèle! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes, c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité! et que ce prophète infidèle avait bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre promise, le triomphe de sa marche et la confiance de ses cantiques, de s'écrier : *Que mon âme meure de la mort des justes, et que ma fin leur soit semblable!* (NOMB. XXIII, 10.)

Et voilà, mes frères, ce qui achève en dernier lieu de remplir l'âme fidèle, au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir, *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille; mais dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix, qui se montre à elle, calme ses agitations; ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit, comme Étienne, le sein de la gloire et le Fils de l'Homme à la droite de son père tout prêt à la recevoir : cette patrie immortelle, après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah! aussi, quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire, au nom de l'Église qui les envoie : *Partez, âme chrétienne:* PROFICISCERE, ANIMA CHRISTIANA : sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive; le temps des épreuves et des tribulations est fini; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie; quittez enfin un monde qui n'était pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes, il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles : Partez, âme fidèle; allez vous réunir à l'Église du ciel qui vous attend; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages; lais-

sez-vous toucher au triste état de l'Église d'ici-bas, qui vous a engendré en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie; sollicitez la fin de sa captivité et sa réunion entière avec son Époux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous perdons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux; pas un cheveu de votre tête ne périra; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paraîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore, de n'être plus exposé comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux, et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste! Quel ordre heureux! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle était sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magna, et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.
(Luc, XXI, 37.)

Sire,

Tel doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux; et qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'Homme le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, l'entière rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité et de désespoir pour les uns; pour les autres, de paix, de consolation et d'allégresse : l'attente des justes, la terreur des méchants, le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avaient laissée aux premiers fidèles, qui les rendait patients dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des martyrs, anima la constance des vierges, adoucit aux anachorètes les horreurs des déserts; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes religieuses que la piété de nos pères éleva contre la contagion du siècle.

Vous-mêmes, mes frères, rappelant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuser à ce souvenir des sentiments de componction et de crainte. Mais ce n'ont été là que des frayeurs passagères; des idées plus douces et plus riantes les ont à l'instant effacées, et ont ramené

votre premier calme. Hélas! dans les temps heureux de l'Église, c'eût été renoncer à la foi, de ne pas désirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers disciples de la foi était de l'attendre; et il fallait même que les apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des fidèles; et aujourd'hui il faut que l'Église emploie toute la terreur de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux chrétiens, et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ces circonstances, qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connaît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices. Dans ce grand jour il se connaîtra, et il sera connu. Le pécheur montré à lui-même; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples et édifiantes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

« Tout se réserve pour l'avenir, dit le Sage, et « demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive « également au juste et à l'injuste, au bon et au mé- « chant, au pur et à l'impur, à celui qui immole « des victimes et à celui qui méprise les sacrifices. » (ECCL. IX, 2.) Quelle idée en effet, mes frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seraient dispersés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? Le juste gémirait presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivrait environné de gloire, de plaisir et d'abondance; et après des fortunes si différentes, et des mœurs si dissemblables, tous deux tomberaient également dans un oubli éternel; et le Dieu juste et vengeur qu'ils trouveraient au delà ne daignerait pas peser leurs œuvres et discerner leurs mérites? Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé, je dis que dans ce jour terrible où, à la face de l'univers, le pécheur paraîtra devant le tribunal redoutable, accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'âme infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même; et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, et qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres et vos pensées. Ce sera un législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, et qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissements, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avait inventées, s'évanouiront; l'éclat de la loi les dissipera, les ressources dont elles avaient flatté le pécheur tomberont; et le législateur irrité examinera presque plus rigoureusement les fausses interprétations qui en avaient altéré la pureté que les transgressions manifestes qui l'avaient violée. Ce sera un juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu et l'homme; et ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due : un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous; son sang, le prix de votre salut, élèvera sa voix et demandera votre perte, et ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes : le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés et les plus secrètes pensées seront découvertes : enfin, un Dieu d'une majesté terrible; devant lequel les cieux se dissoudront, les éléments se confondront, toute la nature se bouleversera, et dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen, et la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable. Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eumomnes gentes*, dit un autre évangéliste. (MATTH. XV, 32.) La différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien; et comme l'Évangile, sur lequel vous serez jugés, est la loi de tous les temps et de tous les états, et n'a que les mêmes règles à proposer au noble et au roturier, au prince et au sujet, aux grands et au peuple, au solitaire et à l'homme engagé dans le tumulte du monde, au fidèle qui vivait dans la ferveur des premiers temps, et à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des siècles, on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les pé-

rils de son état, sur les mœurs de son siècle, sur la faiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées! Et sur la chasteté, sur la modestie sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec, qu'au Barbare; au pauvre, qu'au puissant; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite; au prince, qu'au simple citoyen; enfin, aux chrétiens de ces derniers temps, qu'aux premiers disciples de l'Évangile : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugements de la terre, que vous serez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talents, et de tous ces titres pompeux dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse, et sur lesquels ils fondent tant de distinctions et de priviléges, lorsque nous verrons dans cette foule de coupables le souverain confondu avec l'esclave; les grands avec le peuple; les savants placés au hasard parmi les ignorants et les simples; les dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux qui avaient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du vigneron et du laboureur; que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité; et que, tous les titres de la vanité étant détruits et anéantis avec le monde qui les avait inventés, aucun ne paraîtra environné que de ses œuvres!

En second lieu, cet examen sera universel; c'est-à-dire qu'il rappellera les divers âges et toutes les circonstances de votre vie; les faiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir; les emportements de la jeunesse, dont tous les moments ont presque été des crimes; l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr; l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez partout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres; n'ayant passé par différentes situations que pour amasser un trésor plus abondant de colère, et ayant vécu dans ces divers états comme si tout avait dû mourir avec vous!

La variété des événements qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, et ne nous permettent pas de la rappeler tout entière, et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois nous calme sur une insensibilité de plusieurs années; un jour passé dans les exercices de la piété nous fait oublier une vie de crimes; la déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été; en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se déploiera tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux; toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de votre vie seront ici réunies : pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise; car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres! Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui était comme anéanti pour nous, et qui vivait pourtant aux yeux de Dieu : et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devaient être transmises à la postérité; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événements brillants qui avaient rempli tant de volumes, et épuisé tant de louanges; non pas ces mémoires publics où étaient marqués l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines : cette immortalité tant vantée, qu'elle nous promettait, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'univers! mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes frères, outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur, qui se déploiera alors tout entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu; de ce cœur qui se dérobait sans cesse à nous-mêmes, et qui nous déguisait la honte de ses passions sous des noms spécieux; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté; que l'erreur publique et l'adulation avaient regardé comme tel, et qui nous avait fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux, et qui à peine étaient formés que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules

de fortune et d'élévation, douces erreurs où notre cœur séduit se livrait sans cesse; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étaient le principe invisible de toute notre conduite; tant de dispositions criminelles, qui nous avaient portés mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines et d'animosités, qui nous avaient corrompu le cœur à notre insu; tant d'intentions souillées et vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avait manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étaient pas sortis de notre cœur; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédé les unes aux autres au dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre, dont nous ne nous serions jamais crus coupables : *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes; on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité; une lumière soudaine éclairera cet abîme : ce mystère d'iniquité sera révélé, et nous verrons que ce que nous connaissions le moins de nous, c'était nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonstances où notre caractère nous engageait de rendre gloire à la vérité, et où nous l'avons trahie par de vils intérêts ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avait ménagées, et que nous avons presque toujours négligées; tant d'ignorances coupables et volontaires, pour avoir toujours craint la lumière, et fui ceux qui pouvaient nous instruire; tant d'événements si capables de nous ouvrir les yeux, et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talents et par nos exemples, et que nous avons empêché par nos vices; tant d'âmes dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissées périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux par de sages remontrances et des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté, et peut-être des vues plus coupables nous ont fait supprimer; tant de jours et de moments que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'était là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offrait tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'âme infidèle, de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment consacré à un Dieu fidèle dans ses promesses eût pu lui mériter la félicité des saints! de voir tant de bassesses, tant d'assujettissements pour des biens et une fortune misérable qui ne devaient durer qu'un instant; tandis qu'une seule violence soufferte pour Jésus-Christ eût pu lui assurer un royaume immortel! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins et de peines pour se sauver, qu'elle en a soufferts pour se perdre, et qu'un seul jour de cette longue vie tout employée pour le monde, eût suffi pour l'éternité!

A cet examen succédera, en quatrième lieu, celui des grâces dont vous avez abusé; tant d'inspirations saintes ou rejetées ou suivies à demi; tant de soins et de ménagements de la Providence sur votre âme rendus inutiles; tant de vérités entendues par notre ministère, qui ont opéré en plusieurs fidèles la pénitence et le salut, et qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur; tant d'afflictions et de contre-temps que le Seigneur vous avait ménagés pour vous rappeler à lui, et dont vous avez toujours fait un si indigne usage; tant de dons, même naturels, qui étaient en vous comme des espérances de vertu, et dont vous avez fait des ressources de vice. Ah! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures pour avoir seulement caché son talent, de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçu, et qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avait confiés?

C'est ici où le compte sera terrible. Jésus-Christ vous redemandera le prix de son sang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous; qu'il vous a fait naître faible, et d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, et qu'il ne vous donne pas les grâces dont vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent; ah! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses grâces; vous verrez que parmi tant de nations infidèles qui ne le connaissaient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appelé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité et de la vertu des sacrements; soutenu sans cesse de ses inspirations et de ses grâces : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui; et vos plaintes se changeront en une

confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusqu'ici le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui par conséquent vous seront imputés? Quel nouvel abîme! On vous présentera toutes les âmes à qui vous avez été un sujet de chute et de scandale; toutes les âmes que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle; toutes les âmes dont vous avez ou séduit la faiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. Jésus-Christ, à qui elles appartenaient, et qui les avait acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie; et si le Seigneur marqua Caïn d'une signe de réprobation en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son âme!

Mais ce n'est pas tout. Si vous étiez homme public et élevé en autorité, que d'abus autorisés! que d'injustices dissimulées! que de devoirs sacrifiés ou à vos intérêts ou aux passions et aux intérêts d'autrui! que d'acceptions de personnes contre l'équité et la conscience! que d'entreprises injustes conseillées! que de guerres peut-être, que de désordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur ou l'indigne ministre! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme la source fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre siècle, de ces maux qui se perpétuent et qui passent des pères aux enfants; et vous serez surpris de voir que vos iniquités vous ont survécu, et que longtemps même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes et de désordres qui se passaient sur la terre! Et c'est ici, mes frères, où l'on connaîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité; et combien l'Évangile avait raison d'appeler heureux ceux qui vivent dans l'obscurité d'une condition privée; combien la religion était sage de nous inspirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'est élevé qu'aux yeux des hommes, et de nous recommander si souvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, et attaché depuis longtemps aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paraîtrez avec plus de confiance que l'âme criminelle. Sans doute, mon cher auditeur, ce sera là le jour du triomphe et de la gloire des justes; le jour qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avaient fourni au monde tant de censures et de dérisions profanes; sans doute le juste paraîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur, mais il y paraîtra, et ses justices mêmes seront jugées; vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde, qui refuse souvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légèrement aux seules apparences de la vertu. Il est tant de justes qui s'abusent eux-mêmes, et qui ne doivent ce nom et cette réputation qu'à l'erreur publique! Ainsi ce n'est pas seulement Tyr et Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire ces pécheurs dont les crimes semblaient les confondre avec les infidèles et les habitants de Tyr et de Sidon; je porterai la lumière de mes jugements jusque dans Jérusalem; c'est-à-dire j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes, qui semblaient vous égaler aux âmes les plus fidèles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (Sophon. 1, 12.)

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde; et l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vues secrètes de faveur et d'élévation, plutôt que dans la haine du péché et dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les désirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées; et peut-être qu'à mes yeux elles paraîtront plutôt les fruits de l'orgueil que les suites de la grâce et l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de sacrements, de prières, de pratiques saintes dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveillait plus en vous aucun sentiment de foi et de componction; et vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les

accompagnait, le peu de disposition qui les précédait, n'en ont pas fait devant moi autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde et des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie et de régularité, et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament et de paresse, que de foi ; et que dans une vie plus régulière et plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, et en un mot, tous les penchants des âmes les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire, qui vous faisait si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin ; qui vous portait à les condamner avec tant de hauteur et de confiance, et à éclater si vivement contre les déréglements et les faiblesses de vos frères ; et peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer et de médire, une ardeur indiscrète, un zèle d'ostentation et de vanité, et, loin de vous trouver zélé pour ma gloire et pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi qu'injuste, dur, malin et téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talents éclatants que vous n'employez, ce semble, que pour ma gloire, pour l'instruction des fidèles, et qui vous avaient attiré les bénédictions des justes, et les acclamations même des mondains ; et peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissements humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme et les fruits de l'orgueil ; et que je maudirai ces travaux dont la source avait toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu ! et alors que d'œuvres sur lesquelles j'avais compté se trouveront mortes à vos yeux ! que ce discernement sera terrible ! et de tout ce que nous avons fait même pour le ciel ! qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, et qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de là, mes frères, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes. Qu'à les perdre, mes frères ? il n'est venu que pour les sauver, et ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces âmes justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussaient les choses trop loin, ces âmes, exposées à la lumière de Dieu, paraîtront tièdes, sensuelles, imparfaites, et peut-être criminelles ; et vous qui vivez dans les périls et les plaisirs du monde, vous qui ne donnez à la religion et au salut que les moments les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation et d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher auditeur ? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter seront en danger d'être rejetés, vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? Si le bois vert est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec ? et si le juste est à peine sauvé, je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé, mais l'âme mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paraître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes ; que vous n'êtes ni bon ni mauvais, et que votre seul péché, c'est l'indolence et la paresse. Ah ! vous vous connaîtrez alors devant le tribunal de Jésus-Christ. Vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochait point de crimes, qui ne vous offrait presque rien à dire aux pieds d'un confesseur, n'était pas un aveuglement terrible, auquel la justice de Dieu vous avait toujours livré. Vous verrez, par la frayeur où seront les justes, ce que vous devez craindre pour vous-même, et si la confiance où vous avez toujours vécu était la paix de la bonne conscience, ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, si je pouvais voir maintenant l'état de mon âme, comme vous me le découvrirez alors ! *O si jam nunc faciem, peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* Si je pouvais me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent, me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation et de ces titres qui m'abusent, de ces talents qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré qui font toute ma sûreté, de cet amour de moi-même qui est la source de toutes mes erreurs ; et que je pusse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière : ô mon Dieu ! quelle horreur n'aurais-je pas de moi-même ! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri !* Et quelle mesure ne prendrais-je pas en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs et les secrets des pensées seront manifestés ? Car, mes frères, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

DEUXIÈME PARTIE.

Deux désordres naissent dans le monde du mélange des bons et des méchants inévitable sur la terre. Premièrement, à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est due; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur, et occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement, et rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation, qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des justes, par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, et par la différence des rangs et des places qui leur seront assignés dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis.* (MATTH. XXV, 32.) Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'âme criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, et que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte; secondement, aux soins qu'elle avait pris de cacher ses faiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes, lorsqu'elle était sur la terre; troisièmement enfin, à ses qualités personnelles, qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

Représentez-vous donc ici, mes frères, l'âme criminelle devant le tribunal de Jésus-Christ, environné des anges et des hommes : les justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous, les yeux attachés sur elle, présents à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses désirs, de ses pensées, forcés malgré eux d'assister à son jugement, et d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'Homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion manqueront en ce jour à l'âme infidèle.

Première ressource. Sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux le souvenir et le reproche de notre honte passée; on a pu changer de demeure, et aller recouvrer ailleurs, avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avait déjà perdue. Mais dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrète de vos mœurs et de votre conscience; vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées, et fuir comme Caïn dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation et l'histoire de toute sa vie, obligé de soutenir les yeux de l'univers et toute la honte de ses faiblesses. Il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puisse aller se cacher aux regards publics; la lumière de Dieu, la gloire seule du Fils de l'Homme remplira le ciel et la terre; et dans ces vastes espaces qui seront autour de vous, vous ne découvrirez au loin, de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, et qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes, il se trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'estime et le commerce nous dédommagent en quelque sorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement de la censure publique. Mais aujourd'hui la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. S'ils sont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaisirs communs, et nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence. S'ils sont justes : comme les saints ont l'œil simple, et qu'ils nous avaient crus des enfants de lumière, ah! ils nous reprocheront leur bonne foi abusée, leur amitié séduite. Vous aimiez le juste, nous diront-ils, et vous haïssiez la justice; vous protégiez la vertu, et dans votre cœur vous mettiez le vice sur le trône; vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la sûreté que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, et vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formait toutes ces vertus dans notre cœur : ah! l'auteur de tous nos dons ne méritait-il pas d'être plus aimé et plus recherché que nous-mêmes!

Et voilà la troisième ressource qui manquera à la confusion de l'âme criminelle. Car, s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéressent, du moins il est des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas et ne révoltent pas contre nous. Mais, dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indifférents. Les justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, et à les adoucir aux yeux des hommes lorsqu'ils ne peuvent y trouver

d'excuse apparente : les justes, dépouillés alors à l'exemple du Fils de l'Homme, de cette indulgence et de cette miséricorde qu'ils avaient exercées envers leurs frères sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophète, l'insulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant; entreront dans le zèle et dans les intérêts de sa justice; et, devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se moquant, dit le Prophète : Voilà donc cet homme qui n'avait pas voulu mettre son secours et sa confiance dans le Seigneur, et qui avait mieux aimé se confier dans la vanité et dans le mensonge : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum* (Ps. LI, 9); voilà cet insensé qui se croyait seul sage sur la terre, qui regardait la vie des justes comme une folie, et qui se faisait, dans la faveur des grands, dans la vanité des titres et des dignités, dans l'étendue des terres et des possessions, dans l'estime et les louanges des hommes, des appuis de boue qui devaient périr avec lui. Où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair et de sang, auxquels il avait sacrifié sa vie, ses soins et ses peines? qu'ils paraissent ici pour le soutenir et pour le défendre, qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace : *Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam?... Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* (DEUT. XXXII, 37, 38.) Les pécheurs ne seront pas plus indulgents à son infortune. Ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devait les unir ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera, qu'une dureté barbare qui ne mettra dans leur cœur que des sentiments de cruauté et de fureur pour leurs frères; et ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jésus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connaissance de la vérité, s'élèveront contre vous, et vous reprocheront que, si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avait opérés à leurs yeux; que s'ils avaient été éclairés comme vous des lumières de l'Évangile, et soutenus des secours de la foi et des sacrements, ils auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice, et mis à profit, pour leur salut, des grâces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'âme réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures; celles même qui sont inanimées, qu'il avait forcées de servir à ses passions et qui gémissaient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'élèveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avait abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes; les astres disparaîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez longtemps témoins de ses passions injustes; la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jeter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvait plus porter; et l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragée : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (SAP. V, 21.) Hélas! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs! la seule indifférence nous aigrit et nous blesse : ici, non-seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux, mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la seconde dans les soins qu'on avait pris de se déguiser aux yeux des hommes, tandis qu'on vivait sur la terre. Car, mes frères, le monde est un grand théâtre où chacun presque joue un personnage emprunté : comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi toute votre vie, vous surtout qui m'écoutez, et qui regardez la duplicité de votre caractère comme la science du monde et de la cour, toute votre vie n'avait été qu'une suite de déguisements et d'artifices; vos amis même les plus sincères et les plus familiers ne vous connaissaient qu'à demi; vous échappiez à tout le monde, vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination selon le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse; et on n'y verra qu'une âme vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avait été de cacher son indignité et sa bassesse.

Vous encore, âme infidèle, qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avait rendue encore plus attentive à dérober vos faiblesses à la connaissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise, vous preniez de si loin et si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un confesseur : vous n'auriez pas survécu à un acci-

dent qui eût trahi là-dessus vos précautions et vos artifices. Soins inutiles! vous ne couvriez, dit le Prophète, vos débordements que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'Homme dissipera en ce grand jour, du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amants profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos.* (ÉZÉCH. XVI, 37.) Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses; ce trafic honteux de protestations et de serments dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes, et pour endormir leur crédulité; ils les verront, et remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader, mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincère, et incapable d'être touché que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos... et videbunt omnem turpitudinem tuam.* (ÉZÉCH. XVI, 37.) Et tout cela se passera aux yeux de l'univers, de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avait conservés; de vos proches, qui ne connaissaient pas le déshonneur dont vous les couvriez; de ce confesseur, que vous aviez toujours trompé; de cet époux qui avait si fort compté sur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu! la terre aura-t-elle d'abîmes assez profonds où ne voulût alors se cacher l'âme infidèle? Car dans le monde, les hommes ne voient jamais de nos vices que les dehors et les scandales, et cette confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes; mais devant le tribunal de Jésus-Christ, on verra vos faiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets, et mille circonstances honteuses et personnelles dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce sera là une confusion qui vous sera propre, et que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une âme forte, et au-dessus des faiblesses vulgaires; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'âme la plus vile mourrait de honte. On vous regardait dans le monde comme un homme intègre, et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; cette réputation vous avait peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachaient une âme inique et rampante; et des vues de fortune et d'intérêt avaient mille fois trahi en secret votre fidélité, et corrompu votre innocence. Vous paraissiez orné de sainteté et de justice; vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes; on vous croyait l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et cependant votre cœur n'était pas droit devant le Seigneur; vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée, et des mystères d'ignominie : vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers; ceux qui vous avaient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue. Vous aviez joui injustement de l'estime des hommes : vous serez connu, et Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, et révéler la honte de mes frères? vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous était confié; vous paraissiez tous les jours dans le sanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache; on vous confiait le secret des consciences, vous souteniez le faible dans la foi, vous parliez de la sagesse parmi les parfaits : et sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable; vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu; vous enseigniez les autres, et vous ne vous enseigniez pas vous-même; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah! le mystère d'iniquité sera donc révélé, et l'on vous connaîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel, et la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes frères, toute la confusion dont sera accablée l'âme criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute; les bruits tombent peu à peu; de nouvelles aventures prennent enfin la place des nôtres, et le souvenir de nos chutes s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avait publiées : mais au grand jour la honte demeu-

rera éternellement sur l'âme criminelle : il n'y aura plus de nouveaux événements qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre; rien ne changera plus, tout sera fixe et éternel; ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jésus-Christ, elle le paraîtra durant l'éternité tout entière; le caractère même de ses tourments publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes frères, les réflexions sont ici inutiles, et, s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, et à prendre dès ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur ; de ce cœur dont toute la beauté, cachée aux yeux des hommes, n'était connue que de Dieu seul ; de ce cœur, où il avait toujours cru voir des taches et des souillures, dont son humilité lui avait dérobé toute la sainteté et l'innocence; de ce cœur, où Dieu seul avait toujours fait sa demeure, et qu'il avait pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses grâces ! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté ! que de fervents désirs ! que de victoires secrètes ! que de sacrifices héroïques ! que de prières pures ! que de tendres gémissements ! que de transports amoureux ! que de foi ! que de grandeur ! que de magnanimité ! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs et toutes les espérances des hommes ! On verra alors que rien n'était plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces âmes qu'on regardait comme inutiles, parce qu'elles l'étaient à nos passions, et dont on méprisait tant la vie obscure et retirée : on verra que ce qui se passait dans le cœur d'une âme fidèle avait plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événements qui se passent sur la terre, méritait seul d'être écrit dans les livres éternels, et offrait aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des anges et des hommes, que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monuments pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui naît dans le monde du mélange des bons et des méchants est l'inégalité de leurs conditions, et l'injuste échange de leurs destinées. Il en est du siècle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère : les justes, comme une argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses et les plus méprisables; au lieu que les pécheurs et les mondains, figurés par l'or et par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête, et dans les lieux les plus éminents. Or, c'est un désordre; et, quoique par là les bons soient exercés, et les pécheurs endurcis : quoique cette confusion de biens et de maux entre dans l'ordre de la Providence, et que, par des routes et des ménagements impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste et le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'Homme rétablisse toute chose : *Per ipsum instaurare omnia;* (ÉPHES. 1, 10) et qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien; de celui qui sert le Seigneur, d'avec celui qui le méprise : *Quid sit inter justum et impium; et inter servientem Deo, et non servientem ei.* (MALACH. III, 18.) Or, voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli, les bons séparés des méchants; les uns placés à la droite, et les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.* (MATTH. XXV, 33.)

Séparation, premièrement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scène, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités; ce n'était là qu'une fumée, qui n'avait de réalité que dans l'erreur publique; on examinera seulement si vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne séparera pas le prince, du sujet; le noble, du roturier; le pauvre, du puissant; le conquérant, du vaincu : mais la paille, du bon grain; les vases d'honneur, des vases de honte; les boucs, des brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.*

On verra le Fils de l'Homme parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondues et assemblées à ses pieds, relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des passions ou des vertus des hommes; on le verra rassembler ses élus des quatre vents; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfants d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau; produire sur la scène des héros de la foi jusque-là inconnus au

monde; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérants, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grâce, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et à un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père de l'enfant; l'ami de son ami; le frère de son frère : l'un sera pris, et l'autre laissé. La mort qui nous ravit les personnes chères, et qui nous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle; il n'y aura plus d'espoir de réunion; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami; plus de liens que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisièmement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondu dans la foule! on est si touché lorsque, dans la distribution des grâces, on voit des subalternes emporter les premières places; nos services oubliés, et ceux que nous avions toujours vus au-dessous de nous, élevés et placés sur nos têtes! mais c'est dans ce grand jour où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'âme criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'Homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, et la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies; un fidèle, qui peut-être était né votre sujet; un Lazare, qui vous avait importuné inutilement du récit de ses besoins et de son indigence; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, et sur les ruines duquel vos intrigues et vos artifices vous avaient élevé : vous verrez le Fils de l'Homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejeté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant se trouvera dans celle-ci. Un sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis; et le chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le laïque s'élèvera comme un aigle autour du corps, et le ministre de Jésus-Christ restera couvert de honte et d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, et le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siècle sera chassé du côté des animaux immondes; et l'idiot qui ne savait pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire et de lumière. Rahab, une femme pécheresse, montera à la céleste Sion, avec les vrais Israélites, et la sœur de Moïse, et l'épouse de Jésus-Christ, sera séparée du camp et des tentes d'Israël, et paraîtra couverte d'une lèpre honteuse : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'âme infidèle. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune; vous lui ferez encore un nouveau supplice de la félicité des justes qui lui seront préférés, et qu'elle verra portés par les anges dans le sein de l'immortalité.

Quel changement de scène dans l'univers, mes frères! C'est alors que tous les scandales étant arrachés du royaume de Jésus-Christ, et les justes entièrement séparés des pécheurs, ils formeront une nation choisie, une race sainte, et l'Église des premiers nés, dont les noms étaient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce des méchants, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi et trembler leur innocence; c'est alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, ils ne seront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les ministres involontaires de leurs passions; c'est alors que tous les liens de société, d'autorité ou de dépendance, qui les attachaient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophète : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil et notre demeure? notre âme sèche de douleur à la vue des crimes et des prévarications dont la terre est infectée. C'est alors enfin que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémissements en actions de grâces; ils passeront à la droite comme des brebis, et la gauche sera pour les boucs et pour les impies : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.*

La disposition de l'univers ainsi ordonnée, tous les peuples de la terre ainsi séparés, chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage, la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion, peinte

sur le visage des uns; sur celui des autres la joie, la sérénité, la confiance; les yeux des justes levés en haut vers le Fils de l'Homme, d'où ils attendent leur délivrance; ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée; le Roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera; et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles.* (MATTH. XXV, 34.) Les pécheurs vous avaient toujours regardés comme le rebut et la portion la plus inutile du monde; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistait que pour vous, que tout était fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicii Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.* (MATTH. XXV, 34.)

Puis se tournant à gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles, comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables; d'une voix, dit un Prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir, il dira, non comme sur la croix : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font : mais : Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges : vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père; vos plaisirs ont été rapides et passagers, vos peines seront éternelles : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (MATTH. XXV, 41.) Les justes alors s'élevant dans les airs avec le Fils de l'Homme, commenceront à chanter le cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, et le jour fatal qui présida à leur naissance; ou plutôt ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leur perte. Les abîmes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront, les réprouvés, dit l'Évangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (MATTH. XXV, 46.) Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable et si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles que Moïse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles et les promesses consolantes renfermées dans le livre de la loi : Enfants d'Israël, leur disait ce sage législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction, et une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem* (DEUT. XI, 26); une bénédiction, si vous obéissez aux commandements du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini* (DEUT. XI, 27); et une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre les dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, et ambulaveritis post deos alienos.* (Ibid. 28.)

Voilà, mes frères, ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter et à vous déclarer : voilà la gauche et la droite, les promesses et les menaces, les bénédictions et les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative : ou vous serez du côté de Satan et de ses anges, ou vous serez élus avec Jésus-Christ et ses saints; il n'y a point ici de milieu : je vous ai montré la voie qui conduit à la vie et celle qui mène à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous? et de quel côté vous trouveriez-vous si vous paraissiez dans ce moment devant le tribunal redoutable? On meurt comme on a vécu : craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs; commencez à vivre comme les justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placé à la droite, et monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale. (MATTH. II, 6.

SIRE,

C'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de

n'être point scandalisé de Jésus-Christ. Mais qu'y avait-il, et que pouvait-il y avoir dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père, et l'image substantielle de toutes les perfections? que pouvait-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale? Sa croix, mes très-chers frères, oui, sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, et qui est et sera, dans toute la suite des siècles, le scandale de la plupart des chrétiens. Mais, quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnaître pour ses disciples, et de partager avec nous la gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que, puisqu'il fallait qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, et nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers frères. La seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires : mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est point ici le temps des consolations, mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur; et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours, par mille endroits, qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances; toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines; jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauraient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la faiblesse de notre propre cœur l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions; tantôt enfin, dans les obstacles qu'elles nous paraissent mettre à notre salut : c'est-à-dire tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop faibles pour soutenir tranquillement nos peines; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives : tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre faiblesse; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions; le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, et apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement; hélas! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près! c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le langage le plus commun des âmes que le Seigneur afflige est d'alléguer leur propre faiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et l'on se plaint, qu'on n'est pas né assez fort pour y conserver un cœur soumis et tranquille, que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faisons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré; que la religion ne rend pas durs et philosophes, ceux qui sont nés avec des sentiments plus tendres et plus humains; et que le Seigneur est trop juste pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais, pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes frères, que lorsque Jésus-Christ a ordonné à tous les fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderait que les âmes dures et insensibles. Il n'a pas distingué entre ses disciples ceux que la nature, l'orgueil ou les réflexions avaient rendus plus fermes et plus constants, de ceux que la tendresse et l'humanité avaient fait naître plus sen-

sibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes; et plus nous en paraissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous, et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes faible, et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les faibles.

En effet, qu'est-ce qu'être faible et sensible? c'est s'aimer excessivement soi-même; c'est donner presque tout à la nature, et rien à la foi; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchants, et ne vivre que pour jouir de son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageait des afflictions à votre faiblesse, s'il ne frappait votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde insipide; s'il ne vous préparait des peines et des chagrins, qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite; s'il ne renversait certains projets, qui, laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls; s'il ne vous plaçait en certaines situations où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours; en un mot, s'il ne mettait entre votre faiblesse et vous une barrière qui vous retient et qui vous arrête; hélas! votre innocence aurait bientôt fait naufrage; vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité, vous qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque, affligés et séparés du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu, que serait-ce si une situation plus heureuse ne laissait plus d'autre frein à vos désirs que vous-même? La même faiblesse, et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendrait encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragements et nos murmures, d'avouer que nous sommes faibles, et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La faiblesse de notre cœur ne vient que de la faiblesse de notre foi; une âme chrétienne doit être une âme forte, à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre; mais elle ne saurait être abattue : on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grâce, qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères; on peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse; car la religion n'éteint pas les sentiments de la nature; mais son cœur désavoue à l'instant sa faiblesse, et fait de ses larmes charnelles, des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je? une âme chrétienne se réjouit même dans les tribulations; elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures; comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-Christ, et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Être faible et révolté contre l'ordre de Dieu dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi, et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leur souffrance, et non pour excuser leur révolte et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur, que l'Évangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grâce qui soutient et qui console; les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grâce y trouve plus d'accès; les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement que de la bonté du cœur : et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Évangile demandent de la force; et si vous n'en avez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jésus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure, pour dire du bien de ceux qui nous calomnient, pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît, pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité, pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des

biens périssables, détaché de tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même, pour réprimer un désir qui s'élève, pour étouffer un sentiment qui plaît, pour ramener sans cesse à la règle un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Évangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une âme forte et généreuse; partout, il faut se faire violence à soi-même, partout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher, une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur, une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre; en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne saurait jamais être faible sans être vaincu: et jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant; si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est faible, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais, outre cela, mes frères, quelque faibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre faiblesse; qu'il répand ses châtiments comme ses faveurs, avec poids et avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge; que la même main qui nous frappe nous soutient; que la même verge qui fait la plaie y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connaît le caractère de nos cœurs et jusqu'où va notre faiblesse; et comme il veut nous sanctifier en nous affligeant, et non pas nous perdre, il sait jusqu'ou il doit apesantir sa main pour ne rien diminuer, d'un côté, de notre mérite, si les souffrances étaient trop légères; et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout à fait, si elles étaient trop au-dessus de nos forces.

Eh! quel autre dessein pourrait-t-il avoir en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent? est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves? faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et qu'il nous châtie; sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux; mais comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenterait nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade, mais qui, malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie: il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paraît plus sévère; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires, puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Égypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit.* (GEN. XLII, 7, 24.) C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnaître en nous ses cohéritiers et ses frères: il nous frappe et nous traite durement comme des étrangers, mais cette contrainte coûte à son amour, et ne peut soutenir longtemps ce caractère de sévérité qui lui est comme étranger; ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups; il se montre bientôt tel qu'il est; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre faiblesse!

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures que la corruption, et non pas la faiblesse, de notre cœur. Des filles faibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans? Des enfants, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort? Des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourments d'un long martyre? Vous êtes faible! mais c'est cette faiblesse même qui est glorieuse à la foi et à la religion de Jésus-Christ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, afin de faire connaître en vous combien la grâce est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur

à la puissance de la grâce; on attribuerait à l'homme une patience qui doit être un don de Dieu; ainsi plus vous êtes faible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes faibles, quand il a voulu apesantir sa main sur elles, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des sages et des philosophes. Ses disciples n'étaient que de faibles agneaux lorsqu'il les envoya dans l'univers, et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile, rendaient gloire à Dieu dans leur faiblesse à la force de sa grâce, et à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux, avec plus de magnificence, la lumière et la puissance de la foi; et si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde et de sa sagesse, votre faiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, ferait la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse qui cherche, dans la gloire de souffrir constamment, toute la consolation de ses peines; je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux, ou qui les méprise : laissez-moi Seigneur, cette raison faible et timide, ce cœur tendre et sensible qui paraît si peu propre à soutenir ses tribulations et ses peines; augmentez seulement vos consolations et vos grâces; plus je paraîtrai faible aux yeux des hommes, plus vous paraîtrez grand dans ma faiblesse; plus les enfants du siècle admireront la puissance de la foi, qui seule peut élever les âmes les plus faibles et les plus timides, à ce point de constance et de fermeté où toute la philosophie n'avait jamais pu atteindre, et tirer leur force de leur faiblesse même. Premier prétexte, pris dans la faiblesse de l'homme, confondu ; il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès et du caractère des afflictions elles-mêmes.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige, que de justifier leurs plaintes et leurs murmures par l'excès et le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres; et de peur que l'exemple de leur fermeté et de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions et de notre conduite. On se persuade qu'on porterait avec résignation des croix d'une autre nature, mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation; que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier, et sa situation presque sans exemple, et qu'il est difficile de conserver la patience et l'égalité dans un état où le hasard paraît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes, qui ne s'étaient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour-propre une si faible défense, et si indigne de la foi, je n'aurais qu'à répondre d'abord : Que plus nos afflictions nous paraissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard ; plus nous devons y découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre destinée; plus nous devons présumer que, sous des événements si nouveaux, il cache sans doute des vues nouvelles et des desseins singuliers de miséricorde sur notre âme; plus nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job! Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours, dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, qui a même révolté depuis la crédulité des âges suivants. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu : elles sont marquées du caractère des justes, elles entrent dans cette tradition de calamités singulières, qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paraissait assurée; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis; des États et des provinces conquis sur nous; un royaume, le plus florissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservait à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparait pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événements pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie vous ont rendu le plus

grand roi que la monarchie et les autres nations même aient jamais vu sur le trône; la singularité des événements malheureux dont Dieu vous afflige ne sont destinés, par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez été un grand roi. Il fallait que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs, afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparait à notre siècle.

Et voilà, mon cher auditeur, de quoi vous instruire et vous confondre en même temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs et de vos peines : mais regardez au-dessus de vous, et voyez si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tandis que le maître, encore moins épargné, est soumis et tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime, plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auraient pu vous paraître les suites de causes purement naturelles; et quoique tous les événements soient conduits par les ressorts secrets de sa providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avait pas des vues particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais, dans la situation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines? Dieu me voit; il compte mes soupirs, il pèse mes afflictions, il regarde couler mes larmes, il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a apesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah! si je jouissais encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'aurait plus les yeux sur moi : il m'oublierait, et je serais confondu devant lui avec tant d'autres qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui, en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu et en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui, en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur!

Je pourrais vous répondre en second lieu, que des calamités communes et passagères n'auraient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne mille ressources qui nous auraient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événements nouveaux que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auraient bientôt charmé notre tristesse, nous auraient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusements; et notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se serait bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde; il a voulu mettre, entre notre faiblesse et nous, une barrière que ni le temps, ni les événements, ne pussent plus ébranler; il a prévenu notre inconstance en nous rendant nécessaires des précautions qui peut-être ne nous auraient pas toujours paru également utiles. Il lisait, dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls et à nous séparer du monde n'irait pas plus loin que notre tristesse; que le même moment qui nous verrait consolés nous verrait changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes; et que des afflictions passagères ne nous auraient faits que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances : il a mis des peines fixes et constantes, pour garants de la constance de notre foi; et de peur qu'en laissant notre âme entre nos mains, nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous fallait un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie; que les afflictions légères dont le Seigneur s'était jusque-là servi pour nous visiter n'avaient été pour nous que des leçons faibles et impuissantes, et qu'à peine nous avait-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avait fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrais-je donc, ô mon Dieu! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux, et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité, toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas, que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins et non pas sur mes désirs; et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut qu'à l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.* (JOB, VI, 10.)

Je pourrais vous répondre encore : Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines; mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions; mesurez la rigueur de ses châtiments sur l'énormité de vos offenses; comparez ce que vous souffrez avec ce que vous méritez de souffrir; voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité et la durée de vos douleurs répond à celle de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois. Reprochez hardiment au Seigneur son injustice si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchants, mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel, et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère; prenez garde qu'il ne punisse vos passions en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ses afflictions temporelles; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice; et que le glaive qui va les égorger et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère, et puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paraître plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances! et puisque mes crimes ne sauraient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paraîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, et les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connaît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore; ces larmes charnelles, que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici-bas; ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtiments seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma faiblesse, et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces grâces qui consolent, et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une âme affligée, je pourrais encore ajouter, mes frères, que nos peines ne nous paraissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses que par les attachements outrés qui nous liaient aux objets perdus; qu'on n'est vivement affligé que lorsqu'on était vivement attaché; et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrais ajouter que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres, que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux : nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que, dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres; enfin, que nous trouvons mille dédommagements humains à nos malheurs; et que si on mettait dans une balance, d'un côté, nos consolations, de l'autre, nos peines, nous verrions qu'il

reste encore dans notre état plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent, dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux; la plus petite lueur de soulagement et le repos leur redonne la sérénité et l'allégresse; les plus légères douceurs dont on console leurs peines les leur font oublier; un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances; tandis qu'on voit ces âmes heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs, un triste martyre; trouver, dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Oui, mes frères, ce sont les grands et les puissants qui seuls se plaignent, qui se croient toujours les seuls malheureux; qui n'ont jamais assez de consolateurs; qui, au plus léger contre-temps, voient se rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang et leur fortune leur donnent, mais encore tous ces ministres pieux et éclairés, que l'estime publique distingue, et dont les saintes instructions seraient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde et de la religion manquent, et auxquels aussi elles seraient plus utiles. Mais, mes frères, devant le tribunal de Jésus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, et dont les malheurs sont d'autant plus affreux, qu'ils sont plus obscurs et plus oubliés : et alors on vous demandera si c'était à vous à murmurer et à vous plaindre; on vous demandera si vous deviez tant faire valoir des calamités qui auraient été des consolations pour beaucoup d'autres; on vous demandera s'il fallait tant murmurer contre un Dieu qui vous traitait avec tant d'indulgence, tandis qu'il apesantissait sa main sur une infinité de malheureux; on vous demandera s'ils avaient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre que vous; si leur âme était moins noble et moins précieuse devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étaient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous.

Hélas! mes frères, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes; allons dans ces asiles de miséricorde, où toutes les calamités paraissent rassemblées : c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions; c'est là que, touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirions de donner encore des noms à la légèreté des nôtres; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de grâces, et que, moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu! que le jugement des grands et des puissants sera formidable, puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions qui auraient dû en sanctifier encore l'usage et en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes!

Mais comment se servir des afflictions, pour sanctifier les périls de son état, et pour opérer son salut, puisqu'elles y paraissent mettre des obstacles invincibles? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

TROISIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, et que des chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant, rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste; et lorsque nous exhortons les âmes que Dieu afflige à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien; que les contradictions au milieu desquelles on vit aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de rappeler à l'ordre et au devoir; et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable : car c'est blasphémer contre la Providence de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : tous les événements agréables

ou fâcheux qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification; tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique; tout ce que nous sommes, même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talents, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres, tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même n'est fait que pour le siècle à venir; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus; tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux qu'autant que, par des rapports secrets et adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Église du ciel, cette assemblée immortelle d'élus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le temps que pour l'éternité; il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte, je dis encore que rien n'est plus insensé; car une âme ne revient à Dieu que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable; et rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disait un saint roi de Juda, je vous avais oublié dans la prospérité et dans l'abondance; les plaisirs de la royauté et l'éclat d'un règne long et glorieux avaient corrompu mon cœur; les louanges et les discours empoisonnés des méchants m'avaient jeté dans un sommeil profond et funeste; mais vous m'avez frappé en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfants, et des sujets que j'avais comblés de bienfaits; et je me suis éveillé : vous m'avez humilié, et j'ai eu recours à vous; vous m'avez affligé, et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne fallait pas mettre sa confiance dans les hommes; que la prospérité était un songe; la gloire, une erreur; les talents que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillants des vertus humaines; le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains fantômes, et qui ne laisse rien de réel dans le cœur; et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : *In die tribulationis meæ Deum exquisivi.* (Ps. LXXVI, 3.)

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions : elles facilitent tous les devoirs de la religion; la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver ou leur perfidie par des infidélités, ou leur fragilité par des pertes inattendues; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles; les désirs des biens éternels, et les retours consolants vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes : enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'âme affligée; ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa faiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Église elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure que lorsqu'elle fut affligée; les siècles de ses souffrances et de ses persécutions furent les siècles de son éclat et de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs; ses jours devinrent moins purs et moins innocents, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles; sa gloire finit presque avec ses malheurs, et sa paix, comme dit le Prophète, fut plus amère par le déréglement de ses enfants, que ses troubles ne l'avaient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* (Is. XXXVIII, 17.)

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut, vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles; vous savez bien qu'alors enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu, et que les douceurs de votre état n'étaient que des aiguillons de votre corruption et les instruments de vos désirs injustes.

Mais telle est, mes frères, l'illusion perpétuelle de notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état pour justifier les égarements de nos mœurs mondaines; nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs, et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous

trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs; nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume, que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut, que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs, qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur âme dans la patience, et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère, Judith trouva, dans une semblable douleur, l'accroissement de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même, Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré des motifs de componction, des désirs d'éternité et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Suzanne offrait une âme constante à la plus noire calomnie; et, sachant qu'elle avait le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices, David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état comme la peine de l'abus qu'il avait fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours, Esther trouva dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle l'épreuve de sa vertu et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut; et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des âmes qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événements où vous trouvez vous-même ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? vous verrez des âmes que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie, en renversant une fortune établie, en refroidissant une faveur enviée, en frappant une santé qui paraissait inaltérable, en les éloignant des grâces méritées par des préférences inattendues, en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors, témoin de leur changement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion par des facilités que le chagrin leur avait ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avaient rendue comme nécessaire; vous avez dit qu'il était bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne voulait plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verrait bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, et qu'on ne se donnait à Dieu dans l'adversité que parce qu'on n'avait rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes! et aujourd'hui qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible! qu'un cœur pressé, accablé d'amertume, n'est capable de rien, et ne peut sentir que sa douleur, et qu'on est plus révolté que touché dans cet état d'accablement et d'infortune; et, après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les âmes affligées, comme un parti trop facile et qui n'avait plus de mérite, parce qu'il ne coûtait plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devait en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instruments funestes de votre perte, et de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvait vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu! que mon âme s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles, ne leur attribuera plus des événements dont vous êtes le seul auteur, reconnaîtra dans les diverses situations où vous la placez les ménagements adorables de votre providence; et, au milieu de ses croix même, goûtera cette paix inaltérable que le monde avec tous ses plaisirs ne saurait donner? *Quando consolaberis me?* (Ps. CXVIII, 82.)

Qu'il est triste, en effet, mes frères, quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe, en murmurant contre sa justice, en s'éloignant de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de

vengeance, et de chercher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une âme insensée que Dieu afflige, et qui, pour se consoler, s'en prend à Dieu même dans son affliction, cherche à soulager ses peines en multipliant ses offenses, se livre au déréglement pour oublier ses chagrins, et se fait de la tristesse accablante du crime une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions!

Non, mes frères; la religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtait les plaintes; mais elle n'adoucissait pas la douleur. Le monde endort les chagrins, mais il ne les guérit pas; et, au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines, et en faut-il d'autre à une âme fidèle? Faibles créatures! vous pouvez bien, par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps; mais il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur. En vain j'ai voulu chercher parmi vous les adoucissements à l'excès de mes peines; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, et non inveni.* (Ps. LXVIII, 21.)

Grand Dieu, c'est à vos pieds désormais que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur; c'est avec vous seul que je veux oublier tous mes maux, tout mes peines, toutes les créatures! Jusqu'ici je me suis livré à des chagrins et à des tristesses tont humaines; mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse; je me suis égaré dans mes pensées, mon esprit s'est formé mille songes flatteurs, mon cœur a couru après ces vains fantômes; j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talents, plus de gloire, plus de santé; je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé! comme si j'avais pu déranger, au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre providence; comme si j'avais été, ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi; je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle; et jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi, mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu! vous allez être mon unique consolateur; et je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, et dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Vadam, et videbo visionem hanc magnam.
J'irai, et je verrai cette grande merveille.
(EXOD. III, 3.)

SIRE,

Le prodige qui parut aux yeux de Moïse sur le mont Sinaï avait de quoi le surprendre : un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts et qu'elles ne consument pas! Qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard? Pourquoi cet élément, qui dévore par son ardeur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce buisson miraculeux? Qui n'eût dit comme Moïse : J'irai, et je verrai cette grande merveille : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Église présente aujourd'hui à la piété des fidèles est encore plus étonnant. C'est une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la masse corrompue du genre humain, qui, malgré la source souillée de laquelle elle tire son origine, malgré la dépravation du siècle au milieu duquel elle habite, malgré l'air empesté qu'elle y respire, conserve toute la pureté de son âme sainte, et demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu! qui est semblable à vous? Vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les justes même du premier ordre, malgré leurs craintes et leur vigilance, malgré les secours de la grâce qui les soutiennent, font plus d'une fois chaque jour la triste épreuve de leur faiblesse. Un seul instant de la vie où ils prétendraient être sans péché, ils mentiraient au Saint-Esprit et contre eux-mêmes. Et Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans son âme la justice et la sainteté, jusqu'au moment auquel elle est entrée dans l'éternité bienheureuse, Marie a toujours triomphé du péché, du monde et de tout ce qu'il a de séduisant; du monde et de ses fausses maximes, par lesquelles il fait entrer tant d'âmes dans la voie de perdition;

du monde et de toutes les contradictions qu'il suscite à la vertu, et par lesquelles tant de ces justes que l'Évangile appelle temporels sont malheureusement renversés. Le feu du péché l'environne de tous les côtés, mais il ne saurait lui faire sentir son ardeur criminelle. Quel prodige inouï! quelle gloire! quel privilége singulier accordé à Marie! J'irai, et je verrai cette grande merveille : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilége si sublime, et qui mettait entre elle et le péché un intervalle presque infini, Marie ne crut pouvoir s'y soutenir que par la fidélité et par la vigilance. La même plénitude de grâce, qui la mettait si fort au-dessus de tous les périls, les lui rendit, ce me semble, plus formidables. Ne portant point en elle ce fonds de faiblesse et de corruption qui nous fait un danger de tout, et qui change en piéges nos vertus mêmes, les précautions les plus rigoureuses lui parurent le seul asile et toute la sûreté de son innocence : la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les règles constantes de ses mœurs; et quoique tant de faveurs reçues du ciel lui donnassent une confiance si ferme, si bien fondée, que la grâce ne l'abandonnerait pas, elle vécut comme si elle avait toujours craint de la perdre. Quelle instruction et quel exemple! Si Marie, délivrée de ce fonds de corruption qui nous rend les chutes si faciles et presque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement et dans la prière, nous flattons-nous de pouvoir conserver, au milieu de ses plaisirs et de ses périls, une innocence qui trouve déjà au dedans de nous des ennemis si terribles à combattre? C'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystère.

Or, je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modèle aux âmes touchées de Dieu, et que la grâce a retirées du vice, j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grâce reçue : une fidélité de précaution et une fidélité de correspondance; une fidélité de précaution, qui lui fait toujours craindre les moindres périls; une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce. Fidèle à conserver la grâce reçue, fidèle à l'augmenter et à la suivre jusqu'où la grâce elle-même voulait la mener : adressons-nous à elle pour obtenir, par son entremise, cette double fidélité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois écueils sont à craindre pour les âmes qui, touchées de leur salut et vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fidèles : premièrement, leur propre fragilité qui les entraîne; secondement, le monde, avec lequel elles veulent encore garder des ménagements et des mesures; enfin, l'oubli de la grâce, qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur et à la singularité du bienfait, lequel, au milieu de leurs égarements a changé leurs cœurs et éclairé leurs ténèbres. Or, à ces trois écueils, si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions, qui vont aujourd'hui nous servir de modèle : premièrement, à la propre fragilité, une séparation entière du monde; à une vaine délicatesse sur les jugements du public, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes; à l'oubli de la grâce, une reconnaissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres penchants : la même vivacité de cœur, qui fait les larmes et les regrets de notre pénitence, forme, un moment après, notre inconstance et nos dégoûts; et, sans que les objets extérieurs s'en mêlent et nous séduisent, la vertu toute seule s'affaiblit dans le cœur même où elle s'était d'abord formée.

Cependant une des illusions les plus ordinaires dont le démon se sert pour séduire les âmes qui commencent à servir Dieu, c'est de leur persuader qu'il n'est pas nécessaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne; qu'on peut se trouver au milieu de ses plaisirs sans y prendre part; que le cœur une fois changé, les occasions auparavant funestes à l'innocence deviennent des objets indifférents, et qu'alors les dangers mêmes, vus de près, ne sont plus que des instructions et des remèdes.

C'est pour confondre une erreur si injurieuse à la piété, que l'Église nous propose aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grâce, défendue par le privilége de la conception miraculeuse, ayant la promesse de Dieu pour garant de son innocence, elle ne se voit en sûreté que loin du monde et de ses périls. La fuite des occasions devance même en elle l'âge où les périls sont à craindre : la retraite de Nazareth fut le premier asile où, de bonne heure, elle mit à couvert de la contagion le trésor de la grâce. Là, séparée du monde, unie à Dieu par les plus saints mouvements d'une charité déjà consommée, héritière des désirs de tous les patriarches ses ancêtres, chargée

des vœux de toute la Synagogue, elle soupirait sans cesse après la venue du Libérateur; elle gémissait sur la désolation de Jérusalem et sur les infidélités de son peuple; elle conjurait le Seigneur de visiter enfin Israël dans sa miséricorde; et, en s'occupant sans cesse de celui qui devait être le salut de Juda et la lumière des nations, elle le formait déjà dans son cœur par la foi, disent les Pères, avant que la vertu du Très-Haut l'eût formé dans son sein, par l'opération secrète de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son temps, ou le commerce des nations et la royauté d'un étranger avaient fort altéré dans la Judée la simplicité des premières mœurs et l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'austérité de ses précautions et de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mère du Messie, confiée ensuite au disciple bien-aimé : dans tous les différents états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde, sous les yeux de Dieu seul : la prière et la retraite lui paraissent le seul moyen de conserver la grâce reçue. Première instruction.

C'est en effet une erreur de croire que le monde et ses périls sont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé et une âme qui s'en défie. Premièrement, vous exposez la grâce reçue; et c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. Secondement, c'est une ingratitude et une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous : or, l'ingratitude est toujours suivie du refroidissement, et souvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrais ajouter que plus la grâce d'une conversion sincère a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangereuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens et des passions, votre âme en était moins touchée; la familiarité des plaisirs en émoussait, pour ainsi dire, la vivacité; vous voyiez mille fois le péril sans réflexion et d'un œil tranquille, le dégoût vous tenait presque lieu de sûreté : le crime, si j'ose parler ainsi, vous servait de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que, connaissant le don de Dieu, vous vous abstenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaisirs ont pour vous un nouveau venin; plus vous les fuyez, plus leur présence est à craindre; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impression sur votre cœur. Un ennemi qui nous paraît redoutable nous a déjà à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment : les plus légères occasions, qui à peine autrefois arrêtaient vos regards, vont aujourd'hui blesser votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit commence à devenir plus aimable, les plaisirs auxquels on a renoncé s'offrent avec de nouveaux charmes, le crime désaccoutumé trouve toujours le cœur plus sensible : vous comptez sur votre vertu, et la vertu elle-même, qu'on expose au milieu des périls, est souvent la plus dangereuse tentation de l'âme fidèle.

Jéhu, prince impie, regarde, sans être touché, l'orgueilleuse Jésabel, environnée de faste et de volupté, et uniquement attentive à lui plaire; et David, juste et fidèle, voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard. La vertu est quelquefois plus voisine de la chute que le vice même; et vous le permettez ainsi, ô mon Dieu! afin que les âmes qui sont à vous opèrent leur salut dans la fuite des périls, et dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez? Quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, et vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendraient jamais dans ces moments d'inattention ou de faiblesse, qui voient quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu; qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire? A quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret? Qu'y entendez-vous, que des discours, ou qui combattent vos nouveaux sentiments, ou qui les affaiblissent? Que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent? ses assemblées les plus agréables, que des scènes qui vous embarrassent? Qu'est le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte? O âme fidèle, s'écrie saint Augustin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'est plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi?* Que vous seriez malheureuse, si vous aimiez encore le monde! mais que vous l'êtes davantage, si, ne l'aimant plus, vous vous obstinez encore de vivre au milieu de ses périls! Sortez donc de ce monde corrompu; c'est-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaisons, de nouveaux plaisirs, des occupations nouvelles : unissez-vous-y à ce petit nombre d'âmes justes qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. C'est dans leur société, dit saint Augustin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure et paisible, cette sûreté que vous n'avez jamais pu trouver dans les sociétés mondaines. Séparez-vous donc généreusement de ce qu'il ne vous est plus permis d'aimer : ayez la force de fuir ce que la force

vous a déjà fait mépriser; et ne ménagez plus les vains jugements d'un monde qui ne connaît pas Dieu et qui est déjà lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes frères, la crainte des jugements humains est le second obstacle que le démon oppose à toutes les saintes inspirations de la grâce. On sent qu'il faudrait faire mille démarches pour répondre aux mouvements de salut que la bonté de Dieu met dans notre cœur; mais le monde qui en parlera, qui les condamnera, qui s'en moquera, nous arrête : on le méprise et on le craint.

Or, Marie, persuadée qu'il est impossible d'allier ce que la grâce exige de nous avec les usages et les assujettissements que le monde nous impose, et qu'on ne tarde pas d'être infidèle à Dieu quand on veut tempérer par des égards humains les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point si ses démarches vont paraître singulières aux hommes, mais si elles sont des moyens nécessaires pour conserver la grâce reçue. Ainsi, quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue, et qu'on regardât comme des personnes dignes du dernier mépris celles qui renonçaient à l'espérance d'être les mères du Messie, Marie, connaissant que c'était la voie par où Dieu voulait la conduire, embrasse cet état humiliant; et, sans avoir égard à sa naissance, à l'espoir de ses proches frustrés par cette résolution, aux discours du monde, ravi de trouver quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie et de faiblesse, elle consacre avec foi sa virginité à Dieu, qui la demande, et suit la voie du ciel sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui, mes frères, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher auditeur, vous qui, touché de la grâce, mais trop attentif aux jugements humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus, que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés mille choses de la fidélité que vous devez à Dieu? Si vous prétendez par là éviter ses censures, et le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez. Plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures; les mêmes complaisances que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire feront le sujet de ses dérisions : il ne blâme dans ceux qui se déclarent pour la piété que ce qu'il y trouve encore du sien; il se moque de ces âmes flottantes qui sont de tout, du monde et de la vertu, et qu'on ne saurait définir; il rit de ceux qui, après l'avoir abandonné, veulent encore lui plaire; et, tout ennemi qu'il est de la vertu, ses censures tombent d'ordinaire plutôt sur les défauts de la vertu, que sur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement? qu'il soit sincère et universel. Voulez-vous qu'il applaudisse à votre nouvelle pénitence? qu'elle soit proportionnée à vos anciens égarements; qu'il ne vous trouve pas un pénitent sensuel, indolent, tiède, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, et déclaré sans ménagement pour le vice; qu'il ne puisse pas dire de vous qu'une vertu commode a succédé à des passions extrêmes; que vous avez mis la paresse à la place des plaisirs violents; et qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez. Tandis que Samson vécut ennemi déclaré des Philistins, et loin de leurs villes, il passa parmi eux pour un homme suscité de Dieu, et destiné à relever la gloire d'Israël; mais à peine se rapproche-t-il de ce peuple infidèle, à peine fait-il alliance avec lui, et imite-t-il ses mœurs, qu'il devient la fable de Gaza, et sert de jouet public à leurs assemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu. Non-seulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ses usages, mais il exige d'eux plus de modestie, plus de retenue, plus de charité, plus de désintéressement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privations, s'il est possible, que l'Évangile même. Il est sévère jusqu'à l'excès dans les règles qu'il impose aux justes; il leur dispute les plus petits adoucissements; il leur fait un crime des fautes les plus légères, il se scandalise de leurs libertés les plus innocentes; il voudrait les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts; il voudrait, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes, pour les mettre au nombre des justes; et son injustice va plutôt à outrer leurs obligations qu'à justifier leurs faiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère : les Pharisiens taxent d'intempérance les repas innocents de Jésus-Christ; Michol regarde avec des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David; les grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien;

toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux; comme si, en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchait qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables et à se justifier les transgressions qui l'en éloignent.

Enfin la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grâce reçue est une précaution de reconnaissance continuelle; et c'est ici le troisième écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne sent pas assez la grandeur du bienfait qui nous a retirés du désordre; or, ce défaut de reconnaissance prend sa source, premièrement d'un orgueil secret, qui fait qu'on attribue en partie son changement à un naturel heureux, à un fond de droiture et de probité, qui, même au milieu de nos désordres, nous faisait rougir du vice, mettait à nos passions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchissent, et nous rendait le devoir respectable dans le temps même que nous le faisions céder au plaisir. Or, Marie, née avec tant d'avantages, et formée, ce semble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raisons des bienfaits de Dieu : *Il a opéré en moi de grandes choses*, dit-elle, *parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde*. (LUC, I, 49, 54.) Tout retour sur elle-même lui paraîtrait une noire ingratitude; et, ne trouvant que sa bassesse qui ait pu attirer sur elle les regards de son Dieu: plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait, et ne trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnaissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des grâces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons comme de sa gloire; et rien ne suspend ses miséricordes comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux et sensible au bien est un don lui-même de la grâce, quelle injustice de diminuer par là la grandeur du bienfait qui a changé notre cœur, et la reconnaissance que nous en devons à notre bienfaiteur! D'où vient que tant d'autres pécheurs; nés encore plus heureusement que nous; plus portés que nous, par le caractère de leur cœur, à la pudeur et à l'innocence; plus touchés de la vertu et des vérités saintes qui l'inspirent; d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent; qu'ils se prêtent encore, comme malgré eux, à la destinée de leurs penchants; et que, malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeler au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde et au charme de ses plaisirs criminels? Que dis-je? d'où vient que ces inclinations heureuses qu'ils ont apportées en naissant deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence; que c'est là-dessus qu'ils se promettent toujours une conversion à venir; que, se trouvant plus de sensibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitents, parce qu'ils n'avaient pas vécu endurcis? Je n'en dis pas assez, mes frères : examinez ce qui se passe dans le monde, et vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu; les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grâce une âme bonne et facile, que plus de disposition aux plaisirs, plus d'obstacles à la vertu? Plus la nature semblait vous avoir favorisés, plus vous étiez loin du royaume de Dieu; plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes penchants qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence; qui a tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice; votre tendresse pour les créatures en une amoureuse componction pour lui; vos sensibilités profanes en de saintes larmes : et s'il vous est permis de jeter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu de l'avoir fait servir si longtemps à l'injustice, et de n'avoir fait d'autre usage des talents naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime et dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes? Un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable: un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes la source de mes misères; un monstre d'ingratitude, qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnaissance, qui doit être continuel dans les âmes que Dieu a touchées, se ralentit en nous, c'est que le souvenir de nos misères passées s'affaiblit et s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes : les horreurs de notre âme, encore toutes vives, pour ainsi dire, faisaient frémir notre foi; nos désordres s'offraient encore à nous avec toute leur noirceur; il fallait même qu'un confesseur prudent et charitable la déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs et ménager notre faiblesse; et notre seule tentation alors était de trop sentir notre misère. Mais insensiblement nous nous sommes fami-

liarisés avec nous-mêmes; nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés; et quelques jours consacrés à des œuvres de pénitence et des larmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité. C'est ainsi que la reconnaissance du bienfait qui nous purifia s'est affaiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, et de là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente, tous les moments de la vie, le prix inestimable de la grâce qui changea notre cœur; et il cesse d'être miséricordieux dès que vous cessez d'être sensibles à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence et les larmes de ses cantiques, ne voyait encore en lui que le meurtrier d'Urie et le violateur de la sainteté du lit nuptial : son péché, depuis longtemps expié, comme une ombre importune, reparaissait sans cesse à ses yeux; et ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son règne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges mêmes des prophètes, qui semblaient avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir que de sa piété et de tant de saintes actions qui l'avaient depuis réparée, n'en avaient pu effacer le souvenir de son esprit et de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper.* (Ps. L, 5.)

O Dieu! disait sans cesse ce roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités, les grâces dont vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violais votre loi sainte avec plus d'ingratitude et de scandale, mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voient plus avec plaisir tout cet éclat et toute cette grandeur qui m'environnent : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum.* (Ps. XXXVII, 11.) Oui, Seigneur, tous les plaisirs de la royauté ne sauraient plus égayer ce fonds de tristesse que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon âme : *Afflictus sum.* (Ibid. 9.) Toute la gloire de mon règne ne saurait remplacer l'humiliation secrète que le souvenir de mes faiblesses me fait sentir devant vous : *Humiliatus sum.* (Ibid. 6.) Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur! pour toutes les bénédictions dont vous m'avez toujours prévenu? Vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égarements; vous m'avez suscité des prophètes qui m'ont annoncé vos volontés saintes; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis; vous avez multiplié ma race, et affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins et cher à mes peuples : que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits? et mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, pour reconnaître vos grâces? *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* (Ps. CXV, 13.) C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la fin, et fit du souvenir continuel de son péché toute la sûreté de sa pénitence.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affaiblir notre reconnaissance, après les premières démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assez d'attention que Dieu, en changeant notre cœur, nous a préférés à une infinité d'âmes moins criminelles que nous sans doute, et qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition. Or, cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnaissance. Elle se souvient que, tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jeter les yeux sur la bassesse de sa servante, la choisir et la combler de dons et de grâces. (Luc, I, 48, 53.) C'est cette préférence de miséricorde et de dilection de Dieu envers elle qui, faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité.

Rien, en effet, ne fait mieux sentir le prix de la grâce à une âme en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde et une horreur de ses égarements passés que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices mêmes de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement et à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singulière de Dieu, retirée de ses désordres, éclairée et appelée à la connaissance de la vérité. Ah! c'est alors que cette âme, touchée de la grandeur de ce bienfait : Qu'avez-vous trouvé de moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une distinction si singulière de grâce et de miséricorde? Qu'avais-je, par-dessus tant d'âmes que vous laissez périr à mes yeux dans le monde, que plus de misères à guérir, et plus d'opposition à votre grâce? Que vous ai-je fait pour être ainsi préférée? J'ai gardé moins de ménagement dans mes passions; j'ai résisté plus longtemps à vos inspirations saintes; j'étais liée par des chaînes plus pesantes et plus honteuses : voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite. Une abondance d'iniquité a attiré sur moi une surabondance de grâce; vous avez choisi la plus faible et la plus criminelle de vos créatures pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras et les merveilles de votre miséricorde. O Dieu, si propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de

vous aimer autant que ma reconnaissance le demande, et que l'excès de votre bonté le mérite! Voilà, mes frères, en quoi consiste cette fidélité de précaution, si nécessaire pour conserver la grâce reçue; mais à la fidélité de précaution, Marie ajouta une fidélité de correspondance.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas assez d'avoir évité, par des précautions salutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore suivre les voies où la grâce nous appelle, et avancer sans cesse dans le chemin du salut où nous sommes entrés.

Quelles sont, en effet, les sources les plus ordinaires de nos rechutes? C'est, premièrement, de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grâce, qui nous a rappelés de l'égarement; c'est, en second lieu, de sortir de la voie par où elle voulait nous conduire; c'est enfin de se décourager en avançant, et s'affaiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre faiblesse nous oppose. Or, Marie offre à la grâce une correspondance de perfection, une correspondance d'état et une correspondance de persévérance, qui achèvent de nous instruire.

Je dis premièrement une correspondance de perfection; et c'est ici où Marie apprend aux âmes touchées de leur salut à ne pas mettre de bornes dangereuses à la grâce, qui les a retirées des égarements du monde et des passions. Jamais aucune créature ne mena sur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite que cette sainte fille de Juda. Nul reste d'attachement étranger ne partagea ou n'affaiblit jamais dans son cœur l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ; elle l'aima plus que sa propre réputation, puisque les soupçons de Joseph ne purent tirer de sa bouche un aveu dont son humilité eût été blessée; plus que sa patrie, puisque, sans balancer, elle le suit en Égypte; plus qu'une gloire humaine, puisque, comme ses autres proches, elle ne le presse pas de se manifester au monde; plus que son repos, puisqu'elle ne l'abandonne jamais dans ses courses; enfin plus qu'elle-même, puisqu'elle l'immole sur le Calvaire, et que la tendresse naturelle y cède à la grandeur de sa foi. La grâce l'appelait aux séparations les plus rigoureuses, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques; elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie et plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les personnes revenues de leurs égarements que cette sorte de correspondance à la grâce. Je sais que chacun a son propre don; que la mesure de la grâce n'est pas la même pour toutes les âmes, et qu'on exigera moins du serviteur à qui on aura moins donné; mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidèle à la grâce, en vous abstenant de vos anciens crimes, il est vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tièdes, sensuelles et communes.

Et voici sur quoi je fonde cette vérité : sur les lumières dont Dieu vous favorise, et qui ont suivi votre pénitence. En ouvrant les yeux sur l'énormité de vos fautes passées, vous les avez ouverts en même temps sur l'étendue de vos devoirs; vous connaissez les règles de la foi, vous voyez jusqu'où l'Évangile pousse le détachement, la haine du monde, le mépris de soi-même, l'amour de la croix, la violence des sens et de l'esprit; vous voyez sur la plupart des usages les plus établis dans le monde, mille choses que les mondains ne voient pas; à chaque action vous discernez le meilleur, selon l'expression de l'Apôtre; c'est-à-dire ce qu'il faudrait faire pour entrer dans l'esprit de la foi. Or, je dis que vous serez jugé sur ce que vous aurez connu, et que, devant Dieu, vos lumières seront la mesure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité sur les sentiments que Dieu vous donne. Car, rappelez ici ces premiers moments de pénitence où vous commençâtes à détester les égarements de votre vie passée : vous sentîtes un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les saintes austérités. Vous gémissiez au fond du cœur des engagements qui vous liaient encore au monde, des plaisirs qu'il fallait encore s'y permettre, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeait de suivre : vous vous disiez à vous-même qu'une âme chrétienne devait bannir ces restes de mondanité, mais qu'une âme pécheresse, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devait regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que, malgré la faiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici dans cet état, ces sentiments de foi ne sont pas encore effacés de votre cœur; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté et votre infidélité aux grâces reçues; que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous; que, malgré l'erreur publique qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grâce vous appelle, et que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus sévère? N'est-il pas vrai que toute votre vie, quoique innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords; que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence qui est le plus doux fruit de la grâce, et que, vous abstenant du

crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu?

Or, la vocation du ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre âme. Si cette vie, toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, était la situation où Dieu vous veut; si la grâce ne vous appelait pas à une séparation du monde plus entière, à une vigilance plus sévère sur vos sens, vous seriez tranquille dans votre état, vous n'y éprouveriez que ces désirs d'un état encore plus parfait, inséparable de la justice chrétienne; vous n'y sentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui sans cesse voudrait prendre son essor pour s'élever au-dessus de lui-même, et qui à l'instant est rentraîné par sa propre faiblesse; vous goûteriez combien il est doux d'être à Dieu et de le servir. Votre vertu n'est triste et inquiète que parce qu'elle est tiède et infidèle. Un autre, peut-être appelé à un moindre degré de grâce et de justice, se préservera de toute chute grossière dans cet état d'imperfection; ses penchants moins vifs, son caractère moins extrême, son cœur moins aisé à émouvoir ne trouvera pas dans les mêmes périls, au milieu desquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'âme plus susceptible d'impressions, ne peut être en sûreté que loin des périls, et défendue par toutes les précautions de la foi, vous sentirez insensiblement votre vertu s'affaiblir, votre horreur pour le vice diminuer; chaque jour ajoutera un nouveau degré à votre faiblesse; chaque objet affaiblira votre cœur par de nouvelles impressions; chaque victoire même que vous remporterez diminuera vos forces; et vous tomberez d'autant plus dangereusement que mille chutes invisibles avaient déjà précédé dans votre cœur avant qu'un abandon sensible de Dieu vous eût fait apercevoir à vous-même que vous étiez tombé. On n'est pas longtemps fidèle quand on n'est pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin, j'établis cette vérité sur vos mœurs passées : voulez-vous savoir quelles doivent être les bornes de votre vertu? Rappelez quelle avait été la mesure de vos vices. La règle est sûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement, cet oubli de vos intérêts et de votre gloire, ces délicatesses dans vos engagements profanes, ce cœur toujours occupé de ses passions, et se faisant une félicité de ses peines; voilà ce que vous aviez été pour le monde : soyez tel pour Jésus-Christ; donnez à votre cœur des objets plus saints, mais laissez-lui pour un Dieu, qui seul est digne d'être aimé, la même vivacité, la même constance, la même délicatesse que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne sais quoi d'héroïque dans vos passions déplorables, d'être plus sincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reste des hommes : servez Jésus-Christ avec la même noblesse, sans crainte, sans ménagement, sans partage, sans bassesse; portez la même grandeur d'âme au pied de ses autels; ne vous bornez pas à un genre de vertu faible et vulgaire, et ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jésus-Christ, lui dont la grâce l'élève et l'ennoblit, lorsqu'il est rampant et timide.

Oui, mes frères, les passions, dans les personnes d'un certain rang surtout, sont toujours vives, éclatantes, extrêmes; la pénitence, faible, languissante, timide. On revient des égarements grossiers; on règle ses mœurs; on se réconcilie avec les choses saintes; mais on ne répare pas le passé. On protégera si vous voulez les gens de bien; on les honorera de sa familiarité; on secondera leur zèle; on protégera des entreprises utiles à la piété : mais on ne connaît pas les larmes, les rigueurs, les saints renoncements et les sacrifices de la pénitence. On a les vertus publiques, dont l'amour-propre ne souffre rien; on n'a pas les personnelles, qui seules réforment l'homme intérieur et opèrent le véritable changement du cœur. Telle est la pénitence des grands surtout; ils deviennent plus favorables à la piété, mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils sont plus religieux, mais ils ne sont pas pénitents. Or, la première chose que Dieu demande d'un pécheur quelque élevé qu'il soit dans le monde, ce sont ses soupirs, ses larmes et ses souffrances. David ne se contenta pas de conduire l'arche sainte en triomphe à Jérusalem, d'avoir amassé à grands frais les matériaux d'un temple magnifique, d'honorer la sainteté de Nathan et du pontife Abiathar : il pleura son péché sous la cendre et sous le cilice; il interrompit mille fois son sommeil pour arroser son lit de ses larmes, et confesser devant le Seigneur l'énormité et l'ingratitude de sa chute; il passa le reste de ses jours dans des sentiments de componction et d'amertume, et ne crut pas que son élévation le dispensât des règles essentielles de la pénitence. Il faut souffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles; et vos passions ne sont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne sont pas encore punies.

Voilà des règles de foi et d'équité : jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assez d'être sorti de Sodome et des voies de l'iniquité; il faut suivre la grâce jusqu'où elle veut nous conduire. Loth était sorti de cette ville réprouvée que Dieu venait de livrer

aux flammes de sa vengeance; mais ce n'était là que le commencement de son salut : l'Ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne, il n'ose le suivre; la difficulté du chemin alarme sa faiblesse, il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le penchant : *Quia nec possum in monte salvari :... est civitas juxtà.* (GEN. XIX, 20.) Il croit par ce tempérament s'être mis en sûreté, avoir évité, et le péril de Sodome, et la fatigue de la montagne; mais les tempéraments en matière de devoirs sont toujours dangereux : Dieu l'abandonne, il tombe dans l'ivresse, et donne lieu au plus détestable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose et la vertu qui s'égare; et, quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sous ses pas. Première infidélité, qui rend la grâce de la conversion inutile.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon sa vanité ou son caprice, et de ne pas suivre celle par où la grâce voulait nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état. Élevée au degré le plus sublime de la grâce, et en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple et naturelle de son état : toute sa piété se borne à élever son Fils avec un soin religieux dans sa retraite de Nazareth, à rendre à Joseph les devoirs de respect et d'obéissance qu'un lien sacré exigeait d'elle, à monter tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque avec son peuple, à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidèle à suivre la grâce dans les divers événements de sa vie, elle ne se dit jamais à elle-même qu'une situation différente serait plus favorable à la piété; elle ne trouve jamais, dans les circonstances où Dieu la place, des raisons pour justifier ce que Dieu condamne; et la voie par où la grâce la conduit lui paraît toujours la plus propre au salut. Or, c'est ici où les plus saintes intentions s'abusent, et où la piété elle-même devient souvent notre plus dangereuse illusion : personne presque ne veut aller à Dieu par la voie que sa grâce elle-même lui a marquée.

Il en est qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage : ils ne seraient pas si touchés de la perte de leurs biens et de leur fortune, mais ils ne peuvent se taire sur la mauvaise foi d'un ennemi qui les flétrit et qui les calomnie. Ce sont là des ressentiments qui paraissent justes; on serait fidèle partout ailleurs où la main de Dieu ne nous place pas; ici, qui était la seule voie par où la grâce voulait nous sanctifier, on sort des mains de la Providence, et on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde et de la cour, où notre état nous appelle, on se dit à soi-même que dans la retraite et loin des périls on serait plus fidèle : au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule, et livrée à elle-même, languit et se relâche, et que le commerce des gens de bien et les secours publics de la vertu l'amusent et la soutiennent. Dans les soins publics, une condition privée paraît plus propre au salut : est-on personne privée, l'inutilité devient un prétexte spécieux, et on croit qu'une vie désoccupée ne peut presque être innocente. Sous le joug du mariage, on se plaint que les antipathies, presque inséparables d'un assujettissement durable et mutuel, mettent un obstacle invincible au salut; dans un état de liberté, on se figure qu'un établissement fixerait le cœur, et servirait de frein aux passions insensées. Chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas; nul n'est fidèle à la grâce de son état propre. Seigneur, disaient les Israélites dans le désert, est-ce pour nous creuser des tombeaux que vous nous avez conduits dans ces lieux arides? Donnez-nous à combattre des ennemis dont nous puissions nous défendre, et non pas des rochers brûlants, et la faim et la soif qui nous dévorent. *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame?* (EXOD. XVI, 3.) Seigneur, disaient les mêmes Israélites sortis du désert et arrivés dans le pays de Chanaan, pourquoi nous avez-vous tirés du désert? nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage : ici nous allons être la proie de ces peuples vaillants et innombrables qui nous environnent, et vous nous menez dans une terre toute couverte de géants et de monstres qui dévorent ses habitants : *Terra devorat habitatores suos.* (NUM. XII, 33.) Dans les déserts, où il ne fallait que de la patience, la valeur et la force dans les combats leur paraissaient aisées; dans la Palestine, où il était question de combattre, il leur semblait plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô Dieu! que par une illusion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, et qu'infidèles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent, qui serait pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flattent l'imagination, et qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin, à cette correspondance d'état, Marie ajoute une correspondance de persévérance. Elle offrit jusqu'à la fin à toutes les rigueurs de Dieu sur elle, une foi toujours plus vive et plus constante. Si Jésus-Christ, encore enfant, pour éprouver, ce semble, sa tendresse, se dérobe à ses yeux et se cache

dans le Temple, loin de se rebuter, elle court, comme l'épouse après son bien-aimé qu'elle a perdu, et ses empressements ne finissent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponse de Jésus-Christ, si dure en apparence, ne décourage point sa foi, et elle attend tout de lui dans le moment même où il semble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle; et sa fidélité, fondée sur des règles solides, ne dépend pas des différentes conduites de Jésus-Christ à son égard.

D'ordinaire, on n'est soutenu, dans un commencement de piété, que par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature, autant que de la grâce, et qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur faible et timide que dans une plénitude d'amour et de componction. Aussi ce goût venant bientôt après à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même; on s'affaiblit, on perd courage, on regarde derrière soi, on n'est pas loin d'une rechute, on retombe : telle est la destinée de la plupart des âmes. Leur piété est une piété toute de goût et de sensibilité, un je ne sais quel attrait inséparable de la nouveauté, et qui a toujours bien plus d'empire sur les âmes légères et inconstantes : ce n'est pas une conviction réelle et profonde des vérités saintes, une terreur véritable des jugements de Dieu, une sainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde et de ses plaisirs, un changement universel du cœur; et de là, ces tristes scènes qui affligent l'Église, qui déshonorent la vertu, et qui se passent tous les jours à nos yeux; de là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'âmes, qui, après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

Or, quand on se donne à Dieu, mes frères, il faut s'attendre à des dégoûts et à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impose; fonder sa fidélité, non sur le goût qui passe, mais sur les règles saintes, sur les maximes de la foi, sur la vérité qui ne passe point; se convaincre, dans la lumière de Dieu, que le monde est un songe; que le péché est le seul malheur de l'homme; que l'innocence est le vrai bonheur même de la terre; que les biens et les maux présents ne sont pas des biens et des maux véritables; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous sommes aux yeux des hommes périra avec les hommes, mais que nous ne serons éternellement que ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Le goût passe, mais la vérité demeure toujours. Et au fond, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avait-il pas ses dégoûts et ses amertumes? ses plaisirs n'avaient-ils pas leurs moments d'ennui et de tristesse? les voies des passions, dont vous êtes sorti, étaient-elles toujours semées de fleurs? Vous avez pu aimer si longtemps le monde perfide, injuste, pénible, ennuyeux, rebutant; et au premier moment de dégoût, vous vous lasseriez de la vertu et de l'innocence? O âme fidèle! est-ce que les dégoûts de la vertu sont plus insupportables que ceux du crime? mais ceux-ci laissent au fond du cœur je ne sais quoi de sombre et de funeste, qui fait qu'on ne peut se supporter soi-même; ils se répandent en torrent d'amertume sur tout l'intérieur de la conscience; ils ne laissent au pécheur aucune ressource au dedans de lui, et en le rendant à lui-même ils lui rendent tous ses malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne sont que des agitations superficielles qui laissent toujours au fond de la conscience une paix et une tranquillité secrètes; ce sont des nuages passagers, qui dérobent pour un moment à une âme son Seigneur et son Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumières de la foi qui luit encore dans ce lieu obscur, et qui la console en secret de ses peines.

Voyez-en la différence dans les livres saints. Saül, lassé de lui-même et de ses crimes, est un infortuné qui ne peut plus porter le poids de sa conscience : il se tourne de tous les côtés, et rien ne peut calmer les fureurs de son âme; la harpe d'un berger amuse sa tristesse, mais ne la guérit point; les enchantements d'une pythonisse fascinent ses yeux, mais ne peuvent tromper son cœur; les spectacles de la royauté diversifient son ennui, mais n'endorment pas ses noirs chagrins; il cherche à se séduire, et il ne le peut pas; il se fuit, et partout il se retrouve : partout il porte avec lui ses inquiétudes et ses dégoûts; et loin d'adoucir, dans les plaisirs qui l'environnent, l'amertume de son âme, il répand cette amertume sur tous les plaisirs qui pourraient l'adoucir. Telles sont les inquiétudes du crime.

David, au contraire, éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les âmes justes : Quand est-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verserez dans mon âme ces consolations indicibles, qui font sentir à un cœur qui vous aime combien vous êtes doux, et combien il est heureux d'être à vous : *Quandò consolaberis me?* (Ps. CXVIII, 82.) Ah! si votre loi sainte ne me soutenait dans cet état d'obscurcissement et de haine, je ne pourrais me défendre contre moi-même, et ma faiblesse l'emporterait bientôt sur la grandeur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses, et sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Nisi quod lex tua meditatio mea*

est, tunc forte periissem in humilitate meâ. (Ps. CXVIII, 92.) L'un abandonné de Dieu, et lassé de lui-même, ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience; l'autre, éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs, le juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu! qu'il est aisé en effet de se consoler quand on vous possède encore! Que les amertumes même de la vertu sont bien préférables à toutes les fausses joies du crime! et que les rigueurs dont vous éprouvez les âmes fidèles sont bientôt compensées par des consolations que le monde ne connaît pas, et qu'il ne saurait donner! Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui Marie : heureux! si, offrant comme elle une correspondance fidèle à la grâce, nous en méritons la consommation dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. (JOAN. I, 23.)

SIRE,

C'est afin de pouvoir entrer dans nos cœurs que Jésus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiste que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obstacles qui élèvent comme un mur de séparation entre sa miséricorde et notre misère. Or, ces obstacles, ce sont les crimes dont nous nous souillons si souvent, qui subsistent toujours, parce qu'il faudrait les expier par la pénitence, et nous ne les expions pas; ces obstacles, ce sont les passions auxquelles notre cœur insensé se laisse emporter, qui sont toujours vivantes, parce que pour les détruire il faudrait les combattre, et nous ne les combattons pas; ces obstacles, ce sont ces occasions contre lesquelles notre innocence a échoué tant de fois, et qui sont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos résolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant secret qui nous entraîne vers elles, il faudrait les fuir, et nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraie et l'unique manière de préparer à Jésus-Christ la voie de nos cœurs, c'est de changer de vie, et de nous convertir sincèrement.

Mais, quoique l'affaire de notre conversion soit la plus importante dont nous puissions être chargés ici-bas, puisque ce n'est que par là que nous pouvons attirer Jésus-Christ dans nos cœurs, quoique ce soit l'unique qui nous intéresse véritablement, puisque notre bonheur éternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable! ce n'est jamais une affaire pressée pour nous; elle est toujours renvoyée à un autre temps, comme si le temps et les moments étaient à notre disposition. Qu'attendez-vous, chrétiens mes frères? Jésus-Christ ne cesse de vous faire prédire par ses ministres les malheurs qui menacent votre impénitence et le délai de votre conversion : depuis longtemps il vous annonce par notre bouche que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne se contente pas même de vous avertir en public par la voix de ses ministres; il vous parle au fond de vos cœurs, et vous dit sans cesse en secret : N'est-il pas temps enfin de sortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années, et d'où il n'est presque plus qu'un miracle qui puisse vous retirer? N'est-il pas temps de rendre la paix à votre cœur; d'en bannir le chaos de passions qui ont fait tous les malheurs de votre vie, de vous préparer du moins quelques jours heureux et tranquilles, et, après avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laissé vide et inquiet, de vivre enfin pour un Dieu, qui seul peut mettre la joie et la tranquillité dans votre âme? Ne voulez-vous pas enfin penser à vos intérêts éternels, et, après une vie toute frivole, revenir au vrai, et prendre, en servant Dieu, le seul parti sensé que l'homme puisse prendre sur la terre? N'êtes-vous pas lassé de vous soutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la tristesse du crime qui vous accable, contre le vide du monde qui vous poursuit partout? et ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs et vos inquiétudes avec vos crimes?

A cette voix secrète qui s'élève depuis longtemps au fond de nos cœurs, que répondons-nous? quels prétextes opposons-nous? Premièrement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivons; secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie; c'est-à-dire que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier. tiré du côté de Dieu; le second, pris dans

nous-mêmes : le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer; le second, qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parce que nous croyons que les grâces nous manquent, et que Dieu ne veut pas encore de nous; nous différons notre conversion, parce que nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde et des passions, et plus en état de commencer une vie plus régulière et plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, et que je me propose de combattre après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglements, et tâchent de rendre sa sagesse et sa bonté responsables de leurs faiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché. Le premier homme ne chercha point ailleurs l'excuse de son crime; et loin d'apaiser, par un humble aveu de sa misère, le Seigneur auquel il venait de désobéir, il l'accusa d'avoir été lui-même, en l'associant à la femme, la cause de sa désobéissance.

Et voilà, mes frères, l'illusion de presque toutes les âmes qui vivent dans le crime, et qui renvoient à l'avenir la conversion que Dieu demande d'elles. Elles nous redisent sans cesse que la conversion ne dépend pas de nous; que c'est au Seigneur à changer leur cœur, et à leur donner la foi et la grâce qui leur manquent. Ainsi elles ne se contentent pas de l'irriter en différant de se convertir, elles l'insultent même en l'accusant de leur endurcissement et du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement et l'impiété de cette disposition, et pour rendre l'âme criminelle plus inexcusable dans son impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc, en premier lieu, que vous vous convertiriez si vous aviez la foi, si vous étiez bien persuadé de la religion, mais que la foi est un don de Dieu, que vous l'attendez de lui seul, et que, dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de bon et de prendre votre parti. Premier prétexte; on n'a pas la foi, et c'est à Dieu seul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue cette foi si précieuse? Vous l'aviez reçue dans votre baptême; une éducation chrétienne l'avait conservée dans votre cœur; elle avait crû avec vous; c'était un talent inestimable que le Seigneur vous avait confié, en vous discernant de tant de nations infidèles, et en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mère. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu? qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternelle? N'est-ce pas le déréglement des passions, et les ténèbres qui en ont été la juste peine? Doutiez-vous de la foi de vos pères avant que d'être impudique et dissolu? N'est-ce pas vous-même qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleste que l'Église, en vous régénérant, vous a mis à la main pour vous servir de guide à travers les ténèbres et les périls de cette vie? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu de la dissipation que vous avez faite de ses grâces? C'est à lui à vous redemander son propre don, à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avait confié; à vous dire : Serviteur injuste et ingrat, qu'avais-je fait pour les autres que je n'eusse fait pour vous? J'avais embelli votre âme du don de la foi, et du caractère de mes enfants : vous avez jeté cette pierre précieuse devant des animaux immondes, vous avez éteint la foi et la lumière que j'avais mise au dedans de vous; je l'ai conservée longtemps malgré vous-même dans votre cœur; je l'ai fait survivre à tous les efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle était devenue incommode à vos désordres; vous savez ce qu'il vous en a coûté pour secouer le joug de la foi, et en venir au point où vous êtes; et ce terrible état, qui est la plus juste peine de vos crimes, en deviendrait aujourd'hui la seule excuse? Et vous dites que ce n'est pas votre faute que de manquer de foi, puisqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre âme? Et vous prétendez que c'est à moi à vous la donner, si je veux que vous me serviez, moi qui vous la redemande, et qui ai tant lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue? Entrez en jugement avec votre Seigneur, et justifiez-vous si vous avez quelque chose à lui répondre.

Et pour mieux vous faire sentir, mon cher auditeur, toute la faiblesse de ce prétexte : vous vous plaignez que vous manquez de foi, vous dites que vous souhaiteriez de l'avoir; que rien n'est plus heureux que d'être vivement persuadé, et que rien ne coûte dans cet état : mais si vous souhaitez d'avoir la foi; si vous croyez que rien n'est plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du salut et de l'illusion de tout ce qui se passe; si vous enviez la destinée des âmes qui sont parvenues à cet état souhaitable; si cela est, voilà donc la foi que vous attendez, et que vous croyez avoir perdue. Que vous faut-il connaître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut? Vous dites que

vous souhaiteriez avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée ; du moins vous en avez assez pour connaître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les âmes qui reviennent tous les jours à Dieu n'y sont pas attirées par d'autres lumières ; les justes qui portent son joug ne sont pas soutenus et animés par d'autres vérités : nous-mêmes qui le servons, n'en connaissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous-même et d'attendre ce que vous avez déjà. Ah ! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose ; ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connaissez pas vous-même ; vous êtes bien aise de vous persuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous opposez à la grâce est moins humiliant pour l'amour-propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent. Mais remontez à la source ; vos doutes ne sont nés que de vos déréglements ; réglez donc vos mœurs, et la foi ne vous offrira plus rien que de certain et de consolant ; soyez chaste, pudique, tempérant, et je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perdue ; vivez bien, et il ne vous en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai, c'est que si, pour revenir à Dieu, il ne devait vous en coûter que de soumettre votre raison à des mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne vous offrait point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre ; si la foi ne proposait point de devoirs pénibles à remplir ; si pour changer de vie il ne fallait pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachements les plus chers ; si c'était ici une affaire purement d'esprit et de croyance, et que le cœur et les penchants n'y souffrissent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre : vous regarderiez comme des insensés ceux qui mettraient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne vous paraît donc difficile que parce qu'elle règle les passions, et non parce qu'elle propose des mystères. C'est donc la sainteté de ses maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet, malgré vos doutes prétendus sur la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; vous n'oseriez vous y fixer : c'est un sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point de consistance, et où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme et assuré. Vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu ; qu'au fond, quand il ne serait pas si certain qu'il y aurait quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; et que, dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien serait toujours le plus sûr et le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, et qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel et effectif sur la foi, et une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre ; travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire et qui vous condamne. Revenez à votre cœur, réconciliez-vous avec vous-même, laissez parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de vous pour la foi, contre vos propres déréglements ; en un mot, écoutez-vous vous-même et vous serez fidèle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne fallait que croire, il n'en coûterait pas beaucoup. C'est ici un second prétexte des pécheurs qui diffèrent : c'est la grâce qui manque, et on l'attend ; la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, et c'est à Dieu seul à changer le cœur. Or je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde, est dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime : si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste ; si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il est téméraire et ingrat ; si nous l'examinons en lui-même, il est insensé et insoutenable.

Premièrement, si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste ; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, et qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété ? Vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs et les attraits chastes de la vertu ? Vous ressemblez à un homme qui ne se nourrirait que de fiel et d'absinthe, et qui se plaindrait après tout cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est à Dieu à vous donner du goût pour son service, s'il veut que vous le serviez, vous qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes, vous qui mettez tous les jours un nouveau chaos entre Dieu et vous par de nouveaux déréglements ;

vous enfin, qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre âme, par de nouvelles débauches, ces sentiments mêmes de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence et de régularité nées avec nous, qui auraient pu servir à vous rappeler à la vertu et à la justice. O homme! n'êtes-vous donc injuste que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse et la justice de votre Dieu ?

Mais je dis plus : quand Dieu opérerait dans votre cœur ce goût et ces sentiments de salut que vous attendez, dissolu et corrompu comme vous êtes, sentiriez-vous seulement l'opération de sa grâce ? Quand il vous appellerait, l'entendriez-vous, dissipé comme vous êtes par les plaisirs d'une vie toute mondaine ? Quand il vous toucherait ce sentiment de grâce, aurait-il quelque suite pour votre conversion, éteint qu'il serait d'abord par la vivacité et l'emportement des passions profanes? Et en effet, il opère encore dans votre cœur, ce Dieu plein de longanimité et de patience, il répand encore au dedans de vous les richesses de sa bonté et de sa miséricorde. Ah! ce n'est pas sa grâce qui vous manque; mais vous la recevez dans un cœur si plein de corruption et de misère, qu'elle n'y fait rien, pour ainsi dire, qu'elle n'y excite rien; c'est une étincelle de feu qui tombe dans un abîme de boue et de puanteur, et qui s'éteint dans le moment même qu'elle est tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher auditeur, et comprenez toute l'injustice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque, et que vous attendez sa grâce pour vous convertir; mais est-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte soit plus injuste que dans la vôtre? Rappelez ici tout le cours de votre vie, suivez depuis le premier âge jusqu'aujourd'hui. Le Seigneur vous avait prévenu dès votre enfance de ses bénédictions; il avait mis en vous un naturel heureux, une âme bonne et toutes les inclinations les plus favorables à la vertu; il vous avait ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des secours et des exemples domestiques de foi et de piété. Les miséricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préservé de mille périls; il vous a fait survivre à des occasions où les malheurs de la guerre ont vu périr à vos côtés vos amis, et peut-être les complices de vos désordres; il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts et les disgrâces; il vous a enlevé les objets criminels de vos passions, dans le temps que votre cœur y tenait plus fortement; il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde, que vos passions ont toujours été traversées de mille obstacles, que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accomplissement de tous vos souhaits criminels, et qu'il a toujours manqué quelque chose à votre bonheur injuste; il vous a formé des engagements et des devoirs sérieux, qui vous ont imposé malgré vous l'obligation d'une vie sage et réglée devant les hommes; il n'a pas permis que votre conscience se soit endurcie dans le déréglement, et vous n'avez jamais pu réussir à calmer vos remords et à vivre tranquille dans le crime; il n'y a pas eu de jour où vous n'ayez senti le vide du monde et l'horreur de votre état; au milieu même de vos plaisirs et de vos excès, la conscience s'est réveillée, et vous n'avez calmé vos inquiétudes secrètes qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juste et miséricordieux vous presse et vous poursuit partout, depuis que vous l'avez abandonné : il s'est attaché à vous, dit un prophète, comme le ver s'attache au vêtement, pour ronger sans cesse votre cœur et vous faire de l'importunité de sa morsure un remède salutaire. A l'heure même que je vous parle, il opère au dedans de vous, et ne met dans ma bouche ses vérités saintes, et ne m'envoie ici vous les annoncer que pour vous rappeler peut-être vous seul. Qu'est donc votre vie tout entière? qu'un enchaînement de grâces? Qui êtes-vous vous-même, qu'un enfant de dilection et l'ouvrage des miséricordes du Seigneur ? Injuste que vous êtes! et vous vous plaignez après cela que sa grâce vous manque, vous sur qui seul le Seigneur semble jeter des regards sur la terre, vous dans le cœur de qui il opère si continuellement, comme s'il n'avait que vous seul à sauver de tous les hommes, vous pour qui seul il semble ménager la plupart des événements qui arrivent autour de vous; vous, en un mot, dont tous les moments sont de nouvelles grâces, et dont le plus grand crime sera d'en avoir trop reçu, et d'en avoir toujours abusé.

Mais pour achever de vous confondre, sur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grâce vous manque? Vous le dites, sans doute, parce que vous sentez qu'il vous en coûterait trop, dans l'état où vous êtes, pour revenir à Dieu. Mais vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien, sans qu'on se fasse aucune violence, sans s'en apercevoir presque soi-même? Vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est n'avoir plus de passions à combattre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à surmonter; que c'est renaître par la pénitence, sans pleurs, sans douleur, sans difficulté? Ah ! je vous réponds que sur ce pied-là vous ne l'aurez jamais cette grâce chimérique; car il vous en coûtera toujours pour vous convertir; il faudra toujours, quelle que puisse être la grâce, faire des efforts héroïques, réprimer vos penchants, vous ar-

racher aux objets les plus chers et sacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu; et cependant ils ont la grâce, puisque c'est elle qui les délivre et change leur cœur. Informez-vous d'eux si la grâce aplanit tout, facilite tout, si elle ne laisse plus rien à souffrir à l'amour-propre. Demandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à soutenir; mille obstacles à vaincre, mille passions à modérer, et vous saurez si avoir la grâce, c'est se convertir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Augustin : quels efforts pour s'arracher à sa boue, pour rompre la chaîne de fer qui liait sa volonté rebelle ! et cependant en quel cœur la grâce opéra-t-elle jamais avec plus d'abondance et de force que dans le sien? La conversion est donc un sacrifice pénible, un baptême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui suppose des combats et des fatigues. La grâce les adoucit, je l'avoue; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre, et si, pour changer de vie, vous attendez une grâce de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais, et que c'est être résolu de périr, que d'attendre si follement son salut et sa délivrance.

Mais si le prétexte du défaut de la grâce est injuste du côté du pécheur qui l'allègue, il n'est pas moins téméraire et ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

Car vous dites que Dieu est le maître, et que, lorsqu'il voudra de vous, il saura bien vous trouver. C'est-à-dire que vous n'avez qu'à le laisser faire tout seul, et que, sans que vous vous mettiez en peine de votre salut, il saura bien, quand il voudra, changer votre cœur; c'est-à-dire que vous n'avez qu'à passer agréablement la vie dans les plaisirs et dans le crime, et que, sans que vous vous en mêliez, sans y penser seulement, sans apporter à la conversion que vous attendez d'autres dispositions qu'une vie entière de désordres et de résistances éternelles à sa grâce, il saura bien vous prendre quand son moment sera venu; c'est-à-dire que votre salut, cette grande affaire, cette affaire unique que vous avez sur la terre, n'est plus votre affaire, et que le Seigneur, qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute seule, vous en a pourtant absolument déchargé, pour la prendre tout entière sur lui seul. Montrez-nous donc cette promesse dans quelque nouvel Évangile; car vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de Jésus-Christ. Le pécheur, dit un prophète, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, et son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes contre Dieu même : *Stultus fatua loquetur, et cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem, et loquatur ad Dominum fraudulenter.* (Is. XXVII, 6.)

Enfin ce prétexte est insensé en lui-même. Car vous dites que la grâce vous manque; je vous ai déjà répondu que vous vous trompez; que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnaître que la grâce ne vous a pas manqué, que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires; qu'elle aurait triomphé de vos passions, si votre dureté et l'impénitence de votre cœur n'y avaient toujours opposé une résistance opiniâtre; que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raisonnables qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient; en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion qui vous auraient ramené infailliblement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appelait. La grâce vous manque, dites-vous; eh bien! que prétendez-vous par là? Serait-ce de donner à entendre que Dieu qui est notre père, et dont nous sommes les enfants, qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mère la plus tendre pour un fils unique, qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours, dans l'impossibilité de faire le bien? Mais pensez-vous qu'un tel langage serait un blasphème contre la sagesse de Dieu, et la justification de tous les crimes? Ignorez-vous donc que quelque plaie qu'ait faite à notre liberté le chute d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée; qu'il n'y aurait plus de lois et de devoirs imposés à l'homme s'il n'avait pas le pouvoir réel et véritable de les accomplir; que la religion, loin d'être un secours et une consolation, ne serait plus qu'un désespoir et un piége; que si, malgré tous les soins que Dieu a de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté, et non pas le défaut de sa grâce; que nous sommes tout seuls les auteurs de notre perte et de nos malheurs; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter; et que mille pécheurs, n'ayant pas plus de grâce et de secours que nous, ont rompu leurs chaînes et rendu gloire à Dieu et à ses miséricordes par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la foi seraient moins sûres, et qu'il serait vrai, mon cher auditeur, que la grâce vous manque, il serait donc vrai que Dieu vous a abandonné tout à fait, que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation, et que votre état ne saurait être pire. Car n'avoir point de grâce, c'est la plus

terrible de toutes les situations, et le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle. Et cependant c'est cette pensée affreuse elle-même qui vous rassure, qui justifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre conversion sans trouble, sans remords, qui sert même d'excuse à vos désordres ; c'est-à-dire que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grâce précieuse, que vous vous dites avec complaisance à vous-même : Dieu ne veut point encore de moi ; je n'ai qu'à vivre, en attendant, tranquillement dans le crime ; sa grâce ne viendra pas encore sitôt ; c'est-à-dire que vous ne le souhaitez pas, et que vous seriez même fâché qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir pas la grâce devrait être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant, pour sortir de votre état déplorable, et c'est le seul qui vous calme et qui vous arrête.

D'ailleurs plus vous différez, moins vous en aurez de grâce ; car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous ; ses miséricordes s'épuisent, ses moments d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son obligation approche ; et s'il est vrai que vous n'ayez pas assez de grâce aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assez dans quelque temps pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion et de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grâce qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin, dans ses faibles désirs de conversion, s'en prenait-il au Seigneur du délai de sa pénitence ? Ah ! il n'en cherchait pas la raison ailleurs que dans la faiblesse et le déréglement de son cœur. Je traînais, dit-il lui-même, un cœur malade et déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs, et des délais que j'apportais à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, et excruciabar, accusans memetipsum.* (Confess. l. viii, ch. ii, n° i.) Je me roulais dans mes propres chaînes sans faire aucun effort, comme si elles avaient dû se rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum.* (Ibid.) Pour vous, Seigneur, vous ne cessiez de châtier mon cœur par des amertumes secrètes, y opérant sans cesse, par une sévérité miséricordieuse, des remords cuisants qui troublaient toute la douceur de ma vie : *Et instabas tu in occultis meis, Domine, severâ misericordiâ flagella ingeminas timoris et pudoris.* (Ibid.) Cependant les amusements du monde, que j'avais toujours aimés et que j'aimais encore, me retenaient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ* (Confess. l. viii, ch. ii, n° 26.) ; et ils me disaient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaisirs ? *Dimittisne nos ?* (Ibid.) Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici tout l'agrément de votre vie ? *A momento isto, non erimus tecum ultrà in æternum ?* (Ibid.) Quoi ! désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères ; il faudra vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes et toutes les douceurs de la société ? *A momento isto, non tibi licebit hoc et illud ultrà in æternum ?* (Ibid.) Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vide, si unie, si différente de celle que vous avez jusqu'ici menée ? *Putasne sine istis poteris ?* (Ibid.)

Voilà où ce pécheur, à demi touché, trouvait les raisons de ses délais et de ses résistances, dans la crainte de renoncer à ses passions, et de ne pouvoir soutenir la démarche d'une nouvelle vie, et non dans le défaut de la grâce : et voilà précisément où vous en êtes, et ce que vous dites tous les jours en secret à vous-même.

Car après tout, supposons que la grâce vous manque, qu'en concluez-vous ? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas ? Vous n'oseriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que Dieu vous touche et que la grâce vous soit donnée ? Mais il est extravagant d'attendre la grâce en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion, puisqu'elle ne dépend pas de vous ? Mais tous les pécheurs qui diffèrent et qui meurent impénitents seraient donc justifiés, et l'enfer ne serait plus que pour les justes qui se convertissent. Que vous ne devez plus vous occuper de votre salut, et le laisser au hasard sans vous en mettre en peine ? Mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété. Que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant ? Mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué, et que cette témérité ne le hâtera et ne le retardera pas d'un seul instant. O homme ! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie et à l'impiété de ce prétexte, est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de la bonté de votre Dieu ? Ignorez-vous que sa patience à souffrir vos désordres, loin de les autoriser, doit vous rappeler à la pénitence ? et cepen-

dant c'est sa longanimité même qui vous rassure dans le crime, et, par l'endurcissement de votre cœur, vous amassez un trésor abondant de colère pour le jour terrible qui vous surprendra, et où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

La seule conséquence sensée qu'il vous serait donc permis de tirer, supposé que la grâce vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, et qui s'est retiré de votre cœur, vaincre par vos importunités sa résistance, éloigner, en attendant, tout ce qui éloigne sa grâce de votre cœur, lui préparer les voies, écarter tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile, vous interdire les occasions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, et qui achèvent de fermer votre cœur aux saintes inspirations : voilà une manière chrétienne et sage de rendre gloire à Dieu, de confesser qu'il est le seul maître des cœurs, et que tout don vient de lui. Mais de dire, comme vous dites tous les jours, sans rien changer à vos mœurs désordonnées : Quand Dieu voudra de moi, il saura bien me trouver ; c'est dire, je ne veux point encore de lui ; je puis encore me passer de lui ; je vis heureux et tranquille ; quand il me forcera et que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai ; mais, en attendant, je jouirai de ma bonne fortune, et du privilége qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuse préparation à cette grâce précieuse qui change le cœur ! Voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'âme impénitente.

Tels sont les prétextes que le pécheur qui diffère sa conversion tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

SECONDE PARTIE.

Il est étonnant, mes frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instants si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquents, l'avenir si terrible, on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes ; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné : ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un fort grand malheur ; tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie ! Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience, qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste, et cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des prétextes si puérils, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie qu'on craint de ne pouvoir soutenir, voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paraît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où, la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il serait naturel de vous demander d'abord qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même, que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions, et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins ! La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort ? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si, en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course ; qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé ! on va peut-être au premier jour vous demander votre âme : et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils ? Et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées ?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur et vous disposera plus

que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? ah! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point, et que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion? ah! c'est alors qu'il ajouta à ses égarements passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement et le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque remède aux désordres de Jésabel et de l'incestueuse Hérodias? c'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être, en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit vous en aura retiré; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre, mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé; vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel; vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à substituer une indolence et une sagesse mondaine aux passions, et à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'âme encore alors craintive et timorée; vous mourrez impénitent.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle, et non une vérité fondée sur l'expérience, examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux, voyez toutes les âmes qui ont vieilli dans le monde et que l'âge mûr seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différents et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années, on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et le temps nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante et les amusements qui la suivent, on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, et nous mettre hors d'état de nous en passer; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne serait point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnait de lui offrir? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur, qui nous l'a donnée et qui nous en promet une immortelle? Le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Être souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie? et c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous et que je vous cherche; tant que le monde voudra de moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de vous; quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous, je vous dirai : Me voici; je vous prierai d'accepter un cœur que le monde rejettera et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous; mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait; au fond vous n'êtes bon à servir que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien; on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours, tous les temps vous sont les mêmes : mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre, et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe et tandis qu'il est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage! Et croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grâce lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs et ses hommages les plus sincères!

Le prophète Isaïe insultait autrefois en ces termes à ceux qui adoraient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, leur disait-il; vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais; et, quand vous ne savez plus quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* (Is. XLIV, 19.) Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles et les plus florissantes années, pour satisfaire vos goûts

et vos passions injustes ; et quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole, vous le faites servir à la religion, vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu ! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse et offense, ou comme une vaine idole qui ne sentirait pas l'indignité et la simulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes frères, on ne recueille dans un âge avancé que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchants du premier âge ; et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* (THREN. III, 27.)

En effet, mes frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance, et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, et qui font tout le malheur et toute l'amertune de notre vie ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de s'être fait, dans ses premières années, des plaisirs innocents et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violents et criminels ; et de ne s'être pas rendu insupportable, par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Que ces premières années passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice attirent de grâces sur tout le reste de la vie ! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies ! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, et d'avoir pu se préserver de tous les inconvénients de l'âge et des plaisirs. Mais on n'en est pas là : on a suivi la route ordinaire ; le torrent du monde et des passions ont entraîné ; on se trouve même encore actuellement dans des engagements trop vifs, et qu'il n'est point en soi de rompre ; on attend une situation plus favorable ; et on se promet que, lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengagera plus dans de nouveaux liens, et on se rangera tout de bon au devoir et à la vertu. Second prétexte : les passions et les engagements dont on ne peut encore sortir.

Mais premièrement, cette situation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive ? Qui vous a révélé le cours et la durée des passions qui vous arrêtent actuellement ? Qui leur a marqué un terme, et leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez jusque-là, et vous y verrez briser votre impétuosité et la fureur de vos vagues ? *Usque hùc venies.* (JOB, XXXVIII, 11.) Quand finiront-elles, le savez-vous ? Pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour ? qu'elles finiront du moins avant que vous finissiez vous-même ? Seriez vous le premier pécheur surpris dans ses passions déplorables ? Tous les hommes presque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triste état ? meurt-on autrement dans le monde ? les ministres appelés au secours des mourants trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs qui, depuis longtemps quittes de leurs habitudes, se préparaient à ce dernier moment ? Qu'y trouvons-nous, que des âmes encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre ? que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, et encore enveloppées dans le chaos d'une vie toute désordonnée ? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, et de vaines protestations qu'on aurait pris d'autres mesures si l'on avait pu la prévoir ? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers moments ? D'éclaircir des consciences, que nous ne devrions plus alors que consoler ; d'aider à rappeler des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier, de faire expliquer au pécheur

mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir et l'animer par le souvenir de ses vertus; en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'âme prête à se dégager de son corps que le sein d'Abraham et les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour; et, au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iraient pas jusqu'à cette dernière heure, plus vous différez, plus vous jetez de profondes racines dans le crime; plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur; plus ce levain de corruption que vous portez au dedans de vous se dilate, s'étend, aigrit et corrompt toute la capacité de votre âme. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étaient d'abord que des libertés timides, et où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence; ce n'étaient ensuite que des actions douteuses, et où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense; le désordre suivit de près, mais les excès marqués en étaient encore rares : vous vous les reprochiez aussitôt à vous-mêmes, vous ne pouviez les porter longtemps sur la conscience encore effrayée de son état. Insensiblement les chutes se sont multipliées; le désordre est devenu un état fixe et habituel; la conscience n'a plus crié que faiblement contre l'empire de la passion; le crime vous est devenu nécessaire, il n'a plus réveillé de remords; vous l'avez avalé comme de l'eau qui coule sans se faire sentir, et sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne; plus un reste de force que la pudeur, que la raison, que la grâce avaient mis en vous s'affaiblit; plus ce qui était encore sain dans votre âme, s'infecte et se souille. Quelle folie donc de laisser vieillir et corrompre des plaies, sous prétexte qu'elles seront plus aisées à guérir! Et que faites-vous, en différant, que rendre vos maux plus incurables, et ôter à l'espérance de votre conversion toutes les ressources qui pourraient vous rester encore?

Vous vous flattez peut-être sur ce qu'il n'est pas de passions éternelles, et que le temps et le dégoût en font revenir tôt ou tard. A cela je vous réponds, premièrement que vous pourrez bien à la vérité vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos passions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'est point de passions éternelles, je l'avoue; mais la corruption et le désordre le sont presque toujours : les passions, que le dégoût tout seul finit, laissent toujours le cœur tout prêt pour une autre, et d'ordinaire c'est un nouveau feu qui chasse et éteint le premier. Rappelez-vous vous-même ce qui vous est arrivé jusqu'ici; vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous seriez libre et en état de revenir à Dieu; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos désordres et le commencement de votre pénitence : cet engagement a fini; la mort, l'inconstance, le dégoût, ou quelque autre accident, l'a rompu, et cependant vous ne vous êtes pas converti; de nouvelles occasions se sont présentées, vous vous êtes formé de nouveaux liens, vous avez oublié vos premières résolutions, et votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grâce n'éteint pas ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagements criminels seraient finis; quand il n'y aurait plus d'objet particulier qui occupât votre cœur; si le temps et le dégoût tout seuls vous ont mené là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien : vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence et d'insensibilité, plus éloigné du royaume de Dieu que la vivacité même des passions insensées : votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut; et le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'est un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même : car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jeter dans le port; mais le calme, plus il est grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudrait bien changer et prendre le parti d'une vie plus raisonnable et plus chrétienne. On sent le vide du monde et des plaisirs; on se prête aux amusements et à une certaine dissipation sans goût et comme à regret; on souhaiterait d'y renoncer et de travailler sérieusement à son salut; mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on

craint de ne pouvoir soutenir : on est d'un rang où le plus petit changement sera remarqué, et l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, qu'une scène qui ne durera pas, et qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion, sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher auditeur! Eh quoi! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour; et, en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra! Vous comptez sur ses miséricordes en l'outrageant, et vous n'osez y compter en le glorifiant! Vous croyez ne rien risquer de son côté en continuant à l'offenser, et vous vous en défiez en commençant à le servir! O homme! où est ici cette raison et cette équité de jugement dont vous vous piquez si fort? Et faut-il que, sur l'affaire de votre salut seulement, vous soyez un abîme de contradiction, et un paradoxe incompréhensible?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raison de vous dire : Commencez toujours; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu? La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer et qui serait à la merci des flots et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement s'il pourra aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes? ne fait-il point d'efforts? n'essaie-t-il rien? se dit-il à lui-même pour ne rien tenter : Peut-être je ne me soutiendrai pas; les forces peut-être me manqueront en chemin? Ah! il essaie, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force, et ne succombe enfin que lorsque, gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher auditeur; les ondes vous gagnent; le torrent vous entraîne; et vous balancez si vous essaierez de vous sauver du danger! et vous mettez à sonder vos forces les seuls moments qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté! et vous perdez à délibérer, un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse, et où tant d'autres périssent à vos yeux.

Mais enfin, je veux que dans la suite les difficultés de la vertu lassent votre faiblesse et que vous soyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'apaiser; toujours auriez-vous du moins consacré quelques jours à bénir son saint nom; toujours ce serait du moins autant de retranché de votre vie criminelle, et de ce trésor d'iniquité que vous amassez pour le jour terrible des vengeances; toujours vous seriez-vous acquis le droit de représenter à Dieu votre faiblesse, et lui dire : Seigneur, vous voyez mes désirs et mon impuissance : que n'ai-je un cœur plus constant pour vous, ô mon Dieu? plus ferme dans l'amour de la vérité, plus insensible au monde, et moins aisé à se laisser séduire! Fixez, Seigneur, mes incertitudes et mes inconstances; ôtez au monde l'empire qu'il a sur mon cœur; reprenez-y vos anciens droits; et ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, et font que je n'ose plus lever les yeux vers vous, et vous promettre une fidélité constante. J'ai si souvent trahi là-dessus mes promesses, après vous avoir juré un amour éternel; ma faiblesse m'a si souvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque instant, et mille fois, au sortir même de vos pieds, et les yeux encore baignés de larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avait fait répandre, une occasion m'a séduit, et les mêmes infidélités que je venais de détester m'ont retrouvé comme auparavant faible et infidèle : avec un cœur si léger et si incertain, que puis-je vous assurer, grand Dieu! et qu'oserai-je me promettre à moi-même? J'ai cru si souvent qu'enfin mes résolutions allaient être constantes; je me suis trouvé dans des moments de grâce et de componction si vifs et si touchants, et qui semblaient me répondre que ma fidélité serait éternelle, que je ne vois plus rien qui soit capable de me fixer et qui puisse me faire espérer cette solidité de vertu à laquelle jusqu'ici je n'ai pu atteindre. Laissez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état : le caractère de mon cœur me décourage et m'épouvante : je sais que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, et que vous maudissez dans vos livres saints les âmes incertaines et légères. Mais, Seigneur, tandis que je serai encore sensible aux saintes inspirations de votre grâce, j'essaierai encore de rentrer dans vos voies; et, si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu! qui ne permettez pas que l'âme qui vous cherche sincèrement périsse, et qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi, qu'en cherchant une affreuse tranquillité dans une révolte fixe et déclarée, et en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR

LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus.
Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers.
(Luc, III, 4.)

Sire,

Voilà ce que l'Église ne cesse de nous répéter en ce saint temps pour nous disposer à la naissance de Jésus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfants, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple et pour le racheter; rendez droits ses sentiers; que les vallées soient remplies; que les montagnes et les collines soient abaissées; que les chemins tortus deviennent droits, et les raboteux unis. Ou pour dire la même chose sans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand mystère que nous allons célébrer, par l'abaissement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie; par le renoncement à votre propre sagesse et à votre propre justice, mortifiant la chair et humiliant l'esprit.

Qu'il me soit permis de vous tenir le même langage à vous, chrétiens mes frères, qui dans cette solennité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à Jésus-Christ dans vos cœurs une nouvelle naissance, en le recevant à la table sacrée; *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire est la plus sainte de la religion, et la source des plus grandes grâces; ne la faites donc pas sans y apporter tous les soins et toutes les précautions qu'elle exige; ne vous exposez point à perdre, par votre faute, les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jésus-Christ dans nos cœurs : mais quelle différence y aurait-il entre le juste et le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur, et celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissait également dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent? Ne vous y trompez pas, mes frères; il y a une manière de recevoir Jésus-Christ, qui nous rend sa présence inutile; et plût à Dieu qu'en le recevant de cette manière, nous nous privassions seulement des grâces qui accompagnent une sainte communion! Ah! mes frères, si la communion ne fait pas naître Jésus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir; si elle ne nous rend point participants de son esprit et de ses grâces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation; si elle n'est pas pour notre âme un fruit de vie, elle est un fruit de mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entièrement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos âmes, la force des forts, le soutien des faibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité : combien serait-il donc dangereux de s'en priver? Mais il le serait infiniment davantage de le manger sans s'y être préparé. C'est pourquoi je vous le répète de nouveau avec l'Église, mes très-chers frères : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur : disposez-vous de longue main à le recevoir; bannissez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire; instruisez-vous des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent; faites tous vos efforts pour les acquérir; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion et d'attirer Jésus-Christ dans vos âmes.

Matière importante qui demande toute votre attention. D'un côté, il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps et du sang adorable du Fils de Dieu; de l'autre, il est question de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les grâces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles pour communier dignement et avec fruit? je les réduis à quatre, qui feront le sujet et le partage de ce discours. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'Eucharistie est une manne cachée; elle est la viande des forts, un gage sensible et permanent de l'amour de Jésus-Christ; la continuation et l'accomplissement de son sacrifice. Or, cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini* (I Cor. II, 29), première disposition. C'est la viande des forts; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo* (ibid. 28), seconde disposition. Le gage de l'amour de Jésus-Christ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire, en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux et de plus tendre : *Hoc facite in meam commemorationem* (ibid. 24), troisième disposition. C'est l'accomplissement de son sa-

crifice; il est donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, et d'y porter un esprit de croix et de martyre : *Quotiescumque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, donec veniat* (1 Cor. xi, 26), quatrième disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, et de celle de tous les saints sur l'usage de ce sacrement adorable.

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, mes frères, que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, et que la soumission est comme née avec nous? Il en coûterait même pour secouer ce joug; et il ne faut pas un moindre effort pour passer de la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme et comme à travers un cristal; mais face à face, si j'ose le dire, et tel qu'il est en lui-même : de cette foi qui, malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire et de n'en pouvoir soutenir la présence : de cette foi qui, sans approfondir témérairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat; qui voit les anges du ciel se couvrir de leurs ailes, et les colonnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majesté terrible : de cette foi, à qui les sens n'ajouteraient rien, et qui est heureuse, non parce qu'elle croit sans voir, mais parce qu'elle voit presque en croyant. Je parle de cette foi respectueuse, qui est saisie d'une horreur de religion à la seule présence du sanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante; de cette foi, qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, et qui, effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme, et un homme pécheur : je parle de cette foi dont le respect va jusqu'à la frayeur, et qui a besoin même qu'on la rassure; qui, du plus loin qu'elle découvre Jésus-Christ sur l'autel, sent un éclat de majesté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y présenter sans son ordre.

Voilà quel est ce discernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes frères. Grand Dieu! mais en reste-t-il de cette foi sur la terre? Eh! vous avez beau paraître encore au milieu du monde, il ne vous connaît pas mieux qu'autrefois : vos disciples mêmes ne vous connaissent souvent que selon la chair; et, pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument et ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paraîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans les antres profonds et demanderont aux montagnes de s'écrouler sur leurs têtes : eh! n'êtes-vous pas dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire? les cieux ne s'ouvrent-ils pas sur vous? les esprits célestes, toutes les fois que le prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne descendent-ils pas du ciel pour être encore vos ministres, et vous environner de leurs hommages? Sur ce tribunal mystérieux, ne jugez-vous pas les hommes? ne jetez-vous pas des yeux de discernement sur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples? N'y séparez-vous pas les boucs des brebis? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort et de vie? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main, et des couronnes de l'autre? ne m'y démêlez-vous pas et n'écrivez-vous pas sur mon front avec une main invisible les caractères de mon élection, ou de ma réprobation éternelle? Hélas! et tandis peut-être que vous m'y condamnez, je présume d'en approcher; tandis que vous me rejetez de votre face, je m'y présente avec confiance; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfants de colère, je viens me mettre au nombre des enfants de votre amour : votre chair vivifiante est une chair de péché pour moi; l'Agneau sans tache, qui rompt les sept sceaux du livre de mort, est le dernier sceau qui remplit et ferme celui de mes iniquités; et vous, qui deviez être mon sauveur, vous devenez mon crime.

Ah! mes frères, on ne pouvait autrefois voir Dieu sans être frappé de mort sur l'heure : un peuple entier de Betsamites, pour avoir seulement jeté sur l'arche des yeux trop curieux, fut exterminé; l'ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parce qu'il avait osé entrer dans le sanctuaire de Jérusalem. Il n'était pas permis aux Israélites dans le désert d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnait sa loi : les foudres et les éclairs en défendaient l'accès; la terreur et la mort précédaient partout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! parce qu'il ne sort plus des tourbillons de feu du fond de nos sanctuaires pour punir les profanateurs et les indiscerts, le respect et la frayeur ne nous y accompagnent pas! Faibles hommes sur qui les sens ont tant de pouvoir, et qui ne sont religieux que

lorsque le Dieu qu'ils adorent est terrible! Car, dites-moi, si nous discernions le corps du Seigneur, si la foi de sa présence faisait sur nous les grandes impressions qu'elle ferait sans doute, si nous le voyions à découvert; eh! viendrions-nous tranquilles et presque insensibles nous asseoir à sa table? Quelques moments employés souvent à réciter avec un cœur tiède et un esprit égaré de légères formules suffiraient-ils pour nous préparer à une action si redoutable? Une communion serait-elle l'affaire d'une matinée, dérobée peut-être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement? Ah! ce souvenir nous occuperait, nous agiterait, nous frapperait un mois par avance: il nous faudrait du temps pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre aspect, et contre l'idée de sa majesté; les jours qui précéderaient ce festin sacré, seraient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification; chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verrait croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée serait de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassements, de notre sommeil même : notre esprit plein de foi ne pourrait s'en désoccuper, nous ne verrions plus que Jésus-Christ; la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliquerait à peine; nous aurions des yeux et nous ne verrions pas; cette image seule fixerait toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une âme mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solennité, où la bienséance et la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu! vous qui sondez les cœurs, d'où naissent ces troubles, sont-ce là de ces frayeurs de foi et de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature? Ah! c'est une tristesse qui opère la mort; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre et inquiet comme le jeune homme de l'Évangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre; on craint ces jours heureux comme des jours funestes : on regarde les solennités des chrétiens comme des mystères tristes et lugubres; on se fait une fatigue des délices de votre banquet: on n'y entre que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Évangile, c'est-à-dire, qu'il faut que les lois de votre Église aillent arracher ces infidèles, comme par force, des places publiques, des plaisirs du siècle et du grand chemin de la perdition, et les traînent malgré eux à la table du festin; on remet, autant qu'on peut, ce devoir de religion : cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces âmes infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue; balancer longtemps entre leurs devoirs et leurs passions; adoucir enfin, par le choix d'un confesseur indulgent, l'amertume de cette démarche; aller paraître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'amour, avec autant de répugnance, que s'ils allaient se présenter à un ennemi, et ne se sentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah! Seigneur, aussi rejetez-vous invisiblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires; aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes : et si vous étiez encore capable de ces saints frémissements que vous laissâtes paraître sur le tombeau du Lazare, ah! on vous verrait frémir encore, lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts, comme elles ont frémi longtemps avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, mes très-chers frères, la foi qui nous fait discerner le corps de Jésus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle, qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce sacrement et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se soumettre et à ne pas contredire; on croit, mais d'une foi volage qui se dément dans les œuvres; on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos pères selon la chair, plutôt que le don du Père des lumières; on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées faibles et puériles; on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains et extérieurs; on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien; on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus; on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de suites; on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au respect en se familiarisant, ou à l'amour en s'éloignant; on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit, et qui laisse errer le cœur; on croit enfin, mais d'une foi tranquille et vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, et digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh! discerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'est avoir plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Égypte; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le remède sacré de nos maux, le désir continuel de nos âmes; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissements, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un asile

contre nos disgrâces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de Satan, un rafraîchissement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Discerner votre corps, Seigneur, c'est apporter plus de soin, plus d'attention, plus de circonspection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie. Discerner votre corps, Seigneur, c'est respecter les temples où on vous adore, les ministres qui vous servent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-dessus le témoignage de sa conscience; et c'est ici la seconde disposition, une foi prudente qui nous fasse éprouver: que l'homme s'éprouve : *Probet autem seipsum homo.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Je sais que notre cœur nous échappe à nous-mêmes, que l'esprit de l'homme ne connaît pas toujours ce qui se passe dans l'homme, que les passions nous séduisent, les exemples nous rassurent, les préjugés nous entraînent, que nos penchants décident toujours de nos lumières, que le cœur a toujours raison, que s'éprouver soi-même, ce n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs. Tel est l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ses seules lumières; sans cesse il prend le change; et tout se farde et se métamorphose à ses yeux; il ne vous connaît qu'à demi; il ne se connaît qu'à peine, il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne, il prend les ténèbres pour la lumière, il va d'égarement en égarement, il ne sort pas de ses erreurs quand il revient à lui-même; il n'est que les lumières de votre foi qui puissent redresser ses jugements, ouvrir les yeux de son âme, être la raison de son cœur, lui apprendre à se connaître, éclairer les mystères de l'amour-propre, développer les artifices de ses passions, et en faire cet homme spirituel qui juge de tout. C'est donc sur les règles de la foi qu'il faut s'éprouver, mes frères; les doctrines humaines, les adoucissements de l'usage, les exemples de la multitude, nos propres lumières sont des guides trompeurs; et si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la méprise.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous? Sur quoi! sur la sainteté de ce sacrement, et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements, ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, âme téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence? avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur et dans la sainteté? n'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions? votre âme n'est-elle pas, aux yeux de Dieu, ce tison noirci dont parle le Prophète, que des flammes impures ont, dès vos premiers ans, flétrie, consumée, et qui n'est plus qu'un reste hideux de leur violence? n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuses? paraît-il sur votre corps un seul endroit qui ne soit marqué de quelques crimes? où placerez-vous la chair de l'Agneau? Quoi! elle reposera sur votre langue! cette chair pure, sur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur et l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, sur l'instrument de vos vengeances et de votre amertume; cette chair crucifiée, sur le siége de vos sensualités et de vos débauches? Quoi! il descendra dans votre cœur! mais y trouvera-t-il où reposer sa tête; n'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigands? Quoi! vous l'allez placer parmi tant de désirs impurs, d'attachements profanes, de projets d'ambition, de mouvements de haine, de jalousie, d'orgueil; c'est au milieu de tous ces monstres que vous lui avez préparé sa demeure? Ah! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah! mes frères, et de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités, vous allez recevoir Jésus-Christ? et le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, et que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel, et participer aux mystères saints? et l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au prêtre, vous allez goûter le froment des élus? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tient lieu de pénitence? vous allez de plain-pied du crime à l'autel? au lieu de répandre des larmes avec les pénitents, vous venez vous consoler avec les justes? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux? au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des saints? Un pénitent n'arrivait autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers des années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérité; et on se purifiait dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une discipline pénible : on devenait des hommes nouveaux; il ne restait plus rien de la première vie qu'un regret sincère : on ne reconnaissait enfin

de traces des crimes passés que dans les traces de la pénitence et des macérations qui venaient de les expier; et l'Eucharistie était le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeait alors qu'à la sueur de son front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis; qu'une absolution qui suppose un cœur contrit et humilié, le crée et le donne elle-même; que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture et l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes frères; vous mangez et vous buvez votre jugement. On a beau vous rassurer, l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne?

D'ailleurs, c'est un azyme pur; il faut être exempt de levain pour en manger. Or, de bonne foi, ces personnes du monde que les circonstances d'une solennité déterminent à s'approcher de l'Eucharistie, ont-elles quitté le vieux levain en se présentant à l'autel? n'y portent-elles pas toutes les passions encore vivantes dans leurs racines? jugez-en par les suites. On se retrouve le même au sortir de là; les haines ne sont point éteintes, l'empire de la volupté n'est point affaibli, la vivacité pour les plaisirs n'est point émoussée, la pente pour le monde n'est pas moins rapide, la cupidité n'a rien perdu de ses droits. On ne voit pas plus de précaution qu'auparavant contre les périls éprouvés : les commerces recommencent, les entretiens se renouent, les passions se réveillent, tout va même train, et on n'a par-dessus son premier état que la profanation de ce redoutable mystère : d'où vient cela? c'est que se confesser simplement n'est point s'éprouver.

De plus, c'est la viande des forts. Une âme faible, chancelante, mal affermie; qui plie au premier obstacle; qui se brise au premier écueil; qui échappe à toute heure à la grâce; qui a une longue expérience de sa fragilité; qui n'apporte jamais à l'autel que des promesses cent fois violées, que des sensibilités de dévotion, que le premier plaisir étouffe; qui, depuis ses premiers ans, est dans le commerce des faiblesses et des choses saintes, et a toujours vu succéder les crimes au repentir et les sacrements aux rechutes : une âme de ce caractère, est-ce une âme forte? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, se fortifier, s'exercer dans la charité? à peine en état de soutenir le lait, doit-elle imprudemment se charger d'une viande solide, qui ne sert de nourriture qu'à l'homme parfait?

Il est marqué dans la loi que si la victime qu'on venait d'immoler était mise dans un vaisseau de terre, le vaisseau serait brisé sur-le-champ; mais que s'il était d'airain, il serait lavé et nettoyé. (Levit. vi, 28.) Ces circonstances, marquées avec tant de soin, seraient-elles dignes de l'Esprit saint, si elles ne renfermaient des instructions et des mystères? Une âme fragile qui reçoit la victime véritable, ne ressemble-t-elle pas à ce vaisseau de terre qui se brise, pour ainsi dire, et qui ne peut soutenir la violence de ce feu sacré? au lieu qu'une âme solide comme l'airain s'y purifie, y perd ses plus légères souillures, et en devient plus belle et plus brillante. Qu'arrive-t-il, selon Jésus-Christ, lorsque l'on met du vin nouveau dans des vaisseaux vieux et usés? ne se rompent-ils pas? le vin n'est-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds? Quelle est cette parabole? Vous mettez le vin mystique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les âmes chastes dans une sainte ivresse; vous le mettez dans un cœur usé, que des passions envieillies ont affaibli. Ah! je ne suis point surpris, s'il n'en peut pas soutenir la force, si le sang de Jésus-Christ ne saurait s'y arrêter, si, à la première occasion, vous le répandez et le foulez aux pieds : il fallait y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occasions, par des victoires journalières sur vous-même; et, par ces longues et sages épreuves, le fortifier et le rendre capable de recevoir Jésus-Christ.

C'est la Pâque des chrétiens : or, Jésus-Christ ne célèbre sa Pâque qu'avec ses disciples : *Cum discipulis meis facio Pascha.* (Matth. xxvi, 18.) Or, qu'est-ce qu'être son disciple? c'est se renoncer soi-même, porter sa croix, le suivre. Êtes-vous mortifié dans vos désirs, patient dans vos afflictions? marchez-vous sur les traces que Jésus-Christ vous a frayées? Être son disciple, c'est s'aimer les uns les autres; et combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frère? combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être réconcilié avec lui?

Enfin, c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui; si saint, qu'après la chute de l'Ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent, et qu'il mît un chaos éternel entre le péché et lui; si jaloux, qu'un seul désir étranger le blesse. Ainsi, mes frères, il faut vous éprouver sur vos penchants; ne nourrissez-vous pas encore ces désirs du siècle dont parle l'Apôtre? rendez gloire à Dieu, et sondez votre cœur en sa présence. Je vais me nourrir de Jésus-Christ, et le changer en ma propre substance; mais lorsqu'il sera entré dans mon âme, lui, qui en discerne les intentions et les penchants les plus secrets, n'y trou-

vera-t-il rien d'indigne de la sainteté de sa présence? Il ira d'abord à la naissance et aux principes de mes égarements; il examinera si la source en est tarie, ou le cours seulement suspendu; il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon âme, quel est le poids qui fait encore pencher le cœur : hélas! pourra-t-il dire comme autrefois, lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : Aujourd'hui le salut est arrivé dans cette maison? Suis-je revenu de bonne foi de cette passion, si fatale à mon innocence; de cette aigreur, que je viens de détester aux pieds du prêtre; de cette idolâtrie des richesses, qui me jette dans des gains injustes; de cette fureur du jeu, qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut; de cette humeur inégale et fâcheuse, que la plus légère contradiction enflamme; de cette vanité, qui me tire du rang où mes ancêtres m'avaient laissé; de cette envie, qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux la réputation ou la prospérité de mes égaux; de cet air fier et censeur, qui juge de tout et ne se juge jamais soi-même; de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds et mon être propre? L'aveu que je viens de faire de mes faiblesses au ministre de Jésus-Christ, les a-t-il déracinées de mon cœur? suis-je une nouvelle créature? il n'y a qu'un homme ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir : le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu! ne porté-je pas le nom de vivant, étant encore mort en effet? le fort armé entrant dans mon âme la possédera-t-il en paix, et n'y trouvera-t-il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront? Éclairez-moi, Seigneur, et ne souffrez pas que votre Christ, que votre Saint descende dans la corruption. Voilà, mes frères, comme il faut s'éprouver. Le Seigneur avait défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel et du levain dans les sacrifices : voyez si, en approchant de l'autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes et le miel de la volupté; c'est-à-dire, et ce goût du monde et du plaisir, et ce caractère mou et sensuel, ennemi de la croix, inalliable avec le salut. N'approchez pas, si vous ne vous sentez pas assez pur : cette chair sainte, dit le Prophète, ne vous ôterait point votre malice; elle en ajouterait une nouvelle; votre religion serait vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Éprouvez-vous donc vous-même, et, après cela, mangez de ce pain céleste; mais il n'en faut demeurer au simple discernement et à l'épreuve. Jusque-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles; mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions : vous avez retranché tout ce qui pouvait bannir Jésus-Christ de votre âme; vous n'avez pas acquis ce qui pouvait l'attirer; vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit. Il ne suffit pas d'être exempt de crime, il faut être revêtu de justice et de sainteté; c'est peu de ne le point trahir avec Judas, il faut l'aimer avec les autres disciples; c'est peu, en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché; il faut être grave, doux, humble, ferme, chaste, fidèle, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi : c'est la troisième disposition, communier en mémoire de Jésus-Christ.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Qu'est-ce communier en mémoire de Jésus-Christ? c'est, en premier lieu, mes frères, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jésus-Christ, dans l'institution de ce sacrement adorable. J'ai désiré ardemment, disait-il à ses disciples, de manger cette Pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (Luc, XXII, 15.) Il soupirait après ce moment heureux; il ne le perdait pas de vue; il se consolait dans ce souvenir de toutes les amertumes de sa passion : *Antequam patiar.* (Ibid.) Que voulait-il nous apprendre par là, mes frères? ah! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé; un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ; un goût réveillé par l'amour; en un mot, ce que j'ai appelé une foi ardente qui nous fasse aimer. Ce pain, dit un Père, demande un cœur enflammé : *Interioris hominis quærit esuriem.* Ah! Seigneur, dit alors l'âme fidèle avec saint Augustin (S. Aug. *in Conf.* liv. I, chap. V); eh! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession; pour en remplir tout le vide; pour y régner seul; pour y demeurer avec moi jusqu'à la consommation des siècles; pour m'y tenir lieu de tout; pour y faire mes plus chastes délices; pour y répandre mille secrètes consolations; pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, et me laisser tout à vous, jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment. Peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est pas encore assez parée pour vous recevoir; mais venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y apercevez-vous des souillures qui vous en éloignent; mais vous les purifierez par votre divin attouchement. Peut-être y découvrez-vous encore des ennemis invisibles; mais n'êtes-vous pas le fort armé? votre seule présence les dissipera, et tout

sera en paix quand une fois vous vous en serez mis en possession. Peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidissent; mais vous renouvellerez sa jeunesse, comme celle de l'aigle. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélites; mais votre sang achèvera de les effacer. Venez, Seigneur, et ne tardez pas : tous les biens m'arriveront avec vous. Méprisé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien, du moment que vous viendrez les adoucir : honoré, favorisé, élevé, environné d'abondance, ces vaines prospérités ne me toucheront plus, ne me paraîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels sont les désirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle : il leur faut des occasions pour les y déterminer : d'eux-mêmes ils ne s'en aviseraient jamais. Mais que dis-je? des occasions! il faut des foudres et des anathèmes; il faut que l'Église tonne, foudroie. Bon Dieu! que la tiédeur des chrétiens ait réduit votre Église à leur faire une loi de la participation à votre corps et à votre sang! qu'il ait fallu des peines et des menaces pour les conduire à l'autel, et les obliger de s'asseoir à votre table! que toute la félicité du chrétien sur la terre soit devenue pour lui un précepte pénible! que le privilége le plus glorieux dont vous puissiez favoriser les hommes soit pour eux une gêne et une contrainte! Ah! Seigneur, quand vous donnâtes à votre Église le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage? et son autorité était-elle destinée à traîner ses enfants à l'autel, ou à en séparer ses ennemis? Les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une âme toute de glace : gens qui vivent dans le commerce des plaisirs et des sacrements, qui participent à la table de Satan et à celle de Jésus-Christ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur, et des jours destinés au siècle; gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne et de réserve; qui ce jour-là ne jouent pas, ne voient pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas. Mais ce régime ne va pas plus loin; toute la dévotion finit avec la solennité : c'est une action de cérémonie; on est content de soi-même, après cette courte suspension; on rentre tranquillement dans ses premières voies, car c'était un article dont on était convenu avec soi-même; on vit uniment dans ce tranquille mélange de saint et de profane : les sacrements nous calment sur les plaisirs; les plaisirs, pour être plus tranquilles du côté de la conscience, nous conduisent aux sacrements; et l'on est à demi bon pour être mondain sans scrupule. Ainsi, on porte à l'autel un goût affadi par les amusements et les joies du siècle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des passions : on ne sent pas les douceurs ineffables de cette viande céleste; on retrouve jusqu'au pied du trône de la grâce les images des plaisirs dont on vient de sortir; des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarrassent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentraîner dans le monde, font sur le cœur des impressions bien plus vives que la présence de Jésus-Christ. Mais n'est-ce pas, Seigneur, contre ces chrétiens monstrueux que votre Prophète indigné vous disait autrefois : *Ah! Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement et de scandale.* (Ps. LXVIII, 23.)

En second lieu, communier en mémoire de Jésus-Christ, c'est vouloir réveiller, par la présence de ce gage sacré tout ce que son souvenir peut faire d'impression sur un cœur qui l'aime. L'absence ralentit les liaisons les plus vives : Jésus-Christ prévoyait bien que, montant au ciel, ses disciples insensiblement oublieraient ses bienfaits et ses divines instructions. Hélas! Moïse ne reste que quarante jours sur la montagne, et déjà les Israélites ne se souviennent plus des prodiges qu'il avait opérés pour les délivrer de l'Égypte. Qu'est devenu ce Moïse, s'entre-disaient-ils? faisons-nous des dieux qui nous précèdent et qui nous défendent contre nos ennemis. Jésus-Christ, pour parer à ces inconstances du cœur humain, voulut, en montant dans la céleste Sion, nous laisser un gage de sa présence : c'est là qu'il veut que nous venions nous consoler de son absence sensible; c'est là que nous devons retrouver un souvenir plus vif de ses merveilles, de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa divine personne; c'est là que, sous des signes mystérieux, nous venons le voir naissant à Bethléem, élevé à Nazareth, conversant avec les hommes et parcourant les villes de la Judée, faisant des signes et des prodiges que nul autre avant lui n'avait jamais faits, appelant à sa suite des disciples grossiers pour en faire les maîtres du monde, confondant l'hypocrisie des Pharisiens, annonçant le salut aux hommes, laissant partout des traces de sa puissance et de sa bonté, entrant en triomphe à Jérusalem, conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étaient captifs, comme les trophées de sa victoire, et formant ensuite son Église par l'effusion de son esprit et l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ses mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostôme, le sort d'une

hémorroïsse qui touche ses vêtements, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre et de le servir dans les courses de son ministère, de ses disciples avec qui il conversait familièrement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortaient de sa bouche : vous appelez heureux ceux qui le virent; bien des prophètes et des rois l'ont souhaité en vain : mais vous, mes frères, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser; vous l'arroserez de vos larmes, et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas! nos pères allaient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, et les lieux qu'il avait consacrés par sa présence. Ici, leur disait-on, il proposait la parabole du bon pasteur et de la brebis égarée; ici il réconciliait une femme adultère; ici il consolait une pécheresse; ici il sanctifiait les noces et les festins par sa présence; ici il multipliait des pains pour rassasier un peuple affamé; ici il défendait à ses disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle; ici il s'abaissait jusqu'à converser avec une femme de Samarie; ici il souffrait les enfants autour de lui, et blâmait ceux qui voulaient les éloigner; ici il rendait la vue aux aveugles, il redressait les boiteux, il délivrait les possédés, il faisait parler les muets et ouïr les sourds. A ces paroles nos pères se sentaient saisis d'une joie sainte; ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion : ce spectacle, ces images leur rapprochaient les temps, les actions, les mystères de Jésus-Christ, rallumaient leur ardeur, consolaient leur foi : les pécheurs y trouvaient une douce confiance, les faibles une nouvelle force, les justes de nouveaux désirs.

Ah! chrétiens, non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers; le salut est proche de vous; la parole que nous vous prêchons sera, si vous voulez, sur votre bouche et dans votre cœur : ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels, ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est Jésus-Christ lui-même : approchez en mémoire de lui; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur, qui ne lui permettait pas de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportements et vos impatiences : que le souvenir de ses travaux et de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse : que le souvenir de sa modestie et de son humilité, qui lui faisait prendre la fuite lorsqu'on voulait le faire roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles : que le souvenir de son jeûne de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir : que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du temple vous apprenne avec quel respect et quelle sainte frayeur vous devez y entrer : que le souvenir de la simplicité et de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités et les excès des vôtres : que le souvenir de ses retraites et de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indispensable de la prière : que le souvenir de sa tendresse et de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes; en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus, plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos faiblesses : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes faiblesses; mais se familiariser de telle sorte avec la chair de Jésus-Christ, qu'elle ne reveille plus en nous de sentiments nouveaux, et nous laisse toujours tels que nous sommes; mais se nourrir d'une viande divine et ne point croître; mais s'approcher souvent de cette fournaise ardente et n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur; mais se présenter avec des fautes cent fois détestées et encore chères, avec des habitudes d'imperfection, qui, quoique légères en elles-mêmes, ne le sont plus pourtant par l'attachement et la pente qui nous les rend inévitables, et par la circonstance du sacrement qu'on se met en danger de profaner; mais faire profession de piété, d'éloignement du monde, être presque tous les jours dans le commerce des choses saintes et s'être fait comme un point fixe de vertu au delà duquel on ne va jamais, se traîner toujours autour des mêmes confessions et des mêmes chutes, et n'être pas plus avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'était d'abord, avoir même fait quelques pas en arrière et relâché de sa première ferveur; mais sans cesse user de ce remède divin, et ne sentir rien de changé à ses maux; mais entasser sacrement sur sacrement, si je l'ose dire, et ne jamais vider son cœur pour faire place à cette viande céleste; mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des attachements secrets, un fonds d'immortification, des désirs de plaire, de paraître, de parvenir; mais se permettre d'habitude dans ses entretiens, des vivacités, des discours li-

bres sur autrui, des épanchements tout mondains, des inutilités éternelles, des sentiments tout profanes, des airs vains et piquants, des détours qui blessent la sincérité, des déguisements qui familiarisent avec le mensonge, des impatiences et des éclats; mais cultiver des liaisons que la piété couvre peut-être, et que le penchant tout seul assortit et soutient; mais être sur sa gloire, sur ses intérêts, sur ses droits, d'une jalousie outrée; mais se sentir révolté au plus léger mépris, et ne pouvoir digérer un seul geste désobligeant; mais être d'une attention infinie sur soi-même, et dans une parure simple et modeste s'y rechercher; choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une âme mondaine, et là-dessus vivre du pain des anges : ô mon Dieu! en voilà plus qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais est-ce manger ce pain indignement que de le manger avec tant de faiblesses et d'imperfections? Eh! qui le sait, Seigneur, que vous-même? Tout ce que nous savons, c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous; c'est qu'il y aura des justices au grand jour qui paraîtront comme un linge souillé à vos yeux; c'est que plusieurs de ceux qui avaient même prophétisé en votre nom seront rejetés; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds; et cependant vous nous assurez qu'il était tout pur. Magdeleine est éloignée, et vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau, parce qu'un goût encore trop sensible était le principe de son empressement; et cependant elle avait beaucoup aimé, et lavé vos pieds sacrés et ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misères, vides de fruits sincères de pénitence, tout pétris de mollesse et de sensualités, tièdes et sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante et imparfaite, plus soutenus par l'habitude et par les engagements d'une profession sainte, que par votre grâce et une foi vive et solide : hélas! nous faisons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abîmes, Seigneur! quelle suite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne se repent point, qu'on multiplie à l'infini, qui sont comme le germe sur lequel on ente ensuite mille nouvelles profanations! Quels abîmes encore une fois! et que votre lumière nous manifestera au grand jour de terribles secrets! Que suis-je à vos yeux, ô mon Dieu? je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi; ma condition ne souffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence et le crime : si je ne suis pas un saint, je suis un monstre; si je ne suis pas un vase d'honneur, je suis un vase d'ignominie; si je ne suis pas un ange de lumière, il n'y a point à balancer, je suis un ange des ténèbres; et si je ne suis pas un temple vivant de votre esprit, il faut que j'en sois le profanateur. Bon Dieu! quels puissants motifs de vigilance, d'attention sur moi-même, de circonspection, de frayeur, en approchant de vos autels, d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifestation de vos jugements adorables! Mais ce n'est pas encore assez de communier en mémoire de Jésus-Christ, mes frères; et pour nous retracer le souvenir de sa vie, il faut encore, et c'est la dernière disposition, rappeler le souvenir de sa mort, et l'annoncer toutes les fois que l'on mange son corps et que l'on boit son sang; c'est ce que j'appelle une foi généreuse qui nous fasse immoler.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Toutes les fois que vous mangerez le corps et que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Comment cela? à la lettre on annonce la mort, parce que ce mystère fut un prélude de sa passion; parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer; parce que Jésus-Christ, empressé de souffrir ce baptême de sang, dont il devait être baptisé, en prévint l'accomplissement, et d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang; parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Église, le fruit et la plénitude de la croix; parce qu'enfin Jésus-Christ y est comme dans un état de mort; il y a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Mais, mes frères, en ce sens-là l'impie comme le juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps : c'est un mystère, et nos pas un mérite; c'est la nature du sacrement, et non pas le privilége de celui qui le reçoit; c'est une suite de son institution, et non pas une disposition pour en approcher. Or, le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mystères que renferme ce sacrement, les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre âme à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de Jésus-Christ, qui nous immole et nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raisons que nous avons touchées, et changeons la lettre en esprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu,

parce que ce mystère fut un prélude de sa passion. Dans les premiers temps, l'Eucharistie était un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'était déclarée, et que la persécution commençait à s'élever, tous les fidèles couraient se munir de ce pain de vie : ils emportaient ce cher dépôt dans leurs maisons : la mort leur paraissait moins terrible, lorsqu'ils avaient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la désiraient même; et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ, cachée sous des voiles mystiques, répandait déjà dans leur âme, les faisait soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses élus, lorsqu'ils le verront face à face. Étaient-ils traînés dans les prisons, chargés de fers comme les scélérats, eux dont le monde n'était pas digne; ils cachaient avec soin dans leur sein la divine Eucharistie; ils s'en nourrissaient dans l'attente du martyre; ils s'engraissaient de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des vierges chastes, des fidèles fervents, des ministres saints participaient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction : aussi quelle joie dans leurs chaînes! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux! quels cantiques d'actions de grâces dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvaient partout que de tristes images de la mort, et les préparatifs des plus cruels supplices! Combien de fois disaient-ils à Jésus-Christ, présent au milieu d'eux dans ce sacrement adorable : Ah! nous ne craindrons pas les maux Seigneur, puisque vous êtes avec avec nous : que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés; nos ennemis peuvent perdre notre corps, et même en dissiper les restes; mais vous nous le rendrez glorieux et immortel. Eh! qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés? Heureuses chaînes que vous daignez soutenir! saintes prisons que vous consacrez par votre présence! ténèbres aimables où vous remplissez nos âmes de tant de lumières! mort précieuse qui va nous unir à vous, et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux! De là, quelle force dans les tourments! Pleins de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils sortaient, dit saint Chrysostôme, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglants et altérés de mort et de carnage; ils volaient sur les échafauds; ils y portaient une sainte fierté, lançaient çà et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçaient les tyrans les plus barbares, et désarmaient leurs propres bourreaux; ils annonçaient donc la mort du Seigneur, en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siècles et la religion des césars ne nous laissent plus le même espoir : la mort n'est plus la récompense de la foi, et l'Eucharistie ne fait plus de martyrs; mais n'avons-nous pas des persécuteurs domestiques? notre foi n'a-t-elle à craindre que les tyrans? et n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang? En approchant donc de l'autel, mes frères, une âme fidèle soupire après la dissolution de son corps terrestre; car pourrait-elle aimer cette vie, et annoncer la mort de Jésus-Christ, et retracer dans ces signes mystiques sa sortie du monde pour aller à son Père? elle se plaint que son exil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre. Ah! Seigneur, puisque vous êtes mort et crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous? que puis-je trouver sur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus? le mystère lui-même qui devait me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort : ces voiles qui vous couvrent, sont un artifice de votre amour; et vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous, qu'un vide affreux du Dieu que je cherche? que me répondez-vous, lorsque mon cœur séduit se tourne de votre côté pour y charmer ses inquiétudes? Retourne, me dites-vous, à celui qui nous a faites; nous gémissons en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triste assujettissement, qui nous fait servir aux passions et aux erreurs des hommes : ne le cherche point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas; il est ressuscité, il n'est plus ici; s'il paraît, ce n'est que pour mourir encore tous les jours : reprends les désirs et les affections que tu voulais nous donner, et les détourne vers le ciel; l'époux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un chrétien qu'un séjour de soupirs et de larmes : voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici-bas, Seigneur? quels sont les biens et les charmes qui peuvent m'attacher à la terre? Inquiète dans les plaisirs, impatiente dans l'absence, ennuyée des entretiens et du commerce des hommes, effrayée de la solitude, sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu, faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que je voudrais; qui me retient? qui diffère la dissolution de ce corps de péché? qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne? Je serais heureuse, Seigneur, je le sens; je pourrais à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux; je ne goûte de véritable joie qu'au pied de vos autels; ce sont là les moments les plus heureux de ma vie; mais ils durent si peu, il faut se rengager si vite dans les

ennuis et les désagréments du siècle; mais il faut s'éloigner de vous pour si longtemps! non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, et la mort est un gain à qui sait vous aimer.

Sont-ce là nos sentiments, mes frères, quand nous approchons des autels? Où sont aujourd'hui les chrétiens, qui, comme les premiers fidèles, attendent la bienheureuse espérance, et hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil, et l'avénement de Jésus-Christ? C'est un raffinement de piété qu'on n'entend point, c'est un langage presque contemplatif; et cependant c'est le fondement de la religion et la première démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle; la seule idée de la mort, qui consolait tant nos pères, nous fait frémir; la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu et des obligations de l'Église : les soins qui aboutissent au corps sont infinis; nos précautions sur ce point vont jusqu'à la faiblesse; ou s'il arrive quelquefois de souhaiter ce dernier moment, c'est lassitude de la vie et de ses chagrins, c'est une disgrâce, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires, qui ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût et un souhait d'amour-propre; on s'ennuie d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jésus-Christ; et là-dessus on vient manger la cène du Seigneur, se renouveler le souvenir de sa passion, et annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne; quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or qu'exige de nous ce souvenir? ah! mes frères, un désir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau Jésus-Christ. Tant de ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes! Nous devons sentir les outrages qu'y souffre Jésus-Christ; nous confondre devant lui, sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu l'occasion des plus grands crimes; trembler sur nous-mêmes; admirer sa bonté, laquelle, pour l'utilité d'un petit nombre d'élus, a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siècles et de tous les temps qui l'ont déshonoré et qui le déshonorent; détourner par les larmes de notre cœur, et par mille gémissements secrets, les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer sur la terre. Car si l'Apôtre se plaignait autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines n'étaient qu'une suite de ce sacrement profané; ah! vous nous frappez depuis longtemps, Seigneur; vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur; vous armez les rois contre les rois, et les peuples contre les peuples; on n'entend parler que de combats et de bruits de guerre; vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes, le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, et ôte aux pères la consolation de leurs vieux ans; nous gémissons sous des charges qui, en éloignant de nos murs l'ennemi de l'État, nous livrent à la faim et à la misère; les arts sont presque inutiles au peuple, les gains et les trafics languissent, et l'industrie peut à peine fournir aux besoins; les calamités secrètes et connues de vous seul, sont encore plus touchantes que les publiques; nous avons vu la faim et la mort moissonner nos citoyens, et changer nos villes en déserts affreux; l'ennemi de votre nom profite de nos dissensions, et usurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux si longs et si terribles, grand Dieu? où se forment ces nuées de fureur et d'indignation, qui éclatent depuis si longtemps sur nos têtes? N'êtes-vous pas armé pour punir les sacriléges? les attentats que l'on commet tous les jours au pied de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère? Eh! frappez-nous donc, Seigneur; vengez votre gloire, ordonnez à l'ange qui est dans les airs, de ne pas arrêter son bras, qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané : votre courroux est juste. Mais, non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes; donnez la paix à nos jours, écoutez les cris des justes qui vous la demandent : *Seigneur,* vous disent-ils avec le Prophète, *nous attendions la paix, et ce bien n'est pas encore venu.* (Jérém. viii, 15.) Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elles; ne punissez plus les sacriléges en les multipliant sur la terre; rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte et la dignité à tant d'églises dépouillées, la splendeur et la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la consolation et l'allégresse à Israël; rendez les enfants aux pères, et aux épouses désolées leurs époux; et si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Église.

On annonce, en troisième lieu, la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que Jésus-Christ s'y immole

lui-même, par la séparation mystique de son corps et de son sang. Que s'ensuit-il de là? qu'il faut être au pied des autels comme si nous étions au pied de la croix; entrer dans les dispositions des disciples et des femmes de Jérusalem qui recueillirent les derniers soupirs de Jésus mourant, et furent présents à la consommation de son sacrifice. Or, quel éloignement n'avaient-ils pas pour un monde qui crucifiait leur maître? qu'avaient-ils encore à ménager avec ses meurtriers? Craignaient-ils de se déclarer les disciples de celui qui se déclarait si hautement leur Sauveur, et au prix de tout son sang? ne disaient-ils pas au Père céleste : Eh! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes les coupables, et épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées qui attachaient un si bon maître à la croix! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur! Ainsi, mes frères, ménager encore le siècle, n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jésus-Christ, se mesurer dans ses démarches de dévotions de telle sorte, qu'il y règne encore un air et un goût du monde, qui se mêle, pour ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu; ne pas confesser Jésus-Christ la tête levée, n'oser se dispenser d'un spectacle où il est moqué, d'une assemblée où il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sais quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Évangile et que l'usage vous donne pour des lois; prétendre user de ces ménagements, et néanmoins venir manger la Pâque avec les disciples de Jésus-Christ; conserver encore des intelligences avec ses ennemis, et s'asseoir à sa table; estimer les maximes qui le crucifient, et vouloir être les spectateurs et les compagnons fidèles de sa croix : ah! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde; il l'a attaché à sa croix; il a fait expirer avec lui ses erreurs et ses maximes : donc, annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeler le souvenir de sa victoire. Et si le monde vit et règne encore dans votre cœur, mes frères, ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort? ne disputez-vous pas à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe, et au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveler avec ses ennemis?

D'ailleurs, on annonce en quatrième lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix, et qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, et par conséquent à la communion? les souffrances, les mortifications, une vie pénitente et intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaisirs, flatté, caressé; oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? Oserez-vous incorporer Jésus-Christ mourant et couronné d'épines, dans des membres délicats et sensuels? cet assortiment ne serait-il pas monstrueux? Oserez-vous, en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle et voluptueuse? eh! ce serait un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres; que son corps puisse prendre la figure du vôtre. Or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrants? et si vous vivez sans souffrir; si vous ne portez pas la mortification de Jésus-Christ sur votre corps; si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence; si vos jours se passent dans une tranquille mollesse, si les afflictions vous impatientent, si tout ce qui contrarie votre humeur vous révolte; si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes; si celles que le ciel vous ménage, ne sont pas bien reçues, comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jésus-Christ? On n'y pense point, mes frères; et cependant une vie molle et sensuelle ne peut être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère, parce qu'il y est lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Regardez donc, mes frères, et faites selon ce modèle : voilà comme vous devez annoncer sa mort en participant à son corps : il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre; une langue accoutumée au silence ou à des discours de Dieu, comme parle saint Paul; des pieds, des mains immobiles pour les œuvres du péché; des sens ou éteints ou mortifiés; en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps : l'état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est l'état du chrétien sur la terre; un état de retraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Car, qu'est-ce que Jésus-Christ dans l'Eucharistie? Il est dans le monde comme s'il n'y était point; il est au milieu des hommes, mais invisible; il entend leurs vains discours, leurs conseils chimériques, leurs espérances frivoles, mais il n'y prend aucune part; il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, leurs entreprises, et il les laisse faire; on lui rend des honneurs divins, et on l'outrage; et toujours le même, il paraît insensible aux insultes comme aux hommages : il voit renouveler les siècles, les empires, les familles; les mœurs

changer; le goût des hommes et des âges varier; les coutumes s'éteindre et puis revivre; la figure de ce monde dans une révolution éternelle; les hérésies prévaloir; son héritage déchiré; des guerres, des séditions, des bouleversements soudains, l'univers entier ébranlé; et il est tranquille sur ses ruines, et rien ne le tire de son application intime et ineffable à son Père, et rien ne trouble le repos divin de son sanctuaire, où il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous.

Regardez, encore une fois, et faites selon ce modèle. Portons-nous à la table sacrée des yeux fermés depuis longtemps à tout ce qui peut blesser notre âme; une langue environnée d'une garde de circonspection et de pudeur; des oreilles chastes et impénétrables aux sifflements du serpent, et à la volupté des sons et des voix si propres à amollir le cœur; une âme insensible aux mépris comme aux louanges; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie; égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune; voyant avec des yeux étrangers, indifférents, tout ce qui se passe ici-bas: estimant les biens et les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas; et à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue son Dieu, et à avoir toujours sa conversation dans le ciel?

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort: hélas! c'est l'affaire de toute la vie; et la chair de Jésus-Christ est un secours établi pour nous fortifier et nous aider dans cette entreprise. Mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa corruption, avec ses faiblesses, et se gagner tous les jours sur quelque article; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impressions du monde et des sens remportent sur nous; il faut se relever avec avantage de ses chutes. Mais je veux vous donner à entendre qu'une communion n'est pas l'affaire d'un jour et d'une solennité; que toute notre vie doit être une préparation à l'Eucharistie; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduisent à l'autel; que la vie de la plupart des gens du monde, de ceux même qui ne sont pas dans le désordre, qui ne se gênent sur rien, qui vivent selon les sens, qui ne sont vifs que sur les intérêts de la terre, est une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, et qui dès là vous exclut de ce mystère. Je veux vous faire comprendre que l'Eucharistie est un festin, si je l'ose dire, de deuil et de mort; que les joies, les plaisirs, les vaines décorations déparent cette table sacrée, et vous font rejeter comme celui qui s'y présente avec un habit sale et déchiré : qu'on ne peut pas se nourrir en même temps et des viandes d'ici-bas et du pain du ciel; et que du moment que les Israélites arrivés sur les frontières de Chanaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Écriture, la manne cessa de tomber, et ils n'usèrent plus depuis de cette nourriture céleste : *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ.* (Jos. v, 12.) Je veux vous faire comprendre que ce sacrement est le fruit et non pas la marque de la pénitence; que ces communions dont une solennité décide, font plus de profanateurs que d'adorateurs véritables; qu'on ne peut se nourrir du corps de Jésus-Christ sans vivre de son esprit; qu'il faut même que la plénitude de l'Esprit saint repose sur une âme comme sur Marie, avant que Jésus-Christ vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des livres saints, et les rigueurs salutaires de la pénitence, doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jésus-Christ, afin que nous soyons comme des arches saintes, et que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la loi et de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siècle et qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, et avec la seule précaution d'une confession. Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour la plupart des fidèles; que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre; que Jésus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire que dans les assemblées des pécheurs, et que les solennités ne sont plus que des mystères de deuil pour lui, et des jours établis pour le déshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que, pour en approcher dignement, il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi vive qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler : hors de là, c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur; c'est manger et boire son jugement.

Ah! Seigneur, que j'ai peu connu jusqu'ici l'innocence et l'extrême pureté que vous demandez de ceux qui viennent se nourrir de ce pain céleste! Le

centenier, cet homme d'une foi si vive, si humble, si éclairée; cet homme, si riche en bonnes œuvres, qui aimait votre peuple, qui élevait des édifices sacrés en votre nom, destinés aux prières publiques et à l'interprétation de vos Écritures, cet homme ne se croit pas digne de vous recevoir même dans sa maison : la plus pure même des vierges, lorsqu'un ange lui annonce que vous allez descendre dans son sein, en est effrayée; elle entre dans son néant, et s'il lui reste encore la force de parler, c'est pour demander comment cela se pourra faire. Et qui suis-je, Seigneur, pour oser m'asseoir à votre table avec si peu de précaution? moi qui viens paraître vide devant vous; moi qui n'ai à vous offrir que les restes d'un cœur que le monde a occupé si longtemps; moi qui ne suis à vous que par intervalles, et qui laisse encore aux créatures et aux passions le fond et l'état de mon cœur; moi qui ne porte à vos autels que de faibles essais de salut, et des œuvres consommées de péché; moi qui n'ai, par-dessus les autres pécheurs, que l'abus de vos grâces, que des lumières inutiles, que des sentimens qui s'exhalent par désirs, que mille inspirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversion, qu'un cœur incapable de se familiariser ni avec le péché, ni avec la vertu; qu'un naturel heureux et presque de son propre fonds ennemi des excès et du vice, et que j'ai pourtant altéré.

Ah! Seigneur, les fruits d'une communion sainte sont si abondants, si sensibles; l'âme en sort si inondée de vos grâces et de vos faveurs, que quand je n'aurais point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrais trembler et me confondre. Quand on mange votre chair indignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim, et je me retire de cette table sacrée, fatigué, lassé de mes hommages : je respire au sortir de là, comme au sortir d'une bienséance et d'une gêne : je m'applaudis d'en être quitte, comme si je venais de finir une affaire pénible, et si je sens le goût réveillé, c'est celui des plaisirs et du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, et vous demeurez en nous, c'est-à-dire que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance, et que nous sommes d'autres nous-mêmes; que, comme de jeunes princes héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage, je ne sais quel air de majesté qui annonce notre noblesse; il ne doit plus paraître en nous que des inclinations nobles, célestes, et des sentiments dignes du sang que nous avons reçu; et cependant je me trouve toujours des désirs terrestres, des penchants bas et rampants; un cœur qui se traîne encore sur la boue et qui ne sait s'élever au-dessus des créatures et retourner jusque dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous et qu'on vit éternellement; et j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfants, pour ma gloire; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que je fasse, Seigneur? que je me retire de votre table? Quoi! ce fruit de vie me serait interdit? quoi! le pain de consolation ne serait plus rompu pour moi? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure; vous voulez m'en rendre digne : vous ne voulez pas que je m'en retire, mais vous voulez que je m'y prépare; vous ne me refusez pas le pain des enfants, mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me présenter un serpent à sa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : aplanissez-en les hauteurs, redressez-en l'obliquité, purifiez mes désirs, corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur et vous préparer les voies dans les âmes. Remplissez-nous donc, Seigneur, de votre esprit, afin que nous mangions votre corps dignement, et que nous vivions éternellement pour vous.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL.

Evangeliso vobis gaudium magnum, quod erit omni populo; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.

(Luc, II, 10, 23.)

Sire,

Voilà en effet la grande nouvelle que le monde attendait depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de prophètes avaient prédit, que tant de cérémonies avaient figuré, que tant de justes avaient attendu, et que toute la nature semblait promettre et hâter par la corruption universelle répandue sur toute chair; voilà le grand bienfait que la bonté de Dieu préparait aux hommes,

depuis que l'infidélité de leur premier père les eut tous assujettis au péché et à la mort.

Le Sauveur, le Christ, le Seigneur, paraît enfin aujourd'hui sur la terre. Les années enfantent le Juste : l'étoile de Jacob se montre à l'univers; le sceptre est sorti de Juda, et celui qui devait venir est arrivé; les temps mystérieux sont accomplis ; le Seigneur a fait paraître le signe promis à la Judée : une vierge a conçu et enfanté; et de Bethléem sort le conducteur qui doit instruire et régir tout Israël.

Quels nouveaux biens, mes frères, cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes? Elle n'aurait pas été durant tant de siècles annoncée, attendue, désirée; elle n'aurait pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénoûment de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes, si elle n'avait été la plus grande marque d'amour qu'il pouvait leur donner. Quelle nuit heureuse que celle qui vient de présider à cet enfantement divin! elle a vu la lumière du monde luire dans ses ténèbres : les cieux en retentissent de joie et de cantiques d'actions de grâces.

Mais, mes frères, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel et sur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous rapporter. La joie commune n'est fondée que sur le salut commun qui nous est offert; et si, malgré ce secours, nous nous obstinons encore à périr, l'Église pleure sur nous, et nous mêlons le deuil et la tristesse à la joie que lui inspire une si heureuse nouvelle.

Or, quels sont les bienfaits inestimables que cette naissance vient apporter aux hommes? Les esprits célestes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux pasteurs; elle vient rendre la gloire à Dieu et la paix aux hommes; et voilà tout le fonds de ce grand mystère développé. A Dieu, la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir; aux hommes, la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme n'avait été placé sur la terre que pour rendre à l'auteur de son être la gloire et l'hommage qui lui étaient dus. Tout le rappelait à ses devoirs, et tout ce qui devait l'y rappeler l'en éloigna. Il devait à sa majesté suprême son adoration et ses hommages; à sa bonté paternelle, son amour; à sa sagesse infinie, le sacrifice de sa raison et de sa lumière. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur, et nés avec lui, lui étaient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures; il ne pouvait ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui était autour de lui, sans les retrouver. Cependant il les oublie, il les efface de son cœur : il ne vit plus dans l'ouvrage, l'honneur et le culte qui étaient dus à l'ouvrier souverain; dans les bienfaits dont il le comblait, l'amour qu'il devait à son bienfaiteur; dans les ténèbres répandues sur les effets même de la nature, l'impossibilité de sonder, à plus forte raison, les secrets de Dieu, et la défiance où il devait vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendait donc à la créature le culte que le Créateur s'était réservé à lui seul : la synagogue l'honorait des lèvres, et l'amour qu'elle lui devait se bornait à des hommages extérieurs qui n'étaient pas dignes de lui : la philosophie s'égarait dans ses pensées, mesurait les lumières de Dieu à celles de l'homme, et croyait que la raison, qui se méconnaissait elle-même, pouvait connaître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'était plus connu ni glorifié, et l'homme ne se connaissait plus lui-même.

Et premièrement, à quels excès l'idolâtrie n'avait-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeait bientôt en divinité, et ses viles cendres, sur lesquelles sont néant était écrit en caractères si ineffaçables, devenaient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux; l'amour impur l'imita et voulut avoir ses autels : l'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminels eurent des temples, des prêtres et des sacrifices. La folie ou la corruption générale adopta un culte si bizarre et si abominable; tout l'univers en fut infecté; la majesté des lois de l'empire l'autorisa; la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres, rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête; les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés et virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions; les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme, et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde était plongé, depuis sa naissance presque, dans l'horreur de ces ténèbres, chaque siècle y avait ajouté de nouvelles impiétés. Plus les temps marqués du Libérateur approchaient, plus la dépravation semblait croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtresse de l'univers, s'était soumise aux différents cultes des nations qu'elle avait subju-

guées, et voyait s'élever au milieu de ses murs les idoles diverses de tant de peuples soumis qui devenaient plutôt des monuments publics de sa folie et de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne voulait plus faire pleuvoir sa colère sur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge : il voulait les sauver. Il avait mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde, et ce signe véritable n'était pas cet arc lumineux et grossier, qui paraît dans les nuées : c'était Jésus-Christ, son Fils unique, le Verbe fait chair, le sceau véritable de l'alliance éternelle, et la seule lumière qui vient éclairer tout le monde.

Il paraît aujourd'hui sur la terre, et rend à son Père la gloire que l'impiété d'un culte public avait voulu lui ravir. L'hommage que lui rend son âme sainte unie au Verbe, dédommage d'abord sa majesté suprême de tous les honneurs que l'univers lui avait jusque-là refusés pour les prostituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la Divinité que tous les siècles et tous les peuples idolâtres ne lui en avaient ôté; et il fallait bien que cet hommage fût agréable au Dieu souverain, puisque lui seul effaça l'idolâtrie de dessus la terre, fit tarir le sang des victimes impures; renversa les autels profanes, imposa silence aux oracles des démons; mit en poussière les vaines idoles, et changea leurs temples superbes, jusque-là les asiles de toutes les abominations, en des maisons d'adoration et de prière. Ainsi l'univers changea de face : le seul Dieu inconnu dans Athènes même, et au milieu des villes les plus célèbres par leur science et par leur politesse, fut adoré; le monde reconnut son auteur; Dieu rentra dans ses droits : un culte digne de lui s'établit sur toute la terre, et il eut partout des adorateurs qui l'adorèrent en esprit et en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jésus-Christ, et la première gloire qu'il rend à son Père. Mais, mes frères, ce grand bienfait est-il pour nous? nous n'adorons plus de vaines idoles, un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif et cruel; mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous? ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons; tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même; tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos désirs et de nos affections, de nos craintes et de nos espérances, fait aussi tout notre culte, et nos dieux sont nos passions auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette espèce dans le monde chrétien! Vous, cette créature infortunée à laquelle vous avez prostitué votre cœur, à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre repos, et dont ni les motifs de la religion, ni ceux même du monde ne peuvent vous détacher, c'est votre idole; et que lui manque-t-il pour être votre divinité infâme, puisque dans votre fureur vous ne lui en refusez pas même le nom? Vous, cette cour, cette fortune qui vous occupe, qui vous possède, à laquelle vous rapportez tous vos soins, toutes vos démarches, tous vos mouvements, tout ce que vous avez d'âme, d'esprit, de volonté, votre vie tout entière, c'est votre idole : et quel hommage criminel lui refusez-vous dès qu'elle l'exige, et qu'il peut devenir le prix de ses faveurs? Vous, cette intempérance honteuse qui avilit votre nom et votre naissance, qui n'est plus même de nos mœurs, qui a noyé et abruti tous vos talents dans les excès du vin et de la débauche, qui, en vous rendant insensible à tout le reste, ne vous laisse de goût et de sentiment que pour les plaisirs abrutissants de la table, c'est votre idole : vous ne comptez vivre que les moments que vous lui donnez, et votre cœur rend encore plus d'hommage à ce dieu infâme et abject que vos chants insensés et profanes. Les passions firent les dieux autrefois; et Jésus-Christ n'a détruit ces idoles qu'en détruisant les passions qui les avaient élevées; vous les relevez en faisant revivre toutes les passions qui avaient rendu le monde entier idolâtre. Et que sert de connaître un Dieu seul, si vous portez ailleurs vos hommages? le culte est dans le cœur; et si le Dieu véritable n'est pas le dieu de votre cœur, vous mettez, comme les païens, les viles créatures à sa place, et vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est due.

Aussi Jésus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes, et à établir sur le débris des idoles la connaissance seule du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime et ne les sanctifie, et qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté comme les offrandes les plus dignes de Dieu, et l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de Jésus-Christ, et seconde sorte de gloire qu'il rend à son Père.

En effet, Dieu était connu dans la Judée, dit le Prophète; Jérusalem ne voyait point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hom-

mages qui étaient dus au Dieu d'Abraham; *il n'y avait ni simulacre dans Jacob, ni augure dans Israël* (NUM. XXIII, 21); cette portion seule de la terre s'était préservée de la contagion générale; mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solennités, l'exactitude de ses observances légales, faisaient tout le mérite de son culte. On bornait à ces devoirs extérieurs toute la religion. Les mœurs n'en étaient pas moins criminelles : l'injustice, la fraude, le mensonge, l'adultère, tous les vices subsistaient, et étaient même autorisés par ces vains dehors de culte; Dieu était honoré des lèvres, mais le cœur de ce peuple ingrat était toujours éloigné de lui. Jésus-Christ vient détromper la Judée d'une erreur si grossière, si ancienne et si injurieuse à son Père. Il vient leur apprendre que l'homme peut se contenter des seuls dehors, mais que Dieu ne regarde que le cœur; que tout hommage extérieur qui le lui refuse, est une insulte et une hypocrisie plutôt qu'un culte véritable; qu'il est inutile de purifier le dehors, si le dedans est plein d'infection et de pourriture; et qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, hélas! mes frères, cette erreur si grossière et si souvent reprochée par Jésus-Christ à la synagogue, n'est-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous? A quoi se réduit tout notre culte? à quelques observances extérieures, à remplir certains devoirs publics prescrits par la loi, et encore c'est la religion des plus sages. Ils viennent assister aux mystères saints; ils ne se dispensent qu'avec scrupule des lois de l'Église; ils récitent quelques prières que l'usage a consacrées; ils célèbrent les solennités et grossissent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en sont-ils plus détachés du monde et de ses plaisirs criminels? moins occupés des soins de la parure et de la fortune? plus disposés à rompre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage? portent-ils à ces pratiques extérieures de la religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte? Toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses, qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes frères, qu'on n'oserait s'en dispenser tout à fait : vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics, on se regarderait comme des anathèmes dignes des foudres du ciel. Et on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles; et on ne se regarde pas avec horreur en rendant inutile ce reste superficiel de religion par une vie que la religion condamne et abhorre; et on ne craint point la colère de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, et en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déjà dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages, et ceux qui paraissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug comme tant d'autres; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu; ils ne blasphèment pas ce qu'ils ignorent; ils ne regardent pas la religion comme un jeu et une invention humaine; ils veulent y tenir encore par quelques dehors; mais ils n'y tiennent point par le cœur, mais ils la déshonorent par leurs désordres, mais ils ne sont chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde et la plus universelle, que les prophètes aient jamais reprochée à l'endurcissement et à l'hypocrisie des Juifs; ainsi la religion dont nous nous glorifions n'est plus qu'un culte superficiel pour la plupart des fidèles; ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devait être écrite que dans les cœurs, cette loi d'esprit et de vie qui devait rendre les hommes tout spirituels, ce culte intérieur qui devait donner à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité, ne lui a donné que des fantômes, que de faux adorateurs, que des apparences de culte, en un mot, qu'un peuple encore juif, qui l'honore des lèvres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voilà le second bienfait de la naissance de Jésus-Christ, auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornait à des sacrifices d'animaux et à des observances légales, et qui ne rendait pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier : il vient substituer à ces vaines apparences de religion une loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur, un culte dont l'amour pour son Père doit être le premier et le principal hommage. Cependant ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout pharisaïque, où le cœur n'a point de part, qui ne change pas nos penchants déréglés, qui n'influe point sur nos mœurs, et qui nous rend d'autant plus criminels que nous abusons du bienfait qui devait effacer et purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avaient voulu encore ravir à

Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle. Les philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multipliait les dieux à l'infini, et forcés par les lumières seules de la raison de reconnaître un seul Être suprême, en défiguraient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentaient un dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avait créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices, et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers, et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissaient à un enchaînement fatal d'événements; ils en faisaient un dieu sans liberté et sans puissance, et, en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyaient l'esclave des destinées. Les égarements de la raison étaient alors la seule règle de la religion et de la croyance de ceux qui passaient pour être les plus éclairés et les plus sages. Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnements de la philosophie lui avaient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la foi est la source des véritables lumières, et que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne; il vient en fixer les incertitudes en nous apprenant ce que nous devons connaître de l'Être suprême, et ce que nous en devons ignorer.

Ce n'était pas assez, en effet, que les hommes, pour rendre gloire à Dieu, lui fissent un sacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur être, reconnussent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie, qu'ils lui fissent un sacrifice de leur amour et de leur cœur, comme à leur souveraine félicité, et avouassent par là l'insuffisance et l'inutilité du culte extérieur et pharisaïque de la synagogue. Il fallait encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison, comme à leur sagesse et à leur vérité éternelle, et se désabusassent ainsi des vaines recherches et de l'orgueilleuse science des philosophes.

Or la naissance seule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une personne divine, déconcerte toute la raison humaine; et ce mystère incompréhensible, proposé aux hommes comme toute leur science, toute leur vérité, toute leur philosophie, toute leur religion, leur fait d'abord sentir que la vérité qu'ils avaient jusque-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le sacrifice de la raison et de nos faibles lumières.

Mais, hélas! où sont parmi nous les fidèles qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison, et qui, renonçant à leurs propres lumières, baissent les yeux avec un silence de respect et d'adoration, devant les ténèbres majestueuses de la religion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous, et qui ne veulent point de Dieu. Eh! il faut les livrer à l'horreur et à l'indignation de tout l'univers qui connaît une Divinité et qui l'adore, ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conscience, laquelle malgré eux l'invoque et la réclame en secret, tandis qu'ils se glorifient tout haut de ne pas la connaître.

Je parle de la plupart des fidèles, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse et aussi humaine qu'en avaient autrefois les philosophes païens, qui ne la comptent pour rien dans tous les événements de la vie, qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidait de toutes les choses d'ici-bas, et qui ne connaissent que le bonheur ou le malheur comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde et qui président à tout ce qui se passe sur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi qui, loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds et impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules et puériles; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul; attendent avec une folle persuasion, sur les rêveries d'un faux prophète, des événements et des révolutions qui doivent décider de la destinée des peuples et des empires; fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes, et renouvellent l'extravagance des augures et des aruspices païens, ou l'impiété de la pythonisse de Saül, et des oracles de Delphes et de Dodone. Je parle de ceux qui voudraient voir clair dans les voies éternelles de Dieu sur nos destinées, et qui ne pouvant, par les seules forces de la raison, résoudre les difficultés insurmontables des mystères de la grâce sur le salut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre: *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu!* (ROM. XI, 33), sont tentés de croire ou que Dieu ne se mêle point de notre salut, ou qu'il est inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces personnes dissipées dans le monde, qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus faible et de plus insensé à la foi, qui sont ébranlées au premier doute frivole que l'impie propose, qui sembleraient être ravies que la religion fût fausse, et qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, et qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat,

où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété et du blasphème. Enfin je parle de beaucoup de fidèles qui renvoient au peuple la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la religion nous a conservés, qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme passe aussi la puissance de Dieu, et qui refusent les miracles à une religion qui n'est fondée que sur eux, et qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons encore à Dieu la gloire que la naissance de Jésus-Christ lui avait rendue. Elle nous avait appris à sacrifier au mystère incompréhensible de sa manifestation dans notre chair, nos propres lumières, et à ne plus vivre que de la foi; elle avait fixé les incertitudes de l'esprit humain, et l'avait ramené des égarements et des abîmes où la raison l'avait précipité, à la voie de la vérité et de la vie : et nous l'abandonnons; et, sous l'empire même de la foi, nous voulons marcher encore comme autrefois sous les étendards, si j'ose parler ainsi, d'une faible raison; les mystères de la religion qui nous passent, nous révoltent : nous réformons tout, nous doutons de tout, nous voulons que Dieu pense comme l'homme. Sans perdre entièrement la foi, nous la laissons affaiblir au dedans de nous, nous n'en faisons aucun usage, et c'est cet affaiblissement de la foi qui a corrompu les mœurs, multiplié les vices, allumé dans tous les cœurs l'amour des choses présentes, éteint l'amour des biens à venir, mis le trouble, la haine, la dissension parmi les fidèles, et effacé ces premiers traits d'innocence, de sainteté, de charité, qui avaient d'abord rendu le christianisme si respectable à ceux mêmes qui refusaient de s'y soumettre. Mais non-seulement la naissance de Jésus-Christ rend à Dieu la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir, elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes : *Et in terra pax hominibus.* (Luc. II, 14.)

SECONDE PARTIE.

Une paix universelle régnait dans tout l'univers quand Jésus-Christ, *le Prince de la paix* (Is. IX,6), parut sur la terre : toutes les nations soumises à l'empire romain portaient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde; Rome elle-même, après les dissensions civiles qui avaient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les îles et dans les déserts, et inondé l'Asie et l'Europe du sang de ses citoyens, respirait de l'horreur de tous ces troubles, et, réunie sous l'autorité d'un césar, elle trouvait dans sa servitude la paix dont elle n'avait jamais pu jouir dans sa liberté.

L'univers était donc paisible; mais ce n'était là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, éprouvait au dedans de lui-même la guerre et la dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur, combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés, il ne pouvait trouver la paix, parce qu'il ne la cherchait que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étaient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais ce calme universel des passions qu'ils promettaient à leur sage et qu'ils annonçaient avec tant d'emphase, en pouvait réprimer les saillies, mais en laissait tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'était une paix d'orgueil et d'ostentation; elle masquait les dehors; mais, sous ce masque d'appareil, l'homme se retrouvait toujours lui-même.

Jésus-Christ descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable que le monde jusque-là n'avait pu leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du mal; sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux qui pouvaient plaire à la raison, mais qui ne guérissaient pas les plaies du cœur; et comme l'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avaient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avait éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine et par son exemple.

Oui, mes frères, je dis que l'orgueil avait été la première source des troubles qui déchiraient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'avait-elle pas allumées sur la terre? De quels torrents de sang n'avait-elle pas inondé l'univers? Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle que l'histoire des calamités dont l'orgueil avait, depuis le commencement, affligé les hommes? Le monde entier n'était qu'un théâtre lugubre où cette passion hautaine et insensée donnait tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Le désir de s'élever était une vertu; la modération passait pour lâcheté; un homme seul bouleversait sa patrie, renversait les lois et les coutumes, faisait des millions de malheureux pour usurper la première place parmi ses concitoyens; et le succès de son crime lui attirait des hommages; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avait que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conservaient la

mémoire; et un scélérat heureux devenait le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, était moins éclatante, mais elle n'en était pas moins vive et furieuse. L'homme obscur n'était pas plus tranquille que l'homme public; chacun voulait l'emporter sur ses égaux : l'orateur, le philosophe, se disputaient, s'arrachaient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles; et comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme, à qui il était alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvait aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, était devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de Jésus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y établit la paix que l'orgueil avait bannie de la terre. Il pouvait se manifester aux hommes avec tous les traits éclatants que les prophètes lui avaient attribués; il pouvait prendre les titres pompeux de conquérant de Juda, de législateur des peuples, de libérateur d'Israel : Jérusalem, à ces caractères glorieux, aurait reconnu celui qu'elle attendait : mais Jérusalem ne voyait dans ces titres qu'une gloire humaine, et Jésus-Christ vient la détromper et lui apprendre que cette gloire n'est rien, qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de prophètes qui l'avaient annoncé; que l'Esprit saint, qui les avait inspirés, ne pouvait promettre que la sainteté et des biens éternels aux hommes; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multipliaient leurs malheurs et leurs crimes, et que son ministère visible n'allait répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçaient depuis tant de siècles, que parce qu'il serait tout spirituel et qu'il ne se proposerait que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléem, dans un état pauvre et abject, sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébraient alors la naissance; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui était élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance; il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César, lui dont le nom était au-dessus de tout autre nom, et qui seul avait le droit d'écrire le nom de ses élus dans le livre de l'éternité : des pasteurs simples et grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage, lui devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre et dans les enfers doit fléchir le genou : en effet, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avaient pu nous rendre heureux ici-bas et mettre la paix dans notre cœur, Jésus-Christ en aurait paru revêtu et aurait apporté ces biens à ses disciples; mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant et en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes; il ne vient nous rendre heureux qu'en venant réprimer les désirs qui jusque-là avaient formé toutes nos inquiétudes; il vient nous montrer des biens plus réels et plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter et qu'il suffit d'aimer et de désirer pour être assuré de les posséder.

Cependant, cette paix heureuse, qui la goûte? Les guerres, les troubles, les fureurs en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance? les empires et les États qui l'adorent en sont-ils plus paisibles? L'orgueil, qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes? Cherchez au milieu des chrétiens cette paix qui devrait être leur héritage : où la trouverez-vous? Dans les villes? l'orgueil y met tout en mouvement, chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune élève, y fait mille malheureux qui suivent ses traces sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins et des inquiétudes; et le père de famille, sans cesse occupé, agité plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendants. Dans le palais des rois? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs; c'est ici que, sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité, se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères; c'est ici où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontents. Dans le sanctuaire? hélas! ce devrait être là sans doute l'asile de la paix : mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint : on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères; les dignités saintes de l'Église deviennent, comme celles du siècle, le prix de l'intrigue et des empressements; la religieuse circonspection du prince ne peut arrêter les sollicitations et les pratiques secrètes; on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère. Un ministère qu'on ne devrait accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'assied dans le temple de Dieu sans y avoir été placé de sa main; on est à la tête du troupeau sans l'agrément de celui à qui il

appartient, et sans qu'il nous ait dit, comme à Pierre : *Paissez mes brebis* (JEAN, XXI, 17); et, comme on en a pris le soin sans vocation et sans talent, on le conduit sans édification et sans fruit, hélas! et souvent avec scandale. O paix de Jésus-Christ! qui surpassez tout sentiment, seul remède des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme?

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avaient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair n'y avaient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livrait sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants, il le croyait aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenait le seul hommage qui honorait leurs autels. Un philosophe même, le plus sage d'ailleurs des païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avait voulu abolir ce lien sacré, permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice était universel, plus il perdait le nom de vice; et cependant quel déluge de maux n'avait-il pas répandu sur la terre? avec quelle fureur ne l'avait-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères, porter partout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier? Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissants, les sceptres et les couronnes renversées, devenaient les monuments publics et lugubres que chaque siècle élevait, pour conserver, ce semble, aux âges suivants, le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avait cessé d'affliger le genre humain. Il devenait lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins pour l'homme qui s'y livrait alors sans mesure. Il promettait la paix et les plaisirs; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchaient toujours sur ses pas; jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignait un petit nombre de sages.

Mais ce motif était trop faible pour en arrêter le cours impétueux et en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il fallait un remède plus puissant, et c'est la naissance du Libérateur qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, pour les rendre purs et sans tache, les dégager de ces liens honteux, et leur donner la paix en leur rendant la liberté et l'innocence que la servitude et la tyrannie de ce vice leur avaient ôtées. Il naît d'une mère vierge, et la plus pure de toutes les créatures : par là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardait comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef, nous incorpore avec lui, nous fait devenir les membres de son corps mystique, de ce corps qui ne reçoit plus de vie et d'influence que de lui, de ce corps dont tous les ministères sont saints, qui doit être assis à la droite du Dieu vivant et le glorifier dans tous les siècles.

Voilà, mes frères, à quel degré d'honneur Jésus-Christ dans ce mystère élève notre chair : il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit saint, la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réside, l'objet de la complaisance et de l'amour de son Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint? ne faisons-nous pas encore servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ? en respectons-nous plus notre chair depuis qu'elle est devenue une portion sainte de son corps mystique? Cette passion honteuse n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie sur les chrétiens, c'est-à-dire sur les enfants de la sainteté et de la liberté? ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la destinée de chaque particulier? ne donne-t-elle pas encore tous les jours des spectacles tragiques au monde? respecte-t-elle les liens les plus sacrés et les caractères les plus respectables? ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs? compte-t-elle pour beaucoup les bienséances mêmes? et ne fait-elle pas de la société entière une confusion affreuse, où l'usage a effacé toutes les règles? Vous-mêmes qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs et tous les chagrins de votre vie? n'est-ce pas de cette passion déplorable? N'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune, qui a mis le trouble et la division dans l'enceinte même de votre famille, qui a englouti le patrimoine de vos pères, qui a déshonoré votre nom, qui a ruiné votre santé et qui vous fait mener une vie triste et ignominieuse sur la terre? n'est-ce pas elle du moins qui actuellement déchire votre cœur qu'elle possède ? Que se passe-t-il au dedans de vous, qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de désirs, de jalousies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs? et avez-vous goûté un seul moment de

paix depuis que cette passion a souillé votre âme et est venue troubler tout le repos de votre vie? Faites renaître Jésus-Christ dans votre cœur, lui seul peut être votre paix véritable : chassez-en les esprits impurs, et la maison de votre âme sera paisible : redevenez un enfant de la grâce; l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de Jésus-Christ réconcilie les hommes avec son Père : elle réunit les gentils et les Juifs; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines; de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple; de tous ses disciples, qu'un cœur et qu'une âme : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étaient liés auparavant entre eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardaient presque comme des créatures d'une espèce différente : la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avait, ce semble, diversifié en eux la même nature; à peine se reconnaissaient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restait encore. Ils s'exterminaient comme des bêtes féroces; ils faisaient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monuments éclatants de leur victoire : on aurait dit qu'ils tenaient leur être de différents créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, et qui ne les avaient placés ici-bas que pour venger leur querelle et terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisait les hommes, et rien ne les liait entre eux que les passions et les intérêts, qui étaient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leur discorde.

Mais Jésus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble et réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, et n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui; et tout ce qui nous lie à lui nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble, et le même pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfants d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes frères, tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble? Le christianisme, qui ne devait être que l'union des cœurs, le lien des fidèles entre eux, et de Jésus-Christ avec les fidèles, et qui devait retracer l'image de la paix du ciel sur la terre, le christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissensions et de troubles; la guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les chrétiens une demeure éternelle : la religion, qui devait les unir, les divise elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jésus-Christ, les enfants du faux prophète qui n'est venu porter que la guerre et le carnage parmi les hommes, sont en paix; et les enfants de la paix, et les disciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer et le feu les uns contre les autres! Je le dis hardiment devant un prince, qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les rois s'élèvent contre les rois, les peuples contre les peuples; les mers qui les séparent les rejoignent pour s'entre-détruire; un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance : et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux États et aux empires : chacun veut usurper sur son voisin; et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé. O divin réconciliateur des hommes! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant laisse encore tant de guerres et de calamités dans l'univers!

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections; les haines, les jalousies divisent les citoyens comme elles divisent les nations; les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfants, comme un héritage de malédiction. L'autorité du prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue : la haine, obligée de se renfermer au dedans, en devient plus profonde et plus amère; et pardonner est une faiblesse qui déshonore. O mes frères! Jésus-Christ est donc descendu en vain sur la terre? Il est venu nous apporter la paix; il nous l'a laissée comme son héritage; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer : et l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous; et les haines partagent encore la cour, la ville, les familles; et ceux que les places, que les intérêts de l'État, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devrait unir, se déchirent, se dévorent, voudraient se dé-

truire, et s'élever sur les ruines les uns des autres; et la religion, qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée; et la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus; et tous ces motifs, si capables d'adoucir le cœur, y laissent toute l'amertume de la haine! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux, l'équité de nos plaintes envers nos ennemis nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux; et si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions, c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'est que tous nos sentiments sont presque éteints, ou du moins, c'est que nous ne sentons plus rien que notre défaillance et notre extinction prochaine. Unissons-nous donc à Jésus-Christ naissant; entrons dans l'esprit de ce mystère; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est due : c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avaient jusqu'ici ôtée.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo.

Il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'Ange lui avait donné. (Luc, II, 21.)

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme étonne et confond la raison; et dans quels abîmes d'erreur ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion, j'entends la divinité de Jésus-Christ, a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devaient avoir dans la bouche que des actions de grâces pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit sauveur du genre humain; sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang, qui devient notre rançon, il nous délivre du péché et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer; sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui était dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel que le péché nous avait fermée. Mais, mes frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il aurait besoin lui-même de médiateur pour se réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, et tant d'autres que la religion me fournit, fermeraient bientôt la bouche à l'impie, et confondraient son impiété, si j'entreprenais de les montrer dans tout leur jour, et de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici dans le temple saint, où les autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlais devant ses ennemis, et faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu, devant un peuple fidèle, et en présence d'un souverain dont le titre le plus pompeux et le plus cher est le titre de chrétien! Ce n'est donc pas pour combattre ces impies, que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité et à la gloire éternelle de Jésus, fils du Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'auteur et le consommateur, et ranimer notre piété en vous exposant la gloire et la divinité du Médiateur qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveler de temps en temps ces grandes vérités dans l'esprit des grands et des princes du peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés, et de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées que la religion ne propose qu'à leur respect et à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère; ses titres ne sauraient paraître que dans ses fonctions; et, pour savoir s'il est descendu du ciel et égal au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes frères, former un peuple saint et fidèle; un peuple fidèle qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi; un peuple saint dont la con-

versation est dans le ciel, et qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair : tel est le grand dessein de sa mission temporelle. L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébranlable de notre foi; l'esprit de son ministère, la règle unique de nos mœurs. Or, s'il n'était qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendrait l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie ; l'esprit de son ministère serait le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie.

O Jésus! seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession et de notre foi! Tandis que l'impiété blasphème en secret et dans les ténèbres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siècles, à la face de ces autels; et formez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui vous confesse et qui vous adore, mais encore celle qui vous suit et qui vous imite. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu : soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps, n'était qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministère aurait été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'était qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre, revêtu de tant de gloire et de puissance, nous aurait lui-même trompés, et serait coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée : s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer, comme de loin, l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement; les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies; les yeux ne s'ouvrent que pour le promettre; et toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée : *Omnis creatura ingemiscit et parturit.* (ROM. VIII, 22.)

Or, mes frères, faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte, et quand Jésus-Christ n'aurait que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avait été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été prédit : toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes frères, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits longtemps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul prophète, des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvait être surprise : Cyrus, pour être le restaurateur des murs de Jérusalem; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir; l'un et l'autre, pour confirmer, par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçaient Jésus-Christ.

Mais ici, mes frères, c'est un envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous

les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir; les justes vivent dans cette attente; les pères apprennent à leurs enfants à le désirer; et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob; et jusque dans les oracles des idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'Esprit de Dieu et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil! quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires?

D'ailleurs, mes frères, lorsque Jean-Baptiste paraît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avait prédit ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attirait autour de lui, il ne fait point de miracles; il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre; Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu et puissance; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites; et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où serait son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes frères, tout ce que les siècles précédents avaient eu d'hommes extraordinaires, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches n'avaient été que les types imparfaits du Christ; et encore chacun d'eux ne représentait que quelques traits singuliers de sa vie et de son ministère : Melchisédech, son sacerdoce; Abraham, sa qualité de chef et de père des croyants; Isaac, son sacrifice; Job, ses persécutions; Moïse, son office de médiateur; son entrée triomphante dans la terre des vivants avec un peuple choisi. Tous ces hommes si vénérables et si miraculeux n'étaient pourtant que les ébauches du Messie à venir; et il fallait bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avaient été si illustres et si éclatantes. Mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sais, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on y regarde de près, est marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes; mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le parallèle ne serait pas favorable à Jésus-Christ. Est-il plus grand qu'Abraham, cet homme si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avait pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connaître à la terre que les hommages d'un homme si juste et si extraordinaire étaient plus glorieux à sa souveraineté que le titre de Dieu des empires et des nations; si grand, que les Juifs ne se croyaient au-dessus des autres peuples du monde que parce qu'ils étaient la postérité de ce chef fameux et chéri du ciel; et que les pères, en contant à leurs fils les merveilles de leur nation et l'histoire de leurs ancêtres, ne les animaient à la vertu qu'en les faisant souvenir qu'ils étaient les enfants d'Abraham et les portions d'une race sainte? Est-il plus merveilleux que Moïse, cet homme puissant en œuvres et en paroles, médiateur d'une alliance simple qui délivra son peuple et brisa le joug de l'Égypte; cet homme, qui fut établi le dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers; qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montagne sainte, et qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière? Qu'y a-t-il dans la vie de Jésus-Christ de plus surprenant et de plus magnifique? Cependant ce n'était là que les ébauches grossières de sa gloire et de sa puissance; il en devait être la perfection et le dernier trait. Or, si Jésus-Christ n'était pas l'image de la substance de son Père et la splendeur éternelle de sa gloire, on devrait tout au plus l'égaler à ces premiers hommes; et l'incrédulité des Juifs pourrait lui demander sans blasphème : Êtes-vous plus grand que notre père Abraham, et que les prophètes eux-mêmes qui sont morts? *Numquid tu major es patre nostro Abraham?* (JOAN. VIII, 53.) J'ai donc eu raison de dire que, si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes frères, le Christ a été prédit avec ses membres : nous sommes renfermés dans les pro-

phéties qui l'ont annoncé à la terre; nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devait porter la loi gravée dans le cœur, qui ne devait soupirer que pour les biens éternels, et qui devait adorer en esprit et en vérité; nous avons fait, comme Jésus-Christ, l'attente des justes de l'ancien temps et le désir des nations; nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure et sans tache, si souvent annoncée dans les prophètes, où Dieu seul devait être connu et adoré, où la foi devait être la seule lumière qui nous éclaire; la charité, le seul lien qui nous unit; l'espérance de la patrie, le seul désir qui nous anime. Or, remplissons-nous une attente si illustre et si sainte? sommes-nous dignes d'avoir fait le désir de tous ces siècles reculés qui nous précédèrent? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes, qui devaient remplir la terre de sainteté et de justice? Les siècles ne se sont-ils pas trompés en attendant le peuple chrétien? Si les justes de ces temps reculés revenaient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, et leur dire : Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidèles, charitables, que vous attendiez? Hélas! mes frères, les justes de l'ancien temps ont été chrétiens avant la naissance de la foi, et nous sommes encore Juifs sous l'Évangile; nous ne vivons que pour la terre; nous ne connaissons de biens véritables que les biens présents; toute notre religion est dans les sens; nous avons reçu plus de secours, mais nous ne sommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges; second caractère éclatant de son ministère. Oui, mes frères, quand même le ciel ne l'aurait pas promis à la terre avec tant de magnificence; quand il n'aurait pas fait durant tous ces premiers âges comme la seule occupation et la seule attente de l'univers, comment se montre-t-il à la terre? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans toutes les circonstances de sa vie?

Je dis premièrement dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais, et nous venons de le dire, que dans les siècles qui l'avaient précédé, il avait paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur semblait rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance : Moïse parut en Égypte et dans le désert le maître du ciel et de la terre; Élie, dans les siècles suivants, vint donner le même spectacle aux hommes. Mais, quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portaient toujours des caractères de dépendance et de faiblesse.

Moïse n'opérait ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse; sans elle, il n'était plus qu'un homme faible et impuissant; et il semble que le Seigneur avait attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites que Moïse lui-même n'était entre ses mains qu'un instrument faible et fragile, dont il lui plaisait de se servir pour opérer de grandes choses. Jésus-Christ opère les plus grands prodiges sans parler même : et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Moïse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges, parce que c'était un don étranger qu'il avait reçu du ciel, et dont il ne pouvait pas disposer. Jésus-Christ en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moïse agit toujours au nom du Seigneur; Jésus-Christ opère tout en son propre nom, et les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant ce Moïse, qui n'avait pas été prédit comme Jésus-Christ, qui ne remettait pas les péchés comme lui, qui ne se disait pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle, ce Moïse craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un dieu, prend des mesures de peur que dans la suite des siècles la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre; il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau, et dérobe pour jamais son corps à la superstition des tribus; il ne se montre pas même à ses disciples après sa mort; il se contente de leur laisser la loi de Dieu, et fait tous ses efforts afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jésus-Christ, après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avaient annoncé, après avoir paru comme un dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'univers, exposé à la vénération de tous les peuples et de tous les siècles; après sa mort même il se montre à ses disciples. La superstition était-elle donc ici moins à craindre? ou Jésus-Christ est-il moins zélé que Moïse pour la gloire de l'Être souverain et pour le salut des hommes?

Élie ressuscite des morts, il est vrai; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite; il souffle, il se rétrécit, il s'agite; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie : Jésus-Christ res-

suscite les morts comme il fait les actions les plus communes; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin les poëtes nous représentaient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses lorsqu'elles prédisaient l'avenir; il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles. Nos prophètes eux-mêmes annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entraient dans un enthousiasme divin; il fallait souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique; on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fonds qu'ils tiraient la science de l'avenir et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit : les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent, ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui, et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi, ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir ne le tirent de sa tranquillité ordinaire; il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'univers, et s'il paraît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple; parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles, et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance : et, peu content de nous montrer par là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, ait tenu ce langage, et qui, loin de rendre gloire à Dieu comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avait bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes frères, si nous avons été prédits avec Jésus-Christ, nous sommes de plus participants de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le chrétien est par la foi maître de la nature; tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul : toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime et divin, et être au-dessus des forces de la faiblesse humaine : nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le méprisant; élevés au-dessus des lois de la nature, en les surmontant; arbitres des événements, en nous y soumettant; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du chrétien, et il faut bien que Jésus-Christ soit grand pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la faiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère sont les circonstances merveilleuses, et jusque-là inouïes, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est venu dans le dépouillement et dans la bassesse; mais, à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnaître!

Premièrement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature!

Secondement, à peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend gloire au Très-Haut et apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même? Peu après un astre nouveau rappelle des sages du fond de l'Orient; et guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre adorer le nouveau roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au temple, un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future; et, transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations et la gloire d'Israël. Les docteurs assemblés dans le temple voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe : Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfants des hommes, s'abaisse devant lui, et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois

sur sa tête, et déclare que c'est là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuient devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté, et confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différents et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouïes; quel est cet homme qui paraît sur la terre avec tant d'éclat; et les peuples qui l'ont adoré ne sont-ils pas du moins excusables?

Mais ce ne sont encore ici que de faibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusque-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au dehors : il paraît tout resplendissant de lumière : le Père céleste qui alors, de peur que la gloire de Jésus-Christ ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux disciples étonnés et témoins du spectacle, aurait dû, ce semble, les avertir que ce Jésus qu'ils voyaient si glorieux n'était pourtant que son serviteur et son envoyé, leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, et ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire, et comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites, toujours superstitieux, ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclarait en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs et des tonnerres : *Je suis celui qui suis, et vous n'adorerez que moi seul.* (EXOD. III, 14. DEUT. VI, 13.) Moïse lui-même ne paraît devant le peuple que portant les tables de la loi entre les mains, comme pour leur faire entendre que malgré la gloire dont il paraissait revêtu, il n'était pourtant que le ministre et non pas l'auteur de la loi sainte; qu'il ne pouvait la présenter que gravée sur la pierre, et qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jésus-Christ paraît sur le Thabor comme législateur lui-même; le père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur législateur, ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore, mes frères? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu où devaient se consommer tous les opprobres du Fils de l'Homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire et de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnaît comme son auteur : les astres qui se cachent; les morts qui ressuscitent; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent; le voile du temple qui se déchire; l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du centenier : on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Tant de justes avant lui étaient morts pour la vérité par les mains des impies : le palais d'Hérode venait de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté; Isaïe avait rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse, et, malgré le sang des rois dont il était sorti, sa naissance auguste n'avait pu le mettre à couvert des persécutions qui sont toujours la récompense de la vérité et du zèle : tant d'autres étaient morts pour la justice; mais la nature tout entière ne paraissait pas s'intéresser à leurs souffrances; les morts ne sortaient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivants leur sacrilége : rien de semblable n'avait encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères; partout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu (ce qu'on n'avait pas encore vu), ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avaient été ressuscités par le ministère des prophètes : il ressuscite pour ne plus mourir; et ce qui n'avait jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'élève en un clin d'œil; il s'élève lui-même avec majesté; il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer et d'accompagner de leurs yeux et de leurs hommages leur divin Maître. Les anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans son empire, et consolent l'affliction des disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire et d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il était sorti, et qui va reprendre possession de sa gloire : tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes frères, lorsqu'Élie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse : elle se passe en un lieu écarté et éloigné des yeux des autres enfants des prophètes, lesquels, peut-être plus crédules et moins instruits qu'Élisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jésus-Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vue de cinq cents disciples; les plus faibles et ceux en qui la foi de sa résurrection était moins affermie, sont les premiers appelés à la montagne sainte : on ne craint rien de leur crédulité; on souffre au contraire leurs adorations,

comme leurs regrets et leurs larmes, et une vie si pleine de prodiges si inouïs jusque-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, et propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, et à immortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes frères, si les siècles païens, pour justifier les hommages insensés et impies qu'ils rendaient à leurs législateurs, aux fondateurs des empires, et à d'autres hommes célèbres, faisaient dire à leurs historiens et à leurs poëtes que ces héros n'étaient pas morts, qu'ils avaient seulement disparu de la terre, et qu'étant de la nature des dieux, ils étaient montés dans le firmament pour y prendre place avec les autres astres, qui, selon eux étaient autant de divinités qui nous éclairent, et pour y jouir de l'immortalité qu'ils devaient à leur naissance divine; si une fiction aussi grossière, toute seule, avait pu rendre les hommes si longtemps idolâtres, quelle impression la vérité de cette fable ne devait-elle pas faire sur les peuples? et si l'univers avait adoré des imposteurs qu'on publiait faussement être montés dans les cieux, n'aurait-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avaient vu, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres?

Mais prenez garde, mes frères, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jésus-Christ. On nous annonce qu'il paraîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs, environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes : toutes les nations assemblées et tremblantes attendront à ses pieds la décision de leur destinée eternelle : il prononcera en souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Élie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siècles ont eu de plus grand et de plus merveilleux, sera soumis à son jugement et à son empire; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, et de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel et sur la terre; il élèvera son trône au-dessus des nuées, à côté du Très-Haut; il ne paraîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le Roi immortel des siècles, le prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance? et les morts eux-mêmes, qui paraîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté et de puissance?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours, c'est que, si l'on ne trouvait ici qu'un trait extraordinaire et divin dans la suite d'une longue vie, on pourrait croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Hénoch fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la montagne sainte, Élie monta dans le ciel sur un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit. Mais, outre que c'étaient là des circonstances uniques, et que le langage de ces hommes miraculeux et de leurs disciples sur la divinité et sur eux-mêmes, ne laissait point de lieu à la superstition et à la méprise, ici c'est un assemblage de merveilles, qui toutes, séparément même, auraient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus sur ces hommes extraordinaires, qui avaient presque été regardés comme des dieux sur la terre, se trouvent rassemblés en Jésus-Christ, mais d'une manière mille fois plus glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais plus pompeusement, et avec des caractères plus éclatants que Jean-Baptiste; il paraît transfiguré sur la montagne sainte, mais environné de plus de gloire que Moïse; il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puissance et de majesté qu'Élie; il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les prophètes; il naît non-seulement d'un sein stérile comme Samuel, mais encore d'une vierge pure et innocente : que dirai-je? et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine; mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples, qui nous disent qu'il était dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifierait l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire, et semblable à celle des autres hommes.

O vous! qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque loin d'y rétablir la gloire de Dieu et la connaissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut, et plonger tout l'univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable et la plus universelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes frères, qui croyons en lui, et à qui le mystère du Christ a été révélé, ne perdons jamais de vue ce modèle divin que le Père nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute sa vie mortelle : ce ne sont que les différents états de

la vie du chrétien sur la terre; reconnaissons le nouvel empire que Jésus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines et de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau libérateur qui vient apporter la paix sur la terre; mais ce n'est pas comme le monde le promet, qu'il nous la donne. Le monde avait voulu nous conduire à la paix et à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie; il n'y a pas réussi; en favorisant nos passions, il a augmenté nos peines : Jésus-Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix et au bonheur que nous cherchons; le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes : voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous, il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violents qui troublent, qui corrompent le cœur : il n'est que la philosophie de l'Évangile qui fasse des sages, des heureux, parce qu'elle seule règle l'esprit, fixe le cœur, et rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité et affliction d'esprit; et Jésus-Christ seul, en venant porter le glaive et la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur! je ne sais que trop moi-même que le monde et les plaisirs ne font point d'heureux! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, et que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même : venez être son libérateur, sa paix et sa lumière, et ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes.

Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ serait pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'était qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendrait le piége de notre innocence.

SECONDE PARTIE.

L'éclat du ministère de Jésus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur; et, pour connaître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste, et d'envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes frères, c'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la Vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu; et si le monde a vu des esprits noirs et impies, qui ont encore osé blasphémer contre son innocence, et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté, que Jésus Fils du Dieu vivant? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Être souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes? c'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines; Jésus-Christ en est le médecin : les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant, et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe,



plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont le plus frappés de l'innocence de sa vie; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans les siennes. Il ne parle que le langage du ciel : il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve; partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne, et il ne paraît pas moins un homme divin lorsqu'il mange chez un Pharisien que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes frères, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose : c'est un juste qui prend, dans ses propres exemples, les règles et les préceptes de sa doctrine : il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée, n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes frères, que si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis, soit que vous le considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis longtemps n'étaient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avaient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étaient exempts, et un prophète qu'on leur faisait espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël et le libérateur de son peuple; outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Être suprême? Moïse et les prophètes chargés de la même mission ne cessaient de publier que le Seigneur était un; que c'était une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature, et qu'ils n'étaient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu qui opérait en eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission : nulle comparaison d'eux à l'Être suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avait de prostituer ses hommages à l'homme et de se faire des dieux palpables et visibles : nul terme équivoque qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parlaient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venaient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu, qu'il était avant Abraham, qu'il était avant toutes choses; que le Père et lui ne font qu'un; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils, comme à connaître le Père; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui jusqu'à Jésus-Christ, eût tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême, et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avait daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain : il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendrait nous annoncer sérieusement que l'Être suprême est plus grand que lui? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou du moins entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant? Mais que dis-je? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu, il justifie même la nouveauté de ses expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale : partout il affecte un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu? Il vient scandaliser les Juifs en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut; il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre; il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connaissance de Dieu. Quoi! mes frères, Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements lorsqu'on les prend pour des dieux; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne sommes que les

envoyés et les ministres : l'ange, dans l'Apocalypse, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, et lui dit hautement : *Adorez Dieu seul!* (APOC. XIX, 10); et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins : et Jésus-Christ loue la foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent avec Thomas, *leur Seigneur et leur Dieu!* (JEAN, XX, 28) : et Jésus-Christ confond même ses ennemis qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine! Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples d'une méprise si injurieuse à l'Être suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère?

Oui, mes frères, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le christianisme, lesquels, en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre les honneurs divins : cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés, punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert, et obligée de se cacher dans les ténèbres et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ était venu former sur la terre? est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile, et devenue féconde, qui devait renfermer dans son sein les peuples et les nations, et où les îles les plus éloignées, les princes et les rois devaient venir adorer? sont-ce là les grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ? est-ce donc là cette abondance de grâces, cette plénitude de l'esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable, que les prophètes avaient prédit avec tant de majesté, et qui devait accompagner la venue du libérateur? Quoi! mes frères, une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie? Cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers, comme son unique ressource, devait donc le corrompre et le pervertir pour toujours? Cette Église si féconde, dont les rois et les césars à la tête de leurs peuples devaient être les enfants, ne devait donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leurs blasphèmes? et toute la magnificence future de l'Évangile devait donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Église paraît sage et raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! et qu'il est consolant pour ceux qui croient en Jésus-Christ et qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles et de saper le fondement unique de la foi et de l'espérance des chrétiens!

Voilà, mes frères, comme la doctrine de Jésus-Christ, par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Être suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes; qui dit, et tout est fait; qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devaient parler ainsi de la gloire du Très-Haut : la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Être suprême et la faiblesse de l'esprit humain doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes : il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément; un Pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules : un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami, un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique, que la familiarité et la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connaissance qui lui rend l'idée de l'Être souverain familière, et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfants des rois parlent simplement des sceptres

et des couronnes; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes frères, puisque nous entrons en société avec Jésus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre père, d'oser nous dire ses enfants, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves et des mercenaires : nous craignons ses châtiments; nous sommes peu touchés de son amour et de ses promesses : sa loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous; c'est un joug qui nous pèse, qui nous fait murmurer, et que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devaient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissements que le monde y mêle sans cesse : en un mot, s'il n'était pas un Dieu vengeur, nous ne le connaîtrions pas; et il n'est redevable qu'à sa justice et à ses châtiments, de nos respects et de nos hommages.

Mais la doctrine de Jésus-Christ, par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des États; tout y est grand, parce que tout y est vrai : la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes. Le Sage de l'Évangile ne cherche ici-bas dans sa vertu, que la satisfaction d'obéir à Dieu, qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi; et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines; c'est le premier ennemi qu'elle attaque; et dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? quel homme avant Jésus-Christ avait parlé de la sorte ? et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur, et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père : il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui comme dans son Père, qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs; qu'on se rapporte soi-même à sa gloire comme à la gloire de son Père : les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup; et l'amour qu'on a pour lui, fait toute la justice du juste et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel prophète jusqu'à Jésus-Christ était venu dire aux hommes : Vous m'aimerez; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avait dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux. Or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection, nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même : ce serait une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie et un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Être suprême; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine, et si admirée même des païens, ne serait donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeait d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale; et ce serait à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie, tandis qu'il pousserait l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes, qui n'avaient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez : non-seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime, mais il exige des hommes des marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses pro-

ches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui; qui le met en parallèle avec quelque créature, ou avec soi-même, l'outrage, le déshonore, et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi! mes frères, il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles, et le Dieu même véritable avait paru s'en contenter? Il pousse encore plus loin ses prétentions : il veut que l'homme se sacrifie lui-même; qu'il coure sur les gibets; qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom! Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous devons la rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides, en nous immolant pour sa gloire, et en transportant à la créature, et à un simple envoyé de Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnaître la souveraineté et la puissance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure, à la bonne heure, lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de prophètes étaient morts avant lui pour la cause du Seigneur, et avaient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces! Mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui; exige des hommes cette dernière marque d'amour; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avait paru jusque-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis, pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ, qui se sont immolés pour lui? et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie?

Oui, mes frères, les Agnès, les Luce, les Agathe, ces premières martyres de la foi et de la pudeur, se seraient donc sacrifiées à un homme mortel? et en aimant mieux répandre leur sang, que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auraient évité une idolâtrie que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jésus-Christ; Ignace lui-même, ce fameux martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jésus-Christ, aurait donc perdu tout le fruit de ses souffrances, et mérité dès lors d'être déchiré par les lions furieux, puisqu'il se serait offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les confesseurs généreux de la foi n'auraient donc été que des désespérés et des fanatiques, qui auraient couru à la mort comme des insensés? La tradition des martyrs ne serait donc plus qu'une scène impie et sanglante; les tyrans et les persécuteurs auraient donc été les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité? le christianisme lui-même, une secte sacrilége et profane? Le genre humain se serait donc abusé? et le sang des martyrs, loin d'avoir été la semence des fidèles, aurait inondé tout l'univers de superstition et d'idolâtrie? O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels sont, mes frères, nos premiers devoirs envers Jésus-Christ. Lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, et, en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut; c'est confesser sa divinité, c'est reconnaître que lui seul peut nous tenir lieu de ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'apôtre saint Jean, qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par là que Jésus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans sa doctrine, il faut le considérer, en second lieu, dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle; d'ennemis de Dieu qu'ils étaient, il les a rendus ses enfants, il leur a ouvert le ciel, il leur a assuré la possession du royaume de Dieu et des biens immuables, il leur a porté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui : assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs. Tous nos maux trouvent encore en lui leur remède; il nous nourrit de son corps, il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang. Il forme des pasteurs pour nous conduire, il inspire

des prophètes pour nous enseigner, il sanctifie des justes pour nous animer par leur exemple, il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères. L'homme n'a point de passion que sa grâce ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage; en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne serait-il point à craindre qu'un homme devenu si utile et si nécessaire aux autres hommes, n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme, auteur et distributeur de tant de grâces, et qui fait à notre égard l'office et toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs?

Car, remarquez, mes frères, que c'est la reconnaissance toute seule qui, autrefois, a fait les faux dieux. Les hommes, oubliant l'Auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air, qui les faisait vivre; la terre, qui les nourrissait; le soleil, qui les éclairait; la lune, qui présidait à la nuit : c'était là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis, les princes bienfaisants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux, et la mémoire de leur règne immortelle : et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux; l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne; les hommes, dans ce siècle de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'autres dieux que ceux qui leur faisaient du bien. Et tel est le caractère de l'homme, son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

Or, mes frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jésus-Christ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux, et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les livres saints, que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns, ils croient être redevables de la sérénité de l'air et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons; à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces faibles bienfaits si vous les comparez à ceux dont Jésus-Christ a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité; il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle. Ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier; et de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvait-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnaissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvait-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes? et était-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvait y avoir de l'excès dans l'amour et dans la gratitude?

Encore, mes frères, si Jésus-Christ, en mourant, eût averti ses disciples que c'était au Seigneur tout seul qu'ils étaient redevables de tant de bienfaits; qu'il n'avait été lui-même que l'instrument, et non pas l'auteur et la source de toutes ces grâces; et qu'ainsi ils devaient l'oublier et rendre à Dieu seul la gloire qui lui était due; mais il s'en faut bien que Jésus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient, et cessent d'espérer en lui après sa mort; mais, sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment sont encore plus surprenantes que les grâces mêmes qu'il leur avait accordées pendant sa vie. Premièrement, il leur promet l'Esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père : cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, cet Esprit de force qui devait former les martyrs, cet Esprit d'intelligence qui avait éclairé les prophètes, cet Esprit de sagesse qui devait conduire les pasteurs, cet Esprit de paix et de charité qui ne devait faire qu'un cœur et qu'une âme de tous les fidèles. Quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu pour en disposer à son gré, et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son Esprit propre? Élie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Élisée seul son double esprit de zèle et de prophétie : combien était-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet esprit de liberté qui souffle où il veut? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies : à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples, les simples deviennent plus savants que les sages et les philosophes, les faibles plus forts que les tyrans, les insensés, selon le monde, plus prudents que toute la sagesse du siècle, De nouveaux hommes paraissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau; ils attirent tout après

eux; ils changent la face de l'univers; et jusqu'à la fin des siècles, cet Esprit animera son Église, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres, et rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils sont enfants de Dieu, et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. Quoi! mes frères, les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paraît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul : mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Évangile qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples? et s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes faibles une puissance qu'il ne saurait exercer lui-même sans blasphème?

Troisièmement : mais ce n'est pas assez; il promet encore à ses disciples le don des miracles, qu'ils ressusciteront les morts en son nom, qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé : il sent bien que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsqu'après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse; ce n'est pas de lui qu'il tenait le pouvoir de faire obéir les astres mêmes; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user : mais les disciples de Jésus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître; c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts et qu'ils redressent les boiteux, et sans ce nom divin ils sont faibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie; le ministère et la puissance de Jésus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, et on nous assure que son règne doit être éternel.

Que dirai-je enfin? Il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des césars, des tyrans; et que son Évangile sera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement dont jusque-là le monde n'avait point eu d'exemple? vous nous direz sans doute que Dieu révèle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète; ses prédictions sont des songes et des chimères : c'est un esprit imposteur qui le séduit et se mêle de l'instruire sur l'avenir, et les suites ont démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les peuples, assis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumière, et il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténèbres plus criminelles en l'adorant : il prédit que son Père sera glorifié, et que son Évangile lui formera partout des adorateurs en esprit et en vérité; et il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant, jusqu'à la fin des siècles, ce Jésus qui ne devait être que son envoyé et son prophète : il prédit que les idoles seront renversées; et il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il se formera un peuple saint de toute langue et de toute tribu; et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation, qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages; qui feront tout pour sa gloire; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les païens n'avaient jamais adoré leurs idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophète; et ses proches, selon la chair, ne blasphèment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est.* (MARC. III, 21.)

Voilà, mes frères, où mène l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant; tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand mystère de piété, toute la religion est un songe; retranchez de la doctrine des chrétiens Jésus-Christ Homme-Dieu, vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes frères, quel zèle les premiers disciples de l'Évangile ne firent-ils pas paraître contre ces hommes impies, qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître? Ils sentaient bien que c'était attaquer la religion dans le cœur; que c'était leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions et de leurs

souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur et la noblesse de leurs prétentions; et que, ce principe une fois renversé, toute la religion s'en allait en fumée, et n'était plus qu'une doctrine humaine, et la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avait laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, mes frères, les païens eux-mêmes reprochaient alors aux chrétiens de rendre à leur Christ des honneurs divins. (PLIN. lib. X, ep. 97.) Un proconsul romain, célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine, après avoir été forcé d'avouer que les chrétiens étaient des hommes justes, innocents, équitables, et qu'ils s'assemblaient avant le lever du soleil, non pour s'engager entre eux à commettre des crimes et à troubler la tranquillité de l'empire, mais à vivre avec piété et avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs même du bien d'autrui; il ne leur reproche que de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers fidèles n'eussent pas rendu à Jésus-Christ des honneurs divins, ils se seraient justifiés de cette calomnie, ils auraient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltait le zèle des Juifs et la sagesse des gentils; ils auraient dit hautement : Nous n'adorons pas Jésus-Christ, et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui ne sont dus qu'à Dieu seul. Cependant ils ne se défendent pas contre cette accusation. Leurs apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les païens tâchaient de noircir leur doctrine; ils se justifient sur tout le reste; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations, et leurs apologies, adressées au sénat, se font admirer à Rome même, et ferment partout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jésus-Christ, qui serait la plus criante et la plus horrible; et sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui était le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devait être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot; ils ne se défendent pas; ils justifient même cette accusation par leur silence. Que dis-je, par leur silence? ils l'autorisent même par leur langage envers Jésus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, et de retrouver dans son sein une vie plus immortelle que celle qu'ils perdaient pour sa gloire. Ils souffraient le martyre plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les païens, par une compassion humaine, et pour les dérober aux supplices, allassent faussement attester devant les magistrats qu'ils avaient offert de l'encens aux idoles; et ils auraient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auraient publié le contraire sur les toits, ils se seraient exposés même à la mort plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Église, et qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs et converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes frères? c'est que Jésus-Christ est le grand objet de la piété des chrétiens. Cependant à peine connaissons-nous Jésus-Christ : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire, arbitraires; mais que celle-ci est le fondement de la foi et du salut, que c'est ici la piété simple et sincère; que méditer sans cesse Jésus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang et de son sacrifice, est la seule science et le devoir le plus essentiel du fidèle. Souvenez-vous donc, mes frères, que la piété envers Jésus-Christ est l'esprit intime de la religion chrétienne; que rien n'est solide que ce que vous bâtirez sur ce fondement; et que le principal hommage qu'il exige de vous est que vous deveniez semblables à lui, et que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que, conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participants de sa gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. (MATTH. II, 2.)

La vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paraît aujourd'hui aux mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la conso-

lation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, le récompense intérieure de la vertu : elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre : enfin elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous, comme aujourd'hui aux mages, pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

Cependant il est étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impressions différentes. Pour les uns c'est une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable en le leur montrant; aux autres, c'est une lumière importune et comme un éblouissement, qui les attriste et qui les gêne; enfin, à plusieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur et qui achève de les aveugler. C'est la même étoile qui paraît aujourd'hui dans le firmament : les mages la voient; les prêtres de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les prophètes; Hérode ne peut plus douter qu'elle n'ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient chercher, à la faveur de sa lumière, le nouveau roi des Juifs. Cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables à la même vérité qui se manifeste en eux!

Dans les mages, elle trouve un cœur docile et sincère; dans les prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé; dans Hérode, un cœur endurci et corrompu. Aussi dans les mages elle forme des adorateurs, dans les prêtres des dissimulateurs, dans Hérode un persécuteur. Or, mes frères, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité : c'est une lumière céleste qui se montre à tous, dit saint Augustin, *omnibus præsto est;* mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent. Elle se montre à tous, mais combien d'âmes indociles qui la rejettent? combien de cœurs lâches et timides qui la dissimulent? combien de cœurs noirs et endurcis qui l'oppriment et qui la persécutent? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Évangile, et qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité, et dans ce lieu saint, destiné à former des ministres qui vont l'annoncer jusqu'aux extrémités de la terre (*les missions étrangères*), rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, et de tout souffrir pour elle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle vérité cette règle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au dedans de nous; qui nous montre sur chaque action ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve, qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière; et qui, plus vive et plus lumineuse en certains moments, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, et nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les images à Jésus-Christ.

Or, je dis que comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes, l'Église nous propose en ce jour, dans la conduite des mages, le modèle des dispositions qui seules peuvent nous rendre la connaissance de la vérité utile et salutaire. Il est peu d'âmes, quelque plongées qu'elles soint dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent. Mais hélas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant, et tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui se montre et qui les éclaire, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir jusque-là ignorée, le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie; les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connaître; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seraient fâchés de l'avoir trouvée; enfin, quelques-uns plus dociles, se laissent ébranler par son évidence; mais rebutés par les difficultés et les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie et cette reconnaissance

qu'elle inspire, quand une fois on l'a connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter les dispositions des sages de l'Orient, envers la lumière du ciel qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés, par une profession publique de sagesse et de philosophie, à tout rappeler au jugement d'une vaine raison, et à se mettre au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant, avant que de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvait pas trouver ses causes dans la nature : ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes habiles pour raisonner sur un événement si inouï; ils ne perdent pas le temps en de vaines difficultés, qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité, que d'une envie sincère de s'éclaircir et de la connaître. Instruits par la tradition de leurs pères, que les Israélites captifs avaient autrefois apportée en Orient et que Daniel et tant d'autres prophètes y avaient annoncée sur l'étoile de Jacob qui devait un jour paraître, ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste les vaines réflexions de l'esprit humain; que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer et pour les conduire; que la grâce laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumission; et que, lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière : *Vidimus et venimus.*

Cependant combien d'âmes dans le monde, flottantes sur la foi, ou plutôt asservies par des passions qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne? combien d'âmes ainsi flottantes voient bien qu'au fond la religion de nos pères a des caractères de vérité que la raison la plus emportée et la plus fière n'oserait lui disputer; que l'incrédulité mène trop loin; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose; et que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison, que les mystères qui la révoltent; qui le voient et qui s'efforcent d'endormir, par des disputes sans fin, le ver de la conscience, qui leur reproche sans cesse leur égarement et leur folie; qui, sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité qui se montre au fond de leur cœur; qui ne consultent que pour pouvoir se dire à eux-mêmes, qu'on n'a pu satisfaire à leurs doutes; qui ne s'adressent aux plus habiles que pour se faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adressés? Il semble que la religion ne soit plus que pour le discours : ce n'est plus cette affaire sérieuse, où nous n'avons pas un moment à perdre; c'est une simple matière d'entretien, comme autrefois dans l'aréopage; c'est un délassement de l'oisiveté; c'est une de ces questions inutiles qui remplissent le vide des conversations, et soutiennent l'ennui et la vanité des commerces.

Mais, mes frères, *le règne de Dieu ne vient pas avec observation.* (Luc. xvii, 20.) La vérité n'est pas le fruit des contentions et des disputes, mais des larmes et des soupirs : ce n'est qu'en purifiant notre cœur dans le silence et la prière qu'il faut attendre, comme les mages, la lumière du ciel, et se rendre digne de la discerner et de la connaître. Un cœur corrompu, dit saint Augustin, peut voir la vérité, mais il ne saurait la goûter, ni la trouver aimable. Vous avez beau vous éclaircir et vous instruire, vos doutes sont dans vos passions : la religion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable; et vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vices. Ainsi, n'ayez plus d'intérêt que la religion soit fausse, et vous la trouverez incontestable : ne haïssez plus ses maximes, et vous ne contesterez plus ses mystères : *Inhærere veritati sordidus animus non potest.*

Augustin lui-même, déjà convaincu de la vérité de l'Évangile, trouvait encore dans l'amour du plaisir des doutes et des perplexités qui l'arrêtaient. Ce n'étaient plus les songes des Manichéens qui l'éloignaient de la foi; il en sentait l'absurdité et le fanatisme : ce n'étaient plus les contradictions prétendues de nos livres saints; Ambroise lui en avait développé le secret et les mystères adorables. Cependant il doutait encore : la seule pensée qu'il fallait renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la foi, la lui rendait encore suspecte. Il aurait souhaité, ou que la doctrine de Jésus-Christ eût été une imposture, ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés sans lesquelles il ne pouvait comprendre qu'on pût mener une vie douce et heureuse. Ainsi, flottant toujours, et ne voulant pas être fixé, consultant sans cesse et craignant d'être éclairci, sans cesse disciple et admirateur d'Ambroise, et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyait la vérité, il traînait sa chaîne, comme il dit lui-même, craignant d'en être délivré; il proposait encore les doutes pour prolonger ses passions; il voulait encore être éclairci, parce qu'il craignait de l'être trop : *Trahebam catenam meam, solvi, timens* (S. Aug. *in Confess.*); et plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejetait la vérité, qui se montrait à lui, que parce qu'il la regardait comme une main victorieuse qui venait enfin rompre des liens qu'il aimait encore : *Repellens verba benè suadentis, tanquam*

manum solventis. La lumière du ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre; et ils méritent de devenir les prémices des gentils, et les premiers disciples de la foi qui devait soumettre toutes les nations à l'Évangile : *Vidimus, et venimus.*

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajouter à la lumière qui nous éclaire le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse : l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est malaisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem; ils consultent les prêtres et les docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent; ils demandent uniment et sans détour, au milieu de cette grande ville : Où est le roi des Juifs nouvellement né? *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Ils ne proposent pas leur question avec les adoucissements capables de leur attirer une réponse qui les séduise : ils veulent être éclaircis; ils ne veulent pas être flattés; ils cherchent la vérité sincèrement, et c'est pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi est qui natus est? etc.*

Nouvelle disposition assez rare parmi les fidèles. Hélas! nous ne trouvons pas la vérité, parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit et sincère. Nous répandons sur tous les pas que nous faisons pour la trouver des nuages qui nous la font perdre de vue; nous consultons, mais nous mettons nos passions dans un jour si favorable, nous les exposons avec des couleurs si adoucies et si semblables à la vérité, que nous nous faisons répondre que c'est elle; nous ne voulons pas être instruits, nous voulons être trompés, et ajouter à la passion qui nous captive une autorité qui nous calme.

Telle est l'illusion de la plupart des hommes et de ceux même souvent qui, touchés de Dieu, sont revenus des égarements de la vie mondaine. Oui, mes frères, quelque sincère que paraisse d'ailleurs notre conversion, si nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque point, quelque attachement secret et privilégié; sur lequel nous ne sommes pas de bonne foi, sur lequel nous n'instruisons jamais qu'à demi le guide de notre conscience; sur lequel nous ne cherchons pas sincèrement la vérité; sur lequel, en un mot, nous serions même fâchés de l'avoir trouvée : et de là les faiblesses des gens de bien fournissent tous les jours tant de traits à la dérision des mondains; de là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches et des censures, qui ne devraient retomber que sur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité, nous voulons qu'on nous la fasse connaître. Mais une preuve que ce n'est là qu'un vain discours, c'est que, sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons comme sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence; nos amis se taisent, nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement, nos inférieurs sont en garde et prennent des précautions continuelles; on ne nous en parle qu'avec des adoucissements qui tirent un voile sur notre plaie; nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère; tout le monde la voit, et personne n'oserait nous la faire voir à nous-mêmes; on sent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi, et que la main qui nous découvrirait notre plaie, loin de nous guérir, ne réussirait qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne reconnut et ne respecta la sainteté de Nathan que depuis surtout que ce prophète lui eut parlé sincèrement sur le scandale de sa conduite. Dès ce jour il le regarda jusqu'à la fin comme son libérateur et comme son père, et auprès de nous on perd tout son mérite, dès qu'on nous a fait connaître à nous-mêmes. Auparavant on était éclairé, prudent, charitable; on avait tous les talents propres à s'attirer l'estime et la confiance; les Jean-Baptiste étaient écoutés avec plaisir, comme autrefois d'un roi incestueux. Mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte; mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous est pas permis* (MATTH. XIV, 4), on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités; le zèle n'est plus qu'une humeur; la charité, qu'une ostentation ou une envie de tout censurer et de tout contredire; la piété, qu'une imprudence ou une illusion dont on couvre son orgueil; la vérité, qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs; forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche : nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuel approuvent en public ce que nous condamnons en secret; et, par une corruption de cœur, pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avais donc raison de dire que nous nous faisons tous honneur d'aimer la vérité,

mais que peu la cherchent avec un cœur droit et sincère comme les mages.

Aussi, le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui semblaient les détourner de cette recherche est une nouvelle preuve qu'elle était sincère et de bonne foi; car, mes frères, quelle singularité ne présentait pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grâce leur propose? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de sages et de savants, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques, tandis que tout le reste, ou méprise cette étoile miraculeuse, ou en regarde l'observation et le dessein de ces trois sages, comme un dessein insensé et une faiblesse populaire, indigne de leur esprit et de leurs lumières, seuls ils se déclarent contre le sentiment commun, seuls ils suivent le nouveau guide que le ciel leur montre; seuls ils abandonnent leur patrie et leur enfants, et ne comptent pour rien une singularité dont la lumière céleste leur découvre la nécessité et la sagesse : *vidimus et venimus.*

Dernière instruction : Ce qui fait, mes frères, que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre âme, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons; nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur; nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois la lumière du ciel nous trouble, nous éclaire sur les voies que nous devrions suivre; le premier coup d'œil que nous jetons ensuite sur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous nous rassure, et répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces moments heureux, où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons; nous tremblons sur l'avenir; nous nous proposons une nouvelle vie. Un moment après, rentrés dans le monde, et ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions; nous nous rendons la fausse paix que nous avions perdue; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injustice; nous la sacrifions à l'erreur et à l'opinion publique; elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière, et c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats et rebelles. Nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes; c'est vivre seul au milieu de la multitude; c'est être tout seul de son parti, au milieu d'un monde ou qui nous condamne, ou qui nous méprise; c'est, en un mot, ne compter pour rien les exemples et n'être touché que des devoirs. Nous ne saurions comprendre que, se perdre, c'est vivre comme les autres; c'est se conformer à la multitude; c'est ne se distinguer sur rien dans le monde; c'est ne former plus qu'un même corps et un même monde avec lui, puisque le monde est déjà jugé; que c'est ce corps de l'Antechrist qui périra avec son chef et ses membres; cette cité criminelle frappée de malédiction, et condamnée à un anathème éternel.

Oui, mes frères, le plus grand obstacle que la grâce et la vérité trouvent dans nos cœurs, c'est l'opinion publique. Combien d'âmes timides n'osent prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles sont en spectacle, ne serait pas pour elles? Ainsi, ce roi d'Assyrie, n'osait se déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les grands de sa cour auraient condamné sa démarche. Combien d'âmes faibles qui, dégoûtées des plaisirs, ne courent après eux que par un faux honneur, et pour ne pas se distinguer de celles qui leur en montrent l'exemple? Ainsi Aaron, au milieu des Israélites, dansait autour du veau d'or, et offrait avec eux de l'encens à l'idole qu'il détestait, parce qu'il n'avait pas la force de résister tout seul à l'erreur publique. Insensés que nous sommes! c'est l'exemple public tout seul qui nous rassure contre la vérité, comme si les hommes étaient notre vérité, ou que ce fût sur la terre, et non pas dans le ciel, comme les mages, que nous dussions chercher la règle et la lumière qui doit nous conduire!

Il est vrai que souvent ce n'est pas le respect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines et les violences qu'elle nous offre : aussi elle nous attriste comme ce jeune homme de l'Évangile, et nous ne la recevons pas avec cette joie que témoignèrent les mages quand ils revirent l'étoile miraculeuse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.* (Matth. xxv, 10.) Ils avaient vu la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la majesté de son temple, l'éclat et la grandeur de la cour d'Hérode; mais l'Évangile ne remarque pas qu'ils eussent été sensibles à ce vain spectacle des pompes humaines. Ils voient tous ces grands objets de la cupidité sans attention, sans plaisir, sans goût, sans aucune marque extérieure d'admiration et de surprise; ils ne demandent pas à voir les trésors et les richesses du temple, comme ces envoyés de Babylone le demandèrent autrefois à Ézéchias : uniquement occupés de la lumière du ciel, qui s'était montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui se passe dans le monde; sensibles à la seule vé-

rité qui les a éclairés, tout le reste leur est indifférent ou à charge, et leur cœur, désabusé de tout, ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse et qui les console : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Pour nous, mes frères, peut-être que les premiers rayons de vérité que la bonté de Dieu versa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie sensible. Le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord; la nouveauté des lumières qui nous éclairaient, et sur lesquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux; la lassitude même et le dégoût des passions, dont notre cœur ne sentait plus que les amertumes et les peines; la nouveauté des opérations que nous nous proposions dans un changement : tout cela nous offrait des images agréables, car la nouveauté toute seule plaît. Mais ce ne fut là qu'une joie d'un moment, comme dit l'Évangile : *Ad horam exultare in luce ejus.* (JOAN. V. 35.) A mesure que la vérité se montrait de plus près, elle nous parut, comme à Augustin encore pécheur, moins aimable et moins riante : *Quandò propriùs admovebatur, tantò ampliorem incutiebat terrorem.* (S. AUG. *in Conf.*) Quand après ce premier coup d'œil nous eûmes examiné à loisir et en détail les devoirs qu'elle nous prescrivait; les séparations douloureuses dont elle nous allait faire une loi; la retraite, la prière, les macérations, les violences qu'elle nous montrait comme indispensables; la vie sérieuse, occupée, intérieure, où elle nous allait engager : ah! dès lors, comme ce jeune homme de l'Évangile, nous commençâmes à nous éloigner d'elle, tristes et inquiets; toutes nos passions lui opposèrent de nouveaux obstacles; tout s'offrit à nous sous des images lugubres et nouvelles; et ce qui d'abord nous avait paru si attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante et impraticable à la faiblesse humaine : *Ad horam exultare in luce ejus.*

Où sont les âmes qui, comme les mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vide de ses plaisirs et la vanité de ses pompes et de ses spectacles; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la ressource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur paresse, le secours de leurs tentations, les plus chastes délices de leur âme? Et certes, mes frères, que le monde, que ses plaisirs, que ses espérances, que ses grandeurs paraissent vaines, puériles, dégoûtantes, à une âme qui vous a connu, ô mon Dieu! et qui a connu la vérité de vos promesses éternelles; à une âme qui sent que tout ce qui n'est pas vous, n'est pas digne d'elle, et qui ne regarde la terre que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement! Rien ne peut la consoler, que ce qui lui montre les biens véritables; rien ne lui paraît digne de ses regards, que ce qui doit demeurer éternellement; rien ne saurait plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours; rien n'est plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre; et tous les vains objets de la vanité ne sont plus pour elle, ou que les embarras de sa piété, ou que de tristes monuments qui lui rappellent le souvenir de ses crimes : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Voilà la vérité reçue dans les mages avec soumission, avec sincérité, avec joie; voyons dans la conduite des prêtres la vérité dissimulée; et, après nous être instruits de l'usage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous, apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

SECONDE PARTIE.

Le premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous est le devoir de la vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressements; nous leur devons à tous la vérité : les différentes situations que la naissance et les dignités nous donnent dans le monde diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité dans toutes les situations est le même : nous la devons aux grands comme aux petits, à nos maîtres comme à nos sujets, à ceux qui la haïssent comme à ceux qui l'aiment, à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui désirent en faire usage pour eux-mêmes : il est des conjonctures où la prudence permet de cacher et de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité; en un mot, la vérité n'est point à nous; nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs et les dépositaires; c'est la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde; et lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos frères à qui elle appartient comme à nous, et ingrats envers le père des lumières qui l'a répandue dans notre âme.

Cependant le monde est plein de dissimulateurs de la vérité : nous ne vivons, ce semble, que pour nous séduire les uns les autres; et la société, dont la vérité devrait être le premier lien, n'est plus qu'un commerce de feinte, de duplicité et d'artifice. Or, voyons dans la conduite des prêtres de notre Évangile tous les divers genres de dissimulation dont les hommes se rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une dissimula-

tion de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.

Une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devait naître, ils répondent à la vérité que Bethléem était le lieu marqué dans les prophètes, où devait s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, in Bethleem Juda* (MATTH. II, 5); mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite dans les livres saints ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie venant avec des présents adorer le nouveau chef qui devait conduire Israël, il ne fallait plus douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le Juste : ils n'assemblent pas les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle; ils ne courent pas les premiers à Bethléem pour animer Jérusalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence; ils retiennent la vérité dans l'injustice; et tandis que les étrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut dans Jérusalem que le Roi des Juifs est né, les prêtres, les docteurs, se taisent et sacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chère de leur nation et l'honneur de leur ministère.

Quel avilissement pour les ministres de la vérité! la bienveillance du prince les touche plus que le dépôt sacré de la religion dont ils sont chargés : l'éclat du trône étouffe dans leur cœur la lumière du ciel; ils flattent par un silence criminel un roi qui les consulte et qui ne pouvait apprendre que d'eux seuls la vérité; ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui aurait pu le détromper. Et comment la vérité pourra-t-elle jamais aller jusqu'aux souverains, si les oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le trône, n'osent l'annoncer, et se joignent à tous ceux qui habitent les cours pour la cacher et la taire?

Mais ce devoir, mes frères, à certains égards, vous est commun avec nous; et cependant il est peu de personnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne se rendent tous les jours coupables envers leurs frères de cette dissimulation de silence. On croit avoir rendu à la vérité tout ce qu'on lui doit, lorsqu'on ne se déclare point contre elle; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, soutenir la doctrine du monde, justifier ses abus et ses maximes, affaiblir ou combattre celle de l'Évangile, blasphémer souvent ce qu'ils ignorent, et s'ériger en juges de la foi même qui les jugera; qu'on les entend, dis-je, sans souscrire à leur impiété, il est vrai, mais sans l'improuver tout haut, et se contentant de ne pas autoriser leurs blasphèmes ou leurs préjugés de son suffrage.

Or, je dis que comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, la taire, quand on l'attaque à découvert devant nous, c'est devenir soi-même son persécuteur et son adversaire. Mais j'ajoute que vous surtout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos frères, puisque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des grâces que Dieu vous a faites : vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratidude : vous ne reconnaissez pas assez, vous surtout, le bienfait de la grâce et de la vérité dont il vous a favorisé au milieu de vos passions insensées. Il a éclairé vos ténèbres : il vous a rappelé à lui, lorsque vous suiviez des voies fausses et injustes. Sans doute, en répandant ainsi la lumière dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maîtres, y trouveraient, ou leur instruction, ou leur censure : il a voulu favoriser votre siècle, votre nation, votre patrie, en vous favorisant; car il ne forme des élus que pour le salut ou la condamnation des pécheurs : son dessein a été de mettre en vous une lumière qui pût luire au milieu des ténèbres; qui perpétuât la vérité parmi les hommes, et qui rendît témoignage à la justice et à la sagesse de sa loi, au milieu des préjugés et des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche et timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vues de la miséricorde de Dieu sur vos frères : vous rendez inutile à sa gloire et à l'agrandissement de son royaume le talent de la vérité qu'il vous avait confié, et dont il vous demandera, à vous surtout, un compte sévère : je dis à vous surtout, qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs et les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiste intrépide et déclaré. Il était en droit d'exiger de vous que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité; cependant sa grâce, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi qu'à faire un disciple timide de l'Évangile : ce grand air de confiance et d'intrépidité, avec lequel vous faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu; cette audace, qui imposait autrefois silence à la vérité, se tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur; et la vérité, qui rend intrépides et généreux, dit saint Augustin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même faible et timide.

Je conviens qu'il est un temps de se taire et un temps de parler, et que le zèle de la vérité a ses rè-

gles et sa mesure; mais je ne voudrais pas que les âmes qui connaissent Dieu et qui le servent entendissent tous les jours les maximes de la religion renversées, la réputation de leurs frères attaquée, les abus les plus criminels du monde justifiés, sans oser prendre les intérêts de la vérité qu'on déshonore : je ne voudrais pas que le monde eût ses partisans déclarés, et que Jésus-Christ ne pût pas trouver les siens; je ne voudrais pas que les gens de bien se fissent une fausse bienséance de dissimuler les égarements des pécheurs dont ils sont sans cesse témoins, tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les soutenir devant eux et de les défendre. Je voudrais qu'une âme fidèle comprît qu'elle n'est redevable qu'à la vérité, qu'elle n'est sur la terre que pour rendre gloire à la vérité : je voudrais qu'elle portât sur le front cette noble fierté qu'inspire la grâce, cette candeur héroïque que produit le mépris du monde et de toute sa gloire; cette liberté généreuse et chrétienne qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère rien que de Dieu, qui ne craint rien que sa propre conscience, qui ne ménage rien que les intérêts de la justice et de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrais que la présence seule d'une âme juste imposât silence aux ennemis de la vertu, qu'ils respectassent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée sur le front; qu'ils craignissent sa sainte générosité, et qu'ils rendissent du moins hommage par leur silence et par leur confusion à la vertu qu'ils méprisent en secret. Ainsi autrefois, les Israélites occupés de leurs danses, de leurs réjouissances profanes et de leurs clameurs insensées et impies autour du veau d'or, cessent tout, et gardent un profond silence à la seule présence de Moïse qui descend de la montagne, armé de la seule loi du Seigneur et de sa vérité éternelle. Première dissimulation de la vérité : une dissimulation de silence.

La seconde manière dont on la dissimule, c'est en l'adoucissant par des tempéraments et par des complaisances qui la blessent. Les mages ne pouvaient pas sans doute ignorer que la nouvelle qu'ils venaient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'était assis par ses artifices sur le trône de David; il ne jouissait pas si paisiblement du fruit de son usurpation, qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du sang des rois de Juda ne vînt le chasser de l'héritage de ses pères et remonter sur un trône promis à sa postérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le roi des Juifs est né, et le déclarer à un peuple si zélé pour le sang de David et si impatient de toute domination étrangère! Cependant les mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vu en Orient; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Hérode. Ils pouvaient appeler le Messie qu'ils cherchent, l'Envoyé du ciel, ou le Désiré des nations; ils pouvaient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode; mais, pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connaissent pas ces timides ménagements. Persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne sont pas dignes de la connaître, ils ne savent pas l'envelopper sous des égards et sous des déguisements indignes d'elle; ils demandent sans détour où est né le nouveau Roi des Juifs; et, peu contents de le regarder comme le maître de la Judée, ils déclarent que le ciel lui-même lui appartient, que les astres sont à lui, et ne paraissent dans le firmament que pour exécuter ses ordres : *Vidimus enim stellam ejus.*

Les prêtres et les docteurs, au contraire, forcés, par l'évidence des Écritures, de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Ils tâchent d'allier le respect qu'ils doivent à la vérité avec la complaisance qu'ils veulent conserver pour Hérode. Ils suppriment le titre de roi, que les mages venaient de donner et que les prophètes avaient si souvent donné au Messie; ils le désignent par une qualité qui pouvait marquer également en lui une autorité de doctrine ou de puissance; ils l'annoncent plutôt comme un législateur établi pour régler les mœurs, que comme un souverain suscité pour délivrer son peuple de la servitude : *Ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israel.* (MATTH. II, 6.) Et quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, roi et conquérant, ils adoucissent la vérité qu'ils veulent annoncer, et achèvent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Destinée déplorable des grands! les lèvres des prêtres s'affaiblissent en leur parlant : dès que leurs passions sont connues, elles sont ménagées; la vérité ne s'offre jamais à eux que sous une double face, dont l'un des côtés leur est toujours favorable : on ne veut pas trahir son ministère à découvert, et les intérêts de la vérité; mais on veut les concilier avec ses intérêts propres : on tâche de sauver la règle et leurs passions, comme si les passions pouvaient subsister avec la règle qui les condamne. Il est rare que les grands soient instruits, parce qu'il est rare qu'on ne se propose pas de leur plaire en les instruisant. Cependant la plupart aimeraient la vérité, si elle leur était connue. Les passions et les emportements de l'âge, favorisés par tous les plaisirs qui les environnent, peuvent les entraîner; mais un fonds

de religion leur rend toujours la vérité respectable : on peut dire que l'ignorance damne plus de princes et de grands, que de personnes de la condition la plus vile : que la basse complaisance qu'on a pour eux déshonore plus le ministère et attire plus d'opprobres à la religion, que les scandales les plus éclatants qui affligent l'Église.

La conduite de ces prêtres vous paraît indigne, mes frères; mais si vous voulez vous juger vous-mêmes et vous suivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaisons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos discours et toutes vos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et, comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes; nous flattons son orgueil, nous allumons ses désirs par nos espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques : nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même : nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi; nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner, mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables : nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services; et, par nos ménagements injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je! devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans votre bouche qu'un air de générosité et de magnificence : devant un avare, sa dureté et sa sordidité n'est plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique : devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes; on respecte ses passions, comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons; nous nous transformons en d'autres eux-mêmes; notre grande étude est de connaître leurs faiblesses, pour nous les approprier; nous n'avons point de langage à nous, nous parlons toujours le langage des autres; nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés; et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire : *O enfants des hommes! jusques à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge?* (Ps. IV, 3.)

Oui, mes frères, par là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes, nous autorisons tous les abus, nous justifions toutes les fausses maximes, nous donnons un air d'innocence à tous les vices, nous maintenons le règne du monde et de sa doctrine contre celle de Jésus-Christ, nous corrompons la société dont la vérité devrait être le premier lien; nous faisons, des devoirs et des bienséances de la vie civile, établis pour nous animer à la vertu, des piéges et des occasions inévitables de chute; nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs et de nos égarements, en un commerce de déguisement et de séduction; par là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule; et quand je dis nous, j'entends principalement les âmes qui sont à Dieu, et qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, mes frères, je voudrais que les âmes fidèles eussent un langage à part au milieu du monde, qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentiments que dans le reste des hommes, et que, tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité. Je voudrais que, tandis que le monde a ses Balaams, qui autorisent par leurs discours et par leurs conseils le déréglement et la licence, la piété eût ses Phinées qui osassent prendre tout haut les intérêts de la loi de Dieu et de la sainteté de ses maximes; que, tandis que le monde a ses impies et ses faux sages qui se font une gloire de publier tout haut qu'il faut jouir du présent, et que la fin de l'homme n'est pas différente de celle de la bête, la

piété eût des Salomons qui, détrompés par leur propre expérience, osassent publier sur les toits que tout est vanité, hors craindre le Seigneur et observer ses commandements; que, tandis que le monde a ses enchanteurs qui séduisent les peuples et les rois, par leurs adulations et par leurs prestiges, la piété eût ses Moïses et ses Aarons, qui eussent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices et leurs impostures : en un mot que, tandis que le monde a ses prêtres et ses docteurs qui affaiblissent la vérité, comme ceux de notre Évangile, la piété eût ses mages, qui ne craignissent pas de l'annoncer devant ceux mêmes à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéraments d'une sage prudence qui ne paraît accorder quelque chose aux préjugés des hommes que pour les ramener plus sûrement à la règle et au devoir. Je sais que la vérité n'aime pas les défenseurs indiscrets et téméraires, que les passions des hommes demandent des ménagements et des égards, que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser et adoucir les remèdes, et les guérir presque toujours à leur insu. Je sais que tous les ménagements qui ne tendent qu'à établir la vérité n'en sont pas les affaiblissements, mais les ressources; et que la grande règle du zèle et de la vérité, c'est la prudence et la charité. Mais ce n'est pas ce qu'on se propose en l'affaiblissant par des complaisances basses et flatteuses : on cherche à plaire, et on ne cherche pas à édifier; on se met soi-même à la place de la vérité, et on veut s'attirer les suffrages qui n'étaient dus qu'à elle. Et qu'on ne dise pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur et d'ostentation, que de charité, dans les justes qui se font une gloire de ne pas savoir trahir la vérité. Le monde qui est toujours dans le faux, dont les commerces et les liaisons ne roulent que sur la dissimulation et sur l'artifice, qui s'en fait même une science et un honneur, et qui ne connaît pas cette noble droiture, ne saurait la supposer dans les autres; c'est sa profonde corruption qui lui rend suspecte la sincérité et le courage des gens de bien; c'est un procédé qui lui paraît bizarre, parce qu'il est nouveau pour lui; et comme il y trouve de la singularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de là vient que non-seulement on déguise la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Dernière dissimulation des prêtres de notre Évangile, une dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis : ne voyant pas revenir les mages à Jérusalem, comme ils se l'étaient promis, ils ajoutent, sans doute pour calmer Hérode, que, honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau roi qu'ils venaient chercher, ils n'ont osé reparaître; que ce sont des étrangers peu versés dans la science de la loi et des prophètes, et que cette lumière du ciel qu'ils prétendaient suivre, n'était qu'une illusion vulgaire et un préjugé superstitieux d'une nation grossière et crédule. Et il fallait bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisque eux-mêmes agissent conséquemment, et ne courent pas à Bethléem chercher le roi nouveau-né, comme pour achever de persuader à Hérode qu'il y avait plus de crédulité que de vérité dans la recherche superstitieuse de ces mages.

Et voilà où nous en venons enfin : à force de ménager les passions des hommes et de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons ouvertement, nous la sacrifions lâchement et sans détour à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire; nous trahissons notre conscience, notre devoir et nos lumières : et de là, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables, nous la désavouons, nous la méconnaissons, nous la livrons à l'oppression et à l'injustice, nous nions, comme Pierre, qu'on nous ait jamais vus de ses disciples. Ainsi nous nous faisons un cœur lâche et rampant, à qui le mensonge utile ne coûte plus rien, un cœur artificieux et pliant qui prend toutes les formes et qui n'en a jamais aucune de fixe, un cœur faible et flatteur, qui n'ose refuser ses suffrages qu'à la vertu inutile et malheureuse, un cœur corrompu et intéressé, qui fait servir à ses fins la religion, la vérité, la justice, et tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; en un mot un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux et sincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère soient fort rares dans le monde. Nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat et la honte : les lâchetés sûres et secrètes trouvent peu de cœurs scrupuleux, et nous n'aimons souvent de la vérité que la réputation et la gloire.

Il faut prendre garde seulement qu'en prétendant défendre la vérité nous ne défendions les illusions de notre propre esprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur des défenseurs aussi intrépides et aussi obstinés que ceux dont la foi se glorifie. La seule vérité digne de notre amour, de notre zèle et de notre courage, est celle que l'Église nous montre; c'est pour elle seule que nous devons tout souffrir : hors de là nous ne sommes plus que les martyrs de notre obstination et de notre vanité.

O mon Dieu! versez donc dans mon âme cet amour humble et généreux de la vérité dont vos

élus sont rassasiés dans le ciel, et qui seul fait le caractère des justes sur la terre. Faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles, pour les honorer par la sainteté de mes mœurs, pour les défendre par le zèle seul de vos intérêts, pour les opposer sans cesse à l'erreur et à la vanité. Anéantissez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair qui ménage les erreurs et les vices avec les personnes. Ne permettez pas que je sois un faible roseau qui tourne à tout vent, ni que je rougisse jamais de porter la vérité sur le front, comme le titre le plus éclatant dont puisse se glorifier votre créature, et comme la marque la plus glorieuse de vos miséricordes sur mon âme : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque.* (Ps. CXVIII, 43.) En effet, ce n'est pas assez d'en être le témoin et le dépositaire, il faut encore en être le défenseur, caractère opposé à celui d'Hérode, qui en est aujourd'hui l'ennemi et le persécuteur. Dernière instruction que nous fournit notre Évangile, la vérité persécutée.

TROISIÈME PARTIE.

Si c'est un crime de résister à la vérité lorsqu'elle nous éclaire, de la retenir dans l'injustice lorsque nous la devons aux autres, c'est le comble de l'iniquité, et le caractère le plus marqué de la réprobation de la persécuter et de la combattre. Cependant rien de plus commun dans le monde que cette persécution de la vérité; et l'impie Hérode qui s'élève aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car, premièrement, il la persécute par l'éloignement public qu'il fait paraître pour la vérité, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple : *Turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo* (MATTH. II, 3); et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale. Secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres et en dressant même des embûches à la piété des mages : *Clam vocatis magis, diligenter didicit ab eis* (Ibid. vers. 7); et c'est ce que j'appelle une persécution de séduction. Enfin il la persécute en répandant le sang innocent : *Et mittens, occidit omnes pueros* (Ibid. 16), c'est une persécution de force et de violence. Or, mes frères, si la brièveté d'un discours me permettait d'examiner ces trois genres de persécution de la vérité, il n'en est peut-être aucune dont vous ne vous trouvassiez coupable.

Car, qui peut se flatter, premièrement, de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales? Je ne parle pas même de ces âmes désordonnées qui ont levé l'étendard du crime et de la licence, et qui ne ménagent presque plus rien auprès du public : les scandales les plus éclatants ne sont pas toujours les plus à craindre, et le désordre déclaré et poussé à un certain point, nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite, que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces âmes livrées aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siècle, et dont la conduite, d'ailleurs régulière, non-seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime et les louanges des hommes; et je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples: qu'elles anéantissent, autant qu'il est en elles, dans tous les cœurs les maximes de l'Évangile et les règles de la vérité; qu'elles crient à tous les hommes que la fuite des plaisirs est une précaution inutile; que l'amour du monde et l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles; que le goût des spectacles, de la parure et des amusements publics est un goût innocent, et qu'on peut bien vivre en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité, et d'autant plus dangereuse, que c'est une persécution autorisée qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde; qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix et de la société, et qui fait plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans et les supplices.

Je parle des gens de bien mêmes, qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions du monde et de ses maximes; et je dis qu'ils persécutent la vérité par ces tristes restes d'infidélité et de faiblesse; qu'ils la font blasphémer par les impies et par les pécheurs; qu'ils autorisent les discours insensés du monde contre la piété des serviteurs de Dieu; qu'ils dégoûtent de la vertu les âmes qui s'y sentiraient disposées; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y rester; en un mot, qu'ils rendent la vertu suspecte ou ridicule. Ainsi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignait autrefois dans son Prophète, l'infidèle Israël, c'est-à-dire le monde, justifie ses égarements en les comparant aux infidélités de Juda, c'est-à-dire aux faiblesses des gens de bien : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ* (JÉRÉM. III, 11); c'est-à-dire que le monde se croit en sûreté lorsqu'il voit que les âmes qui font profession de piété sont de ses plaisirs et de ses inutilités; sont vives comme les autres hommes sur la fortune, sur la faveur, sur les préférences, sur les injures; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avide-

ment les distinctions et les grâces, et font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus sûrement. Ah! c'est alors que le monde triomphe, que ce parallèle le rassure; c'est alors que, trouvant que la vertu des gens de bien ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état; il croit qu'il serait inutile de changer, puisqu'en changeant de nom, on retient encore les mêmes choses : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurais m'empêcher de dire avec un apôtre, à vous, mes frères, que Dieu a rappelés des voies du monde et des passions à celles de la vérité et de la justice : conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains, qu'au lieu que, jusqu'ici, ils ont décrié la vertu, et méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent, les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures et saintes, notre patience dans les mépris, notre sagesse et notre circonspection dans le discours, notre modestie et notre humanité dans l'élévation, notre égalité et notre soumission dans les disgrâces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos maîtres, notre charité pour tous nos frères, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter et envier même la destinée de la vertu, et les disposent à recevoir la grâce de la lumière et de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter et les éclairer sur leurs voies égarées : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis.* (Petr. II, 12.) Fermons la bouche, par le spectacle d'une vie irrépréhensible, aux ennemis de la vertu; honorons la piété, afin qu'elle nous honore; rendons-la respectable, si nous voulons lui attirer des partisans; fournissons au monde des exemples qui le condamnent, et non des censures qui le justifient; accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, et qu'elle a pour elle, non-seulement la promesse d'une vie et d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens et les seuls plaisirs de la vie présente : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* (I Tim. IV, 8.)

A cette persécution de scandale, Hérode ajoute une persécution de séduction : il tente la sainteté et la fidélité des ministres de la loi, il veut faire servir à l'impiété de ses desseins le zèle et la sainte générosité des mages; enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité avant de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premièrement, nous affaiblissons la piété des âmes justes, en taxant leur ferveur d'excès, et nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'est-à-dire, à rabattre de leur austérité, et à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée et plus commune : nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencements : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur infidélité et leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuient; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité et leur faiblesse, nous leur exagérons les inconvénients de la vertu et les difficultés de la persévérance; nous les ébranlons par l'exemple des âmes infidèles, qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière et ont abandonné l'ouvrage; que dirai-je? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi, et nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisièmement, nous gênons par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous; nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leurs consciences, ou dangereux pour leur vertu; nous les mettons dans des situations ou pénibles, ou périlleuses à leur foi : nous leur interdisons des pratiques et des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer; en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, et faisant envers ces âmes l'office du démon qui ne veille que pour les perdre. Enfin nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talents à la destruction du règne de Jésus-Christ; les talents du corps, à inspirer des passions injustes; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs; à corrompre les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort : les talents de l'esprit, à persuader le vice; à l'embellir de tous les agréments les plus propres à cacher sa honte et son horreur; à présenter le poison sous un appât doux et agréable, et à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où jusqu'à la fin des siècles, un auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses frères les passions déplorables qui l'avaient asservi pendant sa vie, verra croître son supplice et ses tourments, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur

la terre; aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort; de lui enlever encore des âmes qu'il avait rachetées; d'outrager encore sa sainteté et sa puissance; de perpétuer sa révolte et ses désordres jusqu'au delà du tombeau; et de faire jusqu'à la consommation des siècles, des crimes de tous les hommes, ses crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de ma gloire, qui dressent des embûches à mon peuple! je m'élèverai contre eux au jour de ma colère; je leur redemanderai le sang de leurs frères qu'ils ont séduits et qu'ils ont fait périr; et je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire qu'ils m'ont ravie : *Væ genti insurgenti super genus meum!* (JUDITH, XVI, 20.)

Mais un dernier genre de persécution encore plus funeste à la vérité, est celle que j'ai appelée une persécution de force et de violence. Hérode enfin n'avançant rien par ses artifices, lève le masque, se déclare ouvertement le persécuteur de Jésus-Christ, et veut éteindre dans sa naissance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.* (MATTH. II, 16.)

Le seul récit de la cruauté de ce prince impie nous fait horreur, et il ne paraît pas qu'un exemple si barbare puisse trouver parmi nous des imitateurs; cependant le monde est plein de ces sortes de persécuteurs publics et déclarés de la vérité; et si l'Église n'est plus affligée par la barbarie des tyrans et par l'effusion du sang de ses enfants, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des âmes fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

Oui, mes frères, ce discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des serviteurs de Dieu, de ces âmes, qui, par leurs hommages fervents, consolent sa gloire, de vos crimes et de vos outrages; ces dérisions de leur zèle et de leur sainte ivresse pour leur Dieu; ces traits piquants, qui de leur personne, retombent sur la vertu, et font la plus dangereuse tentation de leur pénitence; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blasphème et de moquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction, qui donne des noms d'ironie et de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété, qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur faiblesse, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne souvent dans le vice, voilà ce que j'appelle avec les saints une persécution ouverte et déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frère, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie; vous voulez lui ravir l'innocence et la vertu : ils ne s'en sont pris qu'à son corps; vous en voulez à son âme : *Carnem persecutus est imperator, tu in christiano spiritum persequeris.*

Eh quoi! mes frères, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (c'est ce que les premiers défenseurs de la foi, les Tertullien et les Cyprien disaient autrefois aux païens persécuteurs des fidèles, et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des chrétiens?) n'est-ce pas assez? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omnino permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées : vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses; vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; et il n'y a qu'une âme juste et fidèle, qu'un serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures? *Solus tibi displicet Dei cultor?* Mais, mes frères, les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire; la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on les souffre; l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue; la volupté a ses victimes et ses autels, et onne les lui dispute pas; l'avarice a ses idolâtres, et on n'en dit mot; toutes les passions, comme autant de divinités sacriléges, ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise : et le Seigneur tout seul de l'univers, et le Souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre, ou ne sera point servi, ou ne pourra l'être impunément, et sans qu'on n'y trouve à redire! *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impunè quod colitur.*

Grand Dieu! vengez donc vous-même votre gloire; rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs l'honneur et l'éclat qne les impies ne cessent de leur ravir; ne faites plus sortir, comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles, pour dévorer les contempteurs de la vertu et de la sainte simplicité de vos prophètes; mais livrez-les à leurs désirs déréglés, encore plus cruels et plus insatiables que les

lions et les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles secrets et par les fureurs de leurs propres passions, ils puissent connaître tout le prix et toute l'excellence de la vertu qu'ils méprisent, et aspirer au bonheur et à la destinée des âmes qui vous servent.

Car, mes frères, vous que ce discours regarde, souffrez que je le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instruments dont le démon se sert pour tenter les élus, et les entraîner, s'il était possible, dans l'erreur? faut-il que vous ne soyez sur la terre que pour justifier les prédictions des livres saints sur les persécutions inévitables jusqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui est en Jésus-Christ? faut-il que la succession affreuse des persécuteurs de la foi et de la vertu, qui doit durer autant que l'Église, ne trouve sa suite et sa perpétuité qu'en vous seuls? faut-il qu'au défaut des tyrans et des supplices, l'Évangile trouve encore en vous seuls son écueil et son scandale? Renoncez donc vous-même à l'espérance qui est en Jésus-Christ; unissez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blasphèment sa gloire et sa divinité, s'il vous paraît si digne de risée de vivre sous ses lois et d'observer ses maximes. Un infidèle, un sauvage pourrait nous croire dans l'erreur, nous qui le servons et qui l'adorons; il pourrait avoir pitié de notre crédulité et de notre faiblesse, en voyant que nous sacrifions le présent à un avenir et une espérance qui lui paraîtrait chimérique et fabuleuse; mais, du moins, il serait forcé d'avouer, que si nous ne nous trompons pas, et que notre foi soit certaine, nous sommes les plus sages et les plus estimables de tous les hommes. Mais pour vous, qui n'oseriez douter de la certitude de la foi et de l'espérance qui est en Jésus-Christ, de quels yeux cet infidèle regarderait-il les censures que vous faites de ses serviteurs? vous vous prosternez devant sa croix, vous dirait-il, comme devant le gage de votre salut, et vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, et qui mettent en elle toute leur espérance! Vous l'adorez comme votre Juge, et vous méprisez, et vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent, et qui travaillent à se le rendre favorable? Vous le croyez fidèle dans sa parole, et vous regardez comme des esprits faibles ceux qui se confient en lui, et qui sacrifient tout à la grandeur et à la certitude de ses promesses! O homme si étonnant, si plein de contradictions, si peu d'accord avec vous-même, s'écrierait l'infidèle, il faut donc que le Dieu des chrétiens soit bien grand et bien saint, puisqu'il n'a parmi ceux qui le connaissent que des ennemis de votre sorte!

Respectons donc la vertu, mes frères. Honorons les dons de Dieu et les merveilles de sa grâce, dans ses serviteurs. Méritons par nos égards et par notre estime pour la piété, le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les grâces du ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, et continue ses miséricordes sur son Église. Encourageons par nos éloges les âmes qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les soutenir par nos exemples : applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes : faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les imiter. Mettons la vertu en honneur. N'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons sur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils sont fidèles au maître qui les a faits : ne confions nos chagrins et nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui seul qui peut les consoler : ne croyons dans nos intérêts véritables, que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut. Aplanissons les voies de notre conversion : préparons le monde, par notre respect pour les justes, à nous voir un jour sans surprise : justes nous-mêmes, ne nous faisons pas, par nos dérisions et par nos censures, un respect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété, que nous avons si hautement et si publiquement méprisée. Rendons gloire à la vérité; et, afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les mages, dès qu'elle se montre à nous : ne la dissimulons pas comme les prêtres, lorsque nous la devons à nos frères; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la dissimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité, et consommés dans la charité.

Ainsi soit-il.

FIN DE L'AVENT.

CARÊME.

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

SUR LE JEUNE.

Cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites. (MATTH. VI, 16.)

C'est l'Évangile que l'Église met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés, rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les chrétiens; rapprocher autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zèle et de la sainte austérité de nos pères; inspirer par tous ces dehors lugubres, des sentiments de componction aux pécheurs; ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grâce de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Église se propose dans l'institution de la loi du jeûne; telle est la fin du précepte; telles sont les grâces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière? à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence; à des âmes faibles qui verront les occasions de péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut; à des justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre; enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Église vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grâce.

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux; et il faut que l'Église nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse: *Nolite fieri tristes.* Insensés! dit saint Ambroise, nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grâce va se servir pour délivrer du péché tant d'âmes criminelles; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolants de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, mes frères, dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentiments d'une sainte allégresse; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes: *Ungite caput vestrum; nemo tristis coronatur; nemo mœstus triumphat.*

Car, mes frères, il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut; et la joie de l'Esprit saint en est toujours le plus doux fruit: une tristesse d'hypocrisie, qui observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence; et celle-là est rare: enfin une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance et de sensualité: et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or, de là il arrive ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte, et en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire que je me propose d'établir l'obligation et l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance. C'est par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais avant de les commencer, grand Dieu ! écoutez les plus sincères gémissements de mon cœur. Je sais que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices et de publier vos ordonnances ; et je me découragerais dans le commencement de mon ministère, si je ne savais aussi que les instruments les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec plus de succès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grâce. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu, le docteur intérieur des fidèles qui m'écoutent. Inspirez des désirs de pénitence, puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre peuple. Soutenez le zèle des ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie et de salut. Rendez la force et la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette dignité et de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, et qui fit triompher votre Évangile des philosophes et des césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroissement ; et toutes les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réussiront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes et les ordonnances de la loi sainte. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avais à parler devant des hommes rebelles à la vérité et pleins de mépris pour les lois de l'Église, j'établirais ce point de sa discipline ; et remontant jusqu'aux siècles les plus purs du christianisme, je vous ferais voir la religion elle-même née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous auriez vu les disciples encore assemblés à Jérusalem attendre dans la pratique des jeûnes et des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut. Vous auriez vu les premiers fidèles faire dans les rigueurs de l'abstinence l'apprentissage du martyre ; des légions même de chrétiens au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver dans l'affaiblissement d'un corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnaître les chrétiens qu'à l'abattement de leur visage, et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernait des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints, pousser dès lors des esprits inquiets à des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec action de grâces, une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair, et sur une réparation due à la justice divine ; si fort on était alors persuadé que depuis la mort de l'Époux, le jeûne était devenu comme l'état naturel de l'Église.

Mais je suppose que je parle à des fidèles, qui d'un côté n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos pères ; mais qui de l'autre, en respectant les lois de l'Église, ne les violent pas moins pour cela ; qui ne disent pas tout haut, comme l'impie : Je n'obéirai point, *non serviam ;* mais qui, comme ces hommes de l'Évangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance ; *et ideo rogo te, habe me excusatum.* (Luc, XIV, 19.)

Or, pour démêler ici le vrai du faux dans une matière d'un si grand usage, remarquez d'abord, je vous prie, mes frères, que puisque l'Église nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis l'impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable : car je conviens que l'Église en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte, sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'en est pas blessée. En second lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Église.

Vous nous dites donc en premier lieu que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes ; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus ; que si vous n'aviez rien à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance ; que vous êtes né avec un tempérament faible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi, et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais je pourrais vous demander d'abord si ce ne sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affaiblissent ? Seriez-vous d'une santé si peu assurée, si vous aviez moins de loisir pour y faire attention, ou si la Providence vous avait ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances ? Cette délicatesse de tempérament dont vous

vous plaignez n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Est-elle autre chose qu'un usage d'indolence et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte? Eh quoi! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense? et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, si opposée à l'esprit de l'Évangile, et qui vous engage en des réparations particulières d'austérité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les fidèles? Votre délicatesse est un crime elle-même que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrais vous demander encore, si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs? Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même; si vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces faibles raisons de santé vous paraîtraient-elles si considérables? L'orgueil qui vous repaît, même à votre insu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde vous paraît devoir l'emporter sur tout : mais Dieu, à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une âme simple et vulgaire; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre; Dieu, devant qui votre âme et votre santé n'est précieuse qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sur sa loi; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége, Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savait affliger son âme par le jeûne et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice, et rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivants?

Ah! l'on n'avait pas encore compris dans ces temps heureux, qu'il fallût user de distinction parmi les fidèles, lorsqu'il s'agissait d'une loi qui les regardait tous. On savait seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié; qu'être chrétien et n'être pas pénitent était un monstre et une nouveauté sans exemple; et les païens eux-mêmes en étaient si persuadés, dit saint Léon, que, convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Évangile, la seule austérité de nos mœurs, qu'ils regardaient comme une suite nécessaire du baptême, différait leur conversion, et remettait souvent à leur mort la profession publique de la foi de Jésus-Christ.

Mais d'ailleurs, si l'Église avait ici des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ah! ce devrait être en faveur de ces personnes, qui, nées dans une condition obscure et dans une fortune médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du malheur des temps, du poids des taxes et des charges publiques, et qui, renfermées dans un domestique frugal et malaisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous, pour qui les plaisirs semblent être faits; vous qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle : mais je n'en dis pas assez; vous, qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de fidèles; vous qui par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux faiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux; vous, qui par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent, ah! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici, est une distinction de sévérité, et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus! mes frères. Les grands et les puissants, eux qui seuls sembleraient avoir besoin de pénitence, eux pour qui l'Église l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent; tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front; eux dont les jours les plus abondants seraient pour vous des jours d'austérités et de souffrance, respectent la loi de ce saint temps, et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchements de piété et de pénitence! Grand Dieu! vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les pharisiens de l'Évangile défiguraient leur visage pour faire

connaître aux hommes qu'ils jeûnaient : mais ce n'est plus là, ô mon Dieu, l'hypocrisie de notre siècle, et après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte à l'entrée de ces jours saints un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et en effet, souffrez que je vous demande encore : La faiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouverait accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil et tout le reste se trouve si fort dérangé, qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre; vous qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent aurait de la peine à s'accommoder; vous, en un mot, qui lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent; l'austérité d'un jeûne vous alarme?

Ah! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israël! Vous me paraissez infatigable dans les voies de l'iniquité, et tout vous rebute dans mon service! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier! *Narra, si quid habes ut justificeris.* (Is. XLIII, 26.)

Oui, mes frères, les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah! soyez chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette âme fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égarements des passions. Lorsqu'elle vivait comme nous, livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égalait sa délicatesse; elle regardait la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étaient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grâce et du salut? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi, des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée, et comme ces trois enfants juifs, on dirait qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure et à l'abstinence des viandes défendues. Ah! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grâce; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son âme; et toute la nouveauté que j'y trouve, n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affaiblirait votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête? Est-ce un corps de péché comme le vôtre qui mérite d'être tant ménagé? Vous vous plaignez de sa faiblesse; ah! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affaiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte? Pouvez-vous sans crimes être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence, ou de celle de vos frères? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jésus-Christ croisse; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice; que la grâce se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre âme pour la sauver?

Et croyez-vous que l'Église, en établissant la loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair? croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine? Quoi! parce que le jeûne ferait sur votre corps les impressions de langueur et d'abattement qu'elle avait en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez dispensé? parce que vous en retirez le fruit sensible et extérieur qu'elle a souhaité, elle vous en déclarerait incapable? Son intention est que vous souffriez; et la fin qu'elle se propose dans son précepte, ne saurait devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Église, elle-même qui impose ce joug, vous en a déchargé; et vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense obtenue contre les intentions de l'Église, est une dispense vaine, et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que

celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Église à se relâcher en votre faveur, vous lui en imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression ; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? l'artifice serait-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Église soit tellement abusée, qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes; et si, malgré ses lumières, elle paraît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles, que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! il faut que le mal soit bien désespéré, lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels, qui ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur : *adhucescæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* (Ps. 77, 30.) Souvenez-vous-en, et n'oubliez jamais que l'Église déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère, que ceux mêmes qu'elle punit.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes; et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins, aux yeux de Dieu, transgresseur de cette loi sainte par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Église.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvrait le visage des pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance, où vous êtes de l'observer, produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps, et l'abstinence des viandes défendues? Gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Église? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité, et de la haine qu'a votre âme pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis? *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.* (Esth. 14, 16.) Seigneur! vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon âme; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus : mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve, et du désir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte. *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.*

Sont-ce là vos sentiments? entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie? Quoi! faut-il que je mange et que je boive à loisir, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes? *Israel et Juda habitant in papilionibus, et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam?* (Reg. II, 11.)

Pourquoi faut-il que je sois réduit à manger une chair criminelle, tandis que toute l'Église combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence? Pourquoi, Seigneur, n'aurais-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une âme aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes?

Ah! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passé : vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des saints, des sacrifices et des expiations, du temple et de l'autel; remplaçant ainsi par la force et la ferveur de l'esprit, la faiblesse de la chair.

Alors l'Église en userait à votre égard comme autrefois Judas Macchabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvaient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire, et au partage du butin : *Debilibus et orphanis diviserunt spolia.* (II Macc. 8, 28.) Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur, et loin de partager avec ceux qui l'accomplissent, le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes le jeûne que vous ne sauriez observer? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Église n'est pas de vous décharger de la croix, elle ne saurait: c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Seigneur : et je vous dis, quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie le temps du carême des temps ordinaires, vous êtes coupables de la loi du jeûne.

Or, priez-vous plus que dans un autre temps? êtes-vous plus charitable envers les pauvres? et en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison? Car désabusez-vous : il faut user ici de compensation. Dans la loi, ceux qui ne pouvaient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandait l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer; mortifier votre esprit par la retraite; avoir pendant ce saint temps, moins de commerce avec le monde; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostôme, que l'Église demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé; il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne; et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, et sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? car vous comprenez bien que l'intention de l'Église, en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre faiblesse, et non d'aider votre sensualité : vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous serait nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnements et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïses sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons donc, mes frères, dans les véritables intentions de l'Église. Eh! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtements de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrance, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun; ne pourrait-il pas ici à son tour vous animer à la vertu? Ah! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Église, changez votre cœur, et convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Esprit de Dieu, vos âmes par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre faiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux, à la loi du jeûne que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon, en présence des autres fidèles, par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot, vivez plus saintement qu'eux, et vous jeûnerez plus utilement. Et après être convenu de l'insuffisance des excuses dont on se sert pour se dispenser de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est guère de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presque éteint parmi les fidèles, et que l'Église s'accommodant à notre faiblesse, a cru devoir mêler quelques adoucissements à la rigueur de cette loi, on se persuade que

tout ce qu'il y a encore d'amer et de pénible n'est plus à la portée de ces derniers temps. On renvoie aux siècles de son innocence toute la sévérité de sa discipline, et on ne lui laisse pour le relâchement de nos mœurs, que l'indulgence et la bénignité en partage.

Il importe donc, mes frères, d'examiner ici quelles bornes l'Église prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance, et de démêler les relâchements qu'un usage corrompu a introduits, des adoucissements ou qu'elle autorise, ou qu'elle tolère.

Or il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de ce précepte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est la fin de son institution; car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'était qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Église en imposant cette pénitence aux fidèles! elle se propose 1° en affaiblissant la chair, d'affaiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles; 2° en mortifiant le corps, de purifier l'âme, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de transgresseurs, mes frères, de cette loi sainte!

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par là, dit saint Chrysostôme, de servir et de préservatif à l'innocence, et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne saurait plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car je vous demande, s'il mortifiait encore le corps et les passions de la chair, ce devrait être où par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas. Pardonnez-moi ce détail; il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'âme en expiant ses voluptés profanes apprenne dans ce désir naturel quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux où, rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes, que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Église!

Hélas! les premiers fidèles qui ne le rompaient qu'après le soleil couché; eux que mille exercices saints et laborieux avaient préparés à l'heure du repas; eux qui la nuit même qui précédait leur jeûne, avaient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs; ces pieux fidèles auraient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne, et seule alors elle pouvait affaiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, mes frères, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes; car outre que l'Église, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles; que d'indignes adoucissements n'ajoute-t-on pas à son indulgence? Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et de là (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la religion), de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence, on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte, on étouffe dans la mollesse du repos l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de Jésus-Christ ne fut pas exempt; on nourrit dans l'osiveté d'un lit, une chair que l'Église avait prétendu exténuer et affliger par la pénitence; et loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir aurait souhaité pour se satisfaire.

Ah! c'est en ce temps saint où il faudrait, avec un roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Église, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les moments précieux de ce temps de grâce et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

De là encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse si c'est être infidèle au précepte que d'en user (car c'est sur l'observation de cette loi que les doutes et les questions ne finissent pas). Je pourrais vous répondre d'abord que l'intention de l'Église dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier les sens, et principalement celui du goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures prescrites, qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi : je pourrais vous répondre encore que tout ce qui adou-

cît la longueur de l'abstinence en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seraient douteuses, et qu'il n'y aurait que du péril, seriez-vous sage de vous y exposer? Ce qu'il y a de constant, c'est que ces adoucissements sont nouveaux, c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus, et ne saurait prescrire contre la loi.

Mais enfin je veux que ces soulagements et tant d'autres autorisés dans le monde, soient innocents; ne faudrait-il pas honorer la pénitence du carême en se les retranchant? ne serait-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion et de souffrance? et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites, qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière surtout, de ceux que vous vous croyez encore permis? Ah! nos jeûnes, mes frères, sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Église, que pour peu que vous alliez au delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ces dernières bornes, qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne saurait les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il serait inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disait autrefois saint Léon, où la vie devrait être simple et commune, où il faudrait nourrir les membres de Jésus-Christ de ce qu'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'Apôtre, devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non-seulement il n'y a plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifices; on y supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user, le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chère plus exquise, les dépenses plus excessives; et non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célèbres et renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use dans le seul repas que l'Église permet. C'est en ce temps surtout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité, et où l'on se dispose à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de la tempérance, dont la loi de Dieu nous a fait un précepte perpétuel; de sorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé qu'un règlement de discipline.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes, c'est-à-dire que ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité; c'est-à-dire que ce que nos pères auraient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, mes frères, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces, terminait le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas! Lisez l'histoire des premières mœurs des fidèles : des herbes et des légumes; un repas de larmes et de pénitence, tout y respirait la mortification de Jésus-Christ: les entretiens de piété, les lectures, les livres saints, les exhortations au martyre en faisaient le principal assaisonnement; et l'on y mangeait plutôt pour prolonger ses souffrances et satisfaire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Église de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du christianisme, elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles; elle composa avec notre faiblesse, elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Mais au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses dont il ne faudrait user qu'en gémissant; soupirer après les prémices de l'esprit et l'âge florissant de l'Église, et nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos pères, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux; jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Église, et qui d'abord n'était presque pas sensible? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité, et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets que n'était autrefois le seul repas que l'Église permettait aux fidèles.

Donc, mes frères, encore aujourd'hui ce que l'Église vous permet le soir est une grâce accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y sauraient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter; c'est ce miel de Jonathas auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur et digne de mort. Mais qui s'en tient à ces bornes sacrées? Hélas! il n'est plus que quelques âmes retirées, des solitaires pénitents, des vierges pures et ferventes, accoutumées, ô mon Dieu! à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent

rien aux adoucissements de l'Église, qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles : tandis que les âmes criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégrader votre parole sainte à des détails rampants si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, mes frères, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnaissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Élie, et de Jésus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors, qu'elles faisaient passer les chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles; et qu'elles étaient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs et dans leurs satires profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Église, si utiles à ses enfants, si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Encore, comment se dispose-t-on à ces restes défectueux de pénitence? par des excès et des réjouissances profanes; et l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'est un redoublement de débauche, de souillure et d'ignominie.

Souvenez-vous donc, mes frères (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étais proposé), que l'intention de l'Église est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur : mais l'Église, qui voit en gémissant que les véritables pénitents sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout à fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année : que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur; vous le savez : voici de quoi réparer vos négligences. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger : n'en exagérez pas les incommodités; n'achevez pas d'affliger l'Église, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffirait pas pour expier, on vous demande si peu; et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplacent l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore, que puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles; détruire d'une main ce que vous édifierez de l'autre; apaiser votre juge et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendriez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps, et vous ne vous abstiendriez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu? Eh! que serviraient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous souffririez, et Dieu détesterait vos souffrances; vous jeûneriez, dit le Prophète, et il rejetterait vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues? ce serait le jeûne des Juifs, qui ne s'arrêtaient qu'à la lettre qui tue; qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus charitables, ni plus patients, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous, en troisième lieu, que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seraient peut-être innocents. Vous devez vous regarder comme des pénitents publics qui vont désarmer la colère du Seigneur et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Église vous impose. Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisirs, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent, si vous y allez participer; vous abandonnez l'entreprise, vous interrompez votre carrière. Tout

ce qui ne convient pas à la pénitence, ne vous convient plus; et vous violez la loi du carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Église, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grâce de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendriez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection des crimes tout nouveaux, et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience, ou à vous accorder des grâces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au prêtre : si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilége et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé, pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence, pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes; un pécheur qui jusqu'ici n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis?* (Rom. vi, 21.) Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir, se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté? qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalousie, de perte, de préférence; que sais-je? peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès! Ah! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui et la tristesse secrète de votre cœur; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos désirs; ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu; y avez-vous réussi? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes? Et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille? n'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels? et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes et vous préparer de nouveaux ennuis? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence, et je rends cette gloire à votre grâce. Ne rejetez pas ces faibles commencements de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte, plutôt que le désir de la vertu : et si les plaisirs injustes pouvaient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah! sans doute, Seigneur, je ne penserais jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperaient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grâce elle-même qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve? Combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais; en qui l'ivresse dure toujours; et qui, ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps, et que frappés de mort, et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paraître devant votre tribunal redoutable?

Conduisez donc, ô mon Dieu! ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence, et ajoutez au dégoût des plaisirs que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie, un vase d'honneur et de miséricorde.

Ainsi soit-il.



SECOND SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

MOTIFS DE CONVERSION.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.
Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. (II COR. VI, 2.)

Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce temps saint, ses soins et ses empressements pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsque autrefois son peuple s'était égaré des voies de ses commandements, il leur suscitait des prophètes qui leur annonçaient les calamités dont leurs fautes allaient être suivies, et qui, par la terreur de ces images, s'efforçaient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice; ses prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel; les vieillards rassemblés dans le temple, ranimaient leurs voix languissantes, pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères; la nouvelle épouse négligeait les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie; les vierges désolées faisaient retentir les places publiques de leurs gémissements; et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leur repentir, laissait tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même, mes frères. Comme toute chair a corrompu sa voie, et que la foi et la crainte du Seigneur paraissent effacées du cœur de presque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyait ses prophètes, vous annoncer non des calamités funestes, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe, et la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces qu'il veut vous rappeler à lui; c'est par des châtiments réels qu'il déploie depuis longtemps sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité qui nous envoie, et prêt à faire pleuvoir sur vos crimes le feu de son indignation et de sa colère; c'est un Dieu touché de vos malheurs, et qui après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance, vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

Voici donc le temps de salut et de propitiation, mes frères. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes; faites cesser des désordres qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission et de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors du ciel vont se répandre sur la terre. La voix du sang de Jésus-Christ crie pour vous. Sa voix va devenir le remède et l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence et de salut!

1° Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles affaiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois, qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas que dans la justice et dans l'innocence. Premier motif.

2° Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Église impose à tous les fidèles. Second motif.

3° Les grâces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères. Troisième motif.

4° Plus de secours du côté de l'Église, dont les larmes et les prières plus longues, plus ferventes, et plus particulièrement destinées en ce saint temps à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine. Quatrième motif.

5° Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques[1] qui nous affligent, et qui nous faisant sentir la main de Dieu apesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant les crimes qui nous ont attiré sa colère. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence : c'est tout ce que je me propose dans cette instruction. Implorons, etc.

PREMIER MOTIF.

[2] Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Église, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les prières; déchirez vos cœurs, et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant; qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avait résolu de punir vos infidélités.

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Église. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer : n'endurcissez point désormais votre cœur, et ne rendez pas inutiles toutes les grâces que la bonté de Dieu

[1] Ce discours fut prononcé les dernières années du règne de Louis XIV, après les batailles d'Hochstet, de Ramillies et de Turin, et la prise de Lille et de Douay par les ennemis.
[2] Joel. 2, 12, 13.

vous prépare : ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir en ce saint temps; et faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie que Dieu demande de vous, que vous vous promettez depuis si longtemps à vous-même, et que la multitude et l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable et si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie; et, par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont toute souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation, et la triste destinée de votre âme. Faudrait-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont-ils écoulés? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'ouvrier éternel qui vous l'avait donné? Quel usage de votre jeunesse, de vos talents, de vos lumières, de votre temps qui devait être le prix de votre éternité? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle? Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgrâces, qui dans les desseins de Dieu devaient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions et de tous les autres secours que la religion vous a offerts, et où tant de justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici : quel vide? quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolutions! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques heures et quelques mouvements de grâce, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des grâces méprisées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher auditeur, pour revenir à votre Dieu? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vu tomber à vos côtés, vos égaux, vos concurrents, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même si les circonstances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'ont pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui s'est écoulé de vos jours, n'est que comme un point qui disparaît et qui vous échappe. Tout ce qui vous reste va disparaître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment, pour pleurer les égarements d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer. Le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé; et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle, pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois, la vie ne serait pas assez longue pour pleurer votre chute; et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont toute occupée! Demain on va vous redemander votre âme; et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu! Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions et de votre vie; qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage; qu'il vous accueille encore usé par le monde et par les plaisirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du déréglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles?

Grand Dieu! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes désirs et à mes vaines espérances; lassé des passions, dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertumes; dégoûté des plaisirs que la bienséance elle-même commence à m'interdire; peu touché de tout ce qui fait l'em-

pressement des autres pécheurs, portant partout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie, et ne pouvant y réussir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant partout avec moi; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, et vous retrouvant partout sur mes pas : que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressements et vos recherches?

Grand Dieu! finissez mes peines, en guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions : soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres. Ecoutez mes désirs, et fermez les yeux à mes faiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon âme. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu; c'est la faiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Arrachez-moi au monde et aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait, et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes, mon cher auditeur, et les désirs que Dieu vous inspire depuis longtemps de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le temps de pénitence où nous sommes entrés, les mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

DEUXIÈME MOTIF.

Oui, mon cher auditeur, que serviront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t-il de vos abstinences, de nos instructions, et de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière, si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, et si une vie toute criminelle met toujours un chaos entre vous et la grâce? Vous porterez avec les justes le joug de la loi, et vous n'en partagerez pas avec eux les consolations et les grâces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de la vie; c'est la fin et la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne; et que sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paraisse inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde de Dieu, et qui ne trouvant plus de ressource dans la religion, dont ses impiétés semblent lui fermer tous les secours, en cherche une dans le désespoir, et dans le mépris affreux de son salut. Mais vous, mon cher auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité et à la justice; vous à qui il fait encore entendre, dans le fond de l'abîme où vous croupissez, la voix de sa miséricorde; vous à qui il tend encore à tous moments la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut, et le terme heureux de vos malheurs et de vos crimes; entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; demandez à Dieu que vous n'y courriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie vous soit donné : soumettez-vous à Dieu, en vous soumettant à la loi de l'Église, et il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent : plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que cette peine ne soit pas infructueuse et sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte; c'est s'unir avec les justes; c'est craindre de désobéir à Dieu; c'est respecter ses lois saintes; c'est rendre hommage à la religion; ce n'est pas mettre un nouvel obstacle aux grâces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation : en un mot, le pécheur qui observe la loi peut du moins espérer toujours; celui qui la méprise est déjà condamné.

Et cependant où sont ceux qui observent cette loi sainte? Que de prétextes frivoles et peu sérieux pour s'en dispenser! Oui, mes frères, que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir? Des infirmités chimériques : mais, hélas! les opposez-vous au monde, aux passions, aux plaisirs mille fois plus laborieux et plus nuisibles que cette loi de pénitence? Une santé faible et usée : mais quel usage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terrestres mille fois plus dures à porter que le joug de Jésus-Christ? Quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence : hélas! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table et du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane? vous en abstenez-vous pour

cela? Où est ici la bonne foi, et cette équité dont vous faites tant d'observation dans vos démarches envers les hommes? N'êtes-vous donc faux et injuste qu'envers Dieu? Qu'avez-vous donc à opposer encore? un long usage de transgression, une habitude de violer la loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable. Eh quoi! seriez-vous dispensé du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici? L'ancienneté de l'infraction vous rendrait-elle moins coupable? Nous allégueriez-vous la durée du crime comme une excuse? Et ce qui devrait vous alarmer, deviendrait donc précisément ce qui vous calme? C'est à nous à vous opposer cette longue et criminelle habitude de transgression, et à nous en servir de motif pour vous couvrir de confusion; et non pas à vous, à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux et invétérés deviendraient innocents, si le long usage de la volupté tout seul les dispensait devant Dieu d'être chastes! Qu'on est à plaindre, mes frères, de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on aurait honte d'avancer devant des hommes sérieux dans des affaires de néant!

Je sais qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel; que la grande affaire est de bien vivre; mais qu'au fond, user d'une viande plutôt que d'une autre, n'a jamais paru un crime fort sérieux, et sur quoi il faille tant sonner l'alarme, et troubler les consciences des fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes : comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent, ou lorsque vous ordonnez au premier des hommes de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire, et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence.

Oui, mes frères, ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Église, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si vigoureux et si sévère.

Mes frères, le saint vieillard Éléazar était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Machabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu? Les trois jeunes Hébreux, à la cour du roi de Babylone, n'avaient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféraient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques un scrupule vain et puérile?

Eh! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur? Avaient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles et moins sublimes que vous? Étaient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent? Étaient-ce des esprits faibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi il n'en reste presque plus de vestiges dans le monde. Ce temps sacré n'est presque plus distingué des autres temps de l'année, que par les instructions plus fréquentes que nous faisons aux fidèles. Le deuil n'est plus que dans nos temples, où les ministres pleurent encore entre le vestibule et l'autel. La pénitence de ces jours saints ne subsiste plus que dans le langage de l'Église. Au dehors les plaisirs, les jeux, les passions, les spectacles, les excès même de la bonne chère vont toujours même train. Allez dans les îles éloignées, dit l'Esprit de Dieu, voyez ce peuple infidèle, ennemi de Jésus-Christ, et qui possède les lieux sacrés où s'accomplirent autrefois tous ses mystères. Entrez dans ces villes profanes aux temps destinés à la célébration de leurs jeûnes. Quel recueillement! quelle abstinence! quelles purifications! quelles prières! quelle sévérité d'observance! quelles peines imposées par la loi de leur faux prophète, devenue leur loi publique, contre les transgresseurs, s'il s'en trouvait un seul! Tout y annonce au dehors leurs jours de jeûne et d'abstinence : et au milieu de nos villes, nous qui

nous vantons d'être le peuple choisi, nous qui nous regardons comme la nation sainte, tout en efface jusqu'aux traces les plus légères, et le seul spectacle qui rappelle l'établissement de la loi, c'est le grand nombre de ceux qui la violent. Trouvez-moi en effet une seule famille où le carême s'observe universellement? Cherchez une table dans le monde qui ne soit pas chargée de mets défendus, et où il ne se rencontre quelque infracteur du précepte? Et ce n'est pas assez de le violer : loin de cacher sa honte et sa transgression dans l'enceinte de sa famille, on le viole avec éclat; on attire chez soi des complices de sa désobéissance; on les autorise par son exemple; on les force souvent par ses persuasions : et comme si ce n'était pas assez du crime de l'infraction, on y ajoute celui du scandale.

Venez nous dire après cela que ce n'est pas ici un point fort essentiel. Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques, de vous révolter contre l'Église, de vous séparer comme un anathème de tout le corps des justes, de ne faire aucun usage des secours que la religion vous offre, d'être à vos frères une occasion de chute et de scandale, et en un mot de contribuer autant qu'il est en vous au relâchement des mœurs, et à l'extinction de la foi et de la piété parmi les fidèles?

Voilà, mon cher auditeur, des motifs bien pressants pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoutons-y encore la croix et l'exemple de Jésus-Christ, que l'Église nous met devant les yeux en ces jours de salut.

TROISIÈME MOTIF.

Ce grand spectale pourrait-il vous devenir inutile? Le prix de son sang qui a effacé les péchés du monde, et qui va coulerplus abondamment sur vous, pourrait-il vous laisser encore tout couvert de crimes et de souillures?

Car, mes frères, sa croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Église. Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire et son immortalité. C'est là l'esprit de notre vocation, et le fondement de notre espérance. Hors de là nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la fuite des plaisirs, tout le reste peut nous être commun avec les philosophes qui débitaient une doctrine sage et éloignée des excès et des vices.

C'est donc la croix de Jésus-Christ qui fait proprement le grand caractère des chrétiens, et la seule voie de salut que Jésus-Christ est venu ouvrir à ses disciples. Or, comment y participons-nous? Qu'avons-nous de commun avec Jésus-Christ crucifié? Nos œuvres, nos démarches, nos délassements, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la croix? Où paraît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie?

Je sais que le monde nous fournit des croix et des afflictions, que nos propres passions nous en ménagent, et que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont là des croix de la cupidité. Ce sont les châtiments de nos passions, et non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice, et non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où est la croix de Jésus-Christ dans nos mœurs? Que souffrons-nous pour lui plaire? Que prenons-nous sur nos passions, sur nos penchants, pour pouvoir prétendre au titre de ses disciples? Où est cette croix que nous portons, et sans laquelle il faut renoncer à Jésus-Christ. Nous portons la croix de nos crimes, la croix de nos passions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines et de nos envies, c'est-à-dire la croix du monde et du démon. Hélas! celle de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante, et nous la rejetons : celle de Jésus-Christ rend heureux ceux qui la portent, et nous la craignons : celle de Jésus-Christ adoucit même les croix du monde, et nous les lui préférons : celle de Jésus-Christ est le prix de l'éternité, et nous la méprisons.

Quelle folie, mes frères! Nous ne pouvons éviter les croix ici-bas; faisons du moins qu'elles nous soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions; souffrons du moins en les réprimant, afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie; mettons-les donc à profit, et faisons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde, comme pour servir Jésus-Christ; souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde : nos peines seront les mêmes, et les récompenses bien différentes.

Mais que dis-je, mes frères, que nos peines seront les mêmes! Le Seigneur adoucit le joug qu'on porte pour lui, et le joug du monde est un joug de fer, qui meurtrit et qui accable. Les violences de la croix sont mêlées de mille consolations, et celles de la cupidité ne sont payées que par des peines nouvelles. Les sacrifices de la grâce calment le cœur, et ceux des passions le déchirent. Les saintes agitations de la pénitence laissent l'âme dans la joie et dans la paix, et les agitations du crime la troublent et la dévorent. Les épines de la vertu por-

tent avec elles leur douceur et leur remède, et celles du vice laissent l'aiguillon dans la conscience, et le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot, les rigueurs de l'Évangile font des heureux, et les dégoûts du monde n'ont fait jusqu'ici que des misérables.

Les grâces qui vont couler de la croix de Jésus-Christ vous offrent donc, mon cher auditeur, une ressource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre temps. Les prières même de l'Église, plus longues et plus touchantes, rendent, durant cette sainte carrière, le ciel plus propice aux pécheurs.

QUATRIÈME MOTIF.

Les soupirs de cette chaste Épouse qui ne s'occupe en ce temps que de la conversion de ses enfants, qui ne prolonge la tristesse et l'harmonie de ses cantiques que pour attirer les regards et les miséricordes du Seigneur sur les scandales qui l'affligent, ouvrent les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Tout le corps des justes qui prie, et qui est toujours exaucé, rend le Seigneur bien plus attentif aux besoins de l'Église et aux misères de nos âmes.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, des austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple. Tant d'âmes justes qui affligent leur chair par le jeûne et par la retraite, et dont la voix, comme la voix du sang innocent, monte jusqu'au trône de Dieu, non pour solliciter ses vengeances, mais pour attirer ses miséricordes. Hélas! si Judith toute seule dans Israël, affligeant son âme sous la cendre et sous le cilice, réconcilia le Seigneur avec son peuple et détourna de lui les effets de son indignation et de sa colère, que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles, qui, répandues dans toutes les parties de la terre, prient en ce temps saint pour vous, et offrent au Seigneur leurs jeûnes et leurs macérations, pour obtenir le pardon de vos crimes? Que ne devez-vous pas attendre de tant de saints pasteurs qui offrent leurs âmes et leurs travaux pour vous enfanter à Jésus-Christ? de tant d'anachorètes pénitents, de tant de vierges pures, qui dans le fond de leur retraite gémissent comme la colombe, désarment le bras du Seigneur prêt à s'appesantir sur nous, et changent ses foudres en des rosées de bénédictions et de grâce? Que de secours la religion présente à votre faiblesse! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde et de sa clémence!

Je pourrais encore ajouter les instructions que l'Église va vous donner par la bouche de ses ministres. Hélas! mes frères, si autrefois la lecture de la loi de Dieu toute seule, presque oubliée parmi les Juifs, renouvela tout Jérusalem : si tout le peuple fondit en larmes, si les grands et les prêtres eux-mêmes touchés de la beauté et de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux alliances profanes et renvoyèrent les femmes étrangères, que ne peut pas pour votre salut le zèle de tant de ministres, qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle? Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, si vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes saintes et sublimes de l'Évangile, accompagnées de toute la force et de toute la terreur de notre ministère?

Oui, mes frères, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, l'âge peut seduire, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir; mais enfin la vérité perce le nuage : le grand, le solide de la religion prend la place dans un bon esprit de tout le frivole qui l'avait amusé. Lassé d'avoir couru longtemps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Et remarquez ici que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avait fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher auditeur, qui vous ouvre, en ce temps de propitiation, tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Église va faire pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresser à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égarements et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule? Que reste-t-il à faire au Seigneur? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvements

de sa grâce : il vous offre tous les secours de la religion, et vous n'en faites aucun usage : il réunit toutes les prières de l'Église en votre faveur, et vous les rendez inutiles par votre impénitence : il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses et les menaces formidables de la loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore? châtier vos crimes et ceux de vos semblables par des calamités publiques; répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avaient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches. C'était, mes frères, la seule ressource qui restait à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parlait en vain au fond de nos cœurs; il nous frappe pour se faire entendre.

CINQUIÈME MOTIF.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfants d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en faiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles, en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins, à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces, et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en affaiblir la force et le succès. La paix autrefois entre nos mains s'éloigne de plus en plus de nous, et nos désirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendues nécessaires. La France, que nos premières années avaient vue si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde : et nos ennemis, si jaloux autrefois de nos prospérités, peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement, mes frères? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes : leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le prophète : *Prospexit de excelso sancto suo* (Ps. CI, 20); et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous; les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres mêmes sans piété; le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auraient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux mêmes à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique; les théâtres devenus des lieux de prostitution, par le déréglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre; et les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire; les ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne; la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie; et ce royaume autrefois le soutien de la foi, et la plus pure portion de son Église, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentiments le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux environné d'une cour dissolue; le courtisan toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret; la piété sur le trône devenue plus odieuse; les crimes se multiplier par la contrainte; le péril de la débauche en assaisonner les excès; l'ambition se revêtir des apparences de la piété pour attirer les largesses du souverain; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis, nos enfants, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets; et nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution, il a eu recours aux châtiments, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant, quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Qu'opposons-nous à la colère de Dieu pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événements, des inquiétudes sur les misères et sur les charges publi-

ques; que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement; de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets, des dérisions souvent et des chants satiriques et profanes, symbole éternel de la légèreté de la nation et qui nous ont toujours consolés de nos malheurs, en éternisant le souvenir de nos pertes; c'est ce qu'un ancien Père reprochait déjà de son temps à nos ancêtres : *Cantilenis infortunia sua solantur*. (SALVIANUS.)

Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut : nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent partent du ciel; que c'est Dieu lui-même qui confond les conseils et la prudence de nos chefs; qui aveugle nos sages et nos vieillards; qui répand l'épouvante et la terreur dans nos armées; et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes frères, et alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur, par un repentir sincère, à combattre pour nous; et alors, ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israël, disait autrefois le grand prêtre Eliachim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux troupes victorieuses des Assyriens; souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec, qui se confiait dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, et dans la multitude de ses chariots : *Memores estote Moysi servi Domini, qui Amalec confidentem in virtute sua, et in exercitu suo dejecit.* Ainsi disparaîtront devant vous vos ennemis, continuait ce vénérable pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la loi et si vous revenez au Seigneur par les gémissements d'un cœur brisé, et d'un repentir vif et sincère : *Sic erunt universi hostes Israel, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus, in conspectu Domini.* (JUDITH, IV, 12, 14.)

Et voilà, mes frères, ce que le pontife saint [1], qui nous honore ici de sa présence, et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquées par une indication solennelle de jeûnes et de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes frères, vous a-t-il dit, finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, mes frères, ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, mes frères, en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété en secondant ses désirs. Récompensez ses soins en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque, malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous réconcilier avec le Seigneur, et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher auditeur; et ne rendez pas inutiles, par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu! que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi? Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver, et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre? Vous avez mis tout en œuvre pour empêcher votre créature de périr; vos grâces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles; que dirai-je encore? un cœur même tendre pour le bien; un cœur né avec des sentiments de vertu et de droiture; un cœur qui se refusait aux excès, qui ne paraissait point fait pour le déréglement, qui ne cesse de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma faiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes? Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici pour me laisser périr sans ressource, plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles. *Ainsi soit-il.*

[1] Monseigneur le cardinal de Noailles, devant qui ce sermon fut prêché à Notre-Dame.

SERMON

POUR LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. (MATTH. 8, 10.)

D'où venait donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs? et quel sujet pouvaient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère? Ils avaient demandé des miracles, et il en avait opéré à leurs yeux de si convaincants, que personne avant lui n'en avait fait de semblables. Ils avaient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages, Moïse et les prophètes lui en avaient rendu; le Précurseur avait dit hautement : Voilà le Christ, et l'Agneau qui vient effacer les péchés du monde; un gentil rend gloire dans notre Évangile à sa toute-puissance; le Père céleste du haut des airs avait déclaré que c'était là son Fils bien-aimé; enfin les démons eux-mêmes, frappés de sa sainteté, ne sortaient des corps qu'en confessant qu'il était le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvait encore opposer l'incrédulité des Juifs à tant de preuves et de prodiges?

Voilà, mes frères, ce qu'on pourrait demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels après l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit, après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de dix-sept siècles ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes frères, au milieu des triomphes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfants d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent; des hommes impies, qui changent, comme dit un apôtre, la grâce de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et se sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugements terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvait quelque âme de ce caractère, souffrez, vous mes frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçu des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Église faisaient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité; et qu'avant de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondements de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable, et de se convaincre que la foi qui paraît l'écueil de la raison en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource.

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance.

Or, je veux montrer aujourd'hui que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même; que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil en est la démarche la plus glorieuse; et enfin que la soumission qu'il rejette, par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et de là je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable; elle est glorieuse; elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix, qui vous a soumis l'univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui, par les prodiges secrets de votre grâce, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance; et détruisez par ces lumières vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, mes frères, que c'est la foi, et non pas la raison qui fait les

chrétiens; et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, est de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la faiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes : et comme la loi, bonne et sainte en elle-même, ne servait pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtait là comme à son terme; de même la raison, bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu et une participation de la raison souveraine, ne doit servir, et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire peut être soupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous persuade ; si elle est légère, c'est faiblesse d'y ajouter foi : ou du côté des choses qu'on veut nous persuader; si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables : ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader; s'il sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du fidèle est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre; que les vérités qu'on veut lui persuader sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience ; et enfin que les motifs dont on se sert pour le persuader sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Église, par la bouche de ses pasteurs, forme des décisions, et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire, comme renfermée dans la seule Église catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part, seule dépositaire de la connaissance d'un Dieu et de la promesse d'un médiateur, toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers; toujours contredite et toujours la même; et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatants de vérité, qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes, et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs qui semblent disputer, avec la vérité, de l'ancienneté de leur origine. Mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur, et l'on peut leur faire à toutes le reproche du Prophète : *Novi, recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum.* (Deut. xxxii, 17.)

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, mes frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants : et comme l'erreur naît toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine que les fables du

paganisme trouvèrent leur fondement ; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Écritures.

Or, mes frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux, et qui tombaient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent, et c'est tout dire d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie, et les inventions de cet art, les plus solides fondements de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnables, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événements qui subsistaient encore alors, par des traits qu'on reconnaissait encore dans les lieux qu'ils avaient habités. C'est une tradition vivante la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avait ouï dire aux enfants des patriarches, et que les enfants des patriarches ne rapportaient que ce que leurs pères avaient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs, et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avait rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avait recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire toute la tradition du genre humain ; et le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avait fait jusque-là toute la religion, toute la science et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés, lisez l'histoire des peuples et des nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre; que dis-je? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un Être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste; et les derniers âges, qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre ; suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays, elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérants : ils vainquaient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissaient leurs cultes en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes frères, de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes, et malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfants, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Non, ce n'est pas par le glaive, comme dit le Prophète, que nos pères possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram.* (Ps. XLIII, 4.) Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte; mais ce peuple si faible, opprimé en Égypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines, et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a faits pour le détruire.

Or, d'où vient, mes frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtiments dont il punissait les transgresseurs, si aisé même à s'établir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire, d'où vient qu'il

s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions soutenues de la puissance des empires et des royaumes sont retombées dans le néant d'où elles étaient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage? Et puisque tout ce que l'esprit humain avait inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré, était seul l'ouvrage de la sagesse divine? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité, vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on voulait y mêler, je l'avoue; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent : mais ne jamais rien relâcher, malgré le changement des mœurs et des temps; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes frères, entrons dans le fonds du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie dont les ténèbres cachaient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimerait pas d'être approfondie et qui craindrait l'examen, serait suspecte : *Cæterùm suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspirait à l'homme des sentiments insensés de la Divinité; la philosophie, des sentiments peu raisonnables de lui-même; la cupidité, des sentiments injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies, que la raison de tous les siècles n'avait jamais pu ni guérir, ni même connaître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Écritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré, c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages; mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe; et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées!

En second lieu, une vaine philosophie, ou avait dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens; ou l'avait follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvait trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination; elle corrige son orgueil en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin, la cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis

véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des États. Non-seulement elle arrête les usurpations, mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger : non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère, mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien lorsqu'il en a besoin : non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie, mais elle veut que nous fassions du bien à ceux mêmes qui nous font du mal; que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu! quelle paix! quelle félicité! quelle image du ciel sur la terre! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voulait qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader, achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements; et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettaient à leurs enfants comme leur plus précieux héritage; qui étaient conservées dans le temple saint comme le gage le plus sacré des promesses divines; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers : des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des Sibylles resserres avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici, nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avait droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes; ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices; aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité; et cependant ces livres saints leur étaient chers; et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avaient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Évangile. Et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportait; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes, qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagances inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seraient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vé-

rité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés, et qui, n'ayant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les césars, qu'elle dégradait du rang des dieux; les philosophes, qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité; les voluptueux, à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances; les riches, qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement; les pauvres, à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes, dont elle combattait toutes les passions. Cette foi prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle et être destiné à la mort étaient deux choses inséparables; et cependant le danger était un nouvel attrait : plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait de progrès; et le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? qui ne reconnaîtrait à ses traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme.

DEUXIÈME PARTIE.

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir; glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes frères? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine, et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Eh! quoi, mes frères, serait-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin? Quoi! l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles! Quoi! il aurait meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! Pour moi, disait autrefois saint Ambroise (AMBR. *Orat. de resurrectione*) aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme; *Juvat hoc credere;* d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat.* C'est se punir bien tristement soi-même que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est.* Ah! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quod si in hoc erro, quod me angelis post mortem sociare malo quàm bestiis, libenter in hoc erro, nec unquàm ab hâc opinione, dum vivo, fraudari patiar.* (AMBR. Orat. de resurrectione.)

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs, et de tous les mouvements de son cœur; exerçant un empire glorieux sur lui-même; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation!

La philosophie ne détruisait les vices que par le vice. Elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissements du monde : elle cherchait plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avait renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étaient des œuvres de ténèbres : il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avait plus d'hommes sur la terre : quelle élévation! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation? Je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie, et de tous ces monstres qui règnent tour à tour dans son cœur?

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourrait désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie : la vertu et le vice vous paraissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oserait nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines, et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênait vos passions; et vous l'avez crue fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire; que tout mourait avec nous; que les peines éternelles étaient des terreurs de l'éducation; que les penchants nés avec nous ne pouvaient être des crimes; que sais-je? et toutes ces maximes de libertinage

sorties de l'enfer. On croît aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avaient jamais eu de passions, ou si la religion les avait autorisées, il n'aurait jamais paru d'incrédule sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que, dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion; dans les moments où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent; vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affaiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre : c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnaissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre Père et de l'Auteur de votre être; vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; et humilié sous la main du Tout-Puissant prête à tomber sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avait besoin de nouvelles preuves, je vous montrerais combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disaient autrefois les Juifs à leurs enfants. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, disait saint Paul (HEBR. XI, 39) aux fidèles, après leur avoir rapporté de siècle en siècle, dans ce beau chapitre de sa lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savants si estimés, de beaux-esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchait une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvait nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disait autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus.*

Et ici, mes frères, souffrez que, laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On aurait horreur de se départir de la croyance de ses pères; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères, mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en taisant les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres, et les mesurant sur nos faibles lumières; et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles, qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, mes frères, la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul doute, un seul mot la blesse; un souffle, pour ainsi dire, la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable? Hélas! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvait pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste est devenu le sujet des conversations mondaines, on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connaissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple; n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés; des doutes tant de fois éclaircis, et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité; des hommes qui dans des mœurs dissipées n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points

qu'une vie entière d'étude, accompagnée de lumière et de piété, pourrait à peine éclaircir.

Des personnes, même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devrait être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudraient qu'en sachant on affectât d'ignorer, des personnes qui connaissent mieux le monde que Jésus-Christ, qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables ne se connaissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme; vous venez de le voir; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

TROISIÈME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule le plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire, dans le caractère même de sa raison.

Or, je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie, parce que sa raison est faible, et qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention, je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est faible, et qu'il lui faut un secours. Hélas! mes frères, nous ne nous connaissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis, et l'artifice divin, qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disait autrefois cette illustre mère des Machabées à ses enfants, comment vous avez paru dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, et la vie que vous y avez reçue; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place; c'est la main invisible de l'Auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem.* (MACH. VII, 22, 23.) Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets, et il n'est que celui qui a présidé à sa formation qui puisse les connaître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait saint Augustin; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô homme! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent pour ainsi dire dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais, qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements? Expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments? cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre; démêlez,

si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux; rendez-nous raison des différents instincts des animaux; tournez-vous de tous les côtés; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi? La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu? Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous voulez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous? L'univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes est un abîme où vous vous perdez; et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières. O égarement! Si tout était clair, hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres; mais puisqu'au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule: *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos.* (TRAC. XXVIII, *in Joann.*)

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la faiblesse de la raison, mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avait-il de plus naturel à l'homme, que de connaître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage? Ces lumières étaient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Évangile, et voyez jusqu'où l'homme avait dégradé son Créateur, et à qui il avait fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étaient effacés, et l'homme ne portait plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avait gravée. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avait si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte situation du mariage; et permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux; et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire; et par là, sans tendresse, sans affection, sans humanité; tous en état de devenir incestueux ou parricides sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté était le souverain bien; et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes: les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu; les vices les plus abominables y furent consacrés: on leur dressa des temples et des autels: l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, et des crimes encore plus honteux furent érigés en divinités: le culte devint une débauche et une prostitution publiques; et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes: et l'apôtre qui nous les rapporte prend soin de nous avertir que ce n'était pas là seulement le dérèglement des peuples, mais des sages et des philosophes qui s'étaient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avait livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égarements si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne saurait être à elle-même son guide, sans tomber dans les abîmes dont votre foi et votre lumière seules peuvent la tirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes frères, si la brièveté d'un discours permettait de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes; c'était sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité.

Les uns doutaient de tout; les autres croyaient tout savoir. Les uns ne voulaient point de Dieu; les autres nous en donnaient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos: quelques autres, esclave des destinées et soumis à des lois qu'il ne s'était pas imposées lui-même:

ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire; autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme: ici c'était un assemblage d'atomes; là, un feu subtil; ailleurs, un air délié; dans une autre école, une portion de la Divinité. Les uns la faisaient mourir avec le corps; d'autres la faisaient vivre avant le corps : quelques autres la faisaient passer d'un corps à un autre corps; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvait qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettaient dans la raison; d'autres ne la trouvaient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la félicité de l'homme, tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étaient pourtant devenus des problèmes, qui, de part et d'autre, n'étaient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes; des questions oiseuses où l'on ne s'intéressait pas pour le fond de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourrait rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères? Quelles furent les abominations des gnostiques, les extravagances des valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des manichéens? Suivez de siècle en siècle; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Église tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine! que de sectes son nées d'une secte! que d'assemblées particulières dans un même schisme! Ce royaume illustre [1], que son voisinage, ses malheurs et des gages sacrés et augustes [2] nous rendent si cher, à combien de différents partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie? Cette Église si vénérable, si féconde autrefois en saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée? Chacun y est à soi-même sa loi et son juge : et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme! O règle infaillible descendue du ciel, et donnée en dépôt à l'Épouse de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israel, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations, et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie!

Pour vous, mes frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrais-je vous dire en finissant? Vous dites que vous avez la foi; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Évangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi, qui fait les chrétiens, n'est pas une simple soumission de la raison; c'est une pieuse tendresse de l'âme; c'est un désir continuel de devenir semblable à Jésus-Christ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion est un monstre dont on a horreur; mais un chrétien qui croit, et qui vit comme s'il ne croyait pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc, mes frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet.* (Luc. xii, 46.) Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des justes et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites.

Ainsi soit-il.

[1] L'Angleterre.

[2] Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme, étaient alors à Saint-Germain en Laye.

SERMON

POUR

LE VENDREDI APRES LES CENDRES.

DU PARDON DES OFFENSES.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis. (MATTH. V, 43, 44.)

On croît d'ordinaire que le législateur des Juifs avait usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement en publiant la loi du pardon des offenses : qu'obligé de ménager la faiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs persuadé que, de toutes les vertus, l'amour des ennemis était celle qui coûtait le plus au cœur de l'homme, il s'était contenté de régler la vengeance et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que, pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi, comme toutes les autres, avait sa sainteté, sa bonté, sa justice; mais c'était plutôt un établissement de police, qu'une règle de piété. Elle était propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'État; mais elle ne touchait point au cœur et n'allait pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposait seulement, ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il aurait affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que s'il excédait dans la satisfaction, il s'exposait à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des philosophes avait encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus; mais c'était un précepte de vanité, plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur semblait traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage : c'est qu'il leur paraissait honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'était donc fondé que sur le mépris qu'on avait pour eux. On se vengeait en dédaignant la vengeance; et l'orgueil se relâchait sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous ont nui, par la gloire qu'il trouvait à les mépriser.

Mais la loi de l'Évangile sur l'amour des ennemis ne flatte point l'orgueil, et ne ménage pas l'amour propre. Rien ne doit dédommager le chrétien dans le pardon des offenses, que la consolation d'imiter Jésus-Christ, et de lui obéir; que les titres, qui dans un ennemi lui découvrent un frère; que l'espérance de retrouver devant le juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité, que la charité elle-même qui n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux ni temps, ni personnes, qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la religion des chrétiens n'aurait point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle aurait toujours ce degré de sainteté, et par conséquent de vraisemblance, sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs, et les règles de ce point essentiel de la loi : les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre; les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions : c'est-à-dire, l'injustice de nos haines et la fausseté de nos réconciliations. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité, et la vanité. Le goût. On suit un certain penchant de la nature, qui, nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elle, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité. On cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs : les titres qui nous rendent puissants se changent bientôt en des qualités qui nous font paraître aimables; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; et, ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La religion et la charité n'unissent presque personne : et de là vient que, dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre

vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissaient à eux se rompent; notre cœur s'éloigne d'eux et ne trouve plus en lui à leur égard qu'aigreur et amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres; qui font des douceurs de la société un acharnement éternel; qui empoisonnent toutes la joie des conversations, et toute l'innocence des commerces; et qui, attaquant la religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux, et qui nous rassurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût, et c'est le premier prétexte et la première source de notre éloignement et de nos haines envers nos frères. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne; que tout vous choque et vous déplaît en elle; que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître; que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir, que de la voir ne servirait qu'à augmenter l'aversion naturelle que vous avez pour elle, et que la nature a mis en nous des haines et des amours, des rapports et des aversions, dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrais vous répondre d'abord, en établissant les fondements de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères: Cet homme pour vous déplaire et n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de Jésus-Christ, et héritier des promesses éternelles? son humeur, son caractère, quel qu'il puisse être efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels, et qui doivent vous le rendre cher et respectable? Lorsque Jésus-Christ nous ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans l'accomplissement duquel nous ne trouvions ni difficulté, ni peine? Eh! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si, en vertu de ce commandement, nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte; il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part: Jésus-Christ a donc prévu qu'il nous en coûterait pour aimer nos frères; que nous trouverions en nous des antipathies et des répugnances qui nous éloigneraient d'eux: et voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, et nous a déclaré si souvent que l'observer était observer la loi tout entière. L'aversion pour nos frères, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, et nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais d'ailleurs, un chrétien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce? Et depuis quand le goût naturel que l'Évangile nous ordonne de combattre est-il devenu un privilége qui nous dispense de ses règles? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs était un titre d'exemption, où est le fidèle qui ne fût quitte de toute la loi? et qui, plus il sentirait de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence? Nos goûts sont-ils notre loi? La religion n'est-elle plus que l'appui et non le remède de la nature? N'est-ce pas une faiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches et nos sentiments, nos haines et nos amours envers les autres hommes, que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes? Les hommes de ce caractère font-ils grand honneur, je ne dis pas à la religion, mais à l'humanité? et ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision et de censure? Quel chaos que la société, si le goût tout seul décidait des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avait point d'autre loi qui liât les hommes ensemble! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Évangile serait-il là-dessus plus indulgent? l'Évangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes; l'Évangile, qui nous ordonne partout de nous faire violence et de combattre nos goûts et nos affections; l'Évangile enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles non-seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre crime. Je pourrais vous répondre encore: Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui? mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, et que tout vous applaudit et vous approuve? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières sur la bonté de votre cœur, et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez; s'il vous paraît déraisonnable de se laisser révolter par des riens, et par certaines saillies dont nous ne sommes pas

quelquefois les maîtres; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fonds, par la droiture des sentiments et de la conduite, et non par des humeurs qui échappent, et sur lesquelles il est malaisé d'être toujours en garde contre soi-même; ayez la même équité pour votre frère, appliquez-vous la même règle: supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte; et ne justifiez pas par votre éloignement pour lui, les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères sont ceux mêmes avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés, et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrais vous demander, mon cher auditeur, si ce fonds d'oppositions, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre: vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même: si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que sais-je encore? vous demander si ce qui vous déplaît en lui ne sont pas peut-être ses bonnes qualités: si ses talents, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts; et si ce n'est pas son mérite ou son rang, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire: comme elle a quelque chose de bas et de lâche et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnaissable: mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer; que tout ce qui vous passe, ou vous égale, vous contraint et vous gêne, et que pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, et je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent: vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains: vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices: vous ne vous rebutez point: votre patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance, et vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! si vous regardiez votre frère, comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût? ne vaincriez-vous pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui? vous en coûterait-il tant pour mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels, et vous faire une violence utile et nécessaire? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité; et vous prétendez qu'on est injuste, dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité?

Et ne dites pas que ce sont là de ces bizarreries de la nature, dont on ne saurait rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchants. J'en conviens jusqu'à un certain point; mais il y a un amour de raison et de religion qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère: il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament: c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût; change sans cesse, et la charité ne meurt jamais: le goût ne se cherche que lui-même; et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime: le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrâce; et la charité est plus forte que la mort: le goût n'aime que ce qui l'accommode, et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime: le goût est aveugle, et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères; et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la verité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs,

souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la première source de nos amours et de nos haines, l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde : car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités, en nous disant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre, qu'il a fait échouer votre fortune, qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes, que vous le trouvez partout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai, et je vous réponds : Pourquoi voulez vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même, que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux; et en le haïssant vous renversez le fondement de votre salut éternel : il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens; et pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même; et pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un, sans fin et sans mesure.

Et de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant; et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu, que celle de la haine, c'est-à-dire d'une passion noire et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain : parlons celui de l'Évangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez chrétien, mon cher auditeur; si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, comme les ministres de votre sanctification, et les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage Vous vous seriez perdu dans le crédit et dans l'élévation, vous y auriez oublié Dieu : votre ambition aurait crû avec votre fortune, et la mort vous aurait surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre âme, vous a suscité, dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin : il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des grâces, et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abîmer et périr sans ressource : il a secondé pour ainsi dire son ambition; il a favorisé ses desseins, et, par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres : il a élevé votre ennemi dans le temps pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes; regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut; demander à Dieu que puisqu'il s'est servi de son ambition, ou de sa mauvaise volonté pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère; et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, mes frères, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas! si nous regardions tout ce qui passe, comme une fumée qui n'a point de consistance, si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil; si nous en étions convaincus, hélas! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfants qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule et la faiblesse de la raison grossit à leurs yeux. Tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événements, sur la perte du patrimoine de leurs pères, et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissaient leur enfance! Ainsi, ô mon Dieu, les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que Jésus-Christ leur a laissé, et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel! Ils voient de sang-froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper; et ils s'arment de fureur comme des enfants les uns

contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève les jouets puérils, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur faible raison, et servir comme d'amusement à leur enfance.

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères : mais la vanité, qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, mes frères, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus; et, quoique nous sentions nos faiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges, et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais avant que de vous répondre, je pourrais vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère : les discours les plus innocents nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues où ils passent : il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas; il y a tant d'esprits noirs et mauvais, qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissension parmi les hommes; il y a tant de caractères indiscrets et légers, et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé ce qui n'avait été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes; il y a tant d'hommes naturellement outrés et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle; j'en appelle ici à vous-même. Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours les plus innocents, et ajouté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées? Ne vous êtes-vous pas plaints alors de l'injustice et de la malignité des redites? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompés à votre tour? et si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire, et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul fussent exempts de cette destinée, et méritassent plus d'attention et de créance?

Vous nous répondrez sans doute qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez ne sont pas douteux. Je le veux; et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable; si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours par une feinte modération et par un demi-silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction, et fournir de nouveaux traits contre votre frère. Je vous demande si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes; si vous faites beaucoup de grâce aux faiblesses d'autrui; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absinthe; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains; et si les histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événements publics par votre malignité et par votre imprudence. O homme! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère, et de tous les motifs les plus graves de la religion pour vous porter à pardonner à votre frère un seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché; et la licence de vos discours envers les autres ne connaît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frere. Que faites-vous en le haïssant? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre âme; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs et dans l'intégrité de votre conduite, l'injustice de ses discours; détruisez par une vie sans reproche les préjugés qu'il a pu donner contre vous; faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies : voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa malice par vos mœurs et par votre silence : vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête; vous mettrez le public de votre côté; vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emporte-

ments et de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des faibles, c'est la triste consolation des coupables; en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauraient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais enfin, laissons toutes ces raisons et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient, de prier pour eux; de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentiments de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grâce. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes; comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution et la calomnie.

Car enfin, il faut en venir là. L'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables; c'était là, dit Jésus-Christ, toute la vertu des païens : *Nonne et Ethnici hoc faciunt?* (Matth. v, 47.) Mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent : elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous; et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes et les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot; tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire, vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée; vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connaissait tel que vous êtes; vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représentent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connaît coupable? Grand Dieu! que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle!

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose; mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature; que la religion qui pardonne, est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point, et que l'honneur ne connaît pas là-dessus d'exception et de privilége.

Quel est cet honneur, mes frères, qu'on ne peut acheter qu'au prix de son âme et de son salut éternel! et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime? Je sais que c'est ici où les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion; et que les plus sages mêmes, qui conviennent de la folie de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un prince qui, plus sage que le monde, et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Évangile qu'aux intérêts de l'État, a montré à ses sujets quel est le véritable honneur; et qui, en lui arrachant des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable.

Quoi! mes frères, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporterait sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'État? On ne serait pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère, et on le serait en obéissant à Dieu et à celui qui tient sa place sur la terre? La gloire ne serait donc plus qu'une fureur; et la lâcheté, qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître. Vous craignez de passer pour un lâche? Montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie; allez à la tête de nos armées affronter les périls, et cherchez la gloire dans le devoir; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires, et d'être comptées parmi les événements mémorables d'un règne si glorieux : voilà une valeur que l'État exige, et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles : regardez-les comme une ostentation puérile de la valeur, qui cache souvent une véritable lâcheté; comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale; comme une preuve forcée et équivoque de courage que le monde nous arrache, et à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à la honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur : vous en paraîtrez plus grand, et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est

plus qu'une brutale timidité; que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire; que tout ce qui déshonore l'humanité, ne saurait honorer les hommes; et que l'Évangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas; que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère; et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture. Or, je dis que c'est encore ici où vous vous abusez; et après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est point de précepte dans la loi, qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise, que celui qui nous oblige d'aimer nos frères; et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille; et cependant rien n'est plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur, et qui ne soit une fausse apparence de retour; soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe : car, mes frères, afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité et dans un amour chrétien de notre frère. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage, qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attirerait après soi, et qui pourrait retomber sur nous-mêmes; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudrait se bannir, si l'on s'obstinait à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands qui exigent de nous cette complaisance; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondraient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles et aux discours outrageants d'un ennemi qui peut-être nous connaît trop, et a été trop avant dans notre confidence pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore? on se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères; et eux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paraissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah! c'est que ce sont des héros de la vanité et non pas de la charité : c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère; et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, mes frères, que de mesures! que de négociations! que de formalités! que de peines pour les conclure! que d'attentions à apporter! que de ménagements à observer! que d'intérêts à concilier! que d'obstacles à lever! que de démarches à compasser! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis; c'est une affaire du monde, ce n'est pas une démarche de religion; c'est un traité heureusement conclu; ce n'est pas un devoir de la foi accompli : elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu : en un mot, c'est une paix qui vient de la terre; ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car, de bonne foi, les hommes, par leurs ménagements et l'habileté de leurs mesures, ont-ils pu, en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui était éteinte dans votre cœur! ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et votre frère les devoirs extérieurs de la société; mais ils n'ont pas changé votre cœur, que Dieu seul tient entre ses mains; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grâce toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère; et en effet, si vous l'aimiez sincèrement, aurait-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée qui aurait épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener : elle n'est pas si mesurée; elle témoigne simplement ce

qu'elle sent sincèrement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre; vous avez disputé toutes vos démarches; vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point; vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connaît pas toutes ces règles; elle n'en a qu'une : c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à observer; et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contre-temps pourraient ne pas réussir et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité : je dis et je répète que toutes ces réconciliations, qu'on a tant de peine à conclure; où de part et d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point, et avec tant de précautions si sévères et si précises; où il entre tant d'expédients et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair; corrigent les manières, mais ne touchent point au cœur; rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections; rétablissent les bienséances, mais laissent les mêmes sentiments; en un mot font cesser le scandale de la haine, mais n'en font pas cesser le péché. Aussi Jésus-Christ nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère. *Vade reconciliari fratri tuo.* (MATTH. V, 27.) Il ne nous dit pas : N'avancez pas trop de peur que votre frère n'en abuse; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin; ne le recherchez pas de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui : il suppose que pour aimer nos frères nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations; aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent être que vaines et de nul effet. Je dis les suites; car, mes frères, à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde? quel en est le fruit? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi? Le voici :

Vous nous dites en premier lieu que vous êtes réconcilié avec votre frère, que vous lui avez pardonné de bon cœur; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir, et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui. Et là-dessus vous vivez tranquille; vous croyez que l'Évangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or, je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la haine, dans la mort et dans le péché.

Car je vous demande : Craint-on de voir ce qu'on aime? et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez; mais que pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui, et enflamme de haine et de colère? Vous l'aimez! c'est-à-dire vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais ce n'est pas assez; la religion vous ordonne encore de l'aimer : car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le défaut d'occasion suffisent; mais pour l'aimer, il faut être chrétien : et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et, de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verrait jamais? Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes, s'il vous bannissait pour toujours de sa divine présence? Car il vous traitera, vous le savez, comme vous aurez traité votre frère. Si le prince lui-même vous défendait de vous présenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes grâces? Vous dites tous les jours qu'un homme est disgrâcié, quand il ne lui est plus permis de paraître devant le maître; et vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frère et qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui, tandis que sa seule présence vous déplaît et vous irrite?

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frère, que de ne pouvoir même souffrir sa présence? c'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine. Car il est des haines plus modérées et plus tranquilles, qui du moins se cachent, se contraignent, empruntent les dehors de la politesse et de la bienséance; et qui, en refusant le cœur au devoir, ont assez d'empire sur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre est à un point qu'elle ne peut même se contraindre : qu'elle ne connaît ni ménagement, ni bienséance; et vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus! vous laissez paraître encore les marques les plus violentes de l'animosité, et vous voulez que nous les regardions comme les signes indubitables d'un amour chrétien et sincère!

Mais d'ailleurs, les chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir et s'interdire toute société les uns avec les autres? Les chrétiens! les membres d'un même corps, les enfants d'un même père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse! Les chrétiens! la participation d'un même esprit, d'une même rédemption et d'une même justice! Les chrétiens! sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Église, rachetés d'un même prix, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir et ne pouvoir se souffrir les uns les autres? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble; les sacrements auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de grâces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des fidèles où nous assistons; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifices, d'œuvres et de mérites. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une âme, et vous croyez aimer votre frère et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence!

Je dis bien plus : Comment pourrez-vous avoir avec lui la même espérance? car, par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui, vous faire un bonheur du sien, être réuni avec lui dans le sein de Dieu, et chanter avec lui les louanges éternelles de la grâce. Eh! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, et faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie, s'il vous paraît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi; séparez-vous comme un anathème de la communion des fidèles; interdisez-vous l'autel et les mystères redoutables; bannissez-vous de l'assemblée des saints; ne venez plus offrir vos dons et vos prières, puisque tous ces devoirs religieux, vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions, si vous ne l'êtes pas, déposent contre vous à la face des autels, et vous annoncent de sortir de l'assemblée sainte, comme un publicain et un infidèle.

Peut-être effrayé de ces grandes vérités, vous nous direz enfin, que vous prendrez sur vous de voir votre frère, de bien vivre avec lui; que vous ne manquerez point aux bienséances; mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir, et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienséances! Et vous croyez, mon cher auditeur, que c'est là pardonner, se réconcilier avec son frère et l'aimer comme soi-même? Mais la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur : ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile; c'est un sentiment réel, c'est un amour effectif, c'est une tendresse sincère et prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en Juif et en pharisien; mais vous n'aimez pas en chrétien et en disciple de Jésus-Christ. La loi de la charité est la loi du cœur : elle règle les sentiments, elle change les inclinations, elle verse l'huile de la paix et de la douceur sur les plaies d'une volonté aigrie et blessée; et vous en faites une loi toute extérieure, une loi pharisaïque et superficielle, qui ne règle que les dehors, qui ne concerte que les manières, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté, et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres : c'est le monde qui vous prescrit cette loi; ce sont là ses règles et ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer; et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion, et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, mes frères, si les hommes n'étaient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffirait sans doute de se rendre des devoirs extérieurs, et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses et de bienséances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société toute intérieure et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de vos frères les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile, mais vous ne remplissez pas ceux de la religion; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un

citoyen du ciel; vous êtes un homme du siècle, mais vous n'êtes pas un homme du siècle à venir : le monde peut vous absoudre, et n'en pas demander davantage; mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité, et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaines apparences? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? et le grand précepte de la charité, qui seul donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne serait donc plus qu'un faux semblant, et une vaine hypocrisie?

Aussi ne nous en croyez point là-dessus; consultez le public lui-même. Voyez si malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point : si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et qui vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles, et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des grâces, ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même; qu'il ne prend point le change sur vos sentiments; et que malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous; lui que, partout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés : et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, et que presque toutes les réconciliations sont des feintes; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'aime jamais l'offenseur; qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux, faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public : et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point; qu'on voudrait se détruire mutuellement; qu'on garde encore à la vérité les apparences, mais qu'au fond les affections et les intérêts sont pour toujours et sans retour éloignés. Et cependant de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres; on a des confesseurs distingués et d'une grande réputation dans le monde : et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public et déclaré, on fréquente les sacrements, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes, on approche de sang-froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence; loin d'y confesser sa haine devant le Seigneur, et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi; on l'accuse, loin de s'accuser soi-même; on fait valoir les devoirs extérieurs, qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'est pont aigri; que dirai-je? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auraient dû être les juges de notre naine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur en y nourrissant des haines injustes.

Faites, grand Dieu! que j'oublie des offenses légères afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi, ô mon Dieu! à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde?

Les injures dont je me plains égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême?

Faut-il, grand Dieu, que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si longtemps

et avec tant de bonté, ses rébellions et ses offenses?

Qui suis-je pour être si touché des intérêts de ma gloire; moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète; moi qui mériterais d'être l'opprobre des hommes et le rebut de mon peuple; moi qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes faiblesses; moi que les outrages les plus sanglants épargneraient encore, et traiteraient avec indulgence; moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée?

Mais, non, grand Dieu! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur, et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentiments. Ne jugez pas de son prix par les offenses que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avait grossies et me les avait rendues si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (MATTH. IV, 4.)

Rien ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Évangile, que les images dont Jésus-Christ se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les césars, triompher des sages et des savants, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires; et par là nous est représentée sa force, à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendres les temples profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations; et sous ces traits paraboliques, nous est figurée la promptitude de ses opérations et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu communes; qui confond les distinctions de juif et de gentil, de grec et de barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être : et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'est une semence, qui, paraissant d'abord se perdre sur la terre, croît ensuite et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité : non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui Jésus-Christ la compare au pain qui sert de nourriture à l'homme, *non in solo pane vivit homo;* et par là il veut nous apprendre que la parole de l'Évangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile seulement aux âmes qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans tout l'univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; en me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Évangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement, quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des fidèles qui accourent en foule au pied de ces chaires chrétiennes; et la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui distingue les justes des chrétiens charnels, dit saint Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons et aux méchants; c'est la disposition du cœur qui les discerne. Tous courent, dit l'Apôtre, mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet,

de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Évangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs; les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction; et les siècles qui ont vu refroidir le zèle des chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion, n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant de tous les ministères confiés à l'Église pour la consommation des élus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion des hommes, est devenu aujourd'hui la plus faible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes, mes frères, une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos jours, et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si déplorable : or, la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si saint Paul ordonnait autrefois aux fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie, s'il leur déclarait que ne pas le discerner des viandes communes, c'était se rendre coupable du corps du Seigneur; nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver, et préparer votre âme avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple; et que ne pas la discerner par la manière de l'entendre de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de Jésus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissants et si heureux pour la conversion des pécheurs; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment, que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive et qui ne parle jamais en vain; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins; que le désir de votre salut supplée en nous aux talents que la nature nous refuse; et que nous honorions notre ministère, en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, mes frères, si les Israélites autrefois, sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devait leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtements et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils allaient entendre; n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostôme, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter, du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur, qui marquent en vous un désir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi! mes frères, les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle seraient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portait-il plus de caractère de la Divinité, que nous en portons? Il écrivait la loi sur des tables de pierre; la grâce de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettait le lait et le miel; et nous annonçons les biens véritables. Il parlait aux chefs des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes; et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un roi encore plus grand par sa piété que par ses conquêtes. Les foudres, et les éclairs qui accompagnaient ses menaces contre les transgresseurs de la loi, renversaient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne; mais qu'était-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfants menés en captivité, si vous les comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs

de la loi de Dieu? Séparez ce que nous sommes du ministère que nous remplissons; qu'y a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire; un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser; un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir; une coutume qu'on suit, parce que le monde l'a reçue; que sais-je? le désir de plaire au maître en imitant son respect pour la parole de l'Évangile, et de s'attirer plutôt ses regards, que ceux de la miséricorde divine : que sais-je encore? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oserait parler de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici; nulle vue de foi ne vous y prépare; nul sentiment de piété ne vous y accompagne; en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grâce; et que dans cette multitude de fidèles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? Mes frères, comme la religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connaît rien aussi de plus important et qui demande des précautions plus religieuses, que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez rappeler tant de mouvements de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, et qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui semblaient promettre un changement de vie, et qui au sortir ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités, qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ : autant de fois que la parole de l'Évangile ne vous a pas touché jusqu'à pénitence; autant de fois elle vous a rendu plus indigne d'obtenir la grâce du repentir. La foi ne connaît point ici de milieu; et si vous n'en êtes pas sorti changé, vous en êtes toujours sorti en quelque façon plus coupable, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi, et en tremblant sur le passé lorsque vous venez dans l'assemblée des fidèles, vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis si longtemps on m'annonce des vérités, dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions ne peut affaiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies; ai-je fait une seule démarche pour en sortir? Depuis si longtemps on m'avertit que le corps du chrétien est le temple de Dieu; en suis-je devenu plus chaste? Depuis si longtemps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise, et le jeter loin de soi; en suis-je venu à ces séparations que je connais moi-même si indispensables à mon salut? Depuis si longtemps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence, c'est vouloir mourir dans son péché; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut?

Grand Dieu! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours, et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence? Et certes, mes frères, combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci? Ils négligèrent ces temps heureux, où la grâce voulait encore leur ouvrir cette voie de conversion : et depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang-froid : et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, mes frères, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné? Y faites vous quelque différence? et ne semble-t-il pas ou que

nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-même que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Évangile?

Mais que dis-je, mon cher auditeur? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorables de nous écouter de sang-froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité : il semble que ce serait une faiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des césars; à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison; à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes; à des vérités enfin, qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent; et vous croyez par là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme, et dans cet état de réprobation, où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié : mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect, et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien; d'une raison sensée, qui, quoique entraînée par le monde et par les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne, et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison : ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai; mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de faibles désirs de salut, et des espérances d'une conversion à venir : ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi : ils craignent presque de nous entendre, de peur de perdre cette fausse tranquillité, qui fait toute la douceur de leurs crimes : ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fonds de trouble et de tristesse, que les vérités entendues ont laissé dans leur âme : ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache, et qui referme la plaie d'où devait sortir leur guérison : ils craignent qu'on ne brise leurs fers : ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue, mais du moins ils n'insultent pas à la vérité; au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle : ce sont des pécheurs faibles, qui, craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent. Mais pour vous, vous nous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang-froid, et de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonorerait l'orgueil de votre raison; et tandis qu'en secret vous êtes l'âme la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous menace, la moins ferme contre les événements, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité : c'est-à-dire, vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de raisonnable; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappait autrefois les iniquités de son peuple, c'était de rendre au milieu d'eux sa parole rare et précieuse. Ils parcourront, dit-il dans son prophète (Amos, viii, 12), de l'Orient à l'Occident, pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et

ils ne le trouveront pas. Et non-seulement il ne suscitait plus de véritable prophète dans Israël, mais il permettait qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs, qui détournaient les tribus de son culte, et venaient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avaient pas connus.

Or, c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, mes frères, que malgré les iniquités qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des prophètes et des pasteurs qui vous annoncent une parole saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singulière, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé, et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, et succédé dans nos Gaules, où elle semblait avoir pris naissance et où elle avait déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, mes frères, c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos églises. Combien d'infortunés, dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui au pied des mêmes chaires où leurs ancêtres avaient ouï les paroles de la vie éternelle et l'évangile de paix, une doctrine de mort, de rébellion et de mensonge? Combien d'âmes séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui aurait dû les sauver?

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Égypte fut frappé de ténèbres? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule qui vous a discernés de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs et de leur schisme? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs, vous recevez encore la doctrine des apôtres des mains de leurs successeurs; la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine! les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété; et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnaissance? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité et de la parole sainte qu'il vous a conservée et qu'on vous annonce encore? Dites-vous quelquefois avec le Prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugements et ses justices?* (Ps. CXLVII, 20.)

Hélas! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; les moments les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devraient faire toute la consolation de votre vie : vous êtes fâchés que la religion du maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affaiblissent : il semble que nous venons ici vous parler pour nous; et vous nous écoutez comme des importuns qui viendraient vous demander des grâces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent : c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent; et que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'aventures chimériques : c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses; on en porte le souvenir jusqu'au pied des autels. Ces images, si fatales à l'innocence, ne peuvent plus s'effacer; et au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes frères, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourrait encore sans doute transporter son Évangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage : il pourrait tirer du fond de leurs déserts des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Églises si célèbres, que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, avaient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme, que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit, et dans les fers dont les fidèles y sont chargés : il le pourrait; mais il se venge plus secrètement, et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Évangile; mais il en détourne le fruit sur les simples

et sur les ignorants qui habitent les campagnes; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère; il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse : il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas : il laisse affaiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine : il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouvelaient les villes et les royaumes, qui entraînaient les grands et le peuple, qui changeaient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde; il permet que nous, hommes faibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes : en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugements terribles et sévères.

Mais, mes frères, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disaient autrefois aux Juifs infidèles! Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer les paroles de salut; mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnaissance la grâce que vous rejetez : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei : sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes.* (ACT. XIII, 46.) Ah! nos travaux seraient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolidé : nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence qui font toute la gloire du chrétien qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudissements donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grâce : nos chaires ne seraient pas environnées de tant de pompe; mais nos auditeurs seraient un spectacle digne des anges et de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est son autorité et sa fin. Son autorité, qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité; sa fin, qui est la conversion des cœurs, un esprit de foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs, et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis, d'abord, que son autorité est divine. Oui, mes frères, la parole que nous vous annonçons n'est pas notre parole; mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de sa part, et qui ne font que prêter leur faible voix à sa divine parole. Nous portons, il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue; mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le son en peut être vil et méprisable; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel, et destinée, comme les lampes de Gédéon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les âmes infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole une pieuse docilité, et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Évangile, les lois de l'Église, les maximes des saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions, nos préjugés, nos pensées : ce n'est pas ici une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité : rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de

la paix et de l'unité : nous n'y parlons qu'au nom de l'Église, et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte! Ils ne font pas gloire, comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensibles à toute vérité; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole : les plus saints mouvements du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain; les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus incontestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est, mes frères, la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent : vous êtes ingénieux à affaiblir au dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes : vous venez ici combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière : vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge, contre la gloire de la vérité, et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le même lieu destiné à les combattre. Ah! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple : ne lui disputez pas cette faible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers : opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde, et dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde, et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés, et qui doivent du moins lui servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer. Grand Dieu! et vous nous jugerez peut-être un jour, sur ce que nous affaiblissons la force et la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée au pied des autels! et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Évangile aux indulgences et aux adoucissements de nos siècles! et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons cette terreur et cette véhémence divine, qu'elle ne saurait trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence!

Eh! quoi, mes frères, les vérités du salut telles que Jésus-Christ nous les a proposées, ne sauraient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères! Paul exagérait donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissait, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté, et du spectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagérait donc, lorsque les habitants des villes venaient se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques des livres lascifs ou impies, et les autres instruments de leurs passions, pour en faire un sacrifice au Seigneur?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Évangile : mais où sont les consciences que nous troublons? où sont les pécheurs que nous alarmons? où sont les âmes mondaines qui, saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes, et expier, par de saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés ont vu souvent de ces exemples; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous puissiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires, disait autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps, qui l'accusaient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme! *Utinam convincerer!* (S. AMBR. DE VIRGINIT. liv. I, ch. V.) Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potiùs argueretis, quàm sermonibus cæderetis!* Ah! nous souffririons le blâme avec plaisir, si l'on pouvait nous montrer le succès qu'on nous reproche! *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem!*

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre faiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paraître censurer les grands exemples qui les autorisent; nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paraissent plutôt tomber sur les personnes, que sur les vices, nous nous contentons de vous montrer de loin des

vérités qu'il faudrait vous mettre sous l'œil, et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? la faiblesse nous arrache souvent des éloges, où le zèle devrait placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affaiblit; et parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage : et après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités, et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent!

Mais, que nous reviendrait-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvaient convenir à l'éloquence vénale de ces sophistes, qui, au milieu des écoles de la Grèce, cherchaient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous, mes frères! eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Évangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin! Pourquoi vous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? C'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre faiblesse.

Méditez la loi de Jésus-Christ, mes frères; que dis-je? ouvrez seulement l'Évangile, et lisez; alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes; alors loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissements, et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés; voilà le précis de votre loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à l'amour-propre? Aussi vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde, et une de ces façons de parler que nul n'approfondit, et que chacun adopte : votre conscience les dément en secret; et quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison, et que l'Évangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans cesse sous les yeux d'un côté l'état de votre âme, de l'autre les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière; vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, mes frères, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne, nul ne s'y croit un personnage intéressé : il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnaît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblants de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan dévoré d'ambition, et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la cour, pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables qui l'empêchent de se reconnaître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt; on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnaître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères! nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avait porté que sur nous; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons témérairement nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égarements, et ne les

ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle aurait dû leur cacher!

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte : venons à ceux qui sont attachés à sa fin. Sa fin, mes frères, vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; tout y est grand, tout y est sérieux, tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie : et de là il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours : car quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Église donne aux fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talents et par son éloquence, ne dédaignait pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. Si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie. Si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles : vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talents et par vos connaissances sur le reste des hommes, mais vide de grâce, et le jouet des vents et des passions devant Dieu; et qu'enfin une âme simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté; au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail, et un amas inutile de connaissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, mes frères, de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en sait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis longtemps; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite, mènent plus loin, et sont plus utiles que tous nos discours! Mais, mon cher auditeur, si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connaissance soit donnée à tous les hommes? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici au pied de l'autel, attentifs à la parole de la vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions du péché, formant de saints désirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'esprit saint, et les commencements de leur pénitence; et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes, qu'il achève dans leur âme l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer.

Ce n'est pas que la méditation des divines Écritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère, et à la vocation légitime, des grâces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grâce de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules; et le même livre d'Isaïe, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Éthiopie, était pour lui un livre fermé, et amusait son loisir sans éclairer sa foi développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et enfin, vous devez cet exemple à vos frères, cette édification à l'Église, ce respect à la parole de Jésus-Christ, cette uniformité à l'esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles, où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte : mais c'est ici sa place; c'est l'assemblée des saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi, et se perpétue encore dans l'Église.

J'ai dit en second lieu, un esprit de foi; et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornements, mais les vérités solides du salut : c'est-à-dire, ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet, votre amour pour la parole de Jésus-Christ doit vous aveugler, pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent : vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière. Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornements pompeux, ou simple et négligée, pourvu que vous en reconnaissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et certes perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillants et moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un

buisson vil et méprisable aux yeux, ou sur une nuée de gloire; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdait-elle quelque chose de sa dignité? et comme c'était le même Seigneur qui parlait partout, la foi d'Israël y faisait-elle quelque différence?

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seraient d'un plus grand usage pour soi; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défaûts que tout autre. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos auditeurs ce que Joseph, devenu le sauveur de l'Égypte, disait par pure feinte à ses frères: Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture, que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits faibles de cette contrée : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis*. (Gen. xlii, 9.) Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter; c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos défauts, qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui auraient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.*

Mais de bonne foi, mes frères, quelque faible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égarements que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des talents si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares, et les hommes sans miséricorde, n'entreront jamais dans le royaume de Dieu; que si vous ne faites pénitence, vous périrez; et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son âme? n'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités? et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seraient-elles moins effrayantes?

Et d'ailleurs, s'il était permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disait autrefois l'Apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avait essuyés pour leur annoncer l'Évangile et les convertir à la foi : s'il était permis, nous vous dirions : Mes frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut : eh! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Église et pour l'honneur de son Évangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en parole; de ces hommes que l'onction seule de l'esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'Évangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche; et par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés à cultiver la terre; je veux dire, à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Évangile, et donner aux instruments et aux talents destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israel ad Philisthiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem.* (I Reg. xiii, 20.)

Et voilà, mes frères, le dernier défaut opposé à cet esprit de foi, un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin encore pécheur assistait à ceux d'Ambroise. Ce n'était pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu, les secrets de la vie éternelle, que je cherchais depuis si longtemps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon âme, que vous seul connaissiez, ô mon Dieu! c'était pour

examiner si son éloquence répondait à sa grande réputation, et si ses discours soutenaient les applaudissements que lui donnait tout son peuple. Les vérités qu'il annonçait ne m'intéressaient point; je n'étais touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suavitate sermonis.* (CONF. lib. V, chap. XIII.)

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qui amusent les malades sans les guérir; qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitants de Babylone disaient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (Ps. CXXXVI, 3.) Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Évangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous! qui m'écoutez, et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-même; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison; vos maux pressent, le temps est court; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si longtemps, va enfin vous frapper et vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement; nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête, et prêt à tomber sur vous : et loin de frémir sur les suites de votre destinée et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille, et s'il a de l'éclat; et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu! que le pécheur paraît méprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière?

Car, mes frères, sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive; ou dans la chaire chrétienne et à la place de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos faibles talents, et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instruments les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grâce? les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs; vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissements, peuvent faire notre éloge; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes iront dans la vie éternelle. (MATTH. XXV, 46.)

Voilà, mes frères, à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes : voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérants, les monuments de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talents, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénoûment redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfants d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourments qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avait pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et la volupté des césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple : ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissants et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affaiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes; il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile : prouvons aux âmes dissolues, qu'elles survivront à leurs désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? Cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? Qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? Que lui importe que des vers de terre comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes des penchants de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés? Voilà toute la philosophie des âmes voluptueuses : l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la faiblesse née avec l'homme, et à qui il serait injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre le prétexte tiré de la faiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir, la nécessité d'un avenir, le sentiment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire : regardez seulement, et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnaissez dans les égarements monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne; afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus ils deviennent à vos yeux un objet digne de votre pitié, et des richesses de votre miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra; et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle était sortie, et ira habiter la région éternelle des vivants, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commenca d'annoncer la foi devant l'Aréopage. Nous sommes la race immortelle de Dieu, disait-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers. (ACT. XVII, 29, 31.) C'est par là que les hommes

apostoliques jetèrent les premiers fondements de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, mes frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Église; que tout l'univers a cru; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée : nous qui paraissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche, que lorsque nos pères crurent : hélas! quel devrait être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paraître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'Évangile avait effacées de l'univers!

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire; peut-être n'y a-t-il rien au delà du trépas; jouissons donc du présent, et laissons au hasard un avenir, ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connaissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir? Il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion, pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes : il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendait la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même : l'éducation fortifia ces sentiments de la nature : on lui apprit à connaître un Dieu, à l'aimer, à le craindre : on lui montra la vertu dans les règles : on la lui rendit aimable par les exemples; et quoiqu'il trouvât en lui des penchants opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivait de s'y laisser emporter, son cœur prenait en secret le parti de la vertu contre sa propre faiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre : il adora avec le reste des hommes un Être suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtiments; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connaissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentiments de son cœur et aux lumières de sa raison? A-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandait l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre le change? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentiments dont l'âme avait été d'abord imbue?

Écoutez-le, mes frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes : à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme était semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvaient le conduire à la vérité; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges : il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, en se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connaissances rares et sublimes de l'incrédulité : c'est à ces grands efforts qu'il doit la découverte d'une vérité, que le reste des hommes jusqu'à lui, avait ou ignorée, ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité; le dérèglement du cœur. Oui, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérants, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchants et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérants, c'était, ou qu'ils cachaient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété, ou la satiété du plaisir qui les avait menés à cette fausse tempérance : la débauche avait été la première source de leur irréligion : leur cœur était corrompu, avant que leur foi fît naufrage : ils avaient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader; et un long usage du plaisir avait bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes frères, qui

croyons, qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentiments de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien !

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe; mais en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudrait sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentiments communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avait eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la faiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudrait pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquelles on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle! O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle. Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avait point! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, mes frères, de quel côté est ici la crédulité? Est-elle du côté de l'impie, ou du côté du fidèle? Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Écritures, c'est-à-dire, le livre sans contredit qui mérite le plus de créance, sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire, de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire, le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui, depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon? Qui le sait, nous dit-il; qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous le demande, qui est ici le crédule? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance, ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la faiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle : il nous regarde comme des hommes faibles et crédules; et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement; et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seraient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité : je dis que dans une égalité même de raisons, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos âmes, fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : il devrait souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste. si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux qu'il passe sur la terre :

toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimerait encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étaient immortels?

Mais non, mes frères; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature; et de se persuader que leur âme est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal; plus d'autre règle, que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation, que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie : des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire, qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être : et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes : il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes : qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchants honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes : qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes : et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes frères, on l'a déjà dit : que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable; il modérera des passions qui auraient fait tous les malheurs de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée : il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finirait avec cette vie, ce serait là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auraient bientôt ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument : il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas! La perte des biens éternels, la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devait le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité tout entière? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne saurait même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage, qui dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire, meurt tranquille, comme s'il ne devait plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais, en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine : je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons

que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres contents de leur destinée, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre : la terre réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela? ô homme! Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme était immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments, et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre : ce sentiment qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'âme a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants, et s'est toujours maintenu sur la terre. O! vous qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt ayez hor-

reur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnaissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite : que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règles; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force; plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité; plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, mes frères, d'attendre une destinée éternelle; de régler ses mœurs sur la loi; et de vivre comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pèsera les esprits, et qui surprendra les sages dans leur sagesse!

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de la propre conscience.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est sans doute étonnant, mes frères, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes; et que ne trouvant rien au dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son âme, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'Être suprême une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leur vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre, qui disparaissent sous la majesté de ses regards,

valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne serait pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, mes frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendrait un soin et une occupation pour la Divinité, si elle voulait y prendre garde! Son unique occupation est de se connaître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes frères? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets : car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis : car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtiments la seule récompense de la vertu! Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion, et d'iniquités se forme l'impie!

Quoi, mes frères, il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur, le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événements sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il serait ou faible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'était là le caractère de votre Être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses; je ne vous reconnais donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma faiblesse, le rémunérateur de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, mes frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'aurait point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentiments, susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? Il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? et après cela il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avait donnés? O Dieu! où serait ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacle : *Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum?* (Ps. LXXXVIII, 48.) Le Dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes frères, de

veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie : de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette divinité sage, juste, sainte, que nous adorons; et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir comme des crimes, des penchants de plaisir nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphème de l'impiété, et dernière partie de ce discours : j'abrége et je finis.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants qui vous y portent; si tout ce que nous désirons devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs; sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur sang : vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchants de tous les vices pour vous les permettre tous; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire d'autres lois que ses penchants, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie; c'est-à-dire d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devait pas être le seul guide des actions de l'homme; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livraient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité; et que cette maxime une fois établie, que nos penchants et nos désirs ne sauraient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers le plaisir des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre ces deux penchants, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? mais sa violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des âmes justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près; et que de plus pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin parce qu'il est plus digne de l'homme? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étaient corrompus, et se livraient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire que ce sont là des penchants inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne

foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'âmes chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur, et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes? n'ont-ils pas hérité de la nature des mêmes penchants que vous? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentiments que dans le vôtre? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manquent?

O homme! vous imputez à Dieu une faiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglements! vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages, et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître, pour justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices?

Dieu est donc juste, mes frères, lorsqu'il punit les transgressions de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son âme: car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition serait-ce pour l'impie de n'être plus? Il souhaite cet anéantissement; il se le propose comme sa plus douce espérance; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi! le Dieu juste punirait le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres désirs? Ah! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant? Serait-ce d'être privé de son Dieu? mais il ne l'aime point; il ne le connaît point; il n'en veut point: et son Dieu c'est lui-même. Serait-ce de n'être plus? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourrait plus vivre au delà du trépas que pour souffrir, et expirer les erreurs d'une vie abominable? Serait-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce serait là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs et de ses blasphèmes?

Non, mes frères, l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourments seront aussi éternels que ses plaisirs l'auraient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il aurait voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles: la mort a borné ses crimes; mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste Juge qui sonde les cœurs proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaités immortels; et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peine: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (MATTH. XXV, 46.)

Que conclure de ce discours? que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi la plus douce espérance de sa destinée: qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience: qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Évangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de vouloir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire: ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci: calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentiments: mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir: cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire: l'avenir cessera de vous paraître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'Homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient. (MATTH. XXI, 12.)

D'où vient aujourd'hui à Jésus-Christ, mes frères, cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage? Est-ce donc là ce roi pacifique qui devait paraître dans Sion accompagné de sa seule douceur? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère; et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la cité; et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle; mais il leur reprocha de ne pas connaître encore l'esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem! cette ville criminelle, la meurtrière des prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avait envoyé pour être son libérateur. Partout il a paru compatissant et miséricordieux; et l'excès de sa douceur l'a fait même appeler l'ami des pécheurs et des publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice? On profane le temple saint; on déshonore la maison de son père; on change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitents en une retraite de voleurs, et en une maison de trafic et d'avarice : voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudraient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avait commencé. Car remarquez, mes frères, ce que Jésus-Christ fait ici en terminant sa carrière, il l'avait déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son père. On eût dit qu'il avait oublié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité, qui devait distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il était annoncé par les prophètes.

Il se passait sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyait dans le temple, et qui n'étaient pas moins dignes du zèle et des châtiments du Sauveur : mais, comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps, et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des pharisiens, et la corruption des scribes et des pontifes; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son temple : son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai; et à peine est-il entré dans Jérusalem, qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son père qu'on y outrage, et la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes frères, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtiments que les profanations de ses temples; et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons doivent être plus saintes.

Car, mes frères, puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste, c'est-à-dire que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'agneau qu'on y immole et qui s'offre étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'Agneau, est une disposition de pureté et d'innocence : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* (APOC. XIV, 5.) La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (Ibid. VII, 11.) Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure : *Amicti stolis albis.* (Ibid. VII, 9.) Trois dispositions qui renferment tous les sentiments de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples; une disposition de pureté et d'innocence, une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Esprit, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous; nous vivons en lui, nous agissons en lui,

nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide; et il est le Dieu des îles éloignées où l'on ne le connaît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avait apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidait sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensements et des victimes, que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'était le lieu le plus saint de l'univers : l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre, les Israélites étaient obligés d'y venir adorer; captifs dans des royaumes étrangers, ils tournaient sans cesse vers le lieu saint, leurs regards, leurs vœux et leurs hommages; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étaient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions, que de manquer à ce devoir de piété et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avait vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connaissaient pas; et Alexandre lui-même frappé de la majesté de ce lieu, et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il était homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adorait.

A la naissance de l'Évangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Église qu'avec celle des césars : la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes : le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits; et les temples mêmes où le démon avait été si longtemps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passait en ombre et en figure. Le Seigneur habitait encore alors dans les cieux, dit le Prophète, et son trône était encore au-dessus des nuées : mais depuis qu'il a daigné paraître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre; la victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux; le vin mystique que nous y buvons, est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau; enfin, nos temples sont ces nouveaux cieux que le Prophète promettait aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, et comme en énigme : mais nous le possédons, nous le goûtons; et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, je dis, mes frères, que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paraître, comme aux bienheureux dans le temple éternel : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* (APOC. XIV, 5); parce que le Dieu devant lequel nous paraissons est un Dieu saint.

En effet, mes frères, la sainteté de Dieu répandue dans tout l'univers, est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la Divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Écritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous voit et qui nous regarde; de n'offrir partout à ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards; et de ne pas souiller par nos crimes, la terre qui tout entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre; parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans

cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes frères, lorsque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avait de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures? que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire? et en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissait de sa présence, et les vœux des peuples qui venaient l'invoquer?

Oui, mes frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice, que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'était là le Saint des saints, c'est-à-dire le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore que de précautions terribles en défendaient l'entrée! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait; et là seulement les gentils et les étrangers qui voulaient s'instruire de la loi pouvaient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachait encore; et là les seuls Israélites avaient droit d'entrer, encore fallait-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu si loin encore du Saint des saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparait encore du reste du temple; et là les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilége, et un roi même d'Israël, le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentait le Saint des saints; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife; encore n'avait-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvrait les portes de ce lieu sacré.

Et cependant, que renfermait ce Saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron, des figures vides et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendait quelquefois ses oracles, n'y résidait pas encore comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, mes frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignait si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et de nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours au pied de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens une nation sainte, *Gens sancta* (I PETR. II, 9), parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint : une race choisie, parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service, *genus electum* (ibid.); et enfin, un sacerdoce royal, parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son fils, le grand prêtre de la loi nouvelle; et que le privilége accordé autrefois au seul souverain pontife, d'entrer dans le Saint des saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle, *regale sacerdotium*. (Ibid.)

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit; nous n'avons plus de part à l'autel; nous ne sommes plus

dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos temples, mes frères, ne devraient donc être que la maison des justes : tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre est la réconciliation des pénitents, ou le pain des forts et des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend sont les gémissements d'un cœur touché, ou les soupirs d'une âme chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Église prend soin de purifier même tout ce qui doit paraître sur l'autel : elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourraient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paraître n'en soit blessée.

Autrefois même, l'Église n'accordait point dans l'enceinte de ses murs sacrés des tombeaux aux corps des fidèles ; elle ne recevait point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls restes précieux des martyrs avaient droit d'y être placés : et elle ne croyait pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptait pas encore au nombre des bienheureux.

Les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendre et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur était d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations, qui leur ouvraient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir longtemps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvaient dans le temple parmi leurs frères; ils revoyaient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables; ils entendaient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantaient avec eux des hymnes et des cantiques! Quelles larmes de joie et de religion ne répandaient-ils pas alors! quel regret de s'être privés si longtemps d'une si douce consolation! Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison sainte, s'écriaient-ils sans doute avec le Prophète, console plus le cœur, que des années entières passées dans les plaisirs et dans les tentes des pécheurs! Tels étaient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disait alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel, à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les âmes cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité : *Foris canes, et venifici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium.* (APOC. XXII, 15.)

L'Église, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes; et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Église suppose que si vous n'êtes pas juste en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose que si vous n'êtes pas encore tout à fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché; que vous venez en gémir au pied des autels; et que votre confusion, et le regret sincère de vos fautes, vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheurs, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de paraître ici dans le lieu saint : et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'au pied de l'autel, l'Église, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ces portes sacrées, mais Dieu vous rejette invisiblement : vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié, qui n'avez plus le droit à l'autel et aux sacrifices, qui venez souiller par votre seule présence la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté, que le Seigneur sanctifiait par sa présence.

Et en effet, mes frères, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paraître ici dans le lieu le plus saint de la terre; y venir paraître devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins, et former quelques sentiments de religion ;

porter jusqu'au pied de l'autel des corps et des âmes souillés ; forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paraître ainsi devant lui couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins, comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* (Luc. v, 8) ; ou comme le prophète : *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et créez en moi un cœur pur* (Ps. L, 11, 12), afin que je sois digne de paraître ici en votre présence : c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères.

Car, mon cher auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre la sacrifice redoutable : vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés : vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes ; et lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes, depuis que le sang de son Fils vous a purifié, et que vous ne formez plus en un sens avec lui, qu'un même prêtre et une même victime. Or, dès que vous y paraissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi, et aucun désir de résipiscence, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place : vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez par la bouche du prêtre de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix de l'abolition de vos crimes : vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption, et qui vous offre à son Père, comme une portion de cette Église pure et sans tache, qu'il a lavée dans son sang : vous insultez à la piété de l'Église qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des sentiments de religion, de douleur et de pénitence : vous trompez enfin la foi et la piété des justes qui sont là présents, et qui, vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit et un même sacrifice s'unissent à vous, et offrent au Seigneur votre foi, vos désirs, vos prières, comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème, séparé de tout le reste de vos frères ; un imposteur qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion, et ne prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure de là, mes frères? qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur? A Dieu ne plaise.... Ah! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint : c'est alors qu'il faut y venir solliciter au pied des autels les miséricordes du Seigneur, toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques sentiments de piété et de repentir! Et où irions-nous, mes frères, lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrâce de Dieu? et quelle autre ressource pourrait-il nous rester? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile : ici coulent les eaux vivifiantes des sacrements, qui seules ont la force de purifier leurs consciences : ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, au pied desquels on remet leurs péchés, et on les délivre de leurs chaînes : ici s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu, que leurs crimes ont irritée : ici les vérités du salut, portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché et l'amour de la justice : ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur faiblesse soutenue, leurs bons désirs fortifiés : ici, en un mot, à tous leurs maux, la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs, qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints ; et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que demande ici de nous, comme des bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* (Apoc. xiv, 5.)

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement, et avec une volonté actuelle d'y persévérer, est une manière d'irrévérence, qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères ; que sera-ce, grand Dieu! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses ; pour s'y permettre des regards impurs, pour y former des désirs criminels ; pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs ; pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent éloigne de tous les autres lieux? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime ; de choisir votre présence, grand Dieu! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint un rendez-vous d'iniquité, et un

lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les fidèles? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père! quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption de tous les hommes! quelle fureur de venir choisir les yeux de son juge, pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation! quel abandon de Dieu, et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de dérèglement et de licence!

Grand Dieu! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem; les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilége. Ah! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité! faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés, et qu'enflammés d'une sainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paraissent sur ces monuments; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacriléges! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect; quand les morts ressusciteraient, comme vous le disiez vous-même, ils n'en seraient ni plus religieux, ni plus fidèles.

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici, comme des bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence, la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté en demande une de frayeur et de recueillement; seconde disposition marquée par le profond anéantissement des bienheureux dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (Apoc. vii, 11.)

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu est esprit et vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore, comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de grâces : *Benedictio, et claritas, et gratiarum actio.* (Apoc. vii, 12), et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple saint, semblable à celui des bienheureux dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (Ibid.)

Je dis un esprit d'adoration; car comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut, et de notre propre bassesse; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous; sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre âme pour en faire hommage, et la mettre tout entière aux pieds du Dieu que nous adorons; oublier toutes les grandeurs de la terre; ne voir plus que lui, n être occupés que de lui, ne reconnaître plus rien de grand que lui; et par notre profond anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais, hélas! mes frères, où sont dans nos temples ces âmes respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une âme qui adore? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect au pied des autels honore la religion : on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne : on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissait devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore : on vient y chercher un autre Dieu que celui qui paraît sur nos autels; y faire sa cour à un autre maître qu'au Maître suprême; y chercher d'autres grâces que les grâces du ciel; et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il était autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu : tous les vœux s'adressent à

lui; et son profond anéantissement au pied des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand roi lui-même, qui porte, pour ainsi dire, l'univers, courbe sa tête, et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion, et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, et nous élever par là à de nouveaux degrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendraient des temps où la foi serait éteinte, où la piété deviendrait un trafic honteux, et où les hommes vivants sans Dieu sur la terre, ne vous connaîtraient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière: car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères; où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs; où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple; et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre; mais le temple est l'endroit où il se rend le plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, mes frères, c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Église sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigueur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie où le titre auguste de la foi honore ses souverains, et sur le prince qui en est et le protecteur et le modèle; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics, l'extinction des schismes et des erreurs, la connaissance et l'amour de la justice et de la vérité, pour les pécheurs, la persévérance, pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli; un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu, qui puisse éloigner les grâces que l'Église sollicite pour vous; et y paraître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, mes frères, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de nos armes, la conservation de vos proches et de vos enfants, qui s'exposent pour le salut de l'État, la fin des guerres, des dissensions, et de tous les malheurs qui nous affligent; qu'ils demandent les remèdes de vos chutes, et les secours de votre faiblesse; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Église par un esprit de dissipation, et par des indécences qui conviendraient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes; et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des cantiques divins; et qu'il faut pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agréments, et souvent les mêmes bouches, qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, mes frères, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur, depuis longtemps levé sur nos têtes; au lieu que les supplications demandées par le prince, et ordonnées par les pasteurs, et qui retentissent de toutes parts dans nos temples, devraient, comme autrefois, suspendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les peuples et les rois, et faire descendre la paix du ciel sur la terre : hélas! les jours mauvais durent encore; les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes; l'épouse désolée redemande son époux; le père affligé attend en vain son enfant; le frère est séparé de son frère; nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous; et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes frères? ah! c'est que les prières de l'Église, les seules sources des grâces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non-seulement, mes frères, vous devez paraître ici comme des suppliants et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnaissance et d'action de grâces, puisque de

quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre âme.

Et premièrement, c'est ici où, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles : c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discernés de tant de barbares qui ne le connaissent pas; de tant d'hérétiques, qui le connaissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici, mon cher auditeur, est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères : vous ne devez donc plus y paraître, que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien : vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ; et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorsqu'au lieu de porter au pied des autels vos actions de grâces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences? Vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi; un chrétien perfide, qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom était écrit avec ceux des fidèles, abjurer la religion de Jésus-Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle au pied de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité, où vous l'aviez faite de christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grâce de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis; allez, et ne péchez plus désormais de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici où fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Or, mes frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grâce du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses : là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paraissez encore mondain et profane! Ah! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction, ces mouvements de honte et de confusion dont ils ont été si souvent dépositaires; vous y venez la tête levée, les yeux errants çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avaient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications, dont ils avaient été les confidents secrets et les heureux remèdes!

Que dirai-je, encore, mes frères? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Église vous annonce les maximes du salut, et les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles : nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais, hélas! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation : et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous y venez former des désirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici enfin, où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-mêmes une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Évangile, que nous prêchons aux princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos faiblesses secrètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Évangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère, dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux; mais outre cette raison humiliante pour nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes; c'est sans doute la profanation des temples, et la manière indécente et peu respectueuse, dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur éloigné de ce lieu saint par vos profanations n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole : il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en

détourne pas ses regards, et que la parole de son Évangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine : alors il suppléera même à nos défauts; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, mes frères, que servent les dédicaces des temples, et les prières si solennelles que l'Église emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grâce que les bénédictions du pontife y avaient laissés, et qui attiraient sur les assistants les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion, c'est dans le temple, où vous venez offrir, en un sens avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son fils comme le prix de vos péchés. Or, mes frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces moments redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père; pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnaissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou; à peine regardez-vous l'autel saint, où des mystères si heureux pour vous se consomment : vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire; vous comptez les moments d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de grâces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre temps, qui le perdez en une inutilité continuelle, et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre, et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes? Eh! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution : et vous voudriez qu'un prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ, et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse? Dans quel temps, ô mon Dieu! sommes-nous venus! et fallait-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendraient à charge aux chrétiens de nos siècles!

Hélas! les premiers fidèles, qui aux différentes heures de la journée, s'assemblaient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des cantiques, et qui ne sortaient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignaient qu'à regret pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il était beau, mes frères, de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenait à son état; d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage; tous attentifs aux mystères saints, tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'Agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les princes, pour les césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Écritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Église de la terre, la joie, la paix, l'innocence, et le profond recueillement de l'Église du ciel! que les tentes de Jacob étaient alors belles et éclatantes, quoique l'Église fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité; et que les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avaient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les moments rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de vos jours, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, mes frères, à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnaissance, que la sainteté de nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure, et la décence des ornements et des parures; dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste : *Amicti stolis albis* (APOC. VII, 9); mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudrait-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde! car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paraître dans cette maison de larmes et de prières? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent?

Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur au pied même des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'aurait convenu autrefois qu'à des maisons de crime et de débauche; et qui fait que ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* (I Cor. xi, 22), comme le reprochait autrefois saint Paul aux fidèles. Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paraissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux le respect que vous devez à la majesté de sa présence; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paraître sans précaution, sans décence, sans pudeur; et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avaient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité, troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'Apôtre voulait que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges, c'est-à-dire des prêtres qui y sont sans cesse présents devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celles des esprits célestes. Il est vrai que par là vous nous avertissez, ô mon Dieu! quelles doivent être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre présence; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie : que c'est à nous à ne pas paraître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste; et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même; le respect des peuples ne s'y est affaibli, que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale, que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, mes frères.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissées impunies. Les indécences honteuses des enfants d'Héli, qui avaient durant si longtemps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'Arche sainte devint la proie des Philistins; elle fut placée à côté de Dagon dans un temple infâme : la gloire d'Israël fut flétrie; le Seigneur se retira du milieu de son peuple; la lampe de Juda s'éteignit; le pontife manqua, et Jacob se trouva tout à coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas, mes frères, que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il était juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avait été si longtemps outragé. Craignons, mes frères, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une faible raison, qui voudrait voir clair dans les secrets de Dieu, et qui loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de grâces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugements, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes et plus tardives.

Rappelons donc, mes frères, tous ces grands motifs de religion : portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de grâces, d'adoration et de louanges; ne sortons jamais de nos

temples sans en remporter quelque nouvelle grâce, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes : n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égarements, et de vous attacher uniquement à Dieu ; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse au pied de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disait autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présents devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte, *Beati servi tui qui stant coram te semper!* (III REG. X, 8.) Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer; ah ! du moins tournez sans cesse vers le lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances, et des assujettissements pénibles du monde : en un mot, trouvez-y les commencements de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem.

Ainsi soit-il.

AVIS

SUR LE SERMON SUIVANT.

On trouvera au troisième dimanche de carême un autre sermon sur la Rechute, intitulé : *De l'Inconstance dans les voies du salut.* Celui-ci a été composé le premier. Massillon, jugeant ensuite qu'il n'avait pas donné assez d'étendue aux vérités renfermées dans la seconde partie, y travailla de nouveau ; et des trois subdivisions qu'elle contient, il en forma les trois points qui composent le sermon *De l'Inconstance dans les voies du salut.* Nous n'avons pourtant pas cru devoir supprimer celui-ci, pour ne pas perdre la première partie, où l'on trouve des vérités très-utiles, et traitées avec cette onction que la plume de Massillon savait répandre sur tout ce qu'il écrivait.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA RECHUTE

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. (MATTH. XII, 45.)

Quelle peinture effrayante notre Évangile nous retrace-t-il de la rechute, mes très-chers frères, de ce péché si commun, qui n'alarme plus les consciences, et avec lequel presque tout le monde s'est familiarisé, parce qu'il paraît être devenu l'état ordinaire des chrétiens? nous n'imaginons rien de plus horrible que le sort d'un homme possédé du démon, livré à la discrétion et à toute la fureur de cet ennemi du genre humain; et n'étant plus, à proprement parler, que l'instrument infortuné de sa malice et de sa corruption. Ah! s'il faut en croire notre divin Maître, le sort d'une âme infidèle, qui, après être sortie de ses premiers égarements, après avoir goûté le don céleste, se laisse rentraîner dans les voies du péché qu'elle avait quittées, et retourne à son vomissement, est tout autrement déplorable : ce n'est plus d'un seul démon dont elle est possédée; elle est livrée à sept autres démons plus méchants que le premier, qui s'en emparent, et qui la regardant comme leur conquête, en font leur demeure, et s'y établissent pour n'en plus sortir : *Et intrantes habitant ibi.* (MATTH. XII, 45.)

C'est cette dernière circonstance qui doit nous faire trembler, mes très-chers frères, et qui fait dire à notre divin Sauveur que le dernier état de cet homme devient pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus;* car elle nous fait entendre que la rechute est comme un signe et un préjugé de notre réprobation; et qu'il est bien rare que nous revenions à Dieu, lorsqu'après l'avoir quitté, nous sommes retournés à la créature.

Et si vous me demandez, chrétiens, qu'a donc la rechute de si horrible, et pourquoi il est si difficile de se relever après être retombé; en voici les raisons : écoutez-les, vous dont la fidélité envers Dieu jusqu'ici ne s'est point démentie, afin qu'elles vous servent de préservatif contre un si grand malheur. Et vous, dont les mœurs n'ont peut-être roulé jusqu'à présent que sur ces alternatives de réconciliation et de crime; qui faites tant de démarches de conversion, et toujours autant de pas en arrière; et qui loin d'être effrayés sur votre état, vous rassurez

sur ces retours passagers vers Dieu; écoutez-les aussi ces raisons, et voyez si l'affreuse tranquillité dans laquelle vous vivez est bien fondée.

Je dis que le péché de rechute imprime en nous comme un caractère de réprobation, et que rarement on s'en relève; pourquoi? parce que c'est un de ces vices que rien n'excuse, et duquel on a tout à craindre. En premier lieu, rien n'excuse un pécheur de rechute, parce que son péché n'est plus ni surprise, ni faiblesse, ni ignorance, mais l'ingratitude la plus odieuse, la perfidie la plus noire, le mépris le plus affecté. En second lieu, on a tout à craindre du péché de rechute; parce que d'ordinaire il conduit à l'impénitence et à un état fixe et tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me servir aujourd'hui pour vous faire trembler sur l'état du pécheur qui retombe; l'énormité du péché de rechute, le danger du péché de rechute. C'est le moins excusable et le plus dangereux de tous les crimes. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme l'action de grâces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, et l'hommage dont le souverain bienfaiteur des hommes paraît le plus jaloux, l'ingratitude est le vice le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, mon cher auditeur, si après vous être relevé dans ce saint temps par la grâce des sacrements, vous allez retomber encore et rentrer dans vos anciens égarements, non-seulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonstances les plus odieuses; et je vous prie de les remarquer avec moi.

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avait favorisé était grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, mon cher auditeur, quel bienfait plus signalé, que celui de votre délivrance, lorsque frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les déceler au pied des autels, et promettre à Dieu une vie plus retirée? Rappelez-vous l'état déplorable d'où la grâce vint vous tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Antechrist, un monstre d'iniquité : vous étiez chargé de mille anathèmes qui devaient vous rendre éternellement ennemi de Dieu : vous n'aviez plus de part à l'espérance des chrétiens : vous étiez déjà jugé, et votre condamnation était certaine. Votre malheur pouvait-il être plus terrible? Mais opposez à cet état déplorable la situation où la grâce des sacrements vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel et des promesses futures, le membre vivant de Jésus-Christ : votre âme, embellie de justice, est devenue la demeure de l'Esprit saint : vous avez reçu la charité, ce don qui ne passera pas, ce don plus estimable que toutes les grandeurs de la terre; ce don avec lequel vous avez tous les autres dons, et sans lequel, quand vous seriez sur le trône, vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait? Une vie entière de reconnaissance pourrait-elle assez le payer? Ah! les saints, dans le séjour de la gloire, en rendront d'éternelles actions de grâces, et l'éternité elle-même leur paraîtra courte pour un hommage si juste et si consolant.

Et vous, mon cher auditeur, à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude! Une faveur qui ne subsiste plus réveille moins la reconnaissance, il est vrai; et l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le bienfaiteur. Mais ici les dons de la grâce sont encore vivants dans votre âme; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité : ces dons sont même éternels par leur nature; et vous auriez pu les conserver toujours, si vous saviez connaître le don de Dieu, et ne pas détruire ce que sa main miséricordieuse vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne vous rendrait pas le plus ingrat de tous les pécheurs, rappelez en second lieu la manière dont il vous a été accordé. Dans quel péril étiez-vous, âme infidèle, lorsque Dieu vous a touchée? Hélas! vous le savez, dans le fond de l'abîme et de la dissolution, prête à tomber dans le dernier degré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour; et vous périssiez peut-être sans ressource, s'il vous eût, dans cette conjoncture, refusé sa grâce. Quel temps a-t-il choisi pour vous l'accorder? Ah! la circonstance peut-être du crime même; ç'a été un retour vif sur l'infamie et la courte durée du plaisir que vous veniez de préférer à votre Dieu : dans ce moment affreux où il devait lancer sur vous tous ses foudres, il n'a fait pleuvoir sur votre âme qu'une rosée de grâce. Est-il rien de si touchant que le bienfait d'un ennemi, dans le temps même qu'on l'outrage? Que se passait-il dans votre cœur, lorsqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde? Étiez-vous fort heureux dans vos plaisirs, et en état de vous passer de lui : livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions; abandonné des créatures que vous aviez préférées au Créateur; lassé des plaisirs, et ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime? Ç'a été dans cet état, où délaissé des faux dieux en qui vous aviez mis votre espérance, il s'est senti ému de tendresse pour vous : il vous a visité dans votre affliction; il est devenu votre consolateur, et il a été l'ami de votre adversité. Ah

pouvait-il choisir des circonstances plus tendres pour vous faire estimer son bienfait, et vous intéresser à une reconnaissance et à une fidélité éternelle! Et cependant à la première lueur de fortune ou de plaisir que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards; vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même; vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adressé à lui, que lorsque le monde ne voulait pas de vous, et le chasserez encore indignement de votre âme. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices!

Je ne parle pas, en troisième lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés. Quelle conscience êtes-vous venu présenter au sacré tribunal? Vous en avez vu frémir d'horreur le ministre de Jésus-Christ; et vous-même n'avez pu, sans pâlir à ses pieds de saisissement et de confusion, en soutenir le spectacle. Depuis si longtemps, vos jours et vos moments n'étaient plus marqués que par les chutes les plus honteuses : cependant le Seigneur n'a pas voulu supputer avec vous. Mille ans ne sont qu'un jour à ses yeux, dit le Prophète; et des millions de péchés, dont vous étiez coupable, n'ont plus été devant lui que comme un seul péché qu'il vous a remis à l'instant : dès lors toutes vos fautes ont été comme si elles n'avaient jamais été; sa bonté les a scellées dans un sac, et jetées au fond de la mer; il les a effacées du livre de mort, où elles étaient gravées en caractères immortels. Plus il avait oublié d'offenses, ah! plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles; mais vous allez retomber. Eh! qu'allez-vous faire, mon frère! Comme votre ingratitude ne saurait être plus odieuse, les suites de votre faute ne pourraient être plus funestes; vous allez faire comme revivre par ce retour tous vos anciens désordres; vous allez ratifier par ce nouveau péché tous vos péchés d'autrefois. Ah! il en était de vos crimes passés avant le moment fatal qui vous verra retomber, comme de ces ossements secs et arides dont le prophète Ézéchiel vit les plaines de Babylone couvertes. Le champ de votre âme était couvert de ces tristes débris, et de ces restes inanimés de vos anciens désordres : ils étaient morts aux yeux de Dieu; sa grâce toute-puissante avait donné le coup fatal à tous ces monstres; ils dormaient dans votre cœur d'un sommeil éternel : mais le consentement ingrat que vous allez donner à une nouvelle offense va être le signal funeste qui les rappellera tous à la vie. A ce souffle de mort sorti du fond de votre corruption, vous les sentirez tous se ranimer au dedans de vous, et reprendre leur force et leur vigueur première : *Insuffla super interfectos istos, et reviviscant.* (Ézéch. xxxvii, 9.) Une armée de monstres va ressusciter dans votre cœur, ces os arides vont redevenir des ennemis furieux, puissants, formidables; et le champ de votre âme va en être encore couvert, désolé et ravagé comme autrefois : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde.* (Ézéch. xxxvii., 10.) Grand Dieu! quelle est donc la malignité d'une seule offense, de redonner pour ainsi dire, l'âme et la vie à ce qui n'était plus, et de vous faire presque révoquer vos grâces?

Ce n'est pas, mes frères, que les dons de Dieu ne soient sans repentir, et qu'un péché pardonné puisse jamais être imputé. (Rom. xi, 29.) Mais la malice de la rechute est telle, que, premièrement, l'acte par lequel vous retombez est comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices; vous rétractez vos larmes et votre douleur; vous vous repentez de vous être repenti; vous dites à Dieu dans la préparation de votre cœur : Seigneur, oubliez mes larmes et mes protestations; je les ai oubliées moi-même; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé; reprenez vos grâces et vos bienfaits; je vais reprendre mes voies anciennes : et Dieu, qui juge de l'homme par la situation de son cœur, commence à vous imputer ce que vous cessez de haïr et de pleurer vous-même. Secondement, la malice de la rechute est telle, qu'elle réveille et reproduit, pour ainsi dire, en vous toute la corruption que vos anciens désordres avaient mise dans votre cœur, et qu'elle vous rend toute seule autant de faiblesses, autant d'insensibilité pour le salut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes passés ensemble avaient pu vous en inspirer. Troisièmement enfin, qu'elle ajoute à ce premier état de corruption où vous étiez, la circonstance d'une nouvelle chute; c'est-à-dire, un nouveau degré si monstrueux de misère et de faiblesse, que mille crimes réitérés, avant votre réconciliation et votre rechute, ne vous auraient pas mené plus loin, ni enfoncé plus avant dans l'abîme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude et les suites terribles d'une seule faute.

En second lieu, à l'ingratitude, le pécheur qui retombe ajoute la perfidie : il viole une foi donnée au Dieu terrible, et donnée dans le lieu saint à la face des autels, et dont tous les esprits célestes ont été spectateurs; une alliance scellée de tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste, confirmée par le sang de l'Agneau et par les solennités les plus irrévocables : il trahit des promesses jurées entre les mains d'un ministre de la réconciliation, qui les avait reçues au nom de Jésus-Christ. Ce n'étaient

point ici de ces serments dont la précipitation peut excuser le violement; il les avait faites avec maturité, et après s'être même longtemps défendu contre la grâce qui les demandait de lui. Et après l'appareil auguste qui vient d'accompagner cette grande action, après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu au pied des autels, à la face du ciel et de la terre, il viole sa foi, il manque à sa promesse. Eh! vous vous piquez de fidélité envers les créatures, mon cher auditeur; vous êtes religieux dans vos paroles, et vous voulez qu'on vous croie tel : et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide? et la probité et la bonne foi, en traitant avec votre Père et votre Seigneur, ne vous paraît pas une vertu si estimable? et vous ne trouvez rien de noir à être si souvent lâche, infidèle et sans honneur à ses yeux? Ah! il se plaignait autrefois dans son Prophète, que le pécheur ne le distinguait point de l'homme : *Existimasti, inique, quòd ero tui similis* (Ps. XLIX, 21); mais c'est tout ce que je vous demande aujourd'hui; traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes; et faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion comme vous êtes dans la société, franc, sincère, fidèle, incapable de trahir votre foi, et de violer la religion de vos promesses. Est-ce pour les hommes seulement que vous avez reçu du ciel un cœur noble, généreux, bien fait, incapable d'une lâcheté? pourquoi n'en ferez-vous point d'usage pour celui qui vous l'a donné? Et vous surtout qui m'écoutez, mon cher auditeur, votre perfidie est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi : car souffrez que je vous rappelle ici ces moments heureux, où, touché de repentir, vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur au pied des tribunaux sacrés. Que de soupirs! que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaignez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! Combien de fois lui avez-vous redit au sortir des pieds du prêtre, et après vous être déchargé du fardeau de vos crimes, que ce moment de pénitence était le plus doux et le plus heureux de votre vie, et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille sans lui? Infidèle! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau lui déclarer la guerre; vous allez oublier des promesses que vos larmes et vos soupirs tout seuls auraient dû rendre sacrées, quand le respect dû au maître à qui vous les aviez faites n'auraient pas suffi pour vous empêcher de les violer! Ah! les pierres de ce temple, qui ont été les témoins de vos soupirs et de vos protestations, s'élèveront contre vous devant le Seigneur, dit un Prophète : ces tribunaux sacrés qui viennent d'être les dépositaires de vos serments, de vos larmes, et de vos crimes, paraîtront un jour en présence de l'univers assemblé : *Lapis de pariete clamabit; et lignum, quod intra juncturam ædificiorum est, respondebit.* (HABAC. II, 11.) Vous y reconnaîtrez gravés en caractères immortels, vos larmes, vos soupirs, vos protestations, vos promesses de fidélité; et l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez sans doute frémi, mon cher auditeur, toutes les fois que, racontant l'histoire des souffrances du Sauveur, on vous a parlé de la perfidie du disciple qui le livra; le nom de ce monstre n'est jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs : mais votre rechute après les gémissements de la pénitence me paraît bien plus noire; car nous ne lisons pas du moins que Judas eût fait à Jésus-Christ de grandes protestations de fidélité. L'Évangile en rapporte de presque tous les autres disciples. *Allons et mourons avec lui* (JEAN. II, 16), disait Thomas. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit* (ibid. XIV, 8), ainsi parlait Philippe. *Quand tous les autres vous abandonneraient;* disait Pierre, *je ne vous abandonnerais pas.* (MATTH. XXVI, 33.) Judas seul ne parle nulle part, et du moins par ce silence affecté et par cette froide indifférence, il nous prépare comme de loin à sa perfidie. Mais vous, mon cher auditeur, ah! vous avez amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité; vous l'avez appelé votre bien-aimé, comme l'épouse; votre libérateur, comme la fidèle Sion; votre portion, votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un roi pénitent; et cependant ce ne devaient être là que les préludes de votre perfidie. Ah! que vous êtes devenue vile et méprisable à ses yeux, âme infidèle, en revenant à vos premières voies! *Quàm vilis facta es nimis, iterans vias tuas.* (JÉRÉM. II, 36.)

En troisième lieu, à l'ingratitude et à la perfidie, vous ajoutez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avais détruit,* dit saint Paul, *je me déclare prévaricateur* (GALAT. II, 18), c'est-à-dire, transgresseur affecté de la loi. Vous ne retournez à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ; qu'après avoir comparé la douceur et la gloire de son joug, à la honte et à la servitude du péché. Le parallèle fait, les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grâce, Jésus-Christ avec Bélial, vous allez vous dé-

clarer pour ce dernier; vous allez prononcer qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu. O Dieu! quel outrage fait à votre gloire! vous que tout partage même blesse; vous que toute égalité même d'amour et d'hommages insulte!

En effet, mes frères, tout ce qui peut rendre un mépris criminel se trouve dans celui-ci. Ce ne sera pas un choix aveugle, et qui puisse trouver son excuse dans l'ignorance: vous avez vu, vous avez connu, vous avez essayé des deux partis. Ce ne sera pas un choix indifférent, et où l'on puisse alléguer la surprise: ah! vous étiez instruit, et de votre propre faiblesse, et du péril des occasions, et une malheureuse expérience ne vous avait rendu que trop habile là-dessus. Enfin, ce ne sera point un choix tranquille, sans remords, sans le cri secret de la conscience, comme lorsque vous tombiez avant votre pénitence. Ah! vous frémirez avant que de passer outre; votre cœur s'y refusera presque lui-même; le souvenir de la grâce que vous aviez reçue dans votre réconciliation, et que vous aurez indignement profanée, ne se présentera à vous qu'avec mille frayeurs secrètes.

Et c'est ce que saint Cyprien reprochait autrefois aux fidèles qui avaient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la persécution. Avant votre régénération en Jésus-Christ, mes chers frères, leur disait-il, vous offensiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu; vous adoriez vos idoles sans remords; et cette funeste sécurité pouvait diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hommages : mais lorsque ébranlés par les menaces du tyran, vous avez été conduits au Capitole, et qu'il a fallu approcher de l'autel sacrilége : *Quandò ad Capitolium ventum est* (Cypr. de Laps.); ah! frappés du souvenir de la grâce, qui depuis peu vous avait appelés à la lumière de l'Évangile, et retirés des déréglements de vos premières mœurs: saisis de l'énormité d'une apostasie qui allait rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence, et tous les dons que vous aviez reçus avec la foi en Jésus-Christ, vos pas ont commencé à chanceler, *labavit gressus;* vos regards, à se troubler, *caligavit aspectus;* vos entrailles, à se soulever, *tremuerunt viscera;* vos mains, à retomber sous leur propre poids, et à se refuser au détestable ministère des ensencements, *brachia conciderunt;* votre langue tremblante, sur le point de renoncer à Jésus-Christ, s'est arrêtée, et n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blasphèmes, *lingua hæsit;* en un mot, on vous a vus approcher de l'autel, où l'on vous conduisait pour immoler aux idoles, tremblants, abattus, comme si l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *Ara illa quò moriturus accessit, rogus illi fuit.* Telle sera votre perplexité, âme infidèle qui m'écoutez, sur le point d'une rechute. Et, reprend saint Cyprien, malgré ces lumières vives qui vous découvraient l'horreur de votre apostasie, vous vous êtes prosternés devant l'idole; et vous avez déclaré, à la face du ciel et de la terre, que Jésus-Christ était un imposteur, et que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah! mes frères, continuait cet éloquent évêque, et je pourrais vous le dire à mon tour, que n'aviez-vous été jusqu'ici dans les ténèbres de votre première ignorance! pourquoi avez-vous connu le Seigneur de gloire? il vous aurait été bien plus avantageux de n'être jamais entrés dans les voies de la justice que de retourner en arrière après les avoir connues. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des idoles! vous ne seriez que des aveugles, et vous êtes des contempteurs de Jésus-Christ; vous ne seriez que des adorateurs insensés du démon, et vous êtes des blasphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi, mes frères, le mépris du pécheur, qui va retomber, me paraît-il laisser moins d'espérance de pardon? c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une remarque presque infaillible du peu de sincérité des démarches qu'il vient de faire pour se réconcilier avec Dieu; c'est une preuve presque certaine, qu'il n'a donné à Jésus-Christ le baiser de paix que pour le trahir; en un mot, qu'il n'a reçu les sacrements que pour les profaner. En effet, mes frères, se repentir, et retomber aussitôt; venir se purifier, et se souiller encore de nouveau; est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce, qu'elle lui fasse des protestations réitérées de fidélité, et qu'en même temps elle l'outrage dans son cœur; elle lui préfère les objets les plus indignes; elle le renonce pour son Seigneur et pour son Maître; en un mot, elle dément tout haut ce qu'elle dit tout bas; qu'après un tel outrage, le sein de la miséricorde divine doit lui être fermé pour toujours.

Mais, dira-t-on, est-ce que la rechute n'est jamais précédée d'une conversion sincère? Je sais, mes frères, que le sacrement de pénitence ne fixe pas l'instabilité du cœur humain; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la seule immortalité absorbera, comme dit saint Paul; et je ne prétends point dire ici absolument qu'on ait profané la pénitence, dès qu'on redevient pécheur après avoir été

pénitent. Mais en premier lieu, lorsqu'on est sorti véritablement justifié du pied des autels, et que la grâce sanctifiante, qui suit le sacrement, a créé dans l'homme un cœur nouveau, on ne passe pas dans un instant d'un état de justice à un état de péché. La grâce de la sanctification laisse dans l'âme des penchants et des impressions durables, comme l'habitude du vice. On peut retomber, je l'avoue : mais ce n'est qu'après une suite de jours et d'années; après que le temps a insensiblement affaibli la charité; après que mille infidélités secrètes ont préparé l'âme à une chute nouvelle, et disposé l'esprit de Dieu à l'abandonner. Or, voyez, mon cher auditeur, si c'est là l'image de vos rechutes, et si la grâce du sacrement conduit votre innocence fort loin.

En second lieu, outre la grâce sanctifiante, vous recevez encore dans le sacrement des grâces de conversion, qui sont les suites de la première; des secours qui ont dû vous faciliter la pratique de vos devoirs; vous donner de nouvelles forces contre le vice, et vous soutenir dans les occasions; et cependant vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal. On voit, dans les mêmes circonstances, les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphait de votre faiblesse; elle en triomphe encore : une occasion injuste de gain séduisait votre avarice; elle la séduit encore : une complaisance vous rendait infidèle à votre devoir; elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces assemblées, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions : vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence : vous n'en rabattez rien d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie : vous n'en retranchez rien à des dépenses dont des créanciers, des domestiques et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil, où dans l'inutilité de vos pensées et dans la mollesse de votre lit, vous laissez reposer votre imagination sur des images toujours dangereuses à votre âme; rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit, ni précaution pour l'avenir, ni mesures pour le passé : les macérations, les veilles, et tout l'appareil de la pénitence, vous ne les connaissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur. Ah! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre cœur : si cela était, dit Jésus-Christ dans l'Évangile, le royaume de Dieu serait établi au dedans de vous : *Si in digito Dei dejicio dæmonia, profecto pervenit in vos regnum Dei.* (Luc. xi, 20.) Quand vous avez guéri une âme, ô mon Dieu! il paraît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grâce, sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui échappent à la vue au moment même qu'on les voit paraître.

La pénitence véritable, mes frères, est un nouvel état du cœur qui change nos actions, et corrige nos penchants. C'est un nouveau goût qui nous rend le péché amer, et le don céleste agréable; c'est un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions méprisé, et mépriser ce que nous avions aimé : c'est une douleur efficace qui renonce en effet au péché; une douleur juste qui le punit; une douleur surnaturelle qui le déteste dans l'idée que Dieu lui-même en a; enfin, une douleur prudente qui n'a jamais pris assez de mesures pour l'éviter. Jugez sur cette peinture, vous qui retombez sans cesse, si vos pénitences sont véritables, et si vous sortez du tribunal profanateur ou pénitent.

Je n'oserais le dire ici, mes frères, si les Saints ne l'avaient dit avant moi : ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme des dérisions publiques des sacrements, comme des attentats semblables à ceux des infidèles qui venaient dans nos temples fouler aux pieds les mystères saints, ou qui sur des théâtres infâmes en exposaient la véritable représentation aux railleries des spectateurs. Aussi de leur temps, un fidèle qui, après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique, retombait une seconde fois, n'était plus admis au nombre des pénitents publics. Ce n'est pas qu'on désespérât de son salut : mais outre qu'on craignait que le remède, devenu trop commun, ne devînt méprisable; ah! on supposait qu'un fidèle qui, après les pleurs et les travaux de la première pénitence retombait encore, n'avait été qu'un imposteur, un fantôme de pénitent, et qu'ainsi c'était exposer le sang de Jésus-Christ, que de l'offrir à un pécheur qui avait pu en abuser. Il n'était pas jusques aux figures de la loi, qui n'annonçassent cette terrible vérité. Celui dont la lèpre, après avoir été une fois guérie, repoussait encore, était obligé de venir reparaître devant le grand prêtre qui l'avait guéri, et on le déclarait immonde pour le reste de ses jours, c'est-à-dire anathème, séparé de l'autel et des sacrifices, et du commerce de ses frères : *Immunditiæ condemnabitur.* (Lévit. xii, 8.)

Mon Dieu! et on usait de cette sévérité après une seule rechute! on se défiait d'une pénitence qui avait pu être suivie d'une seconde infidélité : eh! jugez,

mes chers auditeurs, ce que les Saints auraient pensé des vôtres, et ce que l'Église en pense encore aujourd'hui; jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres des sacrements qui vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens. Ah! je sais que nous ne devons point aggraver le joug; qu'on n'est pas moins maudit de Dieu lorsqu'on ajoute un seul iota à sa loi par un excès de rigueur, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une ostentation de sévérité, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais faut-il ouvrir à l'instant les trésors du sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois souillés? faut-il confier sans précaution le sang de Jésus-Christ à des perfides qui l'ont mille fois livré? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? Ne devons-nous pas quelquefois, comme Élie, fermer le ciel sur des adorateurs de Baal qui boitent des deux côtés, et qui, en venant invoquer le Seigneur dans une solennité, vont encore au sortir de là sacrifier à l'idole? Ne faut-il pas, comme Élisée, savoir arrêter quelquefois l'huile de la grâce et la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire des cœurs toujours prévenus des mêmes passions? Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos rechutes honteuses, et que vos déréglements n'eussent point rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire : on ne vous verrait plus dans les mêmes misères et dans les mêmes faiblesses depuis tant d'années que vous venez vous en accuser. Vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous eussiez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un prêtre saint et éclairé vous aurait renouvelée : et vous voilà encore la même, après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence.

Mais, que dis-je, la même? Ah! vous avez ajouté des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez encore ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer toujours endurcie dans mon habitude, et ne faire jamais d'efforts pour en sortir? Sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas les remèdes divins qu'il faut fuir; ce sont les passions qu'il faut vaincre : ce n'est pas en devenant impie, qu'il faut éviter les profanations; c'est en usant avec piété des grâces de l'Église : ce n'est point en secouant le joug, qu'il faut devenir meilleur; c'est en observant la loi avec les dispositions avec lesquelles elle veut être observée : ce n'est point en disant avec l'impie : Puisque la loi est une occasion de chute, pourquoi me condamne-t-on lorsque je ne l'observe pas? mais c'est en disant avec une âme touchée (*Cant.* c. v. 3) : J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je encore? vous avez brisé mes liens, Seigneur, on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds : vous m'avez retiré des portes de l'enfer; je n'y descendrai plus, de peur que mon dernier état ne soit pire que le premier. En effet, mes frères, non-seulement la rechute est un vice que rien n'excuse, à cause de l'ingratitude, de la perfidie et du mépris qu'elle renferme : c'est encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cause de l'impénitence et de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien n'est si vrai, mes frères, que les rechutes finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime; et vous n'en douterez plus, si vous voulez faire avec moi trois réflexions, qui sont les preuves incontestables de cette grande vérité. La première que les ressources de salut, qui opèrent d'ordinaire la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La seconde, que, supposé même qu'il pût en faire usage, Dieu se lasse de les lui accorder. La troisième, que la bonté même de Dieu ne se lassant pas, la malignité particulière du péché de rechute, jointe au caractère du cœur humain, doit nécessairement conduire le pécheur à l'endurcissement. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu se sert pour convertir un pécheur sont les nouvelles

lumières dont il le favorise. Une âme est éclairée comme par un rayon soudain sorti du sein de Dieu même, sur ses devoirs, sur ses infidélités, sur la vanité des choses d'ici-bas, sur la réalité des biens à venir; alors le pécheur, surpris, s'indigne de la grossièreté de ses erreurs passées, et suit la vérité qui se présente. Mais à votre égard, mon cher auditeur, vous qui après avoir été touché de Dieu dans ce saint temps, reviendrez à vos premières voies, cette ressource de salut est désormais inutile. Car je vous demande : que pourront la voix de Dieu et les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? vous avez vu clair dans les maximes saintes, dans les illusions du monde, dans les vérités terribles d'un avenir; ce ne sont plus là pour vous de nouvelles lumières, vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu pour vous la surprise, et l'effet de la nouveauté si heureux dans les autres pécheurs. Et certes, que vous apprendraient-elles? Que le monde est un abus? vous le disiez vous-même dans vos moments de componction. Que Dieu seul mérite d'être servi? vous le protestiez il n'y a qu'un jour au pied de ces autels. Que le salut doit être la grande affaire du chrétien? vous en conveniez devant Jésus-Christ. Que le péché est le seul malheur qui puisse arriver à l'homme? vous étiez surpris de l'avoir jusque-là ignoré, si vivement vous le voyiez alors. Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? Il peut encore vous éclairer; je le sais : mais semblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumière; vous vous êtes familiarisé, et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la clarté et les ténèbres. Ah! auparavant un seul rayon de grâce, une seule vérité montrée, eût gagné votre cœur; aujourd'hui les lumières les plus vives ne feront plus d'impression sur un esprit accoutumé à voir. La première fois que les Israélites virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devait les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa : ils craignirent la majesté du Dieu qui résidait au milieu d'eux; la terreur, l'admiration, le respect les rendit dociles aux ordres de Moïse. Mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures; ah! cette lumière céleste eut beau reparaître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront sur vous les vérités du salut, et les lumières du ciel désormais accoutumées.

Une seconde ressource de salut pour les autres pécheurs, c'est le goût de la grâce; c'est une nouvelle consolation qui suit les commencements de la justice, un attrait divin qui emporte le cœur. Mais vous, âme infidèle, qui avez éprouvé ces saintes impressions, qui avez dit au Seigneur, comme cet Apôtre : Seigneur, il fait bon ici avec vous; que pourra vous offrir de doux une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà goûté? Un seul devoir de piété accompli avec onction, un seul sentiment tendre de salut, triomphent souvent de la dureté d'un pécheur : mais pour vous, ah! vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela, à retomber : vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera; c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse, et ne vous corrige point. Si vous aviez un cœur de pierre comme ces pécheurs tranquilles, endurcis, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives; facile à mouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir. Ah! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état et qu'il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le désespoir; mais je vous dis en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares, et presque impossibles : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est terrible. Celui, dit-il, qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* (Luc, IX, 62.) Jésus-Christ ne dit pas, il perd le droit qu'il avait au royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non; mais il n'est point propre, *non est aptus;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son cœur, le rendent inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe; c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, et que certainement il n'y réussirait pas. Et voilà ce que dit Jésus-Christ du pécheur de rechute par rapport au salut : Que de tous les caractères, il n'en est point de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Un impudique peut être touché; et David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avait blasphémée; et Manassès dans les chaînes adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels :

un publicain peut renoncer à ses injustices ; et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avait ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Les personnes engagées dans le monde et dans les plaisirs peuvent tout à coup être éclairées; et Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Élie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à Béthel sacrifier à Baal, et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux; mais un Sédécias, qui, touché de temps en temps des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore et l'outrager le lendemain : mais un Saül, qui, tantôt touché de l'innocence de David : Vous êtes plus juste que moi, lui dit-il; et un moment après le cherche encore pour le perdre : ah! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et l'Écriture nous les représente partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela, mes frères? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, qui sait prendre son parti; une fermeté de raison capable d'une résolution; et qui, la droite voie une fois connue, y entre et ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une âme forte, qui peut être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre faiblesse : une âme généreuse, qui sait mépriser un plaisir; sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, ni par caprice, mais par des règles de foi et de prudence : en un mot, pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des faiblesses vulgaires. Or, vos rechutes ne partent que d'une inégalité de raison, qui ne sait pas se déterminer; d'une faiblesse de cœur, qui plie au premier obstacle; d'une inconstance d'esprit qui flotte toujours; pour qui la nouveauté a des charmes inévitables; qui s'ennuie bientôt d'un même parti de vie, et qui n'est ingénieux qu'à se justifier à soi-même ses changements. Vous paraissez sensé aux yeux des hommes, parce que la vanité soutient vos démarches extérieures, mais jugez de vous-même par rapport à Dieu, par votre conduite intérieure et cachée : vous êtes le plus léger de tous les hommes : vous êtes une de ces nuées sans eau, que les vents agitent à leur gré, dit saint Jude (*Ép.* JUD. 12 et 13); un de ces astres errants, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté des cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venait de les laisser : *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones.* Mais que prétends-je ici, mon cher auditeur, en vous prouvant que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu? vous décourager? vous dissuader de travailler à votre salut? à Dieu ne plaise; mais vous faire trembler sur des rechutes qui sont comme le triste préjugé de votre réprobation.

Je n'ajoute pas ici que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, est inutile aux pécheurs dont je parle : c'est une vérité déjà démontrée. Nos soins dans le tribunal sont souvent heureux sur des âmes criminelles, qui jusque-là avaient vécu dans un oubli entier de Dieu. Mais vous, mon cher auditeur, vous n'y apportez que des larmes instruites à mentir, comme dit un Père, et des vices déjà mille fois détestés : vous traînez le poids de vos crimes de tribunal en tribunal : on vous voit, à chaque nouvelle rechute, chercher un nouveau confesseur, pour vous épargner la honte qui accompagnerait l'aveu des mêmes faiblesses; et vous faites gémir les ministres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce semble, instruire de vos honteuses fragilités, que pour leur laisser, en les abandonnant ensuite, plus de loisir de les déplorer devant Dieu. Quelle ressource de salut peut-il donc vous rester? La connaissance de vos devoirs? personne ne les connaît mieux que vous. Le goût de la piété et les sentiments de la grâce? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. L'usage des sacrements? ah! vos maux sont accoutumés désormais à ces divins remèdes. Grand Dieu! qui connaissez ceux qui vous appartiennent, et qui les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable, comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces âmes dont je parle? Tremblez donc, mon frère, si vous êtes sage; et demeurez ferme dans la voie sainte, si la grâce des sacrements vous y a établi, de peur que le Seigneur ne se retire de vous, et que vous ne retombiez enfin pour ne plus vous relever.

Seconde réflexion qui prouve que les rechutes finissent tôt ou tard par un état fixe et tranquille de crime. Dieu se lasse de suivre les pas d'un pécheur qui retombe sans cesse, et de lui tendre si souvent une main favorable : cette sensibilité qui vous reste encore pour les vérités du salut s'éteindra; ces retours qui ne peuvent vous laisser tranquille dans le crime se calmeront; ces grâces qui vous rappellent encore quelquefois ne seront plus accordées. Je le disais, il y a peu de temps, rien n'éloigne Dieu d'une âme, comme lorsque le pécheur prend plaisir de réparer sans cesse l'ouvrage du démon, et d'é-

difier tous les jours de nouveau ce que la grâce venait de détruire en lui. Il est écrit dans les livres saints, que celui qui voulut relever les murs de Jéricho, que le Seigneur avait démolis au seul bruit des trompettes des prêtres de Juda, fut frappé d'une malédiction éternelle. Ah! quand une fois la parole retentissante de l'Évangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des ministres saints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho que le démon y avait élevée, la miséricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat ose la relever sur ses propres ruines, et une malédiction terrible est d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel sujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en usera envers vous avec cette juste sévérité: N'est-il pas le maître de ses dons? Mais d'ailleurs, ne vous a-t-il pas attendu assez longtemps à pénitence? Quelles voies n'a-t-il pas tentées pour fixer les vicissitudes éternelles de votre cœur? Les afflictions? il vous en a ménagé; les maladies? vous en avez été frappé; la perfidie des personnes sur lesquelles vous comptiez? vous l'avez éprouvée; l'amertune des plaisirs? il en a répandu à pleines mains sur les vôtres; des lumières vives? des remords cuisants? hélas! c'est d'où vous sont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos désordres. Eh! ne faut-il donc pas enfin qu'il ait ses moments de justice, comme il a ses moments de miséricorde, et qu'après avoir attendu si longtemps avec bonté, si l'arbre cultivé, arrosé, portera enfin du fruit, il le maudisse enfin, retrouvant encore au retour tous ses soins inutiles?

Mais quand même Dieu ne se retirerait pas du pécheur qui retombe, la malignité toute seule de la rechute et le caractère du cœur humain devraient conduire l'âme à l'état dont je parle. En effet, il en est des rechutes de l'âme comme de celles du corps: on vous l'a dit, et vous le savez; elles finissent d'ordinaire par une extinction entière et irrévocable de la vie. La première fois qu'on tombe, on trouve encore des ressources dans la force de l'âge, dans la vigueur du tempérament; et le retour est facile: mais à mesure que vous retombez, le corps s'use, la santé s'affaiblit, la nature succombe, et toute attaque presque devient mortelle. Ainsi dans la vie chrétienne, on se relève aisément d'une première chute: la foi, pas encore éteinte; les inclinations de la grâce, encore sensibles; la santé de l'âme, pas tout à fait affaiblie; tout cela peut faciliter un retour au pécheur: mais vous retombez; ah! les lumières peu à peu s'éteignent, la force de l'âme s'use, les dons de la grâce dépérissent; et enfin, vous retombez si souvent, que vous retombez pour ne plus vous relever, et que l'âme demeure comme accablée sous le poids d'une dernière chute.

En voulez-vous voir dans les livres saints une image bien terrible et bien naturelle, et y lire la triste destinée d'une âme qui retombe! Rappelez-vous l'histoire de l'idole de Dagon: elle tombe devant l'arche; les prêtres des Philistins effrayés accourent; leurs soins cette fois sont heureux; ils relèvent l'idole à l'instant, ses pieds, ses mains sont encore à leur place, et cette première chute ne l'a pas mise hors d'état d'être de nouveau placée sur l'autel. Mais Dagon retombe; ah! les prêtres accourus à ce nouvel accident s'efforcent en vain de le relever; Dagon est tristement étendu par terre, immobile pour toujours à la place où il est tombé; la tête et les deux mains séparées du tronc, ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse aucun espoir qu'on puisse la relever, et une figure mutilée qui n'est plus propre qu'au feu: *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.* (1 Reg. v, 5.)

Voilà, mon cher auditeur, voilà votre histoire. Vos premières chutes n'avaient pas détruit et brisé; pour ainsi dire, en vous, l'image céleste du Créateur; les puissances de votre âme étaient encore en état; vous n'étiez pas entièrement séparé de Jésus-Christ votre divin chef; et les soins de ses ministres vous eussent relevé et rétabli dans votre première place. Mais vous allez encore retomber; ah! l'image du Créateur va enfin se briser; Jésus-Christ, votre divin chef, va se séparer de vous pour toujours; vous tomberez pour ne plus vous relever; vous ne serez plus qu'un tronc informe, qu'on ne peut plus remettre à sa place, et dont la destinée ne peut plus être qu'un feu éternel: *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Ah! mes frères, tel est le caractère des rechutes; la dernière ajoute toujours quelque chose à celle qui l'a précédée; vous retombez toujours avec quelque nouvelle circonstance qui vous renfonce d'un degré dans le précipice; ce sont comme des plaies journalières qui en rouvrent une ancienne déjà fermée, en aigrissent le mal, et le rendent enfin incurable.

Ah! c'est alors, mes frères, que le démon est paisible possesseur d'une âme: *In pace sunt ea quæ possidet* (Luc, ii, 21); outre qu'il y est rentré avec sept esprits encore plus méchants que lui, dit l'Évangile, il est bien plus fort et plus en état de se maintenir dans sa nouvelle possession, que lorsqu'il en fut chassé la première fois, parce qu'il est plus instruit: il reconnaît les endroits de votre âme par où Jésus-Christ avait accoutumé d'y rentrer, et de l'en chasser honteusement; il a étudié les in-

clinations de votre cœur qui conservaient encore quelque intelligence avec la grâce; ah! c'est là qu'il se retranche, pour ainsi dire; ce sont là les avenues qu'il fortifie et qu'il rend inaccessibles. Ainsi vous étiez touché autrefois à l'approche d'une solennité; vous ne le serez plus : une mort soudaine vous alarmait; vous la verrez sans y faire de réflexions : les discours de piété vous trouvaient toujours sensible; on tonnerait que vous n'entendrez plus : la seule présence d'un homme de bien faisait naître en vous des désirs secrets de vertu; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui réveillaient votre foi; vous vivrez sans joug et sans règle : et voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les sacrements; vous faisiez de temps en temps quelque effort pour rompre vos vicieuses inclinations : mais depuis que Dieu s'est retiré, et que l'esprit impur a rentré dans votre âme, vous entassez monstre sur monstre; pas le plus petit retour sur vous-même; plus d'autres troubles, que ceux qui vous viendront de vos passions traversées; plus d'autre crainte, que de manquer d'occasions de crime; plus d'autre vicissitude dans votre cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de dégoût, que pour la piété et la justice. Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leur désordre, que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde et à ses charmes; il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères; qu'il les frappe de vertige et d'aveuglement; qu'il les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs : ce ne sont plus des pécheurs; ce sont des monstres sans foi, sans religion, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne : non, la piété ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venait à se corrompre sur la terre, dit l'Écriture, répandait à l'entour une puanteur insupportable, et ce pain céleste n'était plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* (EXOD. XVI, 20.) Ah! voilà le sort d'une âme, qui, élevée dans le ciel, par une sincère conversion, en tombe, pour ainsi dire, par un indigne retour, et vient se corrompre sur la terre : ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; ce n'est plus qu'un sépulcre plein d'infection; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort fatale à tous ceux qui l'approchent; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ.* (MICH. II, 10.)

Recueillons, mon cher auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes : en voici le fruit. Êtes-vous debout? prenez garde de ne pas retomber; souvenez-vous que vous portez le trésor de la grâce recouvrée dans un vaisseau de terre; fuyez l'apparence du mal; priez beaucoup; défiez-vous de vous-même; apprenez dans vos chutes passées le moyen de les éviter, et tirez le bien du mal à l'exemple de Dieu même : quand on a été pécheur, le retour au vice est si aisé et le pas si glissant, que les précautions, pour éviter ce malheur, ne sauraient être excessives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de grâce et de péché? ah! déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel et la terre. Si Baal est Dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, et ces faiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces révolutions journalières du crime et de la vertu dans votre cœur? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y poursuivez plus d'autres plaisirs que ceux de la grâce et de l'innocence; fixez-vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible, que ces vicissitudes éternelles de vice et de vertu! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le crime; toujours occupé, ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter des remords; jamais heureux, soit dans le vice où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme, mon cher auditeur; établissez enfin une paix solide dans votre conscience; profitez de ces traits de miséricorde que Dieu lance encore sur votre cœur : peut-être touchez-vous à cette dernière rechute qui doit enfin terminer, par le prix de l'endurcissement, toutes les ingratitudes de votre vie, et que, comme un arbre mort, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le bien toutes les agitations de votre âme; afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un homme temporel, et que vous puissiez un jour aller recueillir dans le ciel la couronne d'immortalité destinée à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA PRIÈRE.

Miserere mei, Domine, fili David.

Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

(MATTH. XV, 22.)

Tel est le gémissement d'une âme touchée de ses misères, et qui s'adresse au souverain médecin, dans la miséricorde duquel tout seul elle espère en trouver le remède. C'était autrefois la prière d'une femme chananéenne, qui voulait obtenir du Fils de David la guérison de sa fille. Persuadée de sa puissance, et attendant tout de sa bonté pour les malheureux, elle ne connaît pas de moyen plus sûr de se le rendre propice, que le cri de sa douleur, et le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de prière que l'Église nous propose aujourd'hui, pour nous animer et nous apprendre à prier; c'est-à-dire, nous rendre plus aimable et plus familier ce devoir, le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, mes frères, prier, c'est la condition de l'homme; c'est le premier devoir de l'homme; c'est l'unique ressource de l'homme; c'est toute la consolation de l'homme : c'est tout l'homme, pour parler le langage de l'Esprit saint.

Oui, mes frères, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paraissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affaiblir, ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous énorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, si depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous est pour nous un nouveau péril : dans un situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, si du fond de sa misère il ne faisait monter sans cesse des gémissements vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa faiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, et le relever de ses chutes?

Le chrétien est donc un homme de prière : son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Église elle-même, où la grâce de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante et plaintive : elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie; et le chrétien qui ne prie pas se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc, mes frères, qu'un devoir si essentiel, et si consolant même pour l'homme, est aujourd'hui si négligé? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triste et ennuyeux, ou comme le partage seulement des âmes retirées; de sorte que nos instructions sur la prière n'intéressent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus aux cloîtres qu'à la cour?

D'où vient cet abus, mes frères, et cet oubli si universel de la prière dans le monde? De deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre; premièrement, on ne prie pas, parce qu'on ne sait pas prier, dit-on, et qu'on y perd son temps; secondement, on ne prie pas, parce qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égarements d'esprit, qui la rendent insipide et insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts et les difficultés de la prière. Il faut donc premièrement, vous apprendre à prier, puisque vous ne le savez pas. Il faut en second lieu, vous faciliter l'usage de la prière, puisque vous y trouvez tant de peine et de difficulté. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les préceptes que je vous prescris, disait autrefois le Seigneur à son peuple, ne sont pas au-dessus de vos forces, ni inaccessibles à la portée de votre esprit : ce ne sont pas des secrets cachés dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire : Mais qui de nous pourra s'élever jusque-là pour les découvrir et pour les comprendre? ni des connaissances qu'on ne trouve qu'au delà des mers, de peur que vous ne me disiez : Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée, et tout proche de vous; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche et dans votre cœur : de sorte que vous n'avez plus d'excuse à m'opposer, si vous vous dispensez de leur observance : *Sed juxta te est sermo, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.* (DEUT. XXX, 14.)

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les preceptes de sa loi sainte, qu'il n'en faut pas chercher la connaissance hors de nous, et qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur et dans notre bouche; nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier et le plus nécessaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne sait que dire à Dieu quand on vient se présenter à la prière, et que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a pu rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes; la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères et ses besoins; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, mes frères, la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu : c'est un simple mouvement du cœur; c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères; c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre faiblesse, et une humble confiance, qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes : elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes; un art et une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout, et qui, loin d'édifier l'Église, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tous instruits : les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs; et l'Esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une âme simple et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugements, touchée de ses miséricordes infinies; qui ne sait presque que s'anéantir en sa présence, confesser dans la simplicité de son cœur ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les croix et les peines, que la sagesse de ses conseils lui impose; qui ne connaît pas de prière plus sublime, que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur; gémir sur sa dureté, et sur son opposition à tout bien; lui demander avec une foi vive, qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché, qui malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu : une âme de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le Prophète : *Super omnes docentes me intellexi.* (Ps. CXVIII, 99.) Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu : elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire : elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées; elle laisse parler son cœur, elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle; ses dégoûts mêmes deviennent une prière par les sentiments qui se forment alors dans son cœur : elle s'attendrit; elle soupire; elle se déplaît : elle est à charge à elle-même; elle sent la pesanteur de ses liens; elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre; elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité; elle rougit et se confond de promettre toujours, et de se retrouver toujours infidèle : voilà tout le secret et toute la science de sa prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle?

Qui avait instruit à prier notre pauvre femme chananéenne? une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignorait les merveilles de la loi, et les oracles des prophètes; qui n'avait pas encore entendu de la bouche du Sauveur les paroles de la vie éternelle; qui était encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort : elle prie cependant, elle ne s'adresse pas aux apôtres, pour apprendre d'eux les règles de la prière; son amour, sa confiance, le désir d'être exaucée lui apprennent à prier; son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si pour prier il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes, s'il fallait être ravi comme Paul jusque dans le ciel, pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler; ou comme Moïse, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à

face : c'est-à-dire, s'il fallait être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'âme, comme si elle était déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même; contemple à loisir ses perfections infinies; oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre; n'est plus troublée, ni même divertie, par les fantômes des sens; est fixée et comme absorbée dans la contemplation des merveilles et des grandeurs de Dieu : et, participant déjà à son éternité, ne compterait un siècle entier passé dans cet état heureux, que comme un instant court et rapide; si, dis-je, pour prier, il fallait être favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fidèles dont parle saint Paul, que vous ne les avez pas reçus et que vous ignorez même quel est l'Esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes privilégiées; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection, et réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes; c'est une vertu indispensable, comme la charité; nécessaire aux parfaits, comme aux imparfaits; à la portée des savants, comme des ignorants; ordonnée aux simples, comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes; c'est la science de tout fidèle; c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être; tout ce qui a une raison capable de connaître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui; l'apaiser, lorsqu'il est irrité; l'appeler, lorsqu'il est éloigné; le remercier, lorsqu'il favorise; s'humilier, lorsqu'il frappe; lui exposer des besoins, ou lui demander des grâces.

Aussi, lorsque les disciples demandent à Jésus-Christ qu'il leur apprenne à prier : *Doce nos orare* (Luc, II, 1); il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu : il leur apprend seulement que pour prier, il faut regarder Dieu comme un père tendre, bienfaisant, attentif; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour; lui parler le langage de notre faiblesse et de nos misères; ne prendre des expressions que dans notre cœur; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui exposer nos besoins; implorer son secours; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs; que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice; que les infidèles arrivent à la connaissance de la vérité; qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous préserve de nos tentations; qu'il tende la main à notre faiblesse; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière : elle rappelle l'homme à lui-même; et pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins, et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la seconde disposition injuste, d'où partait le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son âme. Car, je vous prie, mes frères, faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison; à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions! ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvements persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine; tout sollicite son soulagement : son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier : dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un évènement inattendu met vos biens et votre fortune en péril; qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne, ou chère ou nécessaire : alors vous levez les mains au ciel; vous y faites monter des gémissements et des prières; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit; vous savez prier alors; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles, pour apprendre à lui exposer votre peine; ni consulter des maîtres habiles, pour savoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez besoin que de votre douleur; vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah! mes frères, si nous sentions les misères de notre âme, comme nous sentons celles de notre corps; si notre salut éternel nous intéressait autant qu'une fortune de boue, ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander; il ne faudrait pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui; nos maux parleraient tout seuls; notre cœur s'échapperait malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'arche du Seigneur; nous ne se-

rions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes; et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, et que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes, mes frères, se peut-il faire que dans la misérable condition de cette vie humaine, environnés, comme nous sommes, de tant de périls; pétris nous-mêmes de tant de faiblesses; sur le point à tous moments d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples; en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur; abattus par les disgrâces, enflés par la prospérité; amollis par l'abondance, aigris par la nécessité; emportés par les coutumes, ébranlés par les événements; flattés par les louanges, révoltés par les mépris; toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu : se peut-il faire que dans une situation si déplorable, nous soyons en peine que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paraître en sa présence? O mon Dieu! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable? ou que ne connaît-il mieux ses misères!

Ah! si vous nous disiez, mon cher auditeur, que dans la prière vous ne savez par où commencer : si vous nous disiez que vos besoins sont infinis; vos misères et vos passions si multipliées, que vous n'auriez jamais fait, si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur : si vous nous disiez, que plus vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre; et que, désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos faiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier; vous laissez parler vos maux pour vous-même; vous faites de votre confusion, de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière; et que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien : si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent, qui n'osant plus à la vue de ses chutes parler à son Dieu dans la prière, disait : Seigneur, je me suis tu en votre présence; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi : *Obmutui, et humiliatus sum.* (Ps. XXXVIII, 3.) Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée : *Et dolor meus renovatus est.* Mon cœur, pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intrà me, et in meditatione meâ exardescet ignis.* (Ps. XXXVIII, 4.) Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu! dans la profonde humiliation où me tenait devant vous la vue de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de faiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in linguâ meâ. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens.* (Ps. XXXVIII, 5, 6.) Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier : eh quoi! mon cher auditeur, vos crimes passés du moins. lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugements, ou à demander à sa miséricorde? Quoi! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre; vous avez abusé de tout, de la grâce, de vos talents, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions; vous avez avili votre cœur par des attachements injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affaibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avaient mis d'heureux en votre âme; et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu? et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si longtemps outragé? O homme, il faut donc, ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir, que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin, mon cher auditeur. Si vous menez une vie chrétienne; si, revenu du monde et des plaisirs, vous êtes enfin entré dans les voies du salut, vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières! Quoi! la grâce singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, de vous désabuser du monde, de vous retirer du fond de l'abîme; ce bienfait si rare et refusé à tant de pécheurs, ne forme-t-il aucun sentiment de reconnaissance dans votre cœur quand vous êtes à ses pieds? ce souvenir peut-il vous laisser froid et insensible? la présence de votre bienfaiteur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait, et qui faites tant valoir la tendresse et l'excès de votre gratitude envers les créatures?

D'ailleurs, si vous sentez ces penchants infinis, qui, malgré votre changement de vie, s'opposent en-

core en vous à la loi de Dieu; cette peine que vous avez encore à faire le bien; cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal; ces désirs d'une vertu plus parfaite, qui n'ont jamais de suite; ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle; ces occasions où vous vous retrouvez toujours le même; ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance; en un mot, si vous sentez ce fonds inépuisable de faiblesse et de corruption, qui vous reste encore après votre conversion, et qui alarme si fort votre vertu, non-seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière, mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre faiblesse, tous les événements qui ébranleront votre foi, tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes de votre cœur, tous les mouvements secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'Apôtre : tout vous rappellera à Dieu, parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-même.

D'ailleurs, mon cher auditeur, quand vos propres misères ne pourraient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous-y des maux de l'Église; des dissensions des pasteurs; de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le sanctuaire; du relâchement des fidèles; de la dépravation des mœurs; du triste progrès de l'incrédulité; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin; plaignez-vous au Seigneur, comme le prophète, que tous l'ont abandonné; que chacun cherche ses propres intérêts; que le sel même de la terre s'est affadi; et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses élus, et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Église, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervents, des vierges pures et édifiantes : la paix des Églises; l'extirpation des erreurs; le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres; la conversion de ces âmes à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété, par vos dérisions et par vos censures; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés leur irréligion et leur libertinage; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois, ou perverti la vertu, ou séduit la faiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressants, ne sauraient fournir un moment d'attention à votre esprit, ou quelque sensibilité à votre cœur? Tout ce qui vous environne vous apprend à prier; tous les objets, tous les événements que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu : le monde, la retraite; la cour, la ville; les justes, les pécheurs; les événements publics et domestiques; le malheur des uns, ou la prospérité des autres; tout ce qui s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissement, de prières, d'actions de grâces. Tout instruit votre foi, tout excite votre zèle; tout contriste votre piété; tout rappelle votre reconnaissance : et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière? et entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paraître en sa présence? Ah! mes frères, que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami, à qui on ne trouve jamais rien à dire!

Et voilà la dernière et la principale raison qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire : hélas! il ne saurait même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur, mes frères; substituons Dieu à la place du monde : alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur. C'est le dérèglement de nos affections tout seul, qui fait notre incapacité de prier : on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas; on ne sait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connaît presque pas; on ignore comment solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas : on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas : en un mot, la prière est le langage de l'amour; et nous ne savons pas prier, parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la prière? et comment prier avec des dégoûts et des égarements d'esprit, dont on n'est pas le maître, et qui la rendent insoutenable? Second prétexte tiré des dégoûts et des difficultés de la prière.

DEUXIÈME PARTIE.

Un des plus grands désordres du péché est sans doute cet éloignement et ce dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent aurait fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu : toutes les créatures auraient été comme un livre ouvert, où il aurait sans cesse médité ses œuvres et ses merveilles : les impressions des sens, soumises à sa raison, n'auraient jamais pu le distraire malgré lui de la douceur et de la familiarité de sa divine présence : toute sa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité; et il n'eût été heureux dans son innocence, que parce que le Seigneur se serait sans cesse communiqué à lui, et qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu, et que le péché ait fait en nous d'étranges changements, pour nous faire une peine de ce qui devrait être notre félicité. Il n'est que trop vrai cependant, que nous portons presque tous dans le fond de notre nature ce dégoût et cet éloignement de la prière; et que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accomplissement de ce devoir si essentiel à la piété chrétienne. Les personnes mêmes, à qui la pratique de la vertu devrait avoir rendu l'usage de la prière plus doux et plus familier, se plaignent tous les jours des dégoûts et des égarements éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice; de sorte que le regardant, ou comme un devoir onéreux, ou comme une gêne inutile, elles en abrègent les moments, et croient être quittes d'un joug et d'un assujettissement, quand elles voient finir ce temps d'ennui et de contrainte.

Or, je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière, à cause des dégoûts et des égarements d'esprit, qui nous la rendent pénible et désagréable; parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source, premièrement, ou dans notre tiédeur et nos infidélités; secondement, ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière; troisièmement enfin, ou dans la sagesse de Dieu même qui nous éprouve, et qui veut purifier notre cœur, en nous refusant pour quelque temps les consolations sensibles de la prière.

Oui, mes frères, la première source et la plus commune des dégoûts et des aridités de nos prières, c'est la tiédeur et l'infidélité de notre vie. C'est en effet une injustice, de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme et libre de tous les vains fantômes qui l'agitent; un cœur touché et disposé a goûter la présence de son Dieu; tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une dissipation éternelle; que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination, à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus; en un mot, que nous conserverons dans notre cœur mille attachements injustes, qui ne nous paraissent pas absolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, et qui affaiblissent en nous, ou même qui nous ôtent tout à fait le goût de Dieu et des choses éternelles.

Hélas! mes frères, si les âmes les plus retirées et les plus saintes; si des solitaires pénitents; si un Antoine au fond des déserts; si un Jérôme, exténué par des macérations continuelles et par des études laborieuses; si un Benoît, purifié par une longue retraite et par une vie toute céleste, trouvaient encore, dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui venaient, jusque dans le fond de leurs solitudes, troubler la douceur ou la tranquillité de leurs prières; prétendons-nous que dans une vie régulière, je le veux, mais toute pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, d'objets qui nous dissipent, de tentations qui nous troublent, de discours qui nous ébranlent, de plaisirs qui nous amollissent, de craintes ou d'espérances qui nous agitent; nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, purifiés de toutes ces images qui viennent de souiller notre esprit, libres de tous ces attachements qui viennent de partager et corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre âme des impressions si violentes et si dangereuses; et qu'oubliant pour un moment le monde entier et tous ces vains objets que nous venons de laisser, et que nous portons encore tous dans notre souvenir et dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes, pénétrés de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore, et d'une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes. Ah! mes frères, que nous sommes injustes, et que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes!

Et pour approfondir encore cette vérité et entrer dans un détail qui vous la rende plus sensible; vous vous plaignez, premièrement, que votre esprit, incapable d'un instant d'attention dans la prière, s'y

égare sans cesse et vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif et recueilli, si tout ce que vous faites le distrait et le dissipe; si dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même, si vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de réflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux; que la vue de leurs passions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur misère, fournisse à notre foi des réflexions et des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement et à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde et des conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, et d'oublier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conservées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douleurs aux pieds de Jésus-Christ : vous vous y délasserez avez consolation de l'ennui des dissipations et des inutilités mondaines : vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes, qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit et qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde, où ils le cherchent, ne saurait le donner : vous y remercierez plus vivement le Seigneur de vous avoir éclairé et discerné avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr : vous y verrez, comme dans un nouveau jour, le bonheur des âmes qui le servent, et qui, détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur insensible dans la prière n'y sent rien de vif pour son Dieu, et ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable.

Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachements injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de désirs peut-être de plaire; comment voulez-vous qu' un cœur prévenu de tant d'affections terrestres trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel? Tout y est rempli, occupé par les créatures; où voulez-vous que Dieu trouve sa place? On ne saurait goûter en même temps Dieu et le monde. Aussi, dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre; la manne, dit l'Écriture, cessa de tomber, comme s'ils n'avaient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel et à celle de la terre : *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ.* (Jos. v, 12.)

L'amour du monde, dit saint Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Ainsi vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable : ah! c'est une marque que votre cœur est malade; qu'une fièvre secrète, et inconnue peut-être à vous-même, le fait languir, le mine et le dégoûte; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu et pour tout ce qui a rapport à lui, et voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachements injustes de votre cœur : voyez si vous ne tenez pas encore trop vous-même aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des désirs d'élévation, à tout ce qui vous environne; voilà la source du mal : appliquez-y le remède; prenez chaque jour quelque chose sur vous-même; travaillez sérieusement à purifier votre cœur : vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même; les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions, n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité; au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire; on s'y déplaît, on y est contraint et gêné; on se cache devant lui, comme le premier pécheur; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur et cette confiance qu'inspire une conscience pure, et qui n'a rien à se reprocher; et l'on compte les moments où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller : *Vigilate, et orate.* (MATTH. XXVI, 41.) Il veut nous faire entendre par là, que la vigilance est la seule préparation à la prière, que pour aimer à

prier, il faut veiller; et que les goûts et les consolations ne sont accordées dans la prière, qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance : *Vigilate, et orate.* Je sais que si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance, qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grâce de la vigilance, il est vrai; mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière : *Vigilate, et orate.*

Et de là, mes frères, il est aisé de conclure, que quand la vie du monde, même la plus innocente; c'est-à-dire, quand les plaisirs, les jeux éternels, les dissipations, les amusements des théâtres, que vous appelez innocents, n'auraient point d'autre inconvénient que de vous rendre inhabiles à la prière : quand cette vie du monde, que vous justifiez tant, n'aurait rien de plus criminel, que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affaiblir votre foi, et de laisser le trouble et l'agitation dans votre esprit : quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état, que parce que vous nous dites tous les jours vous-mêmes, que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, et que la prière est pour vous d'un dégoût et d'un ennui que vous ne pouvez soutenir; je dis que pour cela seul, la vie du monde la plus innocente, est une vie de péché et de réprobation; une vie pour laquelle il n'y a point de salut : car le salut n'est promis qu'à la prière; le salut n'est possible que par le secours de la prière ; le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière : donc toute vie qui met un obstacle essentiel à la prière ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir, de spectacle mette un obstacle essentiel à la prière; qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière; vous le savez; vous vous en plaignez tous les jours; vous vous servez même de ce prétexte pour ne pas prier; et de là concluez qu'il n'y a point de salut pour la vie du monde même la plus innocente; puisque partout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dégoûts et des égarements de nos prières, la tiédeur et l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Car premièrement, c'est l'usage de la prière tout seul, qui calmera peu à peu votre esprit; qui en bannira insensiblement les images du monde et de la vanité; qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de vos prières. Secondement, il faut demander longtemps avant que d'obtenir, presser, solliciter, importuner : les douceurs et les consolations de la prière sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger et inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne et de contrainte; avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette douce confiance, cette sainte liberté que la familiarité toute seule donne, et qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu pour être aimé. Le monde perd à être approfondi, il n'a de riant que la surface et le premier coup d'œil. Entrez plus avant; ce n'est plus que vide, vanité, chagrin, agitation et misère. Mais le Seigneur il faut le connaître et le goûter à loisir, dit le Prophète, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.* (Ps. XXXIII, 9.) Plus vous le connaissez, plus vous l'aimez; plus vous vous unissez à lui, plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre, que celui de le connaître et de l'aimer : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.*

C'est donc l'usage de la prière tout seul, qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi nous voyons que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts et des égarements de leurs prières, prient rarement; croient avoir satisfait à ce devoir essentiel, quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques moments de dissipation et de contrainte; l'abandonnent au premier instant de dégoût; ne font aucun effort pour y assujettir leur esprit, et loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière, comme une raison qui la leur rend plus nécessaire, elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde de faire un usage si long et si fréquent de la prière? Vous ne trouvez pas le temps de prier, mon cher auditeur? Mais pourquoi le temps vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il vous mette un jour au nombre de ses saints? Vous n'avez pas le temps de prier? Mais vous n'avez donc pas le temps d'être chrétien? car un homme qui ne prie pas est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. Vous n'avez pas le temps de prier? Mais la prière est le commencement de tout bien; et si vous ne

priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah! mes frères, manquons-nous de temps pour solliciter les grâces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner aux plaisirs ou à la paresse? Que de moments inutiles! que de jours ennuyeux et à charge, par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle! que de temps perdu à de vaines bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujettissements stériles, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous! Grand Dieu! et l'on manque de temps pour vous demander le ciel, pour apaiser votre colère et attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu! Quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve! et qu'on est à plaindre de trouver tant de moments pour le monde, et de n'en pas trouver un seul pour l'éternité! Seconde raison des dégoûts et des égarements de nos prières; le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai, mes frères, que cette raison n'est pas si générale, qu'on ne voie souvent les âmes les plus fidèles à la prière éprouver constamment ces dégoûts et ces égarements dont je parle : mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier, et qui ne les conduit par cette voie, que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elles; dernière raison : qu'ainsi loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste et de désagréable, elles doivent y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandait sur elles des consolations sensibles et abondantes.

Premièrement, parce que vous devez regarder ces dégoûts, comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine, par les dégoûts et les amertumes de la piété? La faiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles, l'égarement de vos premières mœurs; n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines et les afflictions intérieures de l'esprit? Voudriez-vous qu'il vous fît passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grâce; des viandes de l'Égypte au lait et au miel de la terre de promesse, sans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités et les fatigues du désert, en un mot, qu'il ne châtiât, si j'ose parler ainsi, les délices du crime, que par celles de la vertu?

Secondement, vous vous êtes si longtemps refusé à Dieu, malgré les plus vives inspirations de sa grâce, qui vous rappelaient à la vérité et à la lumière; vous l'avez si longtemps laissé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître, vous avez tant disputé, combattu, balancé, différé, avant que de vous donner à lui; n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps, avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grâce? Les délais et les retardements du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais quand ces raisons seraient moins solides, que savez-vous si Dieu ne veut point vous rendre par là cet exil, et l'éloignement où nous vivons de lui, plus haïssables, et vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle, où la vérité, vue à découvert, nous paraîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est? Que savez-vous s'il ne veut point par là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tous les moments l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur pour la vérité et pour la justice? Que savez-vous enfin, si, par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété? s'il ne veut pas établir votre vertu sur la vérité qui est toujours la même, et non pas sur le goût qui change sans cesse; sur les règles qui sont éternelles, et non pas sur les consolations qui sont passagères; sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles, et non pas sur la sensibilité, qui laisse au monde le même empire presque qu'a la grâce sur notre cœur. Une piété toute de goût ne va pas loin, si la vérité ne la soutient et ne l'affermit. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité des dispositions sensibles d'un cœur qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent, ne plaisent pas longtemps; et la vertu, qui n'est que dans le goût, ne saurait se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car après tout, si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières; qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations, pourvu que la voie par où il vous mène, vous conduise à lui, comme elle est la plus sûre pour vous, elle doit vous paraître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez, que pour attirer plus de secours du ciel sur vos besoins et sur vos faiblesses, la foi vous apprenant que la prière accompagnée même de ces dégoûts et de ces aridités, obtient les mêmes grâces, produit les mêmes effets, et qu'elle est aussi agréable à Dieu, que celle où se trouvent des consolations plus sensibles; que dis-je? qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur par l'accep-

tation des peines que vous y souffrez; la foi vous l'apprenant, vous devez être aussi fidèle à la prière, que si elle vous offrait des attraits sensibles. Autrement, ce ne serait pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne seraient pas les biens éternels, mais des consolations vaines et passagères; ce ne seraient pas les remèdes de la foi, mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi, qui que vous soyez qui m'écoutez ici, imitez la femme chananéenne : soyez fidèle à la prière; et, dans l'accomplissement de ce devoir, vous trouverez le secours et la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez : ce n'est que par là que le publicain et la pécheresse de l'Évangile obtinrent des sentiments de componction, et la grâce d'une parfaite pénitence; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la foi et dans la piété n'est promise qu'à la prière; et ce n'est que par là que Job, que David, que Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs déréglements et de leurs exemples, priez : plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire; et les trois enfants au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois, priez : Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les prophètes dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Église pour instruire les peuples, priez : vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère; et les apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étaient réservé pour leur partage que la prière et la prédication de l'Évangile : *Nos verò orationi, et ministerio verbi instantes erimus.* (ACT. VI, 4.) Enfin, qui que vous soyez encore une fois, dans la prospérité, ou dans l'indigence; dans la joie, ou dans l'affliction; dans le trouble, ou dans la paix; dans la ferveur, ou dans le découragement; dans le désir, ou dans les voies de la justice; avancé dans la vertu, ou encore dans les premières démarches de la pénitence; priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion, et toute la religion elle-même. O mon Dieu ! répandez donc sur nous cet esprit de grâce et de prière, qui devait être le caractère le plus marqué de votre Église, et le partage d'un peuple nouveau; et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervents, et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut.

Ainsi soit-il.

AVIS

SUR LE SERMON SUIVANT.

Voici encore un Sermon sur la prière : il n'a point d'exorde, parce que nous n'en avons point trouvé dans le manuscrit de Massillon; ainsi, nous nous sommes contentés de mettre la division au commencement. Le Sermon qui précède fera tort à celui-ci; on ne laissera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'auteur.

SECOND SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA PRIÈRE.

DIVISION. Ne demander que ce qu'il faut dans la prière, et le demander comme il faut.

PREMIÈRE PARTIE.

La nécessité et les avantages de la prière reviennent si souvent dans les livres saints, et l'homme lui-même porte cette vérité si vivement empreinte dans le fond de son être et dans la faiblesse de ses penchants, qu'il paraît presque inutile d'en venir ici instruire les fidèles. En effet, mes frères, s'il y a au-dessus de nous un Être suprême, auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures; le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel, de reconnaître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'action de grâces. Qu'est-ce donc qu'un

homme qui, reconnaissant cet Être suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu; qui vit tout seul dans l'univers; qui ne tient à aucun être hors de lui; qui, retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire, ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir : c'est un infortuné qui n'attend rien au delà du tombeau; qui borne ici-bas tous ses désirs et toutes ses espérances; qui se regarde comme une vapeur que le hasard a formée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant; qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paraît sur la terre; qui vit dans l'univers comme un homme que le hasard aurait jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il serait sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux et ses souhaits au delà du vaste abîme qui l'environnerait, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa condition, qu'une molle indolence. Tel est l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En second lieu, si nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un seul désir digne des regards de Dieu; si des penchants violents et continuels précipitent sans cesse notre cœur vers les plaisirs illicites; si toutes nos voies sont semées d'écueils et investies d'ennemis invisibles; si les richesses nous corrompent, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, si depuis notre chute, tout ce qui nous environne est pour nous, ou piége, ou erreur, ou tentation : dans une situation si périlleuse, eh! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, s'il n'appelait son Dieu à son secours; si du fond de notre misère nous ne faisions sans cesse monter des gémissements vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos passions indomptées, fixer nos inconstances, éclairer nos erreurs, soutenir nos faiblesses, réveiller nos langueurs, écarter les périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat, et nous relever de nos chutes? Oui, mes frères, la prière est la source de toutes les grâces, et le remède de tous nos besoins. Si l'aiguillon de Satan révolte la chair contre l'esprit; c'est là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous amuse et nous éblouit; c'est là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions; c'est là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle, ou ralentissent notre ferveur, ou dissipent nos sens; c'est là que la piété se renouvelle, et qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconstance du cœur toute seule nous fait éprouver ces moments dangereux de dégoût dans le service du Seigneur; c'est là que le goût du don céleste se réveille, et qu'on sent combien le Seigneur est doux. Si les maximes des insensés et les erreurs du monde ont affaibli dans notre esprit les vérités du salut; c'est là que les lumières croissent, et que tous ces vains fantômes que l'esprit de ténèbres avait élevés au milieu de nous sont dissipés. Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes; si la retraite nous paraît affreuse : si les jeux, les assemblées, les plaisirs, sont devenus des amusements inévitables à l'ennui qui nous persécute; ah! c'est là que nous apprendrons à nous passer du monde, à ne pouvoir nous souffrir; et à trouver avec Dieu seul nos plus chères délices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chrétienne, alarment notre faiblesse, et nous empêchent de nous convertir au Seigneur, c'est là que l'innocence s'offre à nous avec tous ses charmes, que le sein de la gloire s'ouvre, que les tribulations passagères ne paraissent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gémissons sous le poids de nos chaînes; c'est là qu'une main invisible nous fortifie peu à peu. Si nous sommes au fond de l'abîme et de la dissolution, et si nos iniquités, comme une pierre fatale, semblent en avoir fermé l'entrée et nous ôter tout espoir de secours; c'est là qu'un rayon de lumière commence à percer dans l'horreur de ces ténèbres; et qu'une voix céleste se fait entendre jusque dans le séjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence où la grâce et la cupidité disputent encore notre cœur, où l'on est ébranlé, mais non pas encore vaincu; touché, mais non pas converti; ah! c'est là que la victoire s'achève, que les irrésolutions se fixent, et que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens et de nos dignités, et renversé nos plus belles espérances; c'est là que dans le secret de la retraite où une affreuse disgrâce nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servait, des récompen ses plus sûres que celles qu'on attendait. Si la calomnie nous a noircis; c'est là qu'on se console, avec celui qui nous connaît tous, des jugements injustes des hommes. Si la maladie nous afflige; c'est là que le Seigneur verse de l'huile sur nos plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur;

c'est là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur : ce sont des consolateurs impuissants qui nous fatiguent, loin de nous soulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusque dans notre cœur; et si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira, la prière l'adoucit, si elle est triste; ou la facilite, si elle est pénible; ou l'affermit, si elle est chancelante; ou la préserve, si elle est exposée. Mais quand nos intérêts tout seuls ne nous feraient pas de la prière l'exercice le plus doux et le plus consolant de la foi; quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujettis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités, livrés à tant de faiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable et quelque adoucissement à nos maux; ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, et que c'est lui qui nous a tirés du sein de nos mères, et qui n'a cessé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans cesse des actions de grâces, puisqu'il est le rémunérateur de nos peines, le Juge éternel de nos actions? Ne faut-il pas intéresser sa miséricorde à notre salut, apaiser sa justice sur nos crimes passés, et le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère?

Enfin, mes frères, le chrétien est un homme de prière; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier; l'Église elle-même, où la grâce de l'Évangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie; et le chrétien qui ne prie pas se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

Mais plus la prière est nécessaire et utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir, si essentiel à la vie chrétienne, sont attachés à la manière dont on l'accomplit; et vous ne priez pas, si vous priez mal. La foi est donc, dit saint Augustin, la première condition et comme la source de la prière chrétienne : *Fides fons orationis*. Or, la foi, lorsqu'elle prie commence par nous faire haïr tout ce qui déplaît en nous au Dieu que nous voulons apaiser; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ses yeux; elle s'en remet pour les faveurs temporelles, et les autres dons qui ne doivent point demeurer, aux desseins éternels que le Seigneur a formés sur nos destinées; également prête à le bénir, soit qu'il nous en favorise, soit qu'il nous les refuse; c'est-à-dire qu'elle est sincère, désintéressée, soumise.

Or remarquez, je vous prie, avec moi ces trois conditions dans la prière de notre sainte Chananéenne. Premièrement, elle commence à sortir de sa contrée et du milieu d'un peuple qui était maudit : *Egressa à finibus illis* (Matth. xv, 22); elle éloigne son cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de son Libérateur; elle laisse là les idoles que ses pères lui avaient appris à adorer, et ne compte plus sur leur faible protection; sa fille même mourante, cruellement tourmentée, et à qui même ses soins et sa présence eussent été si nécessaires, ne l'arrête pas : elle n'attend pas, comme la femme de Samarie, que le Fils de David vienne la chercher au milieu de son peuple et de ses désordres; elle renonce d'abord aux dieux de Chanaan, et aux égarements de ses premières voies, et court reconnaître le désiré des nations, le destructeur de l'empire de Satan, et celui en qui la malédiction prononcée contre la postérité de Cham devait être levée : *Egressa à finibus illis*. Or, usons-nous de ces précautions, mes frères, lorsque nous venons nous présenter à Jésus-Christ dans la prière? sortons-nous du milieu de nos idoles et de notre peuple? Il nous ordonne de secouer l'iniquité qui est dans nos mains, avant que d'oser les lever vers lui : *Si iniquitatem quæ est in manu tua abstuleris à te... tunc levare poteris faciem tuam absque maculâ*. (Job, xi, 14, 15.) Puisque nous allons demander, il ne faut rien exposer aux yeux de notre bienfaiteur, qui puisse arrêter ses grâces; puisque nous devons adorer, nous ne devons rien conserver dans notre cœur, qui démente nos hommages; puisque nous allons nous humilier de nos fautes, il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre juge. Il faut du moins haïr nos plaies, si nous ne pouvons pas encore couper jusqu'au vif pour les guérir : il faut du moins gémir sur notre misère, si nous ne pouvons pas encore obtenir de notre faiblesse cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute prière doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence, et être une démarche de conversion; toute prière doit donc, ou changer le cœur, ou être née d'un désir de changement : autrement vous ne priez pas; vous venez insulter la sainteté de l'Être suprême. Et cependant, mes frères, nous portons tous les jours jusque sous la majesté des regards de Dieu, des liens honteux, des désirs de crimes, des haines cruelles, des projets chimériques de fortunes; nous le prions de nous remettre nos offenses, et nous ne nous en repentons pas, ou peut-être en méditons-nous de

nouvelles, nous le conjurons de nous délivrer de la tentation, et nous aimons d'y succomber; nous souhaitons que son nom soit sanctifié, et nous sommes dans le dessein de l'outrager encore; nous lui demandons que son royaume nous soit donné, et nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injustes, de ces adultères qui ne le posséderont pas : en un mot, nous désirons que sa volonté s'accomplisse, et nous refusons de lui obéir. Sont-ce là, ô mon Dieu! des suppliants qui demandent des grâces, des coupables qui attendent leur pardon, des indigents qui vous représentent leur misère, ou des profanes qui vous insultent? Et que voyez-vous dans ces prières, qui ne sollicite vos foudres, loin d'attirer vos faveurs? Devant votre majesté même, on s'entretient avec ses passions, au lieu de les faire taire du moins en votre présence; et quelquefois l'on sort de la prière le cœur plus échauffé, l'esprit plus occupé d'un dessein, d'une entreprise, d'une passion, qu'on n'y est entré. La seule chose dont on est vide, ô mon Dieu! c'est de vos vérités et de votre grâce.

Mais ce n'est pas assez de ne rien porter sous les yeux de Dieu dans la prière, qui puisse éloigner les grâces que nous venons demander; il faut que la foi règle et purifie nos demandes; seconde condition de la prière chrétienne marquée dans la conduite de notre sainte femme de l'Évangile : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, Fili David.* (MATTH. XV, 22.) Et ici, mes frères, souffrez que je fasse deux réflexions. La première, c'est qu'elle ne dit pas, remarque saint Chrysostôme, guérissez ma fille; mais, ayez pitié de moi : ses propres besoins s'offrent à elle les premiers dans sa prière; elle sent son âme sous la tyrannie d'un démon invisible dont la délivrance lui paraît plus importante que celle du corps de sa fille : ainsi elle demande d'abord le royaume de Dieu et sa justice, persuadée que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Voilà la règle, mon cher auditeur; mais la suivez-vous? dans les calamités qui vous affligent, commencez-vous à invoquer la miséricorde du Seigneur sur les misères cachées de votre âme, ou sur les maux temporels qui vous accablent au dehors? demandez-vous premièrement la charité, qui demeure toujours, avant que de demander d'autres dons moins excellents et qui seront détruits avec vous? et votre conversion vous intéresse-t-elle plus vivement que vos malheurs? Lorsqu'un revers de fortune, ou plutôt un ordre secret de la Providence, vous eut fait déchoir de cet état de prospérité, où votre naissance et les biens de vos ancêtres vous avaient placé, quelle fut la première voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur? Délivrez-moi, lui disiez-vous, de ceux, qui me persécutent : de sa grâce, de votre salut, de vos ennemis domestiques, il n'en était point question. Lorsque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune était attachée, fut sur le point de vous être enlevé, et que tout secours humain devenu inutile, il fallut lever les yeux au ciel, et mettre dans le Seigneur toute votre espérance; que lui offrîtes-vous d'abord? les calamités, prêtes de fondre sur vous, à prévenir? ou les crimes qui vous les avaient attirées, à expier? Lorsque sa main se fut appesantie sur votre propre personne, et que des maux longs et cruels eurent éteint peu à peu votre jeunesse et votre santé; quels remèdes demandiez-vous au souverain médecin? et tandis que les infirmités de votre chair vous trouvaient si sensible, connaissiez-vous seulement celles de votre âme? Que vous auriez peu de suppliants, ô mon Dieu! si vous n'aviez à distribuer que des dons célestes et des trésors spirituels! Mais je me trompe, mes frères; ce n'est pas le Seigneur que vous invoquez, puisque vous désirez quelque autre chose que lui-même : vous invoquez la santé, la prospérité, la gloire, puisque vous ne vous adressez à lui que pour obtenir quelqu'un de ces dons; vous le cherchez comme ces Juifs charnels, à cause des pains terrestres qu'il multiplie; et votre prière n'est qu'une demande injuste d'un bien périssable, que vous faites à l'auteur de tous les biens.

La seconde réflexion, c'est que la véritable prière nous rappelle sans cesse à nous-mêmes, et sous prétexte de nous élever, ne permet pas qu'on s'oublie : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Car, prier, c'est connaître sa misère; c'est avouer à son Dieu son injustice; c'est soupirer après la grâce d'une parfaite délivrance. Prier, c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Être suprême; c'est s'animer à lui être désormais plus fidèle; c'est se confondre à la vue de ses bienfaits et de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la loi sainte, les redresser sans cesse sur cette règle, en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve contraire; c'est avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un mot, la prière est la perfection de nos mœurs. Eh! mes frères, l'homme corrompu comme il est, pétri d'orgueil, de sensualité, d'ignorance, et sujet à tant de faiblesses, quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu, peut-il se permettre des vœux devant son Dieu que pour lui-même? peut-il se proposer d'autre sujet de sa prière que lui-même, et les besoins infinis de son âme? peut-il lui rester assez de loisir, pour entrer dans de vaines spéculations

où il se perd? La prière est-elle donc un effort de l'esprit, ou le langage du cœur? et adore-t-on jamais son Dieu d'une manière plus digne de lui, que lorsque, prosternée sous la majesté de ses regards, la vile créature reconnaît qu'elle n'est que cendre et poussière en sa présence? Le pécheur ne doit tenir à son Dieu que ce langage : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Dans ce sentiment est renfermée toute la sublimité de sa prière; c'est ainsi qu'il adore son Seigneur, qu'il l'aime, qu'il espère en lui, qu'il reconnaît ses bienfaits, et qu'il confesse son impuissance.

En troisième lieu, la foi de notre Chananéenne lui inspire dans sa prière une résignation parfaite à la volonté de son libérateur; elle se contente de lui dire : Ma fille est cruellement tourmentée par le démon : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* (MATTH. XV, 22.) Elle n'ajoute pas, dit saint Chrysostôme : Délivrez-la, Seigneur; elle n'impose aucune loi à sa miséricorde. On ne l'entend pas crier comme cet officier de l'Évangile : Venez, Seigneur, et guérissez mon serviteur; comme cet aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie; comme cette mère des enfants de Zébédée : Dites que mes deux enfants soient assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche : contente d'avoir découvert le sujet de sa douleur, elle s'en remet du reste à la sagesse et à la clémence du Fils de David, et laisse à la seule disposition de sa volonté les suites de sa destinée : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ainsi, Dieu veut qu'on le prie, mes frères : il est plus éclairé sur nos besoins que nous-mêmes; car d'ordinaire nous ne savons ce que nous lui demandons : souvent nous exigeons de lui des faveurs que sa justice nous accorde comme des peines, parce qu'il s'indigne que nous ne comptions sa volonté pour rien dans nos prières; que nous respections si peu les ordres éternels de sa providence sur nous, et que nous voulions faire à sa sagesse une loi de la bizarrerie de nos désirs. Cependant, mon cher auditeur, c'est ici le défaut le plus universel de nos prières; l'accomplissement de sa volonté sainte n'est presque jamais la règle de nos vœux et de nos demandes. Lorsqu'il vous a frappé dans vos biens, ou dans votre personne, lui avez-vous dit : Seigneur, si cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux, et me met dans une heureuse impuissance de vous déplaire, laissez-moi des maux si précieux. Est-ce ainsi que vous l'avez prié? Ah! vous n'avez pas eu assez de larmes et de soupirs pour lui demander le retour de la santé ou de la fortune. Mais qu'est-il arrivé? Il vous a exaucé, et les suites ne vous ont que trop fait connaître qu'il vous avait puni en vous exauçant, et qu'il avait été un Dieu cruel en vous devenant propice : vous avez fait servir aux plaisirs et aux égarements des passions cette santé, qu'il vous a rendue; et les biens où vous êtes rentré n'ont été entre vos mains que les tristes instruments de vos crimes. Lorsque sa main se fut étendue sur cet enfant, qu'une tendresse déréglée vous rendait si cher, et que vous regardiez comme l'unique successeur de vos grands biens, et le seul appui de vos espérances : vous contentâtes-vous de lui dire comme la sainte mère de notre Évangile : Seigneur, mon enfant est cruellement tourmenté, son sort est entre vos mains : vous voyez mon affliction; vous prévoyez sa destinée; n'ayez aucun égard à mes désirs s'ils ne s'accordent pas avec vos conseils éternels : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.* Ah! vous ne saviez demander au Seigneur que sa vie, et la prolongation de ses jours : il la lui rendit cette vie; il les prolongea ces jours; et mille chagrins amers dont ses mœurs licencieuses ont depuis contristé votre tendresse, et sa révolte peut-être dénaturée contre vous-même, et l'oubli du respect et de la piété paternelle, vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refusé; que votre prière n'était pas assez soumise et assez pure pour être exaucée; et que le bienfait dont il consolait l'excès de votre douleur, en était le plus terrible châtiment. Comme nous ignorons, mes frères, si le Seigneur veut nous sanctifier par la voie des afflictions ou de la prospérité, de la santé ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons dans nos prières le conjurer d'accomplir ses desseins éternels sur nous, de nous mener par le sentier qu'il nous a préparé dès le commencement des siècles; et ne lui demander les faveurs temporelles, qu'autant que sa sagesse les trouvera favorables à notre salut. Pour les biens de la grâce, la conversion du cœur, la délivrance des passions, la fidélité dans les occasions, la persévérance dans la vertu; ah! demandons-les, sans conditions et sans réserve : la volonté du Seigneur, dit l'Apôtre, est toujours que nous soyons saints; et nous ne pouvons solliciter avec trop d'instance, ce que nous ne saurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'est ici où chacun s'abuse; et où pour justifier des prières intéressées et charnelles, on confond les intérêts du salut avec ceux de l'amour-propre. On s'imagine, dans des maladies habituelles, que si le Seigneur nous rendait la santé, nous serions moins tièdes dans son service, plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres, plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité; et là-dessus, on ne cesse de lui demander la délivrance de ses maux. On se persuade dans la disgrâce, que si l'on jouis-

sait encore d'une fortune riante, on soulagerait les malheureux, on favoriserait les gens de bien, on soutiendrait les intérêts des peuples, on mettrait à couvert la faiblesse et l'innocence de l'injustice et de l'oppression; et là-dessus, on se permet mille désirs pour le retour de la fortune et de la prospérité. On croit, dans la décadence des affaires, qu'une situation plus tranquille nous laisserait plus de loisir de travailler au salut; et là-dessus, on ne cesse de dire au Seigneur : N'abandonnez pas, ô mon Dieu! ceux qui veulent vous servir et vous glorifier dans vos dons. Illusions, mes frères; l'état où la Providence nous place est toujours le plus propre à notre salut; plus même cet état nous déplaît, plus la grâce y trouve de moyens de sanctification : demander au Seigneur qu'il nous en tire, sous prétexte de le servir ailleurs plus fidèlement, c'est vouloir excuser à ses yeux l'usage peu chrétien que nous en faisons. Mais ce serait peu de ne demander que ce qu'il faut dans la prière, nous devons le demander comme il faut, et c'est sur quoi l'exemple de notre sainte Chananéenne va encore nous instruire.

DEUXIÈME PARTIE.

On ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit saint Augustin; et Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur est toujours fervent et embrasé; le cœur ne connaît point la tiédeur et la nonchalance : première instruction renfermée dans l'histoire de notre Évangile. La sainte femme persuadée qu'elle parlait au maître des cœurs; que la multitude des paroles ne convenait qu'aux adorateurs des dieux de Tyr et de Sidon, et qu'un seul sentiment d'une foi vive plaisait plus au Dieu véritable que le discours le plus abondant, ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Elle crie à la vérité, *clamavit;* mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant : elle pleure; mais ses larmes ne sont qu'une faible expression de sa peine : elle touche les assistants par le spectacle de sa désolation; mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ un cœur mille fois plus touchant : sa ferveur fait tout le mérite de sa prière. En effet, mes frères, lorsque nous paraissons devant notre Dieu, tièdes, languissants, inattentifs; que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers; qu'il semble que l'affaire que nous traitons n'est pas la nôtre; que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvements religieux d'un cœur touché, que faisons-nous? nous choisissons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égarements d'un esprit oiseux et des tiédeurs d'un cœur infidèle; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas; nous nous prosternons à ses pieds pour ne penser point à lui, et ne nous entretenir qu'avec les créatures; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propitiation, et changeons en crime l'exercice le plus utile et le plus consolant de la foi. Car premièrement, mes frères, ce qui rend la ferveur si essentielle à la prière, est la majesté de celui que nous prions : les hommages tièdes sont indignes de lui; et s'il maudit celui qui fait son ouvrage avec négligence, quel autre acte de religion est plus son ouvrage que la prière? Secondement, le prix des grâces que nous demandons. Quoi! nous sollicitons des biens éternels, les promesses de la vie future, le don inestimable de la persévérance, la possession immortelle de Dieu : eh! peut-on demander languissamment des biens si précieux? n'est-ce pas déclarer, ou qu'on en est point touché, ou qu'on n'y prétend point? et le cœur tout entier peut-il suffire à les désirer? Ah! sur tout le reste, nous trouvons en nous tant de vivacité; il semble que pour nous rendre froids et languissants, il suffit de nous présenter devant notre Dieu et de penser aux biens véritables. Troisièmement enfin, la nature même de la prière. C'est un commerce tendre avec votre Dieu; pouvez-vous y être tout de glace? c'est la considération de ses perfections infinies; pouvez-vous les contempler sans en être touché? c'est une attention sur tous les biens dont il vous a favorisé; qu'y a-t-il qui intéresse plus un bon cœur que le souvenir des grâces reçues? c'est un gémissement sur vos fautes passées; peut-on rappeler avec indifférence, devant ce que l'on aime, les infidélités dont on a été coupable à son égard? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur; et sans cette condition, la prière n'est plus, ou qu'un mépris du Seigneur, ou qu'une occupation inutile d'un esprit oiseux et immortifié.

En second lieu, notre femme de Tyr ne veut devoir la grâce qu'elle sollicite, qu'à la seule miséricorde du fils de David; et l'humilité de sa prière répond à la vivacité de sa foi. Elle n'allègue rien en sa propre faveur, ni le courage qui l'a fait sortir du milieu de sa nation, ni sa foi qui l'a portée à laisser là ses idoles, et venir chercher un étranger; elle ne veut point d'autre mérite pour toucher Jésus-Christ, que sa propre misère : *Fils de David, ayez pitié de moi.* On la met au nombre des plus vils animaux; et elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raison de confiance : on lui préfère les brebis d'Israël; et elle souscrit à cette ignominie : elle n'allègue point, pour excuser ses superstitions passées et adoucir le titre odieux qu'on lui donne, les engagements de la naissance où il entre si peu de chose de notre

part, et qui font son malheur plutôt que son crime : elle n'oppose point à la préférence dont Jésus-Christ honore les Juifs, leur ingratitude, leur envie, leur endurcissement qui les rend encore plus coupables que les habitants de Tyr et de Sidon : l'humilité est simple; et on ne voit que son propre néant. En effet, mes frères, rien n'éloigne de nous les grâces du ciel, comme de chercher en nous-mêmes les raisons de la libéralité divine. Au commencement de la conversion on jette quelquefois sur soi dans la prière des yeux de complaisance devant la sainteté du Dieu qu'on adore; sur un naturel heureux qui nous a toujours préservés de quantité d'excès, lors même que nous suivions les voies du crime; sur un fonds de religion et de crainte de Dieu, qui, dans le temps même de nos désordres, nous inspirait je ne sais quel respect pour la piété et pour ceux qui la pratiquaient, et une secrète horreur pour ces hommes de péché qui font d'une impiété et du mépris des choses saintes l'assaisonnement d'une débauche : on rappelle en secret l'idée de ces pécheurs pour en faire honneur à celle qu'on se forme de soi-même; et on dit, sans y penser, au pied des autels comme le Pharisien : Je ne suis pas fait comme le reste des hommes. Sommes-nous plus avancés dans la vertu? loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre justice les raisons que le Seigneur a eues de nous discerner de tant de pécheurs qui s'égarent, et de nous appeler à ses voies saintes. Ainsi, lorsque dans nos afflictions nous nous adressons au Seigneur, ah! nous mêlons presque toujours dans nos demandes le souvenir de ce que nous avons fait pour lui; il semble que nous demandons une justice, plutôt qu'une grâce : nous exposons, avec complaisance, à ses yeux comme les apôtres, une barque et quelques filets abandonnés; c'est-à-dire les œuvres les plus légères faites en son nom : nous lui disons dans le secret du cœur : Ne nous rendrez-vous rien pour cela? *Quid ergo erit nobis?* (MATTH. XIX, 27.) On repasse sur une aumône, sur une œuvre de miséricorde, sur une pratique de piété; et tandis que d'une main nous étalons nos calamités, de l'autre nous présentons nos mérites : nous mettons dans une balance, comme Job, nos justices et notre affliction; et nous perdons souvent dans la prière le fruit des mérites passés, où l'on aurait dû en acquérir de nouveaux. Ce n'est pas qu'on se glorifie grossièrement devant le Seigneur, on ne lui dit pas tout haut : Vous devez, Seigneur, à ma fidélité quelque reconnaissance; mes œuvres saintes seraient-elles effacées à vos yeux, vous devant qui tout est vivant? ah! c'est dans le malheur qui m'afflige, que je dois sentir que ce n'est pas en vain qu'on vous sert. On ne le dit pas tout haut, mais on se le dit tout bas à soi-même; on n'étale pas ouvertement ses mérites, mais on les laisse entrevoir; on se couvre de ses justices; on n'envisage la majesté du Très-Haut qu'à travers ce voile flatteur de nos propres justices sans se souvenir que Moïse sur la montagne levait le voile lorsqu'il parlait au Seigneur, comme pour lui mieux exposer ses misères, et ne s'en servait qu'en se tournant vers le peuple, et pour se cacher, ce semble, à lui-même, le souvenir des actions héroïques, et des prodiges qu'il avait opérés au milieu de ses frères. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des grâces, que son indignité, et la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiment de ses crimes.

A la ferveur et à l'humilité de sa prière, la sainte Chananéenne ajoute en dernier lieu la persévérance. D'abord Jésus-Christ n'avait répondu que par un silence froid et accablant à ses supplications si soumises, si humbles, si ferventes : *Qui non respondit ei verbum.* Elle a abandonné ses dieux, son peuple, sa fille même mourante, pour venir à lui, et il n'avait pas daigné la regarder : elle lui expose sa douleur d'une manière si vive, si tendre, si pleine de foi, si capable de toucher les cœurs; les assistants en sont attendris, et Jésus-Christ tout seul la voit d'un œil indifférent; lui qui devait pleurer sur Jérusalem rebelle, lui que la confusion seule d'une femme adultère, trouva si indulgent et si miséricordieux; lui qui se représentait à ses disciples sous la figure d'un pasteur tendre, occupé à chercher à travers les montagnes les brebis égarées; lui-même refuse ses soins et sa tendresse à celle-ci qui vient à lui d'une région si éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes ne devaient-elles être payées que d'un silence si désolant? et quelle autre foi n'eût point été rebutée d'une rigueur si peu attendue? *Qui non respondit ei verbum.* Cependant cette femme forte persévère; sa grande âme ne plie point : jusqu'ici elle n'avait osé se présenter au Sauveur, et s'était contentée d'élever sa voix de loin : *Dimitte eam, quia clamat post nos :* mais à mesure qu'elle est refusée, elle avance; et les rigueurs sont les seuls attraits dont Jésus-Christ se sert pour l'attirer. Mais que veut-elle dire enfin en se prosternant aux pieds de Jésus-Christ? Vient-elle, piquée d'une secrète jalousie, lui rappeler le souvenir de tant de prodiges qu'il a opérés ailleurs? lui dire, comme les habitants de Nazareth : Le bruit public nous a instruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm. Vient-elle recueillir ce que son affliction lui laisse encore de forces, et par tout ce que l'amour maternel peut inspirer de plus tendre et de plus éloquent, faire un

dernier effort pour toucher celui qu'elle veut se rendre propice? Que pouvait-on attendre de plus d'une femme infidèle? Cependant voyez-la aux pieds du Sauveur, comme elle adore en silence les conseils éternels dirigés sur elle : *At illa venit, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me;* comme elle souscrit en secret aux dispositions sévères de sa pénitence; comme elle s'humilie sous la main puissante qui la frappe. Tranquille sur le sort de sa fille, elle n'en parle plus; elle l'a mise depuis longtemps entre les mains de son libérateur : ce n'est plus la délivrance de son affliction, qu'elle demande; c'est la force de pouvoir la soutenir : *Domine, adjuva me:* Seigneur, soutenez-moi : elle se refuse même des plaintes, la seule consolation des malheureux : elle étouffe tout ce que la tendresse d'une mère a de plus vif : elle fait rentrer ses désirs dans les ordres de celui qu'elle adore : elle se croit indigne d'être exaucée, seulement parce qu'elle ne l'est pas; et tout ce qu'elle sollicite, c'est une âme encore plus forte que sa douleur : *Domine, adjuva me :* Seigneur, soutenez-moi : ne rendez pas la santé à ma fille, puisque votre justice et mon infidélité s'y opposent; mais arrachez de mon cœur la tendresse que je sens encore pour elle : *Domine, adjuva me.* Qui n'eût cru que cette dernière démarche aurait enfin triomphé des retardements du Sauveur? cependant elle n'attire à cette femme si constante que des reproches rigoureux : Il n'est pas juste, lui dit-on, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. Mais un mépris si outrageant ne la blesse point; les instances redoublent avec les difficultés, et l'obstination de sa persévérance arrache, pour ainsi dire, des mains de Jésus-Christ une grâce si longtemps différée : *O femme!* s'écrie-t-il ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admirait depuis longtemps en secret, *votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous désirez.* Double instruction pour nous, mes frères, sur la persévérance dans nos prières. Souvent le Seigneur ne nous exauce point; il nous laisse dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire, dans les faiblesses sous lesquelles nous gémissons, dans les tentations d'où nous sortons toujours à demi vaincus : alors nous cessons de demander; il nous paraît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas; plus tranquilles même quelquefois dans nos passions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, et que désormais c'est à la grâce à faire le reste. Mais je ne vous dis pas que peut-être vous n'êtes pas exaucé, parce que vous demandez mal; que votre prière porte avec elle-même les raisons du refus de Dieu; et qu'il faut en corriger les défauts, et non pas en interrompre la pratique : je ne vous dis pas que dans une vie toute mondaine, vous sollicitez peut-être des grâces qui ne sont que la récompense de la retraite, de la pénitence et de la prière; que vous demandez le don précieux de la continence et de la chasteté, tandis que vos commerces, vos lectures, vos entretiens, vous conduisent à la perdre; la patience dans vos afflictions, vous qu'une recherche éternelle de vos aises a si peu jusque-là accoutumé à souffrir; le goût de la vertu, vous en qui des mœurs tièdes et sensuelles éteignent toutes les grâces; la fidélité dans les occasions, vous qui ne veillez pas sur votre cœur, et qui négligez toutes les précautions les plus nécessaires à la piété chrétienne. Ah! je ne suis point surpris si Jésus-Christ vous répond alors comme aujourd'hui à la Chananéenne, *qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens ;* et que les faveurs que vous sollicitez ne sont pas le partage des pécheurs comme vous, et sont réservées à la fidélité des âmes justes : *Non est bonum.* Je suppose que vous demandiez comme il faut; et je dis que vous êtes injuste de vous rebuter, lorsqu'on ne vous exauce point. Eh! quoi? mon cher auditeur, le salut vous paraît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois? en demeurez-vous à une seule démarche pour les choses que vous souhaitez vivement? et que font les obstacles dans vos prétentions temporelles, que piquer et réveiller davantage vos désirs? Vous comptez vos démarches avec Jésus-Christ; mais les compte-t-il lui-même avec vous? Après que vous l'avez tant de fois rejeté, ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur aussi empressé de votre salut, lorsqu'il vous appelle à la onzième heure du jour, qu'il l'était en vous appelant à la première? Ah! si après quelques inspirations de sa grâce, il se fût retiré tout à fait de vous; si seulement, pour n'avoir rien à se reprocher sur votre perte, il se fût contenté de vous avertir une fois, et qu'il vous eût laissé ensuite entre les mains de votre corruption, où en seriez-vous? O homme, pouvez-vous demander trop souvent l'unique bien qui vous soit nécessaire? et ignorez-vous que votre Dieu veut être pressé, sollicité, importuné; et que sa grâce, comme son royaume, est le prix de la seule violence? D'ailleurs, Dieu vous refuse? mais c'est pour vous obliger de le prier plus longtemps : il connaît le caractère de votre cœur : si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité, vous ne vous adresseriez jamais à lui; si une fois il vous avait exaucé, le bienfait vous ferait oublier le bienfaiteur. Dieu vous refuse? mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est

pas plus agréable à Dieu que la vertu que vous lui demandez? S'il n'aime pas mieux entendre vos gémissements sur votre impatience et sur vos faiblesses, que vous voir plus patient et plus fidèle? si la componction que vous lui offrez de votre défaut dans la prière ne vous purifie pas plus à ses yeux que l'amendement de ce défaut même? Mais enfin que savez-vous si vous ne vous êtes point rebuté, lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, et que le Seigneur n'attendait plus qu'une nouvelle instance? Vous avez prié, et il n'a point eu d'oreilles pour vous; vous avez crié derechef, il s'est tu : encore une fois, la voix de votre cœur est montée de nouveau vers le Seigneur, et ç'a été en vain : alors vous en êtes demeuré là, comme ce roi d'Israël après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot : mais que ne poursuiviez-vous, comme répondit le prophète Élisée à ce prince imprudent : *Si vous eussiez frappé cinq fois; c'en était fait de l'Assyrie, et vous auriez remporté une victoire entière sur vos ennemis.* (IV REG. XIII, 19.) Dieu avait marqué le moment de sa grâce à une nouvelle demande; vos premiers vœux l'avaient déjà disposé, et il n'était plus question que d'achever votre ouvrage : vous vous êtes découragé, lorsque vous étiez sur le point de recueillir le fruit de vos peines : *Si percussisses quinquies :* encore un peu de persévérance, vous obteniez ce que vous demandiez : encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte : encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même; et vous perdez en vous rebutant les grâces que vous aviez déjà méritées, et celles que vous étiez sur le point d'attirer sur vous. Une seule réflexion que je vous prie ici de faire, c'est qu'il ne suffit pas de continuer simplement et de ne pas se décourager; il faut redoubler ses efforts. Après qu'on a demandé, cherché, et qu'on n'a rien obtenu, il faut frapper. En effet, mes frères, Dieu ne diffère de nous exaucer, que pour rendre nos vœux plus ardents : il ne rejette pas nos demandes; il ne veut qu'enflammer nos désirs : c'est là une de ces feintes de l'amour divin, qui ne paraît se refuser que pour réveiller notre tendresse; et souvent il renouvelle à l'égard des âmes fidèles, l'histoire des disciples d'Emmaüs, c'est-à-dire, il ne fait semblant de se retirer d'elles, qu'afin qu'on lui fasse de nouvelles violences pour le retenir. Tel est le dessein de Dieu dans la suspension de ses grâces. Or, vous ne vous lassez point de demander, dites-vous, depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence; depuis ce jour fatal qui changea votre joie en tristesse, et qui tarit toutes les ressources de votre fortune; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle qui mêle à vos jours tant d'amertumes : vous ne cessez de demander la force de vous relever de votre chute; la foi pour soutenir votre adversité; cette patience chrétienne qui nous fait posséder nos âmes en nous en rendant les maîtres; qui sait souffrir sans se plaindre et sans murmurer : et cependant vous vous retrouvez encore aujourd'hui aussi fragile, aussi triste, aussi inquiet que le premier moment où vous commençâtes à prier le Seigneur, vous persévérez, et le Seigneur ne répond pas. Mais je vous demande : les retardements du Seigneur vous ont-ils conduit à des instances plus vives et plus pressantes? avez-vous ajouté à la prière le secours du jeûne et de la pénitence? avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur? a-t-on vu votre ferveur se rallumer, croître votre fidélité, vos œuvres chrétiennes se multiplier? enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçants vers le ciel, les premiers y étant montés sans succès? et, comme les Israélites, après avoir fait, durant six jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté au septième le bruit des trompettes et des hurlements, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel effort, et voir tomber à vos pieds la passion dont vous aviez tant de fois souhaité d'être délivré? Ah! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même : il a beau se refuser à vous, vous ne sentez pas assez son refus, et votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah! ce qu'Élie disait autrefois par pure dérision, aux prophètes de Baal assemblés à Béthel pour immoler à ce dieu, je pourrais vous le dire ici plus réellement : Criez plus haut; car votre Dieu dort quelquefois, et il a besoin qu'on l'éveille. La Chananée ne se contente pas de dire toujours : Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée; elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts, enfin, elle oblige encore les disciples à devenir ses intercesseurs auprès de Jésus-Christ. Et voilà, mes frères, le modèle de notre persévérance : adressons à Dieu nos vœux et nos prières : s'il ne nous exauce point, retournons à ce saint exercice avec une nouvelle ferveur : s'il continue d'être sourd à nos cris, loin de nous rebuter, revenons sans cesse à la charge, et faisons-lui en quelque sorte violence pour lui arracher ses grâces, intéressons dans notre cause les gens de bien; ce sont les amis de Dieu; ils ont du crédit auprès de lui : seulement gardons-nous de compter sur les prières des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les apôtres qui sollicitent pour la Chananée sont refusés, et la Chananée obtient ensuite elle-même; pour nous ap-

prendre, dit saint Chrysostôme, que les vœux que nous adressons nous-même au Seigneur, quelque pécheur que nous soyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puissent être devant lui. Cependant, voilà en quoi consiste presque toute la piété des personnes d'un certain rang; à honorer les serviteurs de Jésus-Christ, et à recommander à leur piété et au mérite de leurs prières les besoins de leur âme. Mais que sert, mes frères, d'intéresser les justes à votre salut, si vous ne voulez pas y travailler vous-mêmes? Que sert, que des âmes saintes disent tous les jours : Seigneur, convertissez cette âme que vous avez rachetée de votre sang; si de votre côté vous dites : Je ne saurais me donner encore à vous; ne rompez pas des liens qui me plaisent, et que je ne puis haïr encore? Vous ressemblez à cet infortuné Simon, qui ne voulant pas avoir de part à la grâce de l'Évangile et à la prédication des apôtres, ni sortir de ses voies égarées, conjurait cependant les disciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum.* (ACT. VIII, 24.) Ne mettez point d'obstacle aux grâces que l'on sollicite pour vous, et alors les prières des justes seront puissantes : priez sans cesse vous-même le Seigneur, qu'il vous donne un cœur nouveau; qu'il anéantisse vos injustes cupidités; qu'il exauce les vœux de ses serviteurs, qui ne se lassent point de lui demander votre conversion : priez, dis-je, et ne vous lassez point : si vous êtes pécheur, il ne vous reste que cette voie pour recouvrer la grâce; si vous êtes juste, c'est par là seulement que vous pouvez la conserver. Eh! n'êtes-vous pas heureux que la miséricorde divine vous ait ouvert une voie de salut si aisée et si consolante? Le Seigneur est cet homme de l'Évangile, qui après quelques difficultés ne peut refuser trois pains à un ami qui les demande avec instance : c'est le père qui ne saurait donner un serpent à ses enfants, lorsqu'ils lui demandent de la nourriture : en un mot, c'est le juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde enfin à ses importunités ce qu'il avait d'abord refusé à ses premiers cris : et ces paraboles si consolantes, c'est Jésus-Christ lui-même qui en est auteur, et qui les applique au juge céleste. Mon Dieu! vous conviez vous-même le pécheur à vous demander des grâces : il semble que vous êtes intéressé à rendre l'homme heureux, et que vous ne vous suffisez pas à vous-même. Ah! mes frères, d'où vient donc qu'un exercice si avantageux à la faiblesse humaine est si négligé parmi nous? d'où vient que dans le monde on a sans cesse recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des moments que la variété des plaisirs laisse encore vides, et qu'on ne saurait trouver le temps de prier? Eh! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les moments de la journée devraient être consacrés, les partage du moins avec le monde? On ne vous reproche point ici le temps si précieux aux chrétiens, consacré à un jeu excessif, à de vains entretiens, à des inutilités presque éternelles; mais du moins retranchez-en quelques moments pour gémir devant Dieu du mauvais usage que vous faites du reste. On ne vous demande pas comment se passent vos jours et vos années; mais du moins qu'ils ne se passent pas tous sans penser à l'auteur de votre être et au juge de vos actions : consacrez-lui des heures, que ni les occupations ni les plaisirs ne puissent plus lui disputer : souvenez-vous que Daniel aima mieux s'exposer à perdre la vie, que manquer à l'heure de sa prière : offrez-lui, à la tête de vos familles, des vœux communs : ne regardez plus l'oraison, cette occupation continuelle d'un chrétien, comme le partage des âmes retirées. Et vous, ô mon Dieu! formez dans nos cœurs des désirs qui ne peuvent venir que de vous : répandez sur nous cette grâce de la prière, qui est la source de toutes les autres : donnez-nous ce maître invisible, qui seul apprend à prier; et préparez-nous les biens éternels, en nous inspirant le désir de les demander.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA CONFESSION.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum.

Sous les galeries de la piscine étaient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avaient les membres secs, qui tous attendaient que l'eau fût remuée. (JEAN, V, 3.)

Quelle est cette piscine, mes frères, située près la porte des victimes? Quels sont ces malades que je vois à l'entour, et qui la plupart attendent en vain la guérison? D'où vient qu'un paralytique de trente-huit ans tout seul recouvre une santé parfaite; et que dans cette foule de malades, Jésus-Christ va choisir le plus désespéré, tandis qu'il se refuse à des infirmités plus communes et moins invétérées?

On vous l'a dit souvent, mes frères, cette piscine mystérieuse teinte du sang des victimes, c'est

le bain sacré de la pénitence teint du sang de l'Agneau, qui purifie nos consciences, et qui guérit toutes nos langueurs : ces malades de toutes les sortes, qui attendent sous les galeries, et parmi lesquels à peine s'en trouve-t-il un seul qui mérite d'être guéri, nous représentent cette multitude de fidèles, qui tous les jours approchent de ce sacrement avec si peu de fruit : dans le paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel, touché du malheur de son état, s'attire des regards de miséricorde de la part de Jésus-Christ, et obtient la grâce d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient, mes frères, l'inutilité de ce remède divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent? Les grâces de nos sacrements ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu, par la suite des temps et par la durée des siècles? les prémices du sang de Jésus-Christ fraîchement répandu étaient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces derniers temps? et en est-il de la vertu de Dieu comme des choses humaines, lesquelles, parfaites dans leur commencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des temps, et s'affaiblissent avec les années? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos tribunaux, et que jamais on n'en vit sortir moins de pénitents? D'où vient que dans un siècle où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire, où l'indulgence des ministres, et les adoucissements mêmes de la discipline l'ont rendu si facile et si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile? D'où vient enfin, que dans ces temps heureux, où sous les portiques de nos temples, les pénitents prosternés attendaient si longtemps la grâce de la réconciliation, nul presque ne descendait dans la piscine qu'il n'y retrouvât une seconde innocence; et qu'aujourd'hui, où personne n'attend plus sur les bords de ce bain sacré, où les anges de l'Église ne connaissent presque plus de délai, et accordent aux premiers vœux des pécheurs la vertu de leur ministère, d'où vient que le remède lui-même semble prolonger nos maux, loin de les guérir?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades, dont l'Évangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étaient des aveugles, *cæcorum;* et ce sont ces pécheurs, qui, en venant se découvrir au tribunal, ne se connaissent pas eux-mêmes. Les seconds étaient des boiteux, *claudorum;* et ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture et de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin les derniers étaient ceux qui avaient les membres secs, *aridorum;* et ce sont ces pécheurs insensibles, qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'examen, *cæcorum :* un défaut de sincérité dans la manifestation, *claudorum :* un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum.* Suivons ce plan fondé sur notre Évangile, et qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les fidèles. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards, et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit : l'homme est presque toujours un mystère à lui-même; entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur; l'œil de la foi tout seul peut le dissiper, et luire dans ce lieu obscur, comme parle un apôtre : mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître.

Or, ce défaut de connaissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, et qui est figuré par cette multitude d'aveugles couchés sur les bords de la piscine, *multitudo magna cæcorum,* vient de trois sources : la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir et de maturité; la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés; enfin la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, mes frères, toute la vie du chrétien doit être un examen, et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses désirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voient presque naître en nous de nouvelles impressions; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connaissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites : elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connaissance exacte, il suffise, après une vie toute dissipée et toute mondaine, de donner, avant de venir se présenter au prêtre, quelques moments seulement à la révision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule, peut nous disposer à la confession de nos fautes; parce que seule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse à soi-même, de soi-même; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; et du moins dans le silence de la nuit, comme le prophète, et après que les inutilités, les bienséances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre âme sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; et par ces jugements journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes; et nous disposer à porter aux pieds du prêtre un cœur éprouvé, et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, mes frères : avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-mêmes; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations : toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes; le seul instant qui vous y laisse est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle, que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuses que le monde et les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connaître et venir le découvrir au prêtre? Comment voulez-vous que tant de désirs injustes que vous avez formés presque à votre insu; tant de complaisances criminelles, sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues; tant de soins sur votre corps, dont le principe était corrompu, et que vous n'avez jamais examinés; tant de passions naissantes, qui n'ayant souillé que votre cœur, et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs, se sont effacées même de votre souvenir : comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant; et qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière?

Ainsi, que voyons-nous tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connaissent pas eux-mêmes? *Multitudo magna cæcorum.* Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues et superficielles; que l'histoire publique et extérieure des pécheurs; que les dehors de leurs désordres et certaines chutes palpables, qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles, pour lesquelles ils n'ont point d'yeux? Ils nous disent, comme il est dit aujourd'hui du paralytique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité : *Trigenta et octo annos habens in infirmitate suâ* (JOAN. V, 5); ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession; et chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'est-ce que s'examiner? C'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connaître : voir sur chaque action ce que l'Évangile ordonne, permet ou défend; placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches; et par ce parallèle, sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre; car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le secret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent; des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes; des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naissance : la règle, c'est qu'en Jésus-Christ, il n'y a ni noble, ni roturier, et que l'Évangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur par rapport au salut; parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la règle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé; c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative, qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi; qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps; qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les

concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs : et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités : la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples, et non pour soutenir l'orgueil et fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus; et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres, et non pas pour soi-même : voilà la règle. Le préjugé; c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire; on croit que successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait; et que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges : et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition : la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, et de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la règle. Le préjugé; c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressements pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé; la disposition secrète de sacrifier nos concurrents à notre fortune, si l'on ne pouvait s'établir que sur leurs ruines; l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la cour, et qui est l'âme aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne, comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison, que les plaisirs frivoles et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide, et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs : et c'est sur ces fausses idées, qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens : la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu; que votre abondance est le patrimoine des malheureux; et que l'Évangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état : voilà la règle. Le préjugé; c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit jamais excessives : toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience : et c'est sur ce fonds de sécurité, qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin sur les coutumes : la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non pas sur les mœurs de notre siècle; que les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas les abus que la loi condamne; et qu'au contraire, se conformer à la multitude est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé; c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne saurait être un crime. Toutes les personnes de notre sang et de notre âge usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, et ajouter à l'ouvrage du Créateur une grâce qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent; on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches : l'usage est notre seul Évangile : et l'illusion va si loin, qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes; qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser, et qu'on les regarde comme les scrupules des âmes faibles et timides.

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Évangile; chacun porte au tribunal ses préjugés loin d'y porter ses crimes : nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes; et sonder sa conscience, pour la plupart des fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi, nous entendons tous les jours au tribunal des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes, les maximes du siècle et le langage des passions; qui parlent comme le monde, dans un lieu destiné à le condamner; et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connaître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs; de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles : on ne connaît de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique? vous a-t-on vu à la tête de vos enfants et de vos esclaves, offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin, et les vœux communs et innocents d'une sainte famille? Avez-vous cultivé dans vos enfants la grâce de leur baptême confiée à vos soins, en les élevant dans la foi et dans la piété? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions? Avez-vous, dans

la destination de leur sort, eu plus d'égards à leur salut, qu'à vos intérêts temporels? et vos arrangements n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel? Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques? et n'avez-vous pas oublié, que négliger le soin de leur âme, c'est être pire qu'un infidèle? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion?

Comme membre du corps des fidèles, vous devez à vos frères l'édification, et le spectacle d'une vie sage et irrépréhensible : plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donnés à vos désordres? que d'âmes ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs ont corrompu le cœur? ces hommes faibles qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la faiblesse flattait tant votre vanité? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paraissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps, d'où leur innocence ne sortait jamais entière? Que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule!

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre faiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attirés sur les peuples! que de méchants protégés! que de gens de bien négligés! que d'innocents opprimés! que de violences et d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes iniques et corrompus! que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, et que le Dieu juste vous impute! Sondez cet abîme, si vous le pouvez; et cependant, y regardez-vous seulement?

Tels sont les aveugles couchés sur les bords de la piscine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum*. Aussi nous sommes tous les jours surpris, que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que Jésus-Christ a réprouvé; dans l'oisiveté des conversations et les dangers des commerces; dans les plaisirs des jeux et des spectacles; dans la vanité et l'indécence des parures; dans les mouvements de l'ambition et les vivacités des concurrences; dans la sensualité, et l'excès souvent des tables et des repas : nous sommes surpris, que ces personnes n'aient presque rien à nous dire, lorsqu'elles viennent au tribunal nous découvrir les plaies de leur conscience; qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation, et de quoi fournir à une confession; et qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle si court, qu'à peine aurait-il pu suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées : nous en sommes, dis-je, surpris, tandis qu'une âme juste repasse à nos pieds dans l'amertume de son cœur quelques imperfections légères, que sa piété lui grossit; découvre jusque dans ses vertus une matière d'accusation et de pénitence; ne peut tarir sur le récit de ses faiblesses; prend les sentiments involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté; croit voir, dans des mouvements naissants, toute la honte d'un consentement, et ne voit pas, dans le sacrifice soudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidèle résistance; se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure; et, comme Pierre dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes et défendus par la loi, lors même qu'un envoyé du ciel condamne ses frayeurs, et lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, et que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au prêtre; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, et l'autre sur les préjugés de son amour-propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connaît, et que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables et plus connues, et dont il ignore même l'étendue et les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez vos lumières sur le juste; et que vous punissez les égarements de l'âme mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-seulement on manque de lumière dans l'examen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

SECONDE PARTIE.

Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants; et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que, si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous naissons tous avec un fond de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes : toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous

jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre; et ce qui paraît de nous-mêmes n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme : né orgueilleux et misérable, il ne peut paraître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est; et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes; que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise, et que nous portons la dissimulation jusqu'au pied même du tribunal terrible, où nous allons manifester les secrets de nos consciences et nous juger devant Jésus-Christ : c'est ici cette seconde sorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Évangile : *Multitudo magna claudorum;* c'est-à-dire de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu, et qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence, avec cette droiture et cette simplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher au prêtre les horreurs d'une conscience corrompue, insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du Sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudrait des foudres et non des instructions pour des âmes de ce caractère; ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'âmes sont capables.

Mais il est des déguisements d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience; qui mêlent à l'aveu du crime les artifices et les palliations de l'orgueil; qui ne montrent qu'à demi la conscience, et qui comptent l'avoir suffisamment montrée; qui découvrent le péché, et qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, mes frères, le premier soin de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connaître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions qui adoucissent l'horreur de leurs crimes, est presque le seul examen et la seule préparation qui en précède la confession; et être prêt pour le sacrement, c'est précisément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laisse moins connaître leurs fautes.

Premièrement : on passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre; on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes; on les place dans des intervalles si heureux, qu'elles échappent presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir; et on est content de soi, quand on a pu, en lui avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on tait des circonstances et des incidents plus honteux que le crime même, et qui seuls auraient pu faire sentir tout l'emportement de notre cœur, et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonstances qui changent la nature du péché; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchants, et toute la honte de nos faiblesses : des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion ; des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvelées; des choix indignes et que l'emportement tout seul pouvait justifier; des désirs dont on rougissait et qu'on se cachait à soi-même. Que sais-je? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons; et nous substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, et qui nous auraient fait connaître, des expressions vagues et générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement : on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde; on fait entrer dans la confession de ses crimes la générosité de son cœur, les talents du corps et de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la ferveur ou de la fortune; on mêle habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu; et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses faiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence;

on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie; on n'a garde d'en creuser toute la profondeur, et d'en révéler l'ancienne corruption; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation; on craint d'être trop connu du médecin sacré; on ne tire qu'à demi et comme en tremblant le voile qui couvre des mystères honteux: on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie; et en venant se montrer, on réussit à se faire méconnaître.

Or, mes frères, outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère; qu'une âme véritablement touchée ne sait ni dissimuler ses fautes, ni les excuser; et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, si c'était à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifester votre conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices serait du moins de vous être caché à votre juge: mais vous venez parler à Jésus-Christ, qui vous connaît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux; et qui dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisements de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, et vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël, qui déguisée sous des habits empruntés, avait cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique: *Quare aliam te esse simulas?* (Reg. xiv, 4.) O âme, si indigne de mes regards, paraissez telle que vous êtes, et telle que je vous connais; ces dehors spécieux qui vous déguisent, ne sont pas vous-même: démasquez ce cœur dont je vois toute la misère; montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne saurait tromper celui qui sonde les cœurs: *Quare aliam te esse simulas?* Insensée, de croire que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes! plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance! *Quare aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur, qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut: c'est du trésor de notre cœur, dit Jésus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se revêtant aux jours solennels de tous les ornements les plus éclatants de la royauté; parce que cette vaine pompe lui est à charge, et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie; parce que dans les mêmes soins, elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du ciel, en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une reine étrangère; parce qu'il ne voit dans l'éclat et l'abondance de son règne, que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ézéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité, en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone les trésors du temple et les richesses de son palais; parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal: on expose les actions; on n'entre jamais dans les motifs: on raconte ses péchés; on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser de quelques traits mordants contre la réputation de votre frère: mais vous ne dites pas que ses talents, son crédit ou sa fortune, font tout son crime dans votre esprit; que vous êtes né envieux; que tout ce qui vous efface blesse votre orgueil; et que de là vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportements et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie: mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur; que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportable; et que votre cœur, trop livré au monde et à l'amusement, ne saurait plus revenir au devoir.

Ainsi vous venez vous avouer coupable de quelques désirs de plaire: mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret; que ce poison se répand sur tout le corps

de votre conduite, et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats secrets que la faiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvements douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à discerner vous-même de quel côté a été la victoire : mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste ; que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent ; que c'a été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence ; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux ; et que c'est là comme votre fonds et le caractère dominant de vos mœurs?

Aussi la confession de vos fautes achevée, le confesseur vous connaît-il comme vous vous connaissez vous-même? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous? Voit-il vos passions, dans leur source ; vos sensibilités dans leurs motifs ; vos tentations, dans leurs occasions et dans votre témérité ; vos faiblesses, dans vos rechutes ; vos infidélités, dans vos résolutions mille fois violées ; en un mot, vous-même dans vous-même?

Hélas ! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre âme ; qu'il profite de certaines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connaître votre cœur et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jésus-Christ en voyant le paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connaître que vos maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis longtemps dans les passions honteuses : *Hunc cùm vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet.* (JOAN. V, 6.) Ce n'est pas vous qui vous découvrez ; ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle, qui vous découvrent : et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devait être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

Enfin, le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions, et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages ; et on les expose dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'oserait plus les condamner.

Ainsi on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise : on exagère l'impossibilité de cette rupture, les inconvénients qu'on en verrait naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible : on remontre, qu'au fond le péril n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagements ne sont plus les mêmes ; et là-dessus le confesseur trompé consent ; il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité, obscurcie sous ces faits adoucis, lui paraît souffrir ici une exception à la règle ; et c'est sur un consentement ainsi obtenu, qu'on se croit en sûreté, et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé et de s'être trompé soi-même.

Ainsi on ne veut point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grâce d'un sacrement honorable avait unis ; il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance, on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques : on a tout tenté pour prévenir le mal : on n'en est venu à cette extrémité, que pour en éviter de plus grandes ; et là-dessus le confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède ; et l'âme abusée croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires : on expose, comme présents, des dangers chimériques ; on s'appuie sur la tolérance des lois et sur l'autorité des exemples ; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles ; on répand sur le cas particulier des ténèbres qui le font perdre de vue ; et, plus prudent dans les affaires du siècle, que le ministre de la pénitence, qui souvent ne les connaît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré : on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur ; c'est-à-dire, que nous ne nous montrons jamais que dans un faux jour : ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement ; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être : nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre ; et comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes et notre passion dominante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place : *Et inventum est simulacrum solum.* (REG. XIX, 16.)

Aussi, mes frères, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite? sentez-vous ce repos et ce soulagement, que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'âme touchée? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-même, je ne sais quel embarras qui trouble toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout à fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon; c'est-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent; vous exposerez à découvert ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille? Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que ce sont là de vains scrupules? et malgré toute l'indulgence de votre amour-propre, qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus? et ne vous reproche-t-elle pas sans cesse en secret votre dissimulation et vos réticences? Laissez répondre votre cœur, et soyez ici vous-même votre juge. Insensé, de nourrir dans votre sein des serpents qui vous déchirent, de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vu la lumière, de découvrir une partie du mal, et de cacher celle où il aurait fallu appliquer le remède! Insensé, de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère; de venir vous déclarer pécheur, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature le plus grand de tous vos crimes!

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes? De détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu, que vous conservez parmi les hommes? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable? nous ne sommes là qu'à la place de Jésus-Christ; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les sentiments, ni les pensées de l'homme; vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre: ah! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable; nous portons en nous la source et les penchants des mêmes faiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupables, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéresserez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes; plus nous offrirons pour vous des gémissements de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grâce, où le péché avait abondé: voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre faiblesse, puisque Jésus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevait avec tant de douceur les publicains et les pécheresses: nous ne saurons pas aggraver votre confusion; nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler et vous plaindre. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, et ajouter à la sincérité dans la manifestation la douleur dans le repentir.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les autres dispositions dont nous venons de parler ne sont que les préparations extérieures de la pénitence: la douleur en est l'âme et la vérité. La vertu du sacrement peut suppléer à la confession extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir; mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui les déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent: tout le reste peut être remplacé par la douleur; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs, qui viennent s'avouer coupables au tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle seule la rémission des péchés est promise; et c'est ici cette troisième sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Évangéliste, qui ne reçurent pas de Jésus-Christ le bienfait inestimable de la guérison: *aridorum*, ceux qui avaient les membres secs; c'est-à-dire ceux qui portent au tribunal un cœur sec, une âme insensible; et qui, après avoir senti les impressions les plus vives et les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, et que chacun se flatte de porter au tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grâce, et non de la nature: il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu, dit le dernier concile, qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire; qu'il soit une vue de foi qui nous découvre dans le péché, et l'outrage qu'il fait à Dieu, et les malheurs où il précipite l'homme; qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux, que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, source de toute justice: première condition marquée dans notre Évangile. Il fallait que l'ange du Seigneur descendît, et troublât l'eau, afin que les malades fussent

guéris : *Angelus autem Domini descendebat... et movebatur aqua.* (JOAN. V, 4.) Il faut que l'Esprit de Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires : tout autre trouble serait un trouble humain et inutile aux malades.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au tribunal est un trouble d'amour-propre, et auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la pénitence, ces alarmes secrètes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes : ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable; ces déchirements cruels, que les œuvres de ténèbres, sur le point de se manifester et d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpents, qui ne sauraient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime, que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil avec leur repentir; l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir sincère qui y dispose; la haine de la confession, avec la douleur de leurs crimes : ils ne sont qu'orgueilleux et confus, et ils croient être touchés et pénitents.

Ce n'est pas que la même grâce qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut, comme dit l'Esprit saint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu, disait un roi pénitent; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent : *Et confusio faciei meæ cooperuit me.* (PS. XLIII, 16.) Mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du ministre de la confession, qui la produit dans notre âme; c'est l'œil de Dieu qui la voit, et qui connaît toute l'ignominie de son état : elle ne compterait même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avait le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence : au contraire, quand elle serait seule sur la terre, ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriraient de la même confusion; et partout où elle porterait devant lui ses plaies, elle y porterait ses troubles et sa honte. Les inquiétudes secrètes et honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles : ce trouble, qui, ouvrant l'enfer et tous ses tourments au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité, que la punition dont elle est suivie : ce trouble, qui n'est lui-même qu'un désir que le crime pût être impuni; qui arrête l'action, dit saint Augustin, sans changer la volonté; qui nous rend timides, sans nous rendre pénitents; qui nous fait craindre le châtiment, sans nous faire haïr l'offense; et qui ne compterait pour rien d'outrager son Dieu, si la perte de son amour devait borner toute son infortune.

Je sais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse; qu'il est utile de percer souvent, des yeux de la foi, ces abîmes de feu et ces ténèbres éternelles où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et de descendre tout vivants dans l'enfer, pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je sais que cette crainte est un don de l'Esprit saint, et mon dessein n'est pas d'ôter aux pécheurs un moyen de salut, et un motif de componction que Jésus-Christ leur propose, que l'Église leur recommande, que les saints ont eu sans cesse devant les yeux, et dont nous nous servons tous les jours dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fausse paix des âmes criminelles. En effet, ô mon Dieu! si avec tous vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre, si malgré l'enfer et ses ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie, resterait-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles; ou si nous leur faisions un vice, du motif le plus commun et le plus ordinaire de la piété? Il est peu de ces âmes nobles et sublimes, que l'amour et la reconnaissance toute seule attachent à votre service : c'est la sagesse des parfaits; mais les faibles ont besoin d'indulgence; et vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fonds : car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitents : l'amour tout seul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre : l'amour tout seul, qui faisait tout le dérèglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, et faire notre justice; et vous ne sauriez vous réconcilier avec Dieu, si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avaient éloigné de lui; et si la vertu du sacrement, jointe à cet amour encore faible, ne le perfectionne, et n'opère en vous la véritable justification : ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines

que je veux ici exclure de la pénitence; c'est cette disposition criminelle, où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels sans un enfer et ses tourments, vivraient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements; lesquels ne connaissent de la religion que ses menaces; et qui, dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique; rien n'est plus réel et plus commun. La crainte fait presque toute notre religion; c'est la pensée seule des peines à venir, qui peuple les tribunaux de la pénitence; nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions : et nous nous en séparons, comme on quitte des objets encore chers, mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome; nous n'en craignons que les flammes : nous nous en séparons à regret; et notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous en éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus rare qu'on ne pense; tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus; nous ne comptons pour offenses de Dieu, que celles qui sont suivies d'une punition éternelle; celles qui se bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien; et si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur, nous sentirons que nul principe d'amour et de grâce ne nous fait agir, et que l'enfer est la seule divinité que nous craignons.

Mais comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitents, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercenaire, qui ne forme que des esclaves, je dis en second lieu, que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle et sincère de finir nos désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne : c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri? lui demande Jésus-Christ : *Vis sanus fieri?* (JOAN. V, 6.) Il paraissait sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissait sous le poids de ses maux; et l'on ne pouvait douter que trente-huit années d'infirmité ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jésus-Christ voulait nous apprendre par là, que le pécheur, comme ce paralytique, sincèrement touché de ses maux, doit en venant se présenter au tribunal pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même, que réellement et de bonne foi il veut être guéri, c'est-à-dire, renoncer à ses passions invétérées, et prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher auditeur, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? *Vis sanus fieri?* Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde et à vos plaisirs criminels, et vous ranger avec ce petit nombre d'âmes fidèles de votre rang et de votre état, qui, après avoir quelque temps vécu, comme vous, au gré de leurs passions, sont revenues à Dieu, et opèrent leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes plaisirs, sur les mêmes liaisons après la confession? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, et rompre pour toujours avec le monde? et ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la conversion que Dieu demande de vous? *Vis sanus fieri?* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, si en venant vous présenter au tribunal, vous formez de ces propos vagues et indéterminés de conversion qui n'ont jamais de suite, et qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du sacrement, et se dire à soi-même qu'on évite le sacrilége; de ces propos, dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiète, et qui laissent au fond du cœur, non seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh! que voit-on autour de nos tribunaux, que des pécheurs de ce caractère?

Je vous demande si, en venant confesser vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère; qui ne forme pas des propos vagues et éloignés de changement, mais qui répand déjà des larmes de pénitence? je vous le demande avec Jésus-Christ : *Vis sanus fieri?* La conscience ne saurait ici se faire illusion à elle-même; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion et d'un renouvellement entier de mœurs ont je ne sais quoi de si vif et de si marqué, qu'il se fait d'abord sentir, et ne laisse rien d'équivoque : des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles; que sais-je? quelque chose qu'on n'avait pas encore senti, et que ceux qui nous fréquentent n'avaient pas encore vu : un appareil qui

annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire : ce sont là de ces travaux de l'enfantement, qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores ut parturientis.* (Ps. XLVII, 7.) On ne saurait y prendre le change, et il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez les conversions des pécheresses, des Paul, des Augustin, voyez ce qui se passait en eux dans ces moments heureux qui précédèrent leur changement; quels troubles! quelles perplexités; quels combats! quel efforts héroïques sur eux-mêmes! quels démarches nouvelles! quelles larmes! quels transports d'amour et de componction! c'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion; une démarche froide et tranquille n'a rien qui l'annonce et qui lui ressemble : c'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainsi dire, que l'Esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le cénacle, et y vient porter la paix et la grâce; et c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, et qu'on sait où il va et d'où il vient. C'est à vous à nous dire, si vous reconnaissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparés au sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'âme, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement de vie porte si fort sur tous nos penchants, prend sa source dans un nouvel amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même. Mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids , tranquilles, insensibles; qui peuvent se briser, mais qui ne sauraient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement si tendre, et si capable d'être touché, vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables jusqu'à l'emportement; vous qui nous vantez tant la bonté et la tendresse de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu? la douleur du péché serait la seule qui vous trouverait froid et insensible? les larmes, les sentiments, les vivacités, qui sont si fort de votre caractère, ne le seraient pas de celui de votre pénitence? Illusion, mon cher auditeur! Si vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi, et que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle et sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un ministre fidèle, qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme: choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, et que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience : c'est la suite de notre Évangile qui nous fournit cette dernière réflexion. Seigneur, dit le paralytique à Jésus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine lorsque l'eau est troublée : *Domine, hominem non habeo.* (JOAN. V, 7.)

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, et qu'il vous suscite un guide fidèle qui vous conduise sûrement dans la voie du salut? Cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la piscine, et cultiver ces premiers sentiments de grâce que vous portez au tribunal?

Un homme éclairé, qui puisse juger de la lèpre, connaître les plaies de votre cœur, et ne pas se tromper dans l'application des remèdes?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grâce dans votre âme, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les âmes que l'Esprit saint ne pousse que lentement; ne pas arrêter celles qui sont portées, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce, et suivre l'Esprit de Dieu sans le prévenir?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier au pied de la croix la science du salut, et dont les paroles, pleines de cet esprit et de ce feu qu'il a puisé devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grâce jusqu'au fond de votre âme toute ouverte dans ces moments, et sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impression?

Un homme désintéressé, qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde, mais si vous êtes pécheur devant Dieu; que vos vices touchent plus que vos titres; et qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité et des règles saintes de son ministère; et qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès et des singularités outrées de ses pénitents, mais à faire honneur à la grâce et à la religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, et, qui, en condamnant le

monde, s'attire l'estime et le respect du monde même?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs, mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires; qui ne soit pas toujours juge, mais qui se souvienne quelquefois qu'il est père; qui sache changer sa voix, comme l'Apôtre, se faire tout à tous, et prendre toutes les formes pour former Jésus-Christ dans un cœur?

Est-ce un guide de ce caractère que vous cherchez? Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres; les plus indulgents, les plus habiles : les premiers que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au livre des Juges, le premier lévite qui se présente? vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père et de prêtre.* (Judic. xvii, 10.) Vous mettez peut-être à prix ses soins et son ministère, et le rendez le ministre et le fauteur, comme cet Israélite, des dieux et des idoles que vous avez élevés dans votre maison, et auxquels vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection et de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude et d'intégrité rend redoutables à vos passions, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir et servir Dieu. Ainsi le choix tout seul que vous faites du juge de votre conscience est une preuve décisive que vous ne voulez pas changer de vie; que vous allez profaner le sacrement et vous souiller où vous auriez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà, mes frères, les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de la pénitence : on manque de lumière dans l'examen; de sincérité dans la manifestation; de douleur dans le repentir : et voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au tribunal; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avaient les membres secs, à peine Jésus-Christ en trouve-t-il un seul, dit saint Augustin, qui mérite d'être guéri : *Tot jacebant, et unus sanatus est.* Les cinq portiques de la piscine, selon ce Père, figuraient les cinq livres de Moïse, qui découvraient les maux, mais qui ne les guérissaient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Mais hélas! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la piscine des chrétiens, et des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence : ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux; les guérisons n'y sont plus en usage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant* : nous y voyons aborder une multitude de pécheurs, nous n'en voyons presque pas sortir de pénitents : on nous y expose des plaies; et le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées : il nous fait connaître les malades, mais il n'en est plus le remède : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Et si j'osais l'ajouter ici; comme la loi de Moïse, en découvrant les péchés, les multiplia, et ne servit qu'à faire des prévaricateurs, hélas! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Église, les a augmentés, pour ainsi dire, a donné lieu à des profanations loin de rétablir la piété, et a fait des sacriléges, où il aurait dû faire des pénitents : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes frères : et en ce jour surtout, consacré à la conversion des grands pécheurs par la guérison d'un malade désespéré; en ce jour, où les prières mêmes de l'Église sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les âmes les plus déplorées; rappelez ici devant Dieu toute la suite de vos années, et l'histoire secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini de confessions, toujours réitérées et toujours inutiles, et qui sans doute, devant le tribunal de Jésus-Christ, feront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-mêmes : Quelles ont été jusqu'ici mes voies, et la monstrueuse conduite de ma vie? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance, et qui ont vieilli avec moi : ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étais déjà dès la première saison de ma vie : ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors; mais ma passion honteuse m'a suivi partout, et partout elle a été la même : ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances et des situations dissemblables : *Un jour a instruit l'autre jour, et une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit* (Ps. xviii, 5) : du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches et les naissances de mes passions : et les commencements de ma vie ne s'offrent à moi qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu! votre colère n'a pas encore éclaté sur moi; et du haut de votre justice, vous me voyez errer depuis si longtemps dans des voies criminelles, sans m'avoir frappé de mort, et fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma course! Ah! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi que vous avez prolongé mes jours, et différé jusqu'ici votre vengeance; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois

menacé ma vie, si vous n'aviez voulu faire paraître en moi quelque jour les richesses de votre grâce.

Grand Dieu! je commence à ne plus aimer mes maux; achevez votre ouvrage, et faites que j'en aime le remède. L'état de ma conscience me trouble; la corruption et le désordre de ma vie me couvrent de honte; les remords du crime me tyrannisent, et repandent l'amertume sur tous mes jours : achevez, grand Dieu! de rompre des liens déjà à demi brisés; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle; soutenez ma faiblesse dans un combat où vous m'avez vu tant de fois succomber; ne vous éloignez pas de moi, et faites que je ne retrouve le calme et la tranquillité que j'ai perdus qu'en vous devenant à jamais fidèle.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse.

Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici.

(MATTH. XVII, 4.)

D'où vient que l'Évangile remarque que Pierre ne savait ce qu'il disait, lorsqu'il exhortait son divin maître à fixer sa demeure sur le Thabor? C'est que ce n'est pas connaître le christianisme, que de vouloir jouir du repos de la félicité avant le travail et les souffrances. Il fallait que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; telle a été la voie du chef, telle doit être la voie des membres : il faut que les chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux; point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Partout, malheur à ceux qui rient, et qui sont rassasiés : partout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas : partout, le monde présent est livré aux impies, comme leur possession et leur héritage : partout, la récompense des saints sur la terre, sont les larmes et les afflictions : partout enfin, leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés, comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Église eut d'abord des fidèles dans la maison de César, *Qui de Cæsaris domo sunt* (PHILIP. IV, 22), comme sous la tente de Simon le corroyeur. La cour a eu de tout temps ses âmes choisies, comme le cloître; et nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété, que par la puissance et la majesté, du souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur; et dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des moyens de salut, et non pas des instruments de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice; et comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme était né pour être heureux; la terre n'avait reçu la fécondité que pour fournir à ses innocentes délices : mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu; dès lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit; parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de s'en abstenir que d'en user sans excès, et comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'était déjà par sa transgression.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jésus-Christ contre les heureux du siècle. Mais que puis-je me proposer en vous exposant le danger de cet état? Ce devrait être sans doute de consoler ceux que la Providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère; mais cette instruction serait ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guère les cours des rois; c'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des grâces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient, avec une douleur amère, leurs concurrents élevés et comblés; sorte de mécontents dont les cours ne manquent jamais; de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connaissent pas le don de Dieu, et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; et d'apprendre à ceux à qui tout réussit, et qui semblent n'avoir plus rien à désirer sur la terre, que si leur état paraît digne d'envie, selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les

chutes y sont presque inévitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les grâces : et la foi n'y découvre que des occasions de péché, et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, dit saint Augustin, est plus dangereux lorsqu'il nous rit, que lorsqu'il nous maltraite; et les faveurs qui nous le rendent aimable sont plus à craindre, que les rebuts qui nous forcent à le mépriser : *Periculosior est blandus quàm molestus.* (EPIST. CXLIV.) En effet, soit que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu; vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité et d'abondance, que l'âme juste doit regarder les prospérités temporelles, comme des présents que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre; car premièrement, une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre : son origine, dit Tertullien (*Apolog.*), sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel : son cœur doit être où est son trésor. Si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siècle à venir et à l'Église des premiers nés : si elle se plaît dans son exil elle n'est plus digne de l'héritage. Son désir fait ici-bas toute sa piété : son inquiétude, tout son mérite : sa consolation, elle ne doit la trouver que dans son espérance.

Or, cette disposition, si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une âme affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raison aurait-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs, et de se regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne possède rien. Au contraire, les vues de la foi sont alors ses plus douces pensées : rien ne console plus solidement ses malheurs, que de pouvoir se dire à elle-même, que ce monde n'est pas sa patrie : qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui était pas permis d'aimer; que les biens véritables du fidèle sont intérieurs, et ne sauraient lui être ravis malgré lui: que la perte de la grâce est la seule qu'une âme chrétienne puisse faire; que peu importe de perdre ou de posséder ce qu'on ne peut conserver toujours, et que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins doit nous paraître la plus souhaitable.

Mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité. Car, mes frères, qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder comme un exil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne paraît être que pour nous; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien; de gémir, comme le Prophète, sur la durée de son pèlerinage, quand on n'en ressent ni les travaux, ni les amertumes, et de marcher sans cesse vers la patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'insensé de l'Évangile, se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, conviait son âme à se reposer : *Anima, requiesce.* (LUC. XII, 19.) Mon âme, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur : elle l'attacha à la terre, et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition (car à la cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connaît de la religion que la surface, ces grandes vérités ne paraissent que des spéculations de nul usage); si vous me le demandez, dis-je, le voici : C'est-à-dire, que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs réglaient votre destinée; vous vous immortaliseriez sur la terre; vous accepteriez, comme une grâce, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles : c'est-à-dire que, si le monde pouvait être votre Dieu, votre recompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre; c'est-à-dire que, si l'on vous permettait d'opter de la terre, ou du ciel; du siècle à venir, ou du présent; de Dieu, ou de la créature; le choix serait bientôt fait, et ce qui est visible, préféré à ce que la foi seule vous découvre : c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus chrétien; car un chrétien est un enfant des promesses, un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, qui se forme et s'achève chaque jour, et n'aura sa perfection et sa plénitude que dans l'éternité; et non-seulement vos désirs ne sont que sur la terre, mais l'attente même des justes, le règne de Jésus-Christ, vous paraît la plus triste et la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sais que cette injuste disposition est cachée au fond de l'âme, et qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cependant c'est elle qui forme tous vos désirs, qui règle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchants : c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures ; elle établit au milieu de votre cœur un état de péché, et de ces péchés qui, n'étant marqués par aucun acte sensible et particulier, et ne consistant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés, par conséquent, jamais remis : de ces péchés qui, n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre volonté, sont la source de tous les autres, et ne paraissent jamais eux-mêmes; de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de religion, avec une tendresse même conscience; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le temps que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont là des raffinements, et que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'est d'en abuser, et non pas de l'aimer. Mais est-ce un raffinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel, que la terre est pour vous une demeure étrangère, un lieu de malédiction, d'où les enfants de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir, et que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit et le privilége de citoyen des saints? Est-ce un raffinement de vous dire, que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme les païens qui n'ont point d'espérance; que de n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à la foi; et que faire du salut et de l'éternité l'affaire la moins sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déjà jugé? Si ce sont là des raffinements, l'Évangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des païens, n'est donc plus qu'un vain système d'un esprit oiseux; et c'est au monde réprouvé à nous fournir un langage plus sensé et des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur le cœur, une impression d'attachement à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables : car il n'est rien d'aimable que l'ordre, et nous en sommes sortis; il n'est rien d'aimable que la vérité et la justice, et nous en sommes déchus; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, et nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes : autrement nous serons injustes, nous contredirons même les plus vifs sentiments de notre conscience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous sentons bien que nous ne sommes point dignes d'être aimés. Hélas! il est tant de moments où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous, où tout ce que nous pouvons faire est de nous souffrir, où nous avons besoin de diversions et d'amusements, qui nous détournent de la vue intérieure et humiliante de nos propres défauts, nous empêchent de retomber sur nous-mêmes. Le monde appelle cet état ennui; mais cet ennui, c'est l'homme montré à lui-même, et qui ne peut soutenir un instant la vue de sa propre misère; marque infaillible que nous sommes haïssables, et que c'est un désordre, de s'aimer, j'entends de s'aimer pécheur, et dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce discours regarde, est une recherche éternelle de vous-mêmes; et de là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer; de là, les plus saintes lois de l'Église ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il fraudrait prendre tant soit peu sur soi pour les observer; de là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent : on dirait que tout est fait pour vous, que tout vit pour vous, que tout subsiste pour vous, que tout le reste n'est rien que par rapport à vous, que le monde entier doit se bouleverser, ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver la plus légère peine : de là tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour-propre; on étudie vos goûts, on devine vos penchants, on ne s'insinue dans votre bienveillance qu'à la faveur de vos faiblesses : rien ne vous gêne, rien ne vous contredit; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde, on prévient même vos souhaits. Je ne sais si vous nous accuserez encore ici de raffiner, mais je sais que s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même. Car, je vous demande : Qu'ont fait de plus les grands saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le seul objet et le seul point de vue de toutes leurs actions; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres? Ils n'ont vécu que pour lui; pour qui vivez-vous que pour vous-même? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne se rapportait pas à lui; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas? Poussez le parallèle, et vous verrez que vous êtes plus encore votre idole et votre

divinité, que le Seigneur n'est le Dieu de ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. Mes frères, on a horreur des grands crimes, et on ne compte pour rien de vivre sans culte, sans amour pour Dieu; de ne le mettre pour rien dans le détail de sa vie; c'est-à-dire de vivre comme si nous n'étions sur la terre que pour nous, et que nous dussions borner nos affections, nos craintes, nos désirs, nos espérances, à nous-mêmes.

La troisième impression que fait la prospérité est l'élèvement du cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier et déclaré, qui faisait dire à un prince de Babylone : Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées, et je deviendrai semblable au Très-Haut. Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur. Je sais qu'il est des personnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux et facile, ou enfin, qui voulant paraître, par un raffinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, et aplanir par leur humanité toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté que je mets le danger de la prospérité, le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder, comme élevée par ses propres dons, au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes, que nous faisons entrer la naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes; et que de tous ces avantages, qui sont au dehors de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire, que nous prenons pour nous-mêmes, enfin une erreur qui nous persuade que nous sommes, aux yeux de Dieu et dans l'ordre de sa providence, des créatures privilégiées, et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société. Leur prospérité, dit le Prophète, les affranchit des travaux et des misères communes au reste des hommes; et voilà pourquoi un orgueil secret s'est emparé de leur cœur : *In labore hominum non sunt... ideo tenuit eos superbia.* (Ps. LXXII, 5, 6.) Aussi le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux grands du monde, est de ne point s'élever : *Non sublimè sapere.* (TIM. VI, 17.)

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les grands cette dangereuse impression : les vices sont applaudis, la médiocrité des talents cachée sous l'artifice des louanges, leur orgueil justifié par les noms pompeux de grandeur d'âme et d'élévation de sentiments : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes; nous, ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrés, nous donnons aux plus légères vertus des grands des éloges que la religion désavoue; et sous prétexte d'animer de faibles commencements de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des grands; tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourrait se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés, je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes; la louange était trop grossière pour être persuadée : il écoute cependant avec complaisance des applaudissements qui semblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu et d'immortel : son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blasphèmes, des titres et des éloges qui ne sont dus qu'au seul roi immortel des siècles; et les vers qui le dévorent sur l'heure nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un si affreux supplice.

Voilà les premiers dangers de la prospérité, tirés des impressions qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre; mais les facilités qu'elle fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, me paraissent bien plus à craindre. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choses d'ici-bas, comme d'une source funeste, naissent ces désirs infinis et insatiables, dont parle saint Paul, qui tuent l'âme : c'est-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie; vous ne cherchez plus qu'à vous y agrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez seul pouvoir l'occuper tout entière. Vous ajoutez, dit un prophète, l'héritage de vos voisins à celui de vos pères; vous passez les bornes que la modération de vos ancêtres avait si sagement mises à vos biens et à votre fortune; vous appelez les terres de vos noms : il semble que l'univers entier ne pourra plus suffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez souvent un Naboth

de vous céder son champ et la succession innocente de ses pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déjà; vous faites des droits les plus douteux des droits incontestables, et forcez l'équité de plier sous la puissance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours : vous ne faites pas attention, si la médiocrité de vos talents vous en rend incapable, si le public en souffrira, mais seulement si vous assurez à vos enfants une fortune plus durable; ce n'est plus la vocation du ciel, qui décide de leur destinée, ce sont vos intérêts temporels : l'Église est obligée de recevoir, des mains de votre cupidité, des sacrifices qu'elle déteste; vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre; pour ne pas partager vos biens, et pour soutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez et vous déshonorez l'héritage de Jésus-Christ; vous placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie; vous achetez quelquefois même le don de Dieu; et comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Écriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce et un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laissant plus de modération, vous eût laissé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces : ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus; c'est à la sévérité des lois, et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures : vous souffrez impatiemment que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence; parer leur roture et leur obscurité de vos grands noms, et insulter même, par des profusions insensées, à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares : vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connaissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet, en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie, qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Or, qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Car je ne vous dis pas que la seule mollesse, inséparable de l'abondance, est un acheminement presque infaillible à la licence des mœurs, et qu'une vie toute oiseuse, telle qu'on la mène dans l'opulence, touche de près à la dissolution. Eh! où naissent les monstres et les passions exécrables, que dans les palais des grands? Les vices communs ne plaisent plus; et pour réveiller ces âmes voluptueuses, il faut que des excès bizarres et une affreuse distinction d'énormité donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Lisez les divines Écritures : de là vient la chute de David, les égarements insensés de Salomon, les voluptés démesurées de Balthazar, le scandale de la cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que souvent l'âme est redevable de son innocence à la difficulté de la transgression; qu'on n'aime pas les plaisirs qui coûtent trop, que les obstacles qu'une fortune médiocre met à nos désirs font souvent prendre un parti généreux au fidèle, et l'attachent au devoir par des liens plus saints et plus durables; mais que, pour les grands, leurs désirs deviennent la seule règle de leurs passions, la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même, les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être désirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que, malgré toutes les difficultés qui semblaient rendre son désir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie, et, à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui était le prix de leur sang et le péril de leur âme : tout est facile aux passions des grands. Hélas! le crime plaît avec toutes ses contradictions et ses peines : quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en aplanit les voies, et qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune, et quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre, mais que la vertu même des saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent : or, elles naissent ces occasions, sous les pas des grands et des heureux du monde, leurs regards trouvent partout des écueils, tout veut plaire, tout s'étudie à corrompre le cœur, tout fait gloire de l'avoir corrompu : le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable, de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes

impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte et la bassesse, en réveillent le désir. A peine Sara eut paru dans les royaumes de Pharaon et d'Abimélech, que les courtisans, connaissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion, et leur inspirent des désirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le juste lui-même tomberait; et comment peut-il arriver qu'une âme déjà amollie par la prospérité se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes passions que la prospérité favorise : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu!* dit le Prophète, *monte toujours.* (Ps. LXXIII, 23.) Les biens, le rang, la naissance font comme une loi de l'ambition : il serait honteux d'être né quelque chose, et de ne point penser à s'élever; savoir se borner, se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui déshonore, et que le monde traite de pusillanimité, ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste et de lâche même, qu'on n'en doive attendre : il faut détruire vos concurrents, s'élever sur les débris de la religion et de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis chrétien : il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élèvent; s'affliger de leur élévation qui nous recule; haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions, entrer dans les passions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire; décrier la vertu même et le mérite qui nous devient un obstacle; sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels; et faire de notre fortune, notre religion et notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité : elle inspire les passions en corrompant le cœur; elle les favorise lorsqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais quel fruit retirer de ces grandes vérités? Faut-il donc renoncer aux biens et aux titres que nous tenons de nos ancêtres, et sortir d'un état où la Providence nous a fait naître? Non, mes frères; mais c'est de nous dire premièrement à nous-mêmes que, pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; que ce n'est pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes et la violence; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous les avantages de son abondance; et que son élévation, loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'est, en second lieu, de comprendre que, tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres; et que tout ce faste et toutes ces dignités qui nous environnent, ensevelis avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son tribunal redoutable.

C'est enfin, de regarder les royaumes du monde et toute leur gloire, comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum* (MATTH. IV, 8); c'est là le point de vue séduisant; c'est de cet éloignement seulement, que tout ce vain amas de gloire et de grandeur veut imposer aux sens et à la raison : à peine y touchez-vous, que le charme cesse, l'objet change de face, et vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avait promis. De toutes les fortunes et les grandeurs qu'on se propose ici-bas, il n'est que le désir et l'espérance qui flatte et qui enivre. Il est doux d'espérer : voilà le seul plaisir que l'homme puisse ici-bas se promettre. Dès que tous vos désirs sont accomplis, et que vous n'avez plus rien à prétendre; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux désirs et des espérances nouvelles viennent encore vous amuser et vous séduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous soutienne; le présent, quel qu'il puisse être, n'est jamais rien pour nous. Aussi le tentateur nous laisse toujours quelque chose à espérer : *Hæc omnia tibi dabo* (MATTH. V, 9); c'est là son artifice; il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos passions; il sait bien, que le seul secret de tromper les hommes n'est pas de contenter leurs désirs, mais de leur en inspirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous, mes frères, que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vide de tout ce qui fait l'agitation et l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que les autres désirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devrait être là un des priviléges de la grandeur et de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne saurait le remplir; que nous sommes nés pour le ciel: que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre; que si nous plaignons tout

bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connaître l'état où ils ne se trouvent point; et qu'il n'y aurait qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état pussent devenir des moyens et des ressources de salut, à l'âme fidèle qui s'y trouve engagée; et que, pour rendre tous les hommes inexcusables, vous avez permis que vos serviteurs se soient sanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'âmes mondaines. Voilà les sentiments de la foi sur les prospérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles sont des occasions de péché; il faut vous montrer qu'elles sont encore des obstacles de pénitence.

DEUXIÈME PARTIE.

Un état où les grâces spéciales sont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obstacles infinis aux saintes inspirations, où les difficultés de salut même extérieures sont d'une nature à n'être d'ordinaire surmontées que par des coups singuliers de la grâce; un état tel que je viens de le dépeindre, est sans doute un grand obstacle à la pénitence. Or, voilà les trois raisons qui établissent ma seconde proposition sur le danger des prospérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis, premièrement, que les prospérités temporelles sont de grands obstacles de conversion, parce que les grâces spéciales y sont plus rares. En effet, ouvrez les livres saints; que voit-on de plus souvent répété dans les divines Écritures que cette terrible vérité? Partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élève au-dessus des autres : partout l'arc des puissants est brisé, et les faibles sont revêtus de force : partout il laisse sécher l'herbe qui croît au-dessus des toits; et pour être plus élevée, elle n'en est pas plus favorisée des rosées de la grâce, tandis qu'il revêt de beauté le lis qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines : partout il brise les cèdres du Liban qui paraissaient en sûreté; et l'arbre planté sur le bord des eaux porte du fruit en son temps : partout en Jésus-Christ, c'est-à-dire parmi ses disciples, on ne compte pas beaucoup de nobles et de puissants : les figures et les maximes des livres saints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes : je l'ai déjà dit; la grâce chrétienne embrasse tous les états; le Seigneur ne manque jamais à sa créature; et sans compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ézéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que, dans l'élévation, on peut être encore plus riche des dons de la grâce, que des biens de la fortune.

Mais, en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes; et que dans la confusion où tout paraît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le juste gémit dans l'obscurité et dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, et une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du fidèle la providence de Dieu et la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage et la portion du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de sa récompense et de son partage; c'est-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux âmes obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissants et aux heureux du monde. C'est ainsi que tout est drsposé dans l'univers avec une économie digne de l'Auteur de la nature et de la grâce : c'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, et le pauvre secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, et offrir pour lui le sacrifice de ses prières et de ses souffrances.

Aussi, mes frères, on trouve tous les jours des âmes simples, nées dans l'état le plus vil et le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grâce sur leur âme; tandis que souvent les premières vérités de la religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des rois; tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un certain rang vieillir sans aucun sentiment de foi et de piété; avoir, dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour

la cour, pour la faveur, pour les plaisirs; la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du maître, que dans l'âge le plus vif et le plus florissant; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, et trouver en elles un fonds de répugnance et de dégoût, qui leur rend insipide et insoutenable tout ce qui a rapport au salut.

Telle a été dans tous les temps la conduite de la grâce : les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair : les puissants du monde sont moins propres aux desseins de Dieu; et si sa sagesse s'en sert quelquefois, elle se sert de leurs passions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des justes.

En second lieu, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Vous êtes peut-être, par les suites d'un naturel heureux, sincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugements, ami fidèle, maître généreux, ennemi de la violence et de l'injustice : ces vertus destituées de toute charité, l'ouvrage seul de la nature, et inutiles pour le monde à venir, sont utiles pour le monde présent. Par là se maintient la paix des États, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la société. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenser des vertus toutes mondaines : il ménage des faveurs temporelles à des justes temporels, pour ainsi dire; car sous ce juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi : ce sont comme des exclusions de la grâce qui fait les saints, et des présents que Dieu dispense dans sa colère.

Je sais que cette règle n'est pas universelle, et que le juste voit quelquefois *la paix dans sa vertu, et l'abondance dans ses maisons* (Ps. CXXI, 7); mais ces exceptions, toujours rares, ne doivent rassurer personne : et vous surtout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité que de la faire servir à la facilité de vos sens, et à vivre dans la mollesse et l'oubli de Dieu, vous avez grand sujet de trembler et de vous dire sans cesse à vous-même : Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde : je ne sens rien de vif pour le salut; nulle impression de grâce qui me conduise à une démarche solide de pénitence : l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse et me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortune, pour l'établissement et l'élévation de ma maison, pour le service du prince et la gloire de la nation, et nul sentiment pour mon salut éternel : et le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la religion et pour le service du maître des rois de la terre. Grand Dieu! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs? Eh! frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation où la naissance m'a placé est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu! et laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti : la place qui m'approchera le plus près de vous sera toujours la plus souhaitable pour moi; et le fumier même où Job était assis me paraîtrait préférable au trône, s'il fallait y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avait préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que nous y fussions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos désirs. Au lieu de lui demander sa grâce, l'affaiblissement de nos passions et les dons du siècle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux et des souhaits que pour la terre, pour les biens et la gloire que le monde estime. Le Seigneur, attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, et indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits : il nous a punis en les favorisant, dit saint Augustin : il est devenu un Dieu cruel en devenant propice : il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir : il a écarté tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à nos desseins ambitieux : il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos désirs : il nous a, pour ainsi dire, portés lui-même sur ses ailes au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses premiers desseins sur vous vous préparaient la voie des dégoûts et des disgrâces, comme la plus sûre pour votre salut, et la plus convenable à la fragilité de votre cœur et au caractère de vos penchants : vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point : il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter : il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées : vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de

vous départir des biens que sa sagesse ne vous avait pas destinés, et qu'il laisse enfin errer loin de lui au gré de ses désirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions et la tendresse d'un père. Si votre élévation était son ouvrage, les écueils qui en sont inséparables se changeraient pour vous en moyens de salut; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il est donc certain que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce que les grâces qui forment le repentir y sont plus rares. Mais de plus, je dis, en second lieu, que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux grâces de conversion que Dieu pourrait accorder aux grands et aux heureux du monde; seconde raison : et voici les motifs sur lesquels elle est fondée.

Premièrement, je pourrais vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent au tribunal dans toute la sincérité de Dieu. Or, soit que par une opposition naturelle à la vérité, les personnes élevées n'aiment pas à l'entendre; soit que, par une faiblesse indigne de la sainteté et de l'autorité du sacerdoce, on craigne de la leur dire, il est certain que les grands et les puissants trouvent rarement de ces hommes fidèles à leur ministère, et en qui la parole du Seigneur ne soit point liée, lorsqu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conscience. Les Nathan et les Jean-Baptiste ne sont pas de tous les siècles. La présence seule des grands de la terre affaiblit la vérité dans nos bouches : on craint ceux qu'on devrait instruire; on respecte leurs passions comme leur rang et leurs titres : le juge tremble devant le coupable : celui qui va prononcer l'arrêt semble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner; et pourvu qu'on n'applaudisse pas à leurs crimes, on s'applaudit presque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les ministres même les mieux intentionnés se persuadent qu'il faut ici de la complaisance : on a recours à des ménagements qui blessent le devoir; on accommode la règle aux personnes, loin de juger les personnes par la règle; on place des exceptions où il aurait fallu ne mettre que la loi. Ainsi la vérité n'est jamais montrée aux grands, que sous le voile des adoucissements et des mesures; et il est rare qu'ils fassent pénitence, parce qu'il est rare qu'ils soient instruits. C'est la plainte que faisait autrefois Jérémie : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent.* (THREN. II, 14).

Mais je veux qu'ils trouvent des ministres fidèles, et qui ne connaissent personne selon la chair; car il est encore des prophètes dans Israël; la grâce de la pénitence est une grâce de docilité et de soumission ; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujettir son humeur à des conseils utiles, et savoir marcher par des routes qu'on n'aurait pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentiments, respecter vos erreurs, et applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, et par lui à la vérité : vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures : vous entreprendrez d'imposer des lois, où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une cour superbe, n'écoute qu'avec dérision les sages conseils du prophète Élisée, et prend pour une simplicité le remède que l'homme de Dieu lui prescrit, et la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudrait être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au tribunal un goût de raffinement et de fausse élévation d'esprit, toujours opposé à la grâce de la pénitence, qui est une grâce de simplicité et d'enfance chrétienne. Si le ministre saint ne parle pas le langage du monde; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang et à la naissance; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des fidèles : s'il vous prescrit les mêmes devoirs; s'il vous prédit les mêmes malheurs et les mêmes peines; s'il trouve dans vos passions la même énormité; s'il vous conseille les mêmes remèdes : vous traitez son zèle de simplicité; ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde et de ses usages : vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang : il semble qu'il y a un autre Évangile pour vous que pour le peuple; qu'en Jésus-Christ il y a distinction de Grec et de Barbare, de noble et de roturier; et que, pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des saints.

La grâce de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des grands et des heureux du monde; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors et dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car je ne vous dis pas, premièrement, qu'un cœur

heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui : rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parce que cet amour est comme endormi et rassasié par les biens apparents. Il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut presque rien sur les âmes heureuses. Le riche de l'Évangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance (Luc, xii, 18, 19)? d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lorsqu'on ne se suffit plus à soi-même; on ne cherche le repos dans l'auteur de son être, que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel, que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. L'enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle, que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les moments où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable : mais le retour de la faveur et de la prospérité a rappelé dans votre esprit des images plus douces et plus riantes; et vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts et des afflictions : vous périrez dans la prospérité.

Mais que serait-ce si j'examinais ici l'abus que vous avez fait de vos places et de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal de Jésus-Christ, et qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse et réprouvée de Dieu? Quels nouveaux abîmes! si la brièveté d'un discours permettait de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licence! que de déprédations! que de violences! que de malheurs publics et particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples et des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées! que d'événements publics et funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrètes, ou dans vos intérêts personnels! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang, et peut-être des attachements criminels ont obtenues de vous! que d'abus ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples! que de plaintes mal écoutées! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix, et ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étaient les auteurs, et qui vous devaient leur fortune et leur place! Où sont les grands qui fassent entrer ces détails et cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence?

Enfin, je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous serait nécessaire, votre rang et vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde et des affaires : les macérations seraient le seul remède qui pourrait expier vos voluptés passées; les délicatesses de votre éducation, ou les bienséances de votre autorité, vous les interdisent : la fuite des honneurs servirait d'expiation aux excès passés de votre ambition; et pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles grâces : les humiliations guériraient l'enflure de votre cœur; et il faut que vous souffriez des hommages, et que, comme Saül après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on aurait pour votre personne : la prière soutiendrait vos faibles désirs de pénitence; et les embarras de votre fortune, ou ne vous en laissent pas le loisir, ou vous en ont fait perdre l'usage : la prospérité vous avait aplani tous les chemins du crime; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Aussi, mes frères, la pénitence des grands et des puissants est d'ordinaire si imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner : les plus faibles efforts sont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légère démarche pour sortir de leurs égarements, qu'on leur donne tous les éloges dus à une vertu consommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent : on leur compte tout; un discours, un désir, un sentiment : les signes de la piété passent pour la piété elle-même; et n'être plus pécheur est pour eux la plus sublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu! où les titres et le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, et non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes; et tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que, nous laissant plus de plaisirs et plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures et éclatantes, que dans les actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte et la religion; ils protégent les gens de bien; ils entrent dans les œuvres de miséricorde; ils soutiennent les asiles publics de la misère ou de l'innocence : mais

cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence et de la piété chrétienne, ils ne la connaissent pas : ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitents : ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croient dispensés de le faire; ils servent aux desseins de Dieu sur son Église en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa justice en expiant les crimes qui l'ont outragé; en un mot, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime; elle sauve Moïse des eaux; elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israël, qui doit un jour délivrer ses frères; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfants : mais sa vertu ne va pas plus loin : contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence; et pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes d'Égypte. Tels sont les dangers de la prospérité; elle facilite toutes les passions; elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce discours. Êtes-vous né dans l'élévation et dans l'abondance? pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux chrétiens; et que si la Providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager et le mérite de les mépriser, et des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement : pensez que l'élévation ou la bassesse du chrétien est dans l'innocence ou dans le déréglement de ses penchants; et que le pécheur est la plus vile, la plus méprisable et la dernière des créatures devant Dieu : pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule; et que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auraient sauvé dans l'obscurité : pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilége sur les lois de l'Évangile; et qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves : pensez enfin, que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement; que ce sont pour vous des piéges et des tentations plutôt que des avantages; et que si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité, vous en jouissez et n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Êtes-vous affligé par des pertes et par des disgrâces? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siècles : souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, et qu'on serait obligé de mépriser si on le possédait encore : souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes; qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par les croix; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre; et qu'au lit de la mort vous ne voudriez pas changer vos afflictions et vos peines passées, contre tous les sceptres, et toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes; et dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrâce, *passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles*[1]. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. (JEAN, XVIII, 21.)

Si vous n'avez pas frémi, mes frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Écritures, je ne vois plus de vérité dans la religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; et il me semble, qu'en exposant de si formidables menaces, il faudrait plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourraient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques: vos villes démolies, vos femmes et vos enfants menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que Jésus-Christ vous annonce aujourd'hui; ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessait de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu, et l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce; des efforts pour

[1] Oraison du troisième dimanche après la Pentecôte.

retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés; la réprobation consommée en ce moment fatal, et une âme depuis longtemps infidèle à la grâce, menée enfin captive par son péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

C'est la destinée déplorable de tant de fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent : c'est la vôtre, mon cher auditeur, si vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies, mes frères; il peut se laisser fléchir : mais vous ne le fléchirez pas; et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein, que celui que les paroles de Jésus-Christ elles-mêmes nous fournissent; si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusque-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, et de retourner à lui : *Quò ego vado, vos non potestis venire* (JOAN. VIII, 22); parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible; la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit saint, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ : *Quò ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jésus-Christ; c'est-à-dire la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jésus-Christ : parce que, ou le temps vous manquera; ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc, premièrement, que vous êtes imprudents de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidents sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois! le ministre de Jésus-Christ s'est présenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors! quels retours sur vous-même! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! qu'elles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour! Étiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être, ces

terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux? et sans sortir de votre famille, n'avez vous pas eu là-dessus quelques leçons domestiques? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayants? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin serait semblable? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous; et ne fournira pas à ceux qui m'écoutent de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher auditeur, de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise; la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourraient vous en répondre : mais vous comptez sur le temps. Et! qui peut être ici votre garant? de qui les jours et les années dépendent-ils? qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions? les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? n'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

O vous, mon Dieu! qui seul avez posé des bornes à la vie de chacun de nous; vous, qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pèlerinage; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course, ou si je touche déjà au terme fatal, au delà duquel sont la mort et le jugement.

Mais vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de mort imprévue sont rares, et que ce sont là de ces coups extraordinaires et uniques, qui ne tombent que sur un petit nombre de malheureux. Je pourrais vous redire que la justice de Dieu les rend tous les jours très-communs, et que ce qui était rare dans les siècles qui nous ont précédés, est devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidents ne tombent que sur un petit nombre de malheureux; outre qu'il peut arriver que vous soyez de ce petit nombre, et que quand ce malheur ne devrait tomber que sur un seul de vos citoyens, vous ne seriez pas sage de ne pas le craindre : outre cela, je vous dis que le plus grand nombre est de ceux qui sont surpris; que presque tous les pécheurs meurent lorsqu'ils croient la mort encore éloignée; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, et à l'heure qu'on y pense le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit; que lorsqu'étendu sur le lit de votre douleur, la mort sera déjà à la porte, vous la croirez encore loin; vous reculerez encore l'affaire de votre salut, et la proposition qu'on vous fera d'appeler un ministre de Jésus-Christ. Je vous dis qu'après même l'avoir appelé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie, que comme une nouvelle de mort; vous ne confesserez pas vos crimes, comme devant aller paraître devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le temps ne soit refusé, et qui n'aille paraître devant Dieu, sans s'être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre.

Mais je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le loisir de vous venir dire, comme autrefois un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez.* (Is. XXXVIII, 1.) L'accablement où vous serez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jésus-Christ? seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une âme criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison, qui déjà s'enveloppe, une langue, qui se lie et s'épaissit; une mémoire, qui se confond; un cœur, qui s'éteint; vous voulez que dans cet état, un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengean-

ces, ses restitutions, ce gouffre d'impuretés d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué; et en un mot, qu'il entre dans des soins et dans un détail, à qui l'esprit le plus serein et la raison la plus entière pourraient à peine suffire? Vous voulez que cette âme déjà immobile, et liée des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités passées; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de son Dieu; elle, dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, et qui ne pense plus, que comme on pense en dormant?

Grand Dieu! vous, qui du haut de votre justice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvements secrets de cette âme infortunée, que se passe-t-il en ces derniers moments entre elle et vous? Qu'y découvrez-vous, qui puisse réparer une vie entière de crime, et apaiser votre colère? Se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? adore-t-elle en secret l'auteur de ses bienfaits, et le vengeur de ses ingratitudes? s'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper? se regarde-t-elle comme une victime destinée à des tourments éternels, si vous la jugez selon votre justice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? lui échappe-t-il seulement un désir, que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connaître? Et que voyez-vous, grand Dieu! dans les tristes agitations qu'elle laisse paraître, que les derniers efforts d'une âme qui se défend contre le trépas, et d'une machine qui se dissout?

Répondez ici pour moi, vous mes frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusques aux portes du tombeau, et en a retirés depuis. Lorsqu'étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupaient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses et mal liées, où vos maux avaient plus de part que votre salut? que furent pour vous les derniers remèdes des mourants que l'Église vous appliqua? des songes, dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paraître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle âme seriez-vous allé présenter au pied du tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-même depuis revenu en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien : vous l'avez dit; mais l'avez vous fait? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugements de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort, c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des moments si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfants avides attendent, autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfants d'Isaac, à surprendre un père mourant, et à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé; car il faut attendre que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi : cependant le mal presse; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent; mais le lui faisons-nous sentir? Nous lui demandons quelque signe; il lève des yeux mourants; il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile; il consent de la tête, nous croyons l'entendre; mais s'entend-il lui-même? Le prêtre du Seigneur crie à haute voix : il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il jusque dans son cœur? il s'arme du signe de notre rédemption; il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire, il l'applique sur sa bouche tremblante et livide, il lui fait lever vers cet objet consolant ses mains défaillantes, et ses yeux déjà à demi éteints; mais le lui fait-il connaître? La mort arrive; il expire. Grand Dieu! que devient cette âme? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, au pied du tribunal redoutable; l'abîme ouvert sous ses yeux, et n'ayant mis entre une vie toute criminelle, et la sévérité de vos jugements, que la léthargie et les songes d'une courte maladie! A cela, mes frères, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple du prophète! Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses mains : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum*

nequando rapiat, et non sit qui eripiat. (Ps. XLIX, 22.)

D'ailleurs, mes frères, et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention : promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir, la raison aussi saine et aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Croyez-vous que des passions, que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fonds et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant; qu'il se fera en vous un miracle soudain, et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme? Les maladies que la mort ne termine point opèrent-elles beaucoup de conversions? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au sortir de ces extrémités, après les plus belles protestations, et les derniers remèdes de l'Église reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle? Qui peut mieux répondre là-dessus que vous-même? Vous avez été quelquefois jusques aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux, mais l'étiez-vous? le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchants, et comme un nouvel être?

Quoi, mon cher auditeur! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste? Ah! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourants, peintes sur vos murs les images funestes de vos anciens désordres, peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur; et malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'Esprit de Dieu l'a dit : Les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (Job, XX, 11.) Et notre siècle, et ceux de nos pères n'ont-ils pas vu des monstres, qui, en expirant même, juraient une affreuse fidélité jusqu'au delà du tombeau, à l'objet détestable de leur passion, et dont l'âme réprouvée ne sortait de leur corps qu'avec des soupirs et des regrets de crime et de volupté? O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption!

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un désir en vivant, et ç'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et par les voies les plus injustes et les plus odieuses; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours crus permis, deviennent criminels, et que des restitutions infinies remettent son nom et sa postérité dans la poussière, d'où il les avait tirés? Ah! dit l'Esprit de Dieu, il vomira avec son âme les richesses qu'il avait dévorées; mais ce sera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ses entrailles; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur : *Divitias, quas devoravit, emovet, et de ventre illius extrahet eas Deus.* (Job, V, 15.)

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin, d'une force d'esprit qui flattera sa vanité; peut-être voudra-t-il paraître au-dessus des frayeurs vulgaires, et regarder d'un œil tranquille et assuré l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde et à elle-même; vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusements, s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changements qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec : Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours? *Siccine separat amara mors?* (I. Reg. XV, 32.)

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundum opera ipsorum.* (II. Cor. XI, 15.) Vous avez vécu impudique, vous mourrez tel : vous avez vécu ambitieux; vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement, sans vice ni vertu; vous mourrez lâchement, et sans componction : vous avez vécu irrésolu, fai-

sant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais; vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu; tantôt voluptueux, tantôt pénitent; et vous laissant décider par votre goût, et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger; vous mourrez dans ces tristes alternatives, et vos larmes au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avaient été pendant votre vie; c'est-à-dire un repentir passager et superficiel; des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pénitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini;* dans ce péché où vous croupissez depuis si longtemps: dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament; dans ce péché qui est comme né avec vous et dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato vestro moriemini.* Achab meurt impie, Jézabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfants d'Héli sacriléges, Absalon rebelle, Balthazar efféminé, Hérode incestueux : toute l'Écriture est remplie de pareils exemples; tous les prophètes retentissent de ces menaces; Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles : l'expérience est ici terrible; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh ! que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne saurait jamais trop tôt commencer; et d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jésus-Christ tandis qu'on peut le trouver : car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulement vous ne pourrez plus le chercher; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver, que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

DEUXIÈME PARTIE.

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché : parce que quand vous pourriez alors chercher Jésus-Christ, vous ne le chercherez pas; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis premièrement, que vous ne chercheriez pas alors Jésus-Christ; parce qu'il se sera éloigné de vous, et qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, et in peccato vestro moriemini.* Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience, au delà desquelles il ne va jamais; et que comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles, une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur; et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grâce, ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, et que le nombre de dix justes arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui, le Seigneur ne put se laisser fléchir, et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui; et que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable : c'est une vérité de la foi : mais je sais aussi, que chaque grâce spéciale dont vous abusez peut être la dernière de votre vie; que Dieu se lasse; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrième; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation d'un pécheur : je sais qu'*il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* (Ps. LXV, 5); que *l'on ne connaît pas la puissance de sa colère*, et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation.* (Ps. LXXXIX, 11, 12.)

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Écriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle; et qu'après avoir pris longtemps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes il n'est point de circonstance où cette sévérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de la mort : c'est alors que Dieu doit à sa justice

l'abandon du pécheur. Car, dites-moi, mes frères, si après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une âme à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses grâces; vous qui depuis le matin de votre vie jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agité par des remords cruels et inutiles sur votre état; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude, jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion; vous qui aurez refusé ses miséricordes, aussi longtemps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous, en un mot, qu'il avait préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment. Vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté; qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction; c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendait depuis si longtemps pour se venger, et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de sa grâce?

Mais, ô mon Dieu! où serait donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, et qui se console dans sa vengeance? et que deviendraient donc ces menaces si effrayantes, et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos livres saints? et quand est-ce donc que Dieu se vengerait, mes frères, s'il ne se vengeait point alors? La patience qui lui fait supporter le pécheur durant la santé serait-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Écritures, si elle devait se terminer par un acte de clémence? serait-il si sévère lorsqu'il tarde de punir; si, en dissimulant ses offenses, il ne lui préparait pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais, mon cher auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposerait pas à sa clémence dans ce dernier moment, la nature toute seule de la grâce que vous vous promettrez alors, ne vous permettrait pas de l'attendre. Car non-seulement vous vous promettez la grâce de la conversion, c'est-à-dire, cette grâce qui change le cœur; mais vous vous promettez encore la grâce qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice; la grâce qui consomme la sanctification d'une âme; la grâce de la persévérance finale : mais c'est la grâce des seuls élus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les grâces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux mêmes qui ont marché longtemps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les justes de tous les siècles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? et vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grâce qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été longtemps justes? et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? et vos serviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion; ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre pour l'obtenir que ses crimes, et la présomption de l'avoir attendu?

Oui, mon cher auditeur, quand même Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde au lit de la mort à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion, que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourrait arriver qu'un pécheur, qui durant ses désordres n'aurait jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui aurait vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes, et un cœur nouvellement attendri; et que le Seigneur, du haut de ses miséricordes, jetât des regards propices sur un aveugle, qui commencerait alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grâce de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourrait l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglements; vous qui ne différez de vous convertir, que parce que vous croyez que vous serez assez à temps au lit de la mort de vous donner à Dieu, et qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne saurait pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne serait que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous aurait pas déclaré

qu'alors il vous abandonnera : quelle ressource pourrait-il vous rester? Quand une vie entière de crimes n'éloignerait pas alors de vous cette grâce signalée que vous attendez, la témérité toute seule qui vous la fait espérer vous en rendrait indigne. Rien ne met un chaos plus immense entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des moments à sa grâce, et à son Esprit qui souffle où il veut, et quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le disait autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avaient marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venait les délivrer; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des moments selon votre caprice : *Qui estis vos, qui posuistis tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum, diem constituistis ei?* (JUDITH, VIII, 11, 13.)

A des vérités si terribles, vous opposez sans doute en secret ce faux espoir, que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais je vous demande, quels sont les pécheurs menacés dans les livres saints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne sont-ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière? Votre vie passée? Ah! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces désirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achèvera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grâce dont Dieu alors vous demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; et que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des âmes impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, mes frères? Sur la bonté de Dieu sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur? Sa bonté? mais vous la regardez donc comme une faiblesse et une imbécillité, qui n'aurait pas assez de sentiments pour être blessée des plus grands outrages? Sa bonté? mais c'est parce qu'il est bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des grâces qui seraient des écueils pour les autres hommes : sa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fausse confiance des pécheurs, en ouvrant ses entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une âme infidèle : c'est un trait de bonté d'ôter à nos passions des prétextes d'erreur et d'impénitence; et de ne pas faire du salut d'un seul la perte de plusieurs. Ainsi vous comptez sur sa bonté; et c'est sa bonté même qui demande votre punition, et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes frères, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même souhaitent de finir saintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en désirant; ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres : après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avaient quelquefois entretenus pendant leur vie : Il était dans le dessein de se convertir, dit-on; il en parlait tous les jours : et là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablemnnt de son salut. Grand Dieu! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette âme! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugements sur elle! Eh! que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos grâces toujours méprisées? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation : on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle était encore sur la terre; et sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, et vos jugements peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels, après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'âmes impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'est-à-dire, que les marques même les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées; que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pé-

cheur impénitent : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes frères, lorsque je considère cette étonnante vérité; et que je vois d'un côté le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes; et de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur, et à toutes les marques de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paraît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugements; et je me sens saisi d'une secrète horreur : mais quelque terrible que paraisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse, premièrement, parce qu'elle n'est pas libre; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir. Car, je vous prie, mon cher auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé le dernier jour de vos crimes; vous remettez les armes, et vous demandez grâce, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous : vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds : vous détestez des plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur : vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir : vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfants et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples : en un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejetant? S'il prolongeait encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venait vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étaient pas encore tout à fait déclarés, et qu'il vous restait quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre appeler le ministre de Jésus-Christ? avait-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connaître par là, sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, et l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure : mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, et non pas à ses crimes. Il crie : mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père; c'est une prière intéressée qu'il fait à son Juge. Il déteste ses égarements : mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence : il n'avait compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah! s'il était assuré qu'il n'y a rien à craindre au delà de la mort, et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effacerait bientôt de son esprit; et l'on aurait bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvait calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu! et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusque-là mon repentir : mes larmes seront les larmes d'Ésaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées : je ne paraîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère, qui se confond au souvenir de ses péchés : vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon âme : je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif : mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances : à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai alors plus vif dans mes craintes, plus faible dans mes alarmes, plus éloquent dans mes accusations; et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu! qui couleront de la même source, d'où avaient coulé tous mes crimes?

Ainsi, mon cher auditeur, vous leverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, et le Dieu juste se rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* (Prov. 1, 26); vous pleurerez, et du haut de sa justice il insultera à vos larmes :

Et subsannabo; vous vous frapperez la poitrine, et votre cœur ne s'amollira point : vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours; et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne ferait que prolonger vos crimes : vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé; et le Seigneur vous répondra en secret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices?* (Ps. XLIX, 16.) Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes! je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies; et il vous répondra, que *l'espérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin Pasteur de nos âmes! vous ne rejetez pas les brebis égarées, qui reviennent à vous; et il vous répondra *qu'il y a un temps de pardonner, et un temps de punir.* Vous lui direz : O Jésus! je remets mon âme entre vos mains; et il vous répondra, qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice; et vos gémissements infructueux, et vos supplications inutiles, ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance : *Consolabor, et vindicabor.* (Is. 1, 24.)

Ah! c'est alors, qu'au lieu que jusque-là on n'avait cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avait jamais pris qu'au hasard; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talents; et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis.* (Reg. XXVIII, 15.) Je vous ai donc fait appeler pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve : *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam.* (Ibid.) Mais quelle serait alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui était permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau? lui répondrait-il comme Samuel à Saül; et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paraître en ce lieu? *Quare inquietasti me ut suscitarer?* (Ibid.) Il n'est plus temps de recourir au Seigneur; à quoi bon me consulter, puisqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cùm Dominus recesserit à te?* Vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avait tant de fois prédit par ses ordres. *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu meâ.* (1. Reg. v, 17.) Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer; mais il n'espère pas beaucoup lui-même : il vous parle des miséricordes du Seigneur; mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous : il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance; mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds : il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix; mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grâce pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence : il diminue à vos yeux, par des saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jeter dans le désespoir; mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre : il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grâce pour sauver le pécheur; et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertu, et peut consommer la sanctification; mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grâce, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut; et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes frères, que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ; que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler) cependant, que vous permet Jésus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous les renvoyez jusque-là? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæritis me, et in peccato vestro moriemini.* Consolez-vous après cela, mes frères, sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des jugements de Dieu a effrayé

alors, que Dieu lui a fait la grâce de finir chrétiennement; que si sa vie n'avait pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante; qu'on serait trop heureux de mourir comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, mes frères, il a cherché Jésus-Christ; l'a-t-il trouvé? il a gémi, il a prié; mais a-t-il été exaucé? il a pris entre ses mains Jésus-Christ crucifié; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes, comme la pécheresse de l'Évangile; mais lui a-t-on dit comme à elle : *Vos péchés vous sont remis?* (LUC, VII, 48.) Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel* (ibid. XXIII, 43)? vous l'espérez; mais vous ne le savez pas. Et moi, tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché : tout ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation; et que la dernière des grâces de l'Église est souvent le dernier de ses sacriléges : tout ce que je sais, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourants, en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu! permet souvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche, se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent aux yeux de tout un royaume, dans des sentiments extérieurs de conversion; que votre justice, toujours terrible dans ses conseils, le permet, pour endormir, si j'ose parler ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitents. Ce sont des punitions, grand Dieu! que votre justice exerce sur les passions humaines : vous vous servez de la fausse pénitence des uns, pour préparer des châtiments à l'impénitence des autres; et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui se sauvent est petit, et cependant, si les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partaient d'un cœur véritablement pénitent, et suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé; puisque, si vous en exceptez quelque impie, qui pousse jusqu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, et qu'un siècle voit à peine une fois; tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur; et qu'ainsi, contre la parole de Jésus-Christ, le plus grand nombre serait de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le temps; et qu'au lit de la mort, où vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : et par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à Jésus-Christ, mes frères, que ces menaces ne vous regardent pas, et que dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité!

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes (MATTH. XXIII, 5.)

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paraît l'écueil le plus à craindre pour le commun des fidèles. Le vice des Pharisiens peut trouver encore des imitateurs, mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes est bien plus rare, que celui qui nous empêche de le servir, de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu; c'est de rougir de la véritable : et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de chrétiens, que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux sacrifient le salut éternel aux vains jugements des hommes. Or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte faible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion : car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne : nos proches,

nos amis, nos protecteurs, nos maîtres; c'est ce petit nombre de personnes qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugements, et au goût duquel nous sacrifions même nos désirs de vertu, si en les accomplissant nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme, premièrement, un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée; troisièmement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste. Un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugements; enfin un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie et son injustice, voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

La malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis longtemps deux piéges dangereux à la faiblesse des hommes, un piége de séduction, et un piége de terreur : *Posuit in muscipulâ errorem et terrorem* (In. Ps. 30. Enarr. ii, n° 10); un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances; et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat.* (Ibid.) Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, et l'engager dans les voies funestes des passions : mais il a recours à l'autre quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché, et d'étouffer dans leur naissance tous ses faibles désirs de pénitence et de salut.

Or, mes frères, l'usage du monde et des plaisirs suffit presque seul pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchantements et une félicité imaginaire; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même : mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugements, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière.

Je dis donc, mon cher auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes; je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses, et que ces timides ménagements, qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avaient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable; et que toute la gloire qui vient des hommes ne soit qu'un songe et qu'une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or, ici rappelé d'un côté par la voie de Dieu; de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites, dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirais dès ce moment, si, dans la situation où je me trouve, il était permis de vous servir : je voudrais bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable; si, en me déclarant ainsi pour vous, je n'allais pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle conduite : je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous; vous avez mis en moi des penchants favorables à la vertu, et je ne sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si longtemps esclave : cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne saurait vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah! si mes penchants, Seigneur, décidaient de ma destinée; si je pouvais aller vivre loin des regards publics, sans doute, je ne vivrais que pour vous; vous seul au fond méritez d'être servi; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve et comme vous voulez être servi; et comme j'ai à vivre dans le monde, et qu'il faut se déclarer pour vous ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la faiblesse de suivre des voies qui vous offensent; et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai pas la force d'oser lui déplaire. O homme! s'écrie saint Chrysostôme, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu? vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve; j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de vos mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher auditeur; et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur, elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses. Car lorsque vous

vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines? et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la faiblesse d'un enfant, auxquels on ne daigne pas même parer? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* (Ps. LXIII, 8.) Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugements des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié, sur leur égarement et sur leur perte : vous désirerez qu'ils connaissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre; qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples : leur salut vous intéressera plus que leur estime; et la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon âme par le jeûne, disait autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué : je me suis couvert de cendres et de cilice, et je suis devenu la fable de Jérusalem : j'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu! et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés : *Et posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam;... et in me psallebant qui bibebant vinum.* (Ps. LXVIII, 12, 13.) Et alors, plus touché de leur folie que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu! d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine.* (Ps. LXVIII, 14.) Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discours des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez : croyez-vous que dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu, et de l'horreur de sa vie passée? Ah! la componction dans ces heureux commencements est si vive, les attraits de la grâce si divins, que le cœur enivré, pour ainsi dire, de la force de sa douleur, et de la nouveauté du saint plaisir, ne peut plus sentir que la joie de posséder son Dieu, et le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane! que peuvent alors vos discours sur une âme qui ne vous connaît plus? qu'importent alors les censures et les dérisions des enfants des hommes au juste, élevé déjà par la foi au-dessus de toutes les choses humaines; qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre? c'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guère en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, âmes justes qui m'écoutez; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencements des opérations divines de la grâce qui changea votre cœur; et confondez la faiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut sans différer prendre des mesures pour son salut; on est dégoûté du monde et des plaisirs; et on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? Qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner au public une scène, où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu? n'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, et de réserver le cœur à Dieu qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paraît fait comme les autres? Semblable à cet ange qui conduisait le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paraissait néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux : *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor.* (Tob. XII, 19.)

C'est ainsi, comme le rapporte saint Augustin, que s'abusait autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos livres saints, chrétien dans le cœur, il se persuadait que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandait pas davantage; et qu'il pouvait se dispenser, à son âge, de faire un éclat dans Rome, et de déclarer hautement sa conversion. Je suis chrétien, quoique je ne le paraisse pas, disait-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessait de l'exhorter à la foi : *Noveris me jam esse christianum;* et comme ce serviteur de Jésus-Christ lui répondait qu'il n'en croirait rien, s'il ne le voyait dans l'assemblée des fidèles, donner avec ses frères des marques publiques de sa foi et de son changement : *Non credam, nec deputabo te*

inter christianos, nisi in ecclesia Christi te videro. Est-ce que les murailles font le chrétien, repartait Victorin encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami? *Ergone parietes faciunt christianum?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! continue ce Père, de l'éclairer sur son aveuglement : vous lui fîtes comprendre que c'était une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacriléges des démons : il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes frères, user encore de ces timides ménagements avec le monde, c'est n'être pas encore chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente, et prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être faible avec les faibles, et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que nous approuvons encore ses abus et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la réputation de serviteurs de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse, que le dérèglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas, que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi ! vous ne le reconnaîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? vous affecteriez de le méconnaître devant les hommes ? il ne serait plus que votre divinité secrète, tandis que le monde aurait vos hommages et votre culte public et déclaré? O hommes! le Dieu du ciel et de la terre ne serait donc plus qu'un Dieu domestique; et le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères ?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grâce qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi ! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde? d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine? Vous rougiriez des faveurs du ciel; et le bienfait qui a guéri votre âme de ses plaies vous ferait plus de confusion, que ne vous en faisait autrefois l'infamie de vos plaies mêmes ? O hommes ! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur ? et est-ce ainsi que vous reconnaissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu ?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne même d'un cœur noble et généreux. Car si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentiments? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes ? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public? Une âme née avec quelque élévation sait-elle ainsi se contrefaire? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous ? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardait comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étaient soulevés contre lui et contre son culte, il serait si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné; il y aurait tant de bassesse à le désavouer en public : et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui : la générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité ? O homme ! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'âme, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; et dans la religion, vous êtes plus faux, plus faible, plus lâche que la plus vile populace !

Enfin, je n'ajoute pas que c'est un scandale même, et une occasion d'erreur, que vous préparez à vos frères : car ces exemples de ménagement entre le monde et Jésus-Christ deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès : mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière, et mêlée même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusements et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères, plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on ne pense; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres : plus enfin vous multipliez dans l'Église les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu, rien au delà de ce que vous faites; et qui auraient poussé plus loin la grâce de leur conversion, si votre lâcheté ne les avait portés à croire, que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres est outré et excessif; et que vous seul savez éviter l'in-

discrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme! encore une fois, n'était-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

Mais après tout, mes frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé? et quand ce ne serait pas un crime, de sacrifier à la crainte de ses jugements et de ses censures son salut éternel, ne serait-ce point une folie? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours : la folie du respect humain.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre, et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paraît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel, touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde, et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis, en elle-même. Car, mon cher auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez de la cour ou de la retraite; vivez en philosophe ou en libertin; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui, croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs, comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon : là on vous accuse de perfidie, on vous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services, on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachements secrets, et des faiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Égyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit, et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude, et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus, et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est, dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritait son imposture. Moïse au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avait chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devrait partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes; tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauraient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; chacun croira être en droit de vous prescrire loin de vous des règles de son goût, et de vous donner des avis de sa façon : vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il

vous détourne de la grande affaire du salut? et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal, que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, et la diversité bizarre des jugements humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions, et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et dis : Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite : eh! qu'importent, mes frères, les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il? et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements, et qui jugera ceux qui jugent la terre? Craignez donc les jugements de Dieu, mon cher auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh! qu'a de commun leur estime, ou leur mépris, avec votre destinée éternelle?

Mais non, je me trompe : leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut : et par conséquent, si votre changement de vie avait pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui aurait pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me ferait craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain; je tremblerais pour un changement qui n'aurait pas changé ce monde réprouvé à votre égard; il y aurait toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire il ne saurait goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel; vous appartenez à Jésus-Christ dès là que que le monde vous réprouve.

En effet, mes frères, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Écriture, qu'une eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* (2. MACH. 1, 20) : mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (2 MACH. 22.) Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur est couvert sous de viles apparences; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'Homme paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté; alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité; et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Faibles hommes! que vos discours paraissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance!

Aussi, mes frères, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Écoutez-en les preuves, mon cher auditeur; et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugements? si après l'avoir bien connu vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paraît si indigne de l'être?

D'ailleurs ne pourrait-on pas vous dire, à vous, surtout : Vous avez jusqu'ici joui si injustement de l'estime des hommes; vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et

de vos crimes est montée en sa présence, et de ces faiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué, lorsque vous marchiez dans ses voies : il a donné à de vains talents de vaines louanges : vous avez passé pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable : toutes ces vertus, sans la piété, étaient de fausses vertus, vous le savez; plus fausses encore dans votre cœur par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables : eh! ne faut-il pas que Dieu soit vengé? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice; que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu, les louanges qu'il avait autrefois injustement données à vos vices, et que vous repariez par une humiliation légère, l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si longtemps usurpées? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore; car enfin pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celle du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux? Quoi! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence serait plus timide? vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde; et cela dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes : ses jugements seraient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner? et ne commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous commencez à le mépriser?

Ah! c'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide, mes frères : le crime va la tête levée; la vertu rougit et se cache : le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres, et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang par la honte d'une passion incestueuse; Jézabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie : mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel, et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans : mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnaître par cette démarche la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avait élevées, et qui ne pouvaient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés; et ménageant encore les veaux d'or, et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion, et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures; vous à qui seul appartiennent l'empire, la gloire, la louange, l'action de grâces? y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom; à reconnaître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, et à l'honneur que vous lui faites vous-même, de souffrir qu'elle vous adore?

Mais si tant de raisons, mon cher auditeur, ne vous faisaient pas encore assez sentir le ridicule de cette faiblesse, venons à la chose même : que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous alarmer? Que vous êtes changeant, et que vous aimez à donner des scènes au public? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que personne ne pourra plus vous ravir! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge? sainte folie plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs, vous ne renoncez à rien; et qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout! Que vous ne vous soutiendrez pas, et que tel est le destin de toutes ces conversions si vives et si ferventes? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance! Que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense! Que vous avez vos vues et vos desseins, et que vous ne jouez ce nouveau personnage que pour aller plus sûrement à vos fins? soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde? censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des saints, qui n'ont jamais ressemblé à la multitude, et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien? mon Dieu! mais vous

servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle; remplir ses devoirs de prince, de sujet, d'homme public, de père de famille; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre loi sainte; est-ce donc être inutile sur la terre? et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusements d'enfant, et une déplorable inutilité?

Voilà donc, mon cher auditeur, ces discours si redoutables, et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel; et encore, je ne vous demande pas qui les tient ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre âme; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux; et qui encore, au fond du cœur, rendent gloire à la vertu, et ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai que les livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jésus-Christ; et à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, et ôter à la vertu un caractère si divin, et si consolant même pour les justes. Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien, que le monde les persécute, dit saint Augustin; c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il est des persécutions de plus d'une sorte, et les mépris et les opprobres ne sont ni la plus dangereuse, ni la plus commune.

Ce n'est point là, en effet, mes frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jésus-Christ; ce monde qui ne connaît pas Dieu; ce monde qui appelle bien un mal, et le mal un bien; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu; envie quelquefois le bonheur de la vertu; cherche souvent un asile et une consolation auprès de sectateurs de la vertu; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture, et des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentiments de justice et de raison, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du juste, qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte; une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une âme mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le juste, qui sait les mépriser : elle sent dans sa propre faiblesse tout le mérite de la vertu. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une âme qui peut résister à ce charme impérieux : toutes ses chutes sont pour elle des leçons honorables au juste; et elle apprend à estimer la piété, par les violences dont elle sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi une âme fidèle lui paraît un spectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérants; que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes; que les grands hommes doivent souvent ce nom, ou aux conjonctures de leur siècle, ou au caprice et aux adulations des peuples; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite; qu'enfin, des talents heureux et cultivés par le travail et l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne; et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les dispositions, et comme les premières ébauches : mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le juste; un mérite que tout contredit au dedans de nous, et dont chacun ne trouve en soi que les oppositions et les répugnances. C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière.

Mais non-seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de Jésus-Christ, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée, et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, mon

cher auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens, et de leur trompeuse félicité : vous croyez que l'illusion dure toujours, et que toute leur vie est un songe; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le juste avec des yeux d'envie, ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions; le doux loisir et la tranquillité de sa retraite, aux mouvements éternels de leurs prétentions et de leurs espérances; ses jours pleins de bonnes œuvres, et toujours occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées : ce parallèle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret; ils sentent tout le dégoût de leur état, et tout le bonheur de la condition du juste. Eh! pourquoi craindriez-vous donc de paraître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès que vous aurez cessé de leur ressembler?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris, tous les talents mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire : peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalousie vous dispute une vaine beauté; la fierté, votre naissance; l'ambition, votre valeur et vos services; l'orgueil, vos talents et votre suffisance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux; le monde, qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; et peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talents, aux agréments de votre personne; et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour Jésus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talents propres au monde, un nom illustre et de grands biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu! mît-on à vos pieds des sceptres et des couronnes, et toute la gloire du monde; à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables, et à des chagrins réels? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'âme fidèle, et à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice; et loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges; et vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissements injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez rendu au centuple?

Mais ce qui me paraît encore de plus honorable à la vertu, c'est que non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien; mais il ne cherche, et il ne trouve d'ordinaire de consolation, que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher auditeur, dans vos afflictions et dans ces conjonctures amères, où une fortune et un crédit absolument renversés ne laissent presque plus espérer de ressource; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisir vous devenait insupportable, et où peut-être aussi en étiez-vous abandonné; où avez-vous trouvé plus de consolation, que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle? N'est-ce pas lui, dit saint Augustin, qui a pleuré avec vous; qui a versé de l'huile sur vos plaies; qui a ramené insensiblement votre cœur aigri, aux ordres de la Providence; qui vous a soutenu dans votre accablement; et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgrâces de leurs amis sans refroidissement, et leur prospérité sans envie?

Oui, mes frères, c'est auprès des justes, que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune : c'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujettissements et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets : c'est là qu'ils vont respirer cet air de candeur, de bonne foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde : c'est dans leur sein, qu'ils vont verser les plus secrets mouvements de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances; et qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter; et que le monde est bien peu de chose : c'est là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des

précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions, que la naissance et les dignités ne donnent point : on y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom; et les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'empire. Jéhu, roi d'Israël, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un prophète. Daniel, un des enfants de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un roi infidèle, et dans un empire où il était captif, les honneurs de la pourpre et de l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste, et Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du Précurseur, avant que sa faiblesse en eût fait un martyr. O homme! vous rougissez de la vertu : mais c'est elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples; qui vous fera honorer des sages et des vieillards; qui vous attirera de la considération en la présence des princes; et qui de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité : *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores;... et in conspectu potentium admirabilis ero;... et memoriam æternam, his qui post me futuri sunt, relinquam.* (Sap. viii, 10, 11, 13.)

Prenez garde seulement de ne rien mêler de faible et d'humain à la piété : ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions, et des faiblesses de l'homme; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde, des dérisions et des censures. Et après cela si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, tous les éloges d'une parfaite pénitence : craignez plutôt que le monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, et qu'à force d'entendre louer de faibles commencements de piété, vous ne rappeliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourrait à peine effacer; voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir, quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt : il est tant de faux justes, qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre! tout est à craindre pour une vertu faible et naissante quand elle est trop applaudie : on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas; et le monde qui nous avait séduits autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous séduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étaient pas : agissez sous les yeux de Dieu seul; laissez entre ses mains les intérêts de la vertu; remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde; s'il permet que cette démarche vous attire des louanges et des applaudissements, il saura bien au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre néant et votre profonde misère. Paul, dans le temps même que tout un peuple, frappé de sa vertu, le prend pour une divinité, et veut lui offrir des sacrifices; Paul, reçu des fidèles comme un ange de Dieu; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie; et la main de Dieu qui l'élève, prend plaisir, ce semble, de l'abattre, de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa propre faiblesse. Mais s'il permet que les dérisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah! il saura bien vous dédommager par des consolations secrètes de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disait autrefois l'Apôtre; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue; mais nous ne sommes point abattus : on nous regarde comme le rebut du monde; mais nous nous réjouissons dans ces tribulations et dans ces opprobres, parce que nous sentons au dedans de nous, les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à le servir : rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux : secouez un joug qui vous accable : osez mépriser les jugements d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs : et ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins

que le monde; à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugements du monde; et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu! achevez d'éclairer ces âmes faibles qui commencent à vous connaître : fortifiez leurs volontés timides et chancelantes : vainquez encore une fois le monde dans leur cœur : apprenez-leur que vos jugements seuls sont à craindre; que les mépris et les censures des hommes, ne font que donner un nouvel éclat, et ajouter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve; et que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elles que vous-même.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VOCATION.

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis; et ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.

Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. (MATTH. XX, 20, 21.)

Qu'il est rare, mes frères, que la nature s'accorde avec la grâce, et que les vues de la foi servent de règle aux projets et aux désirs d'une tendresse tout humaine! Cette mère ne demande pour ses enfants qu'une gloire et une grandeur temporelle : elle ne paraît ravie de les voir attachés à Jésus-Christ, que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les premières places d'un royaume terrestre : elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances : elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle; et sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfants est la situation que Jésus-Christ leur destine, elle les élève et les fait asseoir de ses propres mains, sur des trônes imaginaires, et usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des homme.

Oui, mes frères, Dieu seul qui voit nos cœurs, et qui a marqué dès le commencement la voie par où il voulait nous conduire, peut nous en inspirer le choix : à lui seul il appartient de nous appeler à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut : lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer et nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de la naissance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, sont des guides trompeurs, qui nous font presque toujours prendre le change. Or, comme se tromper ici est de toutes les méprises la plus irréparable; je veux aujourd'hui vous exposer les règles de la foi sur un point si important de la doctrine chrétienne.

Il est vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent, sont déjà entrés dans des engagements qui ne leur permettent plus de choisir; mais il ne sera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première source de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que, respectant l'ordre de Dieu dans la diversité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la destinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le sort n'en est pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le sujet de ce discours. Le choix d'un état est, de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire : le choix d'un état est, de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fausse vocation : c'est sur quoi j'ai à vous instruire. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles; et le Seigneur nous a tous appelés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous soyons saints et purs en sa présence. Néanmoins, la voie pour arriver à ce terme heureux n'est pas la même pour tous les hommes : cette vie est une terre étrangère, où se sont formées des routes différentes et infinies, par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleste patrie; mais par lesquelles nous ne marchons sûrement, que lorsque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes frères, la raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Évangile, en nous faisant naître de parents fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; et que sans rien déterminer sur le genre de vie, et sur l'état dans lequel il voulait que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison : car ce serait se figurer, comme ces philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hasard et à l'aventure le soin des choses d'ici-bas; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même de mouvement; qui est entraînée par l'impulsion bizarre et fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, sans la former ni la conduire, et qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événements : ce serait lui ôter cette providence attentive, et cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui forme cette harmonie et cet arrangement admirable, où l'on est forcé de reconnaître un Être suprême et intelligent, lequel, par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin : ce serait, en un mot, ou nous donner un univers et des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus faible et plus méprisable que l'homme.

Je dis la foi : car si l'élection des justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui leur a préparé des voies sûres de salut; et d'un autre côté, la destinée des méchants, devant servir aussi dans les desseins de Dieu, par mille rapports secrets au salut des justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification, et n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des élus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fussions nés, le Seigneur avait tracé à chacun de nous le plan de nos destinées, et pour ainsi dire, le chemin de notre éternité; et que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, et par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant, que la voie que nous nous choisissons la plupart n'est point celle que Dieu nous avait d'abord choisie, et que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix, et aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. Premièrement, les passions et les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection et de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous; ce n'est donc pas l'ordre de la nature, qui doit en décider. Troisièmement, le bonheur et le repos même de notre vie y est attaché; il faut donc y consulter plus son goût que celui des autres, et n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous; il faut donc être surtout attentif, en le choisissant, aux facilités et aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes frères, où sont ceux qui dans le choix d'un état de vie observent toutes ces conditions? et de là concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes; et si nous voulons remonter jusques aux premières vues qui présidèrent à notre vocation, il n'est peut-être personne ici, qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premièrement, mes frères, est-il de circonstance dans toute la vie, où la maturité, le conseil, les attentions fussent plus nécessaires, que dans le choix dont nous parlons? Quelle connaissance n'y faudrait-il pas avoir de soi-même, de peur que nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche? quelles prières ferventes et continuelles ne devraient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies? quelle innocence de mœurs ne devrait pas nous y préparer, pour disposer le ciel, par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raison peut connaître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devrait encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusements et des goûts puérils de l'enfance : à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie; et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées : le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance : ainsi, avant que nos penchants soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagements éternels, et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : c'est le hasard et l'occasion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée, à laquelle on ne s'attendait point, nous dépouille à l'instant de

l'ignominie du siècle, et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de sortir; et notre vocation à l'autel expire, à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle, et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part, qu'à celui d'un état de vie: et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions, qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie? et comment connaîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, et si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables, vous, mes frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfants, dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du prophète : *Seigneur, montrez-nous vos voies, et découvrez-nous les sentiers par où vous voulez nous conduire?* (Ps. XXIV, 4) Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le ciel s'explique sur leur destinée? et lui dites-vous, comme autrefois les apôtres: Seigneur, vous qui connaissez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfants vous avez choisi: *Ostende quem elegeris.* (ACT. I, 24.) Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix? leur faites-vous assez entendre que de là dépend le nœud de leur salut éternel; et que les précautions ne sauraient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables? leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les règles de la foi; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, et qui semble ne pouvoir venir que du maître de la nature; par les talents qui semblent nous y destiner; par les impressions de la grâce, qui ne cesse de nous y convier en secret; par la pureté des motifs qui nous y déterminent; par le caractère de nos penchants, qui nous en diminuent les dangers; et enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, et qui connaissant le fond de notre âme, sont plus à portée de connaître les routes qui nous sont propres? Où sont les parents que des soins si chrétiens et si indispensables occupent? Hélas! on n'a garde de donner à des enfants des instructions dont on serait fâché qu'ils fissent usage; on les éloigne même des personnes et des lieux où ils pourraient les recevoir; on leur exagère tous les jours les inconvénients d'un état où l'intérêt d'une maison ne les demande pas; on leur enfle les avantages et les agréments de celui auquel on les destine; et l'on ne se sert que de leurs passions, pour leur inspirer un choix qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance, ou la situation de la fortune : on se persuade que Dieu a tracé dans ces événements purement humains, le plan de nos destinées éternelles; qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur; qu'un grand nom et une fortune médiocre sont un engagement inévitable à choisir Jésus-Christ pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de ces signes humains pour nous montrer de loin et accomplir en nous ses desseins de miséricorde; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagements adorables que sa bonté nous préparait depuis le commencement des siècles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinait, et que souvent notre situation temporelle est la première grâce qui nous prépare l'éternité : mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle. Souvent un Jacob est appelé aux bénédictions d'un premier né, tandis qu'Ésaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de sa famille, est oint de l'onction sainte et établi roi d'Israël, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition obscure et privée. Souvent un Aaron, malgré son aînesse, est appelé au sacerdoce, et Moïse, son cadet, est établi du ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel, avec le cours inévitable d'une descendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité, et les mystères incompréhensibles de la grâce? Dieu a-t-il assujetti ses desseins éternels de miséricorde à la bizarrerie des arrangements humains? Les talents propres d'un état sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inspire le

choix vient-il avec l'ordre de la naissance? et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce, que celui de ses frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'esclave des vues et des cupidités humaines, un Dieu de chair et de sang, et vous n'agissez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuse, tout établir dans le monde. Eh! quoi, mes frères, pour ne pas partager vos biens, vous sacrifiez vos enfants, et le fruit de vos entrailles? Mais, ajoutez-vous, il serait désagréable de les voir traîner leur nom, et prendre des partis peu convenables à leur naissance. Mais faut-il qu'ils soient, ou grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées? et une fortune médiocre paraît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle? Mais ils seraient malheureux dans le monde. Vous ne comptez donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité? on n'est malheureux que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent. Vous vous trompez, mes frères, c'est ainsi qu'elles prospèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables ces familles heureuses, où chacun est à la place que lui-même avait marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfants, parce qu'en leur prédisant des destinées différentes, il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* (Ps. CXXVI, 1.) Aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malediction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuisent; il meurt sans postérité; et son nom s'éteint avec lui, et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres tombées dans l'oubli subsisteraient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avaient sapé les fondements, et enseveli leur nom et toute leur grandeur sous leurs ruines! Laissez vos enfants sous la main de Dieu, mes frères; il n'est pour nous de situation sûre, et pour le monde et pour l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même.

voici la troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état est pour nous l'unique voie du salut que Dieu nous a préparée : on ne doit donc, en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel; c'est-à-dire, que de toutes les voies, la religion et la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchants et de nos faiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples et le bonheur des empires, se refuser aux besoins de l'État, négliger ces professions publiques, qui fournissent aux besoins de la société, et qui en font l'ordre et l'harmonie; fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la religion appelle saint et honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut : le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes : vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appelé : ce n'est pas l'état, c'est la vocation du ciel, qui fait la sûreté. Loth est fidèle au milieu de Sodome, où le Seigneur l'avait placé pour confondre, par l'exemple d'un juste, les déréglements d'une ville criminelle; et il tombe sur la montagne où il s'était arrêté, contre l'ordre de l'ange qui voulait le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil; si l'Esprit de Dieu ne vous y a pas conduit; et la cour, un lieu de grâce et de sanctification, si l'ordre du ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il serait insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant et de plus agréable, plutôt que par les secours et les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! Car, remontons à la source : d'où vient que cet homme est entré dans la robe? c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature, que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a suivi la route des armes? c'est que son nom et les services de ses ancêtres lui permettaient d'aspirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paye-t-il de tous ses biens une charge qui l'approche de la personne du prince? c'est que sous les yeux du maître, on est plus près de la source des grâces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint? que vient-il chercher dans l'Église ? ses trésors, ou ses fonctions? ses honneurs, ou ses ministères? l'éclat du sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore? Il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'hu

milité, des vues d'élévation et de gloire à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse; à un ministère de désintéressement, de modestie et de charité, des projets de luxe, de profusion et d'abondance; et comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le temple, que parce qu'il a toujours ouï dire qu'il y trouverait des richesses immenses, et les dépouilles saintes des peuples.

C'est la cupidité toute seule qui fait d'ordinaire la diversité de nos destinées : car, outre que l'Esprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui est l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce sont des vues de fortune, d'élévation, de plaisir qui vous ont frayé la route par où vous marchez : vous y trouverez donc des occasions d'orgueil, d'ambition, de mollesse, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos penchants infortunés pour ces vices. Vous serez donc un mondain voluptueux, un courtisan ambitieux, un homme de guerre impie, un magistrat injuste, un ministre corrompu, puisque vous n'avez choisi le monde que pour ses plaisirs; la cour, que pour la faveur; les armes, que pour la licence; la robe, que pour une vaine distinction; l'autel, que pour les honneurs et les richesses du sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favorisant les passions qui vous l'ont inspiré : vous serez placé sur les premiers tribunaux de la justice; vous parviendrez à la faveur du prince; vous serez distingué par tous les honneurs militaires; vous serez élevé sur le trône du sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles seront des dons que Dieu vous fera dans sa colère; et comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en seront les instruments et la plus juste peine.

Mais, si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, et qui ne pouvaient venir que du maître même de la nature; dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie.

En effet, comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur y sont dangereuses; les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume; et tout ce qui s'y décide sans nous et comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, et qui nous force à des choix que tous nos penchants désavouent? Tel prend le parti des armes, et suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent, parce que né avec un nom, il n'oserait se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderait ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderait dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Telle, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté, parce que, n'ayant pas de quoi soutenir son nom et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paraît plus honorable aux yeux des hommes qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugements qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie : on n'ose produire des désirs qui contrediraient leurs desseins : on étouffe des répugnances qui deviendraient bientôt des crimes. Des parents barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfants plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme : ils arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite : ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Église des ministres que l'Église n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose : enfin, pourvu que ce qui paraît d'une famille éclate, brille, et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parents dénaturés, et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être, et de leur éternelle infortune! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes : et de là tant de mécontentements dans tous les états, tant de regrets dans les maria-

ges, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de chagrins à la cour, tant de dégoûts dans le service, tant de révoltes, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. De là chacun se plaint de sa condition, et envie celle d'autrui : la femme du monde regarde l'épouse de Jésus-Christ comme heureuse; l'épouse de Jésus-Christ insensée ne forme des désirs que pour ressembler à la femme du monde; le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la cour. De là enfin nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place. Mais si, de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

DEUXIÈME PARTIE.

De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu dont elle usurpe les droits, du côté des grâces et des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi.

Du côté de Dieu dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant l'être et la liberté, il ne s'est pas départi des droits qu'il avait sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes : c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, et à régler l'usage des talents que nous n'avons reçus que de lui. Aussi à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devait être sa demeure; et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendants, que c'était à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donnerait pas ce droit sur la créature, sa sagesse devrait l'établir seul arbitre de nos destinées. Car connaissant tout seul les plus secrets penchants de nos cœurs; développant déjà dans les premières ébauches de nos passions, tout ce que nous devons être; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les situations infinies où il pourrait nous placer ont avec les qualités naturelles de notre âme; découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connaissons pas, et qui n'attendent que l'occasion pour paraître, seul, lorsqu'il tira tout du néant, et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étaient dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talents, de l'état, les plus favorables à notre salut; et en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée. Aussi les apôtres ne s'adressent à lui pour choisir un successeur au disciple infidèle, que parce qu'il connaît les cœurs : *Vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi.* (ACT. 1, 24.)

En effet, mes frères, Dieu seul nous connaît, et nous ne nous connaissons pas nous-mêmes : nos penchants nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue : tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée : et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connaissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient : nous sortons même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine; nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens : et semblables au prodigue de l'Évangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice les dons et les talents dont il voulait lui-même régler l'usage nous rompons tous les liens de dépendance qui nous liaient encore à lui; et au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des grâces et des secours dont elle nous prive. Oui, mes frères, comme les ministères sont différents dans le corps de Jésus-Christ, les dons et les grâces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres, pour vaincre ces obstacles, et pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la miséricorde divine des grâces de magistrature, pour ainsi dire, de sacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de personne privée; des grâces de mariage, de célibat, de cour, et de retraite; et comme Dieu ne destine jamais la fin, sans préparer en même temps les moyens pour y arriver; en marquant dans ses conseils éternels à chacun de nous l'état où il voulait que nous opérassions notre salut, il a attaché à ce choix des secours propres et singuliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes frères, pour participer aux grâces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'est à vous-même à vous soutenir : s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas sa main secourable, et vous y marcherez tout seul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ses conseils éternels : vous êtes sorti du plan de sa providence ; ce n'est pas à lui à rétracter la stabilité de ses desseins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur : vous n'avez pas choisi la situation et le ministère qu'il vous destinait dans le corps mystique de son Fils ; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, et qui ne saurait plus recevoir les influences et l'esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur, dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avait préparé des grâces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence : il voulait vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde et de ses périls : il avait résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, et de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse : il avait même mis en vous des inclinations heureuses, et qui semblaient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparait ; une âme simple et timide, un esprit paisible et naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets et continuels de vous consacrer à lui : mais malgré tous ces attraits et tous ces signes heureux, où les desseins de Dieu sur vous paraissaient écrits en caractères si intelligibles, vous vous êtes engagé sous un joug différent : ah ! la sainteté du lit nuptial sera donc pour vous une occasion de luxure et d'incontinence ; vous violerez la foi d'un sacrement honorable ; vos enfants trouveront dans vos exemples le modèle de leurs désordres : le monde où vous n'étiez pas appelé vous séduira : les périls où l'ordre de Dieu ne vous avait pas engagé seront pour vous des occasions infaillibles de chute : tout deviendra tentation ou écueil à votre faiblesse : les plaisirs les plus innocents souilleront votre cœur ; les objets les plus indifférents seront funestes à votre innocence : les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles : vous corromprez tout par d'injustes usages : et où vos frères, que le Seigneur lui-même a placés dans votre situation, seront en sûreté, vous n'y trouverez qu'un triste naufrage. Ainsi la mer engloutit autrefois un prophète infidèle, malgré le secours d'un navire et l'habileté des pilotes, parce qu'il y était entré contre l'ordre de Dieu ; tandis qu'elle respecte les seules traces, et qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des apôtres, à qui le Seigneur avait ordonné de marcher sur les flots, et de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide ; et le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais, d'un autre côté, le Seigneur voulait que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple fidèle ; il vous avait préparé les grâces de cet état ; et c'était la voie qui devait vous conduire au terme heureux : les dissolutions même du premier âge, des penchants tumultueux de gloire et d'ambition, un cœur trop vif et trop sensible au plaisir, tout cela vous marquait assez qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'était pas votre place. Cependant vous avez usurpé cet honneur divin ; vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint ; vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grâce toute seule devait vous élever ; vous vous êtes ouvert, par votre ambition, la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humilité et à l'innocence ; vous avez obtenu en importunant une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant : mais qu'avez-vous fait ? tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils : le tribunal sera le piége de votre innocence ; la chaire, le théâtre de votre orgueil ; l'autel, le lieu de vos crimes ; le patrimoine des pauvres, l'occasion de vos profusions et de vos désordres ; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement : si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire : si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu : d'où viennent ces malheurs ? votre vocation est l'ouvrage de l'homme ; vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur : vous possédez le don de Dieu avec injustice ; vous en userez avec profanation : vous avez souillé le sanctuaire en y entrant ; vous le déshonorerez en le gouvernant : vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu et les hommes, entre la terre et le ciel ; vous n'êtes que l'anathème du ciel et le scandale de la terre.

Hélas ! mes frères, si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces attachées à leur état ; si le disciple perfide devient prévaricateur, et déchoit de la grâce et du ministère de l'apostolat où Jésus-Christ lui-même l'avait appelé ; si Salomon, établi roi par la volonté du Seigneur, et avec des marques si éclatantes et si singulières de sa protection et de sa bienveillance, trouve dans les périls de la royauté des écueils où toute sa faiblesse vient échouer ; quelle pourrait être la destinée de ceux qui, privés des mêmes secours, sont exposés aux mêmes dangers ?

Si la faiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris après cela quelquefois, mes frères, que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré: on se demande d'où vient que nos siècles sont si différents de ceux de nos pères; que tous les états ont corrompu leur voie; que la magistrature n'est presque plus qu'une honorable oisiveté, ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et pour les délassements publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité, que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous; et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devrait trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même: on en est, dis-je, surpris; et les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur, d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver: tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devrait être. De là le magistrat, devenu l'arbitre des passions humaines sans ces grâces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité qui tourne à tout vent, et qui fait presque autant de chutes que de démarches. De là le courtisan engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissimulation, de plaisir, et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles, qui conserva purs et sans tache les Daniel et les Esther au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines, et ne connaît plus d'autre maître qu'un maître mortel, et d'autre divinité que la fortune. De là l'homme de guerre environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse, qui seule a pu sanctifier les Josué, les Gédéon, les David, et tous les conquérants chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas longtemps contre des déréglements dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. De là le ministre de Jésus-Christ destiné à être le sel de la terre, et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, et que rien ne peut souiller. De là enfin le solitaire, ou la vierge consacrée à Jésus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un cœur qu'ils n'avaient jamais bien donné au Seigneur; cachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder; tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute.

Voilà, mes frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation: et de cette dépravation, et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables! dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie, est si fort à craindre. Car je ne vous dis pas, que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce n'est pas ainsi qu'on arrive: je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule: mais je vous dis: Comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites, et tous les biens que vous ne faites pas: les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés sous votre ministère; les abus autorisés, les desseins utiles méprisés: réparez, si vous le pouvez, ces désordres que vous ne sauriez même connaître, et que votre exemple perpétuera peut-être jusqu'aux derniers âges de la monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu saint, les instructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les exemples; les lois avilies et sans vigueur, par l'affaiblissement et les transgressions du législateur; les ministres autorisés dans leurs prévarications, par l'infidélité du pasteur principal; les pécheurs confirmés dans le crime; les faibles sans secours; les justes, sans consolation; les sacrements, sans fruit; les prières de l'Église, sans utilité; le minis-

tère, sans respect et sans dignité; toutes les sources de la grâce fermées aux fidèles, par la corruption de ceux qui doivent les répandre, et en être les canaux sacrés; la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé, dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grâce et le salut. Sondez, si vous le pouvez, cet abîme, et trouvez-y, si vous le pouvez encore, une ressource.

Si vous êtes entré dans une maison sainte, vos mœurs devenues un modèle de relâchement: la piété affaiblie dans vos frères, par vos exemples; leur vocation ébranlée, par vos dégoûts; leur docilité révoltée, par vos murmures; les maximes du monde introduites dans le lieu saint, par vos discours; la tiédeur et le désordre perpétués après votre mort, par le seul souvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes frères, qui inspirez à des enfants infortunés des vocations injustes, les suites affreuses, et les crimes infinis dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu. Aussi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injustices, par vos largesses; vos scandales, par des exemples de vertu; vos haines et vos vengeances, par des actions de charité et de miséricorde : mais versez des torrents de larmes; dédommagerez-vous jamais Jésus-Christ de la perte d'une infinité d'âmes, qui auront trouvé l'écueil de leur salut, dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talents d'un ministre, que votre cupidité, et non la vocation du ciel, avait élevé aux premières dignités de l'Église? mais distribuez tout votre bien aux pauvres; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle et mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de Jésus-Christ, fera dans la maison de Dieu; les relâchements qu'elle y portera; les âmes qu'elle y séduira; les grâces qu'elle y anéantira; les biens qu'elle y empêchera; les passions qu'elle y introduira; les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif, et au rétablissement des règles saintes? Ah! votre repentir et vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'ils ne sauraient plus réparer : ou pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais; et les larmes, pour les pleurer, ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables, mon cher auditeur, pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée; elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre : car je suppose même que vous en êtes touché de repentir; quels remèdes vous prescrire? quelles mesures prendre? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Église en vous y souffrant? faut-il vous arracher de l'autel, où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette? et d'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque pour en venir à ces dépouillements d'éclat à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous? Vous êtes entré dans des engagements, ou de mariage, ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir; êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver? mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne saurait être la voie de votre salut?

O mon Dieu! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il rester à votre grâce pour ces âmes infortunées; et votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent? Oui, mes frères, et c'est une vérité de la foi, quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; le Seigneur n'est pas tellement assujetti aux lois de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur; et quoique la loi déclarât coupables de mort ceux qui entraient dans la chambre d'Assuérus, sans y être appelés, il restait encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avaient violée, et le grand roi pouvait encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur et de sa clémence. Mais que ces grâces étaient rares! une Esther toute seule en a été favorisée : et qu'on est à plaindre, si, condamné à périr par la foi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siècle entier fournit à peine un exemple!

Ce n'est pas que je veuille ici jeter de vaines alarmes dans les consciences : la vérité ne trouble que pour instruire et pour consoler. Ainsi, mon cher auditeur, si vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils; priez beaucoup; consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos faiblesses, les intérêts de votre salut; bannissez toutes vues humaines; attirez sur vous la grâce d'un bon choix par l'innocence de votre vie; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, et mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre sort, qu'il ne le laisse jamais entre vos mains. Si le choix est déjà fait, et que vous doutiez si les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grâce, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres : comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état est la plus sûre mar-

que que vous y êtes appelé : remédiez à ce qui dépend de vous : faites-vous des remords utiles : changez cette tiédeur dangereuse où vous vivez, en une sainte vivacité, cette vie toute naturelle, en une vie de la foi ; ces négligences coupables, en des attentions religieuses ; ce mépris de vos obligations, en une fidélité qui vous fasse respecter ce que vous devez aimer ; et ne vous calmez jamais sur la vérité de votre vocation, que lorsque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix : si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue ; mais il n'est pas désespéré : vous êtes loin du royaume des cieux, il est vrai ; mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste, les grâces qu'il aurait accordées à un choix légitime : vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre ; mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui : vous occupez une place qu'il ne vous avait pas destinée ; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère, sanctifient tous les états ; et on est toujours à sa place, quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé sur une mer orageuse contre son ordre, comme le prophète Jonas ; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource ; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre ; et dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devait me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi.* (Jon. 2, 3 et seq.) Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve : un monstre énorme me tient captif et m'environne de toutes parts : *Abyssus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusé de nouveaux abîmes, pour m'y retenir éternellement : *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères ! vous qui les portâtes sur vos ailes à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paraisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore de vous ; vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté : l'abîme entend votre voix ; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre ; et il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que si j'étais dans l'enceinte de Jérusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu ! malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre temple saint, de vous y offrir mes actions de grâces, et de vous y apaiser, en mêlant au sang des victimes les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursùs videbo templum sanctum tuum.* Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obstinent à vous fuir encore, et se font par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère, une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde, puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustrà, misericordiam suam derelinquunt.* Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténèbres de la mort où je suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer, il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril : je ne rétracterai jamais les promesses que mon âme pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro salute Domino.* Et le reste de ma vie ne sera plus qu'un regret amer de vous avoir offensé, et de m'être soustrait à vos ordres, et une attention continuelle à mériter, par l'observance exacte de vos commandements, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidèles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

LE MAUVAIS RICHE.

Crucior in hâc flammâ.
Je suis tourmenté dans cette flamme. (Luc, XVI, 24.)

Quels sont donc les crimes affreux, mes frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourments où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore ? Est-ce un profanateur de son propre corps ? a-t-il trempé ses mains dans le sang innocent ? a-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices ? est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité ?

Écoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre, est une vie chrétienne; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Évangile. Ce réprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire était riche, dit Jésus-Christ; il était vêtu de pourpre et de lin; il faisait tous les jours bonne chère : du reste, moins attentif qu'il n'aurait dû aux besoins de Lazare qui languissait à sa porte; voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avait reçu de grands biens; il en goûtait toutes les douceurs : Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation : nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, dont Jésus-Christ l'absout par son silence : nous contredirions même les intentions du Sauveur en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, mes frères, que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourments un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans son royaume : toute l'Écriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez là, et que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer et de ses flammes.

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que Jésus-Christ nous raconte aujourd'hui; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener, par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Évangile. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée, ni de vice, ni de vertu : dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée. C'est-à-dire l'innocence du monde exposée et condamnée : c'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il importe peu à notre instruction, mes frères, d'éclaircir si Jésus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente, comme un pasteur tendre et empressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée; et tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules, ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égarements; la parabole ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire : ainsi, que la condamnation de notre riche infortuné soit un fait, ou une figure; la vérité qu'on prétend y établir n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avait donc dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : *Homo quidam erat dives.* (Luc, XVI, 19.) Il semble que ce soit ici son premier crime : il était né heureux, *erat dives.* Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit pas, que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure, et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem pauvre et dépourvu de tout; et que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité, où il avait depuis paru dans le monde, et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il avait acquis avec bassesse. Ce n'était pas ici un autre Zachée, qui sur la misère publique eût élevé une fortune monstrueuse; qui eût exigé pour lui-même les tributs dus à César; et qui ensuite à prix d'argent eût acheté un nom, et exhausé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité; le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces reproches; il était riche, *erat dives;* il jouissait paisiblement du patrimoine de ses pères; libre d'ambition, exempt de souci, environné de plaisirs tranquilles et domestiques, et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui était à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes frères, qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes? Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il était riche, *erat dives.*

En second lieu, il était vêtu de pourpre et de lin : *Induebatur purpurâ et bysso.* La pourpre, à la vérité, était une étoffe précieuse : mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivait à son rang et à sa naissance; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnifi-

cence; et qu'enfin, comme dit le Prophète, son orgueil et son ostentation surpassassent ses forces? *Superbia ejus et arrogantia ejus... plus quàm fortitudo ejus.* (Is. XVI, 6.) Son siècle ne connaissait pas encore des désordres si communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états, où un peu de prospérité fait disputer de faste le publicain avec les princes du peuple; où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connaît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage; et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi, et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de l'usage. On ne reproche point à notre infortuné riche, que dans les soins de sa parure, il entrât des desseins de passion et de crime, ni cette prétendue simplicité d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femmes du monde, vous excusez tant d'indécence et l'artifice de vos ajustements. En un mot, ce riche était vêtu superbement; il aimait la splendeur et la magnificence: et dans la synagogue, où le culte était encore sensible et grossier; où l'on croyait que la magnificence du temple toute seule, et l'appareil des sacrifices, honoraient le Seigneur; où l'éclat extérieur des cérémonies en faisait toute la majesté; où Dieu même ne s'était montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès était plus pardonnable que sous l'Évangile, où Jésus-Christ, pauvre et humilié, est devenu une leçon, et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les fidèles.

En troisième lieu, il se traitait tous les jours magnifiquement: *Epulabatur quotidiè splendidè;* mais la loi de Moïse ne défendait que les excès; elle n'ordonnait pas encore cette rigoureuse attention sur les sens, que la loi de l'Évangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étaient renfermés dans les promesses faites aux enfants d'Abraham, et il semble qu'on était autorisé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avait été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou manqué à l'observance des jeûnes, et de tant d'abstinences qu'elle prescrivait? Il ne se faisait pas de sa naissance, de ses grands biens, et de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguait les temps et les jours; et quoiqu'il vécût dans les délices, il savait, quand il le fallait, s'affliger avec son peuple, et expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisait tous les jours bonne chère, *quotidiè;* mais son revenu pouvait soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle était encore somptueuse et magnifique, *splendidè:* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche; que les libertins et les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas: il n'est point marqué qu'au sortir de là, il courût à un spectacle profane, pour occuper son loisir, et se délasser des fatigues de la bonne chère; que, saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire, et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfants et l'héritage de ses ancêtres; ou qu'enfin, des entretiens dangereux, et des commerces de passion, remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui; il ne faisait pas l'esprit fort, et ne croyait pas s'honorer, en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avait autrefois opérées en faveur de son peuple, et sur ses manifestations aux patriarches: il ne regardait pas la croyance commune comme un préjugé vulgaire; les superstitions des pharisiens, les erreurs des saducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes, qui déchiraient la synagogue, ne lui faisaient pas conclure, que la synagogue elle-même n'avait rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion était une invention humaine: il offrait les sacrifices ordonnés: il pratiquait les ablutions prescrites: en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidèle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servait pas de ses biens pour corrompre l'innocence; le lit de son prochain était pour lui inviolable: la réputation et la prospérité d'autrui ne l'avaient jamais trouvé, ni envieux, ni mordant: et de la manière dont on nous parle de lui, c'était un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille, d'ailleurs essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien; recevant à sa table les citoyens et les étrangers; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modèle, et que la piété elle-même n'oserait souvent condamner.

Or, mes frères, tel que je viens de vous le dépeindre, et tel qu'il était en effet, vous paraît-il fort coupable? et si quelqu'un avant Jésus-Christ avait prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition, et que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion et la dureté du zèle? n'auriez-vous pas dit avec indi-

gnation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait? et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel? *Ergone Jonathas morietur?* (I Reg. xiv, 45.) Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche; cependant de quoi s'agit-il? Venons au fond; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Évangile. Il était riche; il était vêtu magnifiquement; il faisait bonne chère : que trouvez-vous là de si énorme et de si criant? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non-seulement il ne paraît pas si coupable, mais je le trouve vertueux; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlais ici comme un sage mondain, ce serait un modèle que je vous proposerais à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-même de ceux qui lui ressemblent? Un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur; sa table est servie avec propreté et magnificence : du reste, il est homme essentiel, ami solide, et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est peu de le louer; on fait, ô mon Dieu! des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs : on dit que voilà comme il faudrait vivre dans le monde, et non pas comme tels et telles à qui la dévotion a gâté l'esprit, et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde, mes frères; et ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que Jésus-Christ nous fasse paraître dans l'Évangile se trouverait presque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers Lazare; et du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-dessus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurais d'abord qu'à répondre avec saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse : si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-même devant Dieu : *Nihil sum.* (I Cor. xiii, 2.) L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique; et quoique y manquer, ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la loi.

Mais d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux, et peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avait*, continue Jésus-Christ, *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table; mais personne ne lui en donnait.* (Luc, xvi, 20, 21.) Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentiments même de l'humanité : le spectacle d'un voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies, et réduit à souhaiter des miettes, pour apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse, et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, et que la vie molle et voluptueuse du riche en fait comme le fond et le sujet principal.

Premièrement, Lazare était un mendiant public, *mendicus;* or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigents déclarés, qui ont tout une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices; et que l'oisiveté bien plus que le besoin forme leurs plaintes et leur misère : en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errants, notre riche pouvait s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il est vrai, était couché à la porte de ce riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet si digne de pitié aurait dû l'attendrir sans doute : mais du moins, c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devait être Lazare, fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux; et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher auditeur, de faire quelque largesse, mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant y eût eu plus de part, que le désir de soulager un membre de Jésus-Christ; peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère

affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur, au lieu de reconnaître alors dans une chair tout ulcérée l'image des plaies honteuses que votre âme étale aux yeux de Dieu, et d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable : ainsi, vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de délicatesse, que le réprouvé de notre Évangile, par son indifférence et par son oubli.

Enfin, on ne lui donnait pas même les miettes qui tombaient de la table : mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées; on se contente de remarquer qu'il les souhaitait, *cupiebat;* on n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées; mais seulement que personne ne les lui donnait : *Nemo illi dabat.* Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait, et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue semblait solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs, ne lui permettent guère de descendre dans ce détail, et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avait-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles de secourir ce mendiant; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi lorsqu'Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare était nu, et vous ne l'avez pas revêtu; il avait faim, et vous ne l'avez pas rassasié; il était malade, et vous ne l'avez pas soulagé : il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tuâ.* Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avaient toujours été errants, fugitifs, étrangers dans le monde; ils n'y possédaient rien; ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avaient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu; vous n'êtes plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles : vous avez fait du lieu de votre pèlerinage le lieu de vos délices; cette injuste félicité ne pouvait pas durer; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées; mais vos ris et vos joies se changent en grincements de dents, et vos plaisirs d'un instant, en des tourments qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vitâ tuâ, Lazarus autem mala; hic consolatur, tu verò cruciaris.* Voilà son grand crime; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance, et dans la mollesse; voilà ce qui l'a damné; et nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Évangile.

Vous en êtes surpris, mes frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des chrétiens, de n'avoir point de vertu? vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes? Ah! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle, où les vertus qu'on exigeait étaient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu; un membre de Jésus-Christ crucifié, un enfant de la loi nouvelle, un disciple de l'Évangile, où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances si nécessaires; où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux; où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés; vous croiriez qu'il serait traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens, et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès criants, et des plaisirs injustes et honteux?

Mais, mes frères, c'est une vérité du salut, qu'un chrétien ne peut être prédestiné que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jésus-Christ. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes; si le père ne retrouve pas en vous la ressemblance de son fils; si le membre porte des traits différents du chef, et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble, vous serez rejeté, comme une image infidèle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier, et qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, et qu'on ne saurait assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, mes frères, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste? Jésus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne; de ne point soulever les peuples; de rendre à César ce qui est dû à César; de n'être pas un buveur et un homme de bonne chère; de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier, en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain, et un

ennemi de la loi? a-t-il borné là toutes ses vertus? n'a-t-il pas été doux et humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? s'est-il conformé au monde, lui qui n'était venu que pour le corriger, et pour le reprendre? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, et qui a déclaré que le monde se réjouirait, mais que ses disciples ne prendraient aucune part à ces vaines joies, et seraient dans la tristesse? a-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son père, et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire roi? a-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, et qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances? Voilà votre modèle; soyez du monde, soyez solitaire; à la cour, ou dans le cloître; consacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur et les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de Jésus-Christ, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant : et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes; vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut; vous vous croyez plus sage en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. Saint Augustin se plaignait autrefois que certains païens de son temps refusaient de se convertir à la foi, parce qu'ils menaient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortait, dit ce Père, à passer du côté des chrétiens : Il est question de bien vivre, répondaient-ils : *Benè vivere opus est.* Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez? *Quid mihi præcepturus est Christus?* que je mène une vie exempte de blâme? *ut benè vivam?* Je la mène depuis longtemps, je ne fais tort à personne; je ne souille pas le lit de mon prochain; je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam benè vivo; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer, d'embrasser une religion nouvelle? Si ma vie était criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs, et qui défend les excès; mais si, sans la loi de Jésus-Christ, je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire? *Quid mihi necessarius est Christus?*

Voilà précisément, mes frères, la situation de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Évangile, aux exemples des saints et de Jésus-Christ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs, ou de n'en être point; d'aller se délasser à un spectacle, ou de s'en faire un scrupule; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier; qu'il s'agit de bien vivre : *Benè vivere opus est :* d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère; que voilà l'essentiel; qu'avec ces vertus on se sauve partout, et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam benè vivo, quid mihi necessarius est Christus?* (S. Aug. in Joan. 45.)

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet, dans un autre endroit : Leur conduite est irréprochable selon le monde : ils sont hommes de probité, femmes régulières; ils honorent leurs parents, ils ne trompent pas leurs frères; ils sont fidèles dans leurs promesses; ils ne font point d'injustice, mais ils ne sont pas chrétiens : *christiani non sunt.* Pourquoi cela? les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs; et vous nourrissez, et vous flattez sans cesse ces ennnemis domestiques : les chrétiens ne sont pas de ce monde; et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste : les chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens, et des objets de la vanité qui les environnent; et vous les aimez : les chrétiens se font une violence continuelle; et vous vivez dans une indolence, et dans une paix profonde avec vous-même : les chrétiens sont des voyageurs sur la terre qui ne s'attachent point, et méprisent même tout ce qui se trouve sur leur route, et soupirent sans cesse après leur patrie; et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente, et vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleur : les chrétiens rachètent le temps qui est court, et tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur; et toute votre vie n'est qu'un grand vide, et l'inutilité en est même la portion la plus innocente : les chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme

des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des grâces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe : voyez-vous les choses des mêmes yeux? en un mot, les chrétiens sont spirituels; et vous êtes encore tout terrestre : *christiani non sunt.*

Ah! si pour être chrétien, il suffisait de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérants; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur? et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles? Ce ne sont donc pas des désordres évités qui font les chrétiens, ce sont les vertus de l'Évangile pratiquées : ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes, c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié : ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte : toute vie qui ne peut pas mériter le ciel est une vie de péché; toute vie qui n'est pas digne d'un saint est indigne d'un chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné; et l'Évangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices, et le serviteur infidèle, et le serviteur inutile. Aussi, après vous avoir exposé dans les mœurs de notre riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuse et mondaine, exempte même de crime et de débauche, il faut dans sa punition vous apprendre quelle en est la fin et la destinée.

DEUXIÈME PARTIE.

Or il arriva, continue Jésus-Christ, *que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham* : *le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de destinées, mes frères! Lazare meurt le premier; car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, et d'abréger leurs jours avec leurs souffrances : le riche lui survit; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus longtemps à pénitence : mais enfin le riche meurt; car les grands biens nous attachent à la vie, mais il ne nous rendent pas immortels : il est enseveli, *sepultus :* circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire; la pompe et la vanité paraissent jusque sur son tombeau : on rehausse par des monuments superbes son néant et ses cendres; mais son âme toute seule, précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déja creusé un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in inferno.* Lazare meurt; son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture : sa fin est sans honneur devant les hommes, mais son âme glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt; tout Jérusalem en parle : on loue ses vertus : on vante sa magnificence : ses amis le pleurent : ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous : nous ne le connaissons que par ses malheurs : nous savons seulement de lui qu'il était riche, et qu'il est réprouvé : sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui : car les impies, dit l'Esprit saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été : ils sont nés comme s'ils ne l'étaient pas : *Perierunt, quasi qui non fuerint; et nati sunt, quasi non nati.* (Eccli. xliv, 9.) Lazare meurt; on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu : sa mort est obscure comme sa vie : le monde, qui ne l'avait pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais son nom, écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, et de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes : *Car le corps des justes est enseveli dans la paix, et leur nom vivra dans tous les siècles.* (Eccli. xliv, 14.) En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham : le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paraissons sur la terre? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité? Or, mes frères, continuons l'histoire de notre Évangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit Jésus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, et vit Abraham et Lazare dans son sein, *elevans oculos.* Il commence d'abord par lever les yeux : quelle surprise! c'est-à-dire, que, pendant toute sa vie, il ne les avait pas ouverts une seule fois sur le danger de son état; c'est-à-dire, qu'il ne s'était même jamais avisé de se défier que la voie où il marchait, si sûre en apparence, et si approuvée du monde, pût le conduire

à la perdition : car les pécheurs déclarés ; les âmes entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour et de mieux vivre ; mais ces âmes indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont vécu coupables. Le riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham, revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Ce mendiant, couvert d'ulcères, qu'il n'avait pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors ! quels désirs de lui avoir ressemblé ! quelle secrète rage de ne lui ressembler pas ! Il voit en même temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe, d'une manière affreuse, sur lui-même, et d'un coup d'œil, s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu, que par l'horreur des peines qu'il endure, le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer. (CHRYSOL.)

Oui, mes frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira, pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire ; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme ; et que là il exposera sans cesse à chaque damné, l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous lèverez peut-être es yeux comme le réprouvé dans notre Évangile, vous qui m'écoutez, et durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham, ce père sage et pieux, dont la foi et la piété vous avaient toujours paru une simplicité d'esprit et une faiblesse de l'âge : vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchants au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourants qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous semblaient se ranimer ; et vos dissolutions, vos besoins depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous, qu'avec ses remontrances paternelles, et les exemples de piété qu'il vous avait donnés.

Vous lèverez encore les yeux, vous, qui dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices, et êtes morte devant Dieu ; et du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même âme, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfants, comme de sa tendresse ; et cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avait laissés, pour consoler votre affliction, employés à le déshonorer, et ses enfants mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes frères, du milieu des flammes, ces enfants de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avaient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avaient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines : ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur ; que leur cœur était fait pour jouir du même Dieu : car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés : mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé ; et une main invisible le repoussera loin de lui : ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violents que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs ; et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il était possible, qu'il ne paraît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvements les plus vifs d'un amour inséparable de leur être ; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmentera plus cruellement, que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes frères, la violence de l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'âme une fois séparée du corps, ah ! tous ces fantômes qui l'abusaient, s'évanouiront : tous ces attachements étrangers périront : elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable : tous ses penchants, toutes ses

lumières, tous ses désirs, tous ses mouvements, tout son être se réunira dans ce seul amour : tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même : éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuse destinée! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous était préparé; voilà le sort qui nous attendait; voilà les promesses qui nous étaient faites; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourrait-elle être assez pleurée? Première circonstance que nous rapporte Jésus-Christ des tourments du riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avait reçus pendant sa vie : seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.* Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne reveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir! l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les sacrifices, la loi, les instructions des prophètes, les exemples des justes de la synagogue, tout cela sans fruit pour son salut; les biens même temporels dont il aurait pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.* Ainsi l'âme réprouvée entendra pendant toute l'éternité, au milieu de ses tourments, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappelez ces jours passés dans l'abondance; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits; les distinctions publiques, qui vous avaient fait passer des moments si doux et si agréables; ces talents éclatants qui vous avaient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette âme, que le parallèle de ce qu'elle avait été avec ce qu'elle est! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente; car telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez; on lui rappellera encore tous les biens de la grâce dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des saints, et né au milieu d'un peuple fidèle : vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne : je vous avais donné en partage une âme bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations : tous vos moments presque avaient été marqués ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public, qui vous rappelait aux voies du salut : je vous avais fait naître dans des circonstances si favorables à la piété : je vous avais environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *recordare;* souvenez-vous-en : rappelez toutes les grâces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous était aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombé.

Ah! c'est ici que l'âme réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore, plus sa rage croît et augmente; et la plus douce occupation de son désespoir, est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice! Seconde circonstance des tourments de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hâc flammâ :* Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : troisième circonstance de son supplice; la conformité de ses tourments avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse; une soif ardente le dévore; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvraient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu; en un mot, autant avait-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourments. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes frères; et je ne pré-

tends pas aussi vous l'expliquer, ni affaiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante : mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hâc flammâ.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre : nous savons que des flammes éternelles allumées par la justice divine, sont attachées à son corps; et qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir : nous savons que dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, et renaissant sans cesse de ses cendres : nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles : nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que ne pouvant se dévorer elle-même, les grincements de dents suppléeront à ce désir affreux : nous savons que, lassée de blasphémer en vain contre l'Auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur; et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le Prophète, sera le jouet des esprits immondes, dont il avait été l'asile sur la terre : nous savons enfin, que dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta; qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point; et que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées : nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes frères, avec un air déplorable de sécurité, disait autrefois saint Chrysostôme aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. (Chrysost. *Conf.* 3 *de Laps.*) Eh bien! continuait cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité; écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée : c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie : hélas! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse : une vérité qui a épouvanté les césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les âmes simples et vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connaître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham : *Il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'âme réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs : des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées : plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire : l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments. Elle voudrait pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices : chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourments affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir sans ressource, et recommencer tous les jours son supplice; telle est la destinée de l'âme malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances : il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse avait paru un modèle à suivre, et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines : *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments : car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne*

croiront pas. Il souffre pour les péchés d'autrui : tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah! mes frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la personne infortunée qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux, qui alluma autrefois dans votre âme encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie, qui vous avait appris à douter de la foi de vos pères, et qui avait gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur, et du désespoir, et détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourments en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos âmes, peut-être qu'il fait monter ses rugissements jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paraître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées? que vous avez Moïse et les prophètes, et de plus les préceptes de Jésus-Christ; et que si les vérités des Écritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisserait encore incrédule. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis ressurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendrait vous parler de la part de Dieu, vous ferait renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes frères : vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouverait encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeaient pas l'hypocrisie des pharisiens, ni l'incrédulité des saducéens : ils en devenaient plus inexcusables; mais ils n'en étaient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Écritures : si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste serait inutile. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Lisez-les donc ces livres saints, mes frères; commencez par là toutes vos journées, et par là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jésus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Évangile. Hélas! mes frères, si vous méditiez ces livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordres, est une vie criminelle et digne de l'enfer : nous ne serions pas obligés de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usait point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son âme et n'être pas disciple de Jésus-Christ : ce sont là les vérités les plus simples et les plus familières de l'Évangile, les premiers fondements de la doctrine du salut.

Et au fond, dans quelque état d'opulence et de prospérité que vous soyez né, comme notre riche réprouvé, les jours de notre pèlerinage sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser alarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée. Nous paraissons un instant sur la terre, et en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous; et nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, et qui ne nous laissent rien de plus réel que le regret d'en avoir joui? Quoi! si pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, et que tout le reste de vos jours fût destiné à expier, par des tourments indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paraîtrait-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit saint Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices, et dans

l'oubli de Dieu; vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, et qui, après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit, avec surprise, s'évanouir ce vain fantôme de félicité, qui amusait ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparaître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir, durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, mes frères; apprenez quelle est l'espérance et quels sont les devoirs de votre vocation, afin que, méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vue les biens immuables.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Peregrè profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.

Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

(LUC, XV, 13.)

La parabole du prodigue pénitent est un des traits de toute l'Écriture des plus consolants pour les pécheurs; et, comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paraît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grâce et de salut qui sortaient de la bouche du Sauveur, avaient renoncé à leurs déréglements, et paraissaient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'était venu que pour ceux qui avaient besoin d'être guéris, honorait leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des scribes et des pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle) : ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs; et ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite : ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui aurait dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formait, à une dureté si indigne de ceux qui se disaient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale était d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens, et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur, qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis, et court après une seule qui s'est égarée : tantôt sous la figure d une femme, qui semble faire peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence et les égarements de l'âge avaient fait errer longtemps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avait jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance d'un très-grand nombre de justes; et que les mêmes désordres qui avaient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avaient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux ; et sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grâce, et laisser à l'âme criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère pénitence; par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première partie de cette homélie toutes les circonstances des égarements du prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation, jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égarements de l'enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que

je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions qui ne blessent pas une vertu dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent : car le monde qui ne connaît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes; ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce vice dont la religion chrétienne avait purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres que je retrouve tous dans l'histoire des égarements de l'enfant prodigue.

Premièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressource pour revenir à lui; troisièmement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre Évangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre Évangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissait plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchants déréglés : il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison : enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourrait la ramener à Dieu. Mais la passion honteuse dont je parle déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Et premièrement, elle déshonore le corps du chrétien; elle profane le temple de Dieu en nous; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grâce du baptême; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec des cendres des vierges et des martyrs; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du sanctuaire consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous? Un Dieu saint devant qui les esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne serait que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffrirait toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse, les indignités d'un corps honteusement déshonoré? *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'âme toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une âme infidèle. Le prodigue de notre Évangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devait du moins les sentiments de respect et de déférence, que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée : elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même : on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses; et tandis qu'on se donne en spectacle au

public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste faiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnaissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avait tiré de la poussière pour le placer sur le trône de Juda : depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls : et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob; il enlève Dina, et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connaissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoins de sa honte et de sa faiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les âmes adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudrait bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres faiblesses; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques; tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple, que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent; *Sedeo regina;... et luctum non videbo.* (Apoc. XVIII, 7.) La femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis.* (Prov. VII, 11.) De là on se fait des occupations qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout; tout en retrace les funestes images; tout en réveille les injustes désirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, âme infidèle; rappelez ces premiers sentiments de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur; et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Mais s'il n'est point de vice qui éloigne plus une âme de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égarements du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches,* dit Jésus-Christ; et après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* Il dissipa tous ses biens; les biens de la grâce, les biens de la nature.

La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme; mais celui-ci va plus loin : non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendait agréable à Dieu; il va tarir les dons de l'Esprit saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas à être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté; on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage; on n'était d'abord dissolu que par faiblesse, on le devient par réflexion et par principe : les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop; on veut jouir tranquillement de ses crimes; on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation : on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au delà du tombeau; et le même plaisir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Non-seulement les biens de la grâce sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une âme si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire : le ciel avait pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens pour vous attacher au devoir : et ces barrières heureuses que la nature elle-même avait opposées à vos déréglements, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur que la naissance vous avait donnée, n'est plus qu'une faiblesse indigne, que nul frein ne saurait arrêter : et tout le fruit que vous en avez retiré a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible : vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère; une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui offraient mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne, et à la paix d'une conscience pure : et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus : vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violents, on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité qui venait de l'innocence, est éteinte; cette égalité qui prenait sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices; cette candeur qui montrait votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées; vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes, et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux : votre jeunesse annonçait de grandes espérances : on croyait que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom, leurs dignités et leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes formaient déjà mille présages flatteurs, et ouvraient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune; et ces talents, la volupté les a engloutis; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'État, devenir une des ressources de la patrie; que sais-je? honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires : vous voilà traînant au milieu de vos citoyens les restes d'un mérite éteint; et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avait pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre. O cité fidèle! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité; comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitait en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la faiblesse de l'eau : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite

de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice? combien de maisons à demi éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres, qu'une longue suite de siècles avaient amassés sur leur tête, et qui avaient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres? *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes; et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux âmes impures!

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grâce que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son âme; troisième caractère du vice dont nous parlons, et troisième circonstance des égarements du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença lui-même à tomber en nécessité :* ET IPSE CŒPIT EGERE.

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fond d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'âme; que le crime n'est jamais tranquille; et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence : *Facta est fames valida in regione illâ.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre faiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fond de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même : on se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir : on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer : on voudrait pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaie de secouer le joug de la foi; et on a d'abord plus d'horreur de cet essai, que du crime même : enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fond de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, où si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics, et les murmures domestiques; soutenir les caprices, les inégalités; les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts, toujours incompatibles avec vos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs : les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère : les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants : tout flatte encore alors la vanité. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe : mais la passion un peu refroidie; mais le plaisir injuste approfondi; mais les premiers égards affaiblis par la familiarité et le long usage; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux : ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs : que vous reste-t-il alors, âme infidèle, que des retours affreux sur vous-même; qu'un poids d'amertume sur votre cœur; qu'une honte secrète de votre faiblese; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence? et avez-vous pu réussir jusques ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime? *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur :

une passion naît des cendres d'une autre passion : un désir satisfait fait naître un nouveau désir : on est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable : *Insatiabilis delicti.* On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté; les emportements les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une âme impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au déréglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le prodigue, des désirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte et devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine déplaît et fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant;* on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, est la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, et embellit même les expressions, d'une poésie lascive. O mon peuple! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osais le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expirer dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir tous les moments de la vie l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur : il se mit au service d'un des habitants du pays : il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux; et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Quelles images! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons!

Oui, mes frères, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments, et par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite : sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros; c'est la faiblesse des grandes âmes : au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les faiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paraît aux yeux des hommes, était publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passait avec elles jusqu'à la dernière postérité? O homme! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures : il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à-dire, que malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit : on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne : on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire, la honte de vos penchants : plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos faiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle dans les annales publiques; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundùm gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus.* (MACC. I, 1, 42.)

Mais l'âme désordonnée ne sent plus cette confusion : elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit saint; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une âme asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée : mais on est d'un caractère sacré; n'importe : mais on est d'un rang où tout est remarqué; on ne peut pas : mais on porte un habit qui annonce la vertu et qui inspire la retenue; on ne se voit plus soi-même : mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure; la passion parle encore plus haut : mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y a plus dans le monde, pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire; tout le reste de la terre n'est compté pour rien : tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avait sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, âme infidèle! voyez tous les regards attentifs sur vous; vos passions devenues la fable publique; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre : voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes : *Et misit illum in villam, ut pasceret porcos.*

Voilà, mes frères, dans les égarements du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer; et dont nous ne devrions jamais, à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur et les paroles de la vie éternelle.

Hélas! dans ces temps heureux où la chasteté avait encore ses martyrs; où les tyrans croyaient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie; la chaire chrétienne n'était destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, n'étaient occupés qu'à encourager, devant l'assemblée des fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état; et dans les monuments précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions; aujourd'hui où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur, qui distinguaient nos pères des nations corrompues et perverses; aujourd'hui enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprennent de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux : ah! il faut que nous levions la voix; que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre; et que nous vous disions, avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même, dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtiments, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs et l'image de votre pénitence.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce ne serait pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'enfant prodigue, l'image des dérèglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes frères, il trouve, en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avait perdu dans ses égarements : son repentir répare toutes les suites de ses désordres; et les mêmes démarches qu'il avait faites pour suivre des voies injustes deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Évangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elle avait répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinait tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture : ah! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteu-

ses sous lesquelles il s'était jusque-là représenté la passion s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentiments, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchants, vaines expressions, dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice; c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres désirs; qu'un avilissement qui le couvre de confusion : il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devrait plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie : *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivait encore dans l'innocence, où élevé sous les yeux du père de famille, il goûtait encore les douceurs et l'abondance de sa maison : il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ces premières années, où son cœur, encore calme et innocent, n'avait pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagements profanes; que ses joies alors étaient pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur; et que depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins; sa vie toujours agitée et inquiète; ses plaisirs même tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Au lieu qu'autrefois la seule idee de la règle et de la vertu le faisait frémir; la seule présence des gens de bien le fatiguait; la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées : il la compare à la sienne; leur abondance, à la faim qui le dévore; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état; leur tranquillité, à ses inquiétudes; l'estime ou ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paraît insupportable. Quoi! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grâce, de l'estime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur; vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh! jusques à quand une injuste faiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts, et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire, qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler; que tout le reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle.

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir : il ne loue pas la vertu, dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira : la véritable douleur parle moins, et agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement, par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent, cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrents de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance : Que tardai-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs? qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte? Les plaisirs? ah! depuis longtemps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes, et la

constance mille fois promise? mais mon cœur m'appartenait-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales? et d'ailleurs que puis-je craindre du public, après le mépris et la honte que m'ont attirés mes désordres? L'incertitude du pardon? ah! j'ai un père tendre et miséricordieux; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam;* je ferai un effort sur la honte qui me retient, et sur ma propre faiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai : mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme : et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, et devant vous;* contre le ciel, par le scandale et le déréglement public de ma conduite : contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenais, pour me calmer et m'affermir dans le crime : contre le ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'était là ma patrie et mon origine : contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil n'en est que le côté le plus supportable; les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin sont bien plus dignes de votre colère; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum et coram te;* devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres, que votre œil invisible a éclairées en secret : devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond : devant vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé : devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants : *Peccavi in cœlum et coram te.*

Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! la grâce abonde où le péché avait abondé. Il semble, ô mon Dieu! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance, n'étaient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.* (II COR. I, 3.) Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa piété et de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grâce. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre, qui commençait seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le moment de sa grâce : peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence, achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, mes frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent : les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin; et le voyant faible, exténué, agité, et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise; il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat.* Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : c'est un homme qui a été battu longtemps des flots et de l'orage, qui en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une âme les premières opérations de la grâce. Le démon même, plus attentif que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille

nuages sur l'esprit, et n'offre à une âme touchée, que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudrait encore ménager; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois; autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'âme timide et irrésolue; de sorte que suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule; et après avoir supputé longtemps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Évangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille? Il court vers son enfant; il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs et sa propre faiblesse; il calme ses agitations; il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer; il renverse les projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls; il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat;* tout semble aider cette âme touchée, tout la soutient, tout la favorise; ces montagnes qu'elle croyait être devant elle, et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement; ces impossibilités tant redoutées, s'évanouissent; plus elle avance, plus les voies se dégagent; et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmaient, deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé; il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise, son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il avait perdu : *Perierat, et inventus est :* il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré; mais ce qui devrait allumer ses foudres, ne réveille que son amour : il ne voit en lui que ses malheurs; il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et inventus est :* il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle; mais c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux; il recouvre ce qu'il avait perdu. *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum;* image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme de ces premières démarches de son retour vers lui! *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* O clémence paternelle! ô source inépuisable de bonté! ô miséricorde de mon Dieu! que vous revient-il donc du salut de la créature?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé, à ce festin céleste; il le nourrit de la viande des élus : *Adducite vitulum saginatum; manducemus et epulemur.* On avait vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des justes et de toutes les consolations de la foi ; quelle douceur de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques, qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce divin banquet! *Et cùm veniret, audivit symphoniam et chorum.* Ame heureuse! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de vous dégoûter? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paraisse digne de votre cœur? et un seul jour passé dans la maison du Seigneur au pied de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous, que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avait été le mépris et l'avilissement où il était tombé : l'honneur et la gloire font le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il était déchu; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence; on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire, que la pitié fait oublier ce que nos passions avaient, ou d'insensé, ou de méprisable; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous

avaient attiré; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus, pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état; en un mot au lieu que nous étions comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple? Vous errez depuis longtemps, comme le prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée; il se promettait que ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grâce, ramèneraient enfin votre cœur : ce temps est venu; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui? Les premiers désordres de votre vie pouvaient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge, mais à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser? des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit, et vous annonçant tous les jours par son changement, qu'il est temps enfin de changer à votre tour; le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous? sans foi, sans religion, sans la consolation des sacrements, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes! qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Église occupée de la conversion des pécheurs; la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin pascal, jusqu'à la solennité de la résurrection, vos impuretés et votre ignominie? serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azyme sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, mon cher auditeur, si entrant aujourd'hui dans des sentiments de componction; si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable; nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons! Quelle joie, si nous lui entendons dire : *Mon fils était mort, et il est ressuscité : il était perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre âme! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu, solenniseront ce jour heureux : les saints qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher auditeur, vous laisser toucher à des motifs si pressants; et vous, ô Dieu! faire que mes souhaits ne soient pas vains; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardents pour le salut de mes frères; et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. (Luc, ii, 26.)

La parabole de l'esprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avait chassé, et rend son dernier état pire que le premier, n'est, selon saint Chrysostôme, qu'une prédiction enveloppée

que fait Jésus-Christ aux Juifs des malheurs qui allaient arriver à Jérusalem. Sous ces traits mystérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeler l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avaient tant de fois réduit cette ville ingrate, et l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer; et de là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout à fait d'elle, et que son dernier état deviendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Ainsi c'est comme s'il leur tenait ce langage : Jérusalem était possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitait toutes les impiétés des nations, qu'elle multipliait ses autels, qu'elle oubliait le Seigneur qui l'avait retirée de l'Égypte, et que ses princes eux-mêmes allaient sacrifier sur les hauts lieux et faisaient mourir mes prophètes : cependant je ne l'abandonnai point en cet état; je suscitai d'autres prophètes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté; je rompis les liens qui la retenaient captive à Babylone; je lui rendis le temple et l'autel saint, et je chassai le démon impur qui s'était emparé de mon héritage ; mais puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, et qu'après avoir fait mourir les autres prophètes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du fils et de l'héritier; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avait jamais éprouvées; ses murs vont être démolis pour toujours; son temple et son autel en qui elle mettait sa confiance, ne seront plus que de ristes ruines : plus de sacrifices, plus de tabernacle, plus de prêtre, plus de prophète : *Universa arma ejus auferet in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet* (Luc, xi, 22); elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, et son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Appliquons-nous, mes frères, cette étonnante parabole : notre âme, comme l'infidèle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, et souvent nous l'avons rappelé au dedans de nous : mille fois nous nous sommes repentis; autant de fois nous sommes retombés : nous avons pleuré nos plaisirs injustes; et de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes : dégoûtés du monde et de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur; et le lendemain dégoûté du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offrait de nouveaux charmes : nos mœurs jusques ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir et de crimes. Tant de démarches de conversion, et tant de pas en arrière; tant de sacrements, et tant de rechutes : ah! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout à fait de nous, et que notre dernier état ne devienne pire que le premier! Pourquoi cela, mes frères? c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère; c'est-à-dire, que l'inconstance dans les voies de Dieu, est de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérances de salut. Cette vérité est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quoique la grâce ait des ressources infinies pour ramener un cœur rebelle, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au devoir, en des préparations même de pénitence; néanmoins il est des âmes, qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'espérance de salut, et semblent ne laisser plus de voies à la grâce pour les ramener à la vérité et à la justice.

Or, tel est le caractère d'une âme légère et inconstante, qui tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu; tantôt oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères; tantôt se dégoûte du monde, tantôt de la vertu; paraît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, et demain plus vive que jamais pour les plaisirs, et n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grâce ni le péché ne saurait fixer. État assez ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces âmes faibles et légères, en qui la grâce opère encore de saints désirs, et des démarches même de salut; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, et prévalent toujours sur la grâce.

En effet, il est impossible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, et les vertus du siècle à venir; qui ont été rendus participants de l'Esprit saint; et qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence : c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi et de la doctrine sainte, et expliquer l'Apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont, premièrement, les nouvelles lumières dont il les favorise : *Semel sunt illuminati* (Hébr. vi, 4); secondement, le nou-

veau goût de la justice et de la vérité, qui accompagne toujours les commencements de la pénitence : *Gustaverunt etiam donum cœleste* (HÉBR. VI, 4); troisièmement enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels par la grâce de la justification mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence : *Participes facti sunt Spiritûs sancti.* (Ibid. VI, 4.) Or, toutes ces ressources deviennent inutiles à l'âme inconstante dont je parle, de sorte que l'Apôtre désespérant presque pour elle d'un retour constant et durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible; c'est-à-dire si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressource pour les âmes de ce caractère : établissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connaissance de la vérité : *Semel sunt illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur et dans les ténèbres sur les devoirs de la foi; que les maximes y sont fausses; les préjugés injustes, les règles dangereuses, les vérités mêmes affaiblies et corrompues, et que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs; le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avait jamais vus. Alors le voile qu'elle avait sur les yeux tombe tout d'un coup; de quelque côté que cette âme jette la vue, elle voit ce qu'elle n'avait iamais vu; ses devoirs, ses espérances, ses égarements passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette âme réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si longtemps ignoré les seules vérités qu'il lui importait de connaître; est effrayée d'avoir jusque-là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir su; et humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, et d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, et d'avoir pris si grossièrement le change sur ses intérêts éternels : et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux; elle dit, comme Augustin : Je vous ai connue et aimée trop tard, ô vérité ancienne et toujours nouvelle! et réglant ses penchants, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avaient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappelez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu! des âmes heureuses; et en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connaître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé et tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs et des abus du monde, et si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vu? Vous avez vu clair, et dans la vanité de toutes les choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu à votre égard la surprise et l'attrait de la nouveauté si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devait les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendait visible au milieu d'eux : la surprise, la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moïse : mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparaître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, et ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, et qu'il vous éclaira sur les misères et sur les plaies de votre âme, effrayé de votre état, vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé des nouvelles lumières qui vous découvraient ce que vous n'aviez pas encore vu, vous rompîtes à l'instant avec un certain monde, et avec ce que vos passions avaient de plus grossier et de plus marqué; vous fûtes quelque temps fidèle à la grâce, et à la vérité qui s'était montrée à vous : mais depuis, rentraîné par votre faiblesse, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes si promptement renouées; mais si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissants; votre componction a été moins vive; déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur, et cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, et a eu encore moins de suite que la première : de sorte que depuis, toujours éclairé et toujours infidèle; toujours rappelé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchants, votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumières et de ténè-

bres; un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit; et où elle ne reparaît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur et le mensonge.

Ame infidèle! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connaissance de la vérité? que vous apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? Ah! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos moments de pénitence; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété et un vide affreux dans le cœur? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs; qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté? c'est la première réflexion qui vous a toujours frappé au sortir du même crime; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie? que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite; et qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu? c'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? de quelles lumières peut-il encore vous favoriser, que vous n'ayez mille fois et suivies et abandonnées? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déjà et goûtée et méprisée, et sur laquelle vous ne vous soyez et alarmé et calmé presque dans le même instant? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre : vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière et les ténèbres; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de vos faiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, dit un Apôtre, que vous fussiez encore dans les ténèbres de votre première ignorance! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, et qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité! Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions, et sur les vérités de la vie éternelle? pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres, et porté la lumière jusque dans votre cœur par la force de la parole sainte? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires et désespérés : notre ministère si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile : nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant : en vous développant *la loi de Dieu qui convertit les âmes* (Ps. XVIII, 8), nous vous avons ôté la ressource de salut, et le moyen de conversion que nous venions vous offrir : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quàm post agnitionem retrorsùm converti.* (II Petr. II, 21.) Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le livre de la loi, perdu pour eux depuis longtemps, et tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras; ils se frappent la poitrine; ils renvoient les femmes étrangères; ils reviennent des égarements où les avait jetés le commerce des nations; ils règlent leurs mœurs sur la loi : telle est la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même loi déjà connue, les endurcit dans la suite, loin de les corriger; les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener; ils savent tout; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde et de la nécessité du salut; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuient; ils ne rappellent les premières impressions que fit sur eux la vérité, et qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont pu déjà vaincre et étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même; ils repoussent les armes de la lumière même; la connaissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles; et comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur est aisé de la connaître, ils se livrent sans remords à leurs passions, et vont paraître devant Dieu, chargés non-seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devait les délivrer, et qui va les condamner. Non, mes frères, tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connaître sur les voies du salut, et qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la connaissance de la vérité : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.* (Hébr. VI, 4, 6.)

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût qui accompagne toujours les commencements de la justice : *Gustaverunt etiam donum cœleste;* une consolation sensible que la grâce répand sur les premières démarches d'un changement de vie; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords; une joie qui sort du fond de la conscience, déchargée enfin du poids qui l'ac-

cablait, et qui n'avait pas encore goûté la paix et la tranquillité de l'innocence. Oui, mes frères, rien n'est plus doux que ces premiers sentiments qu'a le cœur de son retour et de sa délivrance; que ce premier témoignage que la conscience se rend à elle-même de sa paix et de sa sûreté; que ces premiers moments où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer, et à jouir d'une douce et sainte liberté. Vous avez brisé mes liens, Seigneur, disait un roi pénitent dans ces premiers moments de sa délivrance : *Dirupisti vincula mea* (Ps. CXV, 7) : aussi dans l'excès de la joie et du saint plaisir qui me transporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi, les devoirs les plus pénibles de votre loi sainte, loin de me paraître onéreux, font toute ma consolation et mes plus chères délices : *Calicem salutaris accipiam* (Ibid. 4) : les discours des hommes, au lieu d'ébranler ma résolution, animent ma foi et ne me paraissent plus que des discours vains et puériles : *Ego dixi in excessu meo, Omnis homo mendax.* (Ibid. 2.) O Seigneur! qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs! et qu'il me paraît bien plus glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule âme qui ait su vous plaire, qu'une longue suite de princes et de conquérants! *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.* (Ibid. 7.)

Tels sont les premiers attraits de la grâce, et ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force et à la douceur de ces divines impressions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, et qui avez dit si souvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur! le monde au fond ne m'a jamais plu; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivais avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vide, triste, inquiet; et il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon âme : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (Ps. XCVIII, 19) : vous qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la dureté d'une âme jusque-là insensible : mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber : vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera : c'est une sensibilité de conscience, qui vous amuse et qui ne vous corrige point : ce n'est pas un cœur sec et incapable de s'attendrir; c'est un caractère susceptible des premières impressions, et qui, laissant au monde le même empire qu'à Jésus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir : mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives : facile à émouvoir, difficile à fixer; vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir; ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentiments de componction; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentiments sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre âme, dit notre Évangile, que loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem et non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez partout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédaient votre cœur, et rien ne vous en dédommage. *Quærens requiem et non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusements, l'ivresse elle-même du crime : vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse et qui vous est à charge, et ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem et non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Évangile : Je retournerai dans la maison d'où j'étais sorti; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam unde exivi;* j'essayerai si les plaisirs, dont j'étais si fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : et en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et combien il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jeter dans des vaines terreurs; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : *Celui,* dit-il, *qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu :* NON EST APTUS REGNO DEI.

(LUC, IX, 62.) Jésus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avait au royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non, mais il n'est pas propre au royaume de Dieu; *Non est aptus regno Dei*, c'est-à-dire, ses inclinations, au fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur le rendent inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe; c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, et que certainement il n'y réussirait pas; et voilà ce que dit Jésus-Christ de l'âme inconstante par rapport au salut; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah! un impudique peut être touché; et David fit pénitence de son adultère : un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avait blasphémée; et Manassès dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels : un publicain peut renoncer à ses injustices; et Zachée après avoir restitué ce qu'il avait ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres : une âme prostituée aux plaisirs et aux passions les plus honteuses, peut être tout d'un coup éclairée; et la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Élie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à ses idoles; et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux : mais un Sédécias, qui, touché des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager encore le lendemain : mais cette reine d'Israël, qui, dans son affliction, prend des ornements modestes pour aller consulter l'homme de Dieu, paraît respecter la puissance et la majesté du Dieu véritable en la personne de son prophète; et de retour à Samarie, sacrifie à ses veaux d'or comme auparavant; ah! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et les livres saints nous les représentent partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu. D'où vient cela? c'est que l'inconstance et la légèreté, est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu? *Non est aptus regno Dei.*

D'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui sait prendre son parti, et qui, la droite voie une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une âme forte, qui sait être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre faiblesse; une âme sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence. D'où vient cela? c'est que pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des préjugés et des faiblesses vulgaires : c'est que la religion elle-même n'est qu'une lumière et une raison divine, la perfection de la raison humaine : c'est que la vertu nous est toujours représentée dans les livres saints sous l'idée de la sagesse; le juste, sous celle d'un homme sensé et prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, et ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait : c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger, n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué : c'est, en un mot, que l'inconstance est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti : elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui ne met la raison à rien; qui sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût, et n'a rien de fixe que ses variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, et telle qu'elle paraît aux yeux des hommes : l'orgueil vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au dehors paraissent égales et uniformes; que vous évitez ces extrémités et ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une âme insensée et légère, à un égarement encore plus excessif; et accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, et tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes : mais jugez de vous-même, parce que vous êtes devant Dieu; par votre conduite intérieure, par vos sentiments secrets; par cette légèreté du cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même; par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées et si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère et la plus inconstante de toutes les âmes; le cœur le plus incertain et le plus variable : vous êtes une de ces nuées sans eau, dit un Apôtre, que les vents agitent à leur gré; un de ces astres errants, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui après avoir jeté les cadavres hors

de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venait de les laisser : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones* (Ep. Jud. 13) : c'est-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde; mais que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei*. Seconde ressource de salut inutile à l'âme inconstante, le goût de la vérité : *Impossibile est eos qui gustaverunt donum cœleste, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais ce qu'il y a ici de plus terrible, et de plus capable d'alarmer les âmes dont je parle, c'est, en dernier lieu, que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'âme inconstante : *Participes facti sunt Spiritûs sancti.*

Un écueil, premièrement par l'usage, toujours inutile, de ces divins remèdes. Car une âme qui a vécu longtemps éloignée de l'autel, et caché durant plusieurs années dans le trésor de son cœur, ses iniquités anciennes et nouvelles, sans venir les découvrir au tribunal sacré, porte, en venant enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs et des agitations de pénitence qu'elle n'avait pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes; tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au tribunal qu'une âme familiarisée avec sa confusion : le récit de vos faiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur : les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au tribunal, rassuré contre vous-même : vous ne rougissez plus de vos aveux : et, comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible, la douleur aussi qui les déteste, n'a jamais de suite.

Secondement, un écueil, par la dissimulation inséparable des rechutes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal : à chaque nouvelle chute, on cherche un nouveau confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagnerait l'aveu des mêmes faiblesses : on lui laisse ignorer toutes les inconstances passées, et on fait gémir les ministres de Jésus-Christ, qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger, et d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troisièmement, un écueil, par le sacrilége inévitable dans les rechutes. Car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse; ne venir se purifier, que pour se souiller encore; ne dire, j'ai péché, que pour pécher de nouveau : ce n'est pas être un pénitent, dit un Père; c'est être un moqueur, et un profanateur des choses saintes.

Je sais que la grâce du sacrement ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant et invariable de justice : et je ne prétends pas dire absolument qu'on ait profané le sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas! il faudrait pour cela ne pas connaître la misérable condition de la nature humaine, et ignorer même sa propre faiblesse. Mais je dis que, lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, si l'on est assez malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes : il faut que le temps et les occasions aient insensiblement affaibli la grâce; que mille infidélités secrètes aient peu à peu préparé l'âme à une nouvelle chute; que des périls mille fois méprisés, nous aient poussés, comme par autant de démarches insensibles, vers le moment fatal qui nous a vus retomber : on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment : c'est un ouvrage difficile; il faut que des larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes nous y établissent : or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avait acquis qu'avec des peines et des travaux infinis, ce qui était le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchirements de tout le cœur : quand il en a tant coûté pour se relever, on ne retombe pas si aisément; les difficultés d'une véritable conversion en font, pour ainsi dire, la sûreté.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage solide : elle forme en nous une nouvelle créature; elle change nos penchants; elle nous donne un cœur nouveau; elle bâtit le nouvel édifice sur le roc : or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devait tenir contre les vents et les orages, et défier la durée même des siècles; ce qui s'écroule en un instant, n'était bâti que sur le sable mouvant; rien n'était changé, quand la vertu nous trouve aussi faibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux : on délibère longtemps avant que de faire cette grande démarche; on se la refuse longtemps à soi-même; on balance, on recule, on n'ose commencer; on veut, et on ne veut plus; on s'épuise en réflexions sur les obstacles et sur les suites; les

incertitudes et les lenteurs ne finissent pas : or une entreprise si longtemps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venait de la finir.

C'est-à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé : et cependant au sortir de là, vous vous retrouvez toujours le même; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphait de votre faiblesse; elle en triomphe encore : une complaisance vous rendait infidèle au devoir; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit et dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre âme; rien à une vie inutile qui vous damne : on ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, et tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connaissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur; ah! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre âme. Lorsque vous avez guéri une âme, ô mon Dieu! il paraît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grâce sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui s'évanouissent et échappent à la vue un moment après qu'on venait de les voir paraître.

Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes infidèles, comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignait de l'autel sacré; on les regardait comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomissements, et devant lesquels il ne fallait plus jeter les choses saintes : on se défiait même d'une pénitence, qui avait pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez, mon cher auditeur, ce que les saints auraient pensé des vôtres, et ce que l'Église en pense encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égarements, toujours renouvelant et vos promesses et vos rechutes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

Je sais que nous ne devons pas aggraver le joug; qu'on ne décrie et ne déshonore pas moins la religion, lorsqu'on ajoute un seul iota à la loi par un excès de sévérité, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine ostentation de zèle et de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais aussi faut-il confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? faut-il accorder à la persévérance dans l'occasion et dans l'habitude du crime, c'est-à-dire, à tous les signes les moins équivoques de l'impénitence, les grâces qu'on ne peut accorder qu'à un sincère repentir? Ne devons-nous pas, comme le prophète Élisée, savoir arrêter l'huile de la grâce, suspendre la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions?

Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, et que vos fragilités tant de fois confessées, et autant de fois renouvelées, n'eussent pas rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire! On ne vous verrait plus dans les mêmes faiblesses et dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser : vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque portée dès l'enfance, si comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un législateur sage et sévère, qui sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint, et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un ministre saint et éclairé vous aurait renouvelée, et vous voilà encore la même, après tant de sacrements, et de démarches inutiles de pénitence!

Mais, que dis-je, la même? non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de sacrements mille fois profanés : vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en

êtes jamais repenti comme il faut; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, et ne faire jamais d'effort pour en sortir? C'est-à-dire, que, pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer, par une sincère pénitence, à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas ces remèdes divins, qu'il faut fuir; ce sont les passions, qu'il faut vaincre : ce n'est pas en secouant le joug, qu'il faut éviter les profanations; c'est en usant, avec piété, des grâces de l'Église! Ce n'est pas en disant avec l'impie : Puisque la loi m'est une occasion de chute, pourquoi me blâme-t-on, lorsque je ne l'observe pas? Mais c'est en disant avec une âme touchée : J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je encore? vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu! on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds : vous avez chassé le démon impur de mon âme, qui devait être le temple de l'Esprit saint; ah! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, et que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire : car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore? La connaissance de la vérité? personne n'en est plus instruit, et ne la connaît mieux que vous. Le goût de la piété, et les sentiments de la grâce? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des sacrements? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés, et vos plus grands crimes. Grand Dieu! vous seul connaissez ceux qui vous appartiennent, et vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jeter les yeux sans témérité : mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup des ces âmes légères dont je parle? Dernière ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la ressource des sacrements. *Impossibile est eos qui participes facti sunt Spiritûs sancti, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

J'avais donc raison de vous dire, mes frères, que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut, était le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs; pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins il n'en paraît plus : il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la Providence sur le salut des hommes. Cependant le pécheur inconstant est, de tous les pécheurs, le moins frappé du danger de son état : les sentiments de religion, qui le conduisent de temps en temps au tribunal et à l'autel saint, l'endorment et le rassurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent, comme des impies, sans Dieu, sans culte, sans sacrements, donne à ses yeux un nouveau mérite à la différence de sa conduite; il se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurcissement et d'irréligion; il s'applaudit de conserver encore du moins dans ses faiblesses, et dans ses inconstances éternelles, la force de recourir de temps en temps au remède; il se dit tout bas à lui-même, comme le pharisien : *Je ne suis pas fait comme les autres hommes.* (LUC, XVIII, 11.) Ce parallèle nourrit et flatte en secret sa sécurité : il se croit plus religieux, et il ne voit pas que la profanation des choses saintes, est la seule marque de religion qui lui reste encore.

Mais ce n'est pas tout : ces vains dehors mêmes, ces faibles restes ne se soutiennent pas longtemps, et disparaissent enfin : on peut flotter quelques années entre les sacrements et les rechutes; cet abus des choses saintes mène toujours à l'endurcissement : Dieu, si longtemps méprisé, méprise à son tour; le cœur se lasse de ses inconstances : comme les vérités, à force d'être connues, ne font plus d'impression; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé; que les sacrements ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode, on s'en épargne la cérémonie; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui, n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes : comme les démarches qu'on faisait pour le salut étaient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étaient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser et d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos; les inspirations cessent; les remords s'apaisent; la conscience se calme; les alternatives de vice et de vertu finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'âme, et y établissent enfin une demeure constante et perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, et l'iniquité consommée. Vous étiez touché

autrefois à l'approche de la solennité pascale; vous ne l'êtes plus : les discours de piété vous trouvaient encore sensible; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures : le seul spectacle d'un homme de bien réveillait en vous des désirs secrets de vertu; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété; vous faisiez encore de temps en temps certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah! vous vivrez sans joug et sans règle : vous entasserez monstre sur monstre; pas le plus petit retour sur vous-même; plus d'autre trouble que ceux qui naîtront de vos passions traversées; plus d'autre crainte que de manquer d'occasion de plaisir et de crime; plus d'autre vicissitude dans le cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de sentiment, que pour la volupté; plus de dégoût, que pour la piété et la justice.

Eh! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux, qui après avoir suivi quelque temps le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs; et se rendent au monde qu'ils avaient abandonné? Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs : ce ne sont plus des pécheurs ordinaires; ce sont des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne; et leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles; et l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété, et leur retour plus vif et plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venait à se corrompre sur la terre, dit l'Écriture, elle n'était plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus; atque computruit.* (Exod. xvi, 20.) Tel est le sort d'une âme, qui, élevée jusque dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, et vient de nouveau se corrompre sur la terre; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort; ses scandales répandent partout l'infection du vice; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ.* (Mich. ii, 10.)

Vivez-vous donc encore, mon cher auditeur, dans ces alternatives de grâce et de péché? déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel et la terre, comme le disait autrefois un prophète à des pécheurs semblables à vous : *Usquequò claudicatis in duas partes?* (iii Reg. xviii, 21.) Si Baal est votre Dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi : *Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.* (Ibid.) Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, et ces faiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces vicissitudes puériles et éternelles, de crime et de vertu? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs, que ceux de la grâce et de l'innocence. Fixez-vous enfin : je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le vice; toujours occupé ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter vos remords : jamais heureux; soit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix; soit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme; fixez-vous enfin : établissez une paix solide dans votre conscience; mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance, qui va terminer par l'endurcissement toutes les inégalités de votre vie, et que comme un arbre plus d'une fois mort et déraciné, selon l'expression d'un apôtre, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez : fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre âme, afin que fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un de ces hommes temporels, dont parle Jésus-Christ, qui ne croient en lui que pour un peu de temps; et que vous puissiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et de l'immortalité, promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta : et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. (LUC, IV, 27.)

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile; et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine; et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Élie : que le nombre des lépreux était grand en Israël du temps du prophète Élisée; et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité ; et parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps, les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes : vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurais parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes; enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue; je vous aurais laissé, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferais-je en bornant tout le fruit de cette instruction, à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? hélas! je découvrirais le danger, sans apprendre à l'éviter; je vous montrerais avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerais les consciences, et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés; mais vous réduire à vous demander à vous-même, si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je? que fais-je pour le ciel? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seraient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez : le sujet ne saurait être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence. Première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocents, ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége, où peu d'âmes peuvent aspirer : vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline, et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Église leur avait confié dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Église n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles, qui après avoir reçu les dons de l'Esprit saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Église de Jérusalem : celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux : la pénitence canonique était alors un remède rare; et à peine, parmi ces vrais Israélites, se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des Juifs diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Évangile a, ce semble, arrêté celui de la piété; et le monde entier devenu chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Église, sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur, est un crime : nos premiers penchants sont des passions; et notre raison ne se développe et ne croît, que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien : l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt.* (Osée, IV, 2.) Le frère dresse des embûches au frère, le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise, la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles, les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oserait parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; et la vertu autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes; et la licence paraît le seul privilége de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions; mais quelle a été votre jeunesse? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connaissez; ce que nous voyons même de nos égarements, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande, où sont les pénitents parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence : cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop pres-

ser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images: un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir; comme un rebelle qu'il faut châtier; comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser; comme un vase souillé qu'il faut purifier; comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier: un pénitent, c'est un criminel, qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir: un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers: voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère? où sont-ils?

Ah! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples: c'étaient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état, prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entraient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel et de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle; et n'ayant plus d'autre consolation, que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étaient autrefois les pénitents dans l'Église: si l'on y voyait encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avaient scandalisée; c'étaient de ces fautes heureuses, qui devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même: les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois: on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous: je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent; je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime; je ne parle pas de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant: ils sont pécheurs: ils en conviendraient: vous n'êtes pas innocent; et vous en convenez vous-même: or, sont-ils pénitents? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse: peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions; les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence; tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur: le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur ont rompu vos liens: cependant, dégoûté des créa-

tures vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés; mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans le connaître. Ce n'est pas ici une simple expression, et un mouvement de zèle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du desordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Église! mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité? les fatigues du service? les dégoûts et les gênes de la cour? les assujettissements des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? vous êtes pénitents du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état; d'être fidèle aux lois de l'Église; mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même : vouloir vous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergo gloriatio tua?* (Rom. III, 27.)

Et ce qu'il a y ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'ils vous reste encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents en connaissez-vous? il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'âmes dont les mœurs plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux? où sont nos amis? nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts : que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignait au Seigneur, que tous avaient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinée; la magistrature ses Samuel; l'épée ses Josué; la cour ses Daniel, ses Esther et ses David; car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout

serait détruit si leur nombre était accompli; mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne?

Venez-nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes et des usages.

DEUXIÈME PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les États, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des erreurs prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point des bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions, que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Église; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il serait triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire, il faut vivre comme on vit : et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore, c'est la saison des plaisirs : il ne serait pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense; faire votre idole de votre fortune : l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous mettent dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part : il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici : qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents, que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Église; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion

que vous professez? qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté; qu'elle est la vôtre? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* (JÉRÉM. X, 3); que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étaient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; et que si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissemnet de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance? Quelle est dans l'Écriture la voie qui conduit à la mort? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? n'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue du sacrilége; du temps d'Élie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Éléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres? mais c'est ce que l'Écriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* (ROM. XII, 2), nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est par le petit nombre de justes que vous n'imitez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! ne suspendras-tu jamais ton cours? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum?* (S. AUG. *in Conf.* liv. I, n° 6.)

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Église deux voies; l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état? suis-je avec le grand nombre? Je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi; pourquoi ne vivrais-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? pour cela même : la vie commune ne saurait être une vie chrétienne; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part; et ils n'ont été saints, que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères; l'abus était universel; les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appella de l'abus à la règle : il prit le livre de la loi entre les mains; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses citoyens; si Abraham vivait comme ceux de son siècle; si Job était semblable aux autres princes de sa nation; si Es-

ther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith; si parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce : voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignaient pas que les chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si dès là qu'un homme avait passé du côté des chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes : enfin, voyez si dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes; et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues, sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion, qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières, et destinées au simple peuple; mais c'est un abus; il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ.* Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires : ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous

avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Église en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connaît pas; et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde : si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Église eût refusé de vous recevoir dans son sein; de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde : elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter au pied des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donné dans le baptême; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez, vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siècle à venir comme un exil; les promesses de la foi, comme un songe; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connaît pas Jésus-Christ, où ceux qui le connaissent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paraître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes, vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis, qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements; ils ne connaissent pas ses dangers; ils les censurent : mais où sont ceux qui le haïssent? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime; à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres : et quelles sont ces œuvres? celles qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père; l'orgueil dont il est le modèle; les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande,

où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ? car dans la religion il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la faiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? Et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres, en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur; Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ, dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan? dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est;... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc, tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé; puisque par sa seule présence il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères; ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit, ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connaît seulement? qui s'avise de venir accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez : si vous compreniez la sainteté de votre état; le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle; la garde des sens; en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous : si vous le compreniez, si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes? une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive, et si dissipée? un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles? Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse?* (MATTH. XIX, 35.) Peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux : est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde; mais corrige les usages par la loi de Dieu,

et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur : vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain* (Ps. XXIII, 4.), mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier : juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* (ibid.), et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite : sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience : charitable, qui fait de sa maison et de son crédit, l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres : soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples; voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si en vivant ainsi vous pouvez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient; puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler : et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de mon salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique, chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez, je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes; où êtes-vous! restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne serait-ce pas moi : *Numquid ego sum, Domine* (MATTH. XXVI, 22); et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de Jésus-Christ appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise! il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée, et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer : mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* (BARUCH, VI, 5.)

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul ô mon Dieu! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore, ne sont pas des dieux; ils sont l'ouvrage de la main des hommes; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion : on traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs· mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me

donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples! et vous serez, mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah! le temps de la captivité finira enfin; vous vous souviendrez d'Abraham et de David; vous délivrerez votre peuple; vous nous transporterez dans la sainte cité; et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connaissent pas : alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part; pensez sans cesse que le grand nombre se damne; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre, vous en serez séparé glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, et reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère.

(MATTH. XVIII, 15.)

Un des devoirs les plus essentiels et les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain, des bons et des méchants dans l'Église, que pour ménager aux uns et aux autres des moyens de conversion, ou des occasions de mérite; et lorsque les serviteurs du père de famille, touchés des scandales qui déshonore son royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle, et leur fait entendre que ce mélange, qui paraît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre adorable de sa providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice et pour purifier et éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, et ne fournit que des censures à l'autre : ce mélange si utile à tous, est devenu pernicieux à tous; et encore aujourd'hui, dit saint Augustin, les justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des justes, et ils sont à charge les uns aux autres : *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles et les utilités de cette conduite de Dieu sur son Église; et cette matière paraît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice et la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les règles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des justes avec lesquels ils vivent : et aux justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, et exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons et des méchants sur la terre. En voici deux principales; et d'elles nous allons tirer toutes les règles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchants : c'est la première.

Les méchants sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, et qui règlent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Ne semble-t-il pas, mes frères, qu'il eût été plus glorieux à Jésus-Christ de s'être formé sur la terre une Église uniquement composée d'élus, sans tache dans les mœurs comme dans la foi, et l'image naturelle et anticipée de la Jérusalem céleste, et de cette Église des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel? un champ arrosé de son sang divin, devrait-il encore produire l'ivraie avec le bon grain? un bercail dont il est le pasteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les

brebis? un corps dont il est le chef, peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie, et l'Église ne serait-elle pas plus digne de son époux, si, refusant ici-bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix et de l'unité, elle ne reconnaissait pour siens sur la terre, que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il est vrai, mes frères, que les justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle et la plus inséparable : c'est eux proprement qui la représentent toute devant Jésus-Christ; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses sacrements, la vertu de sa parole; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore; et toutes choses seraient consommées, si leur nombre était accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins : l'Église les regarde comme ses enfants; elle les souffre comme ses membres gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des sacrements et de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi et de la grâce, et qui peuvent même trouver dans leur société avec les justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueraient, s'ils vivaient séparés d'eux comme des anathèmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugements de Dieu à leur égard.

Je dis premièrement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les justes, les secours des instructions, des exemples et des prières; c'est-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur conversion.

Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien; et ces instructions font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en sont les caractères inséparables.

La vérité. Les justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal : ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité; que le chrétien en est un témoin public; qu'il serait honteux de sacrifier à de légères complaisances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie; qu'ils ont dans le ciel le témoin invisible de leurs pensées; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au scrutateur des cœurs; et que la religion toute seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper; ils sont trop touchés de leurs égarements pour y applaudir; ils désirent trop vivement leur salut pour devenir, par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler : mais ils ne sauraient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous surtout que votre rang et votre naissance élève au-dessus des autres hommes; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laisse ignorer : eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu, parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jésus-Christ : eux seuls osent vous contredire, et prendre le parti de la vérité contre vous-même; parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas vos penchants pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchants; parce qu'eux seuls aiment plus votre personne, que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut, que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte; plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne, n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des cours, et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé : vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être : vous vivez au milieu des hommes que vous ne connaissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface : les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont; et en eux seuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance qui vous donne tout, vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme tandis que tous les officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior tout seul

ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux, que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre. Aussi un saint roi de Juda comptait autrefois comme un des plus grands avantages de son règne, de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles : parmi toutes les faveurs qu'il avait reçues du Dieu de ses pères, ce n'étaient pas ses victoires et ses prospérités dont il était le plus touché, c'était la vertu et la justice des sujets qui présidaient à ses conseils, et qui environnaient son trône; et la piété des Nathan et des Chusaï, lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem, et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine... Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum ; ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat.* (Ps. C, I, VI.) Un homme juste est un présent du ciel; et les grands surtout ne sauraient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les justes seuls conservent encore la vérité parmi les hommes; leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ses vices affaiblissent ses instructions : les faiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même : ses instructions ne rougissent pas de sa conduite : son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y penser, aux véritables justes, une espèce d'empire sur nous-mêmes : quelque élevés que nous soyons d'ailleurs, la vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance; et il semble que les justes, qui jugeront un jour les anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une cour voluptueuse; et Hérode ne peut s'empêcher de craindre ses censures, et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées; et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices; et les mystères profanes sont suspendus. Élie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine; et le prince tremblant s'humilie, et conjure le prophète d'obtenir sa grâce auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance; et ce prince si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. O sainte autorité de la vertu! qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine!

Il est vrai, mes frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu, les justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contre-temps, il est vrai; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles : ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagements de la prudence et de la charité qui les lui préparent; qu'il y a un temps de gémir en secret, et un temps de parler; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger; et que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas la connaître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence, et qui corrige sans discernement : la charité n'est ni téméraire, ni inhumaine; elle sait choisir ses moments, et ménager ses conseils; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse; et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles : si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie, c'est l'humeur qui censure et qui scandalise : la charité est douce et prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite : il s'insinue avant que de reprendre; il fait aimer la vérité avant de la dire; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable : et par les mé-

nagements innocents d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre, et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car ce n'est pas ici un anachorète austère, qui par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter : c'est un juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusements dont il a été lui-même l'adorateur insensé; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté; qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs, et une paix du cœur, qu'il a lui-même crue autrefois puérile et chimérique : tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette ressemblance; il vous ébranle; il vous enlève presque malgré vous à vous-même; et la simplicité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égarements du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lumières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre âme un trait de lumière et de vérité qui depuis ne s'est jamais effacé, et vous a toujours appelé en secret à la vertu et à l'innocence? Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise; Alipe, sa faiblesse se ranimer dans la sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs, quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes frères, que la grâce a retirés des égarements du monde. Souvent, contents, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur; vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avaient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères et plus chrétiennes; cependant vous les laissez perdre sans les avertir, sous prétexte d'éviter l'indiscrétion, et ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens : vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusements, et de la vanité de leurs espérances; et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne, et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit?

Déjà c'est une erreur de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience : l'Évangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables : d'ailleurs il vous est ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais quand la religion ne vous en ferait pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers : pouvez-vous les voir ennemis de Jésus-Christ, esclaves du démon, destinés, par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez? sans profiter de quelques-uns de ces moments heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une seule parole de salut; pour leur dire avec ces témoignages touchants de tendresse, dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin, déjà converti, disait à un de ses amis qu'il voulait retirer de l'égarement? Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur? les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun : la mort va donc nous séparer à jamais; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre. Mais que sont les liaisons les

plus tendres que la piété n'a pas formées? et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours?

Mais ce qui donne en second lieu une nouvelle force aux instructions des justes, c'est qu'elles sont soutenues de leurs exemples : second moyen de salut que leur société fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher auditeur, si vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu : si tous les hommes vous ressemblaient, et que vos yeux ne rencontrassent de toutes parts que des exemples de dissolution, la vertu inconnue ne vous paraîtrait jamais désirable; le crime serait toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troublerait jamais les fausses douceurs; vous ne sentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles secrets qui vous reprochent votre propre faiblesse; et vous croiriez la vie chrétienne impossible, parce que vous la verriez sans exemple. Mais, dans quelque situation que la Providence vous ait fait naître, vous trouverez des justes de votre âge et de votre état, qui observent la loi du Seigneur, et qui marchent devant lui dans la sainteté et dans l'innocence; leur exemple seul est une voix puissante qui vous parle sans cesse au fond du cœur, et qui vous rappelle malgré vous à la vérité et à la justice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais leur exemple vous la persuade : nous vous montrons la voie de loin; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin, et vous animer à les suivre : nous vous prescrivons les règles; ils vous fournissent le modèle. Aussi combien de fois, mon cher auditeur, touché des exemples d'un juste de votre rang et de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchants infortunés qui ne vous permettaient pas de lui ressembler? combien de fois le souvenir de son innocence vous a couvert de confusion, arraché des soupirs à votre faiblesse, et fait balancer quelque temps entre le devoir et la passion? combien de fois sa présence seule a réveillé en vous des désirs de salut, et vous a fait promettre en secret à vous-même qu'un jour vous marcheriez sur ses traces? Non, mes frères, nous ne voyons point de conversion dans le monde qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les exemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres; l'union de la foi, et la société d'un même esprit, établit entre eux et vous une espèce de commerce saint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le trésor qu'ils amassent, la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent, et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices. Ce n'est pas que des satisfactions étrangères puissent suffire pour effacer les offenses qui vous sont propres; il faut que les mêmes membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice, et que le péché se répare où il a été commis; mais les œuvres des justes offrent sans cesse au Seigneur, ou le prix de votre conversion, ou l'heureux supplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat, ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la sainteté des motifs, quand les dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du roi Sédécias accusaient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret désir de plaire au roi de Babylone, qui assiégeait cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vue de vous-même; et que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété, d'autres desseins que celui de vous honorer, et un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes frères, en diminuant par des soupçons téméraires, le mérite des œuvres des justes? vous diminuez les ressources heureuses de votre salut : vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolants de votre espérance : ce sont vos propres vertus que vous déshonorez, et vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les justes servent encore à votre salut par leurs gémissements et par leurs prières; et c'est dans ce dernier avantage, que vous allez connaître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

La prière continuelle du juste, dit un apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur*. (JAC. V, 16.) Oui, mes frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les empires et sur les royaumes, ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien, qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Église, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père; c'est là cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Église; c'est à eux que les siècles doivent les princes religieux, les pas-

teurs fidèles, la paix des églises, les victoires de la foi, ces hommes célèbres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Église, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affaiblissements de la discipline : que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles; tout vient de là : car tout se fait pour les élus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent : mais si nous voyions les événements dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissements secrets des gens de bien, dans les prières quelquefois d'une âme simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événements publics, que les césars et leurs ministres, qui paraissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires.

Comparez, disait autrefois Tertullien aux païens, les malheurs passés de l'empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui; d'où vient ce changement? n'est-ce pas depuis que Dieu a donné des chrétiens au monde? *Ex quo christianos à Deo orbis accepit?* C'est depuis que l'Évangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les princes et pour les rois, que les césars sont plus heureux, l'empire plus florissant, les peuples plus tranquilles : c'est nous seuls, qui levant des mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs; et cependant, lorsque nous en avons obtenu des grâces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cùm misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un élu! quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier! quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de Jésus-Christ!

Vous regardez quelquefois, mes frères, la vertu comme une faiblesse; et la piété des justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. Mais quand les gens de bien ne seraient pas si utiles à la terre; quand ce ne serait pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité, qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde que la vertu?

Mais elle est rare, dites-vous; je le veux, et c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons là les discours puérils du libertinage; il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles; vous en connaissez dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu : or, c'est par là en dernier lieu, que les bons servent à la condamnation des méchants; ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses. Car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple, ou n'affaiblisse, ou ne confonde? Direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis, et qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser? mais les justes qui sont parmi vous s'y conforment-ils? Vous excuserez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre? vous en connaissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat, et trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi? la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on vous en montre tous les jours, qui dans une jeunesse florissante, et avec tous les talents propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, et n'ont de pensée que pour le ciel. Quoi? la dissipation des emplois? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes; et il est des justes en qui il est encore plus violent, et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y a des gens de bien malheureux. Votre prospérité? il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une âme remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés; autant de justes, autant de témoins qui déposent contre vous : placez-vous en telle situation qu'il vous plaira; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Esther pour modèles; les filles chrétiennes, des Rebecca; les hommes de guerre, des Josué; les courtisans, des Néhémias; ceux qui sont assis sur le trône, des Josias et des David; les affligés, des Job; les infirmes, des Timothée; ceux qui sentent l'aiguillon de la chair, des Paul : chaque situation a ses saints; chaque âge a ses exemples; chaque état fournit ses modèles. C'est ainsi, ô mon Dieu! que s'accomplissent sur les hommes vos desseins de justice et de miséricorde; et que si vous vous servez des justes pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs

pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des justes.

DEUXIÈME PARTIE.

Le corps des justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement et son utilité dans les chutes et dans les erreurs mêmes de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos;* et les livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux et tous les désordres de la cité, que parce que sa providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes; et que le mélange des méchants sert en premier lieu à leur instruction, en les préservant de ces écueils, et leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité et de reconnaissance.

De vigilance. En effet, les commencements de la conversion et de la piété des justes, sont toujours timides et défiants : le cœur, instruit alors par le souvenir encore tout nouveau de ses chutes passées, veille sur sa propre faiblesse, frémit à la seule présence des objets qui lui en retracent les funestes images : tout l'alarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même : à peine à demi essuyé du naufrage, il ne marche sur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, et le moindre mouvement lui montre le sein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuses frayeurs, si nécessaires à la vertu, ne se calment que trop dans les suites : à mesure que le souvenir de nos chutes s'éloigne, le sentiment de notre fragilité s'affaiblit : les jours déjà passés dans la piété semblent nous répondre de ceux qui suivent; les frayeurs cessent, les précautions se négligent; et, comme le roi Ézéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, et délivré Jérusalem des ennemis qui avaient juré sa perte, on en introduit d'autres dans la cité sainte, et on ne craint plus même d'exposer avec complaisance à leurs yeux des trésors qui ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont inconnus.

Or, contre un affaiblissement si dangereux, rien n'est plus utile aux justes que le mélange des méchants : ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons de leur vigilance : ils voient dans une source commune les mêmes faiblesses à craindre, et que l'usage tout seul d'une foi toujours attentive fait ici le discernement : ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime; que les commencements en sont toujours légers; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire sont funestes à l'âme; et qu'il est plus à craindre lorsqu'il inspire des adoucissements, que lors même qu'il propose des crimes : ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en est plusieurs qui ont été autrefois plus fervents qu'eux dans les voies de Dieu, et qui s'attendaient encore moins qu'eux à déchoir par des chutes honteuses de cet état de ferveur et de justice. Ainsi, ils apprennent tous les jours dans les égarements de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance; et qu'il n'y a jamais loin entre l'affaiblissement et la chute.

Le mélange des pécheurs soutient donc la vigilance des justes contre la tentation du relâchement; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, si, cachés au siècle, ils vivaient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces moments où le cœur aride retombe sous son propre poids, où l'on se lasse de soi-même, où nul goût sensible ne soutient plus la vertu; peut-être qu'alors ils pourraient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété, et une destinée plus heureuse. Mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion : le juste n'a pas besoin de sa foi pour se détromper sur leur fausse félicité; il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans le monde, et il n'en trouve point; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur; il consulte les mondains eux-mêmes, et ils déposent tous contre le monde et sa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit que leurs passions font tous leurs malheurs et tous leurs chagrins, et que le cœur de l'homme de bien qui en est exempt ne saurait jamais avoir d'autre peine, que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des justes contre la tentation du dégoût : mais de plus, il réveille leur reconnaissance, et les défend contre la tentation de l'oubli des grâces.

Troisième manière dont le mélange des méchants contribue à l'instruction des justes. Ils voient que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain; qui aiment la vertu, qui révèrent les justes, et qui ne trouvent que dans les molles faiblesses

d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux, et qui ne pouvaient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, et appelés à la connaissance de la vérité : ces objets toujours présents font sentir chaque instant au juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez; il connaît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leur chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les désirs de la vertu et la tyrannie des passions, et qui cependant n'arrivent jamais au salut, soit parce qu'ils le désirent trop faiblement, soit parce que le Seigneur est maître de ses dons, et qu'il a pitié de qui bon lui semble : il les connaît, et il se souvient que le Seigneur vient au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque loin de l'attendre et de l'appeler, il fuyait encore sa présence; et il se souvient que lorsqu'il avait encore les armes à la main contre sa gloire, et sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain, une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes; le maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnaissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses frères qui s'égarent : car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris et de dureté : loin d'être touchés de leur malheur, et de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux, ou à les plaindre, comme si leur malheur était sans ressource; ou à les censurer, comme si la charité, toujours inexorable envers le vice, n'était jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, et désespérer du salut de votre frère? Si la grâce a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changements les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paraissent aujourd'hui les ennemis de la vertu; qui s'opposent au zèle et aux bonnes intentions des gens de bien; qui font de leur autorité un asile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle et de la vérité? Qui se serait jamais défié que Manassès, qui avait introduit l'abomination dans le lieu saint, et effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jérusalem, dût devenir un jour le restaurateur du temple et des sacrifices, et le protecteur du ministère des enfants d'Aaron? Je vais plus loin; que savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur ne sera pas appelé, et si vous ne serez pas rejeté? s'il ne se relèvera pas, et si vous qui êtes debout ne retomberez pas pour ne plus vous relever? On n'eût pas cru, sans doute, que la pécheresse de la cité dût devenir l'amante la plus illustre de Jésus-Christ; et que Judas, qui était son disciple et le vicaire de son amour, dût mourir traître et désespéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ses mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ses conseils éternels sur leurs destinées; et respectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grâce se réserve sur leur volonté pour les sanctifier, ou l'usage qu'elle en peut faire, non-seulement pour l'instruction, mais encore pour l'épreuve et pour le mérite des justes.

En effet, premièrement, quand les pécheurs ne feraient que donner un nouveau prix à la fidélité du juste par la séduction de leurs exemples, ce serait toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y résister. Car, outre qu'on a besoin de force pour se défendre des exemples qu'on a sans cesse devant les yeux, lors surtout qu'ils favorisent les inclinations corrompues de la nature; ce sont des exemples que l'amitié, le sang, l'intérêt, la complaisance, le respect, rendent encore plus puissants, et plus propres à séduire le juste; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre : il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, et qu'il ait le courage de ne pas les imiter : il faut que leurs volontés soient pour lui des lois, et que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin, des exemples autorisés par la multitude : ce sont les mœurs communes, qu'il faut éviter; les usages établis, qu'il ne faut pas suivre : il faut avoir la force d'être singulier, et de soutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la singularité : il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes; passer pour un esprit faible et frappé, et ne compter pour rien leurs jugements comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du juste honore la grandeur du maître qu'il sert, et qu'il devient au milieu du monde un spectacle digne des anges et de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses. Car, mes frères, si la vertu n'était con-

tredite, opprimée, persécutée, les justes pourraient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auraient pas celui de la fidélité : si leur piété ne trouvait ici-bas que des applaudissements et des hommages, la voie serait trop agréable pour être sûre : si tout applaudissait à la vertu, la vertu se détruirait bientôt elle-même; ce calme dangereux l'endormirait; ces faveurs humaines l'amolliraient; ces suffrages publics, ou en corrompraient le principe, ou deviendraient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son règne n'est pas de ce monde : les contradictions la soutiennent; les tempêtes l'affermissent; les persécutions l'éprouvent; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit saint Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre; que dis-je? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le prophète de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité, semblent être presque toujours ici-bas leur partage; il semble qu'une main invisible ne les élève, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les justes : ce sont des instruments de justice destinés à exercer leur foi : inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins, par les ménagements adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout, et les impies même, coopèrent au bien des élus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissements et des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance; et la fureur des tyrans a fait autrefois plus de saints, que le zèle même des apôtres.

Et c'est ici, mes frères, vous qui servez le Seigneur, et qui marchez dans la voie de ses commandements, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice : vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu, et dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, et que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur et de puissance qui les élève, et dont ils se servent pour affliger les siens : vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice, et les contempteurs de la vertu : vous désireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense; et qu'au lieu des croix et des tribulations qui doivent être son partage, elle jouit des honneurs, de la puissance, des distinctions, qui ne lui ont pas été promises sur la terre. Mais vous n'apercevez pas que vos désirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occasion et le mérite de ses véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve et purifie la foi des justes, leurs scandales et leurs déréglements les affligent, et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchants ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale, et de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils sèchent de douleur comme le Prophète : ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'esprit de Dieu, comme Paul à la vue des désordres et des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso* (ACT. XVII, 16) : ils veulent se laisser mourir de tristesse comme Élie au pied de la montagne, spectateur des prévarications d'Israël : ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes, pour pleurer sur les excès et sur les iniquités de leur peuple : ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivants, pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères : ils désirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avénement du règne éternel.

Voilà le fruit qui revient à la piété des justes, des déréglements et des scandales dont ils sont témoins. Et certes, mes frères, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent? Les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées; la terreur même de ses menaces affaiblie par les blasphèmes de l'incrédulité; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique, et des chansons satiriques et profanes; les vices autorisés, les théâtres impurs devenus les plaisirs publics des chrétiens, et l'art d'inspirer les passions les plus honteuses, placé

parmi les arts qui sont utiles aux peuples, glorieux aux royaumes, et qui font dresser des statues à leurs inventeurs.

Eh! vous vous persuadez quelquefois, vous, mes frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde et de ses plaisirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'est pas interdit à la vertu, et que les gens de bien doivent plus se distinguer des mondains par les dispositions du cœur que par les mœurs extérieures, et la fuite trop rigoureuse de leurs assemblées et de leurs plaisirs. Mais si les intérêts de Jésus-Christ vous touchent, pouvez-vous être capables de quelque joie au milieu du monde? Eh! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur? Pourrez-vous sourire à une impiété; ouvrir les oreilles aux médisances les plus atroces; applaudir au langage profane des passions; louer les projets frivoles et insensés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés et des usages? pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jésus, et prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime? pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice; et vous faire, d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir, ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus : pourrez-vous y retenir vos larmes? Quelle contrainte! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une âme qui aime son Dieu, lors même que l'ordre et le devoir l'y engagent! Vous cherchez le monde pour vous délasser? mais vous devriez l'éviter, pour vous épargner les moments les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement; que votre esprit, fatigué de tant d'images affligeantes, devrait aller se consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde; mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugements de colère que Dieu y exerce sur les hommes; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous alarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disait autrefois le Seigneur à l'ange exterminateur; marquez sur le front, et épargnez les hommes qui gémissent et qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle : *Transi per mediam Jerusalem, et notabis signum super frontes virorum qui ingemunt et mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus* (ÉZÉCH. IX, 4) : c'est le caractère le plus essentiel des justes; c'est la marque décisive à laquelle on les reconnaît. Tout le reste des habitants de Jérusalem est livré à la fureur du glaive et de la vengeance céleste : ce petit nombre tout seul de justes qui gémissent est épargné, et marqué du sceau de salut : le Seigneur ne reconnaît pour siens que ces âmes touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, et qui lui disent tous les jours avec un prophète : Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, et voyez : *Attende, Domine, de cœlo, et vide de habitaculo sancto gloriæ tuæ.* (Is. LXIII, 15, 16, 17, 19.) Où est votre zèle? où est la force de votre bras? ou du moins, que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple? *Ubi est zelus tuus? fortitudo tua? multitudo viscerum tuorum?* Car malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Père; et Abraham, dont nous faisons gloire d'être les enfants, et tous les saints protecteurs de cet empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jetez sur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noster, et Abraham nescivit nos.* Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis?* Pourquoi avez-vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus? *Quare indurasti cor nostrum, ne timeremus te?* Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les tribus de votre héritage : si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi et la piété de tant d'âmes saintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous désarment : *Convertere propter servos tuos, tribus hereditatis tuæ.* Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte : ce royaume autrefois si illustre par la foi de nos pères, par la piété de ses souverains, par le sang de tant de martyrs, et par la sainteté et la science de vos ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues et perverses : l'incrédulité s'y élève insensiblement sur les débris de votre culte : nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancêtres encore assis dans les ténèbres de la mort et de l'idolâtrie; et nous sommes presque redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, et que votre saint nom fût invoqué parmi nous : *Facti sumus quasi*

in principio, cum non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos.

Tels sont les gémissements de la foi, et l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchants avec lesquels ils vivent. Et pour vous, mes frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut : respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore : liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les suivre : désirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir de votre faiblesse que des désirs : favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-mêmes : et par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de foi et de piété ne demeure sans récompense.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DU VÉRITABLE CULTE.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longè est à me.

Ce peuple m'honore des lèvres; et son cœur est loin de moi. (MATTH. XV, 8.)

Voici, mes frères, la nouvelle alliance, c'est-à-dire, la religion du cœur établie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de rien, rejetée; la piété qui est utile à tout, annoncée; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte des occasions d'erreur, et des prétextes de calomnie; elle accusa l'Église d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la synagogue. L'institution sainte de nos sacrements; les honneurs rendus aux saints et à Marie; les abstinences et les veilles; la décoration des temples et des autels; l'appareil extérieur et respectable du culte; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes; celles dont l'origine, cachée dans des temps reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu; et les abus où l'ignorance et la superstition avaient conduit les simples aux siècles précédents, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Églises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu! réparé les ruines de votre maison : vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons n'a plus que le même langage; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte, Samarie et Jérusalem ne former plus comme autrefois qu'un même peuple au pied de vos autels! C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme; afin que non-seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une âme dans votre Église.

Mais à nos prières, mes frères, il faut joindre vos exemples! vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions : et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez.

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les règles de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte; je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paraissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance; seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété; ce serait un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire que, sans vous appliquer à purifier votre cœur, et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu; ce serait l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit.

Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose d'abord, mes frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Être souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâce, c'est toute la religion des esprits bienheureux, c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avait été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avaient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine : enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui; notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères : telle est la religion de la terre; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices; Énos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles; les patriarches dressèrent des autels, la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances : l'Église plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut : un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs; et ce mystère, continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir, jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercices et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles; les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacrements, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Église un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion : et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples : c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la faible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais, je pourrais vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous, du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants; et la perte

de tout ne vous paraît-elle rien à l'égal de lui déplaire? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même? Vivez-vous de la foi? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui se passe? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? Gémissez-vous sur les égarements de vos mœurs passées? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé, sous un extérieur encore mondain? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal? en fuyez-vous les occasions? en cherchez-vous les remèdes? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant; y êtes-vous fidèle? Non, mes frères, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusements, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais, mes frères, quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections : ah! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentiments de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile; tous les attachements extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur tombent d'eux-mêmes, et ne tiennent plus à rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles avec un cœur mondain et déréglé font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les âmes même les plus mondaines, et les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs, et à leurs faiblesses honteuses, quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie : mais on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachements des passions, et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paraît point, tandis que tout ce qui paraît est encore le même. Ah! il en coûterait trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore; on se reprocherait de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques, pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne saurait plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnaître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les faibles, et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les justes, et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine : que dirai-je enfin? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché; qu'il est aisé de servir Dieu et de

gagner le ciel à ce prix-là; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage; et dès là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété; on y trouve de la simplicité et de la faiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Église, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force; on voudrait une religion qui fît des philosophes, et non pas des fidèles; on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut; et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher auditeur, vous qui nous tenez ce langage, le déréglement de vos mœurs, et la bassesse de vos passions, ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes faibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudrait se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la faiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affection abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison; et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits faibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure!

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, mes frères, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie, à se mettre au-dessus des événements et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes et les esprits forts et élevés; et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits faibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent; qui ne sentent les mouvements des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger; qui se disputent les plaisirs les plus innocents; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal, mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles; et font gloire de leur docilité, et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, et simple pour le bien, vous, au contraire, vous êtes plus faible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un faible roseau que les vents agitent à leur gré; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes faible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les justes, que les règles de la religion rendent si respectables; vous les regardez comme des pratiques populaires, et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère : mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion? Quoi? les soins de la fortune? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret? ces lâchetés pour détruire un concurrent, et vous élever sur ses ruines? cet art éternel de paraître tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paraît? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris? Voilà le beau et le grand de la vie de la cour : or êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la prétendue supériorité de votre esprit? tout cela vous paraît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive? Grand Dieu! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs

la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de faiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables? Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérants, que les travaux d'une araignée, comme dit votre prophète, que le souffle le plus léger dissipe? et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire? Un David dansant devant votre arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'était-il pas plus grand à vos yeux que David, de retour de ses victoires et de ses conquêtes? et l'orgueilleuse Michol, qui traita sa piété de simplicité et de faiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout? et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité?

Ce qui nous abuse, mes frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations; et que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paraissent plus qu'un atome; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événements qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changements de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le faible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère : elle regarde les princes, les souverains, ces âmes illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfants établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît si grand et si merveilleux; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse, ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les justes, ne croyez pas, mes frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère faible et borné : je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi; de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étaient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes frères, ces hommes si généreux au milieu des tourments, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étaient des hommes simples, religieux, fervents : un docteur et un prophète répondaient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenait pour des dieux, allaient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple; les grands apôtres eux-mêmes, pleins de cet esprit, qui est le seigneur des sciences et la source des lumières, venaient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs; et, pour être spirituel, il ne fallait pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes frères, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte : vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchait à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion : les fidèles assemblés offraient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et dans des cantiques spirituels : ils célébraient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité, qui précédaient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeait avec action de grâces : ils se donnaient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable qu'ils n'attendaient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devait consommer dans le ciel : ils lavaient les pieds de ceux qui évangélisaient les biens véritables, et les arrosaient de leurs larmes; ils traversaient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ : ils recevaient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offraient les effusions sincères de leur charité : leurs familles étaient des églises do-

mestiques, où les fonctions les plus communes devenaient des actes de religion; des prières pures et simples, mais pleines de foi; des mœurs innocentes; des enfants instruits à connaître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en Jésus-Christ, et à le confesser généreusement devant les tyrans; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur; voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinements de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étaient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Église; des hommes à qui l'Esprit saint n'avait pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avaient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivants ne changèrent rien à cet esprit : on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avaient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avaient consommé leur sacrifice! quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leur corps, qui avaient échappé à la fureur des tyrans! Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés? que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes! que de dons et de richesses consacrés à la majesté du culte! que de pieux établissements pour aider à la foi des chrétiens! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur! Peut-être était-on allé trop loin, car je ne prétends pas tout justifier; mais que sais-je, ô mon Dieu! si ces pieux excès de zèle et de simplicité, ne vous honoraient pas davantage que tous les vains raffinements de notre siècle? du moins s'il y avait des abus, ils ne déchiraient pas votre Église comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étaient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance qui ne connaît plus de joug, et qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égarements avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous : il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion : c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public; et on connaît bien des personnes à qui on serait bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacrements, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fond, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme; et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, mes frères, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours; mais je ne voudrais pas que le zèle contre les abus de la vertu, fût une satire éternelle de la vertu même : je voudrais qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphèmes, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi, et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourrait croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée : c'est un reste de ce goût ancien et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir : il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchants : les vierges folles et les vierges

sages étaient toutes parées de même, portaient dans les mains les mêmes lampes, couraient au même festin; c'était l'huile de la charité qui les discernait : et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce que saint Paul disait autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes : *mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum* (ROM. VII, 12); mais l'abus qu'on en fait, change en occasion de péché ce qui n'avait été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum;* et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum;* et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum;* et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum;* et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur, comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre âme : tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui, n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur : Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Église visible sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacrements, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques, et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de grâces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Être suprême; ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics, et des cérémonies bizarres; qui ne réglaient point l'intérieur, et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient, ni la guérir, ni même la connaître.

Cependant, mes frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église. Hélas! toute la gloire de la fille du roi est, pour ainsi dire, en dehors; jamais la montre ne fut si belle; jamais les dehors du culte plus solennels; jamais les temples plus pompeux, les sacrements plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété; et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspirerait l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyait voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, mes frères, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre; et

nous serions consolés si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi, et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs; lesquelles ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui, leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence, et toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux, on est touché de leur infortune, on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints, que la miséricorde; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagements profanes, dans des haines invétérées; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation : ah! Dieu n'a que faire de vos biens; mais il demande votre cœur; et votre argent périra donc avec vous? Ainsi on soutient des entreprises de piété, on favorise les gens de bien, on s'érige en protecteur d'une maison sainte, on orne des temples et des autels : mais l'ambition est toujours démesurée, mais l'envie ronge toujours le cœur, mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes; mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son âme, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté : ah! le Seigneur rejette vos présents; vos dons profanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles, mais la vie va toujours même train, mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis, mais les plaisirs n'y perdent rien, mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusements : ah! vous participez donc à la table de Satan, et non à celle de Jésus-Christ; et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi, dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfants, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paraît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses saints : il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère : on redouble les largesses, on multiplie les intercessions, et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il voulait nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissements d'un cœur touché : on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère : ah! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces pour autrui, tandis que vous vous réservez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte : on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Église lui a consacrées; et sous ces dehors religieux, on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense : ah! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes! vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps; puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres! et on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur dans son prophète faisait autrefois à des prêtres, lesquels, sous la sainteté de leurs vêtements, et les marques augustes du sacerdoce, cachaient un cœur profane et souillé : Je m'élèverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels : je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte, qui cachaient un cœur plein d'iniquités et de souillures, et je délivrerai mon lin et ma laine, qui couvraient leur ignominie. *Convertar, et liberabo lanam meam et linum quæ operiebant ignominiam ejus.* (Osée ii, 9.)

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme de chrétien :

vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fond et la vertu : vous êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paraissent au dehors des ornements saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au dedans est plein d'infection et de pourriture; vous ressemblez à cet autel du tabernacle, dont il est parlé dans l'Écriture : Il était revêtu d'or pur, les dehors en étaient brillants, mais le dedans était vide, et il n'était pas solide, dit l'Esprit de Dieu : *Non erat solidum, sed intùs vacuum.* (EXOD. XXXVIII, 7.) En vain vous immolez dessus des victimes; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin : vos passions n'y paraissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu : il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété : *Non erat solidum, sed intùs vacuum.*

Mais, mes frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous : nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond : la vie même de la cour nous accoutume à ne faire pas grand cas des dehors, et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblants si communs et si peu sincères; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables, dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime, nous, mes frères; nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances? croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse ? croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages?

Mon Dieu! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne sont faux que dans la religion; c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi, et à la réalité de vos promesses.

Cependant la vaine confiance est le caractère des âmes dont je parle; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles sont saintes; *mandatum quidem sanctum;* et elles deviennent des obstacles de salut par le fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, mes frères, le désordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas : le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre : on ne trouve au dedans de soi, pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience : elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même : les aumônes, les sacrements, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la Mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'âme : on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes : on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion : on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence : si la grâce quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ses remords naissants cet amas d'œuvres mortes et inutiles : ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes : on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage; et on se fait des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres : on les fait entrer en société de son gain; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu, on cultive leur amitié, on conserve avec eux des liai-

sons d'estime et de confiance, on les intéresse à demander à Dieu notre conversion, et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à la séparation et à la retraite : on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques moments plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs : on favorise tout ce qui peut être utile au bien : on se choisit un guide fameux et éclairé : on paraît plus souvent au pied du tribunal sacré : on est de toutes les assemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisait pas autrefois de scrupule : on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu : cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de désirs d'élévation et de faveur, les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés; l'humeur et la hauteur dans un domestique point adoucie; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes frères, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère : c'est par là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra, jusqu'à la fin, dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur leur suscitait, de siècle en siècle, bornaient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disaient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales : ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes, c'est un amour sincère de ses commandements, c'est une vie sainte et innocente, c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtements, c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourrissaient toujours leur injuste confiance. Quand ils étaient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout à fait le Dieu de leurs pères, ils avaient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappelaient facilement de leurs égarements; ils leur faisaient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice : en un mot, quand ils étaient devenus idolâtres, et ennemis déclarés du Seigneur, il n'était pas impossible d'en faire des pénitents. Mais tandis qu'ils persévéraient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi, ah! les prophètes avaient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications, et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassurait toujours : les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittaient scrupuleusement, ôtaient aux vérités terribles qu'on leur annonçait de la part de Dieu, toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains, se convertissent; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines qui allient les devoirs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avaient vécu sans défiance : semblables à ces soldats, dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattaient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portaient, en apparence, les armes pour sa gloire; mais, ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Écriture, des marques d'idolâtrie, et l'on découvrit que, sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avaient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.* (II MACH. XII, 40.) Et telle est la destinée des âmes dont je parle : elles combattent sous les étendards de la piété, elles paraissent même confondues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi, elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie : dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance; mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparaîtront, et on découvrira sous ces dehors religieux des idoles cachées; c'est-à-dire, mille passions injustes, qui, devant Dieu, les avaient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles. *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.*

Hélas! mes frères, un ennemi des chrétiens leur reprochait autrefois, que les préceptes de l'Évangile étaient à la vérité admirables; que rien n'approchait de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ; mais qu'elles étaient si peu à la portée de la faiblesse humaine, qu'il ne croyait pas que per-

sonne pût les accomplir : *Vestra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, mes frères, qu'auraient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la faiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen, si elles ne réglaient que les dehors? qu'en coûte-t-il en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne; c'est de haïr un monde qui nous rit, et qui nous recherche; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent; c'est de cacher les défauts, et de dire du bien de ceux qui nous calomnient; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte : voilà ce qui faisait tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ : voilà ce qui leur en faisait si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affaiblir et de le combattre; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *mandatum quidem justum;* et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous, aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir, que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité, et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes, et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes : on prie lorsque le devoir obligerait d'agir; on agit lorsque nos besoins devraient nous engager à prier : on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin, et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfants malheureux, ou à des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité : on prend une inspection sur des maisons saintes, et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfants, et sur la conduite de ses domestiques : on réconcilie les cœurs aigris et aliénés; on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles, et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des amours étrangères : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ, et l'on ne voudrait pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa faiblesse et le gagner au Seigneur : on s'impose une multitude de prières saintes, et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères, et nous faisons sentir par là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine,* et que *nous nous séduisons nous-mêmes.* (JAC. 1, 26.)

Que dirai-je enfin? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Église ordonne de suivre et d'écouter. Oui, mes frères, la voix du pasteur a une grâce et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père; les vérités les plus simples dans sa bouche, tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres : nous sommes des étrangers, et il est le pasteur : nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient; l'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Église, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est là proprement l'assemblée des fidèles, c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir, c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi; c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront; c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter; et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient, et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devrait le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle, mes frères : Tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une

œuvre de la foi et de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la justice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît ; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme ; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance ; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais ; et ce qu'il pourrait avoir de pénible est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Évitez donc également, mes frères, les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable : c'est l'humeur toute seule, qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est ; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur ; ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la sainte raison méprise, et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue, et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une faiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes : et forçons les ennemis de la vertu de convenir que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentiments, former des âmes grandes et généreuses ; et que rien n'est si petit et si puéril, qu'une âme que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos faiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connaissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'INCERTITUDE DE LA JUSTICE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens autem Jesus de synagogâ, introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre.

(Luc, iv, 38.)

Rien ne représente plus au naturel l'état d'une âme tiède et languissante, que l'état d'infirmité, où l'Évangile nous dépeint aujourd'hui la belle-mère de saint Pierre. On peut dire que la tiédeur et l'indolence dans les voies de Dieu, accompagnée d'une vie d'ailleurs exempte de grands crimes, est une sorte de fièvre secrète et dangereuse, qui mine peu à peu les forces de l'âme, qui altère toutes ses bonnes dispositions, qui affaiblit toutes ses facultés, qui corrompt insensiblement tout l'intérieur, qui change ses goûts et ses penchants, qui répand une amertume universelle sur tous les devoirs, qui la dégoûte de tout bien et de toute nourriture sainte et utile, qui consume de jour en jour sa vie et sa substance, et finit enfin par une extinction entière et une mort inévitable.

Cette langueur de l'âme dans les voies du salut est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins aperçue. L'exemption du désordre dans cet état d'infidélité nous rassure : la régularité extérieure de la conduite, qui nous attire de la part des hommes tous les éloges dus à la vertu, nous flatte : le parallèle secret que nous faisons de nos mœurs avec les déréglements de ces pécheurs déclarés que le monde et les passions entraînent, achève de nous aveugler ; et nous regardons notre état, comme un état, moins parfait, à la vérité, mais toujours sûr pour le salut, puisque la conscience ne nous y reproche qu'un fonds de paresse, de négligence dans nos devoirs, d'in-

mortification, d'amour de nous-mêmes, et des infidélités légères qui ne donnent pas la mort à l'âme.

Cependant, puisque les livres saints nous représentent comme également rejetées de Dieu, et l'âme adultère et l'âme tiède, et qu'ils prononcent le même anathème, et contre celui qui méprise l'œuvre de Dieu, et contre celui qui la fait avec négligence; il faut que l'état de tiédeur dans les voies de Dieu soit un état fort douteux pour le salut, et par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme, et par celles où tôt ou tard il ne manque pas de la conduire.

Je dis, premièrement, par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu; d'infidélité à la grâce, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs: dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

Secondement, par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui sont l'oubli de Dieu, et une chute grossière et déclarée.

C'est-à-dire, que je me propose d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font sentir tout le danger d'une vie tiède et infidèle, et qui, par leur importance, nous fourniront le sujet de deux discours différents. La première, c'est qu'il est fort douteux que l'âme tiède conserve dans cet état habituel de tiédeur la grâce sanctifiante, et la justice qu'elle croit conserver, et sur laquelle elle se rassure. La seconde, c'est que quand même il serait moins douteux si elle conserve encore devant Dieu la grâce sanctifiante, ou si elle l'a perdue, il est certain du moins qu'elle ne saurait la conserver longtemps.

L'incertitude de la justice dans la tiédeur: cette première vérité fera le sujet de ce discours.

La certitude de la chute dans la tiédeur, seconde vérité sur laquelle je vous instruirai dans le discours suivant. Implorons, etc.

Si nous disons que nous sommes sans péché, dit un apôtre, *nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* (I JOAN. I, 8.) La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas exempte de taches; l'homme, plein de ténèbres et de passions depuis le péché, ne saurait être toujours, ni si attentif à l'ordre, qu'il ne se méprenne quelquefois, et ne s'en écarte; ni si touché des biens véritables et invisibles, qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparents, parce qu'ils font sur nos sens des impressions vives et promptes, et qu'ils trouvent dans nos cœurs des penchants toujours favorables à leurs dangereuses séductions.

La fidélité que la loi de Dieu exige des âmes justes n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature, et dont la piété la plus attentive ne peut se défendre; mais il en est de deux sortes: les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, et que le Seigneur, dit saint Augustin, laisse aux âmes les plus fidèles, pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémissements, pour rallumer leurs désirs, le dégoût de leur exil, et l'attente de leur délivrance: les autres sont celles qui nous plaisent, que nous nous justifions à-nous mêmes, auxquelles il ne nous paraît pas possible de renoncer, que nous regardons comme des adoucissements nécessaires à la vertu, où nous ne voyons rien de criminel, parce que nous n'y voyons point de crime, qui entrent dans le plan délibéré de nos mœurs et de notre conduite, et qui forment cet état d'indolence et de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damne tant de personnes, et dans le monde et dans les cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de religion et de crainte de Dieu, et des dispositions heureuses pour le salut.

Or je dis, que cet état de relâchement et d'infidélité, cette négligence soutenue et tranquille sur tout ce qui ne nous paraît pas essentiel dans nos devoirs, cette molle indulgence pour tous nos penchants, dès qu'ils ne nous offrent point de crime; en un mot, cette vie toute naturelle, toute d'humeur, de tempérament, d'amour-propre, si commune parmi ceux qui font profession publique de piété, si sûre en apparence, si glorieuse même devant les hommes, et à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu et de régularité: je dis que cet état est un état fort douteux pour le salut, qu'il prend sa source dans un cœur déréglé, où l'Esprit saint ne domine plus; et que toutes les règles de la foi nous conduisent à penser qu'une âme de ce caractère est déjà déchue, sans le savoir, de la grâce et de la justice qu'elle croit conserver encore. Premièrement, parce que le désir de la perfection, essentiel à la piété chrétienne, est éteint dans son cœur. Secondement, parce que les règles de la foi, qui distinguent le crime de la simple offense, toujours presque fort incertaines à l'égard des autres pécheurs, le sont infiniment plus envers l'âme tiède et infidèle. Troisièmement, enfin, parce que de toutes les marques d'une charité vivante et habituelle, il n'en est plus aucune qui paraisse en elle. Suivons

ces vérités, elles sont dignes de votre attention.

Toute âme chrétienne est obligée de tendre à la perfection de son état. Je dis obligée : car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir essentiel pour toute âme fidèle. Soyez parfaits, dit Jésus-Christ, parce que le Père céleste que vous servez est parfait. Je ne vois qu'un seul point essentiel, disait saint Paul; c'est d'oublier tout ce que j'ai fait jusqu'ici (et qu'oubliait-il, mes frères? ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'églises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges), et d'avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire. Le désir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les saintes inquiétudes sur les obstacles innombrables qui nous arrêtent sur notre route, non-seulement ne renferment donc pas un simple conseil, et une pratique réservée aux cloîtres et aux déserts; mais ils forment l'état essentiel du chrétien, et la vie de la foi sur la terre.

Car la vie de la foi dont le juste vit n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, et de croître jusqu'à la plénitude de l'homme nouveau; un gémissement continuel excité par le sentiment intérieur de nos propres misères, et par ce poids de corruption qui appesantit notre âme, et lui fait encore porter tant de traits de l'homme terrestre; un combat journalier entre la loi de l'esprit, qui voudrait sans cesse nous élever au-dessus de nos affections sensuelles, et la loi de la chair, qui sans cesse nous rentraîne vers nous-mêmes : voilà l'état de la foi et de la justice chrétienne. Qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, solitaire, courtisan, voilà la perfection où vous êtes appelé; voilà le fonds et l'esprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'austérité des anachorètes, le silence et la solitude des déserts, la pauvreté des cloîtres; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les désirs qui s'opposent en vous à la loi de Dieu, à mortifier ces penchants rebelles qui ont tant de peine à plier sous le devoir et sous la règle; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jésus-Christ : voilà la mesure de perfection où la grâce chrétienne vous appelle, et le devoir le plus essentiel à l'âme juste.

Or dès là que vous vous prêtez à tous vos penchants, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte; dès que vous vous bornez à l'essentiel de la loi, que vous vous faites comme un plan et un état de la tiédeur et de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pousser plus loin votre fidélité; que vous dites vous-même, que vous ne sauriez soutenir une vie plus recueillie et plus exacte; dès là, vous renoncez au désir de votre perfection : vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point de justice et de sainteté où Dieu vous appelle, et où sa grâce ne cesse de vous pousser en secret : vous ne gémissez plus sur ces misères et ces faiblesses qui vous retardent sur votre route; vous ne souhaitez plus que le règne de Dieu s'accomplisse dans votre cœur. Donc dès là vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler; vous négligez le soin de votre âme, vous n'entrez pas dans les desseins de la grâce, vous en arrêtez les saintes impressions, vous n'êtes plus chrétiens; c'est-à-dire, que cette disposition toute seule, ce dessein formel de se borner à l'essentiel, et de regarder tout le reste comme des excès louables et des œuvres de surcroît, est un état de mort et de péché, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire, de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous instruire sur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres et des solitudes, et à peine écoutez-vous là-dessus nos instructions. Vous vous trompez, mes frères : les âmes retirées embrassent, à la vérité, certains moyens de pur conseil, des jeûnes, des austérités, des veilles, pour parvenir à la mortification des passions, à laquelle nous sommes tous appelés : elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'est pas de notre état, je l'avoue; mais la perfection de la fin où ces moyens conduisent, qui est le règlement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la soumission des sens et de la chair à l'esprit, le renouvellement du cœur et la perfection de tous les états, l'engagement de tous les chrétiens, le vœu de notre baptême : donc, renoncer à cette perfection, en se bornant par choix et par état à une vie douce, tranquille, sensuelle, mondaine, exempte seulement de chute grossière, c'est renoncer à la vocation chrétienne, et changer la grâce de la foi, qui nous a faits membres de Jésus-Christ, en une indigne paresse. Première raison.

Mais quand cet état de tiédeur ne serait pas si douteux pour le salut, par rapport au désir de la perfection, essentiel à la vie chrétienne, et qui est

éteint dans l'âme tiède et infidèle, il le serait par l'impuissance où il nous laisse, et où il la met elle-même, de discerner dans sa conduite les infidélités qui peuvent aller au crime, de celles qui demeurent de simples offenses.

Car, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnaisse des fautes qui ne font que contrister en nous l'Esprit saint, et d'autres qui l'éteignent tout à fait dans l'âme : néanmoins, les règles qu'elle nous fournit pour les discerner ne sauraient être toujours ni sûres ni universelles, du moment qu'on les applique : il s'y trouve d'ordinaire par rapport à nous des circonstances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des transgressions formelles et manifestes des préceptes marqués dans la loi, et qui ne laissent aucun doute sur l'énormité de l'offense : je parle de mille transgressions douteuses et journalières de haine, de jalousie, de médisance, de sensualité, de recherche de soi-même, de vanité, de vivacité, de paresse, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de désirs de parvenir ou de plaire, où il est malaisé de définir jusques à quel point le précepte est violé : or je dis, que c'est par la disposition du cœur toute seule, qu'on peut décider de la mesure et de la malice de ces sortes de fautes, que les règles y sont toujours incertaines, et que souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste est crime et corruption, non-seulement dans le pécheur, mais aussi dans l'âme tiède et infidèle. En voulez-vous des exemples tirés des livres saints?

Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce prince infidèle : la faute ne paraît pas considérable; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu, et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué au contraire, trop crédule, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avait ordonné d'exterminer : il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais comme cette infidélité est plutôt une précipitation et une surprise, qu'une désobéissance, et qu'elle part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près la faute. Or si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités journalières et habituelles comme légères? Connaissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent? Dieu la connaît, qui en est le scrutateur et le juge; et ses yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu; de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds; dites-nous si tout cela peut former à ses yeux un état fort digne d'un cœur chrétien, et si des fautes qui partent d'un principe si corrompu peuvent être légères et dignes d'indulgence?

Aussi, mes frères, Paul, cet homme miraculeux, et à qui les secrets du ciel avaient été revélés; Paul, qui ne vivait plus lui-même, mais en qui Jésus-Christ tout seul vivait; Paul, qui souhaitait tous les jours la dissolution du corps terrestre, pour être revêtu de l'immortalité; cet apôtre toujours prêt à donner sa vie pour son maître, et d'être immolé sur le sacrifice de sa foi; ce vase d'élection à qui la conscience ne reprochait rien, ne savait pourtant s'il était digne d'amour ou de haine; s'il portait encore au fond de son cœur le trésor invisible de la charité, ou s'il l'avait perdu; et dans ces tristes perplexités, le témoignage de sa conscience ne pouvait calmer ses frayeurs et ses incertitudes. David, ce roi si pénitent, qui faisait ses délices de la méditation continuelle de la loi du Seigneur, et que l'Esprit saint appelle un roi selon le cœur de Dieu; David tremble cependant que la malice de ses fautes ne lui soit pas assez connue; que la corruption de son cœur ne lui en cache toute l'énormité; il se figure des abîmes inconnus dans sa conscience, qui lui font répandre un torrent de larmes devant la sainteté de son Dieu, et demander qu'il l'aide à se purifier de ses infidélités cachées en les lui faisant connaître : *Et ab occultis meis munda me.* (Ps. XVIII, 13.) Et vous qui ne veillez point sur votre cœur, vous qui, dans des mœurs tièdes et sensuelles, vous permettez tous les jours, de propos délibéré, mille infidélités, sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte; vous qui éprouvez tous les jours ces mouvements douteux des passions, où, malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare le crime de la simple offense; vous dont toutes les actions sont presque douteuses, qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond; vous qui flottez

éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort, *uno tantùm gradu, ego morsque dividimur* (I REG. XX, 3) : vous malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez que l'état de votre conscience vous est parfaitement connu; que les décisions de votre amour-propre sur vos infidélités, sont les décisions de Dieu même, et que le Seigneur, que vous servez avec tant de tiédeur et de négligence, ne vous livre pas à vos propres erreurs, et ne punit pas vos égarements en vous les faisant méconnaître? vous croiriez conserver encore la justice et la grâce sanctifiante? et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et habituelles, par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez au dehors aucune marque?

O homme! que vous connaissez peu les illusions du cœur humain, et les jugements terribles de Dieu sur les âmes qui vous ressemblent! Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens (c'est ce que le Seigneur reprochait autrefois à une âme tiède et infidèle); et vous ne voyez pas, ajoutait-il (car le caractère de la tiédeur, c'est l'aveuglement et la présomption), vous ne voyez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle, et dénué de tout à mes yeux : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cœcus, et nudus.* (APOC. III, 17.) C'est donc la destinée d'une âme tiède et infidèle de vivre dans l'illusion, de se croire juste et agréable à Dieu, et d'être déchue devant lui, sans le savoir, de la grâce et de la justice.

Et une réflexion que je vous prie de faire ici, c'est que la confiance des âmes dont je parle est d'autant plus mal fondée, qu'il n'est personne qui soit moins en état de juger de son cœur, que l'âme tiède et infidèle. Car le pécheur déclaré ne peut se dissimuler à lui-même ses crimes, et il sent bien qu'il est mort aux yeux de Dieu; le juste, quoiqu'il ignore s'il est digne d'amour ou de haine, porte du moins une conscience qui ne lui reproche rien; mais l'âme tiède et infidèle est toujours un mystère inexplicable à elle-même ; car la tiédeur affaiblissant en nous les lumières de la foi, et fortifiant nos passions, augmente nos ténèbres; chaque infidélité est comme un nouveau nuage répandu sur l'esprit et sur le cœur, qui obscurcit à nos yeux les vérités du salut. Ainsi votre cœur peu à peu s'enveloppe, votre conscience s'embarrasse, vos lumières s'affaiblissent : vous n'êtes plus cet homme spirituel qui juge de tout : insensiblement vous vous faites en secret des maximes qui diminuent à vos yeux vos propres fautes, l'aveuglement augmente à proportion de la tiédeur : plus vous vous relâchez, plus vous voyez d'un œil différent les devoirs et les règles; ce qui paraissait autrefois essentiel ne paraît plus qu'un vain scrupule : les omissions sur lesquelles on aurait senti, dans le temps de la ferveur, de vifs remords, on ne les regarde plus même comme des fautes : les principes, les jugements, les lumières, tout est changé.

Or, dans cette situation, qui vous a dit que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez sur la nature de vos infidélités et de vos chutes journalières? qui vous a dit que ce qui vous paraît si léger, l'est en effet, et que les bornes reculées que vous marquez au crime, et en deçà desquelles tout ce qui en approche vous semble véniel, sont en effet les bornes de la loi? Hélas! les guides les plus éclairés eux-mêmes ne sauraient voir clair dans une conscience tiède et infidèle : ce sont là de ces maux de langueur, pour ainsi dire, où l'on ne connaît rien, où les maîtres de l'art ne sauraient parler sûrement, et dont la cause secrète est toujours une énigme : vous-même, dans cet état de relâchement, vous sentez bien que vous portez sur le cœur je ne sais quels embarras qui ne s'éclaircissent jamais assez à votre gré; qu'il vous reste toujours au fond de la conscience je ne sais quoi d'inexplicable et de secret, que vous ne manifestez jamais qu'à demi : ce ne sont point des faits; c'est l'état et le fond de votre âme que vous ne faites point connaître : vous sentez bien que la confession extérieure de vos fautes ne ressemble jamais bien à vos dispositions les plus intimes, et ne peint pas votre intérieur tel qu'il est en effet; et qu'enfin, il y a toujours dans votre cœur quelque chose de plus coupable que les infidélités dont vous venez vous accuser.

Et en effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même; dans cette mollesse de mœurs qui fait comme le fonds de votre vie; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte les sens, à éloigner tout ce qui vous gêne, à sacrifier toujours ce qui ne paraît pas essentiel dans vos obligations à la paresse et à l'indolence; l'amour de vous-même n'y est pas monté jusqu'à ce point fatal, qui suffit pour le faire dominer dans un cœur, et en bannir la charité? Qui pourrait vous répondre, si dans ces infidélités volontaires et si fréquentes, où, rassuré par leur prétendue légèreté, vous résistez à la grâce qui vous en détourne en secret, vous étouffez la voix de la conscience qui vous les reproche, vous agissez toujours contre vos propres lumières; si ce mépris intérieur de la voix de Dieu, si cet abus formel et journalier des lumières et des grâces, n'est pas un outrage fait à la bonté divine, un mépris criminel de ses dons,

une malice dans l'égarement, qui n'y laisse plus d'excuse, une préférence donnée de propos délibéré à vos penchants et à vous-même sur Jésus-Christ, qui ne peut partir que d'un cœur où tout amour de l'ordre et de la justice est éteint? Qui pourrait vous dire, si dans ces pensées, ou votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle; et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu après coup vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée? Qui oserait décider enfin si, dans ces antipathies et ces animosités secrètes, sur lesquelles vous ne vous gênez jamais que faiblement, et toujours par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au delà duquel se trouvent la haine et la mort de l'âme? si dans cette sensibilité outrée qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos infirmités, vos pertes, vos disgrâces, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur et une révolte contre les ordres de la Providence? si dans toutes ces attentions et ces empressements dont on vous voit si occupé pour ménager, ou les intérêts de votre fortune, ou les soins d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime de l'ambition, ou autant de complaisance en vous-même et de désir de plaire, pour souiller votre cœur du crime de la volupté? Grand Dieu! qui a bien discerné, comme disait autrefois votre serviteur Job, ces bornes fatales, qui séparent dans un cœur la vie de la mort, et la lumière des ténèbres? Ce sont là des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances : seconde raison tirée de l'incertitude des règles, qui laissent l'état d'une âme tiède fort douteux, et qui la mettent elle-même dans l'impuissance de se connaître.

Mais une dernière raison qui me paraît encore plus décisive et plus terrible pour l'âme tiède, c'est qu'on ne voit plus rien en elle qui puisse même faire présumer qu'elle conserve encore la grâce sanctifiante, et que tout conduit à penser qu'elle l'a perdue; c'est-à-dire que de tous les caractères d'une charité habituelle et vivante, il n'en est plus aucun qui paraisse en elle.

Car, mes frères, le premier caractère de la charité, c'est de nous remplir de cet esprit de l'adoption des enfants, qui nous fait aimer Dieu comme notre père, aimer sa loi et la justice de ses commandements, et craindre plus la perte de son amour, que tous les maux dont il nous menace.

Or, cette attention toute seule qu'apporte une âme tiède a examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connaître jusqu'à quel point il est permis de la violer, à prendre sans cesse les intérêts de la cupidité contre ceux de la grâce, et justifier éternellement tout ce qui flatte les passions, contre la sévérité des règles qui l'interdisent; cette attention, dis-je, toute seule ne peut partir que d'un fonds vide de foi et de charité, d'un fonds où l'Esprit de Dieu, cet Esprit d'amour et de dilection, ne paraît pas régner : car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le père de famille, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient.

Et pour donner à cette réflexion toute son étendue : cette disposition qui fait qu'on se permet délibérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire; c'est-à-dire que si l'on pouvait se promettre une pareille impunité, et une même indulgence du côté de Dieu, pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violerait avec la même facilité qu'on viole les moindres; c'est-à-dire, que si une vengeance déclarée, une calomnie noire, un attachement criminel, ne doivent pas avoir d'autres suites pour l'avenir qu'un léger ressentiment, qu'un discours de malignité et de médisance, et que des désirs de plaire, et trop de soin et d'attention sur soi-même, on n'aurait pas plus d'horreur pour l'un que pour l'autre; c'est-à-dire, que lorsqu'on est fidèle aux commandements, ce n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint; ce n'est pas à l'ordre et à la loi qu'on s'assujettit, c'est à ses châtiments; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même; car tandis que sa gloire toute seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités par leur légèreté, nous ne craignons pas de lui déplaire : nous nous justifions même en secret ces sortes de transgressions, en nous disant que quoiqu'elles offensent le Seigneur, et lui soient désagréables, elles ne donnent pas cependant la mort à l'âme, et ne damnent personne : ce qui le regarde ne nous touche pas; sa gloire n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des œuvres permises ou défendues : c'est notre intérêt tout seul qui règle là-dessus notre fidélité, et rien ne réveille notre tiédeur que les flammes éternelles nous sommes même ravis de l'impunité de ces fautes légères, de pou-

voir satisfaire nos inclinations sans qu'il nous en arrive d'autre malheur que d'avoir déplu à Dieu : nous aimons cette malheureuse liberté, qui semble nous laisser le droit d'être impunis et infidèles : nous en sommes les apologistes : nous la poussons même plus loin qu'elle ne va en effet : nous voulons que tout soit véniel, les jeux, les plaisirs, les parures, les sensualités, les vivacités, les animosités, les inutilités, les spectacles; que dirai-je? nous voudrions que cette liberté fût universelle; que rien de ce qui plaît ne fût puni; que le Seigneur ne fût ni juste, ni vengeur de l'iniquité, et que nous pussions nous prêter à tous nos penchants, et violer la sainteté de sa loi, sans craindre la sévérité de sa justice. Pour peu qu'une âme tiède rentre en ellemême, elle sentira que c'est là le fond de son cœur, et sa véritable disposition.

Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une âme qui conserve encore la grâce et la charité sanctifiante; c'est-à-dire, d'une âme qui aime encore son Dieu plus que le monde, plus que toutes les créatures, plus que tous les plaisirs, plus que toutes les fortunes, plus qu'elle-même? d'une âme qui ne trouve de joie qu'à le posséder, qui ne craint que de le perdre, qui ne connaît de malheur que celui de lui avoir déplu? La charité que vous croyez conserver encore, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts? ne compte-t-elle pour rien de déplaire à ce qu'elle aime, pourvu que ses infidélités soient impunies? s'avise-t-elle de supputer, comme vous faites tous les jours, jusqu'à quel point on peut l'offenser impunément, pour prendre là-dessus ses mesures, et se permettre toutes les transgressions auxquelles l'espérance de l'impunité est attachée? ne voit-elle rien d'aimable dans son Dieu, et de propre à lui gagner les cœurs, que ses châtiments? quand il ne serait pas un Dieu terrible et vengeur, en serait-elle moins touchée de ses miséricordes infinies, de ses beautés éternelles, de sa vérité, de sa sainteté, de sa sagesse?

Ah! vous ne l'aimez plus, âme tiède et infidèle! vous ne vivez plus pour lui; vous n'aimez plus, vous ne vivez plus que pour vous-même; ce reste de fidélité qui vous éloigne encore du crime n'est qu'un fonds de paresse, de timidité, d'amour-propre; vous voulez vivre en paix avec vous-même; vous craignez les embarras d'une passion et les remords d'une conscience souillée; le crime est pour vous une fatigue, et c'est tout ce qui vous déplaît : vous aimez votre repos; voilà toute votre religion : l'indolence est la seule barrière qui vous arrête, et toute votre vertu se borne à vous-même. Et certes, vous voudriez savoir si cette infidélité est une offense vénielle, ou si elle va plus loin : vous savez qu'elle déplaît à Dieu, car ce point n'est pas douteux; et cela ne suffit pas pour vous l'interdire? et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusqu'à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est de vous informer si c'est un crime digne de l'enfer? Ah! vous voyez bien que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît, motif essentiel cependant, qui doit vous le rendre haïssable; que vous ne servez pas le Seigneur dans la vérité, et dans la charité; que votre prétendue vertu n'est plus qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la loi; que vous n'êtes qu'un vil esclave à qui il faut montrer des verges pour le contenir; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avait caché son talent, parce qu'il savait que son maître était sévère, mais qui, hors de là, l'eût dissipé en folles dépenses : et que dans la préparation du cœur, à laquelle seule Dieu regarde, vous haïssez sa loi sainte; vous aimez tout ce qu'elle défend; vous n'êtes plus dans la charité; vous êtes un enfant de mort et de perdition.

Le second caractère de la charité, dit saint Bernard, c'est d'être timorée, et de grossir nos fautes à nos propres yeux : elle augmente, elle exagère tout, dit ce Père : *Sed aggravat, sed exagerat universa.* Ce n'est pas que la charité nous trompe, et nous cache la vérité; mais c'est que, dégageant notre âme des sens, elle épure la vue de la foi, et la rend plus clairvoyante sur les choses spirituelles; et que d'ailleurs tout ce qui déplaît à l'objet unique de notre amour paraît sérieux et considérable à l'âme qui aime. Ainsi la charité est toujours humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce, qui la font trembler sur chaque action, qui lui font, de l'incertitude où elles la laissent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie. Ce ne sont pas ici ces scrupules vains et puérils que nous blâmons dans les âmes faibles; ce sont ces pieuses frayeurs de la grâce et de la charité, inséparables de toute âme fidèle. Elle opère son salut avec crainte et tremblement, et regarde quelquefois comme des crimes, des actions qui devant Dieu souvent sont des vertus, et presque toujours de pures faiblesses : ce sont là ces saintes perplexités de la charité qui prennent leur source dans les lumières mêmes de la foi : cette voie a été la voie des justes de tous les siècles.

Et cependant c'est cette prétendue charité que

vous croyez conserver encore au milieu d'une vie tiède, et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paraître légères : c'est la charité elle-même, que vous supposez n'avoir point perdue, qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous établit dans un état de paix et de sécurité; en un mot, qui non-seulement bannit de votre cœur toutes ces alarmes pieuses, toujours inséparables de la piété, mais qui vous les fait regarder comme les faiblesses et les excès de la piété même. Or, dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction; si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous pouvez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine?

Enfin le dernier caractère de la charité, c'est d'être vive et agissante. Lisez tout ce que l'Apôtre lui attribue d'activité et de fécondité dans un cœur chrétien : elle opère partout où elle est; elle ne peut être oiseuse, disent les saints; c'est un feu céleste que rien ne peut empêcher d'agir et de se produire : il peut être, à la vérité, quelquefois couvert et comme ralenti par la multitude de nos faiblesses; mais, tandis qu'il n'est pas encore éteint, il en sort toujours, pour ainsi dire, quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des gémissements, des efforts, des œuvres : les sacrements la raniment, les mystères saints l'attendrissent, les prières la réveillent; les lectures de piété, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, les afflictions mêmes, les disgrâces, les infirmités corporelles, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avaient caché durant la captivité se trouva, au retour, couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres, qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias : mais comme ce n'était que la surface seule qui était couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservait encore toute sa vertu, à peine l'eût-on exposé aux rayons du soleil, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux un éclat tout nouveau et une activité surprenante : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (II MAC. I, 22.)

Voilà l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste, et ce qui devrait vous arriver, si la multitude de vos infidélités n'avait fait que couvrir et ralentir, pour ainsi dire, en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre : voilà, dis-je, ce qui devrait vous arriver lorsque vous approchez des sacrements, et que vous venez entendre la parole sainte. Lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits de sa grâce et de sa lumière, et vous inspire de saints désirs, on devrait alors voir votre cœur se rallumer, votre ferveur se renouveler; vous devriez alors paraître tout de feu dans la pratique de vos obligations, et surprendre les témoins les plus confidents de votre vie, par le renouvellement de vos mœurs et de votre zèle : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

Et cependant rien ne vous ranime : les sacrements que vous fréquentez vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Évangile que vous écoutez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle meurt à l'instant; les sentiments de salut que la grâce opère au dedans de vous, n'ont jamais de suite pour le renouvellement de vos mœurs : vous traînez partout la même indolence et la même langueur; vous sortez du pied des autels aussi froid, aussi insensible que vous y étiez venu; on ne voit point en vous de ces renouvellements de zèle et de ferveur, si familiers aux âmes justes, et dont elles trouvent les motifs dans leurs propres chutes : ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui; mêmes infidélités et mêmes faiblesses; vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut : tout le feu du ciel ne saurait plus rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, et sur laquelle vous vous rassurez. Ah! mon cher auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux de Dieu! Je ne veux pas ici prévenir les jugements secrets du Seigneur sur les consciences; mais je vous dis que votre état n'est point sûr, je vous dis même que si l'on en juge par les règles de la foi, vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu : je vous dis encore qu'une tiédeur si longue, si constante, si durable, ne peut subsister avec un principe de vie surnaturelle, qui de temps en temps du moins, laisse paraître au dehors des mouvements et des signes, s'élève, s'anime, prend son essor, comme pour se dégager des liens qui l'appesantissent; et qu'une charité si muette, si oiseuse, et si constamment insensible, n'est plus.

Mais le grand danger de cet état, c'est qu'une âme tiède n'a pas même là-dessus de scrupule. Elle sent bien qu'elle pourrait pousser la ferveur et la fidélité plus loin, mais elle regarde ce zèle et cette exactitude comme une perfection et une grâce réservée à certaines âmes, et non comme un devoir; ainsi on se fixe dans ce degré de tiédeur où l'on est tombé; on n'a fait aucun progrès dans la vertu, depuis les premières ardeurs d'une conversion d'éclat : il semble que toute la ferveur émoussée contre les passions criminelles qu'on avait eu d'abord à combattre, croit qu'il n'y a plus qu'à jouir en paix

du fruit de sa victoire : mille débris qui restent encore du premier naufrage, on ne pense point à les réparer : mille faiblesses, mille inclinations corrompues que nous ont laissées nos premiers désordres, on les aime, loin de les réprimer : les sacrements ne raniment plus la foi, ils l'amusent : la conversion n'est plus la fin qu'on se propose, on la croit faite : les confessions ne sont plus que des redites et des peintures qui se ressemblent : se confesser n'est plus se proposer un changement ; car que trouverait-on à changer dans un train de vie où tout paraît à sa place, et où nulle faute grossière de conduite ne frappe les sens? c'est s'acquitter simplement d'un devoir de piété, et venir amuser le ministre de Jésus-Christ du récit de quelques fautes légères dont on ne se repent point, tandis qu'on est soi-même un crime que l'on ignore. Aussi la vertu de notre ministère délivre encore quelquefois de grands pécheurs; et nous voyons encore tous les jours avec consolation des âmes touchées, après une vie entière de dissolution et de crimes, venir se jeter à nos pieds; et là, le cœur brisé de douleur, le visage baigné de larmes, nous surprendre par la grandeur de leur foi, nous attendrir par l'abondance de leurs soupirs et la vivacité de leur componction, et sortir de nos pieds justifiées; tandis que ces âmes tièdes et infidèles dont je parle, sans cesse réconciliées et jamais pénitentes, portent toujours au tribunal les mêmes faiblesses dont elles ne reçoivent jamais le pardon, parce qu'elles ne les détestent jamais comme il faut, et prouvent qu'il est plus aisé de passer du crime à la vertu que de la tiédeur à la pénitence.

Hélas! peut-être que le guide sacré de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères faiblesses, et qui ne saurait voir la corruption de cœur d'où elles partent, peut-être, par un jugement terrible de Dieu sur vous, qu'il est tranquille comme vous sur votre état : il croit seulement que vous dormez, que vous vous relâchez : il se contente d'animer votre négligence, de réveiller votre tiédeur : il pense de vous ce que les disciples pensaient autrefois de Lazare : *Si dormit, salvus erit* (JOAN. XI, 12); qu'au fond ce sommeil, cette indolence dans les voies de Dieu, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort. Mais Jésus-Christ, qui vous voit tel que vous êtes, et qui ne juge pas comme l'homme; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis longtemps à ses yeux : *Tunc Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est.* (Ibid. v, 14.) Il le dit ouvertement, *manifestè,* c'est-à-dire, que la chose n'était pas nouvelle, et que Lazare, qu'ils croyaient seulement languissant, était mort depuis trois jours : c'est-à-dire, que lorsqu'une chute grossière et déclarée termine enfin la tiédeur d'une âme infidèle, la mort qu'elle portait déjà depuis longtemps dans son cœur ne fait que se manifester. Elle n'est nouvelle que pour les hommes, qui ne voyaient pas ce qui se passait au dedans; mais devant Dieu, elle était morte comme Lazare, depuis le jour presque qu'elle fut languissante : *Tunc Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est.*

On s'abuse sur ce que la conscience ne reproche rien de criminel; et on ne voit pas que c'est cette tranquillité même qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. On se croit en sûreté sur son état, parce qu'il offre plus d'innocence et de régularité que celui des âmes désordonnées : et on ne veut pas comprendre qu'une vie toute naturelle ne saurait être la vie de la grâce et de la foi; et qu'un état constant de paresse et d'immortification est un état de péché et de mort dans la vie chrétienne.

Ainsi, mon cher auditeur, vous, que ce discours regarde, renouvelez-vous sans cesse dans l'esprit de votre vocation; ressuscitez tous les jours, selon l'avis de l'Apôtre, par la prière, par la mortification des sens, par la vigilance sur vos passions, par une vie intérieure, par un retour continuel vers votre cœur, cette première grâce qui vous retira des égarements du monde, et vous fit entrer dans les voies Dieu. Comptez que la piété n'a de sûr et de consolant que la fidélité; qu'en vous relâchant vous augmentez vos peines, parce que vous multipliez vos liens; qu'en retranchant de vos devoirs le zèle, la ferveur, l'exactitude, vous en retranchez toutes les douceurs; qu'en ôtant de votre état la fidélité, vous en ôtez la sûreté; et qu'en vous bornant à éviter le crime, vous perdez tout le fruit de la vertu.

Et au fond, puisque vous avez déjà sacrifié l'essentiel, pourquoi tiendriez-vous encore à des attachements frivoles? et faut-il qu'après avoir fait les démarches les plus pénibles et les plus héroïques pour votre salut, vous périssiez pour n'en vouloir pas faire de plus légères? Lorsque Naaman, peu touché de ce que le prophète ne lui ordonnait pour guérir de sa lèpre que d'aller se baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être attachée à un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son erreur, en lui disant : Mais, seigneur, si l'homme de Dieu vous eût ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir : vous avez abandonné votre patrie, vos dieux et vos en-

fants, pour venir consulter le prophète; vous vous êtes exposé au péril d'un long voyage, vous en avez soutenu toutes les incommodités, pour recouvrer la santé que vous avez perdue; et après tant de démarches pénibles, refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose l'homme de Dieu? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras : quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare et mundaberis.* (IV. REG. V, 13.)

Et voilà ce que je vous dis en finissant ce discours : Vous avez abandonné le monde, et les idoles que vous y adoriez autrefois; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu; vous avez eu tant de passions à vaincre, tant d'obstacles à surmonter, tant de choses à sacrifier, tant de démarches difficiles à faire; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les discours insensés, inséparables d'une conversion d'éclat : il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une vigilance exacte sur vous-même. Si le sacrifice des passions criminelles n'était pas encore fait, et qu'on l'exigeât de vous, vous ne balanceriez pas un moment : vous le feriez, quoiqu'il en dût coûter : *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras :* et maintenant qu'on ne vous demande que de simples purifications, pour ainsi dire; qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de fidélité, plus de foi, plus de vigilance; êtes-vous excusable de vous en dispenser? *Quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous, par le refus d'une chose si aisée, tous vos premiers efforts inutiles? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en fuyant le crime? et ne seriez-vous pas à plaindre, si, après avoir sacrifié à Dieu le principal, vous alliez vous perdre pour vouloir lui disputer encore mille sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *Quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.*

Achevez donc en nous, ô mon Dieu! ce que votre grâce y a commencé : triomphez de nos langueurs et de nos faiblesses, puisque vous avez déjà triomphé de nos crimes : donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez déjà ôté un cœur criminel et corrompu : inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté déréglée qui fait les grands pécheurs : ne laissez pas votre ouvrage imparfait; et puisque vous nous avez fait entrer dans la sainte carrière du salut, rendez-nous dignes de la couronne promise à ceux qui auront légitimement combattu.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA CERTITUDE D'UNE CHUTE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens Jesus de synagogâ, introivit in domum Simonis : socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre.

(LUC, IV, 38.)

Puisque Simon jugea la présence de Jésus-Christ nécessaire pour la guérison de sa belle-mère, il fallait sans doute, mes frères, que le mal fût pressant, et menaçât d'une mort prochaine : il fallait que les remèdes ordinaires fussent devenus inutiles, et qu'il n'y eût qu'un miracle qui pût opérer sa guérison, et la tirer des portes de la mort : cependant l'Évangile ne la dit attaquée que d'une simple fièvre. Partout ailleurs on n'a recours à Jésus-Christ que pour ressusciter des morts, guérir des paralytiques, rendre la vue et l'ouïe à des sourds et à des aveugles de naissance, et, en un mot, pour guérir des maux incurables à tout autre qu'au souverain Maître de la mort et de la vie des hommes : ici on l'appelle pour rendre seulement la santé à un fébricitant. D'où vient que la toute-puissance est employée pour une infirmité si légère? c'est que cette fièvre étant l'image naturelle de la tiédeur dans les voies de Dieu, l'Esprit saint a voulu nous faire entendre par là que cette maladie si légère en apparence, et dont on ne craint pas le danger; cette tiédeur si ordinaire dans la piété, est une maladie qui immanquablement tue l'âme, et qu'il faut un miracle pour qu'elle ne conduise pas à la mort.

Oui, mes frères, de toutes les maximes de la morale chrétienne, il n'en est point sur laquelle l'expérience permette moins de s'abuser, que sur celle qui nous assure que le mépris des moindres obligations conduit insensiblement à la transgression des plus essentielles; et que la négligence dans les voies de Dieu n'est jamais loin de la chute. Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu, dit l'Esprit saint; celui qui les méprise, c'est-à-dire, qui les viole de propos délibéré, qui en fait comme

un plan et un état de conduite : car si vous y manquiez seulement quelquefois par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderait plus; mais les mépriser dans le sens déjà expliqué, et qui ne convient qu'aux âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours à la perte de la justice. Premièrement, parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, n'y sont plus données. Secondement, parce que les passions qui nous entraînent au vice s'y fortifient. Troisièmement enfin, parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Développons ces trois réflexions : elles renferment des instructions importantes sur tout le détail de la vie chrétienne; utiles, non-seulement aux âmes qui font profession d'une piété publique et déclarée, mais encore à celles qui font consister toute la vertu dans une bonne conduite, et dans une certaine régularité que le monde lui-même exige. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité du salut, dit saint Augustin, que l'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grâce. L'homme livré au péché par le déréglement de la nature ne trouve presque plus en lui que des principes d'erreur, et des sources de corruption : la justice et la vérité, nées d'abord avec nous, nous sont devenues comme étrangères : tous nos penchants, révoltés contre la loi de Dieu, nous entraînent comme malgré nous vers les objets illicites; de sorte que pour rentrer dans l'ordre, et soumettre notre cœur à la loi, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens, que nous rompions nos inclinations les plus vives, et que nous nous roidissions sans relâche contre nous-mêmes. Il n'est plus de devoir qui ne coûte, plus de précepte marqué dans la loi, qui ne combatte quelqu'un de nos penchants; plus de démarche dans la voie de Dieu, à laquelle tout notre cœur ne se refuse.

A ce poids de corruption, qui nous rend le devoir si difficile, et l'injustice si naturelle, ajoutez les piéges qui nous environnent, les exemples qui nous entraînent, les objets qui nous amollissent, les occasions qui nous surprennent, les complaisances qui nous affaiblissent, les afflictions qui nous découragent, les prospérités qui nous corrompent, les situations qui nous aveuglent, les bienséances qui nous gênent, les contradictions qui nous éprouvent, tout ce qui est autour de nous, qui n'est pour nous qu'une tentation continuelle.

Je ne parle pas même des misères qui nous sont propres, et des oppositions particulières que nos mœurs passées et nos premières passions ont laissées dans notre cœur à l'ordre et à la justice : ce goût pour le monde et pour ses plaisirs; ce dégoût pour la vertu et pour ses maximes; cet empire des sens fortifié par une vie voluptueuse; cette paresse invincible à qui tout coûte, et à qui tout ce qui coûte devient presque impossible; cette fierté qui ne sait ni plier ni se rompre; cette inconstance du cœur qui se lasse bientôt de lui-même, incapable de suite et d'uniformité; qui ne peut s'assujettir à la règle, parce que la règle est toujours la même; qui veut, et qui ne veut plus; qui passe en un clin d'œil d'un abattement excessif à une joie vaine et puérile, et qui ne met qu'un instant entre la résolution la plus sincère, et l'infidélité qui la viole.

Or, dans une situation si misérable, eh! que peut l'homme le plus juste, ô mon Dieu! livré à sa propre faiblesse, à tous les piéges qui l'environnent, portant dans son cœur la source de tous les égarements, et dans son esprit le principe de toute illusion? La grâce de Jésus-Christ toute seule peut donc le délivrer de tant de misères, l'éclairer au milieu de tant de ténèbres, le soutenir contre tant de difficultés, le retenir sur des penchants si rapides, l'affermir contre tant d'attaques : si on le laisse un moment à lui-même, il tombe, ou il s'égare, si une main toute-puissante cesse un instant de le retenir, le courant l'emporte : notre consistance dans la vertu est donc un miracle continuel de la grâce : toutes nos démarches dans la voie de Dieu sont donc de nouveaux mouvements de l'Esprit saint; c'est-à-dire, de ce guide invisible qui nous pousse et qui nous mène : toutes nos actions de piété sont donc des dons de la miséricorde divine, puisque tout bon usage de notre liberté vient de lui, et qu'il couronne ses dons en récompensant nos mérites : tous les moments de notre vie chrétienne sont donc comme une nouvelle création dans la foi et dans la piété, c'est-à-dire (car cette création spirituelle ne suppose pas dans le juste un néant, mais un principe de grâce et une liberté qui coopère avec elle), c'est-à-dire donc, que comme, dans l'ordre de la nature, nous retomberions dans le néant, si le Créateur cessait un instant de conserver l'être qu'il nous a donné; dans la vie de la grâce, nous retomberions dans le péché et dans la mort, si le réparateur cessait un seul moment de nous continuer par de nouveaux secours le don de la justice et de la sainteté dont il a embelli notre âme : telle est la faiblesse de l'homme, et sa dépendance continuelle de la grâce de Jésus-Christ. La fidélité de l'âme juste est donc

le fruit des secours continuels de la grâce; mais elle en est aussi le principe : c'est la grâce toute seule qui peut opérer la fidélité du juste; et c'est la fidélité du juste toute seule qui mérite la conservation et l'accroissement de la grâce dans son cœur.

Car, mes frères, comme les voies de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse, il faut qu'il y ait un ordre dans la distribution de ses grâces et de ses dons : il faut que le Seigneur se communique plus abondamment à l'âme qui lui prépare plus fidèlement les voies dans son cœur; qu'il donne des marques plus continuelles de sa protection et de ses miséricordes au juste, qui lui en donne de continuelles de son amour et de sa fidélité, et que le serviteur qui fait valoir son talent soit récompensé à proportion de l'usage qu'il en a su faire : il est juste au contraire qu'une âme tiède et infidèle, qui sert son Dieu avec négligence et avec dégoût, le trouve dégoûté et refroidi envers elle : et comme elle n'offre plus rien à ses yeux que de propre à le rebuter, il n'est pas surprenant qu'il la rejette de sa bouche, selon l'expression de l'Esprit saint, avec le même dégoût et le même soulèvement qu'on rejette une boisson tiède et dégoûtante. La peine inséparable de la tiédeur est donc la privation des grâces de la protection. Si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour : si vous vous bornez à son égard à ces devoirs essentiels que vous ne pouvez lui refuser sans crime, il se borne à votre égard à des secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin : il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui; et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte lui-même à vous protéger.

Rien de plus juste que cette conduite : car vous entrez en jugement avec votre Dieu. Vous négligez toutes les occasions où vous pourriez lui donner des marques de votre fidélité : il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillance : vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir : vous êtes en garde pour ne rien faire pour lui de surcroît : vous lui dites, ce semble, comme il disait lui-même à ce serviteur injuste : Prenez ce qui vous appartient, et n'en demandez pas davantage : n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi? *Tolle quod tuum est : nonne ex denario convenisti mecum?* (Matth. xx, 13, 54.) Vous comptez avec votre Dieu, pour ainsi dire : toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur; et toute son attention aussi est d'en mettre à son tour à ses miséricordes sur votre âme, et de vous refuser, s'il est permis de parler ainsi, tout ce qu'il peut se dispenser de vous accorder : il paye votre indifférence de la sienne. L'amour est le prix de l'amour tout seul; et si vous ne sentez pas assez toute la terreur et l'étendue de cette vérité, souffrez que je vous en développe les conséquences.

La première, c'est que cet état de tiédeur et d'infidélité, éloignant de l'âme tiède les grâces de protection, ne lui laissant plus que les secours généraux, la laisse, pour ainsi dire, vide de Dieu, et comme entre les mains de sa propre faiblesse : elle peut encore sans doute, avec ces secours communs qui lui restent, conserver la fidélité qu'elle doit à Dieu : elle en a toujours assez pour pouvoir se soutenir dans le bien, mais sa tiédeur ne lui permet pas d'en faire usage : c'est-à-dire, elle est encore aidée de ces secours avec lesquels on peut persévérer; mais elle ne l'est plus de ceux avec lesquels on persévère infailliblement : ainsi il n'est plus de péril qui ne fasse sur cette âme quelque impression dangereuse, et qui ne l'approche d'une chute. Je veux qu'un naturel heureux, qu'un reste de pudeur et de crainte de Dieu, qu'une conscience encore effrayée du crime, qu'une réputation de vertu à conserver, la défende quelque temps contre elle-même : néanmoins comme ces ressources, prises la plupart dans la nature, ne sauraient aller loin; que les objets des sens au milieu desquels elle vit font tous les jours de nouvelles plaies à son cœur, et que la grâce moins abondante ne répare plus ces pertes journalières : ah ! les forces de jour en jour s'affaiblissent, la foi se relâche, les vérités s'obscurcissent; plus elle avance, plus elle empire : on sent bien soi-même qu'on ne sort plus du monde et des périls aussi innocent qu'on en sortait autrefois; qu'on pousse plus loin la faiblesse et la complaisance, qu'on passe certaines bornes qu'on avait jusque-là respectées; que les discours libres nous trouvent plus indulgents, les médisances plus favorables, les occasions plus faciles, les plaisirs moins retenus, le monde plus empressé; qu'on en rapporte un cœur à demi gagné, et qui ne tient plus qu'à de faibles bienséances; qu'on sent ses pertes, et qu'on ne sent plus rien qui les répare; enfin, que Dieu s'est presque retiré, et qu'il n'y a plus entre nous et le crime, d'autre barrière que notre faiblesse. Voilà où vous en êtes : jugez où vous en serez en peu de temps.

Je sais que cet état de relâchement et d'infidélité vous trouble et vous inquiète; que vous dites tous les jours que rien n'est plus heureux que de ne tenir plus à rien, et que vous enviez la destinée de ces âmes qui se donnent à Dieu sans réserve, et qui ne gardent plus de mesures avec le monde. Mais vous vous trompez : ce n'est pas la foi et la ferveur de ces âmes fidèles que vous enviez; vous n'enviez dans

leur destinée que la joie et le repos dont elles jouissent dans le service de Dieu, et dont vous ne sauriez jouir vous-même : vous n'enviez que l'insensibilité et l'heureuse indifférence où elles sont parvenues pour le monde, et pour tout ce que le monde estime, dont l'amour fait tous vos troubles, vos remords, vos peines secrètes; mais vous n'enviez pas les sacrifices qu'il leur a fallu faire pour en venir là : vous n'enviez pas les violences qu'elles ont eu à dévorer pour s'établir dans cet état heureux de paix et de tranquillité : vous n'enviez pas ce qu'il leur en a coûté, pour mériter le don d'une foi vive et fervente : vous enviez le bonheur de leur état, mais vous ne voudriez pas qu'il vous en coûtât l'illusion et la mollesse du vôtre.

Aussi la seconde conséquence que je tire des grâces de protection refusées à l'âme tiède, c'est que le joug de Jésus-Christ devient pour elle un joug dur, accablant, insupportable. Car, mes frères, par le déréglement de notre nature, ayant perdu le goût de la justice et de la vérité, qui faisait les plus chères délices de l'homme innocent, nous n'avons plus de vivacité et de sentiment que pour les objets des sens et des passions. Les devoirs de la loi, qui nous rappellent sans cesse des sens à l'esprit, et qui nous font sacrifier les impressions présentes des plaisirs, à l'espérance des promesses futures; ces devoirs, dis-je, lassent bientôt notre faiblesse, parce que ce sont des efforts continuels que nous faisons contre nous-mêmes : il faut donc que l'onction de la grâce adoucisse ce joug; qu'elle répande de secrètes consolations sur son amertume, et qu'elle change la tristesse des devoirs en une joie sainte et sensible.

Or, l'âme tiède, privée de cette onction, n'a plus pour elle que la pesanteur du joug, sans les consolations qui l'adoucissent; le calice de Jésus-Christ ne lui fait plus sentir que son amertume : ainsi tous les devoirs de la piété vous deviennent insipides; les pratiques du salut, ennuyeuses; votre conscience inquiète et embarrassée par vos relâchements et vos infidélités, dont vous ne pouvez vous justifier l'innocence, ne vous laisse plus goûter de paix et de joie dans le service de Dieu : vous sentez tout le poids des devoirs auxquels un reste de foi et d'amour du repos vous empêche d'être infidèle; et vous ne sentez pas le témoignage secret de la conscience, qui l'adoucit et qui soutient l'âme fervente : vous évitez certaines sociétés de plaisirs, où l'innocence fait toujours naufrage; et vous ne trouvez dans la retraite qui vous en éloigne qu'un ennui mortel, et un goût encore plus vif et plus piquant des mêmes plaisirs que vous vous efforcez de vous interdire : vous priez; et la prière n'est plus pour vous qu'un égarement ou une fatigue : vous vous employez à des œuvres de miséricorde; et à moins que l'orgueil ou le tempérament ne vous y soutienne, tout ce qui s'y trouve de mortifiant vous devient insupportable : vous fréquentez des personnes de vertu; et leur société vous paraît d'un ennui à vous dégoûter de la vertu même : la plus légère violence que vous vous faites pour le ciel vous coûte de si grands efforts, qu'il faut que les plaisirs et les amusements du monde viennent vous délasser d'abord de cette fatigue passagère : la plus petite mortification abat votre corps, jette l'inquiétude et le chagrin dans votre humeur, et ne vous console que par la prompte résolution d'en interrompre à l'instant la pratique : vous vivez malheureux et sans consolation, parce que vous vous privez d'un certain monde que vous aimez, et que vous substituez à sa place des devoirs que vous n'aimez pas : toute votre vie n'est plus qu'un triste ennui, et un dégoût perpétuel de vous-même : vous ressemblez aux Israélites dans le désert; dégoûtés, d'un côté, de la manne dont le Seigneur les obligeait de se nourrir; et de l'autre, n'osant plus revenir aux viandes de l'Égypte qu'ils aimaient encore, et que la crainte d'être frappés de Dieu les portait à s'interdire.

Or, cet état de violence ne saurait durer; on se lasse bientôt d'un reste de vertu qui ne calme point le cœur, qui ne soulage pas la raison, qui ne contente pas même l'amour-propre; on a bientôt secoué un reste de joug qui accable, et qu'on ne porte plus que par bienséance et non par amour. Il est si triste de n'être rien, pour ainsi dire; ni juste, ni mondain; ni au monde, ni à Jésus-Christ; ni dans les plaisirs des sens, ni dans ceux de la grâce; qu'il est impossible que cette situation ennuyeuse d'indifférence et de neutralité soit durable. Il faut au cœur, et à des cœurs surtout d'un certain caractère, un objet déclaré qui les occupe et qui les intéresse; si ce n'est pas Dieu, ce sera bientôt le monde : un cœur vif, emporté, extrême, tel que l'ont la plupart des hommes, ne saurait être fixé que par des sentiments; et être constamment dégoûté de la vertu, c'est offrir déjà un cœur sensible aux attraits du vice.

Je sais, premièrement, qu'il est des âmes paresseuses et indolentes qui paraissent se maintenir dans cet état d'équilibre et d'insensibilité; qui n offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu; qui semblent également éloignées par leur caractère, et des ardeurs d'une piété fidèle, et des excès d'un égarement profane; qui conservent, au milieu des plaisirs du monde, un fonds de retenue et de régularité qui annonce encore la vertu; et au milieu des

devoirs de la religion, un fonds de mollesse et de relâchement qui respire encore l'air et les maximes du monde : ce sont des cœurs tranquilles et paresseux, qui ne sont vifs sur rien, à qui l'indolence tient presque lieu de vertu ; et qui, pour n'être pas à ce point de piété qui fait les âmes fidèles, n'en viennent pas pour cela à ce degré d'abandonnement qui fait les âmes égarées et criminelles.

Je le sais, mes frères : mais je sais aussi que cette paresse de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaisirs qu'il faudrait acheter au prix de notre tranquillité, et que l'amour du repos tout seul peut nous interdire. Elle ne nous laisse vertueux qu'aux yeux des hommes, lesquels confondent l'indolence qui craint l'embarras, avec la piété qui fuit le vice : mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille désirs illégitimes, mille complaisances criminelles, mille passions plus secrètes et moins pénibles, parce qu'elles se renferment dans le cœur ; des jalousies qui nous dévorent; des animosités qui nous aigrissent; une ambition qui nous domine; un orgueil qui nous corrompt; un désir de plaire qui nous possède; un amour excessif de nous-mêmes qui est le principe de toute notre conduite, et qui infecte toutes nos actions; c'est-à-dire, que cette indolence nous livre à toutes nos faiblesses secrètes, en même temps qu'elle nous sert de frein contre des passions plus éclatantes et plus tumultueuses, et que ce qui ne paraît qu'indolence aux yeux des hommes est toujours une corruption et une ignominie secrète devant Dieu..

Je sais, en second lieu, que le goût de la piété, et cette onction qui adoucit la pratique des devoirs, est un don souvent refusé aux âmes même les plus saintes et les plus fidèles. Mais il y a trois différences essentielles entre l'âme fidèle à qui le Seigneur refuse les consolations sensibles de la piété, et l'âme tiède et mondaine que la pesanteur du joug accable, et qui ne saurait goûter les choses de Dieu.

La première, c'est que l'âme fidèle, malgré sa répugnance et ses dégoûts, conservant toujours une foi ferme et solide, trouve son état, et l'exemption du crime où elle vit depuis que Dieu l'a touchée, mille fois plus heureux encore que celui où elle vivait, lorsqu'elle était livrée aux égarements des passions; et, pénétrée de l'horreur de ses excès passés, elle ne voudrait pas, pour tous les plaisirs de la terre, changer sa destinée, et se rengager dans ses premiers vices : au lieu que l'âme tiède et infidèle, dégoûtée de la vertu, regarde avec envie les plaisirs et la vaine félicité du monde; et comme ses dégoûts ne sont que la suite et la peine de la faiblesse et de la tiédeur de sa foi, le crime commence à lui paraître la seule ressource des ennuis et de la tristesse de la piété.

La seconde différence, c'est que l'âme fidèle, au milieu de ses dégoûts et de ses aridités, porte du moins une conscience qui ne lui reproche point de crime; elle est du moins soutenue par le témoignage de son propre cœur, et par une certaine paix de l'innocence qui, quoiqu'elle ne soit pas vive et sensible, ne laisse pas d'établir au dedans de nous un calme que nous n'avions jamais éprouvé dans les voies de l'égarement : au lieu que l'âme tiède et infidèle, se permettant, contre le témoignage de son propre cœur, mille transgressions journalières dont elle ignore la malice, porte toujours une conscience inquiète et douteuse; et n'étant plus soutenue, ni par le goût des devoirs, ni par la paix et le témoignage de la conscience, cet état d'agitation et d'ennui finit bientôt par la paix funeste du crime.

Enfin la dernière différence, c'est que les dégoûts de l'âme fidèle n'étant que des épreuves dont Dieu se sert pour la purifier, il supplée aux consolations sensibles de la vertu, qu'il lui refuse, par mille endroits qui les remplacent, par une protection plus puissante, par une attention miséricordieuse à éloigner tous les périls qui pourraient la séduire, par des secours plus abondants de la grâce : car il ne veut pas la perdre et la décourager, il ne veut que l'éprouver, et lui faire expier par les amertumes et les aridités de la vertu, les plaisirs injustes du crime. Mais les dégoûts de l'âme infidèle ne sont pas des épreuves; ce sont des punitions : ce n'est pas un Dieu miséricordieux qui suspend les consolations de la grâce, sans suspendre la grâce elle-même; c'est un Dieu sévère qui se venge et qui se retire : ce n'est pas un père tendre qui supplée par la solidité de sa tendresse, et par des secours effectifs, aux rigueurs apparentes dont il est obligé d'user; c'est un juge sévère qui ne commence à priver le criminel de mille adoucissements, que parce qu'il lui prépare un arrêt de mort. Les aridités de la vertu trouvent mille ressources dans la vertu même; celles de la tiédeur n'en sauraient trouver ailleurs que dans les douceurs trompeuses du vice.

Voilà, mes frères, la destinée inévitable de la tiédeur, le malheur de la chute. Venez nous dire après cela, que vous voulez vous faire une sorte de vertu qui dure; que ces grands zèles ne se soutiennent pas; qu'il vaut mieux ne pas le prendre si haut, et aller jusqu'au bout; et qu'on ne va pas loin, quand on se met hors d'haleine dès les premiers pas.

Je sais que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de

discrétion et de sagesse; que le zèle qui renverse l'ordre de notre état et de nos devoirs n'est pas la piété qui vient d'en-haut, mais une illusion qui naît de nous-mêmes; que l'indiscrétion est une source de fausses vertus, et qu'on donne souvent à la vanité ce qu'on croit donner à la vérité. Mais je vous dis de la part de Dieu, que, pour persévérer dans ses voies, il faut se donner à lui sans réserve : je vous dis que, pour se soutenir dans la fidélité aux devoirs essentiels, il faut sans cesse affaiblir les passions qui nous en éloignent sans cesse; et que les ménager, sous prétexte de n'aller pas trop loin, c'est se creuser à soi-même son précipice. Je vous dis qu'il n'y a que les âmes fidèles et ferventes, qui, non contentes d'éviter le crime, évitent tout ce qui peut y conduire; qu'il n'y a, dis-je, que ces âmes qui persévèrent, qui se soutiennent, qui honorent la piété par une conduite soutenue, égale, uniforme; et au contraire qu'il n'y a que les âmes tièdes et molles, les âmes qui ont commencé leur pénitence par mettre des bornes à la piété, et à l'accommoder avec les plaisirs et les maximes du monde; qu'il n'y a que ces âmes qui reculent, qui se démentent, qui reviennent à leur vomissement, et qui déshonorent la piété par des inconstances et des inégalités d'éclat, et par une vie mêlée, tantôt de retraite et de vertu, tantôt de monde et de faiblesse. Et j'en appelle ici à vous-mêmes, mes frères : quand vous voyez dans le monde une âme se relâcher de sa première ferveur, se rapprocher un peu plus des sociétés et des plaisirs qu'elle s'était d'abord si sévèrement interdits, rabattre insensiblement de sa retraite, de sa modestie, de sa circonspection, de ses prières, de l'exactitude à ses devoirs; ne dites-vous pas vous-mêmes qu'elle n'est pas loin de redevenir tout ce qu'elle était autrefois? ne regardez-vous pas tous ces relâchements, comme les préludes de la chute ? et ne comptez-vous pas que la vertu est presque éteinte, dès que vous la voyez affaiblie? En faut-il tant même pour réveiller vos censures, et vos présages sinistres et malins contre la piété? Injustes que vous êtes, vous condamnez une vertu tiède et infidèle, et vous nous condamnez nous-mêmes, quand nous exigeons une vertu fidèle et fervente! vous prétendez qu'il ne faut pas le prendre si haut pour se soutenir, et vous prophétisez qu'on va tomber, dès qu'on s'y prend avec plus de tiédeur et de négligence.

C'est donc dans le relâchement tout seul, qu'il faut craindre les retours et les chutes : ce n'est donc pas en se donnant à Dieu sans réserve, qu'on se dégoûte de lui, et qu'il nous abandonne; c'est en le servant avec lâcheté : le moyen de sortir glorieux du combat n'est donc pas de ménager l'ennemi; c'est de le vaincre : le secret pour n'être pas surpris, n'est donc pas de s'endormir dans la paresse et dans l'indolence : c'est d'être attentif sur toutes ses voies : il ne faut donc pas craindre d'en trop faire, de peur de ne pouvoir se sontenir; au contraire, pour mériter la grâce de se soutenir, il faut d'abord ne laisser rien à faire. Quelle illusion, mes frères ! on craint le zèle comme dangereux à la persévérance, et c'est le zèle seul qui l'obtient; on se retranche dans une vie tiède et commode, comme la seule qui peut durer, et c'est la seule qui se dément; on évite la fidélité comme l'écueil de la piété, et la piété sans fidélité n'est jamais loin du naufrage.

C'est ainsi que la tiédeur éloigne de l'âme infidèle les grâces de protection, et que ces grâces éloignées ôtant à notre foi toute sa force, au joug de Jésus-Christ toutes ses consolations, nous laissent dans un état de défaillance et de dépérissement, où il ne faut à l'innocence pour succomber que le malheur d'être attaquée. Mais si la perte de la justice est inévitable dans la tiédeur, du côté des grâces qui s'éloignent, elle l'est encore du côté des passions qui se fortifient.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce qui rend la vigilance si nécessaire à la piété chrétienne, c'est que toutes les passions qui s'opposent en nous à la loi de Dieu ne meurent, pour ainsi dire, qu'avec nous. Nous pouvons bien les affaiblir par le secours de la grâce, et d'une foi vive et fervente; mais les penchants et les racines en demeurent toujours dans le cœur : nous portons toujours au dedans de nous les principes des mêmes égarements, que nos larmes ont effacés : le crime peut être mort dans nos cœurs; mais le péché, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire, les inclinations corrompues qui ont formé tous nos crimes, y habitent et y vivent encore; et ce fonds de corruption qui nous avait éloignés de Dieu, nous est encore laissé dans notre pénitence, pour servir d'exercice continuel à la vertu; pour nous rendre plus dignes de la couronne par les occasions éternelles de combat qu'il nous suscite; pour humilier notre orgueil; pour nous faire souvenir que le temps de la vie présente est un temps de guerre et de péril; et que, par une destinée inévitable à la condition de notre nature, il n'y a presque jamais qu'un pas à faire entre le relâchement et le crime.

Il est vrai que la grâce de Jésus-Christ nous est donnée pour réprimer ces penchants corrompus qui survivent à notre conversion : mais, comme nous venons de le dire, dans la tiédeur, la grâce ne nous

offrant presque plus que des secours généraux, et toutes les grâces de protection dont nous nous sommes rendus indignes, étant ou plus rares ou suspendues, il est clair que de cela même, les passions doivent prendre de nouvelles forces. Mais je dis que non-seulement les passions se fortifient dans la vie tiède et infidèle, parce que les grâces de protection qui les affaiblissent y sont plus rares, mais encore par l'état tout seul du relâchement et de la tiédeur elle-même : car la vie tiède et infidèle n'étant qu'une indulgence continuelle pour toutes nos passions; une molle facilité à leur accorder sans cesse, jusqu'à un certain point, tout ce qui les flatte; une attention même d'amour-propre à éloigner tout ce qui pourrait, ou les réprimer, ou les contraindre; un usage perpétuel de tout ce qui est le plus capable de les enflammer : il est clair qu'elles doivent tous les jours y prendre de nouvelles forces.

En effet, mes frères, il ne faut pas se figurer qu'en ne poussant notre indulgence pour nos passions que jusqu'à certaines bornes permises, nous les apaisions, pour ainsi dire, nous leur en accordions assez pour les satisfaire, et pas assez pour souiller notre âme, et mettre le trouble et le remords dévorant dans la conscience; nous figurer que nous puissions jamais arriver à un certain état d'équilibre entre le crime et la vertu, où d'un côté nos passions soient contentes par les adoucissements que nous leur permettons, et où de l'autre notre conscience soit tranquille par la fuite du crime que nous évitons. Car voilà le plan que se forme l'âme tiède, favorable à son indolence et à sa paresse, parce qu'il bannit également tout ce qu'il y a de pénible dans le crime et dans la vertu, qu'il refuse aux passions tout ce qui troublerait la conscience, et à la vertu tout ce qui gênerait et mortifierait trop l'amour-propre; mais cet état d'équilibre et d'égalité est une chimère. Les passions ne connaissent pas même de bornes dans le crime; comment pourraient-elles s'en tenir à celles de la tiédeur? les excès ne peuvent les satisfaire et les fixer; comment de simples adoucissements les fixeraient-ils? plus vous leur accordez, plus vous vous mettez hors d'état de pouvoir rien leur refuser. Le véritable secret pour les apaiser n'est pas de les favoriser jusqu'à un certain point; c'est de les combattre en tout : toute indulgence les rend plus fières et plus indomptables; c'est un peu d'eau jetée dans l'incendie, qui, loin de l'apaiser, l'augmente; c'est un peu de pâture présentée à un lion dévorant, qui, loin de calmer sa faim, la rend plus vive et plus violente : tout ce qui flatte les passions les aigrit et les révolte.

Or, tel est l'état d'une âme tiède et infidèle : toutes les animosités qui ne vont pas jusqu'à la vengeance déclarée, elle se les permet : tous les plaisirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle se les justifie : toutes les parures et tous les artifices où l'indécence n'est pas scandaleuse, et où il n'entre ni passion, ni vue marquée, elle les recherche : toutes les vivacités sur l'avancement et sur la fortune qui ne nuisent à personne, elle s'y livre sans réserve : toutes les omissions qui paraissent rouler sur des devoirs arbitraires, ou qui n'intéressent que légèrement des devoirs essentiels, elle n'en fait pas de scrupule : tout l'amour du corps et de la personne, qui ne mène pas directement au crime, elle ne le compte pour rien : toute la délicatesse sur le rang et sur la gloire, qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, on s'en fait un mérite. Or, qu'arrive-t-il de là? voulez-vous le savoir? le voici, et je vous prie d'écouter ces réflexions.

Premièrement, c'est que tous les penchants qui s'opposent en nous à la règle et au devoir, s'étant sans cesse fortifiés, la règle et le devoir trouvent ensuite en nous des difficultés insurmontables; de sorte que les accomplir dans une occasion essentielle, où la loi de Dieu nous y oblige, est une eau rapide qu'il faut remonter malgré le courant qui nous entraîne, un cheval indompté et furieux qu'il faut arrêter tout court sur le bord du précipice. Ainsi votre sensibilité sur les injures, toujours trop écoutée, a poussé votre orgueil à un tel point, que dans une occasion décisive, où vous croirez votre honneur essentiellement intéressé, et où il s'agira de pardonner, vous ne serez plus maître de votre ressentiment, et vous abandonnerez votre cœur à toute la vivacité de la haine et de la vengeance : ainsi, ces soins et ces empressements à cultiver l'estime des hommes, ont si bien fortifié dans votre cœur le désir de mériter leurs louanges et de vous conserver leurs suffrages, que dans une circonstance essentielle où il faudra sacrifier la vanité de leurs jugements au devoir, et s'exposer à leur censure et à leur dérision, pour ne pas manquer à votre âme, les intérêts de la vanité l'emporteront sur ceux de la vérité, et le respect humain sera plus fort que la crainte de Dieu : ainsi, ces vivacités sur la fortune et sur l'avancement, nourries de longue main, ont rendu l'ambition si fort maîtresse de votre cœur, que dans une conjoncture délicate, où il faudra détruire un concurrent pour vous élever, vous sacrifierez votre conscience à votre fortune, et serez injuste envers votre frère, de peur de vous manquer à vous-même : ainsi, enfin, pour éviter trop de détail, ces attachements suspects, ces entretiens trop libres, ces complaisances trop poussées, ces désirs

de plaire trop écoutés, ont mis en vous des dispositions si voisines du crime et de la volupté, que vous ne serez plus en état de résister dans un péril où il s'agira d'aller plus loin; la corruption préparée par toute la suite de vos démarches passées s'allumera à l'instant; votre faiblesse l'emportera sur vos réflexions; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à votre devoir, à vous-même. On n'est pas longtemps fidèle, quand on trouve en soi tant de dispositions à ne l'être pas.

Ainsi, vous serez surpris vous-même de votre fragilité : vous vous redemanderez, que sont devenues ces dispositions de pudeur et de vertu, qui vous inspiraient autrefois tant d'horreur pour le crime : vous ne vous connaîtrez plus vous-même : vous sentirez en vous une pente malheureuse et violente, que vous portiez à votre insu dans votre âme : peu à peu cet état vous paraîtra moins affreux. Le cœur se justifie bientôt tout ce qui le captive : ce qui nous plaît ne nous alarme pas longtemps; et vous ajouterez au malheur de la chute, le malheur du calme et de la sécurité.

Telle est la destinée inévitable de la vie tiède et infidèle : des passions qu'on a trop ménagées; des lionceaux, dit un prophète, qu'on nourrit sans précaution, croissent enfin, et dévorent la main indiscrète qui les a elle-même aidés à se fortifier, et à devenir redoutables : les passions venues à un certain point se rendent les maîtresses. Vous avez beau alors vous raviser, il n'est plus temps : vous avez couvé le feu profane dans votre cœur; il faut enfin qu'il éclate : vous avez nourri ce venin au dedans de vous; il faut qu'il gagne, et il n'est plus temps de recourir au remède. Il fallait vous y prendre de bonne heure; les commencements du mal n'étaient pas encore sans ressource : vous l'avez laissé fortifier; vous l'avez aigri par tout ce qui pouvait le rendre plus incurable; il faut qu'il prenne le dessus, et que vous vous trouviez la victime de votre indiscrétion et de votre indulgence.

Aussi ne nous dites-vous pas vous-mêmes, tous les jours, mes frères, que vous avez les meilleures intentions du monde, que vous voudriez mieux faire que vous ne faites, et qu'il vous semble que vous désirez sincèrement de vous sauver; mais qu'il arrive mille conjonctures dans la vie, où l'on oublie toutes ses bonnes résolutions, et où il faudrait être un saint pour ne pas se laisser entraîner? Et voilà justement ce que nous vous disons, que malgré toutes vos bonnes intentions prétendues, si vous ne fuyez, si vous ne combattez, si vous ne veillez, si vous ne priez, si vous ne prenez sans cesse sur vous-même, il se trouvera mille occasions où vous ne serez plus le maître de votre faiblesse : voilà ce que nous vous disons, qu'il n'est qu'une vie mortifiée et vigilante qui puisse nous mettre à couvert des tentations et des périls; que c'est un abus de croire qu'on sera fidèle dans ces moments où l'on est violemment attaqué, lorsqu'on y porte un cœur affaibli, chancelant, et déjà tout prêt à tomber; qu'il n'y a que la maison bâtie sur le roc, qui résiste aux vents et à l'orage; qu'il n'est que la vigne entourée d'un vaste fossé, et fortifiée d'une tour inaccessible, qui ne soit pas exposée aux insultes des passants; et qu'en un mot, il faut être saint, et solidement établi dans la vertu, pour vivre exempt de crimes.

Et quand je dis qu'il faut être saint : hélas! mes frères, les âmes les plus ferventes et les plus fidèles elles-mêmes, avec des penchants mortifiés, une chair exténuée par les rigueurs de la pénitence, une imagination purifiée par la prière, un esprit nourri de la vérité et de la méditation de la loi de Dieu, une foi fortifiée par les sacrements et par la retraite, se trouvent quelquefois dans des situations si terribles, que leur cœur se révolte, leur imagination se trouble et s'égare; qu'elles se voient dans ces tristes agitations où elles flottent longtemps entre la mort et la victoire, et où, semblables à un navire qui se défend contre les flots au milieu d'une mer irritée, elles n'attendent de sûreté que de celui qui commande aux vents et à l'orage : et vous voudriez qu'avec un cœur déjà à demi séduit, avec des penchants si voisins du crime, votre faiblesse fût à l'épreuve des occasions, et que les tentations les plus violentes vous trouvassent toujours tranquille et inaccessible? vous voudriez que dans des mœurs tièdes, sensuelles, mondaines, votre âme offrît aux occasions cette foi, cette force que la piété la plus tendre et la plus attentive quelquefois ne donne pas elle-même? vous voudriez que des passions flattées, nourries, ménagées, fortifiées, demeurassent dociles, immobiles, froides, en présence des objets les plus capables de les allumer; elles qui après de longues macérations, et une vie entière de prière et de vigilance, se réveillent quelquefois tout d'un coup, loin même des périls, et font sentir aux plus justes, par des exemples funestes, qu'il ne faut jamais s'endormir, et que le plus haut point de la vertu n'est quelquefois que l'instant qui précède la chute? Telle est notre destinée, mes frères, de n'être clairvoyants que sur les périls qui regardent notre fortune ou notre vie, et de ne pas connaître même ceux qui menacent notre salut. Mais désabusons-nous : pour éviter le crime, il faut quelque chose de plus que la

tiédeur et l'indolence de la vertu; et la vigilance est le seul moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour conserver l'innocence. Première réflexion.

Une seconde réflexion qu'on peut faire sur cette vérité, c'est que les passions se fortifiant de jour en jour dans la vie tiède et infidèle, non-seulement le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'aplanit, pour ainsi dire, et on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute. En effet, le cœur, par ces infidélités journalières, inséparables de la tiédeur, arrivé enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses, qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime de l'innocence, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir : comme il lui restait peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois : il avait mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a enfanté l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en apercevoir lui-même; semblable à un mourant que les langueurs d'une longue et pénible agonie ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, et laisse même les spectateurs incertains si son dernier moment est arrivé, ou s'il respire encore : et c'est ce qui rend l'état d'une âme tiède encore plus dangereux, que d'ordinaire on y meurt à la grâce sans s'en apercevoir soi-même; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme avec un ami; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu la grâce qui nous donnait droit d'en approcher.

Ainsi, que les âmes que ce discours regarde ne s'abusent point elles-mêmes, sur ce que peut-être elles se sont jusqu'ici défendues d'une chute grossière : leur état n'en est sans doute que plus dangereux devant Dieu : la peine la plus formidable de leur tiédeur, c'est peut-être que, déjà mortes à ses yeux, elles vivent sans aucune chute marquée : c'est qu'elles s'endorment tranquillement dans la mort, sur une apparence de vie qui les rassure : c'est qu'elles ajoutent au danger de leur état, une fausse paix qui les confirme dans cette voie d'illusion et de ténèbres : c'est enfin que le Seigneur, par des jugements terribles et secrets, les frappe d'aveuglement, et punit la corruption de leur cœur, en permettant qu'elles l'ignorent. Une chute grossière serait, si je l'ose dire, un trait de bonté et de miséricorde de Dieu sur elles : elles ouvriraient du moins les yeux alors : le crime dévoilé et aperçu porterait du moins le trouble et l'inquiétude dans leur conscience : le mal enfin découvert les ferait peut-être recourir au remède : au lieu que cette vie réglée en apparence les endort et les calme, leur rend inutile l'exemple des âmes ferventes, leur persuade que cette grande ferveur n'est pas nécessaire, qu'il y entre plus de tempérament que de grâce, que c'est un zèle plutôt qu'un devoir; et leur fait écouter comme de vaines exagérations tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, sur les chutes inévitables dans une vie tiède et infidèle. Seconde réflexion.

Enfin, une dernière réflexion à faire sur cette vérité, c'est que telle est la nature de notre cœur, de demeurer toujours fort au-dessous de ce qu'il se propose. Nous avons fait mille fois des résolutions saintes; nous avons projeté de pousser jusqu'à un certain point le détail des devoirs et de la conduite; mais l'exécution a toujours beaucoup diminué de l'ardeur de nos projets, et est demeurée fort au-dessous du degré où nous voulions nous élever : ainsi une âme tiède, ne se proposant pour le plus haut point de sa vertu que d'éviter le crime; visant précisément au précepte, c'est-à-dire, à ce point rigoureux et précis de la loi, au-dessous duquel se trouve immédiatement la mort et la prévarication, elle demeure infailliblement au-dessous, et ne va jamais jusqu'à ce point essentiel qu'elle s'était proposé : c'est donc une maxime incontestable, qu'il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, cette maxime si sûre à l'égard même des plus justes, l'est infiniment plus à l'égard d'une âme tiède et infidèle : car la tiédeur aggravant tous ses liens, et augmentant le poids de sa corruption et de ses misères, c'est elle principalement qui doit prendre un grand essor pour atteindre du moins au plus bas degré, et se proposer la perfection des conseils, si elle veut en demeurer à l'observance du précepte; c'est à elle surtout qu'il est vrai de dire, qu'en ne visant précisément qu'à éviter le crime, chargée comme elle est du poids de sa tiédeur et de ses infidélités, elle retombera toujours fort loin du lieu où elle avait cru arriver; et comme au-dessous de cette vertu commode et sensuelle il n'y a immédiatement que le crime, les mêmes efforts qu'elle croyait faire pour l'éviter, ne serviront qu'à l'y conduire. Voilà des raisons toutes prises dans la faiblesse que les passions fortifiées laissent à l'âme tiède et infidèle, et qui la conduisent inévitablement à la chute.

Cependant, l'unique raison que vous nous allé-

guez pour persévérer dans cet état dangereux, c'est que vous êtes faible, et que vous ne sauriez soutenir un genre de vie plus retiré, plus recueilli, plus mortifié, plus parfait. Mais c'est parce que vous êtes faible, c'est-à-dire, plein de dégoût pour la vertu, de goût pour le monde, d'assujettissement à vos sens; c'est pour cela même, qu'une vie retirée, mortifiée, vous devient indispensable : c'est parce que vous êtes faible, que vous devez éviter avec plus de soin les occasions et les périls, prendre plus sur vous-même, prier, veiller, vous refuser les plaisirs les plus innocents, et en venir à de saints excès de zèle et de ferveur, pour mettre une barrière à votre faiblesse. Vous êtes faible? Et parce que vous êtes faible, vous croyez qu'il vous est permis de vous exposer plus qu'un autre, de craindre moins les périls, de négliger plus tranquillement les remèdes, d'accorder plus à vos sens, de conserver plus d'attachements pour le monde, et pour tout ce qui peut corrompre votre cœur? Quelle illusion! Vous faites donc de votre faiblesse le titre de votre sécurité? vous trouvez donc, dans le besoin que vous avez de veiller et de prier, le privilége qui vous en dispense? Et depuis quand les malades sont-ils autorisés à se permettre plus d'excès, et user de moins de précautions, que ceux qui jouissent d'une santé parfaite? La voie des privations a toujours été celle des faibles et des infirmes; et alléguer votre faiblesse, pour vous dispenser d'une vie plus fervente et plus chrétienne, c'est alléguer vos maux pour nous persuader que vous n'avez pas besoin de remède. Seconde raison tirée des passions qui se fortifient dans la tiédeur, et qui prouve que cet état finit toujours par la chute et par la perte de la justice.

A toutes ces raisons, je devais en ajouter une troisième tirée des secours extérieurs de la religion, nécessaires pour soutenir la piété, et qui deviennent inutiles à l'âme tiède et infidèle.

Les sacrements non-seulement ne lui sont plus d'aucune utilité, mais ils lui deviennent même dangereux, ou par la tiédeur avec laquelle elle en approche, ou par la vaine confiance qu'ils lui inspirent : ce ne sont plus pour elle des ressources; ce sont des remèdes accoutumés, usés, si j'ose parler ainsi, qui amusent sa langueur, mais qui ne la guérissent pas : c'est la viande des forts, qui achève de ruiner un estomac faible, loin de le rétablir : c'est un souffle de l'Esprit saint, qui, ne pouvant rallumer le tison encore fumant, achève de l'éteindre : c'est-à-dire, que la grâce des sacrements reçue dans un cœur tiède et infidèle, n'y opérant plus un accroissement de vie et de force, y opère tôt ou tard la mort et la condamnation, toujours attachées à l'abus de ces divins remèdes.

La prière, le canal des grâces, cette nourriture d'un cœur fidèle, cet adoucissement de la piété, cet asile contre toutes les attaques de l'ennemi, ce cri d'une âme touchée qui rend le Seigneur si attentif à ses besoins; la prière, sans laquelle Dieu ne se fait plus sentir à nous, sans laquelle nous ne connaissons plus notre père, nous ne rendons plus grâces à notre bienfaiteur, nous n'apaisons plus notre juge, nous n'exposons plus nos plaies à notre médecin, nous vivons sans Dieu dans ce monde; la prière enfin, si nécessaire à la vertu la plus établie, n'est plus pour l'âme tiède qu'une occupation oiseuse d'un esprit égaré, d'un cœur sec, et partagé par mille affections étrangères. Elle n'y trouve plus ce goût, ce recueillement, ces consolations qui sont le fruit d'une vie fervente et fidèle : elle n'y voit plus comme dans un nouveau jour les vérités saintes, qui confirment une âme dans le mépris du monde, et dans l'amour des biens éternels, et qui, au sortir de là, lui font regarder avec un nouveau dégoût tout ce que les hommes insensés admirent : elle n'en sort plus remplie de cette foi vive, qui ne compte plus pour rien les dégoûts et les obstacles de la vertu, et qui en dévore avec un saint zèle toutes les amertumes : elle ne sent point au sortir de là plus d'amour pour le devoir, plus d'horreur pour le monde, plus de résolution pour en fuir les périls, plus de lumière pour en connaître le néant et la misère, plus de force pour se haïr et pour se combattre elle-même, plus de terreur des jugements de Dieu, plus de componction de ses propres faiblesses : elle en sort seulement plus fatiguée de la vertu qu'auparavant, plus remplie des fantômes du monde, qui, dans ce moment où elle a été aux pieds de son Dieu, ont, ce semble, agité plus vivement son imagination, flétrie de toutes ces images; plus aise de s'être acquittée d'un devoir onéreux, où elle n'a trouvé rien de plus consolant que le plaisir de le voir finir; plus empressée d'aller remplacer par des amusements et des infidélités, ce moment d'ennui et de gêne; en un mot, plus éloignée de Dieu, qu'elle vient d'irriter par l'infidélité et l'irrévérence de sa prière : voilà tout le fruit qu'elle en a retiré. Enfin, tous les devoirs extérieurs de la religion qui soutiennent la piété, et qui la réveillent, ne sont plus pour l'âme tiède que des pratiques mortes et inanimées, où son cœur ne se trouve plus, où il entre plus d'habitude que de goût et d'esprit de piété, et où, pour toute disposition, on n'y porte que l'ennui de faire toujours la même chose.

Ainsi, mes frères, la grâce dans cette âme se trouvant sans cesse attaquée et affaiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse; ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts; ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent; tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant : hélas! quelle destinée pourrait-elle se promettre? La lampe qui manque d'huile peut-elle éclairer longtemps? l'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre peut-il tarder de sécher, et d'être jeté au feu? Or, telle est la situation de l'âme tiède : toute livrée à elle-même, rien ne la soutient; toute pleine de faiblesse et de langueur, rien ne la défend; tout environnée d'ennuis et de dégoûts, rien ne la ranime; tout ce qui console l'âme juste, ne fait qu'augmenter sa langueur; tout ce qui soutient une âme fidèle, la dégoûte et l'accable; tout ce qui rend aux autres le joug léger, apesantit le sien; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses crimes. Or, dans cet état, ô mon Dieu! presque abandonnée de votre grâce, lassée de votre joug, dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affaiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse; elle-même penche vers sa chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse; et pour la voir tomber, il ne faut pas même la voir attaquée.

Voilà les raisons qui prouvent la certitude d'une chute dans la vie tiède et infidèle. Mais faudrait-il tant de preuves, mon cher auditeur, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disait autrefois l'Esprit de Dieu à une âme tiède : *Memor esto undè excideris.* (Apoc. II, 5.) Remontez à la source des désordres où vous croupissez encore; vous la trouverez dans la négligence et dans l'infidélité dont nous parlons. Une naissance de passion trop faiblement rejetée, une occasion de périls trop fréquentée, des pratiques de piété trop souvent omises ou méprisées, des commodités trop sensuellement recherchées, des désirs de plaire trop écoutés, des lectures dangereuses pas assez évitées : la source est presque imperceptible; le torrent d'iniquités qui en est sorti a inondé toute la capacité de votre âme : ce n'était qu'une étincelle qui a allumé ce grand incendie : ce fut un peu de levain, qui, dans la suite, a aigri et corrompu toute la masse. *Memor esto undè excideris.* Souvenez-vous-en : vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous écoutiez tout ce qu'on disait là-dessus comme des exagérations de zèle et de spiritualité : vous auriez répondu de vous-même pour certaines démarches, sur lesquelles vous ne sentez presque plus de remords. *Memor esto undè excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : considérez la profondeur de l'abîme où vous êtes : c'est le relâchement et des infidélités légères, qui vous y ont conduit comme par degrés. Souvenez-vous-en, encore une fois; et voyez si l'on peut appeler un état sûr, ce qui a pu vous conduire au précipice?

Tel est l'artifice ordinaire du démon : il ne propose jamais le crime du premier coup; ce serait effaroucher sa proie, et la mettre hors d'atteinte à ses surprises : il connaît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur : il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timorée contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir : il n'attaque pas d'abord en lion; c'est un serpent : il ne vous mène pas droit au gouffre; il vous y conduit par des voies détournées. Non, mes frères, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux, avant d'être adultère : Salomon se laissa amollir par la magnificence et par les délices de la royauté, avant de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent, avant de mettre à prix son maître : Pierre présuma, avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu : comme le jour instruit le jour, dit le Prophète, ainsi la nuit donne de tristes leçons à la nuit; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend toutes les grâces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est enfin tout à fait éteinte.

Qu'y a-t-il donc encore, mon cher auditeur, qui puisse vous rassurer dans cette vie de négligence et d'infidélité? Serait-ce l'exemption du crime, où vous vous êtes jusqu'ici conservé? Je vous ai montré, ou qu'elle est un crime elle-même, ou qu'elle ne tarde pas d'y conduire. Serait-ce l'amour du repos? Mais vous n'y trouvez ni les plaisirs du monde, ni les consolations de la vertu. Serait-ce l'assurance que Dieu n'en demande pas davantage? Mais comment l'âme tiède pourrait-elle le contenter et lui plaire, puisqu'il la rejette de sa bouche? Serait-ce le dérèglement de presque tous ceux qui vous environnent, et qui vivent dans des excès que vous évitez? Mais leur destinée est peut-être moins à plaindre et moins désespérée que la vôtre : ils connaissent du moins leurs maux, et vous prenez les vôtres pour une santé parfaite. Serait-ce la crainte de ne pouvoir soutenir une vie plus vigilante, plus mortifiée, plus

chrétienne? Mais puisque vous avez pu soutenir jusqu'ici un reste de vertu et d'innocence sans les douceurs et les consolations de la grâce, et malgré les ennuis et les dégoûts que votre tiédeur répandait sur tous vos devoirs : que sera-ce, lorsque l'Esprit de Dieu en adoucira le joug, et qu'une vie plus fidèle et plus fervente vous aura rendu toutes les grâces et toutes les consolations dont votre tiédeur vous a privé? La piété n'est triste et insupportable, que lorsqu'elle est tiède et infidèle.

Levez-vous donc, dit un prophète, âme lâche et paresseuse! rompez le charme fatal qui vous endort et qui vous enchaîne à votre propre paresse. Le Seigneur que vous croyez servir, parce que vous ne l'outragez pas à découvert, n'est pas le Dieu des lâches, mais des forts : il n'est pas le rémunérateur de l'oisiveté et de l'indolence, mais des larmes, des veilles et des combats : il n'établit pas sur ses biens et sur sa cité éternelle le serviteur inutile, mais le serviteur laborieux et vigilant; et son royaume, dit l'Apôtre, n'est pas la chair et le sang : c'est-à-dire, une indigne mollesse et une vie toute dans les sens; mais la force et la vertu de Dieu; c'est-à-dire, une foi agissante, une vigilance continuelle, un sacrifice généreux de tous nos penchants, un mépris constant de tout ce qui passe, et un désir tendre et enflammé de ces biens invisibles qui ne passeront jamais : c'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

LA SAMARITAINE.

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar.
Jésus vint en une ville de Samarie nommée Sichar.
(JEAN, IV, 5.)

Les voies de la grâce dans la conversion des pécheurs ne sont pas toujours les mêmes, mes frères. Tantôt c'est un rayon vif et perçant, qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte le cœur : tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a ses progrès et ses successions, qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages qu'elle veut dissiper, et qui ne prend enfin le dessus qu'après que mille alternatives ont fait douter à qui des deux demeurerait l'honneur du combat. C'est quelquefois un Dieu fort, qui d'un seul coup renverse les cèdres du Liban : quelquefois, c'est un Dieu patient, qui lutte avec un simple fils d'Abraham, et lui laisse faire assez longtemps un triste essai de ses forces, ou pour mieux dire de sa faiblesse.

Sous des conduites si différentes, vous êtes pourtant toujours le même, ô mon Dieu! Quoique vous nous laissiez toujours entre les mains de notre conseil, partout vous agissez comme le maître des cœurs : et si les doutes et les délais d'un apôtre rendirent autrefois plus de gloire à la vérité de votre résurrection, que la prompte soumission des autres disciples, on peut dire que les résistances et les oppositions d'une femme de Samarie font presque plus éclater aujourd'hui la puissance de votre grâce, que les soudaines conversions des pécheresses et des Saül. Du moins, mes frères, lorsque le Seigneur triomphe d'un cœur sans combattre, il semble qu'il ne triomphe que pour lui-même : ce sont des prodiges; et il veut seulement qu'on admire sa puissance, et l'empire qu'il a sur nos cœurs. Mais lorsque la conversion d'une âme criminelle est le fruit des efforts réitérés de sa grâce, c'est pour nous alors qu'il triomphe : ce sont des leçons; et son dessein est de nous faire sentir qu'il ne fait rien en nous sans nous; et que la grâce ne lui ramènera jamais notre cœur, si notre cœur ne se donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut besoin que d'une parole pour enlever le fils de Zébédée à leurs filets, Lévi à son bureau, Zachée à ses injustices, ménagerait-il si longtemps aujourd'hui les passions et les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avait voulu nous tracer, dans les défaites et les résistances dont elle use avant que de se rendre, l'image de celles que nous opposons tous les jours à sa grâce?

Or, je remarque trois excuses principales qui lui servent comme de rempart contre toutes les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

L'excuse de l'état. Elle est femme samaritaine; et par là elle se défend d'accorder au Sauveur ce que sa bonté demande d'elle : *Quomodo bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana?* (JOAN. IV, 9.)

L'excuse de la difficulté. Le puits est profond, et on n'a pas de quoi puiser l'eau : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.* (Ibid. 11.)

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines, qui lui persuade qu'étant douteux s'il faut adorer à Jérusalem ou à Garizim, elle peut se dispenser de croire cet étranger qui lui parle, et demeurer dans l'état déplorable où elle se trouve : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* (JOAN. IV, 20.)

Or, dans les excuses qu'oppose cette femme aux instances de Jésus-Christ, reconnaissons, dit saint Augustin, celles que nous opposons tous les jours à sa grâce : *Audiamus ergò in illâ nos, et in illâ agnoscamus nos.*

L'excuse de l'état. On trouve, dans l'état où la Providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriser une vie toute mondaine.

L'excuse de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on se forme de la vertu.

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes et ces contradictions prétendues des motifs de sécurité qui nous calment sur nos transgressions les plus manifestes. Confondons ces trois excuses, en vous exposant l'histoire de notre Évangile. C'est ce que je me propose, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est mystère et instruction, dit saint Augustin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie, et dans les oppositions que cette femme semble mettre à toutes les miséricordes du Sauveur sur elle. En effet, d'un côté Jésus-Christ voulant, ce semble, ménager la faiblesse et les passions de cette pécheresse, ne l'attaque pas d'abord à découvert. Il s'accommode à ses préjugés pour les mieux combattre : il parle le langage de ses erreurs, pour avoir occasion d'insinuer la vérité : il dissimule quelque temps ses misères, pour la préparer à les mieux connaître; et, de peur que son cœur ne se révolte contre la main qui va la guérir, il use de précautions, et lui cache, pour ainsi dire, tout l'appareil et toute la rigueur des remèdes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais d'un autre côté, cette pécheresse en garde, ce semble, contre toutes les avances miséricordieuses de Jésus-Christ, n'oppose à la bonté et à la sagesse de ses précautions que des évasions et des artifices; et, aussi ingénieuse à échapper à la grâce, que la grâce paraît attentive à la poursuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ses refus, ou pour différer le moment de sa délivrance.

La première excuse qu'elle oppose à Jésus-Christ est celle que nous avons appelée l'excuse de l'état. Elle se persuade qu'étant femme samaritaine, il n'a pas droit d'exiger d'elle les offices qu'il en exige : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana?* et que l'usage a de tout temps interdit à Samarie, et que cet inconnu semble vouloir aujourd'hui lui prescrire : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*

Or, voilà la première excuse qu'on nous oppose tous les jours pour justifier des mœurs profanes et toutes mondaines. Lorsque nous vous proposons le modèle d'une conduite chrétienne; que nous voulons entreprendre de réduire un jeu outré et éternel à un honnête délassement, de bannir les spectacles, d'occuper la mollesse et l'oisiveté, de ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, d'interdire certains plaisirs, de corriger certains abus; de conseiller l'usage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures saintes, le travail des mains, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacrements, les soins domestiques, les prières communes, en un mot tout le détail des mœurs chrétiennes : vous nous répondez que cette grande exactitude ne saurait convenir à des personnes attachées comme vous à la cour, et engagées dans le monde : *Quomodò bibere à me poscis, quæ sum mulier samaritana?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres et des déserts; et qu'il n'est pas possible d'allier la vie que nous conseillons, avec les mœurs que l'usage prescrit : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* On se plaint que nous condamnons le monde sans le connaître; que l'idée que nous donnons de la vertu, est une singularité ridicule; qu'il faut que chacun se sauve en vivant conformément à son état; et qu'il serait peu raisonnable d'exiger de ceux qui ont à vivre à la cour et au milieu du monde, tout ce qu'on pourrait exiger de nous-mêmes.

Mais, mes frères, premièrement, la religion ne distingue que deux sortes de devoirs. Les uns suivent l'état, il est vrai, et ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embrassé. Ainsi les devoirs du prince, du sujet, de l'homme public, du père de famille, du ministre appliqué à l'autel saint, sont différents. Les autres sont inséparables du baptême, et communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ sans distinction de Juif et de gentil, de prince et de sujet, de courtisan et de solitaire. Ce principe supposé, je vous demande, mes frères, pour être du monde ou de la cour, en êtes-vous moins chrétiens? y a-t-il une autre espérance, un autre Évangile, un autre baptême pour vous, que pour ceux qui habitent les déserts? en êtes-vous moins membres de Jésus-Christ, disciples de la croix, étrangers sur la terre? que peut ajouter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la cour, aux obligations essentielles de la foi? Jésus-Christ a-t-il donné un Évangile à part à la cour et au monde? a-t-il marqué dans le sien des exceptions favorables au monde? a-t-il déclaré qu'il ne prétendait pas comprendre le monde dans la rigueur de ses maximes? Il a dit, à la vérité, que le monde les

combattrait, ces maximes saintes, et qu'il serait jugé par elles : or ce qui nous juge, c'est notre loi; et nous ne serions pas jugés comme transgresseurs de ces maximes, si ces maximes n'étaient pas nos devoirs. Vous êtes du monde, mais la pécheresse de l'Évangile était du monde : se crut-elle dispensée de faire pénitence, et de pleurer le reste de ses jours les égarements du premier âge? David était du monde, et assis sur le trône : se persuada-t-il que ce titre dût modérer l'abondance de ses larmes, et la rigueur de ses austérités? lisez-en le détail dans ces cantiques divins, qui en furent les fruits, et qui en seront les monuments immortels. Les Judith, les Esther, les Paule, les Marcelle, étaient du monde, et sorties d'un sang illustre : furent-elles mondaines, voluptueuses, environnées de faste, de mollesse, d'indécence, de plaisirs? vous le savez, et il est inutile de vous rapporter ici ce qui est venu jusqu'à nous de leurs mœurs et de leur conduite.

D'ailleurs, mes frères, d'où est venue dans l'Église cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas? n'est-ce pas de la corruption des mœurs et du relâchement de la foi? Distinguait-on entre les premiers fidèles ceux qui étaient du monde, de ceux qui n'en étaient pas? Ah! ils avaient tous renoncé au monde. Les ministres de l'autel, les saints confesseurs, les vierges pures, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les simples fidèles, ceux mêmes qui étaient de la maison de César, ils vivaient tous séparés du monde; ils n'avaient rien de commun avec le monde; ils savaient tous que le salut n'était pas pour le monde; être chrétien et n'être plus du monde , c'était alors la même chose; et sur ce point il n'y avait entre eux aucune différence. Vous êtes du monde, mon cher auditeur? mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse! Un chrétien n'est plus de ce monde; c'est un citoyen du ciel; c'est un homme du siècle à venir; c'est le juge et l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'âme fidèle : tout ce qui se passe est déjà passé pour elle; tout ce qui doit périr n'est déjà plus à ses yeux. Vous n'êtes venu, ô mon Dieu! que pour condamner le monde; et nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence, et nous justifiera contre votre loi même!

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire? Que vous êtes dispensés de faire pénitence? Mais si le monde est le séjour de l'innocence, l'asile de toutes les vertus, le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la tempérance; vous avez raison. Que la prière est moins nécessaire? Mais si dans le monde les périls sont moins fréquents que dans les solitudes, les piéges moins à craindre, les séductions moins ordinaires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins de grâce pour s'y soutenir; je suis pour vous. Que la retraite n'y saurait être un devoir? Mais si les entretiens y sont plus saints, les assemblées plus innocentes; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert de soutien à la grâce : je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver? Mais si vous y avez moins de passions à combattre, moins d'obstacles à surmonter; si le monde vous facilite tous les devoirs de l'Évangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chrétien des richesses; vous dites vrai, et on vous l'accorde. O homme! tel est votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges; de vous persuader que ce qui multiplie vos chaînes, augmente votre liberté; et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences; et il sera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres sont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, et qu'il faut être plus ferme dans la foi, plus solidement enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour se soutenir dans le monde, que dans la solitude; et je vous dis que si vous ne veillez avec plus de soin sur tous les mouvements de votre cœur, que le solitaire et l'anachorète; si vous ne priez avec plus de ferveur; si vous ne résistez avec plus de fidélité; si vous n'attirez sur vous plus de secours d'en haut, vous êtes perdu. Ce sont les dangers d'un état, qui décident de la mesure de la vertu qu'il demande de nous : les vertus faibles trouvent du moins un asile et des ressources dans la sûreté des cloîtres, et dans les secours d'une sainte discipline; au lieu que les vertus les plus solides ne trouvent dans le monde que des écueils, où elles se brisent, ou des séductions qui les affaiblissent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur si universelle et si injurieuse à la piété chrétienne, dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une si grande différence entre les devoirs de votre état, et ceux des cloîtres et des déserts; quelles furent les vues de ces saints fondateurs qui assemblèrent les hommes dans des solitudes, et les assujettirent aux lois d'une discipline sévère? prétendirent-ils proposer à leurs disciples un nouvel Évangile, ou ajouter des rigueurs inutiles aux maximes que Jésus-Christ propose au commun des fidèles?

Écoutez-le, mes frères. Tandis que les chrétiens

formaient encore au milieu du monde une assemblée de saints, dont le monde lui-même n'était pas digne; que les femmes annonçaient la piété par leur pudeur et leur modestie; que les fidèles brillaient comme des astres purs au milieu des nations corrompues; et que les païens eux-mêmes respectaient dans la pureté de leurs mœurs, la sainteté de leur morale; alors il eût été inutile de se retirer dans des solitudes; et l'assemblée des fidèles était encore l'asile de la vertu; et la vie commune, la voie qui conduisait au salut. Mais depuis que la foi commença à s'affaiblir, en commençant à s'étendre, et que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes, alors ceux que l'Esprit de Dieu voulut préserver, voyant les iniquités et les contradictions des villes; que la vie commune n'y était plus la vie chrétienne, et que les usages avaient prévalu sur la loi, cherchèrent un asile dans la retraite, élevèrent des lieux de sûreté au milieu des déserts, assemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale; mais ils ne se proposèrent que d'y renouveler les anciennes mœurs des chrétiens fort altérées, et fort difficiles à pratiquer dans le monde; qu'à faciliter à leurs disciples l'observance de l'Évangile, règle proposée à tous, et que tous sont obligés d'observer; de sorte que toutes les précautions de retraite, de silence, d'austérité, que nous regardons comme si éloignées de notre état, ne furent pourtant que des moyens que ces saints pénitents crurent nécessaires pour observer des devoirs qui leur étaient communs avec nous. Ils se prescrivirent des pratiques particulières, dont l'Évangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte; mais ils ne voulurent, par le secours de ces pratiques particulières, qu'arriver plus sûrement à l'observance même des préceptes : ainsi ils renoncèrent au lien sacré du mariage pour se faciliter la pudeur et la chasteté ordonnées à tous les fidèles; ils se soumirent aux lois d'un silence rigoureux, pour éviter plus sûrement les discours de vanité, d'oisiveté, de malignité, de dissolution, interdits au reste des chrétiens; ils renoncèrent réellement aux biens et aux espérances du monde, pour en venir plus aisément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui passe, commandé à chacun de nous dans l'Évangile; ils se renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite austère, pour s'éloigner sans retour des plaisirs et des pompes du monde, auxquelles nous avons tous renoncé dans notre baptême; ils s'imposèrent le joug des jeûnes, des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier sans cesse, et se faire comme une loi domestique de la pénitence, dont l'Évangile vous fait à tous une loi indispensable.

Or, que conclure de là? qu'avec moins de secours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux; que, sans toutes les facilités que donne la pratique des conseils pour observer le fond de la loi, nous sommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes; que, sans renoncer à tout comme eux, nous devons pourtant être pauvres de cœur comme eux et user de ce monde comme si nous n'en usions pas; que vivant au milieu de tous les attraits de la chair, et dans le lien honorable des noces, nous devons pourtant posséder comme eux le vase de notre corps avec sainteté, et faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penser à des objets dangereux; que, dans l'usage des viandes et la liberté des repas, nous devons user d'une censure rigoureuse envers nos sens, et conserver, comme l'anachorète le plus pénitent, toute la frugalité évangélique; que sans le vœu et la religion du silence, nous devons mettre une garde de circonspection sur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiseuse, et que tous nos discours soient des discours de Dieu; que dans une vie commune, il faut pourtant trouver le secret de porter sa croix, se renoncer sans cesse soi-même, être disciple de Jésus-Christ, et le suivre; sans le secours d'une retraite extérieure, porter au milieu des entretiens et des commerces, une solitude, un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puisse habiter; sans sortir du monde, y renoncer en effet, le mépriser et le haïr; sans être revêtu de poil de chameau, comme le solitaire, porter sous l'or et sous la soie un homme pénitent, et un corps revêtu de la mortification de Jésus-Christ; et en un mot, que, sans vous interdire tout ce qui peut flatter les sens, vous vous interdisiez pourtant toute complaisance sensuelle.

Venez nous dire après cela, dit saint Chrysostôme : Il faut donc se retirer sur les montagnes, et déserter les villes. Est-ce que l'Évangile n'est plus que pour les solitaires? est-ce que la chasteté, la tempérance, la pauvreté du cœur, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts? Quelle erreur donc des gens du monde, de renvoyer aux solitaires et aux personnes retirées toutes les austérités de la vie chrétienne! Ah! il en coûte bien plus au fidèle de se sauver au milieu du monde, qu'au solitaire au fond de sa retraite : il est bien plus difficile d'être chaste au milieu des dangers; humble dans les distinctions du rang et de la naissance; tempérant dans la liberté des repas; pauvre dans l'a-

bondance des biens de la terre; pénitent dans des occasions éternelles de mollesse et de plaisirs; doux et patient dans les concurrences infinies des intérêts et des passions; et cependant si vous n'êtes tout cela, vous êtes perdu. Mon Dieu! les saintes rigueurs d'une discipline sévère seraient bien plutôt inutiles au fond des déserts, où l'éloignement des dangers semble demander moins de précautions; au lieu qu'elles deviennent indispensables dans le monde, où la vertu plus exposée ne peut se soutenir qu'à la faveur des plus sévères attentions.

Cependant, mes frères, malgré toute la sûreté des cloîtres et des déserts, et toutes les précautions que le zèle et l'expérience des saints fondateurs a pu prendre pour préserver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux asiles ne laissent pas de tout craindre de leur faiblesse, et d'être sans cesse attentifs, de peur que l'ennemi ne les surprenne; ils ont de la peine à se défendre contre eux-mêmes, et trouvent dans le lieu même de la paix et de sûreté, des combats et des agitations, où ils se voient mille fois à la veille de perdre en un instant le fruit d'une vie entière de recueillement et de pénitence; et vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége est de vivre avec plus de sécurité et d'indulgence pour vous-même? vous, environné sans cesse de tout ce qui est le plus capable de corrompre le cœur, vous, dans un état où tout est piége et tentation, vous croyez que l'avantage de cet état est une indolence profonde: une inutilité de vie dangereuse même à la plus austère retraite; une immortification, qui loin des périls, deviendrait un péril elle-même? et depuis quand, ô mon Dieu! ceux qui sont exposés au milieu des flots sont-ils moins obligés de veiller à leur salut, que ceux qui jouissent du calme et de la sûreté d'un saint asile?

Lorsque David, caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée, pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompagnaient de sortir de leurs antres et de leurs bois, pour aller attaquer les Philistins : Quoi! lui répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes; nous nous voyons à tous moments sur le point de tomber entre les mains de notre ennemi; et que sera-ce si nous en sortons, et que nous descendions dans la plaine pour aller attaquer les Philistins? *Ecce nos hic in Judæâ consistentes timemus: quantò magis si ierimus adversùs agmina Philistinorum?* (I. Reg. XXIII, 3.) Et voilà ce que je pourrais vous dire ici : Quoi! nous craignons, nous au fond de nos retraites; nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la sûreté des asiles où la Providence nous a conduits depuis le premier âge; nous y opérons notre salut avec tremblement; nous prions, nous gémissons, nous sentons que la retraite elle-même deviendrait un écueil pour nous, si nous ne travaillions sans cesse au recueillement des sens, et à la mortification des passions : *Ecce nos hic in Judæâ consistentes timemus;* et vous voudriez nous persuader que nous aurions moins à craindre; que nous aurions besoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prière, si nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de séductions, d'illusions, d'exemples; en un mot, d'ennemis qui vous environnent? *Quantò magis si ierimus adversùs agmina Philistinorum?* La pénitence toute seule fait la sûreté de nos retraites; et vous croiriez que la mollesse et les plaisirs ne seraient plus un danger au milieu du monde même?

Mais après tout, mes frères, ne comparez plus, si vous voulez, les dangers infinis que vous trouvez dans le monde, et les précautions de violence, de prière, de sacrifice, de vigilance, qu'ils exigent de vous, à la sûreté des cloîtres et des déserts, qui semblent en demander moins; comparez seulement l'histoire de votre vie, les dissolutions de vos mœurs passées, avec celles des saints pénitents qui les habitent; les satisfactions que vous devez à Dieu, avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes, Quoi! vous prétendez que des âmes retirées et innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeunesse; qui, élevées dans le secret de son tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, et dont les fautes les plus criminelles seraient presque des vertus pour vous; vous prétendez que c'est leur partage de gémir toute leur vie sous la cendre ou sous le cilice, de refuser tout à leurs sens, de ne vivre que pour mourir chaque jour; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainsi dire, prévenu les années; vous qui n'osez presque ouvrir les yeux sur les horreurs d'une vie passée, dont les abîmes et les embarras vous font tant balancer sur une première démarche de changement; vous, dis-je, vous nous soutiendrez que vos obligations sont moins austères; que les jeux, les plaisirs, les spectacles, les profusions, les sensualités, les excès de la table, vous sont moins interdits; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces âmes pures et innocentes; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations, sont leur affaire et non pas la vôtre; que c'est à elles à souffrir, à prier, à gémir, à se mortifier, et à vous à vivre dans l'indolence, et dans l'usage de tout ce qui flatte les sens? Grand Dieu! que les hommes, rapprochés de la vérité, paraîtront un jour injustes, insensés, et téméraires!

La femme de Samarie s'abusait donc, en opposant à la grâce de Jésus-Christ sa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham et née dans Jérusalem, le secours du temple et des sacrifices, les instructions de la loi et des prophètes, l'avantage d'être sortie d'un peuple saint, et à qui les promesses avaient été faites, tout cela aurait pu la porter à se faire de son état une excuse et une raison de sécurité. Mais que dit-elle, en disant qu'elle est Samaritaine, sinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur est corrompu, où les usages sont des abus, les exemples des écueils, les maximes des erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du salut, et l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim? Et voilà quelle est votre illusion. Vous vous défendez sur ce que vous êtes du monde? Mais si vous viviez dans le fond d'une maison sainte et retirée, vous auriez bien plus de raison de vous faire de votre état un prétexte de sécurité, et de croire qu'ainsi éloigné des périls, vous n'avez pas besoin de tant d'austérité et de vigilance : mais d'alléguer que vous êtes du monde, c'est regarder les difficultés de salut attachées à votre état, comme des adoucissements qui vous l'aplanissent. Vous nous direz peut-être que ce sont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent; et que nous faisons la voie si difficile, que vous perdez courage : seconde excuse que la femme de Samarie oppose à Jésus-Christ, la difficulté de l'entreprise.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est presque point de pécheur, quelque déplorée que soit sa vie, qui ne compte sur une conversion à venir, comme sur une démarche aisée et facile, et qui là-dessus ne se calme et ne vive tranquille dans ses crimes : il n'en est aucun, qui, lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, ne regarde cette entreprise comme un ouvrage impossible, et qui là-dessus ne recule et ne perde courage. Or, voici le nouveau prétexte que la femme de Samarie oppose aux nouvelles instances de la grâce. Elle se figure des difficultés insurmontables dans les promesses de Jésus-Christ : la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont on la flatte est une chimère : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

Et voilà, mes frères, l'excuse qu'on oppose encore tous les jours aux mouvements secrets de la grâce qui nous sollicitent à un changement de vie : le défaut de moyen, l'impossibilité de l'entreprise. En premier lieu, on a des abîmes sur la conscience; depuis si longtemps on vit dans la dissolution, sans foi, sans culte, sans sacrements; comment se résoudre à éclaircir ce chaos, et à creuser dans ces fatales profondeurs? *Puteus altus est.* D'ailleurs on est d'un caractère si fragile; on a porté en naissant des inclinations si vives pour le plaisir; on ne paraît pas né pour la dévotion; comment changer de tempérament, et se refondre tout entier? *Puteus altus est.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, est une entreprise qui fait peur : le moyen de se condamner à la retraite; passer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miséricorde; mortifier ses sens, se disputer tout ce qui fait plaisir, rompre avec tout l'univers? Heureux ceux qui en ont la force! mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir : *Puteus altus est.*

Mais revenons sur tous ces prétextes. Premièrement, vous avez des abîmes sur la conscience; vous ne savez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'est-ce par cet état déplorable lui-même qui devrait vous porter à tout entreprendre? Quoi! la connaissance que vous avez de nos maux, vous éloigne du remède? vous regardez votre délivrance comme une peine? vous ressemblez à un esclave qui refuserait sa liberté, parce qu'il gémirait sous un ancien esclavage et sous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous est-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité sur votre cœur? souffrez-vous moins en cachant vos plaies, que si vous les alliez découvrir au médecin charitable qui les guérit et qui les purifie? Que vous propose-t-on de si difficile? d'éclaircir une conscience dont vous ne pouvez plus calmer les remords; d'en faire sortir des serpents qui vous déchirent; de vous ouvrir à un ministre de Jésus-Christ, qui mêlera ses larmes aux vôtres; qui sera plus touché de vos malheurs, que scandalisé de vos faiblesses; qui ranimera votre espérance, en vous redisant avec bonté, qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous dont la grâce a fait de grands saints; qui vous aidera, par ses prières et ses gémissements, à sortir de l'état déplorable où vous êtes; qui vous consolera dans votre douleur; qui vous soutiendra dans votre faiblesse; qui vous rassurera dans votre confusion; et qui sera moins le juge de votre conscience, que l'ami de votre adversité, et le confident charitable de vos peines. Ah! vous n'aurez pas plus tôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous sentirez la joie et la sérénité renaître au dedans de vous : ce glaive, qui vous perce, arraché; ce poids, qui vous accable, tombé; ce ver, qui vous ronge, expiré; ces pensées sombres, qui vous noircissent l'esprit, disparaîtront; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vu prendre une résolution si nécessaire à votre salut, et au repos même

de votre vie. Toute la difficulté que je trouve ici est de vivre dans la situation ou vous êtes; de vous défendre, et contre la voix du ciel qui vous appelle, et contre la voix de votre conscience qui vous condamne; de vous supporter vous-même ennemi de Dieu depuis que vous avez pu le connaître; éloigné des sacrements, des consolations de la grâce, vivant seul avec vous-même, c'est-à-dire, avec votre conscience et vos crimes : voilà la peine. La conversion qu'on vous propose n'en est que l'adoucissement, et le plus assuré remède.

Mais en second lieu, vous ne paraissez point né pour la piété, dites-vous; vous ne vous gagnerez jamais sur certains points, par où cependant il faudrait commencer; toutes vos inclinations se trouvent justement l'autre extrémité de ce qu'on appelle vertu et dévotion : *Puteus altus est.* Mais premièrement, quand il devrait vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes et de voluptés à réparer? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez quelque violence? ne vous en êtes-vous jamais fait pour le monde? ces penchants que vous nous donnez pour si invincibles, ne les avez-vous pas mille fois surmontés par des motifs de fortune, de gloire, de bienséance? ce malheureux tempérament que vous nous alléguez si souvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des situations où il faut le gêner, le contraindre? Et qu'est la vie du monde, et de la cour surtout, qu'une éternelle contrainte; une gêne qui ne finit point; une suite d'occupations opposées à vos penchants; une scène où il faut toujours jouer le personnage d'un autre? Ah! ce n'est pas à vous surtout qui habitez les palais des rois, à venir nous alléguer des inclinations désaccoutumées de tout joug, et qui, par un long usage d'indépendance, ne sauraient plus se contraindre : vous avez appris à prendre sur vous-même, et à sacrifier tous les jours vos penchants à des intérêts plus forts : depuis que vous avez des passions, il a presque toujours fallu, ou les surmonter, ou les contrefaire; flatter ceux que vous méprisez; caresser ceux que vous haïssez; ramper devant ceux auxquels votre orgueil est inconsolable d'être forcé de céder; laisser le plaisir pour le devoir : ah! le monde vous a instruit pour la vertu; et les contraintes de la cour et des passions, vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Évangile.

Que dirai-je encore? peut-être vous en aurait-il plus coûté de vous vaincre dans une grande jeunesse : les passions alors plus vives, les réflexions moins sérieuses et moins tristes, les plaisirs plus séduisants par leur nouveauté, laissaient peut-être alors à votre faiblesse moins de liberté de s'en défendre : mais à l'heure qu'il est, que, lassé par votre propre expérience, vous en avez connu le vide et l'amertume; à l'heure qu'il est, que l'âge, les emplois, les bienséances même du monde, exigent de vous des mœurs plus sérieuses et plus réglées; à l'heure qu'il est, que des dégoûts, des contre-temps, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fausseté, de la perfidie même des créatures, vous ont appris ce qu'il fallait attendre des passions et des engagements profanes; à l'heure qu'il est, que moins propre au monde, il commence à se refroidir à votre égard, et à vous avertir qu'il est temps de vous faire d'autres plaisirs et d'autres occupations que les siennes; à l'heure qu'il est, que vous ne traînez plus au milieu de ces amusements, qu'une conscience inquiète, qu'un ennui mortel que rien ne saurait plus égayer, parce qu'il prend sa source dans la tristesse et la maladie de votre âme, que Dieu seul peut soulager; ah! il vous en coûtera moins que vous ne croyez de vous passer du monde, de l'oublier, de le mépriser; vous portez déjà au dedans de vous les semences de ces heureuses dispositions, vous ne l'aimez déjà plus par raison, par dégoût, par l'inconstance toute seule du cœur; que sera-ce quand la grâce aidera ces préparations de la nature, que vous le haïrez par un principe de foi et de piété, et que la lumière du ciel vous en aura découvert toute la corruption, tous les périls, tout le néant et toute la misère?

Enfin, ne semble-t-il pas que vous ne devez compter que sur vous-même! J'avoue que si l'ouvrage de la conversion était l'ouvrage de l'homme seul, vous devriez en désespérer : mais ignorez-vous que ce qui n'est pas possible à l'homme seul, l'est à l'homme aidé de Dieu; que rien n'est difficile à la grâce; que les cœurs les plus fragiles et les plus corrompus sont ceux quelquefois où elle opère de plus grandes choses; et que l'extrémité de nos misères est souvent la plus favorable disposition à l'excès de ses miséricordes; Hélas! la pécheresse de la cité était fragile, enivrée du monde, pleine de passions, et ne paraissait pas née pour la vertu; cependant fut-il jamais d'amour plus vif pour Jésus Christ, de pénitence plus prompte, plus fervente, plus durable que la sienne? Augustin était faible; hélas! ses désirs, ses rechutes, ses perplexités, ses agitations, ses efforts impuissants pour s'arracher à sa boue, et le poids fatal qui l'y rentraînait à l'instant, vit-on jamais tant de faiblesse? et cependant l'Église a-t-elle vu de conversion plus glorieuse à la grâce de Jésus-Christ? Et, pour ne pas sortir de notre Évangile, la femme de Samarie était faible; la multitude de ses mariages n'avait pu

la ramener à des mœurs plus régulières, et son mauvais caractère l'emportait toujours : cependant le Sauveur ne triomphe-t-il pas aujourd'hui de toute sa faiblesse? Ah! c'est que la grâce change les inclinations, corrige le tempérament, forme un nouveau cœur, renouvelle tout l'homme : c'est que les vases de boue, entre les mains de l'Ouvrier tout-puissant, deviennent bientôt des vases d'élite, plus solides que l'airain, plus brillants que la lumière, plus purs que le métal le plus précieux : c'est, en un mot, que la grâce est plus forte que la nature.

Mais en dernier lieu, les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent : car vous ne vous flattez point, dites-vous; si vous preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le prendre à demi, comme tant d'autres : si vous vous déclariez une fois, vous voudriez que ce fût tout de bon, sans ménagement et sans réserve; mais c'est cela même qui fait peur. Aussi on ne sait, ajoutez-vous, comment les choses iront après cette vie; mais l'Évangile exactement accompli ne semble pas fait pour des hommes aussi faibles que nous le sommes : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

A cela, on n'a qu'à vous répondre d'abord : Si vous croyez que l'Évangile est une loi donnée de Dieu, vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son législateur; que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre faiblesse, utile à nos misères; que c'est un remède, et non pas un piége; le secours, et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans l'impossibilité de les observer, des prétextes de nous perdre : c'est un père miséricordieux, qui ne pense qu'à faciliter à ses enfants les voies de la vie éternelle : c'est un maître généreux, qui dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a bien plus d'égard à nos intérêts, qu'à sa propre gloire. Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte? c'est une loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à vos peines, et d'établir une paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt, que le nôtre, aurait pu porter le Seigneur à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? sa félicité est-elle intéressée à notre fidélité? est-ce une gloire à lui, de s'assujettir les hommes par des lois capricieuses, où l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir et de dominer sur les consciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne ses préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre consolation, en nous prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la source de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs : il eût fait de la société une confusion affreuse, sans liens, sans règle, sans équité, sans dépendance; où les seules passions, qui arment les hommes les uns contre les autres, les auraient liés ensemble; où nos seuls désirs auraient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos penchants, il en a donc mis à nos peines : en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remèdes : en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a donc empêchés d'être nos propres tyrans : en nous assujettissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin : à la naissance de la foi il tâchait de renverser l'œuvre de Dieu, et d'anéantir l'Évangile, en rendant Jésus-Christ méprisable. Qui adorez-vous? disait-il aux chrétiens par la bouche des sages du paganisme; un Juif? un mort? un crucifié? un homme de néant, et qui n'a pu se délivrer lui-même de la mort? *Anteà quid dicebat? quem colitis? Judæum? mortuum? crucifixum? nullius momenti hominem, qui non potuit à se mortem depellere?* Quand il a vu que ce moyen était inutile, continue ce Père; que ces blasphèmes n'étaient plus écoutés qu'avec horreur; que les peuples en foule couraient adorer ce crucifié; que, malgré la puissance des césars, la fureur des tyrans, la sagesse des philosophes, l'ancienne prescription de l'idolâtrie, soutenue de la majesté des lois de l'empire, de la crédulité de tous les siècles, et de la magnificence des superstitions, les temples profanes étaient détruits, les idoles renversées, la folie de la croix triomphante de tout l'univers : et qu'un si grand événement, si favorable tout seul à la cause des chrétiens, si marqué par des caractères de divinité, si au-dessus de la possibilité de toutes les entreprises humaines; ayant encore pour lui l'accomplissement des prophéties, ne laissait plus rien à dire contre la vérité de l'Évangile; il s'est tourné d'un autre côté; il n'a plus osé traiter la doctrine de Jésus-Christ de fable et d'imposture; il est convenu de sa sainteté, de sa sublimité, de la perfection de ses maximes. La loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, est une loi admirable, sainte, divine; il faut en convenir; rien de si beau et de si élevé que les préceptes de Jésus-Christ : mais qui les pratique? mais comment les observer? mais cette grande perfection est-elle possible en cette vie? mais la faiblesse humaine peut-

elle aller jusque-là? mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient suivi à la lettre tout ce que l'Évangile prescrit, sans doute ils étaient faits autrement que nous le sommes? *Cœpit à fide alio modo deterrere. Magna lex est christiana; potens lex illa, divina, ineffabilis : sed quis illam implet?* Les blasphèmes de l'impiété sont tombés d'eux-mêmes; ceux de l'impossibilité trouvent encore aujourd'hui des partisans et des apologistes au milieu d'un monde profane, et qui se glorifie du nom de chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la possibilité de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve : ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde; et, sans connaître de la piété que le sentiment de la corruption qui les en éloigne, ils prononcent que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles, parce qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire : Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. Si vous aviez, selon la parole de l'Évangile, commencé l'édifice, et que vous n'eussiez pu l'achever; quoique le mauvais succès de l'entreprise dût être attribué à votre imprudence, selon Jésus-Christ, et au défaut de précautions, néanmoins vous pourriez nous dire que l'entreprise passe vos forces. Mais vous n'avez jamais fait de démarche sincère de salut; vous avez jusqu'ici mené une vie sensuelle, dissipée, pleine de passions et d'inutilités; pourquoi décidez-vous donc sur ce que vous ne sauriez connaître? Prononcez, à la bonne heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de ses plaisirs, sur l'inquiétude et les fureurs de ses revers et de ses injustices, sur les agitations et le tourment de ses espérances, sur la perfidie et l'inconstance de ses amitiés et de ses promesses; vous le pouvez; vous êtes là-dessus, à la cour surtout plus que partout ailleurs, juges légitimes : décriez, exagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la vie du monde et de la cour; on vous le permet, et votre propre expérience vous en a assez instruits pour nous l'apprendre : mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs et de ses ennuis; c'est un point que l'expérience seule peut décider : essayez-en premièrement; rompez avec le monde; finissez vos passions; commencez à vivre dans l'éternité : vous nous direz alors si le joug de Jésus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice est plus aimable que la vertu; nous vous écouterons alors : mettez-vous seulement en état de décider : voilà tout ce que nous demandons : peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté; et alors vous nous reprocherez l'ostentation de nos promesses : peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez; et si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre, de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande?

Lorsque les Israélites, sur le point d'entrer dans la terre de Chanaan, parurent rebutés des difficultés de l'entreprise; et que, refusant d'avancer, ils ne cessaient de dire que ces villes étaient imprenables, ces peuples invincibles, et que cette terre était toute couverte de monstres et de géants, qui dévoraient ses habitants : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est : terra devorat habitatores suos.* (NUM. XIII, 23, 33.) Josué et Caleb, qui venaient de visiter cette terre heureuse, et qui en connaissaient les douceurs, les agréments et l'abondance, leur parlèrent de la sorte : Enfants d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuse que le Seigneur vous propose, et qui doit être votre possession éternelle : vous verrez que le lait et le miel y coulent de toutes parts : vous dévorerez ces peuples terribles, qui alarment tant votre faiblesse, comme on dévore le pain qui sert tous les jours de nourriture à l'homme; vous y trouverez le terme de vos travaux, le délassement de vos fatigues, la consolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant d'années, et enfin des douceurs que vous n'avez jamais goûtées, ni dans la servitude de l'Égypte, ni dans les voies arides et pénibles du désert : nous l'avons nous-mêmes parcourue; et nous ne venons ici au pied du tabernacle saint, et devant toute l'assemblée d'Israël, que pour être les témoins de la vérité, et les garants des promesses que le Seigneur a faites à nos pères : *Terra quam circuivimus valdè bona est; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.* (NUM. XIV, 7, 8.)

Et voilà, mes frères, ce que nous pourrions vous dire ici, nous qui, par les engagements d'un état saint, et un long usage du joug de Jésus-Christ, devons connaître quelles en sont les douceurs et les consolations; et qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu, et à la gloire de sa grâce. Pourquoi vous laissez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées? Venez voir vous-mêmes ce qui se passe dans cette terre heureuse où vous vous figurez des difficultés si insurmontables. Loin d'y trouver ces monstres qui vous épouvantent, et que l'erreur de votre imagination s'y figure; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant et qui vous arrêtent; vous verrez que le lait et le miel y coulent en abondance; vous y trouverez des sources de consolations solides : le repos que vous cherchez

depuis si longtemps, la paix du cœur, que le monde et les passions ne donnent pas, et que vous n'avez pas encore trouvée; toutes les ressources de la grâce, dont vous avez été jusqu'ici privés. Nous en avons nous-mêmes fait une heureuse expérience, et nous ne paraissons ici devant l'autel saint et dans l'assemblée des fidèles, que pour rendre témoignage aux miséricordes du Seigneur sur les âmes qui reviennent à lui par une sincère pénitence : *Terra quam circuivimus valdè bona est; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.*

Oui, mes frères, si vous connaissiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la femme de Samarie : *Si scires donum Dei;* si vous pouviez comprendre quelle joie la grâce répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et quelles sont les consolations secrètes qui accompagnent les sacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu : *Si scires :* si l'on pouvait vous faire sentir d'avance combien les hommes, les plaisirs, les prétentions, les espérances, et tout cet amas de vanité et de fumée, devient peu de chose à une âme touchée de Dieu : *Si scires :* si vous pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent, les difficultés qui traversent vos passions, à la tranquillité dont vous jouiriez dans la vertu, et aux facilités que la grâce y ménage à notre faiblesse; en un mot, l'eau du puits de Jacob, figure des plaisirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la femme de Samarie, image des douceurs de la vertu : *Si scires :* si vos yeux pouvaient s'ouvrir, et connaître quel don Dieu fait à une âme, lorsqu'il la délivre de ses passions, et qu'il met en leur place, dans son cœur, la paix, la charité, la justice : *Si scires donum Dei,* ah! sans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste; pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années que vous en avez été privé. La source de nos craintes est dans notre cœur; et la vertu n'est appréhendée, que parce qu'elle n'est pas connue.

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on; et ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la femme de Samarie oppose aux instances de Jésus-Christ, la variété des opinions et des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt; et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devait être ici ma dernière partie; mais j'abrége.

En effet, Jésus-Christ avait conduit insensiblement cette pécheresse au point essentiel de sa conversion; à cette passion honteuse, qui seule s'opposait à la grâce dans son cœur : il lui avait découvert tout le secret criminel de sa dissolution et de sa conduite; elle ne pouvait plus dissimuler des égarements dont elle voyait le Sauveur trop instruit : le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son âme : mais ce n'étaient là que de faibles commencements; le cœur n'était point encore rendu. *Je vois bien que vous êtes un prophète* (Jean, iv, 19), lui dit-elle; voilà tout le fruit qu'elle semble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces âmes mondaines, lesquelles au sortir d'un discours où le zèle du ministre aura dévelopé toute la honte de leurs faiblesses les plus secrètes, et tracé la peinture de leur cœur comme si elles-mêmes l'avaient instruit de tout ce qui s'y passe, se contentent de dire que c'est un prophète : *Video quia propheta es tu;* qu'on se reconnaît soi-même à tout ce qu'il dit; qu'on dirait qu'il voit dans les cœurs et dans les plus secrets penchants de ceux qui l'écoutent : mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il méprise, et dont il gémit devant Dieu : et on ne se corrige point; ce qui serait sa gloire, sa consolation et sa couronne.

Nos pères, continue la pécheresse, *ont adoré sur cette montagne; et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.* Nouvel artifice dont elle s'avise. Pour détourner la question de ses mœurs, qui lui déplaît et qui l'embarrasse, elle se jette habilement sur une question de doctrine : les contestations entre Jérusalem et Garizim, sur la vérité de leur culte et sur la sainteté de leur temple, n'avaient pas fini depuis que le traître et l'ambitieux Manassès avait élevé l'autel sacrilége sur la montagne de Samarie; et chacun soutenant la gloire de sa maison et la majesté de ses sacrifices, ils s'accusaient mutuellement, comme il arrive presque toujours, de superstition et d'idolâtrie.

Or, voilà ce qui donne lieu à la réponse de la femme de Samarie : il semble qu'elle veut, par cette variété d'opinions et de doctrines, justifier ses désordres; et que l'incertitude où elle prétend qu'on est sur le lieu et sur les règles du véritable culte, suffit pour autoriser sa tranquillité dans l'état déplorable où elle se trouve. Ainsi c'est comme si elle répondait à Jésus-Christ : Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir? Vous Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jérusalem, et n'avoir point de commerce avec Samarie : nos pères ont toujours adoré sur cette montagne; ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui se déclarer, dans cette diversité de sentiments? Convenez premièrement des devoirs que le Seigneur exige de nous, du temple et de l'autel qu'il a choisis; et après cela j'écouterai vos instructions, et je pourrai m'en tenir à la sagesse de vos conseils et de vos maximes.

Et voilà le prétexte dont on se sert encore tous les jours dans le monde pour s'étourdir sur les vérités les plus terribles du salut, la variété des opinions sur les règles des mœurs. On ne sait à qui en croire, nous dit-on tous les jours; les uns vous damnent, les autres vous sauvent; ici on vous passe certains points, ailleurs on les condamne; ici vous observez la loi en l'adoucissant, ailleurs vous ne l'adoucissez qu'en la transgressant; ici on a des raisons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre; en un mot, ici vous êtes un saint, ici vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Et là-dessus, ô mon Dieu, le pécheur insensé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ses égarements, que l'Évangile ne renferme que des opinions et des problèmes; que chacun le tourne selon les préventions de son propre esprit; et qu'au fond il n'y a rien de trop assuré dans tout ce que nous leur disons de votre loi sainte.

Mais, sans apporter ici tout ce qui pourrait confondre un prétexte si injurieux à la vérité et à la piété chrétienne, souffrez que je me contente de vous demander : Ne tient-il qu'à l'uniformité des sentiments que vous sortiez de vos passions honteuses? est-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs? Des âmes religieuses, timorées, craintives, pourraient nous opposer ces perplexités et ces incertitudes : comme elles ne croient jamais marcher par un chemin assez sûr; que leurs devoirs paraissent souvent incompatibles avec leur situation, et que la décision n'en est pas toujours facile; il se peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans le sanctuaire, ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme; et qu'elles demeurent incertaines de la route qu'il faudrait tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de sentiments sur le déréglement de vos mœurs, et sur l'indignité de vos passions? nos décisions sont-elles fort différentes sur la honte de votre état, n'avez-vous pas ouï partout là-dessus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles ne posséderont pas le royaume de Dieu? Cette uniformité d'opinions vous ramène-t-elle à la vérité que vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même? Cependant c'est vous seul qui vous plaignez qu'on ne sait à quoi s'en tenir; car c'est le monde le plus déréglé qui tient ce langage, et vous êtes le seul que tout se réunit pour condamner.

Vous imitez la femme de Samarie. Il n'était pas question pour elle de savoir s'il fallait adorer à Jérusalem ou à Garizim, puisque le temps était venu, comme lui répond Jésus-Christ, que ce ne serait ni à Garizim, ni à Jérusalem, mais par toute la terre, que son Père aurait des adorateurs en esprit et en vérité : ce différend ne la regardait pas, pour ainsi dire; ce point pouvait être douteux pour elle; et on ne lui faisait pas encore un crime de l'ignorer. Mais le déréglement de sa conduite et de ses commerces criminels était clair pour elle; il n'y avait là-dessus, ni à Jérusalem, ni à Garizim même, aucune loi qui pût l'autoriser : elle connaissait sur ce point ses obligations, et on demandait qu'elle les remplît. Mais, au lieu de commencer par le devoir qui était clair, et qui la regardait toute seule, elle va chercher des prétextes dans une variété de sentiments qui ne la regardait plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connaissez de visiblement contraire à la loi de Dieu; tout ce que tous les sentiments et toutes les opinions d'un commun accord y condamnent : après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues; après cela, vous nous reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des décisions et des conduites. De quoi vous avisez-vous de nous reprocher qu'on ne sait, pour ainsi dire, où il faut adorer, ni à qui s'adresser pour marcher sûrement, et connaître ce que Dieu demande de nous? Vous n'en n'êtes pas encore là; ce doute est trop pieux et trop élevé pour vous : laissez là des dissensions qui vous sont inutiles, et renoncez à des désordres qui non-seulement n'ont pour eux aucun suffrage, mais que vous ne pouvez plus vous justifier à vous-même : en un mot, soyez adorateur en esprit et en vérité, comme le dit aujourd'hui Jésus-Christ à la femme de Samarie; alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes, vous trouverez Dieu partout, parce que vous ne chercherez que Dieu partout : la variété des décisions vous fera seulement déplorer la triste destinée de la vérité, toujours exposée ici-bas à la contradiction; c'est-à-dire, ou à la sévérité indiscrète, ou à l'indulgence excessive des hommes : vous en gémirez devant le Seigneur; vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité à la terre; qu'il répande un esprit de paix et de sagesse sur ceux à qui la foi, l'instruction et la doctrine sont confiées; qu'il pacifie, qu'il réunisse, qu'il protége son Église : qu'il lui suscite des pasteurs fidèles pour la gouverner, des docteurs éclairés pour l'instruire, des prêtres saints et zélés pour l'édifier; des princes religieux pour la défendre; que dis-je? qu'il prolonge les jours du prince glorieux qui en bannit les scandales, qui en calme les dissensions, qui les prévient même par sa prudence, qui en répare les ruines, qui en soutient la gloire et la majesté, qui en fait la gloire

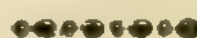
lui-même, et qu'il donne à nos neveux des rois qui l'imitent, puisqu'ils ne seront pas assez heureux pour en avoir qui lui ressemblent.

Voilà les dispositions que la raison et la religion demanderaient de vous : mais sur l'affaire du salut; on ne se pique pas de prudence, on ne sait ce qu'on adore, comme le reproche Jésus-Christ à la femme de Samarie : *Vos adoratis quod nescitis* (Joan. iv, 22) : on veut retenir le fond de la religion de ses pères, comme les Samaritains; on veut y mêler comme eux des usages profanes, et favorables aux passions. On sent bien que la conscience ne ratifie pas ce mélange, et qu'on n'est pas d'accord avec soi-même; mais, pour se calmer, on suppose que nous-mêmes ne le sommes pas entre nous : on se fait de nos dissensions prétendues, une raison insensée de paix et de sécurité : on est bien aise que la vérité soit contestée, embrouillée, obscurcie, pour pouvoir se persuader presque qu'elle n'est plus; et nous sommes contents de nous-mêmes, quand nous avons pu ajouter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle était la disposition de la femme de Samarie : ne pouvant plus se défendre, ni contre les instances du Sauveur, ni contre les remords de sa propre conscience; fappée de ses égarements passés, attirée par les consolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudrait encore renvoyer sa conversion à un temps plus favorable : *Quand le Messie sera venu,* répond-elle à Jésus-Christ, *il nous annoncera toute chose.* (Jean, iv, 25.) Voilà tout le fruit qu'elle paraît tirer des paroles de Jésus-Christ; un vain projet d'un changement à venir, un espoir frivole, qu'un temps enfin viendra où elle renoncera tout de bon à ses déréglements : et c'est là que se termine d'ordinaire tout le fruit de nos instructions. Nous excitons les consciences, nous ne les changeons pas : nous inspirons des désirs, nous ne persuadons pas les œuvres : nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons presque jamais de démarche. Mais le Sauveur ne permet pas à cette pécheresse de s'abuser sur un point si dangereux : C'est moi-même qui vous parle, lui dit-il; n'attendez point d'autre prophète; voici celui que le ciel vous envoie, pour vous retirer de vos voies égarées; ne renvoyez pas à un autre temps : si je sors des frontières de Samarie; si vous laissez perdre ce moment heureux; si je m'éloigne de votre cœur, vous périssez sans ressource : *Ego sum qui loquor tecum.* (Ibid. iv, 26.) Et voilà ce qu'il vous dit ici en secret à vous seul, mon cher auditeur : Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre salut, le moment de ma miséricorde; n'en attendez point d'autre; il y a si longtemps que vous différez, que vous vous trompez vous-même par des retardements et des projets inutiles de conversion : à mesure que vos années avancent, vos desseins de changements reculent et s'éloignent de vous. Vous comptiez que l'âge vous ferait revenir; et l'âge, en changeant tout le reste, n'a pas changé votre cœur : vous vous promettiez qu'une situation plus tranquille vous laisserait plus de loisir de penser à votre salut; le loisir est venu, et la volonté de me servir est à venir encore : vous vous disiez à vous-même, que certains engagements rompus, que certaines bienséances finies, vous mettriez tout de bon ordre à votre conscience : ces engagements ne sont plus, ces bienséances ont fini, et vos passions sont encore les mêmes. Ah! jusques à quand serez-vous le jouet de vos vaines espérances? Ne rendez pas inutile ma grâce, qui aujourd'hui vous trouble et vous rappelle : n'est-ce pas déjà une faveur bien signalée, que je vienne vous chercher jusque dans une terre infidèle; que je vienne vous inspirer des désirs de conversion jusque dans le palais des rois, dans le centre des plaisirs et des passions humaines? Si vous connaissiez le don de Dieu; si vous faisiez attention que, dans le temps même que des ténèbres profondes sont répandues sur tout ce qui vous environne, et que mon nom est à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous seule êtes recherchée, éclairée, touchée; ah! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment comme le moment décisif de votre éternité; c'est-à-dire, ou le comble de mes miséricordes éternelles sur votre âme, ou le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

Grand Dieu! dissipez donc, comme la poussière, les vains obstacles que j'oppose encore à votre grâce : soutenez mes forces chancelantes, et mes résolutions tant de fois infidèles : ne permettez plus que ma faiblesse triomphe de votre puissance : ne combattez plus avec moi que pour vaincre : et reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout seul, mais que je ne saurais plus tout seul vous rendre; afin que, redevenu la conquête de votre grâce, je puisse bénir mon libérateur dans tous les les siècles.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMONE.

Accepit ergo Jesus panes : et cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains; et ayant rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis.

(JEAN, VI, II.)

Ce n'est pas sans mystère, que Jésus-Christ associe aujourd'hui les disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvait sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert, et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvait-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour le délier? sa voix toute-puissante, qui venait de briser les chaînes de la mort, aurait-elle trouvé quelque résistance dans de faibles liens que la main de l'homme avait formés? c'est qu'il voulait leur tracer par avance, dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère; la part qu'ils allaient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs; et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans le ciel.

Il pouvait encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre, pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson; lui qui des pierres mêmes, pouvait susciter des enfants d'Abraham, aurait pu, à plus forte raison, les changer en un métal précieux, et y trouver le prix du tribut dû à César : mais en la personne du chef de l'Église, il voulait instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive; et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi, en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres, pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux : il vous établit les ministres de sa providence, et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourrait, sans doute, les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Élie dans le désert : il pourrait, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image; lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement : mais il veut nous associer au mérite de sa libéralité; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa providence : il fallait ménager à tous les hommes des moyens de salut : les richesses corrompraient le cœur, si la charité n'en expiait les abus; l'indigence lasserait la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient l'amertume : les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet Évangile. Si vous gémissez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu vous consoleront : si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire. Vous y verrez, en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus : vous y apprendrez, en second lieu, quelles doivent en être les règles. C'est-à-dire, que, dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité; dans la seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts même de la charité : c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre Évangile. Implorons le secours de l'Esprit saint par l'entremise de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE

On ne met guère en question, dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône? l'Évangile est si précis sur ce devoir; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement; la seule idée que nous avons de la Providence dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'aurait pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandrait à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de

la terre; s'il n'avait prétendu que l'abondance des uns suppleât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenaient originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connaissait, ni de propriété, ni de partage; et qu'elle laissait d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seraient aussi les plus opulents; qu'outre la portion du bien que la nature leur destinait, ils se chargeraient encore de celle des plus faibles, pour en être les dépositaires, et les défendre contre les usurpations et les violences; de sorte qu'ils furent établis par la nature même, comme les tuteurs des malheureux; et que ce qu'ils eurent de trop ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avait formés parmi les hommes; que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie; et que l'Évangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

Mais il en est du devoir de l'aumône, comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée? on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avait suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces.* (JOAN. VI, 9.) Et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes? *Sed hæc quid inter tantos?* (Ibid.) Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance; qu'une étoile, comme parle l'Apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile; que même, dès les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité; qu'ainsi la religion ne confond pas les états; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois, la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas; que c'est la portion des pauvres; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc, est-ce l'Évangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres; tout ce que vous risquez à un jeu excessif; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin, que parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes frères, si vous ne comptez pour superflu, que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez des passions à satisfaire plus l'obligation d'être charitable diminuera; et vos excès, que le Seigneur vous ordonnait d'expier par la misé-

ricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité : et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde; tout cela est superflu pour un chrétien ; c'est ce qu'il faut retrancher, et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres ; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Évangile, mes frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde; la religion retranche bien des dépenses; et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seraient plus multipliés par nos passions, seraient moindres : nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile; et, comme dans le premier âge de la foi, l'Église ne verrait point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous; et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que demande le sujet que nous traitons; je vous demande en second lieu, mes frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères; vous n'en pouvez garder pour votre usage, que la mesure prescrite par la loi : *Qui multùm, non abundavit.* (II Cor. VIII, 15.) Hors de là, Jésus-Christ n'aurait défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux; eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée : si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la Providence, en répandant sur vous les biens de la terre? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Serait-ce de fournir à vos passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Serait-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Serait-ce de thésauriser pour vos neveux? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Serait-ce de passer la vie plus agréablement? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Serait-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Serait-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Serait-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais vous savez que l'Évangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche, qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance; ce n'est donc pas pour vous, que vous êtes nés grands; ce n'est pas pour vous, comme le disait autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne; c'est pour son peuple affligé; c'est pour être le protectrice des infortunés : *Et quis novit utrùm ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (Esther, IV, 14.) Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuait ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il lui transportera cette couronne qui vous était destinée; il saura bien pourvoir par quelque autre voie, à l'affliction de son peuple; car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père, périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu, et domus patris tui peribitis.* (Esther, IV, 14.) Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin : votre abondance dans l'ordre de sa sagesse n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité; votre autorité, qu'à les protéger; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts; votre rang qu'à les consoler par vos offices : tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux, votre élévation ne serait plus l'ouvrage de Dieu, et il vous aurait maudits en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage.

Ah! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne; justifiez plutôt sa providence

envers les créatures qui souffrent : faites-leur connaître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller ; il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissait autrefois nos temples : il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Évangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre : il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs : il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappe Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avaient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, et à des gains odieux ou suspects, l'accroissement de votre fortune : il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres : il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence : il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures, la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête : il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité, et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère : il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu : il veut enfin que, tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune, et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut; et n'a-t-il pas raison de le vouloir? Quoi! vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien? vos revenus suffiraient pour vous perdre et ils ne suffiraient pas pour vous sauver, et pour acheter le ciel? et parce que vous outrez l'amour de vous même, il vous serait permis d'être barbare envers vos frères?

Mais, mes frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance, où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses? Partout ailleurs, vous voulez qu'on vous croie puissants, vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois, sous des dehors encore brillants, des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc, que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors, peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochait autrefois à un évêque, dans l'Apocalypse : *Vous dites, Je suis riche, je suis comblé de biens; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable, à mes yeux!* (Apoc. III, 17.) Mais il devrait aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvre, et dépourvu de tout; et vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, et que, dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seul ne manquez de rien à mes yeux!

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône; la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs, et dans les maisons voisines, acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit.* (Marc. VI, 35.) Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le malheur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais premièrement, Jésus-Christ n'aurait-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostôme : C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne saurait y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin. Et voilà, mes frères, ce que je pourrais aussi d'abord vous répondre; les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si ce lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous,

que n'en doivent-ils pas souffrir? si les plaies de l'Égypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur? si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du Prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son âme, le prix funeste de sa nécessité?

Mais d'ailleurs, ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites; ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques, qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer, par des supplications générales, les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères : vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons; adressez-vous aux pauvres, ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel : ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel; car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement; et ce n'est que par rapport à eux, que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs? que souffrent vos passions des misères publiques? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices sur le pied de l'Évangile; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes; d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques? dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses; c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me* (II Reg. XXIV, 17) : mais cette populace obscure et affligée; mais ces infortunés, qui, dans une condition pénible, ne mangeaient leur pain qu'à la sueur de leur front; eh! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance? *Ego sum qui peccavi, ego iniquè egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt?* (Ibid.)

Voilà votre modèle : faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice, capable de désarmer sa colère; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime; grand Dieu! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre? votre unique dessein serait donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'était déjà fort appesantie, en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère? les puissants de l'Égypte seraient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendrait fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau? Oui, mes frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à

punir les riches et les puissants; et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas. Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône; la multitude des pauvres. Oui, mes frères, ce qui devrait ranimer la charité, l'éteint : la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères : plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés; et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre; mais les guerres, les maladies populaires, les déréglements des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles : les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles; nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes; des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère; les campagnes ravagées par leurs propres habitants; le royaume en proie à des nations ennemies, personne en sûreté sous son propre toit : nous ne voyons pas ces malheurs; mais ont-ils vu ce que nous voyons? tant de misères publiques et cachées? tant de familles déchues? tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière, et confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus presque inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et sur les campagnes? que dirai-je? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipitent le désespoir et l'affreuse nécessité? D'où vient cela, mes frères? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui était inconnu à nos pères? de vos dépenses qui ne connaissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité?

Ah! l'Église naissante n'était-elle pas persécutée, désolée, affligée? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là? on y souffrait la proscription des biens, l'exil, la prison; les charges les plus onéreuses de l'État tombaient sur ceux qu'on soupçonnait d'être chrétiens; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : et cependant il n'y avait point de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos.* (ACT. IV, 34.) Ah! c'est que des richesses de simplicité sortaient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre; c'est qu'ils donnaient selon leurs forces, et au delà; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, coulaient des fleuves de charité, qui venaient consoler les frères assemblés à Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

Mais plus encore que tout cela : c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étaient ornés de modestie; et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi : c'est que leurs festins étaient des repas de sobriété et de charité; et que la sainte abstinence même que nous célébrons ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas : c'est que, n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisaient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et ennoblir leur obscurité et leur roture; ils ne pensaient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres; et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine : en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisait toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont nos excès, mes frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux : n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes; ce serait faire de votre péché même votre excuse. Ah! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent, mais c'est de quoi ils auraient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettait à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article était toujours le plus sacré et le plus inviolable; eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Église la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns, et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la

terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction : il n'y aurait parmi nous de malheureux que les impies, point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes; point de larmes que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel, point de pauvres que ces heureux disciples de l'Évangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître; nos villes seraient le séjour de l'innocence et de la miséricorde; la religion, un commerce de charité; la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seraient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire; et quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venait de faire une œuvre de surcroît.

Car d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini; que croyez-vous dire par là? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses, qui hors de là vous seraient permises et peut-être nécessaires : c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même : c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes, dites-moi : tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort; auriez-vous la force d'y être le seul heureux [1]? Tandis que la face de tout un royaume est changée, et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où serait l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderait comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez : le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu, quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré : votre félicité fera elle-même votre supplice; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissants, et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il fallait si peu de secours pour soulager leur indigence, qu'un seul jour retranché de vos profusions aurait suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenait; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur

[1] Discours prononcé en 1709.

patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, et non cooperuistis me.* (MATTH. XXV, 43.) Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône; établissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant : et, après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts même de la charité.

DEUXIÈME PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés; paraître touchés de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons; enfin éclairer même, par notre vigilance, le secret de leur honte : voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Évangile; il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprètes, était de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains; et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde, que ceux qui devaient en ressentir les effets. Première instruction, et première règle : le secret de la charité.

Oui, mes frères, que de fruits de la miséricorde, le vent brûlant de l'orgueil et la vaine complaisance, flétrit tous les jours aux yeux de Dieu! que d'aumônes perdues pour l'éternité! que de trésors qu'on croyait en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paraîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille!

A la vérité, il est peu de ces hyprocrisies grossières et déclarées, qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes; l'orgueil est plus habile, et ne se démasque jamais tout à fait : mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité, qui cherchent, comme Jésus Christ, les lieux solitaires et écartés, pour y cacher leurs saintes profusions! On ne voit presque que de ces zèles fastueux, qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat, et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher; mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics; mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent; et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas! nos temples et nos autels n'étaient-ils pas de toutes parts avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre? Si l'on ne voulait que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes? Faut-il que, du fond du sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paraîtront-ils à l'autel, où ils ne devraient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité? pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil? N'était-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main du Seigneur dans le livre de vie? pourquoi graver, sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité avait pu rendre immortelle?

Ah! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fût jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur, et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels? et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hélas! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portaient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres : ils voyaient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avaient moins offert qu'eux : on ne les distinguait pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses : les honneurs et les préséances n'y étaient pas encore le prix des dons et des offrandes; et l'on n'avait garde de changer la récompense éternelle qu'on attendait du Seigneur, en cette gloire frivole,

qu'on aurait pu recevoir des hommes : et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs, leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paraissent jusque sous l'autel, où ne devraient reposer que les cendres des martyrs, on leur rend même des honneurs qui devraient être réservés à la gloire du sacerdoce; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde : nous devons à nos frères l'édification et l'exemple : il est bon qu'ils voient nos œuvres, mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite : les actions mêmes, que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur : nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers; et ne croire leur innocence en sûreté, que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes frères, les aumônes, qui ont presque toujours coulé en secret, arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur course par les complaisances inévitables de l'amour-propre, et par les louanges des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures; au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes, n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et entraînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassé sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde, ne vouloir y être remarqué, ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde; et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avait amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre Évangile, c'est que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jésus-Christ, n'est rejeté : tous indifféremment sont soulagés; et on ne lit pas que le Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle; la charité est universelle : elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde, qui, sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour le recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours, qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient : ce ne sont pas là des misères de leur goût; et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec, et d'un cœur indifférent, toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure; qu'elle doit user de discernement; et que la justice veut que certains besoins soient préférés : mais je ne voudrais pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain temps, et à l'égard de certains besoins. Ah! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères? Peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence? La charité, ce saint amour, est-il si régulier quand il embrasse véritablement le cœur? n'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès? et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes, où quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère?

Je ne voudrais pas cette charité durement circonspecte, qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si, dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle, avaient pu attirer au désert, et qui auraient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines : nul n'est excepté de ses divins bienfaits. N'est-ce pas déjà une assez grande misère, que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins, que courir risque de refuser à des besoins véritables? Quand un imposteur séduirait votre charité, qu'en serait-il? n'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main? et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre?

De cette règle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre Évangile : c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ voyant ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié : *misertus est eis* (MATTH. XIV, 14); ce spectacle l'attendrit; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième règle : la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche et si farouche : car la piété qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes : on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère : et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous, vous dirait-il? Une vie oiseuse, et des mœurs inutiles et errantes? mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté : je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? Ah! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne? vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites-vous des vôtres? je ne devrais pas manger, parce que je ne travaille point; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi? n'êtes-vous que riche pour vivre dans une indigne mollesse? Ah! le Seigneur jugera entre vous et moi, et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises, que l'innocent artifice dont je me sers, pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible? et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion? et vous ne daignez pas l'entendre? et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse? Ame inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres, n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié? et faut-il faire revivre, pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous, la charité va plus loin : elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de miséricorde; elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle : la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui, et vienne lui exposer ses besoins; il les découvre le premier : *Cùm sublevasset oculos Jesus, et vidisset* (JOAN. VI, 5); à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ : il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses : ce n'est pas ici un simple conseil; c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère : les riches et puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères : si faute de veiller, elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos aurait prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige des soins et des attentions : on exige que vous, qui, dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu de mille malheureux qui gémissent en secret; dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équipages; et qui outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de

toute votre prospérité : on exige que vous, qui au milieu des plaisirs de la cour, ou de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes; on exige que vous connaissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés, et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère; ceux que leur sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige, et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connaissez-vous seulement? chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connaître? sont-ce là les soins qui vous occupent, quand vous paraissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux, sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent et à leur désespoir : que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leurs faiblesses, pour être leur tyran, et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu! ne maudissez-vous pas ces races cruelles, et ces richesses d'iniquités? ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarir la source des familles; qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité; qui amènent les divisions domestiques, les disgrâces éclatantes, la décadence et l'extinction entière des maisons? Hélas! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup; ces noms antiques et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents ou de leurs esclaves. Ah! si l'on pouvait suivre la trace de leurs malheurs; si leurs cendres, et les débris pompeux qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées, pouvaient parler : Voyez-vous, nous diraient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur? ce sont les larmes du pauvre que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu, enfin entièrement renversées : leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel : le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière : que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux, si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes : que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit point ensevelie sous leurs ruines; devenez sages à nos dépens, et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus - Christ bénit se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent; cinq mille hommes en sont rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève; c'est-à-dire, que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction, qui se multiplient à mesure qu'on les distribuent, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance, c'est-à-dire, que c'est ici ce levain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit, et augmente toute la pâte. Oui, mes frères, l'aumône est un gain, c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires; rien ne vous réussit, les hommes vous trompent, vos concurrents vous supplantent, vos maîtres vous oublient, les éléments vous contrarient, les mesures les mieux concertées échouent : associez-vous les pauvres; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune, augmentez vos largesses à mesure que votre postérité augmente, croissez pour eux comme pour vous; alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune, et il préservera, que dis-je! il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles : on voit tous les jours prospérer des familles charitables : une Providence attentive préside à leurs affaires : où les autres se ruinent, elles s'enrichissent : on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement : ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne n'est que stérilité et sécheresse. Vous-même qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien; peut-être que les titres et les dignités, dont vous avez hérité en naissant, sont les fruits de la charité de vos ancêtres : peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de vo-

tre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie; peut-être c'est elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la reconnaissance seule de l'Église, et non la vanité des fondateurs a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité : tous les autres titres ont péri; tout ce que la vanité seule avait élevé a presque tout été détruit; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où était marquée la suite de leurs aïeux, et la gloire de leurs alliances; et vous avez permis, ô mon Dieu! que les monuments de la miséricorde subsistassent; que ce que la charité avait écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces. Eh! quand il ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seraient-elles pas assez payées pour un bon cœur? et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des grâces? les princes seraient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étaient condamnés à en jouir tout seuls? Non, mes frères; faites servir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'en ferez jamais d'usage, qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant les malheureux.

Quoi de plus doux en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée, où des âmes affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître! Écoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grâces; ils s'écrient que c'est un prophète; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles, ni les plus vaillants qu'ils choisiraient; ce seraient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisants, les plus tendres, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin, je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvait pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostôme; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut : du moins dirions-nous : Si à force d'argent on pouvait se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout son bien la gloire des saints, on serait heureux. Hé bien, mon frère, continue saint Chrysostôme, profitez de ce privilége, puisqu'on vous l'accorde; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel; la malice des hommes vous les aurait peut-être enlevées; vos passions les auraient peut-être englouties; les révolutions de la fortune les auraient peut-être fait passer en d'autres mains, la mort du moins vous aurait forcé tôt ou tard de vous en séparer : ah! la charité seule les met à couvert de tous les accidents; elle vous en rend éternellement possesseur; elle les met en sûreté dans les tabernacles éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles? de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années? de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés, les abstinences, dont l'Église vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie? de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans les asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'âmes, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale? Grand Dieu! quelle bonté pour l'homme, de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur! de nous tenir compte des sentiments d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller, qu'en nous dépouillant de la nature même! de vouloir accepter pour le prix du royaume éternel des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité; que nous n'aurions pu toujours conserver; et desquels, après un usage court et rapide, il aurait fallu enfin se séparer! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite : un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères, ne sera pas longtemps insensible aux inspirations du ciel : la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens : un bon cœur

ne saurait être longtemps un cœur endurci : ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence; et la conversion n'est jamais désespérée tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères, secourez-les comme vos enfants, respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour : *Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous est préparé, parce que j'avais faim, et vous m'avez rassasié; j'étais malade, et vous m'avez soulagé; car ce que vous avez fait au moindre de mes serviteurs, vous l'avez fait à moi-même.* (MATTH. XXV, 34 et seq.) C'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MÉDISANCE.

Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis.
Mais Jésus ne se fiait point à eux. (JEAN, II, 24.)

C'étaient ces mêmes pharisiens qui venaient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ, et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui, et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est, mes frères, le caractère du détracteur, de cacher sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne saurait jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit saint : mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire : or, les médisants de ce caractère sont plus rares; et si l'on n'avait à parler qu'à eux, il suffirait d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnaissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisants qui condamnent ce vice, et qui se le permettent; qui déchirent sans égard leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve; qui portent le trait jusqu'au cœur : mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisants est répandu partout; le monde en est plein; les asiles saints n'en sont pas exempts : ce vice lie les assemblées des pécheurs; il entre souvent dans la société même des justes : et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc, mes frères, de développer aujourd'hui l'illusion des prétextes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent : car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnaîtriez point à des traits si odieux; et, loin de vous en inspirer l'horreur, je vous aiderais à vous persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent, ou qui justifient à vos yeux le vice de la médisance? C'est premièrement la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est en second lieu la notoriété publique, qui ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère, fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur les dérèglements qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts; que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique; que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qui les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

La langue, dit un apôtre, est un feu dévorant; un monde et un assemblage d'iniquité; un mal inquiet; une source pleine d'un venin mortel : *Lingua ignis est; universitas iniquitatis; inquietum malum; plena veneno mortifero.* (JACOB. III, 6, 8.)

Et voilà ce que j'appliquerais à la langue du médisant, si j'avais entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice : je vous aurais dit que la langue du détracteur est un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce sa fureur sur le bon grain, comme sur la paille; sur le profane, comme sur le sacré; qui ne laisse partout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres, ce qui nous avait paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis est.* Je vous aurais dit que la médisance est un assemblage d'iniquité : un orgueil secret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre : une envie basse, qui blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface : une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur : une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret : une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot; et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos, à l'imprudence d'une censure qui sait plaire : une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent : un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent : une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher : *Lingua universitas iniquitatis.* Je vous aurais dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes; qui désunit les amitiés les plus étroites; qui est la source des haines et des vengeances; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua inquietum malum.* Enfin, j'aurais ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel; que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; que ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel; que ses gestes, ses mouvements, ses regards, que tout a son poison, et le répand à sa manière : *Lingua plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurais dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étais proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre : mais je l'ai déjà dit; ce sont là de ces invectives publiques, que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnaît soi-même : et quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs; parce qu'on trouve toujours dans ces peintures générales, des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paraît le plus innocent dans la médisance; et de peur que vous ne vous méconnaissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte, qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue des vices que nous censurons. On ne voudrait pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde; flétrir sa femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels; cela serait trop noir et trop grossier : mais sur mille défauts qui conduisent nos jugements à les croire coupables de tout le reste; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent, mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oserait dire; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyait auparavant; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui jusque-là n'avaient pas réveillé l'attention; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même : c'est de quoi le monde fait peu de scrupule; et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminelles, la gaieté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'intention surtout, qu'on se justifie : que vous nous dites tous les jours, que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ses défauts, mon cher auditeur! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère? mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices qui devraient vous inspirer de la compassion et de la douleur? mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Évangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures? mais si la loi maudit celui qui découvre

la honte de ses proches, serez-vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte, la raillerie et l'insulte? mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris, est digne, selon Jésus-Christ, d'une punition éternelle; celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane, évitera-t-il le même supplice? Vous réjouir de ses défauts! Mais la charité se réjouit-elle du mal? mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'Apôtre? mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui l'afflige? Ah! l'Église avait horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyait pas que des fidèles élevées dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ, pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais vous renouvelez vous-même des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui : vous amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères; et là vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne, consacrée par le baptême!

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir? ne sauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens, s'il ne fournit, pour ainsi dire, son propre sang à vos plaisirs injustes? Édifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité : racontez les merveilles de Dieu sur les justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs : rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi : faites-vous un saint délassement du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez : parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi; de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ; de l'établissement de la vérité; de l'extinction des erreurs; des grâces que Jésus-Christ fait à son Église, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux : animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs, et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des chrétiens? c'est ainsi pourtant que les premiers fidèles se réjouissaient dans le Seigneur, et faisaient de la douceur de leurs entretiens, une des plus saintes consolations de leurs calamités temporelles. C'est notre cœur, mes frères, qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices : les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur : d'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez plus agréablement et avec plus d'esprit, que lorsque vous rappelez ses défauts? ne serait-ce point une jalousie secrète? ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseraient-ils pas encore plus que ses défauts? le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avait moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits faibles, si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux? Saül aurait-il redit si souvent avec tant de complaisance, que David n'était que le fils d'Isaïe, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent? qu'ailleurs vous excusez tout; et qu'ici tout s'envenime dans votre bouche? Allez à la source; n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur? et pouvez-vous justifier, par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni jalousie contre votre frère; je le veux : mais n'y aurait-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux? n'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas? ne voulez-vous pas faire votre cour, et vous rendre agréable, en rendant votre frère un sujet de risée ou de mépris? ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune? et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulation et de bas intérêt! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes : on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs; et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion, et légèreté de langue. Mais est-ce donc par là que vous vous croyez plus innocent? la légèreté et l'indiscrétion; ce vice si indigne de la gravité du chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints, peut-il justifier un autre vice? Eh! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice? un dard décoché imprudemment fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein? le coup mortel que vous portez à votre frère est-il plus léger, parce que c'est l'imprudence et la légè-

reté qui l'ont lancé; et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime? mais d'ailleurs, n'en est-ce pas un, d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos freres? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence? tous les devoirs du christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité? n'est-ce pas là, pour ainsi dire, toute la religion? et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste? Ah! c'est ici où il faut mettre une garde de circonspection sur sa langue; peser toutes ses paroles, les lier dans son cœur, comme dit le Sage, et les laisser mûrir dans sa bouche. (ECCLI. XXVIII, 28, 29.) Vous échappe-t-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire? Quels soins infatigables! quelles mesures! quelle industrie! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge : vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur; et en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus; l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à lui; et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances, que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrais d'abord vous faire remarquer que le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les faiblesses les plus criminelles et les plus honteuses : les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri formel, et une flétrissure essentielle; ce sont des discours de dérision et de plaisanterie : accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur, c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse : rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun : en un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent, ou la disgrâce du maître, ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paraît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers : plus ils sont légers, plus vous êtes injuste de les relever : plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard : plus il faut supposer en vous une malignite d'attention à qui rien n'échappe; une dureté de naturel, qui ne saurait rien excuser. Si les défauts de votre frère étaient essentiels, vous l'épargneriez; vous le trouveriez digne de votre indulgence; la politesse et la religion vous feraient un devoir de vous taire : eh! quoi? parce qu'il n'a que de légères faiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards? ce qui devrait vous le rendre respectable, vous autorise à le décrier? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes? et votre œil n'est-il donc méchant, que parce que votre frère est bon?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont légers : mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochait à vous-même? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquaient pas essentiellement votre honneur et votre probité, mais qui répandaient dans le public quelques-unes de vos faiblesses, quelles ont été vos dispositions? Mon Dieu! c'est alors que l'on grossit tout; que tout nous paraît essentiel; que, peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel, et qui au fond ne sauraient nous faire tort : on croit avoir été insulté; on en parle; on s'en plaint; on éclate; on n'est plus maître de son ressentiment; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse, et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère : appliquez-vous l'offense à vous-même; tout est léger contre lui; et sur ce qui vous touche, tout paraît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers : mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre? les donnez-vous pour ce qu'ils sont? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel? n'embellissez-vous pas votre histoire? et pour faire un héros ri-

dicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre? de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissants? de certain silence même, qui donne plus à penser que tout ce vous auriez pu dire? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité! Plus ce que l'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre : il faut embellir pour se faire écouter; et l'on devient calomniateur, où l'on n'avait pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent; mais si à cet égard les médisances que vous croyez légères sont très-criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent?

Premièrement, elle est peut-être d'un sexe, où sur certains points principalement les taches les plus légères sont essentielles; où tout bruit est un déshonneur public; où toute raillerie est un outrage; où tout soupçon est une accusation; en un mot, où n'être pas loué, est presque un affront et une infamie. Aussi saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie; c'est-à-dire, il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles, que les ornements qui les couvrent; et le plus bel éloge que l'Esprit saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'était jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite; et que sa réputation répondait à sa vertu.

Secondement, vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres; à ceux que la Providence a établis sur vos têtes, et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due. Car l'orgueil qui n'aime pas la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des faiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir : plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard; on ne leur pardonne rien : ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices; et outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Troisièmement, c'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Église, que vous censurez; laquelle engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures, qui ne feraient pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Écriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ses oints. Cependant les traits de la médisance ne sont jamais plus vifs, plus brillants, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels : le monde, si indulgent pour lui-même semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard; et il a pour eux des yeux plus censeurs, et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte, et à couvert de tout reproche; que nous adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertu; que nous sommes plus jaloux des prééminences que des devoirs de notre état; et qu'il est difficile que le monde honore un caractère, que nous déshonorons nous-mêmes. Mais je vous l'ai dit souvent, mes frères, nos infidélités devraient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos censures : Dieu punit d'ordinaire les déréglements des peuples par la corruption des prêtres; et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter des pasteurs vénérables et des ministres zélés, qui s'opposent au torrent des dissolutions; c'est de permettre que la foi et la religion s'affaiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires; c'est que la lumière qui était destinée à vous éclairer se change en ténèbres; que les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte; que du sanctuaire même d'où ne devrait sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il en sorte une odeur de mort et de scandale; et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du caractère qui nous consacre? les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect? et quand le ministre mériterait vos mépris, seriez-vous moins sacrilége de ne pas respecter son ministère?

Que dirai-je enfin? vos détractions et vos censures attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectaient la vertu. Vous leur persuadez

donc qu'ils en avaient trop cru : vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre; que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes : vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or, tout cela vous paraît-il fort léger? Ah! mes frères, les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages : ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem; car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses; et la plus solide ne se soutient pas partout également : mais le Seigneur s'indigne, que des téméraires semblables à Oza se mêlent de les redresser; et à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathème : il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs; et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfants d'Israël furent dévorés sur l'heure pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu; et cependant ce n'étaient là que des indiscrétions puériles si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias, et le consuma à l'instant pour avoir appelé par dérision Élie, l'homme de Dieu; et cependant c'était un courtisan de qui on devait exiger moins d'égards, pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence, et odieux à son maître. Michol fut frappée de stérilité, pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche; et cependant ce n'était là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Écriture, à la prunelle de son œil : il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété; et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois, il les marque sur le front, dès cette vie, d'un caractère de réprobation, et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grâce et de la sainteté qu'ils ont méprisé dans les autres : et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics, et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas, mes frères, que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables, mes frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère; je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu qui, portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes; telle est la destiné de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'était rien d'abord, et périssait étouffé et enseveli sous la cendre : mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable; la source sera presque imperceptible; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, et la province; et ce qui n'était d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde; et vos louanges venues trop tard ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne saurait plus remédier? et vos lar-

mes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes : encore si le scandale finissait avec vous, votre mort, en le finissant, pourrait en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglements des cours qui nous ont précédés; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices de la nôtre.

O mon Dieu! ce sont là de ces péchés dont nous ne connaissons ni l'énormité, ni l'étendue : mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire, par rapport à eux, l'ouvrage de la mission de votre fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances : les motifs n'en sont jamais innocents; les circonstances toujours criminelles; les suites irréparables. Examinons si le prétexte de la notoriété publique sera mieux fondé : c'est ce qui me reste à vous développer.

DEUXIÈME PARTIE.

D'où vient, mes frères, que la plupart des préceptes sont violés par ceux mêmes qui s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peine à faire convenir le monde de ses transgressions, qu'à l'en corriger? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion; qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre; et que peu de gens remontent au principe, pour éclaircir les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet; quelles sont les règles de l'Évangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance? C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celle de nos frères : c'est en second lieu le devoir de la charité, cette charité si recommandée dans l'Évangile; le grand précepte de la loi, qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal, et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais : enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle ne permettant jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même, condamne tout ce qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance, qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles : jugez par là de leur innocence.

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher auditeur, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostôme; si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resterait, ni assez de loisir, ni assez d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seraient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie : plus vous sentiriez votre reconnaissance se réveiller, sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égarements, il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres; qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes; et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence, que vous aviez tant de fois, perdus devant lui : vous trembleriez en vous disant à vous-même, que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment; quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence; et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre* (Jean, viii, 7); comme s'il voulait leur faire entendre par là, que ce n'était pas à des pécheurs, comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme; et que, pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il fallait être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, mes frères : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater : eh bien! que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre : *Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat;* si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher, parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquants de la dérision et de la censure; on vous le permet. Ah! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle;

mais êtes-vous plus innocente? on vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir; mais Dieu, qui vous connaît, en juge-t-il comme les hommes? mais si les ténèbres qui cachent votre honte venaient à se dissiper, les pierres que vous jetez ne se tourneraient-elles pas contre vous-mêmes? mais si un événement imprévu trahissait votre secret, l'audace et la joie maligne avec lesquelles vous censurez n'ajouteraient-elles pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation, dont vous vous glorifiez, qu'à des artifices et à des ménagements que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant: vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte; et loin de rougir dans le secret et dans le silence, lorsqu'on publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance; et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même: c'est la menace et la prédiction du Sauveur: *Tous ceux qui s'arment du glaive périront par le glaive* (MATTH., XXVI, 52): vous percez votre frère avec le glaive de la langue; vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la cène, ne pouvait se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devait trahir son maître: il était le plus ardent de tous à s'informer de son nom, et à détester sa perfidie; et au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité qu'il venait de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affligeants, qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre faiblesse, et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, et ne réveillent que nos dérisions et nos censures.

Vous sortez donc des règles de l'humilité chrétienne, en censurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puissent être: mais vous blessez encore essentiellement celles de la charité; *car la charité n'agit pas en vain* (I COR., XIII, 4), dit l'Apôtre. Or, si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? Mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? voulez-vous accabler un malheureux, et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? Il y a déjà tant d'esprits noirs et malins, qui ont exagéré sa faute, et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais; n'est-il pas assez puni? Il est digne de votre pitié; il ne l'est plus de vos censures: que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? Mais quelle manière de plaindre un malheureux, que de rouvrir ses plaies? la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos prophéties et vos soupçons précédents sur sa conduite? de venir nous dire, que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendrait là? Mais vous venez donc triompher de son malheur? vous venez vous applaudir de sa chute, vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugements? Quelle gloire pour un chrétien d'avoir pu soupçonner son frère; de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût; et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées? Ah! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui! soyez prophète dans votre propre patrie; prévoyez les malheurs qui vous menacent: pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-même, que si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez? que si vous ne rompez cette liaison, le public, qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale? que si vous ne revenez de ces excès, où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource? c'est ici où il faudrait exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères!

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Église; de l'avantage que les impies et les libertins en tireront pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertinage, se persuader que ce sont là les faiblesses de tous les hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent mieux les cacher; plus vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de dérèglement donnent aux âmes faibles de tomber dans les mêmes désordres; plus la charité vous oblige de gémir; plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse; que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes; plus enfin, par votre silence, vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous; votre silence n'empêchera pas les discours publics; ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare: parce que vous

ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter? parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre, vous achèverez de le couvrir de boue et d'infamie? parce que tous presque lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour, et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent? Il est si beau, la religion même à part, de se déclarer pour les malheureux! il y a tant de dignité et de grandeur d'âme, à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne! et quand les règles de la charité ne nous en feraient pas un devoir, les sentiments seuls de la gloire et de l'humanité devraient ici suffire.

Aussi en troisième lieu, non-seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice. Car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux; mais placez-vous dans la même situation : exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne serait plus un mystère? croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère, contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendrait encore plus odieuse et plus cruelle? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics, n'est point un imposteur? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui; que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversait, ou ses passions, ou sa fortune? ces exemples sont-ils fort rares? si ce n'est pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics? Qu'y avait-il de plus vraisemblable parmi les enfants de la captivité, que le déréglement prétendu de Susanne? les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposaient contre elle; tout le peuple en parlait comme d'une épouse infidèle; on la regardait comme l'opprobre d'Israël : cependant c'était sa pudeur même qui lui attirait ces outrages; et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente allait souiller tout le peuple. Et sans sortir de notre Évangile, les discours sacriléges, qui traitaient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étaient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée? les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs attiraient le respect et la confiance des peuples, les appuyaient de leur autorité : cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs qui, sur des bruits si communs, parlaient du Sauveur du monde comme d'un séducteur, qui imposait à la crédulité des peuples? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute, dont vous n'avez pas été témoin, est toujours douteuse pour vous; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux, et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand même la chute de votre frère serait certaine, et que la malignité des discours n'y aurait rien ajouté; d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un repentir sincère et des larmes abondantes, ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu? Il ne faut pas toujours des années à la grâce pour triompher d'un cœur rebelle : il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps; et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel, de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer, et que le Seigneur a oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Évangile : ses désordres étaient publics, puisqu'elle avait été la pécheresse de la cité; cependant lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avaient effacés aux pieds du Sauveur : la bonté de Dieu lui avait remis sa faute, et la malignité des hommes ne pouvait encore l'en absoudre.

Enfin, la chute de votre frère était publique : c'est-à-dire, on savait confusément que sa conduite n'était pas exempte de reproche; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère; confirmer ce qu'on ne savait qu'à demi; apprendre ce qu'on ne savait point du tout; et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent, sur le malheur de votre frère : il lui restait encore du moins une réputation chancelante; il conservait encore du moins un reste d'honneur, une étincelle de vie; et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenait ces bruits publics de certaines personnes sans aveu; gens qui n'étaient ni d'un poids, ni d'un caractère à persuader; on n'osait encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides : mais vous, qui par votre rang, votre

naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude; votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère; et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire? votre silence seul sur sa faute, eût peut-être arrêté la diffamation publique; et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour la noircir; et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos frères; plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes : on oublie les discours du vulgaire; ils meurent en naissant : les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu! vous nous apprenez, en dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour : vous attendez avec une patience miséricordieuse, pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés; et nous prévenons par une téméraire malignité, le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, mes frères, vous surtout que le rang et la naissance élève au-dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue; offrez encore aux discours de la médisance, un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit saint, un silence de désaveu et d'indignation : car le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines, pour ne pas les laisser infecter par des discours empoisonnés; c'est-à-dire, ne les fermons pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvait moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ serait bientôt purgé de ce scandale : on plaît en médisant, et un vice qui plaît devient bientôt un talent aimable : nous animons la médisance par nos applaudissements; et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste, et qui sape les premiers fondements de la piété. Ce devait être la dernière partie de ce discours; mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, mes frères, la médisance trouve souvent dans la piété même, des couleurs qui la justifient : elle se revêt tous les jours des apparences du zèle : la haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs; ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire, en déshonorant et décriant ceux qui l'offensent; comme si le privilége de la piété, dont l'âme est la charité, était de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde, et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien; mais je ne dois pas aussi dissimuler, que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères, est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher auditeur, vous que ce discours regarde, écoutez les règles que l'Évangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous premièrement, que le zèle qui nous fait gémir des scandales qui déshonorent l'Église, se contente d'en gémir devant Dieu; de le prier qu'il se souvienne de ses miséricordes anciennes; qu'il jette des regards propices sur son peuple; qu'il établisse son règne dans tous les cœurs; et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères : parlez-en souvent à Dieu, et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous secondement, que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité sur vos frères : que si vous n'êtes pas établi sur eux, et responsable de leur conduite; s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur, et non pas la vôtre : qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres, partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude; que l'Église a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau; que l'arche a ses ministres qui la soutiennent, sans qu'un secours étranger et téméraire s'en mêle; et qu'enfin, loin de corriger par là vos frères, vous déshonorez la piété; vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien; et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la Sagesse : Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues et les places publiques de plaintes et de clameurs contre notre conduite? et se fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'esprit de nos frères? *Improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.*

Souvenez-vous troisièmement, que le zèle qui est selon la science, cherche le salut, et non la diffamation de son frère; qu'il veut édifier, mais qu'il

n'aime pas à nuire; qu'il s'étudie à se rendre aimable, pour se rendre plus utile; qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère, qu'aigri et scandalisé de ses fautes; qu'il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres; et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous quatrièmement, que ce zèle censeur que vous faites paraître contre votre frère lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin; qu'il est même nuisible à sa conversion, que vous reculez en l'aigrissant par vos censures, s'il vient à les apprendre; nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez; nuisible enfin à ceux qui vous écoutent; qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces, et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble, et il n'a des yeux que pour ses propres misères; il est simple, et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal; il est miséricordieux, et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent, que ses propres fautes le trouvent sévère; il est délicat et timoré, et il aime souvent mieux manquer de blâmer le vice, que s'exposer à censurer le pécheur.

Ainsi, vous, mes frères, qui, revenus des égarements du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressait autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisaient pas de scrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confessé Jésus-Christ; qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde; qui bénit tous les jours le Dieu de paix au pied des autels; qui est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : c'est une ignominie pour la religion, que d'abord après avoir offert au Seigneur des prières pures, et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent, contre ceux que l'union de la foi, de la charité, des sacrements; que leurs propres égarements même devraient vous rendre plus chers et plus respectables : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta; non convitiis perstrepens audiatur; non contra fratres et Dei sacerdotes, post verba laudis, serpentis venena jaculetur.* (S. Cypr.)

Otons, par la sagesse et la modération de nos discours, aux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle : corrigeons nos frères, plus par la sainteté de nos exemples, que par l'aigreur de nos censures : reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux : rendons la vertu respectable par sa douceur, encore plus que par sa sévérité : attirons à nous les pécheurs, en compatissant à leurs fautes, et non en les censurant : qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu, que par notre charité et notre indulgence : et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices, les porte à les condamner, et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes : par là nous gagnerons nos frères; nous honorerons la piété; nous confondrons l'impiété et le libertinage; nous ôterons au monde ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu; et après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes, et au Dieu de toute consolation, et la demander pour nous-mêmes. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MARDI DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARÊME.

DES DOUTES SUR LA RELIGION.

Sed hunc scimus undè sit: Christus autem cùm venerit, nemo scit undè sit.

Nous savons d'où celui-ci vient : mais pour le Christ, lorsqu'il paraîtra, personne ne saura d'ou il vient.

(Jean, vii, 27.)

Voilà le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposait à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ : des doutes sur la vérité de sa mission. Nous savons qui vous êtes, et d'où vous venez, lui disaient-ils : mais le Christ que nous attendons, quand il paraîtra, nous ne saurons d'où il vient. Il n'est donc pas clair que vous soyez le Messie promis à nos pères : peut-être est-ce un esprit imposteur, qui opère par vous des prestiges à nos yeux, et qui impose à la crédulité du vulgaire : tant de séducteurs ont déjà paru dans la Judée, lesquels en se disant le grand prophète qui doit venir, ont trompé les peuples, et se sont enfin attiré la punition due à leur imposture! Ne tenez plus nos esprits en suspens : *Quousquè animam nostram tollis?* (Joan. x, 24.) Et si vous voulez que nous vous croyions le Christ, montrez-nous que vous l'êtes, d'une manière qui ne laisse plus de lieu au doute et à la méprise.

Je n'oserais le dire ici, mes frères, si le langage

des doutes sur la foi n'était devenu si commun parmi nous, que nous n'avons plus besoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde, pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs, qui nous disent froidement qu'ils se convertiraient, s'ils étaient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable; que peut-être il n'y a rien après cette vie; qu'ils ont des doutes et des difficultés sur nos mystères, auxquelles ils ne trouvent point de réponse qui les satisfasse; qu'au fond, tout paraît assez incertain; et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Évangile, il faudrait être bien assuré que nos peines ne sont pas perdues.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la foi chrétienne : outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère à les réfuter et à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi; je veux seulement vous découvrir le faux de l'incrédulité; je veux vous prouver que le plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas; que presque tous les pécheurs, qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes comme le seul obstacle à leur conversion, ne doutent point; et que de tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère.

Il paraît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet : cependant pour peu que l'on connaisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entre toujours le déréglement, l'ignorance, et la vanité; et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité, qui n'y a presque point de part.

C'est premièrement, le déréglement qui les propose, sans oser les croire. Première réflexion.

C'est en second lieu, l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. Seconde réflexion.

C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource. Dernière réflexion.

C'est-à-dire, que la plupart de ceux qui se disent incrédules dans le monde, sont assez déréglés pour désirer de l'être; trop ignorants pour l'être en effet; et assez vains cependant pour vouloir le paraître. Développons ces trois réflexions, devenues parmi nous d'un si grand usage; et confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité, en le découvrant à lui-même.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut d'abord convenir, mes frères, et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité; il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons, et au milieu des scandales qui depuis si longtemps affligent l'Église, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus plus voulu connaître de Dieu; et que la foi si affaiblie dans tous, se soit enfin en quelques-uns tout à fait éteinte. Comme dans tous les siècles paraissent certaines âmes choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses grâces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatants, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses de sa miséricorde : on en voit aussi en qui l'iniquité est, pour ainsi dire, consommée, et que le Seigneur semble avoir marquées, pour faire éclater en elles les jugements les plus terribles de sa justice, et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Église, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout à fait purgée du scandale de l'incrédulité ; elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent, et ses monstres qui la défigurent ; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, lesquels, par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mystères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi, et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes frères, que parmi

tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu, pour être en effet et réellement incrédule : je veux seulement établir que ces hommes impies, et fermes dans l'impiété, sont rares, et que parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connaître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre; souvent on ne combat que des fantômes : il faut seulement les montrer tels qu'ils sont; l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent, tombe bientôt; et il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale, que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes, ne doutent point en effet; c'est que leurs doutes sont des doutes de déréglement, et non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes frères? parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement; parce qu'actuellement, c'est à leurs passions et non pas à leurs doutes qu'ils tiennent; parce qu'enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la religion, que les vérités incommodes aux passions. Voici des réflexions qui me paraissent dignes de votre attention; je vais vous les exposer sans ornement, et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis en premier lieu; parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes frères, on n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, et qui aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions; les doutes viennent ensuite : on se laisse d'abord emporter aux égarements de l'âge, et aux excès de la débauche; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paraît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même, pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie; ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir, et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous ; c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui, nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux; mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avaient pas encore gâté votre cœur : la foi de vos pères ne vous offrait rien que d'auguste et de respectable; la raison pliait sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont pas été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi, qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés, c'est la pratique de vos devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions, si favorables à la foi, ne venaient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance; nous vous répondrons que les secondes, si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche; et que préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Aussi, rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière; et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la faiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes, et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraye pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui sans douter de ses châ-

timents, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux : suivez-les de près ; ce sont les plus faibles et les plus lâches de tous les hommes.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le déréglement nous mène à des doutes sur la religion : il faut appeler l'incrédulité au secours des passions ; car elles sont trop faibles et trop injustes pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentiments, notre conscience, tout les combat au dedans de nous : il faut donc leur chercher un appui, et les défendre contre nous-mêmes (car on est bien aise de se justifier à soi-même tout ce qui plaît). On ne veut pas que des passions qui nous sont chères soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se délivrer de ce censeur importun, qui prend sans cesse au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir : c'est acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche : il faut, ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer ; et comme il en coûterait trop de les finir, et qu'on ne saurait s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses ; et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule.

C'est-à-dire, que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité : on voudrait pouvoir arriver à l'affreuse sécurité de l'incrédulité ; on regarde cet état d'endurcissement entier comme un état heureux ; on se sait mauvais gré d'être né avec une conscience plus faible et plus craintive ; on envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété, lesquels peut-être à leur tour, livrés en secret aux remords les plus tristes, et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que, ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paraissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, pour ce que nous ne sommes pas, et pour ce que et eux et nous voudrions être. Et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que ces faux héros de l'impiété vivent dans une illusion perpétuelle, se donnent sans cesse le change à eux-mêmes, et ne paraissent ce qu'ils ne sont pas, que parce qu'ils souhaitent de l'être : ils voudraient bien que la religion fût un songe ; ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus* (Ps. 13, 1), c'est-à-dire, ce langage impie est le désir de leur cœur : ils désireraient qu'il n'y eût point de Dieu ; que cet Être si grand et si nécessaire fût une chimère ; qu'ils fussent eux seuls les maîtres de leur destinée ; qu'ils n'eussent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie et de l'indignité de leurs passions ; que tout finît avec eux, et qu'il n'y eût point au delà du tombeau de juge suprême et éternel, vengeur du vice, et rémunérateur de la vertu : ils le désirent, ils l'anéantissent autant qu'ils peuvent par les souhaits impies de leur cœur ; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être, l'idée de sa puissance et la crainte de sa justice : *Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus.*

En effet, il serait trop triste et trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop faible et trop abandonné au plaisir, pour en sortir, et mener une vie plus régulière et plus chrétienne. Ce prétexte lui laisserait encore tous ses remords : c'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout : c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacrements, et de tous les autres assujettissements de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien, et de vivre comme si en effet on en était persuadé : c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte : c'est finir toutes les mesures gênantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la religion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions : nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général, que nous ne croyons rien ; nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience ; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons comme si nous étions en effet ce que nous désirons d'être.

C'est-à-dire qu'il faut regarder le parti de la plu-

part de ces prétendus esprits forts, et de ces incrédules de débauche et de libertinage, comme un parti d'hommes faibles, dissolus, dissipés, lesquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse; et comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet : c'est une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser, et vivre d'habitude : ainsi on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété, ferme, déclarée, a je ne sais quoi qui fait horreur : la religion, d'un autre côté, offre des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens? on demeure indécis et chancelant: on jouit, en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse : on vit sans vouloir savoir ce qu'on est : parce qu'il est plus commode de n'être rien, et de vivre sans penser et sans se connaître. Non, mes frères, je le répète; ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti; qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance; et qui sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments, et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore; voilà les suffrages dont elle se fait un rempart, et qu'elle oppose à la religion en nous insultant; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible : et il faut bien que ses ressources soient faibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère.

Première raison qui prouve que ce ne sont pas les doutes qui jettent dans le déréglement; mais le déréglement tout seul qui nous jette dans les doutes. La seconde raison n'est qu'une nouvelle preuve de la première : c'est qu'actuellement si l'on ne change point de vie, ce n'est pas à ses doutes que l'on tient, c'est à ses seules passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche où vous vivez, et que les passions plus tranquilles vous permettent quelque retour sur vous-même; vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion? vous dites-vous à vous-même : Mais si je reviens, il faudra croire des choses qui paraissent incroyables? Est-ce là la grande difficulté? Ah! vous vous dites en secret à vous-même : Mais si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez; voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes; d'où vient que vous ne vous en parlez point, à vous-même? ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est un affaire de cœur et de déréglement, et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laisse la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains moments les vérités de la religion les touchent; ils se sentent agités de vifs remords; ils cherchent même des hommes habiles et renommés, des serviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux et s'instruire : en d'autres, ils se moquent de ces vérités; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère : il n'est guère de ces pécheurs, de ceux même qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrâce éclatante, n'ait quelquefois jetés dans des réflexions tristes sur leur état, et dans des désirs d'une vie plus chrétienne; il n'en est guère qui, dans ces situations affligeantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage, qu'ils ont recours alors pour se consoler; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines : ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès, ce n'est pas celle du sérieux, des contre-temps et de la tristesse : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avait

son fondement dans les incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteraient, l'incrédulité serait toujours la même; mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions, et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparaissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré de leurs passions; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité, dont on s'honore, est méprisable; c'est que répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule; réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne se rend pas encore; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné, il se renferme en lui-même, comme s'il avait encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant : il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé, à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement : vous vous trompez; ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi : car qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là; courez autour du lit de sa douleur; ah! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu; ses doutes cessent, ses incertitudes finissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte; il n'en est plus même question; il a recours au Dieu de ses pères; il redoute ses jugements qu'il faisait semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété : le pécheur mourant prévient là-dessus ses soins et son ministère : il a honte de ses blasphèmes passés; il s'en repent; il en avoue le faux et la mauvaise foi; il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion : il ne demande plus des preuves; il ne demande que des consolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi; le coup, qui frappe sa chair, n'a pas éclairci les doutes de son esprit : ah! c'est qu'il touche son cœur; c'est qu'il finit ses déréglements; c'est, en un mot, que ses doutes étaient dans ses passions, et que tout ce qui va éteindre ses passions, éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs, qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété; et qui meurent en vomissant, avec leur âme impie, des blasphèmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connaître. Car, ô mon Dieu! vous êtes terrible dans vos jugements, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son impiété. Mais ces exemples sont rares; et vous savez vous-mêmes, mes frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles : mais voyez dans ce dernier moment tous les autres, qui s'étaient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique; voyez au lit de la mort un pécheur, qui jusque-là avait paru le plus ferme dans l'impiété, et le plus déterminé à ne rien croire; il devance lui-même la proposition qu'on allait lui faire de recourir aux remèdes de l'Église; il lève les mains au ciel; il donne des marques éclatantes, sincères d'une religion qui ne s'était jamais effacée du fond de son cœur; il ne rejette plus, comme des terreurs puériles, les menaces et les châtiments de la vie future; que dis-je? ce pécheur autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, si fort au-dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus faible, plus timide, plus crédule, que l'âme la plus populaire; ses craintes sont plus excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques de culte plus simples, plus vulgaires, plus outrées que celles du simple peuple; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer en un moment, de l'impiété, à la superstition; de la fermeté du philosophe, à la faiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrais en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité : c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrais pas d'autre témoin de la faiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette âme qui expire, et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité : c'est ici où je voudrais assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort; et, pour les confondre par un témoignage qui ne saurait leur être suspect, lui dire avec Tertullien : O âme! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio, anima* (TERTULL.) : parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules? dites-nous si tout disparaissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Être de tous les siècles et de

l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant christiani, ab extraneâ adversùs tuos.* Quoique vous ayez été jusqu'ici étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis : *A te testimonium flagitant christiani, ab extraneâ adversùs tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paraît-elle si fort à craindre? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières? Si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te?* D'où vous viennent dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Être suprême? n'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion, que vous aviez toujours conservées pendant votre vie? *A te testimonium flagitant christiani, ab extraneâ adversùs tuos.*

Oui, mes frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules; et une dernière raison qui achève de le démontrer, c'est que s'ils paraissent se révolter contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche, et pour attaquer les vérités qui intéressent les passions; c'est-à-dire, la vérité d'un avenir, et l'éternité des peines futures; c'est toujours là le fruit et la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la religion ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seraient rares; les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de le seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques : la contagion n'était pas à craindre; aussi n'a-t-elle pas gagné; on les admire, mais on serait bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposait que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seraient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent : on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité, ou leur fausseté, ne décide de rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la religion rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante, et voudrait nous le faire accroire : mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connaissent pas, qui ne veulent pas même la connaître, et qui ne désirent que de se la cacher à eux-mêmes? que leur importe une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux; et qui n'ayant rien qui flatte les passions, ne saurait intéresser ces hommes de chair et de sang, et plongés dans une vie voluptueuse? il leur importe de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie; voilà la seule vérité qui les intéresse : passez-leur ce point, l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement : ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avait rien au-dessus de nous; que tout mourait avec le corps, et que les peines ou les récompenses futures, étaient des fables. Il fallait commencer par mettre les passions dans leurs intérêts, pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là; pour conclure qu'il n'y avait rien après cette vie; que les vices, ou les vertus, étaient des noms que la politique avait inventés pour contenir les peuples; et que les passions n'étaient que des penchants naturels et innocents, que chacun pouvait suivre, parce que chacun les trouvait en soi.

Voilà pourquoi les impies, dans la Sagesse, et les sadducéens eux-mêmes, dans l'Évangile, qu'on peut regarder comme les pères et les prédécesseurs de nos incrédules, ne s'amusaient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de Moïse,

et que Dieu opéra autrefois en faveur de son peuple; ni la promesse du Médiateur faite à leurs pères: ils n'attaquaient que la résurrection des morts et l'immortalité des âmes : ce point décidait de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, disaient-ils dans la Sagesse : nous ignorons si leur nature est différente, mais toujours leur fin et leur destinée est égale : ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'est point; jouissons de la vie; ne nous refusons aucun plaisir : le temps est court; hâtons-nous de vivre, parce que nous mourrons demain, et que tout mourra avec nous. Non, mes frères, les passions ont toujours été le seul berceau de l'incrédulité : on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs; et la religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du déréglement et du vice.

Mais si les doutes de nos incrédules ne sont pas réels, parce que c'est le déréglement seul qui les forme; ils sont encore faux, parce que c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre, et la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource : c'est ce qui nous reste à développer.

DEUXIÈME PARTIE.

On pourrait faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion, et qui trouvent que tout est plein de contradictions dans ce que la foi nous oblige de croire; on pourrait, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisait autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formaient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. Ils condamnent, disait ce Père, ce qu'ils n'entendent pas; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connaissent que par ouï-dire; ils blasphèment ce qu'ils ignorent; et ils l'ignorent, parce qu'ils le haïssent trop, pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* (TERTULL.) Or rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore; et tout ce que la religion demanderait de ces hommes frivoles et dissolus qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdùm ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules : ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent; car comment aimer ce qui nous condamne? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savants plus profonds et plus éclairés, lesquels, après une vie entière d'étude, et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi, ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes, qu'il leur a paru que la raison la plus fière, et la plus indocile, ne pouvait refuser de se rendre; l'ont défendue contre les blasphèmes des païens; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix, de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes; il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si longtemps et si universellement établis; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie; il faudrait, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un faible qu'on n'avait pas encore découvert. Il me semble que pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monuments divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphants et plus immortels, en un mot, tant d'événements étonnants, et jusque-là inouïs, qui établissent la foi des chrétiens; il faudrait des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aura droit de nous regarder comme un insensé, qui viendrait tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes, et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre, vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science, que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'exami-

ner, et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion, se réduit à certains discours de libertinage, qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fond, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvait leur avoir donné de pénétration et de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance, tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés, et de personnages plus habiles et plus célèbres : ils ne savent que le langage des doutes; mais ce sont des doutes qu'ils ont appris; ils ne les ont pas formés; ils répètent ce qu'ils ont ouï; c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue : aussi ils ne doutent pas; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irréligion et des doutes : ils ne sont pas incrédules; ils ne sont que les échos de l'incrédulité; en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'est que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité, qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter : preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache : on serait bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes frères, si la peine de ceux qui doutent était une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douterait; nul ne voudrait acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule; nul peut-être même n'en serait capable : preuve décisive qu'on ne doute point; qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes qu'à la religion (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre), mais seulement qu'on a perdu ces premiers sentiments de retenue et de foi, qui nous laissaient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes si dignes en même temps, et de pitié et de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système : on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas! ils ne sont rien, ils ne tiennent à rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont; ils ne sauraient nous le dire; et ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison, que celui de l'impiété; et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avait été jusqu'ici la honte de l'humanité, et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion qui confirme la même vérité, et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux qui nous traitent si fort d'esprits faibles et crédules; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent, que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent, que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple : voilà toute leur science, et tout l'usage qu'il ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuse que dans la fureur et dans l'extravagance : c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison, de déférer à l'autorité d'un impie, qui dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah! mes frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable, quand il se fait une fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu!

Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules, dont nous parlons, souhai-

tent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, si le fait est vrai qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre? c'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudraient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux : ils cherchent dans l'autorité des ressources et des défenses contre leur propre conscience; et n'osant devenir tout seuls impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refuse; et par là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée, que celle qu'ils reprochent aux fidèles. Un Spinosa, ce monstre, qui, après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermit dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme : il s'était formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent; où hors l'impiété tout est inintelligible; et qui, à la honte de l'humanité, serait tombée en naissant dans un oubli éternel, et n'aurait jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Être suprême : cet impie, dis-je, vivait caché, retiré, tranquille; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin pour se rassurer que de lui-même. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter; ces hommes frivoles et dissolus, c'étaient des insensés, qui souhaitaient de devenir impies; et qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles, de toutes les nations, et de tous les grands hommes que la religion a eus, assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchaient dans le témoignage seul d'un homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, d'un monstre obligé de se cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable et monstrueuse qui les affermit dans l'impiété, et qui les défendit contre leur propre conscience. Grand Dieu! que les impies se cachent ici de honte et de confusion; qu'ils cessent de faire ostentation d'une incrédulité qui est le fruit de leur déréglement et de leur ignorance, et qu'ils ne parlent plus qu'en rougissant contre la soumission du fidèle! c'est un langage de mauvaise foi; ils donnent à la vanité, ce que nous donnons à la vérité : *Erubescant impii... quæ loquuntur adversus justum iniquitatem in superbiâ et in abusione.* (Ps. XXX, 18, 19.)

Je dis la vérité; et c'est la grande et dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le faible de l'incrédulité. Oui, mes frères, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air; ils se vantent sans cesse de ne rien croire; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes; semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre, et descendus des plus grands noms; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte : au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne saurait presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit, et d'un peu plus de lecture et de connaissance que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On aurait donc honte de paraître religieux et fidèle avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paraît beau de ressembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talents et leur réputation, et il semble que ce serait faire un aveu public de faiblesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. Dailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyaient pas, et que le souvenir de leurs talents et de leurs grandes actions, n'est venu jusqu'à nous qu'avec celui de leur irréligion; on se fait honneur de ces grands exemples, il paraît glorieux de ne rien

croire d'après de si illustres modèles; on a sans cesse leurs noms dans la bouche : c'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit; puisque rien n'est si petit et si misérable, que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété; qu'on veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il serait honteux d'être dissolu, et de paraître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, est un parti faible et vulgaire; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage; autrement ce serait être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat : on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines : ce reste de religion paraît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah! il faut se mettre au-dessus de ces faiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là : on se moque même de ceux qui paraissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ?* (Job, II, 9.) Eh quoi! vous en êtes encore là? vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits faibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes? *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ?*

O mon Dieu! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même! C'est un lâche, qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret; c'est un glorieux, qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur; c'est un imposteur, qui voudrait nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même; c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource; c'est un furieux qui ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes; que dirai-je enfin? c'est un homme ivre et emporté, qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paraître incrédule. Quel abandon de Dieu! et quel abîme de fureur et d'extravagance!

Ce que je souhaiterais, mes frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères (et c'est ici le fruit de tout ce discours), ce que je souhaiterais, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes, qui se donnent pour esprits forts, et que vous estimez tant quelquefois, sont méprisables; c'est que vous comprissiez enfin, que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée; c'est que vous pussiez connaître ce que cette ostentation d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu; qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche; et que si l'on était connu pour ce qu'on est, on serait à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, la bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus faible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté; on se donne pour ce qu'on n'est point; et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie, et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble en secret; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable; caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle; et décider sur des points

importants auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse : caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paraître sans religion; c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes; capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de l'avenir, qu'ils refusent à Dieu; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints, et en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémait sans la connaître : le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore : il y a encore en lui des ressources, de la droiture, de la suite, des principes d'erreur et d'illusion, je l'avoue ; mais du moins des principes; il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connaîtra, comme il a été son ennemi avant de le connaître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu; ils insultent le Seigneur qu'ils connaissent; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur; elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étaient absolument aveugles, ils seraient dignes de pitié, et leur péché serait moindre, dit Jésus-Christ : mais maintenant ils voient; et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'Esprit saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Réparons donc, mes frères, par notre respect pour la religion de nos pères, par une reconnaissance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer : réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures où la crainte le retenait, et ose se montrer presque à visage découvert, bravant en quelque sorte la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent, fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non-seulement parmi des fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble : loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion par le mépris dont ils sont dignes. Ils est si bas et si lâche, selon le monde même, de déshonorer la religion dans laquelle on vit; il est si beau, et il y a tant de dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent! Otons à l'incrédulité, en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche : les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés; et la même vanité qui forme leurs doutes, les aura bientôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paraître impie, et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale, et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur dans la même foi, et dans l'attente des promesses éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

Da gloriam Deo : nos scimus quia hic homo peccator est

Rendez gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. (JEAN, IX, 24.)

Que peut se promettre la vertu la plus pure et la plus irrépréhensible de l'injustice du monde, puisqu'il a pu trouver autrefois dans la sainteté même de Jésus-Christ, des sujets de scandale et de cen-

sure? S'il opère aux yeux des Juifs des prodiges éclatants, s'il rend aujourd'hui la vue à un aveugle-né, ils l'accusent d'être violateur du sabbat; d'opérer ces miracles au nom de Belzébuth, plutôt qu'au nom du Seigneur, et de ne vouloir par ces prestiges qu'anéantir et détruire la loi de Moïse : *Non est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit* (JOAN. IX, 16); c'est-à-dire, qu'ils attaquent ses intentions, pour rendre ses œuvres suspectes et criminelles.

S'il honore de sa présence la table des pharisiens, pour prendre de là occasion de les rappeler et de les instruire, ils le regardent comme un pécheur, et comme un homme de bonne chère : *Ecce homo vorax, et potator vini* (MATTH. XI, 19); c'est-à-dire, qu'ils lui font un crime de ses œuvres, lorsqu'il leur importe de ne pas examiner la droiture de ses intentions.

Enfin, s'il paraît dans le temple armé de zèle et de sévérité, pour venger les profanations qui déshonorent ce lieu saint, le zèle de la gloire de son Père qui le dévore, n'est plus dans leur bouche qu'une usurpation injuste d'une autorité qui ne lui appartient pas, c'est-à-dire, qu'ils se jettent sur des reproches vagues et sans fondement, quand ils n'ont rien à dire contre ses intentions et contre ses œuvres.

Je le dis en gémissant, mes frères, la piété des gens de bien ne trouve pas aujourd'hui plus d'indulgence parmi nous, que la sainteté de Jésus-Christ en trouva autrefois dans la Judée. Les justes sont devenus l'objet des dérisions et de la censure publique; et dans un siècle où les désordres sont si communs, où les excès et les scandales fournissent tant de matière à la malignité des discours et des censures, on fait grâce à tout, excepté à la vertu et à l'innocence.

Oui, mes frères, si ce qui paraît de la conduite des gens de bien est irréprochable, et ne donne point de prise à la censure, vous vous retranchez sur leurs intentions, qui ne paraissent point; vous les accusez d'aller à leurs fins, et d'avoir leurs desseins et leurs vues : *Non est hic homo à Deo.*

Si leur vertu semble se rapprocher de nous quelquefois, et rabattre de sa sévérité pour nous attirer à Dieu, en se conformant à nos mœurs et à nos manières; sans vous mettre en peine de leurs intentions, vous leur faites un crime des complaisances les plus innocentes, et des relâchements les plus dignes d'indulgence : *Ecce homo vorax et potator vini.*

Enfin, si leur vertu, embrasée d'un feu divin, ne garde plus de mesures avec le monde, et ne laisse rien à dire, ni contre leurs intentions, ni contre leurs œuvres; vous vous répandez en discours vagues, en reproches sans fondement, contre leur zèle et leur piété même.

Or, souffrez, mes frères, que je m'élève une fois ici contre un abus si honteux à la religion, si injurieux à l'Esprit qui forme les saints, si scandaleux parmi des chrétiens, si capable d'attirer sur nous ces malédictions éternelles, qui changèrent autrefois l'héritage du Seigneur en une terre déserte et abandonnée, et si digne du zèle de notre ministère.

Vous attaquez les intentions des gens de bien, quand vous n'avez rien à dire contre leurs œuvres; et c'est une témérité. Vous exagérez leurs faiblesses; et vous leur faites des crimes des imperfections les plus légères; et c'est une inhumanité. Vous tournez même en ridicule leur ferveur et leur zèle; et c'est une impiété. Et voilà, mes frères, les trois caractères de l'injustice du monde envers les gens de bien. Une injustice de témérité qui soupçonne toujours leurs intentions. Une injustice d'inhumanité qui ne fait point de grâce à leurs plus légères imperfections. Une injustice d'impiété, qui fait de leur zèle et de leur sainteté, un sujet de mépris et de dérision. Puissent ces vérités, ô mon Dieu! rendre à la vertu l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et forcer le monde lui-même à respecter des justes qu'il n'est pas digne de posséder! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentiments, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, le mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événements de la vie; en un mot, tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Évangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus, plus une âme juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique; et si les païens eux-mêmes respectaient si fort les chrétiens dans un temps où tous les chrétiens étaient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens, qui sont encore justes parmi nous, sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles.

Il est donc bien triste pour notre ministère, que la corruption de nos mœurs nous oblige à faire ici

ce que les premiers défenseurs de la foi faisaient autrefois avec tant de dignité devant les tribunaux païens, c'est-à-dire, l'apologie des serviteurs de Jésus-Christ; et qu'il faille apprendre à des chrétiens à honorer ceux qui font profession de l'être : cependant rien n'est plus nécessaire; et ce qui paraît le plus dominer aujourd'hui dans le langage du monde, ce sont les censures et les dérisions de la piété. J'avoue que le monde semble respecter la vertu en idée; mais il méprise toujours ceux qui en font profession : il convient que rien n'est plus estimable qu'une piété solide et sincère; mais il se plaint qu'on ne la trouve nulle part : et en séparant toujours la vertu de ceux qui la pratiquent, il ne fait semblant de respecter le fantôme de la sainteté et de la justice, que pour avoir plus de droit de mépriser et de censurer le juste.

Or, le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre la vertu, c'est sur la droiture des intentions des gens de bien. Comme ce qui paraît de leurs actions donne d'ordinaire peu de prise à la malignité et à la censure, on se retranche sur leurs intentions : on prétend aujourd'hui surtout, où sous un prince aussi grand que religieux, la vertu autrefois étrangère et moquée à la cour, y est devenue la voie la plus sûre des grâces et des récompenses; on prétend que c'est là où visent ceux qui en font une profession publique; qu'ils ne veulent qu'aller à leurs fins, et que ceux qui paraissent les plus saints et les plus désintéressés, n'ont par-dessus les autres, que plus d'art et plus d'adresse : si on leur fait grâce sur la bassesse de ce motif, on leur en prête d'autres aussi dignes de l'élévation, de la vertu et de la sincérité chrétienne. Ainsi, qu'une âme touchée de ses égarements revienne à Dieu; ce n'est pas Dieu qu'elle cherche, c'est le monde par une voie plus fine et plus détournée : ce n'est pas la grâce qui a changé son cœur, c'est l'âge qui commence à effacer ses traits, et qui ne la retire des plaisirs, que parce que les plaisirs commencent à la fuir eux-mêmes. Si le zèle embrasse des œuvres de miséricorde, ce n'est pas qu'on soit charitable, c'est qu'on veut devenir important : si l'on se renferme dans la prière et dans la retraite, ce n'est pas la piété qui craint les périls du monde; c'est une singularité et une ostentation qui veut s'en attirer les suffrages : enfin, le mérite des plus saintes actions est toujours déprisé dans la bouche des mondains, par les soupçons dont ils noircissent les intentions.

Or, je trouve dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice : c'est une témérité d'indiscrétion, puisque vous jugez, vous décidez sur ce que vous ne pouvez connaître : c'est une témérité de corruption puisque d'ordinaire on ne suppose dans les autres que ce qu'on sent en soi-même : enfin, une témérité de contradiction, puisque vous trouvez injustes et insensés à votre égard, les mêmes soupçons qui vous paraissent si bien fondés contre votre frère. Ne perdez pas, je vous prie, la suite de ces vérités.

Je dis d'abord une témérité d'indiscrétion. Car, mes frères, à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées : lui seul, qui voit le secret des cœurs, peut en juger : ils ne seront manifestés que dans ce jour redoutable où sa lumière luira dans les ténèbres. Un voile impénétrable est répandu ici-bas sur les profondeurs du cœur humain : il faut donc attendre que le voile soit déchiré; que les passions honteuses qui se cachent, comme parle l'Apôtre, soient manifestées; et que le mystère d'iniquité, qui opère en secret, soit révélé : jusque-là, ce qui se passe dans le cœur des hommes, caché à notre connaissance, est interdit à la témérité de nos jugements : lors même que ce que nous voyons de la conduite de nos frères ne leur est pas favorable, la charité nous oblige de supposer que ce que nous ne voyons pas le rectifie et le répare; et d'excuser les défauts des actions qui nous blessent, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées. Or, si la religion doit nous rendre indulgents et favorables, même à leurs vices, souffrirait-elle que nous fussions cruels et inexorables, même à leurs vertus?

En effet, mes frères, ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons. Car si vous ne soupçonniez les gens de bien que de quelqu'une de ces faiblesses inséparables de la condition humaine; de trop de sensibilité dans les injures, de trop d'attention à leurs intérêts, de trop d'inflexibilité dans leurs sentiments; nous aurions droit de vous répondre, comme nous dirons dans la suite, que vous exigez des gens de bien une exemption de tout défaut, et un degré de perfection qui n'est pas de cette vie. Mais vous n'en demeurez pas là : vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie; de faire servir à leurs vues et à leurs passions, les choses les plus saintes; d'être des imposteurs publics, et de se jouer de Dieu et des hommes, et cela sur les seules apparences de la vertu. Quoi, mes frères! vous n'oseriez, après le crime le plus éclatant, porter d'un criminel convaincu un jugement si cruel et si odieux; vous regarderiez plutôt sa faute comme

un de ces malheurs qui peuvent arriver à tous les hommes; et dont un méchant moment peut nous rendre capables; et vous le portez d'un homme de bien? et vous soupçonnez du juste, sur une vie sainte et louable, ce que des mœurs scandaleuses et criminelles n'oseraient vous faire soupçonner d'un pécheur? et vous regardez comme un bon mot contre les serviteurs de Dieu, ce qui vous paraîtrait une barbarie contre un homme flétri de mille crimes? Faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence; qu'il suffise de servir Jésus-Christ pour être indigne de tout ménagement; et que les saintes pratiques de la piété, qui auraient dû attirer du respect à votre frère, deviennent les seuls titres qui le confondent dans votre esprit avec les scélérats et les impies?

Je conviens que l'hypocrite est digne de l'exécration de Dieu et des hommes; que l'abus qu'il fait de la religion est le plus grand de tous les crimes, que les dérisions et les satires sont trop douces pour décrier un vice qui mérite l'horreur du genre humain; et qu'un théâtre profane a eu tort de ne donner que du ridicule à un caractère abominable, si honteux et si affligeant pour l'Église; et qui doit plutôt exciter les larmes et l'indignation, que la risée des fidèles.

Mais je dis que ce déchaînement éternel contre la vertu; que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite; que cette malignité, qui, en faisant des éloges pompeux de la justice, ne trouve presque aucun juste qui les mérite : je dis que ce langage, dont on fait si peu de scrupule dans le monde, anéantit la religion, et tend à rendre toute vertu suspecte : je dis que par là vous fournissez des armes aux impies, dans un siècle où tant d'autres scandales n'autorisent que trop l'impiété. Vous leur aidez à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Église, et dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu, dont ils n'avaient que le fantôme et les apparences; et que l'Évangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites. Comprenez-vous, mes frères, tout le crime de ces dérisions insensées? vous croyez rire de la fausse vertu, et vous blasphémez contre la religion. Je le répète, en vous défiant de la sincérité des justes que vous voyez, l'impie conclut que ceux qui les ont précédés, et que nous ne voyons pas, leur étaient semblables, que les martyrs eux-mêmes, qui couraient à la mort avec tant de fermeté, et qui rendaient à la vérité le témoignage le plus éclatant et le moins suspect que l'homme puisse lui rendre, n'étaient que des furieux qui cherchaient une gloire humaine par une vaine ostentation de courage et d'héroïsme, et qu'enfin, la tradition vénérable de tant de saints, qui de siècle en siècle ont honoré et édifié l'Église, n'est qu'une tradition de fourberie et d'artifice. Et plût à Dieu que ce ne fût ici qu'un emportement de zèle et d'exagération! ces blasphèmes, qui font horreur, et qui auraient dû être ensevelis avec le paganisme, nous avons encore la douleur de les entendre parmi nous. Et vous-mêmes, qui en frémissez, vous les mettez pourtant, sans le vouloir, dans la bouche de l'impie, ce sont vos censures éternelles de la piété, qui ont rendu en nos jours l'impiété si commune et si impunie.

Je n'ajoute pas que par là tout devient douteux et incertain dans la société. Il n'y a donc plus, ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes. Car s'il ne faut plus compter sur la sincérité et sur la vertu des justes; si leur piété n'est que le masque de leurs passions, nous ne compterons pas sans doute plus sur la probité des pécheurs et des mondains : tous les hommes ne seront donc plus que des fourbes et des scélérats dont il faudra se défier, et ne vivre avec eux que comme avec des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils cachent sous les dehors de l'amitié et de l'humanité, le dessein ou de nous tromper, ou de nous perdre. Il n'y a qu'un cœur profondément mauvais et corrompu, qui puisse supposer tant de noirceur et de corruption dans les autres.

Et voilà le second caractère de cette témérité dont nous parlons. Oui, mes frères, ce fonds de malignité, qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue. Comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde; que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse; que vous n'avez rien de droit, rien de noble, rien de sincère : vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes : vous ne sauriez vous persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères et généreux sur la terre : vous croyez voir partout ce que vous sentez en vous-même : vous ne pouvez comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité, et tant d'autres vertus toujours fausses dans votre cœur, aient quelque chose de plus vrai et de plus réel, dans le cœur des personnes même les plus respectables par leur élévation ou par leur caractère : vous ressemblez aux courtisans du roi des Ammonites; comme ils n'avaient point d'autre occupation que d'être sans cesse attentifs à se supplanter les uns les autres, et à se dresser mutuellement des piéges, *ils* n'eurent pas de peine à croire que David n'allait pas

de meilleure foi avec leur maître. Vous croyez, disaient-ils à ce prince, que David pense à honorer la mémoire de votre père, en vous envoyant des députés qui viennent vous consoler sur sa mort : *Putas quod propter honorem patris tui miserit David ad te consolatores* (III REG. X, 3)? ce ne sont pas des consolateurs qu'il vous envoie, ce sont des espions, c'est un fourbe, qui sous les dehors pompeux d'une ambassade honorable et pleine d'amitié, vient faire examiner les endroits faibles de votre royaume, et prendre des mesures pour vous surprendre : *Et non ideò ut investigaret et exploraret civitatem.* (Ibid.) C'est le malheur des cours surtout : comme on y est né et qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu aussi bien que dans le vice : comme c'est une scène où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait qu'y jouer le personnage de la vertu : la sincérité rare ou inutile, y paraît toujours impossible.

Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre : il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes, et mesure, par ce qui lui en coûterait à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, mes frères, examinez ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien; vous trouverez que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs faiblesses sont des faiblesses de tous les hommes; que ceux qui paraissent les plus vertueux, n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour les cacher; et qu'au fond, si on les voyait de près on trouverait qu'ils sont faits comme les autres hommes : ils font de cette pensée injuste une ressource affreuse à leurs débauches. Ils s'affermissent dans le désordre, en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien : ils se font une idée affreuse du genre humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes; et tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu, afin que le vice plus commun leur paraisse plus excusable; comme si, ô mon Dieu! la multitude des criminels pouvait ôter à votre justice le droit de punir le crime.

Mais on a vu tant d'hypocrites, dites-vous, qui ont abusé si longtemps le monde, qu'on regardait comme des saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étaient que des hommes pervers et corrompus!

Je l'avoue avec douleur, mes frères : mais que voulez-vous conclure de là? que tous les gens de bien leur ressemblent? la conséquence est affreuse : et où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes? On a vu tant d'épouses infidèles : n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère : la justice et l'intégrité sont-elles donc bannies de tous les tribunaux? les histoires nous ont conservé le souvenir de tant de princes perfides, dissimulés, sans foi, sans honneur; également infidèles à leur ennemis, à leurs alliés, à leurs sujets : la droiture, la vérité, la religion n'environnent-elles donc plus le trône? Levez les yeux, et regardez le prince grand et respectable, qui l'honore et qui le remplit : les siècles passés ont vu tant de sujets distingués par leurs noms, par leurs charges, par les bienfaits de leur souverain, trahir le prince et la patrie, et entretenir avec l'ennemi des intelligences criminelles : trouveriez-vous le maître que vous servez avec tant de zèle et de valeur, équitable, si là-dessus la fidélité d'un chacun de vous lui devenait suspecte? Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien? pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs, ne serait-elle sensée que contre la vertu? la perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles? l'hypocrisie de Simon le magicien prouve-t-elle que la conversion de tous les autres disciples qui embrassaient la foi, ne fût qu'un artifice pour arriver à leurs fins; et qu'ils ne marchassent pas droit, comme lui, dans la voie de Dieu? Quoi de plus injuste et de plus insensé, que de faire à tous un crime de la faute d'un seul? Il est difficile, je l'avoue, que le vice ne se pare quelquefois des apparences de la vertu; que l'ange de ténèbres ne se transfigure quelquefois en ange de lumière, et que les passions, qui mettent tout en œuvre pour réussir, ne s'avisent pas quelquefois d'appeler à leur secours les apparences mêmes de la piété, sous un règne surtout où la piété honorée, est presque le chemin de la fortune et des grâces. Mais c'est une extravagance de faire retomber sur toute cette vertu l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même; et de croire que quelques abus découverts dans une profession sainte et vénérable, déshonorent généralement tous ceux qui l'ont embrassée. C'est, mes frères, que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas; et que nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé! dites-vous.

Je le veux : mais je vous réponds : Quand même vous vous tromperiez, en ne voulant pas soupçonner vos frères, et en rendant à une fausse vertu l'estime et l'honneur qui ne sont dus qu'à la vertu véritable, qu'en serait-il? que vous arriverait-il de si triste, de si honteux, de votre crédulité? vous auriez jugé selon les règles de la charité, qui ne croit pas facilement le mal, et qui se réjouit même des apparences du bien; selon les règles de la justice, qui n'est pas capable envers les autres d'une malignité dont elle ne voudrait pas qu'on usât à son égard; selon les règles de la prudence, qui ne juge que sur ce qu'elle voit, et laisse au Seigneur le jugement des intentions et des pensées; enfin, selon les règles de la bonté et de l'humanité, qui présume toujours en faveur de ses frères. Et qu'y aurait-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer? il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence! ces erreurs font tant d'honneur à un bon cœur! il n'y a que des hommes vrais et vertueux qui en soient capables; mais comme vous ne l'êtes pas, vous aimez encore mieux vous tromper, en dégradant l'homme de bien de l'honneur qui lui est dû, qu'en courant risque de ne pas couvrir l'hypocrite de la confusion qu'il mérite.

Mais d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? prenez-vous si fort à cœur les intérêts de la gloire de Dieu, que vous veuillez le venger de ces imposteurs qui le déshonorent? que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connaissez même pas? qu'y a-t-il qui vous intéresse si fort dans la droiture ou dans l'hypocrisie de ses adorateurs, vous qui ne savez pas même comment on l'adore? Ah! s'il était le Dieu de votre cœur, si vous l'aimiez comme votre Seigneur et votre père, si sa gloire vous était chère, on pardonnerait du moins à un excès de zèle, l'audace avec laquelle vous vous élevez contre l'outrage que fait à Dieu et à son culte, la vertu simulée de l'hypocrite. Les justes qui l'aiment et qui le servent, auraient, ce semble, plus de droit d'éclater contre un abus si injurieux à la piété sincère. Mais vous qui vivez comme les païens qui n'ont point d'espérance, abîmé dans le désordre, et dont toute la vie n'est qu'un crime continuel; ah! ce n'est pas à vous à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fausses vertus qui font tant de tort et tant de peine à l'Église : qu'il soit servi de bonne foi, ou par pure grimace, ce n'est pas une affaire qui vous regarde. D'où vient donc un zèle si déplacé? Voulez-vous le savoir? Ce n'est pas le Seigneur que vous voulez venger, ce n'est pas sa gloire qui vous intéresse, c'est celle des gens de bien, que vous cherchez à flétrir : ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît : vous n'êtes pas le censeur du vice; vous n'êtes que l'ennemi de la vertu : en un mot, vous ne haïssez dans l'hypocrite, que la ressemblance de l'homme de bien.

En effet, si vos censures partaient d'un fonds de religion et de zèle véritable, ah! vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde : que dis-je? loin de nous alléguer ces exemples avec un air triomphant, vous gémiriez du scandale dont ils ont affligé l'Église; loin de vous applaudir lorsque vous nous en rappelez le souvenir, vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes. La loi maudissait celui qui découvrait la honte et la turpitude de ceux qui lui avaient donné la vie; mais c'est la honte et le déshonneur de l'Église votre mère, que vous exposez avec plaisir à la dérision publique. Prenez-vous soin de rappelez certaines circonstances humiliantes pour votre maison, et qui ont déshonoré autrefois le nom et la vie de quelqu'un de vos ancêtres? ne voudriez-vous pas effacer ces traits odieux des histoires qui les ont conservés à la postérité? ne regardez-vous pas, comme les ennemis de votre nom, ceux qui vont fouiller dans les siècles passés, pour y déterrer ces endroits odieux, et les faire revivre dans la mémoire des hommes? n'opposez-vous pas à leur malignité cette maxime d'équité, que les fautes sont personnelles; et qu'il est injuste de faire retomber sur tous ceux qui ont porté votre nom, la mauvaise conduite d'un seul qui l'a déshonoré?

Appliquez-vous la règle à vous-même : l'Église est votre maison; les justes seuls sont vos proches, vos frères, vos prédécesseurs, vos ancêtres; eux seuls composent cette famille des premiers nés, à laquelle vous devez être éternellement réuni. Les impies seront un jour comme s'ils n'avaient jamais été; les liens du sang, de la nature, de la société qui vous unissent à eux, périront; un chaos immense et éternel les séparera des enfants de Dieu; ils ne seront plus, ni vos frères, ni vos aïeux, ni vos proches; ils seront rejetés, oubliés, effacés de la terre des vivants, inutiles aux desseins de Dieu, retranchés pour toujours de son royaume, et ne tenant plus par aucun lien à la société des justes, qui seront alors seuls vos frères, vos ancêtres, votre peuple. votre tribu. Que faites-vous donc en découvrant avec complaisance l'ignominie de quelques faux justes qui déshonorent leur histoire? c'est votre maison. votre nom, vos proches, vos ancêtres que

vous déshonorez : vous venez flétrir l'éclat de tant d'actions glorieuses qui ont rendu leur mémoire immortelle dans tous les siècles, par l'infidélité d'un seul, qui portait le même nom qu'eux, l'avilit par des mœurs et une conduite fort dissemblable : c'est donc sur vous-même que retombe cet opprobre; à moins que vous n'ayez déjà renoncé à la société des saints, et que vous n'aimiez mieux choisir votre partage éternel avec les impies et les infidèles.

Mais ce qu'il y a ici de plus bizarre dans cette témérité qui veut toujours juger et noircir les intentions secrètes des gens de bien, c'est qu'en cela vous tombez en contradiction avec vous-mêmes : dernier caractère de cette témérité.

Oui, mes frères, vous les accusez d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu. Mais vous sied-il, à vous qui vivez à la cour, de leur faire ce reproche? toute votre vie est une feinte éternelle; vous jouez partout un rôle qui n'est pas le vôtre; vous flattez ceux que vous n'aimez pas; vous rampez devant d'autres que vous méprisez; vous faites l'empressé auprès de ceux de qui vous attendez des grâces, quoiqu'au fond vous regardiez leur faveur avec envie, et que vous les croyiez indignes de leur élévation; en un mot, toute votre vie est un personnage continuel. Partout votre cœur dément votre conduite; partout votre visage est la contradiction de vos sentiments; vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune; et il vous appartient bien après cela de venir accuser les justes des mêmes feintes, et de faire sonner si haut leur dissimulation et leur prétendue hypocrisie : quand vous n'aurez rien à vous reprocher là-dessus, on écoutera la témérité de vos censures; ou plutôt vous avez raison d'être jaloux de la gloire des artifices et des bassesses, et de trouver mauvais que les justes veuillent se mêler d'un art qui vous appartient et qui vous est propre.

D'ailleurs, vous vous récriez si fort lorsque le monde, trop attentif à vos démarches, interprète malignement certaines visites marquées, certaines assiduités suspectes, certains regards affectés : vous dites si haut alors, que si cela est ainsi, personne ne sera plus innocent; qu'il n'y aura plus de femme régulière dans le monde; que rien n'est si aisé que de donner un air de crime aux choses les plus innocentes; qu'il faut donc se bannir de la société, et s'interdire tout commerce avec le genre humain : vous déclamez alors si vivement contre la malignité des hommes, qui sur des démarches indifférentes, vous prêtent des intentions criminelles! Mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que vous formez contre eux? et s'il vous est permis d'aller chercher en eux le crime sous les apparences mêmes de la vertu, pourquoi trouvez-vous si mauvais que le monde ose le supposer en vous, et vous croire criminel sur les apparences du crime même.

Enfin, lorsque nous vous reprochons, femmes du monde, votre assiduité aux spectacles, et aux lieux où l'innocence court tant de risques, l'indécence et l'immodestie de vos parures; vous nous répondez que vous n'avez point de mauvaises intentions, que vous n'en voulez à personne; vous voulez qu'on vous passe des mœurs indécentes et criminelles, sur la prétendue innocence de vos intentions que tout dément au dehors; et vous ne sauriez passer aux gens de bien des mœurs saintes et louables sur la droiture de leur cœur, dont tout paraît au dehors vous répondre : vous exigez qu'on juge vos intentions pures, lorsque vos œuvres ne le sont pas; et vous croyez avoir droit de vous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paraissent. Cessez donc, ou de nous faire l'apologie de vos vices, ou la censure de leur vertu.

C'est ainsi, mes frères, que tout s'empoisonne entre nos mains, et que tout nous éloigne de Dieu : le spectacle même de la vertu, devient pour nous un prétexte de vice; et les exemples eux-mêmes de la piété, sont des écueils de notre innocence. Il semble, ô mon Dieu ! que le monde ne nous fournit pas assez d'occasions de nous perdre; que les exemples des pécheurs ne suffisent pas pour autoriser nos égarements : nous allons leur chercher un appui jusque dans les vertus mêmes des justes.

Mais vous nous direz que le monde n'a pas si grand tort de censurer ceux qui se donnent pour gens de bien; qu'on en voit tous les jours qui sont plus vifs que les autres hommes sur la fortune, plus empressés pour le plaisir, plus délicats sur les injures, plus fiers dans l'élévation, plus attachés à leurs intérêts. C'est ici la seconde injustice du monde envers les gens de bien : non-seulement on interprète malignement leurs intentions, ce qui est une témérité; mais encore on examine leurs plus légères imperfections, et c'est une inhumanité.

DEUXIÈME PARTIE.

On peut dire que le monde est envers les justes un censeur plus sévère que l'Évangile même; qu'il exige d'eux plus de perfection, et que leurs faiblesses trouvent devant le tribunal des hommes moins d'indulgence, qu'elles n'en trouveront un jour devant le tribunal de Dieu même.

Or, je dis que cette attention à exagérer les défauts les plus légers des gens de bien, seconde injustice où le monde tombe à leur égard, est une inhumanité, par rapport à la faiblesse de l'homme, à la difficulté de la vertu, et enfin aux maximes du monde même. Ne vous lassez pas, mes frères, de m'écouter.

Une inhumanité par rapport à la faiblesse de l'homme. Oui, mes frères, c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites : ce n'est pas la condition de cette vie mortelle : chacun presque porte dans la piété ses défauts, ses humeurs et ses propres faiblesses : la grâce corrige la nature, mais ne la détruit pas : l'Esprit de Dieu, qui crée en nous un homme nouveau, y laisse encore bien des traits de l'ancien : la conversion finit nos vices, mais n'éteint pas nos passions : en un mot, elle forme en nous le chrétien, mais elle nous laisse encore l'homme. Les plus justes conservent donc encore bien des restes du pécheur : David, ce modèle de pénitence, mêlait encore à ses vertus trop d'indulgence pour ses enfants, et des regards de complaisance sur la multitude de son peuple et sur la prospérité de son règne : la mère des enfants de Zébédée, malgré la foi qui l'attachait à Jésus-Christ, n'avait rien perdu de sa vivacité pour l'élévation de ses enfants, et pour leur assurer les premières places dans un royaume terrestre : les apôtres eux-mêmes disputaient encore entre eux des rangs et des préséances : nous ne serons parfaitement délivrés de toutes ces misères, que lorsque nous serons délivrés de ce corps de mort qui en est la source. La vertu la plus éclatante a donc toujours ici-bas ses taches et ses difformités, qu'il ne faut pas regarder de trop près; et il y a toujours dans les plus justes des endroits par où ils ressemblent au reste des hommes. Tout ce qu'on peut donc exiger de la faiblesse humaine, c'est que les vertus l'emportent sur les vices, le bon sur le mauvais; c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste.

Et certes, mes frères, pleins de passions comme nous sommes, dans la condition misérable de cette vie; chargés d'un corps de péché qui appesantit notre âme; esclaves de nos sens et de la chair; portant au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu; en proie à mille désirs qui combattent contre notre âme; les jouets éternels de notre inconstance et de l'instabilité de notre cœur; ne trouvant rien en nous qui favorise nos devoirs; vifs pour tout ce qui nous éloigne de Dieu, dégoûtés de tout ce qui nous en approche; n'aimant que ce qui nous perd, ne haïssant que ce qui nous sauve; faibles pour le bien, toujours prêts pour le mal; et en un mot, trouvant dans la vertu l'écueil de la vertu même; doit-il vous paraître étrange, que des hommes environnés, pétris de tant de misères, en laissent encore paraître quelques-unes; que des hommes si corrompus ne soient pas toujours également saints? et si vous aviez de l'équité, ne les trouveriez-vous pas plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux plus gens de bien certaines faiblesses sensibles, qui vous frappent et qui vous révoltent. Premièrement, il veut par là les humilier, et mettre leur vertu plus en sûreté en la leur cachant à eux-mêmes. Secondement, il veut ranimer leur vigilance; car il ne laisse des Amorrhéens dans la terre de Chanaan, c'est-à-dire, des passions dans le cœur de ses serviteurs, que de peur que, délivrés de tous ennemis, ils ne s'endorment dans l'oisiveté, et dans une dangereuse confiance. Troisièmement, il veut exciter en eux un désir continuel de la patrie éternelle, et leur rendre l'exil de cette vie plus amer, par le sentiment des misères dont ils ne sauraient obtenir ici-bas une entière délivrance. Quatrièmement, peut-être aussi pour ne pas décourager les pécheurs par le spectacle d'une vertu trop parfaite, et à laquelle ils croient ne pouvoir jamais atteindre. Cinquièmement, c'est pour ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, en leur laissant une source continuelle de péché. Sixièmement, pour prévenir les honneurs excessifs que le monde pourrait rendre à leur vertu, si elle était si pure et si éclatante, et de peur qu'elle ne trouvât sa récompense ou son écueil, dans les vaines louanges des hommes. Que dirai-je enfin? c'est peut-être encore pour achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété; vous confirmer, vous qui m'écoutez, par les faiblesses des gens de bien, dans l'opinion insensée qu'il n'y a point de véritable vertu sur la terre; vous autoriser dans vos désordres, en leur en supposant de semblables; et vous rendre inutile tout exemple de la piété des justes. Vous triomphez des faiblesses des gens de bien; et leurs faiblesses sont peut-être des punitions de Dieu sur vous, et des moyens dont sa justice se sert pour nourrir vos préventions injustes contre la vertu, et achever de vous endurcir dans le crime. Dieu est terrible dans ses jugements; et la consommation de l'iniquité est d'ordinaire la suite de l'iniquité même.

Mais en second lieu, quand la faiblesse de l'homme ne rendrait pas barbares et inhumaines vos censures sur les défauts qui peuvent rester en-

core aux gens de bien, elles le seraient par rapport à la difficulté toute seule de la vertu.

Car, de bonne foi, mes frères, vous paraît-il si aisé de vivre selon Dieu, et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment? Est-il si naturel de se renoncer sans cesse soi-même, d'être toujours en garde contre son propre cœur, d'en vaincre les antipathies, d'en réprimer les penchants, d'en abattre la fierté, d'en fixer l'inconstance? Est-il si facile de retenir les saillies de l'esprit, d'en modérer les jugements, d'en désavouer les soupçons, d'en adoucir l'aigreur, d'en étouffer la malignité? Est-ce une affaire si aisée d'être l'ennemi éternel de son propre corps, d'en vaincre la paresse, d'en mortifier les goûts, d'en crucifier les désirs? Est-il si naturel de pardonner les injures, de souffrir les mépris, d'aimer et de combler de biens ceux qui nous font du mal, de sacrifier sa fortune pour ne pas manquer à sa conscience, de s'interdire des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, de résister aux exemples, de soutenir tout seul le parti de la vertu contre la multitude qui le condamne? Tout cela vous paraît-il si aisé, que ceux qui s'en écartent d'un seul point, ne vous semblent dignes d'aucune indulgence? que nous dites-vous vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous proposons ces règles saintes? est-il si étonnant qu'un homme qui marche depuis longtemps par des chemins rudes et escarpés, chancelle ou tombe même quelquefois de lassitude ou de faiblesse?

Barbares que nous sommes! et cependant la plus légère imperfection dans les gens de bien, anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables; et cependant, loin de faire grâce à leurs faiblesses en faveur de leur vertu, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs faiblesses : il suffit, ce semble, d'être juste pour ne mériter plus d'indulgence : nous avons des yeux pour leurs vices; nous n'en avons plus pour leurs vertus : un moment de faiblesse efface de notre souvenir une vie entière de fidélité et d'innocence.

Mais en quoi, mes frères, votre injustice envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos exemples, vos désordres, vos censures elles-mêmes qui les ébranlent, qui les affaiblissent, qui les forcent quelquefois de vous imiter; c'est la corruption de vos mœurs, qui devient tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence; ce sont les dérisions insensées que vous faites sans cesse de la vertu, qui les obligent souvent pour les éviter de se couvrir des apparences du vice. Et comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui; dans un monde pervers, où les usages sont des abus, où les bienséances sont des crimes, où les passions sont les seuls liens de la société, et où les plus sages et les plus vertueux sont ceux qui ne retranchent du crime que le scandale? Comment voulez-vous que parmi ces dérisions éternelles, qui jettent un ridicule sur les gens de bien, qui leur font honte de la vertu, qui les forcent souvent de contrefaire le vice, comment voulez-vous qu'au milieu de tant de désordres, autorisés par les mœurs publiques, par des applaudissements insensés, par des exemples que le rang et les dignités rendent respectables, par le ridicule dont on couvre ceux qui osent en faire scrupule, et enfin, par la faiblesse même de leur cœur; comment voulez-vous que les justes résistent toujours à ce torrent fatal, et qu'obligés de se roidir sans cesse contre ce cours rapide et impétueux, qui entraîne tout le reste des hommes, la force ou l'attention leur manquant un instant, ils ne s'y laissent pas quelquefois aller eux-mêmes? Vous êtes leur séducteurs; et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire? Ne leur reprochez donc plus vos scandales qui affaiblissent leur foi, et qu'ils vous reprocheront devant le tribunal de Jésus-Christ; et ne triomphez plus de leurs faiblesses qui sont votre ouvrage, et dont ils demanderont un jour vengeance contre vous-mêmes.

Aussi j'ai dit en dernier lieu, que par rapport à vos maximes mêmes, votre injustice envers les gens de bien ne saurait être excusée de dureté ou d'extravagance; jugez-en vous-mêmes. Vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins; qu'un autre est fort exact à faire sa cour; qu'un autre encore a une vertu si sensible et si délicate, qu'une piqûre le blesse et le révolte; que celui-ci ne pardonne point; que celle-là n'est pas fâchée encore de plaire; qu'une autre a une vertu fort commode, et mène une vie douce et agréable; qu'une autre enfin est toute pétrie d'humeur et de caprice, et que dans l'enceinte de sa maison, personne ne peut compatir avec elle : que sais-je? car les discours et les satires ne finissent pas sur cet article; et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne saurait jamais en faire des saints, et les conduire au salut; voilà vos maximes. Et cependant lorsque nous venons nous-mêmes vous annoncer ici que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, dissipée, et presque toute profane que vous menez, ne saurait être une voie du salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal : vous nous accusez de dureté, et d'outrer les

règles et les devoirs de votre état; vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais, mes frères, de quel côté est ici la dureté et l'injustice? vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques endroits qui vous ressemblent; parce qu'ils mêlent quelques-uns de vos défauts à une infinité de vertus et de bonnes œuvres, qui les réparent; et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts, sans la piété elle-même qui les purifie? O homme! qui êtes-vous donc pour sauver ceux que le Seigneur condamne, et pour condamner ceux qu'il justifie?

Ce n'est pas assez, et vous allez voir encore combien peu, sur ce point, vous vous accordez avec vous-même. En effet, lorsque les gens de bien vivent dans une retraite entière; qu'ils ne gardent plus de mesures avec le monde; qu'ils se cachent pour toujours aux yeux du public; qu'ils quittent même certaines places de faveur et de distinction; qu'ils se dépouillent de leurs charges et de leurs dignités, pour vaquer uniquement à leur salut; qu'ils mènent une vie de larmes, de prière, de mortification, de silence (et ces exemples, notre siècle a été assez heureux pour vous en fournir); qu'avez-vous dit alors? qu'ils poussaient les choses trop loin; qu'on leur donnait des conseils violents; que leur zèle n'était pas selon la science; que si tout le monde les imitait, les devoirs publics seraient négligés; que personne ne rendrait plus à la patrie et à l'État, les services dont il ne peut se passer; qu'il ne faut point tant de singularité; et que la véritable dévotion, c'est de vivre uniquement, et de remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés : voilà vos maximes. Mais d'un autre côté, lorsque les gens de bien accordent avec la piété les devoirs de leur état, et les intérêts innocents de leur fortune; qu'ils gardent encore certaines mesures de bienséance et de société avec le monde; qu'ils paraissent aux lieux d'où leur rang ne leur permet pas de se bannir; qu'ils participent encore à certains plaisirs publics que la situation où ils se trouvent leur rend inévitables; en un mot, qu'ils sont prudents dans le bien, et simples dans le mal : ah! vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes; qu'à ce prix-là, il vous paraît fort aisé de servir Dieu; qu'il n'y a rien dans leur dévotion qui vous fasse peur; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage. La vertu a beau paraître sous différentes faces, il suffit qu'elle soit vertu, pour vous déplaire et mériter vos censures. Accordez-vous donc avec vous-même : vous voulez que les gens de bien soient faits comme vous; et vous les condamnez dès qu'ils vous ressemblent.

Vous renouvelez l'injustice et la dureté des Juifs de notre Évangile. Lorsque Jean-Baptiste parut dans le désert, revêtu de poil de chameau, ne mangeant ni ne buvant, et donnant à la Judée le spectacle d'une vertu plus austère que celle de tous les justes et de tous les prophètes qui l'avaient précédé; ils regardaient, dit Jésus-Christ, l'austérité de ses mœurs comme l'illusion d'un esprit imposteur, qui le séduisait, et ne le poussait à ces excès, que pour lui faire trouver dans la vanité le dédommagement de sa pénitence. Le Fils de l'Homme, au contraire, vint ensuite, continue le Sauveur, mangeant et buvant; leur proposant dans sa conduite le modèle d'une vie plus à portée de la faiblesse humaine; et pour servir d'exemple à tous, menant une vie simple et commune que tous pussent imiter : est-il plus à couvert de leurs censures? ah! ils le font passer pour un homme de plaisir et de bonne chère, et la condescendance de sa vertu n'est plus dans leur esprit, qu'un relâchement qui la flétrit et la déshonore. Les vertus les plus dissemblables ne réussissent qu'à s'attirer les mêmes reproches. Ah! mes frères, que les gens de bien seraient à plaindre, s'ils avaient à être jugés devant le tribunal des hommes! mais ils savent que le monde qui les juge, est déjà lui-même jugé.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, mes frères, dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les plus légères imperfections des gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après une vie entière de crime et d'excès, donne seulement au lit de la mort quelques faibles marques de repentir; s'il prononce seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé; s'il consent enfin, après bien des délais et des répugnances, à recevoir les grâces et les derniers remèdes de l'Église, qu'on n'osait même lui proposer; ah! vous le rangez parmi les saints : vous dites qu'il a fait une mort chrétienne, qu'il s'est reconnu, qu'il a demandé pardon à Dieu; et là-dessus vous espérez tout de son salut, et vous ne doutez plus que le Seigneur ne lui ait fait miséricorde? Quelques marques forcées de religion qu'on lui a arrachées, suffisent, selon vous, pour lui assurer le royaume de Dieu, où rien de souillé n'entrera; suffisent, dis-je, malgré les désordres et les abominations de toute sa vie; et une vie entière de vertu ne suffit pas dans votre esprit pour l'assurer à une âme fidèle, dès qu'elle y mêle les plus petites infidélités : vous sauvez l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété; et vous damnez le juste sur les marques les plus légères et les plus excusables de l'humanité et de la faiblesse.

Je pourrais ajouter, mes frères, qu'à ne consulter même que vos propres intérêts, les imperfections des gens de bien devraient vous trouver plus indulgents et plus favorables. Car, mes frères, eux seuls vous épargnent, cachent vos vices, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes, relèvent ce qu'il y a de louable dans vos vertus. Tandis que le monde, que vos égaux, que vos envieux, que vos concurrents, que vos amis prétendus peut-être diminuent vos talents et vos services, parlent avec mépris de vos bonnes qualités, donnent du ridicule à vos défauts, comptent vos malheurs parmi vos fautes, exagèrent vos fautes mêmes, empoisonnent vos discours et vos démarches les plus innocentes; les gens de bien tout seuls vous excusent, vous justifient, sont les apologistes de vos vertus, ou les sages dissimulateurs de vos vices; eux seuls rompent les entretiens, où votre gloire et votre réputation sont attaquées; eux seuls ne se joignent point au public contre vous; et ils sont les seuls pour qui vous manquez d'humanité, et à qui vous ne pardonnez pas même les vertus qui les rendent estimables. Ah! mes frères, rendez-leur du moins ce qu'ils vous prêtent; épargez vos protecteurs et vos apologistes, et n'infirmez pas, en les décriant, les seuls témoignages favorables qui vous restent parmi les hommes.

Mais je n'en dis pas assez : non-seulement les gens de bien ne se joignent point à la malignité du public contre vous, mais eux seuls sont vos amis véritables, eux seuls sont touchés de vos maux, sensibles à vos égarements, occupés de votre salut; ils vous portent dans le cœur; en excusant vos passions et vos désordres devant les hommes, ils en gémissent tous les jours devant Dieu; ils lèvent les mains au ciel pour vous; ils sollicitent votre conversion; ils demandent grâce pour vos crimes; et vous ne sauriez rendre justice à leur vertu et à leur innocence? ah! ils peuvent faire au Seigneur contre vous les mêmes plaintes que lui faisait autrefois le prophète Jérémie contre les Juifs de son temps, censeurs injustes de sa piété et de sa conduite. Seigneur, disait cet homme de Dieu, écoutez les discours et les censures que les ennemis de votre nom répandent contre moi : *Attende, Domine, ad me, et audi vocem adversariorum meorum.* (JÉRÉM. XVIII, 16.) Est-ce ainsi, ô mon Dieu! qu'ils me rendent le mal pour le bien; qu'ils payent d'ingratitude et d'inhumanité la sincérité de ma tendresse pour eux, et que les piéges qu'ils me tendent tous les jours, sont le seul prix de mon zèle pour leur salut? *Numquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ?* (Ibid. 20.) Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne parais en votre présence que pour vous parler en leur faveur : vous savez que mes larmes ne coulent devant vous que pour effacer leurs crimes; que mes prières ne montent jusqu'à votre trône que pour attirer sur eux vos miséricordes éternelles : vous vous souvenez, Dieu de nos pères, de tous les soupirs que j'ai répandus à vos pieds pour détourner votre colère prête à éclater sur leurs têtes; avec quelle douleur je les ai vus courir à leur perte, et combien leurs prévarications m'ont toujours trouvé plus sensible que leur mépris et leurs dérisions injustes : *Recordare quòd steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis.* (JÉRÉM. XVIII, 16.)

Vous sentez sans doute là-dessus, mes frères, toute l'injustice de votre conduite : mais que serait-ce, si en achevant ce que je m'étais d'abord proposé, je vous montrais que non-seulement vous donnez aux bonnes œuvres des gens de bien, des motifs corrompus; ce qui est une témérité : non-seulement vous exagérez leurs plus légères faiblesses; ce qui est une inhumanité : mais encore quand vous n'avez rien à dire contre la droiture de leurs intentions, et que leurs défauts ne donnent point de prise à vos censures, vous vous retranchez à donner du ridicule même à la vertu; ce qui est une impiété.

Oui, mes frères, une impiété. Vous faites de la religion un jeu, une scène comique; vous la traduisez encore, comme autrefois les païens, sur un théâtre infâme; et là, vous exposez à la risée des spectateurs ses mystères saints, et ce que la terre a de plus sacré et de plus respectable. Vous pouvez excuser vos passions sur la faiblesse du tempérament, et sur la fragilité humaine : mais vos dérisions de la vertu ne sauraient trouver d'excuse que dans un mépris impie de la vertu même : cependant ce langage d'irréligion et de blasphème, si autorisé dans le monde, n'est plus qu'un enjouement, un jeu d'esprit, un langage dont la vanité elle-même s'honore.

Mais, mes frères, par là vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes; vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres; vous tentez la vertu, et vous la rendez insoutenable à elle-même.

Vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes. Oui, mon cher auditeur, l'exemple des gens de bien était un moyen de salut que la bonté de Dieu vous avait préparé : or sa justice, indignée des dérisions que vous faites de ses miséricordes sur ses serviteurs, les retire à jamais de vous; et il vous punit du mépris que vous faites de la piété, en vous refusant le don de la piété même. Les rois de la terre vengent avec éclat les injures

qu'on fait à leurs statues, parce que ce sont des monuments publics et sacrés qui les représentent, et qui expriment au naturel la majesté de leurs traits et de leur visage. Mais les justes sont ici-bas les statues vivantes du grand Roi, les images véritables d'un Dieu saint; c'est en eux qu'il peint la majesté de ses traits les plus purs et les plus brillants; et il frappe toujours d'un anathème éternel les sacriléges qui osent en faire le sujet de leurs dérisions et de leurs outrages.

D'ailleurs, quand même le Seigneur, pour punir vos dérisions de la piété, ne vous refuserait pas le don inestimable de la piété même, elles vous forment un respect humain invisible, qui ne vous permettra jamais d'en prendre le parti. Car, je vous prie, si jamais lassé du monde, de vos désordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu, et sauver votre âme que vous perdez, comment oserez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en avez fait si souvent des plaisanteries publiques et profanes? comment pourrez-vous vous faire une gloire des devoirs de la religion, vous à qui on entend dire tous les jours, qu'on perd l'esprit dès qu'on devient dévot; qu'un tel et une telle avaient mille bonnes qualités, qui les faisaient souhaiter partout; mais que la dévotion les a gâtés à un point qu'ils sont devenus insupportables; qu'ils affectent de donner du ridicule; qu'il semble qu'il faut renoncer au sens commun dès qu'on a levé l'étendard de la piété; que le Seigneur vous préserve de cette manie; que vous tâchez d'être honnête homme, mais que Dieu merci, vous n'êtes pas dévot. Quel langage! c'est-à-dire, que Dieu merci, vous êtes marqué d'avance du caractère des réprouvés; que vous pouvez bien vous répondre que vous ne changerez point, et que vous mourrez tel que vous êtes. Quelle impiété! et c'est parmi des chrétiens, qu'on tient tous les jours ces discours avec ostentation et avec complaisance!

Ah! mes frères, permettez ici une réflexion à ma douleur. Les patriarches, ces hommes si vénérables, si puissants, même selon le monde, ne se faisaient connaître aux rois et aux peuples des différents pays où l'ordre du Seigneur les conduisait, que par ces termes religieux? Je crains le Seigneur : *Timeo Deum*. Ils ne se renommaient pas par la grandeur de leur race, dont l'origine touchait encore à celle de l'univers; par la gloire de leurs ancêtres; par l'éclat du sang d'Abraham, de cet homme le vainqueur des rois, le modèle de tous les sages de la terre, et le seul héros dont le monde pouvait alors se glorifier. Nous craignons le Seigneur; c'était là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, le seul caractère par où ils voulaient être distingués de tous les autres hommes; c'était le signe magnifique qui paraissait à la tête de leurs tentes et de leurs troupeaux, qui brillait dans leurs étendards, et qui portait partout avec eux la gloire de leur nom, et celle du Dieu de leurs pères. Et nous, mes frères, nous nous défendons de la réputation d'hommes justes et craignant Dieu, comme d'un titre de honte et d'infamie : nous étalons avec orgueil les vaines distinctions du rang et de la naissance; les marques frivoles de nos dignités nous précèdent, nous annoncent partout; et nous cachons le signe glorieux du Dieu de nos pères, et nous nous glorifions même de n'être pas du nombre de ceux qui le craignent et qui l'adorent. O Dieu! laissez donc à ces hommes insensés une gloire si affreuse : confondez leur extravagance et leur impiété, en permettant qu'ils se glorifient jusqu'à la fin de leur confusion et de leur ignominie.

Ce n'est pas tout, mes frères : non-seulement par ces dérisions déplorables vous vous rendez la vertu inutile à vous-mêmes, vous la rendez encore odieuse et inutile aux autres; c'est-à-dire, non-seulement vous vous fermez à vous-mêmes toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'âmes que la grâce presse en secret de sortir de leurs crimes et de vivre chrétiennement; qui n'osent se déclarer, de peur de s'exposer à vos railleries profanes; qui ne craignent dans une nouvelle vie que le ridicule que vous donnez à la vertu; qui n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix du ciel qui les appelle; et balancent dans la grande affaire de l'éternité, entre les jugements de Dieu et vos dérisions insensées.

C'est-à-dire, que par là vous anéantissez le fruit de l'Évangile que nous annonçons, et rendez notre ministère inutile : vous ôtez à la religion sa terreur et sa majesté, et répandez sur tout l'extérieur de la piété, un ridicule qui retombe sur la religion même : vous perpétuez dans le monde les préjugés contre la vertu, et maintenez parmi les hommes l'illusion la plus universelle dont le démon se sert pour les séduire, qui est de traiter la piété de travers et de folie : vous autorisez les blasphèmes des libertins et des impies; vous accoutumez les pécheurs à se faire du vice et du déréglement, un sujet d'ostentation et de gloire; et à regarder la débauche comme un bon air, en l'opposant au ridicule de la vertu. Que dirai-je enfin? par vous la piété devient la fable du monde, le jouet des impies, la honte des pécheurs, le scandale des faibles, l'écueil même des justes : par vous le vice est en honneur, la vertu est avilie, les vérités s'affaiblissent, la foi s'éteint, la religion s'anéantit, la corruption gagne; et comme

le Prophète l'avait prédit, la désolation persévère jusqu'à la consommation et la fin.

Ajoutons encore : Par vous la vertu devient insoutenable à elle-même : vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes; vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle; vous suspendez leurs bons désirs; vous étouffez dans leur cœur les plus vives impressions de la grâce; vous les arrêtez sur mille démarches de ferveur et de vertu, qu'ils n'osent exposer à l'impiété de vos censures; vous les obligez malgré eux de se conformer encore à vos usages et à vos maximes qu'ils détestent, à rabattre de leur retraite, de leurs austérités, de leurs prières; et à ne consacrer à ces devoirs que des moments dérobés qui puissent échapper à vos regards et à vos railleries; et par là, vous privez l'Église de l'édification de leurs exemples; les faibles, du secours qu'ils y trouveraient; les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendrait; les justes, d'une consolation qui les soutiendrait; et la religion, d'un spectacle qui l'honore.

Hélas, mes frères! les tyrans ne faisaient autrefois des dérisions publiques des chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues : ils se moquaient des honneurs publics qu'ils leur voyaient rendre à Jésus-Christ, à un crucifié, et de la préférence qu'ils lui donnaient sur Jupiter et sur les dieux de l'empire, dont la pompe et la magnificence des temples et des autels, l'ancienneté des lois, et la majesté des césars, rendaient le culte respectable; du reste, ils donnaient des éloges publics à leurs mœurs, ils admiraient leur modestie, leur frugalité, leur charité, leur patience, leur vie innocente et mortifiée, leur éloignement des cirques et des plaisirs publics; ils ne pouvaient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs sages, retirées, pudiques, douces, bienfaisantes de ces hommes simples et fidèles. Vous au contraire, plus insensés, vous ne trouvez pas mauvais qu'ils adorent Jésus-Christ, et qu'ils mettent dans le mystère de la croix leur confiance et leur salut, mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdisent les plaisirs publics, qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortification, de la prière; mais vous les trouvez dignes de vos dérisions et de vos censures, parce qu'ils sont humbles, simples, chastes et modestes; et la vie chrétienne, qui a pu trouver des admirateurs jusque parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits moqueurs et des railleries profanes.

Quelle folie, mes frères! de ne trouver dignes de risée dans un monde, qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances; de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connaissent le frivole, et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir! quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux anges, utiles à leurs frères! quelle folie de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe!

Respectons la vertu, mes frères; elle seule sur la terre mérite notre admiration et nos hommages. Si nous sommes encore trop faibles pour en remplir les devoirs, soyons assez équitables pour en estimer l'éclat et l'innocence; si nous ne pouvons pas vivre comme les justes, souhaitons de le devenir, envions leur destinée; si nous ne pouvons pas encore imiter leurs exemples, regardons les dérisions de la vertu, non-seulement comme des blasphèmes contre l'Esprit saint, mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute seule honore; reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de ressembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent dissemblables; et en un mot, par notre respect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même.

Et vous, mes frères, qui servez le Seigneur, souvenez-vous que les intérêts de la vertu sont entre vos mains; que les faiblesses, que les taches que vous y mêlez, deviennent, pour ainsi dire, les taches de la religion même : comprenez tout ce que le monde attend de vous, et quels engagements vous contractez envers le public, lorsque vous vous déclarez pour le parti de la piété, et avec quelle dignité, quelle fidélité, quelle élévation vous devez soutenir le caractère et le personnage de serviteur de Jésus-Christ. Oui, mes frères, soutenons avec majesté les intérêts de la vertu, et les regards de ceux qui la méprisent : achetons le droit d'être insensibles à leurs censures, en n'y donnant point de lieu : forçons le monde de respecter ce qu'il ne saurait aimer : ne faisons pas de la profession sainte de la piété, un gain sordide, un vil intérêt, une vie d'humeur et de caprice, un titre de mollesse et d'oisiveté, une singularité qui nous honore, un entêtement qui nous flatte, un esprit de division qui nous sépare : faisons-en le prix de l'éternité, la voie du ciel, la règle de nos devoirs, la réparation de nos crimes, un esprit de modestie qui nous cache, une componction qui nous humilie, une douceur qui nous rapproche de nos frères, une charité qui les souffre, une indulgence qui les attire, un esprit de paix qui nous les lie; et enfin, une union de cœurs, de désirs, d'affections, de biens et de maux sur la

terre, qui sera l'image et l'espérance de cette union éternelle, que la charité doit consommer dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MORT.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique de sa mère.

(Luc, xv, 12.)

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? c'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie; en un temps où échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison, qui commence l'homme, il paraissait le moins exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée : assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs, qu'une tristesse profonde n'écoute guère; ils entourent avec elle le triste cercueil; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle; mais est-il une instruction? ils en sont frappés, attendris; mais en sont-ils moins attachés à la vie? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs, sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devait être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines; mais l'objet qui nous frappait, une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs, que si nous travaillions pour des années éternelles : et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraye, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image : ce qu'elle a d'incertain, nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de terrible et de certain, nous en fait craindre la pensée. Or je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver; c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et comme si c'était pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Ce n'était point là notre première destinée : l'Auteur de notre être avait d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité : il avait mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'aurait ni affaibli, ni éteint : son ouvrage était concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre, ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme; et Adam devint mortel, dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que le péché est entré dans le monde.* (Rom. v, 12.)

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères, un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins; mais qui finit toujours

par le trépas : nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau : le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit; les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme, que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, et, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient comme le roi Ézéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchant en vain, comme lui, le reste de leurs années* (Is. XXXVIII, 10); enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fonds même.

Or je dis d'abord, mes frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée; j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre? parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire? et dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Évangile, qui sous prétexte que son maître tardait de venir, et qu'il ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah! mes frères, si l'heure était marquée à chacun de nous; si le royaume de Dieu venait avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front, le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles : nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux : ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets; et notre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effraierait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, nous laisse tranquilles : que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de la rai-

son. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous aviez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux; ni de tant d'autres malheurs, que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés : c'est un malheur familier; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples; presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile : *Mon âme, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années.* (LUC, XII, 19.) Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir; tous vous ont laissé vous-mêmes étonnés de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous : il faudra demain rentrer en lice; qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau; et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple : point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Balthazar expire autour d'une table somptueuse : point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël : point de crime qui ne puisse finir vos crimes; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian : point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort : en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie, où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris : et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites; vous en convenez; et cet aveu si terible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution, qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse : car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur, ou dans votre péché; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus; entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps; si elle sera environnée de lumière, et portée au pied du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes : vous êtes entre ces deux éternités; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez : la mort seule vous découvrira ce secret; et dans cette incertitude, vous êtes tranquille? et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous? Ah! mes frères, si tout devait finir avec nous, l'impie aurait encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et buvons, nous mourrons demain : plus il trouverait de douceur à vivre, plus il aurait raison de craindre la mort, qui ne serait pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous, à qui la foi découvre au delà des peines ou des récompenses éternelles; nous qui devons arriver à la mort incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je? de la fureur (en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain); mais de vivre comme si nous pensions comme lui? Eh! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans

une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril, peut nous rassurer; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction, qui nous apprend, à nos dépens, à être une autrefois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous, ne diminue rien au nôtre: toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même qui les fournit, n'en espère presque rien : enfin, la surprise est sans retour; nous ne mourrons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïm était jeune : la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore, et qui saignera longtemps, dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'État; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais, rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse? que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus, si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas, mes frères! ce qui doit finir, peut-il vous paraître long? regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu; voilà tout ce qui vous en reste : tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de place, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore : vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs; mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devait jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez

vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement : rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit, avec indignation, de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages, dit l'Apôtre? et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant; qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile : un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paraître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les royaumes du monde et toute leur gloire, ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre eternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres; ni que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra au lit de la mort s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris; regarder toutes vos démarches, comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander

son âme; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent, que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, le temps presse; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie? la mort que vous porteriez dans le sein, vous permettrait-elle des délais et des remises? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le breuvage empoisonné qui infecte votre âme, ne saurait vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le remède; hâtez-vous encore une fois d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre? ne devrait-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu : vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence : la même surprise vous attend; vous mourrez comme eux, avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons; leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre : nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes frères, les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudent de ne pas vous en occuper davantage, que si elle ne devait jamais arriver; ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant, vous excuse encore moins de folie, d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine, le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne; entrer dans les abîmes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée; comme la plus triste et la plus amère de toutes, tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourrait réveiller en nous avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules : nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étaient pardonnables à des païens, pour qui la mort était le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendaient rien au delà du tombeau, et que vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais, comme elle est certaine, je ne comprends pas, que parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacés est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue et

prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolent et inappliqué? les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? quoi! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre dans la sagesse de la religion, toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et, semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire, le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse. Mais pensez-y, ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir, vous rapproche d'elle; et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible! Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards, et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort : elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne : la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troublerait, ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait tout de bon. On en perdrait la raison? mais tant d'âmes fidèles, qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions, et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents, qui s'enfermaient tout vivants dans des tombeaux, pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouraient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire, vous regarderiez le monde comme un exil; les plaisirs, comme une ivresse; le péché, comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune, comme des songes; le salut, comme la grande et unique affaire : est-ce la perdre la raison? Heureuse folie! et que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison? oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit; oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie, qui regarde comme une faiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant, ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne; mais cette prudence du serpent si recommandée, dans l'Évangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même, cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'était mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes : c'est-à-dire, de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires? commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété, que de ranimer sa

langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne : vous ne vous connaissez pas vous-même; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin; et qui au sortir de là vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouver dans sa lâcheté, la tentation qu'il ne semblait craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler, et l'on se perd, de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde; et tout est excès pour Dieu : on craint, et on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue; et on s'arrête, de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : car cette impression de crainte et de terreur, est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être? combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement; et ne raisonnent toute leur vie, que pour se préparer, en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit, aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même? combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous, que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent, sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)? combien de pécheurs dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image? combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devaient mourir? C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui : si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par là : votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu : vous rendez inutile une grâce qui vous est propre : vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bintôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité : vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre; vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion : alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires; jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore : rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions : venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas : venez les interroger quelque-

fois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire : venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture ; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes : mais que sont-ils devant Dieu ? Descendez en vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place : représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel ; votre langue déjà liée des chaînes de la mort ; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparaître ; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes ; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut (alors votre seule ressource) entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors dans les tristes agitations de dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort ; tout le monde anéanti pour vous ; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres ; accompagné de vos seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction ; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez, et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant ; et la seule consolation que vous aurez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible, vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle : ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà, pour punir les infidélités et les désordres de votre vie : c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui, tout couvert des plaies les plus honteuses, qui défigurent en vous son image ; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce serait périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience ; finissez et expiez vos passions criminelles ; rappelez Dieu dans votre cœur ; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtiments ; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort, alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement ; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant, le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car dites-moi, mes frères, qu'a la mort de si effrayant pour une âme fidèle ? de quoi la sépare-t-elle ? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés ; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui était défendu de faire servir à la félicité de ses sens ; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre ; de son corps, qui avait été jusque-là, ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs ; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeaient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendaient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes ; de ses places et de ses dignités, qui en multipliant ses devoirs, augmentaient ses périls ; enfin de la vie, qui n'était pour elle qu'un exil, et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte ? elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir ; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume ; la possession de Dieu même, assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir ; la délivrance de toutes ses passions, qui avaient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines ; une paix inaltérable, qu'elle n'avait jamais pu trouver dans le monde ; la dissolution de tous les liens qui l'attachaient à la terre, et qui l'y retenaient comme captive ; enfin la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu, pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher ? c'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables ; où les violences doivent être continuelles ; où il faut tout refuser à ses sens ; où tout nous tente, et tout nous est interdit ; où ce qui plaît le plus, est ce qu'il faut le plus fuir et craindre ; en un mot, où si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable,

de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi, mes frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction? ils savent que leur fin est proche; que les tribulations courtes et passagères de cette vie, seront suivies d'un poids de gloire éternelle; et dans cette pensée, ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux, qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice? ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel; et qu'alors délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ? et leur foi plus faible, est-elle sur le point de se ralentir, ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Évangile? ah! le jour du Seigneur n'est pas loin; ils touchent à la bienheureuse récompense; et la fin de leur course, qu'ils voient déjà, les anime, et leur fait reprendre de nouvelles forces. Écoutez comme l'Apôtre consolait autrefois les premiers fidèles : Mes frères, leur disait-il, le temps est court; le jour approche; le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas : réjouissez-vous donc; je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'était là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des juifs, et la risée des gentils. Ils savaient que la mort allait essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y aurait plus pour eux, ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y serait nouveau; et cette pensée adoucissait toutes leurs peines. Ah! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur ferait pas goûter la mort, et qu'il les laisserait vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes frères; parce que pour des hommes affligés et malheureux, comme ils étaient, la mort devait paraître une ressource. Vous vous trompez; ah! ce n'étaient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisaient leur malheur et leur tristesse; c'était là leur joie, leur consolation, leur gloire : nous nous glorifions dans les tribulations, disaient-ils : *Gloriamur in tribulationibus* (Rom. v, 3) : c'était l'éloignement où ils vivaient encore de Jésus-Christ; c'était là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendait la mort si désirable. Tandis que nous sommes dans les corps, disait l'Apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur; et cet éloignement était un état triste et violent pour ces hommes fidèles : toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique, qui se forme, depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep; comme des ruisseaux éloignés de leur source; comme des étrangers errants loin de leur patrie; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure; nous attendons la bienheureuse espérance, et l'avénément du Seigneur; ce désir fait toute notre piété et notre consolation : et ne pas désirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui; c'est renoncer aux promesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste : arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde qui ne lui avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avait jamais aimé : ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre; qu'elle avait toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de craindre les dangereuses illusions : elle sent sans inquiétude, que dis-je? avec plaisir, ce corps mortel qui avait été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses faiblesses, se revêtir de l'immortalité : elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son âme : elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant; au contraire, elle remercie son Libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le

prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté à la faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées : elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres, et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs; voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle était sortie. Puissiez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course! c'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

Veni, et vide.
Venez, et voyez. (JEAN, XI, 31.)

Il n'est point de pécheur invétéré qui eût la force de se souffrir dans l'horreur de son état, s'il pouvait se voir au naturel, et se connaître. Une âme qui a vieilli dans le crime n'est supportable à elle-même, que parce que la même passion qui fait tous ses malheurs, les lui cache, et que son désordre est en même temps et le glaive cruel qui fait la plaie, et le bandeau fatal qui la dérobe aux yeux du malade.

Voilà pourquoi l'Église, pour découvrir le pécheur à lui-même durant ce temps de pénitence, nous représente presque tous les jours, sous de nouvelles images, l'état déplorable d'une âme qui croupit depuis longtemps dans son péché : tantôt sous la figure d'un paralytique de trente-huit ans; et c'est pour nous marquer l'insensibilité et la paix funeste qui suit toujours l'habitude du crime : tantôt sous le symbole d'un prodigue réduit à vivre avec les plus vils animaux; et sous ces traits, elle veut nous faire sentir son avilissement et sa honte : tantôt sous l'image d'un aveugle-né; et c'est pour nous peindre l'horreur et la profondeur de ses ténèbres : tantôt enfin sous la parabole d'un esprit sourd et muet; et c'est pour nous figurer plus vivement l'asservissement où l'habitude criminelle retient toutes les puissances d'une âme infortunée.

Aujourd'hui, comme pour rassembler tous ces traits différents sous une seule image encore plus terrible et plus touchante, l'Église nous propose Lazare dans le tombeau; mort depuis quatre jours, exhalant déjà l'infection et la puanteur, les pieds et les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, et n'excitant plus que l'horreur de ceux mêmes que la tendresse et le sang lui avaient le plus étroitement unis pendant sa vie.

Venez donc, et voyez, vous, mon cher auditeur, qui vivez depuis tant d'années sous le joug honteux du désordre, et qui n'êtes point touché du malheur de votre état : *Veni, et vide.* Accourez à ce tombeau que la voix de Jésus-Christ va ouvrir aujourd'hui à vos yeux; et venez voir dans ce spectacle d'infection et de pourriture, l'image naturelle de votre âme : *Veni, et vide.* Vous courez à des spectacles profanes pour y voir vos passions représentées sous des couleurs agréables et trompeuses : venez les voir ici exprimées au naturel; venez voir dans ce cadavre infect et puant, ce que vous êtes aux yeux de Dieu, et combien votre état est digne de vos larmes : *Veni, et vide.*

Mais de peur qu'en exposant ici seulement toute l'horreur de l'état d'une âme qui vit dans le désordre, je la trouble et la décourage, sans lui tendre la main, et lui aider à sortir de cet abîme, pour ne rien omettre de l'histoire de notre Évangile, je la partagerai en trois réflexions : vous verrez dans la première, combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre : je vous montrerai dans la seconde, par quels moyens elle en peut sortir : et dans la troisième, quels sont les motifs qui déterminèrent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance. O mon Dieu! faites entendre aujourd'hui votre voix puissante à ces âmes infortunées qui reposent dans les ténèbres et dans les ombres de la mort : ordonnez encore une fois à ces ossements arides de se ranimer, et de recouvrer la lumière et la vie de la grâce qu'ils ont perdue.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort et enseveli. Premièrement, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, il répand l'infection et la puanteur : *Jam fœtet ;* et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ses yeux et son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata ;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. Enfin, il paraît dans le tombeau les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis ;* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Or, c'est cette corruption profonde, ce funeste aveuglement, cette triste servitude figurés par le spectacle de Lazare, mort et enseveli, qui forment précisément toute l'erreur et toute la misère d'une âme morte depuis longtemps aux yeux de Dieu.

En premier lieu, il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Aussi les livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a trouvé rien de plus propre que cette triste image, pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une âme en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme. Car, mes frères, Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement, pour ainsi dire, de nos cœurs. Notre justice, notre sagesse, notre vérité, ne sont que l'union d'un Dieu juste, sage, véritable, avec notre âme : toutes nos vertus ne sont que les différentes influences de son Esprit qui habite en nous : c'est lui qui excite nos bons désirs, qui forme nos saintes pensées, qui produit nos lumières pures, qui opère nos volontés justes; de sorte que toute la vie spirituelle et surnaturelle de notre âme, n'est que la vie de Dieu en nous, comme parle l'Apôtre.

Or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet Esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus. Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie, sans mouvement, sans lumière, sans vérité, sans justice, sans charité : ce n'est plus qu'un chaos, un cadavre : sa vie n'est plus qu'une vie imaginaire et fantastique; et semblable à ces cadavres qu'un esprit étranger anime, elle paraît vivre et agir, mais elle demeure dans la mort : *Vivens, mortua est.* (I TIM. V, 6.)

Voilà le premier degré de mort, que tout péché qui sépare une âme de Dieu introduit en elle : mais l'habitude du péché, qui est comme une mort invétérée, va plus loin. Aussi Lazare non-seulement n'a plus de vie dans le tombeau ; mais, comme il y est depuis quatre jours, la corruption de son cadavre commence à répandre l'infection : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Car quoique le premier péché, qui nous fait perdre la grâce, nous laisse aux yeux de Dieu, sans vie et sans mouvement ; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines impressions de l'Esprit saint, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue. La foi n'est pas encore éteinte; les sentiments de vertu, pas encore effacés : la sensibilité aux vérités du salut, pas encore endurcie : c'est un cadavre, à la vérité ; mais qui depuis peu expiré, conserve encore je ne sais quelles impressions de chaleur qui semblent partir d'un reste de vie. Mais à mesure que l'âme demeure dans la mort, et persévère dans le crime, la grâce se retire; tout s'éteint en elle, tout s'altère, tout se corrompt, et sa corruption devient universelle : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Je dis universelle : oui, mes frères, tout change, tout se corrompt dans une âme par la continuité du désordre : les dons de la nature, la douceur, la droiture, l'humanité, la pudeur, les talents même de l'esprit, les bienfaits de la grâce, les sentiments de la religion, les remords de la conscience, les terreurs de la foi, la foi elle-même; la corruption entre dans tout, altère tout, et change en pourriture et en spectacle d'horreur, et les dons du ciel, et les bienfaits de la terre : rien ne demeure dans sa première situation : les traits les plus beaux sont ceux qui deviennent les plus hideux et les plus méconnaissables; les agréments de l'esprit deviennent l'assaisonnement des passions et de la débauche; les sentiments de la religion se changent en libertinage; la supériorité des lumières, en orgueil et en une affreuse philosophie; la noblesse des sentiments n'est plus qu'une ambition sans borne et sans mesure; la bonté et la tendresse du cœur, qu'un abandonnement à des amours impures et profanes; les principes de gloire et d'honneur, qui avaient passé en nous avec le sang de nos ancêtres, qu'une ostentation de vanité, et la source de nos haines et de vos vengeances; notre rang, notre élévation, l'occasion de nos envies, de nos basses jalousies; enfin nos biens et notre prospérité, l'instrument funeste de tous nos crimes : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Mais la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul : un cadavre ne saurait être longtemps caché sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour : on ne peut croupir longtemps dans le désordre, sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse sentir. On a beau cacher sous des mesures pénibles l'ignominie d'une conduite désordonnée; on a beau blanchir le sépulcre plein de pourriture et d'infection, la puanteur se répand; le crime se trahit tôt ou tard lui-même : une fumée noire et empestée sort toujours de ce feu profane qu'on cachait avec tant de soin : une vie déréglée se manifeste par mille endroits : le public désabusé ouvre enfin les yeux; et plus on est découvert, et plus on se découvre : on s'accoutume à son ignominie; on se lasse de la gêne et de la contrainte : le crime, qui coûte encore des attentions et des mesures, paraît trop acheté : on se démasque; on secoue ce reste de joug et de pudeur, qui nous faisait encore craindre les yeux des hommes; on veut jouir du désordre, sans précaution et sans embarras : et alors des domestiques, des amis, des proches; la cour, la ville, la province, tout se sent de l'infection de nos déréglements et de nos exemples : notre rang, notre élévation ne servent plus qu'à rendre plus éclatant et plus immortel, le scandale de nos déréglements : en mille lieux nos excès servent de modèle : le spectacle de nos mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troublait encore : peut-être même on nous cite : on se sert de notre exemple pour réduire l'innocence, et vaincre une pudeur encore craintive; et jusqu'après notre mort, le bruit de nos dissolutions souillera encore la mémoire des hommes, embellira peut-être des histoires lascives; et longtemps après nous, et dans les âges qui nous suivront, le souvenir de nos crimes fera encore des coupables.

Enfin (mais je n'oserais le dire ici) la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même : la débauche laisse sur sa chair des traces honteuses de ses désordres : l'infection de son âme se répand souvent jusque sur un corps qu'il a fait servir à l'ignominie. Il dit par avance à la pourriture, comme Job : *Vous êtes mon père;* et aux vers : *C'est vous qui m'avez formé* (JOB, XVII, 14); et la corruption de son corps est une image affreuse de celle de son âme : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Grand Dieu! puis-je donc me flatter que vous voudrez encore jeter sur moi quelques regards de miséricorde? ne frémirez-vous pas encore à la vue de cet amas de crimes et de pourriture, que mon âme offre à vos yeux, comme vous frémissez aujourd'hui sur le tombeau de Lazare? Ah! détournez, Seigneur, vos yeux saints et terribles de ma profonde misère; mais faites que je ne les en détourne plus moi-même, et que je ne me regarde plus qu'avec toute l'horreur que mon état mérite : ôtez le bandeau qui me cache moi-même à moi-même; mes maux seront à demi guéris, dès que je pourrai les voir et les connaître.

Et voilà la seconde circonstance de l'état déplorable de Lazare; un voile lugubre couvrait son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata :* c'est l'aveuglement profond qui forme le second caractère de l'habitude criminelle.

J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable; c'est un faux jugement qui nous fait chercher dans la créature le repos, la grandeur, l'indépendance, que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu seul : c'est un nuage qui dérobe à nos yeux l'ordre, la vérité, la justice, et substitue à leur place de vains fantômes. Cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières : elle n'est pas toujours suivie d'une nuit profonde. A la vérité l'Esprit de Dieu, source de toute lumière, se retire, et n'habite plus en nous; mais il reste encore dans l'âme des traces de clarté : ainsi lorsque le soleil ne fait que se dérober à notre hémisphère, il demeure encore dans les airs certaines impressions de sa lumière, qui forment encore comme un jour imparfait; ce n'est qu'à mesure qu'il se retire, qu'arrive enfin la nuit profonde. De même à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et augmentent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier : *Et facies ejus sudario erat ligata.*

Et alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle; tout change de face à ses yeux; les passions les plus honteuses ne sont plus que des faiblesses; les attachements les plus criminels, des sympathies que nous avons portées en naissant, et dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs; les excès de la table, les plaisirs innocents de la société; les vengeances, un juste ressentiment; les discours de licence et de libertinage, des saillies agréables et applaudies; les médisances les plus affreuses, un langage usité, et dont il n'y a que les esprits faibles qui puissent se faire un scrupule; les lois de l'Église, des usages surannés; le devoir du temps pascal, une bienséance qu'on donne à la coutume, et non à la religion; la sévérité des jugements de Dieu, des déclamations outrées, qui font tort à sa bonté et à sa clémence; la mort dans le péché, suite

inévitable d'une vie criminelle, des prédictions où il entre plus de zèle que de vérité, et démenties par la confiance qui nous promet un retour avant ce dernier moment; enfin, le ciel, la terre, l'enfer, toutes les créatures, la religion, le monde, les crimes, les vertus, les biens et les maux, les choses présentes et les futures, tout change de face aux yeux d'une âme qui vit dans l'habitude du crime; tout se montre à elle sous de fausses apparences; toute sa vie n'est plus qu'un prestige et une méprise continuelle. Hélas! si vous pouviez déchirer le voile fatal qui couvre vos yeux comme ceux de Lazare, et vous voir comme lui enseveli dans les ténèbres, tout couvert de pourriture, et répandant au loin l'infection et une odeur de mort! Mais maintenant tout cela est caché à vos yeux, dit Jésus-Christ : *Nunc autem hæc abscondita sunt ab oculis tuis* (LUC. XIX, 42); vous ne voyez de vous-même que les embellissements et les dehors pompeux du tombeau funeste où vous croupissez; votre rang, votre naissance, vos talents, vos dignités, vos titres; c'est-à-dire, les trophées et les ornements que la vanité des hommes y a élevés; mais ôtez la pierre qui couvre ce lieu d'horreur; regardez dedans : ne jugez pas de vous par ces dehors pompeux qui ne font qu'embellir votre cadavre; voyez ce que vous êtes aux yeux de Dieu; et si la corruption et l'aveuglement profond de votre âme ne vous touche pas assez, que sa servitude du moins vous réveille, et vous rappelle à vous-même.

Dernière circonstance de l'état de Lazare mort et enseveli; il avait les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis :* et voilà l'image de la triste servitude d'une âme, depuis longtemps assujettie au péché.

Oui, mes frères, le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude; le règne de la justice est un règne de liberté; l'âme fidèle et soumise à Dieu devient maîtresse de toutes les créatures; le juste est au-dessus de tout, parce qu'il est détaché de tout; il est maître du monde, parce qu'il méprise le monde; il ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu; ni de ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice; ni de ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste; ni de sa fortune, parce qu'il la craint; ni des jugements des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence; ni de ses passions mêmes, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure. Le juste seul jouit donc proprement d'une parfaite liberté : supérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événements, il commence dès cette vie à régner avec Jésus-Christ : tout lui est soumis, et il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul.

Mais le pécheur, qui paraît vivre sans joug et sans règle, est pourtant un vil esclave : il dépend de tout, de son corps, de ses penchants, de ses caprices, de ses passions, de ses biens, de sa fortune, de ses maîtres, de ses sujets, de ses amis, de ses ennemis, de ses protecteurs, de ses envieux, de toutes les créatures qui l'environnent; autant de dieux auxquels, ou l'amour, ou la crainte l'assujettit; autant d'idoles qui multiplient sa servitude : tandis qu'il se croit plus libre en secouant l'obéissance qu'il doit à Dieu seul : *Quæ est idolorum servitus* (GALAT. V, 20); il multiplie ses maîtres en refusant de se soumettre à celui seul qui rend libres ceux qui le servent, et qui fait même de ses serviteurs les maîtres du monde, et de tout ce que le monde enferme.

Je sais que la passion dans les commencements, ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur : elle nous laisse croire quelque temps que nous sommes maîtres de nos penchants et de notre destinée : elle nous amuse d'un vain espoir de rompre, quand il nous plaira, nos chaînes : elle lâche le frein par lequel elle nous tient, de peur que nous nous apercevions trop tôt de notre servitude : mais quand une fois elle se sent maîtresse, et qu'elle ne craint plus nos retours et nos inconstances; ah! c'est alors qu'elle nous fait sentir tout le poids, et toute l'amertume de notre servitude : *Ligatus pedes et manus institis.*

Servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens; sa raison, sa fierté, sa gloire, ses réflexions, tout cède au charme impérieux qui l'entraîne : honteuse par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle, le rang, le sexe, le devoir, tout est oublié : on dévore les rebuts les plus outrageants; on fait les avances les plus humiliantes; on laisse entrevoir les emportements les plus indignes et les plus méprisables : honteuse par les devoirs les plus importants, et les intérêts les plus sérieux de la fortune sacrifiés à la passion injuste : honteuse par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée : honteuse enfin par les mœurs désordonnées continuées quelquefois jusque dans une vieillesse avancée; l'âge augmente la fragilité; la raison, affaiblie par les anciens désordres, n'offre plus de résistance; le corps, usé par ses déréglements, s'y laisse comme aller de lui-même, et supplée par les égarements d'une imagination corrompue, ce qui manque à la vivacité de ses plaisirs : *Ligatus pedes et manus institis.*

Je ne parle pas des obstacles qui traversent toujours la passion ; des intérêts et des devoirs, qui la combattent; des mesures et des ménagements, qui la gênent ; des contre-temps, qui la découvrent ; des situations et des dégoûts, qui l'empoisonnent. On voudrait rompre ses chaînes, et on retombe à l'instant sous leur propre poids ; et dans le crime même, insensible au plaisir devenu dégoûtant, on ne sent plus que la dure servitude qui l'a rendu nécessaire : *Ligatus pedes et manus institis.*

Vous vous plaignez quelquefois des rigueurs de la vertu, mon cher auditeur; vous craignez la vie chrétienne, comme une vie d'assujettissement et de tristesse : mais qu'y trouveriez-vous de si triste, que ce que vous éprouvez dans les désordres ? Ah ! si vous osiez vous plaindre de l'amertume et de la tyrannie de vos passions; si vous osiez avouer les troubles, les dégoûts, les fureurs, les agitations de votre âme ; si vous étiez de bonne foi sur ce qui se passe de triste dans votre cœur : il n'est point de destinée qui ne vous parût préférable à la vôtre : mais vous dissimulez les inquiétudes du crime que vous sentez; et vous exagérez les rigueurs de la vertu, que vous n'avez jamais connue. Mais, pour tendre la main à votre faiblesse, continuons l'histoire de notre Évangile, et voyons dans la résurrection de Lazare, quels sont les moyens que la bonté de Dieu vous offre pour sortir de cet état déplorable.

DEUXIÈME PARTIE

La force de la vertu de Dieu, dit l'Apôtre, ne paraît pas moins dans la conversion des pécheurs, que dans la résurrection des morts : et la même vertu suréminente, qui opéra sur Jésus-Christ pour le délivrer du tombeau, doit opérer sur l'âme depuis longtemps morte dans le péché, pour la rappeler à la vie de la grâce. J'y trouve seulement cette différence, que la voix toute-puissante de Dieu, n'éprouve aucune résistance dans le cadavre qu'il ranime et qu'il rappelle à la vie; au lieu que l'âme morte et corrompue, pour ainsi dire, par la vieillesse du crime, ne semble conserver encore un reste de force et de mouvement, que pour s'opposer à cette voix de vertu qui se fait entendre dans l'abîme où elle est ensevelie, et qui veut lui rendre la vie et la lumière. Cependant, quelque difficile que soit la conversion d'une âme de ce caractère, et quelque rares qu'en soient les exemples, l'Esprit de Dieu, pour nous apprendre à ne jamais désespérer de la miséricorde divine, lorsque nous voulons sincèrement sortir du crime, nous en propose aujourd'hui les moyens dans la résurrection de Lazare.

Le premier, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort; mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Je suis moi-même la résurrection et la vie,* lui répond Jésus-Christ ; *le croyez-vous? Oui, Seigneur,* dit-elle, *j'ai toujours cru que vous étiez le Christ, Fils du Dieu vivant.* C'est par où commence le miracle de la résurrection de Lazare, par une confiance entière que Jésus-Christ est assez puissant pour le délivrer de la mort et de la corruption.

Car, mes frères, l'illusion dont le démon se sert tous les jours pour rendre inutiles nos désirs de conversion, et en arrêter les démarches, c'est de nous jeter dans la défiance et dans le découragement : il retrace vivement à notre imagination les horreurs d'une vie entière de crime : il nous dit en secret ce que les sœurs de Lazare disent à Jésus-Christ, mais dans un sens bien différent : qu'il aurait fallu s'y prendre plus tôt, qu'on ne revient pas de si loin, qu'il n'est plus temps d'essayer d'un changement, et que la vieillesse et l'infection de nos plaies ne paraît plus laisser de ressource : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Et là-dessus, on s'abandonne à la paresse et à l'indolence; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance.

J'avoue, mes frères, qu'il en coûte à une âme depuis longtemps morte dans le péché, pour revenir à Dieu ; qu'il est difficile, après tant d'années de désordres, de se faire un cœur nouveau et de nouvelles inclinations, et qu'il est même à propos que les obstacles, les peines, les difficultés, qui accompagnent toujours la conversion des âmes de ce caractère, fassent sentir aux grands pécheurs combien il est terrible d'avoir été presque une vie entière éloigné de Dieu.

Mais je dis, que dès qu'une âme touchée de ses crimes veut sincèrement revenir à lui, ses plaies, quelles qu'en puissent être l'infection et la vieillesse, ne doivent plus alarmer sa confiance : je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, mais non pas son découragement : je dis que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme *la résurrection et la vie;* une confiance secrète, que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes; une persuasion intime, que la sang de Jésus-Christ est plus puissant pour laver nos souillures que notre corruption ne saurait l'être pour en contracter : je dis que moins l'âme criminelle trouve en elle de ressources pour la vertu, plus elle doit en attendre de celui qui se plaît à édifier l'ouvrage de la grâce sur le néant de la nature ; et que

plus elle forme d'opposition au bien, plus elle offre en un sens de disposition à la puissance et à la miséricorde divine, qui veut que tout bien paraisse venir d'en haut, et que l'homme ne s'attribue rien à lui-même.

Et en effet, mon cher auditeur, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, le Seigneur n'est pas bien éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la demander. Il est écrit dans l'histoire des Juges, que le père de Samson, effrayé de l'apparition de l'ange du Seigneur, qui, après lui avoir annoncé la naissance d'un fils, et ordonné d'offrir un sacrifice, avait, comme un feu dévorant, consumé l'hostie et le bûcher, et disparu ensuite à ses yeux; qu'effrayé, dis-je, de ce spectacle, il crut qu'il allait être lui-même frappé de mort avec sa femme, parce qu'ils avaient vu le Seigneur : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum.* (JUDIC. XIII, 22.) Mais son épouse, sainte et éclairée, condamna sa défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, voulait nous perdre, il n'aurait pas fait descendre le feu du ciel sur notre sacrifice; il ne l'eût pas reçu de nos mains, il ne nous eût pas découvert ses secrets et ses merveilles, et ce que nous avions ignoré jusqu'ici : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset; nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.* (Ibid. V, 23.)

Et voilà ce que je réponds aujourd'hui : Vous croyez votre mort et votre perte inévitable; l'état de votre conscience vous décourage; en vain des étincelles de grâce et de lumière tombent dans votre cœur, vous touchent, vous sollicitent, et sont toutes prêtes à consumer le sacrifice de vos passions : vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Mais si le Seigneur voulait vous abandonner et vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur; il n'allumerait pas en vous de saints désirs et des sentiments de pénitence : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset!* s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut, il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble; il n'ouvrirait pas vos yeux sur les malheurs à venir que vous vous préparez : *Nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.* D'ailleurs, que savez vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion, un attrait pour la conversion de vos frères? que savez-vous si sa miséricorde n'a pas ménagé à vos passions l'éclat qui les a rendues publiques, afin que mille pécheurs, témoins de vos égarements, ne désespèrent pas de leur retour, et soient animés par le spectacle de votre pénitence? que savez-vous si vos crimes et vos scandales mêmes ne sont pas entrés dans les desseins de la bonté du Seigneur sur vos frères; et si votre état qui paraît désespéré, comme celui de Lazare, est bien moins un préjugé de mort pour vous, qu'une occasion de manifester la gloire de Dieu? *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei?* Lorsque sa grâce ramène un pécheur ordinaire, le fruit de sa conversion se borne à lui seul; mais quand il va choisir un pécheur d'éclat, un Lazare depuis longtemps mort et corrompu; ah! les vues de sa miséricorde sont alors plus étendues : elle prépare en un seul changement, mille changements à venir : elle se forme mille élus en un seul; et les crimes d'un pécheur deviennent la semence de mille justes : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei.* Vous perdez courage en sentant l'extrémité de vos misères; mais peut-être c'est cette extrémité elle-même qui vous approche plus du moment heureux de votre conversion, et que la bonté de Dieu vous a réservé pour être un monument public de l'excès de ses miséricordes envers les plus grands pécheurs. *Croyez seulement,* comme le dit Jésus-Christ aux sœurs de Lazare, *et vous verrez la gloire de Dieu :* vous verrez vos proches, vos amis, vos sujets, les complices de vos égarements, devenir les imitateurs de votre pénitence; vous verrez les âmes les plus déplorées soupirer après le bonheur de votre nouvelle vie; et le monde lui-même forcé de rendre gloire à Dieu, et en rappelant vos excès passés, admirer le prodige de votre destinée présente : *Quoniam si credideris, videbis gloriam Dei.* Prenez dans vos misères mêmes de nouveaux motifs de confiance : bénissez par avance la sagesse miséricordieuse de celui qui saura tirer de vos passions un nouvel avantage pour sa gloire : tout coopère au salut des siens, et il ne permet de grands excès, que pour opérer de grandes miséricordes. Dieu veut toujours le salut de sa créature; et dès que nous voulons retourner à lui, nous ne devons pas craindre que sa justice nous rebute, mais que notre volonté ne soit pas sincère.

Et la preuve la plus décisive de notre sincérité, c'est l'éloignement des occasions, qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance : obstacles figurés par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commence par ordonner qu'on ôte, avant d'opérer le miracle de la résurrection : *Tollite la-*

pidem; ôtez la pierre. Second moyen marqué dans notre Évangile.

En effet, on voit tous les jours des pécheurs lassés du désordre, qui voudraient revenir à Dieu; mais qui ne peuvent se résoudre à sortir du milieu de ces objets, de ces lieux, de ces situations, de ces écueils qui les ont éloignés de lui : ils se persuadent qu'ils pourront éteindre leurs passions, finir le cours d'une vie désordonnée; en un mot, ressusciter avant que d'ôter la pierre : ils font même quelques efforts; ils s'adressent à des hommes de Dieu; ils prennent des mesures de changement; mais de ces mesures qui, n'éloignant pas les périls, n'avancent point leur sûreté; et toute leur vie se passe tristement à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre.

D'où vient cela, mes frères? c'est que les passions ne commencent à s'affaiblir, que par l'éloignement des objets qui les ont allumées; c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. Vous voulez devenir chaste, et vous vivez au milieu des périls, des liaisons, des familiarités, des plaisirs qui ont mille fois corrompu votre âme : vous voudriez commencer à faire quelques réflexions sérieuses sur votre éternité, et à mettre quelque intervalle entre la vie et la mort; et vous n'en voulez point mettre entre la mort et les dissipations qui vous empêchent de penser à votre salut, et vous attendez que le goût d'une vie chrétienne vous vienne au milieu des agitations, des plaisirs, des inutilités, des espérances humaines, dont vous ne voulez rien rabattre : vous voulez que votre cœur se fasse de nouvelles inclinations au milieu de tout ce qui nourrit et fortifie les anciennes, et que la lampe de la foi et de la grâce, se rallume au milieu des vents et des tempêtes; elle qui, dans le secret même du sanctuaire, s'éteint souvent, faute d'huile et de nourriture, et fait aux âmes tièdes et retirées, un danger de la sûreté même de leur retraite.

Vous venez nous dire après cela que vous ne manquez pas de bonne volonté; mais que le moment n'est pas encore venu. Et comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? Mais quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous, qui n'a jamais de suite, qui ne conduit jamais à rien de réel, et n'a aucune démarche sérieuse de changement? c'est-à-dire, vous voudriez changer, sans qu'il vous en coûtât rien; vous voudriez vous sauver, comme vous vous êtes perdu; vous voudriez que les mêmes mœurs, qui ont éloigné votre cœur de Dieu, l'en rapprochassent; et que ce qui a été jusqu'ici l'occasion de votre perte, devînt lui-même la voie et la facilité de votre salut. Commencez par éloigner les occasions, qui ont été tant de fois, et qui sont encore tous les jours, l'écueil de votre innocence; ôtez la pierre, qui ferme l'entrée de la grâce à votre âme : *Tollite lapidem :* après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage. Alors, séparé de tous les objets qui nourrissaient en vous des passions injustes, vous pourrez lui dire : C'est à vous maintenant, ô mon Dieu! à changer mon cœur : je vous ai sacrifié tous les attachements qui pouvaient le retenir encore; j'ai éloigné de moi tous les écueils, où ma faiblesse aurait pu encore faire naufrage; j'ai changé tous les dehors qui dépendaient de moi : c'est à vous, Seigneur, qui seul pouvez changer les cœurs, à faire maintenant le reste, à briser les liens invisibles, à surmonter les obstacles intérieurs, à triompher de ma corruption tout entière : j'ai ôté la pierre fatale, qui m'empêchait d'entendre votre voix; faites-la retentir à présent jusque dans l'abîme où je suis encore enseveli; ordonnez-moi de sortir de ce tombeau fatal, de ce lieu d'infection et de pourriture : mais ordonnez-le-moi avec cette parole puissante, qui se fait entendre aux morts, et qui est pour eux une parole de résurrection et de vie : confiez-moi à vos disciples, pour me délier de ces liens qui tiennent toutes les puissances de mon âme captive; et que le ministère de votre Église mette le dernier sceau à ma résurrection et à ma délivrance.

Et voilà, mes frères, le dernier moyen proposé dans notre Évangile. Dès que la pierre fut ôtée, le Sauveur dit à haute voix : *Lazare, sortez dehors.* Lazare sort, encore les pieds et les mains liés; et Jésus-Christ le remet à ses disciples pour le délier : *Solvite, et sinite abire.*

Remarquez ici, mes frères, que Jésus-Christ n'ordonne aux disciples de délier Lazare, qu'après qu'il s'est montré tout entier hors du tombeau. Il faut se manifester à l'Église, dit saint Bernard, avant de recevoir par son ministère le bienfait de notre délivrance. *Lazare, sortez dehors;* c'est-à-dire, continue ce Père, jusques à quand demeurerez-vous caché et enseveli au dedans de votre conscience? jusques à quand célerez-vous votre iniquité dans votre sein? *Quousquè conscientiæ tuæ caligo te detinet?* (S. Bern.)

Vous n'ignorez pas sans doute, mes frères, que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le canal et le ministère de l'Église, et qu'il faut venir découvrir et présenter nos liens à la piété des ministres, qui seuls ont l'autorité de lier et de délier sur la terre; ce n'est pas sur quoi vous avez besoin d'être instruits. Mais je dis qu'afin que la conversion

soit solide et durable, il faut se montrer tout entier hors du tombeau, comme Lazare. Il ne s'agit pas ici d'une confession ordinaire : un pécheur invétéré doit remonter jusqu'à son enfance; jusqu'à la première naissance de ses passions; jusques aux commencements de sa vie, qui ont été ceux de ses crimes. Il ne faut plus laisser de doutes et d'obscurités dans la conscience; laisser dans les ténèbres les premières mœurs, sous prétexte qu'elles ont été déjà révélées au prêtre : il faut une manifestation universelle; ne compter pour rien tout ce qu'on a fait jusqu'ici; les sacrements reçus, et les confessions faites dans la vie mondaine et déréglée; les mettre même au nombre de nos crimes; regarder la conscience comme un chaos, où jusqu'ici on n'a pas porté la lumière, et sur laquelle toutes nos fausses pénitences passées n'ont fait que répandre de nouvelles ténèbres.

Car, hélas! mes frères, une âme qui revient à Dieu après les égarements du monde et des passions, doit présumer qu'ayant vécu jusque-là dans des affections et des habitudes criminelles, tous les sacrements reçus en cet état ont été pour elle des profanations et des crimes.

Premièrement, parce que n'ayant jamais eu de douleur véritable de ses fautes, ni par conséquent de volonté sincère de s'en corriger, les remèdes de l'Église, loin de la purifier, ont achevé de la souiller, et de rendre ses maux plus incurables.

Secondement, parce qu'elle ne s'est jamais connue elle-même; et qu'ainsi elle n'a pu se faire connaître au tribunal. Car, hélas, mes frères, le monde au milieu duquel cette âme a toujours vécu, et où elle a toujours pensé et jugé de tout comme le monde; le monde, dis-je, ne trouvant de sensé et de raisonnable, que ses maximes et ses façons de penser; le monde connaît-il assez la sainteté de l'Évangile, les obligations de la foi, l'étendue des devoirs, pour entrer dans le détail des transgressions que la foi condamne?

Troisièmement enfin, parce que, quand même elle aurait connu toutes ses misères, n'en ayant jamais eu de douleur sincère, elle n'a pu les faire connaître; car il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, et représenter au naturel les maux qu'elle sent et qu'elle abhorre : il faut avoir le cœur touché pour savoir se faire entendre sur les plaies et les misères du cœur même : un pécheur touché d'une passion profane, en parle plus vivement, plus éloquemment : rien ne lui échappe des maux insensés et déplorables qu'il endure : il entre dans tous les replis de son cœur, ses jalousies, ses craintes, ses espérances. Comme il n'y a que l'esprit de l'homme, dit l'Apôtre, qui sache ce qui se passe dans l'homme, il n'y a que le cœur aussi qui puisse savoir ce qui se passe dans le cœur. La douleur donne des yeux pour tout voir, et des paroles pour tout dire; elle a un langage que rien ne saurait imiter : ainsi une âme mondaine, et encore liée par le cœur à tous ses désordres, a beau venir s'accuser, elle ne saurait se faire connaître : sans avoir un dessein formel de dissimuler ses plaies, elle ne les montre jamais dans toute leur horreur, parce qu'elle ne les sent pas, et n'en est pas frappée elle-même : ses paroles se sentent toujours de l'insensibilité de son cœur, et il est impossible qu'elle montre dans toute leur laideur des difformités qu'elle ne connaît pas, et qu'elle aime encore : elle doit donc regarder tout le temps de sa vie passée, comme un temps de ténèbres et d'aveuglement, où elle ne s'est jamais vue qu'avec des yeux de chair et de sang; jamais jugée que par des jugements de passions et d'amour-propre; jamais accusée qu'avec un langage d'erreur et d'impénitence; jamais montrée que dans un jour faux et imparfait. Ce n'est donc pas assez d'ôter la pierre du tombeau, il faut que cette âme criminelle en sorte elle-même; qu'elle se montre, pour ainsi dire, au grand jour; qu'elle manifeste toute sa vie, et que depuis le premier âge jusqu'au jour heureux de sa délivrance, rien ne puisse échapper aux yeux des ministres prêts à la délier.

Mais cette démarche, dites-vous, a des difficultés qui peuvent jeter le trouble, l'embarras, le découragement dans la conscience, et suspendre la résolution d'un changement de vie. Quoi! mes frères, vous entrez dans des discussions si pénibles et si infinies, pour éclaircir vos affaires temporelles; et pour établir l'ordre et la sûreté dans votre conscience, et pour ne laisser plus rien de douteux dans l'affaire de votre éternité, vous vous plaindriez dès qu'il doit vous en coûter quelques soins et quelques recherches! Vous dites si souvent vous-mêmes, quand il s'agit d'une démarche décisive pour la ruine et pour la conservation de votre fortune, qu'il ne faut rien risquer, rien négliger; qu'il faut tout voir soi-même, tout éclaircir, tout approfondir, et n'avoir rien à se reprocher; et cette maxime si raisonnable sur des intérêts passagers et frivoles, le serait moins sur le grand et sur l'unique intérêt du salut?

Ah! mes frères, que nous avons peu de foi! Et qu'avons-nous de plus important en cette vie, que le soin de mettre en état ce compte redoutable, que nous devons rendre au Juge éternel, et au Scrutateur de nos cœurs et de nos pensées? c'est-à-dire,

le soin de régler notre conscience, d'en dissiper les ténèbres, d'en purifier les souillures, d'en éclaircir les intérêts éternels, d'en assurer les espérances; nous assurer nous-mêmes, autant que la condition présente le permet, de son état et de ses dispositions; et n'aller pas paraître devant Dieu comme des insensés, inconnus à nous-mêmes, incertains de ce que nous sommes, et de ce que nous devons être pour toujours. Tels sont les moyens de conversion marqués dans le miracle de la résurrection de Lazare : achevons l'histoire de notre Évangile, et voyons quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à l'opérer.

TROISIÈME PARTIE.

Pour entrer d'abord dans notre sujet, et ne pas perdre de vue la suite de l'Évangile, le premier motif que le Sauveur paraît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs. *Seigneur,* lui disent-elles, *celui que vous aimez est malade :* et voilà, mes frères, le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur; les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent.

Oui, mes frères, soit que le Seigneur veuille par là rendre la vertu plus respectable aux pécheurs, en ne leur accordant des grâces que par l'entremise des âmes justes; soit qu'il ait dessein de lier plus étroitement ses membres, et de les consommer dans l'unité et dans la charité, en rendant les ministères des uns, utiles et nécessaires aux autres; il est certain que c'est dans les prières des gens de bien, que la conversion des plus grands pécheurs trouve tous les jours sa source. Comme tout se fait pour les justes dans l'Église, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux : et comme les pécheurs n'y sont soufferts que pour exercer leur vertu, ou ranimer leur vigilance, ils n'y sont rappelés aussi de leurs égarements que pour consoler leur foi, et récompenser leurs gémissements et leurs prières.

C'est donc un commencement de justice pour les plus grands pécheurs, que d'aimer les âmes justes; c'est un préjugé de vertu, que de la respecter dans ceux qui la pratiquent; c'est une espérance de conversion, que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à notre salut; et quand même notre cœur gémirait encore sous des liens injustes, et que l'amour du monde et des plaisirs nous éloignerait encore de Dieu, dès que nous commençons à aimer ses serviteurs, nous faisons comme le premier pas dans son service. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent; et que le goût de la vertu n'est pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu seule rend aimables.

D'ailleurs, les justes instruits par nous-mêmes de nos faiblesses, les ont sans cesse présentes devant le Seigneur : ils gémissent devant lui sur les chaînes qui nous lient encore au monde et à ses amusements : ils lui offrent quelques faibles désirs de vertu, que nous leur confions quelquefois, pour obliger sa bonté à nous en accorder de plus vifs et de plus efficaces : ils portent jusqu'au pied de son trône quelques commencements de bien qu'ils ont aperçus en nous, pour nous en obtenir de sa miséricorde la perfection et la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs besoins, ils s'oublient saintement eux-mêmes, pour sauver leurs frères qui périssent à leurs yeux : eux seuls nous aiment pour nous-mêmes, parce qu'eux seuls n'aiment en nous que notre salut : le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaisir, de société, de débauche; mais la vertu toute seule nous donne des amis.

Et c'est ici, où vous qui m'écoutez, qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde et des passions, et qui depuis, touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur; c'est ici où vous devez vous souvenir que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie, est de demander continuellement à Jésus-Christ, comme la sœur de Lazare, la résurrection de vos frères; la conversion de ces âmes infortunées, qui ont été les complices de vos passions criminelles, et qui encore, sous la puissance de la mort et du péché, traînent tristement leurs chaînes dans les voies du monde et de l'égarement. Vous devez dire sans cesse à Jésus-Christ, dans l'amertume de votre cœur, comme la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade;* ces âmes pour qui j'ai été un écueil, et qui vous ont moins offensé que moi, sont cependant encore dans les ténèbres de la mort, et dans la corruption du péché; et je jouis d'une délivrance dont j'étais plus indigne qu'elles! Ah! Seigneur, le plaisir que j'ai d'être à vous ne sera jamais parfait, tandis que je verrai mes frères périr tristement à mes yeux : je ne jouirai qu'à demi du fruit de vos miséricordes, tandis que vous les refuserez à des âmes pour qui j'ai été moi-même une occasion funeste de chute; et je ne croirai jamais que vous m'ayez pardonné mes crimes, tandis que je les verrai encore subsister dans les pécheurs, que mes exemples et mes

passions ont éloignés de vous : *Domine, ecce quem amas infirmatur.*

Ce n'est pas, mes frères, que vous deviez si fort compter sur les prières des gens de bien, que vous attendiez d'elles seules le changement de votre cœur et le don de la pénitence. Car c'est là une illusion assez ordinaire parmi les personnes, surtout les plus élevées dans le monde : on croit qu'en respectant la vertu, qu'en favorisant les gens de bien; qu'en les intéressant à solliciter auprès de Dieu notre conversion, nos chaînes tomberont d'elles-mêmes, sans qu'il nous en coûte aucun effort pour nous en dégager : on se rassure sur ce reste de foi et de religion, qui nous rend la vertu dans les autres encore chère et respectable : on se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point de libertinage et d'impiété, si commun dans le monde, qui fait de la vertu des censures et des dérisions publiques. Mais, hélas! mes frères, il ne servit de rien au roi Jehu d'avoir rendu des honneurs publics au saint homme Jonadab; ses vices subsistaient toujours, avec le respect qu'il eut pour la vertu de l'homme de Dieu. Il fut inutile à Hérode d'honorer la piété de Jean-Baptiste, et d'aimer même la sainte liberté de ses discours : la déférence qu'il eut pour le Précurseur, lui laissa toujours tout l'emportement de sa passion criminelle. Les honneurs que nous rendons à la vertu attirent des secours à notre faiblesse; mais ils ne justifient pas nos égarements : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes; elles nous obtiennent la victoire des passions que nous commençons à détester, mais non pas de celles que nous aimons, et dans lesquelles nous voulons continuer de vivre : en un mot, elles aident nos bons désirs, mais elles n'autorisent pas notre impénitence.

Le miracle de la résurrection de Lazare apprend donc aux âmes justes à solliciter la conversion de leurs frères; mais la conversion et la délivrance de leurs frères, sert encore à ranimer leur tiédeur et leur lâcheté. Second motif que se propose Jésus-Christ : il veut réveiller par la nouveauté de ce prodige, la foi de ses disciples encore faible et languissante : *Gaudeo propter vos, ut credatis.*

Et tel est le fruit que Jésus-Christ se propose tous les jours des miracles de sa grâce; il opère à vos yeux des conversions soudaines et surprenantes, vous qui marchez depuis longtemps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, votre tiédeur et votre indolence. Oui, mes frères, rien n'est plus propre à nous couvrir de confusion, et à nous faire trembler sur les infidélités que nous mêlons à une piété tiède et languissante, que de voir une âme ensevelie, il n'y a qu'un moment, dans la corruption de la mort et du péché, et dont les égarements avaient peut-être servi de matière à la vanité de notre zèle, et à la malignité de nos censures; de la voir, dis-je, un instant après, vivifiée par la grâce, libre de ses chaînes, marcher à pas de géant dans la voie de Dieu; plus avide de mortifications, qu'elle ne l'avait été de plaisirs; plus séparée encore du monde et de ses amusements, qu'elle n'y avait paru attachée; se disputer les délassements les plus innocents; ne mettre presque point de bornes à la vivacité et aux transports de sa pénitence; et faire tous les jours de nouveaux progrès dans la piété : tandis que nous, après bien des années de vertu, hélas! nous languissons encore dans les commencements de cette sainte carrière; tandis que nous, après tant de grâces reçues, après tant de vérités connues, après tant de sacrements fréquentés, hélas! nous tenons encore au monde et à nous-mêmes par mille liens injustes; nous en sommes encore aux premiers éléments de la foi et de la vie chrétienne; et plus éloignés encore que nous ne l'étions au commencement de ce zèle et de cette ferveur qui fait tout le prix et toute la sûreté d'une piété fidèle.

Mes frères, la prédiction terrible de Jésus-Christ s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains et des pécheurs, des personnes d'une conduite scandaleuse, même selon le monde, et aussi éloignées du royaume de Dieu, que l'orient l'est de l'occident, se convertissent, font pénitence, surprennent le monde par le spectacle d'une vie retirée, mortifiée, et reposeront dans le sein d'Abraham et de Jacob; et peut-être que nous, qu'on regarde comme les enfants du royaume; peut-être que nous, dont les mœurs n'offrent rien aux yeux du monde que de régulier et de louable; peut-être que nous, qu'on propose comme des modèles de conduite et de vertu; peut-être que nous, que le monde canonise, et qui nous glorifions du nom et des apparences de la piété, hélas! peut-être serons-nous rejetés et confondus avec les infidèles, pour avoir toujours opéré notre salut avec négligence, et conservé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* (MATTH. VIII, 12.)

Ainsi, mes frères, vous que ce discours regarde, ne jugez pas de vous-mêmes, en vous comparant en secret à ces âmes désordonnées, que le monde et les passions entraînent. On peut être plus juste que le monde, et ne l'être pas encore assez pour Jésus-Christ; car le monde est si corrompu, l'Évangile y

est si ignoré, la foi si éteinte, les régles et les vérités si affaiblies, que ce qui est vertu par rapport à lui, peut être encore une grande iniquité devant Dieu.

Comparez-vous plutôt à ces saints pénitents, qui édifièrent autrefois l'Église par le prodige de leurs austérités, et dont la vie nous paraît encore aujourd'hui si incroyable; à ces martyrs généreux qui livraient leurs corps pour la vérité, et qui, au milieu des plus cruels tourments, étaient transportés de joie à la vue des promesses éternelles; à ces fidèles des premiers temps, qui mouraient tous les jours pour Jésus-Christ, et qui dans les persécutions, et dans la perte de leurs biens, de leurs enfants, de leur patrie, croyaient tout posséder parce qu'ils n'avaient pas perdu la foi et l'espérance d'une vie meilleure : voilà les modèles sur lesquels vous devez mesurer votre vertu, pour la trouver encore défectueuse et toute mondaine. Si vous ne leur ressemblez pas, en vain ne ressemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui : il ne suffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore avoir les vertus des justes.

Enfin, non-seulement la bonté de Jésus-Christ dans ce miracle veut préparer à ses disciples et aux Juifs fidèles, un nouveau motif de croire en lui; mais sa justice y ménage encore aux Juifs incrédules une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité : dernière circonstance de notre Évangile. Ils prennent des mesures pour le perdre : ils veulent faire mourir Lazare lui-même, pour n'avoir plus au milieu d'eux un témoin si éclatant de la puissance de Jésus-Christ. Ils avaient accordé des larmes à sa mort : *Et Judæos qui venerant cum eâ plorantes :* à peine est-il ressuscité, qu'il ne leur paraît plus digne que de leur fureur et de leur vengeance. Et voilà, mes frères, le seul fruit que la plupart d'entre vous retirez d'ordinaire des miracles de la grâce; c'est-à-dire, de la conversion et de la résurrection spirituelle des regards pécheurs. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut; et tandis que, livrée à tout l'emportement des passions, elle était non-seulement morte dans son péché, mais répandait par tout l'infection et la mauvaise odeur de ses déréglements et de ses scandales, vous paraissiez touchés de ses égarements et de son ignominie, vous déploriez le malheur de sa destinée; vous mêliez vos larmes et vos regrets aux regrets et aux larmes de ses amis et de ses proches : *Et Judæos venerant cum eâ plorantes;* et le déréglement public de sa conduite trouvait en vous une douleur et une compassion d'humanité : mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie; à peine sortie du tombeau et de l'abîme de corruption où elle était ensevelie, rend-elle gloire à son Libérateur par les saintes ardeurs d'une piété tendre et sincère, que vous devenez les censeurs de sa piété même : vous aviez paru touchés de l'excès de ses vices, et vous faites des dérisions publiques de l'excès prétendu de sa vertu : vous aviez blâmé son ardeur pour les plaisirs, et vous condamnez son amour pour Dieu. Accordez-vous donc avec vous-mêmes; et faites grâce, ou au juste, ou au pécheur.

Oui, mes frères, si le bonheur d'une âme qui à vos yeux revient de ses égarements ne vous fait point d'envie; si le retour sincère d'un pécheur, qui peut-être autrefois était de vos plaisirs et de vos excès, vous laisse toute votre indifférence pour le salut, ah! du moins n'insultez pas au bonheur de sa destinée; du moins ne méprisez pas en lui le don de Dieu; ne trouvez pas dans les miracles mêmes de la grâce, si capables de vous ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité; et ne changez pas les bienfaits de Dieu sur vos frères, en un jugement terrible de justice contre vous.

Vous êtes surpris quelquefois, mes frères, en lisant l'histoire de notre Évangile, que la dureté et l'aveuglement des Juifs pût résister aux prodiges les plus éclatants de Jésus-Christ : vous ne comprenez pas comment la résurrection des morts, la guérison des aveugles-nés, et tant d'autres merveilles opérées à leurs yeux, ne les forçaient pas à reconnaître la vérité de son ministère, et la sainteté de sa doctrine : vous dites qu'il n'en faudrait pas tant pour vous convaincre, qu'un seul de ses miracles suffirait, et que vous vous rendriez à l'instant.

Mais, mes frères, vous vous condamnez par votre propre bouche. Car, sans réfuter ici ce vain discours par ces preuves hautes et sublimes que la religion fournit contre l'impiété, et que nous avons employées ailleurs; de bonne foi, n'est-ce pas un miracle plus étonnant et plus difficile, qu'une âme livrée au crime et aux passions les plus honteuses; née avec des penchants de volupté, de fierté, de vengeance, d'ambition; et plus éloignée que personne, par le caractère de son cœur, du royaume de Dieu et de toutes les maximes de la piété chrétienne, que cette âme renonce tout d'un coup à ses plaisirs, rompe les attachements les plus vifs, réprime les passions les plus violentes, éteigne, change les inclinations les plus enracinées, oublie les injures, les soins du corps, de la fortune; ne trouve plus de goût qu'à la prière, à la retraite, à la pratique des devoirs les plus tristes et les plus dégoûtants, et offre aux yeux du public un changement, une ré-

surrection si palpable, le spectacle d'une vie si différente de la première, que le monde, que le libertinage lui-même soit forcé de rendre gloire à la vérité de son changement, et qu'on ne la reconnaisse plus elle-même; n'est-ce pas, dis-je, un miracle plus étonnant et plus difficile?

Or, la miséricorde de Jésus-Christ n'opère-t-elle pas tous les jours de ces prodiges à vos yeux? sa parole sainte, quoique dans les bouches faibles et languissantes, ne ressuscite-t-elle pas encore tous les jours des Lazares? Vous les voyez; vous les connaissez; vous en paraissez surpris; et cependant en êtes-vous touchés? Ces merveilles que le doigt de Dieu fait éclater avec tant de majesté, vous rappellent-elles à la vérité et à la lumière? ces changements, mille fois plus surprenants que la résurrection des morts, vous convainquent-ils? vous attirent-ils à Jésus-Christ? vous rendent-ils la foi que vous avez perdue?

Hélas! semblables aux Juifs, tout votre soin est d'en combattre ou d'en affaiblir la vérité. Vous disputez à la grâce la gloire de ces prodiges : vous en cherchez les motifs dans des causes tout humaines : vous les regardez comme des prestiges et des impostures : vous attribuez aux artifices de l'homme les plus éclatantes opérations de l'Esprit saint : vous voulez qu'une nouvelle vie ne soit qu'un nouveau piége qu'on tend à la crédulité publique, et une voie nouvelle pour mieux arriver à ses fins. Ainsi les œuvres de la toute-puissance de Jésus-Christ, vous endurcissent; ainsi les prodiges mêmes de sa grâce consomment votre aveuglement; ainsi vous faites tout servir à votre perte; Jésus-Christ est pour vous une pierre de chute et de scandale, où il aurait dû être une source de vie et de salut. Les exemples des pécheurs vous souillent et vous corrompent; leur pénitence vous révolte et vous endurcit.

Grand Dieu! souffrez donc que pour finir enfin les égarements d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années : les chaînes impures dont je suis lié, m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que malgré tous mes bons désirs, je demeure toujours immobile, et ne saurais presque plus faire d'effort pour me dégager, et retourner à vous, ô mon Dieu! que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine.* (Ps. CXXIX, 1, et seq.)

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable : c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Ésaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes : *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème : rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur; et que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu! attire à ma prière une attention plus favorable : *Fiant aures tuæ intendentes, in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, grand Dieu! excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit, les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma faiblesse; cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée : le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connaître : hélas! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle; si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma faiblesse; comment pouraient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examiniez avec cet œil de sévérité, qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable? *Si iniquitates observaveris, Domine; Domine, quis sustinebit?*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi : la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel : la clémence est le premier caractère de votre être suprême; et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

Oui, Seigneur, à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous; dès le matin de la vie, ou sur le déclin de l'âge; après les égarements des premières mœurs, ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu! qu'on espère encore en vous; et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes, n'est encore que le premier degré de vos miséricordes : *A custodia matutinâ usque ad noctem, speret Israel in Domino.*

Mais aussi, grand Dieu! si vous exaucez mes désirs, si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdue; si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore; si vous me tendez la

main, pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah! je ne cesserai, Seigneur de publier vos miséricordes éternelles : j'oublierai le monde entier, pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grâce sur mon âme : je rendrai gloire, tous les moments de ma vie, au Dieu qui m'aura délivré : ma bouche, fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus suffire aux transports de mon amour et de ma reconnaissance; et votre créature, qui gémit encore sous l'empire du monde et du péché, rendue à son Seigneur véritable, bénira son Libérateur dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME [1].

SUR LES FAUTES LÉGÈRES.

Infirmitas hæc non est ad mortem.

Cette maladie ne va point à la mort. (JEAN, XI, 4.)

Ce que le Sauveur dit aujourd'hui de la maladie de Lazare, nous le disons souvent des maux de notre âme, mes chers auditeurs : cependant, sous prétexte que la plupart de nos faiblesses ne sont pas du nombre de celles qui conduisent à la mort, et qu'elles ne touchent pas au fond de la grâce et de la justice qui est en nous; nous les regardons comme légères, et presque de nulle conséquence dans la vie chrétienne. Cette erreur si dangereuse est pourtant commune au juste, et au pécheur; au mondain, et au solitaire; au prêtre appliqué à l'autel saint, et à l'homme engagé dans le tumulte du siècle; à la vierge consacrée au Seigneur, et à la femme chrétienne, partagée entre Jésus-Christ et les soins du mariage. Jugez de l'importance de cette matière par son étendue : tout le monde presque regarde des mêmes yeux ces infidélités journalières et habituelles, que le poids de la corruption semble rendre inévitables à la piété la plus attentive : on se les permet sans scrupule; on s'en reconnaît coupable sans componction; on s'en accuse sans amendement; on vit sans nulle précaution pour les éviter; et de là cette indolence et cette mollesse dans les voies du salut, qui damnent tant de personnes, nées d'ailleurs avec des principes de vertu et des sentiments heureux pour le ciel.

Cependant, mes frères, la fidélité à nos moindres obligations est la pratique la plus essentielle à la piété chrétienne : elle seule fait les justes; à elle seule les promesses de la persévérance sont faites; à elle seule les saints qui nous ont précédés doivent la couronne d'immortalité dont ils jouissent. Il n'est point de piété véritable sans cette exactitude; et l'état où l'on se borne à observer l'essentiel de la loi, en se permettant toutes les transgressions qui ne sont pas renfermées dans le précepte, est un état chimérique dans les principes de la religion; un état où personne n'a pu encore atteindre, et dont aucun saint ne nous a laissé le modèle.

En effet, ce qui nous abuse ici, c'est que nous n'envisageons les infidélités dont je parle, que par rapport à la loi, dont elles ne violent pas les points principaux; et de ce côté-là, elles nous paraissent légères : mais cette règle de nos jugements est très-défectueuse, puisque la malice de nos œuvres ne se prend pas seulement du côté de la loi qu'elles blessent, mais encore du côté du cœur qui les produit, et des suites où elles nous conduisent. Or, voilà les deux endroits par où je prétends vous faire considérer aujourd'hui les infidélités légères, et cet état de tiédeur et de mollesse dont je parle; et vous conviendrez que l'idée de légèreté qu'on leur attache, est une idée fort injuste. Premièrement, nous examinerons la corruption du principe d'où elles partent d'ordinaire; et du moins elles vous paraîtront fort souillées : première réflexion. Secondement, nous en suivrons les effets; et vous ne pourrez vous empêcher de convenir que du moins elles vous seront tôt ou tard funestes : dernière réflexion. Ainsi, soit que vous les considériez dans leur principe, ou dans leurs suites, vous ne les regarderez plus comme légères, et vous tremblerez sur un état si peu sûr pour le salut. Développons ces deux importantes vérités.

Ave, Maria.

[1] On s'apercevra sans doute, en lisant le sermon suivant, que les vérités qu'il renferme ont déjà été traitées dans les deux discours que l'on trouve le jeudi de la troisième semaine de Carême, intitulés, l'un : *De l'incertitude de la justice dans la tiédeur;* et l'autre : *De la certitude d'une chute dans la tiédeur.* Comme la matière est extrêmement importante, et mérite d'être traitée avec soin, elle s'étendit si fort entre les mains de Massillon, lorsqu'il voulut la remanier, qu'il lui fut impossible de tout renfermer dans un seul discours : il prit donc le parti d'en faire deux, et de traiter séparément les deux vérités qu'il avait d'abord réunies.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile pour les personnes qui se destinent à la chaire, qu'elles voient comment ce grand homme savait présenter les mêmes sujets sous différents points de vue, et donner un nouveau jour et une nouvelle force à des vérités sur lesquelles on aurait cru qu'il n'y avait plus rien à dire. Nous ne faisons point l'analyse de ce sermon : celles qui ont été faites des deux sermons *Sur la tiédeur,* peuvent servir pour celui-ci.

PREMIÈRE PARTIE.

Si les hommes avaient seulement de la majesté de Dieu, l'idée que la foi devrait leur en donner, il serait inutile de venir ici justifier sa loi, et prouver que tout ce qui l'offense, ne peut être léger. La sainteté et l'excellence de sa nature, opposée à la profondeur de notre néant, donne aux outrages que nous lui faisons, quelque légers qu'ils nous paraissent, une énormité qui nous est inconnue, mais toujours qui croît à proportion de notre bassesse, et de la grandeur de l'Être que nous offensons. Aussi, mes frères, lorsqu'un royaume frappé de plaies, des murmurateurs engloutis, des téméraires dévorés par le feu du ciel, et mille punitions soudaines et éclatantes, servaient comme d'appareil auprès d'un peuple charnel à la majesté du Dieu d'Abraham ; sa loi paraissait terrible et vénérable dans ses plus légères circonstances. Un peu de bois secrètement amassé pour secourir sa propre indigence, était un violement du sabbat, et une prévarication digne de mort : une jalousie naissante, un seul murmure était puni de lèpre dans la sœur même du conducteur d'Israël, et vous rendait anathème au reste du peuple : une simple défiance dans les plus cruelles perplexités, vous fermait l'entrée de la terre de Chanaan, et ne laissait à Moïse même que la triste consolation de mourir après l'avoir saluée de loin : enfin, un léger butin réservé des dépouilles de Jéricho, livrait l'armée du Seigneur en proie aux nations, et vous rendait coupable d'un crime qui ne pouvait plus être expié que dans votre sang.

Et certes, mes frères, si nous ne considérions que la grandeur de l'Être suprême; ce qui lui déplaît, ce qui l'offense, pourrait-il jamais paraître léger? Si Dieu n'écoutait que le soin de sa gloire, et ce qu'exige son infinie majesté, outragée par la créature, toutes les fois que méprisant ses commandements, nous lui désobéissons, même dans les choses les moins considérables; que n'aurions-nous pas à craindre? Ce n'est pas que je veuille ici confondre les fautes vénielles avec les fautes mortelles; la différence est bien grande : les premières ne nous privent pas de l'amour de Dieu, quoiqu'elles l'affaiblissent; les autres bannissent la charité de notre cœur : les premières ne font que contrister l'Esprit saint dans nos âmes; les autres l'y éteignent tout à fait : mais néanmoins, toute infidélité, quelque légère qu'elle puisse être, est un sens très-véritable, une préférence injuste que nous faisons de la vile créature au Créateur. En violant la loi de Dieu dans les points les moins essentiels, il est vrai de dire en un sens, que nous préférons le plaisir injuste, qui nous revient de cette légère transgression, à la loi de Dieu, à Dieu lui-même qui nous la défend : or, la préférence de la créature à Dieu, dans quelque circonstance que ce soit, quelque petite qu'elle soit, n'est-elle pas un outrage que nous lui faisons? et un outrage fait à un Être si grand, si saint, si digne de nos hommages, pourra-t-il jamais être regardé comme une bagatelle, surtout si nous faisons attention que nous sommes dans l'impossibilité de trouver dans notre propre fonds, de quoi expier une seule de ces fautes, et qu'elles ne peuvent être lavées que dans le sang du Fils de Dieu?

Mais ce n'est pas à ces considérations que je prétends m'arrêter aujourd'hui : je ne veux point prendre hors de vous-même le danger de cet état qui vous paraît si sûr; et pour ne laisser ici aucune évasion à l'erreur que je combats, je veux les considérer, ces fautes, dans la disposition même de votre cœur, d'où elles partent; et voici toutes les réflexions qui m'ont paru décisives sur cette vérité si importante : je vais vous les proposer simplement et sans art; écoutez-les attentivement, je vous prie.

Premièrement, dès là que vous ne vous disputez plus ces infidélités légères, et que vous vous faites comme un état de la simple exemption du crime, c'est-à-dire de la tiédeur et de la négligence; dès lors vous renoncez au désir de votre perfection; vous n'êtes plus contristé des faiblesses et des chutes qui vous retardent sur votre route; vous ne vous proposez plus d'avancer pour atteindre à ce point où Dieu vous demande, et vers lequel sa grâce ne cesse de vous pousser en secret. Cependant il vous est ordonné d'être parfait, parce que le Père céleste, que vous servez, est parfait. Je dis ordonné; car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir indispensable à tout chrétien. Donc dès là que vous vous bornez à ce que vous jugez l'essentiel de la loi; que vous vous permettez toutes les transgressions légères qui ne donnent pas la mort à l'âme, vous ne songez plus à devenir parfait : vour laissez là cet ouvrage auquel Jésus-Christ vous a ordonné de travailler. Or, je vous le demande : cette disposition toute seule, qui n'est autre chose qu'un mépris formel, une transgression certaine de ce grand commandement qui vous oblige d'être parfait, c'est-à-dire, de travailler à le devenir; est-elle une preuve que votre âme soit vivante aux yeux de Dieu? et ne doit-elle pas au moins vous inspirer des doutes sur votre état?

Secondement, cette attention toute seule que vous apportez à examiner si une offense est vénielle, ou

si elle va plus loin ; à disputer au Seigneur tout ce que vous pouvez lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connaître jusqu'à quel point il vous est permis de la violer : cette seule attention, dis-je, ne peut partir que d'un fonds d'amour-propre ; d'un fonds où la foi et la charité sont au moins bien languissantes ; d'un fonds ennemi de la croix de Jésus-Christ; d'un fonds où l'esprit de Dieu ne paraît pas régner ; car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le Père céleste, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient ; il n'est que les vierges folles qui attendent ainsi l'extrémité pour obéir à l'époux.

Troisièmement en effet, cette disposition qui fait qu'on se permet tout ce qu'on ne croit pas digne d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire ; c'est-à-dire, que si l'on pouvait sa promettre une pareille indulgence pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violerait avec autant de facilité, qu'on viole les moindres ; c'est-à-dire, que lorsqu'on est fidèle au commandement, ce n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint ; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même ; car tandis que sa gloire seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités, ah ! nous ne craignons plus de lui déplaire : nous excusons même ces fautes en disant qu'elles ne donnent pas la mort à l'âme ; c'est-à-dire, qu'elles ne font que déplaire à Dieu, sans nous mériter une peine éternelle : ce qui le regarde ne nous touche pas, son honneur n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des actions permises et défendues : c'est notre pur intérêt qui règle là-dessus notre fidélité. Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une âme qui aime encore ; et comment appeler une disposition si injurieuse à Dieu? peut-on ne pas craindre qu'elle ne soit criminelle ? La charité, que vous croyez pourtant avoir, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts ? Ah ! quand on aime véritablement, tout ce qui déplaît à ce qu'on aime, nous touche : on ne s'avise pas de penser jusques à quel degré on peut lui déplaire sans mériter ses châtiments, pour prendre là-dessus ses mesures, et l'offenser dès lors qu'il n'y aura plus de supplice à craindre : cette supputation part d'un cœur qui n'aime point du tout. Vous voudriez savoir si ce jeu, ce spectacle, cette liberté, ce discours qui nuit à la réputation de votre frère, ces plaisirs, ce luxe, cette omission, cette inutilité de vie est une offense vénielle ou mortelle. Vous savez qu'elle déplaît au Seigneur ; car ce point n'est pas douteux ; et cela ne vous suffit pas pour vous l'interdire : et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusques à mériter une peine éternelle ? et tout votre soin est d'éclaircir si c'est un crime digne de l'enfer ? Eh ! vous voyez bien, mon cher auditeur, que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même ; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît (motif essentiel cependant qui doit vous le rendre haïssable) ; que vous ne servez pas le Seigneur dans la sincérité et dans la justice ; que votre piété n'est qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la foi ; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle, qui avait caché son talent, parce que le maître était austère, mais qui hors de là l'eût dissipé en folles dépenses ; et que dans la préparation du cœur à laquelle seule le Seigneur regarde, vous êtes peut-être un enfant de mort et un transgresseur déclaré de la loi.

En quatrième lieu, cet état de relâchement et d'infidélité, sans avoir même égard aux dispositions qui vous y ont conduit, cet état en lui-même est un état fort douteux, dont nul docteur ne voudrait vous garantir la sûreté ; et qui du moins est plus voisin du crime, que de la vertu. En effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes, et éternelles de vous-même ; dans cette mollesse de mœurs qui fait tout le fond de votre vie ; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte vos sens ; à éloigner tout ce qui vous gêne, même aux dépens de vos moindres obligations, l'amour-propre n'y est pas entré jusqu'à ce point fatal qui suffit pour le faire dominer dans un cœur et en bannir la charité ? Qui pourrait vous dire si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle ; et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée ? Qui oserait décider, si dans ces aigreurs et dans ces refroidissements secrets sur lesquels vous ne vous gênez que faiblement, et souvent par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au delà duquel se trouve la haine et la mort de l'âme ? Qui sait si dans la sensibilité qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos contre-temps et vos pertes, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur, un affaiblissement criminel de la foi, et une révolte contre la Providence ? si dans tous ces soins, où l'on nous voit descendre

pour ménager les intérêts de votre fortune, pour relever les grâces d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime, ou de l'avarice, ou de l'ambition, ou de la volupté, si dans l'usage de vos sens, et dans cette délicatesse qui ne se refuse rien, et qui ne cherche qu'à réveiller le goût par de nouveaux artifices, le plaisir que vous goûtez au delà de la nécessité n'est pas le vice d'intempérance?

Grand Dieu! qui a bien compris les progrès et les diminutions insensibles de votre grâce dans les âmes? qui a bien discerné ces bornes fatales qui séparent dans un cœur la vie de la mort, et la lumière des ténèbres? comme disait le saint homme Job. Un peu plus, ou un peu moins de complaisances; un mouvement du cœur plus délibéré, ou plus prompt; un acte de la volonté plus achevé, ou plus imparfait; une omission où il entre plus ou moins de mépris; une pensée arrivée seulement jusques au degré qui précède le crime, ou poussée un peu au delà; ah! ce sont des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances. Cependant, mon cher auditeur, vous êtes tranquille dans un état où il n'est pas une seule de vos actions, qui, à votre insu, ne puisse être un crime devant Dieu.

Ah! c'est pour cela que les plus grands saints, auxquels la conscience ne reproche rien; qui châtient leur corps et le réduisent en servitude; ces hommes toujours attentifs sur eux-mêmes; toujours en garde contre le péché; qui s'abstiennent même des œuvres les plus permises, de peur de scandaliser leurs frères; qui opèrent leur salut dans une crainte et un tremblement continuel, ne savent cependant s'ils sont dignes d'amour ou de haine, s'ils portent encore au fond de leur cœur le trésor invisible de la charité, ou s'ils l'ont perdu. Et vous, mon cher auditeur, dans des mœurs toutes sensuelles; vous qui vous permettez tous les jours, de propos délibéré, des infidélités sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte; vous qui ne prenez aucun soin de conserver le trésor de la grâce, et qui vivez content au milieu des périls, où il est presque impossible de ne pas la perdre; vous qui éprouvez tous les jours ces moments douteux des passions, où malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare l'offense vénielle de la mortelle; vous dont toutes les actions sont presque douteuses; qui êtes toujours à vous demander si vous n'avez pas été trop loin, qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond: vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire, comme David, que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort: *Uno tantùm gradu, ego morsque dividimur* (I Reg. xx, 3): vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez conserver encore la charité, et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et journalières, par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez au dehors que des marques équivoques? Jugez vous-même si votre confiance est bien fondée: je ne veux ici que vous seul pour arbitre: *Vos ipsi judicate quod dico.* (I Cor. xv, 18.)

Cinquièmement, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnaisse des fautes qui ne font que contrister l'Esprit saint, et d'autres qui les bannissent tout à fait de l'âme; néanmoins les règles qu'elle nous fournit pour les distinguer, ne sauraient être ni sûres, ni universelles, du moment qu'on les applique: il s'y trouve toujours, par rapport à nous, des circonstances qui leur font changer de nature. C'est donc la disposition du cœur, qui décide de la mesure et de la qualité de nos fautes: souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est malice et corruption dans le pécheur. En voulez-vous des exemples? Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et ce qu'il y a de plus précieux dans les dépouilles de ce prince infidèle: la faute ne paraît pas considérable; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de révolte et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, épargne les Gabaonites que le Seigneur lui avait ordonné d'exterminer; il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs: mais comme cette infidélité est plutôt une surprise qu'une désobéissance; et que cette faute part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle; elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près l'offense.

Or, mon cher auditeur, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités comme des fautes légères? connaissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent? Dieu la connaît, lui qui en est le scrutateur et le juge, et dont les yeux sont bien differents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et de langueur habituelle qui est en vous;

de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu; de mépris délibéré des devoirs que vous ne croyez pas essentiels; d'attentions à ne rien faire pour le Seigneur, que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds : dites-nous si tout cela doit former à ses yeux un état fort digne d'un chrétien; et si les fautes qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être devant lui fort légères et dignes d'indulgence? Mon Dieu, que vous nous découvrirez de choses nouvelles, lorsque vous viendrez juger les justices, et manifester les secrets des cœurs!

Sixièmement, ce qui doit encore plus vous faire trembler sur votre état de tiédeur et d'indolence, c'est que je ne vois rien en vous qui puisse même vous faire présumer que vous conservez encore cette grâce sanctifiante sur laquelle vous comptez tant, parce que vous vous abstenez des crimes grossiers : car lorsque la charité est encore dans le cœur, elle se manifeste toujours par quelques signes; c'est un arbre dont la racine est cachée dans l'âme, mais qu'on peut connaître par ses fruits. Or, en premier lieu, le caractère de la charité, c'est de grossir nos fautes à nos propres yeux, dit saint Bernard : elle augmente; elle exagère tout : *Sed aggravat, sed exagerat universa;* elle nous fait regarder comme des crimes, des actions qui devant Dieu ne sont que de pures faiblesses; ce sont là de ces pieuses erreurs de la grâce qui ont leur source dans les lumières mêmes de la foi; c'est ainsi que les justes se regardent toujours comme des pécheurs indignes des miséricordes du Seigneur et se mettent dans leur esprit, au-dessous de tous leurs frères. Et cependant, mon cher auditeur, c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu de votre tiédeur et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paraître légères; c'est parce que vous croyez qu'au fond vous aimez encore le Seigneur, et ne voudriez pas l'offenser dans les points essentiels, que ces fautes journalières vous trouvent si peu sensible; que vous dites de vous-même qu'à la vérité vous n'êtes pas un saint, mais qu'aussi vous n'êtes pas bien mauvais : c'est votre charité elle-même qui me rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous calme, qui vous endort. Eh! dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction? si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous devez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine?

D'ailleurs, la charité est humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce, qui la font trembler sur chaque action; qui lui font de l'incertitude où elles la jettent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie : elle opère son salut avec crainte et tremblement : cette voie a été dans tous les temps la voie des justes. Or, la charité sur laquelle vous comptez, est tranquille, indolente, présomptueuse : c'est celle qui calme vos frayeurs; qui bannit de votre cœur toutes ces alarmes toujours inséparables de la piété; qui vous établit dans un état de paix et de confiance; qui vous fait dire, comme à cet évêque de l'Apocalypse : Je suis riche; je n'ai besoin de personne. Ah! mon cher auditeur, la charité est-elle si différente d'elle-même? il faut que l'une des deux soit fausse, ou celle que vous croyez avoir, ou celle dont les justes, dans tous les siècles, ont été jusques ici favorisés. Or, je vous demande, décidez vous-même sur laquelle des deux ce terrible soupçon doit tomber.

Enfin, la charité opère partout où elle est : elle ne peut être oiseuse, disent les saints; c'est un feu céleste dont rien ne peut empêcher l'activité : il peut être, à la vérité, quelquefois couvert, et comme ralenti par la multitude de nos faiblesses; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, ah! il en sort toujours quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des efforts, des œuvres : les sacrements la renouvellent; les mystères saints la raniment; les prières la réveillent; les lectures pieuses, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit, au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avaient caché pendant la captivité dans les entrailles de la terre, se trouva au retour couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres, qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias. Mais comme ce n'était que la surface seule qui était couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservait encore toute sa vertu; à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, à peine le ciel eut-il lancé dessus quelques traits de lumière, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux le spectacle presque d'un grand incendie : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (II MACH. 1, 22.) Ah! voilà, mon cher auditeur, l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste : voilà ce qui devrait vous arriver, si la multitude de vos infidélités, si la longueur de votre captivité, et la durée de vos chaînes n'avaient fait que couvrir et ralentir en vous le feu sacré de la charité, sans l'éteindre; voilà, dis-je, ce qui devrait vous arriver lorsque vous approchez des sacrements, lorsque vous venez entendre la parole de salut; lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits cé-

festes de sa grâce. On devrait alors voir tout votre cœur se rallumer; votre ferveur se renouveler; votre charité vous embraser : vous devriez alors être tout de feu dans la pratique de vos obligations : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Et cependant rien ne vous ranime; les sacrements que vous fréquentez, vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Évangile que vous entendez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle produit quelques vains désirs, et est en même temps étouffée; les mouvements de salut que la grâce opère au dedans de vous, n'ont jamais de suites pour le renouvellement de vos mœurs, et expirent presque en naissant : vous traînez partout la même indolence et la même langueur : vous sortez du pied des autels aussi froid que vous y êtes venu : on ne voit plus en vous ces renouvellements de zèle et de ferveur si familiers aux justes, et dont ils prennent les motifs dans leurs propres chutes : ce que vous étiez hier, vous l'êtes aujourd'hui; mêmes infidélités et mêmes faiblesses : vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut; et tout le feu du ciel ne saurait rallumer cette prétendue charité, cachée au fond de votre cœur, sur laquelle vous vous rassurez. Ah! mon cher auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux du Seigneur! Je ne veux point ici troubler votre conscience : mais je vous dis que votre état n'est point sûr; je vous dis seulement que si l'on en juge par les règles de la foi, il est plus vraisemblable que vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu.

Hélas! peut-être le guide spirituel de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères infirmités, et qui ne saurait voir la corruption du cœur d'où elles partent; peut-être que persuadé que vous dormez, que vous vous relâchez seulement, il se contente d'animer votre vigilance, et de réveiller votre ferveur; il pense de vous ce que les disciples disent aujourd'hui de Lazare : *Si dormit, salvus erit* (JOAN. XI, 12); qu'au fond, ce sommeil, ces chutes légères, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort, et ne vous excluront pas du salut. Mais Jésus-Christ qui vous voit tel que vous êtes; Jésus-Christ qui ne juge pas comme l'homme; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis longtemps à ses yeux : *Tunc Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est.* (Ibid. 14.) Cette vérité vous surprend, mes frères; mais je serais bien plus surpris si le contraire arrivait : car si vous voulez faire attention, en second lieu, aux suites que traînent infailliblement après soi la tiédeur et l'habitude dans les fautes légères, vous conviendrez que quand même il serait douteux, si vous conservez encore la charité, ou si vous l'avez perdue, il est certain que vous ne sauriez la conserver longtemps en cet état : dernière réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Celui qui méprise les petites choses, dit l'Esprit saint, tombera peu à peu dans les grandes; c'est une des plus incontestables maximes de la religion : mépriser les petits devoirs, c'est-à-dire, les violer de propos délibéré; en faire un plan et un état de conduite (car si vous y manquiez quelquefois, seulement par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderait pas); mais les mépriser dans le sens que je viens de l'expliquer, dans ce sens qui convient à toutes les âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours au crime. Renouvelez votre attention; et voici les motifs sur lesquels je fonde la vérité de cette maxime.

Premièrement, cette voie aboutit tôt ou tard au crime; parce que Dieu se retire de l'âme tiède et infidèle. En effet, mes frères, l'innocence même des plus justes a besoin d'un secours continuel de la grâce : Si le Seigneur cesse un moment de veiller sur eux, d'être attentif aux dangers qui les environnent, de les garder comme la prunelle de son œil, de les couvrir de son bouclier, ils deviennent la proie du lion rugissant, qui tourne sans cesse autour d'eux pour les dévorer.

La fidélité du juste est donc le fruit des secours journaliers de la grâce; mais elle en est aussi le principe : c'est la grâce qui attire la fidélité du juste; mais c'est la fidélité du juste qui opère la grâce dans son âme. Si vous cessez de correspondre, elle s'arrête : si vous n'offrez plus de vaisseau vide pour la recevoir, cette huile céleste ne coule plus : si vous manquez de faire valoir le talent, on vous l'ôte : si vous négligez de cultiver l'arbre, il sèche peu à peu, et on le maudit : si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour : si vous vous bornez à son égard à ces devoirs indispensables que vous ne sauriez lui refuser sans encourir des peines éternelles, il se borne aussi pour vous à ces secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin, avec lesquels vous ne serez jamais fidèle dans la tentation : il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui; et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte à vous protéger.

Eh! de quoi vous plaindriez-vous, âme infidèle; lorsqu'il en use de la sorte? entrez en jugement avec votre Seigneur, et voyez si sa conduite n'est pas juste. Vous n'êtes plus attentive à lui plaire; il ne

l'est plus à vous favoriser : vous négligez mille occasions où vous pouviez lui donner des marques de votre fidélité; il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillance : vous chicanez avec votre Dieu, si j'ose parler ainsi; vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir; toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur; vous lui dites, comme il disait lui-même à ce serviteur : Prenez ce qui vous appartient : n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi? ne m'en demandez pas davantage : *Tolle quod tuum est; nonne ex denario convenisti mecum?* (MATTH. XX, 13, 14.) Rien de tendre, rien de fervent ne vous échappe; vous supputez tout ce que vous lui donnez, comme si vous craigniez d'aller trop loin; et il suppute à son tour avec vous, et il est attentif à vous refuser ces grâces spéciales qu'il vous accordait auparavant. Trouve-t-on mauvais qu'un souverain, dans la distribution de ses faveurs, partage mieux ceux de ses sujets qui s'appliquent avec plus de soin et de vigilance à le servir? Eh! que servirait donc la fidélité du juste, s'il ne devait avoir aucun avantage sur le pécheur? quel serait le centuple promis dès cette vie au serviteur vigilant, si le maître ne le distinguait pas dans le partage de ses grâces, du serviteur inutile! Vous êtes trop juste, Seigneur, et vos jugements sont trop équitables.

Or, que conclure de là, mes frères? le voici : Que cet état d'infidélité habituelle éloignant de l'âme toutes les grâces de protection; tout ce que vous vous permettez de léger contre quelque précepte vous prive des secours destinés pour en faciliter l'accomplissement, lorsque la circonstance du précepte arrive. Vous n'avez pris aucun soin d'éviter ces entretiens, ces libertés, ces regards, ces lectures qui pouvaient vous conduire à la perte de la pudeur, parce que vous n'y voyez rien de criminel, et ne croyez pas qu'on pût vous les interdire : vous avez éloigné de vous les grâces attachées à la conservation de cette vertu; et dans une occasion essentielle où il s'agira de la conserver, ou de la perdre tout à fait, comme vous n'aurez plus à opposer au danger que votre propre faiblesse, vous périrez. Car, quelle autre destinée pourriez-vous vous promettre? les justes, dans ces occasions périlleuses, environnés des secours d'en haut, succombent quelquefois; du moins ils ont de la peine à sortir vainqueurs, et flottent longtemps entre la victoire et la défaite : jugez si vous devez vous promettre un heureux succès, vous qui n'apportez à ce combat que vos propres forces; c'est-à-dire, mille acheminements secrets au crime dans lequel l'ennemi s'efforce de vous entraîner; et, si le Seigneur ne combattant plus pour vous, vous pouvez manquer de devenir sa proie!

Secondement, cette voie de tiédeur et d'infidélité aboutit tôt ou tard au crime; parce que non-seulement ces fautes légères vous privent des secours actuels nécessaires à la conservation de la justice; mais par une suite infaillible, elles ralentissent encore la charité qui est au dedans de vous; elles minent peu à peu cette habitude de sainteté, et font enfin écrouler tout l'édifice chrétien : ce sont des ronces multipliées, qui peu à peu couvrent enfin tout le champ, et étouffent la bonne semence.

On vous a dit que ces fautes, quelle que soit leur quantité, ne peuvent jamais d'elles-mêmes monter à ce point fatal qui fait le crime, et éteint tout à fait la grâce. Mais que veut-on dire par là? qu'elles n'épuisent pas toute la vigueur de l'âme, qu'elles n'affaiblissent pas toutes ses puissances spirituelles, qu'elles ne ralentissent pas sa foi, qu'elles n'attiédissent pas son espérance, qu'elles n'introduisent pas jusque dans le fond de son être des semences de corruption, qui dans leur temps produiront des fruits de mort; qu'elles ne font pas au cœur de ces plaies dangereuses, qui attirent de leur côté les attaques de Satan, et lui montrent le chemin de la victoire; et enfin, qu'elles ne ressemblent pas à ces symptômes fréquents qui tôt ou tard finissent par la mort? Que veut-on dire par là? que la charité semblable à un feu sacré ne s'use pas, et ne se consomme pas elle-même, lorsqu'on ne prend aucun soin de la nourrir et de l'entretenir? que toutes ces infidélités faisant croître l'homme de péché en nous, il ne s'ensuit pas nécessairement que Jésus-Christ y diminue? qu'elles ne contristent pas l'Esprit saint dans notre cœur; qu'elles ne lui ôtent pas tout ce qui pouvait lui rendre la demeure de notre âme agréable; qu'elles ne changent pas notre maison intérieure, où il avait cru trouver ses délices, en un triste exil, où il n'est plus qu'à regret, où il pousse sans cesse des gémissements ineffables sur les malheurs qui nous menacent; où il ne semble plus rester que pour méditer une retraite, et où tout le convie à s'en retourner dans le sein de Dieu, et à céder sa place aux esprits impurs qui s'en sont déjà rendus les maîtres? Prétend-on donner atteinte aux plus incontestables vérités de la religion, en établissant cette règle de doctrine? Non certes, mes frères; car en Jésus-Christ il n'y a pas oui et non : il n'est que l'iniquité et le mensonge qui se détruisent et se contredisent eux-mêmes.

Troisièmement, cet état d'infidélité et de tiédeur

conduit tôt ou tard à la mort, parce qu'il fait prendre tous les jours de nouvelles forces à la concupiscence : car à mesure que vous favorisez l'amour-propre, en ne lui refusant aucun des adoucissements que vous pouvez lui permettre sans crime, vous l'accoutumez peu à peu à ne pouvoir plus se passer de tout ce qui le flatte; vous fortifiez toutes les inclinations corrompues de votre âme: vous mettez en vous de nouveaux obstacles à l'accomplissement de tous les préceptes; vous vous rendez la loi de Dieu plus pénible, non-seulement parce qu'il faut l'accomplir et porter le joug sans cette onction qui l'adoucit, et qui n'est la récompense que de la fidélité; mais encore parce que vous avez laissé croître tous les penchants qui s'opposent en vous à la loi de Dieu : de sorte qu'accomplir le précepte dans la circonstance où la loi vous y oblige, est pour vous une montagne qu'il faut franchir; une eau rapide qu'il faut remonter malgré la pente qui vous rentraîne; un lion furieux qu'il faut apprivoiser tout à coup lorsque sa proie est présente; en un mot, une entreprise à laquelle toutes vos inclinations se refusent, et opposent de nouvelles difficultés. Ainsi tout ce que vous vous êtes permis de malignités enveloppées, de traits mordants, de censures, de railleries, de légers mépris, de fiers refroidissements contre votre frère, par les suites d'une antipathie naturelle que vous n'avez jamais pris soin de réprimer, s'il vient à vous faire un affront éclatant, vous rendront la loi du pardon impossible. Ainsi cette vivacité sur votre gloire, ces empressements à être distingué du côté de l'estime, ces soins à ménager là-dessus les jugements des hommes, l'emporteront sur la vérité et sur la justice dans une occasion où vous ne pourrez plus sauver votre réputation sans noircir celle de votre prochain. Ainsi cet usage de mensonge et de duplicité, dans les points indifférents, dès que vous serez intéressé à n'être pas sincère, ne vous laissera pas presque la liberté de vous déclarer pour la vérité, et de lui sacrifier même vos intérêts. Ainsi ces complaisances douteuses que vous avez pour cette personne, ces commencements de passions que vous négligez, vous mettront hors d'état de résister lorsqu'il s'agira d'aller plus loin : la corruption, fortifiée par toute la suite de vos démarches passées, l'emportera sur vos réflexions; vous n'en serez plus maître; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à vous-même. Car, mes frères, on n'est pas longtemps fidèle, dès qu'il en coûte tant pour l'être.

Au lieu que celui qui travaille sans cesse à affaiblir les mouvements de la cupidité, souffre moins quand il faut la soumettre à la loi : il trouve un cœur docile, et une volonté déjà préparée par un long exercice de violence : tant de victoires légères dans des combats où il ne s'agissait que de gloire, lui facilitent celles qu'il remporte lorsqu'il s'agit du salut : tous ces petits peuples, qu'il avait domptés sur son chemin, l'avaient si fort accoutumé à vaincre, qu'à sa seule approche, Jéricho tombe sans qu'il lui en coûte ni peine, ni danger, et pour le dire sans figure, une longue pratique d'abnégation dans les plus légères occasions l'a si saintement familiarisé avec la violence chrétienne, que dans la circonstance du précepte, ah! il lui en coûterait presque plus pour être infidèle, il faudrait plus prendre sur lui-même, que pour accomplir la loi.

Quatrièmement, non-seulement le précepte devient plus difficile à l'âme tiède et infidèle; mais encore le crime s'aplanit, et elle n'y trouve pas plus de difficulté, qu'à une simple infidélité : nouvelle raison qui prouve toujours que cet état ne tarde pas de conduire au péché, qui tue l'âme. En effet, le cœur par ces offenses légères multipliées, arrivant enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses qui ne séparent plus que d'un point la vie et la mort, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir : comme il lui restait peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin, pour ainsi dire, d'un nouvel effort, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois : il avait mis au dedans de lui des dispositions si voisines du crime, qu'il enfante le péché sans douleur, sans peine, sans aucun mouvement marqué, sans connaître lui-même le fruit de mort qu'il produit. Et voilà ce qui rend, mes frères, l'état dont je parle encore plus terrible, c'est que d'ordinaire, on y meurt à la grâce sans le savoir; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme un ami et un enfant; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu cette foi qui les rend utiles; on se lave sans cesse dans le bain de la pénitence, et on s'y salit de plus en plus : on se présente encore à la table du père céleste; on use encore de tous les priviléges des justes, et on n'est plus qu'un téméraire profanateur, et il nous a depuis longtemps rejetés de sa bouche, comme une boisson tiède et dégoûtante. Grand Dieu! aussi que de faux justes seront surpris, lorsque vous viendrez manifester les secrets des cœurs et les conseils des consciences! que de brebis étrangères qui vivaient en sûreté dans votre bercail, et qui se nourrissaient de vos pâturages, seront rangées parmi le boucs! et que les ténèbres qui nous cachent ici-bas l'état de notre âme devraient bien alarmer notre foi et ranimer notre vigilance! que

nous devons craindre de n'être semblables à l'infortuné Aman, lequel n'étant point informé de sa disgrâce, vint hardiment se présenter à la table du prince, et voulut user de tous les droits d'un favori, lui dont le supplice était déjà conclu!

En cinquième lieu, mes frères, pour achever de vous convaincre que cet état, où l'on ne se propose que de ne pas transgresser mortellement les préceptes, conduit infailliblement au crime : remarquez, s'il vous plaît, que la nature du cœur humain est telle qu'il reste toujours au-dessous de ce qu'il se propose; parce que l'esprit qui promet est prompt, et que la chair qui exécute est faible. Le juste prend son essor pour arriver à la plus haute perfection, et il demeure dans un degré inférieur : nous-mêmes, mille fois dans des moments de zèle et de ferveur, nous avons pris des résolutions vives de retraite, de détachements, de pénitence; et l'exécution a toujours diminué beaucoup l'ardeur des projets : il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu; se promettre à soi-même de grandes choses pour en venir aux médiocres, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, vous ne vous proposez que d'éviter les crimes, vous visez précisément à ce point au-dessous duquel est la mort et la prévarication : vous resterez au-dessous; vous ne viendrez jamais à bout d'observer les commandements : il fallait vous proposer quelque chose de plus élevé pour en venir là. L'expérience là-dessus est décisive, et la raison n'en est pas difficile; c'est que nos résolutions dans la préparation du cœur et dans la pratique ne se ressemblent pas : tandis qu'elles sont encore dans la préparation du cœur, qui se les propose, rien ne les contredit, rien ne les arrête; elles ne trouvent point d'obstacles à combattre, point de difficultés à surmonter, et là, elles ne perdent rien de leur ferveur et de leur perfection : mais dès qu'il s'agit d'exécuter, et qu'elles paraissent au dehors, ah! les inclinations de la chair les ralentissent; les ennemis de notre salut les traversent; les hommes, ou les ébranlent par leur séduction, ou les font échouer par leur malice; en un mot, elles perdent toujours sur le chemin la moitié de leur force, et on est heureux quand il en échappe encore quelque chose, et qu'à travers tous ces périls, on peut du moins sauver quelques débris du naufrage.

Or, concluez de là, mon cher auditeur, ce que vous devez vous promettre, vous qui ne vous proposez que de ne pas transgresser ouvertement les préceptes, et qui ne voulez pas monter plus haut : vous n'arriverez jamais à ce point; vous succomberez dans toutes les occasions; vous vous trouverez toujours fort au-dessous de vos projets. Aspirez à la fidélité, à la ferveur, à la vigilance, à la perfection de votre état : Jésus-Christ ne vous a point laissé d'autres moyens pour accomplir les commandements; et vouloir les observer sans cela, c'est entreprendre d'aller à la fin, sans passer par la voie qui seule peut y conduire.

Mais à quoi bon tant de raisons? Qu'opposerez-vous à l'expérience de tous les siècles, à la vôtre même, mon cher auditeur? faut-il tant de preuves, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disait autrefois l'Esprit de Dieu à cet évêque de l'Apocalypse : *Memor esto undè excideris* (Apoc. II, 5); remontez à la première origine de vos désordres, vous la trouverez dans les infidélités les plus légères : un sentiment de plaisir négligemment rejeté; une occasion de péril trop fréquentée; une liberté douteuse trop souvent prise; des pratiques de piété omises : la source en est presque imperceptible; le fleuve, qui en est sorti, a inondé toute la terre de votre cœur : ce fut d'abord ce petit nuage que vit Élie, et qui depuis a couvert tout le ciel de votre âme : ce fut cette pierre légère que Daniel vit descendre de la montagne, et qui, devenue ensuite une masse énorme, a renversé et brisé l'image de Dieu en vous : c'était un petit grain de sénevé, qui depuis a crû comme un grand arbre, et poussé tant de fruits de mort : ce fut un peu de levain, qui depuis a aigri toute la pâte : *Memor esto undè excideris*.

Vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous regardiez tout ce qu'on disait là-dessus, dans la chaire chrétienne, comme des prédictions qui ne devaient pas tomber sur vous : vous auriez répondu de vous-même pour de certaines actions sur lesquelles aujourd'hui vous ne sentez presque plus de remords : *Memor esto undè excideris*. Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : levez la tête, et considérez la profondeur de cet abîme : ce sont des infidélités légères qui vous y ont conduit, comme par degrés; des démarches insensibles qui vous ont mené si loin : souvenez-vous d'où vous êtes tombé, encore une fois; et n'appelez plus léger ce qui a pu vous conduire au fond du précipice.

C'est l'artifice du démon, mon cher auditeur; il ne propose jamais le crime du premier coup. Voyez comme il s'y prend quand il veut tenter le Sauveur du monde; il commence par lui proposer de changer les pierres en pain; c'est-à-dire, de relâcher un peu de l'austérité de son jeûne; de se jeter du haut du temple, c'est-à-dire de s'exposer témérairement au péril, sur une fausse confiance en la protection du Seigneur : avant que d'oser lui proposer de se

prosterner devant lui et de l'adorer. Ce serait effaroucher sa proie; il connaît trop les routes par où il peut entrer dans le cœur humain; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur de l'iniquité, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir : il n'attaque pas d'abord en lion; c'est un serpent : il ne vous mène pas droit au vice; il vous y conduit par des détours.

Grand Dieu! vous qui vîtes dans leur naissance les déréglements des pécheurs qui m'écoutent, et qui depuis en avez remarqué tous les progrès, vous savez que la honte de cette fille chrétienne n'a commencé que par de légères complaisances et de vains projets d'une honnête amitié; que les infidélités de cette personne engagée dans un lien honorable, n'étaient d'abord que de petits empressements pour plaire, et une secrète joie d'y avoir réussi : vous savez qu'une vaine démangeaison de tout savoir et de décider sur tout; des lectures pernicieuses à la foi, pas assez redoutées; et une secrète envie de se distinguer du côté de l'esprit, ont conduit peu à peu cet incrédule au libertinage et à l'irréligion : vous savez que cet homme n'est dans le fond de la débauche et de l'endurcissement, que pour avoir étouffé d'abord mille remords sur certaines actions douteuses, et s'être fait de fausses maximes pour se calmer : vous savez enfin, que cette âme infidèle, après une conversion d'éclat, n'a rendu sa première foi vaine, et n'est revenue à son vomissement, que pour avoir mêlé quelques adoucissements à sa ferveur, manqué aux précautions qu'elle s'était prescrites, et moins craint des occasions dont votre esprit l'avait tout à coup éloignée.

Non, mon cher auditeur, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux avant que d'être adultère : Salomon se laissa amollir par les délices de la royauté, avant que de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant que de mettre à prix son Maître : Pierre présuma avant que de le renoncer : Magdeleine, sans doute, voulut plaire avant que d'être la pécheresse de Jérusalem : et pour ne pas sortir de notre Évangile, Lazare fut languissant avant que d'exhaler l'infection et la puanteur dans le tombeau. Le vice a ses progrès comme la vertu : comme le jour instruit le jour, ainsi dit le Prophète, la nuit donne de funestes leçons à la nuit; et il n'y a pas loin entre les infidélités qui suspendent la grâce, qui fortifient les passions, qui nous rendent inutiles tous les secours de la piété, et celles qui nous la font tout à fait perdre. Or, encore une fois, tout ce qui peut conduire au péché et à la mort; que dis-je? tout ce qui y mène infailliblement, peut-il passer pour léger dans l'esprit d'un chrétien encore touché du soin de son salut?

Mais après tout, mon cher auditeur, quand même on vous accorderait que ces infidélités sont légères : qu'auriez-vous avancé pour votre justification? ah! c'est pour cela même que vous êtes moins pardonnable, lorsque vous vous les permettez de propos délibéré : plus elles sont légères, moins il doit vous en coûter pour les éviter. Ah! si l'on vous demandait des actions héroïques, il faudrait prendre sur vous-même, et vaincre ou périr : que pouvez-vous donc alléguer ici pour vous défendre de la fidélité à vos plus légères obligations? ne vous condamnez-vous pas vous-même par votre propre bouche? Lorsque Naaman, indigné de ce que le prophète ne lui ordonnait, pour guérir de sa lèpre, que de s'aller baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être le fruit d'un remède si facile; ceux de sa suite le firent revenir de son courroux, en lui disant : Mais, Seigneur, si l'homme de Dieu vous avait ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir : et pourquoi refuseriez-vous de vous soumettre à ses ordres, parce qu'il n'exige de vous pour votre guérison, qu'une démarche aussi aisée que celle de vous aller baigner dans les eaux du Jourdain? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras; quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* (IV REG. V, 13.) Vous avez abandonné votre patrie, vos dieux, vos enfants; vous vous êtes exposé aux périls d'un long voyage; vous en avez soutenu toutes les incommodités pour retrouver la santé que vous avez perdue; et pourquoi après tant de démarches pénibles refuserez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose le prophète?

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je vous dis en finissant ce discours : Vous avez abandonné le monde, et les idoles que vous adoriez autrefois : vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu et dans le goût de la piété : vous avez rompu tous les engagements des passions les plus criminelles : vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les travaux, les violences d'une conversion d'éclat, il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une légère attention sur vous-même : si les premiers sacrifices de vos passions criminelles n'étaient pas encore faits, et qu'on les exigeât de vous, vous ne balanceriez point, vous les feriez, quoi qu'il dût vous en coûter : *Et si rem grandem tibi dixisset propheta, certè facere debueras.* Et maintenant qu'on ne vous demande que des sacrifices légers,

que de simples purifications; qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de foi, plus de vigilance; êtes-vous excusable de vous en dispenser! *Quantò magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous tous vos premiers efforts inutiles par ces légères infidélités? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en sortant des voies de l'iniquité? et ne seriez-vous pas à plaindre, après avoir sacrifié à Dieu le principal, de vous perdre pour lui disputer encore mille sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *Quantò magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Achevez, Seigneur, ce que votre grâce y a commencé; triomphez de notre langueur et de nos faiblesses, après avoir triomphé de nos crimes, donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez ôté un cœur criminel et dissolu; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les Justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté rebelle qui fait les grands pécheurs; ne laissez pas votre ouvrage imparfait; et rendez-nous dignes de la récompense et de la vie mortelle qui n'est promise qu'à ceux qui auront été fidèles dans les petites choses comme dans les grandes.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?
(JOAN. VIII. 46.)

Jusqu'ici J. C. avait confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres et par ses prodiges; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience, et à l'évidence de la vérité, laquelle, malgré eux, rendait témoignage à sa doctrine et à son ministère. Cependant, comme ils s'aveuglaient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons, ils s'aveuglaient aussi sur l'évidence de sa doctrine et de sa mission, si clairement prédite dans les Écritures, en y trouvant des obscurités qui la leur rendaient encore douteuse et suspecte.

Car, mes frères, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire, la loi de Dieu, soit dans notre cœur où elle est écrite en caractères éclatants et ineffaçables, soit dans les règles que J. C. nous a laissées, nous voulons toujours, ou que notre conscience n'y voye que ce que nos passions y veulent voir, ou que ces règles ne soient pas si claires, qu'on n'y puisse trouver des adoucissements et des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premièrement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état; que la conscience n'y reproche rien; et que si l'on était persuadé qu'il y eût du mal, on en sortirait à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la loi de Dieu: la bonne foi, et la tranquillité de la conscience. On nous oppose en second lieu, que l'Évangile n'est pas si clair et si précis sur certains points que nous le disons, que chacun l'interprète à sa manière, et lui fait dire ce qu'il veut, et que ce qui paraît si positif à nous, ne paraît pas tel à tout le monde. Second prétexte: l'obscurité et l'incertitude des règles.

Or, je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui confondra ces deux prétextes, et condamnera toutes les vaines excuses des pécheurs au jour des vengeances du Seigneur. Premièrement, elle est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. Secondement, elle est évidente dans la simplicité de ses règles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu, qui jugera la fausse sécurité et la prétendue bonne foi des âmes mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses règles : second caractère de la loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que votre loi sainte jugera le monde, et que la conscience criminelle sera un jour confondue devant votre tribunal, et par les lumières de son propre cœur, et par la clarté de vos célestes maximes.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est assez surprenant que la plupart des âmes mondaines nous allèguent la bonne foi et la tranquillité de leur conscience, pour justifier les abus du monde et le danger de ses maximes. Outre que la paix et la sécurité dans des voies fausses et injustes, en est plutôt la punition que l'excuse; et que

quand il serait vrai, que la conscience ne reprocherait rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugements du monde, cet état ne serait que pire et plus désespéré pour le salut : il semble que la propre conscience est le tribunal auquel une âme infidèle devrait le moins en appeler; et que rien n'est moins favorable aux égarements du pécheur, que le pécheur lui-même.

Je sais qu'il est des âmes endurcies, à qui nul rayon de grâce et de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux; qui vivent sans remords et sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux; en qui toute conscience paraît éteinte, et qui poussent l'excès de leur aveuglement, dit saint Augustin, jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipsâ gloriantium.* Mais ce sont là de ces exemples rares et terribles de la justice de Dieu sur les hommes; et s'il y en a eu sur la terre, ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon et la puissance de sa colère.

Oui, mes frères, soit que nous affections de nous révolter tout haut et à découvert contre l'autorité de la loi, comme les impies et les libertins; soit que nous tâchions de l'adoucir, et de la réconcilier artificieusement avec nos passions, par des interprétations favorables, comme la plupart des âmes mondaines et des pécheurs ordinaires; notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine : un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes; et un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis premièrement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes frères, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre; et il est trop bon en même temps pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères; un caractère d'équité et un caractère de bonté : un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur dans le devoir et dans la règle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs, que ces règles sont justes et raisonnables; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, et toutes les vertus recommandées dans l'Évangile, que les passions interdites par la loi, sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur; et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain, emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres : nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes : nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au dedans de nous pour la vertu; nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières : la loi de Dieu née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme; elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance : nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme; que c'est se punir soi-même que de haïr; et en revenant à nous-mêmes après les emportements de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient nos premiers penchants; et qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentiments les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur, et nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disait Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quàm ego.* (I Reg. xxiv, 18.) La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachait cet aveu, et désavouait en secret l'injustice et la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchants insatiables de plaisir : nous sentons bientôt que le déréglement nous mène trop loin pour être conforme à la nature; que tout ce qui nous assujettit et nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution; et que l'Évangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père* (Luc, xv, 17), disait le pro-

digue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire et dans l'abondance! et je traîne ici dans l'ennui et dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'était un reste de raison et de noblesse qui se faisait encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des règles fondées sur une profonde connaissance de ce qui se passe au dedans de nous; qu'elles ne renferment que les remèdes de nos maux les plus secrets et les secours de nos penchants les plus justes; et qu'il n'y avait que celui seul qui connaît le fond des cœurs, qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'était pas encore éteinte, rendaient cette gloire à la morale des chrétiens : ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles : ils étaient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome ou de la Grèce; et ne pouvaient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchants secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples.

Venez nous dire après cela, que la nature est notre première loi, et que des penchants de plaisir nés avec nous ne sauraient être des crimes. Je l'ai dit souvent; c'est une impiété qui n'est que dans le discours : c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret. Augustin, dans ses égarements, n'avait rien oublié pour effacer au fond de son cœur ce reste de foi et de conscience qui le rappelait encore à la vérité; il avait cherché avidement dans les sentiments les plus impies, et dans les erreurs les plus monstrueuses, de quoi se rassurer contre ses crimes; son esprit, fuyant la lumière qui le poursuivait, errait d'impiété en impiété, et d'égarement en égarement : cependant, malgré tous ses efforts et toutes ses fuites, la vérité, toujours victorieuse au fond de son âme, s'y faisait entendre malgré lui; il ne pouvait réussir à se séduire, et à se calmer dans ses désordres : Je portais, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conscience déchirée et comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisaient sans cesse : *Portabam conscissam et cruentam animam meam* (S. Aug. *in Conf.*) : j'étais à charge à moi-même : je ne pouvais plus soutenir mon propre cœur : je me tournais de tous les côtés, et il ne se trouvait bien nulle part; et je ne savais où le placer, pour m'en décharger, et soulager mon inquiétude : *Impatientem portari à me, et ubi eam ponerem non inveniebam.* (S. Aug. *Conf.*)

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoutait à la vivacité des passions l'impiété des sentiments et l'abus des lumières. Et ces exemples sont de tous les siècles : le nôtre lui-même a vu des pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisaient une gloire affreuse de ne point croire en Dieu, et qu'on regardait comme des héros dans l'impiété et le libertinage; on les a vus touchés enfin de repentir comme Augustin, et revenus de leurs égarements; on les a vus, dis-je, avouer qu'ils n'avaient pu réussir à effacer les règles et la vérité du fond de leur âme; qu'au milieu de leurs impiétés et de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentait tout bas leurs dérisions et leurs blasphèmes; qu'ils se faisaient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnait en secret; que cette incrédulité apparente cachait les remords les plus cruels et les frayeurs les plus tristes; et qu'ils n'avaient jamais été fermes et tranquilles dans le crime.

Oui, mes frères, le crime, toujours timide, porte partout, dit l'Esprit de Dieu, un témoignage de condamnation contre lui-même : *Cum sit enim timida nequitia; dat testimonium condemnationis.* (Sap. xvii, 10.) Partout vous rendez hommage, par vos troubles et par vos remords secrets, à la sainteté de la loi que vous violez : partout un fonds d'ennui et de tristesse inséparable du crime, vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous était destiné sur la terre : vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité; la conscience criminelle se trahit toujours elle-même : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia.* (Ibid.) Des erreurs cruelles marchent partout devant vous; la solitude vous trouble, les ténèbres vous alarment : vous croyez voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrètes de votre âme; des songes funestes vous remplissent d'images noires et sombres : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia;* et le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court ensuite après vous comme un vautour cruel, et s'attache à vous pour vous déchirer le cœur, et vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeler à vous! et que la beauté et la justice de votre loi trouvent une puissante protection au fond de notre être! Premier témoignage que la conscience rend à la loi de Dieu, un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles. Car une seconde illusion pour la plupart des âmes mondaines qui vivent exemptes des grands désordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise; c'est de vouloir se persuader que l'Évangile n'en demande pas davantage, et nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or, je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi, et ne prend point le change, et que malgré tous les adoucissements qu'on tâche de se justifier à soi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de sévérité à la loi de Dieu.

En effet, mes frères, l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi; tous nos penchants corrompus dans leur source ont besoin d'une règle qui les rectifie et qui les redresse : nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses : que l'amour-propre infecte toutes les démarches, et que partout nous nous retrouvons faibles, et toujours opposés à l'ordre et au devoir : nous sentons donc que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée; que la loi ne peut être d'accord avec nous; que tout ce qui favorise nos inclinations, ne saurait être le remède destiné à les guérir; que tout ce qui flatte nos désirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre, n'est pas la loi qui n'est établie que pour le détruire et l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi : nos penchants de ses règles, nos plaisirs de ses devoirs; et dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchants, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez, mes frères, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alléguez, et à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Êtes-vous calmes de bonne foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualié; en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence? Avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui mène au salut ? Ne sentez-vous pas que l'Évangile exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites? Voudriez-vous aller paraître devant Dieu, et n'avoir à lui présenter que ces plaisirs, ces amusements que vous appelez innocents, et qui composent presque tout le fond de votre vie? je vous le demande. Dans ces moments, où touchés quelquefois plus vivement de la grâce, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité : ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre salut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux spectacles, aux vanités, et à l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées et des plaisirs; vous donnerez plus de temps à la prière, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la religion? Or, que vous dites-vous par là à vous-mêmes, sinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de temps à tous ces devoirs de piété, vous ne pensez pas sérieusement au salut; vous ne devez rien y prétendre; vous êtes dans la voie de mort et de perdition?

Mais d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien : rappelez toute la rigueur de vos maximes et de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements dont vous nous faites sans cesse l'apologie, et qui veulent jouir de la réputation de la vertu, sans rien perdre des plaisirs du monde? ne traitez-vous pas leur piété de chimère et de grimace? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit; et que toutes ces vertus ambiguës, ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous; mais je vous réponds : Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu; et votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout? Vous condamnez ces âmes abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde et Jésus-Christ peut rassurer; et vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, et le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous? que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perd dès qu'on veut servir Dieu? Accordez-vous

donc avec vous-même : et, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même : puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne foi : vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons de la faiblesse humaine; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudrait se retirer dans des déserts, ou être des anges plutôt que des hommes : cependant, rendez gloire à la force de la vérité : si un ministre de l'Évangile venait vous porter ici une doctrine tout opposée à celle que nous vous enseignons; s'il venait vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venait vous prêcher, dans ce lieu de la vérité, que l'Évangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde et servir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaisirs, dans les spectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les cloîtres, que pour la cour et pour les personnes d'un certain rang : et qu'enfin, Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, et dont nous voulons vous faire un scrupule : s'il venait, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce lieu saint, qu'en penseriez-vous? que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Évangile? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut, et sur les règles de la vie chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie : vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il ferait de son ministère.

Eh quoi, mes frères, ces maximes annoncées à la face des autels vous paraîtraient des blasphèmes ou des extravagances; et, débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendraient des règles de raison et de sagesse? dans la bouche d'un ministre de l'Évangile vous les regarderiez comme les discours d'un insensé; et dans votre bouche elles vous paraîtraient plus solides et plus sérieuses? vous ririez, ou plutôt, vous auriez horreur d'un prédicateur qui vous les annoncerait; et vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement, et que vous êtes d'accord avec vous-mêmes, lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance!

Ah! mes frères, que nous sommes de mauvaise foi avec Dieu! et qu'il sera terrible, lorsqu'il viendra venger sur les lumières de notre propre cœur l'honneur de sa loi sainte! Notre entêtement apparent pour les abus du monde, dont nous soutenons l'innocence, est une persuasion secrète que le monde et ses abus sont une voie de perdition : nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret : nous sommes les hypocrites du monde et de ses plaisirs; et par une destinée bien déplorable, notre vie se passe à nous contrefaire, et à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un apôtre, si notre cœur, malgré toute notre complaisance et tout notre aveuglement pour nous-mêmes, ne peut s'empêcher de nous condamner déjà en secret, attendons-nous plus d'indulgence du Juge souverain et terrible des cœurs que de notre cœur même? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum; major est Deus corde nostro, et novit omnia.* (I *Ep.* JOAN. III, 20.)

Ainsi, mes frères, étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience, et vous verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions : consultez les lumières de votre cœur, et vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes : écoutez la voix de la vérité qui s'élève au dedans de vous, et vous conviendrez que nous ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin pour vous éclaircir sur la plupart de vos doutes, dit saint Augustin, de consulter des hommes habiles : ne cherchez point hors de vous des éclaircissements et des réponses : ne sortez pas de vous-même pour savoir ce que vous avez à faire : écoutez les décisions de votre cœur; suivez le premier mouvement de votre conscience; et vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu : la première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle contre l'adoucissement de l'amour-propre : votre conscience ira toujours plus loin, et sera toujours plus sévère que nous-mêmes; et si vous avez besoin de nos décisions, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence : *Noli foràs ire : in teipsum redi : in interiore homine habitat veritas.* (S. AUG.)

Voilà, mes frères, la première manière dont la loi de Dieu nous jugera un jour : cette loi manifestée dans la conscience du pécheur, et comme née avec lui, s'élèvera contre lui : notre cœur, marqué du sceau de la vérité, sera le témoin qui déposera pour notre condamnation : on opposera nos lumières à nos actions, nos remords à nos mœurs, nos discours à nos pensées, nos sentiments secrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainsi, nous portons chacun notre condamnation dans notre

propre cœur : le Seigneur ne prendra pas hors de nous les titres et les mémoires qui instruiront la décision de notre réprobation éternelle; et l'âme devant le tribunal de Dieu, dit Tertullien, sera en même temps, et le criminel condamné, et le témoin qui déposera contre ses crimes : *Meritò igitur omnis anima stabit antè aulas Dei, et rea et testis; in tantum et rea erroris, in quantum est testis veritatis.* (TERTULL.) Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Père : *Nihil habens dicere.* Vous connaissiez la vérité, lui dira-t-on; et vous la reteniez dans l'injustice : vous conveniez du bonheur des âmes qui ne cherchent plus que Dieu; et vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas, et non requirebas.* Vous faisiez des peintures affreuses du monde, de ses ennuis, de ses perfidies et de ses injustices; et vous en étiez toujours l'esclave et l'adorateur insensé : *Dæmonia abominabaris, et illa adorabas.* Vous respectiez au fond la religion de vos pères; et vous vous faisiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en secret les jugements de Dieu, et vous affectiez de ne point croire en lui : *Judicium Dei appellabas, nec esse credebas.* Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien; vous vous proposiez de leur ressembler un jour, et vous les déchiriez, et vous les persécutiez par vos dérisions et par vos censures : *Christianum nomen sapiebas, et christianum persequebaris.* En un mot, vos lumières ont toujours été pour Dieu, et vos actions pour le monde.

O mon Dieu! jusqu'où les hommes ne poussent-ils pas l'ingratitude et la folie? Vous avez mis en nous des lumières inséparables de notre être, qui, en troublant la fausse paix de nos passions et de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre et à la vérité; et, par une imposture de vanité, nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égarements; nous nous glorifions d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore; et loin de publier les richesses de votre grâce sur notre âme, qui nous laisse encore sensibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurcissement et d'un aveuglement qui tôt ou tard deviendra réel, et sera enfin la juste peine d'une ingratitude et d'une feinte si injurieuse à votre grâce. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu; elle est évidente dans la conscience du pécheur, mais elle l'est encore dans la simplicité de ses règles.

DEUXIÈME PARTIE.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur; et dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, et son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre, sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire, sans lui prescrire ce qu'il devait à son Créateur, aux autres hommes, et ce qu'il se devait à lui-même. Aussi, en le tirant de la boue, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui réglait tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, et l'abondance de l'iniquité qui avait prévalu sur la terre, n'ayant pu à la vérité effacer entièrement cette lumière du cœur des hommes; mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes et de la consulter, et ne paraissant plus même se maintenir encore en eux, que pour les rendre plus inexcusables; Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes, à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette loi que la nature, c'est-à-dire, que lui-même avait gravée dans nos cœurs : il mit devant nos yeux la loi que nous portions au dedans de nous, afin qu'elle nous rappelât à nous-mêmes. Cependant, le peuple qui en fut le premier dépositaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéraient la pureté; Jésus-Christ, la sagesse et la lumière de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa première beauté; la purger des altérations de la synagogue; dissiper les ténèbres qu'une fausse science et des traditions humaines y avaient répandues, en développer toute la sublimité, en appliquer les règles à tous nos besoins, et en nous laissant son Évangile, ne laisser plus d'excuse, ni à l'ignorance, ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, est la prétendue ambiguïté de ses règles : on nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons; on conteste sur tout; on trouve des répliques à tout; on répand des ténèbres sur tout, et on obscurcit tellement la loi, que le monde lui-même veut avoir l'Évangile de son côté.

Or, je dis qu'outre l'évidence de la conscience, la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses règles; et qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes seront confondus un jour, et par le témoignage de leur propre cœur, et par l'évidence des règles saintes.

Oui, mes frères, la loi de Dieu est lumineuse, dit le Prophète, et elle éclaire même les yeux de ceux qui voudraient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Ps. XVIII, 9.) En effet, Jésus-Christ en venant nous donner lui-même une loi de vie et de vérité, pour régler nos mœurs et nos devoirs, et où l'évidence ne

pouvait être trop grande, n'aurait pas voulu y laisser sans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il était venu combattre. Les lois humaines peuvent être sujettes à ces inconvénients : comme l'esprit de l'homme qui les a inventées, n'a pu tout prévoir ; il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvaient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions, et sur la nature même de ses règles. Mais l'Esprit de Dieu, auteur des règles saintes proposées dans l'Évangile, a prévu tous les doutes que l'esprit humain pouvait opposer à sa loi ; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvait répandre sur la nature de ses règles : aussi il les a concertées d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorants, comme les plus habiles, ne peuvent y méconnaître ses volontés et les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la foi : mais les règles des mœurs y sont formelles et précises, les devoirs y sont évidents ; et rien de plus clair et de moins équivoque que les préceptes de Jésus-Christ. Et certes il fallait bien qu'ils fussent clairs et intelligibles, puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples grossiers, et aux bourgades de la Judée ; et que le sermon de la montagne, où toutes les règles des mœurs sont renfermées d'une manière si sublime et si céleste, n'eut pourtant pour auditeur que cette populace obscure qui avait suivi Jésus-Christ au désert.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations, que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la règle, qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles ; et que sur les devoirs infinis des états et des conditions, tout soit décidé de façon dans l'Évangile, qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis (et je vous prie de suivre ces réflexions, qui me paraissent d'une extrême conséquence, et renfermer toutes les règles des mœurs), je dis premièrement, que si sur le détail des devoirs, la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais ; qu'on voit bien toujours de quel côté penche l'Évangile, et où nous conduit l'analogie et l'esprit dominant de ses maximes : je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres ; qu'elles tendent toutes au même but ; que ce sont comme autant de lumières, qui, se réunissant toutes au même point, forment un si grand éclat, qu'on ne peut plus les méconnaître ; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières, et qu'enfin, si la loi peut nous paraître quelquefois équivoque, l'intention du législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Ainsi, vous voudriez savoir, vous qui vivez à la cour, où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang ; vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs et les prospérités de la terre, de n'être jamais content de son état, de vouloir avancer sans cesse, et de rapporter à ce seul désir toutes ses vues, toutes ses démarches, tous ses soins, tout le fond de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor, c'est-à-dire, dans le désir et dans l'espérance des biens éternels ; et que le chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels, les amusements, les spectacles, et tant d'autres plaisirs si innocents aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent, et que malheur à ceux qui rient, et qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette règle, et voyez où elle vous conduit.

Vous vous informez si ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde ; si nous voudrions condamner tous les hommes presque qui vivent comme vous ; et si pour servir Dieu il est nécessaire d'affecter des singularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siècle corrompu ; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes, et d'être serviteur de Jésus-Christ ; et que la multitude est toujours le parti des réprouvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le servir, de l'aider de vos biens et de votre crédit ; et s'il n'est pas plus juste de réserver vos grâces et vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire ; dites du bien de ceux qui vous calomnient ; aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte, et dites-nous s'il ne répand pas une lumière sur votre doute, qui l'éclaircit à l'instant et le dissipe.

Enfin, proposez-vous tant de doutes qu'il vous plaira sur les devoirs, il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi, si la lettre n'en dit rien : car la lettre tue, dit l'Apôtre : c'est-à-dire, s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué, s'arrêter à ces bornes grossières, et n'entrer pas plus avant dans le fond et dans

l'esprit qui vivifie; c'est être Juif, et vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus, mes frères, lorsque nous condamnons tant d'abus que vous vous permettez sans scrupule : Mais l'Évangile n'en dit rien. Ah! l'Évangile dit tout à qui veut l'entendre : l'Évangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu : l'Évangile répond à tout, à qui n'y cherche qu'à s'instruire; et il va même d'autant plus loin, et en dit d'autant plus, que sans s'arrêter à regarder un certain détail, il règle les passions mêmes : que sans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchants qui en sont les sources; et que sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour règles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui passe, et toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réflexion.

Je dis en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs; que les âmes mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs; que rien ne paraît clair à ceux qui voudraient que rien ne le fût; que tout paraît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit : je dis avec saint Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule, qui donne l'intelligence des préceptes; qu'on ne connaît bien les règles et les devoirs que lorsqu'on les aime; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité; et que le désir sincère du salut est le grand dénoûment de toutes les difficultés : je dis que les âmes fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu; et que leurs doutes sont plutôt des alarmes pieuses sur des actions saintes, que que des prétextes et des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes. Hélas! tout était presque décidé pour les premiers fidèles : nous ne voyons pas que dans ces siècles heureux, les premiers pasteurs de l'Église eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à mesure que les fidèles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer : il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formait; des difficultés déjà toutes résolues dans l'Évangile, et sur lesquelles les premiers âges de la foi auraient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles, encore plus dissolus que ceux qui nous avaient précédés, ont vu encore croître et multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas et de résolutions : toutes les règles les plus incontestables de la morale de Jésus-Christ y sont presque devenues des problèmes; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer, et auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissements : tout y a été agité, contesté, mis en doute : on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu; et substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel : et quoique nous ne prétendions pas blâmer ici universellement tous ces hommes pieux et habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions; il eût été à désirer que l'Église se fût passée de ce secours; et nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, et comme les tristes fruits de la nécessité des temps, de la dépravation des mœurs, et de l'affaiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des règles. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle; la lumière est près de lui, l'environne, le pénètre, entre de toutes parts dans son âme; mais il est toujours lui-même loin de la lumière : *Præsens est illi, sed cum cæco præsens est.* Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des passions; alors vous verrez clair dans vos devoirs, et tous vos doutes seront éclaircis : *Removeantur iniquitates : sanetur quod saucium est; levetur pondus ab oculo; præceptum Domini lucidum.* Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grâce, une âme commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'était jusque-là dissimulées à elle-même; à mesure que ses passions diminuent, ses lumières croissent; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si longtemps sur des devoirs qui lui paraissent alors si évidents et si incontestables; et loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester et de soutenir contre elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette âme touchée, toute l'étendue et les terreurs des vérités saintes; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés, et tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté et la surprise de ses lumières. Ce ne sont

donc pas les règles qui alors s'éclaircissent, c'est l'âme qui se dégage et sort de ses ténèbres : ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente; ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa clarté; en un mot, ce n'est point l'Évangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes frères, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants. Un avare qui se cache à lui-même les règles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la faiblesse de ses penchants, ne fait point de grâce aux inclinations basses et aux attachements sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation et de la fortune, et qui regarde les mouvements éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux et solides, et seuls dignes de sa naissance et de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement et de plaisirs; et comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade et se déshonore par l'oisiveté et par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, et d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères, qui attaquent la conduite, et justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre, au contraire, enivrée de sa personne et de sa beauté, tout occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie et de dérangement d'esprit; et ne voit dans la honte de ses engagements qu'une faiblesse innocente, et des penchants involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connaît les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres faiblesses, et on pousse la sévérité jusqu'au delà même de la règle. Les pharisiens, si éclairés et si sévères sur le crime de la femme adultère et sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyaient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable, et leur envie secrète contre Jésus-Christ. Les ténèbres ne sont donc que dans notre propre cœur; et nous ne commençons à douter de nos devoirs, que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent. Seconde réflexion.

En effet, je vous dis en troisième lieu : Vous croyez que l'Évangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plupart des règles que nous voulons vous prescrire; que nous outrons sa sévérité, et que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît. Écoutez-le donc lui-même, mes frères : nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs et si précis qu'on ne saurait s'y méprendre, et les méconnaître : on ne vous en demande pas d'avantage, et nous vous quittons de tout le reste. Écoutez-le donc : *Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, et qui ne me suit pas, ne saurait être mon disciple.* (LUC, XIV, 27.) *Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, et ne se renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre à mes promesses.* (Ibid. 33.) *Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour.* (MATTH. XI, 12.) *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (LUC, XIII, 5.) *Il n'est pas possible de servir Dieu et le monde.* (MATTH. VI, 24.) *Malheur à ceux qui sont dans la joie et dans l'abondance; et bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas!* (LUC, VI, 25.) *Celui qui aime son père, sa femme, ses enfants, ses biens, son corps, son âme plus que moi, n'est pas digne de moi.* (Ibid. XIV, 26.) *Le monde se réjouira; mais vous, mes disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi, et dans les larmes de la pénitence.* (JEAN, XVI, 20.)

Est-ce moi qui parle ici, mes frères? viens-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Évangile, et vous porter mes propres pensées? Faible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence, et si je prenais dans la faiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerais que le langage de l'homme; je vous dirais que Dieu est trop bon pour punir des penchants qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, et ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrais (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair et de sang). Mais me croiriez-vous, mes frères, je vous l'ai déjà demandé? respecteriez-vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un ange du ciel qui viendrait vous annoncer un nouvel Évangile?

Celui de Jésus-Christ vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs et précis. On consent que vous bor-

niez là toute votre piété, et que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs, et plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces règles saintes et incontestables; nous n'exigeons rien de plus: bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent; et vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons; et que les maximes les plus communes et les plus familières de l'Évangile vont infiniment plus loin que tous nos discours. Troisième réflexion.

Aussi je vous dis, en quatrième lieu, que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne, c'est que l'Évangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles; c'est que, par un abus déplorable, on passe toute la vie à acquérir des connaissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre espérance, les gages de notre immortalité, les consolations de notre exil, et le secours de notre pèlerinage: c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les règles de la profession à laquelle on nous destine; et que le livre où les règles de la profession du chrétien sont renfermées; cette profession, qui survivra à toutes les autres, seule nécessaire, et la seule qui nous suivra dans l'éternité; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, et n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années: c'est enfin, que des histoires fabuleuses et lascives amusent puérilement notre loisir; et que l'histoire des merveilles de Dieu et de ses miséricordes sur les hommes, remplie d'événements si grands, si sérieux, si intéressants, qui devrait faire toute l'occupation et toute la consolation de notre vie, ne nous paraît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Évangile, contre les abus et les préjugés du monde; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annoncions la croyance et les mystères de ces peuples sauvages et éloignés, dont les terres et les mœurs nous sont à peine connues; et si la doctrine de Jésus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits, qu'elle trouva à la naissance de la foi: c'est qu'il est des chrétiens à qui le livre de l'Évangile est presque aussi inconnu qu'il l'était alors aux païens; qui savent à peine si Jésus-Christ est venu porter des lois aux hommes; et qui ne peuvent soutenir un seul moment, sans ennui, la lecture de ce livre divin, dont les règles sont si sublimes, les promesses si consolantes, et dont les païens eux-mêmes, qui embrassaient la foi, admiraient si fort la beauté et la divine philosophie. Ainsi, mes frères, lisez les livres saints, et lisez-les avec cet esprit de foi, de soumission, de dépendance, que l'Église exige; et vous en saurez bientôt autant sur vos devoirs, et sur les règles des mœurs, que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent: *Super omnes docentes me intellexi: quia testimonia tua meditatio mea est.* (Ps. CXVIII, 99.)

Et certes, mes frères, d'où vient, je vous prie, que les premiers fidèles poussèrent si loin la pureté des mœurs et la sainteté du christianisme? Leur annonça-t-on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons? leur prêchait-on un autre Évangile plus clair et plus précis que celui que nous vous prêchons? C'étaient cependant des nations idolâtres et dissolues, qui avaient porté aux vérités de la loi les préjugés des superstitions et des plus infâmes voluptés autorisées par le culte même. Si l'Évangile renfermait les moindres obscurités favorables aux passions, c'étaient sans doute ces premiers disciples de la foi, qui devaient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne proposaient pas aux apôtres et à leurs successeurs, les mêmes difficultés que vous nous opposez sans cesse pour soutenir les abus du monde et les intérêts des passions? d'où vient qu'avec plus de penchants et plus de préjugés que nous pour les plaisirs, ces heureux fidèles comprirent d'abord jusqu'où, pour obéir à l'Évangile, il fallait se les interdire?

Ah! c'est qu'ils avaient nuit et jour le livre de la loi entre les mains: c'est que la patience et la consolation des Écritures étaient la plus douce occupation de leur foi: c'est que les lettres des saints apôtres, et le récit de la vie et des maximes de Jésus-Christ, étaient le seul lien, et l'entretien journalier de ces Églises naissantes: c'est qu'en un mot, pour qui lit l'Évangile, tout ce qui regarde les devoirs est bientôt décidé. Quatrième réflexion.

Enfin, je dis en dernier lieu: Quand même il s'y trouverait encore quelque chose d'obscur; la loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes; les pasteurs les prêchent sur les toits; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille; des hommes pleins de zèle et de lumières les font passer à la postérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Église: jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance

n'eut moins d'excuse, jamais siècle ne fut plus éclairé, et ne connut mieux l'esprit de la foi, et toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance, où les règles ne subsistaient que dans les abus qui les avaient altérées, où le ministère était souvent pour les fidèles une occasion d'erreur et de scandale, et où le prêtre passait pour éclairé dès qu'il était plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu! que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connaissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre : à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent : à mesure que la foi s'affaiblit et s'éteint, elle s'éclaircit et se purifie; semblable à ces feux, qui en expirant jettent une plus grande clarté, et ne font jamais mieux sentir leur force et leur éclat, que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, et des prophètes qui annoncent leurs propres songes. Mais le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés : quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire : ce ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent; c'est nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux; ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que les approbateurs; ils ne nous mènent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laisser; et nous sommes déjà tout résolus de périr dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet, on sent bien soi-même le danger et l'imprudence du choix que l'on fait; plus même l'oracle est complaisant, plus on se défie de ses lumières; plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère : on en fait même souvent le sujet de ses dérisions; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée; on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des faiblesses humaines; et par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie son âme et son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-seulement de respect, mais même d'attention et de ménagement : semblables à ces Israélites, qui un moment après avoir fléchi le genou devant le veau d'or, et attendu de lui leur salut et leur délivrance, le brisèrent avec outrage, et le réduisirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affaiblissement des ministres pourrait être une occasion d'erreur, les exemples des saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses, et dont nous honorons sur la terre la mémoire et les saints travaux : vous voyez que nul d'entre eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre et si innocente : vous voyez que tous les saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, méprisé le monde avec ses plaisirs et ses maximes : vous voyez que les siècles, si différents entre eux pour les usages et pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des justes; que les saints des premiers temps étaient faits comme ceux des derniers; que les pays même les plus dissemblables pour l'humeur et pour les manières, ont produit des saints qui se sont tous ressemblés; que ceux des climats les plus éloignés et les plus différents du nôtre, ressemblaient à ceux de notre nation; que dans toute langue et dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes : qu'enfin leurs situations ont été différentes; que les uns se sont sauvés dans l'obscurité, les autres dans l'élévation; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance, les uns dans la dissipation des dignités et des soins publics, les autres dans le silence et dans le repos de la solitude : en un mot, les uns sur le fumier, les autres sur le trône; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainsi se sont sanctifiés dans tous les siècles et dans tous les pays les princes religieux, les saints conquérants, les courtisans qui ont craint le Seigneur, les magistrats chrétiens, les vierges retirées, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les solitaires pénitents, les prêtres appliqués à l'autel saint, les maîtres et les esclaves, et jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au ciel par d'autres routes, et vous flatter que dans cette foule de serviteurs illustres du Dieu vivant, vous serez seul privilégié? Mon Dieu! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcusable! Sa conscience la lui montre : votre loi sainte la lui conserve : la voix de l'Église la fait retentir à ses oreilles : l'exemple de vos saints la lui met sans cesse devant les yeux : tout s'arme contre ses crimes : tout prend les intérêts de votre loi contre sa fausse paix : de toutes parts sortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité jusqu'au fond de son âme : nul lieu, nulle situation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines sorties de votre sein, qui le poursuivent partout, et qui en l'éclairant, le déchirent : la vérité qui devrait le délivrer, le rend malheureux; et ne voulant pas en aimer la lumière, il est forcé d'en sentir par avance la juste sévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur? Pourquoi changez-vous en une source intarissable de remords cruels, des lumières qui devraient être au dedans de vous toute la consolation de vos peines? Puisque, par une suite des richesses de la miséricorde de Dieu sur votre âme, vous ne pouvez réussir, comme tant d'impies et d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle sans cesse à l'ordre et au devoir, pourquoi vous roidissez-vous contre le bonheur de votre destinée? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même, tant de diversions et de fuites pour vous éviter? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conscience avec vos mœurs, vous-même avec la loi de Dieu; voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme : c'est se tromper, de la regarder comme un joug; elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre servitude; la loi de Dieu toute seule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous délivre. Telle est la destinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ses passions; de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur, et ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? (JEAN, VIII, 46.)

Ce n'est pas assez d'avoir défendu l'évidence de la loi de Dieu, contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir son immutabilité contre tous les prétextes qui semblent autoriser le monde à se dispenser de ses règles saintes.

Jésus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux pharisiens, que la vérité qu'ils connaissent les jugera un jour; qu'ils avaient beau se la dissimuler à eux-mêmes, et que le crime de la vérité connue et méprisée demeurerait à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience : il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité; de substituer des usages et des traditions humaines à la perpétuité de ses règles; de les accommoder aux temps, aux circonstances, aux intérêts; et leur déclare que jusqu'à la fin des siècles, un seul iota ne sera pas changé à sa loi, que le ciel et la terre passeront, mais que sa loi et sa parole sainte sera toujours la même.

Et voilà, mes frères, les abus qui règnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes et les obscurités que nos cupidités répandaient sur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours supérieure à nos passions, dissipait malgré nous ces ténèbres, et que nous n'étions jamais de bonne foi dans les transgressions que nous tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais c'est peu de vouloir, comme les pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi; nous donnons encore atteinte comme eux à son immutabilité : et comme si la loi de Dieu pouvait changer avec les mœurs des siècles, les différences des conditions, la nécessité des situations; nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes, et y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la sévérité, ou pour en violer tout à fait les préceptes.

En effet, premièrement, le cœur des hommes est changeant; chaque siècle voit naître parmi nous de nouveaux usages; les temps et les coutumes décident toujours de nos mœurs : or, la loi de Dieu est immuable dans sa durée; toujours la même dans tous les temps, et dans tous les lieux; et par ce premier caractère d'immutabilité, elle seule doit être la règle constante et perpétuelle de nos mœurs : première réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain; tout ce qui nous égale avec le reste des hommes blesse notre orgueil; nous aimons les distinctions et les préférences; nous croyons trouver dans l'élévation du rang et de la naissance des priviléges contre la loi : or la loi de Dieu est immuable dans son étendue; elle égale tous les états et toutes les conditions; elle est la même pour les grands et pour le peuple, pour le prince et pour les sujets; et par ce second caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états et de conditions, qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs et des règles : seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même; il se persuade que ses intérêts doivent l'em-

porter sur la loi, et sur les intérêts de Dieu même : les plus légers inconvénients lui paraissent des raisons contre la règle : or, la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie; et par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénient, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes : dernière réflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immutabilité de la loi de Dieu confondus : le prétexte des mœurs et des usages; le prétexte du rang et de la naissance; le prétexte des situations et des inconvénients. La loi de Dieu est immuable dans sa durée; donc, les mœurs et les usages ne sauraient la changer : la loi de Dieu est immuable dans son étendue; donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même : la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations; donc, les inconvénients, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Un des reproches les plus pressants et les plus ordinaires que les premiers apologistes de la religion faisaient autrefois aux païens, c'était l'instabilité de leur morale, et les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvait pas dans leur vaine philosophie, et qu'ils ne puisaient pas leurs lumières, disait Tertullien, dans cette raison souveraine qui éclaire tous les esprits, et qui est le docteur immuable de la vérité; mais dans la corruption de leur cœur, et dans la vanité de leurs pensées; ils qualifiaient le bien et le mal selon leurs caprices, et les vices et les vertus étaient presque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur.* (TERTULL.) Cependant, continue ce Père, le caractère le plus inséparable de la vérité, c'est d'être toujours le même : le bien et le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent : sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sont les seules règles éternelles de nos mœurs, et il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, et ce qui est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas; non mutare sententiam, nec variare judicium : non potest aliud esse quod verè quidem bonum est seu malum : omnia penes Dei veritatem fixa sunt.* (TERTULL.)

Or, il n'était pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les écoles païennes, livrées à l'orgueil et aux variations de l'esprit humain; c'était la vanité, et non pas la vérité, qui faisait les philosophes; les règles changeaient avec les siècles; de nouveaux temps amenaient de nouvelles lois : en un mot, la doctrine ne changeait pas les mœurs; c'était le changement de mœurs, qui entraînait toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne, c'est que les chrétiens, qui ont reçu du ciel la loi éternelle et immuable qui règle les mœurs, la croient aussi changeante que la morale des philosophes; qu'ils se persuadent que les devoirs rigoureux que l'Évangile prescrivait d'abord aux premiers âges de l'Église, se sont adoucis avec le relâchement des mœurs, et ne sont plus faits pour l'affaiblissement et la corruption de nos siècles.

En effet, mes frères, l'Évangile, la loi de Jésus-Christ, est immuable dans sa durée : voyant tout changer autour d'elle, seule elle ne change point; les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux, comme elle. Tout change sur la terre, parce que tout se sent de la mutabilité de son origine : les empires et les États ont leur progrès et leur décadence : les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles : les usages changent sans cesse avec le goût des peuples et des climats : du haut de son immutabilité, Dieu semble se jouer des choses humaines, en les laissant dans une révolution éternelle : les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin; nous détruisons ce que nos pères avaient cru digne d'une durée éternelle; et pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de solide, que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais au milieu des changements des mœurs et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles et des mœurs. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles saintes de la loi ne passeront point : telles que les premiers fidèles les reçurent à la naissance de la foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendants les recevront un jour, telles enfin, les bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement : la ferveur ou le déréglement des siècles n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères, ni plus accommodantes : la rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions et des doctrines, leur laisse toute la sage sobriété de leurs règles; et elles forment cet Évangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement, du haut du ciel, à toute langue et à toute nation : *Et vidi alterum Angelum*

volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super omnem terram. (APOC. XIV, 6.)

Cependant, mes frères, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Évangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres et des plaisirs publics, leur assiduité dans les temples, la modestie et la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur désir continuel d'aller se réunir à Jésus-Christ : en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes, et par la consolation des livres saints, et telle enfin que l'Évangile la prescrit à tous les disciples de la foi : lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir, par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu : loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croirait à peine que vous fussiez disciples d'un même maître, et sectateurs de la même loi, vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui ces premiers temps, de ne parler que de l'Église primitive, comme s'il était possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis longtemps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies : vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont; qu'il serait à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Église; mais que tout se relâche et s'affaiblit avec le temps; et que vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande, premièrement, mes frères, les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-elles altéré celle de l'Évangile; les règles sont-elles devenues plus commodes et plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels et plus voluptueux? et le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jésus-Christ? Lorsqu'il a prédit dans l'Évangile, que dans les derniers temps, c'est-à-dire, dans les siècles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouverait presque plus de foi sur la terre, que son nom y serait à peine connu, que ses maximes y seraient anéanties, que les devoirs seraient incompatibles avec les usages, et que les justes eux-mêmes se laisseraient presque souiller par la contagion universelle, et entraîner au torrent des exemples : a-t-il ajouté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcherait quelque chose de la sévérité de son Évangile; qu'il consentirait que les usages établis par l'ignorance et le déréglement des siècles, succédassent aux règles et aux devoirs de sa doctrine; qu'il exigerait alors de ses disciples, infiniment moins qu'il n'exigeait à la naissance de la foi; et que son royaume, qui n'était d'abord promis qu'à la violence, serait alors accordé à l'indolence et à l'oisiveté? l'a-t-il ajouté, je vous le demande? Au contraire, il avertit ses disciples qu'alors, que dans ces derniers temps, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes, pour se mettre à couvert de la corruption générale : il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde, qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes; et il finit par les exhorter encore une fois de veiller, et de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.* (LUC, XXI, 36.)

Et en effet, mes frères, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente et attentive; plus nous sommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification, nous deviennent nécessaires. Le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos pères; et loin que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les premiers temps, nous péririons avec une vertu médiocre, qui soutenue alors par l'exemple commun, aurait peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes frères, je vous le demande en second lieu; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Évangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi? Croyez-vous que Jésus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocents, charitables, fervents, qui vivaient dans ces temps heureux de l'Église, ces hommes qui s'interdisaient eux-mêmes tous les plaisirs, ces premiers héros de la religion, qui conservaient presque tous jusqu'à la fin, la grâce de la régénération qui les avait faits chrétiens? Quoi! mes frères; Jésus-Christ n'aurait récompensé leur zèle et leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, et il aurait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Quoi! mes frères, Jésus-Christ n'aurait fait des lois sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières

femmes chrétiennes qui renonçaient à tout pour lui plaire, qui ne se partageaient qu'entre le Seigneur et leur époux; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevaient leurs enfants dans la foi et dans la piété? les Électre, les Eunice, les Loïde, ces premières héroïnes de la foi? et il exigerait moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, et qui corrompent les cœurs par la liberté de leurs mœurs, et les piéges qu'elles tendent à l'innocence? Et où serait ici l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne? On exigerait donc plus de celui qui doit moins? les transgressions de la loi dispenseraient donc de sa sévérité ceux qui la violent? il suffirait d'avoir des passions pour être en droit de les satisfaire? la voie du ciel s'aplanirait pour les pécheurs, et conserverait toute son âpreté pour les justes? et plus les hommes auraient de vices, moins ils auraient besoin de vertu?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes frères : Si le changement des mœurs pouvait changer les règles, si les usages pouvaient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderait donc à l'inconstance des temps, et au goût bizarre des hommes? Il faudrait donc un Évangile pour chaque siècle et pour chaque nation? car nos usages n'étaient pas établis du temps de nos pères; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux : ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jésus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni devenir notre règle, ni la changer; car la règle est de tous les temps et de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Évangile, puisqu'il faudrait dire anathème à un ange même qui viendrait nous en annoncer un nouveau, et que l'Évangile ne serait plus qu'une loi humaine, et point sûre pour les hommes, si elle pouvait changer avec les hommes : donc il ne faut pas juger des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages; mais juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles : donc c'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps, et non pas la variation des temps, devenir la règle même de la loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes frères, que les temps ne sont plus les mêmes; mais la loi de Dieu ne l'est-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers : changez-vous vous-même; sauvez votre âme, dont vous êtes chargé; voilà tout ce qu'on exige de vous : qu'enfin, les chrétiens des premiers temps avaient, ou plus de force, ou plus de grâce que nous : ah! ils avaient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde : voilà tout ce qui les distinguait de nous.

N'avons-nous pas les mêmes sources de grâces qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Église? N'avons-nous pas encore au milieu de nous des âmes pures et saintes, qui font revivre la foi et la ferveur des premiers temps, et qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs, et des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites donc plus, dit l'Esprit de Dieu, que les temps qui nous ont précédés avaient des avantages sur le nôtre : *Ne dicas quòd priora tempora meliora fuere quàm nunc sunt; stulta enim est hujuscemodi interrogatio.* (ECCLÉS. VII, 11.) Il en a toujours coûté pour suivre Jésus-Christ : il a fallu dans tous les temps porter sa croix, ne pas se conformer au siècle corrompu, vivre comme des étrangers sur la terre : les saints ont eu dans tous les temps, les mêmes passions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obstacles à surmonter : et s'il y a ici quelque différence, c'est que dans les premiers temps, ce n'étaient pas de seuls usages arbitraires qu'il fallait éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avait à craindre en se déclarant pour Jésus-Christ; c'étaient les supplices les plus cruels auxquels il fallait s'exposer; c'était la puissance des césars, et la fureur des tyrans qu'il fallait mépriser; c'étaient des superstitions respectables par leur ancienneté, autorisées par les lois de l'empire, et par le consentement de presque tous les peuples, dont il fallait se dispenser; c'était, en un mot, l'univers entier qu'il fallait armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux était plus forte que les supplices, que les tyrans, que les césars, que le monde entier; et la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages, ou la puérilité d'une dérision; et l'Évangile, qui pouvait autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle. La loi de Dieu est donc immuable dans sa durée; toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux : mais elle est encore immuable dans son étendue, et la même pour tous les états et toutes les conditions; c'est ma seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de réunir sous les mêmes règles, le Juif et le gentil, le grec et le barbare, les grands et le

peuple, le prince et les sujets : en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'était donnée qu'à un peuple seul : mais Jésus-Christ est un législateur universel; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple; de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps : c'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent : on peut y exercer des conditions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisaient autrefois les hommes, sont anéanties par l'Évangile : cette loi sainte ne connaît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni esclave; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle, qui les égale tous; elle ne les distingue point par leurs noms et par leurs places, mais par leurs vertus; et les plus grands à ses yeux sont ceux qui sont les plus saints.

Cependant une seconde illusion assez ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle change et s'adoucit en faveur du rang et de la naissance, que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation; et que les obstacles que les grandes places, et les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Évangile, et qui en rendent aux grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout temps par l'usage aux grands, leur sont accordés par la loi de Dieu, et qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De là toutes les lois de l'Église violées; les temps et les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire, et réservés au nom seul et à la naissance : de là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son Dieu de soi-même; la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse et les justifie.

Mais, mes frères, je l'ai déjà dit, l'Évangile est la loi de tous les hommes : grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer : l'Église, en vous recevant au nombre de ses enfants, n'a pas proposé aux grands d'autres vœux à faire, et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promesses; tous juré, à la face des autels, d'observer le même Évangile : l'Église ne vous a pas demandé alors, si, par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple; mais si, par votre renaissance en Jésus-Christ, vous vouliez être fidèle, et vous engager à suivre sa loi : sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Évangile saint sur votre tête, pour marque que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or, mes frères, tous les devoirs de l'Évangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre et affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant, les autres pour perfectionner cette première grâce du chrétien que nous avons reçue dans le baptême : c'est-à-dire, les uns pour détruire en nous le vieil Adam; les autres pour y faire croître Jésus-Christ. La violence, le renoncement, la mortification, regardent le premier; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le désir des biens invisibles, sont renfermés dans le second : voilà tout l'Évangile. Or, je vous demande, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs, dont le rang et la naissance puissent vous dispenser?

Devez-vous moins prier que les autres fidèles? avez-vous moins de grâces à demander qu'eux, moins d'obstacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins de désirs à combattre? Hélas! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent, plus les occasions de chute naissent sous vos pas, plus le monde vous devient aimable, plus tout favorise vos passions, plus tout contredit vos bons désirs : est-ce dans une situation si terrible pour le salut, que vous trouvez des priviléges qui vous le rendent plus doux et plus commode? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient nécessaire, parce que plus les plaisirs corrompent votre cœur; plus la vigilance est indispensable, parce que les périls sont plus fréquents; plus la foi doit être vive, parce que tout ce qui vous environne l'affaiblit et l'éteint; plus la prière doit être continuelle, parce que les grâces pour vous soutenir doivent être plus abondantes; la pauvreté de cœur plus héroïque, parce que les attachements aux choses d'ici-bas sont plus inévitables : enfin plus vous êtes élevé, plus le salut vous devient difficile; voilà le seul privilége que vous pouvez attendre de votre élévation. Ainsi, grand Dieu! vous nous avertissez souvent que votre royaume n'est que pour les pauvres et les petits : vous ne parlez de la difficulté du salut pour les grands et les puissants, qu'en des termes qui sembleraient leur ôter tout espoir d'y prétendre, si nous ne savions que vous voulez le salut de tous les hommes, et que votre grâce est encore plus puissante

pour nous sanctifier, que la prospérité pour nous corrompre.

Et certes, mes frères, si la grandeur et l'élévation rendaient notre condition plus heureuse et plus favorable par rapport au salut, en vain la doctrine de Jésus-Christ nous apprendrait à craindre les grandeurs et les prospérités humaines : en vain on nous dirait, que bienheureux ceux qui pleurent et qui sont affligés ici-bas ; que malheur à ceux qui se réjouissent et qui sont dans l'abondance : et qu'enfin recevoir sa récompense dans ce monde, par les biens et les honneurs passagers qu'on y reçoit, c'est un préjugé presque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire, la grandeur et la prospérité deviendraient un état digne d'envie, même selon les règles de la foi : il faudrait appeler heureux, contre la maxime de Jésus-Christ, ceux qui sont dans les plaisirs et dans l'opulence; puisque, outre les douceurs d'une fortune riante, ils y trouveraient encore une voie de salut plus douce et plus aisée que dans un état plus obscur : ceux qui souffrent, et qui sont affligés ici-bas, seraient donc les plus malheureux de tous les hommes, puisqu'à toutes les amertumes de leur condition, il faudrait encore ajouter celles d'un Évangile plus rigoureux et plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Évangile faudrait-il vous annoncer, mes frères, si c'étaient là les règles de la morale de Jésus-Christ!

Mais je n'en dis pas assez. Quand la prospérité n'exigerait pas des précautions plus sévères par les périls qui l'environnent, elle exigerait du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes et les excès qui en sont inséparables. Hélas! mes frères, n'est-ce pas parmi vous que les passions ne connaissent plus de bornes; que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médisances plus cruelles, l'ambition plus démesurée, les voluptés plus monstrueuses? N'est-ce pas parmi les grands que la débauche plus affreuse raffine même sur les crimes communs; que les dissolutions deviennent un art; et que pour prévenir les dégoûts inséparables du déréglement, on cherche dans le crime, des ressources contre le crime même? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la religion? si les plus justes sont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en seraient-ils déchargés? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, et non sur votre rang : jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, et non par les vains hommages que les hommes vous rendent : comptez les jours et les années de vos crimes, qui seront les titres éternels de votre condamnation, et non pas les années et les siècles de l'antiquité de votre race, qui ne forment que de vains titres écrits sur la cendre de vos tombeaux : examinez ce que vous devez à Dieu, et non pas ce que les hommes vous doivent. Si le monde devait vous juger, vous pourriez vous promettre des distinctions et des préférences; mais le monde sera lui-même jugé, et celui qui le jugera et vous aussi, ne distinguera les hommes que par les vices ou les vertus. Il ne demandera pas les noms il ne demandera que les œuvres : mesure là-dessus les distinctions que vous devez attendre.

Aussi, mes frères, nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Évangile, proposât aux princes du peuple, et aux grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple : il parle dans la capitale de la Judée, et devant ce que la Palestine avait de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer, ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivait; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs; voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siége des rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée; à ce jeune homme qui possédait de si grands biens, comme aux enfants de Zébédée, qui n'avaient que leurs filets pour héritage; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie, d'une condition plus obscure; ses ennemis eux-mêmes avouaient que c'était là son caractère propre, et étaient forcés de lui rendre cette justice, qu'il enseignait la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avait égard ni au rang ni aux personnes. *Scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces... : non enim respicis personam hominum.* (MATTH. XXII, 16.)

Que dis-je! après sa mort même, l'Évangile ne parut une doctrine descendue du ciel, que parce que, annonçant aux grands et aux puissants des maximes tristes et crucifiantes, si incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas de se soumettre au joug de Jésus-Christ, et d'embrasser une loi, qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettait pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas, qu'aux pauvres et au simple peuple. Et en effet, mes frères, pourquoi les premiers défenseurs de la foi auraient-ils regardé la conversion des césars et des puissants du siècle, comme une preuve de la vérité et de la divinité de l'Évangile? Qu'y aurait-il de si surprenant, que les

riches et les puissants eussent embrassé une doctrine qui les distinguerait du peuple, par une plus grande indulgence ; qui, tandis qu'elle prescrirait aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, se relâcherait en faveur des grands, et consentirait que les profusions, les plaisirs, les sensualités, les jeux, les spectacles, si rigoureusement interdits au commun des fidèles, devinssent une occupation innocente pour eux ; et que ce qui est une voie de perdition pour les autres, fût pour eux seuls la voie du salut ? Ce serait donc la sagesse du siècle qui aurait établi l'Évangile, et non pas la folie de la croix : ce seraient les artifices et les égards humains, et non pas le bras du Tout-Puissant : ce serait la chair et le sang, et non pas la vertu de Dieu ; et la conversion de l'univers n'aurait rien de plus merveilleux, que l'établissement des superstitions et des sectes.

Et au fond, mes frères, de bonne foi, si l'Évangile avait des distinctions à faire, et des complaisances à accorder ; si la loi de Dieu pouvait relâcher quelque chose de sa sévérité, serait-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance ? Quoi ! elle conserverait toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux ? elle condamnerait aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance et d'amertume, et qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front ? et elle déchargerait de ces devoirs rigoureux les grands de la terre ? et elle n'exigerait rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs ? et elle réserverait toute son indulgence pour ces âmes molles et voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croient être sur la terre que pour y jouir d'une injuste félicité, et qui ne connaissent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes ?

Grand Dieu ! c'est l'aveuglement que votre justice répand sur les prospérités humaines : après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumières de la foi. Il est rare que les grands, si éclairés sur les intérêts de la terre, sur les voies de la fortune et de la gloire, sur les ressorts secrets qui font mouvoir les cours et les empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du salut ; le monde les a si fort accoutumés aux préférences, qu'ils se persuadent devoir en trouver aussi dans la religion. Parce que les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croient, ô mon Dieu ! que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme ; et qu'en remplissant quelques faibles devoirs de piété, qu'en faisant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au delà de ce qu'ils vous doivent ; comme si leurs moindres œuvres de religion trouvaient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne le trouvent à vos yeux que dans la foi et la charité qui les anime.

C'est ainsi, mes frères, que la loi de Dieu, immuable dans son étendue, est la même pour tous les états, pour les grands et pour le peuple. Mais elle est encore immuable dans toutes les situations de la vie ; et il n'est ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, et même l'adoucir, devienne un tempérament légitime et nécessaire : ce devait être ici ma dernière réflexion ; mais j'abrége, et je poursuis.

Oui, mes frères, tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire, contre la loi de Dieu ; les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu serait injuste, et exigerait trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usait d'indulgence à notre égard.

Ainsi, la loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui leur appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, et de ne pas permettre que des créanciers malheureux souffrent de nos profusions insensées : cependant, on se persuade que dans une grande place, il faut soutenir l'éclat d'une dignité publique : que l'honneur du maître demande qu'on ne laisse pas avilir par des dehors obscurs et rampants, le poste élevé qu'il nous a confié ; qu'on est redevable au prince, à l'État, à soi-même, avant que de l'être aux particuliers, et que la bienséance publique l'emporte alors sur la règle particulière.

Ainsi, la loi de Dieu nous enjoint d'arracher l'œil qui scandalise, et de le jeter bien loin de nous ; de nous séparer d'un objet qui a été de tout temps l'écueil de notre innocence, et auprès duquel nous ne saurions être en sûreté : cependant, l'éclat que ferait une rupture, les soupçons qu'elle pourrait réveiller dans l'esprit du public, les liens de société, de parenté, d'amitié, qui semblent rendre la séparation impossible sans éclat, nous persuadent qu'elle n'est pas alors ordonnée, et qu'un péril devenu comme nécessaire, devient pour nous une sûreté.

Ainsi, la loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conscience en la retenant dans l'injustice ; c'est-à-dire, de ne pas dissimuler par des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer : ce-

pendant, on se persuade que des vérités qui seraient utiles, doivent être supprimées, et qu'une liberté dont tout le fruit serait d'exposer notre fortune, et de nous rendre odieux sans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, serait plutôt une indiscrétion qu'une loi de charité et de justice.

Ainsi, la loi de Dieu nous prescrit de ne chercher dans les soins publics que l'utilité des peuples, pour qui seuls l'autorité nous est confiée ; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injustice, les asiles de l'oppression et de la misère : cependant, on croit se trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, soutenir des abus que l'on connaît insoutenables, sacrifier sa conscience et son devoir à la nécessité des temps, et violer sans scrupule les règles les plus claires, parce que les inconvénients qui naîtraient de leur observance, semblent en rendre la transgression nécessaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconvénients humains font toujours pencher la balance de leur côté; et le devoir, et la loi de Dieu cède toujours à la nécessité des temps et des conjonctures.

Or, mes frères, je ne vous dis pas, premièrement, que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en parallèle avec notre âme, ne doit être compté pour rien; et que quand le ciel et la terre changeraient de face, que le monde entier devrait périr, et tous les maux fondre sur notre tête, ces inconvénients seraient toujours infiniment moindres que la transgression de la loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, secondement, que la loi a toujours, du moins, la sûreté pour elle contre le prétexte, parce que l'obligation de la loi est claire et précise, au lieu que la justice du prétexte qui introduit l'exception, est toujours douteuse ; et qu'ainsi, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Évangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvénients certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos, et nous persuader qu'alors il nous est permis de recourir à des expédients qui l'adoucissent, et qui en concilient la sévérité avec les intérêts de notre amour-propre. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles, commodes, et qui ne prissent rien sur nos passions : il est venu porter le glaive et la séparation dans les cœurs ; séparer l'homme de ses proches, de ses amis, de lui-même ; nous montrer une voie rude et malaisée à tenir. Ainsi, ce que nous appelons inconvénients, et extrémités inouïes, ne sont au fond que l'esprit de la loi, les conséquences les plus naturelles des règles, et la fin que Jésus-Christ s'était proposée en nous les prescrivant.

Ce jeune homme de l'Évangile, regardait comme un inconvénient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à son père, et recueillir sa succession, s'il suivait Jésus-Christ ; et c'est précisément ce sacrifice, que Jésus-Christ exigeait de lui. Ces hommes appelés au festin regardaient comme un inconvénient; l'un, d'abandonner sa maison des champs ; l'autre, son commerce; le dernier, enfin, de suspendre la solennité de ses noces ; et c'était pour rompre tous ces liens qui les attachaient encore trop à la terre, que le père de famille les invite de venir s'asseoir au festin. Esther regardait d'abord comme un inconvénient d'aller paraître devant Assuérus contre la loi de l'empire, et de se déclarer fille d'Abraham, et protectrice des enfants d'Israël ; et cependant, comme lui représente le sage Mardochée, le Seigneur ne l'avait élevée à ce point de gloire et de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paraît une raison contre la loi ; et nous prenons pour des inconvénients les obligations mêmes.

D'ailleurs, mes frères, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs, se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; que le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de soulever contre elle toutes les raisons de la chair et du sang; et que la vertu ressemblerait au vice, si elle ne trouvait au dehors et au dedans de nous, que des facilités et des convenances? Les justes, mes frères, n'ont jamais été paisibles observateurs des règles saintes : Abel trouva des inconvénients dans la jalousie de son propre frère; Noé, dans l'incrédulité de ses citoyens; Abraham, dans les disputes de ses serviteurs; Joseph, dans les périls où l'exposait l'amour de la pudeur, et la fureur d'une femme infidèle; Daniel, dans les usages d'une cour profane; le pieux Esdras, dans les mœurs de son siècle; le généreux Éléazar, dans les piéges d'un tempérament spécieux : enfin, suivez l'histoire des justes, et vous verrez que dans tous les siècles, tous ceux qui ont marché dans les préceptes et dans les ordonnances de la loi, ont trouvé des inconvénients où la justice elle-même semblait autoriser la transgression des règles; ont rencontré en leur chemin des obstacles, où les lumières d'une

raison humaine semblaient décider en faveur du prétexte contre la loi; en un mot, où la vertu semblait condamner la vertu même : et qu'ainsi il n'est pas nouveau à la loi de Dieu de trouver des obstacles; mais qu'il est nouveau de prétendre trouver dans ces obstacles des excuses légitimes, qui nous dispensent de la loi de Dieu.

Et la raison décisive qui confirme cette vérité, c'est que nos passions seules forment les inconvénients qui nous autorisent à chercher des tempéraments à nos devoirs et à la loi de Dieu; et que des vues de fortune, de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les justifient à nos yeux, malgré l'évidence des règles qui les condamnent, que parce que nous aimons plus notre gloire et notre fortune que les règles mêmes.

Mourons au monde et à nous, mes frères; rendons à notre cœur les sentiments d'amour et de préférence qu'il doit à son Seigneur : alors tout nous paraîtra possible; les difficultés s'aplaniront en un instant; et ce que nous appelons inconvénients, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes quand on les aime! Les raisons ne manquent jamais aux passions : l'amour-propre est habile à mettre toujours les apparences de son côté : il change toujours nos faiblesses en devoirs, et nos penchants deviennent bientôt des titres légitimes : et ce qu'il y a ici de plus déplorable, dit saint Augustin, c'est que nous appelons la religion même au secours de nos passions; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les règles de la piété même; et que nous recourons à des prétextes saints, pour autoriser des cupidités injustes : *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena, religionem suffragari debere christianam.* (S. Aug.)

C'est ainsi, ô mon Dieu! que nous passons presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes; que nous n'employons les lumières de notre raison, qu'à obscurcir celles de la foi; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre, qu'à chercher des autorités à nos passions, qu'à imaginer des situations où nous croyons pouvoir vous désobéir impunément : c'est-à-dire, que tous nos soins, toutes nos réflexions, toute la supériorité de nos vues, de nos lumières, de nos talents, toute la sagesse de nos mesures et de nos conseils, se borne à nous perdre, et à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle.

Évitons ce malheur, mes frères; ne comptons de voie sûre pour nous, que celle des règles et de la loi; et souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la loi, que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu, après avoir été la règle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum.

Je suis encore avec vous un peu de temps. (Jean, vii, 33.)

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes : les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient : les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer : toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire : les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours; et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée; c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce temps dont nous paraissons faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, et c'est un crime; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, et c'est une folie. Employons le temps que Dieu nous

donne, parce qu'il est court; ne l'employons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire, connaissons tout le prix du temps, et nous ne le perdrons pas; connaissons-en l'usage, et nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par là, nous éviterons et les périls de la vie oiseuse, et les inconvénients de la vie occupée; c'est le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes : les grands avantages qui peuvent nous en revenir; le peu que nous avons à les posséder; et enfin, tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or, voilà, mes frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable : premièrement, il est le prix de l'éternité; secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit; enfin, il est irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité : oui, mes frères, l'homme condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devrait recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jésus-Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort et de condamnation prononcé contre tous les hommes en la personne du premier pécheur; nous vivons, quoique enfants d'un père condamné à la mort, et héritiers nous-mêmes de sa peine, parce que le Rédempteur est mort à notre place : la mort de Jésus-Christ est donc la source et le seul titre du droit que nous avons à la vie; nos jours, nos moments sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix; et le temps que nous perdons si vainement, est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort, et le mérite de son sacrifice.

Non-seulement comme enfants d'Adam, nous ne méritons plus de vivre; mais tous les crimes même que nous avons ajoutés à celui de notre naissance, sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre : tout pécheur est donc un enfant de mort et de colère; et toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation et de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusque-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidents, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vu finir celle de nos amis et de nos proches, et dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine : le temps qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de grâces, qui composent le fil et comme tout le cours de notre vie : chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu; et passer ce temps et ces moments en une inutilité déplorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde : prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité. Voilà, mes frères, le premier crime attaché à la perte du temps : c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit; qu'on ne nous laisse que pour acheter le royaume du ciel; et que nous dissipons comme la chose la plus vile, et dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde, un homme lequel héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireraient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, et à des grandeurs humaines; hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable; de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, mes frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art conti-

nuel de le perdre; et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité; mais de plus, il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes frères, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, serait encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; du moins, les jours et les moments perdus ne formeraient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure si peu; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paraissons que pour disparaître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles: le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas! où prendre des moments de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société : que reste-t-il pour vous, pour Dieu pour l'éternité? et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore que usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez, mes frères, le nombre de nos crimes passés, que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans! hélas! dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie : le temps serait encore trop court; et il faudrait que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu! que peut-il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité, dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu! quelle place peuvent donc trouver les jeux et les amusements frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffirait pas tout entier pour expier un seul de mes crimes?

Ah! mes frères, y pensons-nous? un criminel condamné à mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? se plaindrait-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui aurait accordé? en serait-il embarrassé? chercherait-il des amusements frivoles pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance? ne mettrait-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? ne remplacerait-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manquerait à la brièveté du temps qu'on lui aurait accordé? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé, nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur, et changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique, et ce jour rapide nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie; nous cherchons comment l'abréger; à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, mes frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, et d'en retrancher une partie? Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine

de l'usage indigne qu'on faisait de la vie! Quel siecle, que règne vit jamais tant de ces tristes exemples? C'étaient autrefois des accidents rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours : soit que nos crimes nous attirent ce châtiment; soit que nos excès, inconnus à nos pères; nous y conduisent; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avaient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loisir de connaître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Église, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avaient toujours abusé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des moments vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des moments vides dans la journée? mais c'est là votre crime de les laisser dans ce vide affreux, les jours du juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée? mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies; et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? Mon Dieu! que de saints solitaires se plaignaient que les jours passaient trop rapidement : ils reprenaient sur la nuit ce que la brièveté du jour avait ôté à leurs travaux et à leur zèle : ils trouvaient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques; il ne leur restait pas assez de temps dans le calme et le loisir de leur solitude pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles : et nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins, et nous, au milieu des sollicitudes et des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos moments; et nous, redevables à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie, d'une infinité de devoirs; nous trouvons encore du vide dans notre vie, et le peu qui nous en reste nous paraît trop long, pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom!

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose; mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence? mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? mais le temps passe lui-même si rapidement; et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? Et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie? Il y en a, j'en conviens : mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés; et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel : mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous les devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la faiblesse humaine; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes; c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile, au sortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hasard! Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons, et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours? la passion du jeu n'est presque jamais seule, et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres; voilà ces délassements que vous croyez innocents et nécessaires, pour remplir les moments vides de vos journées.

Ah! mes frères, combien de réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces moments dont vous ne savez que faire! et si leur demande pouvait être exaucée, quel usage ne feraient-ils pas d'un moment si précieux? Que de larmes de componction et de pénitence! que de prières et de supplications pour

toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance! Cependant on leur refuse ce moment unique; on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux : et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes frères : et au lit de la mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chrétien que celui que vous tâcherez d'obtenir; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours; et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes frères, c'est que non-seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable; et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces temps perdus et passés dans l'inutilité, sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avait préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos moments; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devaient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étaient attachées le sont aussi : les moments de Dieu sont finis, et ne reviennent plus; le cours de ses miséricordes est réglé : nous avons cru ne perdre que des moments inutiles; et avec eux nous avons perdu des grâces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avait destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devait nous avancer d'un degré, vers le ciel : or, les jours et les moments perdus nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin; qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière; ou que du moins pour regagner les moments perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grâce, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable; et consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence et de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus, quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes : c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations; il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avait laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle : ce temps, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois, et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment; on ne saurait donc plus revenir sur ses pas, et réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons, devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité.

Grand Dieu! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments! vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années! de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments, dont vous seul connaissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure; des moments que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles, pour nous laisser le temps de faire pénitence; des moments que votre justice vous

presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé; des moments que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles; des moments enfin dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière! Grand Dieu! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue : il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité : toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle, et qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, et des efforts que je fais pour l'éviter? la dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu! pour une âme destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité! quelle vie qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les moments qui lui échappent!

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps, et à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse; il faut vous exposer les inconvénients de la vie occupée.

DEUXIÈME PARTIE.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, la plupart de ceux qui m'écoutent ont, sans doute, opposé en secret, que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagements infinis de leur état; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires, qui absorbe toute leur vie; et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes frères, une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments; c'est de les remplir dans l'ordre, et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne : la vie de la foi est une vie de règle et de sagesse : l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le dérèglement de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant, la vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile; une vie toujours laborieuse et toujours vide : leurs passions forment tous leurs mouvements. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes; qui les font courir çà et là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles : et en remplissant tous leurs moments, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste premièrement, à nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient; et ne pas compter parmi nos devoirs, les soins et les embarras que l'inquiétude, ou nos passions toutes seules, nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées, celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre temps, celles que l'inquiétude, ou les passions toutes seules nous forment.

L'inquiétude; oui, mes frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes : rien n'est plus triste pour la plupart des hommes que de se retrouver avec eux seuls, et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent; que des attachements criminels nous souillent; que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, et dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes : nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui; et nous croyons trouver dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs, cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir, et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais, hélas! nous nous trompons : l'ennui ne se trouve que dans le dérangement, et dans une vie

d'agitation, où jamais rien n'est à sa place; c'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du temps présent, que des devoirs marqués occupent : jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués : jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres : les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place : le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage; et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui et au dégoût; et elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre temps. Car si les moments que l'ordre de Dieu ne règle point, sont des moments perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs; si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée, où chaque occupation ait sa place fixe; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes frères, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paraisse occupé du frivole et des plaisirs; des soins plus sérieux et des occupations plus solides succèdent à l'oisiveté et aux amusements des premières mœurs; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'État, au prince, aux soins publics; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit, le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie; et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles, et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes : la religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres, nous y appelle; et que par son propre choix, on préfère toujours la sûreté et le loisir d'un état privé, au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut, ou la condamnation éternelle qui nous attend, est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devraient être, pour nous, tristes et onéreux; et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devrait nous paraître, pour nous, un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité; c'est la première maxime de la foi, et le fond du christianisme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laisse à nous-mêmes, et ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons, ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même; ni souvent même nos talents : nous ne consultons que nos passions; que ce désir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères : nous voulons paraître sur la scène, et devenir des personnages; et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paraissent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout : le loisir si cher à une âme fidèle nous paraît honteux : tout ce qui nous partage entre nous et le public; tout ce qui donne

aux autres hommes un droit absolu sur notre temps ; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traînent après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandait pas d'eux ; et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé ; et redire sans cesse qu'il serait temps enfin de vivre pour soi, après avoir si longtemps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours : ils paraissent gémir sous le poids des affaires ; mais ils porteraient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée : ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois ; et ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus : c'est un langage de vanité : ils voudraient paraître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandait pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous ne connaîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, mes frères, si au milieu des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel : ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure, à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage ; tout cela paraît essentiel et indispensable : on n'oserait y toucher, y retrancher : on le prolonge même au delà des bornes de la raison et de la nécessité ; et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut ; dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devrait donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes frères, au lieu de prendre sur nos délassements, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage et la mollesse ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques faibles restes, qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs ; quelques moments rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, et que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous ; tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini, et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion, ces moments de rebut, que la lassitude, ou le défaut de plaisirs, nous laisse : ce sont proprement des moments de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu, un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût, et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetterait la vie du monde et des plaisirs trop soutenue, et prolongée outre une certaine mesure au delà de laquelle se trouve l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut : tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste plus rien pour Dieu et pour l'éternité : il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre, et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle ? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel : tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissants du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux : les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un maître et à un seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits ; nous de-

vons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, et qui nous lient aux autres hommes; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls, les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent; mais les devoirs que nous vous rendons nous laissent une joie véritable dans le cœur, nous soutiennent, nous calment, nous consolent, et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu! avant que d'être a nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale : c'est donc pour vous premièrement que nous devons en faire usage; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice, et travailler à votre salut : j'en conviens; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujettissements, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire, et nos pas à la nôtre; et nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusements puérils indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes frères, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde! On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importants, et exercées avec gloire; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monuments publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu; si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes; devant Dieu c'est une vie perdue : en vain les histoires parleront de nous; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : *Et in scripturâ domûs Israel non scribentur* (ÉZÉCH. XIII, 9) : en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles; nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avait admirée.

Car de bonne foi, mes frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre? qu'il regardât comme un temps bien employé, le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires : j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie : je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même : vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des rois : vous vous êtes fait un grand nom parmi

les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles : j'ai conclu des traités importants : j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes : je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois? Hélas! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut : vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfants : j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai fait des études profondes : j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux : j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes : j'ai fait valoir mes grands talents, et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avait confié était celui de la foi et de la grâce, dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des saints : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état : j'ai fait des amis : j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel : vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité.

Non, mes frères, quel vide affreux la plupart de ces hommes, qui avaient gouverné les États et les empires; qui semblaient faire mouvoir l'univers entier; qui en avaient rempli les premières places; qui faisaient tout le sujet des entretiens, des craintes, des désirs, des espérances des hommes; qui occupaient presque seuls les attentions de toute la terre; qui portaient tout seuls le poids des soins et des affaires publiques : quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort? tandis que les jours d'une âme sainte et retirée, qu'on regardait comme des jours obscurs et oiseux, paraîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes, mes frères : le temps est court, il est irréparable; il est le prix de votre éternelle félicité; il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes : mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes frères, dit l'Apôtre, le temps est court (COR. VII, 29); usons donc du monde comme si nous n'en usions pas : possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe : et ne comptons de réel dans toute notre vie, que les moments que nous aurons employés pour le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LE SALUT.

Tempus meum nondùm advenit; tempus autem vestrum semper est paratum.

Mon temps n'est pas encore venu; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. (JEAN, VII, 6.)

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parents selon la chair, qui le pressaient de se manifester au monde, et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talents, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satisfaire leurs passions; c'est là le temps de l'homme : *Tempus vestrum semper est paratum :* mais le temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire, le temps de travailler au salut, n'est jamais prêt; ils le renvoient, ils le diffèrent; ils attendent toujours qu'il arrive, et il n'arrive jamais : *Tempus meum nondùm advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, et leur font tout entreprendre : car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul

plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit, enfin, où tout s'agite et tout se méprend?

Certes, mes frères, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patients dans leurs poursuites, on dirait qu'ils travaillent pour des années éternelles, et pour des biens qui doivent assurer leur félicité : on ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée; et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et plus nécessaires; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort et la porte de l'éternité, et que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme : les soins des passions sont toujours pénibles et sérieux; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient faibles et languissantes : le salut tout seul est pour nous un amusement : nous travaillons pour les biens frivoles, comme si nous travaillions pour des biens éternels; nous travaillons pour les biens éternels, comme si nous travaillions pour les biens frivoles.

Oui, mes frères, les soins de la terre sont toujours vifs; obstacles, fatigues, contre-temps, rien ne nous rebute : les soins de la terre sont toujours prudents; dangers, piéges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère : rien de plus languissant, et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre : rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence : avec vivacité, pour ne pas se rebuter; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien sans doute ne devrait nous intéresser davantage en cette vie que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes, se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal, et qui devrait être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les consolations de la grâce attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant et le plus triste. Et voilà, mes frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire : les intrigues et les mouvements qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse : les projets et les négociations, qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie, et pour supériorité de talents : l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique : enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des âmes faibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hom-

mes? ah! tous les monuments de l'orgueil périrent avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes; les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser; et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que l'Auteur de son être; on n'aime que le Souverain de l'univers; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne désire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatants, un esclavage illustre : la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talents, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrents sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie; et leur élévation en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances : mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et, portés sur les ailes de la grâce, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos désirs déréglés; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement; et loin que leur destinée nous fasse envie, et réveille en nous de faibles désirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde; qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion : que dirai-je? nous devenons peut-être les censeurs de leur vertu, nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grâce, les motifs secrets de leur changement; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines; et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes! D'où vient cela? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut : première cause de notre indifférence.

En second lieu, nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes frères, nous voulons tous nous sauver; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance : nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne : mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes frères, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leurs temps et leurs moments marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins? en faisons-nous une affaire seulement? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes; mais qu'est-ce, si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions, et à vos caprices? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière; mais le monde, au sortir de là, ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints; mais, sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence passagère; vous souffrez peut-être une injure; vous prenez sur vous pour une obligation de piété : mais ce sont là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre

commun, et qui n'ont jamais de suite; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui : le salut n'a que vos intervalles; le monde a, pour ainsi dire, l'état et le fonds : les moments sont pour Dieu; la vie tout entière est pour nous-mêmes.

Je sais, mes frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entiers, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais vous dites, pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille; que des affaires d'une certaine nature seront terminées; que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité; que certains embarras seront finis; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes? la pénitence, si ces occupations sont pénibles? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des âmes de votre rang et de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne? Vous savez bien vous-même qu'on peut trouver Dieu partout : car dans ces moments heureux où vous avez été touché quelquefois de la grâce, n'est-il pas vrai que tout vous rappelait à Dieu; que les périls mêmes de votre état devenaient pour vous des instructions et des remèdes; que le monde vous dégoûtait du monde même; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes, ou des occasions salutaires de mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grâce et de salut? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre faiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume; lui seul soutenait tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avait rompu ses liens, et justifié son innocence? ou attendit-il pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avait ôté? il sut faire servir à la consolation de ses frères, et à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnaissait tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Éthiopie, dont il est parlé aux Actes des Apôtres, était établi sur les richesses immenses de cette princesse : le détail des tributs et des subsides, et toute l'administration des deniers publics était confiée à sa fidélité : or cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissait-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendait, et les paroles de la vie éternelle? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés : la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de places, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres; vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que la piété sanctifie vos occupations; que la foi les règle; que la religion les anime; que la crainte du Seigneur les modère; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins, pour être plus homme de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence; c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisaient autrefois contre elle; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Évangile ne propose que des maximes funestes à la république; et que s'il en était cru, il faudrait tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si on était seul sur la terre : au lieu que c'est l'Évangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés,

des sujets fidèles; et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte, quand vous serez libre d'embarras, et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut; votre cœur sera-t-il libre de passions? les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? serez-vous rendu à vous-même? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié? Ah! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent; c'est le déréglement du dedans; c'est le tumulte et la vivacité des passions : ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embarras des événements et des affaires, dit saint Chrysostôme, qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'âme; un cœur où Dieu règne est partout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis et in animis nostris.* (Hom. LXI, *ad pop. Ant.*) Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut, que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants, qui sont pour vous des écueils : or ces penchants, vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront, outre ce fond de faiblesse, qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du temps et des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions, plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtements, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair : ce n'est donc pas en renonçant à vos soins, qu'il faut travailler à vous guérir; c'est en vous purifiant vous-même, qu'il faut sanctifier vos soins; tout est pur à ceux qui sont purs : autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude; semblable à ce roi de Juda dont il est parlé au livre *des Rois*, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta la lèpre dont le Seigneur l'avait frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur; et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà, mes frères, la dernière raison pourquoi nous faisons paraître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paraissent dures : tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît; la prière captive trop nos esprits; la retraite nous jette dans l'ennui; les lectures saintes lassent d'abord l'attention; le commerce des gens de bien est languissant, et n'a rien qui fasse plaisir; la loi des jeûnes altère le tempérament; en un mot, nous trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu, qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paye toujours de mauvaise grâce, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais premièrement, mes frères, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade; corrigez vos penchants, et le joug vous paraîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les; demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paraissez digne de compassion; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tant souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent; les œuvres de la piété répandent dans leur âme une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant? c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques moments rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous déchargeant aussitôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des âmes infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Écriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes* (I Reg. vi, 12); au lieu que les enfants de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs de cantiques d'allégresse et d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlants du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'âme juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'âme mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable : *Pergentes et mugientes.* Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug était doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance : les armes de Saül n'étaient pesantes pour David, que parce qu'il n'en avait point l'usage : *Non usum habeo.* Ibid. xvii, 39.) Il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géants et des monstres qui dévorent ses habitants. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface; ils n'ont d'agréables que les premiers moments : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel et qu'amertume; et plus vous les approfondissez, plus vous y trouvez le vide, l'ennui, la satiété qui en est inséparable; la vertu, au contraire, est une manne cachée; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir; mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent; plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accablaient, et que vous ne traîniez plus qu'à regret et avec une secrète tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances et les amertumes; et comme vous n'aurez pas la fidélité du juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur, qui seule y fait trouver des douceurs ineffables : vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or Jésus-Christ n'est pas divisé; ce Simon le Cyrénéen qui ne portait qu'une partie de la croix en était accablé, et il fallait que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* (Matt. xxvii, 32.) Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissements : d'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore : or un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des livres saints? Rebecca, sur le point d'enfanter Jacob et Ésaü, souffrait des douleurs mortelles, dit l'Écriture; les deux enfants se faisaient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli* (Gen. xxv, 22); et comme lassée de ses maux, elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance : Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes, et s'il vous en coûte tant pour devenir mère; c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo.* (Ibid. 23.) Voilà votre histoire, mon cher auditeur : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur : ah! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob et Ésaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre

éternelle : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo;* voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédait votre cœur, tout y serait calme et paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de désirs frivoles, d'attachements criminels : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero;* et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions; observez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le Prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* (Ps. XVIII, 9.) Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères : le deuil n'est qu'au dehors; elles ont mille dédommagements secrets lorsqu'elles sont sincères : le juste ressemble au buisson sacré; vous n'en voyez que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible, qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes, devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu : vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est là que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'âme ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses grâces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience, mon cher auditeur; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve; c'est ici qu'il aime à être tenté : venez essayer si nous rendons un témoigage trompeur à ses miséricordes; si nous attirons le pécheur par de fausses espérances, et si ses dons ne sont pas encore plus abondants que nos promesses. Vous avez longtemps essayé du monde; vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avait tout fait espérer, des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires : il vous a trompé; vous y êtes malheureux; vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos souhaits : venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle; si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service; s'il promet plus qu'il donne; s'il est un maître ingrat, inconstant, bizarre; si son joug est ne cruelle servitude, ou une douce liberté; si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves, ou la consolation de ses enfants; et s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle, et plus digne d'être servi que ce monde misérable?

Mais pour le servir comme il veut l'être, mes frères, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service; préférer ce bonheur à tous les autres, et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection : car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dégoûter; c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence, et de s'y méprendre.

DEUXIÈME PARTIE.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, et dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il serait inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute; ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette prudence, qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent; les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion et à l'exemple; la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événements, et préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les règles communes de prudence que les enfants du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions et de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premièrement, nul n'examine si ces voies sont sûres, et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit mar-

cher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le juste nous est partout représenté dans les livres saints comme un homme sensé et prudent, qui suppute, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légèrement à tout esprit, qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches et ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure, et qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance, comme s'il marchait dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis : *Sapiens timet, et declinat à malo : stultus transilit, et confidit.* (Prov. xiv, 46.)

Or, voilà mes frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs prudents, attentifs, défiants, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul, que rien n'égale notre crédulité et notre imprudence. Oui, mes frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire, cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, exempte même de grands crimes ; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne ; et dès là, que c'est une vie de réprobation et d'infidélité : c'est la doctrine de la religion où vous êtes né, et depuis votre enfance on vous a nourri de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener; que ne vouloir pas s'y conformer, ce serait un air sauvage, où il entrerait plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux, qui du monde ou de nous a raison ; et que ce grand différend ne soit pas encore vidé : néanmoins comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderait qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut surtout est devenu le sujet de la dispute : or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses mœurs, ses maximes, ses usages, comme vous les avez reçus; avez-vous commencé par examiner s'il avait raison, et si c'était nous qui avions tort et qui étions les séducteurs?

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune, et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvements, ni bassesses, ni artifices, pour s'en rendre digne : vous suivez ces usages; mais avez-vous examiné si l'Évangile ne les contredit point? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des tables; et en matière de dépense rien n'est excessif selon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne tenons que de lui? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs, les spectacles; et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ? Le monde approuve certaines voies douteuses et odieuses d'augmenter le patrimoine de ses pères, et ne met point d'autres bornes à la cupidité, que celles des lois, qui punissent les violences et les injustices manifestes : nous pourriez-vous assurer que les règles de la conscience n'y regardent pas de plus près, et n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connaît point? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des grâces, et qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les lois de l'Église ne traitent pas ici toutes démarches d'intrusion, et le simple désir de crime? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, était une vie innocente; et que la vertu n'était pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel, souscrivait à la nouveauté et au danger de ses maximes?

Quoi! mes frères, dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point? il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre? Quoi! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune? vous ne doutez pas? vous ne vous informez pas? vous ne vous défiez pas? tout vous est bon? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres; dans cette grande affaire toute

seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? vous n'y mettez rien du vôtre, et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, et de laisser au peuple et aux esprits médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste; sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule, et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi! mes frères, quand on vous demande tous les jours, dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides; vous justifiez votre choix par des vues si sûres et si décisives; vous paraissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre; et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous; et aux règles de l'Évangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? nous avons de la raison pour la vanité; nous sommes des enfants pour la vérité; nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde : dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent; que si nous en étions crus, il faudrait se chicaner sur tout; et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais je vous demande : faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur; que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauraient jamais prescrire contre la loi de Dieu? n'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Évangile, et la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connaître le devoir. Les raffinements ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, et pour allier les passions avec les règles saintes : c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé : il ne faut que se consulter soi-même pour connaître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devait faire; la loi de Dieu le lui apprenait assez : ce ne fut qu'après son crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses faiblesses injustes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une âme simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire; je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les âmes livrées au monde comme vous, naissent d'un fonds dominant de cupidité, qui d'un côté voudrait ne point toucher à ses passions injustes; et de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car d'ailleurs si vous cherchez Dieu de bonne foi, et que vos lumières ne suffisent pas; il y a encore des prophètes dans Israël : consultez à la bonne heure ceux qui conservent la forme de la loi et de la saine doctrine, et qui enseignent la voix de Dieu dans la vérité : ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissements, qui déterminent toujours la décision en votre faveur : ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci : ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs et éclairés : ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises, et par différents organes; la voix du ciel est uniforme, parce que la vérité dont elle est l'interprète, n'est qu'une : si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, et qui avait déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imitez pas Lot, lequel sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Écriture, avant que d'opter : vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitait; laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses, et se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avait de la sûreté pour lui : *Elevatis itaque Lot oculis, vidit omnem circà regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur... sicut paradisus Domini... et habitavit in Sodomis.* (GEN. XIII, 10, 12.) En effet, son imprudence

fut bientôt punie, dit saint Ambroise; peu de temps après les rois des nations l'emmènent captif; et délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle! *Lot amœnam elegit : infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam à prudentiore deflexerat.* (S. Ambr.) Il est rare que les décisions de nos penchants se trouvent les mêmes que celles des règles saintes.

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut; et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guère de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : nous connaissons les sentiers par où Jésus-Christ et les saints ont passé : on nous les montre encore tous les jours : on nous convie, par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces : c'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédés, vainquirent le monde, et obtinrent l'effet des promesses : nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer, et que dans la voie où nous marchons, tout est à craindre : devrions-nous balancer dans cette alternative?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières; partout nous préférons le péril à la sûreté; toute notre vie n'est même qu'un péril continuel; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; toutes les fois que nous agissons il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence : tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense; vous êtes toujours entre ces deux destinées; et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avait aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêlerait rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité; nul saint du moins ne vous en a laissé l'exemple : des mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseraient rien de semblable à craindre, vous le savez : cependant vous aimez mieux un doute accommodant, qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grâce a des moments qui ne reviennent plus; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse; que le salut différé est presque toujours manqué; et que commencer aujourd'hui, c'est s'assurer prudemment du succès; vous le savez : cependant vous préférez l'espérance incertaine d'une grâce à venir, au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions; qu'il est plutôt le confident de vos faiblesses que le juge de votre conscience et le médecin de vos maux, et qu'il manque ou de lumière pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger; vous le savez, et si vivement que vous-même sortez toujours de ses pieds, plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix serait nécessaire; mais vos passions craignent ce changement; et un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderait que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous pas élevé, et que vous remplissez sans vocation, comme sans mérite; vous le savez : mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connaissez encore plus indignes que vous; la vraisemblance vous rassure, et l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice; que ces manières détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne; vous le savez : mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme; et en matière de salut avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paraît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes frères, je ne vous demande ici que deux réflexions, et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance serait égale, c'est-à-dire, quand il serait également douteux si vous vous sauvez ou si vous vous perdez; s'il vous restait un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles : il devrait vous paraître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème, sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes, vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté, pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable : et ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez

hasarder le moindre de vos intérêts temporels ; et dans des mœurs, qui jusques ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous ; vous êtes tranquille dans cette voie? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre : vous dites tous les jours qu'ils sont louables, qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point ; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux ; vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter ? Insensé, s'écrie l'Apôtre : quel est donc le prestige qui vous abuse ? et pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connaissez ?

Ah ! mes frères, dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence ? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne mènent à rien, où la fortune est lente et douteuse, et qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux ? et laisse-t-on celles où tout paraît nous répondre du succès ? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire une entreprise sans mesures, sans précaution, que nous abandonnons à l'incertitude des événements, et dont nous attendons le succès du pur hasard, et non pas de nos soins, et de nous-mêmes.

Enfin, dernière réflexion : Souffrez que je vous demande, mes frères, pourquoi cherchez-vous et nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez ? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolu de vous perdre. Voulez-vous vous sauver ? choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez ; laissez-là les voies douteuses, et qui jusqu'ici n'y ont conduit personne ; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée, et qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état, et à les envisager par les endroits les moins odieux, pour les moins craindre : grossissez-en au contraire la péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter ; et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauraient jamais être excessives, parce que la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivaient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguaient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grâce a opéré dans leur cœur des désirs sincères de salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez, comme inalliables avec leur dessein ; ils ont cherché des routes plus sûres, et plus solides ; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite, à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces ; l'usage de la prière, à la dissipation des jeux et des amusements ; la garde des sens, à l'indécence des parures et au péril des spectacles ; la mortification chrétienne, à la mollesse d'une vie douce et sensuelle ; la modestie et les largesses saintes, aux profusions de la vanité ; l'Évangile, au monde : ils ont couru au plus sûr, et ont compris que ce serait une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais si vous êtes résolu de périr : eh ! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion ? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Évangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ ? pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi ? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte ? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le royaume de Dieu ; franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre âme est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, mon cher auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas ! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes ; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine

espérance de conversion à venir; il n'est permis d'espérer, que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, et auquel vous n'avez pas même encore pensé : estimez un soin si nécessaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaisirs qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs et les plus propres pour y réussir; et les choisissez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Évangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ; hors de là, tout est vanité et méprise : vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talents rares et éclatants; si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon, si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité : il n'est dans toute la vie que ce seul point de sérieux : tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent; ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauraient être vos garants : ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événements : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité; et d'autant mieux que vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle : souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paraissent droites aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver; et que tous les réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Évangile, de leur condamnation : *Quandò te vidimus esurientem* (MATTH. XXV, 37)? parce qu'ils s'attendaient tous au partage des justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les règles de la foi, dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LES DÉGOUTS

QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

Sustulerunt ergò lapides Judæi, ut lapidarent Jesum.

Alors les Juifs prirent des pierres, pour lapider Jésus.

(JEAN, X, 31.)

Voilà donc les marques de gratitude que Jésus-Christ reçoit des hommes; voilà les consolations que le ciel lui ménage dans l'exercice pénible de son ministère. Là on le traite de Samaritain et de possédé du démon : ici on prend des pierres pour le lapider : *Sustulerunt lapides, ut lapidarent eum.* C'est ainsi que le Fils de Dieu a passé tout le temps de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, et rebelles aux vérités qu'il leur annonçait, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes frères, nous ses membres et ses disciples : hélas! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, et de retourner au monde, comme à un maître plus doux et plus commode; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu, que des douceurs et des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appelant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès, que le royaume des cieux ne se donne qu'à titre de conquête, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent? Et ces paroles, que signifient-elles, sinon qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer? qu'au contraire, il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes, des répugnances qui exerceront notre patience, et qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de

la grâce qui le rend léger; parce que la piété contrarie essentiellement nos anciens goûts et nos premiers penchants, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, et qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant et léger, si difficile à fixer, qui à propos de rien et sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé. Voilà, mes frères, à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu; c'est ici le temps des combats et des épreuves : la paix et la félicité ne sont que pour le ciel; mais malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir; ou de n'oser le servir, quand on a commencé à le connaître. En voici les raisons : premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie; secondement, parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure; troisièmement, parce qu'ils le sont moins que ceux du monde; quatrièmement, parce que quand ils le seraient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vérités édifiantes, après que nous aurons imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'ai dit premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas! mon Dieu, nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte; mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme, né pour jouir pleinement de Dieu, ne saurait être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement : les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place, et qui ne peut la trouver sur la terre : qui cherche à se fixer, et qui ne le saurait dans toutes les créatures qui l'environnent; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu; mais qui, ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, et n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vide et les mêmes dégoûts qu'il avait trouvés dans le crime; parce que, à quelque degré de grâce qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice et d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos désirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées, et que nous ne saurions jamais trouver que dans le ciel.

S'il était possible d'être heureux sur la terre, on le serait sans doute en servant Dieu; parce que la grâce calme nos passions, modère nos désirs, console nos peines, et met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, et dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations, où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité; mais comme elle le laisse toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet, et en un sens misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisait des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls; qu'il les rebute, loin de les attirer; et que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant et plus fidèle. Mais parcourez tous les états; interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif; nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts; à chaque état sont attachées des amertumes; la terre est la patrie des mécontentements, et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les âmes les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent, et désagréable à la nature : il veut par là nous dégoûter de cette vie misérable; nous faire soupirer après notre délivrance, et cette patrie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disait l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime, et que je voudrais faire; et je fais le mal que je hais, et que je souhaiterais d'éviter : mon homme intérieur trouve la loi de Dieu juste et sainte; et cependant mon homme charnel et extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contre elle. Infortuné que je suis! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs et de toutes mes peines? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom. VII, 24.) Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes; le mépris de la vie présente; le désir des biens éternels, l'empressement

d'aller jouir de Dieu, et d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles; si elle formait toujours ici-bas pour l'homme, un état heureux et tranquille, elle deviendrait une récompense temporelle; on ne chercherait plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre; on se chercherait soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourrait ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettrait le cœur, en le délivrant de ses passions violentes et inquiètes, qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des règles, et des devoirs que la loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'aurait plus que des adorateurs mercenaires et intéressés, qui viendraient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix : des ouvriers qui se présenteraient, non pas tant pour travailler à la vigne et porter le poids du jour et de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits : des serviteurs, qui loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneraient à leur propre utilité, et n'en feraient usage que pour eux-mêmes.

Les justes vivent de la foi : or, la foi espère et ne possède pas encore; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur royaume; le présent n'est point pour eux. C'est ici le temps des tribulations et des amertumes; c'est ici un exil, et une terre étrangère, où les larmes et les soupirs deviennent la seule consolation du fidèle : il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chutes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle, où livrés à nous-mêmes et sans le secours du ciel, nous ne faisons que le mal, où nous répandons même la corruption de notre cœur sur le peu de bien que la grâce nous fait faire : il est, dis-je, injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil et de notre tristesse, les jours de paix et de joie viendront ensuite. Si en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance semblerait du moins avoir une excuse : mais, je l'ai déjà dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu : en changeant de maître, nous ne faisons que changer de supplice; en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus riants que la vertu, je l'avoue; mais partout, le fond n'est que travail et affliction d'esprit : et puisque les peines sont inévitables en cette vie, et qu'il faut essuyer des dégoûts, ou du côté du monde, ou du côté de la vertu, y a-t-il à balancer? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain, et ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes? Première vérité : les dégoûts sont inévitables en cette vie.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.

Car, mes frères, quoique nous convenions que le royaume de Dieu souffre violence; que Jésus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations et des retranchements qui coûtent à la nature; que le temps de la vie présente est le temps de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines et de douleurs; et que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes : il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une âme qui sert le Seigneur soit fort à plaindre, et que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contre elle que les préjugés des sens et des passions; elle n'a de triste que le premier coup d'œil; et ses amertumes ne vont pas si loin qu'on doive la fuir, comme une condition insoutenable et malheureuse.

Car premièrement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde et des passions; et quand la vertu n'aurait que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances, de ses événements, de ses agitations, et de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous lasser en vain en courant après des fantômes qui nous échappent sans cesse; hélas! la destinée d'une âme juste serait toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seraient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; et il vaudrait toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades et puériles des enfants du siècle.

Secondement, si la vertu ne nous garantit pas

des afflictions, et des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit : elle soumet notre cœur à Dieu ; elle nous fait baiser la main qui nous frappe ; elle nous découvre, dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'aurait encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachements ; de nous rendre moins sensibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre en un jour ; de préparer notre âme aux afflictions, en la tenant sans cesse soumise à Dieu : quand la vertu n'aurait que cette consolation, hélas! devrait-on se plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent? et qu'y a-t-il de plus à désirer dans cette vie misérable, où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions et des contre-temps ; où tout nous échappe ; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous sont à tous moments enlevés, et tombent sans cesse à nos côtés ; où notre fortune ne tient à rien, et change tous les jours de face : hélas! qu'y a-t-il de plus à désirer qu'une situation qui nous console dans ces événements ; qui nous soutienne dans ces orages ; qui nous calme dans ces agitations ; et qui, dans les changements éternels qui se passent ici-bas autour de nous, nous laisse du moins toujours les mêmes?

Troisièmement, ces répugnances et ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines : ce sont des remèdes un peu douloureux, à la vérité, mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage : c'est une contrainte qui nous gêne ; mais qui en nous gênant, nous délivre d'une servitude qui nous accablait : c'est une amertume qui mortifie les passions ; mais qui en les mortifiant, les affaiblit et les calme : c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif ; mais qui en fait sortir la corruption et la pourriture ; de sorte que dans la douleur même de la plaie, nous trouvons la douceur et la consolation d'un remède : ce sont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations ; mais qui en les révoltant les rapprochent de l'ordre et de la règle. Ainsi les amertumes et les épines de la vertu, ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage : en nous dégoûtant, elles nous purifient : en nous piquant, elle nous guérissent : en nous troublant, elles nous calment. Ce ne sont pas ici des dégoûts du monde, dont il ne nous reste jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes, que nos passions nous imposent, et qui n'ont pour tout fruit, que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos passions injustes : ce ne sont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutissent jamais à rien ; qui ne nous valent rien ; qui ne servent souvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire ; qui éloignent de nous les grâces et les faveurs que nous voulons mériter par elles ; qui nous laissent toujours nos haines, nos désirs, nos inquiétudes et nos peines : ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification ; qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché ; qui nous perfectionnent ; qui nous embellissent ; qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre âme, une nouvelle solidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de salut, une nouvelle fermeté à nos bons désirs, et qui portent avec elles le fruit qui nous paye et qui nous console.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu ; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même : que si notre cœur n'avait point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant, que les plaisirs de l'innocence ; que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité ; que ce devrait être là notre premier goût, comme c'est notre première destinée ; et que si nous trouvons en nous des penchants opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu ; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrais ajouter encore, que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne ; qu'étant peut-être née avec des passions plus vives, et un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, la vertu nous paraît plus triste et plus insoutenable ; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur, accoutumé aux plaisirs vifs et piquants, ne saurait plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne ; que la dissipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse ; l'agitation des parties et des plaisirs, la retraite plus dégoûtante ; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible ; les maximes frivoles dont nous sommes toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides et plus étrangères, que notre esprit ne s'étant jamais rempli que de choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimériques, que des fantômes du théâtre, ne saurait plus goûter rien de solide ; que n'ayant jamais mêlé rien de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sé-

rieux de la piété ne nous dégoûte, et que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde et sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avait pas encore gâté! quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, et des restes de sa première innocence! quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connaître le Seigneur; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes et si désespérées; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, et nous font de la vertu comme une inclination naturelle! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur, et qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, et qui font aussi toute l'amertume de nos vertus! Que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on! que de facilités et de consolations se prépare-t-on! que de douceurs répandues sur le reste de la vie! et quelle différence pour le repos même et la seule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été purs, et ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, et s'est répandue sur tout le reste de la carrière! C'est donc nous seuls, dit saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable; et nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part, et d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seraient moins solides; quand il serait vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos dégoûts pour la vertu; du moins serait-il incontestable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût, qui nous éloigne de lui, invincible; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes et ennuyeux, ils nous paraîtront plus insupportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde, et dans le goût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvait adoucir ce que la vertu a d'amer et de pénible; si en tenant plus longtemps contre la grâce, nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une composition plus favorable, et gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes et d'agréments, et à des conditions plus douces et plus flatteuses : hélas! quelque risque que l'on coure en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourrait, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardements. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes : plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu; ce n'est plus qu'un vase souillé, dit le Prophète, et à qui les passions, que nous avons laissé vieillir, ont imprimé un goût et une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie. Aussi, mes frères, lorsqu'après un long cours de crimes et de passions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obstacles que ces dégoûts affreux! quelle insensibilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans soi-même! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, et qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophète, n'opposent-ils pas à la grâce! quelle dureté aux saintes consolations de la vertu! ils peuvent la trouver juste; mais ils ne sauraient plus, disent-ils, la trouver aimable : ils peuvent revenir à Dieu; mais ils ne le goûtent plus : ils peuvent se nourrir de la vérité; mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribulation et d'amertume : ils peuvent chercher le royaume de Dieu, et le trésor de l'Évangile; mais c'est comme des esclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuses : ils peuvent puiser l'eau dans le puits de Jacob; mais ils n'en ont jamais que le travail, ils n'en ont pas les douceurs et les consolations, qui portent la paix et le rafraîchissement dans l'âme : ils voudraient aller à Dieu, et tout les en éloigne : ils voudraient fuir le monde, et ils le portent partout dans leur cœur : ils cherchent les gens de bien, et ils n'y trouvent qu'un ennui et une tristesse qui les dégoûtent de la piété même : ils tentent de vaquer à la prière; et leur cœur, fermé à la vérité, ne s'y repaît que de fantômes et de chimères : ils s'appliquent aux œuvres saintes; hélas! et ce n'est qu'une bienséance ennuyeuse qui les y soutient : il semble qu'ils jouent dans la vertu le personnage d'un autre; si peu la vertu leur convient, si fort ce caractère les contraint et les gêne : et quoiqu'ils cherchent de bonne foi le salut, il y paraît je ne sais quoi de si contraint et de si étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le semblant; et que ne se sentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts et les ennuis ne doivent donc point éloigner de la vertu, puisque à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violents et plus insupportables. Mais après tout, mes frères, de bonne foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service?

Ah! si nos esclaves et nos domestiques nous faisaient le même reproche; s'ils se plaignaient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant, ils le pourraient, et ils auraient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles, dont ils souffrent tant; nos bizarreries et nos caprices, auxquels il faut qu'ils s'accommodent; nos heures et nos moments, auxquels il faut qu'ils s'assujettissent; nos plaisirs et nos goûts, auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos et leur liberté; notre indolence toute seule, qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, passer des moments si tristes, sans que nous daignions même nous en apercevoir; sans doute ils auraient droit de se plaindre : cependant s'ils osaient le dire, qu'ils s'ennuient en nous servant; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir; qu'ils n'ont aucun goût pour nous; et que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paraît insoutenable : hélas! nous les regarderions comme des insensés; nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah! mes frères! et Dieu ne paye-t-il pas assez bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts et les ennuis qui peuvent se trouver dans son service? et ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts, nos répugnances qui les rendent tièdes et languissants? Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits, pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances? Ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuie dans son service; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'il est bien triste et ennuyeux d'entreprendre de le servir et de lui être fidèle? Est-il donc un maître semblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, et qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent? Injustes que nous sommes! nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on se les figure.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais quand ils le seraient, j'ai dit en troisième lieu qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde; et c'est ici, mes frères, où je pourrais appeler le monde lui-même en témoignage, et où la propre expérience des âmes mondaines me tient lieu de preuve. Car si vous suivez encore les voies du monde et des passions, qu'est-ce que votre vie tout entière, qu'un ennui continuel, où en diversifiant vos plaisirs, vous ne faites que diversifier vos dégoûts et vos inquiétudes? qu'est-ce que votre vie, qu'un vide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-même? qu'est-ce que votre vie, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'amusements, d'inutilités, qui, revenant sans cesse, n'ont rien de plus doux que de remplir désagréablement des moments qui vous pèsent, et dont vous ne savez que faire? qu'est-ce que votre, vie, qu'un flux et reflux de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances qui empoisonnent tous vos plaisirs, et qui font qu'au milieu de tout ce qui devrait vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contents de vous-mêmes?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office; et les peines légères de la vertu? quelle comparaison entre les assujettissements de l'ambition, les gênes et les travaux des prétentions et des espérances, les peines pour parvenir, les violences et les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever; et les violences légères qui nous assurent le royaume de Dieu, et les dégoûts presque insensibles de la vertu? quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs; et les amertumes consolantes du service de Dieu? quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime qui nous mine et qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher, et que nous portons partout avec nous; et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Mon Dieu! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde? votre joug peut-il paraître triste, au sortir du joug des passions? et les épines de votre croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde et de l'iniquité sont semées?

Aussi nous entendons tous les jours, mes frères, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui; se savoir mauvais gré de leur destinée; faire des invectives piquantes contre ses injustices et ses abus; le cen-

surer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable; mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu; qui la condamnent, qui la méprisent, qui détestent leur sort de s'être embarqués dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, et convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien : mais trouvez-moi, si vous le pouvez, une âme vraiment juste qui envie la destinée du monde, qui publie qu'il n'y a que les partisans du monde d'heureux; qui fasse l'éloge de leur sort et de leur sagesse; qui regarde sa condition comme la plus malheureuse et la plus insensée. Que dirai-je? Nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir, et par dégoût du monde, des partis extrêmes; perdre le repos, la santé, la raison, la vie; s'abattre, se détruire, se désoler; tomber dans des états de noirceur et de mélancolie, et ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourments. Mais où sont les justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? Ils se plaignent quelquefois de leurs peines, il est vrai; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions : la vertu leur paraît quelquefois triste et dégoûtante, je l'avoue; mais avec toute sa tristesse, elle leur plaît encore davantage que le crime : ils voudraient quelquefois un peu plus de consolations sensibles du côté de Dieu; mais ils détestent celles du monde : ils souffrent; mais la même main qui les éprouve les soutient, et ils ne sont pas tentés au delà de leurs forces : ils sentent ce que vous appelez la pesanteur du joug de Jésus-Christ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi si longtemps, ils trouvent leur sort heureux; et ce parallèle les calme et les console.

En effet, mes frères; premièrement, les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces que celles qui nous viennent du dehors, et qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu sont du moins volontaires; ce sont des croix que nous choisissons par raisons, et que nous nous imposons à nous-mêmes par devoir : il s'y trouve des amertumes; mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont des croix forcées, qui nous viennent sans nous consulter; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous : nous ne le voulons pas; nous ne l'aimons pas; nous le détestons, et cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons que parce que nous voulons bien souffrir; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, et que tous nos penchants se révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse et à l'indolence; ce sont des répugnances qui ne sont amères qu'aux sens : mais les dégoûts du monde; ah! ils coupent dans le vif, ils mortifient toutes les passions, ils humilient l'orgueil, ils abaissent la vanité, ils allument l'envie, ils écrasent la fierté, ils désolent l'ambition, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume.

Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches; ce sont les premiers efforts qui coûtent, la suite les adoucit; les passions qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles; les violences calment peu à peu le cœur, et nous laissent bien moins à souffrir pour les suites : mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions, ils nous laissent toujours les mêmes amertumes; ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos passions, et par là augmentent nos peines; ceux de la vertu ne font que les réprimer, et par là établissent peu à peu la paix et la tranquillité dans notre âme.

Quatrièmement enfin, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité : il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti, et plus zélés pour ses abus et pour ses espérances : au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagréments et d'amertumes, parce qu'ils sentent plus vivement ses oublis et ses injustices : leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu, nous ne devons craindre que notre tiédeur; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principes, que notre relâchement et notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur augmente, plus nos dégoûts diminuent; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affaiblissent : plus nous le servons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits et de consolations dans son service : c'est en nous relâchant, que nous rendons les devoirs désagréables; c'est en rabattant de notre ferveur, que nous ajoutons un nouveau poids à la pesanteur de son joug; et si malgré notre fidélité les dégoûts continuent, alors ce sont des épreuves et non pas des punitions; ce ne sont pas des consolations qu'on nous refuse c'est un nouveau

mérite qu'on nous ménage; ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur, c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre; ce n'est pas un maître mécontent qui suspend ses grâces, c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette, ce sont nos complaisances qu'on prévient; on ne veut pas nous rebuter, on veut seulement nous assurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourrait encore mêler l'homme avec Dieu; nous-mêmes, avec la grâce; les appuis humains, avec les dons du ciel; et les richesses de la foi, avec les consolations de l'amour-propre. Et voilà, mes frères, la dernière vérité qui va finir cet entretien : non-seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde; mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Je dis des ressources : hélas! mes frères, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur; mais il ne fournit point de remèdes : le monde a ses chagrins; mais il n'a rien qui les console : le monde est plein de dégoûts et d'amertumes; mais on n'y trouve point de ressources.

Mais dans la vertu il n'est point de peine qui n'ait sa consolation; et s'il s'y trouve des répugnances et des dégoûts, il s'y trouve aussi mille ressources qui les adoucissent.

Premièrement, la paix du cœur est le témoignage de la conscience. Quelle douceur de se sentir en paix avec soi-même, de ne plus porter enfin au dedans de soi ce ver importun qui nous suivait partout; de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoisonnaient toute la douceur de notre vie; d'être enfin délivré du poids de l'iniquité! Les sens peuvent encore souffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur est tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues, que nos dégoûts sont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux sacrifices, nous assurent un nouveau droit aux promesses de la foi; que si la vertu nous coûtait moins, elle aurait aussi moins de prix aux yeux de Dieu; et qu'il ne nous rend la voie si difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante et plus glorieuse.

Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu; dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité; qui consulte plus nos intérêts que nos penchants; et qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parce qu'elle devait être pour nous la plus sûre.

Quatrièmement, les grâces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre, qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même temps que nos sens en sont dégoûtés; qui font que notre esprit est prompt et fervent, quoique la chair soit faible et languissante; de sorte qu'il rend notre vertu d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble plus triste et plus pénible.

Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété, qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse : les mystères saints où Jésus-Christ lui-même, le consolateur des âmes fidèles, vient consoler notre cœur : les vérités des divines Écritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir; et que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive et plus assurée : enfin, la lecture de l'histoire des saints que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts et par les mêmes épreuves; qu'ainsi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des âmes bien plus fidèles que nous ont eu le même sort; que telle a presque toujours été la conduite de Dieu envers ses serviteurs; et que si quelque chose peut nous répondre en cette vie de son amour pour nous, c'est qu'il nous mène par la voie de ses saints, et qu'il nous traite ici-bas comme il a presque traité tous les justes.

Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs, qui ont succédé aux fureurs des passions, et au tumulte de la vie mondaine; qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux et plus paisibles, que ceux que nous avions passés au milieu du plaisir, et qui en nous laissant encore quelque peine, nous ont fait du moins une destinée plus tranquille et plus supportable.

Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui passe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout sera fini; que nous touchons au terme heureux, que toute la vie présente n'est qu'un instant rapide, et qu'ainsi nos violences ne sauraient durer longtemps; mais que ce moment léger de tribulations nous assure un avenir glorieux et immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de ressources pour un cœur fidèle! quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime! c'est pour nous en

faire sentir la différence, mes frères, que Dieu permet souvent que le monde nous possède un certain temps; que nous nous livrions durant les premières années de l'âge aux égarements des passions, afin que nous rappelant ensuite à lui, nous connaissions par notre propre expérience combien son joug est plus doux que celui du monde. Je permettrai, dit-il dans l'Écriture, que mon peuple serve quelque temps les nations; qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, et qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service et du service des rois de la terre, et qu'il sente combien mon joug est plus doux et plus supportable que la servitude des hommes : *Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum.* (II PARAL. XII, 8.)

Heureuses les âmes qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, et à qui il n'a rien coûté pour connaître la vanité du monde, et la triste destinée des plaisirs et des passions injustes! Hélas! puisqu'il faut enfin le mépriser, l'abandonner, s'en désabuser; puisque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, insoutenable; où il ne nous restera plus, de ces joies insensées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissés dans notre cœur pour le bien : pourquoi ne pas prévenir de si tristes regrets? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir ensuite à des remèdes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peine, et qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; mais, hélas! les premiers fidèles qui sacrifiaient aux maximes de l'Évangile, leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie; qui couraient sur les échafauds confesser Jésus-Christ; qui passaient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres, et dans les souffrances, et à qui il en coûtait tant pour servir Jésus-Christ, se plaignaient-ils des amertumes de son service? lui reprochaient-ils qu'il rendrait malheureux ceux qui le servaient? Ah! ils se glorifiaient dans leurs tribulations; ils préféraient l'opprobre de Jésus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Égypte; ils ne comptaient pour rien les roues, les feux et les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance; ils chantaient des hymnes et des cantiques au milieu des tourments, et regardaient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout asile que des antres et des cavernes; regardés partout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! ils s'estimaient heureux d'appartenir à Jésus-Christ; ils croyaient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes frères, au milieu de trop de commodités de la vie; environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire; trouvant peut-être même pour notre malheur, dans les applaudissements du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu; au milieu de nos proches, de nos enfants, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jésus-Christ; nous murmurons contre les dégoûts et les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux, et tous les supplices des martyrs; les austérités des anachorètes; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints pénitents : ah! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jésus-Christ, qui n'avons rien souffert pour lui; à qui son royaume n'a rien coûté, et qui, portant devant son tribunal plus d'iniquités nous seuls qu'une infinité de saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes : servons-le comme il veut être servi de nous : s'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre faiblesse : s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres et nos hommages : recevons de sa main également les consolations et les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui : sachons être, comme l'Apôtre, dans la disette, ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jésus-Christ : l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, mes frères, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidèle à Dieu : il n'y a de consolation so-

lide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe et d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs et des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble et l'amertume du crime? Non, encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis, adoucir nos moments de tristesse, et nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes : *Et erit allocutio cogitationis et tædii mei* (Sap. VIII, 9); c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréables; qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde et de ses amusements : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illâ* (ibid. 16); c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui occupe paisiblement tous les moments, et qui en nous laissant plus de loisir, nous laisse bien moins de temps et d'ennui que la vie mondaine : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius.* (Ibid.)

Grand Dieu, que le monde fait d'honneur à votre service! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des justes! que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire et votre louange de vos ennemis mêmes! et que vous laissez peu d'excuses aux âmes qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes; et que vous vous servez de leurs misères pour les rappeler à vos miséricordes éternelles!

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti; et stans retrò secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

En même temps une femme de la ville qui était de mauvaise vie, ayant su que Jésus était à table chez un pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum; et se tenant derrière lui à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes; elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait, et y répandait ce parfum. (Luc, VII, 37.)

A des larmes si abondantes, à une confusion si sincère, à des ministères si touchants, à une démarche si humiliante et si nouvelle, on comprend aisément, et ce que les passions avaient pu sur le cœur de cette pécheresse, et ce que la grâce vient d'opérer en elle. La Palestine la regardait depuis longtemps, comme la honte et le scandale de la cité : *Mulier in civitate peccatrix :* la maison du pharisien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grâce, et un modele de pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus :* quel changement, et quel spectacle!

Cette âme liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuses et les plus indissolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête, et sans hésiter elle court chercher aux pieds de Jésus-Christ son salut et sa délivrance : cette âme jusqu'ici toute plongée dans les sens, et ne vivant plus que pour la volupté, en sacrifie en un instant les attraits les plus vifs et les attachements les plus chers : cette âme enfin, jusque-là impatiente de tout joug, et dont le cœur n'avait jamais connu d'autre règle que le déréglement de ses penchants, commence sa pénitence par les démarches les plus humiliantes et les assujettissements les plus tristes. Que les œuvres de votre grâce sont admirables, ô mon Dieu! que la misère la plus désespérée est près de sa guérison, dès qu'elle devient l'objet de vos miséricordes infinies! et que les voies par où vous menez vos élus, sont rapides et abrégées!

Mais d'où vient, mes frères, que de si grands exemples font sur nous de si faibles impressions? De deux préjugés très-opposés en apparence, et qui cependant partent du même principe, et conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés, et que la bienséance seule commence à nous interdire. Et comme ou l'âge, ou de nouvelles situations, ou des penchants que le temps tout seul a changés, nous ont menés là; nous n'allons pas plus loin; nous croyons que tout est fait, et nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Église nous propose, comme des leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès : nous nous représentons la pénitence chrétienne, comme un état affreux, et le désespoir de la faiblesse humaine; un état sans douceur, sans consolation, suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement nous trouvent peu sensibles, parce qu'ils nous trouvent toujours découragés.

Or, la conversion de notre pécheresse confond

ces deux préjugés, si dangereux pour le salut. Premièrement, sa pénitence non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. Secondement, sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle. Elle rend à Jésus-Christ dans sa pénitence, tout ce qu'elle lui avait ravi dans ses égarements; en voilà les réparations : mais la paix et les douceurs qu'elle n'avait jamais éprouvées dans ses égarements, elle les trouve avec Jésus-Christ dans sa pénitence; en voilà les consolations. Les réparations et les consolations de sa pénitence, c'est toute l'histoire de sa conversion, et le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'office de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre partout où le péché a porté le déréglement. Elle est fausse, si elle n'est pas universelle; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les désirs et de tous les mouvements qui s'élèvent dans nos cœurs : il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avait troublée; et tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours par quelque endroit, et où tout est encore dans la confusion et dans le désordre.

Or, voilà l'instruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuse pécheresse, dont l'Église nous propose la conversion. Son péché renfermait plusieurs désordres : premièrement, un injuste usage de son cœur, qui n'avait jamais été occupé que des créatures : secondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avait fait les instruments de ses passions : troisièmement, un assujettissement indigne de ses sens, qu'elle avait toujours fait servir à la volupté et à l'ignominie; enfin, un scandale universel dans l'éclat de ses égarements. Sa pénitence répare tous ces désordres : aussi tout est pardonné, parce que rien n'est omis dans le repentir.

Je dis, premièrement, un injuste usage de son cœur. Oui, mes frères, tout amour qui n'a pour objet que la créature, dégrade notre cœur : c'est un désordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos : car aimer, c'est chercher sa felicité dans ce qu'on aime; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir : c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de nos biens. Or, comme il n'est que Dieu seul en qui nous puissions trouver tous ces avantages, c'est un désordre, et un avilissement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour : quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inspirent, des défauts et des faiblesses qui les en rendent indignes : nous les trouvons bientôt injustes, bizarres, fausses, vaines, inconstantes : plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-mêmes que notre cœur s'est trompé, et que ce n'est pas là ce qu'il cherchait : notre raison rougit tout bas de la faiblesse de nos penchants : nous ne portons plus nos liens qu'avec peine; notre passion devient notre ennui et notre supplice : mais punis de notre erreur, sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement, le remède de notre méprise : nous errons d'objet en objet; et s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'est pas que nous soyons contents de notre choix, c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Notre pécheresse avait suivi l'égarement de ces voies : d'injustes amours avaient fait tous ses malheurs et tous ses crimes, et née pour n'aimer que Dieu seul, il était le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Évangile, *ut cognovit*, que, rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : tout lui paraît vide, faux, dégoûtant dans les créatures : loin d'y retrouver ces premiers charmes, dont son cœur avait eu tant de peine à se défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger et la vanité. Le Seigneur tout seul lui paraît bon, véritable, fidèle; constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagements, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère; seul assez grand pour remplir toute l'immensité de notre cœur; seul assez puissant pour en satisfaire tous les désirs; seul assez généreux pour en adoucir toutes les peines; seul immortel, et qu'on aimera toujours; enfin, le seul qu'on ne se repent jamais que d'avoir aimé trop tard : *Dilexit multum*. Première réparation de sa pénitence, son amour.

C'est donc l'amour, mes frères, qui fait les véritables pénitents : car la pénitence n'est que le changement du cœur, et le cœur ne change qu'en changeant d'amour : la pénitence n'est que le rétablis-

sement de l'homme; et l'homme n'est dans l'ordre, que lorsqu'il aime le Seigneur pour qui il est fait : la pénitence n'est qu'une réconciliation avec Dieu; et votre réconciliation est une feinte, si vous ne lui rendez pas votre cœur; en un mot, la pénitence obtient la rémission des péchés, et les péchés ne sont remis qu'à proportion de notre amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Ne nous dites donc plus, mes frères, lorsque nous vous proposons ces grands exemples, pour vous animer à les suivre, que vous ne vous sentez point nés pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur, à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi! mon cher auditeur, votre cœur ne serait pas fait pour aimer son Dieu? votre cœur ne serait pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné? Votre cœur serait donc autre chose lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'Auteur de son être? quoi! vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge? vous n'auriez donc reçu un cœur si grand, si élevé, et que rien ici-bas ne peut satisfaire, vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaisirs qui vous lassent; des créatures qui vous trompent; des honneurs qui vous importunent; un monde qui vous ennuie, ou qui vous déplaît? Dieu seul pour qui vous êtes fait, et qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouverait rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuste envers votre cœur : vous ne vous connaissez pas, et vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, si vous n'êtes pas né pour la vertu, quel est donc le triste mystère de votre destinée? pour qui êtes-vous donc né? quelle chimère êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords et les sombres inquiétudes? l'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux? vous n'avez donc un cœur que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point; et vous êtes à charge à vous-mêmes.

O homme! ouvrez ici les yeux: approfondissez la destinée de votre cœur; et vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnances à la vertu, vous sont étrangères; que ce n'est point là la situation naturelle de votre cœur; que l'Auteur de la nature et de la grâce vous avait fait une destinée plus heureuse; que vous étiez né pour l'ordre, pour la justice et pour l'innocence; que vous avez abusé d'un naturel heureux, en le tournant à des passions injustes; et que si vous n'êtes pas né pour la vertu, nous ne savons plus ce que vous êtes, et vous devenez incompréhensible à vous-même.

Mais d'ailleurs, vous vous trompez de regarder comme des inclinations inalliables avec la piété, ces penchants de vivacité pour le plaisir nés avec vous. Ce seront des dispositions favorables au salut, dès que la grâce les aura sanctifiées : plus vous êtes vif pour le monde et pour ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur et pour les biens véritables; plus les créatures vous ont trouvé tendre et sensible, plus la grâce trouvera d'accès et de sensibilité dans votre cœur; plus vous êtes né fier, hautain, ambitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement, sans bassesse; plus vous paraissez né d'un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera aisé de vous déprendre de vos attachements criminels, et de revenir à votre Dieu; enfin vos passions deviendront elles-mêmes, s'il est permis de parler ainsi, les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avait été l'occasion de votre perte, vous le ferez servir à votre salut : vous verrez qu'avoir reçu un cœur tendre, fidèle, généreux, c'est être né pour la piété; et qu'un cœur que les créatures ont pu toucher, offre de grandes dispositions à la grâce.

Lisez ce qui nous reste de l'histoire des justes; et vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des passions insensées, qui étaient nés avec tous les talents propres au monde, et toutes les inclinations les plus vives pour le plaisir et les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grâce a opéré de plus grandes choses. Et sans parler de la pécheresse de notre Évangile, les Augustin, les Pélagie, les Fabiole, ces âmes mondaines et dissipées, si vives dans leurs égarements, si peu nées, ce semble, pour la piété; quel progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu? et qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers penchants que les attraits, pour ainsi dire, de leur pénitence? Le même fonds qui fait les grandes passions, quand il plaît au Seigneur de changer le cœur, fait aussi les grandes vertus. Mon Dieu! vous nous avez tous faits pour vous; et nos faiblesses mêmes, dans l'ordre incompréhensible de votre providence et de vos miséricordes sur les hommes, doivent servir à notre sanctification éternelle. C'est ainsi que notre pécheresse répara l'injuste usage qu'elle avait fait de son cœur.

Mais en second lieu, l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ, ne fut pas une de ces sensibilités vaines et oisives; qui sont plutôt les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impressions de la grâce, et qui ne mènent jamais à rien, qu'à nous rendre contents de nous-mêmes, et nous persuader que notre cœur est changé : ce ne sont pas les senti-

ments qui prouvent la vérité de l'amour, ce sont les sacrifices.

Aussi comme le second désordre de son péché, avait été l'abus criminel et presque universel de toutes les créatures; la seconde réparation de sa pénitence, est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avait abusé dans ses égarements. Ses cheveux, ses parfums, les dons du corps et de la nature, avaient été les instruments de ses plaisirs; car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en sait faire; c'est par là qu'elle commence sa pénitence : les parfums sont abandonnés, et consacrés même à un saint ministère : *Et unguento ungebat;* les cheveux sont négligés, et ne servent plus même qu'à essuyer les pieds de son libérateur : *Et capillis capitis sui tergebat;* les soins du corps et de la beauté sont oubliés, et ses yeux s'éteignent à force de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Tels sont les premiers sacrifices de son amour : elle ne se contente pas de retrancher des soins visiblement criminels, elle en retranche même qui auraient pu passer pour innocents; et croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle aurait pu avoir d'en user encore.

En effet, le pécheur, en abusant des créatures, perd le droit qu'il avait sur elles : tout ce qui est permis à une âme innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer : le péché nous rend comme anathèmes à toutes les créatures qui nous environnent, et que le Seigneur avait destinées à notre usage. Ainsi il est des règles pour une âme infidèle, qui ne sont pas faites pour tous les autres hommes : elle n'est plus, pour ainsi dire, dans le droit commun; et ne doit plus juger de ses devoirs par les maximes générales, mais par les exceptions personnelles qui la regardent.

Or, sur ce principe, vous nous demandez éternellement, si user d'un artifice de parure est un crime? si tels plaisirs publics sont défendus? Je ne veux point ici décider pour les autres; mais je vous demande, à vous qui en soutenez l'innocence, n'en avez-vous jamais abusé, n'avez-vous jamais fait servir ces soins, ces plaisirs, ces artifices à des passions injustes? ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs, ou à nourrir la corruption du vôtre? Quoi! toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions et de misères; vous avez abusé de tout ce qui vous environne, et en avez fait les instruments de vos désirs déréglés; vous avez tout rapporté à ce penchant infortuné de votre cœur : vos intentions ont toujours été même plus loin que vos malheurs : votre œil n'a jamais été simple et innocent, et vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard; tous vos soins sur votre personne ont été des crimes : et quand il s'agit de retourner à votre Dieu, et de réparer une vie entière de corruption et d'abandonnement, vous venez lui disputer des vanités dont vous avez toujours fait un si indigne usage? vous venez nous soutenir l'innocence de mille abus, qui vous seraient interdits, quand ils seraient permis au reste des hommes? vous entrez en contestation, lorsqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde; vous à qui les plus innocentes, s'il en est, sont désormais défendues, et qui ne devriez avoir pour ornement que la cendre et le cilice? Pouvez-vous encore venir nous justifier des soins, qui sont votre confusion secrète, et qui vous ont tant de fois fait rougir aux pieds du tribunal sacré? et faudrait-il tant de discours et de contestations, où votre honte devrait suffire?

D'ailleurs, la sainte tristesse de la pénitence, ne regarde plus qu'avec horreur ce qui a été pour nous une occasion de chute. L'âme touchée n'examine pas si l'on peut se le permettre avec innocence; il lui suffit de savoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la sienne : tout ce qui l'a conduite à ses malheurs, lui devient aussi odieux que ses malheurs mêmes; tout ce qui a aidé ses passions, elle le déteste comme ses passions mêmes : tout ce qui a favorisé ses crimes, devient pour elle criminel : quand on voudrait même le tolérer encore à sa faiblesse, ah! son zèle, sa componction prendrait les intérêts de la justice de Dieu contre l'indulgence des hommes; elle ne pourrait se résoudre à se permettre encore des abus, qui lui rappelleraient le souvenir de ses désordres passés; elle craindrait toujours que les mêmes démarches ne rappelassent les premières dispositions, et que son cœur ne se trouvât le même dans les mêmes soins : la seule image de ses infidélités passées la trouble et l'alarme; et loin d'en porter encore sur soi les tristes restes, elle voudrait pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, et s'arracher des occupations qui lui en retracent le souvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laisse ancore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes? et à peine essuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver partout la matière de mille sacrifices invisibles : comme le propre de la cupidité est de prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles; tout ce qui flatte les passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour-propre, tout cela devient le

sujet de ses sacrifices; et partout, comme un glaive tranchant et douloureux, elle fait des divisions et des séparations qui coûtent au cœur, et coupe jusqu'au vif tout ce qui tenait encore un peu trop à la corruption de nos penchants : la grâce de la componction mène d'abord là une âme touchée; elle la rend ingénieuse à se punir elle-même, et fait si bien que tout lui sert d'expiation à ses crimes; que les devoirs, les bienséances, les honneurs, les prospérités, les chagrins de son état se changent pour elle en des occasions de mérite; et que les plaisirs mêmes, par la foi et la circonspection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le secret divin de la pénitence : comme elle fait ici-bas envers l'âme criminelle, dit Tertullien, la fonction de la justice de Dieu, et que la justice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abusé; la pénitence prévient ce terrible jugement; elle s'impose partout à elle-même des privations rigoureuses; et si la condition misérable de la vie humaine l'oblige d'user encore des choses présentes, c'est bien moins pour flatter ses sens, que pour les punir par l'usage sobre et austère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. En vain paraissez-vous revenu des égarements grossiers des passions : s'il vous faut toujours le même faste, pour contenter cette inclination naturelle qui aime à se distinguer par une vaine magnificence; les mêmes profusions, pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour-propre des superfluités accoutumées; les mêmes agréments du côté du monde, pour ne pouvoir vous passer de lui; les mêmes avantages du côté de la fortune, pour vouloir toujours l'emporter sur les autres : en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien; quand même tous les attachements conservés ne seraient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent : vos mœurs semblent différentes, tous vos penchants sont encore les mêmes; vous paraissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences sont rares, mes frères! que de conversions superficielles et vaines! et que d'âmes changées aux yeux du monde, se trouveront un jour les mêmes devant Dieu!

Mais ce n'est pas assez même d'en venir aux retranchements qui éloignent les attraits du crime; il faut y ajouter les satisfactions laborieuses qui en expient les souillures. Aussi, en troisième lieu, la pécheresse de l'Évangile ne se contente pas de sacrifier ses parfums et ses cheveux à Jésus-Christ, elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose d'un torrent de larmes, elle les essuie, elle les baise : et comme le troisième désordre de son péché avait été un assujettissement honteux de ses sens, elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût de ces tristes ministères.

Nouvelle instruction : il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent, il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Vous aimez les jeux, les plaisirs, les amusements, et tout ce qui compose la vie mondaine : c'est peu de retrancher de ces plaisirs tout ce qui peut encore conduire au crime; si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la prière, la retraite, le silence, les œuvres de miséricorde, succèdent à ces mœurs dissipées; et ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir et combattre le monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens et de la chair, en vous abandonnant à des passions d'ignominie : il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu à peu ces flammes impures, affaiblissent ces penchants devenus désormais indomptables par un long usage de volupté; et non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachements que vous aurez rompus, sans les avoir affaiblis et comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse : vos passions plus violentes et plus furieuses, depuis que vous les aurez arrêtées et suspendues, sans les affaiblir et sans les combattre, vous feront éprouver des agitations et des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime : vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage . vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie : vous vous trouverez plus faible, plus combattu, plus vif pour le plaisir, plus aisé à ébranler, plus dégoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite, que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre : tout vous deviendra un écueil : vous vous serez à vous-même une tentation continuelle : vous serez surpris de trouver en vous-même plus d'opposition aux devoirs : et comme il est difficile de se soutenir longtemps seul contre soi-même, vous vous dégoûterez bientôt d'une vertu qui vous coûtera si cher; et pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille et mitigé, vous serez un pénitent malheureux, sans consolation, sans paix, et par conséquent sans persévérance. Dans la vertu, c'est abréger ses peines, que d'augmenter et multiplier ses sacrifices; et tout ce qu'on épargne des

passions, devient plutôt la peine et le dégoût, que l'adoucissement de notre pénitence.

Enfin, le dernier désordre qui avait accompagné le péché de la femme de notre Évangile, était un scandale public dans le déréglement de sa conduite; le scandale de la loi, qui se trouvait déshonorée dans l'esprit des Romains, et de tant d'autres gentils assemblés et répandus dans la Palestine, et qui, témoins des égarements de notre pécheresse, en prenaient sans doute occasion de blasphémer le nom du Seigneur, de mépriser la sainteté de sa loi, de se confirmer dans leurs impies superstitions, et de regarder l'espérance d'Israël, et les merveilles de Dieu rapportées dans les livres saints, comme des fictions inventées pour amuser un peuple crédule.

Scandale du lieu : ses égarements avaient éclaté dans la cité, c'est-à-dire la ville principale, d'où le bruit de tels événements se répandait bientôt dans le reste de la Judée.

Or, voilà les scandales qu'elle répare dans sa pénitence : le scandale de la loi, en renonçant aux traditions superstitieuses des pharisiens, qui en avaient altéré les préceptes; et venant reconnaître Jésus-Christ qui en était la fin et l'accomplissement. Car souvent après avoir déshonoré la religion dans l'esprit des impies, par nos excès et par nos scandales, nous la déshonorons encore par notre piété : nous nous faisons une manière de vertu toute mondaine, superficielle, pharisaïque : nous devenons superstitieux sans devenir pénitents : nous remplaçons les abus du monde, par les abus de la dévotion : nous ne réparons le scandale de nos désordres, que par celui d'une piété sensuelle; et nous faisons plus de tort à la vertu, par les faiblesses et les illusions que nous y mêlons, que nous ne lui en faisons par des excès ouverts et déclarés. Ainsi les impies sont plus affermis dans le désordre, et plus éloignés de la conversion, par l'exemple de notre fausse pénitence, qu'ils n'avaient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le scandale du lieu : cette même cité qui avait été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés, sa douleur et ses larmes : elle ne vient point trouver Jésus-Christ, à la faveur des ténèbres de la nuit comme Nicodème, ou dans des bourgades éloignées de la cité, pour dérober aux yeux du public, les premières démarches de sa conversion. A la vue de cette grande ville, qu'elle avait scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du pharisien, et ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence, ceux qui l'avaient été de ses crimes. Car souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu : les yeux du public ne paraissaient pas redoutables dans nos égarements; ils le deviennent dans notre pénitence : nos vices se montraient sans ménagement; notre vertu se cache et se ménage; nous n'osons tout d'un coup nous déclarer pour Jésus-Christ, nous avons honte de paraître si différents de nous-mêmes, nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, et nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuse pécheresse n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avait pas été dans le mal : elle soutient même avec une sainte insensibilité, le reproche du pharisien, qui rappelle devant tous les conviés la honte de ses mœurs passées. Car le monde figuré par ce pharisien, se fait un plaisir insensé de rappeler les anciens égarements des personnes que la grâce a touchées : loin de s'édifier de leur régularité présente, on revient sans cesse à leur conduite passée : on tâche d'affaiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvelant le souvenir de ce qu'elles ont fait : il semble que les égarements qu'elles pleurent, autorisent ceux que nous aimons, et dans lesquels nous vivons encore; et qu'il nous est plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitents sincères se repentent de l'avoir été. C'est ainsi, ô mon Dieu! que tout coopère à notre perte; et qu'au lieu de bénir les richesses de votre miséricorde, lorsque vous retirez des voies de la perdition des âmes mondaines et dissolues, et de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, si disposée à recevoir le pécheur qui revient; insensibles à sa pénitence, nous ne sommes occupés qu'à rappeler ses égarements : comme pour nous dire à nous-mêmes, que nous n'avons rien à craindre dans le désordre; qu'un jour enfin nous en reviendrons; et que, cette âme touchée ayant été encore plus engagée que nous dans les passions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle! O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement, dans les exemples mêmes de pénitence!

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie, comme la simple cessation des premières mœurs, sans y ajouter les expiations qui les réparent; c'en est une autre non moins dangereuse, de regarder ces expiations comme un état triste, malheureux, désespérant. Ainsi, après vous avoir parlé des réparations de sa pénitence, il faut vous en exposer les consolations.

DEUXIÈME PARTIE.

Venez à moi, dit Jésus-Christ, vous qui êtes lassés dans les voies de l'iniquité : venez éprouver les douceurs et les consolations de mon joug; et vous y trouverez la paix et le repos que vos âmes tyrannisées sous la servitude des passions, cherchent en vain depuis tant d'années : *et invenietis requiem animabus vestris.* (Matth. xi, 29.)

Cette promesse adressée à toutes les âmes criminelles, toujours malheureuses dans le désordre, trouve aujourd'hui son accomplissement dans la pécheresse de notre Évangile. En effet, tout ce qui avait été pour elle un fonds inépuisable d'inquiétude dans ses égarements, devient une source féconde de consolation dans sa pénitence, et elle est heureuse avec Jésus-Christ par les mêmes endroits qui avaient fait tous ses malheurs dans le crime.

Oui, mes frères, un amour injuste avait fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs; la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau d'avec l'amour profane qui jusque-là avait occupé son cœur. Je dis la différence dans l'objet, dans les démarches, dans la correspondance.

Dans l'objet : le dérèglement de son cœur l'avait attachée à des hommes corrompus, inconstants, perfides, plus dissolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuse, qu'à satisfaire leurs passions désordonnées; à des hommes qui joignent toujours la passion contentée au mépris; à des Ammons à qui l'objet infortuné de leur amour devient vil et odieux, dès qu'ils en ont obtenu tout ce qu'ils désirent; à des hommes dont elle connaissait les faiblesses, les artifices, les emportements, les défauts, qu'elle sentait bien en secret n'être pas dignes de son cœur, et auxquels elle ne tenait que par la pente malheureuse de la passion, plus que par le choix libre de la raison; enfin, à des hommes qui n'avaient pu encore fixer la légèreté et les vicissitudes éternelles de son cœur. Sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les lumières; plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur et de sainteté : plus elle l'aime, plus elle le trouve digne d'être aimé : à Jésus-Christ l'ami fidèle, immortel, désintéressé de son âme, qui n'est touché que de ses intérêts éternels; qui n'est occupé que de ce qui peut la rendre heureuse; qui est venu même sacrifier son repos, sa gloire, sa vie, pour lui assurer un bonheur immortel; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda par une abondance de miséricorde, lorsqu'elle s'en distinguait le plus elle-même par l'excès de ses misères; qui n'attend rien d'elle, et qui veut lui donner plus qu'elle n'en saurait attendre elle-même : enfin, à Jésus-Christ qui a calmé son cœur en le purifiant; qui a fixé l'inconstance et la multiplicité de ses désirs; qui a rempli toute l'étendue de son amour; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avaient jamais pu lui donner.

O mon âme! jusques à quand n'aimerez-vous dans les créatures, que vos inquiétudes et vos peines? Vous en coûterait-il plus de rompre vos liens, qu'il ne vous en coûte de les porter? la vertu et l'innocence vous seraient-elles plus pénibles, que les passions honteuses qui vous asservissent et vous déchirent? Ah! tout vous sera plus supportable, que les tristes agitations qui vous rendent si malheureuse dans le crime. Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès de la passion l'avait engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison, à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté; à des complaisances honteuses; à des assujettissements désagréables; à des sacrifices éclatants, et dont souvent, pour toute reconnaissance, ils ne prenaient que le droit d'en exiger de nouveaux : car telle est l'ingratitude des hommes; plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans; l'excès de votre attachement pour eux, en diminue toujours dans leur esprit le mérite; et ils vous punissent de la vivacité et de la honte de votre emportement, en prenant occasion de là même, de laisser affaiblir jusqu'à leur reconnaissance.

Voilà les ingratitudes que notre pécheresse avait éprouvées dans les voies des passions. Mais dans sa pénitence tout lui est compté : les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. En vain le pharisien tâche d'en diminuer le mérite (car le monde ne s'étudie qu'à rabaisser le prix des vertus du juste), le Sauveur en prend la défense : Voyez-vous cette femme? lui dit-il : *Vides hanc mulierem?* comme s'il voulait lui dire : Connaissez-vous bien tout le mérite des sacrifices qu'elle m'offre, et jusqu'où va la force et l'excès de son amour? *Elle n'a cessé d'arroser mes pieds de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux, de les parfumer, de les baiser.* Il compte tout, il remarque tout, un soupir, une larme, un simple mouvement du cœur; rien n'est perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui; rien n'échappe à la fidélité

de ses regards et à la tendresse de son cœur : on est bien assuré qu'on ne sert pas un ingrat : il fait valoir même les plus légers sacrifices : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Il voudrait, ce semble, que tous les hommes la regardassent des mêmes yeux que lui ; que tous les hommes fussent des estimateurs aussi équitables que lui de son amour et de ses larmes : *Vides hanc mulierem?* Il ne voit plus ses égarements, il oublie une vie entière de dissolution et de crime : il ne voit que son repentir et ses larmes.

Or quelle consolation pour une âme qui revient à Dieu, de pouvoir se dire à elle-même : Je n'avais vécu jusques ici que pour le mensonge et pour la vanité : mes jours, mes années, mes soins, mes inquiétudes, mes peines, tout jusqu'ici est perdu, et ne subsiste plus même dans le souvenir des hommes, pour lesquels seuls j'ai vécu, pour lesquels seuls j'ai tout sacrifié : ma bonne foi, mes empressements, mes attentions n'ont jamais été payées que d'ingratitude; mais désormais, tout ce que je vais faire pour Jésus-Christ sera compté : mes peines, mes violences, les plus légers sacrifices de mon cœur ; mes soupirs, mes larmes, que j'avais versées tant de fois en vain pour les créatures; tout cela sera écrit en caractères immortels dans le livre de vie : tout cela subsistera éternellement dans le souvenir du maître fidèle que je sers : tout cela, quelques défauts que ma faiblesse et ma corruption y mêlent, sera excusé, purifié même par la grâce de mon libérateur; et il couronnera ses dons en récompensant mes faibles mérites : je ne vis plus que pour l'éternité; je ne travaille plus en vain; mes jours sont réels, et ma vie n'est plus un songe. Oh! mes frères, que la piété est un grand gain! et qu'une âme qui revient à Jésus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui, de la perte des créatures qu'elle lui sacrifie!

Enfin, différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre pécheresse pour les créatures avait toujours été suivi des plus cruelles incertitudes : on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime : on est ingénieux à se rendre malheureux, et à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies : plus on est de bonne foi, plus on souffre; on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez; et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour! à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée : elle entend sortir de sa bouche divine la sentence favorable qui, en lui remettant ses péchés, lui répond de la bonté et de l'amour de celui qui les remet : *Remittuntur ei peccata multa;* non-seulement on oublie ses égarements; mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés : on va au-devant de toutes ses alarmes; on ne laisse plus de lieu aux défiances et aux incertitudes; et elle ne peut plus douter de l'amour de Jésus-Christ, sans douter de la vérité de sa puissance, et de la fidélité de ses promesses.

Tel est le sort d'une âme brisée de douleur, au sortir du tribunal où Jésus-Christ, par le ministère du prêtre, vient de lui remettre des désordres, qu'elle a effacés par son amour et par ses larmes. Malgré l'incertitude, si elle est digne d'amour ou de haine, inséparable de l'état présent de cette vie; une paix secrète lui rend témoignage au fond de son cœur, que Jésus-Christ s'est rendu à elle : elle sent une douceur et une joie au fond de la conscience, qui ne peut être que le fruit de la justice. Ce n'est pas que ses infidélités passées ne lui laissent encore des appréhensions et des alarmes, et qu'en certains moments frappée plus vivement de l'horreur de ses égarements, et de la sévérité des jugements de Dieu, tout ne lui paraisse désespéré : mais Jésus-Christ qui excite lui-même ces orages au fond de son cœur, les a bientôt calmés; sa voix lui dit encore en secret, comme autrefois à un apôtre alarmé sur les ondes : Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous? *Modicæ fidei, quare dubitasti?* (MATTH. XIV, 31.) Ne vous ai-je pas donné assez de marques de ma protection et de ma bienveillance? Rappelez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement : je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas; je ne les ramène pas de si loin pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Première consolation de sa pénitence, la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jésus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes; et ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice pour une âme mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours! quelles attentions! quelle gêne! il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles et qu'il

s'est trouvé des attraits plus heureux, et sur qui tous les regards ont tourné! quelle tyrannie que celle des usages! il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être fait acheter bien cher les retardements et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettissements, des bassesses! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire! que d'yeux à éviter! que de surveillants à tromper! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oserait se plaindre! à tout cela, ajoutez ces moments cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, et de sentir toute l'indignité de notre état : ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. Monde profane! si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorise-s-en tes adorateurs; et punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre pécheresse met aux pieds de Jésus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'aurait point d'autre consolation; n'en est-ce pas une assez grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions; de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures; de s'être rendu supérieur aux événements; de trouver dans son propre cœur tout ce qu'il faut pour être heureux, et de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même? que perd-on en sacrifiant des soucis sombres et cruels, pour trouver la paix et la joie? et n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jésus-Christ? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse : allez en paix : *Vade in pace.* Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie; voilà la récompense et la consolation des larmes et du repentir : la paix du cœur, qu'elle n'avait pu encore trouver et que le monde n'a jamais donnée. Insensés! dit un prophète; malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, et qui vous perdez par la voie même des peines, des assujettissements, et des contraintes? *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum!* (Is. v, 18.)

Enfin, son péché l'avait avilie aux yeux des hommes : on ne regardait plus qu'avec mépris l'indignité de l'opprobre de sa conduite : elle vivait degradée de tous les droits que donne une bonne réputation et une vie exempte de blâme; et le pharisien est surpris que Jésus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde, qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur; et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur : il inspire toutes les passions, et il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire, et il vous méprise dès que vous y avez réussi : ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane, et ses entretiens ne sont que des satires sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné : il loue les grâces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, et il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paraissez embrasé. Or, qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, et dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue, ou mal assurée; et de réveiller partout avec soin le souvenir ou le soupçon de ses crimes!

Telles avaient été les amertumes et les opprobres qui avaient accompagné les passions et les désordres de notre pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire, que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse méprisée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur : cette pécheresse, dont on ne parlait qu'en rougissant, est louée par les endroits même les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour : cette pécheresse, qu'on n'osait comparer qu'à elle-même, et dont le scandale n'avait point d'exemple dans la cité, est élevée au-dessus du pharisien; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, mérite d'abord la préférence sur une vertu superficielle et pharisaïque : enfin, cette pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, et qui n'est nommée que par ses crimes, est devenue la gloire de Jésus-Christ, la louange de la grâce, l'honneur de l'Évangile. O admirable pouvoir de la vertu!

Oui, mes frères, elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes : elle rétablit une réputation perdue : elle nous fait rentrer ici-bas même, dans des droits et dans des honneurs dont nous étions déchus : elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles : elle nous réunit aux serviteurs de Jésus-Christ et à la société des justes, dont nous n'étions pas autrefois dignes : elle fait même apercevoir en nous mille qualités louables, que le dérangement des passions avait comme étouffées : enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passés ne nous avaient attiré de honte et de mépris. Tandis que Jonas est infidèle, il est l'anathème du ciel et de la terre; des idolâtres mêmes sont obligés de le séparer de leur société, et de le rejeter comme un enfant de honte et de malédiction, et il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'asile, et cacher sa confusion et son opprobre. Mais à peine, touché de repentir, a-t-il imploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses pères, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive; que les grands et le peuple lui rendent des honneurs jusque-là inouïs; et que le prince lui-même, plein de respect pour sa vertu, descend du trône, et se couvre de cendre et de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue et inspire, nous en avaient attiré le mépris; la vertu que le monde censure et combat, nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que vous ne finissiez votre honte et vos inquiétudes avec vos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous alarment? mais plus vous différez, plus elles grossissent; plus vous contractez de dettes, plus vous préparez de rigueurs à votre faiblesse. Ah! si les réparations vous découragent aujourd'hui, que sera-ce un jour, où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront presque plus de peine assez grande qui puisse les expier? elles vous jetteront alors dans le désespoir : vous prendrez le parti affreux de secouer tout joug, et de ne plus compter sur votre salut : vous vous ferez des maximes, pour vous calmer dans le libertinage; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paraîtra alors impossible. Quand les embarras de la conscience sont venus à un certain point, on aime à se persuader qu'il n'y a plus de ressource : on se calme sur le fond des vérités, quand on se voit si éloigné de ce qu'elles nous prescrivent : on cherche un remède dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi; et on a bientôt conclu que tout est incertain, dès que le chaos est devenu comme inexplicable. Et d'ailleurs que peuvent avoir de si triste et de si rigoureux, des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite?

Ame infidèle! vous craignez de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence; et vous avez pu soutenir jusqu'ici la tristesse secrète du crime : la vertu vous paraît d'un ennui difficile à porter; et il y a si longtemps que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée, et que nul plaisir ne saurait égayer. Ah! puisque vous avez pu porter jusqu'à ce jour les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignez plus celles de la vertu : vous avez fait dans les peines et les violences inséparables du crime, l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la piété; et d'autant plus que la grâce adoucit et rend aimables les violences de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu! j'aurais pu en effet depuis tant d'années errer dans des voies tristes et pénibles sous la tyrannie du monde et des passions; et je ne pourrais pas vivre avec vous sous la tendresse de vos regards, sous les ailes de votre miséricorde, sous la protection de votre bras? seriez-vous donc un maître si cruel? Le monde qui ne vous connaît pas, croit que vous rendez malheureux ceux qui vous servent : mais pour nous, Seigneur, nous savons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les pères, le plus fidèle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs; et que vous prévenez par mille consolations secrètes, dont vous favorisez ici-bas vos serviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée.

Ainsi soit-il.

AVIS.

On ne trouvera point ici de sermon pour le vendredi de cette semaine. Massillon, dans son manuscrit, met pour ce jour-là un sermon sur le *Mystère de l'incarnation :* nous avons jugé plus à propos de placer ce sermon dans les Mystères.

Après le sermon que l'on va lire, on trouvera un point de sermon qui traite de l'*énormité des communions indignes*. Massillon en avait fait d'abord son premier point; mais ensuite le second point, où il s'agissait des dispositions nécessaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un sermon entier, et laissa ce qu'il avait écrit sur l'*énormité des communions indignes*. Le public, après avoir lu ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort, si nous l'avions supprimé; mais il serait à propos de le lire avant le sermon suivant.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur. (MATTH. XXI, 5.)

Les oracles des prophètes, les manifestations du Seigneur aux patriarches, les sacrifices et les oblations de la loi, ses signes et ses figures annonçaient depuis plusieurs siècles à l'infidèle Jérusalem, que son Libérateur et son Roi ne tarderait pas de la visiter, et de paraître au milieu d'elle. Le Précurseur lui-même, cet ange du désert prédit dans Malachie, avait enfin paru sur les bords du Jourdain, pour préparer les voies au Roi de gloire, et dire à son peuple : Le voici ; et Jérusalem n'avait plus d'excuse, si elle venait à le méconnaître, et à le recevoir indignement dans son propre royaume.

Cependant cet événement si heureux, que tant de justes avaient demandé, que tant de siècles avaient attendu, que tant de préparatifs avaient annoncé, et qui annonçait lui-même des biens si magnifiques aux hommes ; loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, et de lui rappeler ses anciens jours de gloire et de magnificence, la jette dans un trouble universel et dans des alarmes publiques : *Commota est universa civitas.* (MATTH. XXI, 10.) Tout est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les prêtres, les pharisiens, témoins des acclamations et des chants d'allégresse d'une populace obscure, et de quelques Juifs spirituels et fidèles, se trouvent agités de mille mouvements divers de frayeur, d'inquiétude, de jalousie, de tristesse : une terreur universelle se répand parmi eux : il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi et le carnage, et emmener, comme autrefois, ses citoyens en servitude, plutôt qu'un roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence, et la purifier par l'effusion de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'âmes simples et innocentes, qui vont au-devant de lui hors des portes de la ville ; et qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, et des branches d'arbres dont elles couvrent et ornent sa route.

Voilà, mes frères, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Église n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchait, et qu'il venait se donner à nous pour être notre pâque : ses prières, ses purifications, ses cérémonies, ont été comme autant de voix qui nous ont avertis de sa venue : ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avait établis que pour nous préparer à le recevoir par la communion aux jours solennels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos désirs et notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, et sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle impression fait sur vous, mes frères, cette heureuse nouvelle? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal : chacun retombe sur sa propre conscience et, n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies envieillies et honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le Roi de gloire : on dirait qu'il vient à nous armé de terreur et d'indignation, pour nous juger et pour nous perdre ; et non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver, et pour nous servir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il n'est qu'un petit nombre d'âmes fidèles qui vont au-devant de lui par leurs désirs, et qui le voient arriver avec une sainte allégresse. Et ce qu'il y a de plus affligeant c'est que, malgré cette frayeur, cette tristesse, ces alarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jésus-Christ pour le recevoir, et qui ne croient avoir satisfait à la loi de l'Église, après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il exige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jésus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger et boire sa propre condamnation !

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable ; de peur que Jésus-Christ ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation et pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal ? Je vais en marquer trois principales, et ce sera le sujet de cette instruction. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Lorsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jésus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, et se rendront peut-être coupables du corps et du sang du Seigneur, je n'ai pas prétendu parler de ces âmes noires qui, de sang-froid et le sachant, viennent, par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance, et peuvent se

familiariser avec le sacrilége : je n'ai pas voulu parler de ces monstres, qui, portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue et peu sincère, viennent au pied de l'autel cacher sous la plus sainte et la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une âme impure; et aiment encore mieux être impies, que passer pour moins religieux. Ah! il faudrait des foudres, et non pas des discours à des âmes de ce caractère; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie et à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu! et c'est vous qui me la donnez, que parmi les fidèles que la parole de votre Évangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfants de malédiction; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathème parmi les fidèles.

Je ne parle donc que de ces âmes mondaines, lesquelles, après une année entière de plaisirs et de dissolution, se présenteront au tribunal avant de venir à l'autel; à qui la conscience ne reprochera, ni dissimulation, ni feinte, et qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur; parce qu'elles porteront encore à l'autel toutes leurs passions déréglées, et une conscience que le bain de la pénitence aura achevée de souiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connaître donc, mes frères, si vous n'avez rien à craindre sur la profanation des saints mystères auxquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles sont les dispositions essentielles à une communion sainte; et chacun en s'appliquant ces règles, que Jésus-Christ a laissées à son Église, pourra se juger soi-même, et décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conscience pure, venir se présenter à l'autel.

Or toutes les dispositions qui doivent nous préparer à cette action sainte, sont renfermées dans cet avis de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve soi-même, avant que de manger de ce pain de vie : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.* (I Cor. xi, 28.) Je sais que l'esprit de l'homme ne connaît pas toujours ce qui se passe dans l'homme; et que s'éprouver soi-même n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs, et achever de se méconnaître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'est pas si difficile à faire; et la méprise n'est à craindre que pour ceux qui veulent se tromper. Car il s'agit de savoir premièrement, si vous êtes entièrement changé; secondement, si vos anciennes passions non-seulement ne subsistent plus dans vos penchants déréglés, mais si vous avez commencé du moins à les expier par les larmes et les rigueurs de la pénitence; enfin, si vous ajoutez à ces précautions un désir sincère et ardent de vous unir à Jésus-Christ : c'est-à-dire qu'on exige de vous, et de tous ceux qui vous ressemblent et qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence, et une épreuve de ferveur : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Je dis premièrement, une épreuve de changement. Ainsi si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grâce de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes; si vous êtes encore dans la mort et dans le péché, la table de Jésus-Christ vous est interdite : car c'est ici un pain de vie; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir : c'est la table des enfants; les ennemis en sont indignes : c'est la pierre précieuse de l'Évangile; on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée, un cœur pénitent et changé, et votre conversion sera-t-elle sincère? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du prêtre : je n'examine pas si le choix même que vous faites du confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir : je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministre de charité, et le plus sévère n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit; mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur; un de ces hommes des mains duquel une âme échappe difficilement, pour ainsi dire, et auxquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice et servir Dieu; un de ces hommes enfin qui en viendrait aux remèdes, aux expédients, au détail de vos mœurs et de vos besoins; qui ne laisserait plus rien de douteux dans votre conduite; et des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions, et qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée, et qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi : je n'examine pas encore si dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même; si vous ne vous ferez pas grâce sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu; si les lumières de la foi, ou les préjugés du monde et de vos passions, seront les règles consultées dans votre examen et dans vos recherches; et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience, répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes. Laissons là ces abus plus sensibles et plus marqués, et sur lesquels il est malaisé de s'abuser soi-même.

Mais souffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchés aux pieds du prêtre, mais venez-vous y laisser vos passions ? vous sortez du tribunal absous, mais en sortez-vous justifié ? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce désir sincère de réparer le passé, ces vues, ces projets, ces résolutions réelles et effectives d'une nouvelle vie ? prenez-vous tout de bon des mesures pour commencer ? cherchez-vous des expédients pour rompre vos engagements profanes, pour vous retirer sans délai des occasions ? arrangez-vous déjà par avance dans votre esprit vos devoirs, vos occupations, vos liaisons, vos dépenses, tout le détail de vos mœurs, jusques ici si dérangées ; et si pleines, ou de passions, ou d'inutilités ? Voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une âme touchée sur le point d'une sincère conversion ; c'est par là que vous connaîtrez si vous êtes revenu de bonne foi de cet attachement depuis si longtemps fatal à votre innocence, si souvent confessé, jamais corrigé ; de cette haine sur laquelle vous ne sauriez vous vaincre ; de cette fureur de jeu qui vous tyrannise, qui trouble la paix domestique, qui dérange vos affaires, et à laquelle mille événements malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer : en un mot, si vous êtes une nouvelle créature ; si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet ; et si Jésus-Christ, entrant par la communion dans la maison de votre âme, pourra dire, comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison : *Hodiè salus domui huic facta est.* (Luc, xix. 9.)

Quoi, mon cher auditeur ! vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence ; à peine avez-vous mis entre vos désordres et votre confession, l'intervalle d'un léger examen ; au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout ira encore même train ; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés ; les commerces recommenceront ; les liaisons se renoueront ; les passions se réveilleront ; vous vous retrouverez encore le même ? Ce n'est pas ici une prédiction en l'air ; c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solennité de Pâques : et vous croiriez que le court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, a été précisément le moment de votre justification, et que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'âme nécessaire pour manger la chair de l'Agneau ?

Ah ! vous vous trompez, mon cher auditeur, qui que vous soyez ; vous venez manger et boire votre condamnation : ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement ; ce cours de passions et de crimes qui n'est interrompu que par l'instant de la solennité et de la participation à la table du Seigneur ; ce mélange monstrueux de saint et de profane ; grand Dieu ! quel état pour approcher des mystères saints ! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice ; un tel état est le privilége non de la terre, mais du ciel où Dieu se découvrant à l'âme comme son bien souverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour, la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh ! qui ne sait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle ; que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Église par des chutes éclatantes, et que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber ? Mais on voudrait du moins qu'après le remède, vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant ; que si vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convalescences avancées qui ne diffèrent de la parfaite guérison que par un reste de faiblesse : on voudrait que la juste crainte d'une rechute rendît les précautions plus exactes ; on voudrait, dit saint Chrysostôme, qu'au sortir de l'autel vous offrissiez aux séductions des sens plus de force ; aux périls, plus de vigilance ; aux objets qui ont séduit votre cœur, plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir et pour la vertu : on voudrait, continue ce Père, que le sang de Jésus-Christ, auquel vous venez de participer, transmît avec lui dans votre cœur, les sentiments et les inclinations de Jésus-Christ ; et que comme le sang des rois et des césars, en coulant dans les veines de leur augustes enfants, y fait passer avec lui le courage et la magnanimité de leurs ancêtres, et des sentiments dignes de leur naissance ; on voudrait que le sang de Jésus-Christ, en coulant dans vos veines au pied de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jésus-Christ, et vous inspirât des sentiments dignes d'une si haute origine ; on voudrait en un mot, qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

En effet, *celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang,* dit Jésus-Christ, *demeure en moi, et je demeure en lui.* (Joan. vi, 57.) Jésus-Christ ne dit pas : Il s'unit à moi, mais : *Il y demeure ;* in me manet : il ne dit pas : Je m'unis à lui ; mais : *Je demeure en lui ;* j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable : je fais avec lui une alliance ferme et constante : *In me manet, et ego in illo.* Donc, conclut saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, et qui ne demeure pas en lui, et qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement : il a mangé et bu sa condamnation.

Oui, mes frères, désabusons-nous; une communion sainte remplit l'âme de tant de grâces, l'unit à Jésus-Christ d'une manière si intime et si ineffable, lui donne tant de force et de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette âme marche longtemps, comme le prophète, dans la force et dans le secours de cette viande sainte : *Ambulavit in fortitudine cibi illius* (III Reg. XIX, 8); et qu'on ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion, aux faiblesses les plus indignes d'une âme chrétienne.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos communions, en ces jours solennels, sont des profanations ou des grâces : voyez quel en est le fruit; quel changement elles opèrent en vous; quelle vie vous menez au sortir des mystères redoutables : la règle est sûre. Des communions saintes et utiles ne sauraient subsister avec des mœurs toujours également mondaines et profanes : et tandis que vous vivrez dans les mêmes passions et les mêmes engagements, et qu'au sortir de l'autel saint vous vous retrouverez un moment après encore le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, mes frères, vous que ce discours regarde, et qui vivez dans des habitudes de crime que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre pour un moment; donc se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Église exige. Le ministre qui vous absout téméraireiment, ne vous délie pas devant le Seigneur; parce qu'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel : la sentence qu'il prononce, est pour vous une sentence de mort : il met sur votre tête le sang innocent, il est vrai; mais ce sang devient votre crime, au lieu qu'il aurait dû être votre remède; et vous périssez sous la main destinée à vous rendre la vie. Ne devait-il pas demander du temps pour examiner si vos habitudes sont enfin éteintes; si cette démarche de pénitence sera plus heureuse que les autres jusqu'ici inutiles; si vos promesses seront plus sincères; si vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies; et si vous ne vous présentez pas au tribunal pour satisfaire au devoir extérieur que l'Église vous prescrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande? ne devait-il pas exiger de vous des preuves de la sincérité de vos protestations, avant d'exposer la grâce du sacrement; l'éloignement des occasions; un divorce entier et sans retour avec les objets de vos passions; une cessation du crime; et enfin, un commencement du moins d'expiation des souillures dont vous vous êtes présenté encore tout couvert au tribunal?

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Et c'est ici la seconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeler l'ancienne pratique de l'Église, et la discipline de ces siècles fervents où l'on faisait précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Église avait alors ses raisons en établissant cette règle : elle en a eu aussi en cessant de l'observer; et c'est à nous, en soupirant sur la cessation de ses anciennes règles, à nous conformer à ses usages, et non pas à les réformer. Mais je vous dis à vous, mon cher auditeur, quand on ne ferait attention qu'à vos mœurs passées, et à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au tribunal, et qui ont toujours recommencé après la solennité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les justes à la table sainte? Quoi! de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous iriez d'abord recevoir Jésus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les anges, et vous nourrir de leur pain? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tiendrait lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompense et la consolation? disent les saints; vous iriez de plain-pied du crime à l'autel; et loin de répandre quelque temps des larmes avec les pénitents, vous viendriez d'abord vous consoler avec les justes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Église du ciel il n'y aura que les vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; de même dans l'Église de la terre il n'y a que les âmes innocentes et pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par ses tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses mystères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivait autrefois à l'autel, qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières : il se purifiait longtemps dans les exercices publics d'une discipline pénible : il y devenait un homme nouveau; l'on ne voyait plus en lui de restes de ses crimes passés, que dans les traces des macérations qui venaient de les expier; et l'on peut dire que la divine Eucharistie était alors ce pain laborieux que l'homme

pécheur ne mangeait plus qu'à la sueur de son front. Et parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés c'est les avoir punis ; et que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ, de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert l'horreur et l'infection de ses plaies? Ah! l'usage, mes frères, n'a rien changé à la loi : l'Église a pu se relâcher sur les épreuves publiques; elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières : les siècles ont pu dégénérer de leur première ferveur, le corps de Jésus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes frères, l'Église a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale. Elle nous instruit par là que les grands pécheurs ont besoin d'un temps d'épreuve et de mortification, pour pleurer leurs crimes; pour se purifier par le jeûne et par la prière, et se disposer ainsi à la participation des mystères saints : elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres et la table du Seigneur; et que les faire passer du crime à l'autel ce serait, dit saint Bernard, consommer leur iniquité, et non pas les conduire à la source des grâces.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer et conduire la règle; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abréger le temps des épreuves, et se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste; et qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitents, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au père de famille : *J'ai péché contre le ciel et devant vous* (Luc, xv, 18), qu'on peut les faire asseoir comme lui à la table sainte, et les rétablir dans tous les droits dont ils étaient déchus par leurs crimes.

Je sais qu'il se trouve même assez souvent des âmes sincèrement touchées, et toutes résolues de renoncer à leurs passions, et de servir Dieu ; mais avec cela si faibles, si inconstantes, si peu à l'épreuve des occasions, que si vous ne vous hâtez de les soutenir, de fixer pour ainsi dire leur légèreté par la grâce des saints mystères; si vous les laissez trop longtemps à elles-mêmes, loin de se purifier par la pénitence elles s'affaibliront par le dégoût; et la vivacité de leur componction, loin de se rallumer par le délai, se ralentira par leur propre inconstance. Je sais que les lois de l'Église sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit; qu'il faut souvent relâcher de ses règles, pour mieux entrer dans ses intentions, et savoir être faible avec les faibles, pour les sauver tous. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence : qu'elle doit enfin couronner et récompenser ses larmes, et non pas succéder à ses crimes : et qui peut en douter, s'il croit encore que nos mystères sont saints et terribles? C'est la règle de l'Église; c'est la pratique de tous les siècles; c'est la doctrine des saints; et c'est ce que l'Apôtre voulait dire en recommandant aux fidèles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain céleste : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Mais la loi de l'Église presse, et ne laisse pas de lieu, dites-vous, au délai et aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne foi, mes frères, que l'Église regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal? croyez-vous qu'on satisfasse à ses lois saintes par des sacrilèges? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles, et que fouler aux pieds les mystères terribles soit lui donner une grande marque de respect et d'obéissance? Vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paraît; qu'elle ne punit que les désobéissances ouvertes, et le mépris déclaré de ses lois : mais évitez-vous les anathèmes du ciel, qui juge des profanations secrètes? Eh! qu'aurait-elle prétendu en vous faisant une loi de la participation au corps du Seigneur? vous présenter un remède, ou un poison; un pain de vie, ou une nourriture de mort; le gage de votre immortalité, ou le sceau de votre réprobation; autoriser la témérité et les profanations des pécheurs, ou récompenser les larmes des pénitents, et soutenir l'innocence des fidèles?

L'Église vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels; parce qu'elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable : et n'a-t-elle pas raison de le supposer? Hélas! les premiers fidèles en approchaient tous les jours; ils venaient tous participer aux choses saintes avec le prêtre qui les offrait : ils ne formaient avec lui qu'un même prêtre, pour ainsi dire, comme ils ne formaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme : aussi chaque jour voyait croître leur foi, et fortifier leur charité et leur courage. Et comment voulez-vous que l'Église, ne vous or-

donnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année, puisse encore supposer que vous ne serez pas en état de vous y présenter; elle qui a vu la divine Eucharistie être le pain de tous les jours de ses enfants; faire toute leur consolation dans les exils, dans les prisons, dans les calamités les plus accablantes? pourrait-elle croire qu'une année entière de préparation ne suffirait pas pour vous disposer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleste? et quelle différence mettrait-elle donc entre ses enfants et les infidèles, qui n'ont point de part à ses promesses, et qu'elle ne nourrit pas de sa foi, de ses sacrements et de ses mystères? C'est déjà une nécessité bien triste pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un temps pour nous nourrir de Jésus-Christ : hélas! notre foi, notre piété, notre utilité toute seule aurait dû nous tenir lieu là-dessus de loi et de précepte.

Mais d'ailleurs l'Église, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état : elle veut que ses ministres remettent pour vous la grâce de la résurrection : elle consent qu'ils vous marquent un autre temps que le sien, et qu'ils prolongent le devoir pascal au delà bornes qu'elle avait prescrites aux autres fidèles. Ah! votre pâque véritable, mon cher auditeur, sera le jour où vous communierez dignement; le jour heureux où Jésus-Christ entrera dans votre cœur comme un libérateur, et non pas comme un juge; pour achever de le purifier, et non pas pour y être souillé lui-même : votre pâque véritable sera ce grand jour, ce jour désirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions déréglées, où vous deviendrez un azyme pur : votre pâque véritable sera le jour fortuné où vous ressusciterez avec Jésus-Christ, et où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grâce. L'Église n'en connaît point d'autre; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours et aux temps, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au livre des Nombres, que certains Juifs ayant touché un corps mort au temps de la pâque, et par conséquent contracté une souillure qui demandait le remède des purifications, et qui par ordonnance de la loi leur interdisait la manducation de l'Agneau pascal : *Quidam immundi super anima hominis, qui non poterant facere phase in die illo* (NUM. IX, 6); vinrent se plaindre à Moïse et à Aaron de la dureté de cette ordonnance, qui les empêchait de célébrer la pâque avec leurs frères : Pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la pâque? *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel?* (NUM. V, 7.) Attendez, leur répondit Moïse, et je consulterai le Seigneur : *State ut consulam Dominum.* (Ibid. V, 10, 11.) Dites aux enfants d'Israël, répondit le Seigneur : Tout homme qui se trouvera immonde au temps de la pâque, ne pourra la célébrer que le second mois : *Loquere filiis Israel: Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.* Voilà la réponse du Seigneur, mon cher auditeur; voilà votre règle, vous qui venez porter à cette sainte solennité des souillures anciennes, dont la loi de Dieu vous ordonnait de vous purifier, durant ces jours de salut, par les larmes d'une véritable pénitence : éprouvez-vous, purifiez-vous, et attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le second mois pour célébrer la pâque : *Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.* Vous n'aurez pas, il est vrai, la joie sainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour solenniser avec eux le jour du Seigneur, et vous nourrir de l'Agneau sans tache. Mais n'est-il pas juste que vous portiez la peine et la confusion due à votre persévérance honteuse dans le crime, et que vous soyez privé d'une consolation qui est le prix des larmes ou de l'innocence : *Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.*

Ah! il aurait fallu, pendant cette sainte carrière, commencer une vie plus chrétienne; vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes, et à la célébration de la pâque; entrer avec l'Église dans un esprit de componction et de pénitence; ajouter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît; et non pas, ou vous dispenser tout à fait, ou y mêler des adoucissements qui en ont anéanti tout le fruit; et vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avait été l'intention de l'Église en faisant précéder la solennité de la pâque, par ces jours de douleur et de pénitence : on vous avait averti à l'entrée de la carrière; et vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité des règles saintes vous rejette aujourd'hui et vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement; et qui n'y portez pour toute disposition, que vos crimes, et la témérité d'oser en approcher.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Encore, mon cher auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déjà dit, et un désir ardent et sincère de vous nourrir de Jésus-

Christ, vous conduisait à l'autel, la vivacité de l'amour pourrait peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude; mais c'est ici la dernière épreuve, et le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle viennent manger et boire leur condamnation : une épreuve de ferveur; car, je vous prie, mes frères, quel est le motif qui vous conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de votre faiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte : les mystères chrétiens, ces jours si heureux pour l'Église, ces jours de joie et d'allégresse, vous les craignez comme des mystères lugubres et des jours de deuil et de malheur : vous êtes tristes et inquiets à l'approche de la pâque, comme ce jeune homme de l'Évangile à qui Jésus-Christ avait ordonné de renoncer à tout et de le suivre : cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs : on voit ces âmes infidèles dont je parle, sur la fin de cette sainte carrière, traîner le poids d'une conscience irrésolue, balancer longtemps entre le devoir et les passions; reculer, différer, et, enfin, après bien des agitations et des remises, adoucir par le choix d'un confesseur indulgent et peu habile l'amertume de cette démarche : encore a-t-il fallu attendre le moment où l'Église tonne, foudroie; et l'on n'est entré dans la salle du festin, que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Évangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques; c'est-à-dire des plaisirs et des passions du monde, et les traîner malgré eux au festin du père de famille.

Grand Dieu! qu'il faille à des chrétiens des foudres et des anathèmes pour les conduire à nos autels! que la corruption de nos siècles, et l'affaiblissement de la foi, ait contraint votre Église de leur ordonner, sous peine de mort, la participation à votre corps et à votre sang! La ferveur des premiers temps aurait-elle pu comprendre que l'Église eût dû faire un jour cet usage de son autorité? et ses menaces étaient-elles destinées à mener par force ses enfants à l'autel, ou à séparer de ses mystères ses ennemis et les indignes!

Mais dites-moi, mes frères : la privation du corps de Jésus-Christ n'est-elle pas la plus terrible peine dont l'Église puisse frapper ici-bas les fidèles? La vie serait-elle supportable à un chrétien, sans la divine Eucharistie? Faudrait-il même que nous eussions besoin de vous exhorter à l'usage fréquent de ce sacrement adorable? eh! qu'a la religion de plus consolant, et la vertu de plus désirable et de plus utile? C'est le plus tendre adoucissement de nos peines; c'est la seule consolation de notre exil; c'est le remède journalier de nos faiblesses; c'est la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, dites-vous, des dispositions si parfaites pour en approcher : il est vrai, mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui, les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur; c'est en vous nourrissant de Jésus-Christ, que vous apprendrez, comme il nous en assure lui-même, à ne vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me* (JOAN. VI, 58); à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui : c'est en approchant souvent de la table sainte, que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne : c'est au pied de l'autel, et dans l'usage de cette nourriture céleste, que vous trouverez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes. En un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement, et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous en éloignez, plus la tiédeur augmente; plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans votre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie : aussi les communions au temps pascal sont-elles inutiles à ces âmes mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, qui attendent la loi de l'Église pour s'y résoudre; et plût à Dieu, que n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation!

Hélàs! nos pères s'éloignaient autrefois de leur patrie et de leurs enfants : nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillants sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachaient aux délices de leur cour, et, poussés par la simplicité d'un saint zèle et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversaient les mers; ils allaient dans une terre sainte, consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérissait un paralytique de trente-huit ans : ici il ressuscitait Lazare : ici il marchait sur les ondes et commandait aux vents et à la mer : ici il reçut le baptême des mains du Précurseur, et sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la pécheresse de la cité : ici il chassa les profanateurs de la maison de son père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi, versaient sur cette terre heureuse, des larmes

de tendresse et de religion ; et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah ! mes frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostôme à son peuple : vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtements ! Mais vous le voyez, vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connaître, et dont nos pères allaient chercher si loin les précieux restes et adorer les sacrés vestiges ! Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, il l'a fait asseoir à sa table : ici il a guéri l'infirmité d'une hémorroïsse, que toute la science humaine, et toutes les ressources du monde, n'avaient pu tirer de sa langueur : ici, il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son âme : ici, il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ces prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeraient pas vos désirs, mon cher auditeur ? et vous ne lui diriez pas dans ce moment avec saint Augustin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon âme pour en prendre possession, pour y régner seul ; pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes faiblesses ; pour y établir une paix solide ? car jusques ici le monde et les créatures l'ont essayé en vain. Ah ! peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est pas assez parée pour vous recevoir ; mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement : peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets et invisibles ; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ? votre seule présence les dissipera ; et tout sera en paix, quand une fois vous en aurez pris possession : peut-être a-t-elle encore des taches et des rides qui l'enlaidissent à vos yeux, car les anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous et dignes de soutenir votre présence ? mais votre sang adorable les effacera, et vous renouvellerez sa jeunesse et sa beauté, comme celle de l'aigle : venez, seulement, Seigneur, et ne tardez pas : on a tout, quand on vous possède ; et au milieu même des plaisirs et des prospérités humaines, on est vide et on n'a rien, quand on ne vous a pas.

Mais sont-ce là, mes frères, les saints empressements qui vous conduisent la plupart à la table du Seigneur ? C'est ici une faveur dont il faut être touché, et vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible : c'est un festin de tendresse et de familiarité, et vous en faites un devoir de pure bienséance : c'est la table des enfants, et vous y venez comme un esclave. Ah ! si la loi de l'Église vous laissait libre ; si elle se contentait de vous exhorter seulement par le motif de la solennité et de vos propres besoins à la participation des saints mystères, la table de Jésus-Christ serait abandonnée en ces jours saints, et nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent ; ce sont des esclaves qui craignent et qui obéissent : et j'ai eu raison de dire que la fête de Pâques ne fait presque point de conversions ; et que ces jours heureux voient plus de profanateurs et de Judas, que de véritables disciples qui fassent leur pâque avec Jésus-Christ : *Cum discipulis meis facio Pascha.* (MATTH. XXVI, 18.)

Aussi, mes frères, si l'Apôtre se plaignait autrefois que les maladies populaires, les morts soudaines, les événements malheureux, n'étaient qu'une punition des communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi et imbeciles et dormiunt multi* (I COR. II, 30) ; s'il s'en plaignait dans un siècle où la divine Eucharistie faisait des martyrs, et non pas des sacriléges ; s'il s'en plaignait à l'Église de Corinthe, toute composée presque de prophètes, de docteurs, de fidèles, qui avaient reçu les dons miraculeux, et qui abondaient en grâce et en vertu de l'Esprit saint ; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, la source des calamités publiques qui affligeaient cette Église florissante : grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires, ou hypocrites ; tant de ministres peut-être, ou mondains, ou corrompus, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel et y profaner votre chair adorable ? Ah ! vous nous frappez aussi depuis longtemps, grand Dieu ! vous versez sur nos villes et sur nos provinces, la coupe de votre fureur et de votre colère : nous voyons les rois armés contre les rois, et les peuples contre les peuples ; toute l'Europe inondée de sang et de carnage ; la stérilité désoler nos campagnes ; la mort cruelle moissonner à nos yeux nos citoyens, et changer nos villes en déserts : nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux, frappés d'une main invisible, tomber à nos côtés : tant de morts imprévues, tant d'accidents funestes, tant de scandales qui affligent votre Église. Eh ! d'où pourraient partir, grand Dieu ! ces fléaux si longs et si cruels ? où auraient pu se former ces nuées de fureur et de vengeance, qui depuis si longtemps éclatent sur nos têtes, si ce n'est peut-être sur vos autels mêmes,

oui, sur ces autels d'où ne devaient couler que des sources de grâce sur les fidèles? vous n'êtes peut-être armé que pour venger les sacriléges et la profanation des mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là, mes frères, les suites les plus terribles des communions indignes.

Comme la religion ne connaît pas de crime plus énorme, il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange et qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa propre condamnation.* (I Cor. II, 29.) On ne vous dit pas, il est condamné; mais, *il mange et boit sa propre condamnation;* c'est-à-dire le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient sa propre substance; de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainsi dire, ni séparer l'anathème qui est devenu comme le fonds de son être, et une partie de lui-même : c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour : c'est ce fond de l'abîme, d'où l'on ne revient guère : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours les tristes suites. L'Église de Corinthe ne tarda pas de voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eut des fidèles qui ne discernaient plus le corps du Seigneur : les autres Églises virent bientôt de ces ministres, dont parle un Apôtre, qui suivaient les routes de Balaam, qui corrompaient toutes leurs voies, qui déshonoraient l'Évangile par le scandale d'une vie dissolue et d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de Satan et à celle du Seigneur : l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement, et où leur impiété se consomma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des mystères profanés : il n'est plus rien de si noir, qu'on ne doive attendre d'une âme familiarisée avec le sacrilége. Un prêtre corrompu ne l'est jamais à demi; voilà pourquoi les plaies du sanctuaire sont toujours les plus désespérées : voilà pourquoi le sacerdoce dans une âme souillée, est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu! suscitez donc à votre Église des ministres fidèles : secondez le zèle des pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint ministère : faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement et de discipline, que vous avez ressuscité dans notre siècle, et sauvez votre peuple, en lui donnant des ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui, mes frères, il y a une malédiction attachée au crime de la communion indigne, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme criminelle : c'est un Caïn qui a répandu le sang innocent. Cette âme pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera : elle sortira peut être des dérèglements grossiers; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches, où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime; mais c'est qu'elles sont rarement accordées : ce n'est pas que l'Église ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre mérita la grâce de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Évangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré : ce disciple perfide se reconnaît, et il ne se repent pas : il crie : J'ai péché; et son péché ne lui est pas remis ; il meurt désolé, et il meurt réprouvé ; Satan entre dans son corps en même temps que la viande sainte; il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introivit in eum Satanas* (Joan. VIII, 27); et sa mort est la plus affreuse et la plus déplorable dont il soit parlé dans les livres saints.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime est d'autant plus terrible, qu'il est plus secret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'âme sacrilége; mais il la frappe d'un anathème invisible, et la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces âmes mondaines dont je parle, lesquelles, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la table du Seigneur qu'une confession précipitée, tombent après la solennité, dans des égarements encore plus déplorables que les passés : leur dernier état devient pire que le premier : elles sentent leurs passions croître, et prévaloir avec encore plus d'empire et de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime; moins de pudeur dans leur confusion. Il restait encore auparavant quelques désirs de conversion et de pénitence, réveillés et excités par l'approche et la sainte terreur de la solennité : mais le devoir pascal infidèlement accompli; mais la viande sainte reçue indignement, et leurs jours solennels finis, tout est assoupi; la conscience se calme; les inquiétudes cessent; les remords sont apaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce temps saint. On pensait à changer de

vie aux approches de la pâque; les sacrements une fois reçus, on n'y pense plus : la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur le cœur : le pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde et de la terre : les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi; c'est-à-dire que leur profanation a été suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Écoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solennités de Juda;* elles me sont insupportables : voyez-vous tout ce peuple, qui en ces jours solennels vient au pied de mon autel participer aux offrandes saintes! vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon nom, que je me plais au milieu de leurs encensements et de leurs sacrifices; et que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités? vous vous trompez : ah! les tables saintes de mon autel ne sont remplies que de vomissements et de souillures : *Omnes mensæ repletæ sunt vomitu sordiumque* (Is. XXVIII, 8); ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur et le saint : *Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam* (Ézéch. XXII, 26); et loin d'être glorifié, je suis souillé et déshonoré au milieu d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum* (ibid.) : les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies y paraissent avec confiance dans le lieu saint : les mains que vous voyez levées vers moi sont encore pleines de sang et d'abomination; et leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *Et coinquinabar in medio eorum.*

Évitez ce malheur, mes frères; éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel : portez-y les sentiments de componction et d'amour qu'exige de vous le pain de vie : devenez-y des hommes nouveaux : que Jésus-Christ n'entre pas en vain dans votre âme : conservez ce trésor, et défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir : rendez-vous dignes de devenir les temples et la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous; et ne venez pas combler la mesure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la source des grâces, et le gage de votre immortalité.

Ainsi soit-il.

FRAGMENT DE SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR L'ÉNORMITÉ DES COMMUNIONS INDIGNES.

La plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'est qu'ils se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (I Cor. XI, 27.) Comme le sacrifice de la croix se renouvelle tous les jours de la part de Jésus-Christ sur nos autels, il s'y renouvelle aussi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement : il est vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, et dans des circonstances mille fois plus odieuses qu'il ne fut crucifié sur le Calvaire.

Car premièrement, si les Juifs eussent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié : leurs outrages ne s'adressaient qu'au fils de Marie et de Joseph, qu'à un homme qu'ils regardaient comme un séducteur, et comme un ennemi de Moïse et de la loi : leur méprise n'avait point d'excuse, il est vrai; les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jésus-Christ, l'accomplissement des prophéties en sa personne, auraient dû leur ouvrir les yeux, et leur faire connaître le salut qui leur était envoyé; mais enfin ils le méconnurent, ils ne le distinguèrent pas des faux messies qui avaient peu de temps auparavant troublé la Palestine, et excité des séditions dans Jérusalem; et en le punissant d'un supplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu et venger les intérêts de sa loi et de son culte. Mais vous, mon frère, qui venez le recevoir indignement, vous le connaissez; les voiles sacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas aux yeux de votre foi : vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Très-Haut, la splendeur de son Père, le Roi immortel des siècles, le Libérateur des hommes, le chef et l'Époux de l'Église : vous reconnaissez en lui toutes ces augustes qualités; et c'est avec ces lumières, que vous venez le charger d'outrages; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme sur une croix bien plus douloureuse et plus infâme pour lui sans comparaison que la première! les coups que vous portez s'adressent à un Dieu, et vous n'avez plus d'excuse que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attachèrent à la croix, il avait encore une chair sujette à nos infirmités; il pouvait souffrir, il pouvait mourir; il était

encore revêtu de la ressemblance du péché; la mort était comme une destinée naturelle pour lui; elle était la suite du choix libre qu'il avait fait d'une nature condamnée à cette triste loi. Mais aujourd'hui, mon cher auditeur, vous l'arrachez du sein de la gloire; vous le faites descendre de la droite de son Père, pour l'exposer à de nouvelles indignités : il nous avait avertis qu'il ne mourrait qu'une fois, et que sa résurrection terminerait la carrière pénible de ses souffrances; et vous l'obligez à y rentrer : vous le dépouillez de ce vêtement de gloire et d'immortalité dont le Père l'avait revêtu au sortir du tombeau, pour le revêtir encore d'une robe de pourpre et d'ignominie : vous attachez à la croix une chair glorieuse qui ne devait plus goûter la mort. Ah! Seigneur, vous vous flattiez en expirant sur la croix que tout était consommé pour vous; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines et de vos souffrances, et que tout ce que la malice de vos ennemis avait pu inventer contre vous était accompli : cependant de nouveaux outrages vous attendaient dans votre gloire même; un Calvaire plus ignominieux vous était préparé sur nos autels, et votre croix n'était, pour ainsi dire, que le commencement de vos douleurs et de vos peines : *Initium dolorum hæc.* (MARC. XIII, 8.)

Troisièmement, du moins ses bourreaux en le crucifiant accomplissaient les ordres de son Père, exécutaient, sans le savoir, l'arrêt de mort qu'il avait prononcé contre son Fils en la personne du premier pécheur : *Morte morieris* (GEN. II, 17); ils servaient même au dessein que Jésus-Christ avait eu dès le premier instant de s'offrir à son Père : il semble que ces meutriers ne faisaient que se joindre à la justice de Dieu qui le frappait; et à son propre amour qui l'immolait; c'était alors le temps où toutes les mains devaient être tournées contre lui. Mais ici, mes frères, vous le déshonorez dans le temps que le Père le glorifie : il ne vous le livre plus comme il l'avait livré autrefois; vous l'arrachez de son sein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie : personne ne se joint plus à vous pour opérer ce mystère de mort; le Fils lui-même, ne se livre plus parce qu'il l'a voulu, comme autrefois; vous êtes le seul qui trempez dans ce funeste sacrifice, le seul qui le voulez, le seul qui l'exécutez; le ciel et la terre en ont horreur, et toute l'énormité du sang répandu retombe sur vous seul.

En quatrième lieu, le crime de ceux qui le crucifièrent fut utile à tous les hommes; ils répandirent un sang dont l'effusion lava nos souillures; ils immolèrent un agneau dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu; ils mirent à mort un juste dont le tombeau fut glorieux, et où la mort elle-même fut vaincue; ils ouvrirent un côté d'où l'Église des nations sortit, et d'où sortirent tous les justes des siècles à venir; ils percèrent des mains d'où mille grâces découlèrent sur l'univers; ils couronnèrent un chef sacré qui, par là, devint le roi des hommes et des anges; ils élevèrent une croix qui triompha ensuite du monde entier : en un mot, ce fut là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut, et les desseins éternels de Dieu sur son Église accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel, et vous y rendre coupable de son corps et de son sang, en y participant indignement; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilége? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage? voulez-vous le savoir? des maux publics et des calamités nouvelles, les malheurs de l'Église. Ah! si l'Apôtre se plaignait autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidents funestes n'étaient qu'une suite de communions indignes : *Ideo inter vos dormiunt multi* (I COR. II, 30); et s'il s'en plaignait dans un siècle où chacun répandait son propre sang pour Jésus-Christ, au lieu de profaner le sien, où l'Eucharistie faisait des martyrs plutôt que des sacriléges; s'il s'en plaignait à l'Église de Corinthe toute composée presque de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de docteurs, de fidèles qui avaient reçu le don des langues, des miracles, et l'effusion visible de l'Esprit saint; si, dans ces siècles de foi et de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes les calamités qui affligeaient l'Église de Corinthe : grand Dieu! quels fléaux ne doivent point attirer sur nous tant de ministres indignes, tant d'âmes ou téméraires, ou hypocrites, qui, dans un siècle aussi corrompu, viennent se présenter à vos autels? n'en doutons pas, mes frères, si le Seigneur nous frappe depuis si longtemps; s'il verse sur nos villes et sur nos provinces la coupe de sa fureur; si nous voyons tant de gens, frappés comme d'une main invisible, tomber soudainement à nos côtés, des morts imprévues, des chutes terribles, l'Église déshonorée par ceux mêmes qui doivent en être l'appui et l'ornement : d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs et si cruels, si ce n'est du sanctuaire? où auraient pu se former ces orages et ces tempêtes, qui, depuis si longtemps, éclatent sur nos têtes, si ce n'est sur vos autels mêmes, ô mon Dieu! vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes et la profanation de vos mystères saints. Voilà, mes frères, la source des malheurs publics; car si, sur le Calvaire, le ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à

mort Jésus-Christ, quoique le salut de tous les hommes y fût attaché; si toute la nature retomba, pour ainsi dire, dans son premier chaos; si tout fut confondu; si le voile du temple fut déchiré; si tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu; quelles peuvent être les suites du même attentat renouvelé mille fois sur l'autel, si ce n'est le dérangement des saisons, la confusion de la nature, les troubles et les schismes qui déchirent l'Église; en un mot, la face du christianisme entièrement bouleversée?

En cinquième lieu, les motifs de ceux qui le crucifièrent pouvaient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premièrement, les prêtres et les pharisiens cherchaient la mort d'un homme qui les avait décriés, qui avait découvert au peuple l'imposture de leur conduite, qui les avait appelés sépulcres blanchis; et il était de leur intérêt que leur accusateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur : son supplice devait faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes frères, vous le livrez dans le temps qu'il vous épargne, qu'il dissimule vos fautes, qu'il a une langue et qu'il ne s'en sert pas pour vous condamner; qu'il a des yeux, et qu'il ne veut pas encore voir les secrets déréglements dont vous êtes coupables : dans un temps où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiser; il ne vous foudroie pas, il ne vous dit pas en se dévoilant, comme à ces sacriléges soldats : Voici le Jésus que vous cherchez; dans un temps où il pourrait découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez au pied de ses autels, et auquel cependant il se tait; il vous ménage, il veut ignorer ce que vous êtes, et ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos frères ; c'est le temps que vous choisissez pour lui faire le plus sanglant de tous les outrages! Secondement, il n'est pas dit que ceux qui eurent part à sa mort fussent du nombre de ces aveugles qu'il avait éclairés, ou de ces boiteux qu'il avait redressés, ou de ces lépreux qu'il avait guéris, ou de ces morts qu'il avait ressuscités : s'ils ne le défendirent pas contre la violence et l'autorité de ses ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ses bourreaux; du moins ne les entendit-on pas crier : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! et si la reconnaissance n'en fit pas de généreux confesseurs de son nom, ah! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or, ici, mes frères, comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignemnnt : c'est un aveugle que Jésus-Christ a éclairé; c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri; c'est un mort que sa bonté a ressuscité : il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs; il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons : la reconnaissance toute seule devrait l'attacher à son libérateur; il ne devrait paraître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de son amour et de ses actions de grâce. Que l'infidèle que Jésus-Christ a négligé; que le barbare qu'il a laissé dans les ténèbres de la superstition et de l'impiété, viennent le déshonorer sur ses autels, nous n'en serions point surpris : il les traite à la rigueur, il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devaient entendre sa voix; il ne les a fait naître, ce semble, que pour les faire servir d'exemple à sa justice : mais un fidèle pour lequel il n'a rien eu de réservé, un disciple de son Évangile à qui il a révélé tous ses mystères, communiqué tous ses dons, qu'il a associé à l'espérance de ses promesses; mais un chrétien devenu la chair de sa chair, et les os de ses os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans son baptême, peut-il armer contre lui des mains consacrées par tout son sang? peut-il venir même insulter son bienfaiteur dans le plus signalé de tous ses bienfaits? Ah! c'est de quoi il se plaint lui-même dans son Prophète : Si mon ennemi, dit-il, si un sauvage qui ne me connaît pas, et qui n'a presque rien reçu de moi, m'avait chargé d'outrages, je l'aurais souffert avec patience : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* (Ps. LIV, 13); mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps et qu'une âme avec moi, vous qui étiez au nombre de mes disciples et de mes amis : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus* (ibid. 14); vous que j'avais principalement en vue dans la carrière pénible de mes souffrances; vous, que j'ai encore distingué sur mes autres disciples, par mille marques particulières de bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus!* Aussi sur la croix il priait pour ses bourreaux : *Mon père, pardonnez-leur,* disait Jésus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, XXIII, 34); mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds, sans demander vengeance contre ces profanateurs.

Sixièmement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que, lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avait pas encore racheté les hommes; le sang qu'ils répandaient n'avait pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous, qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos souillures : vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal sacré de toutes les grâces que vous avez reçues; une chair qui a été

la médiatrice de votre réconciliation; une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort et sur l'enfer; une chair qui devait être au dedans de vous le germe et le gage de l'immortalité de la vôtre; une chair qui vous a ouvert le chemin du ciel, et dans laquelle seule vous avez droit d'y entrer; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu et vaincu que pour vous. Ah! il est rapporté dans l'histoire, qu'un empereur religieux baisait avec respect les plaies glorieuses que de saints évêques avaient reçues pour la confession de la foi de Jésus-Christ, et qu'ils portaient encore sur leurs corps : cependant ce n'était pas pour lui qu'ils avaient souffert ces tourments : ce n'était pas au milieu de ses armées, et pour la défense de sa gloire et de son empire, qu'ils avaient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous, mon cher auditeur, qui voyez la chair de Jésus-Christ, sur l'autel, partout encore marquée des cicatrices éclatantes des plaies qu'il souffrit pour vous, encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis; ces marques si touchantes n'excitent pas votre respect, ne réveillent pas votre reconnaissance; et au lieu de leur donner un baiser de paix et d'amour, ah! vous déchirez vous-même cette chair sacrée, et vous y faites des plaies plus profondes et plus ignominieuses que les premières? N'êtes-vous pas le plus dénaturé et le plus ingrat de tous les pécheurs?

Septièmement, le crime des Juifs n'eut point d'autres suites que la perte de la vie naturelle du Sauveur, et la honte de voir descendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieux et la terre ne pouvaient contenir. Mais ici c'est non-seulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il est en vous, c'est encore le fruit de sa mort; c'est la vie de la grâce, qu'il venait porter dans votre âme : vous le faites mourir dans tous ses dons, dans sa charité, dans sa foi, dans son espérance; vous lui donnez une mort universelle : ce n'est plus dans un tombeau de pierre, où personne encore n'avait été mis, que vous le faites descendre; c'est dans votre cœur, dans un sépulcre plein d'ossements et d'infection, dans votre cœur où il trouve les esprits impurs qui en sont maîtres : il n'y descend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuses de sa victoire, pour délivrer les captifs et rompre les chaînes de ceux qui attendaient son arrivée; il y descend dans un appareil triste et lugubre, pour y être captif lui-même; pour s'y voir encore le jouet de ses ennemis, pour y essuyer leurs dérisions et leurs insultes; pour les voir assis sur le trône de votre âme, tandis que lui-même qui l'a rachetée à si grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de sortes de droits sur elle, qui devrait y être souverain, n'y est plus qu'un vil esclave, et n'y trouve pas où reposer sa tête.

Huitièmement, sur le Calvaire, mille circonstances glorieuses accompagnèrent sa mort; et dans un mystère si humiliant, sa puissance et sa divinité ne laissèrent pas d'éclater; toute la nature le reconnut pour son auteur; le centenier confessa qu'il était le Fils de Dieu; les morts ressuscitèrent; lui-même ressuscita le troisième jour, et répara par l'éclat de ce mystère, tout ce que l'opprobre de sa mort avait pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes. Mais la mort qu'il endure encore sur l'autel par les mains du pécheur sacrilége, est un mystère tout d'ignominie pour lui : rien n'y relève sa grandeur et sa majesté; rien ne l'y console de ses outrages; rien n'y adoucit le fiel et l'absinthe de son calice : la nature le laisse souffrir sans s'y intéresser, les assistants le voient mourir entre vos mains sans le plaindre, pour ainsi dire; les morts qui reposent sous l'autel, et qui sont en dépôt dans ce saint édifice, n'interrompent pas leur sommeil; les pierres du temple ne se brisent pas, et ne crient point à leur manière; le voile qui couvre les mystères saints est immobile : tout est dans un profond silence; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille : loin qu'il se trouve des centeniers qui confessent qu'il est le Fils de Dieu; des mondains qui voient approcher de l'autel l'âme pécheresse, et qui savent que le relâchement de ses mœurs dément la piété de cette démarche, prennent occasion de blasphémer le nom du Seigneur; de décrier la vertu de ceux qui la pratiquent, et de dire comme le pharisien : Si ce Jésus était prophète, il connaîtrait sans doute quelle est cette femme qui s'approche pour le toucher et pour le recevoir : enfin, Jésus-Christ ne descend pas dans le corps du pécheur pour y ressusciter; mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y sceller d'un sceau éternel la mort et la réprobation de cette âme.

En effet, mes frères, comme la religion ne connaît pas de crime plus énorme, il n'en est pas aussi dont la punition soit plus terrible. Celui qui mange et boit indignement, dit l'Apôtre, mange et boit sa propre condamnation : il ne dit pas, il est condamné, mais il boit et mange sa propre condamnation; c'est-à-dire, la nourriture céleste qu'il profane est un poison qui s'incorpore avec lui, qui pénètre dans l'intérieur de ses os, qui ne fait plus de tout son corps qu'une masse de perdition et destinée au feu : c'est-à-dire, la sentence de mort qu'on pro-

nonce contre lui se mêle avec sa propre substance, ne devient plus qu'une même chair avec lui; de sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler et de séparer l'anathème qui est devenu comme son être, c'est-à-dire que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'âme, en défigurent seulement quelques puissances; au lieu que celui-ci est un poison qui se mêle avec elle-même, qui n'y laisse rien de sain, et qui va en corrompre les sources et les principes, c'est-à-dire, que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour. C'est le fond de l'abîme dont on ne revient guère : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, les monstres qu'on n'oserait nommer, en sont les tristes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme sacrilége : elle pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera : elle sortira peut-être des déréglements grossiers; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches où elle se perdra : elle sortira peut-être du siècle, et choisira le parti de la retraite; mais elle se déclarera pour un état saint et relevé peu convenable aux déréglements de sa vie passée, et le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, et qui seront les suites des premières. Il n'est presque point de pénitence pour l'abus de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais elles ne sont pas accordées; ce n'est pas que l'Église ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve guère de pécheurs qui s'en repentent.

Aussi, mes frères, le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Évangile, meurt comme un misérable et comme un désespéré : il se reconnaît, et il ne s'en repent pas; il pleure, et n'expie pas sa faute; il crie : J'ai péché, et son péché ne lui est pas remis; il meurt désolé, et il meurt réprouvé : son âme veut sortir de douleur, et ses entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle et le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardait Jésus-Christ que comme un homme juste : en recevant son corps, il crut seulement recevoir un symbole de son amour; et lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie; il ne se plaint pas d'avoir trahi et profané le corps d'un Dieu, mais seulement d'avoir livré le sang innocent : et cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux et du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les livres saints. Les bourreaux se convertirent; parmi ceux qui crucifièrent Jésus-Christ, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre mérita la grâce de la pénitence : mais Judas, qui le crucifia dans la cène, est réprouvé comme un anathème; son apostolat, les prodiges qu'il avait opérés, le temps qu'il avait passé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la sentence de sa réprobation, et on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes frères, Jésus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps naturel, que de celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, et n'a point eu d'indulgence pour les autres : il se contentait pour lui-même d'une demeure pauvre et négligée; il n'avait pas quelquefois où reposer sa tête; il avait pu même habiter en naissant parmi de vils animaux; mais quand il veut célébrer sa cène, ah! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, spacieux, orné : *cœnaculum grande stratum*. (MARC. XIV, 15.) Il prévient; il veut que tout soit en état; que tout réponde à la magnificence et à la sainteté de ce sacrement : jugez donc, mes frères, de l'attentat des communions indignes; le pécheur y renouvelle le spectacle de la croix avec des circonstances mille fois plus ignominieuses à Jésus-Christ que celles du Calvaire. Ah! si cette eau de jalousie dont il est parlé dans le Lévitique, devenait une eau maudite pour l'âme adultère; si elle ne pouvait rester dans son sein sans déchirer ses entrailles, et sans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuses : grand Dieu! le sang de votre Fils reçu dans un corps souillé peut-il y tenir sans le frapper de la même malédiction, et sans que le pécheur expire sous l'autel même où il vient de commettre son sacrilége? Si l'arche, mes frères, ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser et le mettre en pièces; la véritable arche d'alliance, Jésus-Christ peut-il demeurer au dedans d'une idole abominable, d'une âme corrompue, sans éclater et réduire en poudre le corps criminel qui le renferme? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venaient offrir de l'encens avec un feu étranger; ne devrait-il pas sortir de l'autel où réside le Roi de gloire, des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu! Si l'on ne pouvait autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnait la loi, sans être foudroyé; Jésus-Christ sur l'autel, sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Église, devrait sans doute lancer des foudres pour venger sa gloire et

punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos : mais il exerce des punitions plus secrètes et plus terribles, dont les autres ne sont que de faibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur, c'est dans le lieu des supplices où il ne s'éteindra plus; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qu'il le punit, c'est en le frappant d'un anathème invisible : ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'âme sacrilége, c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins, c'est en l'abandonnant, c'est en la livrant à un sens réprouvé, et à toute la corruption de son cœur. Ces malheurs ne vous alarment pas sans doute, mes frères, parce que vous croyez qu'ils ne vous regardent pas; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger et boire leur condamnation aux jours solennels qui approchent; vous vous proposez de ne paraître à l'autel qu'après avoir purifié votre conscience dans le bain de la pénitence : voyons donc si cette précaution suffit pour éviter une communion indigne, et si le nombre des pécheurs qui se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ dans cette auguste solennité, n'est pas plus grand que l'on ne pense. Pour le connaître, il n'y a qu'à expliquer quelles sont les conditions essentielles d'une communion sainte et utile; et chacun, s'appliquant les règles que Jésus-Christ a laissées à son Église, pourra se juger soi-même, et voir s'il n'a rien à craindre en venant se présenter à l'autel.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION.

Consummatum est.

Tout est accompli. (JOAN. XIX, 30.)

Telles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice : tels les derniers soupirs que les saintes femmes et le disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante : telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, et qu'il laisse ses chers disciples également consternés, et de la douleur de sa perte, et du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet, que peuvent-ils entendre par là et à combien de tristes pensées leur esprit timide et abattu ne s'abandonne-t-il pas dans ce terrible moment! Peut-être le soleil qui s'éclipse; la terre qui s'ébranle et se couvre de deuil; les sépulcres qui s'ouvrent; les morts qui ressuscitent; toute la nature qui semble se bouleverser et se confondre, leur persuade que Jésus-Christ vient de leur annoncer que tout va finir avec lui, que le monde ne saurait survivre à la mort de son auteur; que l'attentat commis contre sa personne ne doit être expié que dans la ruine entière de l'univers; et tout ce qu'ils lui avaient ouï dire, durant sa vie mortelle, sur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée; ils croient peut-être que tout va finir : *Consummatum est.*

Pour nous, mes frères, nous savons que, lorsque la dernière consommation arrivera, ah! le Fils de l'Homme ne paraîtra pas humilié et chargé d'opprobres sur une croix tel que nous le voyons aujourd'hui; mais assis sur une nuée de gloire, environné de ses anges, et précédé de puissance, de terreur et de majesté. Appliquons-nous donc à développer la sainte obscurité de cette dernière parole; elle renferme de grandes instructions et toute la doctrine de la croix.

En premier lieu, le Seigneur avait souvent déclaré dans ses prophètes que les sacrifices des boucs et des taureaux ne lui plaisaient pas; il rejetait l'imperfection de ces hosties; et il ne les eût même jamais souffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés et figuratifs de l'immolation de son Fils : c'étaient des préludes grossiers qui suspendaient sa justice, mais qui ne pouvaient la satisfaire : la mort de Jésus-Christ accomplit donc tout ce que ces anciens sacrifices avaient de défectueux; et la justice de son Père n'a plus rien à exiger de l'homme : première consommation.

En second lieu, les sujets du père de famille ne s'en étaient pris jusqu'ici qu'à ses serviteurs : Jérusalem n'avait fait mourir que les prophètes qui lui avaient été envoyés; et la mesure de ses crimes n'était pas encore comblée : il fallait donc que le sang du Fils, et de l'héritier lui-même, fût répandu, et que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainsi consommée : seconde consommation.

Enfin les justes de l'ancien temps, qui avaient auparavant rendu gloire à Dieu en mourant pour la vérité, n'avaient offert qu'une vie triste et malheureuse, exposée aux tentations des sens et de la chair, et un corps soumis à la malédiction de la mort : mais Jésus-Christ renonce à la plus heureuse de toutes les vies, et qu'aucun péché ne pouvait jamais souil-

ler; il offre une âme que personne n'eût pu lui ravir, s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer; et en goûtant volontairement la mort, dont il était exempt par la condition de sa nature; il donne à son Père la plus grande marque d'amour qu'aucun juste lui eût encore donnée : troisième consommation.

C'est-à-dire que la mort du Sauveur renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Église renouvelle en ce jour le spectacle et honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Père; une consommation de malice de la part des hommes; une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce discours, et l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu : nous y trouverons des instructions solides, et des vérités que le monde ne connaît pas, parce que le monde ne connaît pas Jésus-Christ; et nous verrons que la croix est la condamnation du pécheur, et la condamnation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, croix adorable, le seul asile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Évangile; tout est attaché à votre bois sacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance. C'est donc à vos pieds que nous nous jetons avec toute l'Église : *O crux! ave! etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne serait ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvait demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriserait par ses exemples; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, et de la rendre malheureuse en l'abandonnant : il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager et la satisfaire : cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser, mais l'homme n'a pu réparer l'offense : Car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu? Il fallait donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme; que, la terre ne pouvant rien fournir qui pût apaiser son Dieu et le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un Juste, qui devînt le réconciliateur de la terre; et qu'une hostie seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avait outragé par sa révolte, vînt se mettre entre ses foudres et nos crimes, et arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avait préparés contre nous. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes frères, que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue; un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu; un désordre dans les sens qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auraient dû suivre. Or le Sauveur, dans son agonie, expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement, la justice de son Père s'applique à contrister son esprit, en y retraçant les plus vives horreurs du péché; secondement, à humilier son âme, en la couvrant de toute la honte du péché; enfin, à jeter son corps dans la dernière défaillance, en lui faisant sentir d'avance toutes les douleurs dues au péché. L'exposition simple de l'histoire, nous fournira les preuves de ces vérités; le sujet lui-même intéresse assez votre attention, sans qu'il soit besoin que je vous la demande, mes frères.

L'heure étant venue où Jésus-Christ devait passer de ce monde à son Père, après avoir donné aux siens les dernières marques de son amour par l'institution de la nouvelle pâque, et les avoir fortifiés contre le scandale de sa passion par la grâce de cette nourriture céleste, et par tout ce que les dernières instructions d'un père et d'un bon maître ont de plus touchant; n'ignorant pas tout ce qui lui devait arriver, il sort accompagné de ses disciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers, traiter pour la dernière fois avec son Père, du grand mystère de la rédemption des hommes : comme ses disciples étaient encore faibles, il veut leur épargner le spectacle de ses défaillances et de son agonie; il se sépare d'eux; il se prosterne le visage contre terre; et acceptant en la présence de son Père, toute l'amertume de son calice : Père juste, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire et de mes opprobres! les victimes et les holocaustes de la loi n'étaient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps dont le sacrifice et les tourments vont apaiser votre justice; je ne suis venu dans le monde que pour y

faire votre volonté sainte; et la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi, a toujours été le désir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'âme sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation, que la justice de son Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé, en qui il avait mis toute sa complaisance; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette âme pure et innocente : c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même; et où va se consommer par avance son sacrifice; mais d'une manière d'autant plus douloureuse, que son âme sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le Calvaire elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes.

Car, en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'âme de Jésus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premièrement un défaut de lumière : hélas! notre âme, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'âme, et qui la sépare éternellement de Dieu; on est saisi de la terreur et de l'éternité des supplices qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie et de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dus : on trouve, au contraire, que la peine excède l'offense; et que Dieu est trop sévère, en punissant des infidélités passagères par des tourments éternels. Ainsi on regarde le péché qui efface de notre âme le sceau de notre salut, le caractère et les traits d'enfants de Dieu, et qui nous rend ses ennemis; on le regarde comme une faiblesse, un penchant de la nature, une suite de l'âge, une loi du tempérament; et comme l'on ne connaît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la justice qu'il arme contre lui, ni l'ordre qu'il renverse, ni la charité qu'il éteint, ni la sainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce qu'on ne le connaît pas.

Mais l'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité et de lumière, ah! elle voit le péché dans toute son horreur; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle; elle en voit les suites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions, de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non-interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connaissance de son Père effacée, les crimes infâmes érigés en divinités, les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples et leurs autels, l'impiété et l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Église; les schismes, les erreurs, les dissensions, qui devaient déchirer le mystère précieux de son unité; les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses sacrements, l'extinction presque de sa foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples. Voilà ce qui s'offre à cette âme sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur; depuis ce moment fatal, qui vit souiller votre âme, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous a suivi de tous les âges, et qui a infecté tout le cours de votre vie : elle voit ses grâces toujours inutiles dans votre cœur, ses lumières toujours rejetées; votre rang, votre naissance, vos biens, vos talents, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus par le dérèglement de votre cœur, la source et l'occasion de tous vos crimes : elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut, ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre le devoir et de vaines frayeurs : elle voit votre âme telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie agitée des plus vifs remords, et cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes; fatiguée du crime, et cependant n'ayant pas la force de se déclarer pour la vertu; ennuyée du monde, et cependant ne pouvant se passer de lui; malheureuse dans son infidélité, et cependant toujours infidèle : que dirai-je? frappée de la solennité de ces jours saints, et cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères, et des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes,

et à une pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette âme sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu; point d'impudicités monstrueuses, depuis que les enfants de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes; point d'impiété exécrable, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes et à trouver dans le fer et dans l'airain des idoles dignes de ses hommages; point de blasphèmes, depuis que les enfants de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le ciel; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cham eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint patriarche; en un mot, point de monstres sur la terre, dans toute l'étendue des siècles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux ne se découvrent à cette âme innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres : elle porte un monde d'iniquités, mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par la force de sa parole : Car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Écriture; au lieu qu'ici elle se plaint, dans le Prophète, que les pécheurs ont aggravé son joug; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, et qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu; car l'amour est la mesure de la douleur : nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune : parce que nous n'aimons que nous-mêmes; et c'est le vice des grands surtout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel, ni de vif dans notre cœur : aussi, pourvu que les personnes qui dépendent de nous soient fidèles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire; qu'elles vivent d'ailleurs sans mœurs, sans règle, sans crainte de Dieu, tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'âme sainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense, et plus ardent que celui de tous les chérubins, ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David, sur les prévarications de la terre; l'amertume et le zèle d'Élie, sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël; la tristesse et les larmes de Jérémie, sur les infidélités de Jérusalem, n'étaient que de faibles images de la tristesse de l'âme du Sauveur à la vue des crimes de tous les hommes : plus elle aime, plus elle souffre; et comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour, rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur et de son martyre.

Hélas! nous voudrions savoir quelquefois si nous sommes de bonne foi revenus à Dieu, et si nous vivons dans son amour et dans sa grâce. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; mais si l'on pouvait s'en assurer en cette vie, ce serait en nous demandant à nous-mêmes si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins, nous affligent et nous percent de douleur; si les discours des impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Église, les profanations des temples et des autels, la licence publique et la dépravation des mœurs, remplissent notre cœur d'amertume. Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer et outrager le Seigneur à qui ils appartiennent; si nous trouvons même une sorte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire; et l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons, en naissant, avec l'idée du crime : nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire; et il nous paraît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'âme sainte du Sauveur dans son agonie, ah! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime : cette âme, plus pure et plus sainte que toutes les intelligences célestes, se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines et de leurs fureurs; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés et de leurs blasphèmes; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même, et qu'elle commence à tomber dans la défaillance, et dans une tristesse de mort : *cœpit contristari et mœstus esse.* (MATTH. XXVI, 37.) Ah! elle voudrait bien détourner du moins l'innocence de ses regards, de cet objet affreux; mais la justice de son Père la force de s'en occuper;

et l'y applique comme malgré elle : c'est une lumière rigoureuse qui la suit, et qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs toute l'ignominie dont elle est couverte; et sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves, si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourments plus longs, et à un sacrifice plus éclatant.

O vous qui m'écoutez ! voyez-vous l'âme sainte de Jésus expirant presque de douleur et de défaillance; et frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché, lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu? Voilà l'image de la douleur que vous devez porter au tribunal où vous viendrez, en ces jours de salut, apaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jésus dans son agonie est le modèle des pénitents; et cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille; plus sensible à la honte d'un aveu, qu'à la multitude et à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie comme on raconte des faits indifférents; et nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre léthargie, pour vous arracher quelques faibles sentiments de componction; et il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des règles, pour vous faire agréer les remèdes; et si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, et vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, et vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous résisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences, et de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu! est-ce ainsi qu'on vous apaise? sont-ce là les saintes angoisses de la pénitence? et quand votre grâce fait sur une âme touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion; les anges de l'Église, les ministres de la réconciliation, ont-ils d'autre ministère, comme aujourd'hui cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes, de modérer l'excès de sa douleur, et, loin de réveiller sa tiédeur ou d'abattre son orgueil et sa révolte, lui adoucir l'amertume de son calice, et la honte de son humiliation?

Et voilà, mes frères, la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur; la honte dont son Père le couvre : anéantissement que sa justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'est-à-dire pour en réparer le second désordre.

Car, premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement. Son âme sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort : lui, qui les avait si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples : il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse; il implore même leur secours, et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine : *Sustinete hic et vigilate mecum*. (MATTH. XXVI, 38.)

Ah! mes frères, Pierre peut-il encore reconnaître à ces traits le Christ, Fils du Dieu vivant? ne rétracte-t-il pas déjà en secret la gloire de sa confession? et ne commence-t-il pas ici, par ses doutes et par sa surprise, à renoncer son divin Maître? Voilà toute la confusion que le Sauveur est obligé de porter : il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte; et nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes : nous nous ménageons jusque dans les démarches de notre repentir, les suffrages publics : tout ce qui pourrait nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence et un excès de zèle : nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve : nous avions cherché l'estime des hommes dans nos égarements, nous la cherchons encore dans notre pénitence; et souvent la même vanité qui nous avait rendus pécheurs, nous fait devenir pénitents!

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son âme des impressions si sensibles, ou pour mieux dire la main de son Père s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible : *Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum*. (LUC, XXII, 43.) Anges du ciel! ce n'était point là autrefois votre ministère : vous ne vous approchiez de lui que pour le servir et pour l'adorer : aujourd'hui, il est abaissé au-dessous de vous; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même : il est entre vos mains, faible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes qui paraissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété et dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous, pour nous appren-

dre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des âmes qui souffrent; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissements que ceux de la foi et de la religion; que le silence fait tout le mérite d'une âme affligée; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et perdons le droit de nous en entretenir et de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil et dans la fuite de ses disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voient avec des yeux indifférents leur bon Maître lutter contre la mort, et ils s'endorment lâchement : il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi? leur dit-il : *Sic non potuistis una hora vigilare mecum?* (MATTH. XXVI, 40.) Il souffre tout seul; il semble que tout, jusqu'à ses chers disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Père. Hélas! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis : le moindre refroidissement nous blesse; le plus léger défaut d'attention nous aigrit; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables, entrent dans les intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jésus-Christ à ne rien attendre des créatures, et à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affaiblir leur reconnaissance; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié, aux offices qu'ils reçoivent de nous; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jésus-Christ, en choisissant ses disciples, n'avait consulté que son amour pour eux; et leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui que sa tendresse pour eux avait été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie : mais il fallait encore expier le plaisir injuste, troisième désordre du péché; aussi la douleur violente de son âme à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. En effet, on sait assez que l'attente d'un tourment, qu'on voit présent et inévitable, est toujours plus cruelle que le tourment même; et qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte que par la douleur. Or la justice du Père présente distinctement à l'âme du Sauveur tout l'appareil de la croix; la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal, ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa passion, ses tourments se succéderont les uns aux autres; il ne sera pas en même temps moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié : ici, tout se passe en même temps; toutes ses douleurs se réunissent; et son âme tout entière est plongée dans une mer de tribulation et d'amertume. Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui; ses ennemis mêmes le reconnaîtront pour Fils de Dieu : ici, il souffre dans les ténèbres et dans le silence; et ses plus chers disciples l'abandonnent.

Aussi cette âme sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir; hors d'état et de finir ses peines, et de les soutenir, semble combattre par la défaillance et les douleurs de son agonie contre la mort et contre la vie, et une sueur de sang qu'on voit couler à terre est le triste fruit de ces pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (LUC, XXII, 44.) Père juste! fallait-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils? n'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis? et faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre!

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes! Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence, et à ne vivre que pour expier les égarements de nos premières mœurs! Cependant ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque plus laissé rien à faire; et qu'il ne nous reviendrait pas un grand avantage de ses souffrances, s'il fallait encore nous-mêmes souffrir comme lui. O mon Sauveur! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux et sensuels? vos souffrances seraient donc le désaveu de votre doctrine? votre croix, la dispense de vos préceptes crucifiants? et votre mort douloureuse, l'adoucissement de votre Évangile!

Quoi, mes frères! le prix que son sang a donné à nos souffrances, les rendrait lui-même inutiles? Jésus-Christ a tout souffert pour nous, il est vrai, c'est-à-dire, nous étions tous condamnés à souffrir : mais s'il n'eût souffert lui-même, nos souffrances eussent été rejetées. Il a donc, en offrant sa vie, disposé la justice de Dieu à accepter le faible sacrifice de notre pénitence : le mérite de son sang, en unissant nos larmes et nos macérations aux siennes, leur a donné un prix digne de Dieu : depuis que Jé-

sus-Christ est mort pour l'homme et à la place de l'homme, l'homme peut souffrir pour Dieu; l'homme n'est plus indigne de Dieu. Voilà le prix du sang de Jésus-Christ: et il est insensé de prétendre que sa croix nous ait dispensés de souffrir, puisque c'est elle seule qui nous a rendu nos souffrances utiles.

Cependant, après avoir sacrifié au monde et aux passions la plus belle partie de notre vie, le plus léger sacrifice dans la pénitence nous alarme : après avoir tout souffert pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs, nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jésus-Christ; nous trouvons son joug accablant : nos passions avaient été difficiles et pénibles, notre vertu devient commode et tranquille; et sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être sortis de certaines mœurs désordonnées, qui peut-être même ne nous convenaient plus, nous croyons que tout est fait, et que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous connaissons peu la justice de Dieu, mes frères! *Il n'est point de rémission,* dit l'Apôtre, *sans effusion de sang.* (HÉBR. IX, 22.) La pénitence est un sacrifice sanglant, c'est-à-dire que ses douleurs doivent passer jusque sur une chair rebelle; et que Dieu ne s'apaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jeté dans une agonie de tristesse, et que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations et de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur! dans votre agonie, comme le modèle des pénitents : voilà ce qu'il doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avais donc raison de dire que l'agonie de Jésus-Christ était une consommation de justice du côté de son Père, puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte, et toutes les douleurs dues au péché; mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

DEUXIÈME PARTIE.

La malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux manières par la mort de Jésus-Christ: elle s'y consomme, premièrement, parce qu'elle y est portée à son plus haut point, et que les Juifs comblent la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes; secondement, elle s'y consomme parce qu'elle y trouve son expiation et son remède. C'est cette double consommation que l'Ange prédisait à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : La prévarication y sera consommée, lui disait-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prævaricatio* (DAN. IX, 24); et le péché sera effacé, et y trouvera la mort lui-même; *et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas.* (DAN. IX, 24.) Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que, par le péché, Jésus-Christ a condamné le péché; et qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point; soit que vous la considériez dans la faiblesse ou la perfidie des disciples, qui renoncent le Sauveur; dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent; dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort; dans la lâcheté de Pilate qui le condamne; et enfin dans l'inhumanité des bourreaux qui le crucifient. Continuons le récit de ces douleurs; et remarquez, s'il vous plaît, avec moi toutes ces circonstances.

Premièrement, dans la faiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Évangile, Jésus-Christ au sortir de cette triste agonie, achevait de parler à ses disciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons, qui viennent de la part des princes des prêtres et des vieillards arrêter le Sauveur.* (MATTH. XXVI, 47.) Qui l'eût cru, mes frères, qu'un disciple élevé par le choix même de Jésus-Christ à la sublime dignité de l'apostolat, le compagnon de ses courses, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté et de ses prodiges; jusque-là honoré de sa familiarité; depuis peu nourri de sa chair et de son sang, parût à la tête de ses bourreaux, et conduisît lui-même tout le projet de sa mort? Quelle tristesse pour le cœur de Jésus-Christ, de voir un ami, un apôtre destiné à le faire connaître et adorer de tous les hommes, et à mourir pour lui et pour sa doctrine, devenir le principal auteur de sa perte! Ah! mes frères, quand une fois on s'est attaché à Jésus-Christ par un renouvellement de mœurs, comme ce disciple, qu'on a connu l'abus du monde et les grandes vérités de la foi, et qu'on redevient, comme lui, infidèle, l'infidélité n'a plus de bornes : on est capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grâce qui nous avait retirés du désordre : le degré de vertu où l'on était élevé devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant; et il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui, après avoir marché quelque temps dans la voie de Dieu, retournent au siècle, et se déclarent encore contre Jésus-Christ.

Remarquez en effet jusqu'où cet infidèle disciple pousse la perfidie : il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître: il cache la noir-

ceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié; il donne un baiser sacrilége à Jésus-Christ; un baiser, dit saint Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une manière mille fois plus douloureuse, que la lance du soldat ne le percera sur le Calvaire : il fait du plus doux signe de la paix, le signal le plus infâme de tous les attentats : il ose approcher ses lèvres impies, qui viennent de dire aux prêtres : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai* (Matth. xxvi, 15)? des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche : et, malgré sa perfidie, il n'en entend sortir que des paroles de paix et de clémence : on le traite encore d'ami, *Amice;* on veut ignorer son dessein : *ad quid venisti* (ibid. v, 50)? comme pour lui faire entendre qu'il est encore à temps de s'en repentir, et que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur, et réveiller toute votre tendresse pour un si bon Maître? pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur, et sans lui demander avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie!

Que d'imitateurs de son exemple dans cette sainte solennité! que de perfides qui ne s'approcheront de Jésus-Christ au pied de l'autel, qu'avec un cœur tout résolu à le trahir; qui ne lui donneront un baiser de paix, dans la participation du sacrement adorable, que pour sauver les apparences; que parce que leur rang les expose trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir; que par pure bienséance, et pour ne pas donner lieu aux discours et aux réflexions publiques! que d'indignes chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorsqu'il les verra approcher de l'autel saint : Infidèles! vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser! vous choisissez le symbole le plus précieux de mon amour, pour me charger de nouveaux outrages! *Osculo Filium Hominis tradis!* (Luc, xxii, 48.)

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître et d'une troupe de furieux : ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le saisit; on le garrotte; on le traite comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre; et le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Église sont des armes spirituelles; que la patience, la prière, la sainteté sont les plus sûres défenses de ses ministres; que pouvant employer lui-même des légions d'anges, pour combattre ses ennemis, il s'était contenté de prier pour eux; que sa doctrine ne devait s'étendre et se soutenir, que par les maximes de charité, de douceur et d'humilité qu'elle enseigne; et qu'enfin le glaive qu'il nous mettait à la main n'était destiné qu'à détruire les passions, et non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt : un zèle indiscret, et où l'humeur domine, ne se soutient pas; et le premier péril en découvre toujours l'illusion et la faiblesse : déjà il ne suit plus que de loin son divin Maître, que cette troupe insolente traîne devant le pontife; et voilà l'ostentation du zèle et du courage, qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas longtemps Jésus-Christ, quand on ne le suit plus que de loin, et comme en se traînant : rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle; on croit défendre Jésus-Christ, et l'on cherche à se satisfaire soi-même; et les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs scandales et par leurs chutes, que ses ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déjà ce faible disciple protester hautement dans la maison de Caïphe, qu'il ne connaît pas Jésus-Christ : une femme l'ébranle, une simple interrogation le rend apostat et parjure : il assure jusqu'à trois fois, qu'il n'est pas disciple de Jésus; et cela sous les yeux de son bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié : il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu! quelle chute! le premier des pasteurs, la colonne des églises, l'apôtre de la circoncision, le disciple appelé bienheureux par Jésus-Christ même, et à qui le Père céleste avait révélé le mystère de Jésus-Christ!

Pierre à la tête du troupeau, et parlant au nom de tous les autres disciples, confesse généreusement Jésus-Christ : dès qu'il est seul, et éloigné des fidèles qu'il aurait dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les pasteurs ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis : ils en sont gardés, comme ils les gardent eux-mêmes : dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux; c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions; parce que là il les regarde comme ses ministres, et qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère : ailleurs, il ne les connaît plus; ce ne sont plus que des hommes faibles, communs, sans force, sans fermeté, sans dignité; et comme ils y sont inutiles à son Église, ils lui deviennent bientôt indifférents à lui-même : les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font aussi toute leur sûreté et toute leur force.

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jésus-Christ ce disciple infidèle : il le trouve encore digne de ses regards : à travers les calomnies des prêtres, les impostures des faux témoins, les outrages des sacriléges qui l'insultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort, il démêle avec une attention pleine de douceur et de bonté ce faible apôtre, il fixe ses yeux divins sur lui; et avec un langage muet, que ses ignominies rendaient encore plus touchant : Est-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée! si j'ai pu vous soutenir sur les flots, faible disciple, et vous garantir de toute la violence des vents et des orages, avez-vous craint que je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes? votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé : vous venez de jurer que vous ne me connaissez pas, ingrat! mais je vous connais encore moi-même : je trouve encore en vous le chef de mon Église et le pasteur de mes brebis : je vous aime encore, tout indigne que vous en êtes; et les larmes que je vois couler de vos yeux sont en même temps, et le fruit de mon amour pour vous, et l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage est fait, qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jésus-Christ a jeté sur nous, comme sur cet apôtre infidèle, un regard de miséricorde; a excité dans notre cœur des remords vifs et cuisants; nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie; nous a peut-être même fait verser des larmes d'ennui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes? Mais ce n'ont été là que des larmes passagères, des sensibilités d'un moment; une tristesse où il entrait plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché : on s'afflige par la suite d'un chagrin secret, de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens : on voudrait être heureux et tranquille dans le crime, et on est triste de ne l'être pas : on se sait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe et inébranlable dans l'iniquité : on se dégoûte de ses inquiétudes, et non pas de ses désordres : on est touché du vide, et non pas de l'horreur et de l'injustice des voluptés criminelles; et ce n'est pas parce qu'on est ennemi de Dieu qu'on se déplaît, c'est parce qu'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingratitude des disciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais, en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise foi des prêtres qui les condamnent. Car, premièrement, le repentir de Judas ne les touche point : il vient leur déclarer, le désespoir peint sur le visage, qu'il a péché, en livrant le sang innocent; jamais témoignage ne fut moins suspect : c'est l'ennemi de Jésus-Christ, qui dépose en faveur de son innocence : c'est un traître qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison, et qui vient en restituer le prix funeste : c'est un infortuné, qui alors n'attend plus rien de son maître, et qui le voyant humilié, outragé, sur le point d'être condamné, n'a garde de se flatter qu'il puisse reconnaître un jour ce retour : la force de la vérité toute seule lui arrache la confession de son crime : quoi de plus favoble que son désaveu? Cependant ces juges d'iniquité, qui s'étaient servis de sa faiblesse, ferment les yeux à son repentir : C'est votre affaire, lui disent-ils : *Tu videris;* ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent; ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du juste, et de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous endurcissez les cœurs!

Ces principaux d'entre les juifs, mes frères, avaient jusque-là résisté aux miracles et aux enseignements de Jésus-Christ : le paralytique guéri, la pécheresse convertie, l'aveugle-né éclairé, Lazare ressuscité, avaient été pour eux des instructions inutiles : aujourd'hui, Judas même mourant désespéré ne les touche et ne les épouvante pas. C'est l'abus continuel des grâces qui conduit toujours à l'endurcissement. Vous en viendrez à un point, vous qui résistez à Dieu depuis longtemps, que ni les morts les plus affreuses, ni les vérités les plus terribles, ni les solennités les plus saintes, ni les conversions les plus touchantes, ne vous toucheront plus; et peut-être y êtes-vous déjà arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières; et de résister à la vérité, dont une heureuse éducation et un bon naturel, avaient laissé mille semences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes : rien ne vous réveille plus de votre assoupissement; ni les vérités que nous annonçons, ni les mystères que nous célébrons : le libertinage, qui n'était autrefois en vous qu'un emportement de l'âge et du tempérament, a dégénéré en une affreuse philosophie : le crime vous touche presque aussi peu que la vertu, les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid et aussi philosophe, que les saints attraits de la grâce : vous offrez à Dieu et au monde un fonds de dégoût, d'insensibilité, où la lassitude des passions vous a mené, mille fois plus terrible pour le salut que les emportements mêmes du désordre. Que vous êtes loin du royaume de Dieu! et que vous seriez heureux, si vous pouviez seulement le comprendre!

En second lieu, le prince des prêtres étonné du

silence de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge; découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur et dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu. Mais si c'est un désir sincère de connaître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son ministère? Interrogez Jean Baptiste, que vous avez regardé comme un prophète, et qui a confessé que c'était là le Christ : interrogez ses œuvres, que personne avant lui n'avait faites, et qui rendent témoignage, que c'est le père qui l'a envoyé : interrogez les témoins de sa vie, et vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence et de sainteté : interrogez les Écritures, vous qui avez la clef de la science, et voyez si Moïse et les prophètes ne lui ont pas rendu témoignage : interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israël qu'il a ramenées; et ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes : interrogez le ciel, qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête pour vous avertir que c'était là le Fils bien-aimé : et si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'enfer lui-même, et vous apprendrez des démons, qui lui obéissent en sortant des corps, qu'il est le Saint de Dieu. Mais ce n'est pas ici une recherche sérieuse de la vérité, c'est un piége qu'on tend à l'innocence; et comme il arrive souvent aux grands surtout, prévenus de leurs passions, on consulte et on ne veut point être détrompé; on fait semblant de vouloir s'instruire, et on serait fâché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur pour nous apprendre que les passions et les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité (surtout lorsque notre caractère nous oblige de la publier); que nous la devons à ceux mêmes qui en veulent faire usage contre nous; et qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit reçue favorablement, avoue qu'il est le Christ promis dans les prophètes, et annonce à ses juges qu'ils verront le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu, et venant dans les nuées du ciel avec majesté. C'était leur dire : Vous ne voulez pas me reconnaître dans ma bassesse; vous me reconnaîtrez un jour lorsque je paraîtrai sur une nuée de gloire, environné de puissance, de terreur et de majesté : je parais ici comme un criminel; je serai alors votre juge, et celui des nations assemblées. Il parle en Dieu tout chargé qu'il est de chaînes et d'opprobres; mais il nous fait aussi entendre, que dans le siècle à venir tout changera de face; que le pauvre et l'affligé seront assis sur des trônes de lumière et de gloire; que ces hommes justes, qu'on foule aux pieds, et dont on méprise tant ici-bas la faiblesse d'esprit et la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, et jugeront l'univers avec Jésus-Christ; tandis que les grands et les puissants, ceux qui jugent la terre, qui paraissent ici-bas les arbitres de la fortune et de la destinée des peuples et des empires, ces héros que le monde avait tant vantés, et qui ne brillaient que d'une gloire tout humaine, seront effacés; dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, et ne paraîtront plus couverts que de leur orgueil et de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible, et si capable de ralentir la fureur de ces juges, est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce pontife indigne déchire ses vêtements sacerdotaux, et prophétise, sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son sacerdoce, dont Jésus-Christ, nouveau pontife, va prendre possession à la droite de son père, dans le sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé! s'écrie-t-il; nous n'avons plus besoin de témoins. Ce juge corrompu devient l'accusateur; toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend pas les suffrages; il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'ose se déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la passion du chef; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel, qui, par des conseils de modération, tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence (qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison et de la justice!); et sans qu'aucune délibération ait précédé, il s'élève, du milieu de cette assemblée inique, des voix tumultueuses, qui prononcent que Jésus-Christ est digne de mort : *Reus est mortis.* (MATTH. XXVI, 66.)

O mon Sauveur! dans cette sentence sacrilége vous adorez l'arrêt que votre Père prononce alors contre vous; c'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il est digne de mort : *Reus est mortis.* Caïphe ne fait que prêter sa voix perfide à l'oracle céleste : aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice; vous vous taisez, comme l'agneau qu'on va immoler; et vous respectez dans l'injustice de son arrêt, les ordres justes et adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes frères, à ne pas nous en prendre aux hommes, des traitements injustes que

nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu, et dans l'ordre de notre prédestination éternelle : Démêlons, à travers les coups que leurs passions nous portent, la sagesse et la main invisible du Souverain qui les conduit; et souvenons-nous, que dès là que les hommes sont devenus nos persécuteurs, ils sont devenus plus respectables pour nous; parce que dès lors ils sont les ministres de la justice de Dieu à notre égard, et ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ses ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire désormais le Sauveur, ne seront plus que de nouvelles ignominies : aussi, en troisième lieu, la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Au sortir de la maison de Caïphe, où Jésus-Christ venait de passer une nuit si ignominieuse et si amère; livré à l'insolence et à la brutalité des ministres et des serviteurs du pontife; exposé tout seul, et pendant toute la nuit, à des opprobres dont le seul souvenir fait frémir notre foi, et arrache des larmes à la piété; abandonné de tous ses disciples; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'histoire de ses ignominies aux yeux de tout Jérusalem; il est conduit au prétoire à travers les rues de cette ville ingrate et inconstante; suivi, comme un scélérat, d'une foule séditieuse qui l'insulte. Quel changement! nous l'avions vu entrer, il n'y a pas longtemps, dans Jérusalem, au bruit des acclamations publiques, et comme un roi triomphant qui venait prendre possession de son empire : aujourd'hui, quel nouvel appareil! chargé de confusion; de tous les anathèmes de ce même peuple ému, et qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu! que vos serviteurs apprissent dans cet exemple, à ne point compter sur la gloire du monde et sur l'estime des hommes si inconstante et si peu solide; encore plus à ne pas sacrifier le devoir et la conscience à leurs vains jugements, et à s'attacher à vous seul qui nous voyez toujours tels que nous sommes, et dont les jugements seuls demeureront éternellement.

En effet, jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté et de son aveuglement? et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premièrement, une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jésus, ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avaient rendu digne de mort. Quel parallèle! le Sauveur des hommes avec un scélérat et un homicide! c'est Barrabas cependant qui est préféré, et cela par les suffrages publics; par les prêtres, les anciens, les docteurs, la multitude; devant le tribunal d'un juge infidèle, à la face de toute la judée, et dans l'événement le plus éclatant dont Jérusalem eût jamais ouï parler.

Hélas! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence qui nous humilie; notre orgueil pousse si loin là-dessus le ressentiment, pour peu qu'on nous oublie, qu'on élève nos concurrents et nos égaux; nous n'en avons jamais assez dit sur l'injustice des hommes; nous blâmons les choix de nos maîtres; nous rabaissons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jésus-Christ que les jugements des hommes ne décident de rien de réel pour nous; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans récompense; que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la patrie, il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même, et que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des grâces, qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un magistrat païen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ : il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce juste; et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité : il consent; il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de son descendant : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros* (MATTH. XXVII, 25)! et l'événement répond à ses souhaits : encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errants, fugitifs, méprisés; sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu.

C'est ainsi que les jugements injustes deviennent des sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatrième génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les tribunaux, et trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre : on voit ces maisons frappées d'une main invisible, étonner le monde par leur décadence; et jusqu'à la fin, les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs pères.

Troisièmement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avaient voulu l'établir roi sur eux : aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César; ils rejettent le fils de David, ce roi dont le règne doit être éternel, et ils ne veulent pas qu'il règne sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus regem, nisi Cæsarem.* (LUC, XIX, 14; JOAN. XIX, 15.)

N'est-ce pas là, mes frères, vous surtout, qui habitez les palais des rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en ré-

sistant à ses inspirations saintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous : il n'est pas temps encore de vous servir, de renoncer au monde et à nos égarements : il faut attendre un âge plus avancé : c'est la saison maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous sont dues : nous ne pouvons servir d'autre Dieu que César, que la cour, que notre fortune ! Voilà, en effet, votre unique divinité, mes frères. Un prince religieux veut que Dieu seul règne sur lui : il met à ses pieds son sceptre, sa couronne, son empire : tous ses hommages sont pour Dieu seul ; et tout votre culte se rapporte à lui-même : apprenez du moins à mériter ses grâces en imitant ses exemples.

En quatrième lieu, la malice des hommes est encore consommée dans la faiblesse de Pilate, qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent ; et remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce magistrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui sacrifie la conscience et le devoir à la fortune. Premièrement, il reconnaît que ce n'est pas à lui à prononcer sur toutes les accusations que l'on forme contre Jésus-Christ ; que n'étant pas instruit dans la loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paraît regarder uniquement la religion des Juifs, et dont le jugement semble réservé au seul pontife. Cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il se met en état de juger sans autorité et sans connaissance : sans connaissance, parce qu'il ignore la loi ; et sans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine : leur tribunal est l'asile et le soutien de l'Église ; mais il n'en est pas la règle et la loi : c'est à eux à lui prêter leur autorité et non pas leurs décisions et leurs suffrages ; et ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la foi, le soin de le conserver, et de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jésus absous, vous serez injuste ; vous ferez à la mémoire de votre magistrature une tache immortelle : mais, vous ne serez pas ami de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (JOAN. XIX, 12) ; on ne le fait pas craindre pour la justice, dont il est peu touché ; mais pour sa fortune, qui lui est plus chère que la justice. Rien n'est plus dangereux pour un homme public, que des vues marquées d'ambition et de fortune : dès lors il n'est plus le protecteur des lois, il n'est que le ministre des passions humaines ; et on a bientôt disposé de son autorité et de ses suffrages, dès qu'on a connu sa faiblesse.

Troisièmement, Pilate s'informe des Juifs, c'est-à-dire des ennemis déclarés du Sauveur, quel est donc le crime dont ils l'accusent. Peuple insensé ! tu pouvais répondre qu'il avait éclairé les aveugles, guéri les paralytiques, redressé les boiteux, annoncé le salut aux enfants d'Israël, et passé en faisant du bien. On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple, et entrepris de se faire roi ; car un innocent qu'on veut perdre, est toujours ennemi de l'État, parce qu'ici, au défaut du crime, l'accusation suffit. Insensés ! mais où sont les armes et les richesses du Fils de Marie, pour conduire une si hardie entreprise ; de *cet homme qui n'a pas où reposer sa tête, et qui ne saurait même éteindre un tison fumant ?* (MATTH. VIII, 20 ; Is. XLII, 3.) Aussi Pilate ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles et populaires, plutôt que des dépositions sérieuses : mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent, et prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, allait se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune et sa conscience ! il est rare que, dans ces conjonctures délicates, on ne s'affaiblisse : l'amour de l'équité ne prévaut guère sur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité, mais on ne veut pas qu'elle coûte : on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre faiblesse : pourvu qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage : et la justice a des droits bien faibles sur nous dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatrièmement, Jésus-Christ est interrogé par ce magistrat infidèle : Êtes-vous roi ? lui demande-t-il : *Rex es tu ?* Et le Sauveur lui répond que son *royaume n'est pas de ce monde.* (JOAN. XVIII, 36.) Il était cependant descendu des rois de Juda, et légitime héritier du trône de David : mais il voulait instruire les rois et les grands de la terre, et leur apprendre que leur puissance et leur grandeur réelle et véritable n'est pas d'ici-bas ; que leur couronne est dans le ciel ; qu'ils n'auront été sur la terre que des rois de théâtre, pendant la scène courte et rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son tribunal la justice et la piété, qui seules peuvent les faire régner éternellement ; que tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux, et qu'alors devant le juge redoutable, où ils paraîtront comme des criminels, dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jésus-Christ : *Rex es tu ?*

Êtes-vous roi? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre; si vous avez rempli de grandes places sur la terre; si vous avez commandé des armées, ou régné sur des provinces et sur des empires : tout cela n'est plus; ce n'était qu'une décoration vide et une scène passagère, et ne paraissait grand et brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisaient illusion, qui confondaient le temps avec l'éternité, et qui ne jugeaient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux et à ceux de mes élus? *Rex es tu?* que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes? avez-vous régné sur vos passions injustes? vous êtes-vous vaincu vous-même? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs, et par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang? vos passions toujours portées aux derniers excès, parce que dans votre élévation elles n'avaient jamais eu d'autre frein que vos désirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace? à quelles marques peut-on ici vous reconnaître, qu'à des distinctions de crime et d'ignominie? *Rex es tu?* Ah! c'est alors que la plupart des grands confondus, avoueront que leur grandeur et leur royaume n'était que de ce monde; qu'ils n'ont été grands dans le temps, que pour être plus humiliés et plus malheureux dans l'éternité; que tout a péri pour eux avec le monde; et que de tout ce qu'ils étaient, il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé.

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate et ne le changent pas. Le Sauveur venait de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent sa voix; que les amateurs de la vanité et du mensonge, ne comprennent rien à sa doctrine; que pour entendre la sainteté et la sublimité de ses maximes, il faut les aimer; et que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité? lui repart ce magistrat infidèle : *Quid est veritas?* (JOAN. XVIII, 38.) Et n'attendant pas même la réponse de Jésus-Christ, il nous fait comprendre que la connaissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plupart des grands; que les discours qu'ils tiennent là-dessus, sont plutôt des discours oiseux, que des désirs de s'instruire; que s'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connaître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leur passions; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux; parce que personne ne les aime assez, pour oser leur déplaire; et que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté et de grandeur dans les réponses de Jésus-Christ, est pour Pilate un langage nouveau qui le touche et qui le frappe : il déclare au peuple que cet Homme n'est point criminel; mais il ne délivre pas l'innocent : il se contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le dispense de le condamner : toujours flottant entre le devoir et la fortune; toujours voulant ménager et l'équité et la passion. Mais tous les tempéraments en matière de devoir sont à craindre : vouloir tout concilier, c'est tout perdre : inventer des adoucissements, quand la loi est claire et précise; ce n'est pas sauver la règle, mais nos passions : tout accord entre le mensonge et la vérité, se fait toujours aux dépens de la vérité même; et l'Évangile surtout est une doctrine qui propose des règles, et non pas des expédients.

Enfin, dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode, sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen, c'était à ce prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même temps de son innocence? Hérode le reçoit au milieu de sa cour; mais ce n'était point là que Jésus-Christ devait s'attendre à trouver des défenseurs et des partisans de sa doctrine. Jésus-Christ se tait : il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de sa cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son règne; et il est méprisé. Les grands veulent qu'on les loue : ils regardent comme un mépris, la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges; et s'ils paraissent quelquefois aimer et protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien, que les faiblesses de leur vertu; c'est-à-dire, leurs adulations et leur complaisance. Hérode attend de Jésus-Christ des signes et des prodiges; et dans cette attente, il le voit arriver avec joie : ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau : car les princes et les grands se font tout au plus de la religion un spectacle qui les amuse, et non pas une affaire sérieuse qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt, comme un insensé, d'une robe blanche; et dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions et des insultes de toute une armée, Jésus-Christ est remené chez Pilate. Il sort de la cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connaître. La cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jésus-Christ : on y donne un air de dérision à ses maximes : en vain un grand exemple les autorise; le vice

y garde plus de mesures, mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le prétoire; et voyons, en dernier lieu, la malice des hommes consommée dans la barbarie des soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avait trouvé en lui aucun sujet de mort; mais toujours plus lâche et plus timide, ordonne contre Jésus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves : il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, et conserver en même temps la vie à un innocent. Jésus est donc livré à la fureur des soldats; et c'est ici, mes frères, où je veux que votre foi supplée à mon discours : il servirait de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jésus-Christ souffrant, le modèle de vos mœurs, et le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré; on le dépouille : celui qui était revêtu de la lumière comme d'un vêtement, n'est plus ici couvert que de sa confusion; et par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales et vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grèle de coups : ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre : la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit saint; et la force manque plutôt à ces sacriléges, que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme; on le revêt d'une robe de pourpre; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau, on enfonce profondément sur son chef sacré une couronne d'épines; on jette sur son visage un voile ignominieux; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision et d'insulte. Ah! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir : détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge; des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que tant de rois et de prophètes avaient souhaité de voir. Père juste! c'est ici où il fallait glorifier votre Fils, comme sur le Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de si indignes outrages : mais vous ne ne le connaissez plus; et sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire son chef auguste : le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste : ces traits divins, qui le rendaient le plus beau des enfants des hommes, sont effacés : ces regards puissants et terribles, qui pouvaient convertir il n'y a qu'un moment des disciples infidèles, ou renverser des sacriléges au Jardin de Oliviers, sont éteints : cette face, qui fera dans le ciel la joie des bienheureux, n'est plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : et voilà le spectacle qu'un juge barbare produit devant les prêtres et le peuple assemblés autour de son palais! Jésus-Christ dans ce déplorable état paraît hors du prétoire : Voilà l'homme, leur dit-il, *Ecce homo.* (JOAN. XIX, 5.) Saints rois sortis du sang de David! prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir? voilà donc l'homme? *Ecce homo;* voilà donc enfin le Libérateur promis à vos pères depuis tant de siècles? voilà le grand Prophète que la Judée devait donner à la terre? voilà le Désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos justes, la consolation de la Synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les peuples! *Ecco homo,* voilà l'homme! le reconnaissez-vous à ces marques honteuses.

Mais laissons ces furieux demander encore comme une grâce, que son sang soit sur eux et sur leurs enfants : laissons-les accomplir, en rejetant le Libérateur, tout ce qui avait été prédit; et justifier son ministère, en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs; c'est à vous-mêmes, mes frères : *Ecce homo,* voilà l'homme; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer? Jetez les yeux sur Jésus-Christ si honteusement frappé et meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce homo.* Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens, et dégradé de vos honneurs et de vos titres; voyez le successeur de tant de rois dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves; et ne conservant de tous ces titres glorieux et immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, et dont les plaies et le sang qui le couvrent, lui ont fait presque perdre la figure : qu'avez-vous à dire? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on les charge : oseriez-vous encore vous plaindre? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si les devoirs de la vie chrétienne lassent quelquefois votre faiblesse; si vous vous dites en secret que la vertu n'est pas si austère que nous le publions, voilà votre réponse : voyez si vous avez résisté jusqu'au sang; étudiez dans cette image la me-

sure de vos devoirs : c'est un homme comme vous qu'on vous propose, et qui n'est homme que pour vous : *Ecce homo*, voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage et la consommation de votre iniquité et de votre ingratitude, si vous êtes pécheur : voilà l'acte barbare que vous renouvelez toutes les fois que vous consentez au crime; voilà le corps que vous déshonorez, quand vous souillez le vôtre; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaisance, font sur votre esprit des impressions dangereuses ; voilà les dérisions que vous réitérez, quand vous donnez du ridicule à la piété des justes : voilà la chair sacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères; en un mot, voilà votre condamnation et votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo*. Ce spectacle peut-il vous laisser insensible? faut-il qu'il monte encore sur le Calvaire ? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, et demander encore qu'on le crucifie? Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix est aujourd'hui consommée? vous vous trompez, c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités, si vous méprisez dans sa gloire, celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui était ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei.* (S. Aug. *enarr. in* Psal. 7.)

TROISIÈME PARTIE.

Mais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances; et après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père, dans son agonie, à la malice des hommes dans le prétoire; que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains mêmes de son amour, et vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite!

Oui, mes frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons et les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la faiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour. Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre; et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert : en vain les peuples et les rois de la terre auraient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux; leurs conseils auraient été confondus, et tous leurs efforts inutiles.

Mais Jésus-Christ ayant aimé les siens, dit l'Évangéliste, il les aima jusqu'à la fin; comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfants redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie : il consomme donc son amour en mourant; et cet amour divin, qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse; qu'il célèbre la préparation de sa mort, en la retraçant sous des signes mystiques; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devançant au milieu des siens; qu'il applique le prix de son sang, en le leur faisant boire par avance; qu'il dédommage ses disciples de sa perte, en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du sacrement adorable ; que ne pouvant mourir sans les abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, et demeure en même temps avec eux jusqu'à la consommation des siècles pour ne pas les laisser orphelins, et afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul; qu'il demande qu'on épargne ses disciples : *Sinite hos abire* (Joan. xviii, 8); qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourments; et qu'il est plus occupé et plus touché des maux qui menacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidèle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour et son obéissance vont l'immoler; et comme, touchées de l'excès de ses peines, les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes ; des jours vont venir, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté* (Luc, xxiii, 28, 29) : son amour lui cache l'objet affreux de la croix sur lequel on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs, ce sont vos infidélités et les malheurs qui vous menacent : *Ne pleurez pas sur moi*, vous dit-il aujourd'hui chargé de sa croix, et allant consommer son sacrifice; *pleurez plutôt sur vous-mêmes.* Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances; attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre âme et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si longtemps la mort à votre âme; qui trouble votre repos;

qui vous laisse souhaiter votre conversion, et qui y met toujours un obstacle invincible? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien sortir glorieux du tombeau, pour ne plus mourir; mais vous, sortirez-vous jamais de cet abîme profond où vous êtes ensevelis depuis tant d'années? ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paraissent vous relever dans l'intervalle de la solennité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte et de faiblesse? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Ah! il ne me sera pas difficile de briser les chaînes dont vous me voyez lié, et d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma croix : mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur; ces liens, que l'âge et les penchants ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours saints porter au pied de mes autels, et dont la grâce de mes sacrements ne fera que resserrer les nœuds funestes, par le crime de la profanation, dont vous vous allez rendre coupables en y participant avec un cœur impénitent? Ne pleurez donc pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix il prie pour ceux mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père; il lève sa voix mourante! *Mon Père, pardonnez-leur,* dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, xxiii, 34); il offre tout son sang pour laver leur crime, et la croix même où ils l'ont attaché est l'autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur! vous mourez pour vos ennemis, et nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères!

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer il se forme encore un disciple. Sa parole n'est point liée avec lui; il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde : ses yeux mourants et déjà éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce roi honteusement dégradé, promet encore des royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang; et qui, sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous : ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère : *Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.* (Joan. xix, 26, 27.) Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur; il la voit au pied de sa croix, plongée dans une mer de tribulation et d'amertume : ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie et son Fils qui expire! quels témoignages douloureux et secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation! quel glaive de douleur perce alors l'âme de cette mère affligée! que de sacrifices invisibles! que de douleurs inexplicables dans ce moment! et qu'il en devait coûter à Marie pour être la mère de son Dieu! Mais dans son accablement elle adore la main qui la frappe : elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Père : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avaient besoin de ce grand sacrifice; et nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, et que les vues de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les âmes affligées.

Enfin, Jésus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre : tout étant consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour; le grand sacrifice offert, et toutes les figures anciennes accomplies; Jérusalem ayant comblé la mesure de ses pères; tous les oracles des prophètes développés; le véritable culte établi; la gloire de son Père vengée; le cours de son ministère fini; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour, il déclare que tout est accompli : *Consummatum est.* Il baisse la tête; il pousse vers le ciel une forte clameur; il expire, et rend à son Père l'âme et l'esprit qu'il avait reçus de lui. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténèbres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis mêmes du Sauveur le confesser et le reconnaître : je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jésus-Christ, que son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la croix, et ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur; il meurt à votre place; il meurt dans le temps afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité; il meurt, parce qu'il vous aime; il meurt, parce que vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnaissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes? et n'êtes-vous pas un anathème, si vous n'aimez pas Jésus-Christ crucifié?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la croix, et nous croirons en vous.* (Matth. xxvii, 42.) Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : C'est

parce que vous êtes monté sur la croix, ô mon Sauveur! c'est parce que vous y expirez aujourd'hui pour moi; et que vous préférez à la droite de votre Père ce trône d'ignominie, pour y être notre hostie et notre pontife; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous, de vous adorer comme notre médiateur et de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré, où vous êtes la seule espérance de votre peuple : attirez-nous y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis : plus vous nous paraissez rassasié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre espérance est ferme, plus notre amour s'enflamme. Tant de peines et de souffrances offertes pour nous, pourraient-elles nous êtres inutiles? auriez-vous racheté nos âmes d'un si grand prix, si vous aviez voulu les laisser périr? et seriez-vous mort avec tant d'ignominie, si, en participant à votre croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité?

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort n'aura plus d'empire sur lui. (ROM. VI, 9.)

La victoire que Jésus-Christ remporte aujourd'hui sur la mort et sur le péché, lui assure enfin pour toujours le prix de ses souffrances, le fruit de son ministère, la consommation de son œuvre, la durée de son Église, la fidélité de ses disciples, la vie immortelle de son corps glorieux, la conquête de l'univers, le triomphe de la croix, et le salut de toutes les nations de la terre.

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité, qu'il laisse dans le tombeau; et dont il ne s'était chargé que pour en délivrer à jamais ce corps mystique, qui doit monter avec lui dans le ciel pour y glorifier éternellement la sainteté de son Père. Tout ce qu'il avait encore de mortel et de terrestre, a été attaché à la croix; mort une fois, il ne mourra plus désormais : la puissance que le Père lui donne aujourd'hui, ne lui sera plus ôtée : son nouveau règne ne finira plus; et sa vie glorieuse et ressuscitée, n'aura plus d'autres bornes que celles des siècles éternels, et de la gloire de Dieu même : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes frères, le grand caractère de la résurrection de Jésus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avaient été ressuscités par son ministère, ou par celui des prophètes, que pour mourir encore; et l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modèle : *Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché à la vie de la grâce, en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante et si peu durable? d'où vient que la grâce du temps pascal ne fait que des conversions passagères; que notre nouvelle vie n'est jamais que d'un instant; et que nos anciennes passions attendent à peine la fin de la solennité, pour reprendre leur premier empire?

Cherchons, mes frères, les raisons d'un malheur si commun et si déplorable : avoir connu les sources du mal, c'est en avoir déjà trouvé le remède. Vous ne persévérez pas dans la vie nouvelle et ressuscitée, où la grâce des sacrements vient de vous établir : premièrement, parce que vous n'évitez pas avec assez de soin tout ce qui peut ou l'affaiblir en vous, ou vous la faire perdre; secondement, parce que vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conserver; troisièmement enfin, parce que vous manquez de réparer tout ce qui devait l'être, et sans quoi votre nouvelle vie ne pouvait être durable.

Et voilà, mes frères, les trois causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité : les précautions négligées, première cause; les résolutions violées, seconde cause; les réparations omises, dernière cause. Developpons ces trois vérités, après avoir imploré le secours de l'Esprit saint, par l'intercession de Marie, en chantant avec l'Église : *Regina cœli.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je n'ignore pas, mes frères, qu'une des causes les plus ordinaires des rechutes, après la solennité sainte, c'est que la pénitence n'avait pas été sincère et véritable. On ne se corrige point, parce qu'on ne s'était pas converti : il n'y a aucun changement dans les mœurs, parce qu'il n'y en avait point eu dans la volonté; et les sacrements nous laissent toutes nos passions, parce que nous les avions toutes portées au pied du tribunal sacré, sans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cause si commune, parce que nous en avons déjà parlé ailleurs, et que de plus, elle ne re-

garde que les pécheurs que la grâce du temps pascal n'a pas ressuscités, qui ont trouvé une nouvelle mort dans les sacrements, loin d'y trouver une vie nouvelle; et que les crimes où ils tombent ensuite ne sont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes désordres.

Je suppose donc, mes frères, que la plupart de ceux qui m'écoutent ont voulu de bonne foi retourner à Dieu dans cette solennité sainte; qu'un cœur brisé et humilié les a préparés à la grâce des sacrements; et qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle et ressuscitée, promise à ceux qui étaient déjà morts avec Jésus-Christ par la douleur d'une sincère pénitence : je suppose que les vérités saintes entendues durant ces jours de salut; que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs; que des sentiments de grâce formés par l'Esprit saint; que la lassitude des passions, que les dégoûts du monde, que le vide des plaisirs, que la chimère des espérances, que la tristesse secrète du crime, que tout cela ensemble a formé au dedans de vous une résolution nouvelle de rompre enfin des chaînes trop longtemps portées; et de chercher dans le service de Dieu, et dans des mœurs plus pures, une paix et des consolations que le monde n'a jamais pu vous donner.

Or je dis que la première cause de vos rechutes, après des démarches de pénitence qui semblaient promettre une vie toute nouvelle, est dans les précautions négligées; je dis, les précautions de nécessité et les précautions de pure sûreté.

J'appelle précautions de nécessité la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable; la présence et l'assiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des passions injustes; les plaisirs et les sociétés où l'on ne se propose que le crime; les familiarités et les libertés où la perte de la grâce est sûre; en un mot, certaines situations incompatibles avec le salut.

Et voilà, mes frères, où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amendement et de conversion. On se promet à soi-même plus d'attention et plus de fidélité dans ces occasions dont nous venons de parler : on se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre; on se fait à soi-même mille raisons spécieuses pour ne pas s'en éloigner. Des raisons de bienséance; ce seraient des discours publics, si l'on venait à rompre tout d'un coup, et on ne veut pas s'y exposer : des raisons de devoir; ce sont des liens et des engagements indispensables, et on ne saurait les rompre : des raisons de prudence; ce serait un éclat, et on veut l'éviter : des raisons de fortune; ce serait ruiner sans ressource ses affaires, et on ne peut pas tout abandonner : des raisons d'impossibilité prétendue; on n'en est pas le maître, et Dieu ne demande que ce qui dépend de nous : enfin, des raisons même de religion; on ramènera peut-être à Dieu ceux qui nous en ont éloignés autrefois, et l'on ne voit pas de mal à l'essayer.

Or, mes frères, le mystère de Jésus-Christ ressuscité va nous fournir, pour confondre ces vains prétextes, de grandes règles et des instructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre après sa résurrection et dans sa vie nouvelle, de la fureur de ses ennemis, il ne vient pas cependant encore s'exposer au milieu de Jérusalem; il n'apparaît qu'à ses disciples, il ne se montre que dans des lieux solitaires et écartés : et, comme si la nouvelle vie qu'il a reçue au sortir du tombeau, était encore sujette à la mort, il ne l'expose plus à la malice des Juifs; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu, et qu'exposer la grâce à des périls certains c'est l'avoir déjà perdue.

Et certes, mes frères, je ne vous dis pas premièrement qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir; que sa protection deviendra le prix de votre témérité; et que ses grâces seront la récompense de la transgression de ses ordres.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, et qui peut encore le devenir pour nous : un crime, parce que aimer le péril, c'est aimer tout ce qui conduit à la chute; un crime, parce que ne pas craindre de retomber, c'est ne faire aucun cas de la grâce qui nous a relevés; un crime, parce que ne vouloir pas s'éloigner des occasions, c'est aimer encore tout ce qui les rend funestes à l'innocence; un crime, parce que revoir avec plaisir ce qui a fait tous nos malheurs, c'est n'être pas fâché d'avoir été coupable; un crime, parce que ne pouvoir perdre de vue tout ce qui réveille les passions, c'est les porter encore toutes dans le cœur; un crime enfin, parce que chercher soi-même à combattre, c'est toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas, en dernier lieu, que votre propre expérience vous devrait ici tenir lieu de preuve; que mille fois dégoûté de votre passion, et de l'objet infortuné qui l'avait allumée dans votre cœur; rebuté de ses caprices et de ses inconstances, déchiré de remords, résolu enfin de rompre des liens injustes, sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts et vos projets : un instant de péril a renoué vos chaînes; toutes vos résolutions ont échoué contre

cet écueil fatal; et que la même occasion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites, qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que toute disposition qui nous conduit au péril est profane et criminelle; que plus la grâce a opéré dans notre cœur des désirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'exposer son opération, et les miséricordes du Seigneur sur notre âme; que la première disposition que l'esprit de Dieu met en nous c'est la défiance de notre faiblesse; et qu'enfin, ce qui fait le crime dans les périls, n'est pas l'intention d'y succomber, c'est l'imprudence et la témérité qui les cherche.

Vous dites, que rompre tout d'un coup, ce serait un éclat qui réveillerait l'attention du public, et qui donnerait lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez su vous défendre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense; et que ces soupçons, que vous voulez éviter, naissent plus de vos assiduités, qu'ils ne naîtront de votre éloignement et de votre fuite; que plus vous différez, plus vous accoutumez les yeux du public, et, par là, plus vous rendez la rupture difficile et l'éclat inévitable; et qu'enfin un homme qui est au milieu des flammes, n'examine pas tant pour se sauver; que la promptitude de sa fuite prévient toutes ses réflexions; et qu'il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites, que ce sont des engagements indispensables de bienséance et de devoir, qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que votre premier devoir est de lui obéir et de sauver votre âme, que tout engagement incompatible avec le salut n'engage point; que nul n'est obligé malgré lui de périr; et qu'enfin on peut se faire une bienséance de la règle et de la vertu, mais qu'il est insensé de vouloir s'en faire une du désordre et du vice même.

Vous dites, que ce serait ruiner sans ressource votre fortune et vos affaires, et que Dieu n'exige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son âme; que la plus grande fortune d'un chrétien, est de faire son salut; qu'on a tout quand on a la grâce; que c'est avoir perdu la foi, d'aimer mieux risquer son salut éternel qu'une fortune de boue; et qu'enfin, quand on a trouvé Dieu, on ne saurait plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites, que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de sa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous; qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire; que l'impossibilité prétendue de nos devoirs est toujours dans les prétextes de nos passions, et jamais dans nos devoirs mêmes; et qu'enfin, les obstacles prouvent seulement qu'il est difficile de se sauver, mais non pas qu'il est permis de se perdre.

Vous dites enfin, que dans les nouveaux sentiments que Dieu vous donne, vous voudriez pouvoir les inspirer aux personnes qui vous ont séduit; et que la part qu'elles ont eue à vos déréglements, les rendra plus sensibles à vos discours et à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide et pasteur de votre frère? Vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déjà à donner la main aux autres? à peine êtes-vous néophyte dans la foi, et vous voulez déjà en devenir l'apôtre? Mais le Seigneur vous a-t-il permis d'exposer votre salut, sous prétexte d'empêcher que votre frère ne périsse? Dieu demande-t-il de vous que vous commenciez par corriger les passions d'autrui, ou par pleurer vos passions propres? Un lépreux qui veut remédier à la lèpre de son frère, ne le purifie pas, mais achève de se souiller lui-même; un zèle qui cherche les périls, n'est pas un zèle du salut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour son salut propre. Et qui êtes-vous, pour vouloir être déjà un instrument des miséricordes du Seigneur sur les âmes? les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite, et la prière. Attendez que Dieu vous envoie pour entreprendre son œuvre : préparez, par de longs exemples, l'efficace à vos discours : édifiez longtemps vos frères, avant que d'oser les exhorter : achetez, par une longue fuite, le droit de les voir sans danger; et souvenez-vous que les complices de nos passions, ne sauraient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous rassurez-vous sur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, et toutes les occasions certaines de crime; que celles au milieu desquelles vous vivez maintenant, sont plutôt des dissipations inévitables dans le monde, que des périls; qu'elles font peu d'impression sur votre cœur; que le long usage leur a ôté par rapport à vous, tout ce qu'elles pourraient avoir de venin pour les autres; qu'au fond, à moins de se condamner à une retraite entière,

on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde d'une certaine façon, et d'entrer dans certains plaisirs; que vous en sortez toujours comme vous y êtes entré; et que si, quelquefois, vous vous laissez aller, c'est plutôt une faiblesse qui est en vous, qu'un venin qui se trouve dans la chose même; seconde illusion qui devient un principe certain de rechute : et seconde sorte de précautions qu'on néglige après la pénitence; les précautions de pure sûreté.

Or, mes frères, une âme qui revient à Dieu, après les égarements du monde et des passions doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles; l'esprit rempli de préjugés et de ténèbres; l'imagination souillée de mille images impures; la volonté affaiblie par une longue servitude; les sens déréglés par un long usage de plaisirs; la chair rebelle et indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire : tout est encore malade, faible, languissant, dans une âme depuis longtemps esclave du péché, et depuis peu arrivée à l'heureuse liberté de la justice; et la grâce qui a guéri ses plaies, lui en a encore laissé les impressions et les faiblesses, c'est-à-dire les cicatrices prêtes à se rouvrir à la première occasion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de justice, la grâce ne peut se conserver que par des précautions infinies; que toutes vos passions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle est capable de vous renverser et de vous abattre.

Cependant vous voulez vivre au sortir des sacrements, où la grâce vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des justes solidement établis, et qui n'auraient plus rien à craindre : vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit; vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire : le crime vous alarme; le danger ne vous touche pas : vous vous faites à vous-même un plan de conduite, d'où vous ne bannissez que vos malheurs passés; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes : les jeux, les spectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens, la licence des discours, la sensualité des tables, les soins de l'ambition, l'amertume des jalousies est des concurrences : vous ne changez rien au fond de votre vie; vous n'en voulez retrancher que le désordre; les sources, les attraits, les routes qui y mènent, vous les laissez : vous ne poussez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle; vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber; que vivre dans la grâce, c'est ne plus vivre dans le péché; et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, en un changement universel de conduite.

Or, Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle : tout est nouveau et changé en lui : ses plaies mêmes sont devenues des rayons de gloire et des marques d'immortalité : ce n'est plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités et de nos misères; c'est un Roi glorieux, qui mène en triomphe les principautés et les puissances : en un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle, un ministère nouveau, une rédemption et une justification nouvelle : tel est le modèle d'une vie ressuscitée.

En effet, mes frères, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grâce. Car premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule de notre cœur; si nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle; si nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous possèdent, les inégalités qui nous entraînent; en un mot, si tout ce qui est en nous est péché, ou source de péché; hélas! pouvons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes? un malade qui porte déjà un poison lent dans le sein, n'a-t-il rien à craindre d'un air contagieux et funeste à la santé la mieux établie? et pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocents pour nous, puisque nous nous sommes sans cesse un danger à nous-mêmes?

En second lieu, le passé devrait ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir : la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : la révolution de chaque année, vous a presque toujours trouvé en ce saint temps, touché de vos crimes et résolu de vivre plus chrétiennement; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pu l'achever? d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux; et qu'après vous êtes répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidèle? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venaient de vous voir périr; vous vous interdisiez certaines occasions, où la chute n'aurait pas été douteuse pour vous; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyiez seules essen-

tielles, vous êtes toujours retombé? Nest-ce pas que comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvait y conduire, et que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avait conduit à le perdre?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, votre cœur plus touché; et que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres : en vain les dispositions paraissent différentes; les suites seront encore les mêmes. Ce qui fait persévérer dans la grâce, n'est pas la vivacité des sentiments qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : ce n'est pas une certaine ardeur qui commence, c'est la vigilance qui poursuit. Les premières impressions de la grâce, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes : le premier goût de Dieu, nous trouvant lassés et dégoûtés du monde, nous saisit et nous transporte : plus même les passions avaient eu d'empire sur nous, plus la grâce d'abord nous attendrit et nous touche : le cœur accoutumé aux sentiments les plus vifs, ne sent plus rien que d'extrême; et les premières larmes dans le pécheur qui va retomber, sont souvent plus vives et plus abondantes, que dans le pécheur qui persévère.

C'est-à-dire qu'il ne faut pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle : la vie chrétienne n'est pas dans des sentiments passagers, elle est dans une fidélité constante et durable : ce n'est pas une saillie d'un cœur facile à s'attendrir, c'est une disposition stable de foi et de componction : ce n'est pas une étincelle qui s'évanouit aussitôt; c'est une lampe ardente et luisante, que les vents des tentations éteignent difficilement, et qui nous montre longtemps la vérité, et les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être, que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables; que destiné par votre naissance, ou par votre rang, à vivre au milieu du monde et de la cour, vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part; qu'il faut suivre les usages établis, ne pas reculer à certaines propositions, de peur de paraître extraordinaire; et qu'en un mot, si vous étiez à vous, il vous serait aisé de vous faire un plan de vie, tel que nous pourrions le souhaiter : mais qu'étant redevable à tous ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter, et remplir les devoirs et les bienséances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même, qu'il est vrai, que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots, où Jésus-Christ lui avait ordonné de marcher, était plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son infidélité l'avait conduit; que Daniel au milieu des lions dévorants, avait moins à craindre que ce prophète infidèle sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours; que ce qui fait la sûreté, n'est pas précisément la situation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place; qu'ainsi il faut bien distinguer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût et nos penchants y cherchent; et que si nous voulons être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore, qu'il y a presque plus d'occasions de vertu, que de chute attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics; et que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujettissements, en supporter les contre-temps, en étudier les révolutions et les vicissitudes, en rapporter à Dieu les peines, les dégoûts et les contraintes, vous trouveriez dans la vie du monde et de la cour plus de leçons et de moyens de salut, que dans celle des cloîtres et des déserts. Mais vous ne comptez parmi vos devoirs que les périls que vous aimez et qui n'en sont pas; et vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires, dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels vous vivez, ne font aucune impression marquée sur votre cœur; et qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrais vous répondre premièrement, que les impressions sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus insensibles; qu'on se défie des sentiments marqués et profonds, et qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même, mais qu'on s'endort sur ceux qui ne font que nous affaiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentiments vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines et frivoles, que nourrir notre esprit de maximes passionnées et lascives; et que souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse et plus universelle.

Je pourrais vous répondre encore, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les

plus dangereuses, et qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible : le long usage des plaisirs leur a ôté, à notre égard, le privilége de nous toucher vivement, sans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous souillent et nous infectent sans nous piquer; comme un corps déjà engourdi par le venin de la première piqûre que lui a faite le serpent, reçoit la seconde sans en sentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur : l'insensibilité qui nous rassure, est donc plutôt un engourdissement qui vient de corruption, qu'une force qui naisse de la vertu : c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrais vous répondre : Vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur; et que les périls contre lesquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours insensible : mais d'où vient donc que lorsque vous venez enfin nous ouvrir votre conscience au tribunal sacré, et avouer à nos pieds des chutes qui vous couvrent de confusion, vous nous alléguez si fort votre faiblesse, pour excuser vos égarements? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte et vous échappe? d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, et dont vous n'êtes presque plus le maître? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout est danger pour vous; que ce qui serait innocent pour les autres, devient par la corruption de votre cœur, criminel à votre égard; que vous n'avez jamais su résister, que vous donnez à la complaisance ce que l'inclination refuse; qu'il faudrait vous retirer dans un désert pour être en sûreté; que toutes vos résolutions n'ont jamais été plus loin que jusqu'au premier péril qui les a attaquées; et que vous pouvez bien répondre de la sincérité et de la bonne foi de vos promesses, mais que vous ne sauriez répondre de vous-même? Vous exagérez votre faiblesse, quand il s'agit d'excuser vos crimes passés; et vous voulez qu'on vous croie fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu! mes propres malheurs ne devraient-ils pas suffire ici pour m'instruire? en vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidèle; j'ai toujours éprouvé qu'on le voulait en vain, tandis qu'on voulait encore s'exposer au milieu des flots et des écueils; et tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.* (Ps. LXVIII, 3.) O mon Dieu! vous seul savez que le plus faible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissais de ma confusion et de ma faiblesse : *Deus, tu scis insipientiam meam, et confusionem meam.* (Ibid. 6 et 20.) Arrachez-moi vous même du milieu de ces objets, où, à peine relevé de ma chute, vous m'avez vu retomber à l'instant; tirez-moi de cette boue où je ne saurais marcher, sans enfoncer tous les jours davantage : *Eripe me de luto, ut non infigar!* (Ibid. 15.) Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légèreté et de mon inconstance : je sens que, malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidèle : fixez enfin les incertitudes de mon âme : délivrez-la de sa propre instabilité : *Intende animæ meæ, et libera eam!* (Ibid. 19.) Il est bien plus dangereux de pouvoir vous oublier, un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore : je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colère sur ma tête; que mes soupirs et mes promesses tant de fois violées, ne soient à vos yeux comme des dérisions et des outrages; et que les flots qui m'agitent depuis si longtemps, ne me creusent enfin eux-mêmes un éternel précipice : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.* (Ibid. 16.) Et voilà la seconde excuse de nos rechutes : les résolutions violées.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Il avait promis à son Père de le glorifier s'il le délivrait de la mort; de faire connaître son nom à toute la terre, et de lui former partout des adorateurs en esprit et en vérité : il avait promis à ses disciples de les revêtir de la vertu du Très-Haut, de leur donner une force et une sagesse à laquelle le monde entier ne pourrait résister; de les établir les maîtres de la mort et de la vie : il leur avait promis la conquête de l'univers, les clefs du ciel et de l'enfer, la conversion des peuples et des césars, le triomphe de la croix, le renversement des idoles, l'établissement de la science du salut sur la terre. Ces promesses étaient magnifiques : mais à peine est-il ressuscité, qu'elles commencent à s'accomplir; et si le miracle de sa résurrection justifie la vérité de ses promesses, on peut dire que l'accomplissement de ses promesses

est la preuve la plus décisive du miracle de sa résurrection.

Or voilà, mes frères, la seconde instruction que nous fournit ce mystère. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré où nous avons trouvé une nouvelle vie; les accomplissons-nous après être ressuscités? et peut-on dire de nous comme de Jésus-Christ, que le miracle de notre résurrection et de notre nouvelle vie prouve la sincérité de nos promesses passées; et que l'accomplissement de nos promesses, est le témoignage le plus certain du miracle et de la vérité de notre vie nouvelle? Seconde cause de nos rechutes : les promesses et les résolutions violées.

Oui, mes frères, lorsque touchés du désir d'une vie plus chrétienne, lassés du monde et de nos passions, nous sommes venus les détester en ces jours de salut aux pieds de Jésus-Christ; nous nous sommes prescrits à nous-mêmes mille moyens de conserver la grâce, sans lesquels il ne nous paraissait pas possible de persévérer dans la voie de Dieu : nous avons fait mille projets sur toute la conduite de notre vie; nous avons marqué en détail un remède à chacun de nos maux : la fuite, à certains périls; la fermeté, à certaines complaisances; la retraite, à certaines dissipations; la modestie, à certaines indécences; le silence et la circonspection, à certains discours; la charité, à certaines antipathies; le retranchement et la règle, à certaines superfluités, l'usage de la prière et les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie; la fréquentation plus exacte des sacrements, à notre paresse; enfin, éclairés alors sur tous nos besoins, sentant vivement toutes nos plaies qui saignaient encore, nous leur avons préparé à chacune son remède; et pénétrés des miséricordes de Dieu sur nous, qui voulait bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés; de sa patience, que la durée de nos crimes n'avait pu rebuter; de sa sagesse, qui avait fait servir à notre salut nos passions mêmes; nous avons fait mille résolutions de fidélité que nous avons scellées de nos soupirs et de nos larmes.

Cependant ces résolutions si essentielles à notre salut, n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : semblables à ces projets spécieux qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, et dont on n'aime jamais que l'idée, la nouveauté seule nous en a plu : nous avons cru qu'il n'en coûterait plus rien de les accomplir, parce que nous avions trouvé une sorte de plaisir à les former; et que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le songe et la chimère : peut-être même y avons-nous été fidèles un certain temps : un reste de honte de violer nos promesses, un moment après que nous venions de les jurer au pied des autels nous a soutenus les premiers jours. Mais notre fidélité n'a pas été loin : nous sommes parvenus peu à peu à nous persuader que nos résolutions étaient des scrupules; que c'était un joug inutile que nous nous étions imposé à nous-mêmes; qu'il y a de la faiblesse d'esprit à vouloir se faire une obligation de ce qui n'en est pas une pour les autres; qu'au fond on peut se sauver sans s'assujettir à ces sortes de pratiques; que le zèle qui nous les inspira, était bon; mais que nous ne nous connaissions pas nous-mêmes, en supposant qu'il durerait toujours; qu'il ne faut pas chicaner avec Dieu; que le salut ne gît point en des minuties; et qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainsi les résolutions s'oublient; les promesses s'évanouissent; le plan qu'on s'était formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus même dans le souvenir; et l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promesses comme l'affranchissement d'un joug qui commençait à peser, et le retour d'une liberté dont on s'était mal à propos privé soi-même.

Or, voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte. Premièrement, parce que nos résolutions renfermaient les moyens uniques de notre persévérance; et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée. Vous vous étiez prescrit certains temps de prière; parce que vous sentiez que votre cœur, privé de ce secours, retombait sur lui-même, se ranimait pour le monde, se refroidissait pour la piété, et ne trouvait plus en lui dans les périls, que sa propre faiblesse : vous vous étiez imposé certaines mortifications; parce que votre propre expérience vous avait appris qu'en ne refusant rien à vos sens, cette vie de paresse et de sensualité mettait en vous des dispositions inévitables au crime : vous vous étiez marqué à vous-même certains sacrifices de l'honneur, de la fierté, de la vanité, parce que vous aviez éprouvé, que pour peu que vous vous prêtassiez à ces penchants, vous n'étiez plus à temps d'y mettre des bornes, et que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens; ces temps de prière, si nécessaires à votre faiblesse, vous les abandonnez; ces sacrifices, si utiles à votre foi, vous vous en dispensez : et comment voulez-vous que la vie de la grâce ne s'éteigne pas en vous, si tout l'affaiblit, et si rien ne la nourrit et ne la préserve?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse, et toujours suivie

d'un retour dans nos premiers désordres, c'est que non-seulement elles renferment les moyens généraux de la persévérance de tout fidèle; mais que Dieu, vous les ayant inspirées à vous dans les premiers moments de votre conversion, vous avait fait connaître que c'étaient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grâce reçue, les seuls remèdes spécifiques de vos propres maux, et les moyens personnels par où il voulait vous conduire dans votre nouvelle vie. Vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grâce voulait vous mener : vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut : vous dérangez l'ouvrage de votre justification : vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite, qui n'étant pas celui que l'esprit de Dieu vous avait d'abord proposé, ne peut être qu'un édifice de l'amour-propre fondé sur un sable mouvant, et qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoutumant à violer vos résolutions, vous vous faites une coutume dangereuse d'agir contre vos propres lumières; de résister à la voix de votre cœur; de vous rassurer contre vous-même : vous émoussez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu : vous perdez une certaine tendresse de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, et qui nous sert de frein contre le crime : vous vous accoutumez à vous soutenir contre les jugements de votre propre cœur : et par là, ou votre conscience devient tranquille, ou malgré ses agitations, vous êtes tranquille, vous-même; c'est-à-dire, ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords et vos troubles. Ainsi la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes; car nous ne sommes pas longtemps fidèles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoute pas, enfin, que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avait opéré en vous ces mouvements de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs : vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience plus commode et plus tranquille : vous vous savez mauvais gré d'une certaine délicatesse de cœur, qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous-même, et que vous vous reprochez les choses à votre avis les plus indifférentes : vous voudriez pouvoir parvenir à vous persuader que mille omissions sur lesquelles vous sentez de vifs remords, sont de vains scrupules : vous regardez la lumière que la main miséricordieuse de Dieu met dans votre cœur, comme une lumière importune, ennemie du repos et du bonheur de votre vie : vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne se montre presque point : vous reprochez à Dieu ses propres bienfaits; ses grâces sont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grâce cherche les bons cœurs : une âme que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes : il a horreur d'un cœur noir à qui ses bienfaits sont à charge; d'un cœur ingrat, qui se reproche d'y avoir été trop sensible; d'un cœur corrompu, qui voudrait pouvoir soutenir le crime sans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit et rejette, ces cœurs légers et infidèles, si vifs dans leurs promesses, si tranquilles un moment après dans leurs transgressions.

C'est à vous à nous dire si vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous ressemble. Car rappelez ici vos moments heureux, où, touché de la grâce, vous êtes venu vous humilier au pied du tribunal sacré, et former le dessein d'une vie nouvelle : que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! combien de fois lui avez-vous redit que ce moment de pénitence était le plus heureux de votre vie; et qu'au fond vous n'aviez jamais été tranquille dans le crime! Infidèle! et après tout cet appareil de réconciliation, vous oubliez vos promesses que vos larmes toutes seules et vos soupirs auraient dû rendre sacrées, quand le respect dû au Seigneur à qui vous les faisiez n'aurait pas suffi pour vous empêcher de les violer? Ah! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures, mon cher auditeur; la foi donnée dans un engagement profane et criminel, est souvent l'unique raison, qui, malgré vos remords et vos dégoûts, vous défend de le rompre : la gloire chimérique de passer pour constant et fidèle, dans des passions où la fidélité n'est qu'une faiblesse honteuse, vous retient et vous touche : vous vous faites un honneur insensé d'une constance et d'une bonté de cœur, qui n'en est qu'une corruption plus profonde et plus désespérée; et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide? et la bonne foi, en traitant avec votre Seigneur et votre Père, ne vous paraît pas une vertu si estimable? et le bon cœur pour lui n'est plus une gloire qui vous intéresse et qui vous pique? Ah! il se plaignait autrefois dans son Prophète, que le pécheur ne le distinguait pas de l'homme : mais c'est tout ce que je vous demanderais aujourd'hui. Traitez du moins

avec votre Dieu, comme vous traitez avec les créatures : faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion, ce que vous avez peut-être été dans des passions profanes et insensées, sincère, solide, généreux, fidèle, incapable de trahir votre foi et la religion de vos promesses. N'est-il pas beau de servir constamment un si grand Maître? n'y a-t-il point de noblesse, de force, d'élévation à lui conserver la fidélité qu'on lui a jurée, et ne serait-ce point une gloire et une vertu, de se piquer de constance et de grandeur envers celui envers qui seul il est grand d'avoir su être fidèle?

Hélas! mes frères, nous regardons comme des fautes légères de violer les résolutions saintes que la grâce nous a inspirées; les personnes mêmes qui sont depuis longtemps dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités sans scrupule : c'est là cependant la source de tous nos malheurs : c'est par là que la foi s'éteint, que la grâce se retire; que Dieu se dégoûte, et que sa justice nous abandonne : c'est par là que nous contristons l'Esprit saint, que nous rejetons sa vérité et sa lumière, que nous résistons à notre propre conscience, que nous nous jouons de Dieu, et que nous nous creusons un précipice à nous-mêmes : c'est par là que nous devenons de faibles roseaux qui se laissent aller à tout vent, et des nuées légères et sans eau qui sans cesse changent de route : c'est par là que nous nous faisons une habitude de notre propre inconstance; de sentir mille bons désirs, et de les étouffer; de commencer mille entreprises, et de les abandonner; d'avoir mille envies de mieux faire, et d'être toujours les mêmes; de nous imposer mille précautions, et de nous en lasser : c'est par là que toute notre vie n'est plus qu'une vicissitude de crime et de repentir; de relâchement et de zèle; de dissipation et de retraite : c'est par là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes; ne pouvant nous faire un état fixe, ni dans le crime, ni dans la vertu; incapables de soutenir, ni la licence du désordre, ni les contraintes de la piété; flottant toujours au gré de notre légèreté; nous lassant bientôt de la même situation; et nous promettant toujours de trouver dans celles où nous ne sommes pas, le repos et la tranquillité qui nous manquent. Ainsi la vie se passe, la conscience s'use, la sensibilité au bien s'éteint, Dieu se lasse, l'éternité approche, le moment décisif arrive et nous surprend encore dans ces tristes alternatives : nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti : notre course est finie avant que nous nous soyons déclarés : nous sortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre : nous cessons d'être avant d'avoir décidé à qui nous sommes; et tous ces sentiments de regret et de repentir, qui accompagnent notre mort, ne sont proprement que la dernière inconstance de notre vie.

Grand Dieu! notre propre faiblesse doit vous parler ici pour nous : ce fonds d'inconstance, dont nous sommes pétris, et qui est la source de tous nos malheurs, doit devenir le grand motif de vos miséricordes : vous connaissez, ô mon Dieu! la fragilité de notre boue, puisque c'est vous qui nous avez formés; et vous n'avez pas oublié que nous ne sommes qu'une poussière frivole, qu'un souffle agité et qui ne saurait presque trouver ici-bas de consistance : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum, recordatus est quoniam pulvis sumus.* (Ps. CII, 14.) Vous savez, Seigneur, que votre esprit, qui forme en nous les saintes pensées et les mouvements du salut, ne saurait presque se fixer dans la mutabilité de notre cœur; qu'il n'est pour nous qu'un esprit rapide et passager; et qu'à peine a-t-il opéré en nous de bons désirs, que de nouveaux objets effacent à l'instant ces impressions saintes, de sorte qu'il n'en reste pas même de faibles traces : *Quoniam spiritus pertransibit in illo, et non subsistet; et non cognoscet amplius locum suum.* (Ibid. 16.) Mais que votre miséricorde, grand Dieu! soit plus abondante que notre faiblesse; un père est touché de la légèreté de ses enfants, mais sa tendresse croît avec les dangers où les expose l'instabilité de leur âge : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se.* (Ibid. 13.) Ne rejetez pas des cœurs plus faibles que coupables, plus légers que corrompus : plus incapables de solidité et de vertu, que de noirceur et de crime, et qui ne se laissent jamais entraîner aux objets des sens et des passions sans un désir secret de revenir encore à vous, et de réparer par une nouvelle fidélité ces moments de faiblesse et de complaisance. Dernière source de nos rechutes, les réparations omises; mais je n'en dis qu'un mot.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Oui, mes frères, on ne persévère pas dans le service de Dieu après la sainte solennité, parce que notre nouvelle vertu n'est jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or, la résurrection de Jésus-Christ répare tout : la gloire de son Père, par la destruction des idoles, le scandale de sa mort, par l'immortalité qu'il se donne à lui-même; la bassesse de son ministère, par l'éclat de sa nouvelle vie; les doutes et la timidite de ses disciples par l'effusion de l'Esprit saint qui les change en de nouveaux hommes, la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples; enfin l'obscurité des

écritures, par l'accomplissement des prophéties. Tout est réparé, dit l'Apôtre, par la résurrection de Jésus-Christ; tout est rétabli à sa place; tout rentre dans l'ordre : *Per ipsum instaurare omnia.* (ÉPHES. I, 10.) Aussi, mort une fois, il ne meurt plus : pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne; et voilà la dernière source de nos rechutes : les réparations omises.

Je dis les réparations, premièrement de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne se punit point; on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance : on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est un joug qu'on ne peut plus porter, parce que c'est un ver dévorant dont on est rongé : on veut bien sortir du crime; parce que c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parce qu'on se trouve dans certaines situations où le monde ne plaît plus, parce que le frivole des passions ne nous sied plus : on veut bien sortir du crime, parce que la conscience crie, la vérité presse, l'éternité étonne, la mort paraît à la porte, Dieu se fait entendre : on veut, dis-je, sortir du crime, mais on ne se propose dans la vertu que le plaisir de l'exemption du crime même; que le bonheur d'être quitte, enfin, de ses remords et de ses inquiétudes; que la douceur de vivre en paix avec soi-même : on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avait de triste et de pénible dans le crime, comme une vie douce et tranquille que les passions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les excès n'affaiblissent plus, que les plaisirs ne dérangent plus : on se cherche soi-même en revenant à Dieu : on secoue le joug du péché; mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ : on bannit les amertumes des passions; mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence : on se dépouille de l'ignominie du vieil homme; mais on ne se revêt pas de la mortification du nouveau : on sort de l'oppression de l'Égypte; mais on n'entre pas dans les voies laborieuses du désert : en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur et le plaisir de ne plus l'être.

Les réparations, secondement de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain; on se contente de renoncer à certains vices criants qui étaient à charge; mais d'en venir à certaines discussions qui auraient des suites, et qui nous engageraient en des démarches désagréables, on n'y pense pas. Ainsi, vous êtes dans une place où votre nom sert de prétexte à mille abus; où des subalternes corrompus s'enrichissent sous votre protection, aux dépens de l'équité; où ils vendent les grâces, où ils font même acheter la justice, où ils exigent ce qui n'est pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces mystères d'iniquité, mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près; vous craignez l'embarras d'une discussion, et d'en venir à éloigner des personnes nécessaires : peut-être même le fruit de leurs injustices coule-t-il jusque dans vos mains : or, une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis longtemps : le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne : le public ne se ressent point de votre prétendue vertu : vous devenez meilleur pour vous, vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainsi vous avez passé par des charges militaires où des vexations et des pillages sont arrivés, que vous auriez dû empêcher; où la licence du soldat a été une suite de votre inattention, ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu; mais tant de peuples qui ont souffert à votre occasion, les soulagez-vous? mais tant de dommages dont vous avez été le protecteur ou la cause, les réparez-vous? mais tant de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la consolation et la paix? mais tant de larmes répandues, les essuyez-vous? vous ne portez pas si loin les vues de la vertu : vous les bornez toutes à vous-même. Ainsi vous vous êtes servi de votre crédit auprès de ceux qui sont en place, pour faire passer des affaires onéreuses au peuple : vous avez fait un trafic honteux de votre nom et de votre faveur : vous avez vendu lâchement les larmes de vos frères : vos mains ont touché le prix du sang et de l'infortune de mille malheureux : vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaisirs de cet argent d'iniquité; tout l'anathème des malheurs publics tombe sur vous seul : cependant, en participant aux sacrements, vous croyez avoir effacé d'un seul coup toutes ces horreurs de votre vie : des maux que vos larmes et vos biens pourraient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos scrupules et vos doutes; et loin de trembler sur les suites d'un crime presque irréparable, vous croyez être allé fort au delà de ce que vous devez, en vous en faisant seulement une peine légère. Ainsi enfin, vos dépenses et vos profusions ne connaissent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance comme si la source de vos revenus était intarissable, ou que le monde entier vous appartînt; cependant, mille créanciers malheureux souffrent de vos profusions et de vos magnificences : l'ouvrier et le marchand portent tout seuls le poids et l'incommodité de votre faste : eux seuls se ressentent du mauvais état secret de vos affaires : vous leur refusez leur bien, tandis que vous

vous accordez à vous-même fort au delà du vôtre : vous leur retranchez leur pain et leur nécessité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-même les bizarreries des superfluités et de l'abondance. Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point : une nouvelle vie ne retranche point de dépense : la dévotion n'incommode personne : on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'ouvrier et le marchand murmurent : on jouit avec complaisance de la réputation de la vertu, tandis qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité et de la justice : on vient avec confiance manger le pain du ciel à la table sainte, tandis que nos profusions outrées ôtent la nourriture à nos frères : on s'applaudit soi-même, tandis que mille malheureux nous maudissent ; et l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'est qu'elle est chargée de la haine et des imprécations qui n'étaient dues qu'à nous-mêmes. Oui, mes frères : de là, tant de murmures contre la piété ; de là ces discours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphase, et peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui se disent justes : que la véritable dévotion est de ne faire tort à personne, est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et de payer ses dettes, et de ne vouloir avoir que ce qui est à soi ; qu'on se fait des scrupules sur des riens, et qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui ; qu'on ne voudrait pas manquer à un salut, et qu'on ne compte pour rien de manquer aux choses les plus essentielles ; en un mot, qu'on donne à la dévotion les minuties, mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien peu sérieux pour la chaire chrétienne : mais ce qui me touche, mes frères, c'est que nous accoutumions les pécheurs à le tenir ; et que nous fournissions au monde des dérisions contre la vertu, qui paraissent avoir la justice et la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de scandale : je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage si outré et si continuel de médisance que le monde lui-même, si indulgent pour ce vice, nous avait fait de l'excès où nous l'avions poussé une espèce de flétrissure publique, et une réputation odieuse même dans la société. Tant de désordres secrets rendus publics, tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de soupçons confiés : et tout cela, que les larmes, qu'un silence éternel pourrait à peine réparer, on ne le répare, il est vrai, qu'en ne faisant plus le public confident de ces discours empoisonnés ; mais en les confiant à un petit nombre de personnes, en choisissant ses auditeurs, en ne se contraignant devant le monde que pour se donner plus de licence en secret ; enfin, en confirmant ce préjugé si répandu dans le monde et si injurieux à la vertu : qu'en se retranchant sur tout le reste, les gens de bien se réservent le droit de médire ; et qu'ils se dédommagent de la gêne de leur vertu, par le plaisir de censurer les vices des autres.

Voilà, mes frères, d'où vient qu'on ne se soutient pas dans la voie de Dieu, c'est que notre pénitence n'est jamais une réparation de nos crimes. Car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, et Dieu ne vous les remet pas : vous ne devez point attendre de grâce de lui, tandis que vous ne voulez pas satisfaire à sa justice ; la pénitence n'est sincère, qu'autant que les réparations sont réelles ; en un mot, une conversion qui n'est entière, n'est point du tout ; et vous ne devez pas être surpris, si vous redevenez bientôt pécheur, puisque vous n'aviez jamais été qu'un faux juste.

Ainsi, voulez-vous ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce discours. Ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence ; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre faiblesse : n'omettez plus des réparations, qui renferment le seul remède de vos crimes. Hélas ! mes frères, c'est un si grand bonheur d'être à Dieu ; d'avoir enfin détruit ce mur de séparation, qui depuis tant d'années nous éloignait de lui ; d'être enfin rentrés dans le sein paternel de sa miséricorde, après avoir erré si longtemps loin de lui, dans les voies tristes du monde et les égarements des passions ; d'avoir enfin rétabli la paix et la douceur dans sa conscience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble, et la tristesse du crime.

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits ; de servir enfin un maître fidèle et bienfaisant, après avoir porté si longtemps le joug d'un monde ingrat et injuste ; d'aimer enfin le seul objet qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pu ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconstance ; de travailler enfin pour quelque chose de réel et de solide, après avoir perdu tant de soins et de peines à poursuivre des songes et des chimères.

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu ; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu si longtemps pour la vanité : de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus en essayant de tout, qu'on ne pouvait être heureux en celle-ci ; et de sauver enfin notre âme, après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point : c'est un si grand

bonheur, que quand vous auriez tous les sceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers; si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien; et quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout; puisque vous avez la paix de la vie présente, et l'espérance de la future.

Grand Dieu! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire et de vos triomphes : jetez sur ce royaume, où la foi est montée sur le trône en même temps que nos rois, des regards de miséricorde, en sanctifiant les grands et les puissants, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu et les exemples des peuples! Que votre parole, ô mon Dieu! ne retourne pas à vous vide! que l'indignité du ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu, n'affaiblisse pas son onction et sa force! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de ce lieu auguste; sans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés et les puissances! Grand Dieu! consolez mon ministère, récompensez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom et vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-mêmes données : sanctifiez-les maintenant dans la vérité; consommez en eux votre ouvrage, et faites qu'aucun d'eux ne périsse.

Grand Dieu, sauvez le roi [1] : faites régner dans le ciel, un prince qui vous fait régner sur la terre; un si bon maître, un cœur si religieux; une âme si grande devant les hommes, si humble et si simple devant vous, un si grand spectacle sur le théâtre de l'univers, et à vos pieds un adorateur si anéanti et si sincère : le monde ne parle que de sa gloire, mais je ne vous parle ici que pour son salut; et vous savez, ô mon Dieu! que toute sa gloire l'occupe et le touche moins que vos miséricordes éternelles.

Grand Dieu, sauvez Monseigneur [2]; formez de ce prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur : sanctifiez ses augustes enfants [3]; que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs ancêtres; que le sang de saint Louis soit toujours fécond en saints, comme il l'est en héros; que leurs noms soient écrits dans le livre de vie, en caractères encore plus éclatants et plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre princesse [4], qui porte dans son sein l'espérance de l'État, et qui en fait elle-même l'amour et les plus chères délices : répandez l'abondance de vos bénédictions sur toute la race royale : faites-la croître et multiplier de génération en génération; donnez aux peuples des maîtres d'un sang si généreux et si chrétien : étendez les bornes de la foi, en étendant celles de leur domination et de leur empire; et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvaient être écoutés, recevez, grand Dieu! ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures secrètes que vous y découvrez, n'ôtent rien devant vous à la vertu et au mérite de ma prière.

Ainsi soit-il.

[1] Louis XIV.
[2] Louis dauphin, fils unique de Louis XIV.
[3] Les ducs de Bourgogne (d'Anjou), depuis roi d'Espagne et de Berry.
[4] Adélaïde de Savoie; duchesse de Bourgogne, alors enceinte de son premier enfant.

SERMON

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

SUR LA FAUSSE CONFIANCE.

Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.
Nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël.
(Luc, XXIV, 21.)

En vain Jésus-Christ pendant sa vie mortelle avait mille fois averti ses disciples, que c'était se flatter que de compter sur une récompense que les croix et les travaux n'avaient pas méritée : cette vérité si peu favorable à la nature, n'avait pu trouver leurs esprits dociles; et toutes les fois que le Sauveur avait entrepris de les détourner sur l'erreur opposée, ils n'entendaient pas cette parole, dit l'Évangile, et elle était cachée à leurs yeux. Telle est encore aujourd'hui la disposition des deux disciples auxquels Jésus-Christ daigne apparaître sur le chemin d'Emmaüs : ils attendaient que leur maître délivrerait Israël du joug des nations, et qu'il les ferait asseoir eux-mêmes sur douze trônes terrestres, sans qu'il leur en coûtât ni soins ni peines pour y monter; sans que le Sauveur lui-même eût besoin de souffrir pour triompher de ses ennemis.

Outre l'erreur qui leur faisait regarder Jésus-Christ comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paraît pas moins dangereuse en eux, mais qui est aujourd'hui plus commune parmi nous : c'est cette fausse confiance qui leur persuade que sans qu'ils y coopèrent eux-mêmes, et en laissant conduire à Jésus-Christ tout seul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promesses qu'il leur avait tant de fois réitérées, en conversant avec eux sur la terre : *Sperabamus*. Or, mes frères, cette fausse confiance

qui fait tout attendre aux pécheurs de la grâce seule, sans aucune coopération de leur part, et espérer la récompense des saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter; cette fausse confiance, qui compte toujours sur la bonté de Dieu qu'elle offense; qui sans combattre se promet d'être couronnée, et qui espère toujours contre l'espérance; cette fausse confiance qui ne veut pas acheter le ciel, et qui l'attend; c'est l'erreur la plus universelle et la plus établie parmi les chrétiens; et lorsque Jésus-Christ paraîtra une seconde fois sur la terre, il se trouvera bien des disciples infidèles qui auront sujet de lui dire : *Sperabamus*, Nous espérions.

C'est ce qui m'oblige, mes frères, à vous entretenir aujourd'hui sur une matière si importante, persuadé que la fausse sécurité damne presque tous les pécheurs; que ceux qui craignent de périr, ne périssent jamais; et que je ne pouvais mieux finir mon ministère, qu'en établissant dans vos cœurs les sentiments salutaires de défiance qui mènent aux précautions et aux remèdes, et qui en troublant la paix du péché laissent à la place la paix de Jésus-Christ qui surpasse tout sentiment. Ainsi pour traiter un sujet si utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propositions : il n'est point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger; c'est la première : il n'en est point de plus injurieuse à Dieu, c'est la seconde. La folie de la fausse confiance, l'attentat de la fausse confiance : développons ces deux vérités, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes frères, que les miséricordes du Seigneur sont toujours plus abondantes que nos malices, et que sa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que je dois établir est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à demi les vérités qui peuvent l'adoucir; et si l'on a besoin d'user de ménagement en cette matière, c'est plutôt en n'exposant pas tout ce qui serait capable d'alarmer les consciences, qu'en taisant une partie de ce qui pourrait les consoler.

Il est vrai, mes frères, que les livres saints nous donnent partout de la bonté de Dieu des idées magnifiques et consolantes. Tantôt c'est un maître doux et patient qui attend le pécheur à pénitence; qui dissimule les péchés des hommes pour les porter à s'en repentir; qui se tait, qui se repose, qui ne se presse point de punir, qui diffère afin qu'on le prévienne, qui menace pour être désarmé : tantôt c'est un ami tendre qui ne se lasse point de heurter à la porte du cœur; qui nous flatte, qui nous presse, qui nous sollicite, qui nous supplie; et qui emploie pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviser pour ramener un cœur rebelle : tantôt enfin, car on n'aurait jamais tout dit, c'est un pasteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ses brebis égarées; qui, les ayant trouvées, les met sur ses épaules, et en est si transporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleste célèbre leur heureux retour. Certes, mes frères, il faut l'avouer, on ne peut rien ajouter à la douceur et à la consolation de ces images; et tout pécheur qui désespère après cela, ou même qui se décourage, est le plus insensé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de là que le pécheur qui présume soit moins insensé, et que la miséricorde du Seigneur puisse être un légitime fondement de confiance à ceux qui désirent sans cesse leur conversion, et qui, sans travailler à ce grand ouvrage, se promettent tout d'une bonté que leur confiance toute seule outrage. Pour vous en convaincre, avant que d'entrer dans le fond de mon sujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les sortes dont le monde est plein, il n'en est aucun qui n'espère de se convertir; aucun qui se regarde par avance comme un enfant de colère destiné à périr; aucun qui ne se flatte que le Seigneur jettera enfin sur lui des regards de miséricorde : l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuste, tous espèrent, et cependant nul ne se repent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que cette disposition de fausse confiance est la plus insensée où puisse être la créature : suivez, je vous prie, mes raisons; elles paraissent dignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurais à faire sentir la folie de la fausse confiance, que par l'incertitude où est de son salut un pécheur qui a perdu la grâce sanctifiante, il ne faudrait pas d'autre raison pour justifier ma première proposition. Et lorsque je parle de l'incertitude de son salut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les fidèles, qui fait que nul ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine; s'il persévérera jusqu'à la fin, ou s'il tombera pour ne plus se relever : terrible sujet de frayeur, même pour les plus justes! Je parle d'une incertitude plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de justice, et des frayeurs chrétiennes sur des chutes à venir; mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre.

Or, je dis que présumer en cet état est le comble

de la folie. Car, convenez-en, mon cher auditeur, pécheur invétéré comme vous êtes; croupissant, comme vous faites, tranquillement dans des passions injustes, au milieu même des solennités de la religion et de toutes les terreurs de la parole sainte, sur cet espoir insensé qu'un jour enfin vous sortirez de cet état déplorable; vous ne sauriez nier qu'il est douteux du moins si vous vous relèverez, ou si vous demeurerez jusqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous soyez plein de bons désirs; vous n'ignorez pas que les désirs ne convertissent personne, et que les plus grands pécheurs sont quelquefois ceux qui désirent plus leur conversion. Or, quand le doute ne serait ici qu'égal, seriez-vous raisonnable d'être tranquille? Quoi! dans l'incertitude affreuse si vous mourrez dans votre désordre, ou si Dieu vous en retirera; flottant, pour ainsi dire, entre le ciel et l'enfer; balancé entre ces deux destinées, vous seriez tranquille sur la décision? L'espérance est le parti le plus doux et le plus flatteur; et cela suffirait pour vous faire pencher de son coté? Ah! mon cher auditeur, quand il n'y aurait pas plus de raison de craindre que d'espérer, vous ne seriez pas sage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas là; il s'en faut bien que les choses ne soient égales : dans ce doute affreux que peut se former à soi-même tout pécheur, mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement et depuis si longtemps? n'y mourrai-je point? le premier parti est infiniment plus certain. Car, premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue : il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre; au lieu que vous n'avez besoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché : vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puisse ressusciter la grâce perdue, nulle semence de salut, nul principe de vie spirituelle; et vous portez au milieu de votre cœur une source funeste de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort : il est donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'est que vous vous convertirez. Secondement, non-seulement il faut un secours étranger et divin, mais encore il faut un secours singulier, rare, refusé presqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir; car la conversion du pécheur est un des plus grands prodiges de la grâce, et vous savez vous-même que les exemples en sont très-rares dans le monde. Quelque âme heureuse de temps en temps que Dieu retire du déréglement; mais ce sont des coups qui se font remarquer, et qui sortent de l'ordre commun : au lieu qu'il n'y a qu'à laisser aller les choses leur cours naturel, et vous mourrez tel que vous êtes; Dieu n'a qu'à suivre ses lois ordinaires, et votre perte est certaine : la possibilité de votre salut n'est fondée que sur un coup singulier de sa puissance et de sa miséricorde; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les règles : en un mot, que vous périssiez, c'est le destin ordinaire des pécheurs qui vous ressemblent; que vous vous convertissiez, c'est une singularité qui a peu d'exemples. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchants, vous prêter à vous-même, vous laisser entraîner mollement au courant; vous n'avez besoin pour cela ni d'efforts ni de violence : mais pour revenir, ah! il faut rompre des inclinations que le temps a fortifiées; vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers, briser les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande, en matière d'avenir et d'événements incertains, augure-t-on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obstacles à surmonter, et plus de difficultés à combattre? le plus aisé ne paraît-il pas toujours le plus assuré? Adoucissez, tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre esprit; envisagez-la dans les jours les plus favorables; cette proposition sur votre destinée éternelle est la plus incontestable de la morale chrétienne : Il est sans comparaison plus certain que je ne me convertirai jamais et que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'est que le Seigneur m'en retirera et me fera enfin miséricorde : voilà où vous en êtes; et si dans cette situation vous pouvez être tranquille et vous flatter encore, votre sécurité m'épouvante, mon cher auditeur.

Mais je vais plus loin, et je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paraît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. En voici les preuves : premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse : mais comment l'attendez-vous; en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grâce, en resserrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occasions de salut que ses solennités, ses mystères, les terreurs mêmes de sa parole vous offrent; en demeurant toujours dans les mêmes périls; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaisirs, à vos liaisons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la passion fatale dont vous espérez que la grâce vous

délivrera? Eh quoi! les vierges folles sont rejetées seulement parce qu'elles ont attendu l'époux sans ferveur, sans vigilance, sans empressement, et vous, âme infidèle, qui l'attendez en comblant la mesure de vos crimes, vous osez vous flatter que vous serez traitée plus favorablement!

Secondement, la grâce n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs; elle veut être longtemps demandée. Or, priez-vous? du moins sollicitez-vous? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Évangile? travaillez-vous à l'attirer cette grâce, par l'aumône et par des œuvres déjà chrétiennes, comme Corneille le gentil? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophète : Seigneur, convertissez-moi; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce pour toujours. Ah! vous lui dites : Seigneur, vous me convertirez : j'ai beau me défendre contre vous; vous briserez enfin mes chaînes : vous changerez enfin mon cœur, quelle qu'en puisse être la corruption. Insensé! quoi de plus propre à éloigner un bienfait, que la témérité qui l'exige, et qui fait qu'on ose y prétendre dans le temps même qu'on s'en rend le plus indigne! Nouvelle raison encore contre vous; la grâce est réservée aux humbles, à ceux qui se défient, qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas : c'est sur ces âmes que l'Esprit de Dieu se repose et se plaît à opérer de grandes choses; au lieu qu'il méprise les pécheurs présomptueux, et qu'il ne les regarde jamais que de loin : *a longe cognoscit*. (Ps. CXXXVII, 6.)

Troisièmement, la grâce de conversion que vous attendez avec tant de confiance est le plus grand de tous les dons, vous le savez. Cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, vous le savez encore mieux : indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connaissez la honte et l'énormité; indigne par les lumières et les inspirations dont vous avez cent fois abusé; indigne par les grâces des mystères et des vérités que vous avez toujours négligées; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le ciel en naissant vous avait formées si heureuses et si dociles à la vertu, et dont vous avez fait de si tristes ressources de vice; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété, ainsi que par ces désirs impies et injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez, qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité : si un seul pécheur devait être exclus de la grâce de conversion que vous attendez, vous auriez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous, et que vous ne fussiez cet enfant unique de malédiction séparé comme un anathème de tous ses frères. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh! mon cher auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même? et qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péché? si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voie par où tous les autres périssent? Je sais qu'il ne faut jamais désespérer; mais l'humble confiance n'est pas la présomption : l'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien; et vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris : l'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le complément des défauts de sa pénitence, et vous en faites l'asile de vos crimes; l'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi, et vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir! Je sais, encore une fois, qu'il ne faut jamais désespérer; mais s'il y avait une circonstance où le désespoir fût légitime, ah! ce serait lorsqu'on espère témérairement.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur : les occasions qui entraînent ne seront pas toujours les mêmes, le temps amènera des circonstances plus favorables au salut; et ce qu'on ne pourrait pas tout à l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choses à quoi on tient aujourd'hui se trouveront changées. Mon Dieu! ainsi s'abuse l'âme infortunée; et c'est d'une illusion si grossière dont le démon se sert pour séduire presque tous les hommes, les plus sages comme les plus insensés, les plus éclairés comme les plus crédules, les grands comme le peuple. Car dites-moi, mon cher auditeur, lorsque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or, ce changement si nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui? Premièrement, vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables? trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ses chaînes? Quoi! des inclinations à qui les temps et les années auront fait jeter de profondes racines, seront plus aisées à arracher? un torrent qui se sera déjà creusé une pente plus profonde, sera plus facile à détourner? êtes-vous raisonnable de le prétendre? Ah! il vous paraît si difficile de réprimer maintenant vos passions désordonnées, lesquelles pourtant encore dans

leur naissance, doivent être plus dociles et plus aisées à discipliner! vous ne différez votre conversion que parce qu'il vous en coûterait trop pour vous vaincre sur certains points : eh quoi! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite; que cette plante fatale déjà devenue un arbre, pliera plus facilement; que cette plaie plus envieillie et plus corrompue, sera plus près de sa guérison, et demandera des remèdes moins douloureux? vous attendez du temps des ressources et des facilités de pénitence : et c'est le temps, mes frères, qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui!

Secondement, les grâces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses? Mais quand cela serait, votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles, les grâces qui aujourd'hui triompheraient de votre cœur, et vous changeraient en un parfait pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légèrement, et réveiller en vous de faibles et inutiles désirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flatter de cet espoir : plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion, plus il s'éloignera de vous : chaque jour, chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs et à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidèle, souvenez-vous-en, il ne se passait pas de jour qu'il n'opérât au dedans de vous quelque mouvement de salut, des troubles, des remords, des désirs de pénitence. Aujourd'hui, si vous y prenez garde, ces inspirations sont plus rares : c'est en certaines occasions seulement que votre conscience se réveille, dans la préparation du temps pascal; et encore ce sont des agitations qui finissent avec la solennité : vous êtes a demi familiarisé avec vos désordres. Ah! mon cher auditeur, la suite ne fera qu'ajouter de nouveaux degrés à votre insensibilité, vous le voyez bien; Dieu se retirera de plus en plus de vous, et vous livrera à un sens réprouvé, et à cette tranquillité funeste qui est la consommation et la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un temps où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grâce, et moins de facilité du côté de votre cœur?

Je pourrais encore ajouter, que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes, plus vous enrichissez le trésor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et, par conséquent, plus votre pénitence sera difficile. De légères austérités, quelques retranchements, des largesses chrétiennes suffiraient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre Juge, et apaiser sa justice. Mais dans la suite que l'abondance de vos crimes sera montée au-dessus de votre tête, et que les temps et les années auront confondu dans votre souvenir la multitude et l'horreur de vos iniquités : ah! il n'y aura plus alors pour vous de satisfaction assez pénible, plus de jeûne assez austère, plus d'humiliation assez profonde; plus de plaisir, quelque innocent qu'il puisse être, qu'il ne faille vous interdire; plus d'adoucissement qui ne vous devienne criminel : il faudra de saints excès de pénitence pour compenser la durée et l'énormité de vos crimes; tout quitter, vous arracher à tout; sacrifier fortune, intérêts, bienséance; vous condamner peut-être à une retraite éternelle : les grands pécheurs ne reviennent que par là. Or, si de légères rigueurs, dont on se contenterait aujourd'hui, vous paraissent si insupportables, et vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t-elle plus d'attraits pour vous, lorsqu'elle vous offrira plus de travaux, et des démarches mille fois plus amères? Mon Dieu! ce n'est que sur l'affaire du salut que les hommes sont capables de pareils mécomptes. Eh! que servent, mes frères, les grandes lumières, l'étendue du génie, la pénétration profonde, le jugement solide pour conduire les affaires de la terre, des entreprises vaines et qui périront peut-être avec nous, si nous sommes des enfants dans l'ouvrage de l'éternité?

Et voulez-vous que je finisse cette partie de mon discours par une dernière raison qui achèvera de vous convaincre? Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir comme un sentiment de grâce et de salut, et comme une marque que le Seigneur vous visite, et qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurcissement du péché. Mais, mon cher auditeur, le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde, qu'en vous inspirant des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience; c'est par là que commencent toutes les opérations de la grâce : donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa justice, qu'il exerce à votre égard le plus terrible de ses châtiments; je veux dire, son abandon et le refus de ses grâces. La paix dans le péché, la sécurité où vous vivez, est donc la marque la plus infaillible que Dieu n'est plus avec vous, et que sa grâce qui opère toujours dans l'âme criminelle le trouble et l'inquiétude, la crainte et la défiance, est entièrement éteinte dans la vôtre. Ainsi, mon cher auditeur, vous vous rassurez sur ce qui devrait vous faire entrer dans les plus justes frayeurs : les signes les plus déplorables de

votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement de votre espérance : la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur, et vous en faites un préjugé de salut et de pénitence! Tremblez, s'il vous reste un peu de foi : ce calme n'est pas loin du naufrage; vous êtes marqué du caractère des réprouvés : ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement, quelle vous permet d'espérer et de compter sur elle.

Ce qui trompe la plupart des pécheurs, mes frères, c'est qu'on s'imagine que la grâce de la conversion est un de ces miracles soudains, qui, dans un clin d'œil, change la face des choses, qui plante, qui arrache, qui détruit, qui édifie du premier coup, et crée en un instant l'homme nouveau comme l'homme terrestre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher auditeur; la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs et des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière destruction de ce monde visible, et l'avénement du Fils de l'Homme, seront des jours de trouble et de frayeur, dit Jésus-Christ : les peuples s'élèveront contre les peuples, et les rois contre les rois : des signes horribles paraîtront dans les airs longtemps avant que le Roi de gloire y paraisse lui-même : toute la nature annoncera par son dérangement sa destruction prochaine, et l'arrivée de son Dieu. Ah! voilà l'image, mon cher auditeur, du changement de votre cœur, de la destruction de ce monde de passions qui est en vous, de l'avénement du Fils de l'Homme dans votre âme. Longtemps avant ce grand événement, vous verrez précéder au dedans de vous des guerres intérieures; vous sentirez vos passions s'élever les unes contre les autres : des signes heureux de salut paraîtront sur votre personne : tout s'ébranlera, tout se déconcertera : tout annoncera en vous la destruction de l'homme charnel, l'arrivée du Fils de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement de votre âme, un ciel nouveau et une nouvelle terre. Ah! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder, levez alors la tête, et dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* (Luc, xxi, 23.) Alors confiez-vous : adorez les préparatifs terribles, mais consolants, d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au dedans de vous; qu'il ne paraîtra dans votre âme aucun signe de changement; que vous ne sécherez pas de frayeur, et que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en retarderont les plaisirs : ah! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paraître; que vous allez le trouver dans le sanctuaire, je veux dire dans la participation des sacrements aux jours solennels. Dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés, qui vous promettront toujours qu'enfin il vous visitera; ne les croyez point : ce sont des faux prophètes, dit Jésus-Christ : *nolite credere.* (Matth. xxiv, 23.) Il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée : vous avez beau attendre et présumer : ce n'est point ainsi qu'il viendra; le trouble et la terreur marchent devant lui; et l'âme qui est tranquille, et qui se confie, n'en sera jamais visitée.

Heureux donc l'homme, mes frères, qui craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus!* (Prov. xxviii, 14.) Heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout à fait sur sa destinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non-seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons? me dira quelqu'un : une idée digne de lui, mes frères, et je vais vous prouver dans ma seconde partie, q la fausse confiance lui est injurieuse, et se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véritable, ni sage, ni juste, ni même miséricordieux.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant, mes frères, que la fausse confiance prétende trouver dans la religion même, des motifs qui l'autorisent, et qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions pour un sentiment de salut, et un fruit de la foi et de la grâce. En effet, le pécheur, qui, sans vouloir sortir de ses désordres, se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, qui dans un instant peut changer la volonté, et à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieillesse stérile que d'un âge plus fécond : secondement, sa justice qui, ayant pétri l'homme de boue, c'est-à-dire, faible; et avec des penchants presque invincibles pour le plaisir, doit avoir quelques égards à sa faiblesse, et lui pardonner plus facilement des fautes qui lui sont comme inévitables : enfin, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes frères, il est aisé d'ôter à la fausse confiance des prétextes si indignes de la

piété, et de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler. Souffrez que je vous en expose les raisons, et continuez à m'honorer de votre attention.

En premier lieu, lorsque vous concevez un Dieu puissant, maître des cœurs, et changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'est-il pas vrai que vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse; c'est-à-dire, qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi? Or, le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle, qui agit sans discernement. Car, quoiqu'il puisse tout ce qu'il veut, néanmoins, comme il est infiniment sage, il y a un ordre dans ses volontés; il ne veut pas au hasard, et tout ce qu'il fait a ses raisons éternelles dans les secrets de sa divine sagesse. Or, il est clair que cette divine sagesse ne serait pas assez justifiée devant les hommes, si la grâce de la conversion était enfin accordée à la fausse confiance. Car, dites-moi, pour mériter la plus grande de toutes les grâces, il suffirait donc de l'avoir mille fois rejetée? le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'aurait donc rien au-dessus du pécheur qui se l'est toujours promis, sans s'être jamais mis en état de le mériter? il serait donc égal de servir le Seigneur, et de marcher devant lui dans la droiture, ou de suivre les voies égarées des passions, puisqu'à la fin le sort des uns et des autres serait le même? bien plus, ce serait donc un malheur, une folie, une peine perdue de porter le joug de sa jeunesse, puisque l'on ne risquerait rien en différant? les maximes du libertinage sur l'amour des plaisirs dans la première saison de la vie, et sur le repentir renvoyé aux années de caducité et de défaillance, seraient donc des règles de prudence et de religion? les prodiges de la grâce ne serviraient donc plus qu'à tenter la fidélité des justes, qu'à autoriser l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des sacrements, et augmenter les maux de l'Église? est-ce là le Dieu que nous adorons! et serait-il si admirable dans ses dons, selon l'expression du Prophète, s'il les dispensait avec si peu d'ordre et de sagesse?

En effet, mes chers auditeurs, si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvait servir de ressource à un pécheur présomptueux; sur ce fondement, il faudrait se promettre la conversion de tous les hommes : de ces infidèles qui ne connaissent point le Seigneur, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ses mains? qui a jamais résisté à sa volonté? ne peut-il pas faire luire sa lumière dans les ténèbres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, et faire de ses ennemis les confesseurs les plus intrépides de son nom? le cœur d'un Indien et d'un sauvage est-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur présomptueux? tout ne lui est-il pas également aisé? il n'a qu'à dire, et tout est fait. Et cependant, voudriez-vous là-dessus que votre destinée éternelle courût les mêmes risques que celle d'un sauvage, qui, au fond de ces forêts inaccessibles presque à la prédiction de l'Évangile, adore des divinités monstrueuses? Dieu peut susciter en sa faveur des ministres évangéliques qui lui porteront, avec les lumières de la foi, la grâce et le salut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la toute-puissance pour vaincre toutes les difficultés qui semblent rendre la conversion de cet infortuné impossible; au lieu que vous, environné du secours des sacrements, des lumières de la doctrine et de l'instruction, vous vous trouvez dans des circonstances plus favorables au salut, et qu'ainsi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah! vous vous trompez, mon cher auditeur, et je vous réponds que le salut de cet infidèle me paraît moins désespéré que le vôtre. Il n'a jamais abusé des grâces qu'il n'a pas reçues; et jusqu'ici vous avez indignement rejeté toutes celles qu'on vous a offertes : il n'a jamais résisté à la vérité qu'il n'a pas connue; et vous la retenez dans l'injustice : un premier mouvement de salut triomphera de son cœur; et les plus fortes impressions de la grâce viennent échouer contre la dureté du vôtre : un seul rayon de lumière lui montrera des erreurs et des vérités jusque-là inconnues; et toutes les lumières de la foi ne sauraient troubler la tranquillité de vos passions : il n'offre à la miséricorde de Dieu que le malheur de sa naissance, que des péchés presque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher; et vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées, et des obstinations odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah! il n'est pas difficile au Seigneur de porter sur ses ailes à travers les mers, des hommes apostoliques : ses anges, quand il lui plaît, savent transporter ses prophètes, de la terre où on l'adore, jusque dans Babylone, pour visiter un juste exposé à la fureur des lions : mais si quelque chose lui était difficile, ce serait de vaincre un cœur rebelle, de ramener une âme née dans un royaume de lumière, environnée de tous les secours de la foi, pénétrée de tous les sentiments de la grâce, aidée de tous les exemples de la piété, et tou-

jours constante dans ses égarements. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité : Dieu pourrait opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grâce : c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance, a son fondement dans l'idée injuste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des penchants violents pour le plaisir, nos égarements sont plus dignes de la pitié du Seigneur, que de sa colère; et que notre faiblesse toute seule sollicite ses grâces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourrait vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'elle est l'ouvrage de l'homme et la peine de son péché; que le Seigneur avait créé l'homme droit, et qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez est un déréglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez : comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse? c'est par là que vous êtes un enfant de colère et un vase de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer en contestation avec Dieu même, et défier sa justice? c'est par là enfin que vous êtes indigne de toutes les grâces : comment oseriez-vous en prendre occasion de les exiger?

On pourrait vous répondre en second lieu, que quelle que soit la faiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses désirs; qu'il a été laissé entre les mains de son conseil; que ses passions n'ont d'empire sur lui, qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même; et qu'on a mis devant nous l'eau et le feu, pour en laisser le choix libre à notre volonté. Ah! je pourrais même là-dessus attester votre conscience; et vous demander à vous surtout, mon cher auditeur, si, malgré votre faiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la loi de Dieu, vous n'avez pas senti qu'il ne tenait qu'à vous d'être fidèle; si de vives lumières ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression; si de secrets remords ne vous en ont point détourné; si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir et le devoir; si, après mille délibérations intérieures et ces vicissitudes secrètes où tantôt la grâce, tantôt la cupidité l'emportait, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore, et ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même? Je pourrais même aller plus loin, et vous demander si, eu égard aux inclinations heureuses de pudeur et de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avait favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le déréglement du vice; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté pour être infidèle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juste; s'il n'a pas fallu prendre plus sur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles? Eh! que peut donc trouver la justice de Dieu dans vos dissolutions, qui ne lui fournisse contre vous de nouveaux sujets de sévérité et de colère?

On pourrait enfin ajouter, que si vous êtes né faible, la bonté de Dieu a environné votre âme de mille secours; que c'est cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ses plus tendres soins, qu'il a entourée d'un vaste fossé, fortifiée d'une tour inaccessible; je veux dire que votre âme a été comme défendue dès sa naissance, par le secours des sacrements, par les lumières de la doctrine, par la force des exemples, par des inspirations continuelles de la grâce, et peut-être encore par les secours particuliers d'une éducation sainte et chrétienne que le Seigneur vous a ménagés, et qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat! en quoi pourriez-vous justifier vos faiblesses devant le Seigneur, et intéresser sa justice même à user envers vous d'indulgence? eh! que lui offrent vos transgressions, que l'abus de ses grâces, et des moyens de salut changés par le déréglement de votre volonté en des occasions de péché?

Mais laissons là toutes ces raisons; et dites-moi : cette faiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous prétendez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos déréglements particuliers? Rappelez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avait pas encore fait naufrage; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos passions? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la justice, vous paraissaient-elles alors des vertus impraticables? vous était-il impossible de résister aux occasions? et vos penchants de plaisirs étaient-ils si violents que vous n'en fussiez alors le maître? Eh! d'où vient donc qu'ils tyrannisent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire? n'est-ce pas depuis que les ayant laissés prévaloir par une funeste négligence, vous les avez mis désormais presque hors d'état d'être vaincus? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains? Jetez les yeux sur tant d'âmes justes qui portent le joug depuis leur jeunesse, et voyez si elles sont seulement tentées dans des occasions où vous êtes toujours sûr de périr.... Eh! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une faiblesse que vous

vous êtes donnée? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, sera capable de l'apaiser? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos penchants? il voit le fruit de vos crimes, les suites d'une vie de licence et de plaisir. Est-ce là-dessus que vous osez en appeler à la Justice même, à cette justice devant laquelle les saints demandent de n'être point jugés? Mon Dieu! sur quoi le pécheur ne se flattera-t-il pas, puisqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raisons de confiance?

La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre faiblesse, et de ces penchants pour le monde et pour les plaisirs, qui vous entraînent malgré toutes vos résolutions, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres; c'est que vous devez éviter avec plus de soin les périls et les attraits des sens et de la chair. Mais c'est alors que vous vous croyez invincible, lorsque nous vous exhortons à fuir les conversations profanes, les commerces suspects, les plaisirs douteux, les spectacles lubriques, les assemblées de péché; ah! vous vous en défendez alors sur ce que votre innocence n'y est point blessée; vous renvoyez à des âmes faibles les précautions de fuite et de circonspection : vous nous dites que chacun doit se sentir et se connaître; et que ceux qui sont assez faibles pour y être blessés, doivent s'en éloigner : et comment voulez-vous que Dieu ait égard à une faiblesse à laquelle vous en avez si peu vous-même? vous êtes faible quand il faut excuser vos crimes auprès de lui; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-dessus des mesures pénibles pour lui être fidèle.

Mais du moins, me direz-vous, si l'on a tout à craindre de sa justice, ses miséricordes sont infinies : quand sa bonté ne trouverait rien en nous de propre à la toucher, n'en trouverait-elle pas des motifs assez pressants en elle-même? Ce serait ici la troisième illusion de la fausse confiance que je devrais combattre; mais outre que j'en ai assez parlé ailleurs, il est presque temps de finir. Je ne veux donc, mon cher auditeur, que vous faire une seule demande : Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire? qu'il ne punit jamais le crime? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur? les Saül, les Antiochus, les Pharaon, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux, comme les justes? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux? mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos pieds? Qu'il vous a déjà donné mille marques de sa bonté? mais c'est ce qui devrait confondre votre ingratitude sur le passé, et vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait? mais on ne vous rapporter de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui-même. Qu'il serait obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons était vrai? mais l'Évangile vous déclare en termes formels, que peu seront sauvés. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité? mais chaque grâce refusée peut être le terme de ses miséricordes. Qu'il ne lui en coûte rien de pardonner? mais n'a-t-il pas les intérêts de sa gloire à ménager? Qu'il faut peu de chose pour le désarmer? mais il faut être changé, et le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne saurait venir que de lui? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne saurait venir de lui. Que voulez-vous donc dire, qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié? et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes : il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints désirs : la grâce qu'il fait en inspirant les sentiments d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare : ne vous défiez jamais de sa miséricorde; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui, quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande : ne vous laissez jamais abattre par le souvenir de vos iniquités passées; tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné : renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser; ils seront comme s'ils n'avaient jamais été : vous commencerez à naître devant lui, le jour que vous aurez commencé à le servir : mille ans ne sont plus qu'un jour à ses yeux, dès qu'un changement sincère a fini les crimes : il est le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le père des enfants prodigues, le pasteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des pécheresses; en un mot, toutes les consolations de la foi semblent être pour le pécheur qui revient.

Mais si vous vous promettez toujours, qu'enfin le temps viendra que vous penserez au salut, sans y penser encore; ah! souvenez-vous, mon cher auditeur, que c'est par là que tous les pécheurs ont péri jusqu'ici, et que c'est la grande voie qui mène à la

mort dans le péché : souvenez-vous que le pécheur qui désire souvent en vain, ne se convertit jamais. Plus même vous sentirez en vous de ces mouvements stériles de salut, plus aussi comptez que votre mesure se remplit, et que chaque grâce méprisée vous approche d'un degré de l'endurcissement : ne vous rassurez pas sur des désirs qui avancent votre perte, et qui ont été de tout temps le partage des réprouvés ; et dites souvent au Seigneur avec le Prophète : Jusques à quand, ô mon Dieu ! amuserai-je les inquiétudes secrètes de mon âme par de vains projets de pénitence? *Quandiu ponam consilia in anima mea* (Ps. XII, 2)? jusques à quand verrai-je couler les jours rapides de ma vie, en promettant à mon cœur pour le calmer dans ses désordres, une douleur et un repentir qui s'éloigne toujours plus de moi : *dolorem in corde meo per diem* (Ibid.)? jusques à quand l'ennemi, se prévalant de ma faiblesse, se servira-t-il d'une erreur si grossière pour me séduire? *Usquequo exaltabitur inimicus meus super me?* (Ibid. 3.) Ah! dissipez, Seigneur, ce vain prestige qui m'abuse : regardez ces faibles désirs de salut comme les cris d'une conscience qui ne peut être heureuse sans vous : acceptez ces timides commencements de pénitence : exaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu! où il me semble que votre grâce les rend plus vifs et plus sincères : *Respice, et exaudi me, Domine Deus* (Ibid. 4)! et achevez par votre opération secrète ce qui manque encore à la plénitude et à la sincérité de cette offre; et perfectionnez mes désirs en les recevant, afin qu'ils soient dignes de la récompense que vous promettez à la faim et à la soif de la justice.

Écoutez, dit le Seigneur dans son Prophète à l'âme infidèle, vous qui vivez dans la mollesse et dans les plaisirs, et qui ne laissez pas d'espérer en moi : *Audi hæc, et delicata, et habitans confidenter* (Is. XLII, 8); ces deux malheurs fondront tout à la fois sur vous, la stérilité et le veuvage : *Venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas* (ibid. 9); la stérilité, c'est-à-dire, que vous ne serez plus propre à porter des fruits de pénitence; qu'on aura beau cultiver, arroser; la force de ma parole, la vertu de mes sacrements, la grâce de mes mystères, tous les soins vous seront inutiles, et vous ne serez plus qu'un arbre stérile et destiné au feu : le veuvage, c'est-à-dire je me retirerai pour toujours de vous; je vous laisserai seule; je vous livrerai à vos penchants, à la fausse paix de vos passions; je ne serai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux; je vous abandonnerai jusqu'à la fin : *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter; venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes frères, par les paroles dont se servit autrefois Jésus-Christ en finissant sa mission vers un peuple ingrat? Vous n'avez pas voulu croire à mes discours, leur disait-il peu de jours avant sa mort; vous avez fermé les yeux à la lumière; vous avez eu des oreilles, et vous n'avez pas entendu : je m'en vas, et vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles, et que vous n'eussiez jamais connu la vérité, votre péché serait plus excusable; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avais apprises de mon Père; et voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse : votre endurcissement est consommé, vous avez rejeté le salut qui ne s'offrira plus à vous, et le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête.

Grand Dieu! serait-ce donc là le prix de mes peines et tout le fruit de mon ministère? l'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole, en aurait-elle anéanti la vertu, et mis un obstacle fatal au progrès de l'Évangile? Non, mes chers frères, la vertu de la parole de la croix n'est pas attachée à celle du ministre qui l'annonce. La boue entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles; et les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes frères; qu'ayant reçu sa parole avec joie, comme le disait autrefois saint Paul aux fidèles de Corinthe; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme faible, pécheur, environné de misères, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Évangile, et indigne d'un si grand ministère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous, et qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon ministère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je serai votre défense et votre justification, et vous ma gloire et ma couronne. C'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

FIN DU CARÊME.

PETIT CARÊME.

AVIS DE L'AUTEUR.

Ces sermons ne sont que des entretiens particuliers, faits pour l'instruction du roi (Louis XV) avant sa majorité; et pour les personnes de la cour, qui composaient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries, quand ces discours y furent prononcés.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE.

DES EXEMPLES DES GRANDS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.

Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël. (Luc, II, 34.)

Sire,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ, lui-même, prenant possession aujourd'hui, dans le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables; et qu'ainsi le même Évangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule était, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale; et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenaient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu!

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes; et vous surtout, Sire, vous, que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venait d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même : oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare; vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *Positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois; le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée : confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public; leur perte ou leur salut se borne à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne saurait imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui

les donne en spectacle les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques : on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent : leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions les contraint et les gêne; et, comme dit un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances[1].

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples? le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste, il perce de mille traits l'homme dissolu : les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures; et par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public : leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs; comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croirait dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté, tout reprend sa place dans un État où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles; on craint Dieu sans craindre les hommes; la vertu n'est plus étrangère à la cour, le désordre lui-même n'y va plus la tête levée, il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse, la licence ne paraît plus revêtue de l'autorité publique; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie; mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs : le zèle de votre auguste bisaïeul avait par des lois sévères puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur; mais ils n'oseraient lui refuser leurs hommages. En un mot, il peut être encore aisé de se perdre; mais du moins, il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne servirait qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions et des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve; que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains; quand l'exemple des grands n'aurait que cet avantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveraient pas dans la vanité seule des peuples une imi-

[1] Ita in maximâ fortunâ minima licentia est.
SALLUST.

tation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneraient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis; et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler : ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre : les passions, déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu; et s'il est si malaise de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! Quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de là quel déluge de maux dans le peuple : les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devaient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu!

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les grâces, c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme venu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paraît digne de récompense dans ses sujets que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'État que les hommes oiseux et inutiles; la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public, et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les faibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place : et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même; c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands : de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

DEUXIÈME PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée!

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques dont ils

sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes! que de crimes naissent d'un seul crime! Leurs larmes pourraient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères, que d'en étendre les limites; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un État que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire; hélas! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté; des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'Auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice; tout devient les ministres, et, par là, les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur! les passions qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs; le tumulte seul, et l'agitation qui environnne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathan eux-mêmes, les prophètes du Seigneur se taisent et s'affaiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer même de loin ses faiblesses.

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé dans leur vie; tout appartient au public : l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis; le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers : au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France, surtout, qui, depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre; et comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne, que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone; montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains; soyez le modèle des bons rois; en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle, que les princes et les grands sont redevables; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immor-

talisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité : le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes : les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux : et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois, pour la piété et pour la justice! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu! Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité! quelle gloire mieux placée que de ne point se livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siècles! quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu! enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes, et que, de nos cendres mêmes, il en renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables!

Telle est, Sire, la destinée des bons rois; et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle : hélas! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyaient l'enfant miraculeux que Dieu réservait encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël!

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire [1] de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et, pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince [2] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang; à l'illustre maréchal [1] qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'État, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle [2] qui, après avoir gouverné sagement l'Église, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père....

[1] Madame la duchesse de Ventadour.
[2] Le duc du Maine.

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple : soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur : marchez devant lui dans l'innocence, vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement.

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne! *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES TENTATIONS DES GRANDS.

Jesus ductus est in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert pour y être tenté par le diable. (MATTH. IV, 1.)

SIRE,

Les signes éclatants qui avaient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ ne permettaient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres, les prophéties qui annonçaient que dans les derniers temps Dieu susci-

[1] Le maréchal de Villeroi.
[2] L'ancien évêque de Fréjus.

terait de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple, tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-Christ arme la malice du tentateur contre son innocence.

Les grands, Sire, sont les premiers objets de sa fureur : plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer; et comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

Changez ces pierres en pain (MATTH. IV, 3), dit-il à Jésus-Christ. Il l'attaque d'abord par le plaisir; et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

Puisque vous êtes le Fils de Dieu, ajoute-t-il, il enverra ses anges pour vous garder. (Ibid. 6.) Il continue par l'adulation; et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur âme.

Enfin je vous donnerai les royaumes du monde et toute leur gloire (ibid. VIII, 9) : il finit par l'ambition; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur faiblesse.

Ainsi le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement, et lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, et achève de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, le premier écueil de notre innocence c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes : ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire; les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, ou elle ne trouve point d'obstacles; ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent. Hélas! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique? les occasions préviennent presque leurs désirs; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent; l'indécence du siècle et l'avilissement des cours honorent même d'éloges publics les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration; et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, Sire, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime : l'élite de son armée est bientôt sacrifiée; et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands : ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte; il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à la cacher : et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre : il favorise les passions, et il impose pourtant des bienséances qui les gênent; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug : ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures; les hommages publics qu'on leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux : ils ne craignent pas un public qui les craint et qui les respecte; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'était pas : ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauraient venir jusqu'à eux; et presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi plus on est grand, Sire, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices; il semble qu'ils veulent regagner par les censures ce qu'ils perdent par la soumission; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, Sire, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands; ils vivent comme s'ils n'avaient point de

spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin, l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes partage l'amour du plaisir; les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté: le désir de parvenir suspend du moins des passions qui, de tout temps, en ont été l'obstacle: on ne saurait allier les mouvements sages, et mesurés de l'ambition avec le loisir, l'oisiveté, et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice: en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation; et jusques ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

Mais les princes et les grands, qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs: la naissance leur a tout donné; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes: leurs ancêtres ont travaillé pour eux; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe: ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus: l'élévation dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule de s'en rendre dignes: héritiers d'un grand nom, il leur paraît inutile de s'en faire un à eux-mêmes; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume: le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté: la nature a tout fait pour eux, elle ne laisse plus rien à faire au mérite; et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race devient un moment après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre: les exemples là-dessus sont de toutes les nations et de tous les siècles.

Salomon avait porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre; l'éclat et la magnificence de son règne avait surpassé celle de tous les rois d'Orient: un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets, et voit dix tribus se choisir un nouveau maître. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu; et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

DEUXIÈME PARTIE.

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par là que le tentateur commence à les séduire; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice; l'adulation achève de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône, soufflent de toutes parts la volupté; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'âme le ver dévorant; mais le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource qui pouvait le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers; et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance; les peuples en sont affligés, mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'État, qui en promet toujours de nouvelles, l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur (Ps. XI, 4), disait autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses, et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire!

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée: le zèle de vos sujets est inépuisable, mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux: leurs forces ne répondront de longtemps à leur zèle; les nécessités de l'État les ont épuisées; laissez-les respirer de leur accablement: vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Écoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père était redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseillaient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris

de celui de Juda : et pour avoir voulu exiger de ses sujets au delà de ce qu'ils lui devaient, il perdit leur amour et leur fidélité qui lui était due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ; et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient ; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient : et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux mêmes qu'on censure trouvent encore au dedans de nous, non-seulement des penchants, mais des raisons même qui les défendent ? nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices, l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent ; c'est l'expérience de tous les siècles, disait Assuérus : les suggestions flatteuses des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples : *Et ex veteribus probatur historiis... quomodò malis quarumdam suggestionibus regum studia depraventur.* (ESTH. XVI, 7.) C'était un roi infidèle qui faisait cet aveu public à ses sujets : les conseils spécieux et iniques d'un flatteur allaient souiller toute la gloire de son empire : la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain ; il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil ; et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avait données ; il change en sources de vice des penchants qui étaient en eux des espérances de vertu : le courage dégénère en présomption ; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui le ravi et le dégrade ; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudrait voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanité si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois ; se bornant à des largesses outrées à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avaient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paraissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devraient être ; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oserait plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur État ce qu'eux seuls devraient connaître ; ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oserait leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre ; les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples ; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques ; on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paraît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, et le seul homme par qui la vérité allait encore jusqu'au pied de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Écriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres faiblesses : *Delinitus obsequiis eorum, acquievit eis.* (II PARAL. XXIV, 17.)

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple, c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les faiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres, les trahit ; la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit : il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit

la perfidie et la révolte devrait être destinée à l'adulation : la sureté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices; car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité; puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit de mensonge; entrez dans la bouche des prophètes du roi Achab; vous réussirez, vous le tromperez, et sa séduction est inévitable : *Decipies et prævalebis*. (III REG. XXII, 22.) Hélas! si l'adulation à tant de charmes lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affaiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère-même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge; si, dans ces chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnaître; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune! Mais quel malheur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auraient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion parler comme le courtisan, et trouver des adulateurs où ils auraient dû trouver des Ambroise!

O vous, Sire, que Dieu a établi pour commander aux hommes! n'aimez dans les hommes que la vérité; elle seule les rend aimables : fermez l'oreille aux discours qui vous flattent; le flatteur hait votre personne, il n'aime que vos faveurs : écoutez les louanges qui nous prêtent de fausses vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables; souvenez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins suspect du souverain : les bons et les mauvais princes ont été également loués pendant leur vie; il semble même que les basses flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers : la haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation. Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous mépriserez les louanges.

TROISIÈME PARTIE.

L'adulation ferme donc le cœur à la vérité : mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, et achève de creuser le précipice; c'est le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ : « Je vous donnerai les « royaumes du monde et toute leur gloire. »

Oui, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les grands à la gloire insensée et malentendue de l'ambition; et ce désir insensé de gloire, où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre!

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite, et le dégrade; enfin, elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable : tels sont les caractères honteux de l'ambition; de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et, sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté et l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir; la naissance nous l'inspire, et la religion l'autorise; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres; des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse : la religion n'abat et n'amollit point le cœur, elle l'ennoblit et l'élève : elle seule sait former de grands hommes; on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité : ainsi la mollesse et l'oisiveté blessent également les règles de la piété et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Évangile que par la société.

Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus

haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais de plus elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! Il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres; bassesse de déréglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces; enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *Si cadens adoraveris me.* (MATTH. IV, 9.) On reproche toujours vos bassesses à votre élévation; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées, et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche; il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre; et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'État : et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires, s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations : grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître!

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que

pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil [1], dit l'Esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans les nuées; ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Grand Dieu! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois, et surtout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde. Il peut vous dire, comme autrefois un roi selon votre cœur : « Mon père et ma mère m'ont abandonné. » (Ps. XXVII, 10.) A peine avais-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adelaïde, qui m'avait porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage; et au prince pieux de qui je tiens la vie, et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur, qui êtes le père des rois et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes et de votre bonté paternelle : *Dominus autem assumpsit me.* (Ibid. XXVI, 10.)

Grand Dieu! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne; faites-la croître avec son âge; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siècles : *Custodi innocentiam.* (Ibid. XXXVI, 57.)

Voyez ces semences de droiture et de vérité que vous avez jetées dans son âme; cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour, et qui paraît être né avec lui; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur; et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *Et vide æquitatem.* (Ibid.)

Qu'il règne pour notre bonheur, et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux; que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modèle de tous les bons rois, et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des princes qui lui ressemblent : *Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico.* (Ibid.) Recevez ces vœux, ô mon Dieu! et qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente, et l'espérance de la future.

Ainsi soit-il.

[1] Si ascenderit usquè ad cœlum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit, quasi sterquilinium in fine perdetur. (JOB, XX, 6, 7)

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT

QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION.

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Jesu loquentes.

En même temps ils virent paraître Moïse et Élie qui s'entretenaient avec Jésus. (MATTH. XVII, 3.)

SIRE,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ :

Moïse, ce Dieu de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vainqueur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur;

Élie, cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvait faire descendre le feu du ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint qui le dévorait que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avaient été grands que parce qu'ils avaient été les images de Jésus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avaient figuré, et rendre à ce divin original la puissance et la gloire qui appartiennent à lui seul, et dont ils n'avaient été eux-mêmes que comme les précurseurs et les dépositaires.

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands que parce qu'ils sont les images de la gloire du Seigneur et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu, dont ils représentent la Majesté, et respecter la religion qui seule les rend eux-mêmes respectables.

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes; et un respect de zèle, représenté dans Élie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité :

Fidèles dans l'observance de ses maximes, zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, être né grand, vivre en chrétien, n'ont rien d'incompatible; ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion : ce serait dégrader l'Évangile et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les césars, et les puissants selon le siècle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ : mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvait que leurs vices : il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes; que le crédit et l'autorité du siècle était inutile à une doctrine descendue du ciel; qu'elle se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les puissances du siècle, en se déclarant contre elle, et en la persécutant, devaient l'affermir; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

La loi de l'Évangile est donc la loi de tous les états; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnaissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles, vous avait destinés à cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? ne sont-ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux, mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connaît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence : ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs a vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence! Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous, a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages; et sans remonter au souverain Dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étaient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs : ils ne sauraient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des esclaves; et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles?

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnaissance que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même : ils ne passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude : et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je! il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les règles sévères de l'Évangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et comme il vous a distingué des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais, outre la reconnaissance qui vous y engage; plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux grands de grandes vertus : la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de faiblesses que le reste des hommes.

Mais, d'ailleurs, sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du commun des fidèles? avez-vous moins de plaisirs à expier? votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? vous êtes-vous moins livrés aux désirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient et la punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes; et elle adoucirait votre pénitence! vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang; et vous prétendriez trouver là-dessus dans la religion des exceptions qui vous fussent favorables!

Quelle idée de la Divinité avons-nous, mes frères! quel Dieu de chair et de sang nous formons-nous! Quoi! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand, où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exercerait que des jugements favorables envers ces hommes que nous appelons grands; ces hommes qu'il avait comblés de biens, qui avaient été les heureux de la terre, qui s'étaient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avaient vécu que pour eux-mêmes! et il s'armerait alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avait toujours affligé; et il réserverait toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avaient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, et qui souvent l'avaient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnaissance n'engageraient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes!

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule, qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples? C'est par elle, disait autrefois un jeune roi, que je deviendrai illustre parmi les nations; que les veillards respecteront ma jeunesse; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront; que je serai aimé dans la paix et redouté dans la guerre : *Per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus et in bello fortis.* (SAP. VIII, 13, 15.) C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu! que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *Per hanc disponam populum tuum juste, et ero dignus sedium patris mei.* (Ibid. IX, 12.)

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance, mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus. Les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes : les peuples souffrent toujours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'autorité l'affaiblit et la dégrade : les princes dominés par les passions, sont toujours des maîtres incommodes et bizarres : le gouvernement n'a plus de règle, quand le maître lui-même n'en a point. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions : le caprice et le goût forment les décisions que devait dicter l'amour de l'ordre; et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du souverain toute seule peut faire le bonheur des sujets; et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disait encore un sage roi, me sont venus avec elle, et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné : *Et innumerabilis honestas per manum illius.* (Ibid. VII, 11.) Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois, qu'il paraît élevé comme le cèdre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez, son élévation va lui creuser elle-même son précipice : la

main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès ; on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée; il finira par l'ignominie. Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disait autrefois un prince juif à ses enfants : *Cogitate generationes singulas* (I MACC. II, 61); et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants; que les trônes eux-mêmes, et les successions royales, ont manqué sous des princes fainéants et efféminés; et que l'histoire des crimes et des excès des grands, est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

Mais enfin, Sire, en quoi les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu que le peuple.

J'étais encore enfant, disait le roi Salomon, mais je me trouvais déjà les lumières d'un âge avancé, et je sentais que je devais à ma naissance une âme bonne et des sentiments plus élevés que ceux des autres hommes : *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animan bonam.* (SAP. VIII, 19.)

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette dans le cœur des grands et des princes des semences et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple livré en naissant à un naturel brut et inculte, ne trouve en lui, pour les devoirs sublimes de la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même : les bienséances inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions : l'éducation fortifie le vice de la naissance; les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur et les sentiments : il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Évangile une noblesse et une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre; la religion, qui fait les grandes âmes, ne paraît faite que pour elles; et il faut être grand ou le devenir pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grâce supplée à la nature; que la chair et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu; que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le peuple; que les vases de boue, entre les mains de l'Ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence; et que tout chrétien est né grand, parce qu'il est né pour le ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentiments nobles et héroïques qu'exige la foi : un sang plus pur s'élève plus aisément; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires : le mensonge et la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne saurait nuire, et qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes. L'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune au-dessus de la leur, et qui tiennent entre leurs mains la fortune et la destinée publique. Le respect humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude. La bassesse de la débauche et de la dissolution trouve moins d'accès dans une âme que la naissance destine à de grandes choses : la règle et les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre et la règle parmi les peuples. S'ils sont entourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de freins et plus de ressources : la nature toute seule a environné leur âme d'une garde d'honneur et de gloire : enfin, les premiers penchants dans les grands sont pour la vertu; et ils dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la religion un respect de fidélité, qui leur en fasse observer les maximes; mais ils lui doivent encore un respect de zèle, qui les rende défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

DEUXIÈME PARTIE.

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin dans l'ordre des conseils éternels doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les fidèles la perpétuent par la charité; les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales : les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois, c'est le devoir de tout fidèle : la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité, doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, Sire, n'honore plus la religion, que de voir les grands et les princes confondus au pied des autels avec le reste des fidèles, dans les devoirs communs et extérieurs de la foi : c'est à eux à opposer leurs hommages publics et respectueux dans le temple saint aux irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paraître sans pudeur et sans contrainte au pied du sanctuaire devant lequel les princes et les rois eux-mêmes s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples, et ce respect à la majesté du culte saint. Hélas! ils regardent comme une bienséance de leur rang d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiraient souvent se dégrader en paraissant à la tête des cantiques de joie et des solennités saintes de la religion! Ils se font un intérêt d'État de donner du crédit par leur exemple aux amusements du théâtre et aux vains spectacles du siècle : l'Église est-elle donc moins intéressée, que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés et religieux de la foi?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection : hélas! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit et de leur durée; et s'ils sont nécessaires aux États, l'autorité n'a que faire de s'en mêler : de tous les besoins publics, c'est celui qui court moins de risque.

Mais les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte achève de s'avilir, dès que les princes et les grands le négligent. Dieu ne paraît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés; tout tombe et languit, si la religion du prince et des grands ne le soutient et ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'État; où il importe au souverain de maintenir, et les dehors augustes de la religion, et l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le trône, et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu et à l'Église le respect et la soumission qui leur sont dus, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Église ne sont jamais loin de ceux de l'État; on ne respecte guère le joug des puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la foi : et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre; elle a partout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte : en ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes et les empires; et partout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles : elle a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense, l'Église n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté; sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples, le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés : ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission : on devait les traîner devant les rois pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paraître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables : ils respectaient le sceptre dans des mains même profanes et idolâtres; et ils auraient cru déshonorer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir, à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion : aussi c'est à eux que le culte doit sa première magnificence. Ce fut sous les plus grands rois de la race de David que le temple du Seigneur vit revivre sa gloire et sa majesté. Les césars, sous l'Évangile, tirèrent l'Église de l'obscurité ou les persécutions l'avaient laissée. Les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur règne en relevant celui du culte; et les monuments publics de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, et que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire que les statues et les inscriptions qui, en immortalisant les victoires et les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des princes et le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les grands à soutenir la majesté et la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la sainteté de ses maximes : il faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la piété, en respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, Sire, les gens de bien sont la seule source du bonheur et de la prospérité des empires : c'est pour eux seuls que Dieu accorde aux peuples l'abon-

dance et la tranquillité. S'il se fût trouvé dix justes dans Sodome, le feu du ciel ne serait jamais tombé sur cette ville criminelle. L'État périrait, le trône serait renversé, nos villes abîmées et réduites en cendres, et nous aurions le même sort que Sodome et Gomorrhe, si Dieu ne voyait encore au milieu de nous des serviteurs fidèles, s'il ne nous laissait encore une semence sainte; si l'innocence peut-être de l'enfant auguste et précieux, la seule semence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtait les foudres que la dissolution publique de nos mœurs aurait dû déjà attirer sur nos têtes : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus.* (Rom. ix, 29.) Les princes, Sire, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les empires, et les monarchies, et le monde entier ne subsistera que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais ce n'est pas, Sire, par un simple respect que les princes doivent honorer les gens de bien : c'est par la confiance; ils ne trouveront d'amis fidèles que ceux qui sont fidèles à Dieu : c'est par les emplois publics; l'autorité n'est sûre et bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent : c'est par des préférences; les grands talents sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait les rendre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteraient même nos rebuts et nos mauvais traitements : c'est enfin par les grâces; nos bienfaits ne sauraient faire des ingrats de ceux que le devoir tout seul et la conscience nous attachent.

Quel bonheur, Sire, pour un siècle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des princes favorables à la piété! Par eux croissent et s'animent les talents utiles à l'Église; par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'Esprit qui les a dictés; par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissements pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux; par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monuments heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnaissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rend les héros de tous les siècles.

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés, sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité : les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siècle leur aura déférés; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée : et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore; de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes où la valeur, d'un côté, et la noblesse du sexe, de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de grâces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion : mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité; et notre siècle surtout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes dire non-seulement dans leur cœur et en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu; et que dès le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Égypte et dans le désert était encore si récent, ils proposaient déjà, contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire; c'est un titre qui honore; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance; qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple, un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent : et l'impiété, qui devrait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes frères! Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connaissaient la puérilité et l'extravagance : ils

pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple : ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendaient respectable; et Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perd la vie, par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres auxquels ses citoyens devaient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement; sans que le zèle public se réveille! et, sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du ciel, et on applaudit à l'impiété! et dans un royaume où le titre de chrétien honore nos rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets! Les vaines idoles auraient donc eu le ministère public pour vengeur contre les savants et les sages, et le seul Dieu véritable ne l'aurait pas contre les libertins et les insensés!

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, et dont vous devez être par conséquent les premiers défenseurs : éloignez l'impie d'auprès de vous; n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu : il y a tant de dignité pour les grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on avilisse devant eux la foi de leurs pères ! ce doit être, pour vous, manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la religion que vous professez; c'est un langage indécent qui blesse les égards et les attentions qui vous sont dues : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité : comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respect pour les vérités de la religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi. Les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission; l'incrédulité est le vice des esprits faibles et bornés : c'est tout ignorer que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir et à se soumettre.

Que votre respect et votre zèle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est pour ainsi dire confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi, que ses ancêtres placèrent sur le trône; que le zèle pour la défense de l'Église, qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé et animé par vos exemples; que les erreurs et les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre; et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi, qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu! devienne celle de l'Église; que les troubles qui l'agitent soient calmés avant qu'il puisse les connaître; que la concorde et l'union rétablies parmi nous préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zèle; que son règne soit le règne de la paix et de la vérité; que le lion et l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son empire, et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les mène encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages : *Et puer parvulus minabit eos.* (ISAIE, XI, 6.) Que le camp des infidèles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions; et que s'ils entendent encore des clameurs autour de l'arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE MALHEUR DES GRANDS

QUI ABANDONNENT DIEU.

Cùm immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point. (LUC, XI, 24.)

SIRE,

Cet esprit inquiet et immonde qui sort et rentre dans l'homme d'où il est sorti, qui change sans cesse de lieu, qui essaye de toutes les situations et ne peut se plaire et se fixer dans aucune; qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et

arides; qui cherche le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité si envié du monde, et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie. Ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle couronne de l'univers; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos; et point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des grands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte du Seigneur. Au contraire plus on est grand, plus on vit malheureux si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante, qui va faire le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

Sire, si l'homme n'était fait que pour la terre, plus il y occuperait de place, et plus il serait heureux.

Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier serait sa possession et son partage, qu'il sentirait toujours qu'il se dégrade et ne se satisfait pas en s'y fixant; tous les objets qui l'attachent ici-bas l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son âme, qu'ils ne sauraient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation; et tout ce qui altère son union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Évangile, après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés, par la possession d'un objet, du bonheur qui semblait nous y attendre, un nouveau désir nous jette dans la même illusion; et passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il serait moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône. Le diadème qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes, l'ennui plus à charge, la bizarrerie plus inévitable, c'est-à-dire le vide de tout ce qui n'est pas Dieu plus sensible et plus affreux.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les passions plus violentes. Oui, Sire, les passions font tous nos malheurs; et tout ce qui les flatte et les irrite augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille; ses désirs croissent avec ses crimes. Plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait elle-même son supplice; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'Esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis.* (JOB, XXIV, 20.) Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses désirs toujours satisfaits ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang; plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique : ses bienséan-

ces; plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures, sont cruelles : ses devoirs; parce qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, Sire, le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples, à qui vous vous devez; le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur; elle n'habite et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence : que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs. Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même; les rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont, à la vérité, ce nom et ce droit par la naissance; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales : elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui : loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser; et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne, que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourrait souhaiter sans extravagance; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses désirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son âme est toujours aride et altérée; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'État, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique : les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes; leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures : enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes : plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes. L'excès des attentions achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de

la cour, ils croient vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs, et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle.

Non, mes frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir, et ne lui laisse de sensibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! que l'élévation, qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Je dis leur ennui : et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu. Non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

Oui, mes frères, l'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse : ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques : c'est une vivacité d'ostentation, le cœur n'y prend presque plus de part; le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles : ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, et rien ne les pique et ne les réveille : un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée : *Et spes illorum abominatio animæ.* (Job, xi, 20.)

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien : il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'âme; tout ce qui la souille, l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac et de Rebecca, dans la cour du roi de Gerare, suffisaient à ces âmes pures et fidèles. C'était un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte. Les festins d'hospitalité faisaient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisait pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents : mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertune qui les empoisonnera. Raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset; de toutes ces transformations, il n'en sortira et résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu! ce qui nous éloigne de vous est cela même qui devrait nous rappeler à vous : plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe; et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu! parce qu'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit partout, mais encore par la bizarrerie et le fonds d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paraîtra triste et agité; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer, et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son âme : *Cùm satiatus fuerit, arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum.* (Job, xx, 22.)

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands, qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes : leurs projets se détruisent les uns les autres; et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice

forme, et que lui seul peut fixer : leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus et investigabiles.* (Prov. v, 6.) On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier; on s'égare avec eux, et on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme aurait dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée, il s'était vu élever sur le trône : son règne avait commencé par des victoires : un fils digne de lui succéder, semblait assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissaient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissaient comme un seul homme. Que lui manquait-il pour être heureux, si l'on pouvait l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connaît plus, et il ne se connaît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres. Il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paraissant au pied de son trône, et s'en éloignant il est encore plus sûr de déplaire. Touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnaît moins juste et moins innocent que lui; et le lendemain il lui dresse des embûches, pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourrait adoucir son humeur sombre et bizarre : soins inutiles, lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort. Il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux : destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu; ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées; ils refusent au Très-Haut la connaissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles, et ils ont la faiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse!

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvaient être heureux, ils le seraient du moins sur le trône. Mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est.* (Sap. iii, 11.)

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux. Comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe : moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes : vos caprices naissent de votre indépendance; vous retournez sur vous votre autorité. Vos passions ayant essayé de tout, et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur; et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-mêmes.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des grands; jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur! quel fonds de chagrin et de caprice! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus soi-même se plaire; on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés : les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices,

des événements et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux ; et à qui le monde entier avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne devient inutile, si Dieu n'est point avec elle : ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence ; que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines ; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disait autrefois un jeune roi, et qui dès l'enfance comme vous, Sire, était monté sur le trône ; Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre peuple, et juge des enfants d'Israël. Au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône ; et en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo tuo.* (SAP. IX, 9, 7.) Vous m'avez environné de gloire, de prospérité et d'abondance ; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés ; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres ; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids de ma couronne : *ut mecum sit et mecum laboret* (Ibid. 10) ; elle seule me fera passer des jours heureux, et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle : *et erit allocutio cogitationis et tædii mei.* (Ibid. VIII, 9.) Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, et parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illâ.* (Ibid. 16.) Les plaisirs finissent par l'amertume ; le trône lui-même, grand Dieu, si vous n'y êtes assis avec le souverain, est le siége des noirs soucis : mais votre crainte et la sagesse ne laissent point de regret après elles ; on ne s'ennuie point de la posséder, et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elles : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium.* (Ibid.)

Heureux donc le prince, ô mon Dieu ! qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, et qui regarde comme un malheur de commander aux autres s'il ne vous est pas soumis lui-même !

Donnez donc, grand Dieu, votre sagesse et votre jugement au roi, et votre justice à cet enfant de tant de rois. (Ps. LXXI, 1.) Vous qui êtes le secours du pupille, rendez-lui, par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux, et des leçons d'un auguste bisaïeul : réparez ses pertes par l'accroissement de vos grâces et de vos bienfaits. Vous seul, grand Dieu, tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père : que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde et de votre tendresse : environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection. La faiblesse de son âge, et les grâces qui brillent déjà dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse. Rassurez nos frayeurs en éloignant de lui tous les périls qui pourraient menacer sa vie, et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples. Rendez-le heureux en lui conservant votre crainte, qui seule fait le bonheur des peuples et des rois. Assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur, et par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son âme et autour de son diadème, pour lui en adoucir le poids ; qu'il ne sente les soucis de la royauté que par sa sensibilité aux misères publiques ; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre !

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE.

Cùm sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.

Jésus ayant levé les yeux, et voyant une grande foule de peuple qui venait à lui. (JEAN, VI, 5.)

SIRE,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout était fait, pouvait tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige, n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés non-seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *Vidit turbam multam, et misertus est eis.* (MATTH. XIV, 14.)

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un respect mal entendu éloigne de lui les faibles et les petits, plus sa clémence, et son affabilité s'en rapprochent.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur, qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seraient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux : ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des faibles et des petits; c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands, et l'humanité renferme l'affabilité, la protection, et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant; ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité; et s'il est en-

core un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquelles personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance; ils vous la laisseraient ignorer, si elle pouvait être ignorée. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; et, en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'était pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes; rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venait exposer simplement à David ses chagrins domestiques; et si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence; plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne; la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'était un crime digne de mort pour Esther même d'oser paraître sans ordre, et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants, n'étaient plus, vus de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu, livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves, séparés de tout commerce, comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique; c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Écriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides : *In hilaritate vultûs regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus.* (PROV. XVI, 15.)

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? n'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hom-

mages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, et par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables : c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paraître humain! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis environnent : ils seraient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir, souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! serait-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands; et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne serait plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermait nos entrailles, et ne nous rendait plus accessibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des faibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression : la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux; c'est à eux à porter au pied du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé : ils sont comme le canal de communication, et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône, et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles; grand Dieu! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous; vous maudirez ces races cruelles; vous lancerez vos foudres sur les géants; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de

leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des faibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout était fait pour vous; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court. N'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les félicités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible : ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

DEUXIÈME PARTIE.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas.* (S. AMB. *in vitâ Nab.* 13.)

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces, et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes, et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt, tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tom-

beau : vous sentirez alors le plaisir d'être né grand, vous goûterez la véritable douceur de votre état; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres ; ce plaisir est pour vous seul. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme : le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des grâces? Que serait la puissance des rois, s'ils se condamnaient à en jouir tout seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets, et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison : outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu; et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris.* (Eccl. III, 19.)

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples; ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains; et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance ; il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze, parce que l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets; cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus à craindre que l'excès de ses prospérités et des ses victoires.

Écoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert : ils veulent l'établir roi sur eux : *Ut raperent eum, et facerent eum regem.* (Joan. VI, 15.) Ils lui dressent déjà un trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda ses ancêtres : ils ne reconnaissent son droit à la royauté que par son humanité. Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne serait ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient; ce serait les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère! D'heureux présages semblent nous le promettre : la clémence et la majesté, peintes sur le front de cet auguste enfant, nous annoncent déjà la félicité de nos peuples; ses inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur! rendez-le aussi tendre pour ses peuples que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que montrer à la terre. Il ne voulait régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux; nos misères étaient ses misères, nos afflictions étaient les siennes; et son cœur ne faisait qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, et coulent

en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux ! que la douceur et la majesté de son front soit toujours une image de celle de son âme ! que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à son peuple ! qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle ! par là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

SUR LES CARACTÈRES

DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST.

Hic erit magnus.
Il sera grand. (LUC, I, 32.)

SIRE,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles ; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics ; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, sont comme des présages sinistres qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme.

Jésus-Christ sera grand, parce qu'il sera le saint et le Fils de Dieu : *Sanctum, vocabitur Filius Dei* (LUC, I, 35) ; parce qu'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum* (MATTH. I, 21) ; parce que son règne ne finira plus : *Et regni ejus non erit finis.* (LUC, I, 33.) Tels sont les caractères de sa grandeur : une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher : ils ne seront grands, comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils sont saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles, c'est-à-dire, qu'ils auront comme Jésus-Christ une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, l'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand, parce qu'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines ; il est grand, parce qu'il est le Saint et le Fils du Très-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu, d'où il est sorti, et le grand mystère de ses voies éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre : les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs, on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie : et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'hon-

neur et d'hommage : mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque, et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce et de son esprit qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands, que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre; c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous, que les patriarches et tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres; que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et les puissances du siècle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu. Aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et ennoblissent leur couronne; et le plus saint de vos prédécesseurs n'allait pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avait été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur et simus.* (JOAN. *Ep.* 1, III, 1.) Si les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance, n'avaient que des inclinations basses et vulgaires; s'ils se proposaient la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus digne de leur cœur, et seul capable de remplir leurs grandes destinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connaissaient rien de plus grand que de ramper dans la boue, et d'être confondus par leurs sentiments et leurs occupations avec la plus vile populace; quel opprobre pour leur nom, et pour la nation qui attendrait de tels maîtres!

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle. La grâce de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers. Par celle-ci vous n'êtes qu'un roi temporel; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel. La première ne vous fait que l'enfant des rois; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans votre majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres; mais ce ne serait rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes; si la moindre bassesse les déshonore; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes; si le monde exige tant des enfants de la terre : qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel! quelle innocence, quelle pureté de désirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel! qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur.*

DEUXIÈME PARTIE.

Mais, en second lieu, il sera grand, parce qu'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum :* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction; et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté. Nous étions ennemis de Dieu, et étrangers à ses promesses; et il vient nous réconcilier avec lui, et nous rendre concitoyens des saints et enfants d'une nouvelle alliance. Nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu

dans ce monde; et il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abondance de ses dons et de ses grâces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui était souillé, fortifier ce qui était faible, sauver ce qui était perdu, réunir ce qui était divisé. Quelle grandeur! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples, et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse que ce funeste libertinage; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'élève contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul, et, sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle : chacun veut être à lui-même sa loi ; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance : et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois. Vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même. Vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connaît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres : un règne long et glorieux l'avait affermie; sa haute sagesse la soutenait, et l'amour de ses sujets n'y mettait presque plus de bornes. Cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent : ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue; la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; et quelque absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre; il n'est grand, que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs ; ils adorèrent la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants, un Jupiter roi de Crète, un Osiris roi d'Égypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples, et les avaient rendus heureux pendant leur règne : l'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher et deviennent

plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours en quelque endroit à nous-mêmes; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes; car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux, et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnaisance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui; il n'a rien fait pour ses peuples; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis des provinces étrangères; mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées; mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son État, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes; rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille; et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

TROISIÈME PARTIE.

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *Et regni ejus non erit finis.* Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance. Les hommes de tous les temps le reconnaîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours pour nous à son Père : il sera même le prince de l'éternité, il régnera sur tous les élus dans le ciel, et l'Église triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle était donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'était un faux éclat qui environnait nos places, mais qui ne sortait pas de nous-mêmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire était le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloges; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler : on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connaître la grandeur véritable des souve-

rains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi; et malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône : et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants. C'est là que la postérité, toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs, et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir : c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel comme le règne de Jésus-Christ : *Et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs : Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgrâces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes qui venaient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs et lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses, les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône pour expier le scandale de sa chute, les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand prêtre et dans les ministres du culte saint, le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que Votre Majesté doit se proposer. Régnez de manière que votre règne puisse être éternel; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore que dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos histoires, et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire; et que ces mêmes paroles, si souvent portées à vos oreilles, trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins; et vous serez un grand roi, et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui, par cela seul, mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les souverains en naissant naissent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous, Sire; l'amour ne peut se payer que par l'amour; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois : leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples; ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire en effet pour un roi de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets! d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble! Quelle gloire, Sire, de faire dire de soi dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba le disait de Salomon : Heureux ceux qui le virent, et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire! Heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître! Heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice; l'innocence des âges les plus fortunés! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable!

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie. Son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes. Il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme, et qui l'achève. Grand Dieu! il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples à qui

vous l'avez réservé; et que cette prière si souvent ici renouvelée, ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée!

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit, que la foi triomphe des erreurs, que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher, que les nouvelles doctrines sont proscrites, que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sacerdoce; et que tous les cœurs, déjà réunis au pied du trône, portent la même union et la même concorde au pied des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu! de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples; que l'ouvrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne la vainqueur de l'Europe; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale; que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare! Il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race; qu'il soit comme lui le sauveur et le libérateur de son peuple; et que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire!

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.

(JEAN, VIII, 54.)

SIRE,

Si la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, était quelque chose de réel, quel homme jusque-là avait paru sur la terre qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avait-il pas paru dans le monde!

Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit, les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui, les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence; la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs; il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples : personne avant lui n'avait parlé comme il parle; et, charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'était jamais montré sur la terre environné de tant de gloire? et cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatants, ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme; et il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, il y a longtemps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, et où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avait élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets. Leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts; et à peine sorties de la bouche même de

celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur, qui les désavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, aurait-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* (JUDITH, XVI, 19.)

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière, remarquez, je vous prie, mes frères, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, et enfin dans les succès éclatants.

Or, sans la crainte de Dieu, toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre; les plus grands talents deviennent dangereux, ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage : et enfin les succès les plus éclatants, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine, sans la crainte de Dieu, est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion : il croit qu'on peut être fidèle aux hommes sans être fidèle à Dieu; être orné de toutes les vertus que demande la société, sans avoir celles qu'exige l'Évangile; et en un mot, être honnête homme sans être chrétien.

On pourrait laisser au monde cette faible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même; et puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste et qui le console de la perte de tous les autres, et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible, et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture; que malgré les vices et les passions qui les dominent, paraissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse, en un mot, partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Évangile. Il les dégrade pour élever son idole : il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui. Il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers, et tout le faux de la vertu, et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire. Mais qu'il serait aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole! il n'y aurait qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en trouveriez-vous les faibles vestiges.

Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent. Amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leurs paroles; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la faiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité; et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Écriture, on les appelle miséricordieux : ils ont toutes les vertus pour le public, mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *Multi homines misericordes vocantur; virum autem fidelem quis inveniet?* (PROV. XX, 6.)

Mais quand la probité du monde ne serait pas presque toujours fausse, il faudrait convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La religion toute seule assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en serait le prix devant les hommes, qu'elle n'en paraîtrait que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien. Sa vie même serait en péril, qu'il ne voudrait pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est

le seul témoin qu'il craint; et le reproche de sa conscience, la seule peine qui l'afflige. La gloire même et les acclamations publiques le solliciteraient à une entreprise ambitieuse et injuste, qu'il préférerait le devoir et la règle qui la condamnent, aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin, changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable juste; le monde peut varier à son égard; les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui, peuvent demain le dégrader et l'abattre; sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois. Outre que le monde est plein de faux justes, et que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mérite devant Dieu, ç'a été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. Le juste peut tomber : mais la vertu seule peut le défendre ou le relever de ses chutes; elle seule marche sûrement, parce que les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes. Les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles. La lumière et les regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres. En un mot, elle ne compte les hommes pour rien, parce que Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres. Appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur le jugement des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles. Les tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire. Enfin, le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi ou de supplanter un concurrent; pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir. En un mot, qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Tout Israël paraît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon : Achitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique, et dont les conseils étaient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère ; vous pouvez être utile au public; mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en feriez-vous jamais une véritable vertu? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point (c'est un roi lui-même qui parle); et connaître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu! c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, et la source de la véritable gloire : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* (SAP. XIII, 1.)

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine : on n'est grand que par le cœur, et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme.

DEUXIÈME PARTIE.

Mais peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas! Sire, que sont les grands talents, que de grands vices, si, les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes? Que deviennent-ils entre nos mains? souvent l'instrument des malheurs publics; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui : ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course; il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on

dérobe à sa gloire; ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes; il épuisera et renversera ses propres États, pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les peuples et les nations; il troublera la paix de l'univers; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! Et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connaissances empoisonnées par l'orgueil ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé, dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens; dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté. Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des États et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, les siècles passés, sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne peut mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache; et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines que de ne pas s'agiter, et faire usage de leurs talents et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! Et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes. Semblables à un navire sans gouvernail que des vents favorables poussent à pleines voiles; plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi que les grands talents dont la foi ne règle pas l'usage; les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on était né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même : ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vastes génies, nés pour soutenir l'État, ne sont plus, dit Job, que de faibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres même les plus brillantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement dans la boue; et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes faiblesses : *Qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat.* (JOB, XII, 19.)

TROISIÈME PARTIE.

Les succès éclatants et les grands événements qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire que leurs talents.

Je sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordinaire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres et les inscriptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnaissance publique : tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la reconnaissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs; il ne pèse que les actions : il est même en ce genre

des erreurs nécessaires à l'ordre public. Tout ce qui l'embellit doit être glorieux, et les mœurs ou les motifs qui ne déshonorent que la personne, ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie. Mais, s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même! Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à couvert de ses traits; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connaître : et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et, en effet, percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements. Tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros : entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même; c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *Cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius.* (SAP. XV, 10.)

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent et le désespoir, ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devait peut-être les victoires et la fidélité de Joab qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres; souvent ils ne leur trouvaient de grand que le nom; l'homme désavouait le héros; leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès; il fallait rappeler l'époque de leurs grandes actions, pour se persuader que c'était eux qui les avaient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires.

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur, et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes, est sali, pour ainsi dire; par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand roi, est en possession de la véritable gloire; celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *Gloriam sapientes possidebunt, stultorum exaltatio ignominia.* (PROV. III, 35.)

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes; une conscience pure et à l'épreuve de tout; un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe, et soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent; et il ne reste plus rien, parce qu'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne serait plein de merveilles, vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seraient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentirait de vos louanges; si Dieu n'était point avec vous, si l'orgueil, plutôt que la justice et la piété, était l'âme de vos entreprises, vous ne seriez point un grand roi, vos prospérités seraient des crimes; vos triomphes, des malheurs publics : vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins, mais vous ne seriez pas le père de votre peuple : vos passions seraient vos seules vertus; et, malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous aurait donnés; aux yeux de Dieu, et peut-être même de la postérité, elles ne paraîtraient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu, que nous vous demandons pour cet enfant auguste; elle paraît déjà peinte sur la majesté de son front, elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres; et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des héros : c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété : ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux : laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde; nous ne vous demandons, grand Dieu, que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et des prospérités de son règne; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il

a reçu de ses pères selon la chair; mais vous, grand Dieu, qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse, qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains, et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes : qu'il vous craigne, grand Dieu; ses ennemis le craindront, ses peuples l'aimeront : il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles; et comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LES ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.
(MATTH. XXI, 5.)

SIRE,

Partout ailleurs Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son ministère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le trône : il choisit le sommet solitaire d'une montagne écartée, pour manifester sa gloire à trois disciples : les démons eux-mêmes, qui veulent la publier, sont forcés pas ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui il paraît en roi, et comme un roi qui vient prendre possession de son empire. Il souffre des hommages publics; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *Dicite quia Dominus his opus habet.* (MATTH. XXI, 3.) Il entre dans le temple, et, par des châtiments éclatants, il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avait ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics; c'est le fils de David, qui donne des lois, qui exerce une autorité suprême, et qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands.

Les vertus privées ne leur suffisent pas; il leur faut encore les vertus publiques. Ce serait peu de les avoir jusques ici exhortés à la piété : l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Évangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état; plus il est élevé, plus ils se multiplient; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques : et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or la piété des grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premièrement, une piété oisive et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics.

Secondement, une piété faible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises, et dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule et bornée, facile à recevoir l'impression du préjugé, et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage et l'élévation, qui font décider et entreprendre : enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la piété véritable est l'ordre de la société; elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le prince s'égare et se perd par la même voie qui aurait sauvé le sujet; et le souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe

une piété mal entendue est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable : on peut rougir d'un vice; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets. Les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre : ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'Écriture, pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont fait tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs, mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône, mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend et à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté; mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans nos histoires, vous n'avez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel serait donc ce fantôme de piété qui ferait une vertu aux grands et au souverain, de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre? Sire, un prince établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes : le choix des sujets est la première source du bonheur public; et, pour les choisir, il faut les connaître. Nul n'est à sa place dans un État où le prince ne juge pas par lui-même : le mérite est négligé, parce qu'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses : l'intrigue supplante les plus grands talents; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places, et les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'État, n'emploie sa valeur dans l'oisiveté des champs que contre des animaux sauvages; tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui, par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire; seul en état, par sa probité et par son expérience, de donner de bons conseils et d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout, et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics, et non les en détourner; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples : les grâces de leur état sont des grâces de travail, de soins, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète : *Ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere.* (MATTH. XXIV, 26.) Ils y seront seuls et livrés à eux-mêmes : Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous; et le calme où nous nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource : une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, elle l'avilit et le dégrade.

Eh quoi! Sire, tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique, se renfermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seraient abandonnés, les affaires demeureraient, les subalternes abuseraient de leur autorité,

les lois céderaient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seraient comme des brebis sans pasteur, tout l'État dans la confusion et dans le désordre! et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderait avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse! et les peuples, exposés à la merci des flots, n'auraient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disaient à Jésus-Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse? *Magister, non ad te pertinet quia perimus?* (MARC, IV, 38.) La religion autoriserait donc des abus que la raison elle-même condamne!

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public? elle tombe ou s'affaiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la faiblesse des lois; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des empires : le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes, l'observance des lois de l'État doit préparer les voies à celles de l'Évangile. l'Église ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe; aussi les États où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères : les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs; et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile : elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la faiblesse de l'autorité; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions publiques. Les règnes les plus faibles et les plus agités ont toujours été parmi nous, comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance; et dès que l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, Sire, mêlaient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat, au sortir du temple où il venait tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyait, dit l'Écriture, dans toutes les villes de Juda, des hommes habiles et des prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte, que les malheurs des règnes précédents avaient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faisaient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paraissait sans cesse à la tête de ses armées et des affaires publiques; ses yeux étaient ouverts sur tous les besoins de l'État, et, ne pouvant suffire seul à tout, il allait chercher, jusqu'aux extrémités de la Judée, des hommes fidèles, pour les faire asseoir à ses côtés, et partager avec eux les soins qui environnent le trône : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum.* (Ps. C, 6.)

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui surtout que l'Église honore d'un culte public, descendait même dans le détail des différends de ses sujets; et comme il en était le père, il ne dédaignait pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa couronne, il voulait la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avait reçue de ses pères. Il croyait que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au souverain, qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne saurait être l'homme de Dieu s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, Sire, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle : ils ont les sollicitudes de l'homme privé; ils n'ont pas celles de l'homme public : ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des États, qui font mouvoir toute la machine; et tout doit être grand dans la piété des grands.

DEUXIÈME PARTIE.

Mais si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude et l'indécision que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide et scrupuleuse, ne paraissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'État avant ceux de l'Évangile, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Évangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'État.

Dieu qui est auteur des empires, ne l'est-il pas des lois qui les gouvernent? a-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? et les rois seraient-ils son ouvrage s'ils ne pouvaient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les

compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement qui soutiennent les trônes? la loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain, comme la première loi de l'empire? et s'il fallait toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu serait fausse, ou les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu!

Quelle erreur, mes frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes; que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion; que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les États ont une règle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberait dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques; et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'État et l'homme de Dieu!

Quoi! mes frères, la justice, la vérité, la bonne foi seraient funestes au gouvernement des États et des empires! La religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait-elle elle-même l'écueil! Un bras de chair soutiendrait plus sûrement les royaumes que la main de Dieu, qui les a élevés! Les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent! et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie! Quel outrage pour la religion et pour tant de bons rois qui n'ont régné heureusement que par elle!

J'avoue, Sire, que lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé : l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture : on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph pour leurs ministres.

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Augustin (*De Civ. Dei*), de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude qui entrevoient partout les apparences du mal, et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide; toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles : on marche avec bien plus de sécurité quand on ne veut marcher que dans la lumière. L'homme vertueux tout seul a droit d'aller la tête levée, et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi c'est se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété, mais ce ne sont pas ceux de la piété même. C'est le caractère d'un esprit faible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion. En un mot c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros, c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidèle à la loi de ses pères? quel gouvernement plus sage et plus absolu? tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnait son trône! La piété en avilissait-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance, et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissants que le sien avoir pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devaient pas à sa couronne? Les sages des autres nations ne se regardaient-ils pas comme des insensés devant lui? ne venait-on pas des contrées les plus éloignées, admirer l'ordre et l'harmonie qui lui fai-

sait gouverner tous ses sujets comme un seul homme? n'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés que les princes apprennent encore tous les jours à régner? et la piété serait-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux s'il ne fût pas sorti de ses premières voies; et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne, et altéré le bonheur de ses sujets! ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives et ne cessèrent d'être heureux que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu, et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle est incommode aux passions, ils voudraient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des États et des empires; et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse; et ce qui met l'ordre dans l'homme, peut seul le mettre dans les États.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise : c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire : la vertu simple et sincère, juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre propre obliquité qui nous instruit à la défiance; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité; et les justes sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands surtout, Sire, que la piété doit craindre les préjugés et la surprise. Outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que, nés, disait autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir et de s'en convaincre : *Dum aures principum simplices, et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt.* (Esth. xvi, 16.)

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables! Préjugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie; et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vice ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle qui cherche à nuire doit leur être suspect; la véritable piété, on ne croit pas facilement le mal, ou, loin de le publier, le cache du moins et l'excuse : elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres, elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu; les délations secrètes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le règlement de ses mœurs, et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien; ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étaient dues qu'à la piété elle-même : ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étaient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures. Des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants; et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle. C'est ici où les princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même l'écueil de leur piété. Les Constantin, les Théodose ont vu autrefois leur amour pour l'Église se tourner contre l'Église même, et favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les princes, Sire, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre : leur zèle n'est utile à l'Église que lorsqu'il est demandé par les pasteurs. Les sollicitations des dépositaires de la doctrine sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection, et leur laisser celui de la décision et du jugement. Les évêques sont leurs sujets, mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Église. Les princes n'en sont que les premiers enfants; et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, et

usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Église, loin d'y remédier : leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies, et ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte; et leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'arche et la garder comme David, mais ce n'est pas à eux à y porter les mains. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte; mais il ne doit jamais en être la règle, ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas! si les passions et les intérêts humains n'environnaient pas le trône, sans doute la piété des souverains serait la plus sûre ressource de l'Église : mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts; ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts, pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands : mais c'est l'obstination dans le préjugé, qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris : hélas! comment pourraient-ils s'en défendre? tout ce qui les environne presque, s'étudie à les tromper : est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et qu'ils puissent se laisser séduire? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance; il prend toutes les formes, et met à profit tous les moments : et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

Mais, Sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser reculer, quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai, affermissent l'autorité loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement; c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souverains peuvent se tromper; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leur méprise. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même; leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie : et dans leur esprit, rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

Sire, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insinuations dangereuses de l'adulation : mais comme elles se couvrent du voile du bien public, et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône; si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le souverain, qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous en imposer, quand l'imposture et l'adulation démasquées n'auront plus à attendre que votre désaveu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit les adulations et les mauvais conseils : et s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils, que la piété des grands deviendra respectable; qu'ils lui rendront la gloire et la dignité que les dérisions du monde ou les faiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtées, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion : que les princes pieux sont les moins propres à gouverner; et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois.

Puissent ces discours licencieux, Sire, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles! Mais si l'adulation ose les porter un jour jusques au pied de votre trône, qu'il en sorte des éclairs et des foudres pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire! Écoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste bisaïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois. Leur zèle pour la religion les a encore plus illustrés que leurs victoires. Les louanges que l'Église leur donnera à jamais, dureront autant que l'Église elle-même. Leurs grandes actions, ou auraient été ensevelies dans la

révolution des temps, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, Sire, comme eux, le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que la piété ne déshonore point les rois; que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain; qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même; et que pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde. Mais plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, et contre les écueils de la piété même : donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme, et qui font en même temps le grand roi : faites qu'il respecte ceux qui vous servent, et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les lois respectables.

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu, et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations? Les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? regardez-le, grand Dieu, avec les yeux et la tendresse de toute la nation!

Écoutez la première voix de son cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi! laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance! *Respice in me, et miserere mei!* (Ps. LXXXV, 16.) Soyez vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse; conservez l'empire a l'enfant de tant de rois, et qui ne connaît pas de titre plus glorieux que d'être le premier né de vos enfants : *Da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu, ne soit pas le seul de vos bienfaits! sauvez le fils d'Adélaïde, des Blanche, des Clotilde, et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *Et salvum fac filium ancillæ tuæ.* Et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu, aussi longtemps que ma couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LES OBSTACLES

QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE CŒUR DES GRANDS.

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus.

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ.

(Ps. II, 2.)

SIRE,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre.

C'est un pontife éternel qui s'offre lui-même pour son peuple, comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu; c'est un ministre et un envoyé de son Père, qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession par sa mort de l'empire de l'univers : il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant ce pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des grands prêtres; ce ministre et cet envoyé du ciel oppose en vain son innocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César; ce roi, à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence et de la vaine curiosité d'un roi usurpateur de la Judée. Il fallait que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ, fissent éclater sa grandeur et sa puissance : *Astiterunt reges terræ, etc.*

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable; et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances, con-

tentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre : c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands, et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la vérité, toujours odieuse aux grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix : la jalousie la persécute, un lâche intérêt la sacrifie ; l'indifférence la méprise, et la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable : c'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même ; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu : tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité : il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avaient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence; et leur zèle jaloux ne l'aurait pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?* (JOAN. XI, 47.)

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-Christ fait sur le cœur des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Mais, hélas! faut-il que le sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable; que les dons éclatants de l'Esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres; que la moisson si abondante et qui manque d'ouvriers, excite des sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent; que les anges destinés au ministère ne puissent arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ sans y en mettre un nouveau; que dès la naissance de l'Évangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers; et que l'Église souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend, que par l'erreur même qui l'attaque ! Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment ? ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement, et nos faibles travaux ne sont plus comptés pour rien dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste de l'envie. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires : il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie, elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien : ces grands prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ, eux qui devaient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité, et de l'innocence des autres hommes, ils se les associent, et favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte dès qu'il veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore; ils nous deviennent chers, dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion; et ce qui devait les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût; et ces hommes corrompus, et qu'on devrait bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protégent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même : Doëg l'Iduméen devient cher à Saül, dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime ! non-seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même : ces pontifes témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David et descendu des rois de Juda ; ayant ouï de sa propre bouche qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères; en-

fin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux; rien ne nous paraît plus sous sa forme naturelle, David a beau remporter des victoires sur les Philistins et assurer la couronne à son maître; aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événements et par la sainteté de sa vie; les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître, qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion : la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talents les plus utiles à l'État, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire; les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche; et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours : c'est lui qui lie les sociétés et les commerces; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique : on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public; les intérêts de la nation, et de la conservation du temple et de la loi, paraissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'État, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirions ne sont jamais, selon nous, données au mérite; la faveur du maître et le bien de l'État ne nous paraissent jamais aller ensemble : on se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire; mais ce n'est pas l'État qu'il a dessein de sauver, c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein, dans les cours, de ces zèles de jalousie : on étale le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux; on a sans cesse l'État dans la bouche, et la jalousie dans le cœur; on paraît contristé quand les événements sont malheureux, et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place, et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces pontifes demandent que le sang du juste soit sur eux et sur leurs enfants : la désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paraît rien, pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'État à leurs jalousies particulières; faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux; ménager des événements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme! Les histoires des cours et des empires sont remplies de ces traits honteux, et chaque siècle presque en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à se rendre utile; et à l'homme vertueux et qui aime l'État, les services tiennent lieu de récompense.

Première passion dans les pontifes, qui livrent aujourd'hui Jésus-Christ, la jalousie : mais, en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

DEUXIÈME PARTIE.

Oui, mes frères, la passion, le dieu des grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César, et c'est le seul devoir qui les occupe : tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours avec leur conscience; la probité qui nuirait à leur fortune, et qui leur ferait perdre la faveur du maître, n'est plus pour eux que la vertu des sots. Mais dès là qu'on craint plus

la disgrâce de César, que le reproche de sa conscience; si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le cœur et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paraît d'abord dans le caractère de Pilate des restes de droiture et de probité; sa conscience s'élève en faveur de l'innocent : il semble lui-même plaider sa cause; il n'ose le délivrer, et il souhaite pourtant qu'on le délivre : premier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir et l'équité lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle, qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde; et que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse : nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succède la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.* (JOAN. XIX, 12.) A cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice et la vérité quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle : une démarche opposée à l'honneur et à la conscience est bien plus à craindre, pour une âme noble, que la colère de César. Mais d'ailleurs, Sire, c'est servir la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions : il est beau d'oser s'exposer à son indignation plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée; et si les princes comme vous peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux qui ne se joint point aux adulations publiques doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cours : à peine se trouve-t-il un Daniel dans l'empire parmi tous les satrapes, qui ne connaissaient point d'autre loi que la volonté du prince. Telle est la destinée des souverains : la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté; il abandonne et livre Jésus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du juste : s'exposer à leur violence, ce serait allumer le feu de la sédition; il vaut encore mieux que l'innocent périsse, que si toute la nation allait se révolter contre César, et il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité : il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie; il semble que le bonheur et la sûreté publique ne puissent subsister que par des crimes; que l'ordre et la tranquillité des empires ne soient jamais dus qu'à l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, Sire, je l'ai déjà dit ailleurs, et on ne saurait trop le redire, la loi de Dieu est toute la force et toute la sûreté des lois humaines : tout ce qui attire la colère du ciel sur les États ne saurait faire le bonheur des peuples; l'ordre et l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime : on sert mal la patrie quand on la sert aux dépens des règles saintes; c'est saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'élever plus haut; c'est, en affaiblissant ses principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés; et l'injustice a bien pu détrôner des souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes : les ministres qui ont outré la puissance des rois l'ont toujours affaiblie; ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs États, et leur zèle n'a été utile aux césars qu'autant qu'il a respecté les lois de l'empire.

C'est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui persécute aujourd'hui Jésus-Christ, un vil intérêt dans Pilate qui le livre, et enfin une indifférence criminelle dans Hérode qui en fait un sujet de mépris et de risée.

Hélas! quelle autre destinée pouvait se promettre la doctrine de l'Évangile en se montrant à une cour superbe et voluptueuse? La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil et la volupté; et il n'y a de grand pour ceux qui habitent les palais des rois, que le plaisir et la gloire. Si vous n'y paraissez pas sous ces étendards, ou l'on vous prend pour un censeur et un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espèce, et un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes qui seules leur parlent encore le langage de la vérité, nous-mêmes nous venons souvent ici affaiblir ce langage divin, respecter ce que nous devrions combattre, adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes; autoriser presque leurs préjugés, avant d'oser combattre leurs passions; et sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnaissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publiait

de Jésus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges; et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie : ce n'est pas la vérité qui l'intéresse; c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle : les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent; ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre : il faut que la religion, pour leur plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles : *Interrogabat eum multis sermonibus* (LUC, XXIII, 9); de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité, qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes que par un désir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement où elles prennent leur source; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes, où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, et où l'ont peut opter; de ces questions enfin qui sont plutôt des dérisions secrètes de la foi, que les recherches respectueuses d'un véritable fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion : *Interrogabat eum multis sermonibus;* faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte; s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt qu'ils n'écouteraient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse, où nul mortel n'a pu encore aborder, parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et la divinité de la religion de leurs pères, avec la même incertitude qu'ils parleraient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci; et par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout à fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge; et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent plus sur la religion, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui, mes frères, on a déjà trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs; il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix; les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière; elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières : plus on veut raisonner, plus on s'égare; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison, une fois sortie de la règle, ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. Aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, et ne garde plus de mesures dans ses progrès : elle n'en voulait d'abord, parmi nous, qu'aux abus prétendus du culte, elle a depuis attaqué le culte lui-même : elle se plaignait que nous dégradions Jésus-Christ de sa qualité de médiateur; elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité et de sa naissance éternelle : elle voulait réformer la religion; elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir aucune : elle prétendait s'en tenir à la lettre aux livres saints; et cette lettre a été pour elle une lettre de mort, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'événement a démenties et dont elle a rougi elle-même. Non, mes frères, la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au delà, vous n'avez plus de route assurée, vous entrez dans une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort, vous n'y voyez plus que des fantômes, les tristes enfants des ténèbres; et comme la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes.

En effet, les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jésus-Christ un sujet de risée : *Sprevit autem illum Herodes* (LUC, XXIII, 11); et toute sa cour suit son exemple, *cum exercitu suo.* La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain, est bientôt digne de l'oubli et du mépris même du courtisan : c'est le goût du prince qui décide presque toujours pour eux de la vérité et du mérite ; leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître, c'est là leur loi et leur évangile, et ils n'ont

rien de plus fixe dans leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi l'attention, Sire, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette règle; ce fut pour lui la règle de tous les temps et de tous les lieux : son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi; l'irréligion était le seul crime auquel il ne pardonnait point; tout était sérieux pour lui sur cet article; nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres : religieux, jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse des rois. Sur ce point, Sire, tout devient capital dans la bouche d'un souverain; une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété, ou faire de nouveaux impies; on croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité, et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever, et vous montrer les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ!

Hélas! en est-il une seule que sa croix ne confonde? il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité, il en est le premier martyr; et les grands craignent la vérité, et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône : il n'est roi que pour être la victime de son peuple; et les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des princes et des rois : les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instruments de ses souffrances; et l'unique usage que les grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes : au milieu de ses peines et de ses douleurs, il n'est occupé que de nos intérêts; et les grands, au milieu de leurs plaisirs, ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères : il souffre à notre place, et les grands croient que tout doit souffrir pour eux : il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres; et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre! Que dirai-je? il n'est roi que parce qu'il est sauveur, ses bienfaits forment tous ses titres, ses qualités glorieuses ne sont que les différents offices de son amour pour nous : tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes, il est tout à nos usages; et les grands comptent le reste des hommes pour rien, et ne croient être nés que pour eux-mêmes!

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de sa croix, il instruit les grands et les princes de la terre : Regardez, leur dit-il, et faites selon ce modèle; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets : vous n'êtes rois que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, Sire, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple; et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu; ne combattez que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un roi qui fait de la croix son trône et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances; regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail, et non comme le siége de la volupté et de la mollesse : c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs; l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples : c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux; Sire, régnez pour notre bonheur, et vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations; vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne, et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée : ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône, que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets.

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte : ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage; conservez le sien à cet enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Église que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang : ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville

régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicite aujourd'hui surtout vos grâces en sa faveur. N'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille; laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait, que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vues tomber à la fois répare nos pertes et essuie nos larmes : comblez-le lui seul de toutes les grâces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devaient régner à sa place, et auxquels sa couronne était destinée : réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinait, que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne.

(Cor. II, 45.)

Sire,

Les vains triomphes des conquérants n'étaient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort; c'était le triomphe lugubre des passions humaines, et ils ne laissaient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui, pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance. Il triomphe du péché; mais en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grâce. Il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion : elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix; mais c'est un triomphe glorieux, et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation, et à l'erreur publique; celle-ci, on ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions, et de la mort même.

Exposons ces vérités, si honorables à la foi; et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la déshonorent; enfin la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avaient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer; elle les élève au-dessus des événements et de l'envie; elle leur assujettit leurs passions; enfin, elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avait peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ, et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avait pu le sauver des traits de l'envie; et son innocence avait paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avaient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances mêmes : sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avait rejeté; et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre : premièrement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas! c'est à la cour surtout où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Quels sont les succès

où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? En un mot, où sont les héros dont la malignité et peut-être la vérité ne fasse des hommes?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu; le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auraient trouvé des censeurs, sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice. On ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition, sera toujours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses États le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les États étrangers. Il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur faiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire : il n'aura pas besoin de garde, qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir, les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples; par la vertu, il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel était, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs, à qui l'Église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa sagesse : ils s'en remettaient à lui de leurs différends et de leurs intérêts. Sans être leur vainqueur, il était leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnait sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auraient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous rend maître des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre. Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence. La gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages. L'histoire des États et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et des disgrâces.

Mais sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui, mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes, ses prospérités nous avaient caché sa véritable gloire; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus : il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône, que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple; il fallait qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paraître tout ce qu'il était : ses succès inouïs lui avaient valu le nom de Grand; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité, lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse. La raison, la philosophie promettait la constance à son sage, mais elle ne la donnait pas; la fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même : or la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même : la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est

pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients : elle apprenait à l'orgueil à cacher, et non à surmonter, ses sensibilités et ses faiblesses : elle formait des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspiraient plus à la gloire de paraître constants qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes; elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice, que celui seul qui peut en être le rémunérateur; elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières; qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors; si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur : on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement; et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

DEUXIÈME PARTIE.

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avait attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus; et nous rend par la grâce la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une faiblesse et comme l'écueil de leur gloire; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés, et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes : leurs vices, venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions, et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire.* (I Macc. 1, 42.) Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public : quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres; et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée à ceux qui ne connaissent de loi que le mépris public de toute bienséance, et leur propre faiblesse! ils devaient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice!

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, et l'on méprise la personne; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses : le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise; chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même : il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion : la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions

rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre: tous ce qui vous environne fournit des armes contre vous : votre cœur lui-même vous dresse des embûches; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même!

Telle est pourtant la gloire de la religion : la philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait pas à les vaincre; et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes : elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où, au milieu des places publiques (Prov. viii, 1, 3, 4), elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe, ont été également appelés à sa divine philosophie : ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères; le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres : il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? sa doctrine était insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie; elle n'annonçait que des croix et des souffrances, et les césars devinrent ses disciples; elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance, pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence : quelle gloire pour la religion!

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu : un prince maître de ses passions; apprenant sur lui-même à commander aux autres: ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilége de son rang, l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre; une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché; mais il triomphe encore de la mort : il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avait fermées; et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin qu'à la bête : tout devait mourir avec son corps; et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé, et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettait au delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité,

que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginées.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes; et pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avait abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau; ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges; leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude); de nouvelles espérances forment un nouveau langage; on élève sur les débris de la gloire du mort, la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité! Et que sont les histoires des États et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable qui, depuis la naissance des siècles, est demeurée dans l'oubli!

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes : les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires; mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité; sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevait au-dessus de toute la multitude des tribus; sa gloire va même croissant en s'éloignant; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des Français a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien. La France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie; et nous ne commençons à connaître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connaître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie, et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancêtres qu'on a déjà fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez, l'éclat immortel de la justice et de la piété; c'est ce que répètent tous les jours à Votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut : vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers; et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône, puissiez-vous l'être de leurs vertus! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois, vos successeurs!

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas; si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions, déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances, déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future; déjà la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous an-

nonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu! si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos églises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste; si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières; eh! qui suis-je, pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Église.

Pourrez-vous, grand Dieu! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere.* (Ps. LXXIX, 15, 16.) Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua!* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous, vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère, nous font répandre : faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu! un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Église, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins, et que l'Europe entière envie plus notre bonheur, et soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

FIN DU PETIT CARÊME.

SERMON

SUR LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS.

Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum; et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Le démon montra à Jésus-Christ tous les royaumes du monde et toute la pompe et la gloire qui les environnent, et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.

(MATTH. IV, 8, 9.)

SIRE,

Les prospérités humaines ont toujours été un des piéges les plus dangereux dont le démon s'est servi pour perdre les hommes; il sait que l'amour de la gloire et de l'élévation nous est si naturel, que rien ne nous coûte pour y parvenir; et que l'usage en est si séduisant, que rien n'est plus rare que la piété environnée de grandeur et de puissance.

Cependant, mes frères, c'est Dieu seul qui élève les grands et les puissants; qui vous place au-dessus des autres, afin que vous soyez les pères des peuples, les consolateurs des affligés, les asiles des faibles, les soutiens de l'Église, les protecteurs de la vertu, les modèles de tous les fidèles.

Souffrez donc, mes frères, qu'entrant dans l'es-

prit de notre Évangile, je vous expose ici les périls et les avantages de votre état, et qu'avant que d'entrer dans le détail des devoirs de la vie chrétienne, dont je dois vous entretenir durant ces jours de salut, je vous marque, à l'entrée presque de cette carrière, les obstacles et les facilités que vous offre, pour les accomplir, l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais aussi il s'y trouve de grandes ressources : on y naît, ce semble, avec plus de passions que le reste des hommes; mais aussi on peut y pratiquer plus de vertus : les vices y ont plus de suite, mais aussi la piété y devient plus utile : en un mot, on y est bien plus coupable que le peuple quand on y oublie Dieu; mais aussi on y a bien plus de mérite quand on lui est fidèle.

Mon dessein donc aujourd'hui est de vous représenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices; est de vous faire sentir ce que peut pour le bien ou pour le mal l'élévation où vous êtes nés; est enfin de vous rendre le désordre odieux en vous développant les suites inexplicables que vos passions traînent après elles, et la piété aimable par les utilités incompréhensibles qui suivent toujours vos bons exemples. Ce ne serait pas assez de vous marquer les périls de votre état, il faut aussi vous en découvrir les avantages : la chaire chrétienne invective d'ordinaire contre les grandeurs et la gloire du siècle; mais il serait inutile de vous parler sans cesse de vos maux, si l'on ne vous en présentait en même temps les remèdes. C'est ces deux vérités que je me propose de réunir dans ce discours, en vous exposant quelles sont les suites infinies des vices des grands et des puissants, et quelles sont les utilités inestimables de leurs vertus.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Un jugement très-sévère est réservé à ceux qui sont élevés, dit l'Esprit de Dieu; on fera miséricorde aux pauvres et aux petits, mais le Seigneur déploiera toute la puissance de son bras pour châtier les grands et les puissants : *Exiguo conceditur misericordia; potentes autem, potenter tormenta patientur.* (SAP. VI, 7.)

Ce n'est pas, mes frères, que le Seigneur rejette les grands et les puissants, comme dit l'Écriture, puisqu'il est puissant lui-même, ou que le rang et l'élévation soient auprès de lui des titres odieux qui éloignent ses grâces, et fassent presque tout seuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de personne; il est le Seigneur des cèdres du Liban comme de l'hysope qui croît dans les plus profondes vallées; il fait lever son soleil sur les plus hautes montagnes comme sur les lieux les plus bas et les plus obscurs; il a formé les astres du ciel comme les vers qui rampent sur la terre; les grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur et de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux de ses libéralités et de sa magnificence; et je ne viens pas ici, mes frères, selon le langage ordinaire, prononcer des anathèmes contre les grandeurs humaines, et vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, et qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Mais je dis, mes frères, que les péchés des grands et des puissants ont deux caractères d'énormité qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu que les péchés du commun des fidèles; premièrement le scandale, secondement l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes frères, auquel l'Évangile laisse moins d'espérance de pardon qu'à celui d'être un sujet de chute à nos frères : Malheur à l'homme qui scandalise! dit Jésus-Christ; il lui serait plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occasion de perte et de scandale au plus petit d'entre mes disciples. (MATTH. XVIII, 6, 7.) Premièrement, parce que vous perdez une âme qui devait jouir éternellement de Dieu. Secondement, parce que vous faites périr votre frère pour lequel Jésus-Christ était mort. Troisièmement, parce que vous devenez le ministre des desseins du démon pour la perte des âmes. Quatrièmement, parce que vous êtes cet homme de péché, cet Antechrist dont parle l'Apôtre; car Jésus-Christ a sauvé l'homme, et vous le perdez; Jésus-Christ a formé de véritables adorateurs à son père, et vous les lui ôtez; Jésus-Christ nous a acquis par son sang, et vous lui ravissez sa conquête; Jésus-Christ est le médecin des âmes, et vous en êtes le corrupteur; il est leur voie, et vous en êtes leur piége; il est le pasteur qui vient chercher les brebis qui périssent, et vous êtes le loup dévorant qui tuez et perdez les ouailles que son père lui avait données. Cinquièmement enfin, parce que tous les autres péchés meurent, pour ainsi dire, avec le pécheur; mais les fruits de ses scandales seront immortels, ils survivront à ses cendres, ils subsisteront après lui, et ses crimes ne descendront pas avec lui dans le tombeau de ses pères.

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris seulement une règle d'or parmi des dépouilles

que le Seigneur s'était consacrées; mon Dieu! quelle sera donc la punition de celui qui ravit à Jésus-Christ une âme qui était sa dépouille précieuse, rachetée, non avec de l'or et de l'argent, mais de tout le sang divin de l'agneau sans tache? Le veau d'or fut réduit en poussière pour avoir fait prévariquer Israël, grand Dieu! et tout l'éclat qui environne les grands et les puissants les mettrait-il à couvert de votre colère, dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chute et d'idolâtrie? Le serpent d'airain lui-même, ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda, fut brisé pour avoir été une occasion de scandale aux tribus, mon Dieu! et le pécheur, déjà si odieux par ses propres crimes, sera-t-il épargné, lorsqu'il devient un piége et une pierre d'achoppement à ses frères?

Or, mes frères, voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang et la naissance élève sur le commun des fidèles : le scandale. Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles seules : confondues dans la foule et cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leurs voies et le spectateur invisible de leurs chutes; si elles tombent, ou si elles demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit et qui les juge : le monde, qui ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples : leur vie n'a point de suite; ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tout seuls; et s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux, et ne devient pas celle de leurs frères.

Mais les personnes nées dans l'élévation deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne, qui ne sauraient se cacher, et que leur situation toute seule découvre, ces flambeaux luisants qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre. C'est le malheur de la grandeur et des dignités; vous ne vivez plus pour vous seuls, à votre perte ou à votre salut est attachée la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent; vos mœurs forment les mœurs publiques, vos exemples sont les règles de la multitude, vos actions ont le même éclat que vos titres; il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insu du public, et le scandale est toujours le triste privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le scandale, premièrement d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir, mais surtout lorsque de grands exemples le leur proposent; ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égarements, parce que c'est par là qu'ils vous ressemblent : le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces; la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la cour; vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte tous les états, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût, et qui substitue à la simplicité de nos pères et à l'innocence des mœurs anciennes la nouveauté de vos plaisirs, de votre luxe, de vos profusions, et de vos indécences profanes. Ainsi c'est de vous que passent jusque dans le peuple les modes immodestes, la vanité des parures, les artifices qui déshonorent un visage où la pudeur toute seule devrait être peinte, la fureur des jeux, la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions, et toute la corruption de nos siècles.

Et d'où croyez-vous, mes frères, que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples? Ceux qui vivent loin de vous, dans les provinces les plus reculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité et de la première innocence; ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des lois. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs; et le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs et de vos usages. Dès que les chefs des tribus furent entrés dans les tentes des filles de Madian, tout Juda prévariqua, et il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu! que le compte des riches et des puissants sera un jour terrible, puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siècle, et que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres!

Secondement, un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant; vos inférieurs vos créatures, vos esclaves, se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance; ils copient vos vices; parce que vous les leur comptez comme des vertus; ils entrent dans vos goûts pour entrer dans votre confiance; ils s'étudient à l'envi ou de vous suivre ou de vous surpasser, parce que vous n'aimez en eux que c qui vous ressemble. Hélas! mes frères, combien d'âmes faibles, nées avec des principes de vertu, et qui loin de vous, n'auraient trouvé en elles que des dispositions favorables au salut, ont trouvé, dans l'obligation où leur fortune les mettait de vous imiter, le piége de leur innocence!

Troisièmement, un scandale d'impunité. Vous ne

sauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous, les abus et les excès que vous vous permettez vous-mêmes; vous êtes obligés de leur souffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire; il faut fermer les yeux à des désordres que vous autorisez par vos mœurs, et, de peur de vous condamner vous-mêmes, faire grâce à ceux qui vous ressemblent. Une femme mondaine, et tout occupée de plaire, répand sur tout son domestique un air de licence et de mondanité; sa maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entière; chacun imite au dedans les passions qu'elle fait éclater au dehors; et il faut qu'elle dissimule ces déréglements, parce que ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures. Vous le savez, mes frères, et la dignité de la chaire chrétienne ne me défend pas de le dire ici, quel désordre, dans ces maisons destinées et ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multiplié à l'infini! Que vos plaisirs coûtent cher à ces infortunés, qui, loin de vos yeux, n'ayant plus de frein qui les retienne, et cherchant à occuper une oisiveté où vos amusements les laissent, sentent autoriser par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation et d'un sang vil et méprisable! O mon Dieu! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidèle, quel est donc le crime de celui qui les scandalise, et qui leur fait trouver la mort et la condamnation où ils auraient dû trouver des secours de salut et l'asile de leur innocence!

Quatrièmement, un scandale d'office et de nécessité. Combien d'infortunés périssent pour servir à vos plaisirs et à vos passions injustes! Les arts dangereux ne subsistent que pour vous, les théâtres ne sont élevés que pour fournir à vos délassements criminels, les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts, et ne corrompent tant de cœurs que pour flatter la corruption du vôtre; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la dernière postérité qu'à la faveur de vos noms et de votre protection. C'est vous seuls, mes frères, qui donnez à la terre des poëtes lascifs, des auteurs pernicieux, des écrivains profanes : c'est pour vous plaire que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talents, et cherchent dans un succès qui n'a pour but que la perte des âmes, leur élévation et leur fortune : c'est vous seuls qui les protégez, qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même, en les honorant de votre familiarité, ce caractère de honte et d'infamie que les lois de l'Église et de l'État leur avaient laissé, et qui les flétrissait aux yeux des hommes.

Ainsi c'est par vous que les peuples participent à ces désordres, que ce poison infecte les villes et les provinces, que ces plaisirs publics deviennent la source des misères et de la licence publique, que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour servir à vos plaisirs, et, cherchant à soulager la médiocrité de leur fortune par l'usage des talents que vos passions toutes seules ont rendus utiles et recommandables, viennent sur des théâtres criminels chanter des passions pour flatter les vôtres, périr pour vous plaire, perdre leur innocence en la faisant perdre à ceux qui les écoutent, devenir des écueils publics et le scandale de la religion, porter même le malheur et la dissension dans vos familles, et vous punir, femme du monde, de l'appui et du crédit que vous leur donnez par votre présence et par vos applaudissements, en devenant l'objet criminel de la passion et de la mauvaise conduite de vos enfants, et partageant peut-être avec vous-même le cœur de votre mari, et ruinant sans ressource ses affaires et sa fortune.

Cinquièmement, un scandale de durée. C'est peu, mes frères, que la corruption de nos siècles soit presque le seul ouvrage des grands et des puissants; les siècles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence et de leurs désordres. Ces poésies profanes qui n'ont vu le jour qu'à votre occasion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous suivront; ces auteurs dangereux que vous honorez de votre protection passeront entre les mains de nos neveux, et vos crimes se multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux, et qui se communiquera d'âge en âge; vos passions mêmes immortalisées dans les histoires, après avoir été un scandale pour votre siècle, le deviendront encore aux siècles suivants; la lecture de vos égarements conservés à la postérité se fera encore des imitateurs après votre mort; on ira encore chercher des leçons de crime dans le récit de vos aventures, et vos désordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fournissent encore des blasphèmes et des dérisions aux impies, et des motifs de sécurité au libertinage; l'emportement de la femme de Putiphar s'est conservé jusqu'à nous, et son rang a immortalisé sa faiblesse. Telle est la destinée des vices et des passions des grands et des puissants; ils ne vivent pas pour leur siècle seul, ils vivent pour les siècles à venir, et la durée de leur scandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le savez vous-mêmes, mes frères, encore aujourd'hui ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires scandaleux faits dans le

siècle de nos pères, qui ont conservé jusqu'à nous les désordres des cours précédentes, et immortalisé les passions des principales personnes qui les composaient? Les déréglements d'un peuple obscur et du reste des hommes qui vivaient alors, sont demeurés ensevelis dans l'oubli; leurs passions ont fini avec eux; leurs vices obscurs comme leurs noms, ont échappé à l'histoire, et ils sont à notre égard comme s'ils n'avaient jamais été; et tout ce qui nous reste de ces âges passés, ce sont les égarements de ceux que leur rang et leur naissance distinguaient dans leur siècle; ce sont leurs passions qui en inspirent tous les jours de nouvelles par la naïveté du style et par la licence des auteurs qui nous les ont conservées; et l'unique privilége de leur condition, c'est que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des grands et des puissants renaissent, pour ainsi dire, de leurs cendres, passent d'âge en âge, sont gravés dans des monuments publics, et ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu! qui sont le scandale de tous les siècles, l'écueil de tous les états, et qui serviront jusqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur, et de modèle au déréglement et à la licence!

Enfin, un scandale de séduction. Vos exemples, en honorant le vice, rendent la vertu méprisable; la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous; l'extérieur de la piété est un mauvais air dont on se cache en votre présence comme d'un travers qui déshonore. Combien d'âmes touchées de Dieu ne résistent à sa grâce et à son esprit, que de peur de perdre auprès de vous ce degré de confiance qu'une longue société de plaisir leur a donné! Combien d'âmes, dégoûtées du monde, n'osent se déclarer et revenir à Dieu, pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées; imitent encore vos mœurs et vos plaisirs, dont la grâce les a détrompées, et donnent à la complaisance et à des égards injustes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût et leur nouvelle foi éloigne!

Je ne parle pas, mes frères, des préjugés contre la vertu, que vous perpétuez dans le monde; de ces discours déplorables contre les gens de bien, que votre autorité confirme, qui de vous passent jusqu'au peuple, et maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété, et ces dérisions éternelles des justes, qui ôtent à la vertu toute sa dignité, et confirment les pécheurs dans le vice.

Et de là, mes frères, que de justes séduits! que de faibles entraînés! que d'âmes chancelantes retenues dans le désordre! que d'impies et de libertins rassurés! quel obstacle devenez-vous au fruit de notre ministère! que de cœurs préparés n'opposent à la force de la vérité que nous annonçons que les longs engagements qui les lient à vos mœurs et à vos plaisirs, et ne trouvent que vous seuls en eux qui servent comme de mur et de bouclier à la grâce! Mon Dieu! quel fléau pour un siècle, quel malheur pour les peuples, qu'un grand selon le monde, qui ne vous craint pas, qui ne vous connaît pas, et qui méprise vos lois et vos ordonnances éternelles! C'est un présent que vous faites aux hommes dans votre colère, et la plus terrible marque de votre indignation sur les villes et sur les royaumes.

Oui, mes frères, voilà ce que vous êtes quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractère de vos fautes, le scandale: votre destinée décide d'ordinaire de celle des peuples; les désordres des petits sont toujours la suite de vos désordres, et les péchés de Jacob, dit le Prophète, c'est-à-dire du peuple et des tribus, ne viennent que de Samarie, le siége des grands et des puissants : *Quod scelus Jacob? nonne Samaria?* (Mich. 1, 5.)

Mais quand le scandale, inséparable des péchés des grands et des puissants, n'y ajouterait pas un nouveau degré d'énormité qui leur est propre, l'ingratitude, qui en fait le second caractère, suffirait pour attirer sur eux cet abandon de Dieu qui ferme pour toujours ses entrailles à la bonté et à la miséricorde.

Je dis l'ingratitude, mes frères, car Dieu vous a préféres à tant de malheureux qui gémissent dans l'obscurité et dans l'indigence; il vous a élevés, il vous a fait naître au milieu de l'éclat et de l'abondance; il vous a choisis sur tout le peuple pour vous combler de bienfaits; il a rassemblé sur vous seuls les biens, les honneurs, les titres, les distinctions et tous les avantages de la terre; il semble que sa providence ne veille que pour vous seuls, tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation et d'amertume; la terre ne semble produire que pour vous seuls, le soleil ne se lever et ne se coucher que pour vous seuls; le reste des hommes même ne paraissent nés que pour vous, et pour servir à votre grandeur et à vos usages; il semble que le Seigneur n'est occupé que de vous seuls, tandis qu'il oublie tant d'âmes obscures dont les jours sont des jours de douleur et de misère, et pour lesquelles il semble qu'il n'y ait point de Dieu sur la terre: et cependant vous tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui; votre abondance sert à vos passions, votre élévation facilite vos plaisirs, et ses bienfaits deviennent vos crimes!

Oui, mes frères, tandis que mille malheureux sur lesquels sa main s'appesantit avec tant de ri-

gueur; tandis qu'une populace obscure, pour qui la vie n'a rien que de dur et de triste, l'invoque, le bénit, lève les mains vers lui dans la simplicité de son cœur, le regarde comme son père, et lui donne des marques d'une piété simple et d'une religion sincère; vous, mes frères, qu'il accable de bienfaits, vous, pour qui le monde tout entier semble fait, vous ne le connaissez pas, vous ne daignez pas lever les yeux vers lui, vous ne pensez pas seulement s'il y a un Dieu au-dessus de vous qui se mêle des choses de la terre, vous lui rendez pour action de grâces des outrages, et la religion n'est que pour le peuple.

Hélas! mes frères, vous trouvez si noir et si indigne lorsque ceux dont l'élévation était votre ouvrage vous oublient, vous méconnaissent, se déclarent contre vous, et n'usent du crédit dont ils vous sont redevables que pour vous éloigner et pour vous détruire! Mais, mes frères, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'est-elle pas son ouvrage? N'est-ce pas sa main toute seule qui a séparé vos ancêtres de la foule, et qui les a placés à la tête des peuples? N'est-ce pas la disposition seule de la Providence qui vous a fait naître d'un sang illustre, et qui vous a fait trouver tout d'un coup en naissant, et sans qu'il vous en coûtât rien, ce qu'une vie entière de soins et de peines n'aurait pas pu même vous faire attendre? Qu'aviez-vous à ses yeux plus que tant d'infortunés qu'il laisse dans la misère? Ah! s'il n'avait eu égard qu'aux qualités naturelles de l'âme, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modestie, combien d'âmes obscures nées avec toutes ces vertus, auraient dû vous être préférées, et occuper la place où vous êtes! S'il n'eût consulté que l'usage que vous deviez faire un jour de ses bienfaits, combien de malheureux, dans la même situation où vous vous trouvez, auraient été l'exemple des peuples, les protecteurs de la vertu, et glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui, dans leur indigence même, l'invoquent et le bénissent, au lieu que vous le faites blasphémer et que votre exemple devient une séduction pour son peuple!

Et cependant il vous choisit, et il les rejette; il les humilie, et il vous élève; il est pour eux un maître dur et sévère, et pour vous un père libéral et magnifique. Que pouvait-il faire davantage pour vous engager à le servir et à lui être fidèles? Qu'y a-t-il de plus puissant que les bienfaits pour attirer les cœurs, et pour s'assurer des hommages? C'est de vous seul, Seigneur, disait David au milieu de sa prospérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puissance où je suis élevé; et il est juste, ô mon Dieu! de vous glorifier dans vos dons, de mesurer ce que je vous dois sur ce que vous avez fait pour moi, et de faire servir mon élévation et tout ce que je suis à votre gloire : *Tua est, Domine, magnificentia, et potentia, et gloria.... Nunc igitur, Deus noster, confitemur tibi, et laudamus nomen tuum inclytum.* (I PARAL. XXIX, 11, 13.)

Et cependant, mes frères, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce sont les riches et les puissants qui vivent sans autre Dieu dans ce monde que leurs plaisirs injustes : c'est vous seuls qui lui disputez les plus légers hommages, qui vous croyez dispensés de tout ce que sa loi a de pénible et de sévère, qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes, pour faire servir ses bienfaits à vos passions, et qui laissez au simple peuple le soin de le servir, de lui rendre grâces, et d'observer avec religion les ordonnances de sa loi sainte.

Ainsi souvent, mes frères, le peuple l'adore, et vous l'outragez; le peuple l'apaise, et vous l'irritez; le peuple l'invoque, et vous l'oubliez; le peuple le sert avec un bon zèle, et vous méprisez ses serviteurs; le peuple lève sans cesse les mains vers lui, et vous doutez même s'il existe, vous qui seuls ressentez les effets de sa libéralité et de sa puissance: ses châtiments lui forment des adorateurs, et ses bienfaits ne lui valent que des dérisions et des outrages.

Je dis ses bienfaits, mes frères, car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens extérieurs de la fortune; il vous a fait naître encore avec des dispositions plus favorables à la vertu que le simple peuple, un cœur plus noble et plus élevé, des inclinations plus heureuses, des sentiments plus dignes de la grandeur de la foi; plus de lumière, plus d'élévation, plus de connaissance, plus d'instruction, plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu; cette politesse qui adoucit l'humeur, cette dignité qui retient les saillies du tempérament, cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grâce. De combien de bienfaits abusez-vous donc, mes frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu! Quel monstre d'ingratitude qu'un grand, qu'un homme comblé d'honneur et de prospérité, et qui ne lève jamais les yeux au ciel pour adorer la main qui les lui dispense!

Et d'où croyez-vous aussi, mes frères, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes et les provinces? Ce n'est que pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance, que Dieu frappe quelquefois de stérilité les terres et les campagnes. Sa justice, indignée que vous employiez contre lui ses propres bienfaits, les soustrait à vos passions, répand son indignation sur la terre, permet les guerres et les dissensions, renverse vos fortunes; éteint vos familles, fait sécher la racine de votre postérité, fait passer à des mains étrangères vos titres et vos possessions, et vous rend les exemples éclatants de l'inconstance des choses humaines, et les monuments anticipés de sa colère contre les cœurs ingrats et insensibles aux soins paternels de sa providence.

Voilà, mes frères, les deux caractères inséparables de vos péchés : le scandale et l'ingratitude. Voilà ce que vous êtes quand vous n'êtes pas fidèles à Dieu. Voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne sauriez être médiocrement coupables dès que vous l'êtes. Les passions sont les mêmes dans le peuple et parmi les puissants; mais il s'en faut bien que le crime soit égal, et souvent un seul de vos crimes entraîne plus de malheurs et a devant Dieu des suites plus étendues et plus terribles, qu'une vie entière d'iniquité dans une âme obscure et vulgaire. Mais aussi, mes frères, vos vertus ont le même avantage et la même destinée; et c'est ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Si le scandale et l'ingratitude sont les suites inséparables des vices et des passions des personnes élevées, leurs vertus aussi ont deux caractères particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des fidèles : premièrement, l'exemple; secondement, l'autorité. Et voilà, mes frères, une vérité bien consolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, et bien capable de vous animer à servir Dieu et de vous rendre la vertu aimable. Car ce serait vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés comme un obstacle au salut et aux devoirs que la religion nous impose. J'avoue que les écueils y sont plus dangereux que dans une destinée plus obscure, les tentations plus vives et plus fréquentes; et en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au salut, je ne prétends pas en dissimuler les périls que Jésus-Christ nous a marqués lui-même dans l'Évangile.

Je veux seulement établir cette vérité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le simple peuple; qu'il revient à la religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une seule personne élevée, que de celle presque d'un peuple entier de fidèles; et que vous êtes d'autant plus coupables quand vous oubliez Dieu, qu'il tirerait plus de gloire de votre fidélité, et que vos vertus ont des suites plus étendues pour l'utilité de l'Église et pour l'édification des fidèles.

La première, c'est l'exemple. Une âme d'entre le peuple qui craint Dieu ne le glorifie que dans son cœur; c'est un enfant de lumière qui marche pour ainsi dire dans les ténèbres : elle lui rend des hommages; mais elle ne lui en attire point. Renfermée dans l'obscurité de sa fortune, elle ne vit que sous les yeux de Dieu seul, elle souhaite que son nom soit glorifié, et lui rend par ses désirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ses exemples. Ses vertus sont utiles à son salut, mais elles sont comme perdues pour le salut de ses frères : elle est ici-bas comme ce trésor caché dans la terre, que le champ de Jésus-Christ porte à son insu, et dont il ne fait aucun usage.

Mais pour vous, mes frères, qui vivez exposés aux regards publics et à la vue de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent aussi éclatants que vos noms, vous répandez la bonne odeur de Jésus-Christ partout où celle de votre rang et de vos titres est répandue; vous faites glorifier le nom du Seigneur partout où le vôtre se fait connaître. La même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le ciel. Les avantages de la nature découvrent partout en vous les merveilles de la grâce. Les peuples, les villes, les provinces qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public; vous la prêchez à ceux que vous ne connaissez pas : vous devenez, dit le Prophète, comme un signal de la vertu élevé au milieu des peuples. Tout un royaume a les yeux sur vous, et parle de vos exemples; et jusque dans les cours étrangères votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon était répandu dans toutes les cours de l'Orient, dit l'Écriture, et celle d'Ethan d'Ezrahite, d'Héman et de Chalcol, les principaux enfants de Mahol, n'était pas moins connue à Jérusalem, malgré la distance des lieux qui les faisaient vivre si loin de la Palestine.

Or, dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples! Premièrement, les grands modèles

touchent bien plus, et la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'exemple des grands l'autorise. Secondement, l'idée de faiblesse que les hommes attachent à la vertu tombe dès qu'elle est ennoblie de vos noms, pour ainsi dire, et qu'on peut lui faire honneur de vos exemples. Troisièmement, la modestie et la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reste des hommes dès qu'ils voient en vous qu'on peut être grand et modeste, et que la fuite du luxe et de la profusion, non-seulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation et à la naissance. Quatrièmement, combien d'âmes faibles rougiraient de la vertu, que votre exemple rassure, qui ne craignent plus de marcher après vous, et qui trouvent même beau de suivre vos traces! Cinquièmement, combien d'âmes trop sensibles encore aux intérêts de la terre, craindraient que la piété ne fût un obstacle à leur élévation, et trouveraient peut-être dans cette tentation l'écueil de tous leurs désirs de pénitence, si elles n'apprenaient en vous voyant, que la piété est utile à tout, qu'en attirant les grâces du ciel elle n'éloigne pas celles de la terre! Sixièmement, vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle est devenue un moyen sûr de vous plaire, et que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance et dans votre estime.

Enfin, mes frères, quel honneur pour la religion, lorsqu'elle peut montrer en vos personnes qu'elle sait encore se former des justes qui méprisent les honneurs, les dignités, les richesses; qui vivent au milieu des prospérités sans en être éblouis, qui sont élevés aux premières places sans perdre de vue les biens éternels, qui possèdent tout comme ne possédant rien, qui sont plus grands que le monde entier, et regardent comme de la boue tous les avantages de la terre dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la foi leur montre dans le ciel! Quelle confusion pour les impies de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-aller, qu'en vain ils tâchent de se persuader qu'on n'a recours à Dieu que lorsque le monde nous manque, puisque, comblés des faveurs du monde, vous ne laissez pas d'aimer l'opprobre de Jésus-Christ! Quelle consolation même pour notre ministère de pouvoir nous servir de vos exemples dans ces chaires chrétiennes pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices; de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuses qu'ils nous opposent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu, en leur montrant que les périls qui les environnent ne sont pas plus grands que les vôtres, que les objets des passions au milieu desquels ils vivent sont moins séduisants, que le monde ne leur offre pas plus de charmes et plus d'illusion qu'il vous en offre; que si la grâce peut se former des cœurs fidèles jusque dans le palais des rois, elle peut s'en former à plus forte raison dans le tumulte des villes et sous le toit du citoyen et du magistrat, et qu'ainsi on trouve le salut partout, et que notre état ne devient un prétexte favorable à nos passions que lorsque la corruption de notre cœur est la véritable raison qui les autorise!

Oui, mes frères, je le répète, vous donnez, quand vous servez Dieu, une nouvelle force à notre ministère, plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples, plus de confiance à notre zèle, plus de dignité à la parole de Jésus-Christ, plus de crédit à nos censures, plus de consolation à nos travaux; et en jetant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avait contestées. Que de biens, mes frères, reviennent donc à l'Église de vos exemples! Vous donnez du crédit à la piété, vous honorez la religion dans l'esprit des peuples, vous animez les justes de tous les états, vous consolez les serviteurs de Dieu, vous répandez dans tout un royaume une odeur de vie qui confond le vice et qui autorise la vertu, vous maintenez les règles de l'Évangile contre les maximes du monde; on vous cite dans les villes et dans les provinces les plus éloignées pour encourager les faibles et agrandir le royaume de Jésus-Christ, les pères apprennent vos noms à leurs enfants pour les animer à la vertu; et sans le savoir, vous devenez le modèle des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'exemple de tous les états et de tous les ordres. A peine les principaux des tribus dans le désert, et les femmes les plus distinguées, eurent apporté à Moïse leurs ornements les plus précieux pour la construction du tabernacle, que tout le peuple, entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ses dons et ses présents, et qu'il fallut que Moïse mît des bornes à leurs pieux empressements, et modérât l'excès de leurs largesses.

Ah! mes frères, que de bien, encore une fois, vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples! les plaisirs publics décriés dès que vous ne les autorisez plus par votre présence; les modes indécentes proscrites dès que vous les négligez : les usages dangereux surannés dès que vous les abandonnez;

la source de presque tous les désordres tarie dès que vous vivez selon Dieu : et de là que d'âmes préservées, que de malheurs prévenus, que de crimes arrêtés, que de maux empêchés! Quel gain pour la religion, qu'une seule personne élevée qui vit selon la foi! Quel présent Dieu fait à la terre, à un royaume, à un peuple, quand il lui donne des grands et des puissants qui vivent dans sa crainte! Et quand l'intérêt seul de votre âme, mes frères, ne suffirait pas pour vous rendre la vertu aimable, l'intérêt de tant d'âmes à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devrait-il pas préférer la crainte et l'amour de sa loi à tous les vains plaisirs de la terre? Est-il de plaisir plus doux pour un bon cœur que de devenir une source de salut et de bénédiction pour ses frères?

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour vous, mes frères, c'est que vous ne vivez pas seulement pour votre siècle; je l'ai déjà dit, vos exemples passeront jusques aux siècles suivants : les vertus des simples fidèles périssent, pour ainsi dire, avec eux; mais vos vertus seront conservées dans nos histoires avec vos noms. Vous deviendrez un modèle de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous; vos rangs et vos emplois, vous liant aux principaux événements qui se passent dans notre siècle, vous feront passer avec eux jusques aux siècles à venir; les cours qui succéderont à la nôtre, trouveront encore l'histoire de vos mœurs et de vos saints exemples mêlée avec l'histoire publique de nos jours; vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous suivront; le souvenir de vos vertus, conservé dans nos annales, y servira encore d'instruction à vos descendants qui les liront; et l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célèbres et pleins de gloire et de justice dont parle l'Écriture, que votre piété n'a pas fini avec vous, que le souvenir de vos vertus passera d'âge en âge, que les peuples raconteront jusqu'à la fin votre sagesse et vos exemples, que l'Église publiera vos louanges, et que les biens que vous avez faits, et l'odeur de votre vie se conservera toujours au milieu de nous avec les descendants qui naîtront de la gloire de votre sang, et qui succéderont à vos noms et à vos titres : *Quorum pietates non defuerunt : cum semine eorum permanent bona.* (Eccli. xliv, 10, 11.)

Mais ce n'est pas tout, mes frères : l'exemple rend vos vertus un bien public, et c'est là leur premier caractère; mais l'autorité, qui en est le second, achève et soutient les biens infinis que vos exemples ont commencés : et quand je dis l'autorité, mes frères, que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immense dans les suites fécondes de la piété des grands et des puissants!

Premièrement, la protection de la vertu. La vertu timide est souvent opprimée, parce qu'elle manque ou de hardiesse pour se montrer, ou de protection pour se défendre; la vertu obscure est souvent méprisée, parce que rien ne la relève aux yeux des sens, et que le monde est ravi de pouvoir faire un crime à la piété de l'obscurité de ceux qui la pratiquent. Mais dès que vous en prenez vous-mêmes le parti, mes frères, ah! la vertu ne manque plus de protection; vous devenez les interprètes des gens de bien auprès du prince, déjà si favorable lui-même à la piété, et les canaux par lesquels ils trouvent tous les jours accès auprès du trône; vous mettez en place des hommes justes qui deviennent des exemples publics; vous produisez des serviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumières, de science et de vertu, qui seraient demeurés dans la poussière, et qui, à la faveur de votre nom et de votre appui, paraissent dans le public, mettent en œuvre leurs talents, enrichissent quelquefois l'Église d'ouvrages saints et chrétiens, contribuent à l'édification des fidèles, à l'instruction des peuples, à la consommation des saints; apprennent les règles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, et feront passer dans tous les siècles suivants, avec les monuments pieux de leur zèle, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, et de votre amour pour les justes.

Que dirai-je, mes frères? vous soutenez le zèle des gens de bien dans les entreprises saintes, et votre protection les anime et leur fait surmonter tous les obstacles dont le démon traverse toujours les œuvres qui doivent glorifier Dieu et contribuer au salut des âmes. Que d'établissements utiles aujourd'hui, et qui sont une source de bénédiction dans l'Église, n'ont dû autrefois leur naissance qu'au crédit d'une seule personne élevée, à qui Dieu avait mis dans le cœur de protéger une œuvre dont il devait tirer un jour tant de gloire! Que de pieux desseins et avantageux à l'Église exécutés auraient échoué, si l'autorité d'un juste en place et élevé dans l'Église n'eût aplani toutes les voies qui semblaient en rendre l'exécution impossible! Que de saints ministres de Jésus-Christ, soutenus dans leurs fonctions, auraient cédé aux contradictions, et privé par leur retraite les peuples de leurs instructions et de leurs exemples, si leur vertu n'eût trouvé dans la piéte des grands et des puissants une protection qui assurait

la paix à leur troupeau et l'autorité à leur ministère !

Que dirai-je encore, mes frères? Vous rendez par vos exemples la vertu respectable à ceux qui ne l'aiment pas ; et ce n'est plus une honte d'être chrétien, dès que par là on vous ressemble; vous ôtez à l'impiété cet air de confiance et d'ostentation avec lequel elle ose tous les jours paraître, et le libertinage n'est plus un bon air dès que votre conduite l'improuve; vous maintenez parmi les peuples la religion de nos pères, vous conservez la foi aux siècles qui nous suivront; et souvent il ne faut qu'un grand dans un royaume, ferme dans la foi, pour arrêter les progrès de l'erreur et des nouveautés, et conserver à tout un État la foi de ses ancêtres. La seule Esther conserva le peuple et la loi de Dieu dans un grand empire; le seul Mathathias tint bon contre les autels étrangers, et empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda; et la France ne doit les lumières de l'Évangile et la connaissance de Jésus-Christ qu'à la piété d'une sainte princesse qui conquit à la foi, avec le cœur d'un époux infidèle, un royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui et la portion la plus pure et la plus florissante. Oh! mes frères, que vous êtes grands quand vous êtes à Jésus-Christ! et que votre naissance et votre élévation paraissent avec bien plus d'éclat et de dignité dans les fruits immenses de votre piété que dans le faste de vos passions, et tout le vain attirail des magnificences humaines!

Secondement, les récompenses de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant, dans le choix des places qui dépendent de vous, les préférences qui lui sont dues, et ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique; en ne comptant sur la fidélité des subalternes qu'autant qu'ils sont fidèles à Dieu, et recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conscience et l'innocence des mœurs, sans quoi tous les autres talents ne forment plus qu'un mérite équivoque qui devient ou nuisible ou inutile.

Et de là, mes frères, quel nouveau bien pour le public! quel bonheur pour un royaume où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois sont les récompenses de la vertu, où les affaires publiques ne sont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, et qui ne comptent pour rien le gain du monde entier s'ils venaient à perdre leur âme!

Quel avantage pour les peuples lorsqu'ils trouvent leurs pères dans leurs juges, les protecteurs de leurs faiblesses dans les arbitres de leur destinée, les consolateurs de leurs peines dans les interprètes de leurs intérêts! Que d'abus prévenus, que de larmes essuyées, que d'injustices évitées, quelle paix dans les familles, quelle consolation pour les malheureux, quel honneur même pour la vertu, lorsque les peuples sont ravis de la voir en place, et que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs et pour juges! Quel attrait pour la vertu lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des grâces, et qu'outre les promesses du siècle à venir elle a encore pour elle les récompenses de la terre : *promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ!* (I TIM. IV, 8.)

Et ne dites pas, mes frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs, et qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, et quel abus ils sont capables de faire de la religion pour arriver à leurs fins; mais du moins vous obligez le vice de se cacher, du moins vous lui ôtez l'éclat et la sécurité qui le répand et le communique, vous conservez du moins l'extérieur de la religion parmi les peuples, vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les fidèles; et s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, et il est temps de finir. Oui, mes frères, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien et charitable de vos richesses! Vous mettez l'innocence à couvert, vous préparez des asiles de pénitence aux crimes, vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre, vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses, aux pères le salut de leurs enfants, aux pasteurs la sûreté de leurs brebis, la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin, le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu ou le remède de leurs vices.

Et ici, mes frères, comprenez, si vous pouvez, les fruits immenses de votre vertu et les avantages inexplicables qu'en retire l'Église. Que de scandales évités, que de crimes prévenus, que de maux publics arrêtés, que de faibles conservés, que de justes affermis, que de pécheurs rappelés, que d'âmes retirées du précipice! Que vous contribuez, mes frères, quand vous servez Dieu, à la gloire de l'Église, à l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, à l'honneur de la religion, à la consommation des saints, au salut de tous les fidèles! Qu'il se trouvera un jour d'élus dans le ciel de toute langue et

de toute tribu, qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité, comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables! Quelle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-mêmes qu'en servant Dieu vous lui attirez des serviteurs, et que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples! Non, mes frères, s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élévation, ah! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache, c'est d'y pouvoir devenir, en servant Dieu, la source des biens publics, le soutien de la religion, la consolation de l'Église, et les principaux instruments dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes frères, en ne vivant pas selon Dieu! que l'Église perd en vous perdant; que nous perdons nous-mêmes lorsque vous nous manquez! de combien d'avantages privez-vous les fidèles! quelles consolations vous ôtez-vous à vous-mêmes! Quelle joie dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siècle! Que vous êtes coupables, mes frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu! vous ne pouvez ni vous perdre ni vous sauver tout seuls; vous ressemblez ou à ce dragon de l'Apocalypse, qui, en tombant du ciel où il était élevé, entraîne par sa chute la plupart des étoiles dans l'abîme, ou à ce serpent mystérieux dont parle Jésus-Christ, qui, étant élevé sur la terre, attire heureusement tout après lui : vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs, des plaies ou des ressources publiques. Puissiez-vous, mes frères, connaître vos véritables intérêts, sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de vous, ce qu'en attend l'Église, ce que nous en attendons nous-mêmes! Ah! vous avez une si grande idée de votre rang et de vos places par rapport au monde!

Mais, mes frères, permettez-moi de vous le dire, vous n'en connaissez pas encore toute la grandeur, vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes, vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété, et les priviléges de votre vertu sont bien plus brillants et plus singuliers que ceux de vos titres. Puissiez-vous, mes frères, remplir toute votre destinée! Et vous, ô mon Dieu! touchez, durant ces jours de salut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les grands et les puissants, attirez à vous des cœurs dont la conquête vous assure celle du reste des fidèles, ayez pitié de vos peuples en sanctifiant ceux que votre providence a mis à leur tête; sauvez Israël en sauvant ceux qui le régissent; donnez à votre Eglise de grands exemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, et qui aident jusqu'à la fin à former cette assemblée immortelle de justes qui vous bénira dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ A UNE BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX

DU RÉGIMENT DE CATINAT.

Posuerunt signa : sua signa, et non cognoverunt sicut in exitu super summum.

Ils ont mis leurs drapeaux dans le temple comme un présage de leur victoire, et ils n'ont pas connu quelle était la fin de cette pieuse solennité. (Ps. 73, 4, 5.)

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et par le souvenir de vos victoires passées vous animer à de nouvelles, que je viens, dans le sanctuaire de la paix, mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le ministre est une parole de réconciliation et de vie, destinée à réunir les Grecs et les Barbares; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux; à rassembler sous un même chef toute langue, toute tribu et toute nation; à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes désirs à ceux qui doivent avoir la même espérance; et si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, et des combats de la grâce.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'agneau qui est revenu pacifier le ciel et la terre; dans un temple consacré au chef d'une légion sainte qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire pour suivre l'étendard de la croix; et enfin, que je parle à une troupe illustre qui ne connaît les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête, et le mérite de celui qui la commande; et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement, que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, messieurs, que, laissant là le corps, pour ainsi dire, et le dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que, sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; et que loin de vous entretenir de la gloire des armes, et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état, et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré au pied des autels; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Église consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension; sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout les guerres et les révolutions des États ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain?

Il est vrai, messieurs, que la piété, si pénible même dans les cloîtres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la religion la soutiennent, trouve, dans les dissipations et la licence des armes, des obstacles et des écueils où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce, viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu, sous les yeux mêmes d'un Josué, d'un général sage et religieux, donner dans tous les excès et les crimes des nations. C'est là que des chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion, et se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air; la foi, une faiblesse; la religion, un songe; les vérités du salut, le partage des âmes oiseuses; les terreurs de l'éternité, une vaine frayeur; et la sainteté de nos mystères, souvent l'assaisonnement des débauches. C'est là que le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté; que le crime est une bienséance; la volupté, un mérite; la fureur, une distinction. C'est là que ceux que la politesse, le rang ou l'intérêt même, sous un prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloigne de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire et la vengeance, et ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions que pour être plus vifs sur celles-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune et de leur avancement; qui sacrifient tout, biens, repos, conscience, à leur gloire; qui, insensibles sur la félicité des saints, et sur les biens solides de l'éternité, ne sont occupés qu'à saisir un fantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, et à se ménager des établissements qui sont fondés sur le sable et dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidèles, et que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu! des hommes armés pour votre querelle et pour la défense de vos autels? vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices et devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacriléges le soin de rétablir votre culte et la majesté de vos temples? Et qu'importe que vous soyez déshonoré par les crimes des fidèles ou par l'infidélité de vos ennemis? qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs? qu'importe que les dispersions d'Israël se rassemblent, si les tribus restées à Jérusalem surpassent même les profanations des sujets de Jéroboam?

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes et loin des dangers de la guerre, peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus régulière et d'une mort chrétienne.

En effet, messieurs, le loisir que l'âge ou une

lente infirmité laisse aux réflexions; le long usage des plaisirs et le dégoût ou les désagréments qui les suivent; l'expérience du monde et de ses inutilités, dont un bon esprit même se lasse et revient tôt ou tard; les perfidies et les supercheries du commerce, qui toutes seules sont capables de dégoûter une âme bien faite et lui faire prendre le parti de la retraite et de la piété; tout cela aide les opérations de la grâce dans le cœur des mondains, leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de conversion, les arrache peu à peu à leurs faiblesses, et quelquefois fait que, fatigués du monde, ils se donnent à Jésus-Christ.

Je sais que cette espérance des pécheurs périt souvent; que se flatter d'une expérience tardive, c'est insulter à la grâce et à la justice d'un Dieu vengeur; que renvoyer à des années de langueur et d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été; que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours; que négligé, il néglige à son tour; et que la vertu qui vient si tard n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice. une régularité de l'âge plutôt que du cœur, et une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jésus-Christ. Cependant la religion ne veut pas qu'on désespère : et plus d'une fois, ô mon Dieu! vous avez appelé des ouvriers à la onzième heure du jour, et guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitents, et peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.

Mais pour vous, messieurs, qui, au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur* (I Reg. xx, 3); vous qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs que par le plus faible de tous les liens : ah! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance? est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre? Mais vous, qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur? Vous est-il jamais arrivé de repasser, en pareille occasion, dans l'amertume de votre cœur, toutes les années de votre vie? Avez-vous jamais pensé, dans ces circonstances, à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre âme? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais; on éloigne même ces pensées, comme dangereuses à la valeur; on redouble les plaisirs et les excès pour faire diversion et s'empêcher soi-même de s'en occuper; et l'on passe, hélas! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu! et si commune cependant aux personnes à qui je parle! Vous le savez, mes frères, et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès : vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés dans le temps même peut-être qu'ils faisaient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranlerait-elle pas? pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise? Est-ce parce que ces exemples sont trop fréquents, que vous n'en êtes plus frappés? c'est-à-dire, que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher à la bonté et à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a sauvé de tant de périls et conservé jusqu'à présent que pour vous ménager plus de loisir de vous convertir à lui? pourquoi changeriez-vous ses desseins de miséricorde en des desseins de colère; et emploieriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre salut, à prolonger le cours de vos iniquités?

Eh! si, dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige et dont vous-même crûtes ne jamais sortir, le glaive de la mort vous eût frappé, quelle eût été, mon frère, votre destinée? quelle âme auriez-vous présentée au tribunal de Jésus-Christ? quel monstre d'ordures, de blasphèmes, de vengeances! N'êtes-vous pas effrayé de vous représenter alors sous la foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant sa face, et les abîmes éternels ouverts à vos pieds? Sa main toute-puissante vous délivra, il vous couvrit de son bouclier; son ange détourna lui-même les coups qui, en décidant de votre vie, auraient décidé de votre éternité, et quel usage en avez-vous fait depuis, quelle reconnaissance envers votre libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui? vous l'avez fait servir à l'iniquité; et d'un membre de Jésus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte et d'infamie. Ah! vous avez bien su mettre le danger que vous courû-

tes alors à profit pour votre fortune; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut? vous l'avez fait valoir auprès du prince, mais en a-t-il été question auprès de Dieu; vous en êtes monté d'un degré dans le service, et vous voilà toujours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez, craignez que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée, qu'il ne vous traite comme l'impie Achab, et qu'un coup parti de sa main invisible n'aille, à la première occasion, terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, Messieurs! La voie des armes, où les engagements de la naissance et le service du prince vous appellent, est, à la vérité, brillante aux yeux des sens, c'est le seul chemin de la gloire, c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom; mais en matière de salut, de toutes les voies c'est la plus terrible. Voilà les périls, voici les moyens de les éviter.

Car enfin le bras de Dieu n'est pas raccourci; le salut n'est nulle part impossible, le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter; le Seigneur a ses élus partout, et les mêmes dangers qui sont des écueils pour les réprouvés deviennent des occasions de mérite aux justes.

Et, pour entrer ici dans un détail qui vous le fasse sentir, quels sont, dites-moi, dans votre état, les écueils que la grâce ne puisse vous faire éviter? quels sont les maux qui n'aient en même temps leurs remèdes?

Je sais que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre; que l'Évangile, qui fait un vice de cette passion, ne saurait prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu; et qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvements qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais, outre que le désir de voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins et établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui; outre, dis-je, que ce désir environné de toutes ces précautions n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée, qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des chrétiens et les promesses de la foi? des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là! que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble! Et d'ailleurs est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? Le prince est éclairé, je le sais; mais peut-il tout voir de ses yeux? Combien de vertus obscures et négligées! combien de services oubliés ou dissimulés! et d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout à coup du néant, vont de plain-pied saisir les premiers postes! et de là quelle source de désagréments et de dégoûts! On se voit passer sur le corps par des subalternes, gens qu'on a vus naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez même pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge, et qu'on ne rapporte de ses longs services, qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances? Vous-mêmes, qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères; on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux; et on ne s'aperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, et nous faire rapporter au Roi du ciel, au yeux de qui rien n'échappe, et qui nous tiendra compte de nos plus petits soins, des services que nous rendrons aux rois de la terre qui souvent, ou ne peuvent les voir, ou ne sauraient les récompenser.

Mais quand même votre bonheur répondrait à vos espérances; quand même les douces erreurs et les songes sur lesquels votre esprit s'endort deviendraient un jour des réalités; quand même, par un de ces coups du hasard qui entrent toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevés à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines : que sont les fidélités d'ici-bas? et quelle est leur fragilité et leur rapide durée! Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant, et disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat, mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts? Les chimères de la gloire et l'immortalité ne sont là d'aucun secours : le Dieu vengeur, qui, du haut de son tribunal, pèse leurs actions et discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons et sur ce que nous pensons d'eux ici-bas; et tous ces grands traits, qui font tant d'honneur à leur mémoire, et qui enrichissent nos

annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, et les traits les plus honteux de leur âme aux yeux de Dieu.

Hélas! messieurs, que sont les hommes sur la terre? des personnages de théâtre. Tout y roule sur le faux; ce n'est partout que représentation, et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affraire que d'une scène. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre: tout y entre, et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent; ainsi la figure du monde change sans cesse; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice!

Eh! faisons après cela des projets de fortune et d'élévation : nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses : prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur; et ne faisons jamais une seule demarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point! C'est une fureur dont on ne croirait pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y était.

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille? Les soupçons, les jalousies, les craintes, les agitations éternelles et inévitables aux grands emplois, le sort journalier des armes, la faveur des concurrents, la fatigue des ménagements et des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend, et tant de revers à essuyer; le vide même des prospérités temporelles qui, de loin, piquent et attirent le cœur, mais qui, touchées de près, ne peuvent ni le fixer ni le satisfaire : est-il de félicité que tout cela ne trouble et n'altère? et ceux que vous regardez comme les heureux du siècle, sont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur, à qui seul appartient la gloire et la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est point pour lui de félicité durable et tranquille hors de vous; que tout ce qui plaît ici-bas peut amuser le cœur, mais ne saurait le satisfaire: que la gloire et les plaisirs ne piquent presque que dans le moment qui les précède; que les inquiétudes et les dégoûts qui les suivent sont des voix secrètes qui nous appellent à vous; et que quand même on pourrait se promettre une fortune paisible, ce ne serait qu'une vapeur dont un instant décide, et qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment!

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, messieurs, c'est que dans une vie rude et pénible, dans des emplois dont les devoirs passent quelquefois la rigueur et les travaux des cloîtres les plus austères, vous souffrez toujours en vain pour l'autre vie, et très-souvent pour celle-ci. Ah! du moins le solitaire dans sa retraite, obligé de mortifier sa chair et de la soumettre à l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une récompense assurée et par l'onction secrète de la grâce qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous, au lit de la mort, oserez-vous présenter à Jésus-Christ vos fatigues et les désagréments journaliers de votre emploi? oserez-vous le solliciter d'une récompense? Et qu'a-t-il dû mettre sur son compte dans toutes les violences que vous vous êtes faites? Cependant les plus beaux jours de votre vie, vous les avez sacrifiés à votre profession : dix ans de service ont plus usé votre corps qu'une vie entière de pénitence. Eh! mon frère, un seul jour de ces souffrances consacré au Seigneur, vous aurait peut-être valu un bonheur éternel; une seule action pénible à la nature et offerte à Jésus-Christ, vous aurait peut-être assuré l'héritage des saints : et vous en avez tant fait en vain pour le monde!

Ah! la mollesse et l'inutilité damneront ceux qui habitent les villes : mais pour vous, messieurs, ce sera le méchant usage que vous faites de vos peines et de vos fatigues. Eh quoi! vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins mêmes, quand il s'agit de votre devoir : eh! voilà le plus difficile fait; ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien. Soutenez ces travaux avec une foi chrétienne; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités; et puisqu'il faut le souffrir, ne les souffrez pas sans mérite. Si le prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas : c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune. Vos services ne seront, comme cela, jamais perdus; et les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix et d'éternité. Mais encore une fois vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut, et vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

C'est ainsi, Seigneur, que votre loi se justifie devant les hommes, que vous paraissez vous-même juste dans vos jugements, et qu'au jour terrible de

vos vengeances vous vous servirez de la vie rude et laborieuse d'un homme de guerre pour confondre la lâcheté du mondain et ses excuses sur la difficulté de vos préceptes ; et que, d'autre part, l'amour du mondain pour les plaisirs condamnera le peu d'usage que l'homme de guerre a fait de ses souffrances. Voilà donc, messieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une ressource de grâce.

Mais cette réputation de valeur, si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur et l'humilité chrétienne ? Mais qu'est-ce que la valeur, messieurs ? est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité mal entendue de gloire, un emportement de mauvais goût ; une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaîté de cœur, seulement pour avoir la gloire d'en être sorti ? Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre ? Quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur ? La sagesse, la circonspection, la maturité n'y entrent-elles pour rien ? Quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vus dans ce siècle à la tête de nos armées, et dont les noms vous sont encore si chers ? Les Turenne, les Condé, les Créqui, par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire et de réputation au delà duquel il est défendu de prétendre ? Le sage et vaillant général à qui cette province doit sa sûreté, et le reste du royaume sa paix et son abondance, lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef, et sous le nom et les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du prince et le bonheur de l'État l'ont placé, par une valeur indiscrète ? et la sagesse, qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté ou à son mérite ou à sa fortune ?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu ; et cette noble ardeur qui, au milieu des combats, est générosité et grandeur d'âme, n'est plus, hors de là, que rusticité, jeunesse de cœur, ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on, dans les troupes, d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion ? Eh quoi ! Seigneur, il y aurait donc de la gloire à servir les rois de la terre ; et ce serait bassesse et lâcheté que de vous être fidèle ! et qu'y avait-il autrefois dans les armées des empereurs païens de plus intrépide dans les périls que les soldats chrétiens ? Cependant, messieurs, c'étaient des gens qui, au milieu de la lience des troupes, avaient leurs heures marquées pour la prière, passaient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, et qui, au sortir d'une action, savaient fort bien courir à l'échafaud, et y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la foi.

Il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'âme, ce noble respect pour votre Dieu, ce fonds solide de foi et de religion, cette exactitude de si bon goût aux devoirs essentiels du christianisme, cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens, cette supériorité d'esprit et de cœur qui fait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison ; qui peut vous dispenser de l'avoir ? et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé ?

Croyez-moi, messieurs, la religion rassure l'âme, bien loin de l'amollir : on craint bien moins la mort quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme voit le péril de sang-froid, et l'affronte courageusement dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du prince, honore le Seigneur, et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Et en effet, la piété est déjà en elle-même une grandeur d'âme. Rien ne me paraît si héroïque, ni si digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien sur toutes ses passions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainsi dire, sans cesse son âme entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvements, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer mille désirs qui flattent, mille espérances qui amusent, tenir contre les séductions du commerce et la force des exemples, et, toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du ciel ? Ah ! il faut n'être pas né médiocre pour cela. La grâce a ses héros, qui ne doivent rien à ceux que les siècles passés ont admirés ; et assurément celui qui sait vaincre ses ennemis domestiques, et qui, dès longtemps, s'est aguerri à mépriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'État, et aura bien moins de peine à exposer avec intrépidité sa propre vie.

Et d'ailleurs, messieurs, parut-on jamais plus détrompé qu'on l'est dans ce siècle, de cette vieille

erreur qui faisait consister le courage à mépriser sa religion et son Dieu? C'est là aujourd'hui le partage des malheureux. Les devoirs du christianisme entrent dans les bienséances du monde poli, et l'on donne au moins les dehors de la religion à l'usage.

Enfin, les Moïse, les Josué, les David, les Ézéchias, ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la religion. Les siècles chrétiens ont eu leurs Constantins et leurs Théodoses, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux au pied des autels. Nous vivons sous un prince qui, n'ayant plus rien à souhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devait en être comme le dernier trait; qui, tous les jours, va humilier sous le joug de Jésus-Christ, une tête chargée des marques de sa grandeur et de ses victoires, et qui, dans le temps que tout retentit de son nom et du bruit de ses conquêtes, sait répandre son âme devant le Seigneur, et gémir en secret sur le malheur des peuples, et les tristes suites d'une guerre si glorieuse pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, sous un prince si religieux, des esprits de foi et de piété sur ces guerriers armés pour sa querelle! Bénissez vous-même ces étendards sacrés; laissez-y des traces de sainteté, qui, au milieu des combats, aillent aider la foi des mourants et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent, faites-en des signes assurés de la victoire : couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi : servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre; environnez-la de votre force; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous servîtes autrefois pour exterminer les Assyriens; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort; répandez sur ses ennemis des esprits de terreur et de vertige, et faites sentir sa valeur aux nations jalouses de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les empires et les royaumes; apaisez les esprits des princes et des peuples; laissez-vous toucher au pitoyable spectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris et les plaintes des peuples montent jusqu'à vous; que la désolation des villes et des provinces aille attendrir votre clémence; que le péril et la perte de tant d'âmes désarment votre bras, depuis si longtemps levé sur nous; que tant de profanations que les armes traînent toujours après soi, vous fassent enfin jeter des yeux de pitié sur votre Église. Écoutez les gémissements des justes, qui, touchés des calamités d'Israël, vous disent tous les jours avec le Prophète : Seigneur, nous avons attendu la paix, et ce bien n'est pas encore venu : nous croyions toucher au temps de consolation, et voilà encore des troubles.

Ce sont vos iniquités, chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colère de Dieu sur nos déréglements. En vain nous gémissons sur les malheurs du temps et sur l'accablement de nos familles. Eh! gémissons sur nous-mêmes : apaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs; rétablissons la paix de Jésus-Christ dans nos cœurs, calmons nos passions et nos ennemis domestiques : et nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France apaisés, la paix rétablie partout, et un repos éternel succéder à celui d'ici-bas.

Ainsi soit-il.

ORAISONS FUNÈBRES.

AVERTISSEMENT [1].

Il est rare qu'un même homme sache aller au cœur, le touche, le remue à son gré par la force de son éloquence, et qu'il réussisse également bien, lorsqu'il sera question de faire un éloge. C'est une réflexion que fait Cicéron, en parlant des orateurs. Ces deux talents sont aussi différents dans le but qu'ils se proposent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'esprit par des traits brillants et ingénieux, l'amuser par des descriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie et la pureté du style; il est presque plus occupé de la manière d'exprimer les choses, et de la tournure qu'il doit leur donner, que des choses elles-mêmes. L'autre ne pense qu'à intéresser le cœur, et à le faire entrer dans ses sentiments; s'il ne néglige pas les ornements qui naissent du fond du sujet, il écarte avec soin tout ce qui ne ferait qu'une vaine parure dans le discours. Chacun de ces talents demande donc un caractère d'esprit qui lui soit assorti. Voilà pourquoi il n'est pas ordinaire de les trouver réunis dans la même personne.

Ce fut cependant par des oraisons funèbres que Massillon, si touchant, si intéressant dans ses sermons, commença à se faire un nom dans le monde parmi les orateurs. Il était extrêmement jeune, lorsqu'il fit celle de Henri de Villars, archevêque de Vienne; et peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroy, archevêque de Lyon : et néanmoins quels applaudissements ces deux pièces ne reçurent-elles pas? Dès lors ses supérieurs le destinèrent à la chaire. Ils avaient été indécis jusqu'à ce moment sur le genre d'étude auquel ils devaient le fixer, parce qu'il avait paru jusques alors également propre à tout : belles-lettres, philosophie, théologie, tout paraissait être son talent dès qu'il s'y appliquait. Mais le succès étonnant qu'il eut, dès qu'il se montra dans la chaire, fit juger qu'il devait s'y consacrer uniquement : on eut bien de la peine à surmonter sa répugnance; enfin il se rendit, et ne songea plus qu'à répondre aux vues de ses supérieurs.

La première oraison funèbre qu'il composa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du prince de Conti, fort applaudie lorsqu'elle fut prononcée, fort critiquée ensuite lorsque l'impression l'eut rendue publique. Il en a depuis composé trois autres qui n'avaient point encore vu le jour : celle du grand Dauphin, celle du feu roi, et celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV une noblesse d'expression, qui égale en quelque sorte la grandeur du sujet qu'il traitait.

[1] Cet avertissement est celui de l'ancienne édition

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE DE VILLARS,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ;... zelatus sum bonum, et venter meus conturbatus est, propterea bonam possidebo possessionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse; j'ai eu du zèle pour le bien, et mes entrailles ont été émues sur les misères de mon peuple, et je posséderai un héritage éternel. (Au chap. LI de l'*Ecclésiastique*, vers. 20 et suiv.)

Étais-je destiné, messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux prélat? et le ciel n'avait-il donc permis que je vinsse être le témoin de sa vie, que pour me ménager, ce semble, de loin un si triste et un si lugubre ministère? Contraint tant de fois par sa modestie à supprimer ses louanges dans la chaire évangélique, fallait-il que je ne fusse autorisé à les publier que par sa mort? Il est donc vrai que le premier hommage public que sa vertu devait avoir de moi, serait un éloge funèbre.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que du haut de votre sagesse, vous réglez nos destinées : c'est ainsi que confondant nos conseils, surprenant nos désirs et anéantissant nos espérances, vous affermissez notre foi : c'est ainsi que diversifiant vos voies, vous instruisez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, consumé de langueur et d'infirmités, voit de loin l'appareil de son sacrifice, exhale chaque jour une portion de son âme, et se sent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une seule : l'autre encore plein de force et de santé, est frappé soudain; son âme tout entière, pour ainsi dire, devient la proie de la mort, et entre les horreurs du tombeau et les délices d'une santé parfaite, ne met presque que le dernier soupir d'intervalle.

Heureuse l'âme qui pendant ses jours les plus sereins, a su prendre des mesures contre la surprise des vents et de l'orage! heureuse celle qui ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zèle pour le bien, et dont les entrailles ont été émues sur les misères publiques! Ah! qu'une lente infirmité lui

annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles; sa mort peut être différente, mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, chrétiens : vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événements éclatants, où l'orateur, peu instruit de son ministère, vient dans ce lieu saint étaler avec art la figure d'un monde profane; et jusque sur le tombeau fatal, donne du corps et de la réalité au fantôme que le siècle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, messieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le pontife du sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du siècle, et sous le spécieux prétexte du bien public l'autorisent à violer ses devoirs particuliers; ni de ces intrigues pénibles, où l'on voit les interprètes des secrets du ciel devenir les dépositaires des mystères des cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jéricho, et les docteurs des tribus d'Israël se glorifier d'être les législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux prélat n'est mêlée qu'avec celle de son diocèse : ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministère; ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs; et pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du sanctuaire même les ornements sacrés qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'oint du Seigneur; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du prince des prêtres. Le siècle, qui n'eut jamais de part à ses actions, n'en aura point aussi à ses louanges. Nous sortirons de l'Égypte pour rendre les devoirs suprêmes à cet autre Jacob : mais les pompes de Pharaon ne viendront plus comme autrefois jusque dans une terre sainte, honorer les cendres et la mémoire des patriarches.

Ce n'est pas que j'ignore là-dessus les vaines pensées des mondains. Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes, sur quoi roule tout le siècle présent, il leur faut des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux; et ce n'est guère qu'aux grands défauts, qu'ils savent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni, qui ne donne rien aux spectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. Ce qui sert de spectacle à Dieu et aux anges, paraît à peine digne de l'attention des hommes. On dirait que pour mourir avec honneur, il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien. La solennité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue; et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art, que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice.

Telle est la prudence du siècle, je le sais : mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Égypte, durant la solennité même de l'immolation de l'Agneau? viens-je, par un discours profane, suspendre l'attention des ministres gravement assemblés autour de l'autel et appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique? viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone? viens-je, en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs, et dégrader l'honneur du sacerdoce? Ah! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux, où l'orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, et où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau ne brillera dans cet éloge funèbre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu, et touché presque de vos mains, sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministère, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet éloge, ont mille fois servi de matière aux vôtres : et s'il était permis au peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place, il dirait comme moi, que sa vie fut toujours réglée par la loi : *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute mea;* que son autorité fut toujours utile à l'Église : *Zelatus sum bonum;* et que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres : *Et venter meus conturbatus est.* Représentons-le donc comme un homme juste et irréprochable, comme un pontife fidèle, et comme un père charitable.

C'est l'éloge que je consacre à la mémoire de messire Henri de Villars, archevêque et comte de Vienne, primat des primats. Esprit Saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchants, qui, en faisant le discernement des pensées du juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, et qui n'élève ce pieux et lugubre monument à la religion, que sur les débris de l'idole du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

L'innocence des mœurs, je le sais, n'est pas toujours le fruit des la piété des ancêtres, ni des secours de l'éducation. Il y a des enfants de colère, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déjà méditer l'iniquité parmi les leçons de vertu qu'ils reçoivent de leurs pères, et qui ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en haut et descend du Père des lumières ; qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un père faible et mortel ; et que la piété est le don d'un Esprit qui souffle où il veut, et non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien. (SAP. IX, 10.)

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées : qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos pères font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été ; et que dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendants secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit l'Apôtre, les branches le sont aussi ; et il est malaisé que d'une masse pure et brillante, on ne tire que des portions viles et flétries. (ROM. XI, 16.) N'en cherchons pas d'exemple hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, et je ne sais quelle élévation d'âme coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat et la vertu paraissent presque de la même date, où les exemples qui la règlent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent ; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avait depuis longtemps établi sa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions.

Un père, dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priser les voies du Seigneur par ses instructions, et les lui montra par ses exemples. Effrayé de la déplorable vanité des personnes de son rang, qui croiraient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquaient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux ; qui regardent comme des soins roturiers le soin de l'éducation, sans quoi se souille et s'épaissit la noblesse du sang ; confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques ; mettent à prix la destinée de leurs enfants ; et pour se trop souvenir de leurs grandeurs, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez : effrayé dis-je de ce désordre, il l'évita ; et le Seigneur bénissant ses soins, il ébaucha, sans le savoir, à la France, un ministre sage et illustre dans les cours étrangères, distingué dans la nôtre, né pour ménager l'esprit des rois et la fortune des royaumes, habile à ramener à l'utilité de la patrie et à la gloire de son prince, les humeurs et les intérêts divers des peuples voisins ; et le pieux prélat qui fait le triste sujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle est tout ensevelie dans l'obscurité des fonctions du sacerdoce.

Aussi les amusements de son enfance ne furent que des essais de vertus. Incapable encore de connaître la créature, il levait déjà ses mains pures vers le Créateur. Il apprit à consacrer son cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même ; et la piété, qui toujours est le fruit tardif de la grâce, n'attendit pas jusques ici la raison.

Qu'attendez-vous, messieurs, de ces heureuses prémices ? Le ciel qui brille le matin, n'annoncerait-il, selon la parole évangélique, que des brouillards et des tempêtes ? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur et de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire ? et à peine sorti des mains de Samuel, suffira-t-il à cet autre oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs et les vains transports des prophètes du siècle, pour devenir furieux et prophétiser avec eux ? De si belles espérances ne donneraient-elles qu'un sort commun, qu'une jeunesse emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge et qui ne laisse guère qu'aux passions le soin de régler ses plaisirs ; qu'une maturité ambitieuse qui ne connaît point d'autre honneur que le secret de s'en attirer ; qu'une vieillesse endurcie, qui dans le débris d'un corps usé et à demi mort, nourrit des passions encore toutes vivantes ; qui au lieu de soupirer sur les iniquités qu'elle s'est permises, ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre ; et qui de sa vie passée, ne regrette rien, sinon qu'elle soit passée ?

Ah ! si je n'avais que ces mystères d'iniquité à vous annoncer au milieu des mystères saints ; si, comme autrefois Samuel envers Saül (I REG. XV, 30), il fallait honorer l'oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à son rang la honte de ses faiblesses, que pour édifier notre piété par le souvenir de ses vertus, je me serais contenté d'accorder en secret des larmes à une mort qui me fut sensible, sans donner ici à sa mémoire des éloges qui ne lui seraient pas glorieux. Loin de venir interrompre le sacrifice terrible, pour faire revivre le souvenir de ses actions, moi-même je l'aurais offert au Très-Haut, pour obtenir que le souvenir en fût effacé du livre éternel : et, toute chère que me sera

toujours sa mémoire, j'aurais satisfait à ma reconnaissance, sans manquer à mon ministère.

Mais la religion défend-elle de sonder un cœur qu'elle occupa tout entier? Grâces au Seigneur, je ne craindrai point de l'exposer à vos yeux; et je n'aurai pas besoin, pour vous le faire estimer, de vous le faire méconnaître; et pour sauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obscure mort, il ne faudra pas comme Michol le dérober aux yeux; et ne substituer que son fantôme à sa place. (1, Reg. xix, 13.)

Quelle fut sa retenue en un âge, où pour être vertueux et régulier, il suffit presque d'empêcher que le vice ne nuise, et savoir bien choisir ses débauches!

Quel fonds de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur, où le poids des affaires et les bienséances de la dignité, altèrent l'humeur, ou la déconcertent; et où l'on est d'autant plus vif sur les injures qu'on se voit toujours investi d'hommages!

Quelle noble simplicité dans un siècle où l'art des raffinements a passé jusqu'au peuple; où tout est confondu, et par sa misère et par sa vanité; et où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de calamités inouïes dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouïs!

Vous qui vîtes couler ses premiers jours, sages vieillards d'Israël, qui témoins de la première gloire de ce temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes, sans pouvoir être consolés par l'espérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté? Fallut-il excuser les égarements de son cœur sur la fatalité de l'âge? envelopper des désordres présents dans l'espoir d'une régularité à venir? chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus? attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste; et de la violence du mal, en faire presque le seul présage de guérison?

Son âme fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour; et comme ces trois jeunes princes juifs, il vécut parmi les délices des Babyloniens sans toucher aux viandes, et sans s'enivrer du vin de Babylone. (Dan. 1, 8.)

L'usage et les réflexions qui enveloppent l'âme, et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent en art le commerce de la société, aidèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il n'était pas de ces hommes enfoncés et impénétrables, sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples; que l'on ne révère tant que parce qu'on ne les a jamais vus; et qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisements artificieux de la prudence du siècle! vaine science des enfants d'Adam! coupable trafic de mensonge et de vérité! je n'aurai pas besoin aujourd'hui, pour m'accommoder à mon sujet, de vous donner ici des titres spécieux, et qui ne sont dus qu'à la sagesse de la croix, et à la simplicité chrétienne.

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal, et prudent pour le bien; un homme dont ce siècle malin n'était pas digne; une de ces âmes faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi était encore une vertu, où une noble ingénuité tenait lieu d'art et de finesse, où dans les plaisirs innocents d'une douce société, le plus loyal était toujours le plus habile; où l'art des précautions était inutile, parce que l'art de se contrefaire n'était pas encore inventé; et où toute la science du monde se réduisait à ignorer les lois et les usages du nôtre.

Ici, je sens que mon discours s'anime : je me représente notre prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes les heures, ne retenant de son rang que le privilége de pouvoir être importuné : je me le représente, et pourrais-je le dire sans réveiller votre douleur? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les fidèles, et ne se faisant pas une vaine bienséance de se rendre invisible, et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Fallait-il pour pénétrer jusques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, et par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles! Quelle barrière y eut-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments sacrés de solitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la paresse? Sa maison ressemblait-elle à ces maisons d'orgueil et de faste où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit et leur justice; où dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la Divinité se montre; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui; et où comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu longtemps, cet autre ange du Seigneur paraît enfin, et guérit à peine un malade? (Joan. v, 4.)

La contagion des dignités et de la grandeur, ne lui forma pas cet œil superbe, et ce cœur insatiable d'honneurs dont parle le Prophète. (Ps. C, 5.) Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger : disons plus, il ne sut pas les souffrir : on aurait dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisaient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperaient de mort, si pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand et de plus digne de la religion, s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation, et pour en paraître plus digne : la modération, je le sais assez, souvent n'est que le sceau de l'orgueil : la vanité qui se montre n'est ni la plus habile, ni la plus à craindre; et celui qui s'empresse pour se faire honorer, ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs, ni des outrages; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses; ne distinguer même ses ennemis que par les grâces qu'on leur accorde; être armé de la verge pour punir les murmures, et ne s'en servir, comme Moïse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne saurait bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, messieurs, nul de nous ne l'ignore : on aurait dit que le seul secret, pour se le rendre favorable, était de l'avoir offensé. Les traits les plus piquants n'allaient, ce semble, jusque dans son cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avaient lancés; et comme ce lion mystérieux, dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisait presque de l'avoir déchiré, pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur et la rosée des grâces. Puissiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis, c'est leur pardonner; et qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec mesure! Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, et représentons-le comme un pontife fidèle.

DEUXIÈME PARTIE

Dieu ne nous a pas donné, disait autrefois saint Paul, parlant pour tout le corps de l'épiscopat, un esprit de faiblesse, mais un esprit de force et d'amour : *Sed spiritum virtutis et dilectionis.* (II TIM. I, 7.)

Qu'est-ce en effet, mes frères, qu'un évêque si peu soigneux de faire revivre la grâce de l'imposition, s'il a éteint cet esprit; ou si ayant franchi par une ambitieuse intrusion, cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu? Hélas! faut-il le dire ici? c'est un arbre deux fois mort et déraciné, et qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée (EP. JUD. 12.) : c'est un roseau que le vent agite (LUC, VII, 24), et sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur : c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paraître la gloire du Seigneur dans le temple, et qui nous la dérobe par sa noirceur : c'est un astre errant, qui destiné à nous garder parmi les obscurités des sens et de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route : c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, et qui placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie et de mort (IV REG. XVIII, 4) : et pour tout recueillir en un mot, c'est un mystère d'iniquité inconnu presque à ces siècles heureux qui nous ont précédés, dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, et qui ne sera révélé que dans son temps. (II THESS. II, 7, 8.)

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'épiscopat, et trouvant à côté de ses ancêtres une si longue succession de sages pontifes, notre pieux prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déjà depuis plus d'un siècle, étaient assis sur le trône sacré de ce saint temple des prélats de son sang : la souveraine sacrificature était presque devenue l'héritage de sa tribu; et par un privilége nouveau au sacerdoce de Melchisédech, elle était transmise selon les lois d'une succession charnelle, sans s'y transmettre selon les lois de la chaire et du sang. Mais que ne puis-je passer rapidement sur cet endroit de mon discours! Nos pères, élevés à respecter ce nom, nous avaient élevés au même respect; nos vieillards, voisins presque de ces temps heureux où commencèrent à gouverner l'Église les pontifes de cette maison, en racontaient avec allégresse au milieu de leur famille, l'histoire à leurs neveux, et les marquaient chacun par leur propre caractère : nous-mêmes, accoutumés à vivre sous de si paisibles lois, promettions à ceux qui viendraient après nous, le même avantage. Trop cruelle Italie! pourquoi vîtes-vous couper le fil d'une si longue suite de pontifes? et pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'espoir d'un successeur, nous ôtâtes-vous la seule ressource qui nous restait, dans la perte que nous venons de faire?

Mais, hélas! suis-je destiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille? et faut-il pour vous rappeler la glorieuse succession des prélats qu'elle vous a fournis, vous faire souvenir à ses yeux que vous n'en devez plus attendre? Épargnons à l'illustre fille qui m'écoute, le souvenir encore trop cher d'un frère dont la mort lui causa tant de larmes; et pour la consoler sur le triste accident qui nous assemble ici, ne faisons pas revenir ses malheurs passés.

L'épiscopat est un ministère de force et de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit sacré du sacerdoce, l'évêque soit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux surprises de la bienséance, à la rapidité de l'usage; qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des lois et de la discipline de nos pères; qu'il sache ramener les abus à leur origine; et que comme l'arche d'Israël au milieu du Jourdain (Jos. III, 16), il fasse remonter les eaux vers leur source, et ne s'y laisse pas entraîner soi-même.

Ne croyez pas, messieurs, que sur ces traits primitifs de l'épiscopat, je vienne ici, pour faire honneur à mon sujet, vous former à loisir un de ces portraits originaux, où tout se sent de la plus pure antiquité, et que l'on ne trouve si beaux, que parce qu'ils ne ressemblent à personne. Malheur à moi si je faisais d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, et si par des louanges excessives, aidant les fidèles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumais à en rabattre.

J'aime mieux vous faire souvenir que dans un siècle où la charité est refroidie, où les devoirs de l'épiscopat sont ou réduits par l'usage, ou bornés par la puissance séculière, ou adoucis par le déréglement des fidèles, c'est presque faire le bien que de le souhaiter; et que si le prélat que je loue n'a pu remonter jusques à la source, et ramener ces premiers âges de l'épiscopat, il ne s'est du moins pas laissé aller aux faiblesses et aux relâchements du nôtre.

Appelé à l'agence dans ces temps périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie, ne laissait espérer aux droits de l'Église qu'une faible protection, il ne fit paraître ni moins de zèle, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom si honorable à la France, si cher à nos troupes, si redoutable encore aux ennemis : je ne craindrai pas de rappeler quel fut, pour l'erreur de ses ancêtres, un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'hérésie, entreprit de lui bâtir un temple dans une de ses terres; et comme un autre Michas, il voulut avoir auprès de la maison de ses pères, ses dieux, son lévite, et tout l'appareil superstitieux de son culte. (JUDIC. XVII, 5.) Il n'y avait point alors de roi en Israël, comme le dit l'Écriture du temps de ce Juif, et chacun était à soi-même sa loi et son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministère de notre agent? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Évangile, mais des plus sacrées dépouilles du sanctuaire? une timide dissimulation, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une faible résistance, qui paraît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'agent : il s'oppose au nom du clergé, trop zélé sacrificateur du temple de Sion, pour souffrir que sous son ministère, les hauts lieux se multiplient dans Israël. (IV, REG. XVIII, 22.) Heureux d'avoir vu depuis pendant les jours de son sacerdoce, la piété d'un autre Ézéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les dieux étrangers, et obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

Sacrés prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire; redonner à l'épiscopat sa première liberté, n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir; être le Gamaliel de l'assemblée des princes des prêtres, et savoir opiner dans des conjonctures, où il ne fallait savoir que consentir? Que ne puis-je ici publier sur les toits ce qui s'est passé dans le secret! Vous verriez des instances éludées, des espérances méprisées, les intérêts de la chaire et du sang oubliés; l'autorité souveraine ramenée aux intentions du souverain, et une droiture inflexible dans un siècle où toute la fermeté semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement; de ces merveilles destinées à l'obscurité, et qui, nous révélant des maux secrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philistins, demeurer cachées dans l'arche. Avec quelle constance le vîmes-nous négliger un repos si cher à l'épiscopat, pour rendre à son autorité ses premières bornes, y rejoindre les titres sacrés et inaliénables, que l'ignorance ou la superstition des siècles passés en avait détachés; soutenir contre une puissante et célèbre abbaye, les plus anciens droits du sacerdoce; arracher des mains étrangères les dépouilles de son épiscopat; rétablir le premier pasteur, chef des pasteurs subalternes; rejeter un traité pernicieux, et ne vouloir pas vendre une paix qui laissait la division dans le sanctuaire; en un mot, ne pas souffrir, comme Salomon, que le corps de

Jésus-Christ fût divisé entre deux Églises, et faire déclarer la seule et véritable mère, celle qui ne voulait point de partage!

Les égards, la bienséance même du sang et de l'amitié, lui surprirent-elles jamais de ces grâces qui minent la force des lois, et s'élèvent sur leurs débris, dessèchent peu à peu cette séve précieuse qui anime encore le tronc, achevent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre et de régularité, qui, à travers tant de siècles, ne sont arrivés jusques à nous que faibles et presque défaillants, donnent par une officieuse cruauté le dernier coup à la discipline mourante, et comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül (II Reg. 1, 10), font rendre le dernier soupir à la puissance et à la majesté d'Israël, sous prétexte d'avoir égard à ses maux? Ah! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité, que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étaient chers : sa main retenait les grâces que le cœur avait trop de penchant d'accorder; et on aurait dit que le droit de tout obtenir de lui, était un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos ministres cet esprit de force et de circonspection : ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations, et l'opprobre de ceux qui vous haïssent.

Ce fonds de droiture et d'intégrité prenait sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Église. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jésus-Christ pure et belle, et lui faire perdre les taches et les rides, que l'ignorance des siècles passés et la licence du nôtre y avaient laissées? Quelles étaient les ruines de ce temple, lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau pontife! Ah! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers. Je vois la fille de Sion enveloppée de sa honte et de son ignominie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux, et devenue presque toute semblable aux filles de Tyr : je la vois sortir comme l'aurore du sein de ses ténèbres, rentrer peu à peu dans son éclat, et reprendre le soin de sa gloire : je la vois sous des images si différentes, et je me trouve également embarrassé, et par ce que je dois dire, et par ce que je dois taire.

Oui, messieurs, vous le savez, les malheurs du temps et les dissensions civiles, la licence et le crédit de l'erreur avaient presque éteint la foi dans nos Gaules, et confondu les droits et la discipline de nos Églises. Celle-ci, moins heureuse que la terre de Gessen, ne fut pas à couvert des plaies communes (Exod. IX, 26) : l'ange exterminateur y passa. Les traces de la colère divine furent longtemps empreintes sur nous; et malgré tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, le prélat que nous pleurons y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel, fut de ne la jamais perdre de vue. (Apoc. XXI, 2.) Oracles éternels des livres saints, lois vénérables de nos pères, vœux si ardents et si anciens de toute l'Église sur la résidence des pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre frère, le mérite et le crédit d'un neveu, qui vole si rapidement à la gloire et aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du sacerdoce; en vain le monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'épiscopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la cour : cette pompe de l'Égypte ne l'éblouit pas : et ce sage vieillard, comme autrefois le vieillard Jacob (Genes. XLVII, 10), présenté à Pharaon, et si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer pasteur devant ce prince, pour être moins de temps à sa cour, et avoir le droit de se retirer plus tôt dans la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siècle où l'épiscopat ne sert presque plus que de décoration aux palais des rois; où les cours semblent être devenues des diocèses communs; où les sentinelles de Jérusalem et les trompettes du temple, ne voient et ne parlent plus qu'avec des yeux et des bouches étrangères; et où l'on voit souvent les princes de la tribu de Lévi, indignes dépositaires de l'arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, et la laisser errer à l'aventure.

L'ignorance et le déréglement des clercs défiguraient la beauté de l'Église : c'était une noire vapeur, qui du sanctuaire allait se répandre dans le reste du temple, et en ternissait l'or et l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper! Vous l'apprendrez à la postérité, édifice sacré, qui, hors des murs de cette ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine et la vérité; qui, de votre sein, voyez couler les esprits de sacerdoce et d'apostolat, répandus dans nos villes et dans nos campagnes, qui fûtes le pieux fruit, et le plus cher objet de ses empressements : vous l'apprendrez à la postérité; et en faisant passer jusques à nos neveux l'amour qu'il eut pour son Église, vous ferez passer jusques à eux le tendre respect et la reconnaissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi instruit du précepte de l'Apôtre (I Tim. V, 11), avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, et donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jésus-Christ? Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sage coopérateur de son épiscopat! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son

ministère, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse; et comme Samuel dans la maison d'Isaïe (I Reg. XVI, 7), *il* ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'onction sainte, et donner des princes à Israël.

Moi-même, et je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur, en rappelant le doux souvenir de ses entretiens et de ses bontés : oui, moi-même, je l'ai vu avec cet air de candeur et de sincérité, qui peignait sur son visage les sentiments de son cœur; je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces prélats, qui sans discernement, et à toutes les heures du jour, reçoivent des ouvriers, et les font passer du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence et de dignité d'autres enfants prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint et pénible, que l'impuissance de fournir plus longtemps à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du père de famille.

S'il s'applique à éloigner du sanctuaire ces vases de honte et de rebut, avec quelle distinction et quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur et d'élite! Ses yeux, comme ceux du Prophète (Ps. C, 6), étaient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fidèles jusque dans les terres étrangères, et les faire asseoir avec lui. Vils et odieux au siècle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchants et aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité? sur les traces de l'évêque de nos âmes, Jésus-Christ ne sut-il pas justifier le zèle de ses disciples contre les reproches des pharisiens; et rendre, comme le pontife Achimelech (I Reg. XXI, 9), le glaive sacré à ceux qui n'étaient persécutés que pour s'en être servis peut-être trop glorieusement contre les Philistins?

Ah! si je pouvais ici vous représenter cette tendresse pour les pasteurs vigilants, changée en indignation contre les infidèles! si je pouvais raconter là dessus et ses entreprises et ses désirs, et le louer également sur ce qu'il a fait et sur ce qu'il aurait voulu faire! Mais qu'un voile éternel couvre ces mystères de honte et d'ignominie; ne touchons pas aux oints du Seigneur; respectons ce qu'ils avilissent; et que leurs vices nous soient en quelque sorte aussi sacrés que leurs personnes.

Puisse seulement la révolution fatale des temps, à qui tout cède, respecter aussi un jour les traces encore vives de son amour pour l'Église! puissent les siècles à venir dater de son épiscopat la renaissance de la foi, de la doctrine, de la piété, et dire de lui : Il retrancha des abus, ou autorisés par la licence, ou consacrés par la superstition : il rétablit des lois, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume : il rendit au culte extérieur la bienséance et la majesté, la dignité aux ministres et l'honneur au ministère : sous lui furent distribuées avec précaution les grâces des sacrements, et reçues avec fruit : sous lui s'élevèrent dans nos villes ces asiles publics, ou contre l'indigence, ou contre le crime : sous lui une nouvelle lumière commença à luire à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; des terres presque inconnues ouïrent la parole de vie; on fit dans nos campagnes des courses apostoliques; les pauvres furent évangélisés; et au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un instinct brutal, et à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs pères, et l'espérance commune des chrétiens. Tel fut l'usage qu'il fit de son autorité; il ne reste plus qu'à vous le représenter comme un père tendre et charitable.

TROISIÈME PARTIE.

Quelle autre religion que celle des chrétiens, avait jamais ouï parler d'une vertu, qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse, et qui, attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même? *Omnia suffert, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt* (I Cor. XIII, 5, 7) : c'est le caractère de la charité; disons mieux, c'est celui du charitable prélat que je loue.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Église, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que serait-ce en effet, messieurs, que de détourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire? Ce serait changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères, trouver dans les vœux innocents des premiers fidèles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez, avaient formé à notre charitable prélat un de ces cœurs tendres et miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'était pas ici une de ces sensibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choisir les misères, et qui en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut univer-

selle; et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettait entre eux leur misère même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux! Ici la veuve, couverte de deuil et d'amertume sous un toit pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfants que la faim presse; et hors d'espoir de tout secours, elle va, comme celle d'Élie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand, par un nouveau prodige, elle voit tout à coup sa substance multipliée, et ses tristes jours consolés. Ici des vierges consacrées au Seigneur, lèvent au fond de leur retraite, des mains pures au ciel, et offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ses largesses. Le citoyen, qui, sous des dehors encore spécieux, cache une profonde misère; privé du confident charitable de sa honte et de ses besoins, cherche les ténèbres pour leur confier son affliction; et comme Joseph, il s'éloigne pour verser des larmes, de ceux qui, trompés encore par les apparences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de ne passer pour leur frère.

Mais dans quel détail immense vais-je m'engager! Ici, des vases de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un asile, et doivent à ses libéralités, ou le désir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime; vous le savez, ministres pieux, qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élèvent ou subsistent par ses soins, ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misère affligée : ici, un rayon de lumière perce l'horreur des cachots, et va faire sentir à ces infortunés qu'il y a encore de l'humanité sur la terre : ici, des ouvriers apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, et à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom et la rosée du ciel, et les bénédictions de la terre; et par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se frayent un chemin jusqu'à celles du cœur : ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Égypte viennent consoler la stérilité de la terre de Chanaan; et sa charité toujours ingénieuse, va chercher jusque chez un peuple étranger, des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les misères publiques, qui apprêtez les larmes et l'indigence de votre frère, et qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement de le dépouiller, écoutez ce que dit l'Esprit saint (Job, xx, 23) : Quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité sera elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance et la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de sa miséricorde, et dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zèle par l'histoire de ses largesses! que ne puis-je rappeler ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques : une sainte tristesse se répandait sur son visage; des paroles de douleur et de charité sortaient de sa bouche; et touché de pitié, comme Jésus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyait, comme lui, lever les yeux au ciel, et multiplier presque ses trésors, afin de la rassasier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux; qu'il jeta sur l'orphelin des regards précieux, et qu'il consola le cœur de la veuve; que comme cet homme instruit dans le royaume des cieux, il tira de son trésor l'ancien et le nouveau; qu'il sortait toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageait toutes les misères; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui allait inonder la terre; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheureux, que sa charité à les découvrir; et qu'on eût dit que de tendres pressentiments venaient lui annoncer les besoins les plus secrets.

Car ne vous représentez pas ici un de ces zélés fastueux, qui n'aiment, pour ainsi dire, à placer leur argent que sur le public; qui révèlent avec art la honte de leurs frères, moins pour leur attirer du secours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont secourus; qui, sous prétexte d'édifier les spectateurs, se donnent eux-mêmes pieusement en spectacle; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat, et qui comme les faibles disciples sur la mer, lorsque Jésus-Christ se présente à eux pendant les ténèbres, s'écrient que c'est un fantôme, et ne veulent par le reconnaître. (Matth. xiv, 26.) Œil invisible du Père céleste, vous fûtes le seul témoin des secrètes effusions de sa charité. Que d'œuvres de lumière n'a-t-il pas ensevelies dans de pieuses ténèbres? Ne crut-il pas, ô mon Dieu! que ses œuvres saintes, flétries presque par les regards étrangers, n'étaient plus si dignes des vôtres; et qu'afin qu'elles allassent effacer ses iniquités de votre souvenir, il fallait qu'elles fussent elles-mêmes effacées du souvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-dessus : la charité s'était dressé dans son cœur une manière de sanctuaire, où le pontife seul avait droit d'entrer; et sa mort même n'a pas pu, comme celle de Jésus-Christ, déchirer le voile qui dérobait à nos yeux ces pieux mystères.

Ah! si je pouvais du moins pénétrer dans le secret des familles; là je trouverais l'innocence prête à enfoncer, et préservée du naufrage; ici l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'était plus si nécessaire. Mais que vais-je faire, messieurs? ah! je ne respecte pas assez ces sacrées ténèbres : il me semble que ces chères cendres en souffrent; il me semble que ces os arides se raniment en m'écoutant; que ce visage où était peinte autrefois la douceur, se couvre d'une modeste indignation; et que du fond de ce triste mausolée : Épargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau; et ne viens pas fouiller jusque dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secrètes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jésus-Christ.

Et ne croyez pas, messieurs, que comme tant d'autres, il n'employât au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, et que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il sut honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux prélats par les lois de l'Église, furent les fonds d'où il tira les trésors des pauvres; et sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son palais! elle nous rappelait ces temps heureux où l'épiscopat, entouré de sa seule dignité, savait encore s'attirer le respect des fidèles; où le faste n'était pas devenu une bienséance à un ministère d'humilité; où l'éminence du caractère était une raison de modération, et non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du roi était encore au dedans; et où le peuple de Dieu n'avait pour pontifes, que des Aarons revêtus de justice et de sainteté. Quel détachement de la chair et du sang! Était-il de ces pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition et la vanité de leur proches, du sang et de la substance des pauvres; qui font servir les trésors du sanctuaire à des décorations profanes, qui érigent des idoles des débris de l'autel; et par un renversement honteux, enrichissent l'Égypte des dépouilles mêmes du tabernacle? Ah! il employa ces pieuses richesses à couvrir la nudité, et non pas à parer la vanité; à rassasier la faim, et non pas à flatter la volupté; à étancher la soif, et non pas à irriter la cupidité : et le seul vice qu'on peut lui reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel, prince des pasteurs; divin apôtre de notre foi et de notre confession, Jésus-Christ! que me reste-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Église affligée un pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, et qui sache compatir aux infirmités de son peuple? Ah! permettriez-vous qu'une Église, dont la naissance a été celle du christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des apôtres et des premiers prophètes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints pasteurs, et tant de fois illustrée de tout leur sang; si pure dans ses lois, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devînt l'héritage d'un dispensateur infidèle; et qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant?

Pieux prélat! si, dans le sein d'Abraham (car, ô mon Dieu! sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés?), si, dis-je, dans le sein d'Abraham, âme charitable, vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie, si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jetez sur les tendres gémissements de cette triste Sion, quelques regards favorables : soyez toujours son époux invisible; que les liens sacrés qui vous ont uni à elle, ne périssent jamais; choisissez-lui vous-même dans les trésors éternels un pontife fidèle; et que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher et troubler presque votre repos jusque dans le sein de la félicité.

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort? prétends-je amuser votre affliction? rappelons, pusqu'il le faut, ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs, la fidélité aux devoirs de son ministère, la profusion de ses trésors; cette piété tendre et constante, cette foi vive et simple; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent, et toujours avec tant de recueillement et de frayeur; le bain sacré de la pénitence, où il venait régulièrement, avec tant de douleur et d'humilité, laver les souillures de son âme; ces moments précieux qu'il dérobait ou à ses occupations, ou à son repos, pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édifiantes; en un mot, le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort.

Oui, messieurs, la main du Seigneur s'étendit sur lui, et elle le frappa; mais si légèrement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'était, ce semble, pour tromper notre douleur : le coup fut presque tout invisible; l'histoire du songe de Daniel s'accomplit une seconde fois, et nous vîmes une pierre légère, détachée des montagnes éternelles, venir heurter faible

ment contre une des jambes de cette statue précieuse, dont la structure semblait nous promettre une si longue durée, et la réduire d'abord en poudre. La légèreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un neveu, que le choix glorieux du prince et les besoins de l'État avaient fait passer du Rhin en Italie, séduit par les mêmes apparences, le laisse dans le lit de sa douleur, et part pour la cour, où le rappelaient la reconnaissance et le devoir. Mais les tristes circonstances de cet adieu, les tendres embrassements du vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendresse mourante, et d'une séparation plus cruelle. Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel assoupissement vint nous annoncer le sommeil de la mort : des présages de trépas couvrirent son visage, son arrêt y parut écrit, et l'affreuse mort, jusque-là cachée dans son sein, se laissa presque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur universelle se répand : les prêtres du Seigneur montent à l'autel; on cherche dans le sacrifice de la mort de Jésus-Christ une source de vie pour le pontife mourant; la victime adorable est exposée à la douleur publique; les citoyens en foule remplissent nos temples, et environnent les autels; les pauvres au milieu de nos places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémissements le père qu'ils sont sur le point de perdre : des vierges sacrées gémissent tout bas dans le sanctuaire; et, tristes témoins de la douleur et de la soumission chrétienne d'une abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle, elles répandent leurs cœurs au pied des autels, mêlent leurs soupirs et leurs vœux, les font monter jusqu'au pied du trône de l'Agneau qu'elles doivent un jour suivre; et, par ce tendre spectacle, vont presque arracher des mains de l'Éternel le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux comme les dons de Dieu, sont sans repentir; et son heure, ou plutôt la nôtre, était venue. On a donc recours aux derniers remèdes de l'Église; et à leur aspect l'assoupissement cesse : sa foi se réveille; ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur; il demande non-seulement à manger sa chair, mais encore à boire son sang; et veut sur le point de sa mort, comme son Maître, s'enivrer de ce vin précieux, dont il ne devait plus boire que dans le royaume du Père céleste. (MATTH. XXVI, 29.)

Cependant le mal gagne : une famille désolée fond en larmes autour du lit : un ami sage et fidèle tâche en vain de s'attirer encore la dernière consolation de quelques paroles mourantes, et l'exhorte de disposer à sa maison terrestre. Un frein éternel avait déjà été mis sur sa langue, et on ne tirait plus de lui qu'une réponse de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous? votre palais retentit de leurs plaintes; quelles ressources voulez-vous leur laisser après votre mort? Que vois-je ici, mes frères? ah! la charité ne meurt jamais. A ces mots, cette âme miséricordieuse se réveille tout entière pour faire un dernier effort : ses yeux que la mort avait déjà fermés, se rouvrent pour jeter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les malheureux : ses mains défaillantes, depuis si longtemps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre ami, comme pour se plaindre qu'elles n'étaient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paraît animer ce corps mourant; il se tourmente, il s'agite; mille fois il s'essaye de redire ses anciens et pieux desseins : mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer sur sa langue froide et immobile, et se changent en profonds soupirs. Que se passait-il alors dans cette ame, ô mon Dieu? quelles saintes inquiétudes! quels tendres gémissements! quels nouveaux transports! quels brûlants désirs! Ce feu sacré n'acheva-t-il pas de consumer les restes de ses faiblesses? et ne parut-elle pas sans tache à vos yeux, lorsque, détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes et les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre tribunal redoutable?

Que vous dirai-je ici, mes frères? qu'ainsi disparaît tout à coup la figure du monde; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort; que la fleur de l'âge se flétrit; que les plus vives passions s'éteignent; que les plaisirs nous lassent par leur vide, ou nous échappent par leurs excès; que la gloire, n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos; que la pompe et l'éclat ne sont que des décorations de théâtre; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs; que les mouvements les plus éclatants sont comme les agitations de ces feux nocturnes, qui paraissent, et se replongent à l'instant dans d'éternelles ténèbres; en un mot, qu'il n'est rien de solide dans cette vie, que les mesures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil et d'amertume? qui fut jamais plus fécond sur les abus du monde que le monde même? Au milieu des plaisirs, on nous voit discourir sur leur fragilité : nous insultons le monde en l'adorant. Aussi quel fruit recueillons-nous de ces sté-

riles réflexions? Quelques projets éloignés de changement, qui ne font que nous calmer sur nos désordres présents; et contents d'avoir connu nos plaies, nous en sommes, ce semble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triste Sion, et gémissez sur les cendres de l'époux sacré qui vous a été enlevé : remontez à l'autel, prêtres du Seigneur; et si un reste de fragilité, si quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible ministère, arrêtaient encore le prince des prêtres que nous pleurons; dans cet endroit mystérieux du temple où achevaient de se purifier les ministres, ah! disposez l'appareil du sacrifice; mettez entre les mains de ce pieux pontife le sang de l'Agneau, afin qu'il puisse entrer dans le sanctuaire éternel, et se présenter avec confiance devant la face du Roi de gloire.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE DE VILLEROY,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Sacerdos magnus... qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domûs et atrii amplificavit.

C'est ici un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur, et dans l'enceinte du temple. (Au chap. L de l'*Ecclésiastique*, vers. 6.)

Ainsi, pour consoler Israël de la mort du grand prêtre Simon, un auteur inspiré d'en haut immortalisait jadis, par des louanges nobles et divines, la mémoire de ce pontife, et cherchait dans le souvenir de ses vertus, une triste ressource à la douleur de sa perte. D'abord le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talents, et dont le nom vivra dans la succession de tous les siècles, il va puiser dans la nature mille images vives et brillantes, et célèbre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble et de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, et montrer même de loin les sentiers de la justice et de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étaient jetés dans les voies glissantes et ténébreuses de la rébellion et de l'injustice.

Également attentif à régler les différends du peuple et des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif et perçant, qui va jusque dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion et de l'équité.

Enfin se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics; usant, pour le salut et la sûreté de Juda, jusques aux restes mourants d'une vie infirme et défaillante, c'est un doux parfum, qui pendant les jours de l'été exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore et s'éteint à force de se communiquer.

De là, l'auteur sacré rappelant des spectacles plus saints et plus augustes, le représente au milieu des enfants d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël, étendant sa main pour offrir le sang de la vigne, soutenant la maison du Seigneur, et affermissant les fondements du temple; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, et faisant couler sur lui par des canaux purs et fidèles, les grâces des sacrements, et les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines; oserai-je le demander ici, Esprit saint, quelles furent vos vues? Prétendîtes-vous raconter ou prédire? Consoliez-vous la synagogue sur la mort de ce fameux pontife; ou promettiez-vous à l'Église la vie de messire Camille de Neuville de Villeroy, archevêque et comte de Lyon, commandeur des ordres du roi, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte?

En effet, messieurs, avait-on jamais vu dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du prince, et tant d'attention à l'utilité des particuliers; tant d'application aux besoins de l'État, et tant de vigilance sur le détail des familles; tant d'égard pour la noblesse, et tant de bonté pour le peuple; tant de respect pour les droits de la royauté, et tant de zèle pour ceux du sacerdoce; tant de part aux sollicitudes du siècle, et tant de goût pour les choses du ciel; tant de grandeur, avec tant de modération; tant de périls, avec tant d'innocence?

Vous le savez, illustres citoyens de cette ville affligée; et le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans un excès de reconnaissance, fait assez connaître que vous croyez devoir à la conduite et à la piété de ce grand homme, les richesses de la terre et celles du ciel, puisque vous les jetez avec tant de profusion sur

le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui, chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédients heureux, qui ne sont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions et des cruelles perplexités! vous qui, l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune : toujours contents de ses arrêts, lors même que vous étiez mécontents de votre sort! vous qui, malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre, alliez verser dans son sein votre honte et votre misère; et le trouvant toujours également discret et charitable, en sortiez rassurés sur votre honneur, et soulagés de votre indigence! vous enfin, ministres du Seigneur, zélés confidents de son amour pour l'Église, qui assemblés autour de lui, comme les esprits célestes autour du trône de l'Ancien des jours (HEBR. I, 14), en étiez si souvent envoyés pour aller exercer votre ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut; que ne pouvez-vous parler ici à ma place! Mais ce lugubre silence, cette profonde consternation, cet air de tristesse et d'étonnement répandus sur vos visages, n'en disent-ils pas assez? faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprète, et que je vienne justifier par un éloge public, une douleur et des larmes publiques?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie, et que je vous redise, avec cette noble simplicité qui sied si bien aux vérités du salut : *Au reste, mes frères, ce que l'homme aura semé il le recueillera* (GAL. VI, 8); *usez de ce monde comme n'en usant pas; c'est une figure qui passe* (1 COR. VII, 31); *c'est une maison bâtie sur le sable mouvant, qui sera demain le jouet des vents et de l'orage.* (MATTH. VII, 26, 27.)

Je sais quelle est toujours dans ces touchantes cérémonies la prescription de la vanité contre la piété chrétienne : je sais que loin de laisser périr la mémoire de l'impie, comme un son qui se dissipe dans les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du juste : je sais qu'une bouche sacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le Prophète les merveilles du Seigneur, y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme : je sais que du plus humiliant objet que nous propose la foi, on en fait un spectacle de faste et de vaine gloire; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres, des esprits de grandeur et d'élévation; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grâce doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin; et que le démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme Jésus-Christ, de la mort même: je le sais. Mais je sais aussi, Seigneur, que vous perdrez les lèvres trompeuses, et la langue qui parle avec orgueil (Ps. XI, 4); je sais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majesté du temple où réside la gloire du Dieu très-haut; à la sainte horreur du sanctuaire, où le pontife éternel est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous; à l'appareil du sacrifice terrible que je suspens; à la présence du pontife sacré qui va vous l'offrir, et dont je dois respecter le recueillement; à la piété des fidèles qui m'écoutent; et surtout à la mémoire du grand prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sais; et vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumières de votre grâce.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne, un air et un tour de chrétien : ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices : laissons là cet art profane, qui selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affection, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux et délicats : en un mot, sanctifions dans cet éloge funèbre les qualités que le siècle admire, par celles que la religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jésus-Christ, et découvrons dans notre illustre archevêque de grands talents et de grandes vertus : considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'État, et comme un grand évêque établi pour l'utilité de l'Église. Il sut ménager les intérêts du prince et les intérêts du peuple; c'est l'usage qu'il fit de ses talents : il sut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Église; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est-à-dire, il fut un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduisent ces vastes talents qui nous élèvent si flatteusement sur le reste des hommes, et qui sont comme un caractère de souveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu sur certaines âmes, si la grâce de Jésus-Christ, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui sont sortis de son sein, n'en fait elle-même la

destination, et n'en règle l'usage, n'en redresse les vues, n'en corrige les dissipations, n'en marque les routes, n'en sanctifie les écueils? Car, messieurs, je le répète, n'attendez pas ici un éloge païen, mais une instruction chrétienne. Je me souviens que je loue un oint du Seigneur, et non pas un héros du siècle. Eh! le monde est assez ingénieux à se séduire, sans que nous lui aidions encore nous-mêmes, ministres du Seigneur, dans un lieu destiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des chrétiens, ces qualités éclatantes, lorsque la foi n'en règle pas l'usage? Ce sont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui; des ressources de salut qui facilitent notre perte; des lumières étendues qui nous aveuglent sur les objets que la foi nous met comme sous l'œil; des distinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchants; des penchants d'immortalité que nous usons après des ombres qui périssent; des semences de vérité que nous étouffons par les sollicitudes du siècle; des attentes de grâce que la cupidité remplit; des amusements brillants qui nous font perdre de vue notre unique affaire; un art de se damner avec un peu plus de contrainte et de solennité; des fleurs enfin, qui le matin brillent, et sèchent le soir sur le tombeau : terme fatal, où tout aboutit; abîme éternel, où tout va se perdre; écueil inévitable, où après plus ou moins d'agitations, vient enfin se briser le fantôme qui nous joue, et que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées; et cherchons dans l'histoire de notre prélat, des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire, messieurs; car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques; réunir des titres pompeux; rassembler des alliances augustes; rapprocher une longue suite de siècles passés; et dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes, donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus? Je le pourrais; et la gloire de l'illustre maison de Villeroy embellirait, sans doute, cet endroit de mon discours : mais je parle d'un pontife établi selon l'ordre de Melchisédech; et vous savez que les livres saints, où nous lisons l'éloge de ce roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un prêtre du Très-Haut, la gloire des ancêtres, ni la vanité des généalogies.

La capitale de l'univers, Rome fut le lieu que la Providence choisit pour donner à son peuple messire Camille de Neuville. Il semble que cette grande âme, qui devait un jour réunir dans sa personne la science de régir les peuples, et celle de les sanctifier, soutenir le trône d'une main et l'autel de l'autre, dispenser les mystères de l'État et ceux de l'Église, ne pouvait devoir sa naissance qu'à cette ville si célèbre, où l'autorité de l'empire et du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne.

Aussi l'éducation, qui d'ordinaire dans les autres hommes, embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison; et dans les amusements mêmes de son enfance, on découvrait presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique (MATTH. XIII, 31, 32), qui dans sa mystérieuse petitesse, laissait entrevoir ces espérances d'accroissement qui devaient l'élever sur les plus hautes plantes, et dont les branches sacrées devaient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchants, dit le prophète, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère (Ps. LVII, 4), il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égarements du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge; et comme ce pieux roi d'Israël (ECCLI. XLVII, 3), il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables.

Dans les éloges qu'on entreprend de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie : on laisse dans un sage oubli un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes : on ne leur donne ni enfance ni jeunesse; on ne commence leur histoire que par où l'on peut commencer leur éloge : et l'on voit l'orateur habile produire tout à coup son héros sur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produisit Adam; je veux dire dans la perfection de l'âge et de la raison.

En effet, qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang? C'est une saison périlleuse où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité : c'est une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux; où le plaisir est autorisé par l'usage; l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi; les exemples facilités par la puissance, et la puissance mise en œuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui seul appartient la force et la sagesse, votre grâce a-t-elle des attraits assez puissants, votre conseil éternel des ressources assez heureuses, pour préserver une âme au milieu

de tant de périls? Vous le pouvez, Seigneur, mais qu'il est rare que vous usiez de cette puissance!

Tel fut le privilége de notre archevêque. Mais sur quoi arrêté-je votre attention? Il semble que j'ai à louer des talents ordinaires; et je ne m'aperçois pas que ce qui ailleurs serait un sujet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout à coup ce grand homme à la tête de la province, veillant aux intérêts et à la gloire du prince; présidant à la fortune et au repos des peuples; toujours occupé, et toujours au-dessus de ses occupations; se faisant un vrai soulagement de son devoir, et faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant, qu'il ne lui fallait pour décider, que le temps qu'il faut pour entendre; si éclairé, que ses décisions paraissaient toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur, toujours à portée de la misère et de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive et peu instruite ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, âmes zélées qui m'entendez. Je sais avec l'Apôtre, que tout pontife n'est choisi d'entre les hommes, que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu (HEBR. V, 1); qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du sanctuaire, le tumulte des occupations séculières; que ceux qui, comme dit le Prophète, vont placer leur bouche jusque dans le ciel, ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre; et qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons et des sacrifices. (Ps. LXXII, 9.) Vérités saintes! vous ne m'êtes pas étrangères; et je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Église est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des princes, à la sûreté des États, à la tranquillité des peuples, à l'observance des lois, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane? La royauté n'est-t-elle pas le soutien du sacerdoce? et travailler à l'agrandissement d'un roi très-chrétien, n'est-ce pas préparer des triomphes à Jésus-Christ? Le pontife de la loi, souvent au sortir du tribunal, d'où il venait de prononcer sur la fortune et sur les biens des enfants d'Israël, ne montait-il pas à l'autel, pour leur attirer des biens invisibles et une fortune plus durable? Samuel n'était-il pas également l'interprète des droits du roi et des volontés du Seigneur envers le peuple? Saints évêques des premiers temps, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité? et l'application à terminer les différends des fidèles, ne faisait-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale?

Pourquoi donc, lorsque sous un prince qui fait entrer l'Église en commerce de ses victoires, et en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines âmes en qui la Providence a versé ces dons rares et excellents, nécessaires pour ménager les intérêts des rois et la conduite des royaumes : pourquoi, dis-je, ne pourraient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce et ceux de la royauté? Or, messieurs, ces dons rares et excellents, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat, que dans le prélat dont nous pleurons la perte?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avait reçu du ciel un de ces génies heureux qui trouvent dans leur propre fonds, ce que l'étude et l'expérience ne sauraient guère remplacer quand on ne l'a pas; qu'il était né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les mystères de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; et que comme cet habile conducteur du peuple juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Égyptiens. (ACT. VII, 22.) Je n'ajouterais pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étaient moins que son esprit; et que partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, et qui substitue à la véritable idée des choses un fantôme de sa façon; il n'est personne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'est lui : cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Persuadé que les talents les plus distingués sont inutiles ou dangereux lorsque le devoir n'en règle pas l'usage, quel fut son attachement pour la personne du monarque! Que ne puis-je rappeller ici ces temps fâcheux où la minorité du prince, l'ambition des grands, les intérêts des ministres, et je ne sais quelle fureur de révolte et de changement qui saisit en certains siècles l'esprit des peuples, firent éprouver tour à tour à la France toutes les calamités des dissensions domestiques! Que ne puis-je rapprocher surtout ce moment fatal où la capitale du royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne et la Guienne déjà séduites, le Dauphiné prêt à les suivre, et n'attendant plus que l'exemple de cette province;

notre illustre défunt, sollicité de toutes parts, décida presque, par sa fermeté, de la fortune du monarque et de celle de la monarchie!

Mais faut-il, pour vous représenter le calme et la tranquillité dont la province fut redevable à ses soins, mêler dans une cérémonie instituée pour honorer le paisible sommeil des justes, les images affreuses de la guerre et de la rébellion répandues partout? faut-il, pour vous exposer tout le mérite de sa fidélité, faire revivre le souvenir de tant de chutes déplorables, qui pensèrent traîner après soi celle de tout l'État? faut-il, pour le louer sur des espérances méprisées, sur des offres rejetées, insulter aux cendres de ceux qui le sollicitèrent de se déclarer contre son devoir, et faire d'un éloge particulier une invective publique? Ah! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau! (Ps. XLVIII, 18.) Je trouve bien dans les livres saints qu'on doit proposer les vertus du juste mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent, mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus. (Sap. IV, 16.)

Dans ces fatales révolutions, c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer, sans aveu, dans les affaires publiques : on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants, que d'être inutiles au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paraître, on procure à son ambition des occasions de crime et de déshonneur; et souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt, que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat et de dignité. Des talents aussi vastes que ceux de notre prélat, ne devaient guère se borner aux soins d'une province : mais voyant d'un œil tranquille l'abondance et la gloire des injustes sortir de leur iniquité même, il fut toujours content de sa fortune, parce que la cour le fut toujours de ses services.

De ses services, messieurs? ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaise éloquence : parlons sans art; nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse et constante de soins et de fatigues soutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de son prince! Vigilant, rien n'échappait à la force de son esprit; intrépide, rien n'ébranlait la fermeté de son cœur : infatigable, rien ne pouvait abattre la faiblesse de son corps. Combien de fois, par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus désespérés, ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osait se promettre! Tandis que dans les autres provinces l'hérésie attend des coups pour expirer, et qu'il faut tailler ces pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Église; notre sage prélat emploie-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ses raisons? et, comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un temple à la Vérité sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau? Combien de fois l'a-t-on vu pendant les désordres de l'État, respecté même des rebelles aller à travers leurs armées, porter au pied du trône le tribut de sa constance et de sa fidélité!

Vous le savez, messieurs : injures de l'air, incommodités des saisons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux présents, crainte des maux à venir, ce n'étaient plus pour lui des obstacles. Écoutez, âmes toutes livrées à vos sens, et pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice; du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un esprit tranquille et serein régler les besoins de la province et les intérêts de la cour. Et, bien différent de ces dieux dont parle le Prophète qui avaient des yeux et ne voyaient pas, des pieds et ne marchaient pas, des mains et ne s'en servaient pas; ah! il avait perdu par ses longues et continuelles fatigues, l'usage des yeux, et il voyait encore tout; des pieds, et il volait partout où l'appelait le service du prince; des mains, et il donnait le branle et le mouvement à tout. Quelles étaient là-dessus vos justes frayeurs et vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagements attachaient depuis longtemps à sa personne et à son service! redites tout ce que votre amour pour lui et pour la province vous faisait alors dire de plus tendre et de plus touchant, tout ce que son zèle pour le prince lui faisait répondre de plus ferme et de plus généreux!

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son âme défaillante; ramasser, si je l'ose dire, les débris d'un corps tout usé, trouver dans la vivacité de son zèle de quoi ranimer ses forces mourantes; s'arracher comme Moïse à la tranquillité de sa montagne, et venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance? Oui, messieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les soins de la santé si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus; il part, il vole, il paraît, tout se calme : quel est cet homme à qui les vents et la mer font gloire d'obéir! Mais où m'emporte tout à coup l'ordre de ma matière? Ah! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva; et en vous rappelant une action glorieuse, je ne m'aperçois pas que c'est la dernière de

sa vie et peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vu sur la scène presque dans tous les siècles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes, et faire mouvoir les ressorts infinis d'un État : mais, hélas! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instruments de la colère du Seigneur, que comme des ministres de la puissance du prince, et ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au prince, nous endurcit souvent envers le public : c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable. Mais j'en atteste ici la foi publique : reconnaissez-vous là dedans le père commun que nous pleurons? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous? cette muraille funeste de séparation, qu'un usage peu chrétien met entre les grands et le peuple, ne l'avait-il pas détruite? fallait-il, pour pénétrer jusqu'à lui, acheter la faveur d'un domestique, ou mériter par de longues et ennuyeuses assiduités le moment favorable du maître? le nom des pauvres n'était-il pas honorable à ses yeux (Ps. LXXI, 14); et en était-il de son cabinet comme du sanctuaire du temple de Jérusalem, où l'on ne pouvait entrer qu'avec des ornements pompeux et une parure magnifique? portait-il sur son front ces marques odieuses de puissance, qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance? n'avait-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité? et enfin, en l'abordant, s'aperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorsqu'il accorda des grâces?

Quelle leçon pour vous, homme vain! qui, à peine échappé de parmi le peuple où vous avaient laissé vos ancêtres, et devenu par une dignité le défenseur de ses droits, affectez de ne jamais détourner sur lui vos regards, comme si vous craigniez de n'y retrouver le souvenir de votre première bassesse! Ah! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces âmes viles; et le Seigneur fera sécher la racine de votre orgueilleuse postérité, et entera dessus une race qui connaîtra la justice et fera la miséricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumières vastes et sûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands événements; de cette facilité populaire qui se délasse sur le détail des familles, rallie des intérêts domestiques, et ne sait se refuser à des besoins obscurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude et de fierté, plus accablants que le refus même! Ses mains comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne savaient-elles pas se détourner sur les plus obscures? et si j'osais le dire dans un discours chrétien, ne nous rappelait-il pas le souvenir de ces Romains tant vantés, qui après avoir été à la tête des affaires publiques, et ménagé le destin de Rome, de retour chez eux, enveloppés de toute leur gloire, savaient auprès d'un foyer simple et champêtre, prononcer sur les démêlés de leurs clients, et se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre?

Le détail infini du commerce de cette grande ville, eut-il jamais rien de si bas, où on ne le vît descendre avec plaisir, y maintenant par son autorité, la paix et la bonne foi qui en sont comme les nerfs? N'en réglait-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ses conseils, et par l'étendue de ses lumières? Ce nouveau tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, et où, des provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés; n'est-il pas un monument bien tendre et de son crédit auprès du prince, et de son amour pour le peuple? Nous avions, à la vérité, ses premiers soins; mais les avions-nous tout entiers? et par l'application qu'il eut toujours à connaître et à régler les plus petits intérêts de la province, n'aurait-on pas dit qu'il était le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement?

Ici, messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas; vous suppléez à ce que je ne dis que faiblement; vous rappelez mille circonstances, ou que je passe ou que j'ignore. Chacun de vous, se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son éloge. Ah! que n'est-il permis à votre douleur et à votre reconnaissance de s'expliquer ici elles-mêmes! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchants et plus énergiques que moi, qu'il avait délivré le pauvre de la tyrannie du puissant (Ps. LXXI, 12); que les magistrats subalternes ne lui étaient chers qu'autant qu'ils l'étaient eux-mêmes au public; que sa plus délicieuse félicité, était de contribuer de ses soins à la félicité publique; qu'il était plus jaloux du rang qu'il avait dans nos cœurs, que de celui qu'il avait dans le royaume; qu'il ne connaissait vos noms, vos familles, votre fortune, que par les services qu'il vous avait rendus; que plus d'une fois dépositaire des vœux et des intérêts publics, il les avait portés au

pied du trône avec une respectueuse fermeté, et sans ces timides ménagements injurieux au prince dont ils exposent la gloire, injustes envers le public dont ils sacrifient les droits; exemple rare et digne lui seul d'un éloge entier! en un mot, qu'il était le père, le soutien et le protecteur de la province; l'espérance, la joie et les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il distingua toujours avec tant de bonté, noblesse illustre, et qu'il honora de sa plus étroite familiarité? Avec quelle confiance l'établissiez-vous arbitre de vos différends! Que d'animosités étouffées dans leur naissance par sa sagesse! que de querelles invétérées et si souvent immortelles parmi les gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par son autorité! que de prétentions injustes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration! Mais quel ami plus sincère et plus généreux? vous le savez, chapitre illustre de la plus noble Église de France. La grandeur, je le sais, ne manque guère d'adulateurs: mais les grands manquent souvent d'amis; comme il n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux: l'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, dit le Sage (Eccli. vi, 16), ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant; un plaisir sans charme pour eux: aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi. Ici, était-ce la personne ou la dignité, qui lui attirait vos hommages? vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu? souffrit-il vos justes remercîments, quand il l'eut rendu? plaisir délicat cependant, et qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'était-ce là qu'une vertu de parade: peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, maison désolée de ce grand homme; je réveille ici votre douleur, je m'en aperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre et plus généreux? Ne suffisait-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne? Sûr de votre attachement ne veillait-il pas avec plus de soin, sur votre fortune, que sur votre fidélité? Était-il de ces hommes vains et bizarres qui croient faire grâce de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, et qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend tiennent lieu de récompense? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes! Jamais âme ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs: on aurait dit que tout ce qu'il faisait de louable, perdait son prix du moment qu'il était loué: c'était dégrader le mérite de ses actions, que de l'en faire apercevoir; et en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il fallait presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il sur celles qui le regardaient!

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne sommes-nous pas obligés de trahir par cet éloge public, non-seulement ses plus chers sentiments; mais encore ces dernières intentions des mourants, qui sont comme d'autres restes précieux auxquels il n'est pas permis de toucher, et qu'une espèce de religion civile a rendues presque aussi sacrées pour les hommes, que les cendres mêmes et les dépouilles de leurs tombeaux? Mais il fallait, âme généreuse et modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges, et qu'une juste reconnaissance eût la liberté de vous les donner.

Ah! si après la dissolution de ce corps terrestre, vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre, âme bienfaisante et généreuse! jetez sur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux; et venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsèques, la plus douce récompense de vos fatigues, et le plus sincère tribut de leur reconnaissance. Venez voir le plus grand roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime et de confiance, et vous recevant avec tant de distinction au milieu des grands de sa cour, mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies et des acclamations de ses victoires, et paraissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudrait ici finir son éloge: les regrets de Louis le Grand laissent-ils quelque chose à dire? Il faudrait même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales, et d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand Camille et de toute son illustre maison. Je ne puis qu'affaiblir une circonstance si honorable à sa mémoire: ce que j'en pourrais dire, ne dirait pas ce que j'en pense: les paroles des rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis le Grand y fait des vœux pour la du-

rée des jours de notre prélat. Il semble que comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph (HÉBR. XI, 21), de même notre glorieux vieillard devait rappeler les siennes en voyant son illustre neveu honoré du bâton de maréchal de France. Ce grand prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa cour, et l'assure *que personne sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Régnez, prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre gouverneur? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'âme, cette élévation d'esprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, et mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore; et que la parole de paix, dont je suis le ministre, me défend de redire ici? Puis-je ne pas aujouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir, et d'une éternelle reconnaissance, la mémoire de ce sage et vaillant maréchal, qui jeta dans son âme royale les premières semences de valeur et de sagesse, et qui le premier sut ébaucher Louis le Grand? Quelle gloire pour cette célèbre maison!

L'approche de Jésus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur, que toute cette pompe de l'Égypte [1], illustre fille qui m'écoutez. Aussi, en vous entretenant de la gloire de votre famille, je n'ai pas voulu affaiblir votre foi, mais aider votre reconnaissance; et vous exposer plutôt les périls dont la grâce vous a délivrée, que vous faire estimer de faux biens et de vains honneurs, que vous avez si généreusement méprisés.

Passons à notre dernière partie. Je vous ai montré comment ses talents le rendirent nécessaire au prince et utile au peuple; montrons qu'il fut fidèle à Jésus-Christ et utile à l'Église, par ses vertus chrétiennes et épiscopales.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est glorieux, je l'avoue, à un pontife sacré, d'avoir été, ce semble, formé des mains du Très-Haut, pour ménager les intérêts des rois et la fortune des royaumes : c'est sans doute un endroit éclatant, et l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si, honorant le prince, il n'a pas craint le Seigneur (I PETR. II, 17); si, en veillant sur les membres de l'État, il a eu les yeux fermés sur les membres de Jésus-Christ : en vain aura-t-il amassé à grands frais une fragile gloire devant les hommes, il n'en a point de solide devant Dieu : *Habet gloriam, sed non apud Deum.* (ROM. IV, 2.) Que l'homme nous considère, disait autrefois saint Paul, comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. (I COR. IV, 1.) Or, messieurs, comment dispenser fidèlement des mystères terribles, si l'on ne connaît toute leur grandeur et toute sa misère? et quelle foi vive et pleine ne faut-il pas pour cela! Comment les dispenser saintement, si ces lumières divines ne sont pas la règle constante de nos mœurs? quelle pureté! De plus, pour être associé au ministère de Jésus-Christ, il faut être ingénieux à découvrir les besoins des fidèles; quelle vigilance! Toujours il faut être prêt à les soulager; quelle charité!

En effet, qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là-dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir : c'est un titre pompeux mais vide, qui retient tous les honneurs du sacerdoce, et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs : c'est une autorité tranquille, qui, à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'était un poids redoutable et saint, qu'on ne désirait jamais sans témérité, dont on ne pouvait se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devait gémir avec crainte et tremblement : c'était une servitude pénible, qui, nous établissant sur tous, nous rendait redevables à tous; un ministère d'amour et d'humilité, qui établissait le pasteur dépositaire et des miséricordes du Seigneur, et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours et si peu imitée, temps heureux, où êtes-vous?

Je ne vous dirai pas, messieurs, que notre grand archevêque, à l'exemple de Jésus-Christ, ne s'était pas lui-même établi pontife (HÉBR. V, 5), que les désirs du prince prévinrent ses désirs, et que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais, oserai-je le dire, et croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge? il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en emploient pour l'obtenir : il mit à s'en défendre presque tout le temps

[1] Madame de Villeroy, carmélite.

qu'on met à le demander; en un mot, il sut être évêque après l'avoir refusé.

Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu (Ps. XXXII, 10), les conseils des princes, combien de fois répandant son cœur au pied de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moïse, d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels (EXOD. IV, 13)! combien de fois, mettant entre vos mains le sort de son âme et celui de sa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des faiblesses de l'une ou du fardeau terrible de l'autre! (Ps. XXX, 16.) Ah! c'est qu'éclairé de vos lumières, il aperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces désirs du siècle, qu'une sainte discipline a bannis du sanctuaire, et qui blessent, sans doute, l'excellence et la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçut son épiscopat; vous l'oignîtes de l'onction sainte, et vous relâchâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos lois en faveur de celui qui devait un jour les faire observer avec tant de soin et de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, messieurs, un éloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère, et que je vienne insulter la Vérité jusque sur les autels où on l'adore! Vous le savez, vous qui eûtes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs : hélas! suis-je destiné à vous rappeler sans cesse un souvenir si amer? vous vîtes son âme mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle était sur le point d'aller rendre compte, par le souvenir des frayeurs qu'elle avait éprouvées en l'acceptant; et n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parce qu'elle l'avait toujours refusée dans le sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jésus-Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le désirer; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal : vous qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été longtemps debout dans les antichambres des grands; et qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes (Ps. LXV, 12), pour parler avec David, si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds?

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du ministère, lui découvrirent aussi jusqu'où devait aller la pureté du ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du pontife, tantôt levées au ciel pour en attirer ces précieuses rosées qui purifient les consciences, tantôt étendues sur des têtes sacrées, verser jusque dans les âmes des caractères augustes et ineffaçables de puissance, et les marquer du sceau du Seigneur; tantôt trempées dans le sang de l'Agneau, parmi le bruit sacré des cantiques, et la fumée des encensements, présenter avec solennité, au Dieu saint, le sacrifice redoutable; tantôt lancer sur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devrait être frappé; tantôt offrir à des pécheurs humiliés, des trésors dont il est lui-même indigne : de voir une bouche impure, tantôt offrir pendant les mystères terribles le baiser saint à des ministres purs et irrépréhensibles; tantôt prononcer les paroles mystiques, et créer sur les autels le pain sacré qui nourrit les anges, le vin délicieux qui produit les vierges; tantôt sanctifier les temples de Sion, et y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces; tantôt y consacrer à Jésus-Christ des vierges innocentes, tantôt y raconter ses justices et les merveilles de son alliance.

Aussi avec quel honneur et avec quelle sainteté posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre? (I THESS. IV, 4.) N'avait-il pas, ce semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Père (S. IVON, *Epist. ad Tid.*), qui fait que la vertu la plus pénible à la nature, nous devient la plus naturelle; et qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds?

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité et aux faiblesses d'une passion; mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité et aux amusements des conversations? Et ce n'était point ici un de ces mérites que donne la vieillesse; une de ces régularités tardives, qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'âme; où il entre plus de bienséance que de grâce; et qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avait semé pendant les jours de l'été; ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parce qu'il en avait amorti les ardeurs naissantes; et dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais aperçu que son cœur fût sensible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne sait cependant quelles sont là-dessus les complaisances et les adoucissements de l'usage? Hélas! cette faiblesse a presque perdu son nom et sa honte parmi nous : c'est une lèpre qui n'éloigne plus même du sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir sans horreur un feu profane

s'élever du même autel où repose le feu sacré; et le même cœur qui vient de soupirer en secret devant l'idole, présenter publiquement au Dieu saint les soupirs et les supplications de toute l'assemblée des fidèles.

Saintes et pieuses ordonnances où il pourvoit avec tant de soin à la pudeur des ministres de Jésus-Christ, où il renouvelle les plus anciennes lois de l'Église sur l'âge des personnes d'un autre sexe dont ils peuvent recevoir les secours; de peur que les mêmes soins qu'on prend pour la vie de leurs corps ne soient des soins meurtriers pour leurs âmes : vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu sacerdotale.

Ah! si les livres saints ne me défendaient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le représenterais, ici par la sévérité salutaire des peines canoniques, foudroyant les ministres scandaleux, et mettant des vases d'honneur à la place de ces vases de honte et d'ignominie; là par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la seule infirmité de la chair avait précipités dans l'abîme, et arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la passion en avait peut-être arraché mille fois de criminelles; souvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces sépulcres blanchis dont les crimes ne reposent, ce semble, qu'à l'ombre de la vertu, et faisant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avaient répandu jusque-là qu'une odeur funeste de mort.

Sages et zélés coopérateurs de son épiscopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, si elles sont excessives : mais plutôt ajoutez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit jusques aux soins de sa sépulture; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jérusalem rendissent les derniers devoirs à son corps; et qu'il fut jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un évêque d'avoir été attentif à soi-même? ne faut-il pas, pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jésus-Christ? (ACT. XX, 28.)

Or rappelez, messieurs, le triste état où se trouvait ce vaste diocèse; cette Église si vénérable qui va prendre sa source jusque dans les temps apostoliques; qui la première de nos Gaules reçut de l'Orient les richesses de l'Évangile; qui vit arriver et recueillir avec allégresse les Photin et les Irénée, ces hommes divins teints encore du sang de Jésus-Christ fraîchement épanché, et qui, avec la foi, allaient répandre partout des esprits de souffrance et de martyre : cette Église qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang; et qui, encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le royaume : rappelez, dis-je, le triste état où elle se trouvait quand notre illustre archevêque fut appelé à sa conduite.

Hélas! tout l'éclat de cette fille de Sion était obscurci (THREN. I, 6) : ses prophètes, ou n'avaient plus de visions, ou n'en avaient que de fausses (ibid. II, 14); ses solennités et ses sabbats n'étaient presque plus que des dissolutions superstitieuses (ibid. II, 6); les pierres du sanctuaire se traînaient indignement dans les places publiques (ibid. IV, I, 4); la langue de ceux qui devaient distribuer le lait de la doctrine, s'était attachée à leur palais; l'or et l'argent étaient presque les seuls canaux par où l'eau des sacrements coulait jusques à nous; et Lyon, cette cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de provinces, gémissait dans une manière de triste veuvage, et était presque devenue la tributaire de Carizim : *Princeps provinciarum facta est sub tributo.* (THREN. I, 1.)

Parlons sans figure. Le prêtre, admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittait avec indignité : le fidèle, pendant sa vie dans un oubli profond de nos mystères et de la loi de Dieu, mourait tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance et des déréglements du ministre : et l'hérésie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténèbres, profitait de celles-ci pour renverser ses murs, et venir lui enlever de vrais adorateurs jusque dans l'enceinte du sanctuaire.

Depuis longtemps même cette Église n'avait pas vu ses pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses contrées de sa dépendance : les vieillards, qui, jadis au fond de leurs campagnes, avaient eu la consolation de les voir, le racontaient à leurs neveux comme une aventure singulière; et si l'on veut me passer ce mot, l'apparition et la course annuelle de ces astres saints était devenue un phénomène presque aussi rare et aussi surprenant que les comètes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du prélat que nous pleurons! je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes : je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux; que ces désordres étaient plutôt les vices de leur siècle que de leur personne; et que s'ils n'ont pas mieux fait, c'est qu'il n'était guère alors permis de mieux faire.

Telles étaient les ruines de la maison du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau pontife. Quelles furent alors nos acclamations et nos tendres réjouissances! Temple majestueux! où l'onction sainte fut répandue sur son chef sacré, vous vîtes pendant les joyeuses solennités de cette auguste cérémonie, nos mains en foule levées au ciel, porter le doux parfum de nos prières et de notre reconnaissance jusqu'au pied du trône de l'Agneau; le remercier d'avoir donné pour évêque à cette ville, celui que le prince lui avait déjà donné pour gouverneur; et le prier de faire revivre les jours et les bénédictions de l'épiscopat d'Ambroise, puisqu'il en faisait revivre l'histoire et presque toutes les circonstances.

En cet endroit, messieurs, je me sens comme transporté dans ce premier âge de son ministère : j'y vois ce vaste diocèse comme un chaos informe et ténébreux, se développer peu à peu : chaque jour offre à mes yeux de nouveaux spectacles.

Ici s'élèvent successivement des maisons de retraite, des sources publiques de l'esprit ecclésiastique, des écoles de sacerdoce et d'apostolat, de pieux séminaires, si nécessaires alors et si rares dans le royaume, où loin du commerce du siècle, et sous les yeux de directeurs graves et consommés, on sauve de bonne heure l'innocence des clercs de la contagion du monde; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes; et où dans les semences de doctrine et de vérité qu'on jette dans une seule âme, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un ministre savant et infatigable, les pasteurs assemblés confèrent ensemble sur ce qui regarde le royaume du ciel; se communiquent leurs doutes et leurs lumières; puisent dans les plus pures règles des mœurs, de quoi régler sûrement les consciences; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes; apprennent à fuir également et ce zèle amer et intraitable, qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, et qui par les difficultés extrêmes, dont il investit l'observance de la loi, fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer; et cette molle complaisance, qui, en voulant aplanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux fidèles.

Ici s'établissent d'utiles retraites où les pasteurs accourus de toutes parts réparent dans le silence, dans la prière, les dissipations inévitables dans leur ministère : là, sortis de ce nouveau cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses apostoliques, et qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers disciples. En cet endroit, on jette les fondements d'un édifice sacré où les pauvres sont évangélisés; où les petits trouvent le pain qui nourrit l'âme qu'ils avaient demandé jusque-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps : dans un autre, de nouvelles communautés de l'un et de l'autre sexe attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'aperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre pontife infatigable présidant à tant de pieux établissements? tantôt il parcourt ce vaste diocèse, et montre enfin un évêque aux peuples de la campagne; tantôt, de son palais épiscopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville; tantôt, jaloux des droits vénérables de son siége, on le voit résolu de ne point monter à une des premières dignités de l'État plutôt que de dégrader son Église du rang et de la dignité de première Église de France.

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses ordinations? hélas! nous le vîmes il y a peu de temps, malgré le caducité de son âge et la vivacité des maux, recueillir ce qui lui restait de forces, pour donner encore à l'Église des ministres, et lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur : tantôt enfin à la tête d'une assemblée de prêtres prudents, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le royaume de Jésus-Christ; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec estime, le suivre avec religion; soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par sa sagesse. Oui, messieurs, l'esprit le plus élevé de son siècle, le plus vaste, le plus droit, le plus riche de son fonds, ne peut se rassurer sur ses propres lumières; et ne croit pas que dans un ministère où les fautes sont irréparables, les précautions puissent être excessives.

Sacrés ministres de Jésus-Christ, qui formiez cette sage et savante assemblée, puisse le pasteur que la Providence destine à la conduite de cette illustre Église, avoir la même déférence pour vos salutaires avis! puissent vos anciennes et saintes fatigues vous en attirer de nouvelles!

Ah! s'il ne fallait pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire, je vous mettrais comme sous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement : les clercs attentifs à leur ministère; les peuples instruits par leur doctrine, secourus par leur zèle, édifiés par leur exemple; tout ce grand diocèse, où régnaient avec tant de licence les abus et les déréglements de ces derniers siècles, renouvelé et rapproché presque de la discipline des premiers temps.

Père des miséricordes et Dieu de toute consolation! n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles et tant de boiteux? Ah! il me semble que devant votre tribunal redoutable, où il attend la décision de son éternité : Il est vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre et poussière, je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, et peut-être que les sollicitudes du siècle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature et vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du sanctuaire, et peut-être y avais-je introduit un reste de tumulte et d'amusement encore un peu séculier : mais jetez les yeux sur cette vaste Église que je laisse si affligée de ma perte. Non, je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul : *Apud te laus mea in ecclesiâ magnâ.* (Ps. XXI, 26.) Je vous offre les sueurs et les peines de tant de ministres que j'ai formés; les supplications encore toutes ferventes, les précieuses larmes de componction, de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleste et les vertus du siècle à venir; les scandales et les profanations de tant de dispensateurs infidèles que j'ai corrigés; la piété de tant de chrétiens que leur exemple aurait entraînés dans l'abîme. Je présente au trône de votre miséricorde, les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés; les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées; et surtout les vœux et l'affliction des filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuse immortalité : ah! quand l'odeur de leurs sacrifices montera jusqu'à vous, souvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux et préparé presque tout l'appareil.

Mais oublié-je, messieurs, qu'il a rassasié la faim, étanché la soif, couvert la nudité des membres de Jésus-Christ? quel plus juste sujet de confiance! Faut-il que je sois réduit à passer si rapidement sur un des plus beaux endroits de sa vie? Publiez-le donc à loisir, vous dont il soulagea l'indigence; et cette même voix dont si souvent vous vous êtes servis pour lui exposer vos besoins, servez-vous-en désormais pour raconter ses largesses.

A combien de familles de gentilshommes presque chancelantes n'a-t-il pas tendu des mains charitables! combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent a ses soins leur éducation, leur établissement, et peut-être leur innocence! Ces familles infortunées, qui sont comme les asiles secrets de l'indigence et de la misère; combien de fois l'ont-elles été de ses dons et de ses richesses! La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin, le revenu de son archevêché n'était-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse? et ne crut-il pas qu'il fallait cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retirait du sanctuaire même?

Tel fut le grand homme et le charitable prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes et pompeux devoirs, illustres et affligés citoyens! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchaient, ce semble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu, dont il se faisait lire tous les jours les vérités les plus touchantes et les plus essentielles; sa foi et sa religion, qui se fortifiaient par l'affaiblissement de son corps terrestre, préparèrent sa grande âme à voir enfin approcher sans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, et il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine : et autant éloigné de cette fausse sécurité dont le siècle se fait honneur, que de ces faibles inquiétudes qui déshonorent la foi; alarmé à la vue de son Juge, rassuré par la présence de son Sauveur, tout couvert du sang de l'Agneau que l'Église venait de lui appliquer par ses sacrements; accompagné des larmes de la ville et de la province, des soupirs et des gémissements des pauvres et de l'élévation des mains de tant de ministres, honoré des regrets sincères de son prince, il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ; et laissa dans une seule mort un sujet commun de deuil et de tristesse, comme le dit saint Ambroise à l'occasion de la mort de son frère : *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus.* (S. AMBR. *Orat. fun. in ob. fratris.*)

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi; et qu'à l'aspect même de la mort et de ses dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir : n'attendez pas que sur un tombeau où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance et les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom; les dignités, des distinctions vaines; la faveur, un vrai amusement; la réputation, un son qui bat l'air

et qui passe; la naissance, un fantôme que les hommes sont convenus de respecter; en un mot, que tout ce que nous voyons passera, et que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif et si touchant, le soin de vous désabuser lui-même, et ne point affaiblir par des réflexions la force secrète qu'ont sur les cœurs ces sombres et religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel, saint ministre de Jésus-Christ; achevez d'arroser ces chères cendres du sang de l'Agneau; marquez-en ce tombeau sacré, afin que l'ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah! puisse cet Agneau saint, cette victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illustre défunt, comme autrefois pour les enfants d'Israel, un passage heureux des ténèbres de l'Égypte, de ces lieux obscurs ou achèvent de se purifier les âmes des fidèles, à la terre des vivants et au séjour de l'immortalité.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONTI.

Habebo claritatem ad turbas, et honorem apud seniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, et je me ferai respecter des sages et des vieillards, même dès ma jeunesse. Les princes et les puissants admireront l'étendue de mes lumières et la pénétration de mon jugement, et je jouirai de l'immortalité. (SAP. VIII, 10, 11, 13.)

MONSEIGNEUR,

Puisque l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un prince de Juda ces talents rares et éclatants qui forment les grands hommes; pourquoi viendrais-je ici, messieurs, vous tenir un autre langage?

Pourquoi, poussant trop loin, ou le devoir de mon ministère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funèbre nous met devant les yeux, emprunterais-je le langage de la piété pour vous dire que la gloire des armes est un vain bruit; que les vertus civiles, qui font toute la douceur et toute l'harmonie de la société, ne sont que des noms; que les vastes connaissances et l'élévation du génie sont de fausses lueurs qui n'ont rien de plus réel, que la méprise qui les admire; et qu'enfin les plus grands hommes ne sont que néant?

Laissons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix et tout leur usage : respectons ces grands spectacles dont sa puissance décore de temps en temps l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires; et ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'usage légitime que l'homme en devrait faire.

Il est vrai que la gloire des pécheurs n'est qu'un ver (I MACH. II, 62) qui, en brillant au dehors, les ronge et les dévore en secret par l'injustice de leurs désirs, et fait de leur grandeur même leur supplice.

Mais les pécheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu : ce qu'ils ont de grand vient de lui : il met en eux ces dons éminents pour le bonheur des peuples, pour la sûreté des États, pour la défense des autels, pour l'honneur de l'humanité; et pour les rappeler eux-mêmes par ces traits d'élévation, dont il les avait ennoblis, de la bassesse des choses présentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables, dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice; et qu'ils trouvent dans ces ressources de salut, la plus inévitable occasion de leur perte.

Ainsi, messieurs, si le très-haut, très-puissant, très-excellent prince François-Louis de Bourbon, prince de Conti, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent; que nos ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils durent autrefois à sa valeur, honorent de leur douleur et de leurs éloges : si ce prince n'avait été qu'un grand homme selon le monde, et qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes, mais vide de foi et de charité devant Dieu; hélas! que viendrais-je faire ici? et quelle part la religion pourrait-elle avoir à son éloge?

Mais, grâces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu! vous avez vu ses voies (IS. LVII, 185) : vous l'avez appelé lorsqu'il était éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne, dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grâce les préparations de tout ce qui devait le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avaient toujours montré de loin le salut et la vérité, l'en ont enfin rapproché; et vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent. (IS. LVII, 18.)

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion un éloge où la religion paraîtra toujours honorée; et qu'une voix dévouée à la vérité ne se

refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, messieurs, non si cet éloge remplit votre attente et toute la dignité de mon sujet : eh! qu'importe à la gloire de ce prince, qu'un faible discours qui ne passera point à la postérité, soit au-dessous de ses grandes qualités? qui de vous ne les porte gravées dans son cœur? vous les raconterez à ceux qui vous succéderont : nos histoires et celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples en conservera le souvenir aux âges les plus reculés; et sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un prince auguste qui fait revivre, avec le nom, l'esprit et la valeur du grand Condé; que l'amitié, encore plus que le sang, liait au prince que nous louons; et qui, par sa douleur toute seule, va justifier nos louanges!

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons sont pour vous une instruction, et non pas un simple spectacle!

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas;* comme un des plus accomplis dans la vie civile, *et honorem apud seniores, juvenis;* comme un des plus éclairés par la singularité des connaissances, la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio;* comme un héros, comme un sage, comme un esprit supérieur et universel. Rassemblons tous ces caractères, de valeur, de sagesse, de lumière; et cherchons à la douleur de sa perte, une consolation dans le récit des merveilles de sa vie, et dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilége de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes; et comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillants.

Oui, messieurs, que le prince de Conti n'eût rien ici de plus personnel, que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule aurait embelli son éloge; et il eût fallu chercher dans la gloire de son sang, le plus noble de l'univers, les distinctions qui auraient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élévation de son âme, que par celle de sa naissance; quel puissant génie pour la guerre, sa première jeunesse même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible dans un âge qui n'a de goût que pour le plaisir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vues, quelles ressources, quelle supériorité dans son intrépidité et dans son courage!

Né avec toutes les grâces que la nature partage aux autres hommes, la vivacité de l'esprit, la douceur des manières, les charmes de la conversation, les agréments de la personne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire et pour y périr.

Dieu, qui semblait lui ouvrir toutes les voies des passions, lui fermait en même temps celles des secours et des remèdes.

Le prince son père, dont la pénitence édifiait l'Église et honorait la religion, une mort prématurée le lui ravit avant presque qu'il pût le connaître; et s'il ne perdit pas avec lui des instructions qu'il a pu retrouver dans ses ouvrages, les monuments éternels de ses lumières et de sa piété, il perdit du moins des exemples qui assurent le succès des instructions.

O profondes dispositions de votre providence, ô mon Dieu! peu d'années s'écoulent, et meure encore la pieuse princesse qui l'enfantait tous les jours à Jésus-Christ. Dieu, qui couronne ses vertus, ne paraît pas exaucer ses désirs. Mais laissons croître les deux princes ses enfants : les moments de la grâce viendront, le dessein de Dieu s'accomplira; les larmes d'une mère sainte ne couleront plus en vain, et la race des justes ne périra pas.

Les grands talents qui distinguent les hommes dans leur état, se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant cherchait parmi les lions et les ours une matière à sa valeur; et se dérobait volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères au milieu des armées d'Israël.

Le goût du prince de Conti pour la guerre, fut le premier penchant que la nature montra en lui; et ce n'était pas ce goût qui dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude, et non pas un amusement : il comprit tout ce qu'il fallait d'étendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de ressources, de connaissances pour y exceller; et crut qu'un prince ne devait compter pour rien de combattre, s'il ne se rendait digne de commander.

A la lecture des anciens, et surtout des Commen-

taires de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres : il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux : persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards et des souhaits de toute la cour, au milieu de tout ce frivole, il a des vues vastes et sérieuses : il pense déjà qu'un prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand; et que les traits qui le rendront immortel doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions, que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès lors, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos miséricordes; et en lui formant ce caractère sage et solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie et vanité.

La France jouissait alors d'une paix que nos victoires et la modération du roi venaient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie était encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, menaçaient le nom chrétien. Le prince son frère y vole. Sur des pas si chers, marche celui que nous pleurons : ses réflexions cèdent à sa tendresse; la complaisance l'y mène, et la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom français; au milieu de la rudesse germanique, il trouve les mêmes applaudissements qu'à Versailles : et ses charmes tout seuls vainquent déjà la fierté d'une nation, sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne : voyons-le attaché au prince Charles de Lorraine, général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célèbre général pour notre jeune héros! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France; ce sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs et les enchaînements de sa vie lui eussent formé d'autres destinées!

A ses pas s'attache le prince de Conti. A l'action, dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentiments du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modèle; et l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Égypte les secrets de la science des Égyptiens, que pour devenir bientôt après en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil, et humilier leur empire.

Mais il était réservé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le prince de Conti va essuyer à Chantilly les larmes qu'il venait de répandre sur le tombeau du prince son frère.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissait du fruit de sa réputation et de ses victoires; et ayant jusque-là vécu pour la postérité, il vivait enfin pour lui-même.

Le prince de Conti était là à la source des bons conseils et des grands exemples. Il ne lui fallait que l'histoire du héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres et respectueuses, que d'aimables artifices pour la tirer de sa propre bouche! Mais la véritable gloire est toujours simple et modeste; et Condé ne peut se résoudre à raconter ses actions, parce qu'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, messieurs : la vieillesse toujours prête à conter ses exploits passés, se refuse ici à des instructions domestiques et nécessaires; et le premier âge, qui ne se prête jamais qu'à regret au sérieux des leçons et des préceptes y court ici comme aux plaisirs, et les sollicite comme des grâces! C'est que les grands hommes le sont dans tous les âges.

Enfin sa tendresse pour ce cher neveu, adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son âme tout entière : il ouvre à ce jeune prince les trésors de sagesse, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardiesse, de retenue, qui l'avaient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre et de vaincre. Vrai et simple, il mêle au récit de ses glorieuses actions l'aveu de ses fautes; et montre dans le cours de sa vie, de grandes règles à suivre, et de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le prince de Conti! ses yeux, ses oreilles, son âme tout entière peut à peine suffire à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouïes; et se remplir, en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé, si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse et de précision, étaient

enfin mis au jour! rien ne manquerait plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel et de si grandes espérances dans ce neveu si chéri, tiraient des yeux du prince de Condé, des larmes de joie, d'admiration et de tendresse : il se voyait revivre en lui; il y retrouvait toutes ses rares qualités (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avait tracé jusque dans la ressemblance de leur visage, celle de leur âme. Il achève, il embellit en le formant, sa propre image; et comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes, et une partie de sa gloire : *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, et partem gloriæ tuæ.* (Num. xxvii, 20.)

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées! Il préparait une gloire plus durable au prince de Conti : il voulait le sanctifier par de longues infirmités, et nous montrer seulement ses talents éclatants et sa valeur héroïque.

Oui, messieurs, les leçons du prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvaient-elles former que la valeur même?

C'est-à-dire une valeur noble dans les sentiments, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues et dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avait-il déjà soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance! et parmi cette foule de souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avait-il pas fait rendre aux princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes!

Ailleurs la circonstance n'aurait peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fière et jalouse, entre les mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit! L'expression du Prophète paraît préparée pour mon sujet. C'est penser en prince, en un âge où les autres hommes ne pensent pas; et mériter par la grandeur des sentiments, les prééminences déjà dues à la naissance : *Princeps ea quæ digna sunt principe, cogitabit, et ipse super duces stabit.* (Is. xxxii, 8.)

La même grandeur d'âme l'accompagnait dans les périls. Et ici, messieurs, que pourrais-je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; et où, sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappelez ses premières campagnes : on croyait revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse.

A Courtray, où pour la première fois il montra un nouveau héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des grenadiers il monte à l'assaut d'un bastion l'épée à la main; et où blessé d'un éclat de grenade, et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère.

A Novigrade, où une escarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs change de face à l'arrivée du prince qui y vole; et plusieurs officiers d'un grand nom, doivent à sa valeur et aux périls qu'il court en cette occasion, la vie et la liberté, qu'une audace indiscrète leur avait fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où après avoir repoussé les infidèles jusque sur le bord du fossé; revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière rétablir un ouvrage où les assiégés avaient mis le feu : et par l'amitié que l'âge et les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru; et où, si cet allié généreux et fidèle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes, et l'affection du roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où, à la tête du premier régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyait déjà tenir, affronte mille fois la mort qui paraît le respecter plus qu'il ne paraît la craindre; porte partout la terreur du sang de France toujours fatal aux infidèles; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre, et montre de loin aux vœux des Polonais, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits, le reconnaissez-vous, messieurs? ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paraître de jour en jour au-dessus de sa valeur même : *David proficiscens, et semper se ipso robustior.* (ii Reg. iii, 1.)

Vous ne l'avez pas oublié, messieurs, et le souvenir de ces deux mémorables journées où le prince de Conti parut si grand, est encore trop récent; et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce règne; trop honorable surtout au vaillant prince qui nous

honore ici de sa présence, et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles! ou plutôt, pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation!

Vous l'auriez vu à Steinkerque, rappelant la victoire qui d'abord nous échappe; rétablissant partout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé le drapeau qu'il est hors d'état de porter, rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse la gloire du nom français jusque-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite; courant porter au milieu des ennemis avec l'étendard de la France, le signal de la victoire; au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare dès qu'il paraît : éclairant le maréchal de Luxembourg même, par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues; enfin l'âme de ce grand général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel et encore plus grand paraît-il peu de temps après à Nerwinde. L'ennemi retranché dans son camp, comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort partout, en défendent l'approche : nos troupes déjà plusieurs fois repoussées, le soldat découragé; le général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si longtemps aujourd'hui, court au prince de Conti : *Grand prince*, lui dit-il, *tout va manquer, et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* Conti paraît, avec lui la confiance revient aux troupes; la valeur de la nation reprend le dessus; on le suit, rien ne résiste; les retranchements sont forcés en plusieurs endroits; ils ouvrent à Conti autant de voies à la victoire : il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différents. L'ennemi, qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu, Conti perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir; et le téméraire qui porte le coup est puni à l'instant de son audace, et percé de la main du prince il expire à ses pieds. Enfin, soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire, et sa valeur l'achève.

Je dis ses conseils, messieurs; et le maréchal de Luxembourg n'en trouvait pas de plus justes et de plus solides : le prince de Conti était son oracle.

Ce grand général en qui la nature avait formé un si beau génie pour la guerre, si pénétrant dans ses vues, si prompt à prendre son parti, si fécond en ressources, si heureux dans ses entreprises, et qui avait ajouté à la gloire des Montmorency, ses ancêtres, le bonheur qui semblait avoir manqué à la plupart d'entre eux; ce grand homme disait tous les jours que le prince de Conti lui apprenait son métier. S'offrait-il des difficultés, c'était avec le prince qu'il cherchait des expédients. Formait-il des projets; c'était le prince, ou qui le rassurait dans ses vues, ou qui lui facilitait l'exécution. Entreprenait-il; c'était sur le prince qu'il se reposait du succès. Enfin le génie du prince de Conti était comme le guide du génie de ce fameux général; et l'ayant sous ses ordres, il se soumettait, pour ainsi dire, lui-même à ses conseils.

Et, de là, combien de fois lui avait-on ouï dire *qu'il devait au prince de Conti le principal honneur de ses victoires?* Par cet aveu il honorait le prince, et il ne s'ôtait pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avaient acquis, et que sa modestie lui assurait.

En dis-je trop, messieurs, ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-t-il pas à son éloge!

Quel homme jusqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainsi dire, que des espérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue suite de commandements et de victoires avaient enfin acquis aux Condé et aux Turenne; s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des officiers, l'affection des peuples, les suffrages de la cour, le respect des princes, qui semblaient oublier leur rang pour déférer à son mérite; l'admiration des plus grands capitaines de son siècle, l'estime de nos ennemis, les applaudissements de toute l'Europe, où son nom était aussi célèbre que parmi nous? Quelle supériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique de donner à des espérances seules ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours au succès!

Aussi, messieurs, ces espérances étaient fondées sur la supériorité de ses talents : la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même, dont les commentaires ont immortalisé les exploits et la capacité, n'écrivait pas

mieux sur la guerre. Quelle élévation! quelle netteté! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après sa mort, les fruits de son loisir et d'une santé infirme, et où ce grand prince se délassait souvent à mettre par écrit ses vues sur les événements qui se passaient tous les jours en Europe!

Et dans ces révolutions, où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes; et où par les conseils impénétrables de vos jugements, ô mon Dieu! la victoire jusque-là attachée à la sagesse et aux grandes destinées du roi, a semblé se refuser même à sa piété: dans ces révolutions, où l'amour du prince de Conti, pour le roi et pour l'État, montrait en lui une douleur si noble et si sincère, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu! la fragilité des choses humaines : vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devaient être un jour mûries par la grâce : vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes; qui égalera tous les hommes; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès; où les événements les plus glorieux, rappelés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus, ou de grands crimes; et où l'on ne mettra au nombre de nos victoires, que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel était le prince de Conti : un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas ;* vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile, *et honorem apud seniores, juvenis.* Vous avez admiré en lui le héros, admirez encore le sage.

DEUXIÈME PARTIE.

Les grands hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand, que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès, prêtent à l'âme une force et une grandeur étrangère : l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu : l'homme se surmonte, et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérants, fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paraissent au-dessus des héros; et dans le détail des mœurs et de la société, à peine étaient-ils des hommes!

C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est comme sur le théâtre; il représente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même; c'est lui qu'on voit : il quitte le personnage, et ne montre plus que sa personne.

Aussi lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi le peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : Ils ont maintenu et embelli au dehors l'ordre et la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Pulchritudinis studium habentes* (Eccli. xliv, 6); et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons, *pacificantes in domibus suis.* (Ibid.)

Oui, messieurs, que le prince de Conti ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables : c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage; et dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quel était son respect et son attachement pour le roi! combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de princes qui avaient fait servir leur naissance à leur ambition; qui, loin de porter aux pieds du souverain, les vœux et le respect des peuples, portaient au milieu des peuples le mépris du respect dû au souverain; loin d'être les liens du prince et des sujets, en étaient le *mur de séparation;* armaient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siècles la protége, et n'étaient les premiers sujets que pour être les premiers rebelles!

Le prince de Conti disait souvent, que la naissance n'approche les princes de plus près du trône, que pour les lier plus inséparablement au souverain; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre sang, que de commander à des étrangers; que la désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'État, mais qu'elle est dans les princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes; que les princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie; que l'État ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille; et que les premiers regards du trône tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, et donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étaient les sentiments du prince de Conti;

telle sa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles, et tous ses sentiers pacifiques : *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ.* (Prov. III, 17.) Et nous n'avons pas besoin ici de recourir aux ménagements de l'art; et en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela, son inclination secondait son devoir. Les vertus du roi l'attachaient à sa personne, autant que la royauté le soumettait à ses ordres. Il obéissait, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modèle, plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzick, déjà près du trône, et sur le point d'y monter, sa qualité de sujet lui est encore plus chère que le titre de roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis : *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, et éclairé par vos lumières.* Son état de sujet peut changer, ses sentiments de respect et de soumission seront toujours les mêmes.

Et de là son attachement tendre et respectueux pour Monseigneur : attachement que l'enfance avait vu naître, et qui avait toujours crû avec lui. Malgré l'amitié et la confiance dont ce grand prince l'honorait; malgré la familiarité formée depuis le premier âge; malgré cette liberté facile et aimable, qui fait les délices de sa cour, quelles manières toujours pleines de respect et d'une noble attention dans le prince de Conti! On apprenait en le voyant à respecter ses maîtres; et son rang ne paraissait lui donner plus d'accès et de liberté, que pour montrer plus d'égards et plus de retenue aux autres.

Autant qu'il respectait ses maîtres, autant exigeait-il peu de contrainte et de respect de ses amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment; mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge, et que le respect du lieu avait jusqu'ici suspendus, ne le disent-ils pas assez? et pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre?

N'était-il pas *cet homme aimable pour la société*, dont parle l'Écriture, *et cet ami plus cher mille fois qu'un frère?* (Prov. XVIII, 24.)

Les princes connaissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié : leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne : ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs; ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au prince de Conti! Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidèle, plus digne d'être aimé? l'amitié ne l'égalait-elle pas à vous? et la supériorité que lui donnaient le rang et le mérite, l'aperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avait de l'oublier?

Quelle douceur dans les mœurs! quelle sûreté dans la tendresse! quelle vérité dans les sentiments! quelle fidélité dans le secret! quels charmes dans le commerce! quel goût dans le choix de ses amis! quelle attention à les conserver jusqu'à la fin! Et la mort même, la mort dans l'instant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir son cœur? N'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets, et de ses derniers soupirs? N'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son âme? Sa confiance et son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort? Et si votre douleur vous permettait ici d'être sensibles à quelque autre chose qu'à sa perte, ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Écriture : Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, et que votre amitié a comblés d'honneur et de gloire! *Beati qui te viderunt, et in amicitiâ tuâ decorati sunt.* (Eccli. XLVIII, 11.)

Mais il n'était pas de ceux qui, doux et faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur, au reste des hommes; qui, renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des grands et du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ses amis sont confondues avec les larmes publiques : et si le deuil général n'a pas laissé à leur amitié le triste plaisir de se distinguer par la douleur de sa mort, elle leur a du moins laissé la consolation de n'être pas les seuls à la pleurer.

En quel homme se sont jamais trouvées rassemblées à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes?

Souverainement vrai, il n'aimait que la vérité dans les autres : nul intérêt n'était jamais entré dans sa grande âme en concurrence avec la vérité : elle lui paraissait le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laissait aux âmes vulgaires, les déguisements et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous

appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ses paroles étaient dictées par la vérité même : il ne trouvait de beau dans les hommes que la vérité : il ne cherchait point ses amis parmi ses flatteurs : son rang même lui était souvent à charge par les ménagements qu'on s'imposait devant lui; et on lui a souvent ouï dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avait pu permettre d'être inconnu, il n'avait pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont : plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hommes que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici, messieurs, cet amour farouche et outré de la vérité, qui dégénère en humeur cynique, et qui est plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai, la vérité ne montrait pas en lui cet abord austère et censeur, qui rend souvent le sage odieux, sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorité de génie, tant de bonté et d'affabilité? Vous le savez, messieurs; et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attirait tous les cœurs après lui, ne retenant de son rang que ce ce qu'il en fallait pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisait descendre; et rassurant si fort, ou le respect, ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûtait toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par là, il laissait à l'auguste éclat de sa naissance, la dignité qui la fait respecter, et en ôtait l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands.

Et ce n'était pas même en lui une douceur empruntée, où la politesse et les manières ont plus de part, que le sentiment; un simple usage plutôt qu'une vertu : c'était un fonds d'humanité.

La valeur, l'élévation forment presque toujours un caractère d'insensibilité : la gloire des armes est toujours teinte de sang; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain : voilà, messieurs, ce que le prince de Conti alliait ensemble. Il disait souvent que quand même la religion n'obligerait pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut, semblait autoriser le carnage et la fureur du soldat; combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort? combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté? apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De là, le lendemain du combat de Steinkerque, il vient sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts et de mourants; fait transporter tous les blessés, sans distinction de Français et d'ennemis; assure à une infinité de malheureux, la vie ou le salut; et force les ennemis mêmes de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

Et dès lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il sauvait, les grâces et les miséricordes qui lui préparaient le salut à lui-même.

En cela, messieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissements et des éloges : il ne faisait que se prêter aux mouvements et à la bonté de son cœur.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux; ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brille autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à son rang, l'éclat extérieur que l'usage y attache; vivant parmi nous comme un citoyen; accompagné de cette dignité toute seule qui suit partout les grands hommes; n'empruntant rien de l'appareil et du dehors; devant tout à lui-même; plus grand lorsqu'il paraît tout seul, que tant d'autres ne le sont, enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environne.

Sa modestie prenait sa source dans la modération naturelle de son âme. On l'a vu en garde contre lui-même, se refuser aux goûts les plus innocents; à la curiosité même des peintures, où ses infirmités auraient pu trouver un délassement : et aux instances que lui fait là-dessus la princesse son épouse, toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux, que répond-il? *Qu'en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous les autres; et qu'il faut savoir, ou ne pas tout désirer, ou se passer souvent de ce qu'on désire.*

Écoutez, vous à qui rien ne suffit, et dont les goûts bizarres et fastueux ne servent qu'à rappeler tous les jours la bassesse de votre naissance, l'injustice de vos trésors, et les misères publiques

qui en sont en même temps, et le fruit et la source!

Et, caractère admirable, messieurs, dans toutes ses vertus, quelle égalité! Ses grandes qualités ne se bornaient pas, comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements, s'il n'avait pas toujours la gloire du succès, il avait du moins la gloire de paraître toujours plus grand que sa fortune. Les couronnes manquées le laissant aussi tranquille que l'avaient trouvé les couronnes offertes; content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyait pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires; au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, et les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'âme : on aurait cru à le voir que tout était décidé : et sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événements, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui, messieurs, ce caractère de raison l'accompagnait partout. Quelle habileté à ménager les esprits! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires! quelle connaissance profonde des hommes! quelle vue sur tout ce qui peut assurer le bonheur des peuples et des États! quel fonds de modération sur les points mêmes où la vivacité paraît le plus à sa place! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre!

Mais ne seraient-ce point ici de ces images que l'orateur ne peint que d'après lui-même; qui expriment ce que le héros aurait dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été; et plus propres à rappeler ses défauts, qu'à servir à son éloge?

Vous m'interrompez ici, messieurs; et je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour et par la douleur, s'élève contre moi, et me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parais craindre d'en donner d'excessives.

Et que manquerait-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il était grand devant les hommes?

Et quand je dis devant les hommes, messieurs, ne pensez pas que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par les dehors de la modération et de la sagesse, il vînt se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques; que lassé de soutenir en public le personnage de grand homme, il vînt porter parmi les siens le chagrin de la contrainte, et s'y délasser, par des vices, des apparences de la vertu!

S'il eut le premier caractère de ces hommes illustres, loués dans les livres saints, qui avaient été chacun dans leur siècle, l'ornement de la société : *Pulchritudinis studium habentes :* il ne leur ressembla pas moins par le second, qui les avait rendus comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis.*

Bon mari, bon père, bon maître; mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois! Et la princesse désolée, qu'un lien sacré lui avait unie, que le cœur lui unira toujours, ne sent-elle pas assez la violence du coup? et faut-il rappeler toute sa douleur, en lui rappelant tout ce qu'elle a perdu? Ainsi nous échappent, ô mon Dieu, les objets les plus chers : ainsi finissent les liaisons les plus tendres : ainsi tout ce qui nous promettait plus de bonheur, se tourne en amertume; et, hors l'espérance de la foi, ne nous laisse plus qu'un cher souvenir, qui en paraissant soulager notre douleur, en perpétue le deuil et la tristesse.

Le prince de Conti, messieurs, pouvait dire de lui, comme le roi David, qu'*il avait eu en partage un bon cœur, qu'il marchait au milieu de sa maison dans la paix et dans l'innocence.* (Ps. c, 2, 3, 4.)

Quels égards pour la princesse son épouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions qui semblaient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappaient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfants! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés; en un mot, tout ce qu'il était lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille; respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari; et ne connaissant pas cet usage insensé, qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la premiere institution de la nature, est un privilége de la grandeur, et regardent tout ce qui lie, comme un joug qui les déshonore.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusque dans ces devoirs obscurs et domestiques, où l'homme se relâche toujours, et où l'humeur prend si aisément

la place de la vertu, un caractère toujours égal de grandeur et de sagesse!

Vous me prévenez ici, maison affligée de ce prince, et je pourrais en attester votre douleur : quel maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être?

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le prince de Conti n'exerçait son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens! n'exigeant presque rien pour lui; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en souffrait tout seul; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté, que de contrister leur tendresse; jamais d'humeur, jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu marquer que sa grande âme était sortie de son assiette naturelle; poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenait l'abus qu'ils en auraient pu faire : paraissant leur ami plutôt que leur maître : les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin : les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions; et faisant voir (chose rare) que les grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les servent.

Voilà cet homme sage, l'amour des peuples, le modèle des princes; la joie des siens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage : couronnez vos dons : ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie : faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles, des fruits d'immortalité : conduisez ce jour de l'homme jusques au jour parfait de la grâce : formez de tous ces trésors de l'Égypte un tabernacle à votre gloire : ne perdez pas la sagesse du Sage; mais donnez-lui la foi des humbles et des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores, juvenis.* Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connaissances et la supériorite des lumières : *Acutus inveniar in judicio; in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem;* non-seulement un héros et un sage, mais encore un esprit supérieur et universel.

TROISIÈME PARTIE.

La science et la lumière dans un prince, est presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines et frivoles, étrangères aux devoirs et à l'élévation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, et n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or admirez, messieurs, dans les connaissances rares du prince de Conti, deux avantages, marqués d'abord dans mon texte, et fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science et de ses lumières, lui attire des extrémités de la terre, non pas une reine étrangère, mais les vœux d'un royaume entier. Les grands et les puissants de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une couronne, qui a toujours été le prix de la valeur et du mérite : *In conspectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ces lumières, ajoutez-en un autre : c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort : *Et habebo immortalitatem.*

Oui, messieurs, quelle étendue de connaissances dans le prince de Conti! On eût dit qu'il était de toutes sortes de professions : guerre, belles-lettres, histoire, politique, jurisprudence, physique, théologie même : il semblait qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différents hommes qu'il entretenait, et en l'entendant, on s'écriait encore comme autrefois sur ce prince le plus sage et le plus éclairé de l'Orient :

« Quelle abondance de lumière et d'érudition dans « votre jeunesse! La science et la sagesse coulent de « votre bouche comme les eaux d'un fleuve majes-« tueux : les lumières de votre âme ont sondé tous « les secrets de la terre; et dans cette gloire pacifi-« que, vous avez été les délices des peuples, comme « la gloire des armes vous en avait rendu l'admi-« ration et le soutien : » *Quemadmodùm eruditus es in juventute tuâ! et impletus es, quasi flumen, sapientiâ; et terram retexit anima tua... et dilectus es in pace tuâ.* (ECCLI. XLVII, 15, 16, 17.)

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles, qui ne sont que le délassement de l'oisiveté, et qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les livres saints; beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu! qu'il ne goûtait pas encore combien vous êtes doux, il avouait que vous êtes le saint et le véritable : sa raison respectait les bornes de la foi, tandis qu'il en oubliait les devoirs : sa bouche rendait hommage à la vérité de vos mystères, lors même que son cœur était encore loin de vous : il ne trouvait dans ses grandes lumiè-

res que les motifs de sa soumission : et s'il n'aimait pas encore la vérité qui délivre, du moins il avait toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet et qui captive.

Dois-je le dire ici, messieurs? dans un siècle où la religion est devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fausse science : dans un siècle, où l'impiété est comme la première preuve du bel esprit : dans un siècle, où croire encore en Dieu, est presque la honte, ou de la raison, ou du courage : dans un siècle, où pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité : dans un siècle enfin, où tant d'hommes superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent ; se croient plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires ; apprennent à douter de la religion avant de la connaître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi ; et s'élèvent contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du prince de Conti, si supérieure en lumières et en connaissances, honore la vérité de la religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidèle devant la majesté de celui qui pèse les esprits, et *qui regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étaient pas.* (Is. XL, 23.) Sa curiosité ne va qu'à se convaincre, que la raison ne saurait aller à tout ; que l'homme ne connaît des voies de Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme ; que le point fixe de nos lumières, c'est la foi ; qu'on retrouve en secouant le joug, les mêmes abîmes et les mêmes incertitudes que dans la soumission ; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair et de plus intelligible, que les mystères de la religion ; et qu'en refusant de croire, on perd la foi, sans que la raison y gagne et s'éclaircisse.

Sentiments dont ce grand prince ne s'est jamais départi.

Mais, à tant de valeur, tant de sagesse, tant de religion, tant de lumières, que manquait-il, messieurs? qu'une couronne. Content du rang que lui donnait sa naissance, le prince de Conti ne l'avait jamais désirée. La gloire de tenir par le sang au premier trône du monde ; le zèle qui le liait au roi encore plus que le sang ; le plaisir de vivre sous ses yeux, et d'obéir à ses ordres : c'est là que, fixé par son cœur, il avait toujours borné son ambition : et comme cette princesse dans l'Écriture, qui préférerait à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvait encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis, que roi d'une nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coràm te semper!* (III REG. X, 8.)

Mais enfin, la Pologne l'envie à la France. Son trône, vacant par la mort d'un roi qui avait été la terreur des infidèles, redemande un prince du sang de nos rois. La grande réputation du prince de Conti est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il fallait à une nation guerrière, un prince belliqueux ; à une nation libre, un prince sage et modéré ; à une nation zélée pour la foi, un prince éclairé et religieux, qui sût en même temps respecter la foi et la défendre ; à une nation qui se donne elle-même ses rois, un prince, que l'estime générale eût appelé à la royauté, que l'amour eût fait régner, et qui eût regardé ses sujets comme ses bienfaiteurs ; enfin, à une nation presque toujours divisée par des factions domestiques, un prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connaître les hommes et de les gouverner ; qui sût ménager les esprits, concilier les intérêts, et réunir à la défense de la patrie, les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux ! si Dieu, qui dispose des rois et des royaumes, ne l'eût refusé dans sa colère à tes premiers vœux : ou plutôt, si toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur ! tes jours couleraient dans la paix, dans l'abondance et dans la gloire : tes lois seraient encore ta force et ton soutien : sur tes autels ne s'offriraient que des sacrifices de joie et d'actions de grâces : les malheurs des règnes précédents seraient oubliés : tes nouvelles conquêtes iraient encore plus loin que tes pertes passées, et ta valeur ne serait redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des lois, de la religion et de la liberté, s'élève : des suffrages séditieux traversent une élection légitime ; les droits les plus sacrés sont violés ; les lois cèdent à la force ; un vil intérêt prévaut sur la gloire de la nation, sur le bonheur de la patrie, et sur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam divise les tribus, s'assied sur un trône usurpé, et sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur un culte profane. Le roi que Dieu avait choisi, est rejeté : il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne : il en retire avec lui sa protection et ses miséricordes ; et le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal et la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation et d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe! L'esprit de discorde et de fureur souffle la guerre et la dissension parmi les citoyens : la valeur de sa nation se tourne contre elle-même : l'idole qu'elle avait élevée sur le trône en est renversée ; sa couronne devient le jouet des

peuples et des rois : ses villes, la proie de ses alliés et de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens* (Jérém. *Orat.* v, 6); le Moscovite appelé court venger, sur ceux mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes : un peuple qu'elle avait toujours regardé comme *son esclave, devient son tyran.* (Ibid. 8.) Ses autels sont renversés; ses prêtres arrachés du sanctuaire, et menés en servitude; ses vierges déshonorées; *ses princes, comme des brebis timides, marchent sans force et sans valeur, devant celui qui les poursuit* (Thren. 1, 6); ses campagnes inondées de sang, refusent la nourriture à son peuple; *au dehors le glaive, la mort au dedans.* (Ibid. 20.) Le Seigneur qui les frappe ne se lasse point : il répand d'une main une coupe de venin et de mortalité, et tient élevé de l'autre le glaive de la guerre et de la vengeance : tous les fléaux de sa colère tombent à la fois sur cette terre infortunée : toutes *ses voies pleurent,* et ne sont plus qu'une triste solitude; et au milieu de tant de calamités, la fureur de ses citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe et qui les terrasse, ne les désarme point : ils achèvent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu : la ruine de la patrie ne peut être la fin de leurs dissensions et de leurs querelles; et accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu! frappez-vous donc pour perdre, et non pas pour corriger? ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham et de Jacob? n'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfants en faveur de la piété de leurs pères? les Hedwige et les Casimir, tant de saints rois qui ont porté cette couronne, et qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance? *Avez-vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières et les gémissements de cette Église désolée, ne montent pas jusqu'à votrône* (ibid. iii, 44)? et ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes?

Voyez, peuple, et considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejeté son roi et son Christ* (Ps. lxxxviii, 39), vous avez éloigné celui que vous aviez appelé; et le Seigneur vous a rejeté; et vos rois sont devenus en même temps et votre punition et votre crime.

Mais quoi, messieurs! les jugements de Dieu se déclarent. Il ne voulait donner au prince de Conti que la gloire de la royauté et d'une couronne terrestre, et le préparer à une couronne immortelle.

Car enfin, *que le héros,* dit le Prophète, *ne se glorifie pas de sa valeur; que le Sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse; que celui qui est riche en esprit et en connaissances, ne s'élève pas des richesses de sa science et de sa lumière.* (Jérém. ix, 23.) Talents éclatants que Dieu donne, et qui presque toujours éloignent de Dieu; sources de perdition, si Dieu qui en est l'auteur, n'en est la fin, et n'en règle l'usage; si vous connaître et vous aimer, ô Dieu, ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le prince de Conti goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui, terrible pour la France, qui le pleure; pour les siens, qui semblent le rappeler par leurs cris du fond de ce tombeau; pour une princesse désolée, qui le redemande; pour ses amis, qui le perdent (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé). Et que me reste-t-il ici, après que ses talents glorieux l'ont conduit presque sur le trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le ciel?

De longues infirmités lui montraient de loin le jour du Seigneur, et nous préparaient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, le succès des remèdes, ou plutôt nos désirs, rassuraient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes! Les moments de Dieu ne sont jamais les nôtres : le coup est frappé; la mort que nous croyions encore loin, paraît à la porte, et la lumière d'Israël est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Personne ne s'en fie au bruit commun : on veut voir de ses yeux et entendre de ses oreilles : tout vient en foule s'en instruire, et tout le public par sa douleur; le peuple lui-même qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes, est sensible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées au pied des autels, pour demander le retour d'une santé si précieuse! Chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur; et il trouve dans le temple ses larmes et ses oblations, mêlées avec les larmes et les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu! vous laisser fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna; nos craintes se changèrent en espérances. Mais vos ordres ne changent point : cette lueur passagère qui nous montrait la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau : vos desseins éternels s'accomplissent, et le coup suspendu ne trompe notre espoir, que pour nous faire encore mieux sentir la douleur de sa perte.

Qu'attendez-vous ici, messieurs, de ce héros, de ce sage, de ce grand esprit? Une pénitence où se trouvent tous ces caractères; constante, sage, éclairée : les mêmes voies qui l'avaient conduit à la gloire, le conduisent au salut.

Il est vrai, ce héros ne regarde pas la mort d'un œil fier et tranquille. Car, ô mon Dieu, le vase de

terre peut-il encore s'enorgueillir sous la main toute-puissante qui va tomber sur lui et le briser? Et qu'est-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort? qu'une lâcheté de désespoir, qui n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugements, trouve plus aisé de les mépriser, et n'osant espérer le salut, se fait un honneur affreux de se perdre?

Le prince de Conti laisse paraître comme le roi Ézéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez,* ces sentiments de trouble et de crainte, que tout homme doit à la nature et à la vérité; et tout chrétien, à la foi des jugements à venir. Il ne veut ni imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même, ni se prêter une fausse vertu, ni se déguiser ses propres misères.

Mais attendez. La foi opère la crainte, et la crainte opère l'amour, la résignation et le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur; et qu'on est grand quand on l'est avec Dieu!

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité, ne la perd plus de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire : nul retour vers l'Égypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de ministres saints, il marche comme le tabernacle d'Israël, d'un pas majestueux vers la terre de promesse; et la manne sacrée et le pain des anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi! quelle tendresse de piété!), il le porte au dedans de lui, et y trouve toute sa consolation et toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps exténué, et qui dépérit à chaque instant par la violence des maux et des remèdes, il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de philosophe, une ostentation, plutôt qu'une vertu; il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vu; tout est pour Dieu; toujours dans le vrai, effrayé quand il faut; constant quand Dieu le demande : c'est la force de la foi; c'est la patience des saints; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que ceux qui espèrent en vous, changent de valeur et de force : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* (Is. XL, 31.)

Voilà le héros que forme la grâce : voici le sage. Il appelle au secours de sa faiblesse, la dernière force du chrétien, la grâce de l'onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagements, qui semblent ne proposer au mourant les remèdes de la foi, que comme le désespoir de ses maux; et de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer les secours de l'immortalité, et les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau, qui coule par ces canaux sacrés, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme espérance : il plonge avec une foi vive, les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur : *et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle.* (Ps. CII, 5.)

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnaissance et de la nature. Il donne à ses amis les dernières marques de sa confiance et de sa tendresse : il parle en père à des domestiques qu'il a toujours aimés comme ses enfants : il charge un prince pieux et illustre, de porter aux pieds du roi les sentiments de respect, d'attachement, de fidélité dans lesquels il a toujours vécu : enfin le prince son fils est appelé.

« Mon fils, lui dit-il, je voudrais vous avoir « donné de meilleurs exemples; et j'espère que si « Dieu m'avait conservé la vie, je vous en aurais « donné. Souvenez-vous toujours qu'il faut servir « Dieu, lui être fidèle, et au roi; et vivre en hon- « nête homme et en bon chrétien, pour attirer les « bénédictions du ciel. »

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, prince, la seule espérance de votre auguste nom! et former en vous avec les qualités héroïques d'un père, dont la vie a illustré notre siècle, les sentiments et les vertus qui ont sanctifié sa mort!

Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumières se réunissent; où sa grande âme se dégage de plus en plus des sens; où la majesté du Dieu, qui est proche et qui paraît, l'éclaire, la remplit, l'élève au-dessus d'elle-même.

La voie des justes est comme une lumière qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité. (Prov. IV, 18.) Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, dit-il sans cesse au milieu de « ses douleurs, appesantissez votre main, redoublez « vos coups, brisez-moi, brûlez, coupez, détruisez « ce corps de péché; je le livre à votre justice : réser- « vez vos miséricordes pour mon âme : perdez-moi « dans le temps, et me sauvez dans l'éternité. »

Ce n'est plus la terreur des jugements de Dieu qui le saisit et qui le trouble, c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme et qui le console. Et lorsque le ministre sage et éclairé, qui étudie les opérations de la grâce dans son âme, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséricorde; poussé par l'amour extrême dont il nous a aimé lorsque nous*

étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, ressuscités avec lui, et fait asseoir dans le ciel (ÉPHES. II, 4, 5, 6); sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi et de sa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos espérances.*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, et se tournant vers le ministre sacré : « Si l'on pouvait comprendre, ajoute-t-il, l'état où « l'on se trouve dans ces derniers moments, on ver- « rait bien qu'il n'y a de ressource pour l'homme « que dans la religion. »

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime : les forces manquent; la parole cesse; mais son cœur parle toujours à Dieu : mais son âme plus pure et plus libre, à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit se dissout, l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possède déjà, et ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu! sera-t-elle frustrée de son désir? Vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare? Tant de dons et de lumières, dont vous aviez orné cette grande âme, n'iront-elles pas se réunir à leur source? tant de larmes versées sur ces chères cendres, n'achèveront-elles pas de les purifier? Les gémissements de sa foi et de sa pénitence, seront-ils montés en vain devant votre trône? Le sang de l'Agneau qui crie vers vous, et qui coule sur l'autel par les mains d'un pontife fidèle [1], ne se fera-t-il pas entendre? ne vous solliciterez-vous pas vous-même en sa faveur? Vous le sauverez, grand Dieu! vos promesses s'accompliront, et son espérance ne sera pas confondue.

Écoutez, grands, et instruisez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talents, le nom, la sagesse, les lumières; qu'on le trouve vain et frivole au lit de la mort! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événements, paraît alors vide sans Dieu, et digne d'un éternel oubli! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut! qu'on méprise les lumières et les connaissances qui n'ont pas donné la science des saints! Dieu paraît tout alors, et l'homme sans Dieu ne paraît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grâce. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talents, les titres ne lient qu'au temps, à un nuage qui se dissipe, au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut passer dans les histoires : on peut graver ses actions sur le marbre et sur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu, ne sont écrits que sur la poussière;* un souffle léger va les effacer : *Recedentes à te in terrâ scribentur.* (JÉRÉM. XVII, 13.)

L'immortalité n'est que pour le juste : les noms seuls écrits dans le livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde passera avec le monde : vous seul, ô mon Dieu, demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous seul; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours posséder; qui ne s'appuie que sur ce qui ne peut manquer; *qui n'a pas reçu son âme en vain* (Ps. XXIII, 4); qui ne vit pas au hasard; et qui des jours de sa vie mortelle, se forme insensiblement le jour de l'éternité.

Ainsi soit-il.

[1] M. de la Berchère, archevêque de Narbonne.



ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN,

PRONONCÉE

DANS LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.

Erunt accepta opera mea... et ero dignus sedium patris mei.

Je plairai à votre peuple par la douceur de ma conduite, et je serai digne du trône de mon Père. (SAP. IX, 12.)

Ainsi jugeaient les grands et le peuple : ainsi espéraient-ils de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, monseigneur Louis, dauphin. Nos jugements étaient justes : ce n'était ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte; c'est l'amour qui les avait formés. Nos espérances étaient bien fondées : le présent nous répondait de l'avenir; et tout ce que nous avions vu d'humain et de bienfaisant dans sa vie privée, nous faisait par avance l'histoire de son règne.

Mais, ô Dieu, vous nous l'aviez donné, et vous nous l'avez ôté : vous l'aviez accordé à nos vœux; vous le refusez à nos crimes : vous l'aviez formé pour le bonheur de la France; vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous était si cher; sa vie a passé comme un nuage* (JOB, XXX, 15) : et sa mort confond nos jugements, renverse nos espérances; mais changera-t-elle notre cœur?

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colère,

pour instruire et châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple? *Nous attendions la paix* (JÉREM. XIV, 19) : le roi sacrifiait sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos désirs; *il était pacifique avec ceux qui haïssaient la paix* (Ps. CXIX, 7) : elle s'éloigne encore de nous; *et voilà encore la fureur et la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue stérilité : la maladie et la mort ont répandu le deuil dans nos villes : nous avons vu tomber les cèdres mêmes du Liban. Trois princes du sang royal[1], dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France qui les pleure encore, à leurs augustes enfants, à leurs épouses désolées; et en rendant des devoirs lugubres et religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugements du Seigneur et la vanité des choses humaines. Enfin le fils et l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtiments de Dieu vont en augmentant, comme nos crimes. Mes frères, quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ses succès[2] : il chante des chants de joie et de victoire : et la France, la portion la plus pure de l'Église; la région de la vérité et de la lumière; une nation choisie, et dont le roi, selon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux et tous les autels étrangers; la France gémit, son prince lui est enlevé, et le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

Qu'avons-nous donc fait? et comment cette désolation est-elle arrivée en Israël? Nous avons abandonné le Seigneur, et il nous a affligés. Nous ne sommes pas retournés à lui dans notre affliction, et le prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain? Ses coups portent à faux, si en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, si ce dernier malheur est encore pour nous une leçon inutile?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre comme ces enfants de l'Évangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne sont qu'un jeu et un amusement puéril? Tournerons-nous en spectacle nos propres malheurs? et la leçon la plus terrible de la foi, ne sera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine est devenue cendre et poussière, nos jugements et nos espérances sur les choses d'ici-bas, sont-elles encore les mêmes?

La mort nous enlève un prince doux et bienfaisant; nous le jugions digne du trône des rois ses ancêtres; nous en espérions des jours tranquilles et fortunés : voilà le sujet de nos larmes. La mort confond nos jugements, nos espérances, et ne change point notre cœur : voilà le sujet de nos instructions.

Rendons-nous utile notre douleur : mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature et de la tendresse; et en offrant les prières de l'Église, et le sacrifice d'expiation pour ces cendres chères et augustes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugements et de la vanité de nos espérances. C'est-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui passe n'est rien, et ne trouvons digne de notre espérance que ce qui ne passe point.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes parlent tous les jours sur le néant des choses humaines, le langage de la foi et de la vérité; et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde : sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude, devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paraît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous : ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire : ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux, et que cette cérémonie de religion et de tristesse, confonde la vanité de nos jugements, et nous rappelle de l'erreur des sens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paraissait rassemblé dans le prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers : un nom au-dessus de tous les autres noms : un sang qui prend sa première source dans le trône, et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains : une maison auguste, qui a vu naître toutes les autres, qui a donné naissance à nos histoires, qui compte parmi ses titres domestiques, tous les monuments qui nous restent des règnes les plus éloignés; et qui seule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés, et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères : *Testa-*

[1] M. le Prince, M. le prince de Conti, M. le Duc.
[2] Bataille d'Hochstet.

menta sæculi posita sunt apud illum. (ECCL. XLIV, 19.)

Tel était Louis, dauphin, l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles; ajoutez encore, le fils de Louis le Grand.

Les Pyrénées venaient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuse à la nation : *les montagnes avaient reçu la paix pour le peuple.* (Ps. LXXI, 3.)

L'Espagne se consolait de ses pertes, en donnant à Louis une princesse pieuse, qui venait partager avec lui son trône et ses victoires. La France, sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyait croître avec le roi, ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions; de rands généraux formés, et en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre; les finances rétablies par les soins d'un ministre habile; la licence changée en règle; les anciennes maximes presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts déchus dans la faiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres que nos troubles et nos malheurs avaient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui jusque-là n'avaient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et se pressant, pour ainsi dire, de naître tout à la fois sous un règne déjà si glorieux; l'État, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le Dauphin est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui : ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un père triomphant : chaque saison vient mettre au pied de son berceau royal des trophées et des dépouilles : les merveilles se multiplient; l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontières; la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi : de superbes édifices sortent en un instant, comme par enchantement, du sein de la terre : l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois : la stérilité des lieux se tourne en ornement : et le roi, de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappelons; et si nous les eussions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortait de l'enfance l'héritier de tant de grandeur : un naturel heureux commençait à se montrer : les qualités héroïques du roi, la piété de la reine, formaient déjà ce mélange de douceur et de majesté, qui fit toujours son caractère, et ces belles espérances, qui n'attendaient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains; de jeter dans ces âmes destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples et des empires; de régler de bonne heure des passions, qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois et des rois chrétiens! Quel ouvrage! mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire?

L'un [1], d'une vertu haute et austère; d'une probité au-dessus de nos mœurs; d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation; chrétien sans faiblesse; courtisan sans passion; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances; l'ennemi du faux; l'ami et le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la nation; le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes, qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre [2], d'un génie vaste et heureux; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences; le docteur de toutes les Églises; la terreur de toutes les sectes; le père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Épnèse.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère, et qu'on aurait cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé [3]

[1] M. le duc de Montausier.
[2] M. Bossuet, évêque de Meaux.
[3] M. le duc de Beauvilliers; M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.

dans l'éducation du prince qui doit régner, ne nous avaient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avait paru si grand. Les termes manquaient à l'éloquence pour publier tant de merveilles : l'amour multipliait les éloges : la politesse du siècle les rendait dignes de passer à la dernière postérité; les étrangers venaient des îles les plus éloignées, mêler ici avec nous leur admiration et leurs hommages. Et que sais-je, si pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux, nos trésors et notre magnificence (IV Reg. xx, 13), comme le roi des Juifs aux envoyés de Babylone, et trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble, dissipe le fantôme de grandeur qui nous abusait. Tout ce qui doit passer ne peut être grand : ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scène et la représentation : chacun dépouille la pompe du personnage, et la fiction des titres; et le souverain, comme l'esclave, est rendu à son néant et à sa première bassesse. Les dons de la grâce tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité; et dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit et n'est plus, une vertu obscure qui nous liait à Dieu, sort éclatante de nos cendres, et mène le juste comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu, seront seuls grands, parce qu'ils le sont devant vous, et qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* (Judith, xvi, 19.) Fausse idée de grandeur, vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort; et vous avez pourtant toujours été, et vous serez jusqu'à la fin, l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine!

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel. Écoutons, mes frères, et détrompons-nous. Si le monde pouvait faire des heureux, le prince pour qui nous prions devait l'être. La tendresse du roi pour lui croissait avec le succès de son éducation : on voyait ce monarque si glorieux, en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle était confiée. C'était David de retour de ses victoires, qui faisait venir devant lui son fils Salomon, pour l'instruire des devoirs de la royauté, et des maximes de la vertu et de la sagesse. Les héros peuvent être des pères tendres; et rougir des sentiments de la nature et de l'humanité, comme d'une faiblesse, c'est se prêter une fausse grandeur, et montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du prince s'avancent, et la tendresse du roi se change en amitié : ce fils si cher devient un ami fidèle. Monseigneur est associé aux secrets du gouvernement, et au mystère des conseils; de ces conseils impénétrables, dont la sagesse et le secret faisaient alors la force et la sûreté de la monarchie, la terreur et l'admiration de toute l'Europe. Le roi décharge dans son sein le poids de ses pensées, et les soucis mêmes de la prospérité et de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle : l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance; et Monseigneur devient le collègue de l'empire, plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur, que manquait-il que d'assurer la succession dans la maison royale; et donner, par un mariage auguste, des princes à la France et de nouveaux appuis au trône? Une maison, de tout temps alliée à la couronne, nous fournit une princesse féconde et spirituelle. Mais la Bavière ne se donnait encore qu'à demi; elle nous préparait de plus grands dons. Ces deux princes [1] croissaient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu, à leurs peuples, qui les demandent : le temps est venu; et peut-être les conduisez-vous, par ces voies de dépouillement et d'oppression, à de plus grandes et de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage sacré, nous vîmes naître le premier prince [2] que nous admirons aujourd'hui? Nous lisions dans l'avenir : nous voyions de loin une jeunesse sainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu et pour les peuples, un esprit pour les grandes choses; la piété d'un David; la sagesse et l'élévation d'un Salomon; la clémence et l'humanité d'un Josias; des lumières et des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple [3] ancien et auguste, le monument éternel de la piété de saint Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire et les exemples!

Quel don pour la France! Mais les dons de Dieu n'étaient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la maison royale : Monseigneur devient le père de deux autres princes [4]; et ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événements.

L'Espagne, de tout temps jalouse de notre gloire, et qui autrefois avait voulu nous donner des maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent : les mesures d'une maison rivale se tournent contre elle : les desseins de Dieu

[1] Les électeurs de Bavière et de Cologne, retirés en France.
[2] Le duc de Bourgogne.
[3] La sainte Chapelle de Paris.
[4] Le duc d'Anjou et le duc de Berry.

s'accomplissent : la Castille devient le patrimoine d'un fils de France : les anciennes jalousies cessent : les deux nations se réunissent. Semblables à deux vaillants rivaux, lesquels, après avoir longtemps combattu, et tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime et d'amitié qui les unit; et qui emploient les mêmes armes dont ils avaient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici? L'enfer se déchaîne, les temps de paix sont abrégés, les jours mauvais recommencent; le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle; les deux couronnes réunies dans la même maison, répandent la discorde et la fureur dans toute l'Europe. Les rois des environs, alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entredisent, comme autrefois les rois de Chanaan : Ce peuple va dévorer tous les peuples, et engloutir tous les pays d'alentour : *Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur*. (NUM. XXII, 4.) Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique, et que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos pères. Cependant une guerre cruelle s'allume : les nations conjurées fondent sur nous : Dieu semble même abandonner son peuple : il semble oublier que l'union des deux monarchies est son ouvrage. Nous aurions attribué nos succès à notre puissance : il nous affaiblit; mais c'est pour devenir lui seul notre bouclier et notre victoire. Les intérêts et les passions humaines ne prévaudront pas contre les desseins de Dieu. Le sang de Blanche de Castille demeurera sur le trône : le sceptre ne sera point ôté de la maison de Juda : Dieu qui a fait les rois, saura les protéger. Nos prospérités et l'orgueil qui les accompagne, l'avaient peut-être éloigné de nous; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déjà le jour arrive : Dieu sort du nuage où il s'était caché; et je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succès sont rendus au bon droit : l'Aragon nous venge du Brabant : le chef de la ligue est frappé, et il n'est plus [1]. Ne chantons pas des chants d'allégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête et de victoire. La religion ne sait pas se réjouir de la mort d'un souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Église perd toujours un césar. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples : nous demandons la paix plutôt que la victoire.

[1] Mort de l'empereur Joseph, arrivée en même temps que celle de Monseigneur.

Descendez donc, fille du ciel! don du Très-Haut! Que les deux princes que l'Église vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu, et ayant dépouillé avec le corps terrestre, les intérêts et les animosités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples! Qu'ils soient devant Dieu les ministres et les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels, en présence des anges tutélaires des nations, et apporté par eux sur la terre! que la mort des deux princes, qui finit tout pour eux, finisse aussi nos dissensions et nos troubles! Que la colère de Dieu accepte ces deux illustres victimes! Que leurs cendres sacrées mêlées ensemble soit répandues sur les deux peuples en signe d'alliance; et qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos désirs; et les désirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle de la mort du prince que nous pleurons, et rentrons dans notre sujet.

Que paraissait-il manquer au bonheur d'un père tendre comme Monseigneur, si le bonheur était donné sur la terre? L'amitié du roi, l'amour des peuples, les plus grandes espérances du prince son fils, que la loi du royaume et l'ordre de la naissance, mais plus encore, qu'une prédilection singulière de Dieu sur la France, nous destine : le prince son second fils sur le trône d'Espagne, et maître de la plus vaste monarchie de l'Europe; son autorité affermie contre les efforts d'un concurrent, par un successeur [1] que Dieu donne à sa couronne, et par la fidélité inouïe de ses peuples.

Princes heureux devant les hommes! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain? que dure-t-il? et dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume? Quel privilége ont ici les princes au-dessus du peuple? tout ce qui les environne, les rend-il heureux? Hélas! tout ce qui est hors de nous, ne saurait jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors; le dedans est toujours vide. Tout paraît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux, que de n'avoir plus rien à désirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur; et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qui le désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté

[1] Naissance du prince des Asturies.

du souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre? c'est l'homme qui craint le Seigneur; c'est le juste qui n'est pas de ce monde; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terrestre qui l'éloignait de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels, n'est encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au prince que nous regrettons. Une trêve longtemps désirée alors de nos ennemis, venait de désarmer toute l'Europe. Le roi, au milieu de ses succès, avait préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui sont toujours *le prix du sang et le péril des âmes :* quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase [1] de la colère du Seigneur, destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois, et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples : un prince profond dans ses vues; habile à former des ligues et à réunir les esprits; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre; plus à craindre encore dans le secret du cabinet, qu'à la tête des armées : un ennemi que la haine du nom français avait rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter; un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les souverains; un grand homme, s'il n'avait jamais voulu être roi.

Il parcourt en secret toutes les cours d'Allemagne : il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la royauté. la cause de tous les souverains protégée, arme tous les souverains contre lui. L'orage est prêt à fondre sur nous; le roi le prévient : déjà Monseigneur, à la tête d'une armée triomphante, marche vers le Rhin. C'était alors la destinée de la France, de prévenir par nos conquêtes, les mesures et les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, est le prix des premières armes du fils de Louis. Le Rhin, encore effrayé du fameux passage du roi, reconnaît dans le fils, la gloire et la valeur rapide du père. Manheim, Frankendal, et tant d'autres places, suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune prince ne trouve rien qui l'arrête : il soutient par son intrépidité, le courage des troupes accoutumées à vaincre : il leur rend tout possible par son humanité et par ses largesses : il ne connaît pas le péril : il veut tout voir de ses yeux, et tout animer par ses ordres; et nous en ferions ici honneur à sa mémoire, si la valeur était un éloge pour les descendants de Charlemagne et de saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos succès firent éclater partout la guerre déjà rallumée dans les cœurs : le feu qui couvait, s'embrase et se répand partout. La Flandre était alors le théâtre de notre gloire. Le maréchal de Luxembourg nous consolait tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condé et des Turenne. Monseigneur y vole : l'armée sous ses ordres déconcerte, par une marche inouïe, les desseins des ennemis : nos troupes, comme celles que vit le serviteur du Prophète (IV REG. VI, 17), se trouvent par un soudain enchantement, de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés : et si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à Monseigneur la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits : c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatants font parmi nous les grands hommes; mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas! que sont les héros au lit de la mort, si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires? Leur vie est pleine de grands événements qui passeront dans nos histoires, et vide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le livre de vie. Ils ont vécu pour la postérité; ont-ils vécu pour l'éternité? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom; et le Seigneur ne les connaît pas, *parce qu'il ne connaît que ceux qui lui appartiennent.* (II TIM. II, 19.) Ils ont remporté des victoires; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, et celles que le juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès et leur valeur héroïque; et souvent leurs succès ont été des crimes; et peut-être l'injustice seule en a fait des héros. On leur a dressé des statues et des monuments superbes : mais ce ne sont là que les monuments de la vanité; ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu, dans votre cité éternelle,* et la ressemblance seule de Jésus-Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem : *In civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* (Ps. LXXII, 20.) En un mot, ils ont été les hommes du siècle présent; seront-ils les hommes du siècle à venir? L'histoire des conquérants sera effacée : l'histoire des justes, écrite en caractères immortels, subsistera dans l'éternité. Les passions qui forment les guerres et les héros, seront détruites

[1] Le prince d'Orange.

avec le monde; les vertus, qui font les saints, ne périront jamais.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes frères. Ne nous refusons pas à la patrie : la religion n'autorise pas la paresse; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'État ; mais souvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, et comme l'a vu sans doute dans ce moment, le prince que nous pleurons. Étudions sur ce tombeau la terreur de la puissance et de la majesté de Dieu, et le néant de toutes les choses humaines; et que la mort d'un prince, que la naissance avait fait si grand, et que son caractère de bonté avait rendu si aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugements, confonde encore la vanité de nos espérances.

DEUXIÈME PARTIE.

Si le monde n'attachait les hommes que par le bonheur de leur condition présente; comme il ne fait point d'heureux, il ne ferait point d'adorateurs : l'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource et sa séduction la plus inévitable : il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons, et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Achevons de nous instruire.

Les fruits de la lumière, dit l'Apôtre, *sont la bonté, la justice, la vérité* (Éphes. v, 9); et ces fruits lumineux ne brillèrent dans le prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur et de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon; et les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain; la bonté fait le bonheur de ses peuples : les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs : c'est pour lui qu'il est conquérant; c'est pour nous qu'il est bon : et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle : la plaie se rouvre : l'image de Monseigneur reparaît : les larmes publiques recommencent : et il est malaisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'était pas seulement une de ses vertus : c'était son fonds; c'était lui-même. *Elle était née avec lui,* comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère.* (Job. xxxi. 18.)

Une bonté toujours accessible. Il faut étudier les moments favorables pour aborder les grands; et le choix des temps et des occasions, est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étaient les mêmes, et l'habileté du courtisan ne trouvait pas plus d'accès et d'affabilité, que la simplicité du peuple, ou l'ignorance du citoyen. On ne sentait point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil : la bonté se montrait d'abord avant la majesté : on cherchait le maître dans la douceur du particulier; ou plutôt à sa douceur, on sentait d'abord qu'il était digne d'être le maître : le cœur lui donnait à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois : la naissance ne donne que les couronnes; c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés : ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié : ils ne connaissent pas assez le prix des cœurs; et le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse.

Monseigneur aimait les peuples; et il aimait d'en être aimé. Quelle joie, quand venant se montrer au milieu de cette ville régnante, il voyait tous les cœurs voler après lui; la tendresse publique se ranimer, le peuple oublier ses misères, et ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon maître!

Rappelez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon prince. Hélas! il nous montrait de loin notre malheur. L'amour ose tout. Le peuple, oui, le peuple le plus bas et le plus obscur, court au pied du trône; et les portes augustes de la gloire et de la majesté, s'ouvrent à l'amour : c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon prince. Monseigneur se laisse voir [1] : cette foule obscure approche du lit de sa douleur : il ne paraît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple : il respecte dans ces démonstrations populaires, l'amour de la nation; il croit qu'un prince, quelque grand qu'il puisse être, est toujours honoré d'être aimé; et essuie, en se montrant, des larmes, toujours plus sincères dans le peuple, parce qu'il ne sait pas emprunter la douleur, et qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une nation dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres; qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait, et qui dans le temps même de ses misères les plus tristes

[1] Les halles de Paris députent six des principales harengères, qui viennent à Versailles féliciter Monseigneur sur sa convalescence, et il veut qu'elles s'approchent de son lit.

n'a qu'à lever les yeux vers le souverain, pour ne plus sentir la douleur de ses plaies, et oublier à l'instant ses malheurs et ses peines.

Une bonté sage et éclairée. La bonté des princes autorise souvent la malice des délateurs. (Esth. xvi, 6.) Les meilleurs rois, disait autrefois Assuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, sont moins en garde contre les artifices des méchants.

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entre-choquer et se détruire : les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant et de perpétuel que le désir de se nuire. Les liens mêmes du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami,* comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère.* (Jérém. ix, 4.) Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne serait pas une vertu et que l'amitié ne serait plus qu'une bienséance : l'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès : enfin la vertu elle-même souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, et au désir insatiable de la fortune : et comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout paraît pour la divinité; en secret et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même. (Dan. 14, 12.)

Monseigneur était bon; mais il fallait l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étaient fermées à la malignité des délations et des impostures : le détracteur secret ne trouvait en lui qu'un silence d'indignation et de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectait toute seule elle-même : la malice retombait toujours sur l'homme méchant. On se perdait, en voulant perdre l'innocent : on se préparait à soi-même la peine et l'ignominie qu'on lui avait destinée. Il bannissait de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudrait bannir du milieu des hommes; convaincu, comme il le disait souvent, que les méchants ne décrient pas leurs semblables, et que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin une bonté universelle. Bon pour ses amis : capable d'attachement et de tendresse; aimant toujours ce qu'il avait une fois aimé; ne connaissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes; et n'usant pas du privilége des grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas longtemps. Bon père : partageant avec les princes ses enfants, la douceur et l'innocence de ses plaisirs; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié; aimant à vivre au milieu d'eux; et ne leur faisant sentir d'autre contrainte, que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître. Jamais de ces moments d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyait de près, plus on sentait qu'il était bon : ce n'était plus un maître, c'était un ami; entrant dans tous les besoins des siens; croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse; voulant que tout le monde fût heureux avec lui; persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes, et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu! quelles espérances nous montriez-vous? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puisque sa course a été si rapide et si précipitée; mais la mort des bons princes est toujours le châtiment le plus rigoureux, dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes frères. La nation espérait tout d'un si bon prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent, fondaient sur sa bonté et sur son amitié, des vues sûres et particulières d'élévation et de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin : la mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde et toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change seulement nos vues, sans changer notre cœur : chacun tente la fortune par de nouvelles voies : nous formons de nouveaux projets : nous nous faisons un nouveau plan de cour et de mesures : nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions : nos projets échouent sans cesse, et nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous désabuse du monde, et rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit; espérance de durée.

C'était la bénédiction promise à la piété filiale; et la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère constant de Monseigneur que la bonté : *In omni bonitate, et justitiâ.* (Ephes. v, 9.)

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce prince, de sa soumission tendre et respectueuse pour le roi? Quand la nature toute seule ne

nous apprendrait pas à honorer nos pères; quand l'amour que nous leur devons ne coulerait pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux; quand ce respect ne serait pas né avec nous, et formé, pour ainsi dire, avec notre cœur; quel père, quel roi, est ici offert à la tendresse et à la piété filiale de Monseigneur! un roi, la gloire et le modèle de tous les rois; un père, le plus tendre et le meilleur de tous les pères.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus faibles dans le cœur des enfants des grands, que dans celui des autres hommes : ils regardent les sentiments du sang et de la nature, comme le partage du peuple ; l'ambition prend chez eux la place de la tendresse : leurs pères deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siècles passés et du nôtre, seront toujours souillées de ces tristes exemples ; et David, ce père si tendre, ce roi si grand et si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalon.

Le respect perpétuel et sincère de Monseigneur pour le roi, n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchait du trône, plus sa soumission semblait croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours au pied du trône, jamais ses désirs ne montèrent plus haut: et né pour régner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du roi; les prévenant dès qu'il avait pu les connaître; formant ses goûts et ses désirs sur les siens; respectant ses vues et ses destinations ; et par là, de peur de les gêner, réservé même à demander des grâces : apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix et aux desseins de leurs maîtres; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils et des secrets de la royauté; à ne pas s'élever au dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance et de vanité, devant lequel ils osent citer les rois de la terre; et à ne toucher aux mystères du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espèce de religion et de silence.

Les vues du roi sur Monseigneur lui paraissaient toujours le seul parti qu'il eût à prendre : volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appelaient : reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur et l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'État le demandait. Toujours entre les mains du roi, et toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements : le vie des princes leur paraît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel* (GEN. XI, 4), disaient ces enfants de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes ; les vices éclatants passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paraît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des États; qui renversent l'ordre des successions et de la nature; qui portent partout la misère ,l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, et de conquérir des provinces; et sans doute que les occasions seules en manquèrent à Monseigneur. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on devait être! *Grande est aliquem intra se tranquillum esse, et sibi convenire.* (S. AMBR. *de Vitâ Jacob.*)

Non, mes frères, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement : il semble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples, et à la tranquillité des empires; et qu'il nous faut pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles, vous méritez d'avoir de tels maîtres, dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à Monseigneur, fut un respect et une soumission constante, et à l'épreuve de tout pour le roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coûtât. Ce n'était pas ici seulement une vertu de raison : il ne donnait rien aux égards et à la bienséance; il ne suivait que les mouvements de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvait plaire au roi; comblé de joie dès qu'il avait su se ménager l'occasion de lui plaire; transporté lorsqu'il avait l'honneur de le recevoir à Meudon; plein d'inquiétudes aimables; et entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du roi fût égal au sien ; et paraissant plutôt un courtisan empressé, qu'un héritier de la couronne.

L'espérance du trône, si douce et si capable d'étouffer les sentiments mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le

téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il était roi, la peine de sa témérité et de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, et si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours pensé comme s'il devait toujours obéir; et si la nature semblait lui promettre des jours au delà des jours du roi, sa tendresse les abrégeait; et on lui a souvent ouï dire : *Que sa plus douce espérance était de compter que le roi lui survivrait, et qu'il ne pourrait pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses alarmes sincères durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la santé de ce monarque. On aurait cru, à sa douleur profonde, qu'il allait perdre avec lui sa fortune et ses espérances. La royauté ne lui paraissait plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand roi et d'un si bon père : content d'obéir, pourvu que le roi régnât.

La longue durée des jours devait, ce semble, être la récompense d'une piété si tendre; et ses jours ont été abrégés; *et il a cherché en vain le reste de ses années.* (Is. XXXVIII, 10.) Nous nous le promettions pour nos neveux, et il n'est plus même pour nous.

Quel fond peut-on faire sur la vie? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain? ce sont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme si tout ceci ne devait jamais finir. La mort nous paraît toujours comme l'horizon qui borne notre vue; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, et ne croyant jamais pouvoir y atteindre : chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés; Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devait toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le salut; et le temps du salut est aujourd'hui, et nous mourrons avec le seul désir de mieux vivre.

Dernière espérance qui nous séduit. La religion du prince pour qui nous prions, a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu; et la vérité avait fait en lui une sainte alliance avec la bonté et la justice : *In omni bonitate et justitiâ, et veritate.*

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici, sous l'artifice insipide des louanges, les faiblesses de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, et déplorons les fragilités de l'homme : n'excusons pas ce qu'il a condamné; et dans le temps que l'Église offre ici la victime de propitiation, et que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, et d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas! qu'est-ce que la jeunesse des princes? et les inclinations les plus heureuses et les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles? Nos chutes se cachent sous l'obscurité de notre destinée : mais qu'offrirait notre vie aux yeux du public, si elle était en spectacle comme la leur? Ah! c'est un malheur de leur rang, que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauraient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices. S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce prince, l'âge y eut plus de part que le cœur : l'occasion put le trouver faible, elle ne le rendit jamais vicieux; et le reste de ses jours passés depuis dans la règle, montrent assez que l'égarement n'avait été qu'un oubli, et qu'en se rendant au devoir, il s'était rendu à lui-même.

Oui, Monseigneur pouvait dire comme Salomon (Sap. VIII, 19), qu'il avait eu en partage une âme bonne, et un cœur tourné à la vertu : d'une droiture et d'une vérité digne de l'éducation qu'il avait reçue de ce courtisan chrétien qui passa pour l'homme le plus vrai de son siècle : religieux observateur de la bonne foi, des sentiments d'honneur et de probité; plus sûrs quelquefois pour la vertu, que les ardeurs les plus vives du zèle : un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée; et, en un mot, de ces hommes dont chacun aurait voulu se faire un ami, si le respect eût permis de se faire un ami de son maître.

Plus Monseigneur était vrai, plus il était ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des cours, et l'écueil des meilleurs princes! regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise foi de celui qui les donne, et de la vanité de celui qui les reçoit; croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas, deviennent pour la postérité des censures qui ne servent qu'à immortaliser nos défauts véritables; et persuadé qu'un bon prince est toujours assez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juste et charitable. Et de quoi n'est pas capable la

bonté naturelle, quand elle est aidée d'un fonds de religion; et que la nature donne, pour ainsi dire, les mains à la grâce?

Maison déserte et désolée, qui devenue sans habitant, comme parle un prophète, pleurez votre solitude[1], et la gloire de vos anciens jours! vous n'oublierez jamais les pieuses largesses de ce bon prince : vos pauvres pleureront avec vous : la veuve et l'orphelin viendront vous redemander leur consolateur et leur père : ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita, et leurs clameurs, en vous renouvelant sans cesse le souvenir de sa perte, vous renouvelleront aussi l'espérance consolante qu'il n'est perdu que pour le temps.

Ses largesses saintes n'autorisaient pas l'oubli de ses devoirs religieux; et il ne croyait pas, comme la plupart des grands, que tout l'Évangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect conservé depuis l'enfance pour les lois de l'Église; les jours qu'elle consacre à l'abstinence, à peine connus des grands, furent toujours pour lui des jours sacrés : on l'a vu se refuser même le morceau pris par oubli; et comme Jonathas, se croire presque digne de mort, pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint!

Et ce n'était pas ici une observance scrupuleuse, où il entre souvent plus de faiblesse que de foi; c'était un cœur religieux, c'était un fonds de piété sincère : tout ce qui appartenait à la religion, lui paraissait grand : et c'est ce fonds de religion, qu'il opposa toujours aux discours de l'impiété. Car qu'il est rare que les grands, surtout dans le premier âge, ne soient pas environnés de ces hommes audacieux qui disent : *Quel est notre Dieu?* et qui, trop faibles pour le servir, croient paraître forts en faisant semblant de ne pas le connaître : ces hommes qui ne savent de la science de la foi, que les blasphèmes qui l'attaquent; qui ont appris d'être incrédules avant que d'apprendre à croire, qui ne sont impies que par ostentation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes!

La langue de l'impie sécha toujours devant lui de honte et de confusion. Il n'usa de son autorité que lorsqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : sa douceur n'était plus qu'un courroux majestueux, et digne d'un descendant de Clovis : c'était la force et la sévérité, qui sortait du doux et du clément. Et qu'il était beau de voir l'héritier de la couronne défendre, en défendant la religion, le plus beau privilége qui illustre le trône de ses pères; ne pouvoir souffrir que l'impie ôtât à la maison de France le plus ancien patrimoine dont elle se glorifie; et qu'il regardât le titre de la foi et de premier roi chrétien, dont les rois ses ancêtres se sont toujours honorés, comme un titre vain et une erreur populaire!

Leçon immortelle pour les souverains qui doivent se souvenir que la religion assure leur autorité; que l'incrédule, qui a secoué le joug de la foi, se désaccoutume bientôt du joug de l'obéissance; que ceux qui ne connaissent point de Dieu ne respectent pas plus les hommes; et que les impies sont toujours mauvais sujets.

Ainsi la piété sincère de ce prince honorait la religion. Mais enfin, ô mon Dieu! la France n'en était pas digne; vous ne le formiez que pour vous seul : il n'a régné que sur les cœurs, et son autre règne ne devait pas être de ce monde.

L'ordre part des conseils éternels : l'Ange d'en haut, ministre des desseins et des vengeances du Seigneur, vient marquer la maison du premier-né : la plaie qui afflige le peuple, entre jusque dans la maison du prince, et le bien-aimé est frappé. Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Le peuple est tremblant; la ville pleure; les temples saints sont les dépositaires de la douleur et de la crainte publique; toutes les mains sont levées au ciel : la cour change en deuil sa majesté et sa gloire. Un bon prince est l'héritage de chaque particulier; et chacun craint, parce que chacun doit perdre.

Le roi, touché du péril de Monseigneur, n'en connaît plus pour lui-même; il oublie qu'il se doit à son peuple, et se livre à sa tendresse : il expose avec sa personne sacrée, le salut de l'État; et ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre et paternel est déjà flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils était digne, sans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ses derniers soupirs : il avait toujours vécu entre ses mains, il fallait qu'il mourût de même.

Hélas! tout couvert de sa douleur, et de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes et ses inquiétudes? il craint pour le roi : une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrais de douleur,* dit-il, *si le roi au sortir d'ici avait seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité! La douleur d'un père, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger; et le danger du père devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siècles à venir, pour les descendants de cette auguste maison! Et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchants d'humanité,

[1] Meudon.

que les victoires et les conquêtes, lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes qu'aux dépens de l'humanité même?

Les deux princes ses fils, déjà accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la séparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une princesse auguste[1], le lien et la joie de la maison royale, et qui donne si heureusement pour l'État des héritiers à la couronne qu'elle doit porter, demande comme une grâce, qu'il lui soit permis d'aller partager le péril. Mais la France se refuse à leur tendresse : nous devions assez perdre, et il ne fallait pas tout risquer.

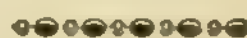
Cependant tout flattait encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on espère. Les apparences du mal ne semblaient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection et l'habileté rendaient également éclairées, étaient favorables à nos désirs : le coup de foudre qui allait éclater, se cachait encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissait encore jouir de notre erreur : hélas! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *La parole de mort était sortie de sa bouche, et elle ne devait pas retourner à lui vide.* (Is. LV, 11.)

Déjà des présages douteux nous l'annoncent : le mal surmonte les remèdes : le prince paraît menacé de plus près; soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe : nulle impatience au milieu de ses douleurs : la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre; on n'en tire pas même les plaintes nécessaires au secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, et ce n'est pas de ses douleurs : il ne sent que le regret de ses fautes ; il en trouve l'expiation dans sa patience et dans ses désirs. Une révolution soudaine l'accable : elle répand déjà un nuage sur ses yeux, et arrête sur sa langue les paroles de pénitence et de réconciliation : il tend, par des signes de douleur et de repentir, les mains à l'Église; cette Église, dont il avait toujours respecté les lois, qui venait de le nourrir depuis peu de ce pain mystérieux qui fait les délices des rois, et de laquelle sa naissance le destinait à être le protecteur. Sa langue déjà immobile se délie enfin pour demander les grâces des sacrements; ces grâces dont il avait toujours usé avec tant de religion, et auxquelles les derniers mystères de la pâque l'avaient vu participer avec des sentiments de foi et de piété plus vifs et plus touchants que jamais, comme s'il eût pressenti que cette pâque devait être la veille et l'appareil de sa mort; et qu'il ne boirait plus de ce breuvage mystérieux, qu'il ne le bût de nouveau dans le royaume du Père céleste.

Mais enfin la foi supplée au ministère des hommes. Le feu du ciel tout seul peut allumer, quand il le faut, le sacrifice, et sanctifier la victime : ses désirs fervents deviennent eux-mêmes la grâce qu'il demande : il ne lui en a manqué que la consolation : il en a eu l'effet et la vertu; et nous en avons l'espérance.

Grand Dieu! une âme si bonne et si religieuse n'aurait-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles? un prince si fort selon le cœur des hommes, ne serait-il pas selon votre cœur? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes et de nos prières : regardez du haut du ciel sur ces offrandes saintes : que le sang de la victime, qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui : consolez la piété d'un roi et la douleur d'un père, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous : que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis! *Donnez votre justice au fils du roi* (Ps. LXXI, 1), si ses justices se trouvent défectueuses : placez-le devant vous parmi ces saints rois ses ancêtres, qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinait : que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne et des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires; et rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre.

Ainsi soit-il.



ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS LE GRAND, ROI DE FRANCE,

PRONONCÉE

DANS LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt antè me in Jerusalem... et agnovi quòd in his quoque esset labor et afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand, j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avait que vanité et affliction d'esprit. (ECCLES. I, 16, 17.)

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments surtout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance

[1] Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paraît tout ce qu'il est; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons, ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements : les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait : ses ennemis ont envié sa puissance : les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté : ses sujets lui ont presque dressé des autels, et le prestige qui se formait autour de lui, n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom : vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples : vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez; il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux, mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte : les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge : l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles : le roi, qui avait passé d'une minorité orageuse, au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ces pertes; et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation : et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcherait en vain : racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'était autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce. Et quoiqu'il ait été grand; et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre : ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne, que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connu; et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments, et la majesté dans la personne : voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains; et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi, pour qui nous prions, passe, pour ainsi dire, du berceau sur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée; toujours utile au souverain, parce qu'elle lui apprend à connaître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connaître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des rois, et qui en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son âme ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés

par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes; cet air grand et auguste, qui tout seul annonçait le souverain; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois, tout le rendit maître des cœurs : et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenait alors cet état florissant, qu'un nouveau règne semble toujours promettre aux empires. Les dissensions civiles l'avaient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens, qu'épuisée. Les grands, réunis au pied du trône, ne pensaient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères, et qui n'étaient encore que de nation à nation, occupaient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance; et si en ignorant combien il lui était aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvait perdre!

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis, venait de suspendre les anciennes jalousies, que le voisinage, la valeur, la puissance formaient entre les deux nations. Les Pyrénées, qui les avaient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe, sur les mêmes lieux, les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébrait, sans le savoir, la naissance future d'un souverain, que ce mariage devait un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas longtemps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses désirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre qui l'avait aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avait su sauver la France malgré la France conjurée contre lui, avait vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avaient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire, environné des vieux chefs, dont les exploits passés semblaient lui reprocher le repos où il les laissait encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevart que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups : ses villes, devant lesquelles l'intrépidité espagnole avait tant de fois échoué, n'ont plus de mur à l'épreuve de la bravoure française; et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe : le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient; l'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une faible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres : les mauvais succès irritent nos ennemis, sans les désarmer : leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent : tant de sang déjà répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre : les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimègue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettait de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent et nos prospérités continuent. La monarchie n'avait pas encore vu des jours si brillants : elle s'était relevée autrefois de ses malheurs, elle a pensé périr et s'écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne semblait pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissait sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisaient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portaient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avaient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du nouveau monde, avaient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes : et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint; ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avait été obligée de venir s'humilier, et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avait mis sur pied des armées si formidables : jamais l'art militaire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avait été poussé si loin : jamais tant de généraux fameux : et pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidait toujours de la victoire; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en était que plus sûr du succès; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite, que dans les jours de ses triomphes; un Luxembourg, qui semblait se jouer de la victoire: et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclin et les Dunois de notre siècle!

Mais, hélas! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous ? Monuments superbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes... : Quid sibi volunt isti lapides?* (Jos. IV, 6.) Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse française précipitée dans le tombeau; tant de maisons anciennes éteintes, tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants; nos campagnes désertes, et au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger : nos villes désolées, nos peuples épuisés; les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant : vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires : *quandò interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu! ô guerre! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ? O glaive du Seigneur! levé depuis longtemps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore? *O mucro Domini! usquequò non quiesces?* (Jérém. XLVII, 6). Vos vengeances, ô mon Dieu! ne sont-elles pas encore accomplies? n'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation, ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini! usquequò non quiesces? Ingredere in vaginam, tuam refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devait un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence, où les siècles passés ne l'avaient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeures superbes de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées, semblaient venir rendre hommage à sa grandeur! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissait des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères que dans leurs vieux et respectables portraits, qui en ornant les murs de nos palais nous en reprochaient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens : la misère même, qu'il avait enfantée, ne put le modérer : la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation : la bizarrerie devint un goût : nos voisins mêmes, à qui notre faste nous rendait si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle; et après les avoir épuisés par nos victoires; nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissait le règne de Louis. La navigation, plus florissante que sous tous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère pour prendre des points fixes et en perfectionner les connaissances. Un édifice célèbre [1] s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan; et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportaient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du nouveau

[1] L'Observatoire.

monde. Hélas! ces nations insulaires et simples nous envoyaient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparaient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume, se donnèrent, pour ainsi dire, la main; et un canal miraculeux par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avait séparé par des espaces immenses.

Il était réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auraient même osé souhaiter : c'était le règne des prodiges; nos pères ne les avaient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables : mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités!

Il est vrai que les soins de Louis pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposaient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avaient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des lois fixes; et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie : des règlements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés : l'étude du droit français et du droit public, se ranima : des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux : l'éloquence, et la science des lois et des maximes, brillèrent dans le barreau; et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avait été sous les Hortense et sous les Cicéron celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés? vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône; et qui en assurez plus l'éclat et la majesté, que les soixante vaillants qui environnaient le trône de Salomon! (CANT. III, 7.) L'émulation y forma le goût : les récompenses augmentèrent l'émulation : le mérite, qui se multipliait, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes : des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthènes, des Horaces; des hommes et des ouvrages au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours! je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il fallait que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti longtemps de ces pompeux éloges, et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais, le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice : les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse : le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs; ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable : la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence : la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi, ce qu'elle acquérait de plus sur les connaissances de la nature : l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes : enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devaient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siècle si vanté! *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire!* (OSÉE, IV, 7.) Mais la gloire appartenait à Louis, et l'abus qu'on en a fait a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatait au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans elle s'affaiblissait par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires, se trouvait réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peu-

ples et des rois : nos frontières reculées, et qui semblaient éloigner de nous la guerre pour toujours : des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paraissaient plus destinées à menacer les États voisins qu'à mettre nos États à couvert : l'Espagne forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avait jusque-là disputée : Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne, de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine : enfin le souverain lui-même d'une république florissante, descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étaient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiraient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! et des événements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un règne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un État.

Que manquait-il, dans ces temps heureux, à la gloire de Louis? arbitre de la paix et de la guerre, maître de l'Europe ; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères, que celles de ses propres conseils ; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs biens, ne pouvaient épuiser leur zèle ; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets : voyant autour de son trône les enfants de ses enfants ; le père d'une nombreuse postérité ; le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à la fois, sous ses yeux, les successeurs des trois règnes suivants : jamais la succession royale n'avait paru plus affermie ; nous voyions croître au pied du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes ; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paraissaient loin de nous, en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins ; et où l'Espagne même, qui avait ébranlé tant de fois l'empire français, et qui depuis si longtemps usurpait une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis !

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe ; voyant son trône environné de rois sortis de son sang ; réunissant encore une fois sous la race auguste des Francs les peuples et les nations ; faisant mouvoir du fond de son palais les ressorts de tant de royaumes et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies dont les intérêts avaient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de Français que vous avez fait verser : les malheurs que vous prépariez, nous ont rendu cette gloire triste et amère : vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avait pu nous nuire, l'Espagne alliée nous a accablés : nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnaissance pour son choix, affaiblie.

J'avoue, mes frères, que la gloire des événements, qui embellit un règne, est souvent étrangère au souverain ; les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres : leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnait, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse et quel usage des affaires! l'Europe redoutait la supériorité de ses conseils, autant que celle de ses armes : ses ministres étudiaient sous lui l'art de gouverner : sa longue expérience mûrissait leur jeunesse, et assurait leurs lumières : les négociations, conduites par l'habileté, réussissaient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettait-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire de la sagesse! tous les rois voisins, qui en naissant avaient trouvé Louis déjà vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi : il n'eût pas été leur vainqueur ; *mais il était assez grand pour mépriser les triomphes* [1], et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortait la majesté répandue sur sa personne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale : jamais roi ne sut mieux que lui soutenir le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur quand les ministres des rois venaient au pied de son trône! quelle précision,

[1] Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere. (FLOR.)

dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étaient à nous, et s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguaient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avait rien de farouche : un abord charmant, quand il voulait se laisser approcher; un art d'assaisonner les grâces, qui touchait plus que les grâces mêmes; une politesse de discours qui trouvait toujours à placer ce qu'on aimait le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendaient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y aurait plus gagné que Louis! Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'était plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvaient à peine soutenir la majesté; c'était un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnait, le dérobait à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes : un ami fidèle; un époux, malgré les faiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affaibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais, ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu quand la piété ne les a pas sanctifiées? hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières; et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : *et agnovi quòd in his quoque esset labor et afflictio spiritûs ;* et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère, que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

DEUXIÈME PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère, et ne sanctifie pas toujours leur personne : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance : le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude, que de leur autorité : ils ne sont rois, que pour être les pères et les pasteurs des peuples : ils ne sont pas nés pour eux seuls; et les vertus privées qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneraient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives, que l'Écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius* (ECCLI. XLIX, 3, 4); c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis :* c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem;* et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu, que les égarements mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens, qui coulait dans ses veines; le souvenir encore tout récent d'un père juste, les exemples d'une mère pieuse; les instructions du prélat irrépréhensible, qui présidait à son éducation; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples : tout paraissait le destiner à la vertu comme au trône.

Mais, hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvait attendre Louis, surtout dans ce premier âge : l'homme le mieux fait de sa cour; tout brillant d'agréments et de gloire; maître de tout vouloir et ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux, qui attendaient à peine ses désirs; ne rencontrant autour de lui que des

regards toujours trop instruits à plaire, et qui paraissaient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions qui soufflaient encore le feu de la volupté, et qui cherchaient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une cour polie où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair, avec la valeur et le courage; et enfin dans un siècle où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire?

Et cependant de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple! ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des grâces, réconcilie l'ambition avec la volupté : les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues, et en deviennent la plus sûre route : des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul aurait dû ensevelir dans un éternel silence; de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques : tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu; vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, ô reges! sunt hi sermones mei.* (SAP. VI, 3, 4, 5, 10.) Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en haut; que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte; qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu, en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion, et la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avait pu depuis modérer; que tant de rois avaient vainement condamné, et qui avait coûté tant de sang à la nation, fut aboli : et Louis consacra le commencement de son règne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Oui, mes frères, dans le temps même que Louis paraissait encore loin du Seigneur, le Seigneur était déjà près de lui : les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété; et qui paraissent ne se souvenir de Dieu, que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie était proscrit, dès là qu'il était connu : la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion en rendaient le châtiment plus éclatant : les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avaient plus pour lui, dès qu'il y voyait luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connaissait point de mérite dans l'homme qui ne connaît point de Dieu; et l'impie, qui dit anathème au ciel, devenait à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparait l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres, si inévitables aux rois, et si ordinaires aux autres hommes; périssent et soient à jamais effacés de notre souvenir ces jours, qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes : *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* (SAP. VII, 5.) Mais, si Louis les a suivis dans ces premières voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grâce? où sont même ceux de ses sujets qui vivaient sous ses yeux, et que leur rang rapprochait du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs, de ses faiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse, que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice; et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisait l'autre jour; et une nuit donnait des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les événements inattendus, qui montraient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portait presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux : jamais la vie de la cour, toujours inégale parce qu'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; et dans un lieu où le caprice et le

loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul était le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvaient les mêmes : vertu rare, dans les princes surtout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondaient à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion au pied des autels! avec quel respect venait-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portait, pour ainsi dire, l'univers: et que l'âge, la majesté, les victoires rendaient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre! *Il nous en a dit assez pour nous corriger*, répondait-il à ceux de sa cour qui paraissaient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience! quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang, plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avait suivi dès le berceau, qui comptait ses prospérités par les jours de son règne : ce roi dont les entreprises toutes seules annonçaient toujours le succès; et qui jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avait eu qu'à se défier de ses propres désirs; ce roi dont tant d'éloges et de trophées publics avaient immortalisé les conquêtes, et qui n'avait jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire; ce roi, si longtemps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux : leurs propres succès les étonnent : la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp : le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute : la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs : tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites : le peuple est consterné: la capitale est menacée; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis : tous les maux paraissent réunis sur nous : et Dieu qui nous en préparait les ressources, ne nous les montrait pas encore; Denain et Landrecies, étaient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause était juste; mais l'avait-elle toujours été? et que sais-je si nos dernières défaites n'expiaient pas l'équité douteuse, ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut, il le dit : *J'avais autrefois entrepris la guerre légèrement, et Dieu avait semblé me favoriser; je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, et il m'abandonne : il me préparait cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia sous la main qui s'appesantissait sur lui : sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours : sa grande âme ne parut point émue : au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassurait les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avait fait de ses faveurs passées : il répara par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvait avoir manqué autrefois à sa reconnaissance. Il s'était peut-être attribué la gloire des événements; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu! comme David; vous le frappez encore comme lui, dans ses enfants : il vous avait sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici? et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la famille royale. Que de têtes augustes frappées! que d'appuis du trône renversés! Le jugement commence par le premier-né : sa bonté nous promettait des jours heureux; et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restait encore de quoi nous consoler. Elles n'étaient pas encore essuyées, nos larmes; et une princesse aimable [1], qui délassait Louis des soins de la royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençait à regarder et à aimer comme ses sujets! Vos vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes : ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux [2]. Les cendres du jeune prince

[1] Adélaïde de Savoie.
[2] Le duc de Bourgogne.

se hâtent de s'unir à celles de son épouse : il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut, pour sentir qu'il l'a perdue ; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devaient faire revivre le règne des meilleurs rois, et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étaient si brillants, est moissonnée [1] ; et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle [2], ce reste précieux que Dieu voulait nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène par nous enlever le seul des trois princes [3] qui nous restait encore pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sur sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnaient, et qui formaient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une faible étincelle, sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs : il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point : il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes; et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie, et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur, ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius;* et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Église; cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance, que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événements parlent pour moi : et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si longtemps retenti dans toute l'Europe; et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnaient partout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'État, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine : le corps de la monarchie affaibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre! Les périls fortifient son zèle; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes : il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur : les temples profanes sont détruits; les chaires de séduction, abattues; les prophètes de mensonge, arrachés des troupeaux qu'ils séduisaient; les assemblés étrangères, réunies à l'assemblée des fidèles. Le mur de séparation est ôté : nos frères viennent retrouver au pied de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avaient dégénéré : le temps, la grâce, l'instruction achèvent peu à peu un changement dont la force n'obtient jamais que les apparences; et l'erreur, qui née en France semblait y avoir jeté des racines éternelles, et cette zizanie qui tant de fois avait pensé étouffer parmi nous le bon grain ; et l'hérésie depuis si longtemps redoutable au trône, par la force de ses places, par la faiblesse des règnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang français qu'elle avait fait verser, par le nombre de ses partisans et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante qui devrait être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang la semence de nouveaux disciples : l'hérésie, à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparaît, et est réduite ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle était sortie, ou à passer les mers, et à porter avec ses faux dieux sa rage et son amertume dans les contrés étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtiments; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité; et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis, que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur

[1] Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.
[2] Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.
[3] Mort du duc de Berry, oncle du roi Louis XV.

d'obéir aujourd'hui à l'Église! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale; la contagion ne se perpétue plus dans les familles; il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur : et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparaître, elle réveillait également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui sous prétexte d'élever l'homme jusqu'à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu, la sûreté de son libertinage! nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oisieux et le fanatisme de vos prières à la place des devoirs et des violences de l'Évangile! doctrine impie et ridicule qui cherchiez à persuader, en secret, que la prière qui seule nous obtient la grâce de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime! Louis eut horreur de vos blasphèmes; il arma le zèle de l'Église contre les piéges mystérieux que vous tendiez à la piété : et le grand évêque [1] qui, pour démêler vos illusions, s'en était presque laissé éblouir; plus séduit par son amour pour la prière que par les fausses maximes qui en abusaient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même; laissa un exemple à l'épiscopat, qui sauverait à l'Église bien des scandales s'il était imité; et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Église, qui le menaçaient, en une pluie abondante de grâces et de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit.* (Ps. cxxxiv, 7.)

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme, mais la paix que nous attendions n'est point encore venue : *Exspectavimus pacem, et non erat bonum.* (Jérém. viii, 15.) Les mystères de la grâce, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits : les pasteurs de l'Église, qui toujours unis entre eux ne devraient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avaient des intérêts et des espérances différentes : les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble et que confusion. Grand Dieu! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? un siècle entier de contestations ne devrait-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant! Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Église qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidèles : il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs; la foi maintenue dans la pureté; les fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Église; et que c'était là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation, avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions : mais avec quelle douleur les voyait-il se perpétuer dans son royaume! Les malheurs de l'État le trouvaient constant : les troubles de la religion flétrissaient son cœur, et effaçaient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Église l'occupaient plus, le touchaient plus, que les horreurs de la mort dont il était environné : *Qui cùm jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum quàm de suis periculis angebatur.* (S. Ambr. *in Orat. funeb. Theod.*)

Tout ce qui pouvait avancer les intérêts de la religion devenait un intérêt d'État pour lui. Avec quelle magnificence ouvrait-il son royaume et ses trésors, à un roi et à une reine pieuse qui pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avaient été eux-mêmes chassés! Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis, seul de tous les souverains, que cet outrage intéressait tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes; attire sur ses États les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie : et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi semblait croître et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

[1] M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.

[1] Le roi Jacques II et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.

Vous le savez, mes frères, la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire : aux soins et aux exemples des premiers pasteurs est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles! quelles précautions! quelle délicatesse de conscience! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvaient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang, n'étaient pas un droit auprès de lui pour posséder les places de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres ne lui paraissaient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avait point de généalogie. Il était vivement persuadé que l'épiscopat n'était pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles; mais un don céleste destiné à honorer l'Église, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère : et l'exactitude de sa religion et de son zèle là-dessus, alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des règles.

Il voulait que la puissance de son règne ne servît qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyait quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! c'était pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'était plus un titre de dérision à la cour : c'était elle qui remplissait les premières places; elle qui était comblée d'honneurs, elle enfin qui frayait l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence : et cependant jamais la malice n'a plus abondé; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers! tout coopère donc à ta perte! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices : s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher, et à ne plus insulter à la lumière : le désordre ne fut plus un bon air; et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assemblaient les grands et le peuple; où le vice parlait un langage dont notre langue même rougit; et où le sexe lui-même venait publiquement applaudir à des indécences qui étaient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur : cette licence fut proscrite, et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avaient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste [1] où la valeur réfugiée consacre au pied des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'État! Vous l'apprendrez encore, maison sainte [2] où la naissance et la pauvreté dotées, sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son règne au milieu de la capitale et dans les provinces! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires; et comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert [3], pour y chercher le jugement et la justice: parce que les maux et la corruption avaient inondé, et que Dieu n'était plus connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala.* (I Mac. II, 29, 30.) Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paraissent pour aider à la piété des fidèles. Nos neveux, qui, en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le règne de Louis; recevront la grâce que nous avons rejetée; et puiseront dans ces secours dus à ses soins, et transmis d'âge en âge, les règles des mœurs, la justice et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'était-il réservé à une piété si fidèle à Dieu, si zélée pour l'Église, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avait reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grâce, et plus héroïque, que sa vie?

[1] Hôtel des Invalides.
[2] Maison de Saint-Cyr.
[3] La Trappe et Sept-Fonts.

Non, mes frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une faiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus faible et plus méprisable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble inaltérables, d'une santé que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avaient jusque-là respectée. Il avait vécu au delà de l'âge des rois; et elle nous promettait encore une vie au delà du cours ordinaire de celles des autres hommes : il avait vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'était à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paraît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avait déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachait encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassurait encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au dedans, laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnaître; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme, que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous?* dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer, *aviez-vous cru que les rois étaient immortels?*

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyait autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses désirs ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource; et il conserve dans le lit de sa douleur cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avait vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il règle les affaires de l'État, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité, que s'il commençait seulement à régner; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût, et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre, qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entière et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi!

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans faiblesse, mais avec religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter, ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paraître : accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de faiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se ferait pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers moments! Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur : c'est la grâce, qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'État. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes! il leur rappelle, comme David, leurs anciens services : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien : il leur demande pour son fils Salomon, et pour la faiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avait toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'était déjà dans le ciel; et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin, le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale; cet enfant sauvé du débris, qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon,

un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua.* (I Par. xxix, 19.) Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse : *Mon fils,* lui dit-il, *vous allez être un grand roi : mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Évitez la guerre; ne suivez pas là-dessus mes exemples; soyez un prince pacifique, craignez Dieu et soulagez vos sujets.* Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, âme héroïque et chrétienne! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces faibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel, à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres : et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne; et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois : laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Étendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple, cet auguste rejeton de tant de rois; cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples; que la piété, la clémence, l'humanité, et tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS.

Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt : vir ejus et laudavit eam; et laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfants l'ont appelée bienheureuse, son époux l'a comblée de louanges, et ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques. (Prov. xxxi, 28, 31.)

Après ces éloges publics et domestiques, que nous resterait-il à dire sur les louanges de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse Madame, duchesse d'Orléans, si nous ne venions ici que pour la louer, plutôt que pour vous instruire?

Nous venons rendre de tristes et pieux devoirs à sa mémoire : la religion les consacre; la piété les justifie, et la douleur publique les exige. Mais en vous rappelant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous, que vous rappeler à ce moment fatal et peut-être proche où dégradés devant Dieu, de votre rang et de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut fera seul notre consolation et votre éloge?

Eh! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, et dans ce temple[1] auguste surtout, où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine; où les sceptres et les couronnes brisées, rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées; où toute la magnificence des souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux; où les cendres de tant de princes que nos yeux ont vus, et qui faisaient nos plus douces espérances, fument

[1] L'église de Saint-Denis, où sont les tombeaux de nos rois.

encore; et où le grand roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussière?

Quel spectacle pour les yeux mêmes de la chair! Madame depuis longtemps ne le perdait plus de vue : elle ne parut survivre à toutes les pertes de la maison royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, et s'y disposer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout; et ne crut digne d'elle, que ce qui était digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Église, et à la solennité des saints mystères, des louanges honorables à l'Église, et dont le vice seul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples qui les publient; au deuil de toute la nation qui la regrette; à la douleur amère d'un auguste fils[1] qui la pleure; aux larmes d'une maison désolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtresse : nous nous les devons à nous-mêmes : et de tous ceux qui m'écoutent, en est-il peut-être un seul que la bonté de cette princesse n'ait honoré de quelque marque particulière de bienveillance; et qui, dans la perte publique, comme le disait saint Ambroise d'un empereur, ne pleure encore une perte qui lui est personnelle? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymant, suaque omnes funera dolent.* (In obit. Valent.)

Épouse fidèle, mère tendre, maîtresse douce et bienfaisante, princesse chrétienne; c'est-à-dire, devoirs domestiques et publics, toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec noblesse, avec humanité, avec religion. Vous la reconnaissez à ces traits simples et peu recherchés; ils suffisent à la vérité, et son caractère est son éloge. C'est par vous seul, ô mon Dieu! que son éloge peut devenir notre instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

La cour était à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre[2], quand l'Allemagne la remplaça à la France par la princesse que nous pleurons. Née des anciens souverains du Rhin, elle vint se mettre à côté du trône, où sa naissance aurait pu la placer; et les couronnes étrangères lui parurent moins brillantes que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguste, à celle de Louis.

De quelle gloire et de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la monarchie : un souverain, maître de l'Europe, plus glorieux que tous ses prédécesseurs; plus grand par l'amour de ses peuples, que par le nombre de ses conquêtes : un époux aimable, et qui aux charmes de la jeunesse ajoutait l'honneur des victoires et des triomphes; une cour où nos guerres avaient formé tant de héros, où les largesses du prince attiraient tous les jours les plus grands talents, où de nouveaux plaisirs se succédaient sans cesse, où les monuments les plus superbes de la magnificence excitaient la curiosité et peut-être la jalousie de toutes les nations, et où l'excès seul de nos prospérités pouvait nous préparer de loin des disgrâces!

Rappelons, sans crainte, ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation et d'amertume, qui leur succédèrent. Mais le Seigneur voulait nous châtier; il ne voulait pas nous détruire. Le nuage depuis longtemps se dissipe, la lumière reparaît; un nouveau soleil se lève sur nos têtes[1], une régence paisible et glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France, ou plutôt c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation et de notre gloire.

Madame se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier règne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités : les bienfaits de Dieu nous amollissent : nous tournons contre lui ses propres dons; et les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la princesse pour qui nous prions, demeura fidèle; et Dieu qui venait de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avait sucée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grâce. Livrée à l'erreur par sa naissance et par son éducation un trait d'élection singulière avait été la discerner comme une autre Ruth, dans une terre étrangère, pour l'appeler à l'héritage du Seigneur, et l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu! sont fidèles, et vous les multipliez sur vos élus : les lumières de la foi, en dissipant les ténèbres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge et les passions forment autour du cœur : dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée, que dans Samarie; et la face de la terre partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque partout que des hommes qui se ressemblent.

[1] Philippe, duc d'Orléans, régent de France.

[2] Première femme de Monsieur, frère unique du roi Louis le Grand.

[1] Louis XV venait d'être sacré, et allait être déclaré majeur.

La fidélité de Madame à ses devoirs, honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble et constant; et de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grâce la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage, qui venaient de l'attacher au prince son époux, lui attachèrent en même temps toute sa tendresse : son cœur et son devoir ne se séparèrent jamais. La cour même, qui ne pardonne jamais à ses maîtres, et qui outre toujours à leur égard et l'adulation et la censure, en parla comme nous : il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! de répandre sur cette union sainte les bénédictions promises à la postérité de saint Louis! Un prince l'appui du trône, Philippe [1], le tuteur du roi et de l'État, le protecteur éclairé des droits du sacerdoce et de l'empire, le premier exemple d'une minorité pacifique, le modèle des princes bienfaisants, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs et nos pertes, et vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une princesse [2] qui régnait déjà sur tous les cœurs, et que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient! au milieu du calme et des plaisirs innocents d'une cour paisible et chrétienne, elle fait depuis longtemps les délices de ses sujets; et le lien de la monarchie avec une maison féconde en héros, et à qui la maison de France seule peut disputer la gloire des siècles et l'antiquité de l'origine.

Les sentiments de la nature perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes : élevés au-dessus de nous, il leur paraît trop vulgaire de penser et de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité; et destinés par la naissance à être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants. Fausse grandeur que Madame ne connut point : elle crut que les devoirs et les sentiments de la nature étaient les plus nobles, parce qu'ils étaient les plus anciens; que la simplicité des premières mœurs avait plus de dignité et de véritable élévation, que tout le faste de nos usages; et la princesse la plus majestueuse que la France ait vue fut en même temps la mère la plus tendre.

Dois-je en attester ici les larmes du prince affligé qui m'écoute, et ne point ménager sa douleur? Mais ces chères cendres parleraient à ma place; c'est le consoler, que de rappeler un souvenir même qui l'afflige.

[1] Le duc d'Orléans, régent de France.
[2] La duchesse de Lorraine.

Quelle tendresse ressembla jamais à celle de Madame pour ce prince auguste? ses yeux pouvaient à peine suffire à le voir, et son cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans son enfance presque, les espérances de ces grands talents, et de cette supériorité de lumières, que la variété et l'immensité des connaissances cultivèrent depuis; que les victoires ennoblirent, et qu'une régence mémorable éternisera dans nos annales! Elle le vit, sans l'avoir désiré, comme la mère des enfants de Zébédée, assis par le droit de sa naissance, à la première place du royaume; dépositaire du sceptre; maître de nos destinées et de celles de l'État : et plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les Français, les mêmes sentiments d'amour que ceux qu'elle avait pour son fils; et toute la nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant, dans le temps qu'elle le choisissait pour son maître. Mais, nous pouvons l'ajouter ici, son salut l'intéressait encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantait tous les jours par ses prières et par ses larmes : elle n'offrait jamais à Dieu le sacrifice de son cœur et de ses lèvres, sans lui demander qu'il jetât enfin des regards de miséricorde sur ce cher enfant. Et que lui restait-il en effet à désirer pour lui, que la gloire des saints?

Une princesse vertueuse l'avait déjà rendu père d'une nombreuse famille : elle voyait les enfants de ses enfants : un jeune prince [1] dont les destinées rassurent l'État et affermissent le trône : des princesses [2] régner dans les plus brillantes cours de l'Europe : l'Espagne nous envoyer [3] et recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle : le feu qui avait paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées : le sang royal réuni à sa source; et par l'habileté d'un ministre pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires et de nos pertes conservé à l'État, et une couronne qui nous avait tant coûté, et que la valeur du prince que nous consolons avait assurée au petit-fils de Louis le Grand, mise sur la tête de la princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu! que les profondeurs de votre sagesse disposent les événements; et qu'en paraissant ébranler les empires que

[1] Le duc de Chartres.
[2] La princesse de Modène, la reine d'Espagne, femme de Louis Ier.
[3] L'infante d'Espagne, destinée à être reine de France, et retournée depuis à Madrid.

vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône, et en accroître la domination et la puissance.

Peuples déjà si rapprochés par la valeur, et par les guerres mêmes qui vous avaient toujours divisés, et aujourd'hui si unis par le sang même de nos maîtres, puissiez-vous transmettre, avec la succession de vos rois, cette alliance sainte aux races futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple, que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés, et les lis déployés contre les lis! que cette alliance resserrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux monarchies! que l'âme de Louis le Grand, qui en a été le principe, en soit le nœud éternel! et puissent les deux nations, pour se soutenir, se prêter jusqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avaient employées pour se détruire!

Mais faisons-nous honneur ici à Madame d'une tendresse maternelle où la nature a, ce semble, plus de part que la vertu? Oui, mes frères, et nous devons cette consolation à la douleur du prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, est toujours digne d'éloge; et ce n'est que par vertu, qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais, d'ailleurs, Madame aima les princes ses enfants en mère, en princesse, en chrétienne. Ce n'était pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les faiblesses déshonorent; et où, à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison et au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel! mais quels exemples encore plus puissants que les leçons! Vous en conserverez un tendre et éternel souvenir, famille désolée; et vous honorerez sa mémoire, en imitant ses vertus. Et vous, pieuse Adélaïde [1], qui, cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jésus-Christ à tout ce que le siècle peut laisser espérer de plus éclatant, vous ne cesserez de demander au pied des autels, que vos vœux et les nôtres, sur les destinées de votre auguste maison, s'accomplissent.

Rien n'est en effet plus rare pour les grands, que les vertus domestiques : la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes : toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, et entrer sans crainte dans ce secret domestique où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paraissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de Madame, est aussi grand et aussi respectable que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse! aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices? votre zèle n'était-il compté pour rien? vous croyait-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines? vous regardait-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître? sentiez-vous votre dépendance que par ses égards et ses attentions à vous l'adoucir? en satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle? votre cœur n'allait-il pas toujours plus loin que votre devoir? et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de l'avoir perdue? L'abondance de vos larmes répond pour vous; et plus vivement que mes faibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre.

Oui, mes frères, au milieu de sa nombreuse maison, Madame n'était plus une maîtresse, c'était une mère affable et bienfaisante : dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendait avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive; et il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. Madame, avec un cœur élevé et digne de l'empire, avait un cœur plus humain et plus compatissant que ceux mêmes qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante : son crédit fut toujours une ressource publique : nous trouvions tous en elle une protectrice assurée : l'accès n'était pas même refusé aux plus inconnus; et le besoin, ou la misère seule, devenait le titre qui donnait droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnaissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel?

L'autorité de la régence ne lui parut même souhaitable pour le prince son fils, que par la possession ou ce nouveau rang allait le mettre de faire des grâces. L'événement a été encore plus loin que vos désirs, princesse si digne de nos regrets! les faveurs du prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres maisons, et en perpétueront les honneurs et les prééminences : chaque jour de son

[1] Louise-Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles.

administration a été le jour de ses bienfaits ; et la reconnaissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de Madame, si sensible aux besoins et aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre et si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes; et que c'est assez payer leur empressement, que de le souffrir. L'amitié plus sincère, et dès là moins rampante et moins empressée que l'adulation, leur paraît un hommage sec et aride : leur attachement même et leur confiance n'est qu'un goût passager, qui les gêne et les ennuie bientôt, et dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs; leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Madame eut pour ses amis, cette confiance et cette fidélité, dont on cherche depuis longtemps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, et qui honore même les princes et les rois. Tous les biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naissance : celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de Madame dans sa vie privée; caractère connu, respecté, non-seulement de la nation, mais de toute l'Europe : une épouse fidèle, une mère tendre, une amie constante, une maîtresse douce et bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous; c'était l'éloge public que toutes les cours ont toujours fait d'elle : et si ces traits paraissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles qui ne voient rien de grand dans les devoirs; qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple; que les princes ne sont dignes de nos éloges, que lorsque leur faste et leur fierté les rend indignes de notre amour; qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance, que l'humanité dégrade l'homme; et qu'il faut être né dur et bizarre, pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne des princes à la terre punissait l'erreur de ces images en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables!

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité? les princes ne sont puissants que pour être bons : ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance et leur grandeur à nos besoins; et s'il n'y avait pas des faibles et des malheureux, le ciel n'aurait pas donné des maîtres à la terre.

C'est par là que Madame remplit toute la destinée de son rang : comblée des louanges de son époux; appelée bienheureuse par ses enfants, et par ceux qui, attachés à son service, l'avaient toujours aimée comme leur mère : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam : et domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire publique pourrait fournir des traits plus brillants que sa vie privée; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus : et si la fidélité d'une épouse, la tendresse d'une mère, la bonté d'une maîtresse ont fait son éloge domestique; la majesté, la bienséance, la piété solide et toujours soutenue d'une princesse, son amour pour le roi et pour l'État, vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a longtemps honoré notre siècle, et qui a toujours fait son éloge public : *et laudent eam in portis opera ejus.*

DEUXIÈME PARTIE.

Les princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes : plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples : ils sont en spectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang sont le zèle pour l'État, dont ils sont les premiers sujets, et dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienséance dans les mœurs publiques, dont ils sont toujours les modèles; la fidélité aux devoirs de la religion, que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la princesse que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au prince son époux, l'attachèrent à la France : elle parut avoir épousé la nation. Le sang germanique, qui coulait dans ses veines, retrouva pour le sang français, les penchants et les affections de la même origine; et descendue de ces anciens conquérants qui des bords du Rhin vinrent fonder dans les Gaules une monarchie qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie, plutôt qu'en être sortie. Notre culte était devenu son culte, et notre peuple fut le sien; nos dieux furent ses dieux; nos usages, ses usages; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire; et oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang, ou par des commerces d'amitié et de bienséance, à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais par le cœur, qu'à la nation; et au milieu des guerres qui les avaient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères ne furent jamais que des témoignages éclatants de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur; et parmi les princesses étrangères

que les liens du mariage unirent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis le Grand connut son zèle, et le paya d'une amitié et d'une confiance qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la constance de l'estime et de la tendresse de ce grand roi pour Madame. Les cours sont orageuses, les intérêts y décident toujours des affections; et comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connaissent presque pas de durée : tout y forme des nuages; les jours ne s'y ressemblent jamais; les mêmes flots, qui vous élèvent, vous ouvrent le gouffre à l'instant; et la vicissitude éternelle des événements est comme le seul événement et le seul point qu'on y voit de fixe.

Madame n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchise, si ignorée dans les cours et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au roi : il trouvait en elle, ce que les rois ne trouvent guère ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractère que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimulation, qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des âmes vulgaires. C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paraître ce qu'on est. L'art de se contrefaire et de se cacher, n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices; elle crut qu'on n'était grand, qu'autant qu'on était vrai.

Aussi Louis, plus touché du simple et du naturel, que du faste des hommages, venait se délasser des adulations auprès de Madame. C'était là que sa cour prenait une nouvelle face : le faux en était banni; la vérité y présidait, et reprenait ses droits : la confiance et la noble simplicité environnaient le trône, et la tendresse en faisait le plus superbe hommage.

Ce prince, qui avait élevé plus haut que tous ses ancêtres la gloire de la monarchie, et qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgrâces, vit aussi l'amour et le courage de Madame, croître avec ses malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes! La vie même de son cher fils tant de fois exposée, ne l'occupait pas plus vivement que le danger de l'État. Les plaies de la nation étaient aussi douloureuses pour elle, que celles dont ce prince belliqueux sortait souvent couvert des combats : et sa gloire même ne pouvait la consoler de nos disgrâces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappelés, où toute la famille royale presque éteinte; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendait, abattues, il ne nous restait de toutes nos espérances, que la caducité d'un grand roi que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver? Louis, inébranlable au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil et le préparatif des siennes : il avait assez vécu pour sa gloire; mais il n'avait pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devait avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres, étaient comptés : le terme fatal arriva; les desseins du ciel sur sa grande âme étaient accomplis, et la France perdit un roi qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs que dans nos annales. Mais Madame perdait un ami; et s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, et lui cacha même des espérances flatteuses qu'aurait pu entrevoir un cœur moins touché. La cour, que Louis seul remplissait de sa gloire et de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse : elle crut vivre dans une terre déserte et abandonnée; et ce monarque si glorieux, qui laissait en mourant un si grand vide sur la terre, en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zèle seul pour nos rois survécut à Louis : et s'attendrissant sur le bas âge du prince que tant de morts venaient d'élever sur le trône; en le reconnaissant pour son maître, elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyait-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses inclinations et nos espérances! avec quels transports de tendresse y voyait-elle se développer chaque jour les traits, la majesté, les manières, tout le grand caractère de son auguste bisaïeul! avec quelle circonspection respectueuse approchait-elle du trône naissant! L'enfance des souverains, qui rend toujours autour d'eux les bienséances du respect et des hommages moins attentives, redoublait la bienséance et l'attention de son respect et de ses hommages; et si une nation si tendre, si fidèle, si respectueuse envers ses rois, avait eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avait appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenait alors à les respecter.

C'était la louange publique que la France donnait à Madame. Et ce zèle pour nos rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil? Ses yeux qui voyaient déjà de loin la terre des vivants, avant de se fermer à la lumière voulurent voir le roi dans toute la gloire de son sacre[1] : *Regem in*

[1] Voyage de Madame à Reims, pour voir le sacre de Louis XV. Elle y alla malade, et mourut peu de jours après son retour.

decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longè. (Is. XXXIII, 17.) Ses forces parurent se ranimer; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints mystères et de cette viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle allait elle-même prendre possession de l'empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déjà mourants, l'onction sainte couler sur l'enfant de tant de rois : cette onction qui est le titre le plus ancien et le plus vénérable de la foi de nos monarques, et des prérogatives de la monarchie : cette onction qui consacra les Clovis, les Charlemagne, les saint Louis, et qui a donné tant de saints et tant de héros au trône des Français. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux de toute la nation, pour le salut et la gloire d'un prince que le Dieu de ses pères venait de marquer du caractère sacré de la royauté. Elle parut, comme le saint vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années et par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avaient vu cet enfant précieux, qui devait être la gloire et l'espérance de son peuple, faire dans le temple, au Maître des rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous préparez de larmes! elles couleront longtemps pour vous surtout, princesse affligée [1], que la présence d'une mère si chérie avait attirée d'une cour étrangère, à cette superbe solennité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassements, hélas! et vous veniez recevoir ses derniers soupirs : vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressements, vos tendresses, hélas! et vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu! vous nous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité et d'allégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de Madame pour le roi et pour l'État, prenait sa source dans un cœur pour qui les devoirs étaient devenus des penchants : plus son rang l'approchait de la majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité : elle le rendit plus respectable, en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance et quelle majesté dans les mœurs publiques! Les grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative qui en autorise les avilissements, et se font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de princesse soutenir avec plus de décence et de dignité, l'élévation de son rang? Les mœurs avaient beau changer : en vain le siècle ne connaissait plus l'ancienne gravité de nos pères, en vain la licence avait pris la place des règles et des bienséances, en vain la modestie et la pudeur n'étaient plus pour le sexe que des usages surannés; en vain la cour elle-même, loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs, en fournissait souvent le modèle : Madame se ressembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue seule presque conserver aux règnes à venir la bienséance et la tradition des premiers usages, que l'amour de la paresse et de la commodité abolissait peu à peu; faire passer aux âges suivants, ce qui nous reste de grand et d'honorable des anciennes cours; et sauver l'uniformité à une nation, que la lassitude seule des changements pourra fixer un jour.

Majestueuse, sans faste, elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang : la majesté qui l'environnait, était affable et accessible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs : on ne trouvait point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence, ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands : on n'y voyait pas une cour tremblante, n'oser presque lever les regards jusques au maître, et craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en était encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchait pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui était à charge : le langage des cours, qu'elle n'avait jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces moments fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassurait toujours contre son rang : tous les moments étaient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes : en sortant d'auprès d'elle, chacun se trouvait marqué par quelque trait singulier de bonté; et nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être grand, et de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent!

Enfant auguste [1] que l'Espagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, et destinée à partager avec le jeune Louis le trône de vos ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été sitôt privés d'un si grand exemple! Puissiez-vous l'avoir assez connue pour l'imiter! que ses vertus douces et bienfaisantes brillent en vous, autant que la couronne qui vous attend! Tout ce que la France peut désirer, c'est une maîtresse qui lui ressemble.

[1] La duchesse de Lorraine, fille de Madame.

[1] L'infante d'Espagne, encore alors à Versailles.

Mais, mes frères, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains; les siècles peuvent louer des actions qui honorent les siècles, et qui s'effaceront avec eux : la piété seule survit aux siècles et aux temps, et va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grâce, dans les livres éternels. Ce serait peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire : hélas ! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui : la vie la plus éclatante sans la foi, n'est qu'un songe et un fantôme : et on n'a pas vécu, quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connaît pas, une foi vive vous avait gravées dans le cœur de notre pieuse princesse!

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, et d'une piété qui portait tous les traits de son caractère; simple et soumise, exacte et régulière, noble et héroïque!

Les préjugés de l'erreur qui avait présidé à son éducation, ne paraissaient plus en elle que par une docilité plus religieuse aux mystères de la foi. Ses lumières se bornaient à ses devoirs: elle respectait le nuage qui couvre toujours le sanctuaire. Les saintes ténèbres de la religion fixaient elles-mêmes sa foi, et affermissaient sa soumission : elle croyait qu'il était insensé à l'homme de vouloir connaître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hasarder,* disait-elle souvent; *et c'est une folie de vouloir chercher dans le doute une sûreté que la religion seule promet.* Jamais de ces ostentations, si indécentes au sexe surtout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout; qui ne se glorifie du naufrage de la foi, que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur; et qui ne connaît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères, elle ne voyait qu'avec une vive douleur les tristes dissensions qui, dans ces jours de trouble et de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Église : elle adressait au ciel les vœux les plus ardents, afin qu'il bénît les soins que le prince son fils prenait de les calmer. Mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Église affligèrent son cœur, sans ébranler jamais sa foi et sa soumission : jamais de retour sur ce qu'elle avait quitté, parce qu'elle l'avait quitté volontairement: jamais de doute sur le parti qu'elle avait pris, parce qu'elle l'avait pris avec lumière et par conviction. L'Église, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en était pas moins à ses yeux la colonne et la base de la Vérité, et l'arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix et le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu! des bornes aux maux de cette Église, l'objet éternel de votre amour; de cette épouse chérie que vous avez acquise au prix de tout le sang de votre Fils. C'est de ces temps de trouble et d'obscurité, que sort toujours le calme et la lumière : toujours dans votre colère, vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles et sereins, succéder à ces jours malheureux? Puissent nos soupirs et nos larmes les hâter! puissions-nous en être les heureux témoins; et ne transmettre à nos neveux, que l'histoire déplorable de nos dissensions!

Piété de Madame, simple et soumise; mais exacte et régulière. La foi veut des œuvres; et l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchait-elle régulièrement des saints mystères! abîmée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paraissaient plus qu'un atome et un néant. Les livres saints étaient sa consolation de tous les jours : elle y sentait ce touchant, ce sublime, ce divin qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes dans nos bouches, ne lui paraissaient pas moins dignes de son amour et de ses empressements; et nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des fidèles, venir soutenir par la majesté de sa présence, et la dignité de notre ministère, et le respect dû à la parole dont nous sommes les ministres.

Ses sentiments ne démentaient pas ses œuvres publiques. Vous le savez, vierges saintes [1], pieuses dépositaires des plus secrets mouvements de son cœur! que de prières ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public! L'austérité de votre retraite déjà si adoucie par la ferveur, ne l'était-elle pas encore par ses grands exemples? permettait-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours? *Bornez vos vœux à mon salut,* vous disait-elle souvent : *il importe peu de vivre; mais il importe de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assurait en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion; les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité et de sa confiance; les offenses oubliées, et cachées au pied de la croix; une humilité que l'élévation de son caractère et de son cœur rehaussait encore; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, où tout lui paraissait grand; une sainte avidité pour le froment des élus; une

[1] Les religieuses carmélites de la rue de Grenelle où Madame se retirait souvent.

confiance sans réserve pour le ministre qui la conduisait dans les voies du ciel; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mène pas à Dieu : c'est l'histoire nue et simple de sa vie; et tout ce que l'art pourrait y ajouter déshonorerait son éloge.

Ne nous abusons pas, mes frères; ainsi vécut cette pieuse princesse; et ce ne sont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnèrent sa mort. On ne la voit approcher avec confiance, que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui se préparait sa victime pour l'autel éternel, la purifiait depuis longtemps par l'épreuve des infirmités et des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil : les remèdes prolongeaient ses jours, et ne calmaient pas notre crainte : son courage semblait donner une nouvelle force aux remèdes et ne donnait pas une nouvelle sûreté à nos espérances : le ciel, touché des vœux et des larmes d'une maison désolée, semblait suspendre quelquefois le cours de ses maux, mais ne suspendait pas l'ordre des desseins éternels, et le cours destiné aux jours de sa vie mortelle. Nous avions beau la rassurer par nos souhaits; l'éternité s'ouvrait de jour en jour à ses yeux : plus le Seigneur semblait différer, plus elle le voyait près; elle le hâtait même par ses désirs : en cela seul peu attentive à nos vœux, elle craignait d'avoir trop vécu et souhaitait de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus longtemps me rende meilleure :* c'était son langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des espérances de conversion : elle nous apprenait que le temps qu'on destine au repentir, ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes; et qu'un vain espoir de changer est plutôt un écueil qu'une ressource de salut.

Enfin, sourd à nos gémissements, le ciel se rend à ses désirs. De retour du voyage où sa tendresse avait eu plus de part que la pompe du spectacle, l'accablement augmente : nos frayeurs redoublent, nos espérances s'évanouissent : la mort qu'elle portait depuis longtemps dans son sein, se montre à découvert et se déclare. Et de quels yeux Madame la voit-elle approcher! faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant? C'est elle qui le publie, qui l'annonce à des spectateurs désolés, et qui voudraient se le cacher à eux-mêmes. A-t-on besoin, pour la calmer sur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fausses espérances de vie? au milieu du trouble, de la consternation, des cris, des sanglots qui environnent le lit de sa mort : *Nous nous retrouverons dans le ciel*, dit-elle avec une sérénité que ses maux et ses souffrances ne peuvent altérer. Elle console notre douleur : elle sourit à nos clameurs : c'est le jour de son triomphe, et elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes mêmes du prince son fils, ce fils l'objet le plus cher de sa tendresse : ce fils qu'elle voit à ses pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur et pour qui elle avait sollicité si longtemps au pied des autels les miséricordes éternelles; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourants le présentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle : en le comblant de ses bénédictions elle ne lui souhaite pas comme autrefois un patriarche au lit de la mort, à son fils : *que les peuples lui obéissent, que les tribus l'adorent comme leur chef, qu'il soit le maître de ses frères, que les enfants de sa mère se prosternent devant lui.* (GEN. XXVII, 29.) Elle l'avait vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités; ses désirs sont plus hauts et plus dignes de la foi : elle ne lui souhaite que le don de Dieu; et ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu et le roi*, lui dit-elle, *et ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne serez jamais effacée de son souvenir, princesse si digne de ses regrets et de sa tendresse, la grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur : nous mêlerons toujours nos larmes aux siennes. Et si les vœux des justes mourants sont toujours exaucés, grand Dieu! puissent ceux de la princesse qui expire être écoutés ! puissent les derniers désirs de sa foi et de sa tendresse pour son fils, être montés avec elle au pied de votre trône; attirer sur lui les regards de votre miséricorde; le rendre aussi agréable à vos yeux, qu'il est grand devant les hommes; et écrire son nom dans le livre de l'immortalité, en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires !

Pour nous, mes frères, n'attendons pas à la dernière heure : ceux qui attendent toujours, ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes, avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet; mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel que ce que nous aurons fait pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

FIN DES ORAISONS FUNÈBRES.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

DIVISION. *Le bonheur des justes ici-bas consiste : I. Dans les lumières de la foi, qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères. II. Dans les douceurs de la grâce, qui calment toutes les passions, et qui, refusées au cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même.*

Ire PARTIE. Soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette la vue dans l'avenir, sa foi lui fournit des motifs de consolation et de joie; au lieu qu'une âme qui vit dans le désordre ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes.

1° Quelque livré que soit un pécheur aux plaisirs, il ne peut empêcher que ses crimes ne reparaissent en certains moments à son souvenir; et ces images importunes le troublent, le fatiguent et le confondent, en lui montrant comme réunis en un point de vue, des faiblesses dont il rougit, des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux. Le sort d'une âme juste est bien différent; le souvenir de ses fautes mêmes, quoique accompagné de gémissements et de larmes, porte avec soi la douceur et la consolation, puisqu'elle ne saurait rappeler la suite de ses égarements, sans découvrir l'enchaînement des miséricordes de Dieu sur elle.

2° Si le passé est une source de consolations solides pour les âmes fidèles, ce qui se passe à leurs yeux ne console pas moins leur piété : l'inconstance, l'injustice, la censure du monde, si désolantes pour ceux qui l'aiment, ne servent qu'à leur faire sentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3° Enfin la foi, en découvrant au juste la couronne de gloire qui lui est préparée, et au pécheur les supplices qu'il mérite, rend la pensée de l'avenir aussi douce et consolante pour l'un, que triste et accablante pour l'autre.

IIe PARTIE. *Le bonheur des justes en cette vie consiste dans les douceurs que la grâce leur procure.* Les unes sont intérieures et secrètes; les autres, extérieures et sensibles.

1° Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, et de la réconcilier avec elle-même, au lieu que le pécheur est toujours en guerre avec lui-même, et traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes; mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent pour ainsi dire que la surface de leur âme : au dedans règne toujours un calme profond.

La seconde consolation de la grâce, c'est l'amour qui adoucit aux justes la rigueur de la loi; et change le joug de Jésus-Christ, qui paraît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur; ou il adoucit les peines qu'il cause, ou il les change même en de saints plaisirs. Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. La vivacité de son amour est la source de toutes ses peines, parce que le monde qui en fait le sujet ne peut jamais lui en offrir le remède : c'est de quoi les amateurs du monde conviennent eux-mêmes, lorsque les passions plus refroidies leur permettent de faire quelque usage de la raison.

2° Avantages extérieurs de la grâce. Ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus dignes de tous nos souhaits, c'est que lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété, le soutien des sacrements, qui ne sont plus pour le pécheur obligé d'en approcher qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse; les exemples des saints, dont le pécheur détourne la vue, de peur d'y voir sa condamnation; les mystères adorables, qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence; les cantiques saints et les prières de l'Église, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; enfin la consolation des divines Écritures, où le pécheur ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR ET LA MORT DU JUSTE.

DIVISION. *I. Portrait affreux du pécheur mourant. II. Image consolante de la mort du juste.*

Ire PARTIE. Rien n'est plus affreux que le pécheur mourant : car de quelque côté qu'il se tourne, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère le présent, soit qu'il

perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

1° Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

2° Ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné; ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point, et cependant l'y voilà arrivé sans préparation; Dieu le frappe au plus fort de ses passions, lorsque parvenu à ce qu'il avait si vivement désiré, il exhortait son âme à jouir en paix du fruit de ses travaux : il va mourir, et Dieu permet que personne n'ose le lui dire. Abandonné de tous les secours de l'art, il se flatte, il espère encore; il n'emploie ce qui lui reste de raison qu'à se séduire lui-même : mais enfin il est forcé de voir que le monde l'a toujours trompé et ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource.

Les séparations qui se font en ce dernier moment ne sont pas moins accablantes pour le pécheur. Plus il tenait au monde, plus il souffre quand il faut s'en séparer, autant de séparations, autant de morts pour lui; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, et il ne saisit que des fantômes.

Ses changements. Changement dans son crédit et dans son autorité; dès qu'on n'espère plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans son corps; cette chair qu'il avait tant idolâtrée n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3° La pensée de l'avenir met le comble aux peines et au malheur du pécheur mourant. Il s'est fait autrefois une gloire de ne le pas craindre; mais il touche enfin à cet avenir redoutable, et le voilà faible, tremblant, éploré, tendant au ciel des mains suppliantes, ou sombre, taciturne, agité, et ne roulant au dedans que des pensées affreuses.

IIe Partie. *Image consolante de la mort du juste.* La grâce surmonte en lui cette horreur de la mort, naturelle à tous les hommes; et ce qui forme le désespoir du pécheur mourant devient alors dans le juste une source abondante de consolations.

1° Il trouve dans le souvenir du passé, la fin de ses peines. Qu'offre-t-il en effet à l'âme fidèle? des privations, des violences et des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement récompensées. Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête? Ce n'est pas que le souvenir du passé ne rappelle aussi au juste ses infidélités et ses chutes; mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence, qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme : ainsi les larmes qu'il répand ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance.

2° Tout ce qui se passe à ses yeux, le monde qui s'enfuit, tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté est encore pour l'âme juste une source de consolations. En effet, à la différence du pécheur, premièrement, rien ne la surprend : le jour du Seigneur ne la surprend point; elle l'attendait, elle le désirait, elle s'y préparait : le monde qui disparaît avec toutes ses vanités ne la surprend pas non plus; elle le voit en ces derniers moments des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu, comme une figure qui passe et comme une fumée. Secondement, elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette : car que regretterait-elle? le monde, ses biens, ses dignités, ses proches, ses amis, son corps? la foi l'a déjà séparée de toutes ces choses, et son cœur n'y a jamais été attaché pendant sa vie. Troisièmement enfin, les changements qui se font au lit de la mort ne changent rien dans l'âme fidèle : sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi : tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même : rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort.

3° Ce qui achève de la remplir de joie et de consolation, c'est la pensée de l'avenir. Durant sa vie mortelle, elle n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où le Seigneur jugera les justices mêmes : mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui se montre à elle calme ses agitations, les frayeurs cessent tout d'un coup et se changent en une douce espérance : elle voit déjà, comme Étienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'Homme à la droite de son Père, tout prêt à la recevoir. Aussi quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue et que l'éternité approche, avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces reçoit-elle cette heureuse nouvelle !

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Division. *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices : dans ce grand jour il se connaîtra, et il sera connu. I. Le pécheur montré à lui-même. II. Le pécheur montré à toutes les créatures.*

Ire Partie. Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui-même; et voici les circonstances de ce formidable examen.

1° Il sera le même à l'égard de tous les hommes; la différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament n'y sera plus comptée pour rien.

2° Cet examen sera universel, c'est-à-dire qu'il rappellera toutes les circonstances de la vie, les faiblesses de l'enfance, les emportements de la jeunesse, l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr, l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse.

3° Outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, on développera encore à nos yeux l'histoire secrète de notre cœur. Cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédé les unes aux autres au de-

dans de nous, et que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes; une lumière soudaine éclairera cet abîme, et dévoilera ce mystère d'iniquité.

4° A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords.

5° Cet examen sera suivi de celui des grâces et des dons naturels dont vous aurez abusé. C'est ici où le compte sera terrible : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui.

Jusqu'ici le juste juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres; que sera-ce lorsqu'il entrera en compte sur les péchés étrangers dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui vous seront imputés? quel nouvel abîme?

IIe Partie. *Non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures: et quelle sera alors sa confusion!*

Pour la bien comprendre il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte; secondement, au soin qu'il avait pris de cacher ses faiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes, lorsqu'il était sur la terre; troisièmement enfin, à ses qualités personnelles.

1° Au nombre et au caractère des spectateurs. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion manqueront en ce grand jour à l'âme réprouvée. Première ressource : sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un petit nombre de témoins; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps; on a pu changer de demeure et aller recouvrer ailleurs sa première réputation : mais au dernier jour, tous les hommes assemblés liront sur le front du pécheur l'histoire de ses désordres, sans qu'il puisse se soustraire à leurs regards. Seconde ressource : sur la terre, lors même que notre honte est publique, il se trouve toujours un petit nombre d'amis dont l'estime ou du moins l'indulgence nous aide à soutenir le poids de la censure publique : mais au dernier jour, la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. Troisième ressource : sur la terre, s'il ne se trouve point d'amis que nos malheurs intéressent, il est au moins des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas et ne révoltent pas contre nous : mais dans ce jour terrible, nous n'auront point de spectateurs indifférents; le pécheur sera l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures : celles mêmes qui sont inanimées s'élèveront contre lui à leur manière. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle : la multitude et le caractère des témoins.

2° La seconde naît du soin que prend ici-bas le pécheur de se déguiser aux yeux des hommes. Comme nous sommes pleins de passions, et que les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour autres que nous ne sommes. Soins inutiles! vous ne couvrez, dit le Prophète, vos désordres que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'Homme dissipera en ce grand jour d'un seul souffle de sa bouche; et alors quel sera l'excès de votre confusion!

3° Enfin, la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, ce seront ses qualités personnelles. Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux; on vous regardait comme un homme intègre et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; on vous croyait un digne ministre du sanctuaire, mais vous jouissiez injustement de l'estime des hommes : vous serez connu; et votre confusion sera d'autant plus accablante, qu'elle sera éternelle.

LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES AFFLICTIONS.

Division. *On oppose tous les jours dans le monde trois prétextes à l'usage chrétien des afflictions. I. Le prétexte de la propre faiblesse. II. Le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. III. Le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut.* Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre.

Ire Partie. Premier prétexte : *La propre faiblesse.* On avoue et on se plaint qu'on n'est pas né assez fort, qu'on est d'un caractère trop sensible pour conserver un cœur soumis et tranquille dans l'affliction. Mais c'est parce que vous êtes faible que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertunes : car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés; ce sont les faibles. Votre faiblesse, d'ailleurs, vient de votre cupidité, et la prospérité ne serait propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Évangile demandent de la force : dire donc que l'on est faible, pour excuser son impatience, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous. Enfin, quelque faibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne permettra pas que nous soyons éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces; et que son dessein, en répandant des amertunes sur notre vie, est de nous purifier et de nous sauver.

IIe Partie. Second prétexte : *L'excès et la nature des afflictions.* Nous nous persuadons que nous porterions avec résignation des croix d'une autre espèce; mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation, et qu'il est difficile de conserver sa patience et l'égalité dans un état où le hasard paraît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes.

Mais, premièrement, plus nos afflictions nous paraissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard : plus nous devons nous dire à nous-mêmes, que le Seigneur ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, puisqu'il nous mène par des voies si singulières. Secondement, des calamités communes n'auraient réveillé notre foi que pour un instant; les plaisirs, les consolations humaines auraient bientôt charmé notre tristesse, et nous auraient rendu le goût du monde et de ses vains amusements : ainsi le Seigneur, en nous ménageant des peines

fixes et constantes, a voulu prévenir notre inconstance, et nous attacher pour toujours à son service. Troisièmement, si nous mettons dans une balance, d'un côté, nos crimes; de l'autre, nos afflictions, nous trouverons qus nous souffrons beaucoup moins que nous n'avons mérité de souffrir. Enfin c'est l'amour excessif de nous-mêmes et notre dureté pour nos frères, qui grossissent à nos yeux nos propres malheurs; ils nous paraîtraient moins grands, si nous étions moins passionnés et plus compatissants.

III[e] PARTIE. Troisième prétexte : *Les obstacles que les afflictions semblent mettre au salut.* Quand on exhorte les âmes que Dieu afflige, de faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles répondent souvent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien; que les contradictions au milieu desquelles on vit aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu. Or je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable : le plus coupable; car c'est blasphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle nous place dans des situations incompatibles avec notre salut; elle qui ne permet rien ici-bas que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : le plus insensé; car une âme ne revient à Dieu qu'en se détachant de ce monde misérable, et rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

DIVISION. *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grâce reçue. I. Une fidélité de précaution, qui lui fait craindre les moindres périls. II. Une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce.*

I[re] PARTIE. *Fidélité de précaution.* Trois écueils sont à craindre pour les âmes qui commencent à servir Dieu : 1° leur propre fragilité qui les entraîne; 2° le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagements; 3° enfin, l'oubli de la grâce qu'elles ont reçue.

Or, à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions : 1° à la propre fragilité, une séparation entière du monde; 2° à une vaine délicatesse sur les jugements publics, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes; 3° à l'oubli de la grâce, une reconnaissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

II[e] PARTIE. *Fidélité de correspondance.* Quelles sont les sources les plus ordinaires de nos rechutes? c'est, 1°, de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grâce, qui nous a rappelés de l'égarement : c'est, 2°, de sortir de la voie par où elle voulait nous conduire; c'est enfin de se décourager en avançant, et s'affaiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre faiblesse nous opposent. Or Marie offre à la grâce une correspondance de perfection, une correspondance d'état, et une correspondance de persévérance qui achève de nous instruire.

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

DIVISION. *Le pécheur diffère sa conversion, I. ou parce qu'il croit que la grâce lui manque; II. ou parce qu'il s'imagine qu'un jour, revenu du monde et de ses passions, il sera plus en état de commencer une vie chrétienne et de soutenir cet engagement :* deux prétextes que je me propose aujourd'hui de combattre.

I[ere] PARTIE. Premier prétexte. La grâce me manque, dit-on, et je l'attends : la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme; c'est à Dieu seul à changer le cœur : prétexte vulgaire, mais injuste, si nous considérons le pécheur qui l'allègue; téméraire et ingrat, si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend; insensé et insoutenable, si nous l'examinons en lui-même.

1° Si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste. Car plein de passions comme vous êtes, mon frère, avez-vous raison d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété? cela est-il même possible? Mais je dis plus : secondement, quand Dieu opérerait dans votre cœur, sentiriez-vous l'opération de sa grâce? quand il vous appellerait, l'entendriez-vous? quand il vous toucherait, ce sentiment aurait-il quelque suite pour votre conversion? Troisièmement enfin, sur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grâce vous manque? Votre vie tout entière n'est-elle pas un enchaînement de grâces continuelles? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grâce, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien : ah! je vous réponds que sur ce pied-là vous ne l'aurez jamais; et que c'est être résolu de périr, d'attendre une grâce de cette nature.

2° Ce prétexte est téméraire et ingrat, par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu est le maître de vous convertir et de vous sauver quand il voudra; c'est-à-dire que votre salut, cette unique affaire que vous ayez sur la terre, Dieu vous en a pleinement déchargé pour la prendre tout entière sur lui seul. Mais dans quel Évangile nous montrerez-vous cette promesse? ce ne sera pas assurément dans celui de Jésus-Christ.

3° Enfin ce prétexte est insensé en lui-même. Car après tout, supposons que la grâce vous manque, qu'en concluez-vous? que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend, ne damneront pas? vous n'oseriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que la grâce vous soit donnée? mais il est extravagant d'attendre la grâce en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion? mais tous les pécheurs qui diffèrent et qui meurent impénitents seraient donc justifiés : que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre salut? mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété : que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant? mais vous n'avez donc aussi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué. La seule conséquence sensée qu'il vous soit donc permis

de tirer, supposé que la grâce vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies et éloigner tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile.

IIe Partie. Second prétexte : *On se flatte qu'un jour, revenu du monde et de ses passions, on sera plus en état de commencer une vie chrétienne et de soutenir cet engagement.*

Mais, 1° qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ?

2° Sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon, de Saül, de Jézabel, d'Hérodias? Non, l'âge n'a point encore fait de conversion. D'ailleurs, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges? pourquoi lui ôterez vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres? Enfin, plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables : vous pouvez bien à la vérité vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent; mais vos passions ne finiront pas pour cela; ou si le temps et le dégoût y mettent fin, vous n'en serez pas plus avancé pour le salut : votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle; et la difficulté de sortir de cet état sera d'autant plus grande, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre.

3° Mais la conversion, dites-vous, est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on craint de ne pouvoir soutenir. Eh quoi! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour? et en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra? D'ailleurs la chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? et quand vous auriez le malheur de retomber, ne serait-ce pas toujours un avantage d'avoir passé quelque temps dans la pratique de la vertu, et un sujet d'espérer des grâces plus puissantes de la bonté de Dieu ?

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Division. *Quatre dispositions sont nécessaires pour communier dignement et avec fruit : une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi ardente qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler.* C'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, et le sujet de ce discours.

Ire Disposition. *Une foi respectueuse qui nous fasse discerner*, qui, malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire; qui est saisie d'une horreur religieuse à la seule présence du sanctuaire, qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, et qui effrayée s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme, et un homme pécheur.

Mais en reste-t-il, de cette foi, sur la terre? on croit, mais d'une foi superficielle, qui s'en tient pour ainsi dire à la surface de ce sacrement, et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; qui se termine à des hommages extérieurs, qui ne sent rien, qui n'a point de suite dans la vie; en un mot, qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre.

IIe Disposition. *Une foi prudente qui nous fasse éprouver :* mais sur quoi nous éprouverons-nous? sur la sainteté de ce sacrement et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel que ceux ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements, ou qui les ont lavés dans les larmes de la pénitence : c'est un azyme pur; il faut être exempt du vieux levain pour en manger : c'est la viande des forts; une âme faible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obstacle, qui se brise au premier écueil, n'est pas en état de s'en nourrir : c'est la pâque des disciples de Jésus-Christ; il faut donc être de ce nombre pour y participer, c'est-à-dire se renoncer soi-même, porter sa croix et suivre Jésus-Christ: enfin c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui : bannissons donc de nos cœurs tout ce qui est indigne de sa sainteté.

IIIe Disposition. *Une foi ardente qui nous fasse aimer.* J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous, disait Jésus-Christ à ses disciples. Or, que voulait-il nous apprendre par là? c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé par l'amour, un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ, qui nous presse d'aller à lui pour goûter combien il est doux. Mais, hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle; les autres s'en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une âme toute de glace; en sorte que les images du monde et de leurs passions font sur eux des impressions bien plus vives que la présence de Jésus-Christ et le souvenir de ses mystères : aussi portent-ils toujours à l'autel et en rapportent-ils les mêmes faiblesses et les mêmes imperfections. Quel sujet de trembler!

IVe Disposition. *Une foi généreuse qui nous fasse immoler :* c'est ce que l'Apôtre appelle annoncer la mort du Seigneur. Or, on annonce la mort du Seigneur en portant au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre; un désir sincère de sortir de cette prison de boue, pour jouir de Jésus-Christ; un corps mortifié et immobile pour les œuvres du péché; des yeux fermés depuis longtemps à tout ce qui peut blesser la pudeur; une langue environnée d'une garde de circonspection; des oreilles impénétrables aux sifflements du serpent; une âme insensible aux mépris comme aux louanges; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et toujours attentive à marcher d'un pas ferme vers l'éternité.

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint à la perfection de cet état; mais il faut au moins y tendre et en avoir les prémices : sans cela, communier c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur.

LE JOUR DE NOEL

DIVISION. *Jésus-Christ par sa naissance vient rendre la gloire à Dieu et la paix aux hommes. I. A Dieu, la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir, II. Aux hommes, la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

Ire PARTIE. L'idolâtrie rendait à la créature le culte que le Créateur s'était réservé à lui seul; la synagogue ne l'honorait que des lèvres et par des hommages extérieurs, qui n'étaient pas dignes de lui; la philosophie lui ravissait la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle : trois plaies répandues sur toute la surface de la terre, que Jésus-Christ vient guérir.

1° L'hommage que son âme sainte unie au Verbe rend à Dieu, dédommage d'abord sa majesté suprême des honneurs que l'univers lui avait jusque-là refusés : une foule de disciples fidèles, instruits par cet Homme-Dieu, ouvre les yeux à la lumière : le monde reconnaît son Auteur, et Dieu rentre dans ses droits. Voilà le premier bienfait de la naissance de Jésus-Christ; mais ce bienfait est-il pour nous? nous n'adorons plus de vaines idoles : mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ses plaisirs?

2° Jésus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes; il lui forme des adorateurs en esprit et en vérité, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime et ne les sanctifie. Pouvons nous nous flatter d'être du nombre de ces adorateurs véritables? A quoi se réduit tout notre culte? à quelques observances extérieures; et encore, c'est la religion des plus sages. Voilà le second bienfait de la naissance de Jésus-Christ, auquel nous n'avons presque aucune part.

3° Enfin les hommes avaient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle; les philosophes, forcés de reconnaître un seul Être suprême, se le représentaient, ou comme un Dieu oisif et sans attention aux choses humaines, ou comme un Dieu sans liberté et assujetti à un enchaînement fatal d'événements nécessaires. Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnements de la philosophie lui avaient ôtée; et, en exigeant le sacrifice de nos faibles lumières, il nous apprend ce que nous devons connaître de l'Être suprême et ce que nous en devons ignorer. Mais, hélas! où sont parmi nous les fidèles qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison?

IIe PARTIE. *La naissance de Jésus-Christ rend aux hommes la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avaient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avait éprouvées : Jésus-Christ vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine et par son exemple.

Je dis que l'orgueil avait été la première source des troubles qui déchiraient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'avait-elle pas allumées sur la terre! Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Jésus-Christ, en dégradant par sa naissance pauvre et abjecte les biens et la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avait bannie. Cependant cherchez au milieu des chrétiens cette paix heureuse qui devrait être leur héritage, vous ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs domestiques, ni dans les palais des rois, ni même dans le sanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avaient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil; Jésus-Christ vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, et leur donner la paix en leur rendant l'innocence et la liberté que la tyrannie de ce vice leur avait ôtée. Il naît d'une vierge et la plus pure de toutes les créatures : par là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardait comme un opprobre; de plus, en s'unissant à notre chair il la purifie, il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit saint. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint? les passions honteuses ne troublent-elles pas encore la tranquillité des empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages? etc.

Enfin la naissance de Jésus-Christ, en ne faisant de tous les peuples qu'un seul peuple, et de tous ses disciples qu'un cœur et qu'une âme, éteint toutes les inimitiés et toutes les haines; dernier genre de paix qu'elle apporte aux hommes, et dont les hommes ne savent pas profiter.

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

DIVISION. *L'éclat et l'esprit du ministère de Jésus-Christ prouvent également la gloire de sa divinité. Si Jésus-Christ n'était qu'un pur homme : I. L'éclat de son ministère serait pour nous une occasion inévitable d'idolâtrie, et Dieu même serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. II. L'esprit de son ministère deviendrait le piége funeste de notre innocence.*

Ire PARTIE. Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée. Les circonstances dans lesquelles Jésus-Christ a été prédit sont encore plus merveilleuses que les prédictions mêmes. En effet, il est prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, figuré par toutes les cérémonies de la loi, attendu par tous les justes, montré de loin dans tous les âges : ce n'est pas pour un événement particulier; c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël. Quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiste, pour empêcher que le seul oracle qui l'avait prédit ne devînt une occasion d'i.

dolatrie à sa nation, ne fait point de miracles, ne cesse de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez; et n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux : Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans de figures et de prophéties avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu et puissance; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites; et loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, il se dit égal à Dieu même, et souffre qu'on lui rende des honneurs divins. Si c'était là un culte idolâtre, les hommes en seraient-ils responsables!

De plus, tous les justes de la loi, et de l'âge des patriarches, tous ces hommes si vénérables et si miraculeux, n'étaient pourtant que les ébauches du Messie à venir; chacun d'eux ne représentait que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère : mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure, au moins au jugement des sens.

2° A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges : second caractère éclatant de son ministère. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans ses prodiges?

Je dis dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais que dans les siècles qui l'avaient précédé, il avait paru sur la terre des hommes extraordinaires que le Seigneur semblait rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance : mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portaient toujours des caractères de dépendance et de faiblesse : Jésus-Christ, au contraire, opère les plus grands prodiges avec une facilité toute-puissante, et une souveraine indépendance.

3° Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère ce sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouïes qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Conçu par l'opération du Très-Haut, il naît d'une Vierge pure. A peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend à Dieu sa gloire, et la paix aux hommes. Peu après un astre nouveau conduit à son berceau des sages du fond de l'Orient. Un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future. Les docteurs assemblés voient avec étonnement son enfance plus sage et plus éclairée que la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe; Jean-Baptiste s'abaisse devant lui; le ciel s'ouvre sur sa tête; les démons effrayés ne peuvent soutenir sa présence; le Père céleste déclare qu'il est son Fils bien-aimé, et le propose comme la loi vivante et éternelle en commandant de l'écouter. Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu où devaient se consommer tous les opprobres du Fils de l'Homme ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire; toute la nature en désordre l'y reconnaît comme son Auteur, et confesse sa divinité. Il ressuscite trois jours après, non par une vertu étrangère, ni pour mourir de nouveau comme tant d'autres, mais par sa propre puissance et pour jouir désormais d'une vie immortelle. Enfin il monte au ciel. Ce n'est pas un char de feu qui le transporte en un clin d'œil; il s'élève lui-même avec majesté; les anges viennent au-devant de lui, et le promettent encore une fois à la terre environné de gloire et d'immortalité. Qui ne reconnaîtrait à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir conversé avec les hommes pour les tirer de leur égarement et de leur misère; va reprendre possession de sa gloire? Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ serait pour nous une occasion inévitable d'idolâtrie; s'il n'était qu'une simple créature.

IIe PARTIE. *L'esprit de son ministère deviendrait aussi le piége de notre innocence.* Or l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses.

1° Sa doctrine. On ne peut nier que Jésus-Christ n'ait été un homme saint : car quel homme jusque-là avait jamais paru sur la terre, dans lequel on ait remarqué tant de caractères d'innocence et de sainteté? je veux dire, tant de mépris et d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zèle pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le salut des hommes; ajoutez à cela l'exemption totale de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Or si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée, ou par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes : car s'il n'était pas Dieu, elle ne serait qu'un amas, ou d'équivoques malignes, ou de blasphèmes enveloppés.

Considérez sa doctrine par rapport à son Père : si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, premièrement, il est envoyé principalement aux Juifs : ainsi sa mission était inutile; car les Juifs n'étaient plus tentés de retomber dans l'idolâtrie. Secondement, il s'y prend mal pour remplir son ministère. Au lieu que Moïse et les prophètes, chargés de la même mission, ne cessent de publier que le Seigneur est un, sans jamais faire aucune comparaison d'eux à l'Être suprême; Jésus-Christ ne cesse de se dire égal à son Père : il dit qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu; qu'il était avant toutes choses; que le Père et lui ne sont qu'un; partout il se compare au Dieu souverain. Les Juifs murmurent et se scandalisent de ces expressions. Loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale, affectant un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie; il souffre même qu'on lui rende les honneurs divins. Il n'est donc venu sur la terre, s'il est un pur homme, que pour scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut; séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort; et répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers. Tous ces grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ, aboutissent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolâtrie; et toute la magnificence future de l'Évangile, tant prédite par les prophètes, devait donc se borner à former la secte affreuse de l'impie Socin [1]. Mais puisque Jésus-Christ est saint, concluons que ne pouvant être un blas-

[1] Secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre; la honte de la nature et de la religion : obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leurs blasphèmes.

phémateur et un impie, la manière dont il parle de son Père, cette égalité qu'il affecte en toute occasion avec son Père, établit la gloire de son éternelle origine. On peut encore remarquer ici, que lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, pleins de l'immensité de la toute-puissance et de la majesté de l'Être suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images : mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus des expressions pompeuses des prophètes ; on voit que c'est un enfant qui parle un langage domestique; et qui n'est point frappé et ébloui, comme nous, de la majesté et de la gloire du Père.

Considérons maintenant la doctrine de Jésus-Christ par rapport aux hommes ; elle n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Premièrement, quelle sagesse! quelle sainteté! quelle sublimité dans cette doctrine! tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie : tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter et nous-mêmes et toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choses envers son Père : donc s'il n'est pas Dieu, sa doctrine si divine, si admirée des païens, n'est plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, puisque n'étant qu'un pur homme, il veut usurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus, au lieu que le Dieu véritable avait paru se contenter des sacrifices de boucs et de taureaux; pour lui il veut que nous lui sacrifiions jusqu'à notre vie, que nous courions sur les gibets, que nous nous offrions à la mort et au martyre pour la gloire de son nom. Mais s'il n'est pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? sa religion n'est donc qu'une religion de sang et de barbarie? les confesseurs généreux de la foi n'ont donc été que des désespérés et des fanatiques? et les tyrans et les persécuteurs, les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur?

2° Considérez l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui : il déclare qu'il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle ; d'ennemis de Dieu qu'ils étaient, les rendre ses enfants, leur ouvrir le ciel, et leur en assurer la possession. Il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité. Il nous nourrit de son corps, il nous lave de nos souillures en nous appliquant le prix de son sang : en un mot, il nous assure qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Mais un pur homme peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? ou n'est-il pas à craindre que devenu si utile et si nécessaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'idole? Car c'est la reconnaissance toute seule qui autrefois a fait les faux dieux : tel est le caractère de l'homme; son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

3° Outre les bienfaits dont Jésus-Christ nous a comblés, considérez les promesses dont il les accompagne; il promet encore plus qu'il n'a donné. Premièrement, il promet aux hommes l'esprit consolateur, qu'il appelle l'esprit de son Père, esprit de vérité, de force, d'intelligence, de sagesse, de charité, etc. Mais quel droit a Jésus-Christ sur l'esprit de Dieu, pour en disposer à son gré, si ce n'est pas son esprit propre? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies ; à peine est-il monté au ciel, que l'esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples. Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. Troisièmement, il leur promet outre cela le don des miracles : s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quatrièmement, il leur promet la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des césars, des tyrans ; que son Évangile sera reçu du monde entier. Mais à moins qu'il tienne le cœur de tous les hommes entre ses mains, peut-il répondre d'un changement dont jusque-là le monde n'avait point eu d'exemple? On dira peut-être que Dieu révélait à son serviteur les choses futures : mais si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète; puisqu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber en l'adorant, dans des ténèbres mille fois plus criminelles que celles dont il prétend les délivrer; et qu'au lieu de former au Père des adorateurs en esprit et en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation.

Voilà donc où mène l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant; retranchez de la doctrine des chrétiens, Jésus-Christ Homme-Dieu; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité : toute la religion chrétienne n'est que fausseté et qu'imposture. Aussi quel zèle les premiers disciples de l'Évangile ne firent-ils pas paraître contre ces hommes impies, qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur maître? Les païens reprochaient alors aux chrétiens de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ : s'en justifient-ils comme d'une calomnie? répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jésus-Christ? point du tout. Les analogistes de la religion réfutent toutes les autres calomnies dont on veut la noircir : mais sur l'accusation d'adorer Jésus-Christ, bien loin de s'en défendre, ils l'autorisent par leur langage et par leurs actions. Si c'est donc une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est une erreur qui est née avec l'Église, qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, et converti tout l'univers.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Division. *La vérité figurée par l'étoile, trouve dans les mages des adorateurs : dans les prêtres des dissimulateurs: dans Hérode un persécuteur. Telle est encore parmi nous sa destinée ; peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent. Ainsi, I. La vérité reçue. II. La vérité dissimulée. III. La vérité persécutée.*

1re Partie. *La vérité reçue.* Il est peu d'âmes, quelque plongées qu'elles soient dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances

qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent : mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant ; et tout le fruit qu'elles retirent de la vérité, c'est le crime de l'avoir inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie. Les autres, mal d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connaître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seraient fâchés de l'avoir trouvée. Enfin quelques-uns, plus dociles, se laissent ébranler par son évidence ; mais rassurés par l'opinion publique, ou rebutés par les difficultés et les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent et l'abandonnent, après s'être réjouis quelque temps à sa lumière.

Ce n'est pas là l'usage qu'en firent les mages. Quoiqu'accoutumés à tout rappeler au jugement de la raison, ils suivent la lumière céleste, sans s'arrêter aux vaines réflexions de l'esprit humain, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques, et leur cœur désabusé de tout ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse et qui les console. Voilà la vérité reçue dans les mages avec soumission, avec sincérité, avec joie ; voyons dans la conduite des prêtres la vérité dissimulée.

IIe Partie. *Trois sortes de dissimulations dans les prêtres de la synagogue : une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.*

Dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devait naître, ils répondent à la vérité que c'est à Bethléem ; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie venant avec des présents adorer le nouveau chef qui devait conduire Israël, il ne fallait plus douter de sa naissance. Ils n'assemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle ; ils ne vont pas à Bethléem pour animer Jérusalem par leur exemple ; renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence et retiennent la vérité dans l'injustice.

Sans toucher ici aux oints du Seigneur, il est peu de personnes dans le monde qui ne se rendent tous les jours coupables de cette dissimulation de silence : car pour en être coupables, il n'est pas nécessaire de souscrire à l'impiété et d'approuver les maximes du siècle, il suffit de se taire quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Dissimulation de complaisance et d'adoucissement. Les prêtres et les docteurs, forcés par l'évidence des Écritures de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Pour complaire à Hérode, ils suppriment le titre de roi que les mages venaient de donner, et que les prophètes avaient si souvent donné au Messie ; ils le désignent par une qualité qui pouvait marquer également en lui une autorité de doctrine et de puissance, quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, roi et conquérant. La conduite de ces prêtres nous paraît indigne ; mais si nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos discours et nos démarches ne sont souvent que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Dernière dissimulation des prêtres juifs, dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis ; ne voyant pas revenir les mages, ils les accusent pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine et superstitieuse. Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les passions des hommes et de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

IIIe Partie. *Vérité persécutée par Hérode.* Cet impie persécute la vérité : premièrement, par l'éloignement public qu'il fait paraître pour elle, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple, et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale : secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres, et en dressant même des embûches à la piété des mages ; et c'est ce que j'appelle une persécution de séduction : enfin il la persécute en répandant le sang innocent, et c'est une persécution de force et de violence.

Or, ces trois genres de persécution s'exercent aujourd'hui dans le christianisme : car, 1° qui peut se flatter de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales ? Je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendard du crime et de la lience, je parle de ces âmes livrées aux plaisirs et aux vanités du siècle, et dont la conduite, d'ailleurs régulière, s'attire l'estime et les louanges des hommes ; et je dis qu'elles persécutent la vérité par leur seuls exemples, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Évangile, et qu'elles font plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans.

2° Nous persécutons tous les jours la vérité par voie de séduction, en taxant d'excès la ferveur des justes, en leur faisant des peintures vives et agréables des plaisirs qu'ils fuient, en exagérant les difficultés de la persévérance, peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi ; gênant par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous ; enfin en faisant servir nos talents à la destruction du règne de Jésus-Christ.

3° Le monde est plein de persécuteurs publics de la vérité ; et si l'Église n'est plus affligée par la barbarie des tyrans et par l'effusion du sang de ses enfants, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des âmes fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

LE MERCREDI DES CENDRES.

PREMIER SERMON. — SUR LE JEUNE.

Proposition Il importe d'examiner les excuses dont on se sert pour se dispenser de la loi du jeûne, et les abus où l'on tombe en l observant. Ainsi :

Division. *I. L'obligation du jeûne contre ceux qui en violent la loi. II. L'étendue de cette loi, contre ceux qui en adoucissent l'observance.*

Ire Partie. *L'obligation du jeûne.* Il est inutile de prou-

ver cette obligation aux fidèles qui ne la contestent pas, qui savent que la religion est née dans le sein du jeûne et de l'abstinence, et que c'était même à l'abattement de leurs visages, que les tyrans reconnaissaient les premiers chrétiens. Or, l'obligation du jeûne supposée, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance : car l'Église, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort. Examinons donc les excuses de ceux qui se dispensent du jeûne. Premièrement, sont-elles légitimes? Secondement, en les supposant légitimes, n'est-on pas également violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Église?

Premièrement, vos excuses sont-elles légitimes? Vous êtes né, dites-vous, avec un tempérament faible, incapable de soutenir la rigueur de la loi du jeûne, qui demande des soins et des précautions infinies. Mais, premièrement, ne sont-ce pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui ont affaibli votre tempérament? Cette faiblesse du tempérament n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Mais cette mollesse qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisqu'elle est elle-même un crime que vous devez expier, pourrait-elle devenir un titre légitime qui vous en dispense? Secondement, ces soins et ces précautions que vous croyez nécessaires à votre santé, ne sont-ce pas les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs? Or, Dieu ne mesure par vos infirmités et vos besoins sur vos titres, mais sur la loi. David, Esther et tant d'autres, quels exemples d'austérités n'ont-ils pas laissés à tous les siècles, malgré leur rang? Si l'Église avait des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ce devrait être sans doute en faveur de ceux qui peuvent à peine, par leur travail, se garantir de la faim et de l'indigence, et qui, presque toujours, ont moins de crimes à expier, et non en faveur des riches et des grands, qui n'ont rien de plus triste à essuyer dans leur état, que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle, et qui d'ordinaire ont plus besoin de pénitence, parce qu'ils sont plus coupables : cependant le citoyen obscur et le vil artisan respectent la loi de l'Église, et ce sont les riches et les grands qui s'en dispensent. Vous objectez la faiblesse de votre tempérament : mais cette faiblesse ne vous a jamais privé d'un seul plaisir; vous soutenez les veilles, l'application et le sérieux du jeu, le dérangement des repas; vous dévorez les fatigues du service, lorsque la gloire, l'intérêt, ou le plaisir s'en mêlent; ce n'est donc que pour Dieu seul, que vous refusez de souffrir : servir le monde ne vous coûte rien, parce que vous êtes mondain; soyez donc chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ. Voyez cette âme fidèle que Dieu a retirée de ses égarements : lorsqu'elle vivait comme vous, elle regardait pareillement la loi du jeûne comme une loi meurtrière; maintenant elle ajoute même aux rigueurs de la loi : ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur.

Mais enfin, quand l'abstinence affaiblirait votre corps, l'intention de l'Église est que vous souffriez. Car n'est il pas juste qu'un corps de péché, comme le vôtre, soit puni, que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice; que l'ennemi que vous portez en vous-même, soit affaibli? Ainsi la fin que l'Église se propose dans son précepte, ne saurait devenir une raison qui vous en dispense.

Mais, dites-vous, vous êtes dispensé de la loi du jeûne par l'autorité des supérieurs légitimes. Mais votre conscience ne vous répond-elle pas que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Église, est une dispense vaine; que par conséquent, si vous n'êtes pas dans le cas de la dispense, vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise?

Secondement, mais supposons vos excuses légitimes, n'êtes-vous pas également violateur du précepte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Église? Premièrement, gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Église? Êtes-vous honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée? la regardez-vous comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles? hélas! vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la voie commune. Secondement, remplacez-vous par d'autres œuvres le jeûne que vous ne sauriez observer? Priez-vous plus que dans un autre temps? êtes-vous plus charitable envers les pauvres? vous abstenez-vous de certains plaisirs, légitimes peut-être en une autre saison? car il faut user de compensation, et pour être dispensé de la loi du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence. Or, c'est précisément ce que vous ne faites pas; parce que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous devez, vous vous croyez dispensé de faire du moins ce que vous pouvez. Troisièmement enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? et vos repas sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? car enfin, l'Église prétend soulager votre faiblesse, non autoriser votre sensualité.

IIe Partie. *Étendue de la loi du jeûne, contre les abus où tombent ceux mêmes qui l'observent.*

Pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance du jeûne, il n'y a qu'à établir quelle est la fin de son institution. Premièrement, d'affaiblir nos passions en mortifiant la chair, expier nos chutes passées, et en prévenir de nouvelles. Secondement, de purifier l'âme, en mortifiant le corps, la détacher des sens, réveiller sa foi, et l'élever au goût des biens éternels.

Or, 1°, le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi dans le monde, ne mortifie ni le corps ni les passions de la chair. Car, par où les mortifierait-il? Est-ce par la longueur de l'abstinence? cela pouvait convenir aux jeûnes des premiers fidèles, qui ne le rompaient qu'après le soleil couché; après s'être disposés à l'heure du repas par mille exercices saints et laborieux : pour nous, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes; l'heure du repas avancée, nous épargne cette rigueur. D'ailleurs, que n'imaginons-nous pas pour arriver à cette heure du repas, sans nous être aperçus de la longueur et de la rigueur du jeûne? Nous prolongeons le temps du sommeil, au lieu qu'il faudrait prévenir l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Église; on se permet l'usage de mille boissons que la cou-

tume autorise, presque contre l'esprit de la loi; en un mot, après que l'Église a poussé la condescendance jusqu'à ses dernières bornes, nous ne pensons sans cesse qu'à inventer de nouveaux adoucissements, qui ne sauraient prescrire contre la loi.

2° Mortifie-t-on les passions par la simplicité des viandes dont on use? Hélas! il y entre plus de soins et d'artifices; et on supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user : d'ailleurs, dans le seul repas que l'Église permet, on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité. Ainsi, l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes; et ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité : les temps sont bien changés. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces, terminait autrefois le jeûne de toute la journée : et quel repas! des herbes, des légumes, un repas de larmes et de pénitence. Le refroidissement de la charité obligea l'Église, il y a quelques siècles, de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline : mais au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses, dont il ne faudrait user qu'en gémissant, à quels excès n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Église? on oublie que c'est une grâce accordée à la dure nécessité; que par conséquent les précautions ne sauraient y être trop rigoureuses. Voilà nos jeûnes; voilà les restes méconnaissables de ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, de ces austérités, si excessives alors, qu'elles faisaient passer les fidèles pour des insensés. Et comment s'y dispose-t-on? par des excès et des réjouissances profanes.

Souvenons-nous donc que l'intention de l'Église est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des fautes de toute l'année. Souvenons-nous encore que puisque nous allons satisfaire à la justice divine, durant cette sainte carrière, pour nos infidélités passées, nous ne devons pas en ajouter de nouvelles; apaiser notre Juge, et l'irriter en même temps. Souvenons-nous que puisque nous allons satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes nous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seraient peut-être innocents. Souvenons-nous enfin, que l'Église durant ces jours de pénitence, prétend nous preparer à la grâce de la résurrection : commençons donc de bonne heure à déraciner nos inclinations vicieuses, et mettons-nous en état de pouvoir alléguer aux ministres du Seigneur le passé, comme le garant de nos promesses sur l'avenir.

LE MERCREDI DES CENDRES.

SECOND SERMON. — MOTIFS DE CONVERSION.

PROPOSITION. Revenez de vos iniquités passées; convertissez-vous au Seigneur.

Ier MOTIF. *Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles affaiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas, que dans la justice et dans l'innocence.*

La situation où vous êtes devant Dieu, après tant de crimes, et la triste destinée de votre âme, devraient être un motif suffisant pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie. Comment avez-vous vécu jusqu'ici? vous avez abusé de tout, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, de votre jeunesse, de vos talents, de vos biens, de vos places, de vos afflictions, des mystères, des solennités, des instructions, et de tous les autres secours que la religion vous a offerts. Quel vide, quels abîmes, quelles horreurs dans une telle vie! et que n'avez-vous point à craindre?

Mais de plus la fin de votre vie qui approche, le peu de goût que vous trouvez désormais à la plupart des plaisirs, la perte de vos amis, de vos proches; tout cela doit vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui se passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé : Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs : quel prétexte auriez-vous donc de différer encore votre conversion? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? vous êtes trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions, et le rebut du monde.

IIe MOTIF. *Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Église impose à tous les fidèles.*

Vous êtes obligé de jeûner pendant cette sainte quarantaine; mais à quoi vous servirait-il de le faire, si vous ne vous convertissiez pas au Seigneur? Jeûner sans vous convertir, c'est porter le joug de la loi avec les justes, et n'en partager pas avec eux les grâces et les consolations. Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre pénitence celui de la transgression de la loi du jeûne, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime. Ainsi agit l'impie; pour vous, à qui Dieu a peut-être marqué ce temps de pénitence, comme le moment de votre salut, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; offrez à Dieu ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions : commencez par la lettre, afin que l'esprit de vie vous soit donné : c'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte.

Mais combien de vains prétextes allègue-t-on pour s'en dispenser! Des infirmités chimériques, une santé faible et usée, quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence; on n'oserait alléguer de tels prétextes, et ils ne retiennent personne, dès qu'il est question de satisfaire les passions. On dit que ce n'est pas un point fort essentiel que l'abstinence du carême, et qu'il est assez indifférent d'user d'une viande plutôt que d'une autre : c'est-à-dire que, pour calmer ses remords, on cherche à avilir dans son esprit la majesté des préceptes divins, comme si Dieu n'était pas également grand, soit qu'il défende à Caïn de répandre le sang innocent, soit qu'il ordonne au premier homme de ne pas toucher au fruit défendu.

IIIe Motif. *Les grâces plus abondantes du côté de Dieu et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ, dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères.*

Ce grand spectacle d'un Dieu qui verse son sang et qui meurt pour nous, doit nous engager à entrer dans la voie de la pénitence. La croix est le seul héritage que Jésus-Christ ait laissé à son Église : elle fait proprement le grand caractère des chrétiens ; ce n'est que par la croix qu'ils sont distingués des païens : il faut donc qu'ils participent à la croix de Jésus-Christ, s'ils veulent partager avec lui sa gloire et son immortalité. Le monde, il est vrai, et nos passions nous fournissent des croix et des afflictions ; mais ce sont là les châtiments de notre cupidité, et non pas les remèdes de nos crimes : nous portons la croix du monde, et c'est la croix de Jésus-Christ qu'il faut porter ; afin que si nous ne pouvons éviter les croix, nous fassions du moins qu'elles nous soient utiles. Hélas ! la croix de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante que celle du monde : il adoucit le joug qu'on porte pour lui, et le joug du monde est un joug de fer qui meurtrit et qui accable. Profitons donc des grâces qui vont couler en ce saint temps de la croix de Jésus-Christ.

IVe Motif. *Plus de secours du côté de l'Église, dont les larmes et les prières, plus longues et plus ferventes en ce saint temps, sollicitent la miséricorde divine en faveur des pécheurs.*

L'Église, cette chaste épouse, ne s'occupe en ce saint temps que de la conversion de ses enfants : ses soupirs, ses longues prières, tout le corps des justes qui prie, et qui est toujours exaucé ; les jeûnes, les macérations, les austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur, comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple : tout cela doit ouvrir les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Si donc Judith toute seule réconcilia le Seigneur avec son peuple, que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles, qui en tout lieu prient pour vous en ce saint temps, et offrent au Seigneur leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes ? Ajoutez à cela les instructions que l'Église va vous donner, si capables d'exciter dans vos cœurs des sentiments de componction, si vous ne les fermez pas à la voix de Dieu. Ne résistons donc pas à Dieu, qui nous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut.

Ve Motif. *Plus de raisons tirées des calamités publiques qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant nos crimes, qui nous ont attiré sa colère.*

D'où vient que ce royaume, autrefois si florissant, est maintenant plongé dans une tristesse amère et profonde ? d'où viennent toutes nos pertes et tous nos malheurs ? La colère de Dieu éclate sur nos crimes : il a regardé du haut de son sanctuaire, et il a vu toute sorte de crimes et d'abominations au milieu de nous ; et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Mais quel usage faisons-nous de ces fléaux publics ? nous n'opposons à la colère de Dieu que des plaintes inutiles, des inquiétudes, des murmures. Insensés que nous sommes, nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Remontons plus haut ; les coups qui nous frappent, partent du ciel, qui punit nos crimes. Finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt.

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Division. *I. La religion est raisonnable. II. Elle est glorieuse. III. Elle est nécessaire.*

Ire Partie. *La religion est raisonnable.* C'est la foi et non pas la raison, qui fait les chrétiens, et la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, c'est de croire ce qu'il ne peut comprendre : cependant je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission, et que le fidèle qui croit, fait un usage plus sensé de sa raison, que l'infidèle qui refuse de croire.

1° Le fidèle croit sur l'autorité la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre.

L'ancienneté, en matière de religion, est un caractère que la raison respecte. En effet, s'il y a une véritable religion dans le monde, elle doit être la plus ancienne de toutes ; puisque ce doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Or, la religion des chrétiens est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes adorèrent le même Dieu que nous adorons : l'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire de la naissance du monde même : les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. D'ailleurs, la religion chrétienne présente une suite de faits, raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même ; la bonne foi de l'auteur qui les a écrits, paraît dans la naïveté de son histoire : les autres religions ne nous offrent que des récits fabuleux de leur origine, récits qui tombent d'eux-mêmes.

La religion chrétienne a encore pour elle la perpétuité, ce qui lui donne un nouveau degré d'autorité. Les autres religions ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs : la religion de nos pères se maintient dès le commencement, survit à toutes les sectes, et passe toujours des pères aux enfants. Est-ce un bras de chair qui l'a conservée ? Mais le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. C'est donc Dieu et non l'homme, c'est le bras du Tout-Puissant, qui a conservé son ouvrage ; car il n'y a que l'ouvrage de Dieu qui demeure éternellement.

A son ancienneté, à sa perpétuité ajoutez son uniformité : les occasions, les différences des siècles, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines, la foi seule n'a jamais changé.

2° Les vérités qu'on veut persuader au fidèle, sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience.

Nulle autre religion que la religion chrétienne ne donne des idées si sublimes de la puissance de Dieu, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice ; en cela

elle est au-dessus de l'idolâtrie, qui inspirait à l'homme des sentiments insensés de la Divinité. La philosophie ou dégradait l'homme jusqu'au rang des bêtes, ou le remplissant d orgueil, l'élevait follement jusqu'à Dieu : la religion chrétienne remédie à ces deux inconvénients, en découvrant à l'homme l'excellence de sa nature, en lui faisant sentir sa misère.

La cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes, quelle autre religion, que celle des chrétiens, a jamais mieux réglé les devoirs mutuels des uns envers les autres?

3° Les motifs qui persuadent le fidèle, sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

En effet, la religion chrétienne propose des mystères qui nous passent : mais ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux, et des moindres événements. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux, éclatants, publics; convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier; répétés mille fois en différents endroits : et ces faits nous ont été transmis par des hommes qui n'ont pu être ni trompés ni trompeurs : la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage?

IIe Partie. *La religion est glorieuse.* 1°, du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir. Quelles sont ses promesses? l'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions. Il ne saurait être honteux de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de notre nature : au contraire l'incrédule se fait-il honneur, en se croyant de la même nature que les bêtes, et en attendant la même fin?

2° La religion est glorieuse du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Représentez-vous un juste qui vit de la foi; en lui se trouvent toutes les vertus, sans le mélange d'aucun vice. La philosophie ne détruisait les vices que par le vice; et en détruisant les autres passions, elle en élevait une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire l'orgueil, et l'amour de la vaine gloire : la foi élève le juste au dessus de sa vertu même ; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir. Or, je vous demande si l'homme est plus glorieux et plus respectable, lorsqu'il est esclave de tous les vices, lorsqu'il ne distingue pas les crimes les plus affreux des vertus les plus pures; en un mot, lorsqu'il n'a d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même.

3° Enfin, la religion est glorieuse du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; princes, conquérants, pasteurs, philosophes, savants. La philosophie prêchait une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvait point : au lieu que la religion a une tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel, jusqu'à nous. Or, mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits : vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti?

IIIe Partie. *La religion est nécessaire à l'homme.* 1°, parce que sa raison est faible : or, la foi toute seule, est le secours qui l'aide et qui l'éclaire. Nous ne connaissons ni notre corps, ni notre âme; les créatures qui nous environnent sont autant d'énigmes pour nous. Si nous ne connaissons pas les objets que nous avons sous l'œil, comment voulons-nous voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi? L'univers que Dieu a livré à notre curiosité et à nos disputes, est un abîme où nous nous perdons, et nous voulons que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à notre docilité et à notre respect, n'aient rien qui échappe à nos faibles lumières? Ce secret de Dieu doit nous rendre plus respectueux et plus attentifs, mais non pas plus incrédules.

2° La religion est nécessaire à l'homme, parce que sa raison est corrompue, et la foi seule est le remède qui la guérit. Il était naturel à l'homme de connaître Dieu, qui est sa fin et son principe, et d'adorer toutes ses divines perfections; cependant, jusqu'où l'homme avait-il dégradé son créateur? il n'y avait rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux. Passez à la morale : tous les principes de l'équité naturelle étaient effacés dans le cœur de l'homme. C'est la foi toute seule qui a appris aux hommes à connaître Dieu et à l'adorer, et qui a retracé dans son cœur les traits effacés de cette loi que la nature y avait gravée.

3° La religion est nécessaire à l'homme, parce que sa raison est changeante, et que la foi seule est la règle qui la retient et qui la fixe. Voyez combien autrefois, parmi les païens, de vaines disputes, de questions sans fin, d'opinions différentes sur la nature de Dieu, sur l'immortalité et la nature de l'âme, sur le souverain bien de l'homme : parmi les chrétiens mêmes, voyez cette variété infinie de sectes qui dans tous les temps ont rompu l'unité, pour suivre des doctrines étrangères. La foi fixe toutes ces variations, parce qu'elle est toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations et des intérêts.

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DU PARDON DES OFFENSES.

Division. *I. Injustice de nos haines. II. Fausseté de nos réconciliations.*

Ire Partie. *Injustice de nos haines.* Les trois principes les plus communs des amitiés humaines sont le goût, la cupidité, la vanité. La religion et la charité n'unissent presque personne : ainsi, nous haïssons les hommes.

2° Dès qu'ils choquent notre goût : or, cette haine est injuste; parce que cet homme, pour n'être pas de votre goût, n'en est pas moins votre frère, enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, etc. son humeur n'efface aucun de ces augustes traits. Si nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et de l'inclination, il eût été inutile que Jésus-Christ nous fît le précepte d'aimer nos frères; le cœur là-dessus n'en a pas besoin. Dailleurs, un

chrétien ne doit pas se conduire par goût et par humeur, mais par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce. C'est une faiblesse, même selon le monde, de ne régler nos haines et nos amours que sur la bizarrerie de nos goûts : l'Évangile qui veut que nous sacrifiions à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes, serait-il là-dessus plus indulgent? De plus, vous-mêmes êtes-vous du goût de tout le monde? Cependant, n'exigez-vous pas qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur? Bien plus, la cause de cette aversion, que vous sentez pour votre frère, n'est-elle pas plus en vous, j'entends dans votre orgueil, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre? n'est-ce pas son crédit, ses talents, sa fortune, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime? Enfin, l'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère; il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez, en un mot que vous fassiez pour lui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous : car la charité n'est pas un goût aveugle et bizarre; c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable.

2° Nous haïssons les hommes, lorsque nous les trouvons contraires à nos intérêts, et qu'ils cherchent à nous nuire. or, je dis que la haine que nous avons contre ces personnes, est injuste. Et d'abord en haïssant votre frère, vous ajoutez à tous les maux qu'il vous a faits, le plus grand de tous, qui est celui de le haïr : tous les maux qu'il vous a faits, n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers; la haine que vous avez pour lui perd votre âme, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel. De plus, que vous revient-il de votre animosité contre votre frère? Vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis! Si vous cherchez à vous consoler en le haïssant, c'est une manière barbare de se consoler. Outre cela, si vous étiez vraiment chrétien, si vous aviez de la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, qui s'est servi de leur mauvaise volonté pour vous sauver, en mettant des obstacles à vos passions déréglées, et vous demanderiez à Dieu qu'il leur inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que ceux qui ont tant contribué à votre salut périssent eux mêmes.

3. Nous haïssons les hommes, lorsqu'ils blessent notre vanité en nous décriant par des médisances et des calomnies : or, cette haine est injuste. Car d'abord il est injuste d'exiger qu'on nous approuve en tout, et que les autres ne voient pas des défauts et des faiblesses, que nous-mêmes sentons au dedans de nous. Outre cela, nous devons nous défier des rapports qu'on nous a faits de notre frère : car l'expérience ne nous apprend que trop qu'on grossit souvent des bagatelles, et qu'on envenime les discours les plus innocents : mais je veux que les faits dont vous vous plaignez ne soient pas douteux : votre frère n'a-t-il pas de son côté les mêmes reproches à vous faire? Ses défauts vous ont-ils toujours trouvé fort indulgent et fort charitable? Votre sensibilité n'est donc pas bien fondée? Supposons même que vous n'avez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère : que faites-vous en le haïssant? vous n'effacez pas les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres; et vous faites à votre cœur une nouvelle plaie. Mais voici enfin une raison plus forte que toutes les autres : l'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment et qui nous louent; mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent, qui nous déchirent; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, nous déclarant qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères. Vous convenez, direz-vous, des maximes de la religion là-dessus; mais il faut avoir égard aux lois de l'honneur, qui veulent qu'un homme soit déshonoré, s'il pardonne des discours et des procédés d'une certaine nature. Mais, premièrement, le prince a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable. Secondement, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée, et a fait passer jusqu'à nous, ne doit pas l'emporter sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'État : on ne peut pas se déshonorer en obéissant à Dieu et à son prince.

II[e] Partie. *Fausseté de nos réconciliations.* Nos réconciliations sont fausses, soit qu'on les considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

1. Fausses dans leur principe. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité. Or, des motifs purement humains sont d'ordinaire la source de nos réconciliations : on se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter certain éclat désagréable, par complaisance pour quelqu'un, pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme, etc. Or, rien que d'humain dans tous ces motifs; et la preuve que la charité n'y entre pour rien, c'est que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères. Or, serait-il possible que ceux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, parussent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous?

2. Fausses dans leurs démarches. Il a fallu des ménagements infinis, et toute l'habileté de vos amis, pour vous réconcilier avec votre frère : or, tous ces ménagements auraient-ils été nécessaires, aurait-il fallu tant d'entremetteurs, si vous ne haïssiez plus votre frère, si vous l'aimiez sincèrement? Vous avez exigé des conditions, vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point : la charité ne connaît rien de tout cela; elle n'a qu'une règle, c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même. Il y a, à la vérité, souvent des mesures de prudence à observer avant de se réconcilier publiquement : mais c'est la charité qui doit régler ces mesures, et non pas la vanité; les réconciliations où il entre tant de précautions et de mystères rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez

vous réconcilier avec votre frère; il veut que la charité toute seule se mêle de nous réconcilier avec lui.

3. Aussi les suites de nos réconciliations sont-elles vaines. Vous dites que vous avez pardonné à votre frère, mais que votre parti est pris de ne pas le voir : donc vous ne lui avez pas pardonné, et vous ne l'aimez pas; car on ne craint point de voir ce qu'on aime. Voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verrait jamais? La marque la moins équivoque de notre animosité contre quelqu'un, c'est de ne pouvoir souffrir sa présence.

Et bien, dites-vous, je le verrai; je ne manquerai point aux bienséances : mais je sais à quoi m'en tenir; il ne doit pas beaucoup compter sur mon amitié. Vous vous trompez, si vous croyez que c'est là pardonner à votre frère et l'aimer : la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur; ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur; c'est un amour effectif, parce que les hommes ne sont pas unis ensemble par les liens extérieurs seulement, mais par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité. Aussi consultez le public sur vos réconciliations : malgré toutes les apparences que vous gardez avec votre frère, c'est une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point; ce qui montre que le public vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Division. *I. Dispositions qui doivent conduire les fidèles dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu. II. Dans quel esprit on doit ensuite l'écouter.*

Ire Partie. *Trois dispositions doivent vous conduire dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu.*

Ire Disposition. C'est un désir qu'elle vous soit utile. Ainsi vous devez, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il forme dans vos cœurs le goût des vérités qu'il met dans la bouche des ministres. Si les Israélites furent obligés d'user de tant de préparations pour venir entendre la loi que l'ange leur donna de la part de Dieu; combien ces préparations sont-elles plus nécessaires pour entendre une loi bien plus simple, qui est la loi de Jésus-Christ? Cependant vous venez entendre la parole de Dieu sans aucune préparation; c'est la curiosité, un loisir inutile, la coutume, des vues peut-être plus criminelles qui vous amènent ici : nul motif de salut ne vous y conduit.

IIe Disposition. Une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Rappelez tant de mouvements de componction, tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, toujours sans aucune suite; songez que les vérités qui n'ont fait sur vous qu'une impression passagère sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ. Que de réflexions à faire là-dessus! quel sujet de crainte! Mais, hélas! ce sentiment de douleur sur le peu d'usage de tant d'instructions entendues n'est pas même connu : on peut en juger par l'extérieur avec lequel on vient entendre la parole sainte; il n'est pas différent de celui qu'on porterait dans une assemblée profane. Combien de pécheurs même, bien loin d'être affligés du peu d'usage qu'ils ont fait des vérités, se savent peut-être bon gré d'y être insensibles? pires en cela que ceux qui, avec une vie d'ailleurs criminelle, conservent du moins toujours un reste de respect, une sorte de sensibilité pour la vérité.

IIIe Disposition. Un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage, en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres légitimes seuls autorisés à vous l'annoncer. Le plus terrible châtiment dont Dieu frappait autrefois les Juifs, c'était de leur ôter les prophètes véritables, et de permettre qu'il s'élevât parmi eux de faux docteurs : au contraire, malgré les iniquités des chrétiens, qui semblent montées à leur comble, il ne cesse de leur susciter des pasteurs qui leur annoncent une doctrine saine et irrépréhensible. Or, venez-vous les écouter avec un cœur touché de reconnaissance? Hélas! vous n'apportez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; vous êtes des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau : aussi, si Dieu ne vous punit pas en retirant du milieu de vous ses prophètes, il vous en suscite qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas; et c'est ainsi qu'il exerce en secret des jugements terribles et sévères.

IIe Partie. *Dans quel esprit devez-vous écouter la parole sainte?*

1. Son autorité est divine. Ce n'est pas notre parole que nous vous annonçons, mais la parole de celui qui nous envoie : donc vous devez écouter cette divine parole; premièrement avec docilité : cependant combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, qui viennent ici toujours en garde contre les vérités qu'on leur annonce; qui regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole; qui opposent tout bas à la vérité qu'ils entendent, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent! Hélas! ils nous accusent d'exagérer; et Dieu nous jugera peut-être sur ce que nous aurons affaibli la vertu et la force de sa parole. Secondement, l'autorité de la parole étant divine, vous devez l'écouter avec un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, vous mesurer sur cette règle, vous juger par cette loi : cependant nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; on n'y découvre que les défauts des autres.

2. La fin de la parole divine, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus Christ; donc vous devez l'écouter, premièrement avec un respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours. Ainsi quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières, un titre pour négliger les instructions que l'Église donne aux fidèles; l'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore : cependant sous prétexte qu'on en sait assez, et que des lectures chrétien-

nes, et un peu de réflexion dans la retraite, sont plus utiles que nos discours, on se bannit de ces assemblées saintes. Secondement, vous devez l'écouter avec un esprit de foi; c'est-à-dire, avec un amour pour la parole sainte, indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce, qui vous la fasse trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière : cependant on ne vient ici que pour s'ériger en juge et en censeur, que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent. L'esprit de curiosité ne doit pas non plus vous amener ici; car notre ministère n'est point un art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : cependant, loin de venir chercher ici des remèdes à vos maux, vous venez y chercher de vains ornements, qui amusent les malades sans les guérir; vous venez y chercher l'harmonie et l'ornement dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, oubliant que nous sommes dans la chaire chrétienne, non pour vous plaire et vous amuser, mais pour vous instruire, pour vous reprendre et pour vous sanctifier.

LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

DIVISION. *I. La certitude d'un avenir. II. La nécessité d'un avenir. III. Le sentiment secret d'un avenir.*

Ire PARTIE. *Certitude d'un avenir.* Elle est justifiée par les plus pures lumières de la raison; et c'est la vérité la plus consolante de la foi : au lieu que l'incertitude que l'incrédule y oppose, est,

1° Suspecte dans le principe qui la produit. Car l'impie porta d'abord en naissant les principes de religion naturelle connus à tous les hommes; il crut un avenir, des récompenses pour la vertu, et des châtiments pour les crimes. Depuis quand a-t-il cessé de croire? A t-il examiné? a-t-il consulté? Point du tout, la croyance des vérités s'est affaiblie en lui à mesure que ses mœurs se sont déréglées : voilà la source de toute incrédulité, le déréglement du cœur; on ne trouve point des hommes véritablement sages, chastes, tempérants, etc. qui n'attendent point d'avenir. Il est consolant pour les fidèles de voir qu'il faut renoncer à toutes les vertus, avant que de renoncer à la foi.

2° Cette incertitude est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie. Il faudrait des raisons bien décisives pour ne rien croire; car ce serait fureur et extravagance de hasarder un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité sur des preuves légères et frivoles. Or quelles sont les grandes raisons qui ont déterminé l'incrédule à prendre le parti de ne rien croire? il n'a que des discours vagues, des doutes usés, des suppositions chimériques; on ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, personne n'en est jamais revenu : au lieu que le fidèle croit un avenir sur autorité de l'Écriture, sur la déposition des apôtres qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, sur l'accomplissemeut des prophéties, sur la tradition de tous les siècles; lequel des deux fait un meilleur usage de sa raison? Bien plus, quand les vaines raisons de l'impie balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi fût véritable. Ce sentiment fait honneur à l'homme; il lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : au lieu que rien de plus triste, rien de plus humiliant pour l'homme, qu'une doctrine qui le confond absolument avec la bête. Outre cela, son propre intérêt devrait porter l'impie à croire un avenir : il ne risque rien en le croyant; sa crédulité, s'il se trompe, n'aura aucune suite fâcheuse; il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence. Il aura perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auraient bientôt lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument : mais s'il y a un avenir, il perd les biens éternels, la possession de Dieu même; et il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure.

3° L'incertitude de l'impie est affreuse dans ses conséquences. Premièrement, si tout doit finir avec nous, d'où vient que nous ne sommes pas parfaitement heureux sur la terre? tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux à leur manière dans la situation où Dieu les a placés; l'homme seul est inquiet et mécontent, en proie à ses désirs, et ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. Secondement, si tout meurt avec le corps, qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays que leur âme était immortelle? ce n'est pas une collusion, car on ne peut faire convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles; ce n'est pas un préjugé de l'éducation qui est différente selon les différents pays : ce n'est pas une secte, car ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur; les hommes se le sont persuadé à eux-mêmes. Troisièmement, si tout meurt avec nous, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages : car les lois qui nous unissent, les devoirs les plus sacrés de la vie civile, ne sont fondés que sur la certitude d'un avenir : tout est confondu sur la terre, et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées.

IIe PARTIE. *Nécessité d'un avenir, et sa conformité avec l'idée d'un Dieu sage, et le sentiment de la propre conscience.*

1° Nécessité d'un avenir conforme à l'idée d'un Dieu sage. L'impie demande, s'il est digne de la grandeur de Dieu de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes, de compter leurs vices ou leurs vertus, etc. Remarquez d'abord, que c'est l'impie lui-même qui dégrade la grandeur de Dieu, comme s'il lui fallait des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre. Ensuite je lui demande à mon tour : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les vices et les vertus sans châtiment et sans récompense; il est donc égal d'être vicieux ou vertueux? Dieu n'aime pas davantage la vertu que le vice? ou plutôt il préfère le vice à la vertu? car les impies sont presque toujours les heureux de la terre; au contraire, l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie! un Dieu qui met sa grandeur à laisser le monde qu'il a créé dans un désordre universel.

2° Nécessité d'un avenir conforme au sentiment de la propre conscience. Dieu a crée l'homme, seul de tous ses ouvrages capable de connaître et d'aimer l'auteur de son être; il a mis en lui des pensées si hautes, des désirs si vastes, des sentiments si grands : et cependant cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête, en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels? Ce qui est donc digne de Dieu, c'est de veiller sur cet univers, d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable, de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image, de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui, de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui : voilà le Dieu des chrétiens.

L'impie prétend que Dieu étant juste, ne doit pas punir comme des crimes des penchants de plaisir nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés. Quel blasphème! car si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants secrets qui vous y portent, les plus grands crimes deviendront permis, et nos penchants et nos désirs seront l'unique règle que nous aurons à suivre : aussi la nature toute seule fit sentir aux païens la nécessité d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. Donc ces penchants vicieux ou ne viennent pas de la première institution de la nature, ou ils en sont un dérangement, puisque toutes les lois n'ont été faites que pour les modérer, et que dans tous les siècles, tous ceux qui se sont livrés sans réserve à leurs penchants ont été regardés comme des monstres et comme l'opprobre de l'humanité. D'ailleurs rendons justice à l'homme ou plutôt à l'auteur qui l'a formé : si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, nous y trouvons aussi des sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence. Pourquoi donc entre deux penchants l'impie décide-t-il, que celui qui nous pousse vers les sens est plus conforme à la nature de l'homme, et n'a rien de criminel? Si tous les hommes étaient corrompus, peut-être auraient-ils raison de dire, que les penchants qui nous portent vers les sens sont inséparables de notre nature : mais il y a des justes sur la terre; il y a des âmes chastes, fidèles, timorées, qui ont hérité de la nature des mêmes penchants que l'impie, mais qui ont par-dessus lui la force d'y résister. N'attribuons donc point à Dieu une faiblesse qui est l'ouvrage de nos propres déréglements. Dieu est donc juste lorsqu'il punit les transgressions de sa loi; et l'impie se trompe lorsque pour dernière ressource, il s'imagine que la récompense du juste sera la résurrection à une vie immortelle, et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son âme. Car ce ne serait pas une punition pour l'impie de n'être plus; c'est là ce qu'il désire. Ce n'est pas ainsi que Dieu punit; l'espérance de l'impie périra; mais ses crimes ne périront pas avec lui : la mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses désirs criminels; ses tourments seront donc aussi éternels, que ses plaisirs l'auraient été, s'il eût été le maître de sa destinée.

LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

DIVISION. *Trois dispositions qui doivent nous accompagner dans nos temples. I. Disposition de pureté et d'innocence. II. Disposition de frayeur et de recueillement. III. Disposition de décence et de modestie extérieure.*

Ire PARTIE. *Disposition de pureté et d'innocence.* La présence de Dieu répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses yeux : aussi le pécheur qui porte une conscience impure est-il une espèce de profanateur de la terre. A combien plus forte raison nos temples saints, qui sont particulièrement consacrés à Dieu, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent-ils que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les habite!

Lorsque le temple de Salomon eût été bâti, Dieu prit les précautions les plus sévères, pour que les hommes n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures. Après combien de barrières et de séparations se présentait le Saint des saints; ce lieu inaccessible à tout mortel, excepté au seul souverain pontife, qui n'y entrait même qu'une fois dans l'année après bien des préparations? La bonté divine dans la loi de grâce n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et l'homme; il a permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints : mais ce n'est pas que sa sainteté exige moins d'innocence de la part des chrétiens; au contraire, il veut nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, obligé de soutenir tous les jours au pied des autels la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore; d'où il s'ensuit que c'est la sainteté seule qui nous ouvre ces portes sacrées et que nous ne sommes plus dignes d'y entrer, si nous sommes des chrétiens impurs. En effet, tout ce qui se passe dans nos temples, les mystères que nous y célébrons, l'hostie qu'on y offre, les cantiques sacrés qu'on y entend, tout cela suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs : et c'est tellement l'intention de l'Église que tout ce qui est dans nos temples soit saint, qu'elle consacre même les pierres de ces édifices sacrés, qu'autrefois elle refusait des tombeaux aux corps des fidèles dans l'enceinte de ses murs; et que les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères; ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin les portes sacrées.

L'Église, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère; mais l'Église suppose que si vous n'êtes pas juste, en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence; et ce sont ces désirs seuls qui peuvent vous autoriser, et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint. Et en effet, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paraître ici devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères : car dès que vous paraissez ici avec un cœur

corrompu et endurci, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place; vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même qui vous offre à son Père comme une portion de cette Église pure et sans tache qu'il a lavée de son sang; vous insultez à la piété de l'Église, qui vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche des sentiments de religion, de douleur et de pénitence : vous êtes donc là comme un anathème, et comme un imposteur, qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public.

Il ne faut pourtant pas conclure de là qu'il faut se bannir de nos temples, lorsqu'on est pécheur. A Dieu ne plaise : c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint; puisque ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile, et des remèdes à tous leurs maux.

Mais si le seul état de crimes sans remords est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères; que sera-ce de faire du temple saint un rendez-vous d'iniquité, et de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de déréglement et de licence?

II[e] PARTIE. *Disposition de frayeur et de recueillement.* Dieu est esprit et vérité, et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore, et non pas seulement par la posture extérieure de nos corps : or l'esprit dans lequel nous devons paraître devant lui est un esprit d'adoration, de prières et d'action de grâces.

1° Un esprit d'adoration : c'est dans nos temples où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, où il descend du ciel pour recevoir nos hommages. Notre premier sentiment, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, doit donc être un sentiment de terreur, de silence, de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut et de notre propre bassesse; nous devons n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous. Mais, hélas! où sont dans nos temples les âmes pénétrées de ces sentiments? on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, ou le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne.

2° Un esprit de prière : plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède; aussi le temple est appelé la maison de prière. Ce n'est pas qu'on ne puisse prier Dieu en tout lieu : mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages; vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli. Cependant, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous, et parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner vos prières de votre attention et de votre respect, et vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Église, par un esprit de dissipation, et par votre indécence : aussi, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur depuis longtemps levé sur nos têtes; hélas! les jours mauvais durent encore, les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas.

3° Un esprit d'action de grâces; puisque c'est ici, où non-seulement le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces, mais où tout vous rappelle le souvenir de celles que vous avez reçues. Premièrement, c'est ici où vous êtes devenu fidèle, vous ne devez donc plus y paraître que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien. Lors donc qu'au lieu de porter au pied des autels vos actions de grâces pour un bienfait si signalé, vous le déshonorez par vos irrévérences, vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi, et un chrétien perfide qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent les témoins. Secondement, c'est dans ce lieu saint où sont élevés de toute part des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis; où vous-même avez dit si souvent : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous : vous devriez donc venir renouveler à l'aspect de ces tribunaux, ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction dont ils ont été si souvent dépositaires, et vous venez y recommencer de nouvelles offenses. Troisièmement, le temple est la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles, vous sont annoncés; nouveau motif de reconnaissance pour vous : mais c'est plutôt, hélas! un nouveau sujet de condamnation, parce que le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole.

III[e] PARTIE. *Disposition de décence et de modestie extérieure.* Nous devrions être dispensés d'instruire là-dessus les femmes du monde, que cette partie du discours regarde principalement : viennent-elles disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent, par cet appareil, non-seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence? Quand elles paraissent dans les palais où le souverain se trouve, elles marquent par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect qu'elles doivent à la majesté de sa présence; et devant le souverain du ciel et de la terre, elles viennent paraître sans précaution, sans décence et sans pudeur; elles viennent troubler l'attention des fidèles, le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par des parures indécentes, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes : quelle abomination! Les ministres, à la vérité, donnent souvent occasion aux irrévérences des fidèles, en paraissant dans les temples, ennuyés, inappliqués, faisant leurs fonctions avec précipitation : mais les exemples des ministres, en autorisant les irrévérences des fidèles, ne les excusent pas. Aussi Dieu ne les a jamais laissées impunies; et nous ne devons pas douter que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient

été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères.

LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

SUR LA RECHUTE.

DIVISION. *I. L'énormité du péché de rechute. II. Le danger du péché de rechute.*

Ire PARTIE. *Énormité du péché de rechute.*

1° L'ingratitude : comme l'action de grâces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, l'ingratitude est le péché le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or le péché de rechute vous rend ingrat dans les circonstances les plus odieuses. Premièrement, plus le bienfait que vous avez reçu est grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire : or quel bienfait plus signalé que celui de vous avoir délivré de vos crimes? Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Antechrist, un monstre d'iniquité, etc.; vous êtes devenu l'enfant de Dieu, le membre vivant de Jésus-Christ, l'héritier du ciel et des promesses futures, etc. Une vie entière de reconnaissance pourrait-elle assez payer la magnificence de ce bienfait? et vous mettrez à peine quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude! Secondement, rappelez la manière dont cette faveur signalée vous a été accordée : dans quel péril étiez-vous, lorsque Dieu vous a touché? vous étiez prêt à tomber dans le dernier degré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour : quel temps Dieu a-t-il choisi pour vous l'accorder? peut-être la circonstance du crime même : rien n'est plus touchant que le bienfait d'un ennemi dans le temps même qu'on l'outrage : il a choisi le temps où vous étiez livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions, où vous étiez abandonné des créatures et lassé des plaisirs. De telles circonstances devaient vous engager à une reconnaissance et à une fidélité éternelle, cependant à la première lueur de fortune ou de plaisir que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards, vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices? Troisièmement, le grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés : plus il avait oublié d'offenses, plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles. Cependant vous allez retomber : et par votre retour dans le crime, vous allez faire comme revivre tous vos anciens désordres; l'acte par lequel vous retombez, étant comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices, et comme la rétractation de vos larmes et de votre douleur. Voilà les horreurs de l'ingratitude, et les suites terribles d'une seule faute.

2° La perfidie : le pécheur qui retombe après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu, au pied des autels, à la face du ciel et de la terre, viole sa foi et manque à sa promesse; l'homme qui se pique de fidélité envers les créatures, ne rougit pas d'être perfide envers son Dieu : cette perfidie est d'autant plus criminelle que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi. Que de soupirs! que de regrets sincères! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau déclarer la guerre à votre Dieu et oublier les promesses que vous lui avez faites! on vous condamnera par votre propre bouche. L'histoire de la perfidie du disciple qui livra le Sauveur vous fait frémir : la vôtre cependant paraît encore plus noire, parce que vous avez comme amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité, ce que Judas n'avait point fait.

3° Le mépris : le pécheur qui retombe ne retourne à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ; il met en comparaison Jésus-Christ et Bélial, et se déclare pour ce dernier : quel mépris! aussi tout ce qui peut le rendre criminel s'y trouve. Le choix que fait le pécheur en préférant Satan à Jésus-Christ, n'est pas un choix aveugle; ce n'est pas un choix où l'on puisse alléguer la surprise; ce n'est pas un choix tranquille : le cri secret de la conscience l'arrête; cependant il passe outre : peut-il faire à son Dieu un outrage plus sanglant? Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches que le pécheur vient de faire pour se réconcilier avec Dieu; car se repentir et retomber aussitôt est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur? Or il y a quelque chose de si insultant pour Dieu qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce et que presque en même temps elle le renonce pour son Seigneur et pour son maître, qu'après un tel outrage, elle ne doit presque plus espérer de pardon. Il est vrai que la rechute peut être précédée d'une conversion sincère. Mais premièrement, on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché; secondement, lorsque la conversion est sincère, on reçoit dans le sacrement des secours qui facilitent la pratique des devoirs : or vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal; ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre cœur. Les miracles de la grâce sont durables, et ne ressemblent pas aux prestiges des imposteurs : c'est qu'en effet la pénitence véritable est un nouvel état du cœur qui change nos actions et corrige nos penchants. Aussi les saints ont regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse comme une dérision publique des sacrements; et un fidèle qui retombait une seconde fois, n'était plus admis au nombre des pénitents publics, quoiqu'on ne désespérât pas absolument de son salut. On usait de cette sévérité après une seule rechute : jugez ce que les saints auraient pensé des vôtres qui sont continuelles, et si vous avez raison de vous plaindre des ministres du Seigneur, qui vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

NOTA. On ne fait point l'analyse de la deuxième partie de ce sermon : on peut voir celle du sermon de l'*Inconstance dans les voies du salut.*

LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

SUR LA PRIÈRE.

DIVISION. *Deux prétextes vous éloignent ordinairement de la prière : I. Vous ne savez pas prier, dites-vous;*

il faut vous l'apprendre. II. Vous ne trouvez aucun goût à la prière; il faut vous en faciliter l'usage.

Ire Partie. *Vous ne savez pas prier, premier prétexte pour vous en dispenser; il faut donc vous l'apprendre.* On se dispense de prier, parc e que, dit-on, l'on ne sait pas prier; ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes.

1° C'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. La prière n'est pas un effort de l'esprit, c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères : ainsi une âme simple et innocente est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs. Elle parle à son Dieu, comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu; elle laisse parler son cœur, qui veille et parle pour elle, dans le temps même que son esprit s'égare : qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle? Si, pour prier, il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes; vous pourriez vous dispenser de la prière, en disant que vous n'avez pas été favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit saint. Mais la prière n'est pas un don particulier, réservé à certaines âmes; c'est un devoir commun, imposé à tout fidèle : aussi lorsque Jésus-Christ apprend à prier à ses apôtres, il ne leur découvre pas la hauteur et la profondeur des mystères de Dieu; le modèle de prière qu'il leur donne, est à la portée des plus simples.

2° Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier? c'est que vous ne sentez pas assez les besoins infinis de votre âme. Faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison? à un homme pressé de la faim à solliciter la nourriture? Dans vos afflictions temporelles, faut-il vous apprendre à vous-même comment vous devez exposer à Dieu votre peine? Donc si vous sentiez les misères de votre âme, comme vous sentez les misères de votre corps, vous seriez bientôt habile dans l'art divin de la prière. Dites que dans la prière, vu l'immensité de vos besoins, vous ne savez par où commencer, alors vous parlerez le langage de la foi; mais comment osez-vous vous plaindre, que vous n'avez rien à dire à Dieu, quand vous voulez le prier? N'y eût-il que vos crimes passés, ne vous offrent-ils rien à demander à la miséricorde divine? Si vous êtes assez heureux pour mener actuellement une vie chrétienne, la grâce singulière que Dieu vous a faite de vous désabuser du monde, ne forme-t-elle aucun sentiment de reconnaissance dans votre cœur, quand vous êtes à ses pieds? Si malgré votre changement, vous sentez encore ce fonds inépuisable de corruption qui doit si fort vous alarmer, ne trouvez-vous pas là de quoi parler au Seigneur dans la prière? D'ailleurs, si vous n'avez rien à demander pour vous dans la prière, occupez-vous-y des maux de l'Église : demandez à Dieu la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis; tout ce qui vous environne, le monde, la retraite, la cour, la ville, les justes, les pécheurs, tout vous apprend à prier.

3° Enfin, pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier, c'est que vous n'aimez pas Dieu. Quand on aime, le cœur sait bien comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime : substituons Dieu, dans notre cœur, à la place du monde; rétablissons-y l'ordre : alors, il ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur.

IIe Partie. *Vous ne trouvez aucun goût à la prière, second prétexte pour vous en dispenser; il faut vous en faciliter l'usage.* Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause des dégoûts et des égarements d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable.

1° Parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source dans notre tiédeur et nos infidélités. Il est injuste de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme, un cœur touché, tandis que toute notre vie sera une dissipation éternelle, et que nous conserverons dans notre cœur mille attachements déréglés. Les âmes les plus retirées et les plus saintes, trouvent souvent dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui viennent troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières jusque dans le fond de leurs solitudes; et nous prétendrons que dans une vie régulière, je le veux, mais pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, de plaisirs qui nous amollissent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, avec une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde, et le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes! Rien n'est plus injuste qu'une telle prétention : pour avoir un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter, et si vous voulez que votre cœur trouve quelque sensibilité pour les choses du ciel, il faut le vider de tant d'affections terrestres qui le remplissent. L'amour du monde, comme une fièvre dangereuse, dit saint Augustin, répand sur le cœur une amertune universelle, qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Travaillez sérieusement à purifier votre cœur; vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière.

2° Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause du peu de goût qu'on y trouve, parce que ces dégoûts viennent du peu d'usage que nous avons de la prière : nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Premièrement, il n'y a que l'usage de la prière qui puisse dissiper ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de nos prières. Secondement, les douceurs et les consolations de la prière, sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il n'en est pas de Dieu comme du monde : le monde perd à être approfondi; mais, le Seigneur, il faut le connaître et le goûter à loisir, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable : c'est donc l'usage de la prière, tout seul, qui peut nous rendre aimable ce saint exercice. Mais, dit-on, comment trouver dans le monde le temps de faire un usage fréquent de la prière? On ne manque pas de temps pour solliciter les grâces de la terre; et on manque de temps pour demander le ciel, apaiser la colère de Dieu, et attirer ses miséricordes éternelles! Cela montre le peu de cas qu'on fait de son salut; car on ne peut point se sauver sans prier; puisqu'un homme qui ne prie pas, est un

homme qui n'est point chrétien, qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance, qui n'a pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle.

3° Enfin, il est injuste de se dispenser de prier à cause des dégoûts qui accompagnent la prière, parce que ces dégoûts ne sont souvent qu'une épreuve, par laquelle Dieu veut purifier notre cœur : ainsi, loin de nous rebuter de ce que la prière nous offre de triste et de désagréable, nous devons y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandait sur nous des consolations sensibles et abondantes. Premièrement, parce que vous devez regarder vos dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées : vous vous êtes longtemps refusé à Dieu malgré ses plus vives inspirations, il est juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grâce. Secondement, peut-être Dieu veut-il vous rendre par là cet exil et cet éloignement où nous vivons de lui, plus haïssable. Troisièmement, peut-être veut-il vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tout moment l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissé dans votre cœur, pour la vérité et pour la justice. Peut-être enfin par ces dégoûts, Dieu veut achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété.

LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

SUR LA CONFESSION.

Division. *Trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles. I. Un défaut de lumière dans l'examen. II. Un défaut de sincérité dans la manifestation. III. Un défaut de douleur dans le repentir.*

Ire Partie. L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; l'œil de la foi peut seul le dissiper : mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître. Or ce défaut de connaissance de soi-même qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, vient de trois sources.

1° On ne s'examine pas avec assez de loisir. Toute la vie du chrétien doit être un examen continuel et une censure secrète de ses actions, de ses désirs, de ses pensées. Comme chaque instant voit naître en nous de nouvelles impressions; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connaissons plus, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface. C'est donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connaissance exacte de soi-même, il suffise de donner quelques moments seulement à la révision de sa conscience; la vigilance continuelle peut seule nous disposer à la confession de nos fautes. Aussi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connaissent pas, qui racontent l'histoire de leur vie et de leurs désordres, et qui ignorent celle de leur cœur?

2° Le second défaut des examens, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés. S'examiner, c'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, et de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connaître; voir sur chaque action ce que l'Évangile permet ou défend : or, à cette règle, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre. Premièrement, sur la naissance; la règle, c'est que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, est plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur par rapport au salut; le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus elle devient une prérogative qui dispense des devoirs. Secondement, sur les dignités; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples; le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution, et qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits incontestablement attachés à ces charges. Troisièmement, sur l'ambition; la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre exil trop aimable; le préjugé, c'est que l'ambition n'est qu'une émulation que la naissance donne, une inclination sage, sérieuse et digne de la raison. Quatrièmement, sur les biens; la règle, c'est que les riches ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens; le préjugé, c'est que les profusions que le revenu peut supposer, on ne les croit jamais excessives, ou que celles qui le sont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conscience. Cinquièmement enfin, sur les coutumes; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non sur les mœurs de notre siècle; le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne peut être un crime.

3° Le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous les devoirs, de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles : on ne connaît de soi que ses défauts personnels.

Que voit-on chaque jour dans les tribunaux? des personnes livrées à toutes les passions, et qui sont en peine de trouver des sujets d'accusation, tandis qu'une âme juste repasse dans l'amertume de son cœur les imperfections les plus légères que sa piété lui grossit, et craint toujours de ne se pas faire assez connaître. D'où vient cette différence? c'est que l'un veille à la garde de son cœur, et s'examine sur les lumières de la foi; et que l'autre, plein des préjugés de son amour-propre, ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

IIe Partie. Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes, et que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise. J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Esprit, et cacher au prêtre les horreurs de leurs consciences; mais il est des déguisements d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui ne laissent voir qu'à demi ce que l'on est, et qui découvrant le péché, cachent pour ainsi dire le pé-

cheur. Ce défaut de droiture et de sincérité dans le tribunal se trouve.

1° Dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Le premier soin de la plupart des pécheurs n'est pas de connaître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre qui doit les entendre; l'arrangement des expressions fait toute leur étude. On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses; on tait les circonstances souvent plus honteuses encore que le crime même; on substitue à un détail qui manifesterait trop ce que l'on est, des expressions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuse avec complaisance de certains défauts qui sont glorieux dans le monde. Enfin pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau témoin de ses faiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence, et on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation qui réussit à se faire méconnaître. Or, outre que se confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne se repent pas; outre cela, n'est-ce pas oublier que c'est à Jésus-Christ même que l'on parle, à Jésus-Christ témoin invisible de toute l'histoire secrète de notre vie, et qui dans le temps même que nous tâcherons par tous nos déguisements de nous dérober à ses yeux, nous dit comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël qui, déguisée sous des habits empruntés avait cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas?*

2° Le second défaut se trouve dans les motifs et les principes des actions auxquels on ne remonte presque jamais. Comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres; c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut : il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit. C'est le cœur qui décide de tout l'homme; or c'est le cœur qu'on ne manifeste jamais au tribunal : on expose les actions sans entrer dans les motifs, on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience. Aussi la confession de vos fautes achevée, votre confesseur ne vous connaît pas, et il faut qu'il devine l'état de votre âme.

3° Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose à son avantage : ne voulant pas rompre avec les passions, on ne cherche qu'à les exposer dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'ose plus les condamner. Aussi au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix de conscience qui est le fruit d'une confession sincère? Quelle folie de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère; de venir vous déclarer pécheur, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes!

IIIe Partie. Toutes les autres dispositions dont on vient de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'âme et la vérité. Or, 1° cette douleur est un mouvement de la grâce et non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes soit une opération invisible de l'esprit de Dieu qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire, et qu'il soit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs est un trouble d'amour-propre, et auquel l'esprit de Dieu n'a point de part. Ce n'est pas que la même grâce qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut : mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même; ce n'est ni le jugement du ministre de la confession, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre âme, mais l'œil de Dieu qui la voit, et qui connaît toute l'ignominie de son état.

2° Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines de l'enfer. Je sais que la crainte de ces abîmes de feu, de ces ténèbres éternelles, est un moyen de salut et un motif de componction que Jésus-Christ propose aux pécheurs, et que l'Église leur recommande; ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence; elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fond : mais c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels sans un enfer et ses tourments vivraient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements, et qui dans le fond de leur cœur sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner les vrais pénitents : je dis que la douleur des péchés renferme une résolution réelle et sincère de finir ses désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne; c'est ce qui est figuré dans la guérison de notre paralytique; souhaitez-vous d'être guéri? lui demande Jésus-Christ, *vis sanus fieri?* Or, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? pouvez-vous vous rendre ce témoignage, que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde et à ses plaisirs criminels? On ne vous demande pas si vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de suite, mais si vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui produit déjà des larmes de pénitence, et ces préludes d'une conversion sincère, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles : rappelez-vous les conversions des pécheresses, des Saül, des Augustin. Et ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'âme n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement sincère prend sa source dans un amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même.

3° Enfin non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement : or la principale est le choix d'un ministre fidèle qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme; c'est la suite de notre Évangile, qui me fournit cette dernière réflexion : *Domine, hominem non habeo.* Avant de vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jé-

sus-Christ, afin qu'il vous suscite ce guide fidèle pour vous conduire dans la voie du salut : un ministre plein de piété, d'expérience, de désintéressement, de zèle, de charité? Est-ce ce guide que vous cherchez? les plus inconnus, ceux que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de pénitence.

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

DIVISION. *I Parce que dans la prospérité les chutes sont presque inévitables. II. Parce que la pénitence y est presque impossible.*

Ire PARTIE. Les chutes sont presque inévitables dans la prospérité.

1° Par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre; et si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Or, cette disposition si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre : on comprend comment une âme affligée peut vivre étrangère en ce monde; il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs : mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité; comment se déplaire dans un lieu où tout nous rit? Or, en quoi consiste le crime de cette disposition? le voici : c'est que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs réglaient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre, et vous regarderiez comme une grâce de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles; c'est-à-dire, que le monde vous tiendrait la place de Dieu. Cette disposition est si cachée au fond du cœur, qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même : cependant elle est le ressort qui donne le mouvement à toutes vos œuvres; elle établit par conséquent votre cœur dans un état de péché, qui souvent n'est jamais connu, jamais expié, et par une suite nécessaire, jamais remis. Cette première impression que la prospérité fait sur le cœur est suivie d'une seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous devons nous haïr nous-mêmes, autrement nous sommes injustes : or, dans la prospérité, toute la vie est une recherche éternelle de soi-même; de là tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont on ne peut plus se passer; de là les lois les plus saintes de l'Église ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudrait prendre sur soi pour les observer; on dirait que tout est fait pour vous, et tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs, et à les justifier. Enfin l'élèvement du cœur est la troisième impression que la prospérité fait sur le cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier qui faisait dire à un prince de Babylone : J'élèverai mon trône, et je serai semblable au Très-Haut; je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme et presque inséparable de la grandeur : c'est un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder comme élevée au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle; c'est cette secrète erreur de vanité qui fait que l'on confond sa fortune avec soi-même, et qui grossit l'idée que l'on a de soi, en y ajoutant celle de tous ses avantages humains. Tout fortifie ce sentiment dans les grands; leurs vices sont applaudis, et tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes : il n'est pas jusqu'aux ministres de la vérité qui ne se croient obligés de donner aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion désavoue.

2° Les facilités que la prospérité fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, sont encore bien plus à craindre. Car premièrement, l'attachement aux choses d'ici-bas fait naître ces désirs infinis et insatiables dont parle l'Apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, et vous voudriez seul l'occuper tout entière; les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours, et les dignités de l'Église ne vous paraissent plus devoir servir qu'à l'établissement de vos enfants. Secondement, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Où naissent les passions exécrables, que dans les palais des grands? Lisez les Écritures : de là vient la chute de David, les égarements insensés de Salomon. De plus, une vertu commune suffit pour éloigner de chercher les occasions du désordre; mais la vertu même des saints ne suffit pas pour nous défendre des occasions qui nous cherchent : or elles naissent ces occasions sous les pas des grands et des heureux du monde. Troisièmement, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances; toutes passions que la prospérité favorise.

Quel fruit tirer de ces vérités? c'est de comprendre que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité de nos sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; c'est de penser souvent que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien en effet à ce que nous sommes devant Dieu; c'est de reconnaître que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne saurait le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme sur la terre.

IIe PARTIE. *La pénitence est presque impossible dans l'état de prospérité.*

1° Parce que les grâces spéciales y sont plus rares : lisez les Écritures; partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élèvent au-dessus des autres. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes; la grâce chrétienne embrasse tous les états, et la sainteté de tant de rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grâce que de ceux de la fortune. Mais

premièrement, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandues parmi les hommes : or le secret de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richesses de la terre, comme de sa récompense et de son partage. Secondement, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Enfin les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu vous avait préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que vous y fussiez placé, que pour punir la dépravation de vos désirs : de là Dieu vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait souhaiter.

2° La prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux grâces de conversion que Dieu pourrait accorder aux grands et aux heureux du monde. Premièrement, parce que le moyen le plus efficace dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, c'est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent dans toute la sincérité de Dieu : or d'une part il est difficile que la présence seule des grands n'affaiblisse la vérité dans la bouche des ministres mêmes, et d'une autre part la docilité et la soumission sont bien rares chez les grands.

3° La grâce de la pénitence trouve encore des obstacles plus insurmontables au dehors et dans les suites de la prospérité. Un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui, et rien ne réveille son amour pour le bien véritable; il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut presque rien sur les âmes heureuses. De plus, comment faire pénitence sans vous engager en des réparations infinies? quelle multitude infinie de crimes que les grands autorisent ou qu'ils n'empêchent pas! Enfin, que d'obstacles extérieurs par la difficulté d'embrasser les vertus inséparables de la pénitence : la retraite, la prière, la mortification des sens, l'humilité, le renoncement à tout! La prospérité vous avait aplani tous les chemins du crime; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence. Aussi la pénitence des grands est d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour sortir de leur égarement, reçoivent les éloges dus à une vertu consommée : mais devant Dieu, où les titres n'ajoutent rien à nos œuvres, qu'est-ce que l'élévation ajoute aux démarches de la pénitence? c'est que laissant plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères, et même beaucoup plus extérieures et plus éclatantes.

LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

DIVISION. *Si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous mourrez dans votre péché. I. Parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu et de retourner à lui. II. Parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas.*

Ire PARTIE. *Vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu.*

1° Le temps vous manquera : Dieu ne vous a pas promis ce temps, et il le refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous a dit que votre mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous? Combien d'exemples en avez-vous vus? et Dieu ne vous ménage-t-il pas ces spectacles effrayants pour vous avertir peut-être que votre fin sera semblable? Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez le moins répondre! Mais quand ces terribles accidents ne tomberaient pas sur vous, et qu'ils seraient plus rares qu'ils ne sont, le plus grand nombre n'est-il pas de ceux qui sont surpris? et n'arrive-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit?

2° Je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le temps de venir vous dire, comme un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez :* en serez-vous plus capable de chercher Jésus-Christ? Vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puisse sonder et éclaircir tous les abîmes de sa conscience! Grand Dieu! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connaître et vous adorer? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déjà conduit jusqu'aux portes du tombeau : quel usage faisiez-vous de votre raison? et quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours?

3° Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant : quel usage en fait-on? Les affaires, les dernières dispositions enlèvent ces moments, et on laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience. Alors le ministre est appelé : encore faut-il que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi.

4° Je veux que jusqu'au dernier soupir vous conserviez la raison aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Quoi! après une vie entière de débauche, vous croyez que des passions nourries depuis l'enfance, et qui sont devenues comme votre fonds, tomberont, s'évanouiront en un instant! Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans sa vie que le désir d'amasser de grands biens par toutes sortes de voies, conviendra en un moment que tous ces gains ont été criminels; qu'un impie qui a mille fois profané la sainteté de la religion par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort! etc. Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* Vous avez vécu impudique, vous mourrez impudique; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez sans que l'amour du monde et ses vains honneurs

meure dans votre cœur; en un mot, *vous mourrez dans le péché*. Opérez donc le bien, tandis que Dieu vous en laisse le temps; n'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence.

IIe PARTIE. C'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience; et que comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de propitiation, et qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse à Dieu, Dieu se convertit à lui; mais je sais aussi que chaque grâce dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité si terrible supposée, tirons-en 1° une conséquence qui ne l'est pas moins : si l'Écriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle, que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui, agité de remords cruels, avez poussé l'impénitence et l'ingratitude jusqu'au jour de sa colère? Où serait donc cette justice qui insulte aux larmes de l'impie mourant?

2° La nature de la grâce que vous vous promettez alors ne vous permettrait pas de l'attendre : cette grâce qui consomme la sanctification d'une âme, cette grâce de la persévérance finale, c'est la grâce des élus et le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne; elle manque quelquefois à ceux mêmes qui ont marché longtemps dans la justice; et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies! Se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes?

3° Quand Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un vain espoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière; cette espérance même que vous avez eue en sa miséricorde, et qui a servi à vous entretenir dans vos désordres, sera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes se consolent dans la perte qu'ils font de leurs proches et de leurs amis, par les projets de conversion qu'ils leur ont vu souvent concevoir; et c'est précisément ce qui me fait trembler pour eux.

4° Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer en un moment les crimes d'une vie entière : mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Car premièrement elle n'est pas libre; c'est ordinairement l'effet de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir; si Dieu prolongeait ses jours, ne prolongerait-il pas aussi ses crimes? Secondement, sa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle; lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence; ses larmes sont les larmes d'Ésau et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées : ainsi le pécheur élèvera alors sa voix vers le ciel, et le Dieu juste se rira de ses clameurs; il pleurera, et Dieu insultera à ses larmes. En vain dans ces derniers moments après n'avoir cherché toute sa vie que des ministres complaisants et pris au hasard, appellera-t-il auprès de lui quelque homme de Dieu, le plus éclairé, le plus respecté par ses talents; en vain ce ministre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute son espérance, et diminuera-t-il à ses yeux l'horreur de ses crimes pour ne pas le jeter dans le désespoir; le ministre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parce qu'il sait que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Dernière réflexion : qu'est-ce que le pécheur peut souhaiter pour lui de plus favorable à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ, et de le chercher en effet? et cependant que lui permet Jésus-Christ d'espérer dans ses recherches mêmes, s'il les renvoie jusque-là? *Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché*. Après cela, calmez-vous durant votre vie sur vos désordres. Je ne veux point mettre des bornes à la miséricorde de Dieu; mais ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, et que la dernière des grâces de l'Église est souvent le dernier de ses sacriléges. C'est une vérité de foi que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant, si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le temps, et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercherez, vous ne le trouverez pas.

LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

DIVISION. *I. Le crime du respect humain. II. Sa folie. III. Son injustice.*

Ire PARTIE. L'ennemi du salut dresse deux piéges à la faiblesse de l'homme : l'un de séduction, en l'attirant par de fausses espérances; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs insensées : or la connaissance du monde suffit presque seule pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet une félicité imaginaire; mais le long usage du monde, loin de guérir la crainte de ses jugements, ne sert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1° Dans sa grandeur. En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable : or ici rappelé, d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Je vous servirais dès ce moment, si le monde qui ne vous aime et ne vous sert pas, me permettait de vous servir et de vous aimer. Cette impiété fait horreur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

2° Le respect humain est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des

discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Plus touché de la folie des hommes que de leur mépris, vous prierez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de sa justice. Je n'en dis pas assez : croyez-vous que dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme pénétrée de componction et des attraits d'une grâce si divine puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu et du bonheur de le servir? Répondez ici, âmes justes qui m'écoutez, et confondez la faiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais quoi! ne peut-on pas se donner à Dieu et commencer une vie nouvelle, sans se donner en spectacle au monde par un changement trop éclatant? Ainsi, au rapport de saint Augustin, s'abusait le célèbre Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et son éloquence; il se persuadait que Dieu ne regarde que le cœur, et n'en demande pas davantage. Mais sans vous dire que c'est outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnaître devant les hommes; que c'est être ingrat envers la grâce qui vous touche et vous dégoûte du monde et des passions; qu'il est indigne d'un cœur noble et généreux de trahir ainsi vos sentiments : je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que vous approuvez encore ses abus et ses maximes, et qu'à vous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jésus-Christ, est une dissimulation criminelle, et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré. Prenez-y garde : la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès; mais les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière et mêlée d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands désordres, plus vous persuadez à vos frères que le monde n'est pas incompatible avec le salut; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorsque nous leur annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres; plus vous multipliez dans l'Église les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, qui ne se figurent dans la vertu rien au delà de ce que vous faites. N'était-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un scandale à vos frères? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

IIe Partie. Tout pécheur est insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles : néanmoins, nos passions forment souvent des erreurs qui, quoique opposées aux règles, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Le respect humain n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paraît si à découvert qu'elle ne laisse pas de lieu à la méprise.

1° Considérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir, choisissez de la cour ou de la retraite, vivez en philosophe ou en libertin, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or puisque dans aucune circonstance de la vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains; pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? Je vais plus loin, et je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu vous auriez fait le monde entier le censeur de votre conduite, eh! qu'importent les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? qu'a de commun leur estime ou leur mépris, avec votre destinée éternelle?

Mais non, je me trompe; les censures des hommes sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain du salut; une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte; la grandeur du juste en ce monde ne peut être vue par des yeux de chair; cachée sous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de méprisable : mais cet homme aujourd'hui obscur et méprisé, se démêlera un jour de la foule; et environné de gloire et d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente.

2° Le respect humain, insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque chose ses jugements? Secondement, vous avez joui jusqu'ici injustement de l'estime des hommes; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et de vos crimes est montée en la présence de Dieu, et de ces faiblesses, qui exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué; il a vu en vous mille vertus, et ces vertus sans la piété étaient de vains titres, vous le savez; eh! ne faut-il pas que Dieu soit vengé, et que le monde refuse injustement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injustement données à vos vices et à vos fausses vertus? Troisièmement, pourquoi craindriez-vous dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux; et vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriser? C'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide; le crime va la tête levée, la vertu rougit et se cache. Après tout, que pourra tant dire le monde? que vous êtes inconstant, que vous êtes insensé, que vous ne vous soutiendrez pas; que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte; que vous avez vos vues, que vous n'êtes plus bon à rien? Mais à quoi doivent aboutir ces discours? qu'à vous faire mieux connaître le monde, à vous le rendre plus méprisable, et à vous servir d'une instruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, et plus reconnaissant de la grâce que vous avez reçue. Enfin je vous demande qui les tient ces discours? et d'où partent ces censures? ce n'est ni des gens de bien, ni même d'entre les plus sages des mondains, devant qui la vertu a toujours son prix; ce n'est que d'un petit nombre d'esprits frivoles et licencieux, qui se font

une misérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le secret ils lui rendent hommage.

IIIe PARTIE. Le respect humain est injuste. Pourquoi? parce que, 1° ce monde qui ne connaît pas Dieu; ce monde qui appelle le mal un bien, et le bien un mal; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu : eh! pourquoi donc craindriez-vous de paraître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteraient de devenir semblables à vous?

2° Peut-être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talents ou d'avantages humains par lesquels vous croyez mériter son estime; vous vous trompez, et peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire : devenez homme de bien; la piété ne fait point de jaloux, et le monde qui n'aspire point à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; peut-être portera-t-il même son estime pour vous trop loin, et qu'au lieu d'attirer ses censures, vous n'aurez qu'à gémir en secret de l'excès et de l'injustice de ses louanges.

3° Ce qui est encore plus honorable pour la vertu, c'est que le monde ne cherche et ne trouve d'ordinaire de consolation que dans la fidélité et dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4° Et c'est de là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point. Prenez garde seulement de ne rien mêler de faible et d'humain à la piété; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des faiblesses humaines : car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions et des censures. Après cela si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion les éloges d'une parfaite pénitence; craignez que ces louanges ne vous fassent oublier vos misères; tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel accorde peut-être cette récompense à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loisir l'orgueil secret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étaient pas; agissez sous les yeux de Dieu seul, et laissez entre ses mains les intérêts de la vertu.

LE MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

SUR LA VOCATION.

DIVISION. *I. La rareté d'une vocation véritable. II. Les périls d'une fausse vocation.*

Ire PARTIE. La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles; mais la voie pour arriver à la sainteté, n'est pas la même pour tous les hommes; et nous ne marchons sûrement dans cette voie, que lorsque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Évangile, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; il n'est que trop certain néanmoins que la voie que nous choisissons la plupart n'est point celle que Dieu nous a d'abord choisie.

1° Les passions et les préjugés rendent la méprise très-commune. Souvent le choix d'un état n'est qu'une impression portée dès l'enfance; et avant que nous sachions ce que nous sommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les intentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : une dignité qu'on espère dans l'Église engage au ministère; la mort d'un aîné fait quitter l'état ecclésiastique; un dépit, une liaison d'amitié décide de notre destinée : comment ne vous pas méprendre, en usant de si peu de précautions? Voilà ce qui rendra un père de famille inexcusable devant Dieu, lui qui a dû instruire ses enfants sur l'importance de ce choix d'un état.

2° Seconde source de nos méprises : ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature qui seul d'ordinaire en décide; on n'attend d'autre marque de vocation, que le rang de la naissance ou la situation de la fortune. J'avoue que quelquefois Dieu emploie ces signes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destine; mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle : chaque état demande des talents particuliers, et ces talents ne sont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3° Troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : c'est que l'on n'examine pas quelle est la voie que la religion et la raison veulent que nous choisissions, et qui eu égard au caractère de nos penchants et de nos faiblesses, nous fournira plus de moyens de salut. Je ne dis pas que tous les hommes se retirent dans les solitudes, et renoncent aux emplois et aux professions publiques qui font l'ordre et l'harmonie de la société : le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas l'état le plus sûr pour tous les hommes : ce n'est pas l'état, c'est la vocation de Dieu qui fait toute notre sûreté. Mais ce que je veux dire, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il serait insensé de donner la préférence au sentier qu'on choisit, par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les secours que nous y trouverons de fournir heureusement et saintement la carrière : or sur ce principe, que de vocations défectueuses! Quels motifs font suivre à l'un le parti des armes, à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Église? la cupidité seule fait la diversité de nos destinées; et Dieu que nous n'avons pas consulté dans notre choix, en punira peut-être le dérèglement, en y favorisant les passions qui nous l'ont inspiré.

4° Si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvaient venir que du maître même de la nature : dernière source de nos méprises. Comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons,

ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elle le repentir et l'amertume; cependant ce respect humain préside presque toujours à la décision de nos destinées, et personne presque ne prend dans son propre cœur le choix qu'il fait de son état. De là tant de mécontentements dans tous les états; tant de troubles dans les familles; tant de révoltes, d'ennuis et d'amertumes dans les cloîtres; chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui, et nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place.

IIe Partie. De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus à craindre, soit que vous la regardiez :

1° Du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant la liberté, Dieu ne s'est pas départi des droits qu'il avait sur nous; et c'est à lui seul à disposer de nous, selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant. Mais quand sa souveraineté ne lui donnerait pas ce droit sur sa créature, sa sagesse devrait l'établir seul arbitre de nos destinées : pourquoi? parce que Dieu seul nous connaît; lui seul peut juger des rapports divers de vice et de vertu, que les situations infinies où il pourrait nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre âme; et par conséquent nous ne pouvons que nous égarer, si nous sortons des mains de la sagesse de Dieu, pour nous choisir à nous-mêmes un état, puisque nous ne nous connaissons point assez nous-mêmes, pour décider sur ce qui nous convient.

2° Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des secours et des grâces dont elle nous prive. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles et pour éviter ces périls : or pour participer à ces grâces particulières, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés; autrement il ne peut vous regarder que comme un serviteur téméraire, qui est hors de son devoir, et n'a nul droit à ses bontés. Hélas! si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces mêmes attachées à leur état, si la faiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris quelquefois que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré : la raison n'en est pas difficile à trouver; tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devrait être. Voilà la source de la dépravation des états, le défaut de vocation; et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables!

3° Troisième raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état est si fort à craindre; on ne peut en réparer les suites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce défaut est une de ces fautes, dont on n'a presque jamais de remords; mais je vous dis, comprenez les suites d'une vocation illégitime : si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, le bien que vous ne faites pas, le mal que vous autorisez; si vous êtes intrus dans le lieu saint, la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grâce et le salut; si vous êtes entré dans une maison sainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modèle : voilà, vous qui inspirez à vos enfants des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis, dont ce seul crime vous rend coupable devant Dieu.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, vous qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je suppose que vous en êtes touché de repentir : quels remèdes vous prescrire? quelles mesures prendre? Il est des engagements que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, et qu'il n'est plus en votre pouvoir de rompre et de changer; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impossible pour vous sauver; mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état, qui n'étant pas le vôtre, ne saurait être la voie de votre salut?

Oui; et c'est une vérité de foi, que, quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; et Dieu n'est pas tellement assujetti aux lois de sa justice, que sa miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur.

Ainsi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils : priez beaucoup, consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos faiblesses, les intérêts de votre salut; attirez sur vous la grâce d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais si le choix est fait, et que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté; rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, est la plus sûre voie pour vous; remédiez à ce qui dépend de vous; faites-vous des remords utiles, en examinant bien toutes les démarches et la suite de votre vie.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'a point du tout présidé à votre choix, votre sort est à plaindre; vous êtes loin du royaume des cieux. Mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer : vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre; mais le cœur y rentre quand il se donne à Dieu : vous vous êtes exposé comme Jonas sur une mer orageuse contre l'ordre de Dieu; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur : *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la ressource que la miséricorde de Dieu vous a préparée, le repentir, le gémissement et une humble fidélité.

LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

SUR LE MAUVAIS RICHE.

Division. *I. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui ne paraît accompagnée ni de vice ni de vertu. II. Dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée : c'est le sujet de cette homélie.*

Ire Partie. Il y avait dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : il semble que ce soit ici son premier

crime; il était né heureux. Jésus-Christ n'ajoute rien à cette circonstance : on ne vous dit ni qu'il se fût élevé lui-même à ce point d'abondance et de prospérité; ni qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il eût acquis avec bassesse. Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il était riche.

2° Il était vêtu de pourpre et de lin : la pourpre était une étoffe précieuse; mais on ne nous dit point qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivait à son rang, ni que son bien ne pût pas suffire à sa dépense : on ne dit point que dans sa parure il entrât des desseins de passion et de crime. Il était vêtu superbement : voilà ce que lui reproche Jésus-Christ.

3° Il se traitait tous les jours magnifiquement : mais la loi de Moïse ne défendait que les excès; et il semble qu'on était autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avait été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'est point accusé d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou d'avoir violé l'observance des abstinences et des jeûnes qu'elle prescrivait. A la vérité, il faisait tous les jours bonne chère; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès et de la débauche; on ne le taxe ni de discours dissolus, ni de jeu, ni d'assemblées profanes; sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui; sa probité n'est point attaquée, et on ne lui reproche aucun de ces défauts qui blessent et intéressent la société.

Or tel que Jésus-Christ vous dépeint ce riche, vous paraît-il fort coupable? De quoi s'agit-il? il était riche, bien vêtu, faisait bonne chère : si j'en juge par vos mœurs et vos maximes, non-seulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui ressemblent? un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur....

4° Vous m'opposerez peut-être la dureté du mauvais riche, et vous prétendrez avoir en cela quelque avantage sur lui. Mais je pourrais vous dire, après saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout. D'ailleurs, quel est le crime du mauvais riche? rapprochons les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent et trop occupé de ses plaisirs.

Aussi, lorsqu'Abraham apprend à ce riche le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare était nu, et vous ne l'avez pas revêtu; il avait faim, et vous ne l'avez pas rassasié. Mais, que lui dit-il? Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie : vous n'avez rien souffert sur la terre; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité : vous avez cherché votre consolation sur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu : les larmes de Lazare sont essuyées, mais vos ris et vos consolations se changent en des tourments qui ne finiront jamais.

Vous en êtes surpris, mes frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour un chrétien, de n'avoir point de vertus? Un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite, est condamné pour avoir mené une vie molle et délicieuse; et un disciple de l'Évangile, un membre de Jésus-Christ crucifié, serait traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens, et en s'abstenant simplement des plaisirs injustes et honteux.

C'est une vérité de salut; que vous ne pouvez être prédestiné, si vous n'êtes rendu ici conforme à l'image de Jésus-Christ. Or, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuste? le grand modèle de toutes les vertus, reconnaîtra-t-il pour son disciple, un homme qui n'en a aucune? et cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes pour le salut, que lorsque nous vous proposons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre si haut, et que vous croyez qu'il est plus sage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Augustin se plaignait que certains païens de son temps refusaient de se convertir à la foi, parce qu'ils menaient une vie réglée, selon le monde; et voilà précisément la réponse de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, lorsque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Évangile. Mais écoutez la réponse de ce Père. Leur conduite est irréprochable, selon le monde : mais ils ne sont pas chrétiens, pourquoi? parce qu'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ses désirs : parce que les chrétiens sont spirituels, et que ces mondains sont encore tout charnels.

Si pour être chrétien, il suffisait de ne pas donner dans les excès; le paganisme nous a fourni des hommes sages, attachés au devoir par des principes de gloire et d'honneur : ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les chrétiens, mais les vertus de l'Évangile pratiquées, c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié.

II[e] Partie. Lazare meurt et est porté dans le sein d'Abraham; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de destinées! le riche est enseveli; le mot est remarquable : le corps de Lazare abandonné, trouve à peine un peu de terre qui le couvre. Lazare meurt et on ignore à Jérusalem qu'il ait vécu : le riche meurt, et sans doute la pompe et la magnificence le suivent jusqu'au tombeau; mais à quoi lui sert tout cet appareil? son âme précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus est in inferno.* Mais il faut suivre les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

A peine le riche se trouve-t-il dans le lieu de son supplice, qu'il lève les yeux en haut : quelle surprise pour un homme, qui n'a jamais soupçonné que la voie où il marchait, sûre selon le monde, pût conduire à la perdition! Il lève les yeux, et voit de loin Lazare revêtu de gloire et d'immortalité; première circonstance de son supplice. Quel parallèle alors! quels désirs de lui avoir ressemblé! quelle rage de ne lui ressembler pas! Voilà, mes frères, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur : la vue de ces âmes bienheureuses, et la pensée qu'il était né pour le même bonheur.

2° La présence d'un bien auquel jamais on n'a eu de droit, touche moins des malheureux qui en sont privés : mais ici un mouvement rapide portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel seul il était créé ; et une main invisible le repoussera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter son désespoir, se montrera à lui dans toute sa grandeur, sa clémence, sa bonté ; et cette vue le tourmentera plus cruellement encore, que le sentiment de la fureur et de la justice de Dieu.

Nous sentons faiblement ici-bas l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, nous occupent et nous partagent : mais l'âme séparée du corps, tous ces fantômes de biens s'évanouiront, toute cette capacité d'aimer se portera vers Dieu ; tandis que le poids de l'iniquité du pécheur, le fera sans cesse retomber sur lui-même, et le repoussera dans l'abîme, où, sans pouvoir cesser d'aimer, il se verra pour l'éternité l'objet de la haine de son Dieu. Quelle affreuse destinée ! être éternellement malheureux, par l'image toujours présente de la félicité qu'on a perdue !

3° Le riche dans l'enfer est malheureux par le souvenir, des biens qu'il avait reçus durant sa vie : autre circonstance de son supplice. Quel triste parallèle pour cette âme de ce qu'elle avait été, avec ce qu'elle est ! ces jours passés ne sont plus, et ne font que rendre plus affreuse l'amertume de sa condition présente. Ajoutez à ce souvenir, celui des biens de la grâce dont elle a abusé : c'est ici où le réprouvé, repassant sur toutes les facilités du salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4° Autre malheur du riche réprouvé : les peines présentes qu'il endure. *Je souffre*, dit-il, *d'extrêmes tourments dans cette flamme*. Il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle ; et elle lui est refusée. Nous ne savons pas ce qu'il souffre ; mais nous savons qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de sécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y passe. Eh bien, répondait autrefois saint Chrysostôme aux grands de Constantinople, contentez aujourd'hui votre curiosité : écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs.

5° Ce n'est pas tout : ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connaître qu'elles ne finiront jamais. Ainsi l'âme réprouvée perce la durée de tous les siècles ; l'avenir est la plus affreuse de ses pensées, et l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse a été une occasion de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines. Il souffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes, où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce que ses scandales durent encore : et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureusement écouté les discours, dont vous avez imité les exemples, et que vous avez suivies dans le goût empoisonné qu'ils vous inspiraient pour le plaisir ?

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées ? vous avez Moïse et les prophètes : si les vérités de l'Écriture ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir ; et ce mort ressuscité à vos yeux laisserait encore à votre cœur corrompu mille raisons de douter. Lisez donc les livres saints, commencez par là vos journées, et finissez-les toutes par là ; puisque c'est là le seul moyen que Jésus-Christ vous propose aujourd'hui, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Évangile. Là vous trouverez les vérités les plus simples et les premiers fondements de la doctrine du salut.

LE VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

DIVISION. *I. L'excès de la passion de l'impureté, marqué dans les égarements de l'enfant prodigue. II. L'excès de la miséricorde de Dieu, dans les démarches du père de famille.*

Ire PARTIE. *L'excès de la passion marqué dans les égarements de l'enfant prodigue.*

1° Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu ; il met comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et ne laisse presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi il est dit dans l'Évangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il semble que dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens ; mais la passion honteuse dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, et rend insipides toutes les choses du ciel.

2° Il n'en est point qui laisse moins de ressources pour revenir à Dieu quand on s'en est éloigné. Le prodigue dissipa tout son bien en débauches, les biens de la grâce, et les biens de la nature. La perte de la grâce, est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme ; mais celui-ci va plus loin : il va tarir les dons de l'Esprit saint jusque dans leur source ; et la foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique, parce qu'il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Les biens de la nature sont pareillement dissipés : vous aviez reçu en naissant une âme si pudique ; vous étiez né doux, égal, accessible ; vous aviez reçu en naissant des talents heureux ; depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3° Troisième caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout dissipé, il arriva une grande famine dans ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité. Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même : premièrement par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse sa propre faiblesse, et qu'il rougit

en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements, inséparables de cette passion. Troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Quatrièmement, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge.

4° Dernier caractère de ce vice : il n'en est point qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur. En vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse : dans la vérité, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes, et le monde, ce monde si corrompu, respectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent, et en fait le sujet et de ses dérisions et de ses censures.

IIe Partie. *Voyons dans la conversion de l'enfant prodigue, le modèle et les consolations de sa pénitence.*

1° Le premier caractère de sa passion avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce; par les ténèbres qu'elle avait répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. La première démarche de sa pénitence, éloigne tous ces obstacles. Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit : *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Évangile. Secondement, son dégoût affreux pour les choses du ciel, se change en un saint désir de la vertu et de la justice : *combien de serviteurs*, dit-il, *dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir, la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable; il commence maintenant à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées. Troisièmement, il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation; il ne renvoie pas à l'avenir; il ne loue pas la vertu dans l'espérance d'en suivre un jour les règles saintes, la véritable douleur parle moins et agit plus promptement. *Je me lèverai*, dit-il : *Surgam* : j'ai un père tendre et miséricordieux, qui ne demande que le retour de son enfant; j'irai dans sa maison sainte : *Ibo ad patrem*, j'irai répandre à ses yeux toute l'amertune de mon âme : je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous.*

2° Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! il semble que Dieu veut être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue sont suivies de mille consolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers, comme de l'absinthe.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin et court au-devant de lui : il faut peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : le démon même, plus attentif alors que jamais, à ne pas se laisser enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise. Mais, que fait alors l'amour, toujours attentif, du père de famille? il court vers son enfant, il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches, il éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer; il renverse des projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls. Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie : le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum :* image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme, de ces premières démarches de son retour vers lui. Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras; il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste : *Adducite vitulum saginatum; manducemus, et epulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel et des sacrifices, de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, etc. L'âme regrette-t-elle alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de la dégoûter?

3° Enfin l'enfant prodigue était tombé dans l'avilissement et dans le dernier mépris : l'honneur et la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence : on le rétablit dans tous les droits dont il était déchu; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire que la piété fait oublier ce que nos passions avaient ou d'insensé ou de méprisable; on n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé.

LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

Proposition. *L'inconstance dans les voies de Dieu, est de tous les caractères celui qui laisse le moins d'espérance de salut; parce que toutes les ressources utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère, qui tantôt, touchée de ses mières, revient à Dieu; tantôt oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères.*

1° La première ressource, utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connaissance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité, tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avait jamais vus : alors le voile qu'elle avait sur les yeux,

tombe tout d'un coup; elle est surprise d'avoir si longtemps ignoré les seules vérités qu'il lui importait de connaître; et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est que d'un faible usage pour l'âme inconstante et légère : les vérités de la foi ne font plus désormais d'impression sur elle; parce que ce ne sont plus pour elle de nouvelles lumières : elle a vu clair et dans la vanité des choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité : ces vérités ont perdu à son égard la surprise et l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. Quelle ressource peut-il donc encore rester à cette âme dans la connaissance de la vérité? qu'apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté? qu'il faut se hâter de bien vivre, parce qu'on meurt tel qu'on a vécu? mille fois elle se l'est dit à elle-même dans ses moments de pénitence; et c'est de l'impression de ces vérités, que sont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute sa vie : qu'a donc de nouveau, Dieu même à lui apprendre? Il peut encore l'éclairer; mais ne sera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre? elle s'est familiarisée avec la vérité et avec ses passions : elle s'est accoutumée à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de ses faiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, comme dit un apôtre, qu'elle fût encore dans les ténèbres de sa première ignorance, et qu'elle n'eût jamais connu la vérité!

2° Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencements de la justice, une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ses passions et de ses remords. Rien n'est plus doux que ces premiers moments, où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer, et à jouir d'une douce et sainte liberté.

Mais vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impressions; vous, qui passez sans cesse du goût de la vertu, au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde; je vous le dis en tremblant, les conversions des âmes qui vous ressemblent, sont très-rares. L'arrêt de Jésus-Christ là-dessus, est décisif et terrible : il dit qu'une âme comme la vôtre, n'est pas propre au royaume de Dieu : c'est-à-dire que ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, la rend inhabile au salut : d'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui, la voie droite une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une âme forte et sensée, qui ne se conduit pas par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence : c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien; et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué. Or vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur, qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui, sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût : vous n'êtes donc pas propre au royaume de Dieu.

2° La troisième ressource utile aux autres pécheurs, ce sont les sacrements : or cette ressource devient un écueil à l'âme inconstante et légère. Un écueil, premièrement, par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. A l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, et qui vient enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, la majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes, tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer : mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une âme familiarisée avec sa confusion; il est rassuré contre lui-même, il ne rougit plus de ses aveux. Écueil, secondement, par la dissimulation inséparable des rechutes. Écueil, troisièmement, par le sacrilége inévitable dans les rechutes : car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse, c'est être un moqueur et un profanateur des choses saintes : non que la grâce du sacrement établisse l'homme dans un état constant et invariable de justice; mais lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, les rechutes du moins ne sont pas si promptes; on ne passe pas en un instant d'un état de justice, à un état de péché, parce que la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment, c'est un ouvrage difficile; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avait acquis qu'avec des peines et des travaux infinis : c'est un ouvrage solide, donc ce qui s'écroule en un instant n'était bâti que sur le sable mouvant : c'est un ouvrage sérieux sur lequel on délibère longtemps; or, une entreprise longtemps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venait de la finir. Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes inconstantes et légères, comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères; et ils les éloignaient désormais de l'autel sacré. Je sais qu'on ne doit point aggraver le joug, et qu'un excès de sévérité ne déshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé; on ne doit pas ajouter foi à des promesses si souvent violées; et plût à Dieu, âme infidèle, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses! on ne vous verrait pas encore la même après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence : que dis-je, la même! vous êtes pire, puisque vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges.

J'avais donc raison de dire que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut était le moins propre au royaume de Dieu, parce qu'il est des ressources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins, il n'en paraît plus.

LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE,

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

PROPOSITION ET DIVISION. *Quelles sont les causes du petit nombre des élus? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce discours.*

Ire PARTIE. *La première cause du petit nombre des élus, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocents, ou aux pénitents.* Il n'y a que ces deux voies de salut : or de quel côté êtes-vous?

1° Êtes-vous innocent? Dans ces temps heureux où l'Église n'était qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles qui, après avoir été régénérés dans le sacrement de baptême, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Mais depuis que le monde devenu chrétien a porté avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes, nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères; la terre, comme dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; le sel même de la terre s'est affadi. Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes; tous se sont égarés : l'âge a peut-être calmé les passions dans plusieurs; un coup de la grâce a peut-être changé leur cœur : mais quelle a été leur jeunesse? Il ne reste donc plus qu'une ressource, c'est la pénitence; or,

2° Êtes-vous pénitent? Mais où sont-ils les pénitents? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux? la parole de saint Ambroise, qu'il y a encore plus d'innocents que de pénitents, est terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitents sont rares, examinons ce que c'est qu'un pénitent : un pénitent, disait autrefois Tertullien, c'est un fidèle qui sent, tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu, qui a sans cesse son péché devant les yeux, et qui croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, etc. Voilà en abrégé ce que c'est qu'un pénitent : or, encore une fois, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère? Les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples, qui, quoique moins coupables que nous, passaient cependant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour : ainsi si l'on voyait encore des pécheurs dans ces temps heureux, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avaient scandalisée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous; je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent; ils sont pécheurs, ils en conviendraient; et vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitents, et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, etc. vous ont dégouté des créatures; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés : car montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence; il n'y en a point : cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus, et vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au salut? mais sur quel titre? dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même; vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche; vous n'êtes donc pas du petit nombre des élus.

IIe PARTIE. *La seconde cause du petit nombre des élus, c'est que les lois sur lesquelles les hommes se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut.*

Par exemple, en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et exclusif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires; cependant quoi de plus opposé aux règles de la modération chrétienne? C'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Église; l'usage veut que les jeunes personnes du sexe soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire; êtes-vous né avec un nom? il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses et de dépenses, et faire votre idole de la fortune; êtes-vous jeune? c'est la saison des plaisirs, etc. Voilà la doctrine du monde. Or qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Église? point du tout, c'est l'usage : voilà tout ce que vous avez à nous opposer, comme si l'usage pouvait prescrire contre les règles que Jésus-Christ nous a laissées, et auxquelles ni les temps ni les siècles ne sauraient jamais rien changer : mais vous ne pensez pas que ce que vous appelez aujourd'hui, usage, étaient des singularités monstrueuses, avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes.

Vous répondrez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : et moi je vous réponds que c'est justement pour cela que vous vous damnez; la voie qui conduit à la mort, c'est celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez pas à ce siècle corrompu, vous dit l'Écriture; or le siècle corrompu, n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez pas, c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres, vous aurez donc le même sort qu'eux; c'est parce que presque tous les hommes suivent les usages du monde, qu'il y en a si peu qui se sauvent. Au lieu donc de se rassurer sur ce qu'on ne fait que ce que font les autres, il faudrait au contraire se dire à soi-

même : Il y a dans l'Église deux voies, l'une large où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? suis-je avec le grand nombre? je ne suis donc pas dans la bonne voie. Voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome; si Abraham vivait comme ceux de son siècle; si Esther dans la cour d'Assuérus se conduisait comme les autres femmes de ce prince; enfin voyez si dans tous les siècles, les saints ont ressemblé au reste des hommes.

Vous prétendez que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : mais avons-nous donc un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? S'il est vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au ciel, que celle que les saints ont prise, ils ne nous ont donc laissé que des exemples dangereux et inutiles; mais pouvons-nous le penser raisonnablement? Ne nous rassurons donc pas sur la multitude qui fait ce que nous faisons; tout ce que nous en devons conclure, c'est que les complices de nos transgressions, seront les compagnons de notre infortune.

III[e] Partie. *La troisième cause du petit nombre des élus, c'est que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées, sont les plus indispensables au salut.*

1° Vous avez renoncé au monde dans votre baptême; et le monde auquel vous avez renoncé, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens et sur les maux de cette vie? voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes : or, est-ce là votre situation, par rapport au monde? où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient?

2° Vous avez renoncé à la chair dans votre baptême, c'est-à-dire vous vous êtes engagé à la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs : or où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

3° Vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge, l'orgueil, les jalousies et les contentions : donc tout chrétien doit s'abstenir de toutes ces choses, et il viole les vœux de son baptême, lorsqu'il y participe : ce sont là vos obligations les plus essentielles, et vous n'êtes point chrétien si vous ne les observez pas; cependant qui les observe, qui les connaît seulemeut, qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle?

Si cela est ainsi, direz-vous, qui pourra donc se sauver? peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude. Qui pourra se sauver? ce seront ceux qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; ce seront ceux qui ne se font pas une loi des usages insensés du monde, mais qui corrigent les usages par la loi de Dieu; ce sera vous-même qui vous sauverez, si vous voulez suivre ces exemples : voilà les gens qui se sauveront : or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Mais que conclure de ces vérités? qu'il faut désespérer de son salut? A Dieu ne plaise! le fruit de ce discours, doit être de nous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; de nous convaincre que pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Division. *Le mélange des bons et des méchants qui paraît si injurieux à la gloire de Dieu, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre de la Providence. I. Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir ou au salut ou à la condamnation des méchants. II. Les méchants sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des justes.*

I[re] Partie. *Les justes servent au salut des méchants, en leur fournissant mille ressources de salut : le secours des instructions, des exemples, des prières, c'est-à-dire les moyens les plus efficaces de leur conversion.*

Le secours des instructions, qui font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en sont les caractères inséparables. La vérité accompagne les instructions des justes; car ils ont l'œil trop simple, et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils appellent avec simplicité le bien un bien, et le mal un mal; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient. L'autorité : en effet les paroles des justes tirent d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires : le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre les autres, et ses mœurs ne laissent plus de crédit et d'autorité à ses paroles; mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui-même. A la vérité et à l'autorité, les justes ajoutent dans leurs instructions les saints artifices et les sages circonspections d'une charité sage et prudente, qui loin de condamner sans indulgence et de corriger sans discernement, sait choisir ses moments, et ménager ses conseils, se rendre utile sans se rendre odieuse; telles sont les instructions des justes.

2° Ils servent au salut des méchants en se trouvant mêlés avec eux, par leurs exemples. En effet, si les pécheurs ne vivaient qu'avec des hommes qui leur ressemblassent, le crime serait toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troublerait jamais les fausses douceurs; et ils croiraient la vie chrétienne impossible, parce qu'ils la verraient sans exemple : mais dans quelque situation que la Providence les ait fait naître, ils trouvent des justes de leur âge et de leur état, qui observent la loi du

Seigneur; leur exemple seul est une voix puissante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vérité et à la justice, et qui lui parle sans cesse au fond du cœur : nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais l'exemple des justes la lui persuade.

3° Les justes mêlés avec les pécheurs, servent encore à leur salut par leurs prières. En effet, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre : ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien, qui nous les attirent; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Église; parce qu'ils sont cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain.

Mais en second lieu, les justes servent aussi à la condamnation des méchants. On a beau dire que la vertu est rare; il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles : vous en connaissez, pécheurs, dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu. Or, des âmes de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuses : car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple ou n'affaiblisse, ou ne confonde? Placez-vous en telle situation qu'il vous plaira, chaque situation a ses saints qui sont autant de témoins qui déposent contre vous.

IIe Partie. *Les méchants sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes.*

1° Ils servent à leur instruction. Car comme la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes, l'exemple des méchants leur fournit des leçons continuelles. Premièrement, de vigilance : s'ils sont tentés de s'affaiblir, ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons qu'ils ont de veiller; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime; que les commencements en sont toujours légers; qu'ainsi il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, parce qu'il n'y a jamais loin entre l'affaiblissement et la chute. Secondement, de fidélité contre la tentation du dégoût : car si les justes vivaient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces moments où nul goût sensible ne soutient plus la vertu, ils pourraient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété; mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion. Sans même faire usage de sa foi, il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans ce monde, et il n'en trouve point; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur. Troisièmement, de reconnaissance contre le tentation de l'oubli des grâces : les justes voient périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, qui ont du penchant pour la vertu, qui gémissent même sous le poids de leurs chaînes, et qui désirent leur délivrance; et ils se souviennent que le Seigneur vint au-devant d'eux pour les retirer du désordre, après qu'ils s'étaient souillés par des excès monstrueux, qui ne pouvaient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu; et lorsque loin de l'attendre et de l'appeler, ils fuyaient encore sa présence : ces objets et ces réflexions toujours présentes, font sentir à chaque instant aux justes le prix inestimable du bienfait qui a changé leur cœur, et leur inspirent un fonds de tolérance, de douceur et de charité pour leurs frères qui s'égarent, au lieu de les censurer, ou de les fuir comme des objets dangereux.

2° Les méchants sont soufferts pour le mérite des justes. Premièrement, par la séduction de leurs exemples, ils donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, qui a besoin de force pour s'en défendre; car il a sans cesse ces exemples devant les yeux : ils favorisent d'ailleurs les inclinations corrompues de la nature. Secondement, la malignité des pécheurs ménage encore à la vertu des justes mille épreuves glorieuses : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement, etc. Cela montre que les justes, en considérant la conduite de Dieu sur les méchants, ne font pas toujours usage de leur foi : ils souhaiteraient que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice; mais ils n'aperçoivent pas que, si leurs désirs injustes étaient exaucés, ce serait ôter à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs; et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, on lui ôterait l'occasion et le mérite de ses véritables victoires. Troisièmement, les scandales et les déréglements des pécheurs affligent les justes, et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde, d'un œil sec, tranquille, indifférent? les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées?

LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

DU VÉRITABLE CULTE.

Division. *I. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété. II. Mais n'en abusez pas.*

Ire Partie. *Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété.* Le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur; telle eût été la religion de l'homme innocent : mais depuis notre chute, notre âme enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. De là les pratiques de la loi multipliées à l'infini; l'Église plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs. Cependant, parce que nous avouons que la véritable piété est dans le cœur, la sagesse du monde allègue trois prétextes pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la religion :

1° L'inutilité de l'extérieur. On pourrait d'abord demander à ces sages du monde, si en bannissant cet extérieur qu'ils croient inutile, ils sont du moins fidèles à cet essen-

tiel auquel ils se retranchent; et s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu, tandis que tous les dehors sont encore au monde : en ce cas-là, ils ne s'aviseraient guère de disputer à Dieu les dehors : c'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte; ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes qui avec un cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété; mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, persévèrent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connaître les faveurs secrètes dont il nous a comblés, pour édifier nos frères, pour encourager les faibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos scandales, pour consoler les justes par le spectacle de notre changement, pour confondre les impies, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre. Voilà à quoi sert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété : comment pouvez-vous le croire inutile, puisque vous l'exigez des serviteurs de Dieu, et que dès qu'ils imitent les manières du monde, vous devenez les premiers censeurs de leur piété?

2° La fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte sa simplicité et sa faiblesse. Toutes les pratiques extérieures de la religion, c'est là, dit-on, la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force. Mais d'abord les personnes qui font ce reproche au culte extérieur, ont d'ordinaire tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles : c'est pourtant dans le règlement des mœurs qu'il faudrait se piquer de force et d'élévation : car c'est en cela que consiste la véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, à maîtriser ses passions; voilà ce qui fait les grandes âmes, et voilà où en sont les justes que le monde méprise tant, et qu'il regarde comme des esprits faibles et vulgaires.

D'ailleurs vous regardez les saints usages de la religion autorisés par la foi et la piété de tous les siècles et de tous les justes, comme des pratiques populaires et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère; mais vos occupations les plus sérieuses et les plus éclatantes même selon le monde, sont-elles donc plus dignes de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété accomplies avec un esprit de foi et de religion? Ce qui vous abuse, c'est que vous avez une grande idée du monde et de ses vanités, et que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la religion : ainsi les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît grand et merveilleux, comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

3° Le monde oppose aux pratiques extérieures de la religion l'abus qu'on en fait. A cela je vous réponds en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber sur la piété même. Cependant comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la religion, il est à propos de les combattre, et c'est ce que nous allons faire.

IIe Partie. *N'abusez point des pratiques extérieures de la piété.*

1° Ces pratiques sont utiles, mais c'est lorsqu'on les accompagne de cet esprit de foi et d'amour, sans lequel la chair ne sert de rien. Comme tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine; toute religion qui se bornerait à de purs dehors, serait indigne de l'Être suprême : cependant c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église; jamais tant d'extérieur et de dévotion, et jamais peut-être moins de piété réelle et intérieure. Ce n'est pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne soient que feinte et hypocrisie : non, c'est au contraire l'erreur de la bonne foi, et l'excès de la confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs qui leur fait illusion; elles croient que tout est fait lorsqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes désordres : mais si nous-mêmes n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous, et si nous ne comptons pour rien les dehors, comment pouvons-nous croire que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se payera d'un vain extérieur et de simples bienséances? Cependant on y met sa confiance sous prétexte que,

2° Ces pratiques extérieures sont saintes : mais elles deviennent des obstacles de salut à cause de cette fausse confiance qu'elles nous inspirent; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles rassurent la conscience, le pécheur s'imagine y trouver une ressource à ses désordres; il se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes; il ne craint plus de tomber dans l'endurcissement, parce qu'il se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion; il est semblable au peuple juif, qui, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra pourtant jusques à la fin dans son aveuglement, parce que ces dehors extérieurs nourrissaient toujours son injuste confiance. Aussi voyons-nous dans l'Évangile que les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent : mais les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs et les maximes du monde, ne se convertissent jamais.

3° Dernier abus des pratiques extérieures; elles sont justes, mais on en abuse, et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables : ainsi souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or voici la règle là-dessus : tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. La charité ne détruit pas ce que la justice édifie. Commencez par le devoir; tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement ne sera qu'un amas de ruines; Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point; la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état.

LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

PREMIER SERMON. — SUR LA TIÉDEUR.

La tiédeur rend notre justice incertaine. I. Parce qu'elle éteint en nous le désir de la perfection. II. Parce qu'elle nous met hors d'état de discerner les crimes d'avec les simples offenses. III. Parce qu'elle ne laisse plus dans l'âme aucun caractère de la charité habituelle.

Ire VÉRITÉ. Tout chrétien est obligé de tendre à la perfection de son état. Jésus-Christ l'ordonne : soyez parfaits, nous dit-il, parce que le Père céleste que vous servez, est parfait. Saint Paul regarde ce point comme le seul essentiel : oubliant tout ce qui est derrière lui, sans cesse il avance vers ce qui lui reste de chemin à faire : c'est en cela que consiste la vie de la foi; elle n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, qu'un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, qu'un gémissement excité par le sentiment de nos misères et de notre corruption, qu'un combat journalier de l'esprit contre la chair. Or ce désir de la perfection ne subsiste plus dans une âme qui se borne à l'essentiel de la loi, qui se fait un plan de sa négligence, qui regarde comme des œuvres de surcroît celles qu'elle pourrait faire de plus.

En vain regardez-vous la perfection chrétienne comme le partage des cloîtres et des solitudes. Les moyens qu'emploient les âmes retirées du monde pour y parvenir, ne sont que de conseil, je l'avoue; mais la fin à laquelle elles tendent est de précepte, c'est la fin générale de tous les états.

IIe VÉRITÉ. Tous les péchés ne sont pas mortels; mais il y a mille transgressions douteuses par rapport aux circonstances, et sur lesquelles il est difficile de faire l'application des règles établies, pour discerner le crime d'avec la simple offense. C'est par la disposition du cœur toute seule qu'on peut décider de la malice de ces sortes de fautes. Saül épargne le roi des Amalécites, et il est réprouvé de Dieu; Josué épargne les Gabaonites, et Dieu lui pardonne : c'est que l'infidélité de l'un vient d'un fonds d'orgueil, d'un cœur relâché dans les voies de Dieu; et que celle de l'autre est une précipitation, une surprise, et part d'un cœur encore soumis et religieux. Or connaissez-vous toute la corruption du vôtre? Paul ne se flatte pas de connaître le sien; il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : David est dans la même incertitude; il prie Dieu de le purifier de ses infidélités cachées : et vous croyez connaître l'état de votre conscience, vous dont presque toutes les actions sont douteuses, vous qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin; et vous vous calmez sur des infidélités visibles et habituelles par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez aucune marque au dehors. Ah! vous ne savez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle : *Nescis quia tu es miser, etc.*

Une âme tiède est moins capable que toute autre de juger de son état : la tiédeur épaissit ses ténèbres, elle calme ses remords; les guides les plus expérimentés sont dans l'embarras, elle y est toujours elle-même, et sent en soi quelque chose de plus coupable que les infidélités dont elle s'accuse. Il suffit d'en faire le détail pour montrer combien il est en effet difficile de décider si elles ne sont pas de vrais crimes.

IIIe VÉRITÉ. La charité habituelle a trois caractères incompatibles avec l'état de la tiédeur. 1° La charité nous fait aimer Dieu et sa loi par-dessus toutes choses. Ce caractère peut-il subsister avec l'attention à étudier ses droits contre Dieu même, à ne faire que ce à quoi on se croit extrêmement obligé, à n'éviter que ce qui est visiblement digne des peines éternelles? Agir ainsi, c'est se conduire en enfant prodigue, c'est se comporter en esclave, c'est n'aimer véritablement que sa propre satisfaction, que ses intérêts, que soi-même.

2° Un autre caractère de la charité est d'être timorée : elle rend l'âme plus clairvoyante, elle l'entretient dans un saint tremblement, dans de pieuses perplexités, dans une défiance continuelle; au contraire, la prétendue charité des âmes tièdes est ce qui les rassure; peut-elle être si opposée à elle-même, et produire des effets si différents?

3° Enfin la charité est vive et agissante. C'est un feu qui peut quelquefois être couvert; mais il en sort toujours des étincelles, et enfin il se rallume. Rien ne ranimant celle des âmes tièdes, qu'il est à craindre qu'elle ne soit réellement éteinte! Cependant elles demeurent tranquilles dans cet état; elles s'y fixent sans scrupule; elles se croient tout au plus endormies : peut-être par un jugement terrible de Dieu, leur guide pense-t-il de même, tandis que Jésus Christ les déclare mortes, comme autrefois Lazare. Ah! c'est la tranquillité même de cet état qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. Comprenez qu'une vie toute naturelle n'est point la vie de la grâce, et qu'une vie de paresse est un état de mort. Au commencement de votre conversion vous avez fait les plus grands efforts, les plus pénibles sacrifices; pourquoi les rendriez-vous inutiles, en refusant d'en faire de moins considérables? *Si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras, quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare et mundaberis.*

LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

SECOND SERMON. — SUR LA TIÉDEUR.

La tiédeur annonce une chute certaine. I. Parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, ne sont plus données dans cet état. II. Parce que les passions qui nous entraînent au vice s'y fortifient. III. Parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Ire PARTIE. *L'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grâce.* C'est elle seule qui opère leur fidélité; mais c'est aussi leur fidélité seule qui mérite la conservation de la grâce. Il faut que Dieu donne des marques plus continuelles de protection à ceux qui lui en donnent de continuelles d'amour : il est juste, au contraire, qu'il paye l'indifférence des âmes tièdes par la sienne; ainsi la peine inséparable de la tiédeur est la privation des grâces de protection.

Cette privation a deux conséquences terribles pour ces âmes infortunées. Premièrement, elles demeurent vides de Dieu, et comme abandonnées à leur propre faiblesse, ayant quelques ressources prises dans la nature, mais qui ne sauraient aller loin : ayant des secours généraux avec lesquels on peut persévérer, mais n'ayant plus ces grâces spéciales avec lesquelles on persévère infailliblement. Secondement, le joug de Jésus-Christ devient accablant pour elles; son calice amer; les devoirs pesants; la retraite ennuyeuse; les prières fatigantes; les mortifications insupportables; la vie, un dégoût perpétuel; leur état, un état de violence et de neutralité qui ne peut être durable, parce qu'il faut, surtout à certains cœurs, un objet déclaré : si ce n'est pas Dieu qui les intéresse, ce sera bientôt le monde.

Il est vrai qu'il y a des âmes qui paraissent se maintenir dans une espèce d'équilibre et d'insensibilité; mais il est vrai aussi que cet état ne défend que des crimes qui coûtent et qui embarrassent; il laisse subsister les passions et les faiblesses secrètes, qui forment toujours une corruption aux yeux de Dieu.

Il est vrai encore que l'onction qui adoucit la pratique des devoirs, manque souvent aux âmes les plus saintes : mais entre elles et les âmes tièdes il y a trois différences. Premièrement, l'âme fidèle se trouve, malgré ses dégoûts, plus heureuse qu'elle n'était avant sa conversion; au lieu que l'âme tiède commence à regarder le crime comme la ressource de ses ennuis. Secondement, l'âme fidèle est soutenue au milieu de ses aridités par le calme d'une conscience qui ne lui reproche point de crimes; au lieu que l'âme tiède porte une conscience inquiète, et que n'ayant plus de soutien, cet état d'agitation finit par la paix funeste du péché. Troisièmement, les dégoûts de l'âme fidèle sont des épreuves; ceux de l'âme tiède sont des punitions : l'une trouve en Dieu un père tendre, qui supplée par une protection puissante aux douceurs qu'il lui refuse; l'autre éprouve la sévérité d'un juge qui, à la soustraction des adoucissements, va faire succéder un arrêt de mort.

Il est vrai enfin que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'esprit de Dieu; mais il n'est pas moins vrai qu'on ne persévère qu'en se donnant à Dieu sans réserve; que les âmes qui veulent accommoder la piété avec les maximes du monde, qui se relâchent de leur première ferveur, sont sur le point de retomber dans le crime; et que c'est sur ces indices que les gens même du monde prophétisent la rechute des personnes qui s'étaient converties.

IIe Partie. *Nous pouvons affaiblir nos passions, mais elles ne meurent qu'avec nous : c'est en les combattant qu'on les appaise; en les ménageant, on les rend indomptables. La tiédeur n'étant rien autre chose qu'une indulgence habituelle envers les passions, les fortifie donc continuellement.*

De cette nouvelle force qu'elles acquièrent, s'ensuivent trois effets également funestes. Premièrement, dans les occasions essentielles, le devoir trouve en nous des difficultés insurmontables; il en trouve bien quelquefois dans les âmes les plus ferventes, et qui mortifient le plus leurs penchants; comment des cœurs à demi-séduits seraient-ils à l'épreuve de ces difficultés? Secondement, le crime s'aplanit et n'excite pas en nous plus de répugnance qu'une simple faute; nous nous sommes si fort approchés du crime, que nous franchissons le dernier pas sans le savoir; une apparence de vie nous rassure, et nous nous endormons tranquillement dans la mort. Troisièmement, notre cœur demeurant toujours au-dessous de ce qu'il se propose, nous tombons dans le crime, parce que nous n'avons résolu précisément que de l'éviter; les justes mêmes doivent beaucoup entreprendre pour exécuter peu : à combien plus forte raison y sont obligées les âmes tièdes, que le poids de leurs infidélités fait tomber toujours fort loin du lieu où elles avaient cru arriver! En vain voudrions-nous nous excuser, en disant que nous sommes faibles; c'est précisément parce que nous le sommes, que nous devons être plus circonspects et plus fervents.

IIIe Partie. *Les secours extérieurs de la religion sont inutiles aux âmes tièdes.* Premièrement, les sacrements sont pour elles des remèdes usés, dangereux par la tiédeur avec laquelle elles en approchent, et par la confiance qu'ils leur inspirent : n'opérant plus en elles un accroissement de vie, ils y opèrent la mort. Secondement, la prière n'est plus pour elles qu'une occupation oiseuse, où elles ne trouvent aucun goût, d'où elles ne tirent aucun fruit : rien ne les soutient, ni ne les défend, ni ne les ranime; tout les dégoûte, tout les fatigue, tout les accable; dans cet état un souffle les renverse, et pour les voir tomber, il n'est pas même nécessaire de les voir attaquées.

Au reste, où l'expérience parle, les raisonnements sont inutiles. Souvenez-vous d'où vous êtes tombés, pécheurs; remontez à la source de vos désordres : cette source était imperceptible; il en est sorti un torrent qui vous inonde : la tiédeur vous a conduits insensiblement dans l'abîme où vous êtes. Le démon ne propose pas le crime du premier coup; il attaque en serpent avant que d'attaquer en lion. Les crimes ne sont pas le coup d'essai du cœur; la chute de David fut préparée par l'oisiveté et par l'indiscrétion; celle de Salomon, par une vie molle; celle de Judas, par l'amour de l'argent; celle de Pierre, par la présomption. Levez-vous donc, âmes lâches : le Seigneur est le Dieu des forts; il ne récompense que le courage et le travail; son royaume n'est pas la chair et le sang, mais la force et la vérité de Dieu.

LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

LA SAMARITAINE.

Semblables à la femme de Samarie, nous opposons à la grâce de Jésus-Christ trois excuses. I. Celle de l'état. II. Celle de la difficulté. III. Celle de la variété des opinions et des doctrines sur la règle des mœurs.

Ire Partie. Lorsqu'on nous propose le modèle d'une vie chrétienne, nous répondons qu'une vie si réglée est inalliable avec notre état, et que le monde à ses usages comme le cloître. Mais, 1° la religion ne distingue que deux sortes de devoirs, dont les uns sont particuliers à chaque état;

les autres, sans distinction d'état, sont communs à tous ceux qui ont été baptisés : êtes-vous moins chrétiens que les solitaires? avez-vous une autre espérance, un autre Évangile, un autre chef, une autre patrie, d'autres obligations essentielles, ou au moins des exceptions et des dispenses acordées par Jésus-Christ? ses maximes sont les devoirs du monde, puisque c'est par elles que le monde sera jugé.

2° Cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas, ne provient que de la corruption des mœurs. Elle était inconnue aux premiers fidèles : ils avaient tous renoncé au monde : être chrétien et n'être plus du monde, c'était pour eux la même chose; vous êtes du monde, dites-vous, c'est votre crime, et vous en faites votre excuse.

3° De quoi prétendez-vous être dispensés en disant que vous êtes du monde? de la pénitence? oui, si vous y vivez plus saintement : de la prière? oui, si vous y avez moins besoin du secours de la grâce : de la retraite? oui, si le commerce du monde vous porte à Dieu : de la vigilance, des efforts? oui, si les passions sont moins vives dans le monde, les obstacles plus rares, les devoirs plus faciles à remplir.

4° La foi doit être plus ferme dans le monde que dans le cloître, la charité plus enracinée, la vigilance plus soutenue, la prière plus fervente, la résistance plus fidèle; les pratiques du cloître ne sont que des moyens particuliers prescrits pour faire observer plus sûrement des devoirs communs à tous les états : avec moins de secours et plus d'obstacles, vous avez les mêmes obligations à remplir; les vertus, sans la pratique desquelles vous êtes perdus, sont plus difficiles à pratiquer dans le monde que dans le cloître. Les austérités que vous reléguez dans le cloître y sont donc moins nécessaires que dans le monde : cependant les solitaires trouvent encore dans leurs asiles des sujets de crainte, des combats, des agitations; et vous, au milieu des périls, vous seriez dispensés de veiller?

5° Enfin, comparez votre vie passée avec celle des solitaires, les satisfactions que vous devez à Dieu avec celles qu'ils lui doivent; et vous verrez si les gémissements, les privations, les austérités sont leur partage plutôt que le vôtre. Si la femme de notre Évangile fût née à Jérusalem, cet avantage aurait pu lui faire un motif de sécurité : vous pourriez en avoir un, si vous viviez dans la solitude : vous êtes du monde, comme elle était de Samarie; comme elle, vous nous opposez un état qui vous éloigne du salut.

II[e] Partie. On diffère sa conversion, parce qu'on se flatte que c'est une démarche facile; lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, on se rebute par la difficulté de l'entreprise. Le moyen, dit-on, de sonder les abîmes d'une conscience si longtemps souillée, de refondre un caractère fragile et opposé à la piété, de mener une vie chrétienne dont le détail est effrayant.

Mais 1° l'état déplorable de votre conscience devrait lui-même vous porter à l'entreprise qui vous fait peur. Est-ce donc la connaissance de vos maux qui vous éloigne du remède? est-ce le sentiment de votre esclavage qui vous fait refuser votre liberté? souffrez-vous moins en cachant vos plaies? C'est votre soulagement qu'on vous propose, en vous invitant à les découvrir au ministre de Jésus-Christ; vous avez tout à attendre de sa charité : dès que vous aurez ouvert votre cœur, la paix y renaîtra; toute la difficulté que je trouve ici, est de vivre dans la situation où vous êtes.

2° Vous désespérez de pouvoir réformer votre caractère. Mais quand cette réforme vous coûterait plus qu'à un autre, n'avez-vous point plus de crime à expier? d'ailleurs l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez les violences que vous vous faites tous les jours pour le monde? N'êtes-vous pas obligé sans cesse de surmonter vos penchants, de gêner votre tempérament, de sacrifier vos inclinations, de vaincre vos passions ou de les contrefaire? Ces contraintes vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Évangile. De plus, cette réforme est peut-être moins difficile maintenant; l'expérience vous a désabusé; la bienséance exige de vous des mœurs plus sérieuses; mille contre-temps vous ont dégoûté du monde, et vous ont appris qu'il vous goûtait moins. Au milieu de ses amusements vous ne trouvez plus qu'inquiétude et qu'ennui; tout cela vous prépare à l'oublier, à le mépriser. Enfin la conversion est-elle l'ouvrage de l'homme? ce qu'il ne peut seul, ne le peut-il pas aidé de Dieu? Les cœurs les plus corrompus sont quelquefois ceux où la grâce opère de plus grandes choses; elle change les inclinations, elle forme un cœur nouveau, elle est plus forte que la nature.

3° Les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent, et il ne vous semble pas que des hommes puissent accomplir exactement l'Évangile. C'est une excuse injurieuse à Dieu; l'Évangile étant sa loi, est nécessairement une loi sage, conforme à nos besoins, proportionnée à notre faiblesse, utile à nos misères : Dieu en la donnant n'a point cherché son intérêt, mais le nôtre; et rien en effet de si propre que cette loi à nous rendre heureux. Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin; n'ayant pu anéantir l'Évangile en rendant Jésus-Christ méprisable, il a essayé de l'anéantir, en faisant passer cette loi pour impraticable : *Lex illa divina, ineffabilis; sed quis illam implet?* D'ailleurs cette excuse est injuste dans la bouche de ceux qui l'allèguent; ils se plaignent de l'impossibilité de la vie chrétienne, et ils n'en ont jamais fait l'épreuve : qu'ils prononcent sur les peines et les dégoûts de la vie du monde, leur jugement est recevable; n'ayant point essayé de la vertu, ils ne doivent pas décider de ce qu'ils ne connaissent point. Rebutés comme les Israélites, ils disent que la terre où on veut les faire entrer est couverte de monstres et de géants : *Terra devorat habitatores suos.* Témoins du contraire, nous leur disons comme Josué et Caleb, que cette terre est excellente : *Terra quam circuivimus valdè bona est.* Oui, si vous connaissiez le don de Dieu, les consolations qu'on éprouve à son service, la tranquillité qu'on y goûte, les facilités que la grâce y ménage à notre faiblesse, vous ne différeriez pas un instant votre conversion : vous ne craignez la vertu que parce que vous ne la connaissez pas.

III[e] Partie. La dernière excuse qu'oppose le pécheur, c'est la variété des opinions sur le règlement des mœurs;

de cette variété il conclut que l'Évangile ne renfermant rien de trop assuré, il peut vivre tranquille dans ses égarements.

Mais 1° il n'y a que des âmes timorées qui puissent se plaindre que cette variété d'opinions les jette dans la perplexité : ne croyant jamais marcher par un chemin assez sûr, elles ont des doutes sur lesquels il n'est pas toujours facile de prononcer, et elles peuvent trouver dans le sanctuaire ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme. Mais le déréglement de la Samaritaine était clair pour elle ; il n'y avait ni à Jérusalem, ni à Garizim aucune loi qui pût l'autoriser : de même, pécheurs, il n'y a point de variété de sentiments par rapport à vos passions honteuses; partout on vous condamne; partout on vous dit que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles n'entreront point dans le royaume de Dieu. Cette uniformité d'opinions ne vous ramène point à la vérité. Commencez donc par renoncer à des désordres qui n'ont pour eux aucun suffrage, pas même le vôtre : adorez Dieu en esprit et en vérité; alors ne cherchant que Dieu partout, partout vous le trouverez; alors vous gémirez devant le Seigneur de la variété des décisions, et vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité.

2° On n'allègue cette frivole excuse, que parce qu'on ne veut point se convertir. A l'exemple des Samaritains, on ne sait ce qu'on adore : on veut retenir comme eux le fond de la religion ; mais comme eux on y veut mêler des usages profanes et favorables aux passions : la conscience ne ratifiant point ce mélange, on n'est pas d'accord avec soi-même : pour se calmer, on suppose que les ministres eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux ; on fonde sa sécurité sur leurs dissensions prétendues, et parce qu'on craint la vérité, on est bien aise qu'elle soit obscurcie.

Telle était la disposition de la Samaritaine. Sollicitée au dedans et au dehors, elle voulait encore différer sa conversion : Quand le Messie sera venu, dit-elle, il nous annoncera toutes choses ; c'est moi-même, lui répond Jésus-Christ, et si vous laissez perdre l'heureux moment où je vous parle, vous périssez sans ressource. Jésus-Christ nous dit la même chose : Voici le don de Dieu ; ne différez plus une conversion que vous avez attendue en vain de l'âge, du loisir, de la rupture de vos engagements : voici le moment favorable, regardez-le, ou comme le comble de mes miséricordes sur votre âme, ou comme le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMÔNE.

Division. *I. Le devoir de l'aumône établi contre les vaines excuses de la cupidité. II. Le devoir de l'aumône sauvé des défauts mêmes de la charité.*

I[re] Partie. Un peu d'attention à la sagesse de la Providence, aux lois de la nature, à celles de la religion, suffit pour persuader le monde que l'aumône est un devoir. Mais on allègue différents prétextes pour s'en dispenser : on n'est pas assez riche; les temps sont malheureux; il y a trop de pauvres à secourir.

Première excuse. Sans avoir un revenu infini, on a, dit-on, une infinité de dépenses à faire. Mais s'il est vrai, d'une part, que les bornes du nécessaire ne sont pas également étroites dans tous les états; de l'autre, il est incontestable que le superflu des riches appartient aux pauvres. Ce principe supposé, je fais quatre questions. Je demande premièrement, si c'est à la cupidité à régler le nécessaire? Si c'était à elle, plus on aurait de passions à satisfaire, moins on serait obligé d'être charitable : c'est donc à la foi à le régler; or la foi adjuge aux pauvres ce qui ne tend qu'à nourrir de la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde. Je demande secondement, si pour être né riche, on en est moins chrétien? Non, sans doute, ou bien il faut dire que ce n'est qu'aux pauvres que Jésus-Christ à défendu le faste et les plaisirs. L'Évangile interdit aux riches tous les avantages qu'ils peuvent, selon le monde, retirer de leur prospérité. Ce n'est pas pour vous que vous êtes nés opulents, mais pour la veuve et l'orphelin : vos biens sont des dépôts mis en vos mains pour leur être conservés plus sûrement : vous n'êtes que les ministres de la Providence envers eux : sans cela votre élévation ne serait pas l'ouvrage de Dieu. Je demande troisièmement, ce que peuvent retrancher aux besoins prétendus des riches, les modiques largesses qu'on leur demande? Dieu n'exige pas qu'ils vendent leurs biens, leurs palais; mais il exige que la dépense qu'ils feront ne les mette point hors d'état de couvrir la nudité de ses serviteurs; que de leurs tables délicates il tombe quelques miettes pour les Lazares; que leur goût pour les peintures ne leur fasse pas oublier les images vivantes de Jésus-Christ; que tandis que le jeu est un gouffre où va fondre tout leur bien, ils n'en allèguent pas la médiocrité, lorsqu'il s'agit de soulager leurs frères. Je demande quatrièmement, pourquoi c'est ici la seule circonstance où ils se plaignent de la médiocrité de leurs revenus, eux qui en toute autre occasion veulent passer pour riches? Ah! ils disent qu'ils sont pauvres, et eux seuls ne veulent pas voir qu'ils sont comblés de biens.

Seconde excuse. Les temps sont malheureux, dites-vous. Mais premièrement, c'est précisément pour cela que vous devez vous attendrir envers les indigents : si vous vous ressentez de ces malheurs, combien n'en doivent-ils pas souffrir? Secondement, ce malheur des temps est la peine de votre dureté envers les pauvres; c'est donc par des aumônes et non par de vaines prières qu'il faut apaiser la colère de Dieu : les pauvres ont les clefs du ciel : leurs vœux règlent les temps et les saisons : ce n'est que par rapport à eux que Dieu vous punit ou vous favorise. Troisièmement, vos passions souffrent-elles de la misère publique? Si elle vous oblige à quelque retranchement, retranchez du moins vos crimes, avant que de retrancher de vos devoirs. Dieu, en frappant de stérilité les provinces, veut ôter aux grands les occasions des excès : regardez-vous comme des criminels publics : portez seuls l'amertume des fléaux qui ne sont destinés qu'à vous punir. Si les divers abus que vous faites de vos richesses vont toujours leur train, malgré ces fléaux; si l'indigence seule en souffre, Dieu, en les faisant pleuvoir sur la terre, n'aurait donc voulu frapper que des malheureux?

Troisième excuse. Il y a, dit-on, trop de pauvres à secourir. Mais premièrement, d'où vient cette multitude d'indigents que nos pères n'ont point vue dans les plus grandes calamités? N'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout? Il n'y avait point d'indigents parmi les premiers chrétiens; pourquoi y en a-t-il tant parmi nous? C'est que leurs pauvres mêmes étaient charitables, et que nos riches sont cruels : c'est qu'ils étaient tous modestes et sobres, et que nous sommes fastueux et intempérants : c'est qu'ils n'avaient d'ambition que pour le ciel, et que nous n'en avons que pour la terre : c'est que leurs retranchements faisaient la richesse du pauvre, et que nos profusions font sa misère. Si chacun mettait à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des indigents, on verrait renaître l'égalité, la sainteté même des premiers fidèles : tout changerait de face; et les ennemis de la foi seraient encore forcés de reconnaître la divinité de notre religion. Secondement, c'est précisément parce que le nombre des pauvres est grand, que le devoir de l'aumône est plus indispensable : la miséricorde doit croître avec les misères : elle doit interdire, comme superflues, des dépenses qui hors de là seraient peut-être nécessaires : ni l'humanité, ni la raison, ni la religion ne vous permettent point d'être seuls heureux. Alors les excès de charité sont pour vous une loi de justice; alors vos profusions méritent d'être punies même par les lois des hommes : peut-être cependant savez-vous mettre à profit et apprécier la nécessité des pauvres. Dieu les vengera; ils seront vos accusateurs; et dépouillés pour jamais de vos biens, il ne vous restera pour partage que la malédiction prononcée contre les riches impitoyables : *Nudus eram, etc. ite in ignem, etc.*

IIe Partie. Il y a quatre règles à observer en accomplissant le devoir de l'aumône : la charité doit être secrète, universelle, douce, vigilante.

1° Jésus-Christ multipliant les pains dans un lieu écarté, afin de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui en devaient ressentir les effets, nous apprend que notre charité doit être secrète; sans cette condition nos aumônes sont perdues pour l'éternité. On voit peu de gens qui publient leurs œuvres sur les toits; mais on en voit beaucoup qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat : il y en a qui prennent des mesures pour cacher leurs largesses, mais qui ne sont pas fâchés qu'une indiscrétion les trahisse : on n'est pas plus humble dans ses libéralités envers les temples du Seigneur; sur les murs sacrés, des inscriptions immortalisent l'orgueil des bienfaiteurs; à l'autel, le prêtre est revêtu des marques de leur vanité. Salomon dans le temple de Jérusalem ne fit graver que le nom du Seigneur : les plus riches d'entre les premiers fidèles voyaient avec plaisir leurs noms confondus avec ceux de leurs frères qui avaient fait moins de largesses. La charité est cette bonne odeur de Jésus-Christ, qui s'évanouit dès qu'on la découvre : il est bon que nos frères voient nos œuvres; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, les aumônes secrètes arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu.

2° Jésus-Christ ne rejetant personne de cette multitude qui s'offre à lui, nous apprend que notre charité doit être universelle : il condamne ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir notre cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres; qui ont leurs jours fixes, leurs lieux, leurs personnes; la vraie charité n'est point si méthodique : il condamne cet examen que nous faisons des besoins qu'on nous expose; la vraie charité n'est point si scrupuleuse; c'est Jésus-Christ qui reçoit l'aumône donnée même à un imposteur, et la récompense est attachée à l'intention de celui qui la donne.

3° Jésus-Christ, attendri à la vue d'un peuple errant et dépourvu, nous apprend que notre charité doit être douce. Vous accompagnez souvent vos aumônes de tant de dureté, que le refus serait moins accablant : vous reprochez aux pauvres leurs forces, et vous ne faites aucun usage des vôtres; leur paresse, et vous vivez dans une mollesse indigne; leur vie inutile, et la vôtre est criminelle. La pitié qui compatit à leurs maux, les console autant que la charité qui les soulage. Au théâtre, les malheurs d'un héros fabuleux vous attendrissent; Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres est-il indigne de votre pitié?

4° Jésus-Christ découvrant le premier les besoins du peuple, nous apprend que notre charité doit être vigilante. Cette vigilance est une suite du précepte de l'aumône. Les riches sont les pasteurs des pauvres selon le corps; et ils sont coupables devant Dieu des suites qu'aurait prévenues un secours offert à propos. On n'exige pas que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige que dans votre quartier vous ne soyez pas environnés à votre insu de mille malheureux qui sont blessés de votre pompe et de votre prospérité; que dans vos terres vous connaissiez les personnes que l'épuisement et les infirmités, le sexe et l'âge mettent ou hors d'état de gagner leur vie, ou en danger de perdre leur innocence.

Voilà les règles de l'aumône chrétienne : en voici les fruits. Premièrement, elle est une source de bénédictions, même temporelles : c'est une usure sainte, elle intéresse Dieu dans notre fortune. Secondement, elle nous cause la joie la plus pure que nos biens puissent nous procurer : quel plaisir de faire des heureux! quelle consolation de penser que des âmes affligées lèvent les mains au ciel pour nous! Troisièmement, elle aide à expier les crimes de l'abondance; à nous ouvrir les portes du ciel : la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens : la conversion d'un bon cœur n'est jamais désespérée. Aimez donc, secourez, respectez les pauvres, afin qu'au grand jour Jésus-Christ vous dise : *Venez, les bénis de mon Père, etc.*

LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

SUR LA MÉDISANCE.

Division. *Rien de plus frivole que les prétextes qui justifient à nos yeux la médisance. Elle ne peut être excusée. I. Ni par la légèreté des défauts que nous censurons. II. Ni par la notoriété publique. III. Ni par le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu.*

Ire Partie. En vain prétendez-vous excuser vos médisan-

ces par la légèreté des défauts que vous censurez; les motifs en sont toujours mauvais, les circonstances criminelles, les suites irréparables.

1° Tout votre but, dites-vous, est de vous réjouir sur des défauts qui ne déshonorent pas. Joie cruelle, qui attriste votre frère! plaisir pervers, qui naît d'un vice. Une parole oiseuse est interdite; découvrir la honte de ses proches est un crime; un terme de mépris est, selon Jésus-Christ, digne d'une punition éternelle, et vous seriez innocent! La charité se réjouit-elle du mal? un chrétien peut-il s'égayer aux dépens d'un membre de Jésus-Christ? n'y a-t-il pas mille sujets édifiants de conversations, dignes de la joie des fidèles? Approfondissez le secret de votre cœur; n'est-ce point d'une jalousie secrète que naissent vos censures? elles tombent toujours sur la même personne, et tout autre vous trouve indulgent. Ne voulez-vous point flatter un grand à qui votre frère ne plaît pas? ne sacrifiez-vous point sa réputation à votre fortune? Non, dites-vous; si je médis quelquefois, c'est pure indiscrétion. Je le veux : ce vice si indigne d'un chrétien peut-il en justifier un autre? votre frère souffre-t-il moins de votre indiscrétion, qu'il ne souffrirait de votre malice? sa réputation en est-elle moins flétrie? n'est-ce pas un crime d'être capable d'indiscrétion en ce point? Quelle attention scrupuleuse n'avez-vous pas sur ce qui intéresse votre honneur! en ayant si peu pour ce qui touche votre frère, l'aimez-vous comme vous-même?

2° Le monde aujourd'hui appelle légères des médisances qui ne le sont point. Je suppose que les vôtres le soient en effet, et je dis qu'elles sont toujours criminelles dans leurs circonstances. Premièrement votre frère n'a que des défauts légers; il en est donc plus digne de votre indulgence, de votre respect; et vous le décriez : quelle dureté! quelle injustice! Secondement, auriez-vous la même idée des défauts que vous censurez si on vous les reprochait à vous-même? Alors vous grossiriez tout; tout vous paraîtrait essentiel. Faut-il que tout soit léger contre votre frère, et que contre vous tout soit digne de vengeance? Troisièmement, en censurant des défauts même légers, n'y ajoutez-vous rien du vôtre? ne donnez-vous point à penser, par des conjectures malignes, par certains gestes, par certaines expressions, même par un certain silence? Quatrièmement, la personne que vous attaquez n'est-elle point d'un sexe où tout bruit est un déshonneur public, où n'être pas loué est presque un affront? Cinquièmement, n'est-ce point à vos maîtres que s'en prennent vos censures, à ceux que Dieu a établis sur vos têtes, et que sa loi vous ordonne de respecter? Sixièmement, ne censurez-vous point les oints du Seigneur, auxquels il vous défend de toucher? Leur conversation peut n'être pas toujours sainte : mais outre que c'est ordinairement pour punir le dérèglement des peuples, que Dieu permet qu'il sorte du sanctuaire même une odeur de mort; et que dès lors les infidélités des prêtres doivent plutôt être le sujet de vos larmes que celui de vos censures; quand même le ministre mériterait quelque mépris, pouvez-vous sans sacrilége, ne pas respecter son ministère? Septièmement enfin, n'attaquez-vous point des personnes qui font une profession publique de piété? vous autorisez donc ceux qui vous écoutent à penser qu'il y a peu de vrais gens de bien sur la terre, et vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu? Les justes peuvent chanceler quelquefois, mais ils sont les serviteurs de Dieu, qui prend sur lui les plus légers mépris dont on ose les déshonorer : il vengea Élisée, Élie, David, de dérisions qui semblaient pardonnables; toucher à ceux qui le servent, c'est toucher à la prunelle de son œil.

3° Enfin les médisances mêmes que vous appelez légères, sont criminelles par rapport à leurs suites toujours irréparables. Tous les crimes peuvent être expiés par les vertus contraires; nul remède, nulle vertu ne peut réparer celui de la détraction. Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère; mais ce confident en aura bientôt d'autres qui instruiront les premiers venus de ce qu'ils auront appris : chacun, en le racontant, y ajoutera de nouvelles circonstances; ainsi une source presque imperceptible, mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, deviendra un torrent qui inondera la cour, la ville et la province : en un mot, votre frère sur qui vous n'avez voulu que plaisanter, sera décrié formellement, flétri éternellement. En vain, pour vous opposer au déchaînement public, chanterez-vous ses louanges; vous serez seul, et vos éloges venus trop tard, ne lui attireront que des satires : vous médisez par la bouche de vos citoyens; vous êtes coupable du crime de ceux qui les écoutent : quelle pénitence pourra expier de tels maux? votre mort même n'y remédiera pas; le scandale vous suivra, et des auteurs licencieux l'éterniseront.

II[e] Partie. La médisance, lors même qu'elle roule sur des fautes publiques est criminelle, parce qu'alors même elle blesse l'humilité, la charité, la justice.

1° L'humilité, en nous représentant vivement nos fautes, nous ôte le loisir de remarquer celles de nos frères; elle nous fait bénir Dieu de ce qu'étant tombés peut-être dans les mêmes égarements, nous n'avons pas été déshonorés comme eux : elle nous fait craindre qu'il n'ait épargné notre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable en l'autre. *Que celui d'entre vous qui est sans péché,* disait Jésus-Christ, *jette contre cette femme la première pierre :* je vous dis aujourd'hui la même chose : Cette personne vient de perdre sa réputation, et vous vous glorifiez encore de la vôtre : vous êtes plus heureuse qu'elle; êtes-vous plus innocente? Dieu peut-être va révéler votre honte : vous vous armez du glaive de la langue; vous serez percée du même glaive; et quand vous seriez exempte des vices que vous blâmez, Dieu vous y livrera. En effet, la honte est la punition de l'orgueil : Pierre, le plus ardent à détester la perfidie de Judas, tombe lui-même dans l'infidélité. Rien ne nous attire tant l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères.

2° La charité ne nous permet pas plus que l'humilité de censurer des fautes même publiques. *Elle n'agit point en vain :* or, quoi de plus inutile que de divulguer ce qui est déjà public? Quel est votre objet? de blâmer votre frère? Mais percé de mille traits, il est assez puni : il mérite désormais toute votre pitié. De plaindre son infortune? mais la compassion rouvre-t-elle les plaies d'un malheureux? De justifier vos soupçons précédents? mais vous venez donc

triompher de sa chute, et vous glorifier de la malignité de vos jugements? Ah! vous êtes vous-même dans une occasion de péché dont le public murmure déjà; c'est ici où il faudrait exercer votre art des conjectures. D'ailleurs, la charité gémit des scandales, de l'avantage qu'en tirent les impies et les libertins, de l'occasion qu'ils donnent aux âmes faibles de tomber dans les mêmes désordres : vous devez donc par votre silence contribuer à les assoupir. Quand tout le monde en parlerait, conclure que vous pouvez en parler à votre tour, c'est barbarie : l'humanité seule nous apprend qu'il est beau de se déclarer pour les malheureux.

3° Enfin, en censurant des fautes même publiques, vous violez les lois mêmes de l'équité. Car premièrement, mettez-vous à la place de votre frère : croiriez-vous que l'exemple public lui donnât contre vous le droit que vous prenez contre lui? Secondement, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur? Un ennemi, un concurrent, un envieux peuvent avoir calomnié votre frère : le public a peut-être recueilli avec malice une simple indiscrétion, et réalisé une pure conjecture. Suzanne a été décriée; n'était-elle pas innocente? Jésus-Christ l'a été; excuseriez-vous ceux qui parlaient de lui comme d'un séducteur? vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère. Troisièmement, que savez-vous si son repentir n'a pas déjà expié sa faute devant Dieu? en ce cas, quelle injustice de faire revivre des fautes que le Seigneur a oubliées! Quatrièmement, on savait confusément que la conduite de votre frère n'était pas exempte de reproche; pourquoi venez-vous éclaircir les faits, expliquer tout le mystère, étouffer un reste d'honneur qu'il conservait encore? Cinquièmement, peut-être par un rang, par une naissance qui donnent de l'autorité sur les esprits, confirmez-vous des bruits qu'on ne tenait que de certaines personnes sans aveu : votre silence seul eût pu arrêter la diffamation publique, et votre censure l'autorise. Ah! Dieu lui-même dissimule les péchés des hommes; dissimulons-les à notre tour, et ne prévenons point le temps de ses vengeances.

III[e] Partie. Enfin la médisance se couvre quelquefois du voile de la piété. Si l'on censure les pécheurs, c'est par zèle, dit-on; c'est par haine pour le vice. C'est une illusion; la piété, dont la charité est l'âme, ne nous dispense point de la charité. Voici donc les règles que prescrit l'Évangile sur le véritable zèle. Premièrement, le vrai zèle gémit des scandales qui déshonorent l'Église; mais il n'en gémit que devant Dieu; il lui en parle souvent dans ses prières, mais il les oublie devant les hommes. Secondement, la piété ne nous donne point d'empire sur nos frères; s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur; nos plaintes sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude; elles déshonorent la piété, et justifient les discours des impies contre l'homme de bien. Troisièmement, le zèle réglé cherche le salut et non la diffamation du pécheur; il se rend aimable pour se rendre utile; il est plus touché du malheur de son frère qu'aigri de ses fautes; il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, et il sent bien que les censurer, c'est augmenter le scandale. Quatrièmement, ce zèle censeur est inutile à celui qu'il attaque, puisqu'il est absent; il lui est nuisible, puisqu'il ne sert qu'à l'aigrir en blessant sa réputation; il est nuisible à ceux qui vous écoutent, et leur apprend à ne plus mettre la médisance au rang des vices. Le vrai zèle est humble, simple, miséricordieux, délicat et timoré; une langue qui a confessé Jésus-Christ ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta; non conviciis perstrepens audiatur.* (Saint Cyprien.)

LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

DES DOUTES SUR LA RELIGION.

Division. *La plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas en effet : I. c'est le déréglement qui propose les doutes, sans oser les croire; II. c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre; III. c'est la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource.*

I[re] Partie. Trois réflexions montrent que les doutes des prétendus incrédules sont des doutes de déréglement. Premièrement, c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Secondement, c'est à leurs passions qu'ils tiennent, et non à leurs doutes. Troisièmement, ils n'attaquent que les vérités incommodes aux passions.

1° On n'a encore vu personne commencer par des doutes sur la foi; et des doutes, tomber dans la débauche : on se livre d'abord au plaisir; ensuite on croit qu'il est impossible de se faire violence; enfin, on conclut que cette violence est inutile. Que pensait-on avant que d'avoir renoncé à la pudeur? alors le cœur n'étant point gâté, la foi paraissait respectable, la raison était soumise, on ne se formait pas même de difficultés : dès que les mœurs ont changé, on a eu des doutes : ce n'est donc pas la force de la raison qui les a enfantés, c'est la corruption du cœur; c'est même une lâcheté de courage : on ne peut soutenir les terreurs de la religion; on tâche de s'étourdir en les traitant de frayeurs puériles : on cache sa peur sous une ostentation de bravoure. D'ailleurs, quel besoin n'ont pas les passions du secours des doutes? combattues au dedans et au dehors, elles sont trop faibles, il faut les soutenir; elles sont trop chères, il faut les justifier; les vérités de la religion les troublent, il faut tâcher de se persuader qu'on ne les croit pas : c'est-à-dire que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité. Si donc l'insensé dit qu'il n'y a point de Dieu, c'est dans son cœur qu'il le dit : ce langage en est le désir : il voudrait qu'il n'y eût point de vengeur du vice. Il l'anéantit donc par ses souhaits; mais ses souhaits sont aussi stériles qu'ils sont impies : l'idée d'une puissance infinie et d'une justice redoutable demeure toujours au fond de son être, et ramène ses remords. Les calmerait-il en se disant qu'il est trop livré à la débauche pour en sortir? c'est bien plutôt fait de se dire, que n'y ayant rien après la vie, il est inutile de mieux vivre. Cette idée le délivre de toute contrainte, l'entretient dans l'indolence, l'empêche de s'approfondir lui-même : elle émousse au moins la sensibilité de sa conscience; et en fai-

sant qu'il se prend pour ce qu'il n'est pas, elle fait qu'il vit comme s'il était ce qu'il voudrait être : trop dissolu pour consentir à mener une vie chrétienne, trop faible pour braver un vengeur qu'il reconnaîtrait sans répugnance, il se tient dans une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, et vit sans vouloir savoir ce qu'il est en effet.

2° Une seconde raison qui n'est qu'une suite de la première, c'est que les prétendus incrédules, s'ils ne changent pas actuellement de vie, tiennent à leurs passions, et non à leurs doutes. Font-ils quelque retour sur eux-mêmes? leur embarras n'est plus de savoir comment ils pourront croire des choses qui révoltent leur raison, mais de savoir comment ils pourront mener une vie contre laquelle leurs inclinations sont révoltées. D'ailleurs ils vivent pour la plupart dans des variations continuelles sur leur incrédulité même : en certains moments ils sont touchés des vérités de la religion, en d'autres ils s'en moquent : tantôt ils cherchent des serviteurs de Dieu pour s'instruire, tantôt ils les traitent avec dérision. D'où vient cette vicissitude? c'est que leurs passions n'étant pas toujours également vives, leurs doutes qui en naissent doivent changer comme elles; si leur incrédulité prétendue venait d'incertitudes réelles sur la religion, ces incertitudes subsistant, l'incrédulité serait toujours la même. De plus, répondez aux difficultés d'un prétendu incrédule, réduisez-le à ne pouvoir répliquer : il ne se rend pas encore; son air mystérieux et décidé vous fait gémir de son entêtement; gémissez plutôt de sa mauvaise foi : qu'au sortir de là, une maladie mortelle le frappe; vous le trouverez convaincu, confus, repentant, tremblant, et demandant, non pas des preuves, mais des consolations. Son esprit vient-il donc d'être éclairci? non : ses passions vont s'éteindre, ses doutes s'éteignent avec elles : appelez-en avec Tertullien à ce pécheur mourant, il avouera qu'il en avait imposé au public par une fausse ostentation d'impiété.

3° Enfin, ce qui achève de prouver que les doutes ne viennent que du déréglement, c'est qu'ils n'ont pour objet fixe que les vérités incommodes aux passions. Si la religion ne proposait que des mystères, que des vérités spéculatives, les incrédules seraient rares : elle propose des maximes qui gênent, des vérités qui menacent; c'est sur celles-là qu'on a des doutes, ou c'est à cause d'elles qu'on se vante d'en avoir sur les autres. En vain croiriez-vous que c'est par amour pour la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette : ces vérités ne l'intéressent point; ce qui l'intéresse est de vivre au gré de ses désirs, et de n'avoir rien à craindre après cette vie : passez-lui ce point; il conviendra de tout. Aussi les maîtres de l'impiété se sont attachés à prouver que tout mourait avec le corps; que les peines éternelles étaient des fables; et ce n'a été que pour en venir là, qu'ils ont attaqué les autres points de la foi : voilà pourquoi les impies dans la Sagesse et les sadducéens dans l'Évangile n'attaquent que la résurrection des morts et l'immortalité de l'âme : voilà le point décisif : on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer celui des devoirs; la religion n'aurait point d'ennemis, si elle n'était pas ennemie du vice.

II[e] Partie. *C'est l'ignorance qui adopte les doutes sans les comprendre.* Les prétendus incrédules blâment ce qu'ils n'ont point examiné : ils blasphèment ce qu'ils ignorent; ils haïssent la religion, et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, *Malunt nescire, quia jam oderunt.* En effet, pour combattre des vérités reçues dans tous les siècles par les plus grands hommes, par les génies les plus élevés, il faudrait des raisons bien décisives, des lumières bien rares et bien nouvelles. Cependant, approfondissez ces esprits forts; ils n'ont pour toute science que des doutes usés et vulgaires : ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage : ils n'ont ni fonds, ni principes, ni suite : ce sont des hommes légers, superficiels, en qui peut-être la débauche a éteint toute pénétration : ce sont des hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui ne savent que répéter ce qu'ils ont entendu : échos de l'incrédulité, sans être incrédules, ils savent ce qu'il faut dire pour douter; mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes : ils ne doutent pas pour s'éclaircir; ils n'achèteraient pas si cher le plaisir de se dire incrédules; ils en seraient même incapables : ne les appelez ni sociniens, ni déistes, ni athées; ce serait encore les honorer : ils ne sont rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont.

Et ce qui est bien remarquable, c'est qu'eux qui nous traitent d'esprits crédules, de nous rendre à la plus grande autorité qui ait paru sur la terre, défèrent à l'autorité d'un libertin, qui, dans un moment de débauche, a dit qu'il n'y avait point de Dieu, quoique peut-être il ne le crût point lui-même. Ils décèlent assez leur ignorance, lorsqu'ils cherchent des impies véritables et intrépides dans l'incrédulité : Spinosa le fut; et il ne chercha personne qui l'affermît dans l'irréligion : ceux qui s'empressèrent de le consulter, attestèrent par cet empressement même de leur peu de fermeté et leurs remords; ils firent voir que leur incrédulité prétendue n'était en effet qu'un désir formel de devenir impies.

III[e] Partie. *C'est la vanité qui se fait honneur des doutes, sans pouvoir s'en faire une ressource.* Les prétendus incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, et qui à force de dire qu'ils ne croient rien, croient ne rien croire, et en ont meilleure opinion d'eux-mêmes : Premièrement, parce que cette profession d'incrédulité suppose une supériorité d'esprit, au lieu que les passions ne supposent que du déréglement. Secondement parce qu'aujourd'hui ceux qui se piquent d'un peu plus de connaissances que les autres, se permettant des doutes sur la religion, et certains prétendus grands hommes, qui nous ont précédés, ayant fait profession de ne pas croire; on s'imagine partager la réputation des uns et des autres en adoptant leur langage, et se faire honneur en les prenant pour modèles. Troisièmement, parce que ceux avec qui on est lié par la débauche, paraissant ne pas croire, il serait honteux de paraître croire, et d'être dissolu comme eux : être débauché et admettre un enfer, c'est être débauché en novice, c'est se sentir encore de l'enfance et du collége : la débauche est de bon air, quand on a pu persuader aux autres qu'on s'est mis au-dessus de ces faiblesses vulgaires : on se moque de ceux qui paraissent encore craindre, et on insulte à leur simplicité : *Adhuc permanes in simplicitate tuâ!*

Mais quelle ressource trouve-t-on dans ces doutes dont on se fait honneur? aucune; l'impie brave Dieu tout haut, et il le craint en secret : c'est un imposteur, qui ne peut s'en imposer à lui-même; un furieux qui fait taire la pudeur, parce qu'il ne peut faire taire sa consience; un homme ivre et emporté, qui sacrifie tout à la déplorable vanité de paraître incrédule. Ah! comprenons ce qu'une telle profession cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux selon le monde même, 1° de déréglement, 2° de bassesse, 3° de mauvaise foi et d'imposture, 4° d'ostentation et d'indigne vanité, 5° de témérité, 6° d'extravagance, 7° enfin, de superstition : je dis de superstition, puisque nous avons vu ces prétendus esprits forts consulter les devins, donner dans des crédulités pueriles, attendre d'un oracle imposteur leur élévation et leur fortune, et ne croyant point en Dieu, croire ridiculement aux démons. Souvenons-nous que ces hommes pervers sont presque sans ressource pour le salut : s'ils étaient absolument aveugles, leur péché serait moindre; maintenant ils voient, et leur crime est un blasphème contre le Saint-Esprit, qui demeure à jamais sur leurs têtes.

LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

DE L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

DIVISION. *I. Le monde attaque les intentions des gens de bien, quand il n'a rien à dire contre leurs œuvres, et c'est une témérité. II. Il exagère leurs faiblesses, et leur fait des crimes, des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité. III. Il tourne même en ridicule leur ferveur et leur zèle, et c'est une impiété.*

Ire PARTIE. *Injustice de témérité qui soupçonne toujours les intentions des gens de bien.* Le monde semble respecter la vertu en idée; mais il méprise toujours ceux qui en font profession. Or le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre les gens de bien, c'est sur la droiture de leurs intentions, sur lesquelles on se retranche, parce que d'ordinaire leurs actions donnent peu de prise à la malignité et à la censure : or il y a dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice.

1° C'est une témérité d'indiscrétion : car à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées; en jugeant donc des intentions de votre frère, vous décidez de ce que vous ne pouvez connaître. Mais ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons : car vous ne vous contentez pas de soupçonner les gens de bien de quelqu'une de ces faiblesses inséparables de la condition humaine; vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie; en un mot, de se jouer de Dieu et des hommes, et cela, sur les seules apparences de la vertu.

Ainsi, vous portez d'un homme de bien un jugement que vous n'oseriez pas porter, après le crime le plus éclatant, d'un criminel convaincu : faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence de votre part?

L'hypocrisie, j'en conviens, est digne de l'exécration de Dieu et des hommes : mais je soutiens que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite, fournissent des armes aux impies, et leur aident à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Église, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu; et que l'Évangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites : cela doit faire comprendre tout le crime de ces dérisions insensées; on croit rire de la fausse vertu, et on fait blasphémer contre la religion. Ajoutez que par là tout devient douteux et incertain dans la société : car si ceux qu'on appelle gens de bien ne sont selon vous que des imposteurs et des hypocrites, nous ne compterons pas davantage sur la probité des pécheurs et des mondains : il n'y a donc plus ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes.

2° C'est une témérité de corruption : en effet, ce fonds de malignité qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue : comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde, que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse, vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes. Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre, parce qu'il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes : aussi qu'on examine ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien, on trouvera que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu véritable, afin que le vice plus commun leur paraisse plus excusable.

Mais, dites-vous, on a vu tant d'hypocrites qu'on regardait comme des saints, qui, cependant, n'étaient que des hommes pervers et corrompus : on ne peut le nier. Mais que voulez-vous conclure de là? que tous les gens de bien leur ressemblent? Et où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur le reste des hommes : on a vu tant d'épouses infidèles, tant de magistrats iniques, etc.; donc la pudeur et la fidélité sont bannies du mariage, et la justice et l'intégrité de tous les tribunaux? Quoi de plus injuste et de plus insensé que de faire à tous un crime de la faute de quelques-uns? La source de cette injustice, c'est que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas; et nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous. Je le veux; mais je vous réponds, quand même vous vous tromperiez en ne voulant pas soupçonner vos frères, que vous arriverait-il de si triste et de si honteux de votre crédulité? Vous auriez jugé selon les règles de la charité, de la prudence, de la justice : et qu'y aurait-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer? il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence!

Et d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement

contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connaissez même pas? Ah! ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît; si vos censures partaient d'un fonds de religion et de zèle véritable, vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs, qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde, et vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes!

3° C'est une témérité de contradiction. Le monde accuse les gens de bien d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu : mais sied-il à ceux, surtout, qui vivent à la cour, de faire ce reproche aux gens de bien, eux dont toute la vie est une feinte éternelle? quand ils n'auront rien à se reprocher là-dessus, on écoutera alors la témérité de leurs censures.

D'ailleurs, les gens du monde se récrient si fort, lorsqu'on est trop attentif à des démarches qui sont selon eux indifférentes, et qu'on les interprète malignement; mais les justes donnent ils plus de lieu à la témérité des soupçons que le monde forme contre eux? Les gens du monde exigent qu'on juge leurs intentions pures, lorsque leurs œuvres ne le sont pas; et ils croient avoir droit de nous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paraissent : quelle contradiction!

IIe Partie. *Le monde exagère les faiblesses des gens de bien, et leur fait un crime des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité.*

1° Une inhumanité par rapport à la faiblesse de l'homme; car c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites; ce n'est pas la condition de cette vie mortelle; chacun presque porte dans la piété, ses défauts, ses humeurs et ses propres faiblesses : la grâce corrige la nature, mais ne la détruit pas : ce n'est que dans le ciel que nous serons parfaitement délivrés de toutes nos misères. Tout ce qu'on peut donc exiger de la faiblesse humaine, c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste. Et dans le fond, portant, comme nous faisons, au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu, faibles pour le bien, toujours prêts pour le mal, doit-il paraître étrange que des hommes environnés, pétris de misères, en laissent encore paraître quelques-unes? et si le monde avait de l'équité, ne trouverait-il pas les gens de bien plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux gens de bien certaines faiblesses sensibles : il veut par là les tenir dans l'humilité, ranimer leur vigilance, exciter en eux un désir continuel de la patrie céleste, empêcher que les pécheurs ne se découragent par le spectacle d'une vertu trop parfaite, ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, prévenir les honneurs excessifs que le monde pourrait rendre à leur vertu, si elle était si pure et si éclatante; peut-être enfin, Dieu veut par là achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété.

2° Une inhumanité par rapport à la difficulté toute seule de la vertu. Vous paraît-il si aisé, mondains, de vivre selon Dieu, et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment? Que ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous en proposons les règles saintes? cependant, par une barbarie étrange, la plus légère imperfection dans les gens de bien, anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables; et loin de faire grâce à leurs faiblesses en faveur de leurs vertus, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs faiblesses.

Mais en quoi l'injustice du monde envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos censures, mondains, et la corruption de vos mœurs, qui deviennent tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence. Comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui? vous êtes les séducteurs des gens de bien; et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire?

3° Une inhumanité par rapport aux maximes du monde même. Je vous en fais juges : vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins; qu'un autre est fort exact à faire sa cour; que celle-ci a une vertu fort commode; que celle-là est toute pétrie d'humeur, et insupportable dans son domestique, etc.; et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne saurait jamais en faire des saints : cependant, lorsque nous venons vous annoncer ici nous-mêmes que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, et presque toute profane que vous menez, ne saurait être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal, et que vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais de quel côté est ici l'inhumanité et l'injustice? vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques défauts qui vous ressemblent; et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts sans la piété qui les purifie.

Ce n'est pas assez : les gens de bien quittent-ils tout pour se donner entièrement à Dieu? vous dites qu'ils poussent les choses trop loin. Tâchent-ils d'accorder avec la piété les devoirs de leur état, et les intérêts innocents de leur fortune? vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes, et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage; accordez-vous donc avec vous-même.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après bien des délais et des répugnances, prononce enfin seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé, il ne vous en faut pas davantage, vous le rangez parmi les saints, et vous dites qu'il a fait une mort chrétienne : vous sauvez donc l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété; et vous damnez le juste sur les marques les plus légères de l'humanité et de la fai-

blesse, sans songer qu'il est même de votre intérêt de ménager les imperfections des gens de bien ; puisque eux seuls vous épargnent, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes ; je n'en dis pas assez, eux seuls sont vos amis véritables, eux seuls sont touchés de vos maux, et occupés de votre salut.

IIe Partie. *Le monde tourne en ridicule la ferveur et le zèle des gens de bien, et c'est une impiété.* Oui, une impiété : car en effet, les gens du monde font de la religion un jeu et une scène comique, sans penser que par ces dérisions et ces censures, 1° ils persécutent la vertu, et se la rendent inutile à eux-mêmes : car Dieu pour les punir les prive souvent de l'exemple des gens de bien, qui était un moyen de salut que sa bonté leur avait préparé ; ou bien, accoutumés à décrier la vertu et à la tourner en ridicule, si jamais lassés du monde ils veulent revenir à Dieu, le respect humain les arrête, ils n'osent plus changer ni de mœurs ni de langage.

2° Par ces dérisions vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres, qui n'osent se déclarer pour la piété, parce qu'ils craignent de s'exposer à vos railleries profanes, et n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix de Dieu qui les appelle : ainsi, par là, vous anéantissez le fruit de l'Évangile, et rendez notre ministère inutile.

3° Par vos censures vous tentez la vertu, et la rendez insoutenable à elle-même ; car vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes ; vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle, vous suspendez leurs bons désirs ; et par là vous privez l'Église de l'édification de leurs exemples ; les faibles, du secours qu'ils y trouveraient ; et les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendrait. N'est-ce pas là le comble de l'impiété ?

LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

DE LA MORT.

Division. *I. La mort est incertaine : vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre. II. La mort est certaine, vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue.*

Ire Partie. *La mort est incertaine : pensez-y donc, puisque vous ne savez à quelle heure elle arrivera.* Cependant c'est son incertitude même qui fait que nous n'y pensons pas : or, je dis que c'est là de toutes les dispositions la plus téméraire et la moins sensée. En effet, un malheur qui peut arriver chaque jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années ? quoi ! parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire ? ce devrait être tout le contraire. Aussi, le grand motif dont Jésus-Christ s'est servi pour nous exhorter à veiller sans cesse, c'est l'incertitude du dernier jour. Il n'est point en effet de motif plus pressant que celui-là : car si la mort, vue de loin, mais à un point sûr et marqué, nous effrayerait, nous détacherait du monde, nous occuperait sans cesse ; son incertitude, si nous étions sages, devrait faire sur nous des impressions infiniment plus fortes. Remarquez en effet que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage.

1° La surprise de ce dernier jour que vous avez à craindre n'est pas un accident rare ; c'est un malheur familier : il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples, puisque presque tous les hommes sont surpris de la mort.

2° Si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse ; mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché : la mort seule vous découvrira ce secret ; et dans cette incertitude vous êtes tranquille !

3° Dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous les mêmes périls peut nous rassurer, ou des ressources dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pis, la surprise n'est qu'une instruction pour l'avenir. Mais dans l'incertitude terrible de la mort, rien de cela ne s'y trouve, et surtout la surprise est sans retour, parce que nous ne mourons qu'une fois ; et cependant nous ne sommes point alarmés !

Mais sur quoi donc pouvez-vous justifier cet oubli incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour ? sur la jeunesse ? mais la mort respecte-t-elle les âges non plus que les rangs ? Sur la force du tempérament ? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? une étincelle qu'un souffle éteint. Après tout, prolongez vos jours au delà même de vos espérances ; ce qui doit finir peut-il vous paraître long ?

Tirons les conséquences naturelles de l'incertitude de la mort : la première, c'est que la mort étant incertaine, c'est une folie de s'attacher à ce qui doit passer en un instant ; la seconde, c'est que nous devons donc mourir chaque jour, et ne nous permettre aucune action dans laquelle nous ne voulussions point être surpris ; la troisième, c'est que nous ne devons donc pas différer notre pénitence. Voilà les réflexions sages et naturelles où nous doit conduire l'incertitude de notre dernière heure.

IIe Partie. *La mort est certaine : pensez-y donc, parce qu'elle doit arriver.* Rien ne nous effraie tant que ce qui nous rappelle le souvenir de la mort ; aussi, est-ce ce que nous fuyons avec le plus de soin. Mais si ces frayeurs étaient pardonnables à des païens, on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, 1° je veux que vous ayez raison de craindre la mort : mais puisqu'elle est certaine, je ne comprends pas que parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir ; au contraire, plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne le pas perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris.

2° Si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse :

mais pensez-y, n'y pensez pas, la mort avance toujours. Que gagnez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? vous vous vous rendez la surprise inévitable.

3° Quand cette pensée ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient? vous n'êtes pas sur la terre, pour ne vous y occuper que d'images douces et riantes.

Mais, dites-vous, si on pensait tout de bon à la mort, on en perdrait la raison. Mais tant d'âmes fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, en ont-elles perdu la raison? vous en perdriez cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, qui vous séduit; mais vous y acquerriez la véritable sagesse, puisque cette pensée vous apprendrait à regarder le monde comme un exil, les plaisirs comme une ivresse, le péché comme le plus grand des maux, les honneurs et la fortune comme des songes, le salut comme la grande et unique affaire.

Mais, ajoutez-vous, cette pensée, si on l'approfondissait, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes; c'est-à-dire, elle serait capable de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, pour vous faire mener une vie chrétienne seule digne de la raison : voilà ce qu'on appelle des résolutions violentes et extrêmes. D'ailleurs ne craignez rien; quand vous iriez d'abord trop loin, les premiers transports se ralentiront bientôt : prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le relâchement; voilà, indolent et sensuel comme vous êtes, le seul écueil que vous avez à craindre. Outre cela, quelle illusion! de peur de faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout, tandis qu'on ne trouve jamais rien de trop pour le monde.

4° C'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise, tandis qu'il la refuse à tant d'autres : c'est par la pensée de la mort qu'il veut vous ramener à lui; c'est à ce remède que votre salut paraît attaché. Tremblez plutôt que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires, et que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut : ainsi, mettez à profit pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore.

5° Remontez à la source de ces frayeurs excessives, qui vous rendent l'image de la pensée de la mort si terrible; vous la trouverez surtout dans les embarrras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà : purifiez donc votre conscience; alors vous verrez arriver ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement. En effet, qu'a la mort d'effrayant pour une âme juste? elle ne lui ôte que des choses dont l'usage est environné de plaisirs souvent criminels, et qu'elle ne pouvait conserver longtemps, et elle lui rend des biens immuables et des plaisirs éternels, qu'elle goûtera sans crainte et sans remords. Aussi la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes : arrivés à cet heureux moment, ils voient sans regret périr un monde qui ne leur avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'ils n'avaient jamais aimé.

LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

DIVISION. *Trois réflexions renfermeront toute l'histoire de notre évangile. I. Combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre. II. Par quels moyens elle en peut sortir. III. Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Ire RÉFLEXION. *Combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre.*

1° Lazare devenu déjà un amas de vers et de pourriture, répand l'infection et la puanteur : *Jam fœtet;* et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Car il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Or la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie; et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme : car Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement pour ainsi dire de nos cœurs; or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus.

Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie : mais l'habitude du péché, qui est une mort invétérée, va plus loin. Lazare répand l'infection dans le tombeau, parce qu'il y est depuis quatre jours : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Le premier péché, en nous faisant perdre la grâce, nous laisse à la vérité sans vie aux yeux de Dieu; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue : mais à mesure que l'âme persévère dans le crime, tout s'éteint, tout se corrompt en elle, la corruption devient universelle, et change en un spectacle d'horreur et les dons de la grâce, et les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne saurait être longtemps caché, sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour, on ne peut croupir longtemps dans le désordre sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse bientôt sentir : ainsi la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul; or ses excès venant à être connus, servent de modèle en mille lieux, et le spectacle de ses mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troublait encore. Nous ajouterions, si nous l'osions, que la corruption, que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même.

2° Un voile lugubre couvre les yeux et le visage de Lazare : *Et facies ejus sudario erat ligata;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable; cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières : mais à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier; alors tout devient

une occasion d'erreur à l'âme criminelle, parce que tout change de face à ses yeux.

3° Lazare paraît dans le tombeau, les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis;* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté, parce que l'âme fidèle et soumise à Dieu devient indépendante et même maîtresse de toutes les créatures : le pécheur, au contraire, quoiqu'il paraisse vivre sans joug et sans règle, n'est pourtant qu'un vil esclave dépendant de tout, de son corps, de ses passions, de ses biens, de ses amis, de ses ennemis, etc. D'abord la passion ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur; mais dès qu'une fois elle se sent maîtresse, combien nous fait-elle sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude : servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens, par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle, par le sacrifice des devoirs les plus importants à la passion injuste, par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée, etc.

On se plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, et l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de tristesse; mais on conviendrait qu'il ne s'y trouve rien de si triste que ce que l'on éprouve dans le désordre, si l'on osait se plaindre de l'amertume et de la tyrannie de ses passions.

II[e] Reflexion. *Par quels moyens l'âme peut sortir de l'habitude du désordre.*

Le premier moyen, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort : mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Aussi l'illusion dont le démon se sert tous les jours pour rendre inutiles nos désirs de conversion, c'est de nous jeter dans la défiance et le découragement : et là-dessus on s'abandonne à la paresse et à l'indolence; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en coûte à une âme depuis longtemps morte dans le péché, pour revenir à Dieu : mais je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, et non pas son découragement; et que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme *la résurrection et la vie*, avec une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes. En effet, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, il est à croire que le Seigneur n est pas éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la demander : c'est donc à tort que l'état de votre conscience vous décourage, et que vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Je vous réponds comme la mère de Samson à son mari : Si le Seigneur voulait vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur : s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut; il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire, et qui vous trouble. Dieu veut toujours le salut de sa créature; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, et ceci doit bien nous rassurer; que savez vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères, et pour manifester sa gloire?

Second moyen. L'éloignement des occasions qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance; obstacles figurés par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, que Jésus-Christ commande qu'on ôte avant de le ressusciter : *Tollite lapidem.*

Et voilà pourquoi tant de pécheurs passent tristement leur vie à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre; c'est qu'en prenant des mesures de changement, ils ne prennent pas de ces mesures qui éloignent les périls par l'éloignement des occasions : c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. C'est donc une pure illusion de venir nous dire que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? et quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, et à aucune démarche sérieuse de changement? c'est-à-dire que vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien. Commencez par éloigner toutes ces occasions fatales à votre innocence; ôtez la pierre que ferme à la grâce l'entrée de votre cœur : après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage.

Troisième et dernier moyen. Le ministère de l'Église qui délie nos liens; moyen marqué dans l'Évangile par ces paroles que le Sauveur adresse à ses apôtres : *Solvite et sinite abire;* déliez-le, et le laissez aller.

Il n'est pas question ici de vous apprendre que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le ministère de l'Église : vous ne l'ignorez pas. Ce que je dis, c'est que comme Jésus-Christ n'ordonna à ses disciples de délier Lazare qu'après qu'il fut sorti entièrement du tombeau, de même le pécheur d'habitude ne doit espérer d'être délié qu'en se montrant tout entier hors du tombeau de ses désordres : il faut une manifestation universelle qui remonte jusques aux commencements de sa vie, sans compter sur les sacrements qu'il a reçus, et qu'il doit mettre au nombre de ses crimes : Premièrement, parce que n'ayant pas eu de douleur véritable de ses fautes, les remèdes de l'Église, loin de le purifier, ont achevé de le souiller. Secondement, parce que ne s'étant pas connu, il n'a pu se faire connaître. Troisièmement, parce que quand même il se serait connu, comme il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, jamais il ne s'est fait connaître, s'il n'a jamais eu de douleur véritable : et c'est en vain qu'il alléguerait les difficultés d'une telle démarche pour s'en dispenser : les difficultés nous rebutent-elles jamais, lorsqu'il s'agit d'éclaircir nos affaires?

III[e] Réflexion. *Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Le premier motif que le Seigneur paraît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs : et voilà aussi le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur; les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent. Comme tout se fait pour les justes dans l'Église, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux; c'est donc une espérance de conversion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance et les intéresser à leur salut. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde, et qui depuis, touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur, que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie soit de demander continuellement à Jésus-Christ la résurrection de vos frères, et de dire, comme elle : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Mais que les pécheurs, d'un autre côté, ne comptent pas si fort sur les prières des gens de bien, qu'ils attendent d'elles seules le changement de leur cœur, et le don de la pénitence; ce serait une pure illusion : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

Le second motif. C'est de ranimer la tiédeur et la lâcheté des justes, comme Jésus-Christ en ressuscitant Lazare voulut réveiller la foi de ses disciples encore faible et languissante. *Gaudeo propter vos,* leur dit-il, *ut credatis.* En effet, il opère des conversions soudaines et surprenantes, aux yeux de ceux qui marchent depuis longtemps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, leur tiédeur et leur indolence.

Troisième motif. La justice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces juifs incrédules qui furent témoins de la résurrection de Lazare, une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité. Et c'est là, en effet, le seul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs; ils ne font que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut, ils paraissaient touchés de ses égarements et de son ignominie; mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, ils deviennent les censeurs de sa piété même, et ils trouvent dans les miracles mêmes de la grâce, si capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

DIVISION. *Les hommes se rassurent sur mille abus que le monde autorise, ou parce que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'ils sont dans la bonne foi, ou bien à cause de l'obscurité de l'Évangile, auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or, la loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes. I. Elle est évidente dans la conscience du pécheur; et par là elle jugera la fausse sécurité, ou la prétendue bonne foi des âmes mondaines. II. Elle est évidente dans la simplicité de ses règles; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs.*

Ire PARTIE. *La loi de Dieu évidente dans la conscience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la loi de Dieu; sa conscience rend un double témoignage à cette loi divine : premièrement, un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes; secondement, un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

1° Un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes. La loi d'un Dieu sage et bon doit avoir un caractère d'équité qui règle tous les devoirs, et un caractère de bonté qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur à la pratiquer; et c'est en effet ce que nous sentons au fond de nos cœurs par rapport à la loi de Dieu. Nous sentons que ses règles sont justes et raisonnables; qu'elle n'ordonne aucune vertu qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que les passions qu'elle interdit sont la seule source de tous nos troubles; et que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur : voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les passions peuvent nous faire secouer le joug des règles saintes; mais elles ne peuvent réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres : nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions; et nous avons beau faire, nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières, de manière que la loi nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles. Et d'où vient cela, sinon de ce que tous les préceptes de la loi de Dieu ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; qu'ils sont les remèdes de nos maux les plus secrets, et les secours de nos penchants les plus justes, comme les païens eux-mêmes l'ont reconnu?

Mais, dit-on, c'est la nature qui est notre première loi; et des penchants de plaisir nés avec nous ne sauraient être des crimes. C'est là une impiété qui n'est que dans le discours; c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret : et la preuve, c'est que ces pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisaient une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu, après être revenus de leurs égarements, ont avoué qu'ils n'avaient jamais pu réussir à effacer la règle et la vérité du fond de leur âme, et que leur incrédulité apparente cachait les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte partout, dit l'Esprit saint, un témoignage de condamnation contre lui-même; et par l'ennui et la tristesse qui l'accompagnent, il vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous était destiné sur la terre.

2° La conscience rend un témoignage de sévérité à l'exactitude des règles de la loi de Dieu. Nous nous rendons ce

témoignage à nous-mêmes, et nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses; que partout nous nous retrouvons faibles, et toujours opposés à l'ordre et au devoir. Donc, nous sentons que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, et nos penchants et nos plaisirs, de ses règles et de ses devoirs; et lorsque dans les actions douteuses, nous nous déterminons en faveur de nos penchants, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes. Aussi êtes-vous jamais calmes, quoi que vous en disiez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, etc.; et dans ces moments où, touchés plus vivement de la grâce, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? Ne blâmez-vous pas, et ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements dont vous nous faites sans cesse l'apologie? Vous sentez donc que l'Évangile exige de vous et de ces personnes quelque chose de plus que ce que vous faites, et vous rendez malgré vous témoignage à sa sévérité. Mais de plus, si au lieu des maximes saintes que nous vous annonçons dans ces chaires chrétiennes, nous venions vous prêcher ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde, vous dire que l'Évangile n'est pas si sévère qu'on le publie, que Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage; que penseriez-vous de nous? Ou vous ririez de notre ignorance, ou vous auriez horreur de la profanation de notre ministère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons, quelque sévères qu'elles soient, et votre conscience leur rend témoignage.

IIe Partie. *La loi de Dieu est évidente dans la simplicité de ses règles; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées, et les fausses interprétations des pécheurs.* L'Évangile nous a été donné pour régler nos mœurs et nos devoirs. Jésus-Christ aurait-il voulu y laisser des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il était venu combattre? D'ailleurs, c'est Jésus-Christ qui est l'auteur de l'Évangile : il a prévu par sa lumière tous les doutes que l'esprit humain pouvait opposer à sa loi : ainsi, il l'a concerté d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorants comme les plus habiles ne peuvent y méconnaître ses volontés. Si les mystères y sont obscurs, les règles des mœurs y sont formelles et précises. Ce n'est pas qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations : mais, et ceci mérite une grande attention : Je dis,

1° Que si, sur le détail des devoirs, la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais; que l'on voit bien toujours de quel côté penche l'Évangile; que les règles s'éclaircissent toutes les unes les autres; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières; et qu'enfin, si la loi peut nous paraître quelquefois équivoque, l'intention du législateur par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Je dis, 2° Que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs : et la preuve, c'est que les âmes mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs; tandis que les âmes fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil; mais elle a beau luire et briller, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Père; ôtez-en le bandeau fatal des passions, alors vous verrez clair dans vos devoirs. Aussi voyons-nous tous les jours qu'à mesure que les passions diminuent dans une âme, ses lumières croissent, et elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si longtemps sur des devoirs qui lui paraissent alors si évidents et si incontestables. Est-ce la loi de Dieu qui devient plus évidente? non, c'est l'âme qui se dégage, et sort de ses ténèbres. Et ce qui prouve encore que ce sont les passions toutes seules qui obscurcissent la loi de Dieu à nos yeux, et forment nos doutes, c'est que sur les points de la loi, sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants.

Je dis, 3° Qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui est incontestable dans l'Évangile, et vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis, 4° Que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne, c'est que l'Évangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles : on passe toute la vie à acquérir des connaissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut.

Je dis, 5° Que quand même il se trouverait encore quelque chose d'obscur dans la loi de Dieu elle retrouve toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère. Jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, parce que jamais siècle ne fut plus éclairé que celui-ci; et quoiqu'on ne puisse nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

(Second Sermon.)

SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Division. *Le monde oppose trois prétextes à l'immutabilité de la loi de Dieu : le prétexte des mœurs et des usages, le prétexte du rang et de la naissance, le prétexte des situations et des inconvénients. Or, I. La*

loi de Dieu est immuable dans sa durée : donc, les mœurs et les usages ne sauraient la changer ; II. La loi de Dieu est immuable dans son étendue : donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même ; III. La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations : donc, les inconvénients, les perplexités n'en justifient jamais la plus légère transgression.

Ire Partie. *L'Évangile, la loi de Jésus-Christ est immuable dans sa durée.* Elle ne change point, parce que les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Telle les premiers fidèles la reçurent à la naissance de la foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour, telle enfin les bienheureux dans le ciel l'adoreront et l'aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siècles, le zèle ou la complaisance des hommes n'ajoutent ou ne diminuent rien à son indulgence ou à sa sévérité : cependant, lorsque les ministres nous représentent quelquefois, dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Évangile exactement remplis, pour nous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les nôtres, combien nous sommes loin du royaume de Dieu ; non-seulement nous ne sommes point effrayés de nous trouver si dissemblables à eux, qu'on croirait à peine que nous fussions disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi ; mais nous leur reprochons de rappeler sans cesse ces premiers temps et l'Église primitive, comme s'il était possible de régler nos mœurs sur des mœurs qui sont désormais impraticables ; nous prétendons que les temps sont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, et que ce serait les désespérer, que de vouloir les ramener à la vie des premiers siècles.

Mais, 1° Les temps et les années, qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-ils altéré celle de l'Évangile ? Jésus-Christ prédit que dans les derniers temps, il ne se trouvera presque plus de foi sur la terre ; mais ajoute-t-il qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcherait quelque chose de la sévérité de son Évangile ? ou plutôt n'ajoute-t-il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer, pour se mettre à couvert de la corruption générale ?

2° Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Évangile n'aient été faits que pour le premier âge de la foi, où les hommes étaient chastes, innocents, charitables, fervents ; et que Jésus-Christ ait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence ? Où serait l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne ?

3° Nos usages n'étaient pas établis du temps de nos pères, et sans doute ils ne passeront pas jusques à nos derniers neveux ; ils ne sont pas même communs à tous les peuples. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre règle, ni la changer : autrement, il faudrait un Évangile pour chaque siècle et pour chaque peuple, au lieu que la règle est de tous les temps et de tous les lieux. Donc, de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Évangile : il faut donc juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles, et non pas des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages.

Ne disons donc plus que les temps ne sont plus les mêmes ; mais la loi de Dieu n'a pas changé. Ne disons plus que les chrétiens des premiers temps avaient ou plus de force, ou plus de grâce que nous. Hélas ! ils avaient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde. Du reste, nous avons les mêmes sources de grâce qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime. S'il y a quelque différence entre les premiers chrétiens et nous, c'est que ce n'étaient pas seulement de seuls usages arbitraires qu'il fallait éviter, ou les dérisions du monde qu'ils avaient à craindre ; c'étaient les supplices les plus cruels auxquels il fallait s'exposer. Cependant l'Évangile qui pouvait autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle.

IIe Partie. *La loi de Dieu est immuable dans son étendue.* La loi de Moïse était pour un peuple seul : mais Jésus-Christ est un législateur universel ; il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple ; de tous les états et de toutes les conditions, ne former qu'un corps, animé par le même esprit, et gouverné par les mêmes lois. Cependant une autre illusion ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle s'adoucit en faveur du rang et de la naissance ; et que les mœurs attachées à la grandeur par l'usage, en rendant l'observance presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente.

Mais si l'Évangile est la loi de tous les hommes, les grands ont promis sur les fonts sacrés de l'observer, tout comme le peuple ; et l'Église, en les recevant au nombre de ses enfants, ne leur a pas proposé d'autres vœux à faire, et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Évangile ; ils se réduisent à deux points : les uns sont proposés pour combattre et affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant ; les autres, pour perfectionner cette première grâce du chrétien que nous avons reçue dans le baptême : la violence, le renoncement, la mortification, sont de la première espèce de devoirs ; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le désir des biens invisibles, sont de la seconde : voilà tout l'Évangile. Or, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs dont le rang et la naissance puissent dispenser les grands ? Au contraire, plus ils sont élevés, plus leur élévation leur fournit de raisons de pratiquer ces devoirs, tant à cause des périls auxquels leur état les expose, que parce qu'ils doivent des réparations plus rigoureuses à la justice de Dieu, à cause des crimes et des excès presque inséparables de la grandeur. Aussi nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Évangile, propose aux princes du peuple, et aux grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple ; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent ; et ses ennemis eux-mêmes lui rendent cette justice, qu'il enseignait la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avait égard ni au rang, ni aux personnes. D'où vient qu'après sa mort, l'Évangile parut une doctrine descendue du ciel, sinon parce qu'annonçant aux grands et aux

puissants des maximes tristes et crucifiantes, incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas d'embrasser une loi qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettait pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas qu'aux pauvres et au simple peuple? Mais il n'y aurait eu rien de surprenant et de divin dans la conversion des riches, si la doctrine qu'ils auraient embrassée les distinguait du peuple par une plus grande indulgence, et si ce qui est voie de perdition pour les pauvres, était pour eux seuls la voie du salut.

D'ailleurs, si l'Évangile avait des distinctions à faire et des complaisances à accorder, serait-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance? Quoi! il conserverait toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux, et il n'exigerait rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par les plaisirs!

III[e] Partie. *La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie : donc, les inconvénients, les perplexités n'en justifient jamais la plus légère transgression.* Cependant tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la loi de Dieu. Les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu serait injuste, et exigerait trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usait d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds : 1° Que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en parallèle avec notre âme, ne doit être compté pour rien.

2° Que comme la loi a toujours du moins la sûreté pour elle contre le prétexte, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

3° Que l'Évangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvénients certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles et commodes; mais au contraire, nous montrer une voie rude et malaisée à tenir : ainsi, ce que nous appelons inconvénients et extrémités inouïes, ne sont au fond que l'esprit de la loi, et la fin que Jésus-Christ s'était proposée en nous la donnant. D'ailleurs, il est certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; et la vertu ressemblerait au vice, si elle ne trouvait au dehors et au dedans de nous que des facilités et des convenances. Jamais les justes n'ont été paisibles observateurs des règles saintes.

Enfin, convenons que ce sont nos passions seules qui forment les inconvénients qui nous autorisent à chercher des tempéraments et à nos devoirs, et à la loi de Dieu : ainsi, mourons au monde, et à nous-mêmes; alors tout nous paraîtra possible, les difficultés s'aplaniront en un instant; et ce que nous appelons inconvénients, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice.

LE LUNDI DE LA PASSION.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Division. *Nous perdons le temps sans regret, ou nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas. I. Connaissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas, parce qu'il est court. II. Connaissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver.*

I[re] Partie. *Connaissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable. Premièrement, il est le prix de l'éternité. Secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Troisièmement, enfin, il est irréparable; et ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource.

1° Le temps est le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naissance, comme notre premier père, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même que nous l'avons reçue; bien plus, autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle aurait dû dans le moment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation et de notre mort n'est suspendu que parce que Jésus-Christ est mort à notre place : outre cela de combien de maladies, de périls, d'accidents, la bonté de Dieu nous a-t-elle délivrés jusques ici? La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine; chaque moment où nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne nous l'accorde que pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avons fait de celui qui s'est écoulé jusqu'à ce jour : donc passer ce temps et ces moments en inutilités, n'est-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde, prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité? Nous regarderions comme un insensé un homme qui laisserait inutile un trésor immense dont il serait héritier, sans l'employer, ou pour établir sa fortune, ou pour s'élever aux honneurs : quelle folie donc à nous de ne faire aucun usage du temps, qui est un trésor tout autrement estimable, dont nous avons hérité; puisqu'il peut nous servir, non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais pour nous placer au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ, dans cette société immortelle de bienheureux qui seront tous rois, et cela, pendant toute l'éternité? Cependant, ce temps dont il n'est point d'heure et de moment, qui, mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel, dont la moindre perte devrait nous causer les regrets les plus vifs et les plus cuisants; ce temps nous est à charge, il fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

2° Le temps est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue suite de siècles, du moins les jours et les moments perdus ne

formeraient qu'un point imperceptible dans un si grand espace, et nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; mais nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins du corps, et aux bienséances; que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? et nous ne savons quel usage faire de ce peu qui nous reste; et nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la durée. Que nous sommes dignes de pitié! Car, ne devrions-nous pas penser que dans ce peu de temps que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier? Dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie : comment donc peut-il nous rester du temps pour des plaisirs et des inutilités dans une vie aussi courte et aussi criminelle? Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé; on nous laisse encore un jour pour changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique nous est à charge, et nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; nous cherchons comment l'abréger, et nous arrivons au soir, sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous a laissé, que de nous être rendus encore plus criminels! Et que savons-nous si même l'abus que nous en faisons n'obligera pas la Justice divine à l'abréger? les morts soudaines et imprévues étaient autrefois des accidents rares; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des moments vides dans la journée, qu'il faut savoir s'amuser, et passer le temps à quelque chose. Quoi! le temps est si court, vos obligations si infinies, et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? On est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose? Eh! le chrétien, l'héritier du ciel, n'est-il sur la terre que pour s'amuser? Ce n'est pas que je ne convienne qu'il y a des délassements innocents dans la vie : mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés, et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel; ou si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes.

3° Le temps est irréparable : Premièrement, parce que sans doute Dieu a attaché à chacun des moments de notre vie, des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification : or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étaient attachées, le sont aussi pour nous. Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devrait nous avancer vers le ciel : or, les jours et les moments perdus nous laissent en arrière : ou nous ne fournirons point le reste du chemin que nous avons à faire, ou il faudra consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troisièmement, parce qu'il faut que le péché soit puni pour être effacé : or, en certaine saison de la vie, on n'est plus capable des œuvres de pénitence et de satisfaction : et on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impossible; mais c'est vous-même qui vous êtes mis dans cette impossibilité; or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

IIe Partie. *Connaissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut.* L'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments, c'est de les remplir dans l'ordre, et selon la volonté du Seigneur, qui nous les donne. Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps? il consiste :

1° A nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état, les soins et les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment, et à ne pas chercher les places et les situations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parce qu'en rentrant au dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, des réflexions tristes. Nous cherchons donc l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations et dans des distractions éternelles : mais nous nous trompons. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et ce n'est que pour les âmes justes que le temps ne pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage : or, outre que l'inquiétude, par ses agitations et son inconstance, ne saurait nous faire trouver cette paix et cette joie qui ne se trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, elle ne sanctifie pas non plus l'usage de notre temps, puisqu'une vie de dérangement est entièrement opposée à cette vie d'ordre et de règle que Dieu exige de nous.

Les passions nous mettent aussi dans un mouvement perpétuel; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeunese à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : on croit bien employer son temps; mais on prend encore le change en cela, parce qu'on se livre aux affaires, on se charge d'un emploi sans consulter ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée, que Dieu ne demandait pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2° L'ordre qui doit régler et sanctifier l'usage de notre temps, consiste à regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées de nos occupations, celles que nous devons à notre salut : c'est l'unique moyen de réparer en quelque manière la dissipation de cette partie de notre vie que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : toutes nos autres occupations nous paraissent essentielles, nous n'oserions y toucher; et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce que l'on retranche ce sont les soins du salut : on ne trouve jamais de temps pour cela; et si l'on donne quelques moments à Dieu, ce sont ceux dont le monde ne veut plus, et dont nous

sommes peut-être embarrassés. Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut. Il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre, et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut. Cependant les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers; ils ne sont pas dignes de nous : les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée : car nous nous devons à Dieu avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches; Dieu a les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison; c'est donc pour Dieu premièrement que nous devons en faire usage, et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

On dira qu'on croit, en remplissant les devoirs pénibles et infinis de son état, servir Dieu et travailler à son salut. Il est vrai : mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi et dans un esprit de religion et de piété, car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui. Cela étant, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde! On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes; mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, c'est devant Dieu une vie perdue. En effet, serait-il juste qu'il nous tînt compte, au jour terrible, de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever sur la terre, et qu'il mît au nombre de nos œuvres de salut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil ou l'intérêt pour principe? Tout ce qui n'est pas fait pour le ciel, temps perdu pour l'éternité.

LE MARDI DE LA PASSION.

DU SALUT.

DIVISION. *I. Il faut travailler au salut avec vivacité pour ne pas se rebuter. II. Il faut y travailler avec prudence pour ne pas s'y méprendre.*

Ire PARTIE. *Travailler au salut avec vivacité.* Le salut est la grande affaire où il s'agit de tout pour nous; rien donc ne devrait nous intéresser davantage en cette vie; cependant nous travaillons à cette grande affaire sans estime, sans goût, sans préférence; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1° Sans estime. Le monde, par une erreur digne de larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas; les actions de la foi toutes seules, qui demeurent éternellement, passent pour des occupations oiseuses et obscures, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes : voilà la première raison pourquoi nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, c'est que nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise. Or, faut-il combattre une illusion si indigne même de la raison? Car si ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'est la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes, les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, et survivront à la ruine entière de l'univers : si c'est la récompense qu'on nous propose, c'est Dieu même qui sera sa récompense : si c'est la dignité des occupations auxquelles on nous engage; dans l'affaire du salut tout est grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité. Cependant si nous avons des concurrents dans le monde plus heureux et plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité; mais lorsque les complices de nos plaisirs viennent à rompre généreusement tous les liens honteux des passions, hélas! ou nous censurons leur conduite, ou nous ne songeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laisser vacantes, sans jamais porter envie à leur nouvel état. D'où vient cela, sinon de ce que nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut?

2° Nous travaillons au salut avec indolence, parce que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. Dans nos journées tout a son temps et ses moments marqués, non-seulement les devoirs, mais les bienséances, les inutilités et les plaisirs même : mais où plaçons-nous l'affaire du salut? quel rang lui donnons-nous? Si nous faisons quelque chose pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple? les moments sont pour Dieu; la vie tout entière est pour le monde et pour nous-mêmes. Vous le sentez bien, et vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupant presque tout entiers, il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais pour vous calmer, vous dites que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire. Et voilà ce qui vous abuse, de regarder le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé; au contraire, vous pouvez en faire des moyens de sanctification, et y exercer toutes les vertus chrétiennes, à l'exemple de Joseph, de cet officier de la reine d'Éthiopie, qui était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume, et de tant d'autres qui dans la même situation où vous êtes, dans une vie aussi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure et chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une preuve qu'on ne veut pas encore changer son cœur : aussi lorsque l'on vous dit que le salut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les autres, vous sortiriez de l'ordre de Dieu; on veut seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Attendre que vous soyez plus tranquille pour être plus homme de bien, c'est premièrement une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence; secondement c'est faire outrage à la religion de Jésus-Christ, et justifier les reproches que les païens faisaient contre elle, comme si elle eût été incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille.

Désabusez-vous donc, ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants qui sont pour vous des écueils : or, quand vous serez libre d'embarras, votre cœur sera-t-il libre de passions? au contraire, elles n'en seront que plus vives et plus indomptables, parce que ne trouvant plus de quoi s'occuper au dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3° Nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, parce que nous accomplissons les devoirs de religion sans plaisir, sans goût et comme à regret; tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît. Mais premièrement, vous êtes injuste d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption : ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre goût qui est déréglé; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux; voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement, le joug du Seigneur n'est pour vous dur et accablant, que parce que vous le portez trop rarement; vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids : il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits. Troisièmement, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, parce que vous ne les accomplissez qu'à demi; il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; et d'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore; or un cœur divisé, et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon Jésus-Christ, qu'un lieu de trouble et de désolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur et sans réserve, et vous le servirez avec allégresse.

II[e] Partie. *Il faut travailler à l'affaire du salut avec prudence pour ne pas s'y méprendre.* C'est un entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles : eûmes-nous jamais besoin de tant de circonspection et de prudence? Mais à quoi doit nous porter cette prudence? à deux choses qui ne sont que les règles communes que les enfants du siècle suivent eux-mêmes dans la poursuite de leurs prétentions.

1° C'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent, les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité, ne donner rien à l'opinion et à l'exemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de suivre, lorsqu'il s'agit d'affaires temporelles : mais dans l'affaire du salut, cette règle est négligée; nul n'examine si les voies sont sûres, et on ne demande point d'autre garant de leur sûreté que la foule qu'on voit marcher devant soi. On adopte sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis; on ne daigne pas se demander à soi-même si on ne se trompe point; en un mot, on ne fait pas même usage de sa raison.

2° C'est lorsqu'on se détermine de ne laisser rien à l'incertitude des événements, et de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde; mais s'agit-il des affaires de l'éternité, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut comme il a toujours l'amour-propre pour soi, il a toujours aussi la préférence, quoique nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choisissons. Car il n'est guère de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : cependant partout nous résistons à nos propres lumières, partout nous préférons le péril à la sûreté : dans toutes nos actions nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; tous nos doutes se bornent à nous demander si se permettre une telle chose est un crime ou une simple offense, et notre conscience ne peut jamais nous rendre ce témoignage que dans une telle occasion, nous nous sommes déterminés pour le parti où il n'y avait point de péril.

LE MERCREDI DE LA PASSION.

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

Division. *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie ne doivent point être un prétexte, ou d'abandonner Dieu quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir quand on a commencé à le connaître : I. Parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie; II. Parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure; III. Parce qu'ils le sont moins que ceux du monde; IV. Parce que quand ils le seraient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.*

I[re] Réflexion. *Les dégoûts sont inévitables en cette vie.* Ils sont une suite nécessaire de l'inquiétude du cœur, qui cherche à se fixer, et qui ne le saurait dans toutes les créatures qui l'environnent; qui dégoûté de tout le reste s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le posséder en cette vie, autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisait des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : mais consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet; vous verrez que nul n'est heureux ici-bas, que chacun se plaint et que la terre est la patrie des mécontents : ainsi les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs, Dieu en laissant ici-bas les âmes les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent et désagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie misérable, et nous faire soupirer après notre délivrance, et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles, elle deviendrait une récompense temporelle; on ne chercherait plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre.

Les justes vivent de la foi; or la foi espère, et ne possède pas encore; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage; le présent n'est point pour eux : c'est ici le temps des tribulations et des amertumes; c'est ici un exil et une terre étrangère, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls : or n'est-il pas injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu? Attendons patiemment les jours de paix et de joie qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne serions pas plus heureux, nous ne ferions que changer de supplice.

IIe Réflexion. *Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.* Il y a des dégoûts à essuyer dans la vertu, on en convient; mais 1° du moins on y est à couvert des dégoûts du monde et des passions; et quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu que de secouer le joug du monde, la destinée d'une âme juste serait toujours digne d'envie, quelles que pussent être les amertumes de la vertu.

2° Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions et des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit en soumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes.

3° Ces répugnances et ces dégoûts qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais qui servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage : ainsi les amertumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage; ce ne sont pas des dégoûts du monde, dont il ne reste jamais que l'amertume.

4° Je pourrais ajouter que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances; que si notre cœur n'avait pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant que les plaisirs de l'innocence, parce que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité; que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes sur tout le détail de la vie chrétienne, parce qu'étant nés avec des passions plus vives, un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, et nous y étant livrés pendant longtemps, le sérieux de la piété nous paraît triste et insoutenable : ce qui montre combien c'est un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté, et que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parce que plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais, après tout, est-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service? Si nos serviteurs osaient nous dire qu'ils s'ennuient en nous servant, quelque bien fondés qu'ils fussent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des insensés; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer.

Or Dieu ne paye-t-il pas assez bien ceux qui le servent? ne les comble-t-ils pas de bienfaits? et ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'ils s'ennuient à son service?

IIIe Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde.* Je pourrais appeler le monde lui-même en témoignage. Qu'est-ce que la vie du monde? qu'un ennui continuel, qu'un vide éternel, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'inutilités; qu'un flux et reflux éternel de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances, etc. Quelle comparaison entre les fureurs des passions et les peines légères de la vertu! entre les remords affreux de la conscience, et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Aussi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils servent; mais trouvez, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu, qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes, qui envient la destinée du monde? On a vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir et par dégoût du monde des partis extrêmes; mais a-t-on jamais vu des justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? Ils se plaignent quelquefois de leurs peines, à la vérité; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions. Ils sentent ce que le monde appelle la pesanteur du joug de Jésus-Christ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, premièrement, les violences de la vertu sont volontaires, et en cela infiniment plus douces; mais les dégoûts du monde sont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne sont amères qu'aux sens; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les passions, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume. Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches, parce que plus on réprime les passions, plus elles deviennent dociles; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes passions, nous laissent toujours les mêmes amertumes. Quatrièmement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement et notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IVe Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne fournit point de remèdes, mais dans la vertu il n'est point de peine qui n'ait sa consolation : Premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Secondement, la certitude que nos peines

ne sont pas perdues. Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui en nous refusant les consolations sensibles de la vertu, consulte plus nos intérêts que nos penchants. Quatrièmement, les grâces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre. Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse. Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions. Septièmement, la foi qui nous rapproche l éternité, et nous découvre le néant de tout ce qui passe. Que de ressources pour un cœur fidèle! et par conséquent quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime!

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; et les premiers fidèles qui sacrifiaient pour Jésus-Christ leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne se plaignaient pas de l'amertume de son service, et ne croyaient pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses: ne devrions-nous pas en rougir?

Cessons donc de nous plaindre de Dieu; servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ses consolations à notre faiblesse; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore, qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs et nos hommages.

LE JEUDI DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Division. *Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premièrement, ils se figurent la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, et ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur et sans consolation; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement les trouvent peu sensibles, parce qu'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés. I. Sa pénitence non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. II. Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.*

Ire Partie. *La pénitence de la pécheresse, non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare tous;* et c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.

1° Elle avait fait un injuste usage de son cœur; il n'avait jamais été occupé que des créatures; et née pour n'aimer que Dieu seul, il était le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu son Sauveur, *ut cognovit,* dit l'Évangile, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur: première réparation de sa pénitence, son amour. Ne dites donc pas lorsqu'on vous propose son exemple à suivre, que vous ne vous sentez point né pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitents. Eh quoi! votre cœur ne serait pas fait pour aimer son Dieu? vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge?

2° Elle avait fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avait fait les instruments de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avait abusé dans ses égarements. Car ce ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour; ce sont les sacrifices. Or, ces sacrifices, elle les pousse non-seulement jusques à renoncer aux choses visiblement criminelles: elle en retranche même celles qui auraient pu passer pour innocentes, parce qu'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle aurait pu avoir d'en user encore. Et en effet, comme le pécheur en abusant des créatures perd le droit qu'il avait sur elles; tout ce qui est permis à une âme innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence: en vain paraissez-vous revenu des égarements grossiers des passions; si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachements conservés ne seraient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent.

3° Elle avait fait servir jusque-là, par un assujettissement indigne, tous ses sens à la volupté et à l'ignominie: elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût des ministères les plus tristes, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant: troisième réparation de sa pénitence. Et en effet il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont les plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Autrement en vous épargnant, vous deviendrez malheureux: car dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter et multiplier ses sacrifices, et tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4° Le dernier désordre enfin qui avait accompagné son péché, était un scandale public dans le déréglement de sa conduite: scandale de la loi qui se trouvait déshonorée dans l'esprit des païens répandus dans la Palestine; parce que témoins des égarements de notre pécheresse, ils en prenaient occasion de blasphémer le nom du Seigneur et de mépriser la sainteté de sa loi: scandale du lieu; car ses égarements avaient éclaté dans Jérusalem, la capitale du pays, d'où le bruit de tels événements se répandait bientôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ces scandales par sa pénitence: le scandale de la loi; ne se contentant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion, et d'une manière extérieure et pharisaïque, mais venant reconnaître Jésus-Christ qui en était la fin et l'accomplissement; au lieu que souvent nous devenons superstitieux sans de-

venir pénitents, et nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fausse dévotion. Le scandale du lieu : cette même cité qui avait été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence; et elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement, ceux qui l'avaient été de ses crimes : elle n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avait pas été dans le mal; au lieu que nous, souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu; et les yeux du public qui ne paraissaient pas redoutables dans nos égarements, le deviennent dans notre pénitence.

IIe Partie. *Les consolations et les nouveaux plaisirs que la pécheresse trouve dans sa pénitence.* Elle est heureuse avec Jésus-Christ, par les mêmes endroits qui avaient fait ses malheurs dans le crime.

1° Un amour injuste avait fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs : la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau, d'avec cet amour profane qui jusque-là avait occupé son cœur. Premièrement, différence dans l'objet : elle s'était attachée dans son déréglement, à des hommes corrompus, inconstants, perfides, etc.; sa pénitence l'attache à Jésus Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de sa passion l'avait engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison; et cela pour des hommes en qui elle ne trouvait d'ordinaire que de l'ingratitude; au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. Troisièmement enfin, différence dans la certitude de la correspondance : l'amour de notre pécheresse pour les créatures avait toujours été suivi des plus cruelles incertitudes; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée.

2° La seconde consolation de sa pénitence, c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jésus-Christ tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs; elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines. On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre pécheresse en sacrifiant ses passions, et tout ce qui les suit, met aux pieds de Jésus-Christ ses liens, ses troubles, ses servitudes, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or quand la vertu n'aurait point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions, de ne faire plus dépendre son bonheur, de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures, etc.? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse, *allez en paix.* Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie.

3° Enfin son péché l'avait avilie aux yeux des hommes; car le monde qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse si méprisée, si décriée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur; il la loue par les endroits même les plus glorieux selon le monde : la bonté de cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour; il l'élève au-dessus du pharisien, etc. Tel est le pouvoir admirable de la vertu; elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes; elle rétablit une réputation perdue; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles : enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avaient attiré de honte et de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finissions notre honte et notre inquiétude avec nos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous alarment? mais plus nous différons, plus elles grossissent. Craignons-nous de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence? Puisque nous avons pu porter jusques à ce jour les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignons plus celles de la vertu; d'autant plus que la grâce adoucit et rend aimables les peines de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

LE JOUR DES RAMEAUX.

DE LA COMMUNION.

Division. *Trois sortes d'épreuves sont nécessaires, pour s'approcher dignement de Jésus-Christ. I. Une épreuve de changement. II. Une épreuve de pénitence. III. Une épreuve de ferveur.* Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.

Ire Partie. *Une épreuve de changement.* Ainsi, si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grâce de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jésus-Christ vous est interdite. Comme c'est un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-vous à l'autel un cœur véritablement pénitent et changé? Examinons vos démarches. Vous allez confesser vos iniquités aux pieds d'un prêtre : je pourrais vous demander si vous choisirez le plus habile et le plus éclairé; si dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même, et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes : mais je vous demande, si venant mettre vos péchés aux pieds d'un prêtre, vous venez y laisser vos passions? Si vous portez au tribunal ce désir sincère de réparer le passé; si vous prenez tout de bon des mesures pour commencer, pour vous retirer sans délai des occasions; si vous arrangez déjà par avance dans votre esprit, vos devoirs, vos liaisons, en un mot tout le détail de vos mœurs, etc.? Car voilà les soins et les inquiétudes qui oc-

cupent une âme touchée, sur le point d'une sincère conversion; et ce n'est que par là que vous pouvez connaître si vous êtes revenu de bonne foi de vos égarements, et si vous êtes une nouvelle créature. Car si vous ne mettez entre vos désordres et votre confession, que l'intervalle d'un léger examen; si au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout doit aller encore le même train; si on ne doit pas avoir plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés; en vous approchant de l'autel, vous venez manger et boire votre condamnation. Peut-on croire en effet, que ce court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, ait été précisément le moment de votre justification? Ce n'est pas qu'on prétende que la divine eucharistie doive vous établir dans un état de justice tellement fixe et permanent, que vous ne puissiez plus en déchoir : qui ne sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre? Mais on voudrait au moins qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, dit Jésus-Christ, demeure en moi et je demeure en lui. Il ne dit pas, Il s'unit à moi; mais, Il y demeure, et je demeure en lui. Donc, dit saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, il a mangé et bu sa condamnation.

Ainsi voulez-vous savoir si, dans ces jours solennels, vos communions sont des profanations ou des grâces? voyez quel en est le fruit, et quels changements elles opèrent en vous : si au sortir de l'autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

II[e] Partie. *Une épreuve de pénitence.* Sans vouloir rappeler ici l'ancienne pratique de l'Église, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous alliez d'abord recevoir Jésus-Christ? ne devez-vous pas au moins avant de vous consoler avec les justes, répandre quelque temps des larmes avec les pénitents? au sortir du tribunal, la communion vous tiendrait-elle lieu de pénitence? elle qui doit en être la récompense et la consolation, comme disent les saints. Un pécheur invétéré n'arrivait autrefois à l'autel qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières : mais parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous ne devez pas supposer, qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis : l'usage n'a rien changé à la loi : l'Église s'est relâchée sur les épreuves publiques; mais elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières; parce que le corps de Jésus-Christ n'exige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Église a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale, afin d'apprendre aux fidèles qu'il doit y avoir un intervalle entre les désordres et la table du Seigneur.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que les lois de l'Église sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'on s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion pour un grand pécheur doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Église presse, et ne laisse pas de lieu au délai et aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne foi que l'Église regarde une communion indigne comme l'accomplissement du devoir pascal, et qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles? En communiant même indignement, vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paraît; mais vous n'évitez pas les anathèmes du ciel, qui juge des profanations secrètes. Eh! l'Église aurait-elle prétendu, en faisant une loi de la participation du corps du Seigneur, autoriser la témérité et les profanations des pécheurs! Elle vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels; mais elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable : et elle vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état : elle consent que ses ministres vous marquent un autre temps que le sien pour satisfaire au devoir pascal. Votre pâque véritable sera le jour où vous communierez dignement : l'Église n'en connaît point d'autre; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

III[e] Partie. *Une épreuve de ferveur.* C'est cette ferveur si nécessaire qui manque pourtant à la plupart des pécheurs dont nous parlons, et qui fait craindre qu'ils ne viennent manger et boire leur condamnation. Car quel est le motif qui les conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de leur faiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à les fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? Hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte : cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous leurs plaisirs : et ce n'est enfin que la crainte des foudres et des anathèmes de l'Église, qui les traîne malgré eux au festin du père de famille. Ils ne sentent pas que la privation du corps de Jésus-Christ est la plus terrible peine dont l'Église puisse frapper ici-bas les fidèles; puisque la divine eucharistie est la seule consolation de notre exil, le remède journalier de nos faiblesses, et la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, disent-ils, des dispositions si parfaites pour en approcher : il est vrai; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine eucharistie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déjà ébauchées; et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente; plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans notre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie. Aussi les communions au temps pascal ne sont inutiles, ou plutôt pernicieuses, qu'à ces âmes mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, et qui attendent la loi de l'Église pour s'y résoudre.

Nos pères autrefois s'éloignaient de leur patrie et de leurs enfants; nos rois s'arrachaient aux délices de leur cour et traversaient les mers, pour aller dans cette terre

consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds : en la voyant, ils versaient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion, et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, et les prodiges d'un si bon maître. Il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostôme à son peuple : venez à l'autel; ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même : tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. Un si grand avantage devrait enflammer nos désirs, et nous attirer avec empressement à la table sacrée. Cependant nous regardons le devoir pascal comme une servitude pénible; nous en faisons un devoir de pure bienséance; nous n'y venons que comme des esclaves; et la table de Jésus-Christ serait abandonnée en ces jours saints, si la loi de l'Église nous laissait libres. Faut-il s'étonner après cela, si la fête de Pâques voit plus de profanateurs et de Judas, que de véritables disciples? Aussi, si l'Apôtre, dans un siècle où la divine eucharistie faisait des martyrs, ne cherche point ailleurs que dans des communions indignes, la source des calamités publiques : quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer sur nous, tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner la chair adorable de Jésus-Christ? et ne les éprouvons-nous pas, ces marques de la colère divine?

Mais les afflictions temporelles ne sont pas les suites les plus terribles des communions indignes. *Celui qui mange et boit indignement*, dit l'Apôtre, *il mange et il boit sa propre condamnation*. C'est-à-dire que le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort qu'il s'incorpore avec lui-même, et qui devient sa propre substance; c'est-à-dire que les sacrements profanes ne laissent presque plus d'espérance de retour, parce que l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement en sont presque toujours les tristes suites. Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre mérita la grâce de la pénitence; mais le seul profanateur de l'eucharistie dont il est fait mention dans l'Évangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré : et si le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime est plus secret, il n'en est en cela même que plus terrible; il les frappe d'un anathème invisible, et les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs, qui après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints à la table du Seigneur point d'autre préparation, qu'une confession précipitée, tombent après la solennité dans des égarements encore plus déplorables que les passés; parce que la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur leur cœur; les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, et le pain du ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde et de la terre.

LE VENDREDI SAINT.

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR J. C.

DIVISION. *La mort de Jésus-Christ renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystère de la croix. I. Une consommation de justice du côté de son Père. II. Une consommation de malice de la part des hommes. III. Une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.*

Ire PARTIE. *Une consommation de justice du côté du Père.* Dieu doit à toutes ses perfections la punition du péché; mais sa justice en punissant le pécheur ne trouve rien en lui qui puisse la dédommager et la satisfaire; car l'homme a pu offenser Dieu, mais l'homme n'a pu réparer l'offense. Il fallait donc qu'une victime seule, capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avait outragé par sa révolte, fût substituée à la place du pécheur, afin que la justice de Dieu pût être satisfaite. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes : il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu.

Or le péché renferme trois désordres. Premièrement, un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue. Secondement, un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu. Troisièmement, un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auraient dû suivre. Le Sauveur dans son agonie expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées.

1° La justice divine s'applique à contrister l'esprit de Jésus-Christ en y retraçant les plus vives horreurs du péché; et c'est ainsi qu'est expié le désordre que le péché cause dans l'esprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'est premièrement un défaut de lumière, parce que notre âme toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles. Mais l'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité, et de lumière, voit le péché dans toute son horreur, elle en voit le désordre, l'injustice, et toutes les suites déplorables : depuis le sang d'Abel, jusques à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt l'histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse : elle rappelle même en particulier l'histoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette âme sainte se trouve chargée devant son Père. Secondement, le défaut de zèle est encore une cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu. Mais l'âme sainte de Jésus-Christ, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense et plus ardent que celui de tous les chérubins; ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. Troisièmement, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, c'est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs,

nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime; et il nous paraît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'âme sainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime; et avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous les vices des pécheurs. En vain voudrait-elle détourner l'innocence de ses regards de cet objet affreux, la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle.

2° Pour réparer le second désordre du péché, qui est le désordre du cœur, la justice du Père couvre le Fils de toute la honte du péché. Premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement : son âme sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort. Secondement, il est humilié dans le secours qu'il reçoit d'un ange; et par là il est abaissé en quelque sorte au-dessous de ces esprits bienheureux qui ne s'approchaient de lui auparavant que pour le servir et l'adorer. Troisièmement, il est humilié par le sommeil et par la fuite de ses disciples, que le spectacle de son agonie ne touche pas. Voilà les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie.

3° Pour expier le troisième désordre du péché, qui est le plaisir injuste, la douleur violente de son âme, à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. La justice du Père présente distinctement et en même temps à l'âme du Sauveur tout l'appareil de la croix, la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal. Ces images affreuses la crucifient par avance; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit des pénibles efforts qu'il fait pour porter le poids de ses maux. Voilà jusqu'où ce Dieu que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

IIe Partie. *Consommation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes est portée aujourd'hui dans son plus haut point.

1° Dans la faiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2° Dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent et qui le condamnent, sans que le repentir de Judas les touche, quoique jamais témoignage ne fût moins suspect que le sien; sans que le silence surnaturel de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge, leur fasse la moindre impression.

3° Dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Et jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté, et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premièrement, une injustice monstrueuse, préférant Barrabas, un insigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle; un magistrat païen n'ose passer outre à la condamnation de Jésus-Christ, et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité. Troisièmement, une noire ingratitude : autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avaient voulu l'établir roi sur eux; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et ils rejettent le fils de David.

4° Dans la faiblesse de Pilate, qui malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent. On voit dans la conduite de ce magistrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premièrement, il reconnaît qu'il n'a ni la connaissance nécessaire pour juger Jésus-Christ, puisqu'il ignore la loi sur laquelle roulent les accusations; ni l'autorité, puisque César n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine; cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il entreprend de juger Jésus-Christ. Secondement, ce n'est pas la crainte de commettre une injustice, c'est la crainte de perdre les bonnes grâces de César qui le touche. Troisièmement, c'est des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel est son crime. Quatrièmement, il interroge Jésus-Christ; il est touché et frappé de sa réponse; il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel : cependant il ne le délivre pas. Cinquièmement, enfin effrayé des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode; sous prétexte que Jésus-Christ étant Galiléen, c'était à ce prince à juger de sa cause, quoiqu'il dût bien voir que ce n'était pas là que Jésus-Christ trouverait des défenseurs.

5° Dans la barbarie des soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur, et qui ajoutent les insultes et les outrages les plus sanglants aux traitements les plus cruels.

IIIe Partie. *Consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.* En effet, ce n'est que dans son cœur, que nous devons chercher les raisons et les motifs de son supplice; ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la faiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort, c'est son amour; cet amour divin qui brûle son cœur, et le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret de s'immoler sans cesse, même après sa mort.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul, et demande qu'on épargne ses disciples! qu'il est plus touché des maux qui menacent l'infidèle Jérusalem, et en général des malheurs prêts à fondre sur nous et sur tous ceux auxquels leurs iniquités rendront l'effusion de son sang inutile, que du supplice affreux qu'on lui prépare.

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient; il recueille ce que leur barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père.

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer il se forme encore un disciple.

Amour si attentif et si respectueux jusques au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple bien-aimé à sa mère.

Enfin ce divin Sauveur n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre, il expire, déclarant que tout est consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour.

LE JOUR DE PAQUES.

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

Division. *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; d'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, dont celle de Jésus-Christ est le modèle, est si peu constante et si peu durable? J'en trouve trois causes. I. Les précautions négligées après la conversion. II. Les résolutions violées. III. Les réparations omises.*

Ire Partie. *Les précautions négligées.* Première cause des rechutes, les précautions de nécessité et les précautions de pure sûreté que l'on néglige.

1° Les précautions de nécessité. J'appelle ainsi la fuite de certaines occasions d'elle-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable. On ne les fuit pas et on retombe, parce qu'on se promet désormais à soi-même plus d'attention et plus de fidélité lorsqu'on s'y trouvera. On se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre. On se fait à soi-même mille raisons spécieuses, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jésus-Christ après sa résurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour sa vie glorieuse, ne l'expose pourtant point à la fureur des Juifs. Or je dis premièrement, qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusques ici, et qui peut encore le devenir pour vous. Troisièmement, que votre propre expérience vous devrait ici tenir lieu de preuve, puisque mille fois dégoûté de votre passion, la même occasion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le péril deviendra moindre; et je vous dis de la part de Dieu que toute disposition qui nous conduit au péril, est profane et criminelle, parce que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre faiblesse.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce serait un éclat qui donnerait lieu à des soupçons dont jusques ici vous avez su vous défendre; et je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense; que les soupçons naissent plus de votre assiduité, qu'ils ne naîtront de votre éloignement; qu'après tout il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagements indispensables de bienséance et de devoir; que les rompre, ce serait ruiner sans ressource votre fortune; et je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir est de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son âme.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; et je vous dis de sa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, et qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire.

Vous dites que vous voudriez inspirer les nouveaux sentiments que Dieu vous donne aux personnes qui vous ont séduit; et je vous dis de la part de Dieu, qui vous a établi guide et pasteur de votre frère? vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déjà à donner la main aux autres? Commencez par pleurer vos passions propres avant de corriger les passions d'autrui : les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite et la prière

2° On néglige encore plus les précautions de pure sûreté, et cette négligence devient un principe certain de rechute. Une âme qui revient à Dieu après le péché, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances, dans le cœur, dans l'esprit, dans l'imagination, etc. La grâce qui a guéri ses plaies lui en a encore laissé les impressions et les faiblesses : dans ce nouvel état de justice, cette grâce ne peut donc se conserver que par des précautions infinies. Cependant vous voulez vivre au sortir des sacrements et dans cet état de faiblesse, comme des justes solidement établis, et qui n'auraient plus rien à craindre. Vous fuyez les occasions qui vous ont séduit, et vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire. Le crime vous alarme; le danger ne vous touche pas : vous ne changez rien au fond de votre vie : vous n'en voulez retrancher que le désordre : vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber; et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, et un changement universel de conduite.

Mais remarquez que Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle; tout est nouveau et changé en lui; ce n'est plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités et de nos misères, c'est un roi glorieux; en un mot sa résurrection est une vie toute nouvelle : tel est le modèle d'une vie ressuscitée. En effet, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grâce : car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule et la corruption de notre cœur, hélas! pourrons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes?

Secondement, le passé devrait ici nous tenir lieu de preuve; la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux? vous évitiez cependant les grands écueils qui venaient de vous voir périr; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyez seules essentielles, vous êtes toujours retombé? c'est que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvait vous y conduire. Quand même vos résolutions seraient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, et votre cœur plus touché, les suites seront encore les mêmes; parce que ce qui fait persévérer dans la grâce, n'est pas la vivacité des sentiments qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : il ne faut donc pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle : les premières impressions de la grâce, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes; mais la vie chrétienne n'est pas dans des sentiments passagers, elle est dans une fidélité constante et durable.

Vous répondrez peut-être que votre état semble vous

rendre ces occasions inévitables, et que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela je réponds, premièrement, qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots était plus en sûreté que Jonas dans le navire; mais que si nous sommes de bonne foi, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent. Secondement, que si vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez presque plus d'occasions de vertu que de chutes.

Les gens du monde se rassurent peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels ils vivent, ne font aucune impression marquée sur leur cœur; pourquoi donc les leur interdirait-on?

A cela je pourrais répondre : premièrement, que les impressions du mal sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont moins sensibles. Secondement, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus; enfin, qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne foi, lorsque vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur, c'est que lorsque vous revenez enfin de vos égarements, vous nous alléguez sans cesse votre faiblesse, et le malheur d'un tempérament fragile pour les excuser.

IIe Partie. *Résolutions violées après la conversion.* Seconde cause des rechutes. Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses : pour nous, nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré; mais les accomplissons-nous après être ressuscités? Hélas! ces résolutions si essentielles à notre salut, n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : bientôt le plan que nous nous étions formé d'une vie nouvelle n'a plus subsisté, même dans le souvenir. Voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte.

1° Parce que nos résolutions renfermaient les moyens uniques de notre persévérance, et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévérera; tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée.

2° Dieu vous ayant inspiré ces résolutions, à vous dans les premiers moments de votre conversion, il vous avait fait connaître que c'étaient là les seules voies par où, vous en particulier, pouviez conserver la grâce reçue; vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grâce voulait vous mener.

3° C'est que la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes.

4° C'est que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avait opéré en nous ces mouvements de salut, il semble que les grâces de Dieu vous fatiguent : or une âme que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes : il la vomit, il la rejette et l'abandonne à elle-même.

IIIe Partie. *Réparations omises après la conversion.* Dernière cause de nos rechutes. Tout est réparé par la résurrection de Jésus-Christ : pour nous, notre dernière vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne. Nous omettons :

1° Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs : on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance; on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué; parce que c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus; parce que la conscience crie; mais on ne se propose dans la vertu que l'exemption du crime même; on secoue le joug du péché, mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ.

2° Les réparations de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain, on se contente de renoncer à certains vices criants qui étaient à charge; mais d'en venir à certaines discussions qui auraient des suites, et qui nous engageraient en des démarches désagréables, on n'y pense pas; et de là tant de murmures contre la piété.

3° Les réparations de scandale. Je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage outré et continuel de médisance : on ne répare pas ce scandale; ou si on le répare, c'est en ne faisant plus à la vérité le public confident de ses discours empoisonnés, mais en les confiant à un petit nombre de personnes devant lesquelles on se donne d'autant plus de licence qu'on se contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu, ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre faiblesse; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes.

LE LUNDI DE PAQUES.

DE LA FAUSSE CONFIANCE.

Division. *I. Point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger, ou la folie de la fausse confiance. II. Point de disposition plus injurieuse à Dieu, ou l'attentat de la fausse confiance.*

Ire Partie. *La folie de la fausse confiance.* Tout pécheur est dans l'incertitude de son salut, non dans cette incertitude commune à tous les fidèles, mais dans une incertitude bien plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas un état douteux de justice dans le pécheur, mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre. Or je dis que présumer dans cet état, sans travailler à se corriger, c'est le comble de la folie. Car le pécheur ne saurait nier qu'il ne soit douteux du moins s'il se relèvera, ou s'il demeurera jusques à la fin dans son péché : et il ne doit pas se rassurer sur ce qu'il est plein de bons désirs; car qui ne sait que les plus grands pécheurs sont ceux qui désirent quelquefois le plus leur conversion? Quand donc le doute ne serait ici qu'égal, est il

raisonnable d'être tranquille? mais le pécheur n'en est pas là; il s'en faut bien que les choses ne soient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut se former, mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point? le premier parti est infiniment plus certain; car, premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue; il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un secours singulier, rare, refusé à presque tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchants.

Mais de plus, le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paraît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. Car, premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse; mais comment l'attendez-vous? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grâce. Secondement, la grâce n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs; or priez-vous, du moins sollicitez-vous, imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Évangile, travaillez-vous à l'attirer, cette grâce, par l'aumône et d'autres bonnes œuvres? Troisièmement, la grâce de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez; cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, par le caractère de vos désordres, par l'abus que vous avez fait des grâces de Dieu, etc. Vous le savez encore mieux.

Mais, dit le pécheur, l'âge mûrira les passions, les occasions qui entraînent, les attachements qui arrêtent, les circonstances ne seront pas toujours les mêmes, et il se flatte qu'alors il se convertira. Quelle illusion! Car, dites-moi, lorsque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or ce changement nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui? Premièrement, vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables? Secondement, les grâces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses? Troisièmement, ajoutons que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes; or, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et par conséquent plus votre pénitence sera difficile. Quatrièmement, écoutez une dernière raison qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir comme un sentiment de grâce et de salut, et que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurcissement du péché; mais si le Seigneur vous visitait dans sa miséricorde, il vous inspirerait des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience, parce que c'est par là que commencent toutes les opérations de sa grâce : donc tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu exerce sur vous le plus terrible de ses châtiments, je veux dire son abandon et le refus de ses grâces; vous vous rassurez donc sur ce qui devrait vous faire entrer dans les plus justes frayeurs. Ce qui trompe la plupart des pécheurs, c'est qu'au lieu que la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs, il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles soudains, qui dans un clin d'œil change la face des choses, et crée en un instant l'homme nouveau.

II[e] Partie. *La fausse confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui sans vouloir sortir de ses désordres se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui peut en un instant changer sa volonté. Secondement, sa justice, qui ayant pétri l'homme faible, doit avoir égard à notre faiblesse. Troisièmement, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il est aisé de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1° Dans sa puissance. Car lorsque vous concevez un Dieu puissant et maître des cœurs, vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse : or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle. Car sa divine sagesse serait-elle assez justifiée devant les hommes, si la grâce de la conversion était enfin accordée à la fausse confiance : il s'ensuivrait donc de là que pour mériter la plus grande de toutes les grâces, il suffirait de l'avoir mille fois rejetée; ainsi le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'aurait rien au-dessus du pécheur, qui se l'est toujours promis sans s'être jamais mis en peine de le mériter : ajoutez à cela que si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvait servir de ressource à un pécheur présomptueux, sur ce fondement il faudrait se promettre la conversion de tous les hommes, des infidèles, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-dessus que votre destinée courût le même risque que celle d'un sauvage?

2° La fausse confiance outrage Dieu dans sa justice. Le pécheur se persuade qu'étant né avec des penchants violents pour le plaisir, ses égarements sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère.

Mais, premièrement, on pourrait vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'étant l'ouvrage de l'homme et la peine de son péché, Dieu doit la punir lorsque vous y succombez. Secondement, que quelle que soit la faiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses désirs. Troisièmement, que si vous êtes né faible, la bonté de Dieu a environné votre âme de mille secours; des sacrements, de l'instruction, des inspirations continuelles de la grâce, peut-être même du secours particulier d'une éducation sainte et chrétienne.

Mais, sans s'arrêter à ces raisons, dites-moi, cette faiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous espérez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos déréglements particuliers? comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, sera capable de l'apaiser? La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre faiblesse, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres.

3° La fausse confiance outrage Dieu dans sa miséricorde. Si l'on a tout à craindre de la justice divine, dit le pécheur,

d'un autre côté les miséricordes de Dieu sont infinies : quand sa bonté ne trouverait rien en nous de propre à la toucher, n'en trouverait-elle pas des motifs assez pressants en elle-même ? Mais je vous demande : quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ; qu'il serait obligé de damner tous les hommes, si tout ce que nous disons était vrai. Rien de plus frivole que tout cela ; et penser de la sorte n'est-ce pas outrager sa miséricorde ? Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié ; et voilà ce que je vous ai jusques ici prêché. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous au Seigneur ; quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

FIN DES ANALYSES.

)
for.
avez
céles'

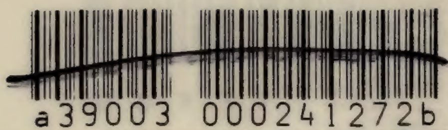
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PETIT CARÊME.

ORAISONS FUNÈBRES.

FIN DE LA TABLE.


a39003 000241272b

